LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

QUATORZIÈME ANNÉE

TOME SIXIÈME

Novembre-Décembre 1907

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1907

LA DAME DES ARMOISES[1]

Le 13 avril 1436, le comte de Richemont entra dans Paris. La mère nourricière des clercs bourguignons et des docteurs cabochiens, l'Université elle-même, s'était entremise pour la paix.

Or, un mois environ après que Paris se fut rangé dans l'obéissance du roi Charles, une fille âgée de vingt-cinq ans environ, qui jusque-là s'était fait appeler Claude, parut en Lorraine et fit connaître à plusieurs seigneurs de la ville de Metz qu'elle était Jeanne la Pucelle.

A cette époque, le père et l'aîné des frères de Jeanne étaient morts; Isabelle Romée vivait; ses deux fils cadets étaient au service du roi de France, qui les avait anoblis et faits Du Lys. Jean, l'aîné, dit Petit-Jean, avait été nommé bailli de Vermandois, puis capitaine de Chartres. Aux environs de cette année 1436, il était prévôt et capitaine de Vaucouleurs.

1. Sur la dame des Armoises, cf. : Jean Nider, *Formicarium*, liv. V, chap. VIII; *Procès*, t. V, pp. 321 et s.; D. Calmet, *Hist. de Lorraine*, t. II, p. 906, t. V, pp. CLXIV et s.; Lottin, *Recherches sur la ville d'Orléans*, t. I, pp. 284 et s.; Vergniaud-Romagnési, *Des portraits de Jeanne d'Arc* et *Mémoire sur les fausses Jeanne d'Arc* dans *Mém. de la Société d'Agriculture d'Orléans*, 1854, in-8°; Vallet de Viriville, *Notices et extraits de Chartes et Manuscrits* dans *Bibl. de l'École des Chartes*, t. VIII, 1846, p. 116; Lecoy de la Marche, *Une fausse Jeanne d'Arc* dans *Revue des Questions historiques*, octobre 1871, pp. 562 et s.; Lefèvre-Pontalis, *la fausse Jeanne d'Arc*; H. Vincent, *la Maison des Armoises originaire de Champagne*, dans *Mém. de la Soc. d'Archéologie lorraine*, 3e série, t. V, p. 924; Lanery d'Arc, *le Livre d'Or de Jeanne d'Arc*, pp. 573-580.

Le cadet, Pierre, ou Pierrelot, tombé avec Jeanne aux mains des Bourguignons devant Compiègne, venait de quitter enfin les prisons du bâtard de Vergy. Ils croyaient bien tous deux que leur sœur avait été brûlée à Rouen; mais avertis qu'elle vivait et les voulait voir, ils prirent rendez-vous à la Grange-aux-Ormes, village situé dans les prairies du Sablon, entre la Seille et la Moselle, à une lieue environ au sud de la ville de Metz. Arrivés en cet endroit, le 20 mai, ils la virent et la reconnurent aussitôt pour leur sœur; et elle les reconnut pour ses frères.

Elle était accompagnée de seigneurs messins parmi lesquels se trouvait un très noble homme, messire Nicole Lowe, qui fut chambellan de Charles VII. Ces seigneurs la reconnurent à plusieurs enseignes pour la Pucelle Jeanne qui avait mené le roi Charles à Reims. On nommait alors enseignes certains signes sur la peau. Or une prophétie relative à Jeanne disait qu'elle avait une petite tache rouge sous l'oreille; cette prophétie fut faite après l'événement; nous devons donc croire que la Pucelle était marquée de ce signe. Fut-ce à telle enseigne que les gentilshommes messins la reconnurent?

Nous ignorons comment elle prétendait avoir échappé à la mort, mais on a des raisons de croire qu'elle attribuait son salut à sa sainteté. Annonçait-elle qu'un ange l'avait retirée des flammes? On lisait dans les livres que jadis les lions du cirque léchaient les pieds nus des vierges et que l'huile bouillante rafraîchissait comme un baume le corps des saintes martyres; et l'on voyait même dans les histoires que maintes fois le glaive avait pu seul trancher la vie des pucelles de Notre-Seigneur. Rien de plus sûr. Mais de semblables récits tirés hors du vieux temps et ramenés à l'heure présente auraient paru moins croyables; et, sans doute, cette jeune fille n'ornait pas autant son aventure. Très probablement elle donnait à entendre qu'à sa place on avait brûlé une autre femme.

Si l'on s'en rapporte à la confession qu'elle fit plus tard, elle venait de Rome où, vêtue du harnois de guerre, elle s'était vaillamment comportée au service du pape Eugène. Peut-être fit-elle connaître aux Lorrains les belles actions qu'elle avait accomplies là. Or, Jeanne avait prophétisé (du moins le croyait-on) qu'elle mourrait dans une bataille contre les infidèles et qu'une Pucelle de Rome hériterait de sa puis-

sance. Mais, loin d'accréditer Jeanne recouvrée, cet oracle, à le supposer connu des seigneurs messins, leur dénonçait l'imposture. Quoi qu'il en soit, ils crurent ce que cette femme leur disait.

Peut-être que, comme beaucoup de gentilshommes de la république, ils se sentaient plus d'amitié pour le roi Charles que pour le duc de Bourgogne. Et sûrement, ayant chevalerie, ils estimaient la chevalerie en toute personne et ils admiraient la Pucelle pour sa grande vaillance. Aussi lui firent-ils bonne chère.

Messire Nicole Lowe lui donna un roussin et une paire de housseaux. Le roussin valait trente francs ; c'était un prix quasi royal, car des deux chevaux donnés par le roi à la pucelle Jeanne, dans la ville de Soissons et dans la ville de Senlis, l'un valait trente-huit livres dix sous et l'autre trente-sept livres dix sous. Le cheval de Vaucouleurs n'avait été payé que seize francs.

Nicole Grognat, gouverneur de la ville, offrit à la sœur des deux frères Du Lys une épée, Aubert Boulay un chaperon.

Elle sauta à cheval avec cette adresse qui, sept ans auparavant, si l'on en croit des récits assez fabuleux, avait émerveillé le vieux duc de Lorraine. Et elle tint certains propos à messire Nicole Lowe qui affermirent ce seigneur dans la croyance que c'était bien là cette Pucelle Jeanne qui était allée en France. Elle parlait volontiers comme une prophétesse, par images et paraboles, et sans rien découvrir de ses intentions.

Elle disait qu'elle n'aurait pas de puissance avant la Saint-Jean-Baptiste. Or, ce terme qu'elle assignait à sa mission était précisément celui que la Pucelle Jeanne, en 1429, après la bataille de Patay, avait marqué, disait-on, pour l'extermination de la gent anglaise en France. Cette prophétie ne se réalisa point; aussi n'en fut-il plus parlé. Et Jeanne, si tant est qu'elle l'eût faite, ce qui est bien possible, dut être la première à l'oublier. Au reste, le terme de la Saint-Jean était d'un usage constant pour les baux, foires, règlement de gages, louage de service, etc., et l'on conçoit que le calendrier des prophétesses ne différât point du calendrier du laboureur.

Dès le lendemain de leur arrivée à la Grange-aux-Ormes, le lundi 21 mai, les frères Du Lys emmenèrent celle qu'ils

tenaient pour leur sœur en cette ville de Vaucouleurs[1] où la fille d'Isabelle Romée était allée trouver sire Robert de Baudricourt et où vivaient encore, en 1436, tant de personnes de toute condition qui l'avaient vue au mois de février 1429, telles que les époux Le Royer et le seigneur Aubert d'Ourches.

Après avoir passé une semaine à Vaucouleurs, elle se rendit à Marville, petite ville entre Corny et Pont-à-Mousson, à une lieue de la Moselle, où elle passa les fêtes de la Pentecôte et demeura trois semaines dans la maison d'un nommé Jean Quenat. Sur son départ, elle reçut la visite de plusieurs habitants de Metz qui, la reconnaissant pour la Pucelle de France, lui donnèrent des joyaux. On se rappelle que plusieurs chevaliers messins, venus auprès du roi Charles à Reims, lors du sacre, avaient vu Jeanne. A Marville, Geoffroy Desch, à l'exemple de Nicole Lowe, donna un cheval à la Pucelle retrouvée. Geoffroy Desch appartenait à une des familles les plus puissantes de la république de Metz. Il était parent de ce Jean Desch, secrétaire de la ville en 1429.

De là, elle s'en fut en pèlerinage à Notre-Dame de Liance, que les Picards appelaient Lienche, et qui devint un peu plus tard Notre-Dame de Liesse. On y vénérait une image noire de la Sainte-Vierge, rapportée, selon la tradition, de Terre-Sainte, par les croisés. Cette chapelle, située entre Laon et Reims, était, au dire des religieux qui la desservaient, un des lieux désignés dans l'itinéraire du sacre, et les rois, avec leur suite, avaient coutume de s'y rendre au retour de Reims; peut-être n'était-ce pas très vrai. Mais les habitants de Metz se montraient particulièrement dévots à la bonne Dame de Liance, et l'on conçoit que Jeanne, échappée des prisons anglaises, allât rendre grâces de sa merveilleuse délivrance à la Vierge noire de Picardie.

Elle se rendit ensuite à Arlon, auprès d'Élisabeth de Gorlitz, duchesse de Luxembourg, tante par alliance du duc de Bourgogne. Veuve pour la seconde fois et vieille, elle excitait

1. M. le baron de Braux me fit l'honneur de m'écrire de Boucq par Foug, Meurthe-et-Moselle, le 28 juin 1896 : que Bacquillon (*Procès*, V, p, 322) n'était qu'une lecture vicieuse d'un des manuscrits du doyen de Saint-Thibaut. « En comparant, ajouta-t-il, les diverses lectures (V. Quicherat et les Chroniques messines), on peut s'assurer qu'il s'agit de Vaucouleurs, *Valquelou*, mal lu. »

par sa rapacité la colère et la haine de son peuple. Jeanne reçut de cette princesse un très bon accueil. Rien d'étrange à cela : les personnes qui vivaient saintement et faisaient des miracles étaient recherchées par les princes et les seigneurs, désireux de connaître par elles des secrets ou d'obtenir ce qu'ils souhaitaient, et la duchesse de Luxembourg pouvait bien croire que cette fille fût la pucelle Jeanne elle-même, puisque les deux frères Du Lys, les seigneurs messins et les habitants de Vaucouleurs le croyaient.

Pour la foule des hommes, la vie et la mort de Jeanne étaient entourées de mystère et pleines de prodiges. Beaucoup, dès la première heure, avaient douté qu'elle eût péri de la main du bourreau. Quelques-uns s'exprimaient à ce sujet avec d'étranges réticences ; ils disaient : « Les Anglais la firent ardre publiquement à Rouen ou une autre femme en semblance d'elle ». Certains avouaient ne pas savoir ce qu'elle était devenue.

Aussi quand retentit soudain dans les Allemagnes et par toute la France le bruit que la Pucelle était vivante et qu'on l'avait vue près de Metz, la nouvelle fut diversement accueillie ; les uns y croyaient et les autres non. On peut juger de l'émotion qu'elle causa par l'exemple de ces deux bourgeois d'Arles qui en disputèrent entre eux avec une extrême ardeur. L'un affirmait que la Pucelle vivait encore ; l'autre soutenait qu'elle était bien morte ; chacun paria pour ce qu'il croyait véritable. La gageure était sérieuse ; elle fut faite et tenue devant notaire, le 27 juin 1436, cinq semaines seulement après l'entrevue de la Grange-aux-Ormes.

Cependant le frère aîné de la Pucelle, Jean du Lys, dit Petit-Jean, s'était rendu dans les premiers jours du mois d'août à Orléans pour y annoncer que sa sœur était vivante. En récompense de cette bonne nouvelle, il reçut pour lui et sa suite, dix pintes de vin, douze poules, deux oisons et deux levrauts.

Deux magistrats avaient acheté la volaille, Pierre Baratin, dont on trouve le nom dans les comptes de forteresse, en 1429 [1], lors de l'expédition de Jargeau, et Aignan de Saint-Mesmin, vieillard de soixante-six ans, très riche bourgeois.

Entre la ville du duc Charles et la ville de la duchesse de

1. *Procès*, t. V, p. 262. — Lecoy de la Marche, *loc. cit.*, p. 568.

Luxembourg les courriers se croisaient. Une lettre d'Arlon parvint à Orléans, le 9 août. Vers la mi-août, un poursuivant d'armes arriva à Arlon; il se nommait Cœur-de-Lis, en l'honneur de la ville d'Orléans, dont l'emblème héraldique est un cœur de lis, c'est-à-dire une sorte de trèfle. Les magistrats d'Orléans l'avaient envoyé vers Jeanne avec une missive dont nous ignorons la teneur; Jeanne lui remit une lettre pour le roi, de qui elle sollicitait probablement une audience. Il la porta tout de suite à Loches, où le roi Charles s'occupait alors des fiançailles de sa fille Yolande avec le prince Amédée de Savoie.

Le poursuivant d'armes, après quarante et un jours de voyage, revint, le 2 septembre, vers les procureurs qui l'avaient envoyé. Ceux-ci firent servir, selon l'usage, dans la chambre de la maison de ville, du pain, du vin, des poires et des cerneaux et firent boire le messager, qui disait avoir grand'soif. Il en coûta deux sous quatre deniers parisis à la ville, sans préjudice de six livres pour frais de voyage, qui furent payées le mois suivant. Le varlet de la ville, qui fournit les cerneaux, était Jacquet Leprestre, déjà en fonctions à l'époque du siège. Les procureurs avaient reçu une autre lettre de cette Pucelle le 25 août.

Jean du Lys faisait en vérité tout ce qu'il aurait fait si vraiment il avait retrouvé sa sœur miraculeuse. Il se rendit auprès du roi et lui annonça l'extraordinaire nouvelle. Le roi en crut bien quelque chose, puisqu'il ordonna qu'on remît à Jean du Lys une gratification de cent francs. Sur quoi, Jean alla réclamer ces cent francs au trésorier du roi, qui en bailla vingt. Les coffres du Victorieux n'étaient pas encore pleins à cette époque.

Jean, de retour à Orléans, se présenta devant la chambre de la ville; il fit connaître aux procureurs qu'il ne lui restait plus que huit francs, et que c'était peu de chose pour s'en retourner en Lorraine avec les quatre personnes de sa suite. Les magistrats lui firent donner douze francs.

Jusque-là, chaque année, l' « anniversaire » de la feue Pucelle était célébré la surveille et la veille de la Fête-Dieu en l'église Saint-Sauxon[1]. L'an 1435, huit religieux des quatre

1. Depuis 1432. Toutefois il ne reste pas trace d'obit pour les années 1433 et 1434. Il fut célébré de nouveau en 1439.

ordres mendiants chantèrent chacun une messe pour le repos de l'âme de Jeanne. En cette année 1436, les magistrats firent brûler quatre cierges pesant ensemble neuf livres et demie, auxquels était suspendu l'écu de la Pucelle, à l'épée d'argent soutenant la couronne de France; mais à la nouvelle que Jeanne était vivante, ils cessèrent d'ordonner un service funèbre à son intention.

***

Tandis que ses affaires étaient ainsi menées en France, Jeanne se tenait auprès de la duchesse de Luxembourg; elle y rencontra le jeune comte Ulrich de Wurtemberg qui ne voulut plus la quitter. Il lui fit faire une belle cuirasse et l'emmena à Cologne. Elle ne cessait pas de se dire la Pucelle de France envoyée de Dieu.

Depuis le 24 juin, jour de la Saint-Jean-Baptiste, ses vertus lui étaient revenues. Le comte Ulrich, lui reconnaissant un pouvoir surnaturel, la pria d'en user pour lui et pour les siens. Il était grand querelleur et fort engagé dans le schisme qui déchirait alors l'archevêché de Trèves. Deux prélats se disputaient ce siège; l'un, Udalric de Manderscheit, désigné par le chapitre, l'autre, Raban de Helmstat, évêque de Spire, nommé par le Pape. Udalric tint la campagne avec une petite armée, assiégea par deux fois et canonna la ville dont il se disait le véritable pasteur. Ce traitement jeta de son côté la plus grande partie du diocèse; mais Raban, très vieux et débile, avait aussi des armes; elles étaient puissantes, bien que spirituelles : il prononça l'interdit contre tous ceux qui tenaient le parti de son compétiteur.

Le comte Ulrich de Wurtemberg, qui comptait parmi les plus ardents partisans d'Udalric, interrogea à son sujet la Pucelle de Dieu. Des cas du même genre avaient été soumis à la première Jeanne, lors de son séjour en France; on lui avait demandé, par exemple, lequel des trois papes, Benoît, Martin et Clément, était le vrai père des fidèles, et, sans s'expliquer sur-le-champ, elle avait promis de désigner, dans Paris, à tête reposée, le pape auquel on devait obéissance. La seconde

Jeanne répondit avec plus d'assurance encore; elle déclara connaître le véritable archevêque et se flatta de l'introniser.

Celui-là, selon elle, était Udalric de Manderscheit, que le chapitre avait désigné. Mais Udalric, cité devant le concile de Bâle, y fut déclaré intrus; et, ce qui n'était point leur règle constante, les pères confirmèrent la nomination faite par le Pape.

L'intervention de la Pucelle dans cette querelle ecclésiastique attira malheureusement sur elle l'attention de l'inquisiteur général de la ville de Cologne, Henry Kalt Eysen, insigne professeur de théologie : recueillant les bruits qui couraient par la ville sur la protégée du jeune prince, il connut qu'elle portait des vêtements dissolus, se livrait aux danses avec des hommes, buvait et mangeait plus qu'il n'est permis et pratiquait la magie. Il sut notamment que, dans une assemblée, cette fille déchira une nappe, puis la rétablit dans son premier état, et qu'ayant brisé contre la muraille un verre, elle en réunit ensuite les morceaux par un merveilleux artifice. A ces œuvres, Kalt Eysen la soupçonnait véhémentement d'hérésie et de sorcellerie. Il la cita devant son tribunal; elle refusa de comparaître; cette désobéissance affligea l'inquisiteur général, qui fit rechercher la défaillante. Mais le jeune comte de Wurtemberg cacha sa Pucelle chez lui, puis il la fit sortir secrètement de la ville. Elle échappa ainsi au sort de celle qu'elle ne se souciait pas d'imiter jusqu'à la fin. L'inquisiteur l'excommunia, faute de mieux.

Réfugiée à Arlon auprès de la duchesse de Luxembourg sa protectrice, elle y rencontra Robert des Armoises, seigneur de Tichemont, qu'elle avait peut-être vu déjà, au printemps, à Marville, où il faisait sa résidence habituelle. Ce gentilhomme était probablement fils d'un seigneur Richard, gouverneur du duché de Bar en 1416. On ne sait rien de lui, sinon qu'ayant fait passer une terre en mains étrangères, sans la participation du duc de Bar, il vit cette terre confisquée et donnée au sieur d'Apremont, à la charge de la prendre.

La présence du seigneur Robert à Arlon n'avait rien d'extraordinaire; le château de Tichemont, dont il était seigneur, s'élevait dans le voisinage de cette ville. D'une naissance illustre, il était toutefois besogneux.

La Pucelle retrouvée l'épousa [1], apparemment par la volonté de la duchesse de Luxembourg. D'après le sentiment du sacré inquisiteur de Cologne, ce mariage ne fut contracté que pour garantir cette femme contre l'interdit et la soustraire au glaive ecclésiastique.

Sitôt après son mariage, elle alla vivre à Metz, dans l'hôtel que son mari habitait devant l'église Sainte-Ségolène, au-dessus de la porte Sainte-Barbe. Elle était, dès lors, Jeanne du Lys, la Pucelle de France, dame de Tichemont. Ces noms lui sont donnés dans un contrat en date du 7 novembre 1436, par lequel Robert des Armoises et sa femme, autorisée par lui, vendent à Collard de Failly, écuyer, demeurant à Marville, et à Poinette, sa femme, le quart de la seigneurie d'Haraucourt. Jean de Thoneletil, seigneur de Villette, et Saubelet de Dun, prévôt de Marville, à la demande de leurs très chers et grands amis, messire Robert et dame Jeanne, mirent sur le contrat leurs sceaux avec ceux des vendeurs en témoignage de vérité.

En son logis, devant l'église Sainte-Ségolène, la dame des Armoises mit au monde deux enfants [2]. Il y avait quelque part en Languedoc un honnête écuyer qui, s'il apprit ces naissances, douta fort que Jeanne la Pucelle et la dame des Armoises fussent la même personne; c'était Jean d'Aulon, l'ancien maître d'hôtel de Jeanne; car il ne la croyait pas faite pour avoir des enfants, ayant obtenu à ce sujet la confidence de femmes bien instruites.

Au témoignage de frère Jean Nider, docteur en théologie de Vienne, cette union féconde finit mal. Un prêtre, selon lui, un prêtre, qu'il faudrait plutôt appeler *leno*, séduisit cette magicienne par des paroles amoureuses et l'enleva. Mais frère Jean Nider ajoute que le prêtre conduisit furtivement la dame des Armoises à Metz et y vécut en concubinage avec elle ; or il est

1. Don Calmet, dans son *Histoire de Lorraine* (t. V, pp. CLXIV et suiv.), dit que le contrat de mariage entre Robert des Armoises et la Pucelle de France, longtemps conservé dans la famille, était perdu de son temps. Il ne faut point en avoir de regret. On sait aujourd'hui que ce contrat avait été fabriqué par le P. Jérôme Vignier. Cf. Le comte de Marsy (*la Fausse Jeanne d'Arc, Claude des Armoises; du degré de confiance à accorder aux découvertes de Jérôme Vignier*, Compiègne, 1890) et M. Tamisey de Laroque (*Revue critique* du 20 octobre 1890).

2. *Procès*, t. V, p. 323. — *Le Bourgeois de Paris*, pp. 354, 355.

avéré qu'elle avait son établissement dans cette ville même; donc ce frère prêcheur parle de ce qu'il ignore.

Ce qui est vrai, c'est qu'elle ne resta guère plus de deux ans cachée dans l'ombre paisible de Sainte-Ségolène.

Mariée, elle n'entendait pas renoncer aux prophéties et aux chevauchées. L'interrogateur avait demandé à la vraie Jeanne, en son procès : « Jeanne, ne vous a-t-il pas été révélé que, si vous perdiez votre virginité, vous perdriez votre chance et que vos Voix ne vous viendraient plus? » Elle nia que cela lui eût été révélé. Et, comme il insistait, lui demandant si elle croyait que, mariée, ses Voix lui viendraient encore, elle répondit en bonne chrétienne : « Je ne sais et m'en attends à Dieu ». De même Jeanne des Armoises estimait que, pour s'être mariée, elle n'avait pas perdu sa chance. Aussi bien se trouvait-il, en ce temps de prophétisme, des veuves et des femmes mariées qui, à l'exemple de Judith de Béthulie, agissaient par inspiration divine. Telle avait été la dame Catherine de la Rochelle, qui, à la vérité, n'avait pas fait de très grandes choses.

Dans l'été de l'an 1439, la dame des Armoises se rendit à Orléans. Les magistrats lui présentèrent, en guise d'hommage et de réjouissance, le vin et la viande. Le 1er août, ils lui offrirent à dîner et lui remirent 210 livres parisis pour le bien qu'elle avait fait à la ville pendant le siège. Ce sont les termes mêmes par lesquels cette dépense est consignée dans les comptes de la ville.

Si les habitants la reconnurent pour la vraie Pucelle Jeanne, ce fut moins par leurs yeux assurément que sur la foi des frères du Lys. Ils l'avaient si peu vue, quand on y songe! Dans la semaine de mai, elle ne s'était montrée à eux qu'armée et chevauchant; puis elle n'avait plus fait que passer par la ville en juin 1429 et en janvier 1430. Il est vrai qu'on lui avait offert le vin et que les procureurs s'étaient assis à table auprès d'elle; mais il y avait de cela neuf ans. Neuf ans ne passent pas sur le visage d'une femme sans y faire des changements. Ils l'avaient laissée fille en son très jeune âge; ils la retrouvaient femme et mère de deux enfants; ils croyaient sage de s'en rapporter à ses proches. Où l'on commence à s'émerveiller quelque peu, c'est quand on songe aux propos qui furent tenus dans le banquet et à tout ce que la dame dut placer de

bourdes et d'incongruités. S'ils ne furent point désabusés, ces bourgeois étaient des hommes simples et de bonne volonté.

Et qui dit qu'ils ne furent point désabusés? Qui dit qu'après avoir ajouté foi à la nouvelle portée par Jean du Lys, les habitants ne commençaient pas à découvrir l'imposture? La croyance que Jeanne survivait n'était pas tout au moins unanime et générale dans la ville pendant le séjour de la dame des Armoises, si l'on s'en rapporte aux comptes des obits dont nous parlions tout à l'heure. Supprimé (à ce qu'il semble) dans les années trente-sept et trente-huit, le service funèbre de la Pucelle venait d'être célébré en trente-neuf, la surveille de la Fête-Dieu, trois mois environ avant le banquet du 1er août; en sorte que les Orléanais reconnaissants avaient en même temps pour leur libératrice des messes en commémoration de sa mort et des banquets où ils la faisaient boire.

La dame des Armoises ne resta guère que quinze jours parmi eux. Elle quitta la ville vers la fin de juillet, et il semble que son départ ait été brusque et précipité, car, priée à un souper où huit pintes de vin devaient lui être présentées, elle était déjà partie quand le vin fut servi; le repas eut lieu sans elle. Jean Luilier et Thévanon de Bourges y assistèrent. Ce Thévanon était peut-être le même que Thévenin Villedart, chez qui habitaient les frères de Jeanne, pendant le siège. Quant à Jean Luilier, on reconnaît en lui le jeune marchand drapier qui, en juin 1429, avait fourni de la fine bruxelles vermeille pour faire une robe à la Pucelle.

La dame des Armoises s'était rendue à Tours, où elle se faisait connaître comme la véritable Jeanne. Elle remit au bailli de Touraine une lettre pour le roi; le bailli se chargea de la faire tenir au prince qui se trouvait alors à Orléans, où il était arrivé peu de temps après le départ de Jeanne. Le bailli de Touraine, en 1439, n'était autre que Guillaume Bellier qui, lieutenant de Chinon, dix ans auparavant, avait reçu la Pucelle dans sa maison, sous la garde de sa dévote femme.

En même temps que cette lettre, Guillaume Bellier adressa, par messager, au roi, une note « touchant le fait de la dame Jeanne des Armoises ». On en ignore entièrement la teneur [1].

1. *Pr.*, V, p. 332.

Peu de temps après, cette dame s'en alla en Poitou où elle se mit au service du seigneur Gille de Raiz, maréchal de France, qui, dans sa prime jeunesse, avait conduit la Pucelle à Orléans, fait comme elle la campagne du sacre, assailli avec elle les murailles de Paris et, pendant la captivité de Jeanne, occupé Louviers et poussé une pointe hardie sur Rouen. Maintenant, il dépeuplait d'enfants ses vastes seigneuries, et, mêlant la magie à l'orgie, offrait aux démons le sang et les membres d'innombrables victimes. Ses monstruosités sanglantes répandaient la terreur autour de ses châteaux de Tiffauches et de Machecoul, et déjà le bras ecclésiastique était sur lui.

La dame des Armoises pratiquait la magie, au dire du sacré inquisiteur de Cologne; pourtant ce ne fut pas comme invocatrice de démons que l'employa le maréchal de Raiz; il lui confia la charge et le gouvernement de gens de guerre; à peu près l'état que Jeanne tenait à Lagny et à Compiègne. Fit-elle de grandes vaillances d'armes? On ne sait. Toujours est-il qu'elle ne garda pas longtemps sa charge, qui fut donnée après elle à un écuyer gascon nommé Jean de Siquinville. Dans le printemps de 1440, elle s'approcha de Paris.

***

Depuis près de deux ans et demi, la grande ville obéissait au roi Charles, qui y avait fait son entrée, sans y ramener la prospérité. Partout des maisons, abandonnées, tombaient en ruines; les loups venaient dans les faubourgs dévorer les petits enfants. Bourguignons naguère, les habitants n'avait pas tous oublié que la Pucelle était venue avec le frère Richard et les Armagnacs attaquer leur ville le jour de la Nativité de Notre-Dame. Beaucoup, sans doute, lui en gardaient rancune et la croyaient brûlée pour ses démérites; mais son nom ne soulevait pas, comme en 1429, une réprobation unanime. Plusieurs, même parmi ses anciens ennemis, s'avisaient qu'elle était martyre pour son légitime seigneur. C'est ce qu'on disait dans la ville de Rouen; on le devait dire bien davantage dans la ville de Paris redevenue française. Au bruit que Jeanne n'était pas morte;

qu'elle avait été reconnue par ceux d'Orléans et qu'elle approchait de la ville, le menu peuple parisien s'émut et l'on put craindre des troubles.

En 1440, sous Charles de Valois, l'Université de Paris était animée du même esprit qu'en 1431, sous Henri de Lancastre; elle respectait, elle honorait le roi de France, gardien de ses privilèges et défenseur des libertés de l'Église gallicane. Les insignes maîtres n'éprouvaient aucun remords d'avoir réclamé et obtenu le châtiment de la Pucelle hérétique et coupable de sédition. Est hérétique quiconque s'obstine dans son erreur; est séditieux qui tente de renverser les puissances et n'y réussit pas. Dieu, qui voulait, en 1440, que Charles de Valois fût maître dans sa ville de Paris, ne l'avait pas voulu en 1429; donc la Pucelle avait combattu contre Dieu. L'Université eût, en 1440, poursuivi d'un même zèle le châtiment d'une pucelle anglaise.

Les magistrats de Poitiers, rentrés après un long et douloureux exil dans leur vieille demeure parisienne, siégeaient au Parlement avec les Bourguignons convertis. Ces fidèles serviteurs du dauphin Charles qui, dans les mauvais jours, avaient mis en œuvre la Pucelle, ne se seraient pas souciés, en 1440, de soutenir publiquement la vérité de sa mission et la pureté de sa foi. Brûlée par les Anglais, c'est bientôt dit. Un procès fait par un évêque et le vice-inquisiteur avec le concours de l'Université n'est pas un procès anglais; c'est un procès à la fois très gallican et très catholique. La mémoire de Jeanne est notée d'infamie à la face de la chrétienté. Et nul recours. Le Pape pourrait seul casser ce procès religieux, mais il ne le voudrait point, de peur de mécontenter le roi de la catholique Angleterre et parce qu'il ne peut, sans ruiner toute autorité humaine et divine, admettre qu'un inquisiteur de la foi ait failli dans son jugement. Les clercs français s'inclinent et se taisent; dans les assemblées du clergé, on n'ose prononcer le nom de Jeanne.

Heureusement pour eux que, à l'égard de la dame des Armoises, ni les docteurs et maîtres de l'Université, ni les anciens membres du Parlement de Poitiers ne partagent l'illusion populaire. Ils ne doutent pas que la Pucelle n'ait été brûlée à Rouen. Craignant que cette femme, qui se faisait

passer pour la libératrice d'Orléans, ne fît une entrée tumultueuse dans la ville, le Parlement et l'Université envoyèrent au devant d'elle des hommes d'armes qui l'appréhendèrent et la conduisirent au Palais.

Elle fut interrogée, jugée et condamnée à l'exposition publique. Il y avait en haut des degrés de la cour appelée Cour-de-Mai une table de marbre sur laquelle on exposait les malfaiteurs. La dame des Armoises et de Tichemont y fut hissée et montrée au peuple qu'elle avait abusé. Suivant la coutume, on la prêcha et on la contraignit à se confesser publiquement.

Elle déclara qu'elle n'était pas pucelle et que, mariée à un chevalier, elle avait eu deux fils. Elle raconta qu'un jour, en présence de sa mère, entendant une femme tenir sur elle des propos outrageants, elle s'élança pour la battre, mais, retenue par sa mère, ce fut celle-ci qu'elle frappa. Elle eût évité de la toucher, n'eût été la colère. Toutefois, c'était là un cas réservé. Quiconque avait porté la main tant sur son père ou sa mère que sur un prêtre ou un clerc, devait aller en demander pardon au Saint-Père, à qui appartenait seul de lier ou de délier le pécheur. Ainsi avait-elle fait. « Je fus à Rome, dit-elle, en habit d'homme. Je fis, comme soldat, la guerre du Saint-Père Eugène, et, dans cette guerre, je fus homicide par deux fois. »

A quelle époque avait-elle fait ce voyage de Rome? Probablement avant l'exil du pape Eugène à Florence, vers 1433, alors que les condottieri du duc de Milan s'avancèrent jusqu'aux portes de Rome.

On ne voit point que l'Université, l'ordinaire ni le grand inquisiteur aient réclamé cette femme suspecte de sorcellerie, d'homicide, et qui portait des habits dissolus. Elle ne fut pas poursuivie comme hérétique, sans doute parce qu'elle ne se montra pas opiniâtre et que l'opiniâtreté fait seule l'hérésie.

Depuis lors, elle ne fit plus parler d'elle. On croit, mais sans raisons suffisantes, qu'elle finit par retourner à Metz auprès du chevalier des Armoises, son mari, et qu'elle vécut, paisible et honorée, jusqu'à un âge avancé, dans la maison où ses armoiries étaient sculptées sur la porte, ses armoiries, ou plutôt celles de Jeanne la Pucelle, l'épée, la couronne et les Lis.

Le succès de cette supercherie avait duré quatre ans. Il ne

faut pas en concevoir trop de surprise. De tout temps le peuple se résigne avec peine à croire à la fin irréparable des existences qui ont émerveillé son imagination; il n'admet pas que des personnes fameuses viennent à mourir d'un coup et malencontreusement comme le vulgaire; il répugne au brusque dénouement des belles aventures humaines. Toujours les imposteurs, comme la dame des Armoises, trouvent des gens qui les croient. Et celle-ci parut en un temps singulièrement favorable au mensonge; les hommes étaient abêtis par une longue misère; partout la guerre empêchait les communications; on ne savait plus ce qui se passait un peu loin; tout dans les esprits, dans les choses, était trouble, ignorance, confusion.

Encore cette fausse Jeanne n'en imposa si longtemps que grâce à l'appui que les frères Du Lys lui prêtèrent. Furent-ils dupes ou complices? Si faibles d'esprit qu'on les suppose, il n'est guère possible de penser qu'ils se laissèrent tromper par une aventurière. Ressemblât-elle beaucoup à la fille de la Romée, la femme de la Grange-aux-Ormes ne pouvait longtemps abuser deux hommes qui, nourris avec Jeanne et venus avec elle en France, la connaissaient intimement.

S'ils ne furent pas dupes, quelles raisons donner de leur conduite? Ils avaient beaucoup perdu en perdant leur sœur. Quand il vint à la Grange-aux-Ormes, Pierre Du Lys sortait des prisons bourguignonnes; la dot de sa femme avait payé sa rançon et il se trouvait dans un complet dénuement. Jean, bailli de Vermandois, puis capitaine de Chartres et, vers 1436, bailli de Vaucouleurs, n'était guère mieux dans ses affaires. Cela expliquerait bien des choses. Pourtant on hésite à penser qu'ils aient, seuls, d'eux-mêmes, sans appui, joué un jeu difficile, hasardeux et périlleux. Sur le peu que l'on sait de leur vie, on se figure qu'ils étaient tous deux bien simples, bien naïfs, bien tranquilles, pour mener une telle intrigue.

On serait tenté de croire qu'ils y furent entraînés par de plus grands et de plus forts qu'eux. Qui sait? Peut-être par des serviteurs indiscrets du roi de France. Charles VII souffrait cruellement dans son honneur de la condamnation et du supplice de Jeanne. N'est-il pas possible qu'autour du roi et de son Conseil il se soit trouvé des agents trop zélés, qui imaginèrent cette étrange apparition afin de faire croire que

Jeanne la Pucelle n'était pas morte de la mort des sorcières, mais que, par la vertu de son innocence et de sa sainteté, elle avait échappé aux flammes? De la sorte, imaginée à une époque où il paraissait impossible d'obtenir jamais du Pape la revision du procès de 1431, l'imposture de cette fausse Jeanne aurait constitué un essai subreptice et frauduleux de réhabilitation, tentative malheureuse, bientôt abandonnée et réprouvée.

Cette supposition expliquerait comment les frères Du Lys, qui s'étaient mis dans un mauvais cas, car ils avaient séduit le peuple, trompé le roi, commis enfin un crime de lèse-Majesté, n'en furent point châtiés, ni même disgraciés. Jean resta prévôt de Vaucouleurs, durant de longues années, puis, déchargé de sa capitainerie, toucha en échange une somme d'argent. Pierre qui, de même que la Romée, sa mère, habitait Orléans, reçut en 1443 du duc Charles, rentré depuis trois ans en France, l'Ile-aux-Bœufs, sur la Loire, qui donnait un peu d'herbage. Il n'en resta pas moins besogneux, et il se faisait aider par le duc et les habitants d'Orléans.

ANATOLE FRANCE

MON AMOUR[1]

13 juillet.

L'été s'avance; je vois venir le moment où l'on va dire, comme la chose la plus naturelle du monde :

— Nous partons à la fin de la semaine : monsieur un tel, venez, mercredi, faire un petit dîner d'adieu!...

23 juillet.

Il est fait, le dîner d'adieu.

24 juillet.

Elle est à Aix, où sa mère va chaque année faire une cure et s'éternise.

Comme un enfant de quinze ans qui trace partout les initiales de la femme dont il rêve, j'écris sur des bouts de papier, sur des bandes de journaux, sur mon buvard, le mot : « Aix ». On le compose avec des lignes droites, on le déforme; on en fait des losanges, des chiffres romains, des étoiles et des figures cabalistiques où personne ne saurait soupçonner le mot primitif, devenu énigmatique. Mais moi, je le vois!

Elle m'a dit, bien entendu :

— Ne vous verra-t-on pas là-bas? — mais sur un ton distrait.

Je ne pouvais que répondre, d'un ton pareil :

— Je ne pense pas... Songez donc! je vais, comme chaque année, rejoindre ma famille...

Voir la *Revue* du 15 octobre.

Elle a ajouté :

— Où cela?

J'ai dit :

— Mais... en Normandie!...

Ne sait-elle pas que je vais, l'été, en Normandie? A-t-elle dit cet : « Où cela? » sans penser à ce qu'elle disait?

Si elle ne pensait pas à ce qu'elle disait, peut-être pensait-elle :

« Ah! il ne viendra pas là-bas?... »

Ou bien affectait-elle un air distrait afin que je n'allasse pas m'imaginer qu'elle tenait à m'avoir là-bas?...

Assez!... assez!... Ma tête!

25 juillet.

Ces séparations se font comme une opération chirurgicale : on en parle peu à l'avance, juste assez; le jour et l'heure sont fixés, on se rend à l'endroit voulu, et, en un tour de main, c'est exécuté. Il ne reste plus que la convalescence à traîner en longueur.

Le jour venu, nous avons gardé notre bonne humeur. Nous n'étions pas allés au jardin, parce qu'il avait plu; madame Delaunay se montrait un peu plus agitée qu'à l'ordinaire, parce qu'elle songeait à quelque objet à caser dans ses malles : elle sortait du salon, montait et redescendait... Je remarque, aujourd'hui seulement, qu'elle ne disait point ce qu'elle venait de faire... N'eût-elle pas pu dire : « C'est bien moi! j'allais oublier la théière »?... A aucun moment, et quoiqu'elle se soit absentée plusieurs fois, elle n'a dit quelque chose d'analogue à cela... Je remarque — aujourd'hui seulement! — que ni elle ni sa fille n'ont fait d'autre allusion au départ — je n'ose dire : « à la séparation » — que celle-ci : « Vous verra-t-on là-bas?... » Est-ce que cette réserve, ce silence concerté, n'étaient pas, par hasard, la plus exquise attention, un acte d'amitié d'un certain goût si rare qu'on ne lui connaît point de nom?...

Car enfin, il n'y a pas à dire, toutes deux m'ont épargné d'entendre parler de leur départ!...

Mais ainsi cette dernière soirée, au lieu d'avoir été banale et semblable à toute autre, n'aurait été qu'une infiniment

....

délicate manifestation de deux femmes en l'honneur de mon amitié?... Mais, si elles ont voulu une telle manifestation, c'est-à-dire toute d'abstention, et si discrète! ne serait-ce pas qu'elles ont deviné, les deux chères créatures, une sensibilité vraiment trop vive à tout ce qui me vient d'elles?...

Sensible? moi?... et j'ai failli ne point m'apercevoir tout justement de leur attention!... Butor, oui.

Mais voilà que je refais les événements, et dirige rétrospectivement les pensées, le mouvement des cœurs!

Elle est venue me reconduire jusque dans ce petit corridor d'entrée où manquent, au porte-manteau, — je l'observe toujours, — le chapeau et la canne d'un homme. Elle est venue me reconduire. Pendant que je mettais mon pardessus, elle était debout devant moi, et ne disait rien. Je ne disais rien. Cela commençait à devenir assez sérieux, et mon esprit, qui se moque toujours de moi, allait risquer un mot qui pût nous faire rire, elle et moi, et nous permettre de nous quitter là-dessus. Une souris fila, dans le corridor à demi obscur : nous la vîmes tous les deux, nos regards la suivirent jusqu'à l'endroit où ces petites bêtes disparaissent comme par enchantement. L'intervention de la souris pouvait m'épargner le mot spirituel : à la vue de la souris, on s'agite, on ramène ses jupes, on pousse un cri, on s'égaye ou bien on a peur. Rien de tout cela. Nous ne fîmes pas allusion à la souris : ce fut comme si nous ne l'avions pas vue ou comme si nos pensées étaient, ensemble, ailleurs; nous nous serrâmes la main, sans sourire, et sans nous être rien dit qu' « au revoir, au revoir! »

Une fois dehors, je fus saisi d'un désespoir à me rouler par terre. En y réfléchissant aujourd'hui, je songe qu'il n'y avait peut-être pas là précisément de quoi me désespérer.

1er août.

Oh! mon Dieu! si je ne devais plus jamais poser ma bouche sur deux lèvres aimées, qui s'entr'ouvrent!...

2 août.

Le cauchemar de mes nuits, c'est la vision soudaine de l'Amour qui se détourne de moi... Il est grand et beau, drapé

dans un manteau de laine légère; il baisse la tête, il étend le bras en avant, signifiant une résolution inexorable, et il s'éloigne. J'entends le bruit décroissant de son pas; un peu après, je ne l'entends plus... « Amour! Amour!... » Je l'appelle. Mais ma voix se perd dans une vallée colossale et déserte, dont l'horreur me réveille pleurant comme un enfant.

5 août.

Sur le point de partir pour la Normandie, j'ai eu un singulier scrupule, qu'il faut peut-être une longue hérédité chrétienne pour expliquer : n'ai-je pas pensé que je devais à la femme que j'aime de ne point prendre de plaisir loin d'elle, fût-ce le plus innocent, comme d'aller respirer l'air de la mer au mois d'août?... Je jure que j'ai éprouvé cela. Je ne suis pas assez naïf pour que cette idée ait retardé dix minutes l'achèvement de ma valise, mais du fond obscur de mon âme remontent parfois, comme des bulles d'air à la surface d'un étang, de telles mignardises de conscience, aussitôt évaporées.

Cela se rattache au culte de la douleur, plus profond, plus beau, je le crois, plus voluptueux, assurément, que celui du plaisir.

Je ne sais quelle voix maligne me souffle : « Je te connais, toi : tu ne seras à aucun moment si heureux qu'à celui où l'on te torture... »

7 août.

On peut pleurer d'attendrissement au souvenir d'un geste, d'un regard, d'un mot, qui vous ont à peine touché à leur heure. Le bourdonnement d'une mouche ou la boucle rapide de son vol, pour peu qu'un témoin soit là, peuvent avoir des prolongements illimités. Les lèvres de madame de Pons, se séparant, un jour, pour prononcer la syllabe *mé* du mot « Amédée », et le petit éclair des dents brillantes, au même instant, sont présents à mes yeux, j'entends la même syllabe; je revois le petit éclair! Et un débordement de tendresse et de jalousie inonde cette image dont l'original, vieux de plusieurs années, n'avait même pas paru atteindre ma rétine.

8 août.

Je ne rêve jamais d'elle. En me promenant, parfois, je pié-

tine de rage, ou bien, à ma table même, je cogne le sol, de mon talon, avec colère, parce que sa forme chérie m'apparaît, mais toujours de dos. Elle ne se détourne pas de moi : elle s'en va; elle a à faire ailleurs.

X...-sur-mer, 9 août.

Seul, par un temps doux, voilé, je suis adossé, ce matin, à une falaise de sable, au bord de la mer.

Toujours insatisfait, toujours triste, toujours inquiet, me voilà revenu ici, comme chaque été, et je crois voir, sur la mer et le ciel confondus, l'immense cadran d'une horloge dont l'aiguille marque le chiffre qui signifie un an écoulé.

Dans un moment de paix, durant une trêve de tous les mouvements humains, et quand j'aspire, de toute ma fatigue, au silence, le grand murmure de la mer basse semble me dire que le silence, jamais je ne le goûterai. Il vient de la mer, à deux cents pas de moi environ, un bruit clair, fait de sons argentins minuscules, quasi gais, chacun pris à part, déchirants par leur ensemble : j'y reconnais les rires, les cabrioles et les singeries de la vie en commun... Et de beaucoup plus loin vient un sourd et large grondement pareil à des orages ou bien au grave ronflement d'une conque marine : cela est à peine perceptible, cela est monotone, mais, si l'on prête l'oreille, c'est une mélopée sombre et pathétique, une plainte d'abord, sur une note grêle et répétée, puis qui s'enfle, puis qui s'exaspère comme le cri de la sirène dans le brouillard, et pour revenir sans cesse à la petite note initiale, grêle, monotone, fondamentale : ce bruit lointain, c'est mon âme même, et c'est mon amour. C'est moi, grondant et douloureux, que cache incomplètement la troupe aux menus mouvements de bruit argentin, et qui joue en famille la comédie quotidienne...

10 août.

J'ai reçu d'Aix des cartes postales, en échange de celles que j'ai envoyées à Aix... Joli pays, Aix, je ne dis pas non! Jolie invention, la carte postale : sous le prétexte que tout le monde la peut lire, on y écrit banal comme entrefilet de journal, et la lettre fermée, à présent, prend une importance!... Y recourir, c'est confesser qu'on a des cachotteries.

Elle a écrit au-dessous d'une vue du lac du Bourget ces seuls mots : « Il fait beau ». Moi, j'avais mis, sous une maison normande : « Il pleut. » — « Il pleut », cela pouvait signifier : « Je m'ennuie »; mais « il fait beau », cela ne veut pas nécessairement dire : « Venez donc... »

Le fait est que la Normandie n'est pas un pays : c'est le déluge. Oh! Et puis cette universelle verdure, ces vallées, ce ruisseau : — ce tapis de drap du conférencier dont le verre d'eau s'est répandu! — ces petites collines en meules de foin!... Oh! Et puis ces chemins, entre haies, d'où l'on ne voit rien, et qui ne communiquent pas entre eux, chemins égoïstes et qui vont, chacun pour soi, jusqu'au bout de leur idée, sans rien entendre!... Oh! Et puis ces vaches, toujours ces vaches, ces museaux baveux, cette mâchoire infatigable, ces yeux bêtes!... cette odeur de bouse et de lait!... Et les paysans qui croient toujours qu'on se moque d'eux, et qui se moquent de vous sans qu'on le croie!... Oh! oh! j'en ai contre la Normandie!

Autour de moi, l'on plaisante :

— Pourquoi y venez-vous tous les ans? Jusqu'aujourd'hui vous ne vous en plaigniez pas?

— Jusqu'aujourd'hui j'étais aveugle, et je vois.

Quelqu'un m'a dit :

— Jusqu'aujourd'hui vous voyiez, et vous êtes aveugle.

11 août.

J'ai marché, sur la route, pendant toute une après-midi, pour me donner un prétexte à ne rien faire : car mon travail, pour la première fois de ma vie, me semble ennuyeux et vain. En marchant, on se donne un certain air d'agir : on compte ses pas, on compte les bornes, on consulte sa montre, on se gare des automobiles... Et quand la fatigue commence à vous peser sur les jarrets, on est sur le point d'être presque content de soi : c'est un peu comme si l'on avait fait quelque chose; on s'attirera même de la considération, en rentrant, si l'on certifie un bon nombre de kilomètres parcourus... Cependant eux, qui en ont « fait » trois cents sur leurs « soixante chevaux », sont plus fiers...

....

Et cela me porte à rêver, ce soir... Voilà des gens, paresseux, qui se lèvent tôt et partent en automobile, n'ayant plus qu'un désir et qu'un but : atteindre le lieu fixé pour le déjeuner; ils l'atteignent, déjeunent mal, sans plaisir, — et n'ont plus qu'un désir et qu'un but : revenir là d'où ils sont partis... Et rien ne donne, plus que cette course muette, folle, dépourvue d'agrément et sans utilité aucune, la sensation d'un jour bien employé... Quant à moi, rien ne m'épouvante comme la constatation de ce phénomène : — si l'instinct, toujours puissant et sûr chez les gens qui réfléchissent peu, indiquait à ceux-là, pour fin dernière et vraiment bien simple de la vie, cette triste action : tuer le temps!...

12 août.

Il y a les raffinés de la matière comme il y a les raffinés de l'esprit : tous aboutissent à des extravagances. L'homme qui travaille pour gagner sa vie ou augmenter son bien-être est le seul, sans doute, dont l'action ait de la beauté; mais celui qui, n'ayant rien à faire, singe celui qui travaille, — ou celui qui marche le long des routes à l'imitation du colporteur ou du chemineau, pour s'épargner d'entendre battre son cœur, sont ridicules.

Qu'ils se moqueraient donc de moi si, lorsqu'ils me demandent, au retour de leurs expéditions dont je me moque : « Qu'avez-vous fait tout le jour? » je leur répondais : « J'ai aimé!... aimé à trois cents lieues de la femme que j'aime!... »

Lorsqu'ils sont loin, et que je suis seul, je m'assieds dans une guérite dont la capeline d'osier cintré me cache toute vue à droite et à gauche, et, en face de la mer nue, je me laisse aller à aimer. Le ciel et la mer se peuplent : le passé ressuscite; l'avenir prend une forme, passe et s'évanouit comme un nuage. Et cela peut durer des heures. Oh! qu'après cela il me semble que j'ai bien rempli ma journée!

Dans cet état, tout, un rien même, devient signe, symbole : comme je comprends la superstition des amoureux! Le ciel du couchant a rougi, des barques ont passé : pourquoi suis-je hanté tout à coup, et encore une fois, de ce souvenir d'une seule heure, à Livourne, il y a quinze ans, dans l'intervalle de deux trains, entre Pise et Florence? C'était le soir, sur le port;

il y avait, je me souviens, de beaux vieux murs de briques, et un trois-mâts en partance : nous regardions ses voiles se déployer, puis se gonfler. Qu'il était joli et tentant! il invitait au voyage; il partait! Et tout à coup, on vit un mouvement d'hommes sur les jetées, et des barques dans l'avant-port : le trois-mâts, ayant à peine doublé la lanterne, s'échouait...

13 août.

Les moindres de mes pensées d'amour me semblent d'essence si supérieure à tout ce que j'entends que je suis sans cesse irascible, et indigné des propos les plus innocents. Une certaine langue est chantée en moi, par des voix pures, auprès de laquelle les conversations ordinaires forment un bruit insupportable. — Est-ce là quelque chose d'analogue à ces belles illusions du rêve, qui nous font croire que nous voyons des paysages indicibles ou que nous avons d'ineffables conceptions, dont une seule chose nous demeure au réveil, à savoir que nous les avons eues, mais non pas un souvenir un peu net et qui se puisse exprimer?

Qu'est-ce donc que je touche par la seule habitude nouvelle de penser toujours amoureusement? Quel ennoblissement ai-je reçu en élisant simplement une femme entre toutes et en la jugeant digne d'accaparer toutes mes facultés? Je me sens, en vérité, haussé dans la hiérarchie des êtres. Est-ce par la vertu de cet acte si étonnant de l'esprit et du cœur qu'on nomme *foi*? est-ce par la vertu de cet autre acte humain, incompréhensible, qui est le *dévouement*?... En effet, je crois en une femme, c'est-à-dire que j'ai la certitude absolue que cette femme est incomparable à aucune autre, et je lui suis dévoué : je lui appartiens, corps et biens.

Comme la plupart des religions, ce genre d'amour rend orgueilleux. On est fier de croire; on plaint celui qui ne croit pas de même; on le trouve bien petit.

14 août.

Ils aiment le bruit, le tintamarre, le charivari infernal. La plénitude de la santé physique, le corps flatté par l'exercice et mille soins, une sorte d'inconscience heureuse les reportent à

leurs origines primitives, et d'ingénieux Américains, pour fournir les rythmes musicaux qui s'adaptent exactement aux civilisés d'aujourd'hui, n'ont eu qu'à les emprunter aux nègres. Il y a du brutal, du sanguin, et une lubricité animale dans ces secousses de torses et de sons; elles leur procurent un plaisir réel, naturel, le plaisir même que réclamaient ces êtres nouveaux en qui il semble qu'on ait lâché pour la première fois, depuis dix-huit cents ans, la bête. Elle se porte bien!

En les écoutant, en les voyant tourbillonner comme un cyclone, ce soir, par les fenêtres du salon illuminé, j'ai eu, dans l'ombre de la terrasse et sous la voûte du ciel pur, l'illusion que j'aboutissais à l'extrême fin des civilisations qui ont enseigné à l'homme tant de manières, de si contenues, de si saugrenues et de si charmantes, et, qu'à côté de moi je voyais le monde qui recommençait.

Je me suis en allé, sur la longue plage solitaire, le plus loin possible.

15 août.

Un goût de néant, que je n'avais pas, m'est venu. Il y a des jours où je me plais dans l'inaction même de mon amour inavoué. Tant que le mot n'a pas été dit, mon imagination nourrit librement l'espérance. Mais je sens toute la lâcheté que mon cas suppose : aussi, d'autres jours, je me relève et je vais agir.

Tâchons de pénétrer jusqu'au fond de tout cela : un secret instinct me murmure à l'oreille qu'un amour du genre de celui qui m'agite s'idéalise par l'absence, se purifie par son contraste même avec la vie médiocre ou bestiale qui m'environne, et que, de cet amour, c'est l'image que j'aurai le plus embellie qui me vaudra le plus de joie. — Je puis constater que ma pensée amoureuse est plus ardente et plus radieuse depuis mon séjour en un endroit presque détesté; elle se nourrit de mes colères. Mon amour progresse bien, si l'on veut admettre que l'amour puisse être « subjectif », comme disent les philosophes; mais il n'avance point du tout, si l'amour est en définitive un duo, comme disent les musiciens, qui s'y entendent mieux que les philosophes.

....

16 août.

Mon désaccord avec les gens qui m'entourent, voici, je crois, ce qu'il est : ils vivent tout entiers dans le moment présent; ils jugent tout événement par rapport à la minute, à l'heure, à la journée où il s'échoit; tandis que je ne peux m'empêcher de voir toute l'étendue de ma vie, de la leur, depuis la nuit qui fut son point de départ jusqu'à la nuit qui sera son terme. Tant d'obscurité arrête le rire sur les lèvres. D'où venons-nous? où allons-nous si vite, précipités comme des étoiles filantes? Voilà la question qui a causé au monde le plus d'angoisse, certes, mais le plus de ravissement aussi. L'idée religieuse la posa; l'irréligion nous la fera-t-elle oublier? En ce cas-là, il y aurait encore de certains amours qui, par de belles nuits, la feraient de nouveau formuler, entre des baisers, par la bouche de certains amants.

18 août.

Ce soir, sur la plage, à mer basse, étant seul, assis à même le sable, par une nuit noire, j'entendais, de loin, les pianos des villas... J'ai cru voir toutes ces jeunes femmes en robes claires, ces jeunes filles hardies, nuques et bras nus; et ces hommes de plaisir, qui vivent dans leur atmosphère parfumée. Et, le front dans mes mains, sans vouloir, même mentalement, donner un nom à ce que j'éprouvais, j'ai senti ma gorge se serrer; j'ai été surpris : j'allais sangloter!...

19 août.

Voyons, voyons, un peu de logique!... J'oppose sans cesse mon amour à leur amour. Mon amour, n'est-ce pas? est avant tout l'attachement d'une pensée à une pensée; le leur est tout délire des sens. Et c'est l'image de celui-ci qui, hier soir, m'a troublé...

20 août.

Je veux *agir*. Mais je ris de moi-même. Afin de me donner le change, je vais partir pour l'Italie, où je devais aller en novembre prendre la dernière image de la Cène, à Milan, et des Corrège de Parme, qui se détériorent. J'aurai vite fait mon petit travail et *il faudra* que je passe par Aix pour rentrer en

France. Ne pas m'y arrêter alors serait presque impoli... L'idée d'avancer ce voyage d'Italie est des plus simples!...

Parme, 28 août.

Et je suis là, un jour d'été torride, dans cette ville étrangère et morte. J'y suis venu autrefois, étant jeune, ayant l'âme légère, et je me souviens d'avoir médité dans la petite salle qui contient la *Madone de saint Jérôme*, où cette Madeleine, la plus voluptueuse des femmes qui aient jamais été conçues par un artiste, se laisse, tout inclinée, abandonnée, et le visage ravi, mettre par Jésus enfant la main dans ses beaux cheveux d'or!... A vingt-cinq ans, alors que je ne savais pas ce qu'est aimer, toute une vie d'amour et de plaisirs immesurés m'a été promise par cette femme admirable, et je suis sorti de la petite salle plus ivre qu'en aucun jour de ma vie.

J'ai eu quelque gêne à me retrouver tantôt en présence de la belle Madeleine : fut-ce dépit de mes vingt-cinq ans si lointains? fut-ce dédain d'une câlinerie élégante et langoureuse où je sais trop, à présent, la part de l'attitude?... C'est que j'aime!

J'aime : et tous ces beaux gestes, ces grâces exquises et, pour tout dire, cette savoureuse et délirante « manière corrégienne » me devient presque étrangère.

J'ai erré dans la ville, indifférent aux souvenirs qu'elle éveille. Près de madame de Pons mon amour tend à décupler le goût que les objets m'inspirent; loin d'elle, sa pensée seule me hante et je ne sens que l'exil.

Un pays calciné, une ville rouge, un lit de rivière pavé de galets secs; des monuments clos, dirait-on, comme pour étouffer, à l'intérieur, une fournaise; des rues désertes. Je vais jusqu'au Jardin public, grand et beau parc solitaire. De longues allées aboutissent à un bassin d'eau croupissante qui contient un îlot planté d'ifs sombres et d'un pâle saule pleureur. Les arbres sont déjà jaunis, grillés, des feuilles tombent; j'aperçois des statues de marbre; une Flore, éplorée, là-bas, lève les bras, vers qui, vers quoi?... Pleure-t-elle les feuillages trop tôt disparus? est-elle lasse de solitude et de silence?... Et, de l'extrême tristesse, un charme naît soudain : je voudrais rester là, des journées, des journées pareillement immobiles et

torrides, devant l'eau croupie, les ifs noirs, le saule et la Flore éplorée.

J'ai passé une heure au bout du jardin, sur des remparts très vieux, d'où l'on ne voit que des fossés vides, des murs de briques et une campagne où il semble qu'il n'y ait jamais eu rien.

1er septembre.

Pour suspendre un peu plus longtemps ma décision de m'arrêter à Aix, j'ai voulu passer encore une fois par Venise...

L'abus de la littérature descriptive, extatique, dégoûte un honnête homme, non seulement d'écrire, mais d'éprouver une émotion dans certains lieux renommés pour enivrer les voyageurs. Je sens approcher la réaction : elle sera terrible. Un Jules Renard viendra ici, qui, sous prétexte de mettre les choses au point, nous fera de Venise une page implacable où la puanteur des canaux, l'invasion des Allemands et de leur langue, la rengaine des chansons, la niaiserie des figures béates que l'on croise en gondoles et la forêt des points d'exclamation que l'on voit s'ériger ici à la fin de toute phrase écrite ou parlée, — prendront une telle vigueur, une telle verve de vérité, que nul n'osera plus seulement s'aviser de la splendeur des ors de Saint-Marc, du spectre du passé au tournant d'un canal obscur, ni, sur la lagune, de la bacchanale insonore des plus belles couleurs que puisse composer la lumière du jour.

Comme l'antiquité, Napoléon ou la mer, Venise est un motif à amplification facile, et son seul nom a touché le lecteur avant que l'écrivain ait placé sa première épithète. Venise est le refuge de ceux qui n'ont pas d'émotions véritables à rendre, c'est le cadre d'amour de tous ceux qui ne sont pas amoureux. L'impression forte et juste, celle dont le frisson est contagieux, je l'ai trouvée quelquefois chez le poète qui parle d'une ruelle de son village ou du rideau de peupliers qui borne son horizon. Quant aux amants, l'on confond : ce n'est pas eux qui cherchent les lieux renommés pour l'amour, mais bien les pauvres solitaires en quête d'amour; ceux qui s'aiment, ah! que tout est beau pour eux, n'importe où!

2 septembre.

Il y a des rencontres singulières : mes malles faites, mon

billet retenu pour demain, après avoir décidé de m'arrêter à Aix, sans en avoir averti madame de Pons, je reçois d'elle une carte qui porte, en tout, sous une vue banale de la gare d'Aix-les-Bains : « Halte-là ! s. v. p. »

Mon sort est trop beau ! Mais arriver à Aix dans les vingt-quatre heures, ce serait obéir, et ce serait exagéré. Me voilà obligé de feindre : j'antidate une lettre annonçant à ces dames mon « passage » à Aix. Car on ne me croirait point, si je disais : « J'avais mon billet pour Aix quand vous m'avez prié d'y faire halte ».

4 septembre.

Que de résolutions dans ce train ! Je ne me connus jamais tant d'audace.

Résolutions, audace, oui : tant qu'il n'est l'heure que de se dire : « J'adopte le parti d'être audacieux ». Mais, pour peu que plus de précision soit requise, par exemple : « Comment exercer cette audace ? et quand ? » qu'un homme vraiment épris est en peine !

Je sais bien comment je m'y prendrais si seulement je l'aimais un peu moins.

Aix-les-Bains, 5 septembre.

Il a été admis que nos lettres s'étaient croisées, et ce médiocre fait, cette rencontre de hasard, — moi annonçant mon arrivée à Aix, en même temps qu'elle m'invite à venir, — a agi, je l'ai bien vu, sur sa pensée, sur sa conscience : le plus petit mystère pénètre le cerveau d'une femme comme une goutte d'essence un sachet. Nullement crédule, madame de Pons est aujourd'hui, sinon convaincue, du moins soumise à cette idée que quelque chose de mieux qu'une puissance humaine a pu favoriser notre tendre amitié.

Je ne lui ai pas confessé la vérité, qui diffère trop peu de ce qu'il m'a fallu lui conter, et qui, en somme, comporte le même hasard exactement.

Chétif incident ! niaiseries que tout cela !... Mais l'amour est servi souvent par une valetaille qui ne paie pas de mine.

Elle a été heureuse en me voyant, c'est certain, mais cela peut venir de ce qu'elle s'est ennuyée jusqu'ici...

Mais elle s'est peut-être ennuyée jusqu'ici parce que...

6 septembre.

C'est une petite villa située dans le haut d'Aix; elle n'est pas fort jolie et n'a point de nom romanesque. On la désigne, ainsi que trois de ses voisines, par le nom du propriétaire auquel on joint un numéro; encore est-ce le numéro qui est le moins disgracieux à dire : c'est la « villa Cervollet, numéro 2 ».

Et voilà une appellation banale qui est entrée désormais dans le trésor poétique de ma mémoire. A cet assemblage de mots si plats est lié, pour le reste de ma vie, le souvenir de la minute pour moi la plus triomphante : celle où madame de Pons m'est apparue, hier, dans une petite pièce quelconque, venant à moi la main tendue, et portant, en toute sa personne, l'éclat d'une joie affectueuse qui ne saurait tromper.

Elle venait tout entière au-devant de moi, je l'ai vu : sa main, son regard, son visage, sa bouche gonflée de tendres paroles, et ce genou qui pointait sous la robe claire d'été, et ce corps qui venait à moi!... Tout autre, à ma place, eût ouvert les bras à cette femme!... C'est d'imaginer par avance une volupté trop forte qui me la fait repousser quand elle s'offre : je la crois irréelle, je m'arrête en reconnaissant ma féerie... Nous nous sommes serré la main, très correctement. Et nous avons échangé des paroles ordinaires.

Madame Delaunay est venue, bien fatiguée par son traitement. Ces dames se sont plaintes de l'endroit qu'elles habitent, et moi de celui d'où je viens.

— Où donc est-on bien?

— Entre amis, ai-je dit, — et n'importe où!...

Quand je me suis retrouvé seul avec madame de Pons, j'ai cru remarquer qu'elle sentait qu'il y avait entre nous la façon expansive dont elle s'était avancée vers moi dans la petite pièce. Subtilité d'amoureux! mais certitude. Ravissement!... Lorsqu'elle m'a offert d'aller visiter le jardinet, je lui ai baisé la main et je lui ai dit :

— Mon amie, que je suis heureux de vous revoir!...

Nous avons visité ensemble le jardinet. Elle déplorait qu'on n'eût, de là, aucune vue sur le lac; je le déplorai avec elle, d'un singulier ton, sans doute, car elle me dit :

— Comme ça a l'air de vous être égal!... Voyons! — ajouta-t-elle, — asseyons-nous et causons!

Nous nous assîmes sur un banc, pour causer. La vue de son bras découvert et de la main que j'avais baisée m'étourdissait.

— J'ai peur d'être bête, — lui dis-je en souriant; — parlez, vous!

Ma franchise mal contenue me poussait presque à un aveu.

Elle devint triste, tout à coup, sa figure se voila. Nous causâmes, mais comme autrefois. Le nuage repassa, d'ailleurs, sur son visage. Cependant je ne m'en suis pas alarmé.

Même jour.

Que de temps j'ai passé à ne pas espérer qu'elle pût m'aimer un jour! et voilà qu'une tranchée de désespoir me coupe les entrailles, aujourd'hui, quand je viens à penser : « Si elle ne m'aimait pas!... »

Même jour.

Est-ce que je ne pourrais pas interpréter l'attitude de sa mère envers moi, afin de connaître ses sentiments à elle-même?

Idée absurde!... Elle trompe sa mère sur ses propres sentiments, car, si sentiments il y a, elle se trompe elle-même!... Comment cela? Mais parce qu'elle ne croit point m'aimer. Une femme peut aimer sans qu'elle s'en doute. Celles qui ne pensent qu'à l'amour et qui se tâtent le pouls, chaque soir, afin de savoir si elles aiment, peuvent croire qu'elles aiment alors qu'elles n'aiment pas; mais celles qui s'emploient, par un reste de fidélité tenace, à éloigner d'elles toute pensée d'amour décorent de noms innocents — tels qu'amitié, plaisirs intellectuels, communauté de goûts — ce qui est amour.

Même jour, le soir.

Je lis ce que j'ai écrit tantôt. Je n'en suis pas dupe : — je me cramponne à mon optimisme, parce que je mesure des yeux la chute que je vais faire si je le lâche.

8 septembre.

Elle espérait que je ne me montrerais pas différent de l'ami que j'étais quand nous nous sommes séparés à Paris. Mon étourdissement de l'autre matin, et le mot que j'ai dit, lui ont

montré que le temps et l'absence ont fait mûrir le fruit. Il faut le cueillir en sa saison!...

Mais elle-même, ne s'est-elle point vue venir au-devant de moi dans cette petite pièce? Elle voudrait, à présent, que je ne l'eusse point vue, moi!... Elle joue à nier l'évidence. Elle boude parce qu'elle constate que l'été ardent nous brûle, alors qu'elle souhaitait que le printemps durât.

« Il faut pourtant avancer, dit Pascal, mais qui peut dire jusques où? »

9 septembre.

Je sens aussi que je me tiens mal : il doit être apparent que son corps me trouble. Peut-être sent-elle cela?

Quel que soit le tourment que je souffre près d'elle, je ne l'échangerais pas contre la paix assurée — loin d'elle.

Je ne rapporte ici que le pire, c'est-à-dire mon doute. Mais le doute, avant l'aveu, est accompagné d'une infinité d'espérances dont le nombre et la gentillesse le travestissent et l'ornent constamment. Et il faut songer qu'après l'aveu, le doute, entre amants, est là toujours, mais non plus toutes les espérances.

Il est si bon, avant l'aveu, de ne pas savoir tout à fait quel sort vous est réservé qu'on ferait durer volontairement cette période! Elle a des ardeurs et des délicatesses comme n'en saurait offrir que l'époque où l'on redoute un cataclysme.

10 septembre.

— Son mari? — me dit la bonne madame Delaunay; — mais, cher monsieur, que ce bandit se présente aujourd'hui ou demain, elle est femme à le recevoir!...

Je souris.

Madame Delaunay s'en fâche.

— Je souris, — lui dis-je, — parce que je ne puis croire que cela soit.

— Ah! vous ne pouvez pas croire que cela soit?... Eh bien! je vais vous citer un fait qui vous fera croire que cela est : son appartement du boulevard Malesherbes? eh bien! elle n'a pas fait une démarche pour en résilier le bail!... elle a payé le terme de juillet!...

. . . .

— Aurait-elle des nouvelles de son mari ?

— Pour cela, non !

— Voyons, décidément, l'aimait-elle ?...

— Un chenapan !...

— Le chenapan était, après tout, son mari... Le jugeait-elle ?... N'a-t-elle pas des principes très enracinés ?... Ah ! madame, peut-être l'avez-vous trop bien élevée ?...

Qu'elle est drôle, madame Delaunay, en se défendant là contre, branlant la tête et pétillant des yeux :

— Ce n'est pas moi, je vous prie de le croire, qui lui ai *fourré* ces idées-là dans la tête !...

C'est une façon vive de dire : « Ma fille a des idées capables de la faire agir contrairement à son désir et à son bonheur ». Et l'instinct de la mère se révolte.

11 septembre.

Je les ai emmenées, elle et sa mère, dîner dans les jardins du casino, avec Guglielmo Santi, l'historien milanais, qui fait une saison ici. Quelle culture chez ce vieillard alerte ! quelle finesse et quelle fermeté dans le jugement des hommes et des œuvres ! et quelle grâce virile peut atteindre un esprit qui garde de l'ingénuité avec tant de savoir ! Qu'il est élégant à un homme vraiment grand de ne rapporter des sommets qu'un air plus pur ! Lorsque les hommes consentent, en faveur d'une femme intelligente, mais rien que femme, à présenter d'une façon courtoise les fleurs de leurs connaissances, de leur jugement et de leur goût, le joli jeu pour elle de les accueillir, de paraître les trier dans sa main, et de montrer, après, qu'elle en est toute parée, embellie !

Elle semblait bien heureuse. Tout le plaisir possible de l'esprit se mêlait à l'agrément des lumières tamisées, des toilettes claires, et de tant de bras nus ou chargés de bijoux, et de l'arome des fraises, et de l'air de la belle nuit, un peu lourd.

J'ai eu envie de lui crier :

— Si votre mari était là, sapristi ! est-ce qu'une pareille soirée nous eût été possible ?

Après les avoir reconduites, je suis resté seul, sur la route, derrière les villas Cervollet 1, 2, 3, 4 ; et, au lieu de redescendre vers la ville, je me suis enfoncé dans la campagne.

La nuit, la solitude, la magnificence du calme absolu, et mon dieu enfermé là, non loin, sous le petit toit d'ardoise qui s'argente à la montée du croissant de la lune!... Griserie, plénitude de vie, espoir un peu forcé, mais espoir! et je ne sais quoi de douloureux, en moi, qui se mélange si bien à la nuit!... Regards béats vers les étoiles ; une envie d'éclater en mille morceaux, en milliards de miettes, et d'aller scintiller si loin, si haut! un désir d'échapper à moi-même comme n'importe qui, par les grands mots lyriques!... Montagnes, vallée, lac, ville endormie, silence! — Quelle illusion que ces grandioses envolées! la vérité est qu'un seul point m'attire : ce plat petit toit d'ardoise qui coiffe un vilain cube de briques, nommé la villa Cervollet n° 2.

13 septembre.

Cela s'est passé bien simplement. Nous étions partis, elle et moi, seuls, pour aller nous promener dans la campagne, et sa mère, en la voyant si jolie et si rieuse sur le pas de la porte, m'avait dit à l'oreille :

— Elle s'émancipe!... ma parole d'honneur!...

Nous avions pris un chemin très rustique à travers les vignes, sur la pente du Revard, et je pensais, tout en causant :

« Quand nous serons arrivés à une certaine prairie que je sais, — où d'ailleurs nous n'arriverons pas de sitôt, — et d'où l'on a, au pied d'un orme, une très belle vue sur la Dent de Nivolet et Chambéry, nous nous assoirons, et alors je lui parlerai... »

Arrivés à l'endroit voulu, nous nous sommes assis, en effet, et avant que je lui « parle », elle m'a dit, sans préambule :

— Je ne crois pas que je vous aime.

Instantanément, j'ai posé ma main en écran, devant moi, et j'ai dit :

— Assez! assez! je vous en prie.

Elle a tout de même ajouté :

— Vous voyez que je suis franche...

J'ai dit :

— Oui, oui.

Et nous avons causé, comme si de rien n'était.

Même jour.

Évidemment il était fatal que, faisant une première promenade en tête à tête, avec elle, dès le moment que nous serions assis, je dusse « parler ». Femme, elle a senti cela, elle a pris les devants pour m'épargner d'avoir cet air toujours un peu sot qu'on a quand on fait, sur un ton chaleureux, une proposition qui n'est pas acceptée.

Je pense : « Elle a été cruelle... » Mais non! Devinant que j'allais lui dire : « Je vous aime », elle me devance et me dit : « Je ne crois pas que je vous aime... » Elle sait mon amour-propre, elle sait le supplice rétrospectif qu'eût été pour moi, après coup, le souvenir de mon attitude en formulant l'aveu, et de mon émotion, de mon émotion dédaignée! Sa brusquerie a été un moindre mal; par là, elle entendait ménager une susceptibilité qu'elle connaît trop! D'ailleurs, elle croyait que nous « parlerions » encore, après coup. Et comme elle eût, j'en suis certain, pansé la fraîche blessure! Elle y comptait, elle avait tous ses baumes; ma douleur, elle l'aurait endormie; nous serions revenus causant, non pas de notre amour, mais d'amour; et ce sujet, entre elle et moi, comme elle était persuadée qu'il me serait doux!... C'est moi qui ne l'ai pas voulu...

Je ne l'ai pas voulu!... Oh! non, pas de consolation pour moi! J'aime mieux une douleur aiguë, le sang qui gicle vif et pur, après le coup rapide, le stylet retiré aussitôt.

Non, non! J'avais désiré trop. D'amicales caresses, allons! auraient été dérisoires. « Je ne crois pas que je vous aime » : discuter cela, qui donc y songe? Je sais fort bien et ce que cela contient de franchement négatif et ce que cela contient pour moi d'espérance : — juste assez pour ne me point décourager de souffrir!

Car ces paroles ne sont pas mortelles. Un soupirant moins déraisonnable y puiserait réconfort. Madame de Pons admet la pensée d'être aimée de moi; elle admet la pensée de m'aimer : elle demeure avec ces pensées, elle s'entretient avec elles, depuis longtemps peut-être, — mais elle n'est pas sûre de pouvoir longtemps les admettre, demeurer et s'entretenir avec elles... Elle n'est pas sûre, et cela suffit à me briser, moi qui aime; mais, elle, qui n'aime pas, quelle condescendance et quelle

tendre bonté de vouloir bien me dire : « Je ne suis pas sûre »!... C'est moi qui ai été brutal en lui coupant la parole.

Je devrais me traîner à ses pieds.

15 septembre.

La vie continue entre nous ; mais elle est double : il y a ce que nous disons et ce que nous ne disons pas. Dès auparavant, oui, sans doute, ces réticences, en nos causeries, nous les soupçonnions ; désormais, nous les connaissons, et elles nous gênent, comme le voisin de campagne, derrière sa clôture basse, à partir du jour où on lui a été présenté. On le tenait pour inexistant ; maintenant il est là. Lui-même semblait ne pas entendre votre langue ; à présent, on croit qu'il écoute. On s'observe, on se contient ; on écarte tout sujet propre à piquer sa curiosité. A force d'éliminer à cause de lui tels sujets, on s'en laisse imposer d'autres par lui : c'est lui qui gouverne vos entretiens. Bientôt on s'aperçoit que c'est pour lui uniquement que l'on parle ; il n'est plus de l'autre côté de la clôture, il est là.

Ni à elle ni à moi ne conviennent la dissimulation et la contrainte. Ne désirerions-nous pas nous quitter?

16 septembre.

Qu'il faut donc que j'aie l'air malheureux!... Je lui trouve, à elle, un air compatissant.

Elle a compris que j'avais souffert horriblement du *coup* : car, si elle ne l'avait pas compris, elle aurait été humiliée et froissée de ce que je ne l'ai pas seulement laissée s'expliquer, parler, enfin ajouter un mot au sujet dont elle me faisait, je le reconnais, le très grand honneur de m'entretenir. J'ai bien compris, sous le *coup* même, qu'elle me faisait très grand honneur ; mais ma sensibilité fut trop vive. Néanmoins elle ne m'a pas de rancune, et, à la dérobée, elle me plaint.

C'est par finesse d'esprit : elle me comprend ou me devine tout entier. Elle a, elle, toute sa tête!

Même jour, le soir.

J'ai dîné, seul, ce soir, au bord du lac. Orchestre, gamins en *smoking*, sablant le champagne avec des grues, de belles filles

qui « se rasent », et des femmes septuagénaires vêtues en Juliettes et qui s'amusent, quelques piliers de tripot, des cabotins, un roi... Le mélange humain, animé et paré, aux lumières, au milieu des fruits, des bijoux, des peaux nues, et la musique aidant, n'est pas vulgaire pour moi, pourvu que je sois seul; il me ranime et me grise, et son contraste même avec ce fond de lac sombre, hautain, austère, inhospitalier et célèbre, produit en moi un heurt comme ces poèmes ou ces rythmes barbares qui ont presque à la fois de la sensualité triviale et du sublime.

Reconnu un tel et un tel : quand la foule anonyme prend, ici ou là, un nom, alors elle s'avilit; le charme est rompu...

Plus tard, loin du restaurant, j'ai marché au bord du lac à l'aspect tragique, sous une nuit chargée de nuages... Et j'ai pensé à tous les mots, aujourd'hui usés, qu'un amant du temps de Lamartine pouvait dire, dont l'âme d'une femme s'émouvait, et qu'un homme ne saurait adresser désormais à une jeune femme un peu « avertie ». Elle en rirait... A un certain degré de culture, que l'ironie rend l'art de charmer difficile! Entre autres choses, cet art a abandonné le secours trop complaisant de la nature : flots, nuits étoilées, nuages, aquilons, — talismans qui ouvrirent tant de cœurs... Il faut une autre clef!

Et, d'autre part, il y a une pudeur — est-elle nouvelle?... je ne sais — qui retient une âme délicate d'avouer l'emprise de la nature. Est-ce orgueil : ne point vouloir être touché par les choses?... Est-ce humilité, au contraire : des éléments à moi, quelle outrecuidance d'admettre une relation!... L'homme qui me parle à brûle-pourpoint de ses « sensations » me gâte quelque chose, l'idée que j'avais de sa discrétion, de son tact, ou l'idée que j'avais des choses qu'il dit sentir. J'aime qu'il me montre qu'il a vraiment senti, mais par quelque détour ingénu ou bien à travers un voile tendu habilement; j'aime qu'il se laisse surprendre, ou bien qu'il dise : « Ce n'est rien! ce n'est rien! » quand on voit qu'il pleure.

17 septembre.

Mon Dieu! combien faut-il que je l'aime, pour ne pas l'aimer moins après le coup qu'elle m'a porté!...

J'ai failli lui dire : « Prenez garde! en vous refusant à mon

amour, vous le rendez moins pur. » Ç'aurait été la vérité. Je le constate, et cela m'enrage.

On peut donc tant aimer avant le désir? Voici, maintenant seulement, que sa personne physique m'apparaît. J'ai bien pu, précédemment, la voir et la désirer, mais sans en avoir conscience; et, dans mes méditations amoureuses, c'était ce par quoi elle se différencie de toute femme, c'était son être, sa pensée, me semblait-il, oui, vraiment, je ne sais quoi qui ne se confond pas avec sa chair, que j'appelais, que je souhaitais qui m'appartînt. Qu'elle m'aimât! tout était là. Ah mais! aussi le violent souhait!

C'est un ancestral et barbare instinct qui nous inspire de la colère contre la femme qui ne nous aime pas! La colère n'est guère de mise, à présent que l'on ne prend plus une femme par la force; elle devrait être remplacée par la temporisation, la patience... ou la science un peu plus exacte de l'amour... Bon pour le conquérant qui ne cherche qu'un motif à chanter victoire, tout cela! mais une âme un peu fine veut avoir été aimée depuis toujours.

Je n'aurai point de satisfaction à la posséder demain, après des combats, si je n'apprends qu'elle s'était de longtemps donnée en pensée, sans que j'eusse rien fait pour cela.

Et, à ce propos, j'entends le subterfuge impertinent que le premier don Juan venu me fournit... L'Église, en certains cas, vous conseille : « Fréquentez les sacrements d'abord, et la grâce vous viendra. » — Où en suis-je tombé pour m'arrêter seulement à une pareille turpitude?

Même jour, le soir.

Beethoven m'a sauvé. Du fond de la loge, au concert, je regardais madame de Pons, sa nuque découverte en carré, son bras, l'étoffe soyeuse tendue sur le genou, et sa bouche dont la seule image me fait pâlir...

Mais la voix divine, c'est-à-dire ce rythme, le plus ferme pas qui ait été fait vers l'harmonie souveraine qui crée peut-être un peu Dieu chaque jour, a soulevé mon désir, — comme un coup de vent prend une fumée, la tord, l'allège et la fait se perdre en spirales éthérées dans l'azur, — et, sans le détruire,

sans l'atténuer même, par la vertu de la seule douleur magnifiée, m'a rendu mon amour d'autrefois, — d'hier encore...

J'ai pu parler, j'ai pu causer, comme *avant*. Elle m'a dit tout à coup :

— On vous retrouve.

Elle m'a laissé plonger dans ses yeux, un moment assez long pour que j'y puise un peu de ce qu'elle pense de moi. Mais je lui ai dit :

— C'est vous qui regardez en moi, non pas moi en vous !

Elle a souri, tristement, car cela lui laissait découvrir que mon trouble était revenu.

Non, en vérité, je n'ai pas vu en elle ! Mais, de mille petits faits, je conjecture qu'elle pense de moi précisément ce que j'ai si longtemps pensé d'elle, — et c'était dans les moments où je croyais l'aimer le plus : — « C'est surtout sa pensée que j'aime... » Ne croyais-je pas, par cela seul, la combler d'amour?... Et moi, je n'en suis pas satisfait !...

18 septembre.

Elle ne craint pas de se montrer avec moi. Nous sommes sortis plusieurs fois, seuls, dans la campagne, et en ville. Pas un autre être ne fut plus sûrement créé pour m'appartenir. Pas un homme, à moins qu'elle ne m'en cache bien adroitement le souvenir, ne fut mêlé si étroitement que moi à sa vie...

Ah ! qu'est-ce donc qui m'empêche de lui dire, en nos causeries si libres : « Voyons ! j'ai plus de force aujourd'hui : expliquez-moi pourquoi vous ne croyez pas m'aimer?... » Mais je me pare de l'orgueil de n'avoir pu, là-dessus, supporter davantage...

19 septembre.

Elle plongeait une lourde vieille louche d'argent dans un bassin où des fraises flottaient sur le champagne, et, en même temps, elle soutenait la coupe qu'elle allait m'offrir. Nous étions seuls dans la petite salle à manger de la villa Cervollet n° 2 ; la dentelle de sa manche trempa dans le liquide ; je vis l'accident, mais négligeai de le signaler aussitôt et ne fis : « Oh ! oh ! » que lorsqu'elle avait déjà retiré la louche et en versait le contenu dans la coupe. C'était faire : « oh ! oh ! » un peu

tard, l'opération étant délicate, les deux bras tendus, occupés, la louche pesante et mal commode. Madame de Pons vit le champagne se répandre, par la dentelle, goutte à goutte, sur la nappe, et prit un air si désolé que je me précipitai pour étancher la dentelle humide avec n'importe quoi, mon mouchoir. Mais je n'avais pas achevé de presser la dentelle que je tombai comme un homme ivre, la bouche au creux de ce bras demi-nu...

Elle dut reposer la louche dans le bassin, la coupe sur la table, mais je n'en vis rien. Nous nous trouvâmes, madame de Pons et moi, assis, chacun sur une chaise. Elle frappait, avec trois doigts, de petits coups sur sa poitrine. Je crois que son cœur battait fort et la gênait, ses yeux me parurent cernés; je la vis tout à coup sourire et elle dit simplement :

— Eh bien, voilà!...

Son ton, son visage, son geste commentaient ces mots si peu lyriques et qui me parurent grands. Cela signifiait :

« Je m'attendais, vous le pensez bien, à ce qui est arrivé : cela était inévitable; je m'y suis exposée en vous laissant vivre si près de moi. Et, vous voyez, je ne récrimine pas, je ne vous fais aucun reproche... Mais cela va tout nous gâter... »

Cependant j'allais, moi, saisir de nouveau son bras et m'approcher de sa bouche : elle ne me l'eût peut-être pas refusée, et un fait accompli a bien de l'influence sur les idées et sur les sentiments. Elle aspira, à ce moment, comme pour parler : j'arrêtai mon élan; je ne fis pas ce que j'allais faire, — et j'eus tort!... Elle parla, mais une circonstance extérieure avait détourné sa pensée; elle me dit :

— J'entends maman qui revient du jardin.

En effet, madame Delaunay entra.

20 septembre.

Je suis tenté de croire : « Tout est perdu, faute d'un mouvement plus prompt. Un baiser échangé l'eût enchaînée, peut-être... »

Elle m'a dit, en me tendant la main, aujourd'hui :

— Mon ami, dispensez-moi de vous parler de mes sentiments. Je ne me crois pas le droit de savoir si j'en ai. C'est

tout! C'est tout. La raison que je vous donne est la vraie : elle ne vous blesse pas, j'espère, elle ne peut pas vous désespérer.

Même jour.

Si je prends la peine de compter les mois écoulés depuis la disparition de son mari, je conclus qu'une femme de la race de madame de Pons ne peut vraiment tomber aujourd'hui entre les bras d'un amant...

Si indigne que soit son mari, elle n'eût pas été femme à le tromper jamais, à la condition qu'il fût demeuré là, qu'il eût gardé quelque décence : ce peu de décence, elle eût cru devoir le lui rendre au centuple.

En vérité, sait-elle seulement s'il n'est pas mort?

Quant à moi, demeurer désormais près d'elle, c'est m'exposer infailliblement à renouveler la scène de la salle à manger. M'exposer à cela, après les paroles qu'elle m'a dites, c'est gâcher tout ce qui est déjà le passé de mon amour et ce qui en pourra être l'avenir...

Même jour.

J'ai baisé le creux de ton bras! J'ai le goût de ta chair sur les lèvres! Il y a un moment qui ne peut plus être anéanti, c'est celui où mon désir de toi m'a fait voir le duvet doré de ton bras, penser à ta gorge penchée sur la coupe, penser à ta bouche entr'ouverte et prononcer tout à coup, et tout bas, pour la première fois, ton nom!... Le moment est venu. Pourquoi ce moment vient-il? Est-ce que, l'esprit étant tout saturé d'amour, l'amour enfin se répand dans les sens? Moi, je suis envahi!...

Je vois ta bouche, et tes dents! Je pense à ta gorge... Je crois baiser encore ton bras, toujours ton bras, le plus beau des bras que j'ai vus!...

21 septembre.

D'autres comptent jusqu'à cent pour se procurer le sommeil; moi, je m'oblige à noter sur mon carnet, minute par minute, l'heure qui coule, pour ne pas penser. Cette heure est la dernière que je passerai dans ce pays. Je m'en vais.

C'est le moment du ramage des oiseaux : on dirait que la

musique du restaurant, au bord du lac, s'est tue en leur faveur. La lumière, sur l'eau, est grise et rose; au-dessus de la Dent du Chat, des nuages illuminés en dessous par le soleil déclinant, déjà caché pour nous, ont l'air d'un troupeau de moutons fuyant, le feu au ventre. Silence, tout à coup, immobilité apparente des choses :

O temps, suspends ton vol...

Il y a deux femmes qui se baignent et dont on ne distingue que le bonnet imperméable, entre les roseaux; un éclat de rire me les signale à l'instant où reprend la piaillerie dans les arbres; presque aussitôt la musique recommence à sévir; les oiseaux se chamaillent de plus belle, et l'une des deux femmes pousse des cris aigus... Une barque passe, portant un monsieur et une dame en blanc, coiffés tous deux de chapeaux canotiers...

Bruits discordants, czardas irritantes,images triviales, vous-mêmes, quand vous serez éteints, achevés, effacés, serez touchants dans mon souvenir!...

A la pointe de la jetée, sur la gauche, il y a deux pêcheurs à la ligne, debout, inertes...

Un coup de fusil a retenti dans la campagne; l'aboiement du chien se prolonge, et c'est en l'écoutant que je m'aperçois que les oiseaux sont couchés, que les musiciens sont partis... Je me retourne : je suis presque seul; une vieille femme réempile les chaises... Quoi! tout est fini déjà?... J'ai presque plaisir à entendre de nouveau le rire des baigneuses : une action qui a quelque durée me rassure...

Mais la barque qui portait le monsieur et la dame en blanc vient de repasser à vide. Ils ont fait leur belle promenade aussi, les deux canotiers, payé leur heure, qui ne se renouvellera pas... Et mes baigneuses ont pris leur bain : les voici qui montent à l'échelle, au bout d'une petite estacade de bois, et, dans le temps que je le note, leur maillot rouge a disparu sous le peignoir en tissu éponge et elles-mêmes derrière les cabines.

Rien ne demeure, une minute, semblable à soi-même : l'eau bleuit, le gris de l'air est devenu plus dur; la moitié du lac qui reflète l'ombre de la montagne se plombe et le troupeau de moutons aériens, là-haut, se carbonise et se racornit : — c'est

un vol de corbeaux dans un ciel d'encre délayée ; — le vent plus frais fait courir sur l'eau de grandes ondes pressées qui viennent de loin, vers moi, comme des messagères de je ne sais quelle importante nouvelle, et qui meurent à mes pieds. une à une, avant d'avoir parlé. L'encre du ciel s'épaissit ; d'espoir, il ne restait que des balayures roses au bout du lac : elles viennent de se laisser voiler par une gaze couleur de lilas qui monte des eaux et de la montagne, monte, envahit tout et se perd dans le ton d'encre violacé du ciel...

Deux femmes passent derrière moi. L'une dit :

— Un dessinateur...

Et l'autre :

— Il a pris notre portrait dans l'eau.

Je ferme mon carnet... J'aurai conservé ainsi, tel quel, l'aspect extérieur d'une des heures pour moi les plus désolées.

Paris, 27 septembre.

Il y a, en cette saison, des soirées d'été attardé pénibles pour l'homme qui remonte, à neuf heures, s'enfermer seul chez lui, prétendant travailler et dormir... Parfois j'ai du courage, et, sans me mettre au balcon, sans regarder par ma fenêtre, je m'assieds à ma table et implore d'un livre l'oubli de moi-même. Mais je n'ai pas eu de courage, ce soir.

Il fait trop beau : toutes les fenêtres de mes voisins sont ouvertes comme en juillet ; et, dans ces intérieurs de petits ménages, je discerne, à la longue, des ombres qui se meuvent lentement. Les gens qui ont peiné le jour sont lents le soir : les mouvements modérés sont pour eux les signes et comme le rite obligatoire du repos. Je vois deux fenêtres où des couples s'embrassent ; sur les balcons, des ombres se rapprochent et demeurent côte à côte, longtemps. Que l'on s'aime donc, mon Dieu ! pour peu que l'esprit garde encore de la simplicité !

Je quitte la fenêtre et je me mets au travail. Au bout de cinq minutes, j'entends chez des voisins un piano. Quelqu'un, à ce piano, tapote un air de romance dont la banalité me ferait fuir si j'étais parmi les personnes qui l'écoutent, et une voix de femme s'élève, pauvre, pitoyable ou ridicule. Aussitôt ma solitude se trouble, s'émeut, s'attendrit, à la seule idée d'une réunion, d'une voix qui chante : quatre accords

médiocres plaqués à temps me haussent au faîte de mon rêve; pour une cause si misérable, quelle symphonie en moi, ce soir!...

12 octobre.

Je note encore le temps, l'image qui passe. J'en ai besoin.

Me voici à Versailles, dans le Jardin du Roi. Après m'être réchauffé aux couleurs vives du parterre, — flammes de soufre et brasier rougeoyant des cannas, bégonias d'un grenat éclatant, — je me suis retourné et j'ai eu devant moi l'entrée d'une salle de verdure dont le ton général est d'un chagrin, d'un pâle, d'un dolent, d'un fané, à faire pitié.

Il y a, au centre, sur un socle élevé, un vase de marbre antique où est représentée, je suppose, une scène de deuil : c'est une femme assise sur un lit, se cachant les yeux d'une main, et tendant le pied à une esclave qui le lui lave; le fond est une draperie souple, suspendue à des crochets également espacés, au-dessous desquels elle se fronce en petits plis corrects, disposés en patte d'oie; aux flancs de marbre, marchent de graves personnages, vêtus d'un tissu léger qui tombe tristement sur leur corps, comme une pluie serrée. Le socle est entouré d'un massif circulaire, puis d'une étroite allée et d'une plate-bande de rosiers du Bengale dépouillés. Ah! les pauvres rosiers, ils ne sont plus faits que de longues et grêles tiges d'où vont choir, au prochain coup de vent, les quatre dernières feuilles et la dernière rose, pareille, en ce moment-ci, à une bande de journal chiffonnée et jetée là par un passant. Le tout clos par des arbres sombres, parmi lesquels un haut sapin, étouffé de végétations parasites et mourant, d'un geste tragique dresse sur le ciel blême ses moignons décharnés : quelque chose comme un Laocoon des bois. Le silence, la solitude, la fraîcheur du soir, une buée qui monte parmi les feuillages lointains, l'automne qui me pénètre... Je donne un dernier regard à ce lieu de tristesse délicatement paré, à ce vase funéraire dont les bords, velus d'une mousse verdâtre, font penser à un poison qui aurait débordé....

Ces allées, en voûtes ogivales, longues, à demi obscures, aboutissant à une grille ancienne, rongée de rouille, derrière laquelle le clair soleil semble prisonnier!...

Le plaisir d'entendre, un peu partout, des gens qui passent prononcer de beaux noms qu'on n'entend que là : « Apollon », « le Roi », « la Reine », « le bosquet », « les trois fontaines », « marbre », « miroir », « marbre » encore!...

22 octobre.

Je ne peux pas ne plus penser à elle.

Voilà bien des jours que je ne l'ai vue; je n'ose pas les compter comme font les collégiens, les soldats, les femmes amoureuses; mais j'en ai bien envie. Pourquoi? pour me dire et me répéter à moi-même : « Quarante-cinq ou cinquante-trois jours de néant! » et invoquer la miséricorde céleste; ou bien ne rien dire, baisser les deux coins de la bouche et m'enorgueillir de la dignité avec laquelle je porte la plus grande douleur.

25 octobre.

Les jours sont courts, et tout retour d'un soir où je ne la verrai pas, où je n'entendrai pas parler d'elle, me fait l'effet d'une entrée dans le lieu souterrain où l'on sera seul à jamais, où plus jamais, jamais, ne vous visitera le rayon de la lumière bien-aimée du jour... O lumière! lumière! ce n'est qu'à toi que l'être aimé puisse être comparé sans profanation.

27 octobre.

Depuis sept ou huit ans, j'avais conquis la paix, c'est-à-dire que les plaisirs de l'intelligence dominaient, domptaient presque ceux de la chair et du cœur.

Me voilà! Je méprise tout : baiser la bouche d'une femme, tout est là! Et vite, vite! car je me dégrade et meurs tous les jours. J'ai ouvert Homère, Euripide, la *Divine Comédie*, Montaigne, Rabelais, l'*Imitation* : évidemment il n'y a qu'une chose qui compte, c'est baiser la bouche d'une femme! Cela est écrit entre toutes les lignes qui ne le proclament pas; c'est la seule vérité qui resplendisse ici-bas. Il n'y a qu'un homme pauvre, qu'un homme malheureux, qu'un homme vraiment pitoyable, c'est celui qui ne désire pas cela ou à qui cela se refuse!

J'écrivais tout à l'heure; son parfum a passé comme une nuée, un fantôme, et la chair de son bras a effleuré ma lèvre...

1er Novembre 1907.

Je le jure; j'en ai encore le frisson... Je la veux trop! Mon désir la crée. Mon amour me fait presque peur.

29 octobre.

Et puis, tout à coup, un billet :

J'arrive, mon ami, je veux vous voir! Venez, ce soir même, je vous en prie.

Me voilà, dès ce soir, à Auteuil. Mon cœur bat dans cette petite rue où l'on ne voit que trois maisons et des arbres roux qui se dépouillent. J'aperçois de loin le bec de gaz éclairant le vieux mur gris : elle est là! elle est là! Je vais la voir, entendre sa voix, baiser sa main! Dieu de Dieu! la vie est trop bonne; il y a trop de bonheur pour moi; ce n'est pas juste. Ah! tous ceux qui n'ont pas comme moi, marché dans cette rue charmante, un soir d'automne, en regardant de loin ce vieux mur comme je le regarde, que toutes les félicités leur soient accordées, et que mon bonheur, à moi, soit fini : j'ai eu la part trop belle!

— Ces dames sont arrivées de ce matin, — me dit la bonne.

Je suis dans le petit salon; un pas, dans la chambre au-dessus, fait bruire autour de moi les girandoles; cela sent le gaz, l'essence, la naphtaline; Julie remonte la mèche de la lampe, qui a fumé, et se retire; on vient; on ouvre la porte. Et je la vois venir à moi, comme à Aix! Mon visage doit être transfiguré; quelque chose m'emplit à m'étouffer; ma tendresse déborde; mes yeux parlent pour moi... Elle vient, elle vient à moi. J'ouvre les bras sans songer à ce que je fais. Elle vient toujours. Je l'embrasse. Elle m'embrasse. Elle pleure. Je n'ai même pas songé à toucher ses lèvres, dont le désir effréné depuis deux mois me hante.

Mes larmes coulent; ah! je ne fus jamais si heureux! Et nous sommes là, sans pouvoir rien dire. Je pense :

« Dieu a passé entre nous! le ciel vient de tomber là! Est-il possible de goûter un pareil moment et de se retrouver simple mortel comme devant? »

Et je lui adresse une question banale. Elle me répond, mieux :

. . . .

— Mon ami, — dit-elle, — non, décidément, je ne peux me passer de vous!

Elle me raconte un séjour qu'elle a fait en Bourgogne : le château, les douves, le parc, le gibier, le vin, d'assez bonnes gens, un ennui sans fin.

— Et vous? qu'avez-vous fait?

— Je vous ai aimée, oh! aimée!...

Elle sourit et dit :

— Vous serez patient, mon ami? Jurez-le.

— Oh!... les serments!...

Elle me prend la main pour me faire jurer solennellement. Mais voilà que sa bouche m'apparaît. Et je la baise...

RENÉ BOYLESVE

(La fin au prochain numéro.)

LA LOI DE GRIMM

Je ne sais en linguistique rien de plus ingénieux, mais on peut bien dire aussi, dans la forme que son auteur lui a donnée, rien de plus artificiel que la théorie connue en Allemagne sous le nom de *Lautverschiebung* ou substitution des consonnes germaniques. C'est la même théorie qui, en Angleterre, est ordinairement désignée sous le nom de *Grimm's Law*.

Croire qu'à partir d'une certaine époque, après des siècles de fixité, sous l'impulsion d'on ne sait quelle circonstance, on ne sait quelle inspiration, les consonnes germaniques se seraient mises à bouger, de manière à évoluer en un certain sens, à progresser dans un certain ordre, et à occuper systématiquement la place les unes des autres, c'était une des visions les plus extraordinaires qui pussent se présenter à l'esprit d'un homme de science. Telle est pourtant l'idée qui a été conçue par un savant illustre, publiée par lui, acceptée, et qui est répétée et enseignée depuis trois quarts de siècle en quantité d'ouvrages. Les faits que cette loi constate sont indiscutables. Mais la manière dont ils sont expliqués était faite pour provoquer l'étonnement. Cependant, de longtemps, aucune objection, aucun doute ne fut émis. On peut même soupçonner que la forme étrange, paradoxale, donnée par l'inventeur à sa découverte, a été pour quelque chose dans l'accueil qu'elle a trouvé. On s'est accordé à lui reconnaître les caractères d'une vérité capitale. Dans des livres d'enseignement on donne la date exacte où la première idée s'en est présentée à l'auteur,

celle où il en fait mention pour la première fois dans sa correspondance [1].

Je rappelle en peu de mots que Jacob Grimm, — le même à qui nous devons le recueil charmant des *Contes* [2], — est un des grands noms de la philologie germanique. Mythologue, historien, juriste, grammairien, lexicographe, il a tout embrassé, il a tout animé de son esprit ardent, de son imagination poétique, de sa vaste science. Il n'a pu s'empêcher d'apporter aussi quelques dons de valeur plus douteuse; on va en avoir la preuve... Mais ses défauts sont ceux de son époque : il vivait au temps de la Restauration et de Louis-Philippe, quand, des deux côtés du Rhin, les bouffées d'un spiritualisme à la Bonald venaient par moments obscurcir les têtes les plus claires. Jacob Grimm subissait en outre une condition particulière : il est l'un des pères, l'un des maîtres, et, pour dire le mot, l'un des créateurs du patriotisme allemand. Aussi, en tout ce qui, de près ou de loin, peut intéresser le nom germain, ses vues ont besoin de contrôle. J'espère que les pages qu'on va lire ne me feront point passer pour un ennemi de sa gloire...

Voici en quoi consiste la loi de Grimm.

Chez tous les peuples de race germanique, nous est-il dit, il s'est produit aux environs de l'ère chrétienne, quand ces peuples entrèrent en contact avec l'empire romain, une grande révolution dans le langage. Entre autres changements, les consonnes des trois ordres (dentales, labiales, gutturales) subirent un remarquable déplacement. Les douces sont devenues des fortes, les fortes sont devenues des aspirées, et — retour singulier et peu concevable — les aspirées sont devenues des douces. Le phénomène peut être figuré sous la forme d'un circuit (*Kreislauf*) : on l'a comparé à une roue en mouvement. Cette poussée des consonnes (*Lautverschiebung*),

1. Lettre à Lachmann, 25 novembre 1820. — Les faits avaient déjà été signalés en 1818 par le philologue danois Rask (1787-1832). Mais, pour diverses raisons, ces premières observations n'avaient pas été remarquées. Toutefois on peut supposer que ce sont elles qui ont d'abord inspiré Grimm. En 1875, un autre philologue danois, Karl Verner, a, pour une certaine série de phénomènes, précisé la loi d'une manière très importante (loi de Verner).

2. Sans lien de parenté avec l'encyclopédiste ami de madame d'Epinay.

quelque opinion qu'on en ait, il faut toujours l'avoir présente à la mémoire quand d'un mot grec, latin, slave ou sanscrit on veut rapprocher un mot germanique.

Pour fixer les idées, donnons quelques exemples, que nous prendrons surtout en anglais (on verra tout à l'heure pourquoi).

Comme les consonnes douces se changent en fortes, nous voyons qu'aux noms de nombres latins *duo* et *decem* correspondent en anglais *two* et *ten*. Le verbe qui veut dire « apprivoiser, dompter », en grec δαμᾶν, en latin *domare*, en sanscrit *damâmi*, est représenté, en anglais par *tame*. Le verbe latin *edo* « manger » est représenté en anglais par *eat*, en gothique par *itan*. Comme les fortes se changent en aspirées, nous voyons qu'au nom de nombre latin *tres* correspond en anglais *three*. L'adjectif qui veut dire « mince », en sanscrit *tanu*, devient en anglais *thin*. L'article grec τό correspond à l'anglais *the*. Le nom de la « dent », qui contient deux consonnes, donne en latin le radical *dent*, en gothique le substantif *tunthus*, anglais *tooth*. Comme les aspirées se changent en douces, le sanscrit *bhrâtar* « frère » est représenté par l'anglais *brother*, le grec φέρω est représenté par l'anglais *to bear*, le verbe χέω « verser » se retrouve dans le gothique *giutan*.

Et ainsi de suite. Toute la grammaire des langues germaniques suppose l'existence de cette loi. Il reste à l'expliquer.

Dans ces changements, Jacob Grimm voit un événement une fois arrivé, une révolution.

On demandera : Pourquoi cette révolution? Il est difficile naturellement de rien affirmer. Mais l'auteur de la *Deutsche Grammatik* ne serait pas éloigné de penser à une cause psychologique. Au moment de commencer leur lutte avec l'empire romain, les tribus germaines, dans le sentiment de leur force, ont ainsi modifié leur langage. « N'y a-t-il pas quelque courage, quelque fierté, à changer les douces en fortes, les fortes en aspirées [1]? » Je ne sais jusqu'à quel point cette explication a jamais été admise. Mais ce qui a été admis et ce qui est universellement enseigné, c'est l'idée de la commotion éprouvée à une certaine date par l'alphabet germanique : les termes *vor der Lautverschiebung*, *nach der Lautverschiebung* (avant ou après

1. *Geschichte der deutschen Sprache*, 2e éd., p. 292.

la substitution des consonnes) sont d'usage courant en linguistique. Mais ce n'est pas tout : c'est ici que nous arrivons à l'allemand.

Six ou sept cents ans plus tard, vers le VIe ou VIIe siècle, il s'est produit un second déplacement, lequel s'est effectué exactement dans le même sens, mais borné cette fois à un théâtre plus restreint : il est resté limité à la seule Allemagne. C'est ce qu'on est convenu d'appeler *la seconde substitution de consonnes* ou *substitution allemande*. Ainsi, après être avancées jadis d'un premier degré, les consonnes se seraient avancées d'un second degré quelques siècles plus tard. Si bien que, pour rapprocher d'un mot latin ou grec un mot allemand de même origine, il faut en remonter les consonnes de deux crans. Le mouvement se serait fait d'ailleurs absolument dans la même direction, et même l'accord est si grand que les exceptions à la première substitution (car il y a quelques exceptions) font aussi exception à la seconde.

Rien que cette dernière circonstance aurait dû donner l'éveil. Un esprit non prévenu aurait dû se demander si ces deux substitutions n'en forment point en réalité une seule, d'un développement continu, d'autant plus que l'époque assignée à la seconde coïncide avec la date où commencent pour nous les plus anciens documents de langue allemande.

Pour donner aussi quelques exemples de cette seconde substitution, le *d* primitif, qui est devenu un *t* en anglais et dans les dialectes germaniques du nord, devient en allemand un *z* ou *tz* ou *sz* : à l'anglais *two* et *ten* correspond l'allemand *zwei* et *zehn*; au verbe anglais *tame* correspond l'allemand *zähmen*; à l'anglais *foot* correspond l'allemand *fusz*. D'autre part, le *th* anglais est représenté en allemand par un *d* : à l'anglais *three* correspond l'allemand *drei*. A l'anglais *thorn* « épine » correspond l'allemand *dorn*. A l'article anglais *the* correspond l'allemand *der*. Enfin, — troisième changement, — à l'anglais *d* répond en allemand un *t* (écrit souvent *th* par pure convention orthographique) : au verbe anglais *do* correspond l'allemand *thun* (vieil allemand *tuon*). A l'anglais *deer* correspond l'allemand *thier*. A l'anglais *deep* correspond l'allemand *tief*.

Pour Grimm il y a là plus qu'un simple fait de phonétique. De tels changements, pense-t-il, sont en quelque sorte l'effet

d'une puissance en dehors de la langue (*eine gleichsam ausserhalb der Sprache gelegene Gewalt*[1]).

Laissons cette puissance dont nous ne comprenons pas bien la nature, et voyons sans opinion préconçue ce qu'il faut penser de la loi de Grimm.

On y peut, selon nous, faire trois objections :

1° Elle a l'air d'établir entre les consonnes une solidarité qui est purement imaginaire.

2° Elle transforme en événement une fois arrivé un fait constant et de nature toute physiologique.

3° Sur le nom de « consonne douce » et de « consonne aspirée » elle commet une confusion.

1° Il semble qu'un peu de réflexion dût montrer ce qu'il y a de décevant dans cette espèce de chœur ou de mouvement alterné mené par les lettres de l'alphabet. On croirait que les lettres se prêtent la main pour se relayer les unes les autres. Mais il suffit de changer l'ordre dans lequel sont placées les consonnes (douces, fortes, aspirées) — ordre assurément conventionnel et arbitraire, — il suffit, par exemple, de changer de place les aspirées, pour que la chaîne soit rompue et pour que ce semblant de solidarité s'évanouisse.

Chacun de ces changements (la chose est trop claire) s'est accompli pour son propre compte. S'il y a entre eux, comme cela est incontestable, un air de parenté, c'est qu'ils se sont produits sur le même sol, c'est-à-dire au moyen des mêmes organes, et que la tendance révélée par l'un de ces phénomènes doit se trouver plus ou moins dans les deux autres.

Quelle est cette tendance? Un peu d'observation montre qu'il s'agit d'une constante tendance au renforcement et à l'exagération. Qu'on l'appelle surcroît d'énergie ou de quelque autre nom, une seule et même tendance au renforcement se trouve à l'origine de cette triple transformation.

Que le *d* soit devenu un *t*, que le *b* et le *g* soient devenus des *p* et des *k*, cela n'a pas besoin de commentaire. D'autre part, que le *t*, le *p* et le *k* se soient fait suivre d'un souffle exhalé avec une certaine force, cela vient d'un penchant à l'em-

1. *Geschichte der deutschen Sprache*, 2e éd., p. 276.

phase dont on peut trouver tous les jours des exemples en tout pays et en toute langue, soit au théâtre, soit à la tribune, soit même dans la conversation ordinaire. Je veux parler de la prononciation que le peuple caractérise de cette façon : « en prendre plein la bouche ». Quant au troisième changement qui donnerait aux langues germaniques un *b*, un *d* et un *g*, quand nous voyons, d'autre part, que ces lettres, là où elles existaient de toute antiquité, ont été transformées, on peut déclarer *a priori* qu'il est invraisemblable. Nous allons montrer dans un instant qu'il y a là une erreur et une confusion dans la langue scientifique.

Pour prouver que cette tendance au renforcement est permanente et non pas limitée à un certain moment de l'histoire, il suffit de considérer les mots que les langues germaniques, à différentes époques, ont empruntés au latin ou aux langues romanes. Je prends au hasard : dans l'allemand *Panier*, qui est le terme noble et poétique pour désigner le drapeau, on reconnaît le français *bannière*; le mot allemand *Teufel*, qui désigne le génie du mal, est fait sur le latin *diabolus*; l'instrument de musique appelé au moyen âge *busune* (le latin *bucina*) devient en allemand *Posaune*... Quand le latin a déjà une lettre forte, l'allemand trouve moyen de la renforcer encore. Ainsi le *p* latin devient *pf* : *porta* devient *Pforte*, *planta* a donné *Pflanze*, *pondus* devient *Pfund*. Le latin *palatium* s'est resserré en *Pfalz*. Non contents de ce *pf*, certains scribes au moyen âge écrivent *pph*, *ppf*, *fpf*.

Tout ce qui fait exception à ce renforcement appartient à la langue écrite et savante. Quand, par exemple, l'allemand a emprunté le verbe latin *dictare* pour en faire son verbe *dichten* « composer », c'est la langue écrite, et non la langue parlée, qui est en cause.

On doit donc reconnaître que les consonnes germaniques ont suivi une marche uniforme, qu'elles ont obéi à une même tendance, et que cet apparent circuit, cette apparente succession des lettres se remplaçant l'une l'autre, existe, non dans les faits, mais seulement dans l'imagination de l'observateur.

2° La première substitution aurait eu lieu aux environs de l'ère chrétienne. La seconde prendrait place entre le VIIe et le VIIIe siècles. Il faut dire que ces dates n'ont pas été acceptées

sans opposition. On a proposé de reporter les faits à une époque plus reculée. Il y a eu là, grâce à la connaissance des idiomes voisins, des recherches délicates parmi lesquelles nous trouvons le nom d'un savant français, M. d'Arbois de Jubainville. Mais, sauf la différence de deux ou trois siècles, l'idée de Grimm a été admise.

Je n'hésite pas à dire que mes doutes vont beaucoup plus loin et plus à fond. Je demanderai d'abord quels sont, pour établir ainsi des dates, les documents en langue germanique antérieurs au Ier siècle, et s'il existe des documents allemands antérieurs au VIIe siècle. Or, je ne crois pas qu'il soit d'une bonne méthode de prendre pour date d'un fait comme celui-ci l'époque où il commence à devenir observable pour nous. Si nous avions des documents d'un ou deux siècles plus anciens, on nous proposerait probablement de reporter la date à un ou deux siècles plus loin. Et ainsi de suite, en reculant dans le passé. La vérité est que les consonnes germaniques nous apparaissent en un état de travail et de transformation aussitôt que ces langues nous deviennent accessibles. On doit donc soupçonner que les dates proposées n'ont qu'une valeur conventionnelle.

De plus, on doit se demander si ce n'est pas le même fait, plus ou moins modifié, que nous retrouvons dans l'une et l'autre substitution. La différence des tribus germaniques, la distance des temps et la dissimilitude des alphabets sont des raisons suffisantes pour expliquer les différences qu'à côté de tant de ressemblances nous trouvons dans les deux substitutions.

Nous avons un dernier reproche à faire à la loi de Grimm, reproche qui, à nos yeux, est encore plus sérieux que les deux autres, parce qu'il intéresse toute la terminologie dont il est fait usage. Il y a là une confusion qui jette le trouble dans ce chapitre de la grammaire. Je me fais un devoir d'ajouter que l'erreur n'est point propre à Jacob Grimm, mais qu'elle est commune à toute la science de son temps.

Cette distinction en consonnes douces, fortes et aspirées est un emprunt fait à la grammaire grecque. Du grec, la triple distinction a été transportée au latin, où elle s'applique déjà assez

mal, car on ne trouve pas en latin de véritables aspirées. Puis, les grammairiens modernes l'ont transportée dans les langues germaniques, où elle ne s'applique pas du tout. C'est par un évident abus qu'on donne le nom d'aspirée à la lettre *f*, au *th* anglais, au *ch* allemand. Leur donner les mêmes noms qu'aux aspirées grecques, qui sont des lettres doubles, dont la seconde partie est un souffle, c'était d'avance fausser toutes les idées. Et, de plus, il est inexact de comparer le *d*, le *b*, le *g* allemand au δ, β, γ grec et d'appeler les uns et les autres des *consonnes douces*. Pour se rendre compte de la différence, il suffit de prêter l'oreille au parler d'un Saxon, d'un Bavarois ou d'un Alsacien. Il s'agit d'une certaine prononciation épaisse et flottante qui fait qu'on ne saurait dire si tel mot doit se prononcer avec une douce ou une forte. On peut prendre cette prononciation sur le fait en observant ce que les mots latins ou romans sont devenus en germanique : nous voyons que, d'une part l'italien *boccale* a donné en allemand *Pokal*, et que d'autre part *episcopus* a fait *Bischof*. Sans sortir de l'allemand, l'orthographe, jusqu'en ces derniers siècles, a hésité entre *Pracht* « splendeur » et *Bracht*, entre *deutsch* « allemand » et *teutsch*. Si l'écriture ne voilait les incertitudes de la prononciation, les exemples de toute sorte abonderaient. Ils vont du gothique, où l'on trouve *Krêks* (græcus), *marikreitus* (margarita) à l'allemand d'aujourd'hui.

***

Nous voici en présence de la question que le lecteur a dû se faire intérieurement et que nous ne pouvons différer plus longtemps. Pourquoi cette substitution? pour quelle cause? d'où vient-elle? car de croire que les ancêtres germains, par orgueil, par un sentiment de satisfaction, auraient ainsi défiguré leur langage, nous nous y refusons positivement.

La réponse la plus simple, celle que plus d'un lecteur se sera déjà faite à lui-même, c'est que la cause est de nature physiologique, que les ancêtres ont parlé comme le voulaient, comme le permettaient, comme les y portaient leurs organes. Qu'ils aient eu de la peine à prononcer correctement cer-

tains sons, nous dirons tout à l'heure ce que nous en pensons. Une chose est hors de doute et doit être affirmée avant tout. Par leur structure, par leur vocabulaire, par les détails de leur grammaire, les langues germaniques font partie de la famille indo-européenne. Si elles présentent quelque chose d'anormal et d'exceptionnel en phonétique, cela peut nous conduire à certaines suppositions sur leur passé, mais ne doit pas faire oublier cet essentiel fondement de toute recherche ultérieure.

Un rapprochement avec l'histoire moderne va rendre ma pensée plus claire.

De même que le français, l'anglais, l'espagnol se sont répandus chez des populations dont ce n'était pas la langue, de même, à l'aube de l'histoire, la famille indo-européenne a pu s'annexer des populations allogènes apportant avec elles leurs habitudes de prononciation. Nous voyons que les Ibères, les Ligures, ont renoncé à leur langue pour adopter le latin : pourquoi ne se serait-il point passé quelque chose d'analogue? Je ne vais point profiter de l'occasion pour établir que les Allemands ne sont pas de race indo-européenne, ou, comme on dit peu modestement en Allemagne, indo-germanique : à une époque où les querelles de races ont déjà trop pris d'importance, il vaut mieux ne pas alimenter ces stériles disputes. L'histoire nous apprend qu'il suffit souvent d'un simple contact pour qu'un changement de prononciation, se communiquant de proche en proche, gagne toute une grande population. Il a donc pu y avoir une influence étrangère.

Les Germains ont vécu pendant des siècles au milieu de nations d'une autre race. Soit comme peuple dominateur, soit comme peuple dominé, et peut-être tour à tour l'un et l'autre, ils ont entendu, ils ont prononcé d'autres sons que ceux de la langue tudesque. Ce contact a pu suffire. Chacun de nous a pu voir par expérience avec quelle facilité les habitudes de prononciation se transmettent et se gagnent.

On voudrait savoir quelle a été la race ayant ainsi influé sur les langues germaniques. Là-dessus, comme on doit s'y attendre, il ne sera possible d'émettre que des hypothèses. Nous allons successivement en présenter deux, entre lesquelles le lecteur pourra choisir.

. . . .

Un savant allemand, E. Förstemann, qui se posait, il y a plus d'un demi-siècle, à peu près les mêmes questions, a émis l'idée que c'était la race finnoise. Ni la géographie, ni l'histoire, ni la linguistique ne sont une objection à cette idée.

La grande famille finnoise a occupé jadis sur le sol de l'Europe orientale et septentrionale de plus larges espaces qu'à l'heure actuelle, où elle s'est vue absorbée pour une partie par les Scandinaves, pour une autre partie par les Slaves. Elle a encore pour la représenter en Europe les branches suivantes : 1° Ougriens (Vogouls, Magyars, etc.); 2° Bulgares du Volga (Tchérémisses, Mordwines, etc.); 3° Permiens; 4° Finnois (Esthoniens, Livoniens); 5° Lapons.

Déjà au temps de Ptolémée cette race est signalée en Europe à peu près (sauf pour les Magyars) aux sièges qu'elle occupe encore aujourd'hui.

Précisément en finnois on constate des faits qui peuvent, jusqu'à un certain point, rappeler la substitution germanique. Mais outre que le système des consonnes est incomplet, les faits sont trop peu réguliers et trop rares pour qu'on en puisse inférer un peu solidement l'idée d'une action exercée. Une autre objection, c'est qu'en général l'influence s'exerce du plus civilisé au moins civilisé. Nous n'avons pas de raisons de croire qu'en ces temps reculés la race finnoise ait possédé une avance de civilisation. Il est une autre idée que nous soumettons à l'examen des juges compétents.

Avant les Germains, avant les Celtes, avant les Italiotes, un puissant peuple se trouvait établi au centre de l'Europe, des deux côtés des Alpes, précisément au pays où principalement se produit encore aujourd'hui le phénomène dont nous parlons. Sa domination s'étendait au loin : car il a laissé des monuments depuis les vallées des Alpes rhétiennes jusqu'aux îles de la mer Egée. Ce peuple, non moins fort par la civilisation que par les armes, dont nous avons gardé des souvenirs durables dans les arts, dans les sciences, dans la religion, dans le droit, ce sont les Étrusques.

Nous savons par les alphabets écrits en manière d'ornement sur les vases, par l'orthographe des inscriptions et par le témoignage des grammairiens latins, que ce peuple ne faisait pas la différence du *d* et du *t*, ni du *b* et du *p*, ni du *g* et du *k*. Le

prénom *Gaius* devenait *Caius*, le dieu *Grabovius*, se changeait en *Krapuvis*, les décuries latines en *tequrias*. Faut-il voir chez le peuple des Rasenas le lieu d'origine de la *Lautverschiebung*? La chose, si étrange qu'elle semble à première vue, ne nous paraît pas impossible. Les particularités de prononciation, après être nées sur un territoire circonscrit, se communiquent de proche en proche, et ne s'arrêtent ni devant les frontières des nationalités, ni devant la limite des langues. L'antiquité grecque nous en fournit une preuve remarquable. De même que les Grecs ont changé le nom de nombre « sept », anciennement *saptan*, latin *septem*, sanscrit *saptan*, en ἑπτά, les Perses ont changé le même terme en *haptan*. Ce changement de *s* en *h* est, comme on sait, de règle dans les deux langues et se vérifie sur tous les mots chez les deux peuples. Il est difficile de ne pas voir là le résultat d'un contact ou d'une contagion que la différence de langue, ni de religion, ni de milieu, n'a pu arrêter. L'histoire des langues modernes en fournirait d'autres exemples : la prononciation de l'anglais, si étrange, si éloignée des origines, et cependant aujourd'hui adoptée (sauf modification de détail) partout où se parle la langue anglaise, est un exemple frappant de la contagion phonétique.

La supériorité de culture des antiques Tyrrhéniens, l'ascendant que ce peuple a partout exercé, et dont nous avons encore tant de témoignages parlants, ne peuvent que venir à l'appui de cette hypothèse. On sait que, quand un idiome vient à disparaître, tout ce qui en fait partie ne succombe pas en même temps. C'est d'abord le vocabulaire qui, par portions successives, cède la place. Puis c'est le tour de la grammaire et de la construction. Mais ce qui demeure le plus longtemps, ce qui survit à tout le reste, c'est l'accent, c'est la prononciation. Des aïeux qui se sont tus depuis longtemps et dont nous aurions peine à comprendre le langage, dont nous avons même oublié le nom, subsistent et se font encore entendre dans nos propres intonations.

Je me rencontre ici avec mon jeune collègue et ami Meillet, qui a soupçonné récemment une trace laissée par ces mêmes Étrusques sur l'italien populaire. Si le dialecte florentin, au lieu de *casa* « la maison », dit *hasa*, avec un souffle très prononcé, et au lieu du participe *cotto* « cuit », s'il dit *hotto*, on

a des raisons pour faire remonter cette particularité aux anciens possesseurs du sol. Ce peuple des Etrusques, que nous trouvons au début de l'histoire de Rome, n'a pas disparu du monde le jour où il s'est absorbé dans l'empire romain : il a continué d'exister, il existe encore sous un nom à peine changé, il se fait entendre dans le toscan d'à présent. Quelque chose de semblable a pu se passer pour les langues germaniques : ce ne serait pas seulement sur le latin, ce serait donc sur le tudesque que ce peuple d'une si rare vitalité aurait exercé son influence.

Si je ne me trompe, l'hypothèse que je viens d'exposer — grandement acceptable pour l'amour-propre germanique — est préférable à l'idée d'une révolution inexpliquée, due à des causes inconnues.

La loi de Grimm se vérifie sur tous les dialectes germaniques depuis la frontière septentrionale de l'Italie jusqu'en Islande. Mais cette extension, qu'on pourrait nous opposer, ne doit pas faire d'objection. Les faits de phonétique vont en compagnie des langues, lesquelles, comme tous les produits de civilisation, comme les usages, les modes, les idées, obéissent aux grands courants de l'histoire. La transformation des consonnes, autant que nous la pouvons suivre, a monté du sud au nord, comme c'est aussi au sud qu'elle a le plus profondément laissé son empreinte. Ceci nous conduit à nous poser une dernière question, savoir : les langues germaniques ont-elles gagné ou perdu au changement ?

Disons d'abord que ce qui fait la valeur d'un idiome n'est point là : il est dans la richesse et la précision du vocabulaire, dans la clarté et l'énergie de la syntaxe, dans la souplesse et la variété de la construction. Sous tous ces rapports, les langues germaniques ont abondamment fourni leurs preuves. Mais si nous restons sur le seul terrain de la phonétique, on doit convenir que la *Lautverschiebung* a transformé, non à leur avantage, la physionomie des mots. Elle a, en outre, altéré la proportion des consonnes de chaque ordre : elle a multiplié, par exemple, plus que de raison, les *th* en anglais, les *ch* et les *h* en allemand. Elle a fait qu'en entendant une voix, même mélodieuse, dire des vers anglais ou allemands, on a peine à se persuader que ces accents sont frères de l'italien ou du

français. Mais le sens n'y a rien perdu : il semble même que par moments il y ait gagné, en se concentrant dans ces monosyllabes rocailleux, mais nourris de signification.

***

La loi de Grimm, avec ses apparences de loi mystérieuse et inexplicable, a été si bien prise au sérieux, l'image de ce circuit s'est si bien implantée, que certains savants se sont demandé par où la roue avait commencé de tourner, si c'est par la douce, la forte ou l'aspirée. Cependant, la science a marché. Dans les récents travaux de Kluge, de Streitberg, de Dieter, il n'est plus parlé de circuit. Mais l'idée d'une révolution linguistique imputable à une certaine date n'a pas encore disparu; nous la voyons qui occupe bien des pages dans les derniers ouvrages... D'autres philologues, possédés de l'idée de la *Verschiebung*, ont voulu la trouver encore ailleurs que chez les Germains; nous avons pu lire un article sur les langues bantoues sous ce titre bizarre : « la loi de Grimm dans l'Afrique du Sud ». Le grain de mysticisme que l'auteur de la *Deutsche Grammatik* portait en toutes ses recherches est resté plus longtemps et plus vivant sur ce point que partout ailleurs. Faut-il en faire un reproche à l'auteur? Il a été probablement pris tout le premier au tour énigmatique et paradoxal de sa loi : il a dû y voir le signe qu'elle était vraie, à peu près comme l'astronome quand il constate l'harmonie de ses nombres...

Je ne voudrais pas prendre congé de Jacob Grimm, dont je viens de combattre l'une des idées favorites, sans dire une dernière fois tout ce que lui doit l'étude des langues : car il a fait plus que de l'étendre et de l'enrichir; il en a éloigné la sécheresse qui en attristait l'aspect, il lui a fait un vocabulaire pittoresque et amusant, il a évoqué l'âme populaire qui dort dans les mots tout autant que dans les mythes et dans les contes. Ce n'est donc pas à tort qu'il est et qu'il restera considéré comme l'un des pères de la philologie moderne.

MICHEL BRÉAL

UN NORMALIEN COLON[1]

II

... Notre prédécesseur immédiat avait voué Nassirah au café. En cela il avait été un précurseur du Rédempteur. Alarmé ou découragé par l'instabilité du négoce calédonien, qui semblait pourtant lui promettre un de ses premiers rangs, il avait quitté le comptoir pour la Brousse.

C'était, à beaucoup d'égards, un maître homme, que ce Suisse tenace et passionné, qui donna à son entreprise cinq années d'une activité prodigieuse, mise au service d'une intelligence distinguée et cultivée. Seul, perdu dans la Brousse à la tête d'un personnel hétérogène et suspect, défrichant, semant, plantant, ouvrant des routes, bâtissant, infatigable, l'œil à tout, il a, pendant cinq ans, arpenté Nassirah de son grand pas rapide. Il en est sorti, entouré du respect de tous les membres de la petite cité que son énergie méthodique avait fondée dans le désert.

M. W... a quitté Nassirah pour raison de santé. Il ne s'avouait pas vaincu; mais il lâchait la partie, avant de l'avoir gagnée. Il n'est pas téméraire de penser que, s'il put à bon droit s'estimer peu payé de sa peine, il évita pourtant de pires désastres par une liquidation opportune. Il apprécie mieux aujourd'hui sa mésaventure, à Montpellier, où les lettres d'un

1. Voir la *Revue* du 15 octobre.

autre débris de Nassirah vont parfois le consoler dans sa retraite.

Au reste précurseur, je l'ai dit, et non disciple de M. Feillet, M. W... n'avait point profité des enseignements de la Révélation agricole. Élève d'une société de hautes études commerciales, il croyait à la puissance du capital employé par l'intelligence. Il n'avait pas encore été annoncé qu'en Nouvelle-Calédonie Dieu ne ferait prospérer que les caféeries du colon à cinq mille francs, qu'il comblerait de ses bénédictions les arbrisseaux plantés par des Beaucerons humbles de cœur et des Limousins candides, et qu'au contraire il dessécherait les plantations où des diplômés des écoles spéciales, même rassurés par des victoires antérieures, prétendaient s'enrichir à l'aide du travail étranger et mercenaire de Canaques, d'Annamites, de Javanais, ou du travail taré des forçats.

L'histoire de M. W... fut d'ailleurs, si je ne me trompe, un des premiers exemples qui déterminèrent M. Feillet à formuler dans toute sa rigueur cette loi économique, propre à la Nouvelle-Calédonie, et dont une moitié au moins n'a pas été démentie par un seul succès du capital.

Quoi qu'il en soit, le 31 mai 1898, succéda, à Nassirah, au rêve dissipé de M. W... le rêve de quatre Normands de refaire de leur mieux, en la terre lointaine où leur imprudence les avait conduits, une vie rurale de petit profit, mais agréable à leur humeur, semblable en ses effets, dans un cadre nouveau, à celle dans laquelle ils avaient grandi en France, et qu'ils avaient regretté d'avoir quittée.

Oh! combien était nouveau le cadre! Je ne parle plus de la nature tropicale, ni de notre maison à vérandah, mais de l'humanité ambiante.

M. W... laissait, à Nassirah, ses successeurs à la tête d'un personnel composé de cinquante-trois individus, dont seize étaient d'origine pénale, et le reste Annamite, Néo-Hébridais ou Canaque.

La vieille Calédonie d'avant l'éden ne répugnait pas trop à l'emploi de la main-d'œuvre pénale, même en ses entreprises privées, depuis le jour où M. B... avait obtenu de l'Administration pénitentiaire ses premiers assignés. L'assigné est le condamné en cours de peine, à qui sa soumission et sa bonne

conduite ont valu la faveur d'entrer, à titre mercenaire, au service d'un particulier.

L'Administration perçoit, pour la porter à la masse de son pensionnaire, la moitié de son salaire réglementaire; l'assigné dispose à sa fantaisie du reste, qui est souvent supérieur au tarif du règlement. L'assigné garde le costume de l'Ordre, et il n'a pas le droit de porter la barbe, ni de vaguer hors de l'exploitation du patron.

Le libéré est un condamné que la loi, après qu'il a achevé son stage au bagne, retient à l'ombre de la maison pour un nombre d'années égal à celui de la première peine, si elle était inférieure à huit années, pour le reste de ses jours, quand cette peine excédait huit ans. Privé du droit de posséder des armes, d'ouvrir un débit de boissons, parfois de résider au chef-lieu, et toujours (cela va sans dire) de ses droits civils et politiques, le libéré, sous la surveillance de la gendarmerie, erre ou se fixe à son gré dans la colonie.

Au 31 décembre 1899, la statistique de la population pénale donnait les chiffres suivants, dont le total était sensiblement égal à celui de la population libre :

Transportés.	3 627
Libérés astreints à la résidence.	4 565
Libérés ayant fini leur peine.	1 600
Relégués (récidivistes).	2 940
	12 732

Le pénitencier de l'Ile Nou ne renfermait que 934 condamnés, et les pénitenciers de la Brousse qu'un chiffre beaucoup moindre. L'Ilot Brun ne possédait qu'une très faible portion du contingent des relégués.

On estimait que la colonie recélait en plus de trois à quatre cents forçats évadés, et environ cent cinquante relégués en rupture de ban.

Bref, en dehors des diverses enceintes du bagne, plus de neuf mille pensionnaires ou anciens pensionnaires de l'Administration pénitentiaire étaient, à des titres divers, et dans des conditions différentes, devenus des habitants et des ouvriers du pays.

. . . .

Nassirah, en mai 1898, comptait deux assignés : un jardinier et un maçon. Le maçon — dix ans de peine — avait un casier judiciaire tout noirci de condamnations légères, auxquelles un accident plus grave avait donné un couronnement plus architectural : ce n'était pourtant qu'un voleur. Le jardinier était un paysan normand du pays d'Auge (il avait pleuré de tendresse en apprenant que trois de ses nouveaux patrons étaient d'anciens élèves du collège de Lisieux) ; devenu veuf vers la cinquantaine, il avait violemment abusé de sa fille, et ce malheur lui avait valu les travaux forcés à perpétuité.

Un assigné est toujours un homme de prix, ayant un fil à la patte : on se l'attache facilement par des bons soins pour la durée du fil. Un condamné « à perpète » est généralement un trésor pour une maison.

M. W..., grand bâtisseur devant l'Éternel, avait dit au maçon : — T..., vous mettrez pierre sur pierre à Nassirah jusqu'à la fin de... votre malheur.

Et il avait dit au charretier Normand :

— Père M..., je vous donne ce cottage, où les lianes fleuries grimpent à la vérandah, et vous serez roi de mon potager jusqu'à la fin de vos jours.

Nous dîmes à l'un et à l'autre : Continuez.

Le maçon ne se plaignait pas. Le jardinier était heureux, et le disait. C'étaient deux bons ouvriers. Le premier était resté canaille. Le second était à peu près revenu à son type du pays d'Auge. Ils se soûlaient raisonnablement, c'est-à-dire à peu près tous les dimanches.

— Nous autres, on n'a pas d'autre consolation, disait le père M.... Quand il se consolait, il chantait à tue-tête des fragments des vêpres dans le potager.

Les quatorze libérés de Nassirah, sauf une ou deux exceptions, constituaient une racaille assez variée par ses origines et ses malheurs. Nous ignorions l'exact détail de ce que l'un d'eux appelait « les petits faits du passé ». C'est une consigne universellement respectée d'accueillir un libéré sans aucune question indiscrète. Il y avait là de vraies brutes, qui devaient avoir été capables de tout, à moins qu'elles ne le fussent devenues par l'entraînement pénitentiaire. Cela travaillait peu, grognait, bataillait, se soûlait. Le plus digne était un assassin, qui avait

descendu un douanier d'un coup de fusil à je ne sais quelle frontière : fier de son haut fait, il dédaignait la réhabilitation à laquelle il avait droit, ne voulant pas payer cet oripeau le prix que le fisc lui en eût demandé.

La Brousse connaît la plèbe ouvrière et paysanne de la population pénale : Nouméa connaît les notaires, les avocats, les huissiers, les bacheliers de toute sorte...

... A Nouméa, en attendant l'heure du diner, je lis un journal à la devanture d'un café de la place des Cocotiers. A quelques pas de moi un bonhomme, un libéré certainement, et vraisemblablement un marchand de légumes (sa brouette est là, dans la rue, pleine de salades) s'entretient avec le patron de l'établissement. Je reconnais bientôt qu'il cherche des auditeurs d'occasion parmi les consommateurs du café, et une fin de phrase, nettement articulée, me fait décidément dresser l'oreille :

— ... Grâce à cette facilité de parole que je tiens de ma mère, et que Dieu m'a conservée.

Chemise terreuse, chapeau de paille bossué, pieds nus. Court, bedonnant, glabre, de lèvres minces, il est probablement d'origine paysanne, comme il est redevenu paysan au déclin de ses jours; mais la fleur de son âge paraît avoir reçu une culture moins rustique.

En effet, c'est l'élection de M. Fallières à la présidence du Sénat qui fait les frais de l'entretien. Ce libéré aurait été, au collège, le camarade de l'évêque et du sénateur, qui portent le nom de Fallières, et leur rival souvent heureux dans les premières luttes de la vie. De sa mère donc le bonhomme tient une facilité de parole emphatique, et qui s'écoute ; mais de solides études et peut-être l'exercice ont rendu cette élocution impeccable.

— La fortune a de ces retours! Elle les a élevés au pinacle, eux qui étaient à peine mes émules en ma jeunesse, et elle m'a rejeté hors la loi, a fait de moi un paria.

A table, je conte, non mon étonnement (de quoi s'étonne-t-on ici?) mais le fait. J'apprends que mon maraîcher fut professeur de théologie, d'autres disent grand-vicaire, dans un des diocèses cardinalices de France. Affaire de mœurs. Il a refusé de se réfugier ici dans un des asiles discrets, ouverts par

une pitié intelligente aux ecclésiastiques qui se sont trompés de chemin. Ce théologien s'est enivré de la boue qu'il avait bue, et ce chanoine Diogène, à défaut de tonneau, roule orgueilleusement parmi les hommes libres sa brouette de libéré...

« Le libéré, écrivais-je au temps où je fis sa connaissance, est le plus singulier type humain de la Calédonie, comme le niaouli en est le plus caractéristique type végétal : arbres et hommes pareillement loqueteux, cagneux, honnis et utilisés, l'un et l'autre désolation d'un pays où ils servent à tous usages.

« Le libéré, quand il est enfin lâché par la machine à broyer du bagne, est généralement assez mal en point, et il semble même acquis que ses muscles ni son intelligence ne sauraient plus retrouver pleinement leur élasticité. Lorsque, par son industrie, il parvient à se refaire une situation, et par sa situation une sorte d'honorabilité, quand il se fait même réhabiliter (on dit ici rétamer), la terrible empreinte est ineffaçable.

« Le libéré est le chemineau. Il vague d'une station de bétail à la Mine, de la Mine à la plantation, deux jours ici, là deux mois, aujourd'hui bouvier, demain blanchisseur, après-demain terrassier, gâcheur de besogne en toute profession, souvent ingénieux et débrouillard, très souvent hâbleur. Il porte sa fortune, quelques hardes, dans son barda jeté sur l'épaule. L'argent de sa paie va aux cabarets du chemin, et au fisc, qui le dévore en condamnations pour ivresse et infractions aux règlements. Il s'offre au travail avec des façons à la fois plates et hostiles. Incapable de s'assurer un avenir d'un an, d'un mois, d'un jour, il met son orgueil en sa morbide manie de se mouvoir capricieusement, arbitrairement, insolemment.

« C'est le condamné qui a fait Nouméa. C'est l'assigné et le libéré qui ont fait la mine calédonienne. C'est l'assigné et le libéré qui ont fait Yahoué et Port-Laguerre, Parahoué et Saint Paul, et Gomen-Ouaco. Ils ont fait Nassirah. A cette heure même, à deux lieues d'ici, chez un quaker entrevu par moi à la table du Messie de la Calédonie future, les maçons, charpentiers, menuisiers, couvreurs, forgerons, bouviers de cette forteresse de l'orthodoxie nouvelle sont des forçats ou d'anciens forçats...

« Notre œuvre coloniale en cette île bizarre, disais-je encore, devrait être figurée, en l'Exposition universelle qui se prépare, par une grande bâtisse en niaouli, dont il apparaîtrait que les boiseries ont été rabotées par un bouvier, les ferrures ouvrées par un notaire, et peut-être aussi le plan tracé par un haut fonctionnaire digne d'être saute-ruisseau. Mais je n'ai pas le mauvais goût de reprocher aux gens d'être ce qu'ils ne peuvent pas ne pas être. J'irai, quelque jour, voir la Jérusalem nouvelle du café, qui, près de moi, sort du sein des déserts, et n'a pas besoin d'ouvriers. Nassirah appartient à la Calédonie dont on aperçoit malaisément quels eussent été les artisans, si condamnés et libérés n'eussent pas été là... »

C'est dire que nous laissâmes — oh! sans enthousiasme — couler le robinet d'eau sale (métaphore officielle) à Nassirah, en réduisant aux proportions de notre ambition un débit que nous trouvâmes bientôt trop abondant.

L'eau sale ne restait pas pour cela dans le réservoir de la Pénitentiaire. Chaque fois que nous eûmes besoin d'un *relégué* nous constatâmes qu'elle était très demandée : les commandes n'étaient exécutées que dans des délais fort longs. Les relégués, fleurs des pavés des grandes villes ou des grandes routes de la province, sont pourtant la lie du tonneau pénitentiaire. C'est de la fausse monnaie : les forçats leur ont donné le nom de pièces du Chili.

Ce n'est pas qu'il ne se trouve dans le nombre quelques « bonnes pièces ». Nous en possédâmes un, pendant quelques mois, qui se félicitait de ce qu'un jeune aide Annamite, que nous lui avions donné, n'eût « jamais un mot inconvenant ni déplacé ». Un jour que la serrure du magasin résistait avec quelque obstination aux sollicitations de la clef, il proposa respectueusement son concours. D'abord il ne fut pas heureux.

— Tiens! observa-t-il, avec un sourire de bon ton, pour un ancien voleur, je ne sais plus ouvrir une porte.

Les évadés du Bagne sont à peine entrés dans notre histoire. Ils sont nombreux dans la colonie. De l'Île Nou, mais surtout des camps pénitentiaires et même des mines, beaucoup de forçats émigrent aussitôt qu'ils peuvent.

Il faut rendre hommage à l'Administration pénitentiaire : elle a une forte discipline, et dont les effets sont durables. On

lui donne le criminel; elle fait le forçat. Lorsqu'elle laisse échapper de sa ménagerie quelqu'un de ses pensionnaires, on admire avec effroi en un évadé calamiteux la puissance infernale de la machine qui réduit si sûrement en loques humaines bandits de tout poil, assassins de toute envergure, tabellions jadis gourmés et alphonses de barrière autrefois adorés, jeunes gens et hommes dans la force de l'âge. Car, pour quelques entreprises d'évasion hardie, où se retrouve encore quelque marque du « faire » d'un Mandrin, combien de fuites piteuses d'être vagues et déliquescents, ombres parfois de grands noms des annales judiciaires.

On raconte quelquefois dans la Brousse, pour se faire peur, des histoires horrifiques d'évadés, les dangers qu'ils courent, et ceux qu'ils font courir. La légende prétend que récemment encore certaines régions de l'île ne pouvaient être impunément traversées par les mentons bleus échappés du Bagne : la Pénitentiaire fournirait à l'anthropophagie expirante ses derniers rumsteacks!

Il est extrêmement rare qu'un évadé fasse de l'art pour l'art, je veux dire du vrai brigandage. La vendetta tout au plus, et encore! Le Laubardemont pénitentiaire le plus exécré de toute l'histoire du Bagne calédonien a vécu là-bas, de longues années, dans une sécurité qui dédaignait toute précaution. Les représailles, mais alors implacables, ne s'exercent qu'entre membres de la corporation.

Un pacifique hôtelier de Bouloupari, dans la cour de qui un coup de fusil venait d'être tiré nuitamment — et sur lui, — tandis qu'il se portait au secours de son poulailler menacé, me disait ingénument :

— Si on ne prend pas quelques mesures, il finira par arriver *des accidents*!

Il arrive parfois des accidents, mais beaucoup plus rarement qu'au Bois de Boulogne.

Nous n'avons pourtant jamais employé d'évadés à notre service. L'évadé est, paraît-il, un employé excellent et, si j'ose risquer cette image, dont on peut tondre d'assez près la laine. En 1900, on n'embauchait guère que l'évadé sur les petites mines de nickel établies comme des nids d'aigle, parmi les rochers de la côte sud-est de la colonie. La cloche de la

mine, qui prévenait le patron de l'arrivée des gendarmes, en prévenait aussi les ouvriers sur le carreau de la mine, et pendant que le patron offrait à Pandore l'hommage de l'absinthe, les évadés se mettaient à l'abri. Mais on se rend compte que les industries rurales de la plaine, plus accessibles, ne pouvaient recourir à cette main-d'œuvre d'exception.

Tous nos magasins étaient fermés à clef, je n'ai pas besoin de le dire. Mais les logis de Nassirah restaient, jour et nuit, toutes portes et souvent toutes fenêtres ouvertes. Chaque nuit une bonne partie du linge de quinze colons, qui en faisaient une consommation tropicale, restait dehors sur les cordes tendues. Il n'a jamais été dérobé une pièce de linge sur les cordes. Nos magasins ont été victimes d'une seule et anodine effraction, en six ans. Le relégué à la serrure nous a régalés une fois d'un tour de sa façon qui fut irréprochablement exécuté; mais c'est aussi qu'on avait par mégarde froissé son amour-propre. Quant aux menus larcins, il m'a paru qu'ils ne dépassaient pas une honnête moyenne.

Tant il y a que, malgré ma crainte de sembler paradoxal, je suis obligé de convenir que je n'ai point gardé trop mauvais souvenir de ces auxiliaires. Philanthrope, criminaliste, ou simplement voyageur de passage, j'aurais beaucoup d'autres choses à dire du Bagne : quelques énormités ou cocasseries qu'on ait déjà rapportées de Calédonie sur le compte de cette institution, il reste à glaner. Mais je règle ici le plus exactement que je puis mes comptes de planteur.

Nous avons reçu de quelques unes de ces bouches dégradées le témoignage que Nassirah calmait certaines rancœurs. Et moi, qui ne suis pas bibelotier, j'ai rapporté dans mes bagages un fort vilain bibelot, qu'un gueux libéré confectionna pour moi, dans ses veilles bourdonnantes de moustiques, sous le hangar du quai de Bouloupari. Un bateau à trois mâts, gréé et pavoisé, naviguant sur une mer de cire, dans une bouteille de verre. C'est le litre vulgaire; mais quel symbole! Le litre du libéré, c'est presque son âme. Je dus emporter mon cadeau enveloppé dans un lambeau de journal, avec promesse de ne le découvrir qu'à la maison. Pauvre vieux, que j'avais défendu contre les gendarmes!



... Si je parais flâner dans ce chapitre que j'ouvre, je rappellerai que j'ai prié qu'on m'en excusât : le souvenir de nos Tonkinois, je l'avoue, m'amuse au passage. Au surplus, il y a toujours quelque chose à apprendre dans la société des Chinois et de leurs succédanés.

Le soir du jour où M. W... remit à mes frères les clefs de Nassirah, rien ne troubla les rites auxquels un stage de quelques jours avait initié les nouveaux propriétaires. Les rations de vivres furent distribuées, les tâches pour le lendemain assignées à chacun. Les « blancs » regagnèrent leurs logis divers, les Néo-Hébridais leurs cases, les Canaques leur tribu, les onze Tonkinois leur quartier. Au réveil, il ne restait plus qu'un Tonkinois à Nassirah : pendant la nuit, dix avaient filé.

Vous leur auriez souhaité bon voyage. On ne prit point ce parti à Nassirah. Ces Célestes nous étaient plus *chers*, et ils nous étaient eux-mêmes plus *attachés*. Entendez par là que M. W... nous avait fait payer, à son juste prix, le droit à leur travail pendant une période déterminée, droit qu'il avait payé lui-même, et qu'il nous cédait par le plus régulier et le plus légal des contrats : le notaire y avait passé. Nous nous retournâmes vers le tuteur de ces pupilles jaunes, qui méprisaient l'écriture des notaires, vers l'Administration qui avait contracté en leur nom avec M. W... un engagement rétrocessible. On courut après, on les rattrapa, on les ramena. La loi nous les rendit.

« Que ne sont-ils libres, ces pauvres gens! Nous traiterions librement avec eux. » Ainsi pensait, ainsi parlait même, dans le désarroi de cette désertion, le Dr Le Goupils, naguère ardent émancipateur politique au pays natal. Conception généreuse, et peut-être moins chimérique qu'on ne l'affirme partout au-delà des mers. C'est elle que le Président de la République française a formulée devant les représentants de toutes nos colonies assemblées à Marseille, en « répudiant ce que la contrainte a de répugnant et de misérablement stérile ». Encore est-il qu'elle ne pouvait mûrir si vite, qu'elle nous permît de traiter librement avec les Tonkinois, Néo-Hébridais et

Canaques immédiatement nécessaires à l'existence de Nassirah. Nous ne pouvions appliquer cette conception, qui fut le code intérieur de Nassirah, qu'en commençant par la violer.

Quoi que je dise et fasse, me voilà négrier, n'est-il pas vrai? puisque j'ai acheté des hommes comme des esclaves; et j'objecterai vainement que je n'avais pas le droit de fumer d'autre tabac que celui de la régie, d'employer d'autre main-d'œuvre jaune ou noire que celle dont l'État avait le monopole. Et, négrier en France, je serai, en Nouvelle-Calédonie, aux jours d'épreuves de Nassirah, mis en danger par une formelle accusation de maléfices, parce que j'aurai traité des esclaves en hommes. De tous côtés je n'aperçois que déshonneur en cette situation paradoxale.

Oh! nos Tonkinois, eux, ne prirent point la chose au tragique, et ne « nous la firent pas » à la *Case de l'Oncle Tom*. Phan-Van-Nu, Phan-Nam-Kain, Phu-Toan, Nam-Dui, Nguyen-Cui-Cat, etc., avec des grimaces et des explications impayables, plus gouailleuses que piteuses, rentrèrent pacifiquement dans leurs cantonnements, riant très fort entre eux de leur manifestation de principe contre un régime qui ne leur agréait pas. Ils l'eussent certes renouvelée, cette manifestation, opiniâtrement, infatigablement, contre le régime intérieur de Nassirah, s'il ne leur eût pas offert le minimum d'humanité et de probité, dans la revendication duquel ils portaient une intransigeante inflexibilité. M. W... avait été respecté de ses Tonkinois. J'aime à penser que, dans leur patrie, que j'ai contribué à leur rouvrir, trois ou quatre de ces anciens Pavillons-Noirs et forçats se souviennent aujourd'hui sans amertume de notre patronat.

Car les plus honorables de ces délicats et susceptibles gaillards étaient des Pavillons-Noirs de Bac-Ninh et de Lang-Son, des pirates, dans le style du temps. D'autres étaient des condamnés de droit commun.

Quelques-uns avaient une assez déplaisante apparence d'androgynes, d'autres franchement l'apparence de vieilles femmes. Phan-Van-Nu, quand il était armé du sabre d'abatis, avec lequel il coupait de l'herbe et de la brousse pour nos lapins, n'avait pas à demi l'air d'un pirate. Un monde volontiers bavard, piaillard et gesticulant, au demeurant cordial. Le vieux

diable de pirate était seul taciturne ; mais on lui avait une fois pansé une blessure attrapée au front dans une rixe, et il ne passait jamais devant un des petits enfants des patrons sans lui sourire.

Cette main-d'œuvre dite chinoise est fort décriée dans la colonie. Les Chinois seraient fourbes, voleurs, paresseux, vindicatifs. Il ne serait presque pas de maison calédonienne où un Chinois n'ait essayé d'empoisonner ses patrons.

J'ai entendu même raconter une de ces tentatives criminelles par une dame, qui prétendait n'avoir échappé que par miracle. Elle surveillait, un nerf de bœuf à la main, son cuisinier jaune, dont elle avait une peur ! Est-ce la dame, ou est-ce quelqu'un d'autre qui m'a rapporté qu'un coup de pied fut intercepté par le cuisinier vigilant, avant d'être arrivé subrepticement à son adresse, et que le châtiment, saisi par le mollet, perdit l'équilibre ? Les Tonkinois n'aiment, en Nouvelle-Calédonie, ni le nerf de bœuf, ni les coups de pied.

Mais ils sont en Nouvelle-Calédonie ce qu'est partout leur race, sobres toujours, vifs quand ils veulent, merveilleusement débrouillards, merveilleusement éducables. Combien en avons-nous vu, qui s'improvisaient bons boulangers après une seule leçon ! « Moi look (voir) une fois, comme ils disaient, moi savoir. » Ils deviennent mécaniciens en une semaine. Ils sont « rosses » ? Peut-être, et en tous cas la contrainte est, avec eux, misérablement stérile. Mais qu'ils sont étonnants !

Au jour de l'an chinois, la ruche tonkinoise de Nassirah donnait le spectacle de la plus fiévreuse et de la plus féconde activité. Tous s'empressaient à des besognes diverses, également pleines de promesses gastronomiques : charcuterie, boucherie, cuisine, pâtisserie. Assurément la charcuterie européenne la plus savante ne tire point parti de façon plus avantageuse et savoureuse des ressources infinies qu'offre le cochon : ce n'étaient que boudins aromatisés, saucisses luisantes, pièces de haut goût. Le tout si net, et si prestement fait ! Notre vieux Nguyen-Cui-Cat, forçat à qui ses lunettes bleues et sa démarche éternellement gênée par la colique donnaient un air de mandarin, était alors dans son élément, comme lorsqu'il préparait de la corne de cerf pour en faire de la pâte pectorale.

Les patrons, ou « capitaines », n'étaient pas oubliés en ce

jour de liesse. Plusieurs présents individuels leur étaient offerts avec toutes sortes de congratulations; c'étaient des confitures de letchi, des gâteaux secs, et des gelées bizarres. Collectivement « la Chine » apportait, en même temps que les souhaits officiels de la nation, une cuisse de porc bien parée.

Il se pourrait que quelques gens en voulussent surtout aux Chinois d'être la main-d'œuvre la moins aisée à berner et à exploiter. Le Chinois est né malin. Il sait écrire et il sait compter. Nous n'avons jamais laissé sortir de notre bureau un Tonkinois, dont nous réglions le compte, que pleinement satisfait de l'exactitude de notre arithmétique.

Quelques-uns ont abusé du libéralisme de la constitution de Nassirah, pour aller gagner plus d'argent sur les mines; ils prolongeaient parfois de quatre ou cinq mois les congés de courte durée que nous accordions facilement. Ils nous quittaient, nous revenaient, ou nous envoyaient des remplaçants. Notre tolérance n'a pas été sans nous causer plus d'un petit ennui, mais la Chine, qui devait encore trois années de travail à Nassirah, quand M. W... nous céda la place, ne nous a pas fait tort d'un seul des jours qui nous étaient dus.

Je n'ai point dit quels services cette main-d'œuvre, encore qu'elle n'entrât point dans les plans de la Jérusalem nouvelle, rendait pourtant occasionnellement à l'Idée. Chez les « mauvais citoyens » qui employaient sur leurs plantations Javanais, Hébridais ou autres travailleurs importés, l'Administration veillait avec une sollicitude maternelle et tracassière sur le bien-être des pupilles concédés par elle, et la gendarmerie excellait à y maintenir l'indiscipline. Mais l'humeur des Tonkinois était de beaucoup le plus efficace ferment de désorganisation d'une propriété. Un « mauvais citoyen » de qui l'on disait qu'il avait « des embêtements avec ses Chinois », pouvait considérer comme perdus ses Chinois, et perdu aussi l'argent qu'il avait versé pour frais d'engagements et de rapatriement.

Il est vrai que de bons citoyens même pouvaient « avoir des embêtements avec leurs Chinois ». Ces coquins profitaient astucieusement de la disgrâce d'un patron; mais le plus haut degré de faveur n'aurait pu assurer à un homme la soumission d'une escouade de Tonkinois entêtés à mal faire. Ils s'évadaient dix fois, vingt fois. On les ramenait le soir; le lendemain matin

leur cage était vide. Les « bons citoyens » aussi perdaient leurs Chinois. Mais ils ne perdaient pas leur argent. Et rien n'était plus ingénieux que les procédés par lesquels une administration bienveillante apportait à leurs ennuis des adoucissements pécuniaires...

La burlesque équipée des Chinois de Nassirah, suivie d'une si prompte et absolue résipiscence, amusa, sans les émouvoir, les douze Hébridais de la plantation.

L'Hébridais est, dans la colonie, hautement préféré à l'indigène Canaque de la Grande-Terre. Il est assurément plus maniable. Jamais les Canaques calédoniens, pas plus que les Tongiens et les Fidjiens, n'ont consenti à souscrire à des contrats de main-d'œuvre pour trois ans ou cinq ans hors de leur pays. Les Nouvelles-Hébrides sont un des rares archipels océaniens où les recruteurs du Queensland Australien ou de la Nouvelle-Calédonie trouvent une matière exploitable. La surveillance à laquelle est soumis ce commerce n'empêche pas toujours de coupables pratiques. Mais il est vrai que l'Hébridais, qu'il se soit prêté de plus ou moins bonne grâce à la domestication chez l'Européen, s'en accommode aisément.

Cet authenthique anthropophage, si aisément dépaysé, devient le nègre classique : beaucoup de fonctionnaires coloniaux promènent sous toutes les latitudes leur boy hébridais, dont le service garde partout une originale saveur, et dont les ahurissements successifs sont un amusement.

Les Hébridais sont utiles, presque indispensables même, en Nouvelle-Calédonie, où la main-d'œuvre est rare; je ne leur ai découvert aucune aptitude éminente de travailleurs. Les nôtres nous furent toujours dociles et complaisants. Tarigagasse, de l'île Pentecôte, nous a donné cinq mois de dévouement qui honorerait d'autres races que la sienne. Si je peignais la vie calédonienne, nos Hébridais me fourniraient sans doute de plaisants croquis; mais ils n'appartiennent pas à l'histoire.

En 1898, la tribu Canaque de Nassirah, qui lui appartient, n'existait pas encore. M. W... donnait improprement, et nous-mêmes après lui, le nom de tribu à un groupement assez factice de moins d'une trentaine de Canaques, établis chez lui, depuis la fin de 1894, dans des conditions régulières mais

pourtant anormales. A cette date, M. Feillet avait permis à des familles d'insurgés de 1878, déportées à l'Ile des Pins, de rentrer sur la Grande-Terre. En gage de leur soumission, les bénéficiaires de cette mesure de clémence devaient travailler pendant cinq ans chez des colons. A l'expiration de ce contrat, ils recevraient des terres où il leur serait possible d'essayer de reformer leur tribu.

Une soixantaine de Canaques, hommes, femmes et enfants, de la région de Bouloupari, et plus ou moins proches parents, avaient été répartis, en vertu d'un partage dont j'ignore la modalité, entre les deux propriétés voisines de Nassirah et de Ouitchambo, sises dans la dite région.

Les gens valides, taïos (hommes) et popinées (femmes) étaient, à vrai dire, des engagés ordinaires sur l'une et l'autre propriété. Mais les vieillards (Nassirah en comptait un) et les douairières Canaques, *vulgo* vieux femmes (Nassirah en comptait trois) vivaient, avec les enfants, au petit village indigène que M. W... avait construit pour cette petite cité à cent pas de sa maison. Des terres avaient été attribuées à chaque adulte pour les cultures canaques. Si les deux tronçons de Nassirah et d'Ouitchambo reconnaissaient pour chef unique le Nassirien Samuel, cette reconnaissance platonique n'intéressait que l'avenir de la tribu reconstituée. Ne tenant point Samuel pour un vassal, mais pour un employé, M. W... et ses successeurs lui demandaient du travail (oh! très peu, car c'était un roi fainéant); mais ils ne songeaient point à revendiquer, à leur profit, aucun de ses droits de chef sur ses sujets provisoirement émancipés...

Êtes-vous partisan de la politique d'assimilation, ou de la politique d'*association*? Il importe peu pour l'heure. Ces graves questions, que l'on débat académiquement dans des congrès, et qu'un empirisme assez grossier en général, et toujours arbitraire, solutionne sur le terrain, ne se posaient pas alors pour Nassirah. Nous n'avions point d'indigènes dans notre voisinage, ni, à proprement parler, de tribu Canaque installée sur nos terres, mais seulement une douzaine de Canaques engagés à notre service jusqu'à la fin de l'année 1899.

M. W... leur appliquait inflexiblement, mais sans rudesse, la réglementation que ces anciens déportés avaient acceptée pour

cinq ans. Ils la subissaient, je ne dirai point sans impatience, mais avec beaucoup de correction et de dignité. Samuel seul, qui portait dans sa tête de grands desseins politiques, mettait quelque exagération dans les manifestations de son loyalisme : « Vous êtes venus pour nous civiliser, disait ce bon apôtre : vous êtes les patrons, et vous devez ordonner ». Samuel était papelard : les membres de sa petite nation étaient dociles et ombrageux. Le Canaque Raymond, en qui il eût été impossible d'humilier la fierté native de la race, était un bel exemplaire de provisoire servitude volontaire. M. W... savait « prendre » les Canaques, car il ne leur avait pas seulement fait respecter son autorité, en une condition qui leur pesait; il la leur avait fait aimer.

Je trouvai celle de mes frères, et en particulier celle du professeur de rhétorique, entourée d'une agréable atmosphère de cordialité canaque, lorsque j'arrivai à Nassirah six mois après le premier convoi. Nassirah était sans doute plus bruyant et plus gai que durant la longue dictature de notre solitaire prédécesseur, et les Canaques, bien qu'assez naturellement moroses, paraissent aimer la belle humeur et le rire chez les Blancs. Une certaine raideur, qui avait été nécessaire dans le passé, avait pu se détendre sans inconvénient. J'ai retrouvé, dans la notice nécrologique que l'Association amicale des anciens élèves du lycée Charlemagne consacra à la mémoire du camarade disparu, le nom de « père des taïos » que la reconnaissance des Canaques avait décerné à mon frère Isidore : l'ami d'enfance qui lui rendit les devoirs funèbres en l'Annuaire de l'Association avait recueilli dans une lettre familière ce nom aussi gentiment reçu qu'il était donné, et l'avait pieusement déposé sur l'humble monument.

Est-ce l'empire libéral, institué par les nouveaux venus, qui avait restitué aux Canaques de Nassirah le droit de danser qui était refusé à leurs frères sur la propriété voisine? Ou le pilou national était-il déjà autorisé sous la dictature de M. W...? Je ne saurais le dire. La danse nationale n'était pas considérée à Nassirah comme révolutionnaire, et « ses airs, proscrits » ailleurs, si parfois ils nous « réveillaient en sursaut » (car c'est une chose terrible que la clameur stridente du pilou), au moins ne nous alarmaient pas. La tribu en avait offert le spectacle en

hommage à mes frères aussitôt après leur arrivée. Le même hommage nous fut offert au mois de décembre.

J'ai assisté au pilou avec une âme fraîche et des yeux curieux : j'y ai pris un plaisir esthétique assez médiocre. C'est le poème national des Canaques : il est composé d'un nombre infini de figures chorégraphiques, représentatives de leur vie agricole, guerrière, sociale, familiale et... sentimentale. Un ou deux milliers de Canaques dansant le pilou au clair de lune dans une solitude de la Brousse, cela doit être formidable. Encaqué dans une étroite case enfumée de Nassirah, le pilou est pénible à voir et à sentir. Nous applaudîmes pourtant fort ces braves gens, dont l'amitié se traduisait de cette façon, et nous rapportâmes quelques puces de l'accomplissement de ce devoir de sympathie.

Samuel, qui ne piloutait pas (il était infirme, de santé fort délabrée, et peu ami du vacarme et de l'agitation) nous reconduisit quelques pas, par honneur, et nous dit que les Canaques de Nassirah se proposaient de nous « ouvrir leur cœur »...

Je n'ai à peu près passablement réussi que dans l'élevage de l'espèce humaine. Je veux, avant de clore ces confidences sur notre vie particulière, donner un souvenir reconnaissant au lycée même de Nassirah, que je recommanderais volontiers aux familles, s'il existait encore.

Au temps où je fondai le lycée de Nassirah, je me causais à moi-même en ces termes, dans mon carnet de notes, de la nécessité qui se fût imposée à moi de le fonder, si je ne l'avais pas d'ailleurs envisagée et acceptée d'avance...

Ouvert en janvier 1899, il a fonctionné régulièrement pendant cinq ans et demi.

Lycée à la campagne, selon les plus modernes formules.

Il comptait trois élèves, deux filles et un garçon. C'était, comme on le voit, la coéducation.

Qui sait? c'était peut-être même « l'éducation intégrale », dernière nouveauté pédagogique dont la nature ne m'était pas encore bien connue.

La nécessité, je le répète, eût suffi à me commander, à Nassirah, toutes ces hardies innovations, sans aucune sugges-

tion de mon génie pédagogique; mais je les avais adoptées avant de partir.

Études gréco-latines.

Ma fille aînée elle-même devait s'asseoir devant une grammaire latine le même jour que son frère. Je ne répugnais à ce désir, ni ne l'encourageais. Il mourut comme si ce n'eût été qu'un caprice; ce fut la réflexion qui le tua. Le baccalauréat entrait dans une perspective d'avenir que notre exode avait profondément modifiée.

Mais, comme nous avions heureusement des loisirs pour les études désintéressées, ma fille, pour tenir compagnie à son frère, apprit le grec quand le programme de son frère comporta cette étude. J'ai le bas-bleuisme en horreur; mais je me suis toujours en vain demandé pourquoi une honnête femme tirerait moins de profit d'une culture désintéressée qu'un ingénieur ou un notaire. J'ouvris sans scrupule cette porte à une curiosité intellectuelle, qui me parut en désirer sincèrement et sérieusement la clef. (Et dire que, dans le second numéro du brillant et éphémère journal qui s'appela *La Volonté*, j'ai publié contre le grec un article scandaleux, et dont le titre même était une impiété! Il est vrai que le titre, du moins, n'était pas de moi.)

Ma seule témérité pédagogique fut de réduire appréciablement la sédentarité scolaire au lycée de Nassirah : deux heures ou deux heures et demie d'étude le matin, une heure et demie de classe l'après-midi.

J'avais toujours été effrayé (et je le suis encore) du nombre d'heures consacré chaque jour, dans notre enseignement national, à l'entraînement d'un esprit de douze ans, et de la masse de matière donnée chaque jour à digérer, et de l'ordinaire pauvreté des résultats. Tant de devoirs baroques, tant d'exercices suspects, tant de leçons ingrates, une si intensive ponctualité dans des manœuvres si compliquées, tout cela n'aurait-il pas un objet plus disciplinaire qu'éducatif? Il est vrai que, dans les internats, sous les yeux somnolents des maîtres d'études, règne un esprit général de « rosserie » scolaire, qui préserve nos potaches de la méningite menaçante. Mais, parfois aussi, de bons et loyaux écoliers sont véritablement submergés sous la tâche qu'un zèle admirable et intempérant leur impose.

Et ce qui me choquait, c'était bien souvent, les temps étant accomplis, et, quand dans les derniers jours de l'école se marquent les premières promesses de la vie, l'école dite buissonnière nous rendant des poulains non moins bien nourris, aussi généreux et d'allure plus nerveuse que nos poulains le plus méthodiquement entraînés.

Je fondai mon programme sur cet amas de réflexions paradoxales. Je décrétai que quatre heures par jour suffisent à l'ingestion méthodique de ce qui doit être mangé à table par un enfant. Je ne prétendis point mesurer le profit des libres lippées auxquelles pouvait s'égayer, en buissonnant, l'appétit de nos écoliers, s'ils avaient de l'appétit. Mais s'ils n'en avaient pas, leur en donnerais-je en les forçant à se tenir droits à table du matin au soir? Si ce devaient être des sots, pourquoi les empêcher de grossir et d'épaissir dans la béatitude de leurs aises?

Le matin, devoirs écrits ou oraux à faire ou à préparer, leçons à apprendre. Le soir, classe d'une heure et demie ou deux heures, selon la richesse plus ou moins grande de la matière, selon les difficultés de la besogne, selon l'entrain des travailleurs, selon la température. Le reste du temps, la clef des champs et la clef de la bibliothèque.

Intraitable envers le solécisme et le barbarisme, j'avoue pourtant que leur pénible rencontre me causait une moindre horreur professionnelle, quand le délinquant m'avait rapporté de son vagabondage aux alentours de Nassirah de belles couleurs aux joues et un plat d'anguilles et de crevettes, et de ses courses à travers les livres d'amusants symptômes de croissance intellectuelle et morale.

Non pas la première déclinaison, non pas *rosa, la rose* (et je le regrette), mais la deuxième, *Dominus, le Seigneur*, mon élève de sixième me l'a récitée à l'ombre du plus beau groupe de banyans de Nassirah, le maître et l'élève familièrement assis côte à côte sur une des colossales racines de ces géants. Certes, de tels arbres chantent le Seigneur. Ils enseignent aussi fort passablement la déclinaison de *Dominus*.

Pourtant Montaigne lui-même eût peut-être trouvé ce local insuffisamment scolaire. La salle d'études de Nassirah l'était davantage. Mais encore y traduisait-on Plutarque ou Cicéron

sur une table encombrée de scies, haches, sabres d'abatis et instruments de menuiserie. Le presse-papier était d'ordinaire un sabre d'abatis. Et quand les poules de Nassirah signifiaient, par leur fuite tumultueuse et leurs gloussements éperdus, qu'un émouchet ou une buse menaçaient la basse-cour, la main qui feuilletait un dictionnaire saisissait le fusil toujours chargé appuyé à la muraille, et un coup de feu libérateur rendait la paix au poulailler.

O douce Thélème scolaire de notre solitude calédonienne, vous seule m'avez donné ce que je vous ai demandé. Je copie dans un mémorial d'une de nos lycéennes, qui avait huit ans, cette courte et nette impression : « A Nassirah, on ne s'ennuie jamais ».

Le moyen de s'ennuyer? La chaleur, qui gêne parfois nos habitudes et nos santés quadragénaires, n'affecte point cet heureux âge. Même ruisselant de sueur, même cramoisi, notre petit monde, toujours en mouvement, ne s'aperçoit point qu'il ait chaud. Quel délice plutôt qu'un climat où l'on peut se permettre toutes les fantaisies sans risquer sérieusement de s'enrhumer!

Le bain dans les jolies mares est, pendant une grande partie de l'année, un plaisir journalier. Le cheval est un plaisir fréquent. Les courses et pérégrinations ont un champ non illimité, mais étendu et très divers : plaine, montagne, forêt, rivière. La Brousse est une perpétuelle robinsonnade. Les mœurs bizarres et polychromes de notre personnel, la variété même des travaux de Nassirah — maniement épique d'un bétail à demi-sauvage, vastes abatis de forêts opérés par des Canaques, feux de brousse — c'est une grande machine du Châtelet que les enfants vivent.

Aussi le mémorial déjà cité atteste-t-il, un jour où il a fallu rester au lit, qu'on « ne voudrait pas être malade à Nassirah » malgré tous les privilèges attachés à cet état : le temps y est trop précieux. Et notre fils, élève de cinquième ou de quatrième, exprimait, malheureusement dans une langue peu châtiée, des sentiments dignes des personnages de son *De Viris* ou de son *Selectae* : « Il y a deux grandes scies : de manger et de dormir ».

.... Le grec n'a pas empêché une lycéenne de Nassirah, revenue à Paris, de préférer à un avenir français la Brousse

calédonienne. Elle est retournée visiter, en passant, au bras d'un autre fils, qu'elle nous a donné par son mariage, notre chère salle d'études. Ils y auront peut-être souri tous les deux, lui, du souvenir de l'écolière qu'il y taquinait parfois, tandis qu'elle piochait son Épictète et son Xénophon, elle, de ne plus savoir sans doute beaucoup de grec.

Nassirah n'a donc présenté qu'un candidat au baccalauréat latin-grec, à la session d'octobre 1904 : il fut reçu avec la mention bien, et il a tenu à faire honneur à l'éphémère « petite boîte » paternelle, en obtenant, l'année suivante, le prix d'excellence dans la classe de philosophie d'un lycée de Paris.

« Il y a deux scies : de manger et de dormir. » Je regrette encore une fois que la formule ne soit pas plus heureuse ; pourtant on ne s'étonnera pas que j'attache quelque prix à ce jugement indirect porté sur la pédagogie de Nassirah par un des anciens élèves de la maison.

*
* *

... Nous sortions rarement de notre bastion. Et nous étions sages, car la diligence même, qui nous portait parfois à Nouméa pour affaires, n'était pas moins malsaine pour une vocation coloniale que les rues du chef-lieu, ou le pont d'un paquebot des Messageries.

... En voiture. Je suis seul avec le conducteur, de Bouloupari jusqu'à Nouméa. Comment ai-je pu m'embarquer à Bouloupari, sans qu'il sache mon nom? Il ne me connaît pas, ce qui l'agace, mais m'amuse. Il est très bavard, et d'une inconsciente ironie pessimiste pleine de saveur.

Il déblaie le terrain autour de mon énigmatique personne par un savant travail d'indiscrétions. Je ne suis ni fonctionnaire (c'est par là que, respectueusement, il a commencé), ni officier, ni commerçant, ni administrateur d'un Nickel ou d'un Chrome quelconque. Je renverse toutes ses idées.

Je ne suis pas éleveur. Il met, par acquit de conscience, la question de l'élevage sur le tapis, parce qu'il voudrait bien que je fusse au moins éleveur : l'éleveur, qui règne sur des milliers d'hectares, impressionne le populaire. Mais mon conducteur connaît « de visu et auriculu », comme il dit, toute l'aris-

tocratie de l'élevage calédonien, et je n'appartiens pas à cette aristocratie. Alors quoi? En désespoir de cause, mon automédon soupire plutôt qu'il n'interroge :

— Monsieur est peut-être colon?

— Je suis colon.

En vérité, j'ai eu le courage de le dire, de ne point renier un titre et un habit qui n'allaient pas, je ne le voyais que trop bien, me hausser dans l'estime de mon bonhomme. A moins qu'il ne s'agisse d'un des deux ou trois planteurs notoires de l'île, le planteur, ou, comme on dit ici, le colon est un assez pauvre hère aux yeux de l'opinion publique.

Toutefois mon interlocuteur, qui ne veut pas m'offenser, reprend au bout de quelques instants, sur le ton d'une sympathie attristée :

— Moi aussi, je suis colon, c'est pas pour dire... colon à cinq mille francs : on peut garder le nom après avoir perdu les cinq mille francs... J'en ai une, comme les autres, de concession, et des caféiers, pardi!

Mon conducteur est un frère d'armes. J'interroge à mon tour : — Et votre concession est...?

Lui éclate de rire, comme avec un camarade, et répond :

— Dans les meilleures terres de la colonie.

— Elles le sont toutes, riposté-je tranquillement.

— Oui, reprend-il, subitement calmé, il vaut mieux ne pas parler de ces affaires-là.

J'ai perdu sa confiance par une plaisanterie qu'il n'a pas comprise, et c'est avec peine que j'obtiens quelques confidences. Ça ne va pas, dit-il, ça ne va pas du tout, dans le centre où il a été établi, mais pourtant, malgré tout ce qu'on peut dire, « il y a quelque chose à faire ». Il n'a point d'ailleurs abandonné sa concession. Il y a installé un libéré qui l'entretient. Il fournit les vivres au libéré, qui doit planter deux mille pieds de café par an, et qui lui rendra sa propriété au bout de sept ans.

— Et ça marche?

— A trente lieues d'ici, pensez! Je ne peux pas y aller voir... Mais oui, j'espère que ça marchera. Monsieur devrait aller faire un tour dans ce quartier là : il y verrait peut-être des choses qui l'amuseraient.

Un silence. Le bonhomme ne veut pas parler. Mais comme il ne peut pas davantage se taire, il revient au mystère incomplètement dévoilé que je suis encore pour lui. Il ne veut pas désespérer de ma situation, et il se raccroche à une espérance pour moi :

— Alors, monsieur est colon... Monsieur a peut-être une route?

— Une route? oui, mais qui est, ma foi! fort mauvaise.

En effet nous pestons, à Nassirah, au moins une fois par semaine, contre l'état lamentable de la route de Nassirah à Bouloupari. Si notre char à bœufs, quand il revient du quai chargé des vivres et provisions de la station, n'y verse pas et ne s'y brise pas dans des ornières qui sont des abîmes, c'est une merveille que je ne comprends pas encore. Mais les forces de nos bœufs ont une limite, si le bonheur de notre char n'en a point : dans les fondrières marécageuses nos quatre solides bêtes laissent parfois le char embourbé! Il paraît au demeurant qu'un brave homme touche cent francs par kilomètre et par an, pour tenir la route en cet état. J'espère pour lui, n'ayant jamais vu pelle ou pioche de cantonnier sur la route, qu'il est plus exact au guichet qu'à la tâche.

Mon conducteur ne rit même pas de ma méprise, et il continue avec placidité :

— Je voulais dire l'entreprise d'une route.

— Je n'en ai point.

Nouveau silence.

— C'est pourtant sur les routes que le colon gagne le plus. Une route à faire est une bonne opération. Quand je me suis installé à X..., j'ai demandé et obtenu l'entreprise d'une route, Oh! pour ces choses-là, M. Feillet n'est pas chien, ni regardant. J'ai passé la main à un sous-concessionnaire, en gardant un boni de douze cents francs sur deux mille; c'était joli... Aussi c'était avant que j'aie mal voté... Mais le meilleur, c'est une route à entretenir. Rien à faire. Tenez, le père B... a cinq mille francs pour cinquante kilomètres. C'est au moins quatre mille cinq cents de net, cela, Monsieur. Il n'y a pas à dire, la colonisation comme ça, ça paie.

— Je n'ai pas d'entreprise de route.

Remis en train par l'évocation de ces fructueuses opérations,

le gaillard allonge un coup de fouet à ses bêtes, et poursuit :

— Il y a aussi les sauterelles, qui n'ont pas été mauvaises, pendant quelques années, dans les centres.

N'ayant pas encore lu l'apologie des sauterelles calédoniennes, que M. Jean Carol publiait en France, dans les colonnes du *Temps*, je témoigne, non de l'étonnement, mais de la curiosité.

— La prime, Monsieur, la prime! Ce n'est pas qu'elle fût bien forte; mais, outre qu'elle était honnête, elle était surtout facile à grossir. A détruire les sauterelles, on se faisait de bonnes journées. L'Administration payait les sauterelles au décimètre cube, et, je vous l'ai dit, avec les braves gens elle n'était pas regardante. La gendarmerie jaugeait à vue de nez les fosses où l'on enfouissait les sauterelles : tant de largeur, tant de longueur, tant de profondeur (la profondeur, de confiance, dame!)... et allez-y! Avec un boisseau de sauterelles, on arrivait à se faire un bon prix du mètre cube de terre remuée... Ça n'a pas duré!

— Les sauterelles?

En ce moment même, notre voiture traverse un nuage de ces acridiens, dont le vol nous heurte de toutes parts et le voiturier est obligé de cracher une sauterelle, pour me répondre laconiquement :

— La prime.

Quand nous avons enfin franchi le nuage :

— Mais tenez, Monsieur, encore une bonne chose pour le petit colon, c'est un cyclone... Il n'y aurait plus un colon debout à S... sans le dernier cyclone. Z..., vous savez bien, le fameux Z... dont les journaux ont parlé en France, n'avait plus un pied de café vivant...! Une bonne indemnité vous retape un homme.

Avec mélancolie :

— Nous n'avions pas bien voté à X... : le cyclone n'y a pas passé...

A Saint-Vincent, où nous nous arrêtons pour déjeuner, je perds, avec mon incognito, le bénéfice d'un si plaisant entretien. Je crois deviner la cause de la réserve plus grande de mon voiturier : si je ne suis pas une dupe de l'homme qui veut qu'on vote bien, je puis être un compère, et la prudence est de rigueur à l'égard d'un naïf ou d'un malin...

. . . . .

... Bref, notre jugeotte boréale s'avouait, de bonne foi, désorientée, devant les phénomènes de l'hémisphère austral.

Nous nous demandions si c'était nous qui avions la berlue, ou si, au contraire, le joli conte norvégien d'Andersen, *Les habits neufs du Grand-Duc*, était une réalité calédonienne. C'était en effet merveille de voir le Grand-Duc de la Calédonie et ses féaux sujets admirer autour d'eux une richesse, qui ne tombait pas sous nos sens. M. Feillet se mirait avec complaisance dans les ors du costume de soie brodée dont il avait revêtu la colonie, et la colonie, chaque fois qu'elle était solennellement consultée, célébrait elle-même les broderies de sa parure. Le tailleur et son client proclamaient à l'envi leur ravissement. Il nous semblait que c'était plutôt de l'enchantement.

Enchantement à l'écart duquel Nassirah, sans prendre une attitude impie, se maintint avec résolution. Nous ne rédigeâmes point d'enthousiasme un Manuel pratique de la culture du café. Je donnai volontiers à un père de famille des avis, qui se trouvèrent bons, au sujet des études que désirait poursuivre mon ancien élève de Louis-le-Grand; mais Louis-le-Grand seul entra au conseil de M. Feillet, et Nassirah déclina toute entrée aux conseils spéciaux de l'Œuvre de la colonisation. Mais fallait-il, au débarqué, quand notre inexpérience pouvait être responsable de plusieurs de nos mécomptes, nous mettre à hurler, avec une poignée de Calédoniens forcenés, que la Nouvelle-Calédonie se débattait aux mains du plus néfaste des charlatans? Si notre candeur ignorait encore le prix des conseils de prudence que j'avais reçus à bord du *Polynésien*, une circonspection de nature plus respectable suffit à nous détourner de l'idée, un instant conçue, d'adresser au public français une invitation à la réserve, qui n'eût peut-être pas été criminelle.

M. Jean Carol, qui nous fit l'honneur, au mois de janvier 1899, de visiter notre Thébaïde, a un jour exagéré la largeur et la profondeur des fossés [1] que je l'obligeai à franchir à Nassirah. Il n'a aucunement exagéré celle du fossé qui séparait notre vie ancienne de notre vie nouvelle. Les professeurs

1. Journal *le Temps*, 1900.

apprenaient leur métier nouveau, et ne l'enseignaient point, et le médecin lui-même ne donnait pas de consultations coloniales. Nous nous bornions donc à répondre, en toute loyauté, par correspondance privée, aux nombreuses demandes de renseignements qui nous étaient envoyées de France. C'est ainsi que je conseillai à un vieux professeur Marseillais de demeurer fidèle à son violoncelle.

Deux fois seulement le silence de Nassirah fut involontairement rompu. Faisant trop d'honneur à une amicale confidence, mon ancien collègue André Balz, dans le *Rappel*, couvrit un jour de louanges la sincérité d'un colon qui ne « crânait » pas, et qui lui causait sans *bluff* des choses de la Calédonie. Un autre collègue, non moins bienveillant, régala de la prose tropicale d'une de mes lettres familières les lecteurs du *Moniteur du Puy-de-Dôme*. Cette prose ingénue avouait qu'il me semblait voir certains colons de l'Eden « tourner plus vite au libéré qu'au millionnaire ». Indiscrétions qui n'émurent pas la France. La Calédonie même ne les soupçonna point. Ces deux bruits si faibles furent pourtant perçus et enregistrés par l'extrême délicatesse des appareils du cabinet de M. Feillet. Dans l'un et l'autre cas, l'Argus de la presse informa M. Feillet de ma pensée, et celui-ci m'informa moi-même qu'il était informé. En Grand-Duc libéral et de bonne compagnie, il ajouta à la seconde communication la collection complète de ses discours néo-calédoniens, contenant la description détaillée de toutes les soieries, broderies, passementeries, dentelles et dorures du costume grand-ducal. Je promis de ne plus m'en rapporter à mes yeux, et de mettre des lunettes. Hélas! quand le Grand-Duc, après quinze mois passés en France à célébrer lui-même sa gloire, rentra dans son grand-duché, j'avais mis des lunettes. Et c'est ce qui m'a perdu.

Mais j'aime à m'arrêter une dernière fois aux souvenirs d'un temps où Nassirah, après deux années d'existence, avait ses soucis, avait même déjà son cimetière, mais n'avait pas encore d'histoire. Il vivait sans bruit, d'une vie laborieuse et rude, que d'ailleurs chacun de ses habitants aimait. Au dehors, il ne cherchait que la paix tout autour de lui avec ses voisins. Nul rayonnement lointain. Mais la douceur et l'innocence de nos mœurs étaient agréables à la gendarmerie.

Ne riez pas, car je ne ris pas. Être aimé des gendarmes, c'est être aimé de Dieu.

Quand l'amitié de la gendarmerie est de service commandé, quand une brigade est mise à la disposition d'un colon, comme des anges furent mis à la disposition de plusieurs patriarches, il n'est pas exagéré de dire que c'est une bénédiction pour une maison. Les pleins effets de cette assistance sont parfois merveilleux. Mais cette assistance est elle-même l'effet d'une faveur spéciale et marquée du Prince. Le Prince seul désigne les élus, au profit desquels les lois générales de l'univers peuvent être violées par des miracles.

Quand, au contraire, l'amitié de ces excellents gendarmes est spontanée, elle est plus honorable qu'utile, venant précisément de ce qu'elle est inutile. Elle est spontanée, dis-je, mais non instantanée. En effet, la gendarmerie coloniale n'admet pas d'instinct et *a priori* qu'un propriétaire calédonien puisse remplir avec exactitude et ponctualité ses devoirs de simple probité envers son personnel. A peine d'ailleurs admet-elle plus volontiers qu'un Tonkinois, même non écorché, ne crie pas, et qu'un Canaque, même bien traité, soit docile. Là où elle n'a pas à protéger l'employé contre des sévices ou de la fraude, il lui paraît insolite et comme étrange de n'avoir point à protéger l'employeur contre de la mauvaise volonté. Mais la gendarmerie, s'il lui arrive de se lasser, avec quelque étonnement, de l'exercice inutile d'une police superflue, a certaines poignées de main cordiales, de braves gens à braves gens, qui sont (qu'est-ce que vous voulez que je vous dise?) un hommage d'un certain prix.

C'est de l'amitié spontanée de la gendarmerie de Bouloupari que s'honorait Nassirah. C'était là toute notre gloire, et c'est pourquoi j'en ai si longuement parlé.

Non, en vérité, ne riez pas. Comme Marius, dans un cachot, se défendit contre l'épée d'un Cimbre par le souvenir d'Aix et de Verceil, il me sera doux plus tard, dans des jours moins paisibles pour Nassirah, en frappant sur le ventre d'un gendarme d'un geste cordial que ce militaire avait appris à aimer et même à respecter, de faire tomber de ses mains étonnées trois procès-verbaux en fer-blanc, desquels il avait, le pauvre digne homme, l'ordre de me transpercer.

....

Nous étions aimés des gendarmes, et inconnus du reste du monde, même des poètes et de la justice. Au mois de juillet 1900, un ami de France ne nous découvrit pas sans peine dans notre solitude. M. G..., professeur de l'Université, à qui une bourse de voyage permettait d'étudier le vaste monde, avait eu la touchante idée de venir serrer la main, jusqu'au fond de l'Océanie, à son ancien ami et collègue du lycée de Rouen. Il arriva, pour nous voir déposer, sur la tombe de mon pauvre frère, la couronne qu'un pieux souvenir venait d'y envoyer de Rouen même.

Il lui fallut presque nous chercher dans ce petit coin du monde, où il s'attendait à nous voir occuper plus de place. Comme, curieux de toute sorte d'hommes et de choses, il interviewait à Nouméa un magistrat distingué, en qui l'Académie française venait de couronner un noble poète, M. Charles-Sébastien Leconte, président de la Cour d'appel, celui-ci de répondre à une question de son visiteur sur les colons de Nassirah : « En vérité, je les ignore. J'ai voyagé avec plusieurs d'entre eux sur le paquebot qui les a amenés dans la colonie, et je me souviens d'avoir prévenu ces Normands qu'ils recevraient ici plus d'un heurt... Vous me rappelez qu'ils vivent depuis deux ans dans la Brousse... Ils n'ont donc encore fait de procès à personne, et personne n'a pu leur en faire encore : j'en conclus que ce sont des gens distingués. »

Que n'avons-nous continué de vivre ignorés? Mais quand notre ami, amusé de cet éloge, nous le rapporta, en riant, à Nassirah, Nassirah déjà ne le méritait plus tout entier : j'étais candidat au Conseil général. Je mettais les lunettes qui devaient m'être funestes....

MARC LE GOUPILS

POÈMES

I

L'OISIVETÉ

C'est l'art le plus savant de rester sans rien faire :
Dans le jardin, laissant bourdonner la rumeur,
Rejetant dans l'oubli tout ce que je diffère,
Je veux, les yeux mi-clos, rêver comme un fumeur.

Comme un tiède fumeur, que sa fumée encense,
D'un regard indolent voit le monde au travers,
Je veux dans mon repos savourer ma puissance
Et donner mon loisir pour centre à l'univers.

Ma propre inaction m'embaume et me caresse,
Et, là-haut, — c'est en eux que mon œil se complaît, —
Les nuages, qui sont les dieux de la paresse,
M'enchantent pleinement de leur geste incomplet.

J'abandonne mon âme aux parfums invisibles :
D'autres s'épuiseront pour un travail commun ;
Mais, soulevant en moi vingt poèmes possibles,
Je veux jouir de tous sans peiner sur aucun.

. . . .

Je laisse mon esprit qu'à peine j'influence
Serpenter et mêler mille songes adroits,
Et, jaloux d'en saisir la teinte et la nuance,
Je veux vraiment tenir mon temps entre mes doigts.

Comme un homme habillé de blanc devient timide,
Tant il craint de tacher ses vêtements trop beaux,
Et reste prisonnier de sa pudeur splendide,
Je n'ose pas bouger, drapé dans mon repos.

Je suis inoccupé comme un prince d'Asie.
Je siège, intact et pur, sous le grand dais du ciel,
Et mon oisiveté rare, exquise, choisie,
Je veux la composer comme se fait le miel.

Engourdi, remuant du doigt les marguerites,
Aspirant une odeur qui flotte, avec langueur,
Dans mon désœuvrement comme cinq favorites
Je laisse mes cinq sens danser devant mon cœur...

Mon ami, qui prétend que l'on doit être utile,
Écrit, toujours penché sur un labeur nouveau;
Mon âme pour moi seul s'élance et se distille :
Il sera la fontaine et je suis le jet d'eau.

Qu'un esclave réclame une tâche et qu'il gronde
Lorsque dans la besogne il n'est pas englouti :
Moi, quand je ne fais rien, je règne sur le monde;
Un sceptre est dans mes mains, et non pas un outil.

Dans les jarres de terre on met l'huile limpide,
Le vin qu'elles devront conserver au cellier;
Seul un vase parfait a le droit d'être vide;
Il se suffit : l'emplir, c'est le mésallier.

C'est pour mieux m'écouter que j'ai voulu me taire;
Je veux me respirer; tandis que la lueur
Tient l'homme et le bétail écrasés sur la terre,
Je trouve délicat de rester sans sueur.

Tout se fatigue assez pour que je me repose;
L'arbre ploie et midi là-bas s'attache au blé;
L'eau fuit; un merle court; un bourdon d'une rose
Sort et passe à grand bruit comme un ronfleur ailé;

L'air charrie une abeille et la pose dans l'herbe :
L'esprit enveloppé comme d'un treillis d'or,
Je suis, sous la chaleur, riche, inactif, superbe,
Et mon ombre à mes pieds a l'air d'un chien qui dort.

II

UN MALADE

Sous le ciel de juillet bleu comme est vert un pré,
Tandis que nous parlions dans le jardin pourpré,
Il me répondait mal et comme par saccades.
Dans tout ce qu'on lui dit il craint des embuscades,
Et, se couvrant toujours de gestes hésitants,
Il n'est pas assez fort pour être bon longtemps.
Trop méfiant, chétif, de peur qu'on ne l'abuse,
Il met dans ce qu'il dit une espèce de ruse,
Et son dernier plaisir, tant il est châtié,
C'est de faire un peu mal, lui qui fait trop pitié.
Il est rempli de ronce, étant une ruine.
On ne peut le connaître, il faut qu'on le devine,
Car depuis de longs jours le mal l'a vicié,
Et, lui-même, il se sent atteint, supplicié,
Et, sur son corps qu'il tâte et que la fièvre sèche,
Ses doigts ont toujours l'air d'arracher une flèche :
S'il fuit le libre espace et voudrait se cacher,
C'est qu'il se sent visé par un terrible archer.
Son geste est écourté, sa voix n'est pas hardie.
Il a peur; retenu dans sa pose engourdie,

Il vit sans s'évader de lui, froid, ténébreux,
Et sa douleur l'enclôt d'un égoïsme affreux.
Lorsqu'il croit respirer un moment, implacable,
Pleine de ses tourments, sa mémoire l'accable,
Et pour lui, tant il est d'angoisse hérissé,
Tout ce qu'il a souffert n'est jamais du passé.
Son désespoir muet s'allonge sur sa bouche;
Tout le blesse parfois, parfois rien ne le touche,
Et, tandis qu'il est là, pâle, étrange, endormi,
Son absence sinistre effraye son ami.
On croit voir dans ses yeux son âme qui se noie...
Les papillons, partout, comme affolés de joie,
Flottaient sur les massifs et sous les verts arceaux
Ainsi qu'un paon splendide envolé par morceaux,
Et, là-bas, l'horizon montait et la lumière,
Foudre sur nous, n'était au loin qu'une poussière,
Et chaque œillet distinct s'ouvrait, les fleurs riaient :
Il s'écartait des fleurs qui le contrariaient.
Morose, il écoutait sa plaie intérieure
Souffrir, comme on écoute une source qui pleure :
En lui tombait toujours sa goutte de chagrin.
Et vainement, d'un ton que je rendais serein,
Je parlais : il restait malgré moi solitaire,
Car une maladie est toujours un mystère.
Il ne prenait point part au jour et dans sa nuit
Il se tenait captif, enveloppé, séduit;
En lui régnait un soir qui n'attendait pas l'autre.
Je disais : « Vois là-bas comme l'âne se vautre;
Tu ne peux pas nier que la vitre reluit... »
Sa maladie était entre le monde et lui.
Il ne se baignait pas, malheureux, dans les choses;
Son regard retombait avant d'atteindre aux roses;
Il demeurait frustré, séparé du plaisir;
Sa main n'était pas libre et ne pouvait saisir
Les fleurs dont la beauté nous plaît et nous rassure :
Les blessés ont leurs doigts liés à leur blessure,
— Et le soleil, toujours ample, au centre des cieux
Régnait, mais il était aboli dans ses yeux.

III

AUTRE MALADE

Comme je fais souvent, je tenais une rose,
Et, distant, je laissais les gens parler entre eux ;
Je m'inclinais parfois sur la fleur grande éclose,
Et nous nous suffisions comme deux amoureux.

Le ciel apparaissait égayé par les branches :
C'est alors qu'il survint, de son pas entravé,
Avec ses yeux ternis, avec ses mains trop blanches,
Son désespoir discret et son geste énervé.

Il me dit : « Je ne sens que l'affre coutumière ;
Elle s'applique à moi comme un serpent jaloux ;
Mais, si rien ne m'atteint de cette ample lumière,
Je m'imagine bien que ce doit être doux.

» Ainsi qu'un mendiant qui soupçonne une fête,
Mais qui reste dehors par le froid garrotté,
Je devine, malgré ma constante défaite,
Le bonheur surprenant de ce beau jour d'été.

» Explique-moi : c'est vrai, dis-le, qu'il est superbe
De marcher sur les prés de pourpre et qu'au ravin
Tout embaume et que rien qu'en respirant de l'herbe
On se sent offusqué d'un nuage divin?

» Moi, pourtant, je succombe à ma détresse intime :
Pour me frustrer du ciel, du jour, du jardin chaud
Et de tout ce bonheur qui semble légitime,
Le mal intérieur est pire qu'un cachot.

» Mon âme quelquefois, au malaise vouée,
Vole un peu de plaisir qu'elle n'ose employer,
Et ma petite joie est comme une bouée :
Je sens, en la lâchant, que je vais me noyer.

1er Novembre 1907.

» Mais la souffrance enfin corrompt celui qui souffre
Et qui, dénaturé, haineux et contracté,
Blasphème, et, dans son lit plus terrible qu'un gouffre,
Préfère affreusement son mal à la santé ;

» Sa maladie alors devient presque son vice :
Aussi moi, puisque rien ne peut me secourir,
Avant qu'un tel poison sur mon âme sévisse,
C'est pour mon propre honneur que je voudrais mourir ! »

— Il tremblait ; et j'aurais voulu qu'un ciel morose
Absorbât le soleil et son cruel éclat ;
Mes doigts comme honteux répudiaient ma rose ;
Alors il m'a compris et m'a dit : « Garde-la.

» Garde-la. Venge-moi. Vers la joie ample et vive
Je te délègue, moi, qui demeure à l'écart ;
Et cours vite au banquet dont la douleur me prive
Et souviens-toi de moi pour y prendre ma part.

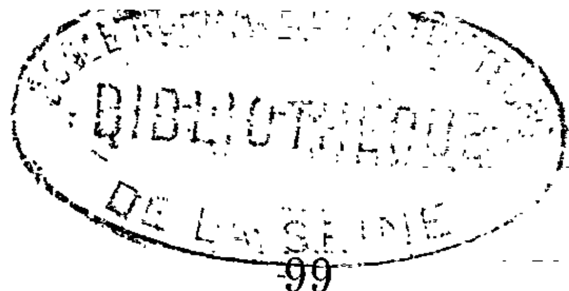
» Il faut être joyeux pour tous ceux qui sont tristes :
Du hideux Océan des douleurs, d'où ne sort
Que l'âme des amants ou celle des artistes,
Il faut sauver la joie ainsi qu'un grand trésor... »

C'est ainsi qu'il parlait, généreux, lui qu'inonde
Sa pâleur, et, navré de ce que j'entendais,
J'aurais entre ses mains voulu jeter le monde
Et je ne pouvais rien et je le regardais.

IV

LA VIE A DEMEURE

Tu maintiendras tes jours dans la même demeure,
Et tu devras, cloîtré dans un repos d'argent,
Récréé par sa voix mais sans qu'elle te leurre,
Toujours au même lieu goûter le vent changeant.



Les risques sont trop grands pour celui qui déloge :
Vis en paix; il paraît moins dur et plus serein,
Tant qu'on ne le connaît que par la même horloge,
Le bruit que fait le temps de son gosier d'airain.

Sans éclat, alterné de bois et de culture,
Ton pays est en ordre ainsi que ta maison;
Comme un corps vigoureux que serre une ceinture,
L'âme se fortifie en un même horizon.

Si tu pars, emporté par le hasard farouche,
Tu sentiras, errant et comme châtié,
Le pain d'un autre blé résister dans ta bouche;
Ton enclos te nourrit avec plus d'amitié.

Tu goûtes mieux les fruits lorsque tu connais l'arbre ;
Tu les sens dédiés à tes dents : laisse donc
Le stérile étranger pour qui tout est de marbre
Se piquer à l'épine et se couper au jonc.

Fais pousser, attentif comme un homme aux écoutes ,
Les plantes que ton œil vient choyer et soigner,
Et tu ne voudras plus t'égarer sur les routes :
La racine des fleurs retient le jardinier.

Le printemps et l'été, pour que tout s'en abreuve,
Accourront, débordant parmi les frondaisons,
Et, comme un homme tient dans sa main l'eau d'un fleuve,
Dans ton étroit jardin tu tiendras les saisons.

On est harmonieux quand on vit à sa place ;
Celui qui fuit sur l'onde ou court vers un désert
Fatigue l'univers et lui-même se lasse
Et son bruit imprudent dérange le concert.

Vis soumis, bannissant l'audace et la tempête :
Le péril près de nous est subtil et rampant ;
Il ne menace pas les actes qu'on répète,
Mais tout geste nouveau réveille ce serpent.

Leur uniformité rend tes heures plus sûres,
Et, laissant les hasards à celui qui conquiert,
Lorsque tu sortiras, comme dans des chaussures
Tu remettras tes pieds dans leurs traces d'hier.

Quand, sur les bons chemins dont aucun ne dévie,
On repasse souvent sans hâte et sans rancœur,
Cette facilité des routes simplifie
Le labyrinthe amer que l'on a dans le cœur.

L'habitude à nos jours prête un charme modeste :
Tout s'accommode à nous, le pays endormi,
Les passants, le voisin avec sa vieille veste ;
L'homme qu'on voit souvent devient presque un ami.

On amortit en soi ses désirs, on s'arrête,
Et, sous le ciel où flotte un pigeon langoureux,
On accomplit, avec une rigueur discrète,
Tous les renoncements qu'il faut pour être heureux.

Tu laisseras, à l'heure où l'ombre en sa magie
Vient suspendre le monde et semble à tout surseoir,
L'hirondelle qui, brusque, au ciel se réfugie,
De ses cris insistants percer la paix du soir ;

Comme un navigateur sur une petite île
Enfonce, ambitieux, les drapeaux de son roi,
La nuit viendra planter, conquérante inutile,
Les constellations altières sur ton toit.

Ce grand soleil, à qui l'aurore fait un cintre,
Et qui traîne avec lui les mondes emportés,
Tout le jour, changera de place, comme un peintre,
Pour voir ton logis mieux et de tous les côtés ;

Les rêves de tes nuits seront tes seuls voyages ;
Après t'être égaré sur leur fleuve vermeil,
Chaque matin, quand l'air rajeunit les feuillages,
Tu sauras sans regret débarquer du sommeil.

Celui qui s'en alla, s'il revient vers sa porte,
Même riche, ne peut plus être heureux et coi :
Car un charme se mêle aux trésors qu'il rapporte ;
Il dépérit près d'eux, manquant d'on ne sait quoi.

Le voyageur s'expose, il se perd, il frissonne...
Reste, n'ébranle pas ta vie, et, clandestin,
Tiens caché ton bonheur sans que nul le soupçonne :
Ta petite maison t'abrite du destin.

V

LE DOUBLE AUTOMNE

— PLAINTE D'UNE FEMME —

L'air resplendit ; les fruits tombent sans qu'on les cueille ;
Chaque arbre en ce grand feu brûle séparément
Et pour forme de flamme a sa forme de feuille :
Automne, ne peux-tu t'arrêter un moment ?

Tu t'enfuis : on voudrait croire que tout demeure,
Que ce fragile éclat pourra se conserver,
Mais comme dans l'air vide on entend sonner l'heure !
Comme l'oiseau qui vole a l'air de se sauver !

Je voudrais découvrir une prune encore verte :
Non ! je reste immolée au milieu des fruits mûrs,
Et, sous trop de beauté dont je suis recouverte,
Je sens avec horreur mes dénûments futurs.

Mes yeux sont désolés de me voir si complète ;
Ma tempe est plus superbe et mon sourcil plus fin,
Hélas ! et c'est pourquoi je souffre et je halète,
Dans ma perfection où je sens une fin.

Ma jeunesse, que j'ai prise pour ma nature,
Enchantait autrefois tous mes jours gais et sains,
Et restait dans mes bras comme en une ceinture
Et, quand je les ouvrais, demeurait sur mes seins.

A présent, chaque instant m'égratigne; sans lutte,
Chacun emporte un peu de moi, de ma couleur.
Je donne du butin à la moindre minute;
Comme le temps fuit vite! Il fuit comme un voleur.

Tout mon naïf orgueil s'en va par une ride :
Nul ne l'a vue encor, mais je sais que je l'ai.
Sur ma chair, par moments, passe une haleine aride;
Je porte ma beauté comme un vase fêlé.

Je sens que ma beauté n'est plus sincère : blême
Je n'ose pas bouger, courir ou me courber;
C'est un masque fragile et ce n'est plus moi-même;
J'ai peur en remuant de la faire tomber.

Je ne mérite plus de l'avoir; je vous touche,
Beaux cheveux dont l'éclat ne s'est pas amorti,
Et je profite encor de mon ancienne bouche,
Mais mon ancien sourire en est déjà parti.

Quelquefois je voudrais m'abuser; puis j'ai honte
Et me scrute moi-même afin de tout savoir :
Lorsque dans un miroir il faut que je m'affronte,
J'y fouille mon image ou je n'ose la voir.

On regrette déjà ce qu'on possède encore;
La femme que je vois dans ma glace, au milieu,
Blonde, et que son ardeur pathétique décore,
Est belle, mais elle a l'air de me dire adieu...

Pourtant je n'eus jamais tant de gloire et de fièvre
Qu'il en vient dans mon sang maintenant s'épancher;
Mon cœur monte et déborde en moi; comme une lèvre
Toute ma chair frémit dès qu'on va me toucher.

Je crois m'évanouir lorsque je me remue;
Mes vêtements me sont proches comme des draps;
Par l'accent de ma voix je suis moi-même émue;
Je sens mon propre poids peser à mes deux bras.

Quand je me penche un peu, quand je marche flexible,
Au jardin qui pour moi n'eut jamais tant d'odeur,
La forme de mon corps m'est tout le temps sensible
Et comme dans un bain je vis dans ma tiédeur.

Le geste que je fais me parcourt tout entière
Et, quand je suis ici, gisante avec langueur
Dans ces fleurs qui me font une rouge litière,
Mon moindre mouvement monte jusqu'à mon cœur.

Les ans que j'ai vécus reviennent dans mon âme
Et, pressée au milieu des souvenirs touffus,
Suffocante, pareille à quelqu'un qui se pâme,
Je suis pleine à la fois de tout ce que je fus.

J'ai l'air d'un grand trophée au-dessus de moi-même;
Si belle, je veux vivre et je le peux encor :
Que d'hommes m'aimeront pourvu qu'un homme m'aime!
Mais je n'ai qu'un instant pour livrer mon trésor.

C'est ma voix, non mes mots, que je veux qu'on écoute;
C'est à mes yeux qu'il faut répondre, et, sans tarder,
Dans mon suprême don je me donnerai toute :
N'ayant plus d'avenir, je n'ai rien à garder.

Je te supplie, Amour, je veux être ta cible;
Je t'ai banni jadis peut-être, Amour puissant;
Mais, tu le comprends bien, tant qu'on te sait possible,
On vit toujours de toi, même en te repoussant;

Ton idée est toujours présente, on en profite;
On rêve des baisers qu'on n'a pas acceptés...
Mais maintenant il faut que tu m'enflammes vite;
J'ai peur de ton refus, non de tes cruautés.

Je m'offre à tous tes coups, à ta fureur insigne :
Le raisin dans la cuve accepte de souffrir,
Mais non pas de rester dédaigné sur la vigne;
La grappe veut saigner, mais ne veut pas pourrir.

Je veux finir en cendre et non pas en poussière ;
Je veux brûler ; mon sang s'impatiente et bout,
Et, j'aurai, quand viendra la ruine dernière,
Sur mon âme écroulée un souvenir debout.

Ah ! mon cœur se renverse à l'odeur d'un calice ;
Cet air tout traversé de parfums et ces fleurs
Et ces jardins me font un fastueux supplice ;
Les sanglots des pigeons causent presque mes pleurs.

Automne, je le sens dans mon angoisse intime,
Tu m'élèves sur toi comme sur un autel,
Et j'y suis la déesse et j'y suis la victime
Et je péris bientôt de ton culte cruel.

Dans la rose qui meurt je sens que je m'effeuille,
Comme un débris de moi je vais la ramasser ;
Je tiens timidement les glaïeuls que je cueille ;
Tout ce qui va mourir, je crains de le blesser ;

Je n'aurais pas voulu broyer ces feuilles mortes
Qui tombent sous mes pieds comme des cœurs séchés ;
L'arbre cède trop vite aux brises les moins fortes ;
Les pampres au sarment sont trop mal attachés...

Hélas ! je suis la seule à ne pas me soumettre :
La treille sans courage éclaircit son feston,
Et j'espère encor vivre, et j'attends, et peut-être
Ce que je crois l'attente est déjà l'abandon !

VI

L'AMIE

Avec tant de beauté vous serez mon amie :
Je devrais, animé par un plus grand espoir,
Éveiller dans l'amour votre grâce endormie ;
Mais je crains de vous perdre en voulant vous avoir.

. . . . . .

Même si je vous ai, je dois vous perdre ensuite,
— Au lieu qu'ainsi, par vous chaque jour attendu,
Je ne redoute plus le temps, et dans sa fuite
Il n'emportera pas mon bonheur assidu.

Et nous vivrons unis sans pourtant vivre ensemble,
D'accord, et du commun des hommes retranchés,
Et devinant chacun l'autre qui lui ressemble,
Et liés pour jamais sans nous être touchés :

Chacun de nous étant doux et pourtant sévère,
Tendre mais attentif, sensible et limité,
Notre amitié sera comme un vase de verre
Qui semble défendu par sa fragilité.

Notre amitié sera plus pure que nous-mêmes;
Nous la préserverons, sentiment éclatant,
Des mensonges, des cris, des plaintes, des blasphèmes,
Comme le cygne intact enchâssé par l'étang.

Nous cacherons tous deux, innocents et complices,
Ce délicat trésor qu'un rien nous souillerait,
Car c'est, au fond du cœur jaloux de ses délices,
Ce qu'on a de plus pur qu'on tient le plus secret.

Quand la pâleur de l'air semble absorber la terre
Et que le monde enchante à la fois et déçoit,
Le soir, à l'heure instable où tout prend du mystère,
Vous seule alors voudrez n'en pas avoir pour moi :

L'ombre met dans la chambre une douceur hagarde
Et baigne tout d'un charme à ce point captieux
Que je peux presque, ému, lorsque je vous regarde,
Croire que votre voix m'arrive de vos yeux;

Je sens en moi l'écho de ce qu'elle va dire;
La dernière lueur s'arrête à vos cheveux;
Et l'on se livre alors au bonheur de sourire
Et le geste qu'on fait ébauche des aveux.

. . . .

L'instant du crépuscule est un royaume immense :
Quand le regard s'éteint, on sent l'âme qui naît,
Et l'on croit presque voir dans la nuit qui commence
S'évader les objets que le jour enchaînait.

Séduits et désarmés, toute l'âme crédule,
Nous laisserons, ainsi, sans même nous mouvoir,
Le temps s'évanouir autour de la pendule
Qui ne peut mesurer les minutes du soir...

Fleurissez désormais, vivez superbe et grande,
Triomphez, provoquez les yeux comme un flambeau :
Je ne chercherai pas d'offre dans cette offrande;
Votre beauté pour moi ne sera qu'un tableau.

Ne pas tout accomplir, c'est garder quelque chose;
Je laisserai vos mains, sans poids et sans efforts,
Par leurs gestes heureux qui déplacent l'air rose,
Célébrer longuement leur culte à votre corps;

Je laisserai vos doigts luire avec transparence,
Votre bouche interdite éclore et s'aviver;
Et, si j'en souffre un peu, je tiens à ma souffrance :
C'est être délicat que savoir se priver.

Nul corps, je le sais bien, n'a la splendeur du vôtre;
Il rayonne, lui seul, comme un trésor ouvert,
Mais dans ce grand trésor vous en cachez un autre
Que je veux posséder, moi qui l'ai découvert.

Le vaniteux amant sent toujours sa maîtresse
Résider, nue et chaude, entre ses doigts serrés;
Mais rien n'aura trahi notre intime tendresse;
Je ne saurai jamais combien vous m'aimerez.

Je n'en serai pas fat, n'en ayant pas de signe,
Et, pleins d'un sentiment que rien n'a dévoilé,
Nous garderons tous deux, loin d'une emphase indigne,
L'orgueil d'en être sûrs sans en avoir parlé.

Ma vie obtient de vous sa grâce et ses parures;
J'ai choisi l'amitié pour vous y retenir
Et pour vous garantir à mes heures futures :
Car j'ai besoin de vous dans tout mon avenir.

Le fleuve de l'amour disparaît dans du sable
Et c'est en un désert qu'expirent ses flots courts;
Modeste, l'amitié demeure intarissable :
Jamais on ne s'y noie et l'on y boit toujours.

VII

ODE A LA SOLITUDE

Le grand courage, c'est de s'affronter soi-même;
J'éprouve, à me saisir,
A ne plus voir de gens, même pas ceux que j'aime,
Un étrange plaisir.

Mes jours débarrassés et sans inquiétude
Sont longs jusqu'aux longs soirs;
Je me retrouve en toi, sans cesse, ô Solitude,
O palais de miroirs!

Solitude, le sot craint ton poids qui l'assomme;
En toi tout est clarté,
En toi tout apparaît, seul rendez-vous de l'homme
Avec la vérité!

Mon faste intérieur s'épand; comme une reine
Mon âme se produit
Et veut, uniquement pour espacer sa traîne,
Tout cet ample aujourd'hui.

Je me donne à moi-même une calme audience,
Mon esprit se reçoit;
A la ville, où tout est hâte, trouble, démence,
On vit absent de soi,

Sans avoir de pensée on use son langage;
Ici, plein de vertus,
Je viens, je suis content, mon rythme se dégage
Quand les bruits se sont tus.

Je vois bondir l'aurore et le couchant décroitre,
Le jour m'a visité,
Et, pour mieux m'agrandir, je me suis fait un cloître
De cette immensité :

Je vois la mer au loin, les bergers, les voyages
Des bœufs et des ânons,
Et l'air sonne et le vent qui pousse les nuages
Semble faucher des monts...

A la ville, mon temps était un marbre en miettes;
Loin de l'ennui passif,
Ici, majestueux dans mes heures muettes
Mon temps reste massif.

Il faut bien de ce bloc tirer une statue :
Je travaille, constant;
Et l'ombre maintenant s'est partout abattue,
Minuit sobre s'étend.

Dans ma maison béante où nul bruit ne s'élance,
Seul, plus fort que les cris,
Direct, impérieux, retentit le silence;
Je travaille, j'écris.

Les hommes m'enfermaient, jaloux, piètres et mornes;
J'étais dans un linceul,
Et je leur ressemblais, mais je n'ai plus de bornes
Si je m'enferme seul.

Je suis comme un caillou qui devient une étoile;
Et, beau de fixité,
Sec, splendide, cruel, j'éclate et me dévoile
Avec sérénité.

Je deviens pour moi-même un fabuleux empire;
Et, de tout désuni,
Je me sens, dans l'orgueil énorme que j'aspire,
Tyran d'un infini.

Dans mon extase, après les rougeoyants désastres
Où le soir se meurtrit,
Songeur démesuré, je sens vibrer les astres
Au bout de mon esprit.

Solitude, c'est toi qui me rends intraitable
Et qui, pour mon plaisir,
La nuit, lorsque j'écris, viens poser sur ma table
Ton sauvage élixir;

Lorsque sur le pays l'ombre tombe assénée,
Pour me rendre vainqueur
C'est toi qui viens heurter, bacchante forcenée,
Ta cymbale à mon cœur;

C'est toi qui viens, la nuit, tandis que ma bougie
Hésitante pâlit,
Pleine d'austérité, de science et d'orgie,
Danser devant mon lit!

J'ai tout quitté, c'est pour tout saisir davantage :
Tu viens, et, par ton soin,
Solitude aux grands dons, je jouis sans partage
De ce que je n'ai point;

Excessive, tu viens dilater sans limites
Mon cœur impétueux,
Comme tu vins jadis enivrer les ermites,
Ces grands voluptueux.

Je suis pareil au feu, je suis pareil au marbre;
Je vis âpre, éveillé;
Jaillissant en tous sens, mon âme est comme un arbre
Que l'on n'a plus taillé.

Je me sens à la fois lyrique et lapidaire ;
Et, prêt à déborder,
Dans les effusions où rien ne me modère
Je veux tout commander.

Je n'ai plus de repos, de trêves ni de sommes,
Je sens brûler mon œil,
Et je vais maintenant retourner chez les hommes
Tout hérissé d'orgueil.

Je retourne vers eux, mais je n'ai plus leur taille :
Je me suis découvert,
Et mon cœur provocant, tout empli de bataille,
Est un soleil ouvert ;

On ne met pas de chaîne au feu, qui danse et vibre,
Par lui-même animé :
Je brûle et désormais je suis sûr d'être libre
Si je suis enflammé !

VIII

LE TRAVAIL

Je travaillais. Sans voir la table, l'encrier,
La chambre, je parlais, j'étais près de crier
Et je tenais les mots comme par leurs crinières ;
En moi se délivraient mes forces prisonnières ;
Je marchais, affrontant l'espace, forcené,
Fier : car être inspiré, c'est être déchaîné,
Car on est entravé quand on n'a pas de joie,
Car loin de tout ce qui gêne, amoindrit, reploie,
Loin de l'ennui banal où l'on vit garrotté,
Tous les enivrements sont de la liberté.
Je sentais en moi croître et devenir sacrée
Cette irritation qu'on a lorsque l'on crée ;
Je sentais des rayons qui me sortaient des doigts.
Incessamment un vers dans les cris de ma voix

. . . .

Éclatait, lumineux, calme, extraordinaire,
Comme un astre enfanté dans le bruit d'un tonnerre.
Mon esprit s'emplissait de tempête et d'efforts
Et, de ses profondeurs arrachant ses trésors,
M'offrait, comme une mer auguste qui déferle,
Au bout de tous ses flots son corail et sa perle.
Je vivais tellement que je croyais mourir.
J'aurais voulu chanter, danser, lutter, courir,
Et, sentant mon cœur ivre et ma tempe fréquente,
J'étais comme un guerrier et comme une bacchante.
Un orgueil absolu m'emportait. Comme un vol
De cygnes, en passant au zénith, sur le sol
Laisse tomber d'en haut ses ombres dispersées,
Ainsi, fières, planaient mes splendides pensées;
Leur aile en s'éployant remuait les clartés.
Et les mots noirs semblaient, nerveusement jetés,
L'ombre, sur le papier, de ces oiseaux sublimes.
Tout m'était révélé par le contact des rimes,
Et j'aspirais le ciel magnifique, debout
Dans mon enthousiasme où j'enveloppais tout.
Inventer un grand vers, c'est embrasser le monde,
C'est s'emparer des fleurs, des monts, de ce qu'inonde
Le jour, de tous les cœurs comme de tout le ciel,
La poésie étant l'amour universel.
Sans nul trouble, assuré déjà de mes victoires,
Je blessais par mon vers les futures mémoires,
Et, tranquille, laissant tout mon orgueil hennir,
J'étais comme un archer qui vise l'avenir :
Je l'atteins, et c'est lui que ma strophe pénètre.
Le Dieu qui vit en moi remplissait tout mon être ;
Exclusif, occupant ma poitrine avec bruit,
Il expulsait de moi tout ce qui n'est pas lui.
Rien n'osait entraver ma force ardente et gaie,
Et, comme un souverain fier de battre monnaie
Et d'imposer à l'or un nom qui soit le sien,
J'exerçais sur les mots mon droit régalien.
Innombrables, les vers naissaient de mon délire.
J'écrivais ; mais, pour un que je pouvais écrire,
Mille au-dessous de lui périssaient, sans flambeaux,
Obscurs et qui sans doute auraient été très beaux,

Mais au plus beau d'entre eux offerts en hécatombe.
Pâle, j'étais pareil à quelqu'un qui succombe.
Ce n'étaient pas alors des souvenirs étroits
Qui m'assiégeaient, non! tout m'obsédait à la fois,
Tous mes rêves, tous ceux que j'oublie ou que j'aime,
M'entouraient, me cernaient, réclamaient un poème,
Et, vagues, mais jetant tous vers moi leurs appels,
Déjà vivants, voulaient devenir éternels.
Ils criaient : « Hâte-toi! chaque instant nous dévore;
Fixe chacun de nous avant qu'il s'évapore;
Ton art peut nous sauver, nous sacrer, nous saisir.
Nous entends-tu? Chacun te dit de le choisir
Et te fait le serment de ses beautés futures.
Tu dois bien reconnaître en nous tes créatures :
Le sort que si souvent tes rêves ont reçu,
Sans pouvoir l'obtenir l'aurons-nous aperçu?
Devrons-nous retomber, ne pas laisser de trace?... »
Créateur éperdu, je leur demandais grâce;
Je leur disais : « Pitié! retenez vos assauts :
Je suis comme un chasseur qu'étouffent les oiseaux;
Si vous m'encombrez tous, je ne peux plus rien faire;
Ne tourbillonnez pas devant mon art sévère!... »
Je travaillais; j'étais tenace, transporté,
Hagard, mourant d'extase et plein de volonté :
C'était ce grand labeur des vers, amour et lutte...
Mais dans ce chaos d'or, ces cris, cette dispute,
Ce fracas innombrable et sans cesse élargi,
O bien-aimée, alors ton visage a surgi
Pâle, tranquille, avec cet orgueil qu'on devine;
Je suis resté frappé d'une stupeur divine,
Et, sache ton pouvoir maintenant, mon esprit
S'arrêta : ce jour-là, je n'ai plus rien écrit.

ABEL BONNARD

LA RÉFORME NAVALE

L'état de notre marine est inquiétant; plusieurs s'en préoccupent et se demandent comment on pourrait la restaurer? Je crois le savoir. Et je veux le dire ici, parce que, dans une démocratie, aucune réforme importante n'est réalisable, sans le concours de l'opinion. Cette constatation paraît des plus décourageantes, quand on n'ignore pas que notre marine a toujours souffert de l'indifférence nationale. Mais il est permis de penser qu'un revirement se produirait, si deux notions s'implantaient dans tous les esprits : la première est que l'étude des questions maritimes est intimement associée à nos soucis quotidiens d'ordre extérieur, intérieur et économique; la seconde est que les solutions essentielles sont fournies par l'interprétation logique de faits que chacun peut contrôler.

L'apport de connaissances techniques qu'exigent les discussions sur le matériel naval est très grand; il devient rudimentaire lorsqu'il s'agit de réglementer la vie de la marine, la forme, l'intellectualité et le caractère de son personnel. Une documentation facile à constituer et un appel incessant à la raison permettent à quiconque s'intéresse aux affaires de son pays de contribuer efficacement au relèvement de notre marine. Telle est, du moins, ma conviction. Et j'ai tenu à l'affirmer, dès l'abord.

*
* *

Comme la mise en train d'une machine, l'administration centrale du ministère de la Marine doit provoquer, au moment opportun, le déclanchement des autres rouages maritimes et coordonner ensuite leurs actions. Dans les deux cas, un vice de montage ou de construction se répercutera sur l'ensemble, dont l'effet utile pourra devenir très médiocre et même nul. Ce rôle capital et continu des services centraux invite à les doter des deux qualités les plus propres à en garantir le fonctionnement : la simplicité et la robustesse. Pour déterminer l'agencement de cet organe directeur, il faut, en outre, tenir compte des exigences politiques, c'est-à-dire réglementer l'intervention d'un ministre forcément instable et faire pourtant que son autorité soit toujours effective. Il n'importe pas moins de s'incliner devant les nécessités militaires : à travers tous les changements ministériels, il faut éviter des soubresauts qui disloqueraient notre puissance navale. Comment concilier ces besoins contradictoires?

Personne ne devrait méconnaître l'avantage de placer un membre du Parlement à la tête du département de la Marine. Le recours à un délégué de la nation est seul conforme, sinon à la lettre, du moins à l'esprit de notre constitution. Voudrait-on le contester, qu'un argument pratique, extrait du *Journal officiel*, en dissuaderait aussitôt. Depuis une vingtaine d'années, la répugnance d'une fraction de la majorité pour les ministres militaires s'y étale et revêt parfois une forme très vive. Fondée ou non, cette prévention existe actuellement. Quiconque souhaite de simplifier la tâche gouvernementale est ainsi conduit à préconiser le choix d'un civil. Si l'on ajoute que, nouveau venu dans les affaires publiques, un marin n'aura, d'ordinaire, aucune influence personnelle sur les représentants du pays et qu'il peut fort bien, quoique excellent technicien, être dépourvu du don de la parole et ignorer la procédure parlementaire, on voit combien il lui sera difficile de gouverner.

Non moins que la marine, les marins eux-mêmes pâtiraient de leur élévation accidentelle au rang de ministre. Dans tous

les postes qu'il occuperait ensuite, un officier serait, inévitablement, poursuivi et gêné par les amitiés et les inimitiés politiques que lui vaudrait son passage au pouvoir. Vis-à-vis de ses pairs, la fausseté de sa situation aurait des conséquences encore plus fâcheuses : s'il redressait énergiquement leurs erreurs, l'avenir se chargerait souvent de le lui faire regretter; si, par prudence, il approuvait systématiquement tous leurs actes, l'intérêt général pourrait, je crois, se trouver compromis. Un autre danger ne tarderait pas à se manifester. La perspective d'être ministre un jour ou l'autre ferait éclore des candidatures qui, pour aboutir, devraient se ménager des intelligences dans le Parlement. L'ambition aidant, certains y songeraient dès l'École navale. Chaque groupe et sous-groupe politique aurait ainsi une clientèle d'officiers de tous grades, dont l'effectif varierait d'ailleurs très régulièrement avec ses chances de succès.

Le joli cadeau à offrir à notre armée de mer! Et pourquoi? Certainement pas pour satisfaire un principe : l'incompatibilité des fonctions ministérielles et de l'état militaire est, à la fois, une tradition royale et une nouvelle affirmation de la suprématie du pouvoir civil. Reste un prétexte : l'insuffisance technique des non professionnels.

C'est un thème inépuisable de plaisanteries faciles. En toute équité, un Colbert s'impose à notre admiration ; les intentions et certains actes d'un Seignelay, d'un maréchal de Castries, d'un Théodore Ducos méritent aussi des louanges. Mais, parmi les ministres qui ont exercé une action réelle sur la marine, quel marin citer? Pas un, hormis Decrès, — remarquable organisateur de nos plus cruels désastres, amiral assez inconscient pour confier le commandement d'une armée navale au Villeneuve d'Aboukir, ministre d'un sens moral assez oblitéré pour s'efforcer de réaliser des projets qu'il jugeait parfaitement déraisonnables [1].

1. S'il faut en croire Marmont : «.... L'empereur est fou, tout à fait fou, et nous jettera tous, tant que nous sommes, cul par dessus tête, et cela finira par une épouvantable catastrophe... Et là-dessus il me développa ses idées, en me parlant de la bizarrerie des projets de l'empereur, de leur mobilité et de leur contradiction, de leur étendue gigantesque, que sais-je? » — Extrait d'une conversation entre Decrès et Marmont (1809), d'après M. Lacour-Gayet (*Histoire maritime de la France. — La Révolution et l'Empire*).

Aucune qualité intellectuelle — et l'unique ministre de la Marine du premier Empire en eut beaucoup — ne saurait compenser cette faiblesse morale. Sans se douter que la condamnation visait son collaborateur maritime, Napoléon lui-même nous l'a dit dans ses *Mémoires* : « ... Tout général en chef qui se charge d'exécuter un plan qu'il trouve mauvais et désastreux, est criminel ; il doit représenter, insister pour qu'il soit changé, enfin donner sa démission plutôt que d'être l'instrument de la ruine des siens[1] ».

Aux enseignements d'un passé déjà lointain, d'autres faits, de date très récente, apportent leur appui. Qui donc a pourvu la marine d'un état-major général — organe essentiel de la préparation à la guerre, — d'une section technique — seul moyen pratique d'enrayer la construction d'une flotte d'échantillons et, par suite, d'assurer la mobilisation, — d'une Commission permanente des essais — dont l'absence privait le ministère d'une documentation complète et uniforme? Pouvons-nous oublier que nous sommes encore redevables à un civil d'une répartition des services fondée sur la notion des nécessités militaires et non plus seulement sur la notion des commodités administratives et de la nature des dépenses? N'en est-il pas de même pour la création d'une École supérieure de marine, pour la vérification de l'endurance de nos nouveaux bâtiments, pour l'organisation d'une École d'application de tir à la mer... ? Excellentes, en principe, ces mesures n'ont pas été suffisantes, à coup sûr. Les auteurs de nos trop rares progrès maritimes n'en sont pas moins des ministres civils.

Et, si l'on objecte que ces réformes partielles n'ont pas empêché nos rivaux de prendre une grande avance sur nous[2],

1. Cette affirmation surprendra quelques Français, qui s'imaginent, on ne sait pourquoi, que passivité et discipline sont synonymes. Entre les deux termes, la différence est si grande que Napoléon n'a pas craint d'écrire : « ... Un ordre militaire même n'exige une obéissance passive que lorsqu'il est donné par un supérieur qui, se trouvant présent au moment où il le donne, a connaissance de l'état des choses... »

2. « En ce qui concerne l'administration..., il existe dans la marine française des vices qui se répercutent depuis des siècles ; on trouve encore dans les arsenaux des règlements et des institutions qui avaient une valeur il y a cent ou trente ans, mais qui maintenant sont plutôt préjudiciables. » (Comte Reventlow, directeur de *Ueberall* — Extrait des critiques publiées par l' « Institut international de bibliographie sociale » de Berlin.)

« Il est impossible... de ne pas constater que la marine française est la

il faut remarquer aussi que des obstacles, ailleurs inexistants, entravaient nos dirigeants : beaucoup de préjugés répandus dans tous les milieux ; le manque d'esprit de suite qui est notre plus dangereux travers national ; un conservatisme somnolent, dont l'accouplement paradoxal avec notre tempérament révolutionnaire nous vaut, trop souvent, de préférer aux actes certains passe-temps, de plus en plus audacieux, bien entendu, mais toujours purement intellectuels. Nous avons ainsi passé des années à bâtir des marines idéales et à oublier, en rêvant à l'avenir, le souci d'améliorer le présent par des progrès plus modestes, que nous voyions s'accomplir dans notre voisinage immédiat. Ajoutez-y la prétention que nous avons toujours gardée de morceler un problème indivisible et de le résoudre sans unité de vues.

Honnêtement, si l'on veut expliquer la déchéance de notre marine, on doit s'en prendre à ces causes générales et non incriminer telle ou telle individualité, telle ou telle collectivité. Chercher un bouc émissaire serait aussi inique et vain que de reprocher à nos ministres, en général, un manque de compétence.

Chacun admet l'impossibilité de réaliser un programme naval sans le secours de connaissances professionnelles, qui varient suivant les époques et qui sont très étendues de nos jours. Mais lorsqu'il s'agit de discerner les principaux besoins de la flotte et de charger les techniciens d'exécuter des « directives », l'éclat de cette évidence s'atténue beaucoup. Ainsi s'explique un usage courant chez les Anglais, gens pratiques : normalement, leur Amirauté a pour chef un civil. Dans les dix dernières années, en particulier, aucun marin n'a exercé les fonctions de Premier Lord ; jamais, pourtant, les progrès militaires ne furent plus marqués. Le fait qui résume et carac-

plus conservatrice du monde et qu'en France les conceptions maritimes sont (aujourd'hui) considérablement en retard sur celles qui ont cours dans notre presse, depuis neuf ans, et que l'amirauté admet depuis trois ans. » (*The Athenæum*, 21 avril 1906.)

Il serait facile de multiplier les citations. Quoique plus aimables que beaucoup d'autres, celles-ci sont, je pense, assez explicites pour rassurer ceux des Français qui, par crainte de renseigner les étrangers sur notre situation, voudraient organiser la conspiration du silence autour de notre marine.

térise les transformations opérées par Lord Selborne et ses successeurs en témoigne hautement : ils ont su régénérer la marine anglaise.

Pour bien diriger une marine de guerre, il faut avoir des aperçus sur la constitution d'une armée navale, mais surtout du bon sens, et la ferme ambition de faire œuvre utile. Ces qualités nécessaires et suffisantes sont rares, assurément ; mais les professionnels ne les monopolisent pas. La supériorité technique étant écartée, les inconvénients politiques et moraux du recours à des ministres militaires subsistent seuls. Sans aucune hésitation, il est donc permis de conclure : notre ministre de la Marine doit être un parlementaire.

***

Mais ce ministre civil n'aura que des notions superficielles sur la plupart des sujets : il ne pourra pas résoudre les problèmes maritimes, sans l'aide de spécialistes. Comment choisir ces collaborateurs indispensables et quelle part du pouvoir leur confier? Les procédés varieront évidemment avec la personnalité des ministres. Mais, en l'absence de tout moyen pratique de diriger son département, chacun d'eux adoptera un compromis plus ou moins heureux entre deux solutions extrêmes, que l'on peut préciser en quelques mots.

Il peut arriver que le ministre émette la prétention de tout régler par lui-même. Le voilà accablé d'une besogne qui, régulièrement, est répartie entre une douzaine de directeurs, plus ou moins spécialisés, depuis des années, dans les études de leur ressort : connaissez-vous quelqu'un dont la puissance de travail soit illimitée et l'omniscience réelle ? Il faut se résigner à remettre au lendemain l'examen de certaines affaires ; peu à peu les jours de retard se muent en mois. Et, comme dans la plupart des cas il y aurait urgence à prendre une décision, toute la vie maritime se trouve paralysée. De là, sans parler d'erreurs probables dans les rares questions traitées, une situation impossible, et si visiblement que personne n'en ignore.

L'autre système sauve les apparences ; en réalité, il ne vaut

pas mieux. Avec ou sans l'appui des grands conseils de la Marine et à des nuances près, le principe est toujours le même : le ministre octroie à ses directeurs et bureaux une indépendance quasi absolue.

Ces bureaux, nul n'est plus que moi enclin à leur rendre hommage. Par son zèle, son savoir et son tact, le personnel de notre administration centrale a réussi, jusqu'à ces derniers temps, à masquer une décrépitude maritime, dont l'origine remonte à plus de trente ans, à ma connaissance : je tiens ce résultat pour un prodige. Mais que vouliez-vous que fissent des bureaux, ignorants des nécessités militaires, souvent groupés avec incohérence et plus ou moins effectivement subordonnés à des directeurs qui, tous autonomes et parfois incompétents, tiraient à hue et à dia le char ministériel? Nos bureaux administraient à en perdre le souffle. Trop harassés par le souci quotidien de démêler la vérité officielle d'un monceau de documents, ils n'ont jamais réussi à en éliminer les contradictions et les prescriptions devenues sans objet[1]. La machine maritime continuait à tourner, mais à vide. Du canon, des pavois, des tournées électorales et des revues navales : il n'en fallait pas davantage pour combler d'aise l'immense majorité des Français.

Certains plus avisés ne partageaient pas l'optimisme d'antan. Mal documentés, hypnotisés par des incidents, séduits par les sujets administratifs qui leur étaient plus familiers, ceux-là tentèrent, malheureusement, de replâtrer et non de reconstruire un édifice déjà lézardé. La clairvoyance indéniable de plusieurs ministres fut, au surplus, fort mal secondée par les techniciens, car les spécialistes et techniciens ont aussi leur part de responsabilité.

Ancrés dans la croyance que notre organisation péchait seulement par quelques détails, ils étaient incapables d'éclairer le Parlement sur les conséquences logiques de changements que, presque toujours, ils acceptaient à regret. Faute d'une entente intellectuelle entre les éléments civils et maritimes, le

1. Un exemple typique est fourni par un décret sur le service à bord et un règlement sur le service intérieur que l'on trouve dans le commerce. Il n'est pas un marin français, digne de ce nom, qui ne sache que, depuis dix ans au moins, la refonte totale et radicale de ces documents s'impose : notre état-major général n'a pas encore pu y procéder.

problème devenait insoluble : quoique indispensables, les rouages nouvellement créés étaient juxtaposés à d'autres, qui restreignaient plus ou moins leur efficacité; souvent aussi, on s'en tint à des modifications de pure forme ou ne correspondant qu'à des besoins passagers que l'on avait si incomplètement examinés que l'œuvre de la veille était caduque dès le lendemain.

Et pour annihiler encore l'effet des tentatives ministérielles, l'effort collectif du Parlement allait à l'encontre de toutes les réformes.

Réunie à une époque bien proche, et pourtant très différente de la nôtre, la commission extraparlementaire de 1894-1897 devait être influencée par nombre d'idées préconçues, dont presque personne ne discutait alors la valeur. Elle le fut d'autant mieux que plusieurs fonctionnaires, naturellement disposés à défendre des conceptions ou des traditions administratives, qui étaient sans secrets pour eux, jouèrent un rôle actif dans la rédaction des rapports.

Aussi vit-on cette commission préconiser — à l'addition près d'une section technique, dont elle s'efforçait d'ailleurs de restreindre les attributions — une administration répartie, comme celle du ministère Ducos, entre trois grandes directions : Personnel, Matériel et Comptabilité[1]. En outre, elle demandait : de grands conseils consultatifs à qui l'on réservait le rôle de « cerveau » d'un organisme dont le ministre serait l' « âme »; une organisation des préfectures maritimes très respectueuse de l'ordonnance de juin 1844; l'extension des fonctions du commissariat dans les arsenaux et établissements hors des ports; le maintien de l'infanterie et de l'artillerie, dites de marine, au département de la Marine; l'intervention exclusive des officiers généraux dans l'avancement des officiers... Elle combattit l'autonomie des directions de travaux; elle réprouva le projet de renforcer l'action du contrôle et de le rendre, à la fois, permanent et mobile; non moins explicitement, elle ne voulait ni d'une direction de la Marine marchande, ni d'un corps d'administrateurs de l'inscription maritime.

Sur tous ces points, les changements introduits dans notre

1. Idéal administratif et néant militaire, définitivement condamné par M. Lockroy.

organisation, depuis 1897, sont absolument opposés aux vœux de la commision. Voilà certes de quoi surprendre, si l'on se remémore la notoriété de ses membres, si l'on mesure le savoir et les efforts dont témoignent leurs travaux. La pression des circonstances a fait que, une à une, toutes ces vieilleries furent enfouies dans les oubliettes du passé ; la méthode suivie explique comment la commission avait eu l'idée de les exhiber une dernière fois.

La stabilité défectueuse du *Magenta* et une affaire d'approvisionnements, démesurément grossie, avaient décidé la création de l'enquête.

Aussitôt nommée, la commission se précipite à Toulon, puis dans les autres ports. Avec une patience et au prix d'un labeur également inlassables, elle recueille les doléances de tous les chefs de services. Par un sentiment issu de leur zèle et aussi d'une tradition éternelle, chacun d'eux l'entretient de ses besoins particuliers, sans s'inquiéter de ceux du voisin. Beaucoup, au surplus, ne savaient pas que, par répercussion, tel de leurs *desiderata* aggraverait encore le présent : l'organisation générale de la Marine et le fonctionnement du ministère rentraient, en effet, dans la catégorie de ces questions de principe que les « bons esprits », suivant l'ancienne formule, avaient le droit, sinon le devoir d'ignorer. De cette documentation, plus abondante que substantielle, la commission dégagea le système à appliquer dans les arsenaux et établissements hors des ports. Elle s'occupa ensuite de l'administration centrale. La majorité des enquêteurs parut se désintéresser de la flotte, de son entraînement, de la composition du personnel ; ces questions, jugées sans doute insignifiantes, furent effleurées dans des pages souvent agréables et, pourtant, déconcertantes : un lecteur non prévenu les daterait de 1870 ou, à l'extrême rigueur, de 1880... Si cette histoire vous amuse... Mais, si le désir de répéter cette vieille chanson ne nous étreint pas, il faut procéder tout autrement.



Ne serait-il pas grand temps de découvrir qu'il faut à toute entreprise humaine des principes directeurs et qu'une marine

de guerre a pour but, pour unique but, d'assurer le pays contre les risques d'une guerre navale[1]?

A ne rien celer, cette remarque, plutôt simple, est éminemment subversive : l'admettre, c'est préconiser la refonte totale de notre marine. Car il en est de notre établissement maritime comme des édifices : faute d'avoir subi à temps des réparations opportunes, un jour vient où tout croule. La perspective de laisser crouler notre marine séduit quelques Français. Plus soucieux de l'avenir, la plupart ne goûtent pas les charmes de cette solution. Ils voudraient bien renforcer notre puissance navale; ils n'osent pas créer une marine moderne.

L'œuvre est longue : il faut combiner et peiner plus de cinq ans avant l'entrée en service d'un bâtiment projeté, dix ans au moins avant d'avoir constitué notre personnel subalterne sur de nouvelles bases, plus du double, lorsqu'il s'agit des officiers... Et, par là, il apparaît que l'établissement d'un plan général de réformes, qui peut, seul, mettre un terme à nos déboires, implique une seconde nécessité : la persévérance dans l'application. C'est déjà beaucoup demander. Ce n'est pas encore tout. A chaque pas, des difficultés inattendues exigeront de nouvelles combinaisons et de nouvelles peines. Mais, quand des avertissements répétés accusent la faillite de notre organisation, comment s'effraierait-on de gênes inévitables pendant la période transitoire qui précédera la rénovation de notre marine?

L'œuvre donc n'est pas simple. Pas aussi compliquée, pourtant, que certains l'imaginent.

1. Navale, ne l'oublions pas. Ce seul mot nous avertit que les actes de nos marins, à terre, ont une portée des plus restreintes. Qu'on les loue de leur bel entrain, qu'on honore leurs vertus, qu'on leur témoigne une reconnaissante sympathie, comme le fit si cordialement M. Paul Acker (*les simples Héros*, *Gil Blas* du 13 août), rien de plus juste. Mais ce serait bien mal les servir que de cueillir, dans ces épisodes, des effets oratoires qui dissimuleraient au public la gravité de notre situation maritime. Comme leurs aînés, les marins d'aujourd'hui sauraient mourir proprement; comme eux, ils graveraient encore des noms glorieux dans nos annales. Cette constatation, non douteuse pour qui les connaît, ne répond pas à deux questions angoissantes : notre marine est-elle en état d'inspirer à des rivaux des craintes favorables au maintien de la paix? pourrait-elle, au besoin, non seulement faire chèrement payer, mais encore disputer la victoire à des adversaires d'une réelle valeur ? Ni l'intelligence, ni le savoir, ni l'énergie ne faisaient défaut au regretté commandant Adigard; pourtant, il disait : non.

Le début s'impose : organiser l'administration centrale, puisqu'elle est appelée à réglementer l'emploi du personnel et du matériel, mais, d'abord, à déterminer la constitution de l'un et de l'autre.

D'après tous nos précédents, cette œuvre primordiale paraît être irréalisable. Mais — ne serait-ce que pour varier de méthode — ne pourrions-nous pas imposer silence à l'imagination et nous adresser à la raison? Elle confirmerait la notion que l'alerte de Fachoda nous révéla : il faut qu'une marine de guerre soit toujours prête, même à se battre, et il n'est pas superflu de s'enquérir, d'avance, de son utilisation éventuelle. Elle nous dirait que cette armée navale, dont les ressources, la composition et l'entraînement ne s'improvisent pas plus que les plans de campagne, est le produit d'opérations successives et distinctes : avant d'appartenir à la flotte construite, les bâtiments furent, tout d'abord, en projet, puis en construction. Elle nous apprendrait que la vie militaire d'une marine est intimement liée à l'outillage et à la sécurité de plusieurs points d'appui, judicieusement choisis. Elle nous apprendrait encore que les faiblesses humaines nécessitent des contrôles financier, technique et de gestion. Nous en saurions assez pour répartir les services centraux entre un petit nombre de directions générales, toutes autonomes, en réalité, et à juste titre : direction de l'État-major général, direction de la flotte construite, direction des constructions navales, direction des points d'appui, direction du contrôle (finances), inspection générale de la flotte (contrôle technique), direction du cabinet (contrôle de gestion). Ce résultat serait suivi d'un autre, instantané et forcé : comme celle de l'administration centrale, l'organisation des ports militaires, arsenaux et établissements maritimes en découlerait, sans la moindre recherche.

Non moins logiquement, le travail de chacune de ces directions imposerait la qualité et spécialité du directeur à mettre à sa tête. Nous ne saurions être condamnés à placer des officiers de vaisseau à la tête de services, qui, logiquement, ne rentrent pas dans leurs attributions, ou, par respect de la symétrie, à charger des ingénieurs et des administrateurs de trancher les questions foncièrement militaires. Comment distribuer les

tâches? Une fois de plus, la suprématie du pouvoir civil s'accorde fort bien, quoi qu'on en dise, avec la raison : celle-ci veut que les services soient dirigés par des professionnels de la spécialité compétente ; celle-là s'affirme par le libre choix du ministre dans le recrutement de ses collaborateurs.

Sous l'unique réserve de faire appel, tantôt à l'un des corps, tantôt à l'autre, suivant le poste à pourvoir, le choix du ministre devrait s'exercer en toute liberté. Dans les ports ainsi qu'à Paris, dans une même direction, le maintien de la discipline exige, comme à bord, que le chef ne soit jamais inférieur en grade à aucun de ses administrés. Cela est un truisme. Mais le rang hiérarchique d'un directeur, qui n'agit que de loin et par délégation ministérielle, importe très peu. L'aptitude doit primer, ici, toutes les autres considérations : la valeur personnelle d'un officier peut motiver la confiance d'un ministre ; son grade ne suffira jamais à la faire naître.

Nous avons commencé : non sans récriminations, il a été enfin admis que les contre-amiraux ne seraient pas exclus des fonctions de chef d'état-major général ; dernièrement même, un officier supérieur a été nommé directeur. L'exemple du département de la Guerre suggère un second progrès : nous ignorons encore dans la marine qu'il existe des généraux d'armée et de corps d'armée moins anciens que beaucoup de leurs subordonnés, divisionnaires comme eux. Aussi parfois entend-on émettre par certains chefs la plus cocasse des prétentions : annuaire en main, tel vient réclamer un commandement qui lui est dû ! C'est un billet à ordre : il faut payer. Que deviennent les droits du pays? S'il lui importe d'avoir partout des agents capables et si, pour les avoir, il use du choix, dès que les garanties de l'ancienneté ne suffisent plus, comment se résignerait-il à subir le tour de liste pour l'attribution des grands commandements? Trêve à ces prétentions. Qu'il s'agisse d'une division, d'une escadre ou d'une armée navale, c'est un choix gouvernemental, heureux ou malheureux, et non l'annuaire qui doit désigner le chef, parmi les officiers présents pour les commandements provisoires, parmi les officiers du grade réglementaire pour les commandements réguliers [1]. De

1. A la grande joie de la marine qui pense, notre plus grand commandement maritime vient d'être ainsi donné. Souhaitons que ce précédent

même, pour les directions; l'âge ni le grade ne sauraient être des empêchements : dans la pratique, tel directeur de l'administration centrale, plus jeune de grade qu'un préfet maritime, qu'un major-général ou qu'un directeur des constructions navales, saura imposer sa volonté et même, sans le moindre inconvénient, exercer son contrôle sur place, si besoin est.

L'adoption de ces règles permettrait au ministre de s'entourer des collaborateurs les plus qualifiés. Sa documentation, sur chaque sujet technique en particulier serait ainsi la meilleure possible. C'est bien quelque chose. Pas assez pourtant : non coordonnées par un organe centralisateur, les divergences, inévitables et fréquentes, des directions engendreraient le désordre.

Aujourd'hui aucun lien n'existe entre elles pour les affaires courantes; quant aux questions de principes, elles sont dévolues, partie au Conseil supérieur, partie au Comité technique. Cette solution date de loin. A des changements de noms près, nous n'avons même connu que celle-là pendant la période contemporaine. Cela mériterait réflexion et débats.

Mais, à n'envisager que l'utilité immédiate, un fait autorise à économiser une discussion : la dernière commission d'enquête du Sénat découvre la cause première de la catastrophe de l'*Iéna* dans un vice de direction générale, qui transforme tous les services de la Marine en autant d'États indépendants et parfois adversaires. On avait, maintes fois déjà, stigmatisé cette anarchie; l'opinion publique était prête à enregistrer les leçons de l'expérience; le Sénat s'étant prononcé, espérons que son appel sera entendu. Après une série ininterrompue d'accidents, souvent douloureux, toujours onéreux et parfois ridicules, les illusions des moins clairvoyants s'envolent. Ne leur dites donc plus que de rares conversations avec ses directeurs et l'endossement de leurs écrits permettent à un ministre d'exercer une action continue sur la marine. Ne leur parlez pas davantage de nos grands conseils, de ce soi-disant cerveau de l'organisme maritime, dont notre désarroi actuel démontre l'impuissance. Paix à

devienne une règle immuable et que, pour les réunions éventuelles de nos forces navales, le seul choix décide encore des commandements provisoires.

ces cadavres, sans cesse exhumés et drapés de nouveaux linceuls, à jamais voués à ne détenir que l'ombre d'une fonction!

Dès que les esprits ne seront plus détournés des réalités par ces opérations macabres, tous constateront que, depuis longtemps, nous utilisons au plus mal l'un des rouages de notre administration centrale : notre Conseil d'administration, parfois dénommé Conseil ou Comité des directeurs. On ne peut pas dire que nous en méconnaissions l'importance : il figure en première page dans l'*Annuaire*. Mais, si nous tenons à l'honorer, il nous plaît aussi de lui assurer des loisirs : nous n'en usons guère que pour les affaires disciplinaires. Ainsi traité, notre Conseil d'administration allonge la nomenclature des grandes commissions qui n'abusent pas de leur droit de se réunir : hormis le cas de guerre ou d'autres circonstances également exceptionnelles, des ordres du jour immaculés motivent la quiétude de toutes ces grandes commissions. Mais c'est par un pur effet de notre volonté que, normalement, le Conseil d'administration de la Marine n'administre rien du tout. L'anomalie est choquante. Avec la constitution actuelle de ce Conseil nous aurions tort, pourtant, de regretter cette anomalie. Il en irait tout autrement, si le recrutement en était modifié.

Qu'il paraisse rationnel ou non de confier à un département militaire l'administration du budget annexe des Invalides de la marine [marchande], et de lui adjoindre toujours une direction de la navigation et des pêches maritimes, malgré le récent rattachement de la marine marchande au ministère du Commerce, — on admettra, je pense, que les chefs de ces services très spéciaux ne sont pas qualifiés pour discuter de la composition de la flotte, de son entretien et de son entraînement. L'objet même de leurs fonctions devrait les exclure d'un conseil appelé à administrer notre marine; leur tâche, essentiellement bureaucratique, les dispense, au surplus, de provoquer des ordres ministériels, sinon à de longs intervalles. Par la nature de leurs attributions, les autres directeurs, au contraire, interviennent à tous moments dans le fonctionnement du ministère. A moins que le ministre ne veuille limiter son action à de misérables questions personnelles, il est donc de première nécessité de

faciliter ses rapports avec ces collaborateurs indispensables. Comme la raison, l'expérience fournit un moyen simple et sûr d'y pourvoir : reconstituer le Conseil des directeurs et s'en servir régulièrement. Même fréquentes, les interventions de ce Conseil seraient cependant inefficaces, si tous les véritables chefs de service ne participaient pas aux délibérations; la présence d'autres membres de l'administration centrale, indûment baptisés directeurs, produirait des effets plus fâcheux encore : perdant de vue les sujets essentiels, le Conseil ne discuterait que des questions secondaires.

Ces remarques font ressortir la tare fondamentale de notre organisation : l'inexistence des directions nécessaires; l'existence de directions fictives ou nuisibles. L'examen des besoins militaires de la flotte nous fournira l'occasion de préciser la première cause d'impuissance; de la seconde, voici d'autres exemples.

Depuis le jour déjà lointain où l'autonomie des directions a été décrétée, pourquoi le directeur de la comptabilité générale continue-t-il à siéger dans notre Conseil des directeurs, tandis que le directeur du contrôle n'en fait pas encore partie? Ce dernier assume la charge de contrôler toute l'administration de la marine; le premier dirige un service, qui ne devrait être, aujourd'hui, que le bureau principal du contrôle : est-il interdit d'éliminer le chef d'une direction supplantée et de le remplacer par le vrai directeur? Il suffirait au contraire de respecter l'esprit des règlements.

Autre organe adventice : la direction de l'artillerie. Par quelle aberration avons-nous pu octroyer l'autonomie au fournisseur de l'armement des bâtiments, quand la construction relève, à tous les autres points de vue, de notre directeur des constructions navales et de lui seul? Non sans raison, on a souvent médit des « chapelles maritimes »; l'occasion est belle d'en démolir une, patiemment édifiée, presque toujours interdite aux profanes et travaillée d'aspirations dominatrices. Mais gardons-nous de jeter l'anathème sur ses fidèles : les services rendus à la marine par la direction *autonome* de l'artillerie sont incomparablement supérieurs à ceux qu'on était en droit de prévoir. Négligeant donc les effets néfastes qu'elle a eus pour l'intérêt public, il vaut mieux admirer l'étroite soli-

darité d'un corps, peu nombreux, qui engendra, contre toutes les lois de la nature, ce phénomène unique au monde : l'autonomie d'une direction de l'artillerie.

Plus que tous autres, les officiers de marine doivent, d'ailleurs, s'abstenir de récriminer sur ce passé : comment expliqueraient-ils leur expropriation de ce domaine de l'artillerie navale? Ils étaient qualifiés pour préciser, à la fois, l'armement idéal qu'ils rêvaient ou dont l'expérience leur démontrait la nécessité, et l'ordre d'importance des qualités dont ils jugeaient désirable de doter notre matériel; sans une accumulation de fautes lourdes de leur part, jamais des techniciens, — qui vivaient aussi éloignés que possible de la marine et avaient pour unique fonction de solutionner au mieux ces problèmes de l'armement, — ne se seraient arrogé la compétence d'en déterminer les données maritimes.

Ces fautes lourdes ont eu d'autres résultats non moins désastreux. L'énumération de nos grands services centraux les synthétise : sur dix directions, deux seulement sont aujourd'hui confiées à des militaires! Il est vrai qu'il en fut toujours ainsi et que cette erreur traditionnelle n'est pas exclusivement imputable aux officiers.

Mais, à défaut du pouvoir d'imposer le respect des nécessités militaires, leur devoir le plus strict n'a jamais varié : les proclamer. S'ils veulent s'en acquitter désormais, il faudra que l'honneur de trôner en grand nombre dans quelques grands conseils de façade et la crainte de réduire la consommation des plumes blanches dans la marine ne les empêchent pas de condamner l'organisation actuelle; il faudra aussi que la perspective d'exercer dans les arsenaux des pouvoirs illusoires ne les séduise pas, ni ce rôle d'intermédiaire empanaché, qui transforme les préfectures maritimes en autant de bureaux de poste, sans autre bénéfice que de multiplier les écritures et d'entraîner des pertes de temps préjudiciables à tous les services. A l'intérêt général, ils devront encore faire le sacrifice des deux commandements en chef qu'ils détiennent à Lorient et à Rochefort, — ports militaires, non par destination ni utilité, mais par la grâce du passé, pour la plus grande joie de deux villes et au grand détriment des contribuables. Ils devront renoncer pareillement à la nouvelle et très haute sinécure qui

leur serait réservée, si la direction du matériel perdait, à la suite d'un simple changement de nom, son chef naturel : un ingénieur des constructions navales.

Mais, d'avance, je sais que, partout et toujours, on les trouvera non moins soucieux de ne pas empiéter sur des attributions qui ne sauraient leur revenir, que de revendiquer celles que le bon sens leur octroie. Ils diront que ces grands conseils, appelés à émettre, sur les seuls sujets qui leur sont soumis, des avis qui restent fréquemment sans sanction, ne sauraient être le « cerveau » d'un organisme vivant; que, par la force des choses, tandis que les conseils pérorent, les directions agissent; que des chefs militaires ne peuvent pas se désintéresser du fonctionnement quotidien d'une marine dont l'unique but est de devenir, du jour au lendemain, un instrument de guerre; et que les mêmes services qu'ils dirigent dans les ports et à la mer doivent être également sous leur autorité dans l'administration centrale.

Tous les hommes de bonne foi entendront ce langage; les uns s'y associeront, d'autres feront des réserves : la discussion qui s'ensuivra ruinera les anciennes formules, et nos parlementaires, pour déterminer le nombre et le rôle des directions centrales qu'il convient d'attribuer à des officiers de vaisseau, n'auront à consulter que les seuls résultats de leurs recherches sur les conditions d'existence d'une marine de guerre.

L'état-major général leur apparaîtra comme le laboratoire de toutes les idées directrices, qui doivent présider à la constitution, l'instruction et l'utilisation de notre armée navale : il est à peine besoin de dire qu'ici l'officier de vaisseau s'impose. Mais la grandeur même de cette mission intellectuelle les avertira que l'État-major ne saurait y suffire, si des attributions, non moins démesurées que gênantes pour le fonctionnement général du ministère l'obligeaient à s'immiscer dans les travaux de toutes les autres directions. De cette impossibilité découlera la nécessité de confier à d'autres chefs militaires la tâche de compléter l'œuvre de l'État-major. Le maintien d'un officier à la tête de notre direction de la flotte armée en résultera. Mais on constatera que ses efforts, limités à l'entretien et à l'armement de la flotte construite, ne satisfont pas d'autres besoins non moins certains. Sans points d'appui bien défendus, dotés

de nombreux bassins de radoub, aménagés en vue d'un ravitaillement rapide, l'armée navale serait atteinte de paralysie : il y a là un ensemble militaire, qui englobe ce que nous appelons maintenant « inspection des travaux maritimes », et cet ensemble justifierait la constitution d'un nouveau rouage militaire substitué à ce service dans le catalogue des directions. Le caractère pratique et l'importance capitale de l'entraînement de la flotte accusent une autre lacune de notre organisation. Comment le ministre pourrait-il, sans l'aide d'une direction supplémentaire, s'assurer souvent, aussi bien dans les écoles que dans les défenses mobiles et les escadres, que l'application des instructions et règlements élaborés par l'État-major général est de tous points satisfaisante? A côté du contrôle financier, exercé par la direction du contrôle, la création de cette inspection instituerait un contrôle d'ordre militaire; et la préoccupation de n'engager les responsabilités qu'à bon escient en imposerait un troisième, — un contrôle de gestion; or, n'est-ce pas au cabinet, érigé en secrétariat général, que doit incomber le soin de vérifier la stricte exécution des « directives » données par le ministre à ses collaborateurs?

Élimination du directeur de la navigation, du chef du service des Invalides, du directeur de la comptabilité, du directeur de l'artillerie, de l'inspecteur des travaux maritimes; maintien du chef d'État-major, du directeur de la flotte armée, du véritable chef de cabinet, désormais dénommé secrétaire général, du directeur des constructions navales; adjonction du directeur du contrôle, d'un directeur des points d'appui et d'un inspecteur général : telles sont, en définitive, les mesures que réclame pour l'administration centrale l'étude directe de nos besoins. Ainsi transformé, le Comité des directeurs pourra solutionner toutes les affaires du département. Aucun fait de quelque importance n'échappera à l'attention du ministre; il ne dépendra que de lui d'établir entre les directions un accord effectif et toujours conforme à ses décisions. Appelé à régir au jour le jour notre vie maritime, le Comité sera aussi le plus qualifié pour traiter les questions de principe. Sa documentation ne laissera rien à désirer, puisqu'il comprendra des repré-

sentants des diverses spécialités, éclairés par les travaux de commissions temporaires ou permanentes qui relèveront de leur autorité, comme les services d'exécution. Les avis exprimés auront aux yeux du chef du département une valeur incomparable, puisque chaque membre du Comité ne sera devenu son collaborateur ordinaire dans telle ou telle branche qu'à la suite d'un choix, dicté par le souci de placer à la tête de chaque direction la personnalité la plus compétente. Après avoir dirigé les délibérations du Comité, le ministre sera à même de prendre sciemment des décisions exécutoires pour tous. Qu'il tienne compte, dans son for intérieur, de l'opinion de la majorité, si, par extraordinaire, il reste hésitant : c'est son droit. Mais il a, par-dessus tout, un devoir à remplir : les résultats d'un vote ne peuvent pas se substituer à son autorité.

Le Comité des directeurs est et n'est qu'une commission militaire, analogue à celles qui fonctionnent ou pourraient fonctionner dans nos forces navales et dans nos ports. Ici comme là, un chef a toujours grand avantage à se documenter auprès de ses collaborateurs immédiats. S'il est assez pondéré pour ne pas les convoquer trop souvent, assez lucide pour bien choisir les sujets d'études, assez instruit pour savoir diriger les délibérations, — ces libres discussions lui fourniront un moyen puissant d'accroître la valeur de ses subordonnés et de faire pénétrer, de proche en proche, sa pensée dans tout le service qu'il dirige. Encore doit-il avoir des idées directrices et oser en assumer la responsabilité : c'est à lui d'ordonner.

Il n'en faut pas davantage pour réglementer la mise en œuvre de l'organisation qui vient d'être esquissée, ni pour administrer ensuite notre marine, avec une facilité et un succès auxquels nous devrons, j'espère, d'inspirer à nos rivaux des sentiments d'envie, et non plus de commisération.

A une condition pourtant : si nous voulons ménager les ressources du pays, nos usages financiers ne sauraient survivre à nos errements militaires.

***

On a tout dit sur les inconvénients des budgets annuels, qui font de l'État le plus médiocre des industriels et des commer-

çants. Si certaine que soit la gêne causée par l'annulation des crédits en fin d'exercice, les réalistes ne peuvent pourtant pas oublier qu'un avantage de tout premier ordre compense cette gêne : le Parlement dispose d'une arme redoutable contre les abus de pouvoir. Même invraisemblable, comme chez nous aujourd'hui, la crainte des coups d'État est le commencement de la sagesse dans une démocratie : à des accommodements près pour les rares services nationaux d'ordre industriel, je ne me joindrai certes pas à ceux qui réclament la disparition des exercices. Mais accepter un mal pour en éviter un plus grand n'équivaut pas à souhaiter que le moindre des deux soit aggravé. Tel n'est pas sans doute l'avis de la majorité : fréquemment modifiée, la contexture du budget de la marine s'est toujours opposée à une gestion économique. Sous prétexte de faciliter le contrôle du Parlement, nous n'avons, en effet, jamais manqué de répartir les crédits alloués entre un grand nombre de chapitres. Cette procédure a des conséquences variées ; les unes sont gaies, les autres coûteuses.

Le Parlement se donne la peine de vérifier et d'autoriser, à un centime près, des dépenses qui seront forcément influencées par des armements et des croisières variables suivant des exigences diplomatiques, qui d'avance sont impossibles à prévoir, ainsi que par des prix de matières et de main-d'œuvre, également variables et que l'on ne peut deviner douze mois d'avance. Ces prévisions inexactes sont accompagnées d'états bien plus détaillés, non moins soigneusement épluchés par les commissions du budget que les très nombreuses notes complémentaires que l'on réclame à l'administration centrale. Le tout fournit la matière de volumineux rapports et fait l'objet d'une discussion publique. Après le vote, sénateurs et députés se désintéressent à jamais de l'emploi des crédits.

Les fonctionnaires entrent alors en scène. Le problème qu'on leur a posé est insoluble. La multiplicité des chapitres et l'interdiction des virements leur enlèvent la possibilité d'effectuer de gros achats aux moments favorables : le fournisseur a vraiment la partie belle. Contraints de parer à l'imprévu, ils ne peuvent engager dans les premiers mois que des dépenses d'extrême urgence, d'où un mauvais fonctionnement de tous les services, puis des ressources pléthoriques, plus tard, si rien

d'anormal ne s'est produit. En fin d'exercice, la situation des administrateurs n'est pas moins cruelle : comment ne se résigneraient-ils pas à gaspiller des fonds, qui n'ont été excessifs qu'exceptionnellement, quand ils savent, par de fâcheux précédents, que des économies dûment constatées entraîneraient une réduction de crédits l'année suivante ?

Le groupement des dépenses en une vingtaine de chapitres [1] donnerait au budget une élasticité relative, qui atténuerait les malencontreux effets de sa faible durée : le jeu normal des compensations pallierait les erreurs inévitablement commises sur chaque article, en plus ou en moins. A titre de renseignement, rien n'empêcherait, d'ailleurs, d'insérer, dans des annexes, les prévisions les plus minutieuses sur la nature des dépenses. Si instructive que paraisse une répartition de crédits purement théorique, il ne serait pas moins intéressant, on en conviendra, de connaître l'effet utile de l'argent dépensé. Cette légitime curiosité du Parlement pourrait être satisfaite sans difficulté. Il suffirait d'imposer au ministre l'obligation de fournir plusieurs documents complémentaires, qui relateraient à la fois les travaux accomplis, les imperfections constatées et les améliorations reconnues désirables au cours des douze derniers mois : un compte rendu général, rédigé par lui-même ; des rapports très circonstanciés, établis par les directeurs compétents. Ainsi éclairée, la commission du budget ferait porter ses investigations sur tous les points douteux ; des explications, surtout verbales, parachèveraient son enquête ; un rapport d'une quinzaine de pages en constaterait les résultats.

Le Parlement disposerait d'une documentation complète, qui lui permettrait de se prononcer en connaissance de cause sur les propositions du département. Les garanties offertes par cette procédure, déjà appliquée aux États-Unis, inspirent toute confiance. Peut-on en dire autant de notre réglementation actuelle ? Hélas ! L'énormité des sommes que nous avons, depuis trente ans, englouties sous la rubrique « marine », nous l'interdit.

X. X. X.

(A suivre.)

1. Comme aux États-Unis, comme en Angleterre, comme en Allemagne.

GOITREUX ET CRÉTINS

Dès la plus haute antiquité, il fut de notion courante que des tumeurs pouvaient apparaître au cou, après l'usage alimentaire des eaux de quelques sources ou après un séjour prolongé dans certains pays. C'est à de telles eaux, pensait-on, que les Béotiens étaient redevables des lourdeurs de leurs formes et de l'épaisseur de leur esprit. On savait, en effet, que beaucoup d'individus, porteurs de ces tumeurs, étaient peu à peu réduits à la sottise et à la bestialité des animaux, sans doute par une vengeance des dieux.

Pendant de longs siècles, on confondit sous le nom de *struma* toutes les tumeurs du « gros cou ». Puis on réserva l'appellation de « goitres » aux seules tuméfactions des organes thyroïdiens, mais en réunissant encore pêle-mêle les lésions anatomiques les plus diverses, parfois les plus dissemblables par leur origine autant que par leur nature. Suivant que le goitre atteignait isolément quelques individus, qu'il apparaissait simultanément chez plusieurs habitants d'un pays, ou enfin qu'on le trouvait installé depuis longtemps dans toute une région, on le qualifiait de sporadique, d'épidémique ou d'endémique.

***

Les organes du système thyroïdien sont placés dans le cou, au-devant et de chaque côté de la trachée. Ils se composent d'une glande principale, le *corps thyroïde*, de quelques amas glandulaires accessoires et des *glandules parathyroïdes*. Ces glandules ne nous sont connues que depuis vingt-cinq ans; elles ont des fonctions toutes spéciales, tandis que la glande et les amas glandulaires ont même structure et mêmes fonctions. Tout le système sécrète une substance gluante, gélatineuse — la substance colloïde — et aussi d'autres produits, qui passent, comme elle, dans les vaisseaux lymphatiques ou sanguins : leurs sécrétions sont donc internes, à la différence de la salive, de la bile et des autres sécrétions dites externes, qui sont reçues dans le tube digestif ou rejetées à l'extérieur.

Le système thyroïdien présente les variations les plus considérables, non seulement d'un sujet à un autre, mais encore d'une période de l'existence à l'autre. Rudimentaire chez l'enfant, — à dix-huit mois, son poids moyen n'excède pas 2 ou 3 grammes, — il se développe et se perfectionne surtout activement dans la seconde enfance et à la puberté, pour atteindre le poids moyen de 25 grammes chez l'adulte; il régresse à l'approche de la vieillesse. Les glandules parthyroïdes n'arrivent jamais qu'à la grosseur d'un pois.

Les principes actifs, contenus dans les sécrétions thyroïdiennes et parathyroïdiennes, sont surtout des composés organiques iodés : le plus important a été découvert en 1895 par le chimiste Baumann, qui l'appela *thyroïodine*. On en a retiré aussi de l'arsenic, du brome et du phosphore. Quant aux ferments thyroïdiens solubles, ou diastases, on en discute encore l'existence, admise cependant par nombre de physiologistes et de médecins; on s'est demandé récemment si leur rôle n'était pas rempli simplement par l'iode à l'état colloïdal. L'âge semble exercer une certaine influence sur la quantité d'iode que renferme la glande thyroïde; chez les enfants et les vieillards, il y en a de très petites quantités; c'est entre vingt-cinq et cinquante-cinq ans qu'on en trouve le plus.

....

L'action des sécrétions thyroïdiennes a été démontrée par une longue série d'expériences de laboratoire. Schiff inaugura ces travaux en 1850, en pratiquant l'ablation des organes thyroïdiens chez divers animaux. La suppression du seul corps thyroïde, avec conservation des glandules parathyroïdes, provoque des troubles graves, mais compatibles le plus souvent avec une survie très longue. Plus l'animal opéré est jeune, plus les accidents sont précoces et accentués. Chez les jeunes, on constate un arrêt de développement considérable, qui porte à la fois sur le squelette, sur les organes génitaux, sur l'intelligence, et qui presque toujours coïncide avec divers troubles de la nutrition. Le jeune éthyroïdé reste un nain; ses os, courts et grêles, cessent de croître aussi bien en hauteur qu'en largeur, ce qui lui donne un aspect trapu et comme tassé. Les troubles psychiques sont constants : apathique, morne, l'animal demeure immobile à l'endroit où on le pose; il séjourne dans ses ordures et souvent ne sait plus prendre la nourriture qu'on a placée à sa portée. Les mouvements deviennent de plus en plus lents et maladroits. La peau est parfois rugueuse, ridée, flétrie, plaquée sur les plans profonds; beaucoup plus souvent, elle s'épaissit, en s'infiltrant d'un œdème dur et résistant, qui est dû à l'accumulation d'une substance visqueuse, analogue à la mucine : d'où le nom de *myxœdème*, que l'on a donné à ces troubles de nutrition; ils se développent lentement, quelques semaines après l'ablation de la glande, pour aboutir à l'anémie, à l'inanition mortelle, en quelques mois, avec un abaissement progressif de la température du corps.

L'ablation du corps thyroïde chez les animaux adultes occasionne les mêmes troubles, mais beaucoup moins accentués. Parfois même, cette ablation ne semble entraîner aucun résultat fâcheux, aucune perturbation fonctionnelle : c'est qu'il existait, à côté de la glande principale, des thyroïdes accessoires que l'expérimentateur a respectées, sans s'en douter, et qui suppléent, en s'hypertrophiant peu à peu, à l'organe sacrifié.

Lorsqu'on extirpe les glandules parathyroïdes ou le système thyroïdien tout entier, les accidents provoqués sont toujours très graves, d'emblée; ils ont une marche rapide et sont mortels dans un bref délai. La tétanie, c'est-à-dire la contrac-

tion musculaire, localisée ou généralisée, est le symptôme dominant. Elle survient par accès; parfois on observe de véritables crises épileptiformes, avec des paralysies persistantes, qui rendent la marche raide, titubante, et la station debout impossible. Le sujet présente tous les symptômes d'une intoxication aiguë : soif vive, vomissements, diarrhée sanguinolente. Les accidents, brusques ou progressifs, débutent en général vingt-quatre heures après l'opération. La mort survient, d'ordinaire, au cours d'une crise ou dans le coma, de trois à cinq jours après l'ablation des glandules, exceptionnellement de huit à quarante-cinq jours, même si l'on a respecté la glande principale. Au contraire, avec la conservation d'une seule glandule, la survie est possible sans tétanie, ou du moins avec des crises légères et transitoires.

C'est que les sécrétions thyroïdiennes, et tout spécialement celles qui contiennent de l'iode en combinaison organique, semblent destinées à neutraliser dans l'organisme certains poisons, résidus des aliments et déchets du travail des cellules. Que ces sécrétions soient momentanément entravées ou définitivement supprimées, les substances toxiques s'accumulent dans le sang, dans la lymphe, puis dans la plupart des organes, qu'elles encombrent et qu'elles altèrent. Suivant la qualité du poison retenu et la nature de la sécrétion absente, les perturbations organiques sont brutales, rapidement mortelles, ou lentes, progressives et plus ou moins longtemps compatibles avec l'existence.

Lorsque le système thyroïdien fonctionne mal ou qu'il a été partiellement détruit, on peut faire absorber avec les aliments ou injecter directement dans le sang des produits glandulaires que les sujets ne reçoivent plus de leurs propres organes. D'ordinaire on administre ainsi un mélange extrait à la fois de la thyroïde et des parathyroïdes : au bout de peu de temps, la plupart des signes d'intoxication régressent. Lorsqu'on utilise seulement la thyroïodine, le myxœdème surtout est favorablement influencé. On a réussi à prévenir le myxœdème chez les animaux, en leur greffant sous la peau, quelques jours avant de les éthyroïder, des fragments de glande thyroïde que l'on avait prélevés sur des sujets de la même espèce. On a même guéri au moyen de ces greffes, pratiquées après coup, des

animaux qui étaient myxœdémateux depuis plusieurs semaines et même depuis plusieurs mois.

Chez l'homme, l'observation quotidienne permet de constater pareils phénomènes. Diverses lésions du système thyroïdien peuvent réaliser un myxœdème, qui s'accompagne ou non de crétinisme, de nanisme, de tétanie. Quand le sujet a été frappé dès l'enfance, son aspect est tel qu'on ne l'oublie pas. Sur un corps de gnome, rabougri et comme gonflé, la tête énorme, asymétrique, frappe d'abord le regard. La face, inerte, est figée dans une expression d'hébétude absolue. Sous le front bas et fuyant, parfois au contraire sous une voûte crânienne bombante et dénudée, les paupières bouffies s'entr'ouvrent à peine sur des yeux morts. Entre les joues pendantes, flasques, plissées, on distingue mal le nez court, épaté du bout. La bouche, bordée de lèvres énormes, bleuâtres, ne peut contenir une langue épaisse, violacée, sèche malgré l'écoulement perpétuel de la salive. Les dents sont absentes, ou peu nombreuses, irrégulières, rapidement cariées; la seconde dentition ne se fait pas. De larges oreilles épaisses donnent encore un aspect plus bestial à cette face lunaire. Le thorax mal venu, au rachis dévié, aux côtes aplaties, semble écrasé par la tête. Le ventre, proéminent, parfois plissé en tablier, déborde le bassin rétréci. Du périnée, émergent de vagues apparences d'organes génitaux. Les membres courts, maladroitement modelés, parfois tout en largeur, ou au contraire ridiculement grêles, décrivent lentement des gestes incoordonnés. Les mains, gonflées, aux doigts courts et boudinés, ont parfois l'aspect en bêche. Les pieds tassés, aux orteils rudimentaires, supportent mal des jambes de pachyderme; ou bien ils semblent trop lourds pour les mollets en fuseau ; ils n'assurent qu'un équilibre précaire à ces malheureux.

Tous les myxœdémateux spontanés de la première enfance sont des idiots, d'autant plus rapprochés de la brute que, chez eux, le début de l'affection a été plus précoce. Dans le myxœdème congénital, les enfants ne disposent que des mouvements associés par les instincts primordiaux. Ils respirent, ils digèrent, ils crient lorsqu'ils ont faim ou lorsqu'ils souffrent. Ils ne savent même pas manger; pendant longtemps, parfois,

il faut provoquer chez eux le réflexe de la déglutition, en déposant les bouillies au fond de leur gosier. Chez tous, on retrouve une répugnance invincible pour la viande, sans doute à cause de l'aggravation des phénomènes toxiques que provoque l'alimentation carnée. Ils se souillent de leurs déjections. Leur voix, rauque, stridente ou étouffée, n'émet que des sons inarticulés. A les voir figés, des heures, dans une inertie silencieuse, on arriverait à se laisser impressionner par leur attitude de solennité, si cette dignité de pacha ne reflétait pas uniquement le néant psychique de ces *hommes-plantes*.

Lorsque le myxœdème date seulement de la fin de la première année ou du début de la seconde, l'enfant devient sensible aux bruits extérieurs, à la lumière; il a peur dans l'obscurité; il cherche à saisir les objets qu'il désire; il traduit sa faim et sa soif par des signes et par des cris compréhensibles. Il fait un choix entre les aliments. Il arrive à connaître ses parents et à leur sourire. Les mieux doués sont capables d'atteindre l'état de dressage d'un bon chien : d'ordinaire assez doux, ils obéissent à la voix et au geste et accomplissent quelques tâches élémentaires : c'est l'*homme-animal* (Rœsch).

Dans les formes tardives et frustes, les rudiments d'intelligence sont plus accentués. Chez les moins dégénérés la lenteur de la compréhension et de l'élocution, la paresse de la mémoire, la difficulté des combinaisons de nombres sont les seuls stigmates. D'ordinaire moins déchus que les fonctions intellectuelles et motrices, les divers modes de sensibilité sont pourtant amoindris : la surdité, et par conséquent la surdi-mutité, n'est pas rare. La puberté ne se fait pas : le sujet reste glabre, avec une voix grêle et flutée. La plus altérée des fonctions est celle qui préside à l'accroissement du squelette. Tous les idiots myxœdémateux sont des nains ; un malade de Voisin mesurait 76 centimètres à neuf ans; un malade de Combe, 80 centimètres à quinze ans ; le « Pacha » de Bicêtre, 90 centimètres à dix-neuf ans. La paresse de la circulation et des échanges cellulaires se traduit par une hypothermie constante, variant de 36°,5 jusqu'à 35°; d'où une extrême susceptibilité pour le froid et une répugnance invincible pour les mouvements. Le myxœdémateux congénital garde la position qu'on lui a donnée, si elle est compatible avec l'équilibre, jusqu'à ce qu'il tombe

de fatigue : une fois à terre, il ne se relève pas et crie seulement, s'il a souffert.

Chez l'adulte, cette maladie est relativement rare avec ses stigmates au complet. Par contre, les formes frustes sont des plus fréquentes; il est quantité de troubles neurasthéniques, asthéniques, psychomoteurs, avec bouffissure plus ou moins marquée des téguments, paresse de l'intelligence, apathie physique, que l'on doit rattacher à une insuffisance partielle, passagère ou définitive de l'appareil thyroïdien. Dans ces cas, la déchéance intellectuelle ne va pas jusqu'à l'idiotie. Cependant, même dans ces cas frustes, l'intelligence est souvent affaiblie; la mémoire surtout devient infidèle; la volonté fléchit; le jugement s'obscurcit; l'initiative disparaît : c'est un mélange de dépression, de somnolence, avec des accès de délire, de persécution, et des hallucinations impulsives. Les mouvements hésitants, maladroits, deviennent d'autant plus rares que le malade garde la conscience de la difficulté qu'il éprouve à les exécuter. Le toucher s'émousse. Les jambes trébuchent; ce sont des chutes ou plutôt des effondrements, des incoordinations, des maladresses incompréhensibles, alors même que la force musculaire est intacte : tel ce malade de Charcot, qui soulevait facilement de terre un gros sac de pommes de terre et qui ne pouvait plus saisir un verre vide sans le lâcher bientôt.

Le crétinisme est comme la synthèse des deux types infantile et adulte du myxœdème : certains crétins sont des nains idiots, atteints de troubles organiques profonds, tels que l'hydrocéphalie, le rachitisme, la surdimutité; d'autres se présentent comme des myxœdémateux frustes, à l'esprit parfois délié, à la taille peu réduite. Suivant le degré de leur dégénérescence, on les a classés en crétins, crétineux et goitreux crétinoïdes.

Le crétin est le nain idiot, rabougri, vieillot dès l'enfance, inerte, figé dans une attitude de gravité béate au milieu de ses déjections, à peine capable de prendre les aliments et les boissons que l'on dépose à côté de lui : sa vie psychique est nulle. Parfois vicieux et méchant, quoique d'ordinaire sans impulsion violente et sans capacité génitale, il reste indifférent à la

famille qui l'entoure, à tous les spectales qui se déroulent devant lui, aux bons et aux mauvais traitements. Quelques grognements inarticulés trahissent également sa souffrance et ses plaisirs. Ses mouvements ralentis, sa sensibilité obtuse en font le jouet inoffensif des enfants, dans les pays goitreux où chaque village possède *son* et trop souvent *ses* crétins.

Le crétineux est d'ordinaire plus grand, d'aspect moins ratatiné; il est atteint à un moindre degré dans le développement de ses fonctions organiques et de ses facultés. Souvent impuissant, malgré une apparence presque normale ou même hypertrophique des organes génitaux, il a parfois des appétits sexuels et ne reste malheureusement pas toujours stérile : l'exagération habituelle des tares par l'hérédité fait que ses enfants ne peuvent être que des crétins. Lourd d'esprit et de corps, le crétineux est cependant capable d'associer les idées élémentaires et les mouvements les plus simples; certains sont employés comme bergers; d'autres tirent le soufflet de la forge; les plus adroits taillent des échalas ou scient du bois. Peu désireux d'articuler les mots qu'ils ont fini par retenir après une éducatiou laborieuse, ils parlent le moins possible; presque jamais ils n'arrivent à apprendre à lire ou à écrire.

Quant aux goitreux crétinoïdes, ils occupent dans l'échelle des déchéances tous les degrés, depuis l'individu très grand, intelligent, père de famille fécond, barbu et poilu à souhait, mais aux mouvements lents, à la parole trainante et aux téguments épais, jusqu'au gnome rabougri, dont les tares physiques sont aussi apparentes que celles des crétins complets : toutefois, en général, il y a une atteinte moindre des facultés intellectuelles.

A côté de ces maladies thyroïdiennes spontanées se place le myxœdème qui peut survenir après une opération chirurgicale : l'ablation partielle ou totale du système thyroïdien entraîne ce myxœdème postopératoire. En 1882, le professeur Jacques Reverdin présentait à la Société Médicale de Genève certains malades auxquels il avait enlevé la totalité ou la plus grande partie du corps thyroïde pour des goitres : en quelques semaines, ils avaient pris le facies myxœdémateux et les tares des crétins. De 1883 à 1886, Jacques et Auguste Reverdin,

puis Kocher et Poncet décrivirent plusieurs cas semblables et mirent en garde les chirurgiens contre de tels mécomptes. Depuis vingt ans, bien que l'on ait pris la précaution de ne plus pratiquer de thyroïdectomies (ablations du système thyroïdien) totales que dans les cas d'absolue nécessité, de nombreuses observations allongèrent ces premières listes; chez certains individus, atteints congénitalement d'insuffisance thyroïdienne, en particulier chez les goitreux descendant d'autres goitreux, il suffit d'extirper une portion minime de la glande pour détruire un équilibre fonctionnel, qui déjà était instable.

Qu'il s'agisse de l'idiotie myxœdémateuse de l'enfant, du myxœdème spontané de l'adulte, du myxœdème endémique des crétins ou du myxœdème postopératoire, il est aujourd'hui de notion certaine que tous ces états relèvent d'une insuffisance de sécrétion du système thyroïdien. Leurs symptômes sont de tous points semblables à ceux que l'on observe après l'ablation partielle ou totale de la thyroïde chez les animaux.

***

Les pays où l'on rencontre à l'état endémique le goitre et le crétinisme sont disséminés dans toutes les parties du monde, principalement dans les régions montagneuses : en Europe, il faut citer l'Écosse, le Pays de Galles, le duché de Bade, le Würtemberg, la Norvège, la Finlande, les districts de l'Oural, mais surtout les vallées des Alpes, avec le Valais en Suisse, la Maurienne et la Tarentaise en France, le Piémont dans l'Italie du Nord, le Tyrol en Autriche. Dans le Valais, dans la Maurienne et dans la Tarentaise, le goitre était encore si répandu, il y a cinquante ans, que certains villages se montraient, en riant, les voyageurs à « cou de poulet »; les filles, pour trouver un mari, devaient pouvoir encadrer le cœur en or de leur collier entre les deux proéminences d'un goitre bien apparent; en 1751, Keyssler, parcourant la vallée d'Aoste, entendit le sermon d'un curé qui gourmandait ainsi ses paroissiens, distraits de la messe par la présence d'une étrangère au cou dépourvu de toute tuméfaction : « Mes chers frères, ne nous

enorgueillissons pas trop des agréments physiques que Dieu a bien voulu nous accorder et qu'il a refusés à d'autres. »

Suivant le rapport de la Commission sarde, à Bozel, en Savoie, sur 1 472 habitants, vers 1840, on relevait 900 goitreux et 190 crétins, « sans compter les imbéciles ».

Sur une carte du goitre en France, on remarque d'emblée qu'à part les foyers isolés de l'Aisne et de l'Orne, les régions goitrigènes sont massées en deux groupes : l'un, le plus important, couvre les départements de l'est, du sud-est et du centre, depuis la Marne et les Vosges jusqu'aux Alpes-Maritimes et depuis la Savoie jusqu'à la Dordogne, avec une proportion maxima de goitreux dans la Savoie, la Haute-Savoie, les Hautes-Alpes, l'Ardèche et le Puy-de-Dôme; l'autre groupe s'étend comme une bande le long des Pyrénées. Vers 1845, Grange estimait à 500 000 le nombre des goitreux en France; il était probablement encore au-dessous de la réalité.

En Asie, dans les vallées du Thibet et de l'Hindoustan, les majors anglais ont dressé une carte pareille (Mac Clelland). En Chine, en Sibérie, de nombreux foyers ont été signalés par les explorateurs. En Afrique, les populations atteintes sont celles des montagnes de l'Algérie et du Riff marocain, de l'Abyssinie, de la région des Grands Lacs et du Basoutoland. Les deux Amériques sont couvertes de régions goitrigènes, suivant toute la diagonale tracée par les Montagnes Rocheuses et par la Cordillière. Dans l'Amérique du Sud, en particulier, les premiers explorateurs de la Nouvelle-Grenade avaient été frappés de rencontrer sur les bords du rio Magdalena des sauvages épais et stupides, aux mouvements lents, qui passaient leurs journées à dormir. Quant aux Indiens goitreux du plateau péruvien, ils étaient si dégénérés, au début du XVI[e] siècle, qu'il fallut l'intervention de Las Cases et une bulle du pape Paul III pour que les missionnaires les considérassent comme des hommes et consentissent à les évangéliser. En Océanie, c'est surtout dans les îles de Java et de Sumatra que l'on a signalé des centres d'endémie goitreuse.

On a prétendu que cette endémie frappait exclusivement les populations pauvres des vallées profondes et encaissées entre de hauts sommets, à la lisière des bois, sans air pur et sans soleil,

dans une humidité permanente. Cette opinion s'est, en général, vérifiée. Il ne faudrait pourtant pas l'accepter à la lettre : le goitre endémique se voit à une altitude inférieure à 700 mètres et en dehors des régions de montagnes coupées de gorges étroites. L'altitude est sans grande importance. On a signalé l'endémie au niveau de la mer, dans l'île de Ceylan, dans le delta du Gange et à l'embouchure du fleuve Saint-Laurent. Dans le Jura, elle se trouve sur les premiers coteaux qui bordent la plaine, entre 200 et 400 mètres d'altitude. Dans le Valais et la Savoie, les villages des goitreux sont aussi fréquents à 500 qu'à 1 000 mètres. Dans le Thibet, le Pérou, le Chili et le Mexique, on trouve des foyers d'endémie au-dessus de 3 000 mètres.

Inversement, l'orientation au midi, l'aération, l'exposition au soleil ne constituent pas des éléments nécessaires et suffisants pour détruire l'endémie. Dans le massif du mont Rose, la Commission sarde avait déjà signalé le cas de deux vallées, orientées toutes deux du nord au sud, parcourues toutes deux par un torrent et toutes deux également bien ventilées : or, dans la vallée de Challant, la plus large et par conséquent la plus ensoleillée, les goitreux et les crétins fourmillaient, tandis que la vallée de Gressoney, très encaissée et plus étroite, ne comptait aucun goitreux, ni dans le village riche et bien construit, ni dans les misérables hameaux voisins, composés de huttes branlantes et enfouis au fond de gorges humides. Dans la vallée de Challant, les schistes verts abondent; dans le val de Gressoney, le terrain est granitique.

Le département du Jura est intéressant à étudier à cause de la limitation même des régions endémiques; elles suivent une bande de terrain de 5 à 10 kilomètres de large, orientée à peu près du nord-est au sud-ouest, entre Salins et Beaufort : on n'a guère signalé des goitreux que sur le flanc des collines qui bordent la plaine et dans quelques villages du premier plateau; le village de Montaigut, qui compte beaucoup de goitreux, est un des plus riches vignobles de tout le pays; ses maisons, confortables et saines, sont campées sur un coteau ensoleillé de toutes parts, qui s'avance comme un promontoire en éperon du premier plateau.

La configuration géographique des contrées goitreuses n'est

donc pas de première importance, pas plus d'ailleurs que les conditions thermiques et électriques. Le goitre se rencontre sous le soleil brûlant du Sahara algérien, aussi bien que dans les hautes vallées de l'Himalaya ou les plaines de la Finlande. On l'a signalé à Iakoutsk en Sibérie, où le thermomètre descend, au mois de janvier, jusqu'à — 44°.

L'humidité de l'air et du sol ne semble pas davantage en cause : dans les Hautes-Alpes et les Basses-Alpes, l'air est sec; les pluies, relativement peu abondantes, tombent par averses énormes et grossissent rapidement les torrents; on y trouve, pourtant, plus de goitreux que dans certains cantons de l'Oisans, où il pleut beaucoup plus. Quant au « mauvais air » des vallées goitreuses, c'est en réalité presque toujours un air très pur, qui tient en suspension très peu de poussières organiques ou inorganiques, qui est pauvre en acide carbonique et souvent riche en ozone au voisinage des forêts. Cet air des vallées profondes est rarement stagnant. Au lever et au coucher du soleil, il est mis en mouvement, le matin par la brise ascendante, qui s'élève vers les sommets éclairés, et le soir par la brise descendante. Au reste, si l'air humide ou impur était en question, on devrait constamment rencontrer des goitreux autour des marais à paludisme, ce qui n'est pas la règle; et surtout ils devraient abonder au fond des galeries de mines, ce qui est encore plus rare.

La misère et ses conséquences ne sauraient être invoquées qu'à titre de causes adjuvantes : elles débilitent l'organisme, diminuent sa résistance à toutes les affections et favorisent les contaminations entre les individus entassés dans des locaux trop étroits et mal tenus. Mais l'hygiène de l'habitation n'a pas une importance capitale : dans les pays d'endémie, nombre de goitreux sont des propriétaires aisés, bien nourris et bien logés; les villes de Cluses et de Sallanches, en Savoie, après des incendies qui les détruisirent à peu près complètement en 1840 et 1844, furent rebâties toutes deux dans des conditions bien meilleures de salubrité, avec des rues larges, des habitations solides et isolées du sol; le goitre et le crétinisme continuèrent à y sévir, parce qu'on avait conservé les mêmes eaux d'alimentation.

Il semble, cependant, que, depuis une trentaine d'années, même dans les régions goitrigènes où les eaux d'alimentation sont restées les mêmes, la gravité de l'endémie se soit atténuée : c'est que les populations, mieux vêtues, mieux nourries, mieux logées, plus instruites, se trouvent dans des conditions de résistance meilleures vis-à-vis de cette maladie comme vis-à-vis de toutes les autres. Et surtout, il faut tenir compte des progrès de leur éducation hygiénique : il n'est plus un paysan, aujourd'hui qui ne connaisse les dangers du goitre et surtout la facilité avec laquelle on enraye son développement, dans les périodes du début, au moyen de préparations iodées que l'on peut se procurer partout.

La constitution géologique du sol intervient-elle comme un facteur plus important? Successivement, on a incriminé les terrains argileux, magnésiens, gypseux, la mollasse, etc. Suivant Saint-Lager, qui a fait une étude géologique extrêmement complète des principales régions goitrigènes de l'Europe, l'endémie est absente sur les granits, les gneiss, les micaschistes et les porphyres quartzifères, quand ces terrains ne sont pas accompagnés de couches superficielles métallifères, et elle existe au contraire sur ces mêmes roches quand elles sont métallifères. Rare sur les terrains volcaniques, elle se trouve cependant au voisinage des solfatares, où les émanations sulfureuses attaquent les argiles ferrugineuses. Elle se rencontre également sur les calcaires magnésiens du lias, sur les argiles rouges, sur les schistes talqueux, sur les dolomies et les gypses du trias, sur la mollasse. Sur les alluvions ou le diluvium, l'endémie n'existe que lorsque les terrains transportés proviennent de couches amenées des régions où règne le goitre. Mais c'est avec les terrains métallifères et siliceux, surtout, que coïnciderait l'endémie goitreuse : au premier rang, avec la pyrite de fer, puis avec la pyrite de cuivre et la galène argentifère. Il semble que le sulfure de fer des pyrites n'agisse pas par lui-même, mais seulement lorsqu'il a été vitriolisé, c'est-à-dire transformé en sulfate.

Partant de ces données, Saint-Lager tenta une expérience de contrôle : après avoir marqué sur la carte géologique du Rhône, de la Saône-et-Loire, de la Loire, de l'Ardèche, de

l'Isère et de l'Ain les villages bâtis sur les terrains énoncés ci-dessus, il se rendit sur place et put ainsi constater que, dans la plupart de ces villages, existaient des goitreux. Nous avons fait une expérience analogue dans le Jura, grâce à la collaboration de l'éminent géologue Abel Girardot : les résultats concordent avec ceux de Saint-Lager.

Si la nature du sol est en cause, comment donc expliquer que l'endémie goitreuse ne soit pas cantonnée d'une manière fixe et définitive toujours dans les mêmes régions? Depuis cent ans, en effet, elle a varié d'intensité sur les mêmes points. Baillarger avait noté, entre 1836 et 1865, son augmentation en France dans vingt-six départements et sa décroissance dans dix-sept. De même, en 1867, Saint-Lager trouvait l'endémie en progression dans le Wurtemberg et en Argovie. En 1880, Kocher faisait de semblables constatations dans certains pays allemands, en particulier, dans les environs de Berlin. En Amérique, à Mariquita et sur le plateau de Bogota (Nouvelle-Grenade), les goitreux, en diminution au XVIII[e] siècle, étaient devenus plus nombreux vers le milieu du XIX[e]. Il semble, cependant, comme nous le disons plus haut, qu'en général l'endémie goitreuse tende à rétrocéder, au moins dans les pays soumis aux progrès de la civilisation moderne. En particulier, dans le Valais, dans l'Auvergne, dans la Savoie, il est facile de le constater, simplement en parcourant les villages aux jours de marché, ou, comme le faisait Saint-Lager, en dénombrant les goitreuses le dimanche à la sortie de l'église. Dans beaucoup de villages, la proportion des goitreux et crétins dépassait, il y a cinquante ans, la moitié de la population; aujourd'hui elle s'élève rarement au-dessus du dixième. Tout au moins on ne voit plus autant de ces goitres monstrueux, plus ou moins compliqués de myxœdème. Peut-être, en tenant compte des petites tumeurs, facilement dissimulées sous les vêtements et dont un traitement ioduré a entravé l'évolution, trouverait-on que l'endémie ne s'est pas atténuée autant qu'on pourrait le croire au premier abord.

C'est ce qui explique que les médecins civils accusent une diminution des goitreux, alors que les statistiques des conseils de revision varient peu; nous l'avons constaté dans le Jura, d'après les tableaux comparatifs des registres de revision

en 1860 et en 1900. Lorsqu'on a recours, d'ailleurs, à ces registres des conseils de revision, il faut tenir compte de certaines causes d'erreurs. Autrefois, d'abord, n'étaient soumis à l'examen médical que les conscrits ayant un mauvais numéro. Puis, au début du service militaire obligatoire, on se montra assez coulant sur les cas de réforme. Enfin, depuis une dizaine d'années, les nécessités croissantes des services auxiliaires firent incorporer beaucoup de sujets que l'on aurait réformés il y a vingt ans. Ces corrections sont nécessaires lorsqu'on interprète certaines statistiques telles que la suivante. En Savoie, vers 1850, la proportion des exemptions pour goitres était de 183 p. 1 000; en 1896, elle était tombée à 15 et 20 p. 1 000. Dans l'arrondissement de Saint-Jean-de-Maurienne, en 1881, 8,5 conscrits p. 100 sont goitreux; en 1885, 11 p. 100; en 1890, 9 p. 100. La proportion, en 1895, tombe brusquement à 0,64 p. 100, pour se maintenir en 1900 à 1,66 p. 100, et en 1905 à 1,80 p. 100. Comment expliquer cet écart énorme entre les deux séries de 1881 à 1895 et de 1895 à 1905, si ce n'est par des conditions différentes d'examens, alors que les conditions primordiales d'alimentation et d'habitation n'ont pas été notablement modifiées?

*
* *

Puisque l'endémie goitreuse est sujette à des variations dans le même pays, il faut qu'il y ait entre le sol et l'habitant un ou plusieurs agents intermédiaires, qui servent de véhicules aux éléments pathogènes. L'un de ces agents, le plus important, est certainement l'eau d'alimentation.

Vitruve, Pline et Paracelse citaient déjà les sources goitrigènes de l'Apennin, de l'île de Chio, de la Phrygie, de la Crète. En 1680, Wagner avait fait le recensement de ces *kropfbrunnen* dans les cantons des Grisons, de Zurich et de Berne. Parmi les exemples les plus caractéristiques de cette influence des eaux, il faut citer les suivants, réunis par Saint-Lager.

Depuis l'institution du tirage au sort pour la circonscription, les conscrits désireux d'être réformés allaient boire pendant

quelques mois aux sources d'Argentine, de Pontamafrey, de Villard-Clément. A Planaise, Monseigneur Billiet ne connaissait qu'une seule famille exempte du goitre : elle buvait de l'eau de pluie. Par contre à Longematte, le goitre avait fait son apparition depuis qu'un particulier ayant détourné la source principale du village, on avait dû creuser des puits. A Genève, Coindet avait noté une rapide diminution du goitre, du jour où toute la ville avait reçu les eaux du Rhône, prises à la sortie du lac Léman, au lieu des eaux de pluie ruisselant sur la mollasse.

Le cas de Bozel est encore plus typique : en 1845, on y comptait, sur 1472 habitants, 900 goitreux et 109 crétins, tandis que la population de Saint-Bon, village situé sur l'autre versant de la vallée, à 800 mètres de distance, était remarquablement saine et vigoureuse. La municipalité de Bozel fit venir l'eau de Saint-Bon par une canalisation étanche : Saint-Lager, passant à Bozel, ne trouvait plus de goitres que chez quelques vieillards du village; et les rares goitreux ou crétins, encore jeunes, qu'il rencontrait sur la route, habitaient des hameaux voisins, où les anciennes eaux étaient encore en usage. Les mêmes constatations furent faites par Saint-Lager en Auvergne, à trente ans d'intervalle, pour le village de Châtel-Dom : la simple canalisation et la décantation des eaux du torrent avaient suffi pour les dépouiller de leurs principes goitrigènes.

Bircher raconte que, dans la commune de Rapperswyl en Argovie, de 1865 à 1880, on avait dû réformer 25 p. 100 des recrues pour goitre. Devant l'extension du crétinisme, la commune fit de grands frais pour amener du Jura des eaux captées dans des régions où le goitre était inconnu. Cinq jours avant la distribution de ces nouvelles eaux, Bircher avait examiné tous les enfants de l'école : il avait trouvé 59. p. 100 de goitreux; un an plus tard, il n'en comptait plus que 37 p. 100; en 1889, 25 p. 100 seulement (Combe).

Les mêmes eaux peuvent être goitrigènes ou inoffensives, suivant le point où on les capte, suivant qu'elles ont été ou non aérées, décantées et ensoleillées. Ces différences s'observent notamment pour les eaux des glaciers, auxquelles on reprochait sans raison leur pauvreté en oxygène et en iode. On reconnut qu'elles étaient nocives, surtout pendant les périodes où les

torrents gonflés chariaient beaucoup de parcelles organiques et inorganiques. La base température et la désaération des eaux n'ont pas d'importance. La légende, qui incrimine les eaux de neige à cause de leur fraîcheur et de leur privation d'air, avait été accréditée surtout par Aristote et Galien; après contrôle, Boussingault l'abandonna. Du reste, la moitié du genre humain ne boit que de l'eau désaérée par l'ébullition; parmi les 300 millions de Chinois buveurs de thé, la proportion des goitreux est infime. Aujourd'hui, on traite même le goitre par l'usage de l'eau distillée.

Il faut plutôt incriminer les eaux troubles et limoneuses... Dans la ville de Cunéo, 40 p. 100 de la garnison étaient devenus goitreux dans l'espace de cinq ans; l'affection rétrocédait dès que les soldats changaient de résidence. Or, la population civile de Cunéo, qui buvait la même eau, restait indemne; mais elle recevait cette eau dans de vastes réservoirs de décantation, avec une prise de distribution à la partie supérieure du dernier bassin. Un dispositif analogue fut appliqué aux eaux des casernes : aussitôt l'épidémie de goitre prit fin. A Marseille, alimentée par les eaux de la Durance, le goitre est à peu près inconnu, tandis que, dans le Briançonnais, les bords de la même rivière sont couverts de goitreux. A Genève, depuis qu'on consomme les eaux du Rhône décantées dans le lac Léman, le goitre a rétrocédé, et pourtant le Rhône reçoit dans le Valais toutes les eaux des régions goitrigènes. Dans la vallée de l'Arc, par contre, le goitre est de plus en plus rare à mesure qu'on remonte vers la source du torrent; parmi ses affluents, les uns ont des eaux goitrigènes, les autres des eaux inoffensives. A Saint-Chaffrey, la même eau du même ruisseau, goitrigène quand on la boit à sa source, est inoffensive après avoir parcouru quelques centaines de mètres dans les tuyaux étanches. Les jeunes garçons de Saint-Chaffrey, avant la conscription, trouvaient leur cas d'exemption à la « source du goitre ». Dans le Valais, le village de Saillans avait une eau excellente; pour augmenter le débit des fontaines, la prise d'eau est reportée sur le même ruisseau, à 100 mètres en amont : le goitre apparaît aussitôt. Inversement, dans l'Ariège, les habitants d'Ayet n'ont pas le goitre; ceux d'Arrien sont goitreux : l'eau d'alimentation est la même; mais, pour arriver à Arrien, qui se

trouve en aval d'Ayet, cette eau doit traverser des prairies argileuses.

Mac Clelland, étudiant la géographie du goitre aux Indes, avait vu en 1831, dans le Bengale, la moitié d'un régiment indigène devenir goitreux après avoir bu les eaux issues d'un calcaire de transition, riche en pyrites de cuivre, tandis que l'autre moitié du régiment, cantonnée à peu de distance et à la même altitude élevée, mais sur des schistes sans pyrites, restait indemne.

Il faut redouter surtout les eaux des couches métallifères, des calcaires carbonifères et des calcaires à gryphées pyriteuses, les eaux tuffeuses des terrains triasiques et l'eau des fontaines qui se chargent après les pluies d'un limon rougeâtre provenant d'argiles siliceuses.

Cette influence prépondérante des eaux d'alimentation est encore montrée par la répartition du goitre chez les animaux. Pline, qui connaissait le goitre du chien et du porc, incriminait déjà les eaux contaminées. Vicat, à Genève, avait compté en peu de temps quarante chiens goitreux, dans les quartiers où l'endémie sévissait le plus fortement sur l'homme. Le docteur Furet nous a raconté l'histoire suivante : il avait amené de Genève à Brides une chienne qui devint goitreuse après quelques mois de séjour en Savoie; l'année suivante, cette chienne mit bas plusieurs petits chiens; l'un d'entre eux naquit avec une tumeur thyroïdienne; il subit un retard considérable de développement, resta courtaud et somnolent, apprit très lentement à manger seul, ne reconnut jamais la voix de son maître et finit par se laisser écraser par une charrette au pas. Campbell, dans un seul voyage au Thibet, avait trouvé le gros cou chez vingt-trois chèvres ou agneaux. Rapp l'a signalé chez des hyènes; Bromley, chez des chameaux; Radde, chez des antilopes.

En Sibérie et dans l'Amérique Centrale, le goitre des chevaux n'est pas une rareté. A Saint-Jean-de-Maurienne, Baillarger avait été surpris de rencontrer à la gendarmerie, dans des écuries spacieuses, aérées, bien éclairées, sept chevaux irréprochablement nourris, dont quatre devenus goitreux depuis moins de deux ans. Dans une écurie de Modane, il avait compté dix-neuf goitres, sur vingt mulets. Depuis qu'on a amélioré dans

la Maurienne le régime des eaux, l'endémie goitreuse y a rétrocédé, aussi bien chez les animaux que chez l'homme : on n'a plus vu un seul cheval goitreux à la gendarmerie de Saint-Jean et, dans l'arrondissement, la proportion des animaux atteints du gros cou, mulets, chiens, vaches, chèvres, ne dépasse plus 2 ou 3 p. 1 000. Il est vrai qu'aujourd'hui on administre l'iodure aux animaux comme à l'homme (Fodéré).

On retrouve encore ce rôle de l'eau dans l'apparition et l'évolution des principales épidémies de goitres, dont l'histoire nous a été transmise. Sauf la première en date, qui apparut sur un navire, toutes ces épidémies éclatèrent dans des pays d'endémie goitreuse; elles sévirent particulièrement dans les régiments, les pensionnats et les communautés, presque uniquement chez les jeunes sujets, qu'ils fussent prédisposés ou non à l'affection par une ascendance d'hypothyroïdie. Toutes durèrent tant que l'usage des eaux goitrigènes fut continué; toutes cédèrent après le changement des eaux d'alimentation. La première relation d'une épidémie de goitre est due à Forster, un des compagnons de Cook. En 1772, par 61° 12′ de latitude sud, entre des îles de glace, l'équipage recueillit des débris de glaces flottantes qui furent fondues et mises en futaille sur le pont : tous les marins prirent le gros cou. A Nancy, en 1783, le régiment d'infanterie du Roi avait pris ses cantonnements; en 1784, on y comptait 38 goitreux; en 1786, 425; au bout de six ans de séjour, 1100. Seuls étaient restés indemnes les officiers et les sergents, qui ne buvaient pas la même eau et qui, surtout, buvaient du vin. En 1822, au collège de Clermond-Ferrand, cinquante élèves prirent le goitre en quelques jours, après avoir bu de l'eau d'une fontaine récemment ouverte; on ferma le robinet; le goitre disparut. En 1871, seize élèves nouvellement arrivés au séminaire de Nozeroy (Jura) prirent le goitre d'un puits creusé dans la craie néocomienne; la suppression de cette eau et son remplacement par celle d'une fontaine publique jaillissant du calcaire suffirent pour amener la guérison de tous les élèves atteints. Pendant le XIXe siècle, on relate ainsi plus de cinquante épidémies, toutes dans les régions à endémie goitreuse.

Malgré ces relations évidentes entre l'usage de certaines eaux et l'endémie ou les épidémies goitreuses, on a pourtant incri-

miné d'autres agents comme pouvant transmettre le « germe » de la maladie. On a fait observer, d'abord, que certains goitreux, habitants de pays vignobles, n'avaient pas bu, depuis des années, une goutte d'eau, lorsque leur cou commença à grossir : à cela, Saint-Lager répliqua que l'eau, qui entre dans le pain, dans la soupe et qui sert à tous les usages ménagers, suffisait. On a incriminé aussi « les miasmes de l'air ».

Depuis les découvertes de Pasteur, plusieurs savants attribuent à la présence de certains parasites dans l'air le développement de quelques épidémies. Combe étudia en 1888, aux environs de Lausanne, dans les écoles de Chailly, Prilly et Ouchy, une épidémie curieuse, où l'eau semblait hors de cause, puisque tous les enfants ainsi que leurs parents buvaient aux mêmes fontaines et que certains enfants seulement, surtout des filles, avaient pris le gros cou; ces enfants s'étaient trouvés en contact prolongé les uns avec les autres dans la même classe ; les autres classes de la même école étaient restées indemnes; les premiers cas semblaient avoir été importés de Chailly à Ouchy : Combe pensa que le microbe du goitre s'était transmis par l'air. Mais comment expliquer que les frères et les parents n'aient pas été contagionnés par la cohabitation familiale? On n'a d'ailleurs jamais signalé, dans les épidémies de garnison, que des soldats goitreux aient contagionné leurs nouveaux camarades de chambrée; d'ordinaire, au contraire, ce sont les goitreux qui guérissent, même en restant dans le foyer d'épidémie, lorsqu'on leur donne à boire une eau pure. Dans le même ordre d'idées, on a noté maintes fois la rétrocession de goitres anciens obtenue par l'émigration; dans le cercle d'El Goléa se fixa une colonie d'émigrants valaisiens qui comptait de nombreux goitreux; au bout de quelques années, non seulement aucun indigène n'avait pris le goitre de ces nouveaux venus; mais parmi ces derniers, la plupart avaient le cou moins gros, et plusieurs étaient complètement guéris.

On rencontre parfois des goitres sporadiques, qui apparaissent comme une tare isolée, dans des régions habituellement exemptes d'endémie. Les conditions géographiques, géologiques et hydrologiques semblent pour ces cas devoir être mises hors de cause *a priori*. En réalité, souvent le goitre sporadique apparaît chez les descendants de goitreux endémiques, dont

le système thyroïdien était en état d'infériorité congénitale; ou bien il se développe chez des individus qui avaient passé leur jeunesse dans des pays goitreux et qui, pendant un temps plus ou moins long, étaient restés en état d'incubation ou même qui étaient porteurs d'un petit goitre latent. Friedreich rapporte l'histoire d'une famille dans laquelle le père, goitreux depuis sa jeunesse, marié et habitant après son mariage dans un pays exempt d'endémie, eut pourtant cinq enfants goitreux. D'après le même auteur, dans un hameau dont les autres habitants étaient indemnes de toute tare thyroïdienne, une famille importée, sur 92 individus, comptait 45 goitreux. Dans quelques villages du Jura, particulièrement frappés encore récemment par l'endémie, Abel Girardot a reconnu que la population avait été fortement imprégnée, après les guerres qui désolèrent tout l'est de la France au XVII[e] et au XVIII[e] siècles, par les éléments goitreux venus de la Savoie.

L'influence de l'hérédité thyroïdienne apparaît encore plus évidente, lorsqu'on étudie les rapports entre le goitre et le crétinisme endémique : les crétins sont procréés par des goitreux dans 80 p. 100 des cas. Un père et une mère goitreux courent beaucoup de risques d'engendrer des crétins. Si un seul des parents est goitreux, parmi ses enfants, il comptera sans doute des crétins, des crétineux et des goitreux. L'influence de la mère est prépondérante, d'autant que la femme est atteinte de goitre plus souvent que l'homme.

Pour le goitre endémique sans crétinisme, le rôle de l'hérédité avait pu être mis en doute jusqu'à ces dernières années, car on avait peu étudié le goitre des nouveaux-nés, qui n'est pourtant pas rare. Comme la majorité des tumeurs thyroïdiennes ne deviennent perceptibles qu'à partir de huit ou dix ans, on croyait que le goitre n'apparaissait chez les enfants que lorsqu'ils avaient été soumis, pendant un temps assez long, aux mêmes causes extérieures que leurs parents.

Pour le crétinisme, une telle conception a encore moins de valeur; il est rare que le crétinisme soit constaté chez le nourrisson avant cinq ou six mois; mais presque toujours il se développe avant la seconde année, et avec une intensité parfois d'autant plus grande que les enfants ont été stricte-

....

ment allaités par la mère. Voici comment il faut, semble-t-il, expliquer la genèse du crétinisme. Les crétines n'ont pas d'enfants, puisque chez elles la puberté ne se fait pas. Les crétins sont donc engendrés par des mères dont le système thyroïdien est altéré par un goitre ou une autre lésion, tout en restant capable de neutraliser, dans l'organisme du fœtus, les déchets dont l'accumulation provoquerait le crétinisme congénital. Suivant que l'enfant aura été plus ou moins imprégné par l'hypothyroïdie maternelle ou paternelle, suivant que ses organes auront subi un retard ou une insuffisance de développement plus ou moins considérables, les tares du crétinisme se manifesteront plus ou moins tôt après la naissance. Tantôt elles s'affirmeront dès la première année; tantôt l'enfant, goitreux ou non, semblera indemne jusqu'à l'âge où les besoins croissants de son organisme en plein développement nécessiteront une sécrétion que la glande ne pourra plus fournir. Dès lors, la déchéance ira en s'accentuant de plus en plus si, par surcroît, le sujet se trouve soumis, dans les régions qu'il habite, aux causes de l'endémie goitreuse.

Ainsi s'explique que, parmi les crétins, les uns ont un goitre plus ou moins volumineux, tandis que les autres, souvent les plus dégénérés, ne présentent plus à l'examen aucun vestige des glandes thyroïdes. C'est pour ces derniers que pendant si longtemps l'origine du crétinisme a été méconnue. Sur un total de 5 923 crétins, la Commission sarde avait compté 3 912 goitreux et 2 011 non goitreux : Baillarger admettait une proportion analogue 65 p. 100 de goitreux sur la totalité des crétins. La proportion inverse des crétins, par rapport à la totalité des goitreux, n'a jamais dépassé 1 pour 40 ou 50 ; c'est que le goitre, même congénital, s'accroît surtout de huit à dix ans, et quand il subit sa poussée maxima plus tard, vers la puberté ou à l'occasion d'une grossesse, l'individu a heureusement déjà accompli presque tout son développement physique et intellectuel.

D'après ces données, la carte géographique du crétinisme doit être calquée sur celle du goitre endémique, ou plutôt, les pays de crétins sont partout bordés par des bandes plus ou moins larges d'endémie goitreuse : à mesure qu'on approche de ces pays, on rencontre d'abord sur sa route des

goitreux, puis des crétineux de plus en plus dégénérés, enfin des crétins. En Savoie, on trouve ces derniers surtout dans la Maurienne; en Briançonnais, dans la Vallouise; en Valais, dans le massif du mont Rose et le pays d'Aoste. Indépendamment, en effet, des conditions telluriques et hydrologiques, qui s'exercent avec leur maximum d'intensité près de la source des eaux goitrigènes, il faut tenir compte d'un autre élément dans les pays montagneux, aux communications difficiles : dans ces pays, pendant longtemps, soit par nécessité, soit par libre choix, les goitreux se sont mariés à peu près exclusivement entre eux, aggravant ainsi la déchéance de leurs descendants. Fodéré attachait une telle importance à ce facteur de dégénérescence qu'il avait sérieusement réclamé un projet de loi interdisant tout mariage entre goitreux.

On a opposé à ces notions certains faits, paradoxaux en apparence, tels que les cas de mères crétineuses, idiotes, donnant le jour à des enfants normaux. On a cité également l'exemple de parents forts, bien constitués, qui avaient eu d'abord des enfants normaux, avant d'habiter dans la contrée d'endémie goitreuse, puis qui avaient donné le jour, dans ce pays, à des enfants crétineux ou crétins; ils regagnaient des régions indemnes, et ils avaient à nouveau des enfants sains. Dans le Valais, les femmes goitreuses de Sion, de Martigny, de Sierre, savaient bien qu'après avoir eu des enfants crétins, elles pouvaient en avoir de normaux, si elles prenaient la précaution d'aller passer le temps de leur grossesse dans les chalets de leurs montagnes, et si, par surcroît de prévoyance, elles y laissaient leurs enfants en nourrice pendant deux ou trois ans.

Mais qu'une mère crétineuse puisse avoir des enfants normaux, cela prouve simplement que, soit du fait de l'hypertrophie thyroïdienne, si fréquente au cours de la grossesse, soit du fait de l'imprégnation prédominante d'un père normal, l'enfant a reçu en partage des éléments thyroïdiens suffisants à leur tâche. Inversement, que des parents normaux, fixés dans un pays de goitreux, y procréent bientôt des goitreux et même des crétins, cet accident témoigne qu'ils ont subi eux-mêmes momentanément la déchéance endémique; s'ils ont plus tard des enfants normaux, après être rentrés dans leur pays d'origine, c'est que leurs fonctions thyroïdiennes ont récupéré toute

leur activité. Et même si, dans les pays d'endémie, ces parents ont procréé des enfants crétineux sans présenter eux-mêmes de goitre, c'est que temporairement leur glande a été au-dessous de sa tâche : un goitre peu volumineux peut altérer profondément les cellules sécrétoires.

Il serait fastidieux autant qu'inutile d'énumérer ici les cinquante et quelques causes qui ont été successivement invoquées, par plusieurs centaines de médecins ou de biologistes, comme capables de déterminer le goitre. On a attribué beaucoup d'importance à la misère physiologique, à la nourriture mauvaise ou insuffisante, au défaut d'insolation et d'aération des logements insalubres, en un mot à l'absence des pratiques élémentaires de l'hygiène, chez les pauvres gens qui vivent confinés pendant des mois d'hiver dans des cabanes enfumées, humides, côte à côte avec leur bétail. De fait, depuis qu'un certain confort s'est introduit dans le Valais, la Savoie, les Hautes et les Basses-Alpes, le nombre des goitreux et surtout des crétins a très considérablement diminué. Mais en même temps qu'elles apprenaient à se laver, à coucher dans des lits et à séparer leur cuisine de leur écurie, ces populations buvaient des eaux plus pures et mieux captées, souvent du vin ; mieux alimentées, elles devenaient plus robustes et par conséquent plus aptes à résister aux infections ou aux intoxications. Dans les pays d'endémie, le goitre n'épargne pas les riches : lorsque M. de Rambuteau devint préfet du Valais, ses filles y prirent le goitre.

De toutes les influences invoquées, celle des eaux de boisson est à peu près la seule aujourd'hui que l'on accepte universellement comme nécessaire et suffisante. Il serait imprudent d'affirmer cependant que telle est la seule cause du goitre.

Depuis quinze ans, une notion nouvelle domine la physiologie aussi bien que la pathologie thyroïdienne : on a trouvé dans la glande et dans les glandules des combinaisons organiques iodées, dont la quantité et la qualité varient suivant les individus, suivant leur âge, suivant leur état de santé ou de maladie. La proportion de *thyroiodine* contenue dans ces organes peut varier de 1 à 10, à 20 et même à 30 ; chez tous les individus qui habitent les pays d'endémie goitreuse, cette propor-

tion est de beaucoup inférieure à la moyenne; chez les goitreux et les crétins, elle s'abaisse d'autant plus que la dégénérescence du sujet est plus caractérisée. D'autre part, les préparations iodées inorganiques et surtout les combinaisons organiques de l'iode, telles que la thyroïdine et ses dérivés, procurent fréquemment la guérison du goitre et atténuent toujours le myxœdème. Aussi on considère actuellement les divers goitres, non pas comme les types particuliers d'une affection bien définie, mais comme un ensemble de lésions, sans doute fort dissemblables de nature et d'origine, toutes consécutives à un défaut d'assimilation et d'utilisation de l'iode dans le système thyroïdien, — que ces lésions soient infectieuses, dues à un microbe, à un protozoaire ou à tout autre parasite, ou qu'elles soient toxiques et déterminées soit par l'ingestion directe avec les eaux, soit par la production secondaire dans l'organisme de certains corps qui empêchent les combinaisons iodées ou qui les détruisent.

Des expériences nombreuses ont été faites depuis vingt ans pour démontrer le mécanisme exact de ces lésions. Les inoculations, de microbes, de levures et de sporozoaires ont donné quelques résultats positifs, mais trop inconstants pour être admis sans réserves. L'administration aux animaux de substances inorganiques extraites des terrains et des eaux goitrigènes, même prolongée pendant des mois, si elle n'a pas été toujours inoffensive, n'a pas déterminé souvent d'altérations thyroïdiennes caractéristiques. L'élément pathogène nous échappe encore; peut-être n'est-il pas unique et son action ne s'exerce-t-elle pas directement sur le système thyroïdien. Nous savons du moins que, pour éviter le goitre et avec lui le crétinisme, même dans les centres d'endémie, il suffit de simples précautions d'hygiène, dont la première est l'usage exclusif de bonnes eaux, dépouillées de toute impureté organique ou inorganique.

Dr LÉON BÉRARD

« RIGOLETTO[1] »

La malheureuse, avant de partir, avait recommandé en pleurant :

— Ne lui dites pas cela tout d'un coup... ayez pitié...

Elle demandait de la pitié aux deux misérables, elle qui n'avait plus le courage d'en avoir.

— S'il pleure trop, consolez-le bien, parlez-lui de moi, dites-lui que je suis heureuse... Je ne sais pas si je le serai, mais dites-le-lui tout de même... Et puis écrivez-moi, écrivez-moi...

Elle ne cessait de sangloter; pourtant elle ne resta pas, entraînée par son destin...

Quant à eux, ils avaient fait de jolie besogne, en voulant se tirer d'embarras et laisser le vieillard deviner tout seul! Commère Lucia, les poings sur les hanches, regardait Luca d'un air dédaigneux qui disait clairement :

« Tu as de fameuses idées ! »

L'usurier remarqua, cynique :

— S'il dort, c'est signe qu'il a sommeil.

— Oui. Mais c'est une chose terrible de voir ce vieux-là étendu sur son lit, avec les bras en croix, sans bouger depuis hier soir!... Je suis entrée ici trois fois, j'ai fait du bruit, je l'ai appelé : rien!... S'il n'était pas chaud, je croirais que...

Prise d'un frisson, elle n'acheva pas.

Au milieu de l'après-midi, Raffaele s'éveilla.

Le premier son qui frappa ses oreilles fut celui de l'horloge

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 octobre.

de l'escalier qui sonnait cinq heures. Puis la voix de la commère, qui guettait depuis quelques minutes, penchée sur le lit :

— Dieu merci, vous vous réveillez! Vous avez fait un bon somme, hein, maître Raffaele? Il est cinq heures du soir. Qu'en dites-vous?

— Cinq heures? — murmura-t-il, en ouvrant des yeux égarés.

— Eh bien, comment vous sentez-vous?

— Pas mal!

— Dieu merci!... Maintenant levez-vous vite et descendez : je vous ai préparé une soupe qui ressusciterait un mort. Sciosciammocca est en bas qui mange.

— Et Concettella? — demanda-t-il avec cette voix faible qui paraissait venir de loin.

— Elle? ah! oui... Elle va bien, elle va bien... N'y pensez plus, maître Raffaele, descendez dîner.

Il se redressa sur son lit et regarda autour de lui, en silence : la pauvre mansarde, la fenêtre basse, le petit miroir, les robes accrochées à un clou... Il se rappelait tout, maintenant.

Le nid était désert. L'enfant était partie pour toujours, l'avait quitté sans lui dire adieu. Elle ne reviendrait jamais...

Un peu plus tard, assis dans la cuisine de commère Lucia, les yeux errant à travers les arbrisseaux du jardin, il écouta le récit de ce départ furtif et il apprit tout ce qu'ils trouvèrent bon de lui faire savoir et ce qu'ils jugèrent opportun de lui raconter. Compère Luca, qui fumait sa pipe à l'écart, affirmait de la tête, entrecoupant les récits de sa femme par des observations qu'il supposait agréables.

C'était un gai compère, le camorriste usurier, et, à l'occasion, il ne dédaignait pas la plaisanterie. Mais Raffaele, qui avait toujours eu l'humble complaisance de rire quand il lui semblait que le compère s'y attendait, ce jour-là, réellement épuisé, n'avait même plus la force de sourire.

— Et quand reviendra-t-elle?

— Bientôt! bientôt! — assurait la grosse femme, pour le consoler.

Luca pensait l'égayer par de piquantes réflexions sur les douceurs de la lune de miel.

— Pourquoi ne pas me l'avoir dit? — chuchota le vieillard, mal résigné.

. . . .

— C'est à cause de la mère... Ils sont allés se marier au loin, sans en parler, car, si elle savait cela, elle en ferait, une colère!... A vous, on n'a rien dit parce que vous êtes un peu trop bavard.

Il lui semblait que non; il releva ses yeux dolents pour exprimer sa surprise. Mais il se souvint alors de Carluccio : elle avait raison. Sa tête chenue s'enfonça entre ses épaules, son menton retomba sur sa poitrine.

La nuit venait. Commère Lucia quitta sa chaise pour achever les préparatifs du souper. En s'occupant de sa cuisine, elle se mettait à jacasser, à exposer des opinions et des projets longuement médités avec Luca.

— Maintenant que votre fille est une dame, vous ne pouvez plus continuer ce vilain métier. Il faudra que vous trouviez un ouvrage à faire chez vous, de façon à vivre un peu à l'écart et à ne pas attirer l'attention?... Vous comprenez?... Lorsque Concettella viendra en villégiature à Castellamare, elle ne peut pas rencontrer son père jouant de la guitare sur les routes.

— Quel ouvrage voulez-vous que je puisse faire chez moi? — murmura le vieillard, découragé.

— Mon Dieu! vous vous êtes donné assez de peine! vous vous reposerez... Nigaud!... ça ne vous irait pas de manger un peu de pain qui ne vous coûterait rien?

Le petit homme sortit de son profond abattement pour se révolter contre cette idée :

— Non, ça ne m'irait pas : je veux travailler.

Malgré toute sa soumission, il demeura inflexible: ils parvinrent seulement à lui persuader qu'il fallait renoncer à son métier. Ainsi commencèrent pour lui de longues journées de claustration et de silence.

***

Ils avaient décidé tous les deux de l'arracher à son existence nomade pour mille raisons dont il connaissait seulement la première : le désir de Concettella, qui était sacré pour lui. Mais, lui imposer une vie oisive, c'était pour eux le moyen

d'extorquer fréquemment de l'argent à sa fille pour les besoins éventuels de cet homme qui en avait toujours eu très peu, et qui bientôt n'en aurait presque plus.

Ils se heurtèrent au désintéressement obstiné de cet esprit simple, dont la conviction n'était fondée sur aucun raisonnement, mais inébranlable. Lui avait donné tout ce qu'il possédait : le cœur de sa fille, — et il ne voulait pas d'argent en échange.

— Si vous faisiez des boîtes, comme Toto, l'estropié? — avait conseillé compère Luca, ne découvrant pas d'autre occupation pour ce pauvre hère qui cherchait anxieusement, tous les jours, de l'ouvrage.

Commère Lucia eut aussitôt l'idée d'une autre petite industrie : elle vendrait les boîtes en ville et Concettella paierait le carton servant à distraire le vieux ramolli...

Et Raffaele se mit docilement à faire des boîtes. Assis du matin au soir sur un banc, dans le jardin, il tailla des morceaux de carton, gomma des bandes de papier, fabriqua des couvercles. Le tic tac de l'horloge lui arrivait comme un murmure confus; cette voix amicale semblait lui répéter :

« Travaille, travaille, coupe, mets de la gomme, fabrique des couvercles. Le temps passe... Concettella est née, Rusinella est morte, la barque s'est perdue... On croirait que c'était hier! Et tant de temps s'est écoulé!... Comme je marche, moi, sans cesse! Tic tac, tic tac, tu n'entends pas?... Concettella reviendra, et alors tu pourras mourir content... »

Oh! la revoir, la revoir!... Elle lui avait écrit d'une ville qu'on appelle Paris : les lettres tremblées, sur le papier luisant comme du satin, disaient : « Mon cher papa, je suis contente, et je pense toujours à vous... » Elles disaient cela, positivement!

Et encore : « A Paris tout est beau, et Fritz m'aime beaucoup, mais je retournerai bientôt vous voir... » Puis des baisers, des promesses qui n'en finissaient plus, et la prière d'aller à Pompéi pour un vœu... Signé : « Votre Concettella. »

Il l'avait apprise par cœur et se la récitait à tout moment pour être bien sûr qu'elle disait réellement cela, cette lettre, qui fleurait bon comme l'héliotrope dans le jardin. Il l'avait encadrée avec des rognures de carton et suspendue au chevet

de son lit, à elle. Matin et soir, en allant visiter la chambre abandonnée, il s'arrêtait pour la contempler.

Une des manies du vieillard, que la commère avait dû respecter, parce qu'elle coïncidait avec un ordre de Concettella, c'était de conserver la petite pièce intacte, comme l'avait laissée la fugitive. Raffaele la rangeait tous les matins, quoique personne ne fût entré la déranger : il balayait, frottait, époussetait avec un soin religieux. Et, avant de sortir du sanctuaire, il baisait la relique, un petit corsage bleu décoloré...

Cependant sa vie n'était pas trop triste ainsi, avec le jardin qui fleurissait autour de lui : quand il était las de tailler et de coller, il faisait un petit tour dans les allées, rattachait la vigne ou émondait les rosiers. Jadis, lorsque ce lopin de terre lui appartenait, il s'intéressait beaucoup à la culture des artichauts et des salades : aujourd'hui, redevenu un peu le maître, il retrouvait les anxiétés de cette époque-là... Quelquefois, bien que Raffaele n'en montrât pas grande envie, les deux complices l'invitaient généreusement à sortir. Mais, rendus circonspects par la première explosion de douleur du vieillard et craignant pour leurs desseins cupides quelque fatale rencontre qui pourrait lui faire voir clair, ils avaient su lui insinuer habilement qu'il vaudrait mieux aller sur des chemins déserts, du côté de Castellamare ou de Pompéi, en ne s'arrêtant à causer avec personne, toujours par égard pour Concettella. — Recommandations superflues, car le bonhomme était plus taciturne qu'auparavant, et, n'ayant plus de secrètes perplexités à confier à Sciosciammocca, ne lui parlait même plus.

Son rêve paternel s'était réalisé, et sa vie, toute de rêves, s'était arrêtée à cette réalité. Il ne savait rien de la nouvelle existence de la *piccerella*, et il n'essayait pas de se la figurer, parce que, pour donner libre cours à sa fantaisie, il avait toujours eu besoin de partir d'un fait positif, et, de croyance en croyance, de surprise en surprise, il arrivait à de merveilleuses fictions. Maintenant, dans son silence et dans sa solitude, rien ne pouvait plus offrir matière à bâtir des châteaux en Espagne : son imagination gisait inerte, attendant une poussée pour se remettre en marche. L'unique événement auquel il pût songer, le retour de Concettella, était l'objet auquel aspirait tout son être, sa raison même de vivre : ce n'était pas un motif chimé-

rique sur quoi pouvoir divaguer pour l'illusion du cœur et la surprise des sens. Et quant à ses tourments, si, par le passé, il n'avait jamais pensé longtemps aux choses pénibles, il était désormais un optimiste inguérissable malgré ses déceptions, et, aujourd'hui qu'il s'agissait uniquement de ses ennuis personnels, il ne s'en préoccupait guère.

La commère lui avait déclaré que les bénéfices sur les boîtes suffisaient à payer tout; Raffaele ne se demandait pas pourquoi tout le monde ne se mettait pas à tailler et à coller des bouts de carton, si l'on pouvait gagner tant d'argent sans fatigue! — Ce qu'il ignorait, c'est que Concettella, contente d'apprendre par compère Luca que son père était heureux de vivre tranquille et s'amusait beaucoup à faire des boîtes, avait envoyé un beau billet de banque par lettre chargée...

Mai et juin se passèrent et l'été arriva. Il ne voyait plus personne. Cette espèce d'emprisonnement durait depuis plus de deux mois sans qu'il s'en plaignît et sans que ses avides geôliers s'aperçussent de son dépérissement. La vie libre de musicien ambulant, avec ses longues marches au soleil parmi la verdure, avait été sa santé; dans ce petit jardin clos de murs, les grands vents du large lui manquaient, de même qu'à son esprit manquait la nourriture des visions et des idées, la rue bruyante et animée, où, comme dans un kaléidoscope, les images les plus extraordinaires se succédaient continuellement.

Mais, patient et infatigable, il attendait.

Tic tac, tic tac... Que le temps était long! que de boîtes s'amoncelaient sur la table, à côté du métier de Concettella!...

Le mois de juillet passa de même, avec les chaleurs torrides qui abattaient le pauvre homme, en l'anéantissant des heures entières, sur le banc, devant le travail inachevé.

Quand le mois d'août dissémina sur la côte ardente la fleur de l'élégance napolitaine, il eut enfin la joie suprême, la visite désirée.

La jeune Parisienne qui descendit de voiture avec une aisance gracieuse, en disant au valet de pied : « Attendez-moi! » ressemblait encore à la Concettella qui, dans sa misère, avait une démarche si souple et si harmonieuse.

Les deux complices, attirés à la fenêtre par le bruit de l'attelage, la reconnurent aussitôt à travers sa blanche auréole de mousseline et de dentelles, ou plutôt la retrouvèrent telle qu'ils se l'étaient représentée inconsciemment, créature d'un autre monde exilée parmi eux.

Elle avait franchi le seuil, légère comme une plume, avec le pas glissant que lui donnaient ses chaussures fines, et elle était apparue, dans le jardin, au petit homme tremblant, comme un ange descendu sur terre en agitant ses ailes blanches. Immacolata Concezione! Oui, Concettella devait être ainsi, avec son blanc visage entouré de voiles vaporeux. Il leva les bras au ciel pour remercier; mais il se les sentit serrer; il eut à l'improviste une solide chaîne au cou.

— Papa... papa!

Le chien se livrait à des accès de joie, avec des jappements qui ressemblaient à des gémissements.

C'était bien elle. Elle pleurait sur l'épaule de son père, son buste flexible penché sur la vieille carcasse. Il crut mourir...

Et le voilà parti à galoper, sur son éternel hippogriffe, à travers les royaumes de l'enchantement, suivant Concettella qui veut parcourir toute la maison, revoir le grenier et la mansarde fermée aux bruits du monde, et la petite cuisine où ils ont tant de fois soupé ensemble!... Avec quel orgueil Raffaele ouvre la porte et l'introduit dans la chambre si propre et si bien rangée, où se reflète la vie de ce père abandonné durant les trois mois d'attente! Avec quelle tendre complaisance il lui fait remarquer le pied de menthe, sur le bord de la fenêtre, et la lettre encadrée, et le corsage bleu!... Concettella se remet à pleurer, et le vieux la regarde, consterné.

Elle n'est pas heureuse, alors?

Oh! si. Depuis trois mois, Concettella vit comme en rêve, et elle croit encore à l'éternité des rêves.

Des larmes abondantes coulent de ses yeux, mais sont vite séchées; c'est une pluie d'été et le soleil rit entre les nuages.

Compère Luca, le fin renard, a eu la délicatesse de retenir sa femme qui se précipitait à la rencontre de la visiteuse avec son exubérance habituelle. Il a du nez, le compère : il sait qu'il ne faut pas heurter Concetta et la troubler dans ses premières expansions familiales, si l'on veut qu'elle revienne. Il sera tou-

jours temps de faire valoir habilement le dévouement qu'ils ont témoigné au vieillard et toute la peine qu'ils ont eue pour calmer son désespoir. Ce désespoir, ils cherchent maintenant à l'exagérer : ils se promettent un grand effet du récit du pieux mensonge grâce auquel ils l'ont guéri. Il ne sera pas non plus difficile d'obtenir que Raffaele fasse lui-même leur apologie...

La tête à la fenêtre, les deux complices admirent le somptueux équipage et la correction des domestiques, dont l'air impertinent leur échappe; ils devinent le reste, le milieu de luxe et de plaisir, ils évaluent d'après l'argent prodigué autour de la sirène jusqu'où va la passion du jeune millionnaire.

Cependant la pauvre sirène s'est simplement assise sur le petit lit d'ouvrière honnête et se fait raconter par le vieux musicien la vie qu'il a menée durant ces trois mois, pour que lui ne s'informe pas de celle de sa fille.

— Je pensais bien à toi, je faisais mes boites, je gagnais beaucoup... Ça m'ennuyait un peu de ne pas pouvoir sortir, et Sciosciammocca aussi... mais je pensais à toi.

Toujours ce refrain, et Concetta voit son père tel qu'il ne lui était jamais apparu, aujourd'hui qu'il est trop tard.

Transporté par l'illusion et cédant à l'irrésistible besoin de se révéler, il lui dit tout : ses petits subterfuges d'autrefois pour lui faire croire qu'il ne savait rien, ses accès de joie étouffés, ses longs discours à Sciosciammocca. Puis viennent les éloges, que l'ironie du destin rend atroces dans cette bouche. La jeune fille voit défiler les prudents conseils de commère Lucia, les preuves d'amitié de compère Luca, les histoires du poste et la bienveillance de tout le monde, là-bas : ils étaient tous renseignés, ils étaient tous contents; lui seul devait faire semblant d'ignorer et cacher son bonheur.

— Ça me faisait de la peine, vois-tu, Concettella! Oui, c'est la seule chose qui m'ait fait tant de peine!... Et un peu aussi que tu ne m'aies pas dit que tu t'en allais... Mais j'ai compris cela.

Pas un mot de ses pénibles recherches dans Naples, du tragique voyage, la nuit.

Concettella écoute, pétrifiée, entrevoyant à travers le flot de paroles confuses, sous le sourire de béatitude, les souffrances de cette âme innocente, et, dans l'ombre, la sinistre

dissimulation, le travail secret de l'astuce jointe à la mauvaise foi. Mais que croit-il donc, son père? Et la feinte, qui paraît charitable et qui, au fond, est cruelle, ressort peu à peu de ces phrases incohérentes.

Courbée sur le vieillard, la pâle enfant, qui n'a pas cru causer tant de mal, guette les révélations sur ces lèvres ingénues, fouille avec des yeux attentifs dans ces ruines où seul se dresse au-dessus d'un abîme l'édifice de cette croyance mensongère qu'un souffle peut faire crouler...

A présent, Raffaele parle en souriant, du jour où, sur la route de Pompéi, sachant lui faire plaisir, il l'a avertie que le *signorino* était dans la ville morte; il lui rappelle le premier bouquet de narcisses et de mimosas, la dentelle qu'elle a laissée inachevée sur son métier... Il s'informe si le *signorino* sort encore à cheval, parce qu'il voudrait bien le voir, une fois, de loin..

Quatre heures sonnent à l'horloge de l'escalier.

— Il faut que je m'en aille, — dit-elle, en se levant lentement, brisée.

— Déjà?

— Fritz m'attend.

Le vieillard la regarde avec des yeux peinés. Il ne l'a pas vue depuis trois mois et il y a des années qu'il ne lui a parlé ainsi : il a encore tant de choses à dire!

Maïs la veine sur la tempe de Concetta se dessine en un relief violacé :

— Où sont-ils, compère Luca et sa femme?

Elle se sent bouillir de colère.

— Je ne sais pas, — assure le petit homme, épouvanté.

Concettella le voit dans la lumière qui le frappe en plein visage : pauvre vieux père, comme il est défait, comme il est doux et obéissant! Il travaille à ses boîtes, lui, car il ne veut pas qu'on lui rende en argent l'amour de sa fille qu'on lui a enlevée. Et le mauvais argent va dans les griffes rapaces : et c'est juste.

— Tu viendras bientôt? — demande-t-il.

— Bientôt.

— Vous êtes dans la belle villa?

— Non, plus loin, à Sorrente.

— Et la mère?

— Partie...

— Elle t'aime, à présent?

— ... Oui.

Un timide espoir vient au bon vieux.

— Alors... je peux sortir quelquefois avec Sciosciammocca, sans guitare?

— Mais oui! — murmure-t-elle, soucieuse.

Heureux, il se dispose à l'accompagner.

— Non, papa, laissez-moi partir seule.

Elle descend l'escalier, moins légère qu'en montant; elle entend les voix cupides et rougit d'indignation...

Elle continue son chemin, vaincue par une fatalité inéluctable : le vieillard est dans leurs mains, ils peuvent lui faire encore beaucoup de mal.

Pâle et glacée, dans un nuage de mousseline et de dentelles, elle regagne la voiture qui l'emporte rapidement, vers sa vie éphémère de luxe et d'oubli... De la fenêtre sous le toit, Raffaele la voit disparaître telle qu'il la cherchera toujours ensuite, vision toute blanche, ravie au trot cadencé des chevaux...

Et l'horloge recommence à sonner les heures solitaires pour l'abandonné; mais les aiguilles marchent moins lentes sur le cadran. A chaque minute, le petit homme a un beau songe à ébaucher, une image à qui sourire.

Les deux coquins lui avaient demandé, avec une sollicitude qui l'avait ému, des détails sur la visite de Concettella et sur son séjour à Sorrente. Ça les intéressait énormément, les chers amis! Ils voulaient tout savoir et l'excitaient à parler en restant à l'écouter avec une affectueuse attention.

Lui ne demandait pas mieux que de varier sa musique sur le seul thème, et commère Lucia lui en fournissait très souvent l'occasion.

— Vous avez dû lui dire aussi combien nous nous sommes donné de peine pour vous, au moment... vous savez bien?

S'il le lui avait dit?... Et Concettella avait pleuré d'attendrissement, pauvre fille!

— Vous n'aurez pas oublié de lui raconter qu'à présent vous

dînez avec nous, et que c'est toujours moi qui lave la vaisselle?

Cela aussi, et Concettella ne manquerait pas de les remercier.

— Vous avez vu, hein? que nous sommes restés chez nous pour ne pas vous déranger? Une autre fois, quand elle viendra, vous nous appellerez!

Commère Lucia prenait sa voix pathétique, celle des grandes circonstances : — la mort de Rusinella, l'héritage fait par Luca, les renouvellements de prêts, etc. — Mais l'attitude modeste de l'usurier produisait encore plus d'effet que le langage de sa femme. Et le petit homme, attendri, promettait monts et merveilles, tandis qu'on lui chantait les louanges de Concettella, et l'ivresse de l'adulation lui montait au cerveau et le bouleversait complètement.

Ah! la vie était encore belle, et le temps passait vite à parler de l'absente avec tous ceux qui l'écoutaient...

Pendant cinq ou six jours, il ne songea pas à sortir : il tournait comme un fou dans le jardin, caressant les rosiers que sa robe blanche avait effleurés, s'arrêtant à regarder le sable où s'étaient posés ses petits pieds finement chaussés. Qu'elle était belle! qu'elle était belle!... Ensuite il courait au grenier revoir la chambre où elle était restée longtemps avec lui, assise sur le lit, penchée pour l'écouter; il touchait tous les objets, baisait le miroir... Il était, toute la journée, en haut, en bas, escorté de Sciosciammocca, et accompagné du regard indulgent de la commère.

« Elle viendra bientôt, bientôt, bientôt! » — chantonnait-il sur son air favori, qui ressemblait à un accompagnement en sourdine de contrebasses et de violons.

Il avait chanté de même : « On va la voir, on va la voir! » un après-midi d'avril, sur la route de Naples!... Les mauvais jours étaient passés, et un sourire de la vision blanche dissipait tous les chagrins...

« Elle viendra bientôt, bientôt!... » Et elle ne venait pas. C'était un mardi qu'elle avait fait son apparition : il l'attendit le mardi d'après; et ce fut une cruelle déception quand, à la tombée de la nuit, il dut se convaincre qu'il ne la verrait point ce jour-là.

Il se souvint alors de la permission qu'il avait obtenue de sortir quand il lui plairait, avec Sciosciammocca, sans guitare.

Le lendemain, ayant à peine fini de dîner, il monta dans sa chambrette et endossa ses habits du dimanche, avec les raccommodages qui lui étaient si chers; puis, craignant que la commère ne lui fît encore les mêmes objections, il joua de ruse, comme un enfant, et passa sur la pointe des pieds devant Argus qui roupillait sur une chaise, au frais, dans le corridor. Le chien, pas bête, le suivit sans aboyer; la porte ne grinça pas, quand il la referma tout doucement derrière lui. Était-ce simplement le hasard qui favorisait son évasion?...

Sur la route, où le soleil dardait ses rayons, il éprouva d'abord un malaise qu'il ne connaissait pas, au temps de sa vie nomade : ses yeux éblouis ne soutinrent plus la lumière trop vive et se réfugièrent forcément à l'ombre des paupières; ses jambes pliaient sous son corps chétif, et un commencement de vertige lui rendait confus tout ce qui l'environnait.

Mais il était trop heureux d'avoir échappé à ses bons amis et de se trouver libre d'aller où il voulait, sur la route toujours allègre et différente : elle prenait presque l'aspect d'un être animé dont la mobile physionomie n'avait pas de secrets pour lui. Il marcha à l'aventure, droit devant lui, offrant le front à la brise de mer qui soufflait par intervalles dans l'air embrasé. Peu à peu le trouble qui avait envahi ses sens affaiblis par sa vie cloîtrée cédait à l'exaltation croissante de son esprit; l'énergie factice que lui donnaient ses idées de joie et d'orgueil, et le désir tendu vers un seul objet, soutenaient ses muscles énervés par une vieillesse précoce. Enfin ce grand soleil, qui l'avait d'abord foudroyé, lui enflammait les veines, lui communiquait une ardeur qui le grisait comme un vin généreux.

Où irait-il, maintenant qu'il était maître de sa volonté et que le monde lui appartenait? Raisonnant comme les enfants et les êtres primitifs, Raffaele ne doutait nullement que, Concetta étant venue le voir, il y a huit jours, aussitôt après midi, ces heures caniculaires ne dussent être ses heures favorites de promenade. Si donc elle était dehors et si, comme il était probable, elle éprouvait aussi le désir de se rapprocher de lui, il ne lui serait pas difficile de la rencontrer : il l'apercevrait de loin,

et il se cacherait toujours à temps derrière un arbre, dans le cas où elle ne serait pas seule... Pour cela, il fallait des arbres, et le petit homme, séduit par son idée fixe, tourna instinctivement ses pas vers Pompéi. Sur cette route familière qui courait entre deux rangées d'arbrisseaux, il l'avait rencontrée bien des fois revenant de la messe : avec la mémoire des lieux, lui restait gravée dans la tête la vue d'une jeune fille en noir marchant en plein soleil entre deux lignes verdoyantes.

Il était bien invraisemblable que des voitures pussent stationner à pareille heure en cet endroit; néanmoins il en aperçut deux à l'ombre d'un maigre buisson. Les cochers sommeillaient sur leur siège et les petits chevaux attelés aux landaus chassaient patiemment les mouches en se battant les flancs avec leurs longues queues.

Dans le cerveau puéril du vieillard, l'idée d'une voiture était une de celles qui se rattachaient étroitement à Concettella : il rôda autour des landaus, agité par un espoir tenace. Accablés par la chaleur, les cochers s'étaient endormis profondément, et Raffaele eut beau s'arrêter à les contempler, ils ne firent pas mine de s'éveiller. Déçu, il se diriga vers l'entrée des ruines, où il trouva le gardien rébarbatif qui luttait, lui aussi, contre l'irrésistible tentation de se laisser tomber dans les bras de Morphée.

— Oh! qui est-ce que je vois? — s'écria l'homme, agréablement surpris et disposé à entamer la conversation pour ne pas céder aux embûches du dieu somnifère. — Je vous croyais mort!... Avez-vous été *faire le rentier*, pour avoir cette figure-là?

Dans son jargon, le gardien lui demandait s'il sortait de l'hôpital. Raffaele lui répondit que non, en souriant. Il avait quitté le métier, il travaillait chez lui, voilà tout.

— Chez vous? (L'homme le toisa de la tête aux pieds, et commença à lui trouver meilleure mine.) Vous êtes bien heureux d'avoir amassé un magot et de pouvoir vivre de vos rentes! — soupira-t-il, en pensant au petit somme qu'il ferait volontiers si sa casquette galonnée ne lui imposait pas le devoir de tenir les yeux bien ouverts.

Raffaele, mortifié, protesta de nouveau : il était incapable de rien amasser. Puis, voyant le bourru fonctionnaire en veine

de causer, il essaya d'obtenir de lui les renseignements qui l'intéressaient.

— Beaucoup d'étrangers? — demanda-t-il, en indiquant l'intérieur de l'enceinte.

— Seulement deux qui sont arrivés par le train, — grommela le gardien en lançant un regard mauvais du côté du musée. — Deux sacrés Anglais : ces gens-là n'ont jamais chaud et ne dorment jamais. Je parie qu'ils ont leur déjeuner dans leur poche... Et ils ont supprimé les pourboires, maintenant!

— Et ces voitures-là?

L'homme se radoucit en regardant les landaus arrêtés.

— Ceux-là sont des gens chic! Ils m'ont donné deux lires. Ils sont venus de Sorrente pour visiter les nouvelles fouilles. Nous avons trouvé beaucoup de choses, des cadavres : c'est épatant! Si vous venez un jeudi qu'il n'y ait personne, peut-être que je vous laisserai entrer.

Il promettait généreusement une chose qui était un droit, mais Raffaele ne parut nullement saisi d'une telle munificence.

— Et ils y sont encore? — balbutia-t-il, anxieux.

— Ceux-là?... (Et il se remit à le dévisager.) Puisque je vous dis que ce sont des gens chic!... Ils sont venus tranquillement, ce matin, dans leurs landaus, ils ont tout vu, et, après, ils sont allés à l'hôtel, où Don Prospero leur avait préparé un de ces déjeuners!... Il y a un duc, un marquis, etc... tous de Naples, et puis aussi une dame.

— Comment était-elle habillée? — osa Raffaele.

L'autre fixa sur lui un regard dédaigneux.

— Ah çà, êtes-vous tailleur maintenant?... Eh bien, elle portait une robe blanche.

Raffaele avait de la peine à se contenir. Il écouta patiemment les autres histoires du gardien, par crainte de lui déplaire, tout en guettant l'occasion de le planter là d'une façon polie : son esprit s'aiguisait, à ce vieux père qui songeait à sa fille.

— On vous cherche, — dit-il précipitamment, en apercevant les deux maudits Anglais.

Et, dès que le gardien eut le dos tourné, il s'éclipsa avec précaution. Il s'en fut derrière l'hôtel, se glissant le long du

mur. S'il pouvait voir Carluccio et s'informer près de lui?... L'ombre du petit homme se projeta dans l'intérieur. Un garçon de salle, jeune et ventru, vint sur le seuil et ne le reconnut pas dans ses habits d'ancien pêcheur.

— Que désirez-vous, mon brave homme? — fit-il sans arrogance.

— Carluccio, le cuisinier, — répondit Raffaele, enhardi.

Et il eut l'audace incroyable de lui demander s'il ne pourrait pas l'appeler.

— Je vais voir, — dit le garçon, complaisant.

Raffaele attendit, le cœur palpitant. Une minute s'écoula, qui lui parut éternelle. Le soleil lui rôtissait le crâne, un flot de sang montait colorer ses pommettes saillantes. Assis sur son derrière, Sciosciammocca l'examinait de ses yeux pénétrants. En vérité, depuis quelque temps, son maître commettait réellement des extravagances!

Tout à coup, ces yeux ronds qui l'interrogeaient inspirèrent au vieillard une crainte qui se changea en terreur quand vint à passer dans la salle du rez-de-chaussée un garçon chargé de vaisselle : si Concettella sortait en ce moment?...

Il eut envie de se sauver en courant comme un fou, sans se retourner; mais ses jambes flageolaient de plus en plus et il crut que, s'il bougeait, il tomberait par terre et n'aurait plus la force de se relever.

La figure joufflue de l'aide cuisinier se montra dans l'ombre d'une petite porte entr'ouverte, fouillant des yeux la pièce : en reconnaissant le vieux, il leva les bras avec une surprise comique et traversa la salle sur la pointe des pieds pour venir près de lui.

— Vous le saviez? — murmura-t-il d'un air mystérieux.

— Oui, — répondit sur le même ton le vieillard, saisissant au vol ce renseignement.

Carluccio témoigna son étonnement par des gestes désordonnés.

Un garçon, qui la connaissait de vue, lui avait dit que c'était elle. Carluccio n'avait pas voulu le croire : alors on l'avait fait regarder par une ouverture. D'abord il ne la reconnaissait pas, ainsi transformée, avec ses manières de princesse et les doigts couverts de bagues étincelantes; mais, après, elle s'était

retournée et s'était mise à parler : c'était bien elle, ses yeux, sa voix, tout...

Le jeune homme, infatué, accompagnait sa description d'une mimique expressive : Concettella se remuait comme ci, se tournait comme ça, elle levait les mains, souriait, pelait une pêche, se lissait les cheveux...

— A propos, elle n'a plus les cheveux d'un si beau noir : par moments, quand elle baisse la tête, ils ressemblent aux miens...

Et le jeune aide cuisinier baissa aussi la tête pour montrer sa tignasse rousse tondue ras.

— Oh mais! il y a des ducs avec elle, des marquis, des princes, tous très riches! c'est splendide.

Ravi, en extase, Raffaele écarquillait les yeux.

— Et puis ils l'appellent « madame », ils la traitent comme une reine... Ça doit être vrai qu'il l'a épousée : le garçon me l'a dit...

— On le sait, — affirma le père, dignement.

— Compère Luca ne disait ni oui ni non, et je n'ai pas revu commère Lucia. Mais, à Torre, on n'y croit pas.

— Des mauvaises gens! — fit le petit homme en se démenant, les joues en feu.

— Si vous voyiez ses boucles d'oreilles!...

Dans un accès d'enthousiasme, Carluccio, tout en nage, la peau luisante, électrisé par ces événements extraordinaires qui lui permettaient d'épater son auditeur, se remit à la décrire. Il ne gardait pas rancune : il était largement dédommagé de sa déconvenue par ce modeste triomphe et par d'autres qu'il avait obtenus à la cuisine en racontant au personnel de service qu'il devait épouser cette belle femme-là et qu'il y avait renoncé parce que ce n'était pas un morceau pour les pauvres diables... Son amour-propre étant sauvé, il n'y avait pas de raison pour que le marmiton ne se trouvât pas flatté de ses anciennes relations avec la belle dame pâle et hautaine qui imposait à tous, et à lui le premier... Quelle chance il avait eue de ne pas se marier avec elle! Franchement, Carluccio lui était reconnaissant d'avoir montré tant de bon sens.

— N'y aurait-il pas moyen que je la voie en cachette? — chuchota Raffaele, sûr de trouver un appui dans son jeune ami.

Carluccio réfléchit, un instant, heureux et fier de déployer ses talents machiavéliques.

— Avez-vous de l'argent? — lui demanda-t-il.

Le petit homme parut se troubler.

— Je vous en prêterai, — déclara généreusement le gâte-sauce.

Et, fourrant une main dans sa poche, il compta une lire en gros sous. Puis il entraîna Raffaele dans la salle.

— Écoutez-moi bien, maître Raffaele : ils sont là-haut et ne tarderont pas à descendre; ils ont fini depuis un bout de temps et je ne sais pas ce qu'ils attendent... Vous, commandez une limonade et asseyez-vous dans ce coin-là, qui est sombre. Je vais fermer...

Et, leste comme un écureuil, il sauta sur le bord de la fenêtre et fit claquer les volets.

— J'emmène Sciosciammocca à la cuisine : il lèchera les plats, et, s'il n'est pas sage, je le coffrerai dans le placard, sous l'escalier.

Il empoigna le chien et l'emporta dans ses bras.

— Je vais appeler le garçon et lui commander ce qu'il faut. Vous, tenez-vous coi et ne bougez pas de là. On ne vous apercevra même pas... Hé! Formicola!

Formicola, le garçon, vint de son pas lent d'homme ventru.

— Voilà!

— Une demi-limonade, — commanda gravement l'aide cuisinier. — C'est payé; il y a deux sous de pourboire.

L'autre s'en alla, en traînant les pieds.

— Les deux sous de pourboire, c'est pour qu'il ne vous dérange pas.

Un autre garçon traversa la salle :

— On n'y voit goutte ici!

— Il y fait plus frais; c'est Don Prospero qui m'a dit de tirer les volets.

— Oh! ça m'est égal! — fit l'autre en sortant.

Formicola apporta un plateau, déboucha la bouteille et s'en retourna.

— Alors, je m'en vais. Et si Sciosciammocca...

— Il est très obéissant, — assura le vieillard. — Va avec Carluccio! va, mon toutou!

....

Carluccio, content de lui, se mit à rire en montrant encore une fois, près de la petite porte entre-bâillée, sa bonne figure vive dans l'auréole de son bonnet de cuisinier. La porte se referma tout doucement et Raffaele resta seul dans une obscurité presque complète.

Tout cela s'était passé avec une telle rapidité que le petit homme, peu rassuré, n'avait guère eu le temps de comprendre, et encore moins trouvé le moyen de faire de l'opposition : Carluccio l'avait entraîné, planté sur une chaise et servi en tournant autour de lui comme un toton et en lui parlant continuellement, sans s'occuper de ses gestes désespérés.

Il n'y avait plus de remède. Raffaele était assis dans son coin sombre, devant sa consommation, et il n'aurait jamais l'énergie suffisante pour se lever et fuir à la sourdine, au risque de se jeter dans quelqu'un, d'être pris pour un voleur, de voir accourir, aux cris des domestiques, Concettella et le *signorino* qui allaient descendre, comme le lui avait dit le gâte-sauce.

Il attendit, se blottissant dans son coin et enfonçant sa tête entre ses épaules comme un oiseau effrayé : son cœur palpitait si fort que les battements se répercutaient dans ses oreilles, et il craignait que quelqu'un ne pût les entendre en passant. Incapable de penser à autre chose, il ne pouvait même pas se réjouir du prochain passage de Concettella. Il avait le gosier en feu, les lèvres sèches, le front brûlant, et cependant il n'osait pas toucher à la boisson glacée.

Il attendit quelques minutes. Il crut que son dernier jour était arrivé. Des voix se rapprochaient, qui semblaient descendre de là-haut : des voix d'hommes, inconnues, qui devinrent plus fortes et bientôt retentirent dans la salle.

— Qu'il fait sombre ici!

Guidé par une raie claire sur le parquet, l'un des nouveaux venus se dirigea vers la porte et l'ouvrit toute grande au soleil : le jet de clarté projeta dans la pièce une bande lumineuse qui la divisa en deux parties, l'une toute dorée, l'autre plus noire par contraste. Raffaele, qui avait fermé les paupières et retenu sa respiration, risqua un œil : il se sentait protégé encore par l'obscurité. Sur le seuil, deux jeunes gens, tout en blanc, depuis les souliers jusqu'au chapeau de feutre, étaient arrêtés à regarder quelque chose dehors.

— Nous ferons mieux de partir, — fit l'un des deux en examinant la route. — Pas une voiture à l'horizon! Je suis sûr que le chasseur n'a pas seulement pensé à prévenir le cocher de Fritz.

— Puisque nous sommes bien venus à onze dans les deux landaus, nous pouvons retourner de même, — objecta l'autre avec flegme.

— Oui, tu tenais toute la place! — grommela le premier.

Et il aspira deux ou trois bouffées de sa cigarette, en tapant nerveusement du talon.

— Tu ne t'es pas amusé? — demanda le jeune flegmatique, un grand blond, avec un monocle vissé dans l'œil.

— Ouf! je me suis mortellement ennuyé, — répliqua l'autre, un petit brun, aux yeux vifs. — Toi, non?

— Moi, j'adore l'imprévu, — déclara ironiquement le blond, en laissant tomber son monocle.

Le petit brun resta indécis, la cigarette entre les doigts, attendant ce que dirait l'oracle à propos de cette toquade de son cher ami et rival Friedrich Mayer.

Gigi Squillace continua :

— Et tout a été imprévu dans cette drôle de partie : les landaus qui se remplissaient en chemin, comme des diligences...

— En me ramassant aussi, malheureusement!...

— Tu l'as bien voulu.

— Oh! par curiosité.

— Laisse-moi finir... La magnanimité de Fritz, qui nous accordait la faveur d'approcher sa déesse; la poussière, les momies, les plats sucrés de Prospero et enfin les manières hautaines avec lesquelles cette petite ouvrière accepte nos hommages.

— Fritz croit nous l'imposer! As-tu vu ses façons d'agir? comme si c'était sa femme!... Et il veut que nous en fassions autant.

— Il est très correct, Fritz! — affirma Squillace, plus ironique que jamais. — Et toi, tu as été irréprochable. Mes compliments! j'avais peur que tu ne lâches quelque mot déplacé.

— Merci, — dit le petit brun, sans se fâcher. — J'ai été aussi bête que vous tous.

— Moi, mon cher, je connais ce genre-là, et rien ne m'étonne plus.

— Un genre qui ne me va pas. Je préfère Manette.

— Manette ne songeait pas à se faire épouser.

— Hein?

— Oui!

— Fritz est-il faible à ce point-là?

— Vous autres, gosses, vous l'êtes toujours un peu, — fit observer Gigi Squillace avec bienveillance.

— Tu ne peux pas dire cela de moi! — rectifia le brun avec emphase; — je me suis endetté pour Manette, mais...

— Manette n'exigeait pas autre chose de toi.

Pippo Torrese se tut.

— Tandis que le beau « Lis de Torre del Greco »!... — poursuivit Squillace d'un air narquois. — Ah! tu ne sais pas! il y a tout un roman dans cette sotte aventure. Nous avons eu la comédie du sentiment : passion, disputes, remords, peut-être même la tentative de suicide... on ne sait pas : là-dessus, mystère complet!... Un beau jour, ils m'arrivent de Paris pour s'installer à Sorrente. Villa, chevaux, domestiques! Des folies... Et un commencement de teinture, soit parce que les jolies Parisiennes se teignent, soit pour que moi je m'y trompe...

— Toi?

— Comment? Tu ignores que c'est moi qui l'ai découverte?... Fritz est jaloux comme un tigre, et il devrait m'être reconnaissant, car, sans mon monocle!...

Et il se le colla dans l'œil avec une élégante négligence.

— C'était un soir à la Salle Margherita, une créature captivante, mon cher!...

— Captivante! — répéta avec conviction Pippo Torrese. — Alors, tu crois que Fritz pense réellement à...

— ... Se suicider moralement?... Ne te presse pas tant de le plaindre, mon cher Pippo, et encore moins de te réjouir! Il y a heureusement quelqu'un qui a de la tête pour lui. Et je te garantis, dès maintenant, qu'il ne l'épousera pas.

— Tu sais quelque chose? — repartit le brun, devenu curieux, en allumant une troisième cigarette.

Gigi Squillace s'appuya le dos contre la porte, laissa échapper de ses lèvres une spirale de fumée bleuâtre, et reprit, d'un air indolent :

— Tu oublies, mon bonhomme, que j'ai cherché à me marier

avec Mina Mayer après la mort de ce bon brasseur. Nous n'avons jamais pu nous accorder, mais nous sommes restés les meilleurs amis du monde. Quelle femme charmante! Elle a une sérénité d'esprit, un scepticisme aristocratique, digne de faire la paire avec le mien. Elle méritait d'être duchesse.

— Si le bon brasseur ne l'avait pas laissée simplement usufruitière! — acheva Pippo Torrese.

— Tu as de la perspicacité, mon cher. Et tu ne manques pas, non plus, de sens pratique... Je la crois retournée en Allemagne avec la louable intention de se chercher un second mari millionnaire. Elle m'a écrit de là-bas à propos de Fritz. Figure-toi qu'elle me prie de servir de Mentor à son Télémaque en danger!... En échange d'une telle confiance, elle me permettra d'offrir des conseils...

— *All right!* Gigi Squillace, mentor et avocat consultant. Quelle magnifique trouvaille!

— Pas si mauvaise que tu supposes. Juges-en.

D'ironique, la voix devint mordante.

— Je conseillerais : Primo, de laisser encore quelque temps la bride sur le cou à notre poulain emballé. Secundo, de dénicher, si l'on peut, dans cet intervalle, une petite Gretchen, une cousine, un premier amour, enfin du pur sentimentalisme, pour ce petit cœur allemand toujours prêt à se liquéfier comme un fondant à la vanille...

— Une héritière, naturellement?

— Je n'entre pas dans ces détails : la sage Mina y pourvoira.

— Le tout, c'est de les faire se rencontrer.

— Attends! Tu vas voir si je suis fort... Tertio : l'aimant une fois découvert, la sage Mina, qui, grâce aux prudentes dispositions du brasseur, possède des moyens convaincants, devrait couper les vivres à son fils et l'obliger à capituler.

— C'est une règle de bonne guerre.

— Fritz accourrait demander un armistice...

— L'aimant agirait... Mais s'il n'agissait pas?

— Avec Fritz?... Je lui donne une semaine pour qu'il tombe amoureux fou.

— Hum!... Et s'il n'accourt pas?

— Il cédera. Te représentes-tu Fritz ne trouvant plus de crédit chez les fournisseurs, les usuriers, les domestiques... et

près des habitués du trente-et-quarante?... Non, c'est trop drôle! Je crois le voir déjà gratter la guitare sur les routes en accompagnant sa belle, qui est, à ce qu'il paraît, la fille d'un vieux bouffon de saltimbanque...

— Ha! ha! ha!

Pippo Torrese riait de tout son cœur.

— Quelle gaieté! — s'écria-t-on derrière eux.

C'était le baron Cortes qui précédait les autres. On entendait déjà leurs voix et leurs pas dans l'escalier.

— Nous parlions de Lis de la Tour — dit Squillace de son air nonchalant.

— Lis de la Tour?

— Oui, j'ai déjà trouvé un nom à la charmante Concettella, pour quand elle débutera aux Variétés comme divette parisienne.

— Chut! — fit Cortes. — Vous ne voyez pas qu'il y a du monde?

Il indiqua, dans le coin obscur, une masse noire, immobile.

— Il dort, — répondit Torrese en haussant les épaules.

— Voici du nouveau! — annonça Cortes. — Madame est souffrante. Ils attendent leur voiture. Son ami est désolé...

D'autres jeunes gens faisaient bruyamment irruption dans la salle :

— Pas de chance!

— La belle Concetta renonce à notre compagnie.

— Pauvre Fritz!...

— Mais elle est si jolie!

— Deux de moins : nous serons plus à l'aise. Où sont les landaus? Vite.

Un garçon se précipita pour prévenir les cochers.

Des voix et des éclats de rire se dispersèrent en s'éloignant. Le garçon rentra et ferma la porte : la salle redevint sombre et tranquille.

Un soupir s'exhale de la masse noire. D'entre deux épaules émerge une figure bouleversée qui fouille les ténèbres environnantes, anxieusement. La petite ombre vacillante se dresse à grand'peine et suit avec précaution la bande lumineuse qui traverse la pièce; un effort surhumain, et la porte est ouverte.

Dehors il y a un soleil foudroyant, une chaleur terrible sur la route blanche et déserte.

La petite ombre noire court, court sur la route maudite qui l'a conduite à sa perte.

Dans ce faible cerveau incapable de saisir tout l'odieux de cette conversation entre deux êtres cyniques, se sont fixés pourtant des lambeaux de phrases atroces que le vieillard a dû écouter :

« Comme si c'était sa femme!... je te garantis qu'il ne l'épousera pas... un vieux bouffon de saltimbanque... »

Quelle épouvantable chose ! Il a tout compris : on l'a toujours trompé. Concettella est perdue, le *signorino* l'abandonnera, il doit en épouser une autre ; et cela, par sa faute, à lui, Raffaele, parce que Concettella est sa fille, à lui... Ils riaient et la bafouaient ainsi parce qu'elle était sa fille...

Elle court, elle court, la petite ombre noire, sur la route qui fut le théâtre muet de ses fictions merveilleuses : auteur et acteur, il joue le dernier acte de la tragédie. Le ciel brûle, les fossés, les arbres, les maisons brûlent. Et dans les yeux du vieillard brille un éclair de lumière blanche qui traverse les paupières, ses tempes ne cessent de battre, sa gorge est en feu ; il lui semble qu'il est sur un bûcher, qu'il flambe comme du sarment. Sur sa tête, l'incendie du soleil ne s'éteint pas, et le pauvre vieux, dévoré par la fièvre, court pour échapper à ces rayons qui lui percent le crâne comme des gouttes de plomb fondu...

Frappé au cerveau, délirant nuit et jour, il gît tout de son long sur le lit de Concettella, en appelant sa fille... A deux ou trois reprises, dans son délire, il croit voir le cher visage se pencher sur lui. Il lui tend les bras. Mais ce n'est pas cette figure angoissée, cette chevelure fauve qu'il a vu passer, la dernière fois, dans un nuage de dentelle, emportée au trot cadencé des chevaux : cette tête-là brûle comme le soleil sur la route maudite ; de cette chevelure se dégagent de rouges langues de flamme qui pénètrent dans ses yeux grands ouverts, lui lèchent le cerveau... Oh ! les cheveux noirs de sa Concetta, frais comme l'ombre, doux comme le repos !...

Il chasse la cruelle image qui prend de tendres apparences pour lui rallumer dans le sang le feu qui le consume.

. . . .

Concettella s'éloigne en sanglotant : « Que s'est-il passé? — Personne n'en sait rien. Il s'est sauvé, un jour de soleil; il a dû courir comme un fou sur la route... »

Le médecin hoche la tête : c'est l'agonie d'une intelligence. Tout le monde l'avait prédit, que cela finirait de la sorte.

*
* *

Sur la route paisible et sinueuse, bordée de vert et de bleu, qui de Naples monte en pente douce jusqu'à la baie solitaire de Castellamare, à Vico Equense niché au-dessus des eaux, à la blanche Sorrente suspendue entre la montagne et la mer, le vieux musicien ambulant, qui avait perdu la raison, l'ancien *pazzariello* de Torre del Greco, était devenu une figure familière, une espèce de génie bizarre et gai de cette contrée. En effet, aux yeux des touristes qui, dans cet automne empourpré, suivaient, pour la première ou la centième fois, la route serpentine où la vigne étale ses pampres rouge sang entre le ciel doré au-dessus du Vésuve et les reflets irisés de la mer, la petite figure animée par la course, qui se dressait, quasi jaillissant de dessous terre, sur le bord du chemin, en hurlant et en gesticulant, saisie d'une fureur incompréhensible et parfois comme d'une ivresse joyeuse, avait l'air d'une émanation fantastique et grotesque de cette argile fumant au soleil.

Il apparaissait à l'improviste, sortant de derrière un tronc d'arbre, se détachant d'une maison ou de la grille d'un jardin, étrange et surprenant toujours, avec son visage décharné qui faisait une grimace burlesque, et ses yeux doucement réjouis sous son front plat que ne contractaient plus les craintes et les inquiétudes. Les jeunes étrangères qui le rencontraient pour la première fois le montraient à leurs compagnons, s'amusaient de ses salutations exagérées, de ses comiques révérences, et le jugeaient très drôle avec sa face de masque et ses lazzi qui ne les décevaient pas dans leur attente de voir Naples égayée par un carnaval perpétuel. Celles qui l'avaient déjà rencontré, cette année, arrivaient à lui sourire, en réponse au geste d'adieu qu'il leur faisait avec la main, aussitôt attristé de les voir s'éloigner.

Enfin les anciennes connaissances, frileuses hirondelles que l'automne ramenait sous le beau ciel de Naples, le trouvaient si péniblement changé qu'elles se penchaient vers le cocher pour lui demander des renseignements. Souvent le cocher confirmait leurs soupçons :

— Oui, mademoiselle, il est devenu fou.

Mais, sur ce corps si maigre, si usé, si chancelant, qu'il semblait prêt à tomber au moindre coup de vent, le regard compatissant que lui jetaient les voyageuses rencontrait la petite figure contente qui souriait à la grâce et à la jeunesse disparaissant dans un nuage de poussière.

On le connaissait à Torre, à Portici, à Resina, et mieux encore dans la campagne voisine de la ville morte, ou sur le chemin de Scafati, ou au bord des eaux limpides, le long de la route de Vico Equense, qui se déroule à pic sur l'abîme azuré bouillonnant autour des rochers.

Beaucoup de gens respectaient en lui la démence et bien peu savaient sa tendre folie paternelle. Dans la masse des indifférents, il passait en éveillant des murmures ambigus et parfois des remarques stupides qui voulaient être pitoyables. Quelqu'un, plus insouciant que les autres, demandait en feignant l'indignation :

— Mais pourquoi ne l'enferme-t-on pas ?

Toujours une voix indulgente s'élevait pour le défendre :

— Il n'est pas gênant, le pauvre homme !...

C'était vrai : la folie de cet être doux et silencieux n'était pas de celles qui causent du trouble et provoquent la frayeur ; la vie errante de ce délaissé ne faisait monter le rouge au front de personne.

Compère Luca et sa digne épouse, qui touchaient régulièrement une bonne pension pour l'entretien du vieillard, avaient trouvé dès les premiers temps de sa convalescence des accents larmoyants et des phrases inouïes d'affectueuse commisération pour décider Concettella à renoncer à son intention de mettre le malheureux dans une maison de santé :

— Vous voulez l'enfermer ? Ce pauvre homme ne peut pas vivre sans air et sans soleil. Vous ne voyez pas comme il est content de marcher à sa guise sur les routes, avec son chien et sa guitare ? Il a toujours été comme cela. Il a un peu

moins de tête, à cette heure, mais il n'en a jamais eu beaucoup. Pourquoi vous désolez-vous? Laissez-lui mener son existence, et il ira jusqu'à cent ans.

Cependant le vieillard souriait en lui-même à une image passagère, sans souci de la créature anxieuse qui cherchait inutilement le moyen de rentrer dans cette âme close à jamais pour elle, — l'enfant chérie d'autrefois, devenue une étrangère, méconnaissable sous le diadème flamboyant de ses cheveux teints. — Et Concettella l'avait vu détacher du clou la guitare et la clarinette au son aigu qui agaçait les gens; souriant à quelque dernier fantôme de son cerveau presque éteint, le petit homme avait enfilé sans bruit son grand pardessus et mis son chapeau de travers sur ses rares mèches ébouriffées; toujours en silence, il s'était dirigé vers l'escalier et on l'avait entendu descendre en titubant.

Penchée à la fenêtre, Concetta guetta sa sortie en pleurant. Il se tenait au milieu de la route, étonné, sans quitter le rire enfantin qui lui entr'ouvrait à peine les lèvres. Sciosciammocca, le museau dressé vers son maître hésitant, avait l'air de lui demander : « Où va-t-on maintenant? » Mais alors, au trot cadencé des chevaux qui s'approchaient, le vieillard avait sursauté en se retournant brusquement, comme frappé par une impression connue, et les traits de son visage s'étaient tendus dans son effort d'avoir une idée bien nette. La voiture de maître passa. Une figure de femme brune, couverte d'un épais voile blanc, parut arrêter chez le vieux les indécisions de sa pensée : soudain il eut un souvenir précis. Poussant un cri sauvage, que Concettella ne devait plus oublier, le vieillard s'était élancé dans une course folle derrière la voiture qui était déjà loin : il poursuivait la vision blanche emportée au trot des chevaux — la dernière qu'il avait eue avant sa folie et la seule que pût retenir désormais son pauvre cerveau troublé.

A dater de ce jour, la démence du vieillard se fixa sur une idée bien déterminée, eut un but séduisant. L'expression irrésolue, qui lui donnait plutôt l'air d'un ahuri que d'un fou, disparut : la lumière de l'intelligence revint briller dans ses yeux, et le sourire enfantin rayonna, inextinguible, épanouit sa figure décharnée.

Concentré parfois en de longs soliloques muets que révé-

lait le mouvement des lèvres, il semblait se raconter à lui-même ses joyeuses rêveries et la foi qui le maintenait en vie. Il s'étonnait, à part lui, hochant la tête et gesticulant; il s'adressait à des amis invisibles, levait les yeux au ciel avec une ferveur calme et reconnaissante; puis il recommençait à sourire et à s'étonner, et finissait par pousser des cris inarticulés de triomphe, pareils à ceux qui avaient brisé le cœur de Concettella.

— Il croit que c'est moi! — avait-elle murmuré, ce jour-là, peinée de cette découverte. — Il ne me reconnaîtra plus jamais...

Et elle s'en était allée avec ce nouveau chagrin, ne sachant pas si elle aurait le courage de revenir encore.

Elle n'était pas revenue : et son absence ne préoccupait pas le vieillard, qui la cherchait dans toute jeune femme brune, en courant après les fiacres aussi bien qu'après les lourdes voitures de louage et les équipages de maître. Peu à peu, il en vint à confondre dans une même adoration toutes les jolies jeunes femmes, et se mit à sourire à toutes, indistinctement, humble et paternel. Celles-là étaient les compagnes de sa fille, — les créatures privilégiées qui passaient immaculées dans la poussière ou la boue du chemin, bien au-dessus de la foule grouillante et de lui-même, se dirigeant vers de merveilleux logis qu'il ne connaîtrait jamais.

Il ne parlait plus, mais il se remit à chanter. Le temps était tiède et serein comme au mois de mai : les couples d'amoureux, les nouveaux mariés en voyage de noces, descendaient de voiture à l'entrée des ruines et pénétraient, bras dessus, bras dessous, dans le labyrinthe vert. Le chant du dément les suivait, affaibli par la distance :

Si può venì cu mme mieze 'a lu mare...

Et quand passaient les omnibus des hôtels, pleins de « complets » à carreaux, la figure de gnome du petit homme bondissait sur la route et il entonnait gaiement en leur honneur la fameuse chansonnette napolitaine :

Jammo, jammo,... funiculì, funiculà...

. . . .

Les sous pleuvaient comme jadis. Mais Sciosciammocca, qui avait perdu sa sébile en galopant après une voiture, attendait que son maître pensât à lui en acheter une autre. Il se dressait sur ses pattes, en remuant la queue pour remercier l'honorable société, comme le lui avait enseigné son premier maître, — un saltimbanque, un prestidigitateur; — mais les pièces de monnaie roulaient dans la poussière et le chien grattait en vain la terre pour avertir son patron : Raffaele ne s'occupait pas de les ramasser. Souvent à jeun, en marche toute la journée, il ne souffrait plus ni de la faim ni de la soif, ne vivait que de son bonheur triomphant.

Il rentrait tard à la maison, accueilli par les amicales exhortations de commère Lucia, qui craignait de le fâcher et avait grand soin de lui à cause de la pension régulièrement servie par Friedrich Mayer. Elle lui préparait une bonne soupe et quelque friand morceau, et poussait quelquefois la générosité jusqu'à lui laisser dans son verre deux doigts du vin vieux que sa fille lui envoyait par caisses. Au grand désespoir de la pieuse enfant, Raffaele avait toujours les poches vides et ne parlait plus de travailler à ses boîtes. Sentiments, souvenirs, tourments, tout était aboli en lui. Ses dix-huit années de paternité douloureuse avaient disparu dans le bûcher ardent que le soleil foudroyant et la fièvre avaient apprêté pour la petite ombre chancelante qui sortait à peine d'une torture inhumaine. Il ne lui restait qu'une vision blanche auréolée de mousseline et de dentelle, fraîche dans l'ombre de sa chevelure noire et emportée au loin vers la félicité...

Raffaele ne s'était jamais senti plein d'une béatitude aussi complète : non, pas même quand, pour la première fois, les réverbères dans le brouillard lui avaient présagé tant d'heureuses choses; pas même lorsque Concettella lui était apparue dans le jardin comme un ange descendu du ciel... Parce qu'alors il tremblait toujours, comme s'il avait eu peur d'être le jouet d'un rêve et d'être forcé de se réveiller, tandis qu'aujourd'hui la divine certitude lui souriait au milieu de sa folie!...

Novembre était venu avec ses journées fastidieuses qui n'engagent pas les étrangers à faire des excursions : les voitures devenaient rares sur les routes et, instinctivement, Raffaele avait

changé le but de ses courses vagabondes et se dirigeait vers les endroits habités. Il errait dans les environs de San Giovanni, entouré de gamins insolents. Quelquefois, reconnaissant en lui le petit homme qui les avait amusés autrefois sous sa défroque de *pazzariello*, ils se pressaient autour de lui, l'excitant et le lardant de paroles blessantes.

— Raffaele, Raffaele, Raffaele!... — chantaient-ils en dansant en rond.

Le malheureux n'en avait aucune honte : doux et patient, il portait à ses lèvres sa clarinette et soufflait de toute la force de ses poumons épuisés; l'instrument lançait des sons discordants qui perçaient les oreilles, et les gamins se sauvaient en faisant tapage, pour revenir aussitôt se serrer plus nombreux et plus curieux autour de lui, — tant qu'à la fin le dément, se rappelant certains lazzi de son ancien métier, se mettait à gambader, à piailler, à grimacer en tricotant des bras et des jambes au milieu de la marmaille enchantée. La farce agitait ses grelots après la tragédie mystérieuse et terrible.

Un jour qu'il tombait une pluie fine et que les rues de San Giovanni étaient presque désertes, pas à pas, Raffaele était arrivé jusqu'au port. Il y avait deux beaux navires ancrés près du môle, des brigantines à voile et des goélettes, de gros chalands et des tartanes, et une infinité de petites barques qui se balançaient sur l'eau verte. Le vieillard resta à les regarder, en extase, se souvenant vaguement que les bateaux et la mer lui plaisaient tant jadis, mais ne parvenant pas à distinguer, tant le passé était oublié, la coupe élégante de son *Immaccolata Concezione*. Oh! les épaisses toiles d'araignée qui obstruaient sa mémoire!...

Toutes ses anciennes affections, moins tenaces que le sentiment paternel, gisaient pêle-mêle au fond de sa conscience comme des outils hors d'usage dans un magasin fermé. Les années vigoureuses et la vieillesse débile étaient enfouies dans cet amas de décombres; de l'ombre grise n'émergeaient plus les heures sacrées qui avaient vu une naissance et une mort, et marqué les premières étapes de la ruine irréparable. Il n'entendait plus le tic tac de la vieille horloge; le temps et la folie amoncelaient poussière sur poussière.

Raffaele tourna le dos au port et remonta vers la place, les yeux perdus encore dans un rêve bleu où frémissaient une forêt

de mâts et des voiles déployées au vent et de fines barques glissant sur les eaux. Plus haut, à l'endroit où le Jardin Royal fait un angle, ceux qui passaient le virent tout à coup se précipiter droit devant lui, en poussant son cri de joie inarticulé. En un clin d'œil, il fut renversé. Une voiture s'était arrêtée et le cocher hurlait :

— Il s'est jeté dessous!

Il y eut aussitôt un rassemblement : au milieu des cris de la foule retentissaient les aboiements lugubres de Sciosciammocca. Le blessé gisait, évanoui, sur le sol ensanglanté, la figure empreinte d'une sereine douceur, entouré d'inconnus, que pâlissait l'effroi, et la dame brune en qui il avait cru reconnaître Concettella se penchait sur lui avec compassion.

On l'étendit sur les coussins de la voiture, et le triste cortège prit le chemin de l'hôpital.

Il respirait encore lorsqu'on le déposa sur le lit laissé vide quelques heures auparavant par un mort : sœur Rosalie effleura avec les ailes de sa cornette la petite figure inerte qui disparaissait entre les bandes de toile blanche.

Plus tard, le jeune chirurgien qui était de garde à l'hôpital fit sa ronde accoutumée.

— Le n° 8, ma sœur?

La religieuse baissa tristement les paupières. La grosse tête hirsute de l'interne se pencha pour regarder :

— A la salle de police, n'est-ce pas, mon caporal?

La religieuse frissonna : l'interne, un grand gaillard sauvage descendu des montagnes de Calabre, était sublime d'abnégation au lit des malades; mais il avait un jargon militaire qu'il avait appris au régiment et qu'il employait afin de dissimuler par ces plaisanteries macabres l'émotion dont il n'arrivait pas encore à se défendre.

Sœur Rosalie, que le colosse appelait familièrement « caporal », n'avait jamais pu s'habituer à une sinistre expression qui revenait souvent sur ses lèvres : « la salle de police! » Quand elle le suivait dans sa visite, la sœur était près de s'évanouir en retrouvant dans ses yeux implacables la vision qu'elle avait eue, un jour, d'une pièce froide où, sur des tables de marbre, les corps mutilés subissaient la dernière torture.

L'interne s'était arrêté au n° 9 :

— Ça va mieux, jeune homme? Encore un peu de patience, et on vous signera votre congé.

Mais il ajouta tout bas, presque à l'oreille de la sœur :

— Il est probable qu'on rappellera la classe.

Au n° 10, après avoir examiné avec une sollicitude extrême le malade assoupi, il affirma au « caporal » que « le conscrit avait tiré un mauvais numéro ». Arrivé au suivant, il déclara que le blessé refusait absolument de quitter la compagnie et le traita de « giberne »... Et il continua sa tournée, suivi de sœur Rosalie qui l'écoutait doucement épuiser son répertoire de soldat pour lui expliquer l'état de chaque patient.

La religieuse et l'interne se séparèrent à la porte, non sans mille recommandations de la part du jeune homme.

— Appelez-moi en cas de besoin, ma sœur. Attention à mes vétérans et à cette pauvre recrue! Vous savez : le n° 8. Moi, je ne dors jamais.

La sœur lui sourit : elle n'ignorait pas qu'il fallait s'attendre à plus d'une alerte, la nuit, quand il était de garde et qu'il y avait à soigner des blessures graves.

La veillée commença dans la salle faiblement éclairée.

On entendait, au milieu du silence, la respiration haletante des fiévreux dont l'état s'aggravait à la tombée du soir; des gémissements s'échappaient des poitrines oppressées, des soupirs sifflants; çà et là, un râle de sommeil lourd, hanté par les cauchemars. L'oreille exercée de la sœur percevait même le souffle des moins malades, qui reposaient tranquillement... Plus tard, ce furent des paroles insensées; les rideaux, que sœur Rosalie avait tirés à certains lits pour y mettre une ombre douce, commencèrent à être agités par les mouvements désordonnés de ceux qui avaient le délire. La religieuse accourait, rajustait les oreillers sous les têtes inquiètes et posait sa main fraîche sur les fronts ardents : à ce léger contact, le malade s'apaisait. Les uns demandaient à boire; d'autres, la voyant passer, l'appelaient pour la sentir veiller, un instant, près d'eux; et la cornette blanche palpitait en se penchant sur chaque lit de douleur, et les pieds glissaient sans bruit dans la sourde clarté... Ils finirent par se calmer tous, les uns épuisés, les autres plongés dans une profonde torpeur. Pendant les pre-

mières heures de la nuit, le sommeil et le silence régnèrent sur les souffrances, et la grande salle, avec ses rangées de lits alignés, sous la pâle lumière que les deux lampes projetaient d'un bout à l'autre, parut le candide asile du repos et de la paix. La sœur, exténuée, s'était assoupie, un moment sur sa chaise, près de la porte.

Raffaele s'éveilla. Il croyait avoir dormi un temps long comme l'éternité, et revenir de loin, comme s'il avait fait un voyage de plusieurs années dans des régions inexplorées. Nul n'était là pour lui souhaiter la bienvenue. Il arrivait de si loin et ne trouvait personne à son retour! Il promena autour de lui un regard étonné, cherchant les chers visages, les objets familiers.

Ses yeux larges, luisants, dans son visage spectral, interrogèrent la pénombre, fouillèrent dans l'obscurité. Cette route blanche, qui aboutissait à un mur d'où partaient des rayons de lumière tremblotante, n'était pas sa route : — ni celle qui était enserrée entre les villas et les jardins, ni l'autre qui s'étendait librement entre des bords fleuris ou qui s'élevait au-dessus des eaux bleues. — Il lui semblait être dans une maison où il y avait beaucoup de petites chambres blanches; mais dans aucune de celles-ci il ne reconnut son coin de grenier, la cuisine basse, la couchette de Concettella... L'enfant n'était pas là, non plus, à côté de la fenêtre, avec son métier sur les genoux...

Le vieillard ouvrait de grands yeux, les fixant obstinément sur ces choses rendues confuses par sa fièvre : parmi les lits, surgissaient de sombres fantômes...

Il se mit sur son séant, et sentit une douleur aiguë à la poitrine : il porta les mains à son front et rencontra les bandes qui l'enveloppaient. Debout dans l'ombre, le torse frêle resta une minute immobile, attendant. L'oreille tendue, Raffaele avait cru percevoir un souffle lent et rythmé qui augmentait et diminuait comme le halètement des flots sur la plage. Un bruit rauque, près de lui, rompit le silence. Il se pencha en dehors : dans le lit proche du sien, une forme humaine s'agita, un instant. Le vieillard, dont les yeux brillaient comme ceux d'un voyant, lucides malgré l'excitation de la fièvre, n'ayant plus ni voiles d'inconscience ni éclairs de folie, explora attentivement cet

endroit mystérieux : il distingua les rideaux, les lits de fer, les profils des dormeurs. Dans le fond de la salle, au-dessus de la lampe, un crucifix noir; sur le côté, la porte et une forme brune, un battement d'ailes blanches.

Raffaele n'éprouvait plus de douleur à la poitrine et au front; il s'était appuyé le dos contre le chevet du lit, et, dans cette position, il se trouvait bien : il lui semblait avoir la tête très légère et ne plus souffrir de ses membres alourdis par l'âge.

Il était donc en voie de guérison, — se dit-il tranquillement, — et il sortirait bientôt de cet hôpital où il ne savait ni quand ni pourquoi il était entré... Cela devait remonter à l'époque où il avait eu si mal au cerveau : il se rappelait maintenant qu'il avait rêvé d'un grand incendie dans le ciel, d'un feu inextinguible, de grandes flammes rouges qui lui entraient par les yeux et lui perçaient le crâne comme des flèches... Et autour de lui, des hallucinations horribles...

A ce souvenir, il frissonna : quel rêve atroce! La route éblouissante, le soleil accablant, les éclairs qui l'aveuglaient et les taches noires qui offusquaient tout; dans les oreilles, un crépitement d'étincelles et des voix aigres, des voix moqueuses, des éclats de rire, des menaces, des prophéties... Concettella trahie, desespérée, « morte par ta faute, par ta faute, par ta faute!... »

C'était trop cruel : on avait bien fait de le réveiller, car c'était un supplice mortel, de rêver comme cela.

Haletant, il avait fermé les paupières pour se soustraire à ces images terribles qui sortaient de l'oubli. Un gémissement rauque se répéta dans le silence. Raffaele se raidit contre la terreur qui s'emparait de lui et rouvrit les yeux tout grands.

Pour la troisième fois, le malade près de lui gémit douloureusement : Raffaele descendit tout doucement de son lit, et, se cramponnant aux rideaux, se traîna vers son voisin. L'homme qui gisait au n° 9 le vit se dresser auprès de lui, comme un fantôme, tremblant dans sa longue chemise d'hôpital, avec sa petite figure entourée de bandes.

— Vous souffrez? — murmura le vieillard.

Le malade ne répondit rien : il s'était soulevé sur ses coudes et le regardait fixement, les sourcils froncés, ayant

peine à se souvenir. Quand avait-il rencontré cette face bouffonne et décharnée dont les yeux s'ouvraient si timides et si doux? Il en avait tant vu, dans son métier! mais celle-là lui était restée particulièrement gravée dans la mémoire, parce qu'elle était ridicule et bonne, parce qu'elle souriait si bénignement, parce que enfin... Oh! il se rappela.

Ils s'étaient rencontrés au poste, un soir de carnaval. Il s'était si bien amusé, le lendemain, en racontant aux autres agents les prouesses du Génois, et le scribe goguenard les avait tous fait rire longtemps avec l'histoire de « Rigoletto » qui avait trois chiens savants et une belle fille... mais il habitait à Torre del Greco. Un peu loin pour aller s'en assurer!

A ce souvenir de temps meilleurs, le malade ébaucha un sourire et murmura, en allongeant la main pour le toucher :

— Tiens! c'est Rigoletto!

Le vieillard trembla de tout son corps, en se penchant pour mieux entendre. Qui donc prononçait, ici près, ce nom oublié?

— Ils m'ont flanqué des coups de couteau, ces animaux-là, vous savez, Rigoletto! — gémit le blessé en retombant sur ses oreillers et en portant la main à sa poitrine.

Une plainte sourde revint troubler le silence; puis un sanglot, un seul, profond comme un râle...

L'ombre blanche disparut en chancelant, se traîna en s'agrippant aux rideaux. Réunissant toutes ses dernières forces, Raffaele se terrait comme un gibier traqué par les chasseurs.

Quand il fut dans son lit, glacé, recroquevillé, déjà baigné d'une sueur mortelle, un rapide vertige le saisit : il enfonçait, il disparaissait, il se dissolvait dans le néant... Mais, par un effort surhumain, il rouvrit les yeux. Il voulait savoir, il voulait se rappeler! Tout était vrai et il n'y avait plus rien de vrai : tout avait été mensonge, et seules les cruelles hallucinations n'étaient pas un mensonge.

Avec la lucidité terrible des moribonds, en peu d'instants aussi longs qu'une vie entière, le vieillard revit, devina, comprit.

Ses dix-huit années de paternité douloureuse défilèrent sous ses yeux, et chaque année lui apporta une crainte, une anxiété, une erreur; les figures sinistres de sa tragédie se dressèrent

devant lui, et chacune fut pour lui une dérision, une embûche, une menace; les figures aimées surgirent à leur tour, et ne lui laissèrent que tromperie, tristesse, abandon. L'adorée passait, le visage inondé de larmes, les bras tendus...

Autour de lui, c'était un déchaînement de fantômes diaboliques. Ils se détachaient des réverbères dansant dans la brume, riaient avec les yeux luisants du scribe, bondissaient en foule aux cris rauques d'un ivrogne, se poursuivaient, s'entrechoquaient, sautillaient, petites flammes narquoises au milieu desquelles il s'agitait frénétiquement en remuant les bras et les jambes. Au-dessus de ce féroce tourbillon émergeait la grosse face molle et bénigne de la commère : ses yeux, disparaissant entre les plis graisseux, riaient malicieusement comme ceux du scribe, et d'autres yeux méprisants le guettaient, d'autres figures surgissaient des ténèbres, une farandole vertigineuse de fantômes... Ils y étaient tous : le *signorino*, Carluccio, compère Luca et les autres; et ils tournaient comme des forcenés, à la lueur d'un incendie qui éclatait dans l'obscurité. Les flammes le léchaient, toute la route brûlait comme un bûcher; et les malins fantômes ricanaient d'un air narquois, montraient le poing avec des gestes d'imprécation, et les longs éclats de rire crépitaient comme des étincelles... Ils y étaient tous, même Rusinella qui ouvrait la bouche pour le maudire... L'adorée passait, le visage inondé de larmes et les bras tendus avec désespoir.

Mais les rusés fantômes s'insinuaient entre lui et sa fille aimée : ils tournaient autour de lui en rampant, le serraient de près, lui comprimaient la poitrine avec leurs mains visqueuses. Commère Lucia le prenait à la gorge et lui soufflait dans l'oreille :

— Ta Concettella, nous l'avons assassinée!..

Le voyant ouvrit des yeux vitreux, épouvantables.

C'était fini. Toutes les choses qui lui étaient chères, ses rêves de bonheur, ses croyances tenaces, étaient des mensonges.

La vie, la vie réelle, n'était que douleur et désolation...

Un râle prolongé, un hurlement qui n'avait rien d'humain.

Sœur Rosalie accourait. Une voix se plaignit, peureuse :

— Ils meurent tous, par ici...

Un frisson glacé parcourait la grande salle blanche. L'interne apparut dans l'ombre, écarta la religieuse et pencha sa tête chevelue pour observer...

— Ah mais, caporal...

La voix s'éteignit sur ses lèvres.

Sœur Rosalie regarda. Les yeux du vieillard semblaient conserver la dernière vision : un abîme épouvantable s'était ouvert devant lui, et il y était tombé en poussant un hurlement qui n'était pas encore un blasphème...

— Fermez-lui les yeux, — murmura le jeune homme.

Les paupières ne voulurent pas s'abaisser. Alors sœur Rosalie leva une main tremblante et fit un signe de croix sur le mort.

TERESAH

(Traduit de l'italien par ALBERT LÉCUYER)

LES JAPONAIS, LE CANADA

ET L'AMÉRIQUE DU SUD

L'agitation anti-asiatique, surtout anti-japonaise, au Canada a les mêmes causes qu'en Californie. Entre les États américains, Californie, Oregon, Washington, et la Colombie britannique, il n'y a pas de frontière naturelle : sauf la différence de climat, même pays océanique, riche en mines, en forêts, en pêcheries, même pays neuf que les Blancs commencent seulement de mettre en valeur. Pour les Japonais, côte américaine et côte canadienne, c'est toujours la côte en face, une terre aux espaces énormes, à peine peuplée, où l'on peut prendre des leçons de civilisation occidentale, gagner de hauts salaires et installer des entreprises qui rapportent gros, où l'on peut se grouper et attendre patiemment le retour dans les îles natales. Écoutons l'appel lancé à ses compatriotes par un Japonais au courant des choses canadiennes [1] :

Le Canada est trente fois plus vaste que la Grande-Bretagne, dix-huit fois plus que l'Allemagne et vingt-cinq fois plus que le Japon... Les terres cultivées ne représentent que le centième de sa superficie... Il a des plaines de 1 million de milles carrés encore en herbe. La

1. *Pour bâtir les villages du Shin Nihon* (*Nouveau Japon*), *le Canada est une terre d'espérance*, par Mizutani Buyemon, licencié ès agriculture du Canada. *America*, volume X, n° 3.

population est de 6 millions, — soit un habitant et demi par mille carré : au Japon, 325 habitants par mille carré. Le gouvernement canadien fait bon accueil aux émigrants, de quelque côté qu'ils arrivent. Chaque année, d'Europe ou des États-Unis, viennent s'établir au Canada 170 ou 180 000 émigrants. Le gouvernement ne s'effraie pas de ce nombre, car le pays est vaste. Les émigrants japonais sont peu nombreux; il y en a 4 ou 5000 en Colombie[1]... Le gouvernement canadien encourage la colonisation dans les États occidentaux, Manitoba, Saskatchewan et Alberta. Aux hommes âgés de plus de dix-huit ans et par chaque maîtresse de maison il accorde gratuitement un lot de terre d'environ 60 chobus[2] à condition que les colons y résident pendant trois ans, avec séjour effectif de 6 mois par an, et qu'ils cultivent 15 acres. Aussi les colons sont-ils très heureux. La terre est très fertile; point n'y est besoin d'engrais. On récolte le blé, l'orge, le chanvre, la pomme de terre, etc. Le climat est excellent ; il ressemble à celui de l'Hokkaïdo; il est sec et très supportable.

Les mesures prises par le Canada à l'égard des Chinois garantissent les Japonais de la seule concurrence dont ils ne puissent triompher : depuis le 1er janvier 1904, tout immigrant chinois au Canada doit payer 500 dollars[3]. Les Chinois qui ont acquis antérieurement des droits de résidence peuvent retourner en Chine pour moins d'un an, mais lorsqu'ils rentrent ils ont à payer 100 dollars. Et on multiplie les interdictions : une loi récente défendait l'emploi de Chinois au fond des mines; les compagnies minières protestèrent et n'eurent gain de cause qu'en dernier ressort devant le comité judiciaire du conseil privé à Londres. Dans chaque famille, presque tous les domestiques sont chinois : pendant la saison de la pêche du saumon, de la mi-juin à la mi-septembre, beaucoup de ces domestiques quittent leurs places pour gagner de plus hauts salaires dans les fabriques de conserves, mais on leur refuse des licences de pêcheurs et de marins.

Les Japonais, au contraire, sont rarement domestiques dans les familles : ils sont maîtres d'hôtels ou employés dans les hôtels; ils travaillent dans les camps de bûcherons, dans les

1. Le chiffre s'en est beaucoup élevé ces mois derniers.

2. Un chobu vaut un peu moins d'un hectare.

3. Sur tout ce qui suit, cf. *Monthly consular and trade reports*. Washington. N° 279. August 1905, pp. 174-175.

scieries de bois, sur les chantiers de chemins de fer, aux travaux entrepris par les municipalités. Naturalisés sujets britanniques, s'ils le veulent, après trois années de résidence, ils peuvent obtenir des licences de pêcheurs et de marins : un tiers des pêcheurs sont des Japonais [1]. L'entrée étant fermée aux Chinois, ce sont les Japonais qui, dans ce pays neuf et peu peuplé, où les syndiqués blancs ont de grosses exigences, profitent du besoin qu'on a d'une main-d'œuvre jaune. Les capitalistes, qui ont des intérêts dans les mines, dans les bois ou ailleurs, pensent qu'il serait à l'avantage de la Colombie britannique que plus de travailleurs chinois et japonais fussent admis. C'est aussi l'avis des maîtres d'hôtels et des tenanciers qui se plaignent que leur personnel d'Asiatiques diminue. La construction des deux nouveaux transcontinentaux, le *Grand Trunk Pacific* et le *Northern Canada*, crée un gros appel de main-d'œuvre dans l'ouest canadien [2]. Le 13 juillet dernier, le *Times* annonçait que 3 000 Japonais allaient être amenés au Canada pour travailler au *Grand Trunk Pacific*.

Depuis que le gouvernement américain arrête le passage en Californie des Japonais venant des Hawaï, c'est sur le Canada que ces îles déversent leur trop-plein de main-d'œuvre. Tous les Japonais qui y étaient partis avec l'idée de passer à la première occasion en Californie se tournent maintenant vers la Colombie britannique, sollicités par des agents d'émigration [3] :

1. « Il y a dix ans, la pêche du saumon dans la rivière Fraser (Colombie britannique) était monopolisée par les Blancs et les Chinois ; aujourd'hui les Japonais s'en sont emparés. Ayant été dans la région, je me suis rendu compte que les Japonais, qui gagnaient le moins, se faisaient 300 dollars. Quelques-uns, durant la saison de pêche, gagnent 3 000 dollars. » *Shinjin* (février 1906), art. de M. Kozaki Hirokichi reproduit dans le *Shin-Koron* de mars 1906.

2. D'après une dépêche d'Ottawa au *Times*, le 6 octobre 1907, « le sénateur Cox, directeur du Grand Trunk Pacific, parlant à Calgary, a dit que c'était faute d'ouvriers que la construction du chemin de fer n'allait pas plus vite. Dans les banques anglaises sont déposés 85 millions de francs environ qui doivent être dépensés par la Compagnie, mais on ne peut se procurer des travailleurs. Les ingénieurs qui s'occupent de construire la voie entre Winnipeg et Edmonton ne veulent pas entreprendre de percer la montagne par suite du manque de bras. Le sénateur Cox est d'avis qu'il faut encourager l'immigration des ouvriers de tous pays. »

3. Cf. les annonces de ces agents que publient les journaux hawaïens, dans la *Revue de Paris* du 15 février 1907, pp. 891-92.

D'après les nouvelles les plus récentes qui nous sont parvenues des Hawaï, lorsque les lois interdisant l'accès des États-Unis aux travailleurs japonais seront promulguées, nombreux sont ceux parmi les travailleurs résidant aux Hawaï qui partiront au Canada. Déjà 200 d'entre eux ont voulu s'embarquer par le paquebot qui a quitté Honoloulou le 13 mars. Mais les cabines manquant, 20 seulement purent prendre passage[1]... Le 26 juillet, une certaine émotion était provoquée dans la Colombie britannique par le débarquement de 1 200 Japonais : l'agent japonais qui avait fait venir ces immigrants déclara que, parmi ses 75 000 compatriotes fixés aux Hawaï, très peu étaient contents de leur sort : comme ils ne pouvaient plus entrer aux États-Unis, ils songeaient à émigrer au Canada. Cette émigration est organisée par l'Union japonaise des hôteliers d'Honoloulou. Chaque émigrant doit, avant de partir d'Honoloulou, payer 25 dollars, soit 125 francs, pour assurer les frais de son rapatriement au cas où son entrée au Canada serait refusée, aux termes de la loi canadienne sur l'immigration. Mais cette loi est appliquée avec modération, puisque sur les 1 800 immigrants débarqués le 26 juillet, 8 seulement ont été refusés; les autres, admis au Canada, sont rentrés en possession de leur dépôt de 25 dollars. L'entrepreneur de cette émigration a déclaré qu'il amènerait autant de ces travailleurs japonais qu'on le voudrait[2].

Depuis un an, à mesure que les rapports entre les États-Unis et le Japon se refroidissaient, la tradition de bonnes relations entre le Canada et le Japon, allié de la Grande-Bretagne, se renforçait. Peu de jours après les incidents de San Francisco, le 3 novembre 1906, à l'occasion de l'anniversaire de la naissance du Mikado et en commémoration de la conclusion du traité d'amitié, de commerce et de navigation entre le Japon et le Canada, M. Nossé, consul général du Japon à Ottawa, offrait un banquet aux autorités et notabilités canadiennes :

M. Nossé, en proposant la santé du roi Édouard, exprime l'espoir que la nouvelle convention commerciale amènera un grand développement du trafic entre les deux pays. Sir W. Laurier propose la santé de l'empereur du Japon en termes élogieux. Il rappelle le progrès accompli par le Japon au cours de ces dernières années, progrès dû en grande partie au sage gouvernement de l'empereur. Il exprime sa conviction que le nouveau traité sera profitable au commerce des

1. *Les Japonais des Hawaï ont l'intention de se rendre au Canada. Asahi Shimbun*, 29 mars 1907.

2. *Comité de l'Asie française*. Bulletin. Août 1907.

deux pays : sir William van Horne, président du conseil d'administration du *Canadian Pacific*, ne lui disait-il pas, il y a déjà deux ans, que, dans peu d'années, le commerce entre le Canada et l'Extrême-Orient serait aussi important que le commerce entre le Canada et la Grande-Bretagne? A cette époque-là, il avait trouvé l'assertion de Sir William quelque peu optimiste, mais aujourd'hui il incline à croire que la prophétie pourrait bien se vérifier[1].

Dès 1887, en effet, sir William van Horne vit clairement quel était l'avenir du trafic entre le Canada et l'Extrême-Orient. Il fit construire des bateaux rapides du type *Empress*, pour prolonger son chemin de fer transcanadien et assurer le service entre Vancouver et l'Extrême-Orient, puis il se préoccupa de leur trouver du fret. Dès maintenant les bois et les farines du Canada font au Japon une grosse concurrence aux bois et aux farines des États-Unis; une grande partie du thé importé en Amérique passe par le Canada. Aussi les Japonais opposèrent longtemps l'hospitalité et la générosité canadiennes aux mesures et sentiments anti-japonais des États-Unis :

Le Canada accorde aux Japonais le droit de naturalisation et le droit de propriété. Les impôts y sont peu nombreux. Les sentiments des habitants diffèrent de ceux des Américains et ressemblent à ceux des Anglais. Je pense fermement que, pour des Japonais, il vaut mieux émigrer au Canada que de se rendre aux États-Unis. Toutefois il faut faire attention à ce que les travailleurs d'une classe trop inférieure n'y viennent pas en grand nombre : on pourrait le regretter plus tard. Que des capitalistes japonais y développent des entreprises, c'est ce que nous désirons[2].

Pour bouder San Francisco, les Japonais de marque qui vinrent dans l'est des États-Unis cette année, le prince Fushimi et l'amiral Yamamoto, repartirent au Japon par le Canada. Ils furent unanimes à louer ses richesses, l'attrait qu'il offre aux émigrants japonais, l'importance pour le Japon, allié de l'Angleterre, de développer les relations...

Tout à coup, au Canada comme aux États-Unis, l'anti-japonisme vient bousculer ces traditions et ces désirs de bons rapports.

1. Cité par *Le Temps* du 7 novembre 1906.
2. Mizutani Buyemon, *op. laud.*

Depuis plusieurs années, le sentiment local en Colombie britannique était aussi opposé à la venue des Japonais qu'à la venue des Chinois. La législature provinciale avait passé trois fois un acte qui élevait à 500 dollars la taxe sur chaque immigrant japonais. Mais chaque fois le gouvernement du Dominion s'y était opposé. Un journal de Vancouver tirait de ces échecs la morale suivante : « Il faut essayer d'une autre tactique et convertir le reste du Canada à l'opinion de la Colombie[1] ». Pour convertir l'est du Canada, la Colombie britannique n'a pas hésité à entraver la venue des Japonais en leur rendant la vie intenable[2]. Récemment un des membres de la législature provinciale, M. Macpherson, résumait l'opinion de ses électeurs :

Peu importe qui ils soient, les Asiatiques doivent être arrêtés lorsqu'ils cherchent à entrer en nombre dans ce pays. Les autorités d'Ottawa seules peuvent mettre fin à cette immigration. Le gouvernement doit reconnaître le fait dominant que cette moitié occidentale du Canada ne doit pas être abandonnée aux Asiatiques. Les coolies japonais doivent être placés exactement dans la même position que les coolies chinois. Je n'hésiterai certainement pas à forcer la main au gouvernement autant qu'il me sera possible de le faire. Si nous étions en position d'assimiler un grand nombre d'Asiatiques, je n'aurais pas tant d'objections à leur établissement dans le pays, mais notre population blanche est encore trop peu nombreuse pour neutraliser les Asiatiques. Le Canada doit rester un pays de Blancs[3]...

En Colombie britannique, sur une population totale de 200 000 habitants, on peut estimer le nombre des Japonais à 8 000 et les journaux annoncent que, ces mois prochains, 2 500 sont attendus, la plupart destinés aux travaux des chemins de fer. Les Chinois sont au moins aussi nombreux, et les Hindous forment un autre élément important de la population. Les Asiatiques, dans ce pays plus d'une fois et demie grand comme la France, représentent déjà un dixième de la

1. *Monthly consular and trade reports*, n° 299 August 1905, pp. 174-175.

2. Un télégramme d'Ottawa au *Times* (1er octobre 1907) annonce que le docteur Munro, agent de l'immigration à Vancouver, a dernièrement exigé, sans l'autorisation du gouvernement fédéral, des passeports des Japonais arrivant dans le pays. Il a reçu l'ordre de cesser cette pratique qui viole les traités.

3. Cité dans le bulletin du *Comité de l'Asie française*. Août 1907.

population, et leur immigration n'en est qu'à son début. On comprend que naisse la crainte que la Colombie britannique ne reste pas un pays de Blancs. La construction du *Grand Trunk Pacific Railway* va ouvrir le nord du pays à la colonisation; les Japonais vont s'offrir par milliers comme travailleurs pour la construction de la section montagneuse. Et l'on craint qu'ils ne s'installent définitivement dans la région, et qu'ils ne la colonisent à l'exclusion des colons blancs. Les Japonais en effet ne redoutent pas un climat froid, qu'ils paraissent mieux supporter que le climat tropical de Formose ou des Philippines : leurs pêcheurs fréquentent la mer de Behring, les côtes et les rivières sibériennes et l'Alaska.

L'attitude des immigrants japonais n'est point faite pour calmer les craintes; ils ont trop laissé voir de quelle force est leur patriotisme, et de quelle nature leurs espérances :

> Chaque année, à la Chambre de la Colombie britannique, des projets anti-japonais sont discutés, mais la Chambre des représentants du Canada ne se livre pas à de pareilles manifestations. Parce que les Japonais sont les alliés des Anglais et qu'ils sont sortis vainqueurs de la guerre contre la Russie, ils sont bien vus des Canadiens. Une entente japono-canadienne ayant été conclue, des tendances japonophiles se sont manifestées · que les Japonais utilisent ce concours de circonstances favorables pour établir, dans un pays qui n'est pas éloigné du Japon, les villages du *Shin Nihon* [1].

Aux Blancs déjà inquiets, les manifestations imprudentes des Japonais ouvrirent les yeux sur le danger de ce Nouveau Japon. Pendant la guerre russo-japonaise, le long du *Canadian Pacific*, les Japonais arboraient leur drapeau national; les Anglais ou Canadiens, selon que leur humeur du moment était surtout anti-russe ou surtout loyaliste, regardaient ces manifestations d'un œil indulgent ou soupçonneux. Aux fêtes qui marquèrent la visite du prince Fushimi à Vancouver, 4 ou 5 000 Japonais prirent part avec un enthousiasme nationaliste.

L'anti-japonisme n'a donc pas été complètement importé de Californie en Colombie britannique, par-dessus la frontière entre les États-Unis et le Canada : il existait à Vancouver et aux alentours depuis longtemps. et il tient aux mêmes causes

1. Mizutani Buyemon, *Op. laud.*

profondes qu'à San Francisco. Néanmoins les manifestations anti-japonaises des deux villes se ressemblent trop pour que San Francisco n'ait pas servi de modèle. On savait avant les troubles que les diverses ligues anti-asiatiques de la côte, y compris celle de San Francisco, se concertaient. C'est une semaine après le mouvement anti-hindou de Bellingham dans l'État américain de Washington, et à l'issue d'une réunion tenue à Vancouver par la ligue anti-japonaise et anti-coréenne, que les Blancs ont attaqué les boutiques japonaises et chinoises. L'émeute fut plus violente qu'à San Franciso; les Japonais se montrèrent plus résolus à se défendre : armés de couteaux, de revolvers, de gourdins et de bouteilles, ils chargèrent la populace aux cris de *Banzai!*

Tout de suite il apparut que le Japon était disposé à ne pas créer de difficultés au Canada ou à l'Angleterre. Le comte Okuma, dans le *Hochi Shimbun*, rendit justice aux autorités canadiennes qui, d'après lui, avaient fait tous leurs efforts pour réprimer les troubles et protéger les Japonais; il opposa cette attitude à celle des autorités de San Francisco, « centre de corruption et d'anarchie ». Le gouverneur général, earl Grey, et le *Premier*, sir W. Laurier, se hâtèrent de télégraphier au maire de Vancouver pour l'inviter à réprimer énergiquement les désordres : le gouvernement canadien décida de payer les indemnités réclamées par les Japonais, soit 6 000 dollars, que la ville de Vancouver devra lui rembourser.

Mais le problème reste entier : à l'unanimité le congrès des *Trade and labor unions* du Canada, réuni à Winnipeg le 18 septembre, a invité le gouvernement canadien à demander à l'Angleterre l'abrogation du traité aux termes duquel les Japonais sont autorisés à entrer au Canada. Le préambule de la résolution fait observer que si l'immigration des Asiatiques dans la Colombie britannique continue, la main-d'œuvre blanche sera bientôt supplantée dans les mines, les pêcheries et les chantiers de bois et que la province sera définitivement perdue pour la confédération. A ce congrès, les lettres adressées à une importante compagnie houillère de la Colombie britannique pour lui offrir de la main-d'œuvre japonaise en place de travailleurs blancs, ont été lues au milieu de la plus vive indignation[1]. Il est

1. Cité par *le Temps* du 19 septembre 1907.

certain que les travailleurs de Colombie britannique ne désarmeront pas; le danger augmente depuis que le flot des coolies japonais qui part des Hawaï est dérivé de San Francisco sur Vancouver : ou les travailleurs seront écoutés par le gouvernement fédéral du Canada ou les désordres reprendront.

Sir W. Laurier a répondu à la résolution du congrès que le traité dont on demande la dénonciation date de quinze années; qu'il a été ratifié à l'unanimité par le parlement canadien; que les troubles de Vancouver ont été motivés moins par la présence des Japonais en particulier que par celle des Asiatiques en général, et que, avant de prendre aucune décision, le gouvernement croit devoir s'enquérir avec soin des causes de l'affluence plus grande d'Orientaux, surtout depuis quelque temps, sur le littoral canadien [1]. Donc, ou bien le gouvernement canadien obtiendra du gouvernement japonais la reconnaissance de son droit à limiter l'immigration japonaise, ce que les États-Unis n'ont pas encore définitivement obtenu, ou bien il restera exposé à des difficultés internationales. Il paraît impossible que le problème soit définitivement réglé pour le Canada, sans qu'il le soit du même coup pour les États-Unis : les situations sont parallèles. Or voici des mois que le Japon fait traîner ses négociations avec Washington et que les relations entre les deux pays se tendent de plus en plus.

***

Dans le reste des Amériques, il est probable que l'émigration japonaise inquiétera un jour prochain les États-Unis; jusqu'ici la doctrine de Monroë surveillait l'Europe à travers l'Atlantique; elle aura quelque jour à se tourner sur le Pacifique contre le Japon. Les États-Unis entretenaient et développaient leur flotte dans l'Atlantique pour faire front aux ambitions européennes sur l'Amérique centrale et l'Amérique du Sud, et le président Roosevelt présentait le développement de la flotte comme une conséquence des obligations nouvelles que créait aux États-Unis la nécessité du *big stick* pour faire, à la place de

1. M. Lemieux, post-master général, vient de s'embarquer pour le Japon où il va faire, au nom du gouvernement canadien, une enquête officielle.

l'Europe, la besogne de police que l'anarchie latine exige par moments.

Le transfert de toute la flotte américaine dans le Pacifique indique un changement dans l'importance attribuée aux problèmes extérieurs : l'Extrême-Orient et la question des races d'abord ; l'Amérique du Sud et l'Europe après. En l'absence de la flotte, c'est par le bon vouloir de l'Europe que la doctrine de Monroë sur tout le front de l'Atlantique sera respectée, et l'on fait crédit de sagesse aux républiques latines : il le faut bien, car l'escadre étant dans le Pacifique, comment, en cas de troubles, pourrait-on mettre à la raison Cuba, Saint-Domingue ou le Vénézuéla?

La question d'Extrême-Orient va développer la doctrine de Monroë. L'émigration et la colonisation des Japonais sur la côte en face, depuis le Canada jusqu'au Chili, leurs tentatives d'y former des *Shin-Nihon*, de nouveaux Japons, menacent les États-Unis non seulement chez eux en Californie, mais encore dans tous les pays de l'hémisphère ouest, dont c'est leur politique traditionnelle de garantir l'intégrité. Dès lors deux questions nouvelles se posent aux rêveurs de panaméricanisme :

1° Les républiques latines, dont le gouvernement et l'opinion sont hostiles aux États-Unis, ne chercheront-elles pas l'appui du Japon contre l'ingérence yankee qui ne cesse de croître dans leurs affaires? Récemment une lettre de Bogota à un journal de New-York, *The Tribune*, disait qu'en Colombie l'opinion anti-américaine, depuis la révolution de Panama, souhaitait qu'une influence japonaise dans l'Amérique du Sud s'opposât à l'avance des Yankees : ce n'est pas autrement qu'à Calcutta ou à la Mecque, depuis leur victoire, les Japonais sont devenus, pour les Bengalis ou les Musulmans qui ont à se plaindre du joug de l'Europe, les héros symboliques du désir d'émancipation. A Caracas, le même symbole sera sans doute accueilli par tous ceux qui ont à se plaindre du joug américain.

2° Mais quelque jour, dans ces pays sud-américains si jaloux de la richesse et de l'influence acquises chez eux par des étrangers, lorsque les Japonais, par leur énergie et leur patriotisme, seront devenus aussi impopulaires qu'ils le sont présentement en Californie, l'anti-japonisme, tout comme au cours du

XIX[e] siècle la crainte de l'Europe, ne réveillera-t-il pas les sentiments de solidarité panaméricaine?

Les Japonais commencent à peine d'émigrer dans l'Amérique centrale et méridionale : l'anti-japonisme n'est pas encore de mise. Mais ils se préparent à y affluer et les républiques latines paraissent décidées à les attirer : « Nos compatriotes sont boycottés aux États-Unis ; ils ne peuvent se rendre en Australie. Exception faite de la Corée et de la Mandchourie, en quels pays peuvent émigrer les Japonais? Il est nécessaire qu'ils se portent vers l'Amérique du Sud où les richesses abondent, où les bras manquent[1]. » C'est toujours le même besoin de prendre pied sur la côte en face, de faire valoir leurs droits sur les territoires neufs de l'hémisphère ouest, et d'y justifier leur emprise par le triomphe du plus apte, d'y chercher, avec plus de hauts salaires, les expériences nouvelles qui les instruiront en occidentalisme, d'agir en missionnaires patriotes qui gagnent des *Shin Nihon* au commerce et à l'influence du *Daï Nihon*. Les Européens se sont taillé des sphères d'influence en Chine, en Asie orientale; les Américains ont pris les Philippines : oubliant qu'ils ont toujours protesté contre les appétits des Européens en Extrême-Orient et qu'ils luttent pour les en évincer, les Japonais n'ont rien de plus pressé que de rouvrir cette politique de sphères d'influence dans les deux Amériques.

Au moment où le Japon cherche à placer des émigrants, les républiques latines cherchent à s'en procurer. Moins de révolutions, une politique plus stable, l'envie chez les plus sérieuses de ces républiques, comme l'Argentine, de dépasser d'ici un siècle les États-Unis, l'émulation qui saisit le Brésil ou le Chili à voir l'Argentine se développer et qui de proche en proche gagne ces États latins, jaloux les uns des autres : tout contribue à éveiller présentement sur ce continent des rêves de grandeur. Les richesses naturelles y abondent; mais les capitaux et les bras manquent pour les exploiter. Actuellement le Mexique, l'Argentine et le Brésil dressent les bilans de leurs ressources, prennent le monde à témoin de leur

1. Ôsaka Shimpo. *Les nouveaux territoires de l'Amérique méridionale*, Récit de M. Shiraishi Motojiro, administrateur de la *Toyo Kisen Kaisha*, à son retour de l'Amérique du Sud.

sagesse et de leur avenir pour trouver en Europe, — en France surtout, — des capitaux. Et comme la main-d'œuvre d'Europe tarde à venir vers les Eldorados du nouveau monde, la mode y est présentement de s'adresser à l'Extrême-Orient. Capitaux inépuisables d'Europe, travailleurs innombrables d'Extrême-Orient, que les Sudaméricains réussissent à combiner sur leurs territoires ces deux forces d'est et d'ouest, et, comme intermédiaires, qu'ils se réservent les molles besognes de contrôle : ils prélèveront sur l'argent européen et le travail jaune heureusement combinés un courtage rentable. Eux à l'entreprise commune ils apporteront ce qui coûte le moins d'effort et ce qui vaut du respect à quiconque le possède : le sol. Et ce faisant, à l'abri de l'ingérence yankee dont ils sauront ainsi se passer, d'ici cinquante années ils deviendront plus gros que les États-Unis. Tel est le plan : voyons-en l'ébauche.

Le Mexique est plus de deux fois grand comme le Japon; il est riche en matières premières, en mines de houilles, et la terre y est fertile. Et pourtant sa population est peu nombreuse. La politique du président de la République du Mexique est d'introduire capitaux et émigrants étrangers pour développer le pays [1]... Depuis longtemps les Chinois sont venus s'y établir. Ces temps derniers, de nombreux Japonais ont songé à y émigrer. Depuis le mois de décembre 1906, la *Toyo Imin Gwaisha* et le *Kumamoto Shokumin Gwaisha* y ont envoyé 1000 émigrants. Quoique florissante, cette émigration n'est pas suffisante. Voici de quels privilèges le gouvernement encourage les émigrants, à partir du moment où on leur permet de débarquer : pendant 10 ans, exemption du service militaire; exemption de tous les impôts, sauf ceux des villes et des villages; exemption des droits d'importations sur les denrées alimentaires qui n'existent pas au Mexique, sur les outils agricoles, les chevaux et les bœufs employés au labour; exemption des droits d'exportation sur les marchandises fabriquées par les émigrants; subventions aux entreprises industrielles ou agricoles; exemption des frais pour la délivrance des certificats; remboursement des frais de voyage; frais d'entretien pendant 50 jours sur le terrain choisi par l'immigrant; matériaux de construction pour l'habitation, semences, etc. Les terres du Mexique peuvent être divisées en trois classes : 1° terres propres à la

1. *Toho Kyokwai ho*, n° 142. *La situation au Mexique*, par M. Sugimura Tosaichi, ministre plénipotentiaire et envoyé extraordinaire du Japon au Mexique.

culture 562 160 kq.; 2° forêts 14 850 kq.; 3° terres non exploitées 1 265 500 kq[1].

La longue frontière de terre commune au Mexique et aux États-Unis est un autre attrait pour le Japonais; déjà par cette frontière, la fraude a commencé, depuis que les Américains ont fermé leurs ports. Si les ports canadiens se ferment aussi, au Mexique, seul guichet par où se glisser désormais dans l'Amérique du Nord, l'affluence japonaise augmentera. Un peu malgré lui et même si les Japonais ne lui créent aucune difficulté, le gouvernement du Mexique sera peut-être obligé, quand la fraude sera patente, de prendre à la demande des États-Unis des mesures analogues à celles que les Canadiens ont prises naguère contre le Chinois qui se servait de leur territoire pour gagner les États-Unis : un droit d'entrée de quelques centaines de dollars. Ainsi la question japonaise au Mexique est encore liée à la fortune de l'émigration japonaise aux États-Unis.

Vers l'Amérique du Sud, l'exode des Japonais commence à peine, créé par une compagnie de navigation japonaise, *Toyo Kisen Kaisha*, qu'aident des compagnies d'émigration, et que soutient et encourage le gouvernement du Mikado : grand mouvement d'ensemble, méthodiquement conçu en ses fins et moyens et qui, grâce à la discipline japonaise, a toutes chances de se développer et de durer.

« La *Toyo Kisen Kaisha* a commencé de diriger ses navires vers les ports de l'Amérique méridionale. Le dessein de cette grande compagnie est d'attirer l'attention des émigrants japonais sur ce continent qui possède lui aussi de vastes territoires, propres à être colonisés[2]. » Vu les dispositions présentes des États-Unis, « il vaut mieux, dans l'intérêt même du Japon, dire qu'il existe ailleurs de vastes terres qui attendent les émigrants et les y diriger[3] ». Sans doute, pour l'ouvrier, les États-Unis et leur civilisation industrielle conserveront leur attrait; mais, « pour les émigrants qui ne sont pas des ouvriers,

1. *Taiheiyo*, vol. VI, n° 4. *Émigrez en grand nombre au Mexique*, par M. Sugimura Tosaichi.

2. *Tôkyô Keizai Zasshi* (Revue économique de Tôkyô), 20 octobre 1906. *Les émigrants japonais et l'Amérique du Sud.*

3. *Ôsaka Shimpo*, 24 mars 1907. *La situation dans l'Amérique du Sud.*

les pays de l'Amérique du Sud sont excellents. C'est un fait d'expérience que ce sont les Japonais demeurant à l'étranger, et surtout les émigrants, qui ont contribué à développer l'industrie et le commerce du Japon. L'Amérique centrale et l'Amérique méridionale n'étant pas encore entrées dans la sphère du commerce japonais, y envoyer des émigrants est chose excellente pour nous[1]. »

Mais le mouvement est à créer. On se heurte à des préventions, venant de l'ignorance :

Les personnes qui ont songé à partir pour le Chili ou la République Argentine sont très rares. Le public ignore ces pays et les gens instruits ne prennent pas la peine de l'en instruire. Lorsqu'un émigrant désire s'expatrier dans l'Amérique du Sud et qu'il demande un passeport, on le lui délivre sur-le-champ. Les fonctionnaires du ministère des Affaires étrangères ne s'y opposent pas, mais comme ils ne sont pas au courant de la situation dans l'Amérique du Sud, ils ne savent que répondre ni que faire quand on leur demande des renseignements. Que le ministère des Affaires étrangères envoie des personnes enquêter sur ces pays, cela coûtera cher, mais puisque d'une telle initiative résulteront des relations meilleures entre le Japon et ces États américains, reculer devant une dépense d'argent serait regrettable... En outre, il faudrait établir des consulats ou légations dans ces diverses républiques. Au Chili et en Argentine les Japonais n'en ont pas : survient une affaire, le gouvernment est obligé de s'adresser à des diplomates étrangers. En Argentine c'était le ministre du Brésil qui défendait les intérêts japonais... Que ces intérêts n'aient pas été protégés avec toute la sollicitude qu'ils méritent, peut-on en douter[2]?...

Pour décider les émigrants à partir il ne suffit pas d'éclairer leur ignorance, il faut rapprocher les distances :

Jusqu'aujourd'hui, de Hong-Kong, plusieurs fois l'an, des voiliers partaient pour Callao. Les Chinois avaient organisé un service de paquebots, mais, après un ou deux essais, ils abandonnèrent leur entreprise. Aussi les personnes, qui d'Extrême-Orient désiraient se rendre dans l'Amérique du Sud, avaient à gagner d'abord les États-

1. *Ôsaka Shimpo*, 24 mars 1907. *La situation dans l'Amérique du Sud.*

2. *Toyo Keizai Shimpo*, 15 novembre 1906 : *Espérances japonaises en Amérique du Sud*, par Shiraishi Motojiro, administrateur de la *Toyo Kisen Kaisha*.

Unis, puis de là à se diriger, non sans détours, vers le sud : on mettait quarante-six ou quarante-sept jours de Yokohama à Callao. Avec le nouveau service de la *Toyo Kisen Kaisha*, ce sera une affaire de trente-six ou trente-sept jours[1]... Le gouvernement impérial s'est rendu compte que cette ligne est nécessaire au développement de l'émigration et du commerce japonais. Il paraît qu'il s'est décidé à la subventionner. Bientôt l'Amérique du Sud sera un champ favorable à l'émigration japonaise, quand les moyens de communication seront devenus aussi bons qu'ils le sont entre le Japon et l'Amérique du Nord[2]... C'est pour développer l'influence japonaise que notre compagnie s'est décidée à organiser un service direct avec l'Amérique du Sud. Les navires qui prennent la mer, ce sont, pour user d'une comparaison militaire, les éclaireurs en avant-garde de l'armée. Les éclaireurs sont souvent tués ou faits prisonniers... Mais lorsque la guerre est commencée, les citoyens s'empressent, par des versements volontaires, d'entretenir le fonds de guerre; de même nos compatriotes doivent nous aider en nous fournissant beaucoup d'émigrants et en développant les échanges[3]... Le commerce du Japon avec l'Amérique du Sud n'existe pas encore. Quatre voyages ont déjà été entrepris par les navires de notre compagnie, mais chaque fois, à peine étaient-ils chargés de 150 ou 200 tonnes de marchandises; comme passagers ordinaires, un ou deux Japonais. Entreprendre ce service, c'était peut-être trop se hâter. Toutefois, si, sous prétexte que le commerce n'est pas satisfaisant, on le néglige, d'autres s'en empareront; aussi notre compagnie a-t-elle devancé toutes les autres... Lorsque l'on commença à lancer ce service, la question avait été agitée si nous ne devions pas prendre nous-mêmes l'initiative d'établir le commerce. On y renonça, car la *Toyo Kisen Kaisha* eût fait concurrence aux négociants japonais. Mais s'ils hésitent encore, la compagnie se décidera... Que nos négociants fassent des sacrifices, qu'ils visitent l'Amérique du Sud et se rendent compte de ce que nous avançons : l'Amérique méridionale est une terre d'avenir pour notre commerce[4].

La prospérité de cette ligne japonaise entre l'Extrême-Orient et l'Amérique du Sud ne sera pas seulement alimentée par le commerce et les émigrants japonais :

1. *Tôkyô Keizai Zasshi*, 9 février 1907 : *Les émigrants vers l'Amérique du Sud et les marchandises japonaises*, par Ito Kôjiro.

2. *Toyo Keizai Shimpo*, 25 mars 1907.

3. *Tôkyô Keizai Zasshi*, 20 octobre 1906 : *L'Amérique du Sud et le mouvement anti-japonais de l'Amérique du Nord*, par Tsukahara Shuzo, vice-président de la *Toyo Kisen Kaisha*.

4. *Tôkyô Keizai Zasshi*, 3 novembre 1906 : *Le commerce avec l'Amérique et la ligne de navigation vers l'Amérique du Sud*, par Shiraishi Motojiro.

Le nombre des Chinois qui, au Pérou, exploitent les mines ou cultivent la canne à sucre dépasse 60 000. A Lima, les Chinois sont employés dans de grands magasins d'épices. Les marchandises leur sont expédiées deux ou trois fois l'an par les commerçants de Hong-Kong qui frètent alors un navire d'environ 3 000 tonnes. C'est maintenant la *Toyo Kisen Kaisha* qui transporte ce fret de Hong-Kong. Les marchands chinois trouvent un gros avantage à l'établissement de cette ligne vers l'Amérique méridionale[1].

Ainsi l'établissement d'un courant d'émigration et de commerce japonais vers l'Amérique du Sud se présente comme une entreprise nationale : une compagnie de navigation et des compagnies d'émigration en ayant pris l'initiative sont encouragées et subventionnées par le gouvernement du Mikado qui, pour renseigner et protéger sujets et marchandises du Japon, doit avoir là-bas des consulats et des légations. Pour cette croisade, on mobilise la nation; elle doit répondre à l'appel, verser ses capitaux au fonds de guerre; que toutes les forces vives donnent, ouvriers, agriculteurs, commerçants, qu'ils s'emploient à promouvoir outre-mer l'influence du Japon.

Et soigneusement l'on prépare cette œuvre d'optimisme, d'audace, de discipline; il faut convaincre les masses, trouver le fret en hommes et en marchandises qui alimentera la ligne. Les richesses de l'Amérique du Sud sont complémentaires de celles du Japon : là-bas d'immenses territoires, encore vides quoique très riches, faute de bras; au Japon toutes les terres occupées tant il y a de bras. Pour le plus grand avantage réciproque des deux pays, qu'ils échangent leurs richesses. C'est non pas en restant au Japon que le peuple a chance d'atteindre un jour les fortunes fabuleuses des magnats de l'hémisphère ouest, mais en envoyant là-bas les masses d'hommes disponibles. Et ce capital en hommes, sa vraie richesse, le Japon ne le place pas, comme les nations européennes, à fonds perdus : il garde sur lui la haute main, il en touche soigneusement les revenus — revenus centuples de ce qu'il rapporterait au Japon, — et, le moment venu, sait l'y faire rentrer.

Dans l'Amérique du Sud, faute de Blancs, les Jaunes sont les

1. *Toyo Keizai Shimpo. La prospérité de la ligne japonaise vers l'Amérique du Sud*, 15 juillet 1906.

bienvenus. Sans doute, « le gouvernement péruvien accueille favorablement les ouvriers blancs et n'aime pas trop les travailleurs jaunes. Mais les affaires de ce pays ne sont pas assez développées pour qu'on y fasse appel à la main-d'œuvre blanche; aussi sera-t-il obligé de recourir aux émigrants d'Extrême-Orient. Si donc le ministre des Affaires étrangères et les compagnies d'émigration faisaient tous leurs efforts, ce pays pourrait devenir un second Hawaï [1]. »

En ces terres de l'Amérique du Sud sur le Pacifique, reliées maintenant par un service direct avec le Japon et la Chine, il est clair que la main-d'œuvre extrême-orientale peut venir plus aisément, à moins de frais que la main-d'œuvre d'Europe. Distance et facilités de communications mises à part, il faut qu'un pays soit déjà très prospère, très industrialisé pour attirer des immigrants blancs, main-d'œuvre aristocratique qui, en pays tropicaux ou semi-tropicaux, ne peut se plaire ni au gros œuvre de la terre, ni au contact des races qu'elle traite en inférieures. C'est l'énergie neuve et peu gâtée des Jaunes qui convient à ces terres vierges : « Au Pérou, sauf les nègres, les Chinois et les Japonais, aucun immigrant n'a réussi [2].., Présentement, pour avoir des immigrants, il doit recourir à l'Extrême-Orient, car aucun moyen direct de communication n'existe avec d'autres terres à émigrants. Les Péruviens n'aiment pas les Chinois : ils sont donc obligés de recourir à des travailleurs japonais [3]. »

A l'exemple des États-Unis, les Péruviens en viendront-ils à fermer leur pays aux Japonais? cela n'est pas à redouter : « Au Pérou, comme dans la plupart des pays de l'Amérique du Sud, les gouvernements sont faibles, ils ne pourront donc jamais refuser, avec une grande énergie, d'accepter les immigrants japonais [4]... Les habitants n'ayant pas grande activité, ces lieux sont particulièrement propices aux Japonais pour y

1. *Toyo Keizai Shimpo. La situation présente de l'émigration au Pérou.* 5 novembre 1906.

2. *Les émigrants vers l'Amérique du Sud et les marchandises japonaises.*

3. *Toyo Keizai Shimpo*, 25 mars 1907.

4. *Tôkyô Keizai Zasshi. Les émigrants japonais et l'Amérique du Sud.* 20 octobre 1906.

travailler [1]. » Donc point de craintes à avoir et le moment est venu d'y émigrer :

Pendant longtemps ces pays ont été ébranlés par des guerres civiles qui en empêchèrent le développement, mais le calme s'est rétabli. Pour avoir des travailleurs, ces pays accordent le passage gratuit sur les chemins de fer et les bateaux et louent gratuitement des terres [2]... Ils désirent surtout des émigrants qui viennent avec l'idée de rester longtemps; il ne faut donc pas que les émigrants se sauvent au Japon après avoir réalisé une certaine fortune, mais qu'ils demeurent dans ces pays, afin d'y créer un Shin Nihon [3]... Au Pérou, selon la constitution, les Japonais auront le droit d'acheter des terres, des champs, des maisons, d'exploiter des propriétés et des mines. Les enfants pourront s'instruire gratuitement dans les écoles publiques et à leur majorité rester Japonais. Aux personnes résidant plus de deux ans, le droit de naturalisation sera accordé [4].

En ces pays riches mais déserts, où le gouvernement est faible, où il n'y a pas d'opinion publique fortement organisée, l'installation méthodique des Japonais et l'organisation d'un *Shin Nihon* n'a pas à craindre de protestations semblables à l'anti-japonisme de Californie, ni de mesures anti-japonaises. Et l'on rassure les émigrants sur le climat, qui, « dans ces régions, est fort agréable; il ne ressemble en rien à celui de la Mandchourie [5] : la température y est chaude et non rigoureuse comme en Mandchourie [6]... Les émigrants, qui souvent ignorent les principes de l'hygiène, sont parfois les victimes du béri-béri, de la dysenterie, des fièvres. Mais ceux qui feront attention n'auront rien à redouter... Somme toute, on peut dire que le climat du Pérou ressemble à celui du Japon et qu'il n'est pas hostile aux Japonais [7]... »

1. *L'Amérique du Sud et le mouvement anti-japonais de l'Amérique du Nord*, par Tsukahara Shuzo, vice-président de la *Toyo Kisen Kaisha*.

2. *Ôsaka Shimpo. Les nouveaux territoires de l'Amérique du Sud*, 14 mars 1907.

3. *Id.*, *Ibid.*,

4. *Toyo Keizai Shimpo*, 25 mars 1907.

5. *Tôkyô Keizai Zasshi*, 20 octobre 1907.

6. *L'Amérique méridionale et le mouvement anti-japonais de l'Amérique du Nord*.

7. *Ôsaka Shimpo. Les nouveaux territoires de l'Amérique du Sud*, 15 mars 1907.

Enfin, comme derniers conseils généraux : « On parle espagnol dans l'Amérique du Sud et c'est là un inconvénient pour les Japonais. Il faut attribuer à leur ignorance de la langue les difficultés qui se sont élevées naguère entre nos émigrants et les Péruviens. En admettant que ce soit chose difficile pour les travailleurs d'apprendre l'espagnol, il faudrait au moins que les inspecteurs le sussent un peu [1]. »

Aux commerçants, on recommande de bien faire attention que les droits de douane dans l'Amérique du Sud sont fort élevés : « Les marchandises sont taxées d'après leur prix de revient. Il faut bien distinguer le poids de la boîte et le poids des marchandises. De plus, sur certaines marchandises, on prélève des droits d'après la longueur évaluée en centimètres : aussi doit-on l'indiquer en espagnol sur les caisses... Il convient d'envoyer quelqu'un de sûr en Amérique du Sud et qui sache l'espagnol. Il convient d'emballer les marchandises de telle sorte que l'humidité ne les dégrade pas. Dans les lettres, les prospectus, les listes de prix, employer l'espagnol. Adopter, comme les Français, les Anglais, les Allemands, la méthode des paiements à longues échéances; fabriquer des marchandises qui puissent convenir aux habitants de ces pays [2]. »

C'est au Pérou que sont allés les premiers émigrants :

Le Pérou est l'une des plus riches de toutes les terres voisines du Pacifique. La première fois que des émigrants japonais sont partis en Amérique du Sud, ce fut dans la trente-deuxième année du Meiji (1899). Le 28 février, 800 émigrants quittèrent Kobé et le 3 avril ils arrivèrent à Callao. La deuxième fois, plus de 1 100 Japonais quittèrent Kobé, en juin de la trente-sixième année (1903). Ils furent employés dans des plantations de sucre, pas loin de la mer. Par jour, le salaire était de 1 sol. Le coût de la vie par mois s'élevait à 7 ou 10 sols, aussi pouvaient-ils mettre de côté chaque mois 15 ou 18 yen... Le 16 octobre 1906 (trente-neuvième année du Meiji), la compagnie d'émigration de la ville de Morioka a fait partir 800 émigrants qui s'embarquèrent à Yokohama : ce fut la troisième fournée. En janvier 1907, 200 autres émigrants prirent passage à bord du « Kasado Maru » de la *Toyo Kisen Kaisha*. Par le même

1. *Ôsaka Shimpo. Les nouveaux territoires de l'Amérique du Sud.* 15 mars 1907.

2. *Les émigrants pour l'Amérique du Sud et les marchandises japonaises.*

paquebot, la compagnie *Meiji Shokumin* envoya 270 ou 280 émigrants, munis de contrats pour cultiver le caoutchouc [1].

Le Pérou, avec son désir de grands travaux et de rapide développement, est un bon champ d'entreprises :

Comme les bras y manquent encore plus que dans les autres républiques, les salaires sont plus élevés. Les travailleurs agricoles peuvent gagner par jour de 70 sous à 1 sol 20 sous. C'est de cette catégorie d'ouvriers qu'on a surtout besoin. Les mécaniciens, forgerons, ouvriers d'art, peuvent gagner facilement de 2 à 4 sols par jour. Sur le littoral, on récolte le sucre, le coton, le riz, le tabac, le café, le blé, le maïs, les olives, des fruits, des légumes, etc. Les produits principaux sont le café, le sucre, le coton. A l'intérieur du pays, on trouve des bois de construction, des herbes médicinales, des herbes pour la parfumerie, des fibres d'arbres, du caoutchouc, mais le sucre est la principale ressource du littoral. Sa culture couvre plus de 200 000 acres de terrain, pour moitié seulement bien soignés. En 1903 on a exporté 125 662 tonnes de sucre. La culture du café a été entreprise par la *Peruvian Corporation*. Le gouvernement lui a concédé 2 750 000 acres. Toutefois, faute de travailleurs et de communications, la moitié de cette terre n'est pas cultivée. L'industrie du chanvre jaune, de l'agave se développe. Avec les fibres on tissera des étoffes, des sacs, cordes, filets, nattes. De la canne à sucre dérivera le raffinage et la distillerie. Outre les cotonnades on peut encore fabriquer là-bas du papier, du panama, des chaussures, des bougies, du tabac, des allumettes, des savons, des selles de cavalier, des huiles, des engrais... Les marchandises japonaises et chinoises sont vendues à Lima par de nombreux Chinois. Ils gagnent gros à ce commerce. Ces marchandises sont très appréciées par les Péruviens et seront bien vite à la mode. Les Japonais qui ont des magasins à Lima sont MM. Tachibana, Tani, Morimura et Kawamura [2]... Les objets japonais n'étant pas coûteux se vendront à merveille dans l'Amérique du Sud. Nous y écoulons actuellement des porcelaines, des laques, des bambous, des crêpes de coton, des mouchoirs de soie, des nattes, des stores. Si les articles japonais ne jouissent pas encore d'une grande vogue, c'est que nous n'envoyons pas jusqu'à présent les objets de premier choix. Exportons des marchandises solides et bon marché : elles se vendront certainement [3].

1. *Toyo Keizai Shimpo*, 25 mars 1907.

2. *Toyo Keizai Shimpo. La situation présente de l'émigration au Pérou.* 5 novembre 1906.

3. *Les émigrants par l'Amérique du Sud et les marchandises japonaises.*

Cette arrivée de Japonais et de la camelote japonaise à Callao rappelle les échanges du début du XVII[e] siècle : Callao et Acapulco au Mexique furent les premiers ports de l'hémisphère ouest avec qui les Espagnols de Manille, puis les Japonais commercèrent. Les marchandises qu'ils envoyaient alors sont les mêmes qu'aujourd'hui, « des épices, des drogues, des porcelaines chinoises ou japonaises, des calicots, des soies ». Et les Japonais espèrent que leurs produits auront sur la concurrence européenne, le même avantage qu'autrefois ils eurent sur la concurrence espagnole :

Les articles de l'Extrême-Orient sont non seulement mieux accommodés au climat chaud, et plus plaisants que ceux de l'Europe, mais ils peuvent être vendus à plus bas prix; et les profits qu'on en tire sont si considérables qu'ils enrichissent ceux qui les apportent de Manille et ceux qui les vendent en Nouvelle Espagne... Quand la flotte arrive d'Europe à Vera-Cruz, elle trouve souvent les besoins du peuple déjà pourvus par des articles meilleur marché et préférables [1].

L'exode des Japonais vers Callao depuis 1899 n'est donc que la reprise d'un mouvement esquissé il y a près de trois siècles. Ils reviennent en nombre au Mexique et au Pérou comme jadis. Et ils y viennent, maintenant que leur pays s'est haussé au rang de grande puissance, avec des ambitions d'influence : « D'après ce que j'ai appris des ministres et des capitalistes du Pérou, si les émigrants japonais s'établissent à perpétuité dans le pays, ils seront les bienvenus.... Mais s'ils y viennent en grand nombre et que, pour des riens, ils provoquent des désordres, on ne peut pas dire que l'anti-japonisme ne s'y développera pas. C'est un point à surveiller. Il ne faut donc pas que ces émigrants se sauvent au Japon aussitôt fortune faite; il faut qu'ils demeurent au Pérou afin d'y créer un *Shin Nihon* [2]. »

Il est à penser que ces Japonais du Pérou, même naturalisés, même fixés dans le pays depuis longtemps ne rompront jamais les liens qui les rattachent à leur terre japonaise, à leur Mikado : telle est bien la pensée du journal, qui leur enseigne déjà com-

1. Cité par Murdoch et Yamagata. *A history of Japan during the century of early foreign intercourse (1542-1651)*. Kobé, p. 601.

2. *Ôsaka Shimpo* 15 mars 1907.

ment envoyer au Japon leurs économies : « Il faut s'adresser à la Compagnie W. R. Grace, de Lima, qui transmet l'argent à son agence de San Francisco. Là, il est remis à l'agence de la *Yokohama Specie Bank* qui l'expédie au Japon [1]. »

« Au Chili, — disait, le 15 mars 1907, M. Shiraishi Motojiro [2], administrateur de la *Toyo Kisen Kaisha*, après un voyage dans l'Amérique du Sud, — il n'existe pas un seul émigrant japonais; les Chiliens ignorent si nos émigrants sont bons ou mauvais. Voici ce que m'ont dit les ministres : « Nous désirons vivement des émigrants, mais s'ils étaient d'humeur aussi vive que le sont, dit-on, vos Japonais, des désagréments et des troubles seraient à craindre. Si ce n'est pas le cas, nous accueillerons avec plaisir vos compatriotes. »

En ville et à la campagne les travailleurs manquent; les salaires sont très hauts et les salariés d'humeur très indépendante. La main-d'œuvre est si rare que quiconque veut travailler fixe son prix. « Des ouvriers ordinaires sont payés 8 ou 10 pesos par jour, soit 2,40 ou 3 dollars. Le salaire courant est 5 ou 6 pesos, et les ouvriers qualifiés sont payés en proportion. Même à ces prix il est impossible d'avoir assez d'hommes [3]. »

Pendant deux ou trois années au moins, la reconstruction de Valparaiso exigerait 10 000 hommes : on ne sait où les trouver. Pour nourrir les travailleurs des villes et des mines à des prix raisonnables, il faudrait une classe agricole beaucoup plus nombreuse. Où prendre ces émigrants? Dans l'Argentine voisine? Mais l'Argentine manque aussi de bras. En Europe? L'Europe est trop éloignée, et les Européens qui viennent au Chili sont plutôt commerçants ou ingénieurs qu'agriculteurs et ouvriers. Reste l'Extrême-Orient. Au début de 1907, un homme d'affaires chilien allait au Japon pour placer des nitrates, développer les relations commerciales entre les deux pays et, comme représentant du gouvernement de Santiago, encourager l'émigration japonaise vers le Chili. Le gouvernement offre 40 acres de bonne terre à chaque colon; 20 acres de

1. *Toyo Keizai Shimpo*, 5 novembre 1906.
2. *Ôsaka Shimpo*, 15 mars 1907.
3. Sur tout ceci cf. un rapport du consul américain à Valparaiso dans *Monthly consular and trade reports*, n° 310. March 1907.

plus pour chaque fils de dix-huit ans et au dessus, une paire de bœufs, un jeu d'instruments aratoires et 15 dollars comptant par mois la première année : « Cela doit suffire pour engager le fermier japonais à quitter sa petite ferme de moins d'un acre et à venir au Chili; au surplus le monopole de la pêche dans un pays de 3 000 milles de côtes très poissonneuses et qui n'a pas de pêcheurs est un attrait pour un peuple de pêcheurs comme les Japonais[1] ».

Un traité de commerce fut projeté entre le Japon et le Chili dès 1897, tandis que Mr. Hoshi était ministre du Japon à Washington. Mais la ratification en fut différée à cause de la situation politique du Chili et n'eut lieu qu'en juin 1906; les signatures furent échangées en septembre 1906 à Washington. L'article III, le plus intéressant du traité, garantit aux sujets et citoyens des deux pays la liberté de naviguer, de débarquer avec marchandises, de résider, de louer des maisons, de commercer, bref tous les privilèges et immunités qui ont déjà été accordés ou pourront être accordés par l'un et l'autre peuple à l'Europe ou aux États-Unis. Importations et exportations des deux pays ne seront pas soumises à des droits plus élevés que les marchandises d'Europe et des États-Unis. Un article additionnel réserve à chaque peuple le privilège de la nation la plus favorisée, mais une réserve est faite : « Sont exceptés de la stipulation qui précède toutes les faveurs, privilèges ou immunités concernant le commerce ou la navigation que le Japon a déjà accordés ou peut accorder à toute nation asiatique indépendante, aussi bien que les faveurs, privilèges et immunités que le Chili a déjà accordés ou peut accorder aux Républiques de l'Amérique latine ».

L'opinion au Japon s'est félicitée de la conclusion de ce traité[2]. A plus d'un titre il est significatif. Ébauché en 1897, au lendemain de la victoire du Japon sur la Chine, il est repris dix ans plus tard, après la victoire du Japon sur la Russie. Signé à Washington — lieu de rencontre des Américains du Sud et des Japonais, en l'absence d'une représentation diplomatique du Japon dans l'Amérique du Sud, — il est le type

1. *Monthly consular and trade reports*, n° 310, p. 174.
2. Cf. *Sun Trade Journal*, décembre 1906.

des traités que le Japon veut conclure avec les autres républiques latines; il souligne la volonté du Japon de développer son commerce avec le Chili et d'y envoyer ses émigrants et plus généralement son désir de concurrencer les Européens et les Yankees dans l'Amérique du Sud. Enfin il reconnaît la situation spéciale du Japon parmi les nations indépendantes de l'Asie et la situation spéciale du Chili parmi les républiques de l'Amérique latine. Chili et Japon, tout en réservant leurs intérêts et privilèges spéciaux à l'intérieur des deux groupements panaméricain et panasiatique, s'entendent pour se reconnaître l'un à l'autre tous les avantages que l'Europe et les États-Unis les ont contraints de leur consentir.

La *Toyo Kisen Kaisha* a résolu de prolonger sa ligne de Callao jusqu'au Chili pour y transporter des travailleurs et en rapporter du nitrate de soude. Une dépêche de Santiago du 1er septembre[1] annonçait que le vapeur japonais *Kasado-Maru* avait débarqué à Iquique 130 immigrants, dont 50 Chinois et 80 Japonais :

> L'aspect de ces Japonais est très satisfaisant; ils sont tous bien habillés et n'ont pas l'air d'ouvriers. Ils sont descendus au meilleur hôtel de la ville. C'est donc la première entrée d'immigrants japonais au Chili; mais on annonce que d'autres viendront plus nombreux, par les prochains voyages du vapeur. Ce mouvement d'émigration est favorisé par le Mikado lui-même. Les matelots sont tous japonais et les officiers parlent couramment l'espagnol; le Mikado avait imposé cette dernière condition à la Compagnie maritime.

Au Brésil, avant la guerre contre la Russie, le Japon était représenté déjà par un chargé d'affaires, qui, en l'absence de citoyens ou de sujets japonais à protéger, avait pour mission d'étudier les provinces du sud du Brésil, en vue d'y diriger une émigration japonaise. Il avait déjà visité la province de São Paulo quand la guerre éclata. Temporairement abandonnée, l'idée vient d'être reprise.

Depuis l'enquête qu'il a faite sur ses émigrants de la province de São Paulo, le gouvernement italien empêche de nouveaux départs pour le Brésil. Quelle main-d'œuvre suppléera

1. Publiée dans le *Figaro*.

ces Italiens, au service du tyran du Brésil, *King Coffee*? En hâte, il faut aviser. Des Européens? Mais de tous les Européens, en pays tropicaux, les Italiens sont les plus résistants et les moins fiers des travailleurs, et voilà qu'ils ne viennent plus. Les Chinois? Mais depuis vingt ou trente années qu'ils sont au Brésil, ils n'y ont pas réussi comme travailleurs. Ce sont des fainéants, disent certains Brésiliens; ce sont des commerçants, affirment les autres : fainéants ou commerçants, c'est tout comme, pour des Brésiliens désireux surtout de trouver des étrangers qui se donnent la peine de cultiver leur sol. Et l'on pense alors aux Japonais : population travailleuse, de besoins modiques, c'est ce qu'il faut aux planteurs intéressés dans le café de São Paulo ou le caoutchouc de l'Amazone. « Avec le capital français et la main-d'œuvre japonaise, le Brésil ferait merveille, » me disait récemment un sénateur brésilien. Après les négociations menées par le secrétaire Niura, chargé d'affaires du Japon au Brésil, un traité de commerce a été signé entre le Japon et le Brésil, analogue au traité signé avec le Chili, et il a été décidé que la ligne de la *Toyo Kisen Kaisha*, prolongée de Callao, par Valparaiso et Buenos-Ayres, jusqu'au Brésil, amènerait des coolies japonais.

L'arrivée de ces émigrants déterminera d'importants changements dans l'économie et le commerce du Brésil. L'un d'eux sera sans doute la culture du riz sur de vastes territoires encore déserts. Il n'y a pas de raison pour que le Brésil ne devienne pas un des plus grands pays producteurs de riz dans le monde. Le développement d'un commerce direct entre le Japon et le Brésil accroîtra l'usage du café en Extrême-Orient et la vente au Brésil de nouveautés japonaises à bon marché, meubles, jouets, bibelots. L'examen des marchandises dans les boutiques qui vendent des articles chinois et japonais prouve que, ou bien le Japon ou la Chine sont en train d'exporter des articles plus légers et meilleur marché que leurs articles ordinaires, ou que des concurrents européens flattent le goût des Brésiliens pour les nouveautés en leur envoyant des imitations d'articles japonais à très bas prix : poupées, masques, boîtes de laque[1], etc.

Les journaux japonais parlent aussi de l'Argentine comme d'une bonne terre où émigrer : pays immense, peu peuplé ; sans

1. *Monthly consular and trade reports*, n° 320, May 1907, p. 101.

doute, comme le Brésil, il a le désavantage d'être plus proche de l'Europe que du Japon ; il n'est pas sur la côte en face ; mais il est compris dans les escales de la ligne Japon-Brésil, et en Argentine, déclare un journal japonais, le climat, les mœurs du pays et le régime gouvernemental ne sont pas pour nous inquiéter[1].

***

L'anti-japonisme n'est pas à craindre immédiatement dans les républiques latines. Mais que le mouvement d'émigration japonaise s'y accélère, que les Japonais viennent par milliers chaque année au Pérou ou au Brésil : pour ces colons patriotes, les difficultés ne tarderont pas. Leurs exigences, leurs prétentions, leur réussite surtout exciteront vite la méfiance et la jalousie de la population sud-américaine qui désire que chez elle les étrangers peinent à son profit plutôt qu'au leur.

Ils se leurrent, ces Sudaméricains, s'ils croient que leur élégant projet de faire travailler sous leurs yeux, pour leur plus grand avantage personnel, les capitaux européens et les bras jaunes ne leur réserve, quoi qu'ils fassent, des profits. En vain déjà ont-ils essayé de s'assurer l'impunité du côté des capitalistes d'Europe en faisant condamner l'emploi de la force et en imposant l'arbitrage obligatoire pour le recouvrement des dettes; l'Europe ne paraît pas disposée à risquer là-bas ses capitaux et à s'interdire en même temps le moyen le plus sûr de les recouvrer. De même que les Latins d'Amérique s'avisent de mésuser du capital en hommes que le Japon va leur envoyer, le gouvernement japonais interviendra et il n'hésitera pas à profiter de leur faiblesse pour leur forcer la main. La débilité de ces gouvernements sudaméricains, la mollesse de ces populations hybrides, les journaux japonais l'ont déjà signalée comme une garantie de réussite pour le mouvement d'émigration et de colonisation qu'ils prônent. Que pourra bien faire un de ces États contre une mise en demeure du Japon, à la suite de mesures ou de mouvements anti-japonais analogues

1. *Espérances japonaises sur l'Amérique du Sud*, par Shiraishi Motojiro.

à ceux de San Francisco ou de Vancouver? Ce que le Japon n'a pas toléré d'un pays de 90 millions d'habitants, il le tolérera encore moins du Pérou ou du Chili.

Si donc telle est la volonté du Japon, personne ne peut empêcher que ne se pose dans l'Amérique du Sud la question de sphère d'influence, de *Shin Nihon*, à quoi paraît devoir aboutir en tout pays l'immigration japonaise. Personne, — sauf les Américains du Nord; car, supposons que les Japonais réussissent un jour à former un *Shin Nihon* au Pérou : les États-Unis se sentiront presque aussi menacés et lésés que si les Japonais y avaient réussi en Californie. Plus simplement, qu'un confit entre le Japon et quelque république sud-américaine menace de se terminer par une occupation même temporaire d'une portion de territoire américain par le Japon : l'opinion aux États-Unis, lors du différend anglo-vénézuélien sous le président Cleveland, ou du blocus du Vénézuéla par l'Angleterre et l'Allemagne, les craintes qu'a toujours inspirées le *Deutschtum* au Brésil ne permettent point de douter que les Américains interdiront aux Japonais ce qu'ils ont toujours interdit aux Européens.

En vain fera-t-on remarquer que le cas n'est pas exactement le même : vis-à-vis de l'Europe, les États-Unis justifient la doctrine de Monroë par leur non intervention en ses affaires; à l'égard du Japon comme de la Chine, il n'y a plus la même réciprocité, car, posséder les Philippines au devant de la côte chinoise et près de Formose, c'est un peu comme si au Traité de Paris les Américains avaient acquis de l'Espagne les Canaries. Tandis que l'Atlantique suffit à délimiter nettement les sphères d'influence américaine et européenne, le Pacifique ne garantit pas l'Extrême-Orient de l'ingérence américaine. Dès lors le Japon, au contraire des Puissances européennes, n'est-il pas libéré d'une stricte observation de la doctrine de Monroë et n'a-t-il pas le droit d'installer un Nouveau Japon en quelque coin de l'hémisphère ouest?

La conclusion est logique, mais les Américains ne s'embarrassent pas de logique. Ils tiennent ferme à la doctrine de Monroë, à l'intangibilité de l'hémisphère ouest : ils ne permettront jamais au Japon de prendre ce qu'ils refusent à l'Allemagne. Au reste, l'occupation des Philippines par les Améri-

cains date de dix années. Le Japon l'a acceptée alors, et il doit reconnaître ce fait accompli, tout comme les États-Unis tolèrent la possession de la Jamaïque par l'Angleterre, de la Martinique par la France.

*
* *

Enfin l'expansion des Japonais dans le Pacifique et leur émigration vers l'hémisphère ouest prépare aux Américains des occasions de conflits non seulement sur le continent des deux Amériques, mais encore sur les îles du Pacifique. A 500 milles des Kouriles japonaises, les Aléoutiennes américaines peuvent fournir la base navale la plus rapprochée à la fois du Japon et des États-Unis. Elles sont voisines de l'Alaska dont le président Roosevelt faisait dans son message du 3 décembre 1906 cette description attrayante pour des voisins en quête de terres et de richesses comme le sont les Japonais : « Depuis que nous l'avons acquis, ce pays a fourni au gouvernement américain un revenu de 11 millions de dollars et a produit près de 300 millions de dollars en or, fourrures et poissons. Bien mis en valeur, ce sera une terre de colonisation. » Au devant de l'Alaska et des Aléoutiennes, tantôt à terre sur les îles américaines, Pribilof ou Saint-Paul, tantôt vaguant en quête de nourriture par la mer de Behring, à l'aller et au retour de leur annuel pèlerinage vers le sud, les troupeaux de phoques forment la plus tentante des proies. Et les pêcheurs japonais, depuis quelques années, prennent en maraude leur part aux massacres barbares que le président Roosevelt a décrits :

La destruction des phoques à fourrure des îles Pribilof, tandis qu'ils sont à la mer, continue. Le troupeau, qui, selon les évaluations officielles faites en 1874, comptait 4 700 000 bêtes et qui en 1891 se montait à 1 000 000, a maintenant été réduit à 180 000.... La destruction a été accélérée ces dernières années par des vaisseaux japonais. Comme ils ne sont pas même liés par les restrictions insuffisantes prescrites par le Tribunal de Paris, ils ne font pas attention à la saison de pêche ou à la limite interdite de 60 milles autour des îles Pribilof, et accomplissent leur besogne jusque sur

les îles mêmes. Le 16 et 17 juillet 1906 les équipages de plusieurs bateaux japonais firent des incursions sur l'île de Saint-Paul, et avant d'être repoussés, par nos gardes trop peu nombreux et trop peu armés, ils tuèrent plusieurs centaines de phoques et emportèrent les peaux. Presque tous les phoques tués étaient des femelles et cela fut accompli avec une effroyable barbarie. Beaucoup des phoques ont été dépiautés vifs; on en trouva beaucoup à moitié écorchés et encore vivants. Les razzieurs n'ont été repoussés qu'à coups de feu : 5 furent tués, 2 blessés, 12 prisonniers y compris les 2 blessés. Ceux qui ont été pris ont été jugés et condamnés à la prison... Des représentations sur cet incident ont été faites au gouvernement du Japon et nous sommes assurés que toutes les mesures possibles seront prises pour empêcher tout retour de cet outrage.

En 1907, à plusieurs reprises, de tels incidents se sont reproduits.

A une extrémité opposée du Pacifique, les Philippines sont d'un grand intérêt stratégique pour le Japon, non seulement à cause de leur proximité de Formose et de la côte méridionale de la Chine, mais aussi parce qu'elles commandent le Pacifique oriental, sur la route que suivent les paquebots qui, partant de Kobé, vont par Shanghaï et Hong-Kong dans l'Insulinde orientale et en Australie.

L'établissement de colonies japonaises autour de l'Amérique du Sud et d'une ligne régulière de navigation entre Yokohama-Kobé et Callao-Valparaiso obligera le Japon, pour la protection de ses sujets et de son commerce d'outre-mer, à chercher des points de relâche et des stations de charbon.

Aux Hawaï, contre les Américains la lutte est déjà engagée. On sait d'autre part l'importance stratégique qu'ont prise les îles de la Polynésie depuis que l'Australie et la Nouvelle-Zélande se sont développées et que les États-Unis ont commencé leur mouvement d'expansion : autour des Samoa, placées sur la ligne transpacifique Vancouver-San Francisco-Hawaï-Nouvelle-Zélande-Australie, les ambitions anglaises, américaines, allemandes se sont heurtées et ajustées à grand'peine. A Tahiti, terre française qu'unit à San Francisco une ligne américaine, l'*Oceanic Ss. Co.*, les États-Unis ne cessent de fortifier leur influence économique. Pour le Japon aussi, à

cause de son expansion vers l'Amérique du Sud et sa ligne de navigation transpacifique Kobé ou Yokokama-Valparaiso-Cap Horn, toutes ces îles de la Polynésie vont prendre une grande importance économique et stratégique. Il est certain que, dès maintenant, les Japonais s'occupent beaucoup des problèmes de navigation transpacifique et des changements qu'y apportera l'ouverture du canal de Panama : ils portent un intérêt très vif à Tahiti.

Au total, sur toutes les terres insulaires du Pacifique que coupent ou que côtoient les deux lignes obliques de navigation, — américaine, du Nord-Est au Sud-Ouest, japonaise du Nord-Ouest au Sud-Est, — partout où ces deux lignes se croiseront, aux Hawaï comme dans les îles polynésiennes, l'impérieux besoin où les Japonais et les Américains sont de trouver des reposoirs à leur essor transpacifique attisera leur rivalité.

LOUIS AUBERT

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

CHEZ

LES HEUREUX DU MONDE[1]

I

Selden s'arrêta surpris. Dans la bousculade de l'après-midi, à la Grande Station Centrale, ses yeux venaient de rencontrer le visage reposant de miss Lily Bart.

C'était un lundi, au début de septembre : le jeune avocat retournait à sa besogne après une rapide fugue à la campagne; mais que pouvait faire miss Bart en ville, à cette époque de l'année? Si elle avait eu l'air de prendre un train, il aurait pu en déduire qu'il l'avait surprise à son passage entre deux des maisons de campagne qui se disputaient sa présence après la fin de la saison de Newport; mais son apparence indécise le rendait perplexe. Elle se tenait en dehors de la foule, qu'elle laissait s'écouler vers le quai ou vers la rue, avec une mine irrésolue qui — Selden le soupçonnait — pouvait masquer un projet très défini. Tout de suite il lui vint à l'esprit qu'elle attendait quelqu'un; pourtant il ne se rendait pas bien compte pourquoi cette idée l'avait saisi. Il n'y avait rien de changé en Lily Bart; mais quoi! il ne la revoyait jamais sans un petit sursaut d'intérêt : elle avait le don de toujours susciter la

L'original a paru sous ce titre : *The House of Mirth* (la Maison de Liesse), — allusion à cette parole de l'Ecclésiaste : « *The heart of the wise is in the house of mourning; but the heart of fools is in the house of mirth.* — Le cœur du sage est dans la maison de deuil; mais le cœur des insensés est dans la maison de liesse. »

réflexion ; ses actes les plus simples semblaient le résultat d'intentions qui allaient loin.

Un mouvement de curiosité le fit se détourner du chemin qui menait à la sortie ; il dépassa miss Bart en flânant. Il savait que si elle ne désirait pas être vue, elle trouverait moyen de l'éviter ; et la pensée de mettre son habileté à l'épreuve le divertissait.

— Monsieur Selden !... quel heureux hasard !

Elle vint au-devant de lui, souriante, presque empressée, résolue à l'arrêter. Une ou deux personnes, en les frôlant, s'attardèrent à regarder : car la tournure de miss Bart était capable de retenir même le voyageur de banlieue se précipitant vers son dernier train.

Selden ne l'avait jamais vue plus rayonnante. Sa tête animée, se détachant sur les tons obscurs de la foule, était plus en relief que dans une salle de bal : sous le chapeau sombre et le voile, elle retrouvait le teint de jeune fille, pur et lisse, qu'elle commençait à perdre après onze années de veilles et de danse ininterrompue... Y avait-il vraiment onze années, Selden en était à se le demander, et avait-elle vraiment atteint le vingt-neuvième jour de naissance que ses rivales lui prêtaient ?

— Quelle chance ! — reprit-elle. — Comme c'est gentil à vous de venir à mon secours !

Il répondit joyeusement qu'il n'avait pas été mis au monde pour autre chose, et lui demanda quel genre de secours il pouvait lui apporter.

— Oh ! tout ce que vous voudrez... jusqu'à vous asseoir sur un banc et bavarder avec moi... On « cause » bien un cotillon : pourquoi ne pas « causer » l'intervalle de deux trains ? Il ne fait pas plus chaud ici que dans les salons de Mrs. Van Osburgh... et les femmes n'y sont guère plus laides.

Elle s'interrompit en riant, expliqua qu'elle arrivait de Tuxedo, qu'elle allait chez les Gus Trenor, à Bellomont, et qu'elle avait manqué le train de trois heures quinze pour Rhinebeck.

— Et il n'y en a pas d'autre avant cinq heures et demie. (Elle consulta la petite montre en pierreries cachée dans ses dentelles.) Juste deux heures à attendre. Et je ne sais que devenir. Ma femme de chambre est arrivée ce matin pour faire

des courses et devait partir à une heure pour Bellomont; la maison de ma tante est fermée et je ne connais pas une âme en ville. (Elle jeta sur la gare un coup d'œil plaintif.) Après tout, il fait plus chaud que chez Mrs. Van Osburgh. Si vous avez du temps à perdre, emmenez-moi donc quelque part respirer un peu.

Il déclara qu'il était entièrement à sa disposition : l'aventure lui paraissait plaisante. Comme spectateur il avait toujours apprécié Lily Bart. Et son genre de vie le tenait si éloigné du cercle où elle se mouvait que cela l'amusait d'être entraîné pour un instant dans l'intimité subite que sa proposition impliquait.

— Allons-nous chez Sherry prendre une tasse de thé?

Elle eut un sourire d'assentiment, puis elle fit une légère grimace :

— Tant de gens viennent en ville, le lundi!... on est sûr de rencontrer une quantité de raseurs... Je suis vieille comme les rues, c'est vrai, et cela ne devrait pas tirer à conséquence; mais si, moi, je suis assez vieille, vous ne l'êtes pas, — objecta-t-elle gaiement. — Je meurs d'envie de prendre du thé... mais n'y a-t-il pas un endroit plus tranquille?

Il lui rendit son sourire qui se posait sur lui allègrement. Ses réserves l'intéressaient presque autant que ses imprudences : il était si persuadé que les unes et les autres faisaient partie d'un même plan soigneusement élaboré! En jugeant miss Bart, il avait toujours eu recours à l'argument des causes finales.

— Les ressources de New-York sont assez maigres! dit-il. Mais je vais d'abord chercher un *hansom*, puis nous inventerons quelque chose.

Il la conduisit à travers la foule des petites gens retour de congé; ils dépassèrent des filles au teint blême, coiffées de chapeaux absurdes, et des femmes à poitrines plates qui se battaient avec des paquets et des éventails en feuille de palmier. Était-il possible qu'elle fût de la même race? L'apparence terne et mal dégrossie de cette moyenne humanité féminine fit sentir à Selden quel haut échelon elle occupait dans l'échelle des êtres.

Une courte averse avait refroidi l'atmosphère, et la fraîcheur des nuages était encore suspendue sur la rue humide.

— C'est délicieux! Marchons un peu, — dit-elle en sortant de la gare.

Ils tournèrent dans l'avenue Madison et flânèrent en se dirigeant vers le nord. Comme elle allait à ses côtés, d'un pas léger et allongé, Selden devint conscient du plaisir sensuel que lui donnaient son voisinage, le modelé de sa petite oreille, la sinueuse vague montante de ses cheveux — l'art ajoutait-il tant soit peu à leur éclat? — et la ligne épaisse des cils noirs et droits. Tout en elle était à la fois vigoureux et exquis, à la fois fort et fin. Il avait l'intuition confuse qu'elle avait dû coûter beaucoup à créer, qu'un grand nombre d'êtres incolores et laids avaient de quelque mystérieuse façon été sacrifiés à la produire. Il n'ignorait pas que les qualités par où elle se distinguait de la masse de son sexe étaient surtout de surface : — comme si un émail rare et délicat avait été appliqué sur une argile commune... Et pourtant l'image ne le satisfaisait pas, car une substance grossière ne supporte pas un haut degré de fini : ne se pouvait-il faire que la matière fût précieuse, mais que les circonstances lui eussent donné une forme futile?

Quant il en fut arrivé à ce point dans ses réflexions, le soleil reparut, et l'ombrelle ouverte vint contrarier son plaisir. Un moment après, miss Bart s'arrêta en soupirant.

— Ah! Dieu, que j'ai chaud et que j'ai soif! Quel endroit hideux que New-York! (Elle parcourut d'un regard désespéré la chaussée lugubre.) D'autres villes revêtent leurs plus beaux habits en été, mais New-York a l'air assise en manches de chemise. (Ses yeux errèrent au fond d'une rue latérale.) Quelqu'un a eu la charité de planter quelques arbres de ce côté : allons à l'ombre.

— Je suis content que ma rue ait votre approbation! — dit Selden quand ils eurent tourné le coin.

— Votre rue?... Vous demeurez ici?

Elle regarda avec intérêt le devant des maisons neuves, en brique et pierre à chaux, décorées de motifs fantasques pour obéir au goût américain de la nouveauté, mais fraîches et accueillantes avec leurs stores et leurs jardinières fleuries.

— Ah! oui... c'est cela : *le Benedick*... Quelle charmante construction! Je ne crois pas l'avoir encore vue. (Elle examinait la maison de rapport qui, de l'autre côté de la rue, élevait

son porche de marbre et sa façade pseudo-XVIIIe siècle.) Quelles sont vos fenêtres? Celles avec les stores baissés?

— Au dernier étage, oui.

— Et ce gentil petit balcon est à vous? Comme il doit faire frais là-haut!

Il hésita, un instant :

— Venez-y voir! — suggéra-t-il. — Je puis vous donner une tasse de thé en un rien de temps... et vous ne rencontrerez pas de raseurs.

Son visage se colora, — elle n'avait pas encore perdu l'art de rougir au bon moment, — mais elle accepta la proposition aussi légèrement qu'elle était faite.

— Pourquoi pas? C'est trop tentant... je cours le risque! déclara-t-elle.

— Oh! je ne suis pas dangereux, — fit-il sur le même ton.

A la vérité, elle ne lui avait jamais tant plu qu'en cette minute. Il savait qu'elle avait accepté sans arrière-pensée : il n'avait pas la prétention d'entrer en ligne de compte dans ses calculs; il y avait pour lui une surprise bienfaisante, ou presque, dans la spontanéité de son consentement.

Sur le seuil, il s'arrêta, un instant, cherchant sa clef.

— Il n'y a personne ici, mais j'ai un domestique qui est censé venir le matin, et il se peut qu'il ait sorti ce qu'il faut pour le thé et qu'il se soit procuré quelque gâteau.

Il l'introduisit dans une antichambre étroite, ornée de vieilles gravures. Elle remarqua les lettres et les cartes entassées sur la table, parmi les gants et les cannes. Puis elle se trouva dans une petite bibliothèque, sombre mais riante, avec ses murs tapissés de livres, une carpette orientale, aux nuances agréablement passées, un bureau encombré, et, comme il l'avait prédit, un plateau à thé sur une table basse, auprès de la fenêtre... Une brise s'était levée, agitant les rideaux de mousseline; elle apportait de la jardinière posée sur le balcon une fraîche senteur de réséda et de pétunia.

Lily se laissa choir avec un soupir dans un des fauteuils de cuir usé.

— Quel délice d'avoir un endroit comme cela tout à soi! Quelle lamentable chose que d'être une femme!

Elle s'abandonnait à toutes les voluptés du spleen.

....

Selden farfouillait dans une armoire, à la recherche du gâteau.

— On trouve cependant des femmes, — dit-il, — qui ont adopté le régime privilégié du petit appartement.

— Oui, des gouvernantes... ou des veuves. Mais pas des jeunes filles... pas de pauvres misérables jeunes filles à marier!

— Moi, je connais même une jeune fille qui a un petit appartement.

Elle sursauta :

— Vrai?

— Mais oui! — répliqua-t-il, sortant de l'armoire avec le gâteau en question.

— Oh! je sais... vous voulez dire Gerty Farish. (Elle eut un sourire peu bienveillant.) Mais j'ai dit : « à marier... » Et puis elle vit dans un horrible petit trou, elle n'a pas de femme de chambre, et elle mange des choses si étranges! Sa cuisinière lave le linge, et la nourriture a le goût de savon... Je détesterais cela, vous savez.

— Vous ne devriez pas dîner avec elle les jours de blanchissage, — dit Selden, découpant le gâteau.

Et de rire, tous les deux. Il s'agenouilla près de la table et alluma la lampe sous la bouilloire, tandis qu'elle mettait dans la petite théière en faïence verte la dose de thé nécessaire. Il observait sa main, polie comme un morceau de vieil ivoire, avec ses ongles roses et frêles, et le bracelet de saphir qui lui glissait sur le poignet : il sentit combien il était ironique de lui suggérer, à elle, une vie comme celle que sa cousine, à lui, Gertrude Farish, avait choisie. Elle était si évidemment la victime de la civilisation qui l'avait produite que les anneaux de son bracelet avaient l'air de menottes l'enchaînant à son destin.

Elle parut lire sa pensée :

— C'est très vilain à moi d'avoir ainsi parlé de Gerty, — dit-elle avec une componction charmante. — J'ai oublié qu'elle était votre cousine. Mais, vous savez, nous sommes si différentes!... elle aime à être bonne, et moi, j'aime à être heureuse... Et puis, elle est libre et je ne le suis pas... Si je l'étais, je ne dis pas que je ne parviendrais pas à être heureuse même dans son petit appartement. Cela doit être une joie sans mélange que de disposer ses meubles selon son goût, et de

donner toutes les horreurs au chiffonnier. Si je pouvais seulement refaire le salon de ma tante, je suis sûre que je serais une meilleure femme.

— Est-il vraiment si mal, ce salon? — demanda Selden d'un ton compatissant.

Elle lui sourit par-dessus la théière, qu'elle tenait levée, prête à être remplie.

— Cela prouve que vous y venez rarement... Pourquoi ne venez-vous pas plus souvent?

— Quand je viens, ce n'est pas pour regarder les meubles de Mrs. Peniston.

— Allons donc! — fit-elle. — Vous ne venez jamais... et pourtant, quand nous nous rencontrons, nous nous entendons si bien!

— Peut-être, — s'empressa-t-il de riposter, — est-ce la raison. Je crains de ne pas avoir de crème... accepterez-vous une tranche de citron, à la place?

— Je le préfère. (Elle attendit jusqu'à ce qu'il eût coupé le citron et qu'il en eût déposé une mince rondelle dans sa tasse.) Mais ce n'est pas la vraie raison, — insista-t-elle.

— La raison de quoi?

— De ce que vous ne venez jamais. (Elle se pencha en avant, avec une ombre de perplexité dans ses yeux d'enchanteresse.) Je voudrais tant savoir, je voudrais tant vous comprendre!... Naturellement, je sais qu'il y a des hommes à qui je ne plais pas... cela se voit tout de suite. Et il y en a d'autres qui ont peur de moi : ils s'imaginent que je désire les épouser. (Elle lui sourit franchement.) Mais je ne crois pas vous déplaire... et vous ne pouvez pas vous imaginer que je désire vous épouser.

— Non... cela, je vous en absous!

— Eh bien, alors?...

Il avait porté sa tasse près de la cheminée; il se tenait appuyé au manteau, et regardait miss Bart avec un air de nonchalance amusée. La provocation qu'il y avait dans les yeux de la jeune fille accrut son amusement : il n'aurait pas supposé qu'elle gaspillerait sa poudre en l'honneur d'un si mince gibier, mais peut-être n'était-ce pour elle qu'un exercice d'entraînement; peut-être aussi une personne de son espèce ne pouvait-elle parler d'autre chose que d'elle-même. En tout cas,

elle était étonnamment jolie, il l'avait invitée à prendre le thé : il devait se montrer à la hauteur de la situation.

— Eh bien, alors, — hasarda-t-il, — peut-être est-ce là, justement, la raison.

— Quoi?

— Le fait que vous ne désirez pas m'épouser... Peut-être ne vois-je pas là un si grand encouragement à vous rendre visite.

Il sentit un léger frisson dans le dos après avoir risqué cette phrase; mais le rire de miss Bart le rassura.

— Cher monsieur Selden, voilà qui n'est pas digne de vous. C'est stupide à vous de me faire la cour, et cela ne vous ressemble pas d'être stupide.

Elle se pencha en arrière, buvant son thé à petites gorgées, d'un air si merveilleusement méditatif que, s'ils s'étaient trouvés dans le salon de sa tante, il aurait presque essayé de donner un démenti à son raisonnement.

— Ne voyez-vous pas, — continua-t-elle, — qu'il y a assez d'hommes pour me dire des choses agréables, et que ce qu'il me faudrait, c'est un ami qui n'aurait pas peur de m'en dire de désagréables quand j'en ai besoin? J'ai songé parfois que vous pourriez être cet ami... je ne sais pas pourquoi, si ce n'est que vous n'êtes ni un fat ni un goujat, et qu'avec vous il ne me serait nécessaire ni de poser ni d'être sur mes gardes.

Sa voix était devenue sérieuse et, de son fauteuil, elle le dévisageait avec la gravité inquiète d'un enfant.

— Vous ne savez pas combien j'ai besoin d'un pareil ami, — dit-elle. — Ma tante possède bien une collection de maximes exemplaires, mais qui toutes correspondent aux mœurs d'il y a cinquante ans. Je sens toujours que les mettre en pratique supposerait que l'on porte de l'organdi et des manches à gigot. Quant aux autres femmes, mes meilleures amies... eh bien, elles se servent de moi ou elles me débinent; mais tout ce qui peut m'arriver leur est bien indifférent. On m'a trop vue : les gens se fatiguent de moi; ils commencent à dire que je devrais me marier.

Il y eut un moment de silence, durant lequel Selden prépara une ou deux répliques susceptibles d'ajouter une saveur momentanée à la situation; mais il leur préféra cette simple phrase :

— Eh bien, pourquoi ne vous mariez-vous pas?

Elle rougit et se mit à rire.

— Ah! je vois qu'en fin de compte vous êtes un véritable ami : voilà précisément une des choses désagréables que je réclamais.

— Cela n'était pas dit avec l'intention d'être désagréable, — répliqua-t-il amicalement. — Le mariage n'est-il pas votre vocation? n'est-ce pas pour cela qu'on vous élève toutes?

Elle soupira :

— Je le suppose. Qu'y a-t-il d'autre?

— En effet!... Et alors, pourquoi ne pas faire le plongeon et en finir?

Elle haussa les épaules :

— Vous parlez comme si je devais épouser le premier homme qui se présentât.

— Je ne voulais pas dire que vous en fussiez là. Il doit exister quelqu'un avec les qualités requises.

Elle secoua la tête avec lassitude :

— J'ai repoussé une ou deux bonnes occasions, à mes débuts... J'ai idée que c'est le cas de toutes les jeunes filles... Et vous n'ignorez pas que je suis très pauvre, et horriblement dispendieuse. J'ai besoin de beaucoup d'argent.

Selden s'était retourné pour prendre sur la cheminée une boîte de cigarettes.

— Qu'est devenu Dillworth? — demanda-t-il.

— Oh! sa mère a pris peur... Elle craignait que je ne fisse remonter tous les bijoux de famille. Elle voulait que je promisse de ne pas toucher au salon,

— Et c'est pour cela même que vous vous mariez!

— En effet!... Aussi elle a expédié son fils aux Indes,

— Pas de chance!... Mais vous pouvez trouver mieux que Dillworth.

Il lui tendit la boîte : elle prit trois ou quatre cigarettes, en mit une entre ses lèvres et glissa les autres dans un petit étui d'or qui était attaché à sa longue chaîne de perles.

— Ai-je le temps?... Une bouffée, alors.

Elle se pencha en avant et alluma sa cigarette à celle de Selden. Pendant ces quelques secondes, il observa, avec un plaisir tout impersonnel, combien également les cils noirs

étaient plantés dans les paupières d'un blanc uni, et comme l'ombre mauve sous les yeux se perdait dans la pâleur mate de la joue.

Elle commença à errer à travers la chambre, examinant entre deux bouffées les rayons de la bibliothèque. Certains volumes avaient les tons mûrs du vieux maroquin et des fers choisis : elle les caressait voluptueusement du regard, non pas avec l'appréciation du connaisseur, mais avec la jouissance que lui procuraient les nuances et les surfaces harmonieuses, — un de ses modes de sensibilité les plus profonds. — Tout à coup son expression se modifia : la satisfaction d'un moment faisait place à des réflexions plus positives. Elle se tourna vers Selden et lui posa une question :

— Vous collectionnez, n'est-ce pas?... vous vous y connaissez en premières éditions et autres choses?

— Autant que le peut un homme qui n'a pas d'argent à dépenser. De temps en temps, j'attrape quelque chose en bouquinant, et j'assiste en spectateur aux ventes importantes.

Elle interrogeait de nouveau les rayons, mais ses yeux maintenant les parcouraient sans attention, et il vit qu'une nouvelle idée la préoccupait.

— Et les *Americana*[1]..., en faites-vous collection?

Selden ouvrit de grands yeux et se mit à rire.

— Non, cela sort plutôt de mon domaine... Voyez-vous, je ne suis pas vraiment collectionneur : j'aime tout simplement à avoir de bonnes éditions des livres qui me sont chers.

Elle fit une légère grimace :

— Et les *Americana* sont horriblement ennuyeux, je suppose!

— Je le croirais volontiers... excepté pour les historiens. Mais le collectionneur-né estime un objet pour sa rareté. Je ne suppose pas que les acheteurs d'*Americana* passent la nuit à les lire... Le vieux Jefferson Gryce ne le faisait certainement pas.

Elle écoutait avec une attention vive.

— Et pourtant ils atteignent des prix fabuleux, n'est-ce pas? Cela semble si bizarre de payer très cher un vilain livre, mal imprimé, qu'on ne lira jamais!... Et j'imagine que la plupart des possesseurs d'*Americana* ne sont pas non plus des historiens?

1. On appelle ainsi les premiers livres imprimés en Amérique.

— Non : très peu d'historiens sont en mesure de les acheter. Ils sont obligés d'avoir recours aux exemplaires des bibliothèques publiques ou des collections privées. Il semble bien que la rareté seule attire la moyenne des collectionneurs.

Il s'était assis sur un bras du fauteuil auprès duquel elle se tenait debout, et elle continuait à le questionner, lui demandant quels étaient les volumes les plus rares, si la collection Jefferson Gryce était réellement considérée comme la plus belle du monde, et quel était le plus gros prix qu'eût jamais atteint un volume isolé.

C'était si agréable d'être là, de la regarder tandis qu'elle prenait un livre, puis un autre, faisait voltiger les pages entre ses doigts, son profil penché se détachant sur le fond riche des vieilles reliures, qu'il continua de parler sans s'étonner de l'intérêt qu'elle manifestait subitement pour un sujet si peu suggestif. Mais il ne pouvait jamais rester longtemps avec elle sans chercher à découvrir un motif de ses actes, et, comme elle replaçait une première édition de La Bruyère et s'éloignait de la bibliothèque, il commença à se demander où elle voulait en venir.

La question qu'elle fit ensuite n'était pas de nature à l'éclairer. Elle s'arrêta devant lui avec un sourire qui semblait à la fois l'admettre en son intimité et lui rappeler les restrictions nécessaires.

— Est-ce que cela ne vous ennuie jamais, — demanda-t-elle soudain, — de ne pas être assez riche pour acheter tous les livres que vous voulez?

Il suivait son regard qui faisait le tour de la pièce, du mobilier usé, des tentures passées.

— A qui le dites-vous!... Me prenez-vous pour un anachorète?

— Et d'avoir à travailler... est-ce que cela vous ennuie?

— Oh! le travail en soi, n'a rien de fâcheux.... J'aime assez le droit.

— Non... mais les attaches, la routine... est-ce que vous ne sentez jamais le désir de vous en aller, de voir des pays nouveaux, des gens nouveaux?

— Si, terriblement... surtout au printemps quand je vois tous mes amis s'embarquer.

Elle eut un murmure de commisération.

— Mais cela vous ennuie-t-il assez... pour que le mariage vous paraisse une solution?

Selden éclata de rire.

— A Dieu ne plaise! — déclara-t-il.

Elle se leva en soupirant et jeta sa cigarette dans le foyer.

— Ah! voilà la différence... une jeune fille y est forcée, un homme peut, si cela lui convient. (Elle l'examinait d'un œil critique.) Votre jaquette est un peu râpée... mais qui donc y prend garde? Cela n'empêche pas les gens de vous inviter à dîner. Si, moi, j'avais une robe fanée, personne ne me voudrait : une femme est invitée autant pour sa toilette que pour elle-même. La toilette est le fond du tableau, le cadre, si vous voulez : elle ne détermine pas le succès, mais elle y contribue. Qui voudrait d'une femme pas élégante? On attend de nous que nous soyons jolies et bien habillées jusqu'à la fin... et si nous ne pouvons y parvenir toute seule, il nous faut monter une association à deux.

Selden l'observait avec amusement : malgré la supplication de ses beaux yeux, il était impossible d'envisager au point de vue sentimental le cas de miss Bart.

— Eh bien, mais... il doit y avoir une masse de capitaux en quête d'un pareil placement. Peut-être votre destin vous attend-il ce soir chez les Trenor.

Elle répondit à son regard par une interrogation :

— Je pensais que vous iriez peut-être... oh! pas à ce titre! Mais il y aura un tas de vos amis... Gwen Van Osburgh, les Wetherall, lady Cressida Raith... et les George Dorset.

Elle s'était arrêtée, un instant, avant ce dernier nom; elle lança entre ses cils un coup d'œil inquisiteur, mais il demeura imperturbable.

— Mrs. Trenor m'avait invité, mais je ne puis m'absenter avant la fin de la semaine, et ces grandes réunions m'assomment.

— Ah! moi aussi, — s'écria-t-elle.

— Alors, pourquoi y allez-vous?

— Cela fait partie du métier... l'oubliez-vous? Et puis, si je n'y allais pas, il me faudrait faire le besigue de ma tante, à Richfield Springs.

— Presque aussi ennuyeux que d'épouser Dillworth!

Et tous deux se mirent à rire de bon cœur, tout au plaisir de leur intimité soudaine.

Elle regarda la pendule :

— Mon Dieu! il faut que je parte. Il est cinq heures passées.

Elle s'arrêta devant la cheminée, et s'examina dans la glace tandis qu'elle ajustait son voile. La pose mettait en valeur la ligne allongée de ses hanches fines, qui donnait une sorte de grâce sauvage à sa silhouette, — comme d'une dryade captive apprivoisée à la vie conventionnelle des salons; et Selden songeait que c'était la même pointe de liberté sylvestre qui prêtait tant de saveur à tout ce qu'elle avait d'artificiel.

Il la suivit jusqu'à l'antichambre; mais sur le seuil elle lui tendit la main en geste d'adieu.

— J'ai passé une heure charmante; et maintenant vous serez obligé de me rendre ma visite.

— Mais ne voulez-vous pas que je vous accompagne à la gare?

— Non, disons-nous au revoir ici, je vous prie.

Elle laissa sa main, un instant, dans celle de Selden et lui adressa un adorable sourire.

— Au revoir, alors... Et bonne chance, à Bellomont! — dit-il en ouvrant la porte.

Elle s'arrêta, un moment, sur le palier et regarda tout autour d'elle. Il y avait mille à parier contre un qu'elle ne rencontrerait personne, mais on ne savait jamais, et elle expiait toujours ses rares inconséquences par un violent retour de prudence. Il n'y avait personne en vue toutefois, rien qu'une femme de ménage qui récurait l'escalier. Sa forte personne et les ustensiles qui l'environnaient occupaient tant de place que Lily, pour la dépasser, dut rassembler ses jupes et frôler le mur. Cependant la femme interrompit son ouvrage et leva les yeux avec curiosité, appuyant ses poings rougis sur le torchon mouillé qu'elle venait de tirer du seau. Elle avait un visage large et blafard, légèrement marqué de petite vérole et des cheveux clairsemés, couleur de paille, au travers desquels son crâne luisait désagréablement.

— Je vous demande pardon, — dit Lily, avec l'intention de marquer par sa politesse le sans-gêne de l'autre.

La femme, sans répondre, poussa le seau de côté et continua de fixer les yeux sur miss Bart qui passa dans un froufrou de dessous soyeux. Lily se sentit rougir sous ce regard. Que supposait cette créature? Ne pouvait-on jamais faire la chose la plus simple, la plus innocente, sans s'exposer à quelque odieuse conjecture? A mi-chemin de l'étage suivant, elle sourit de penser qu'une femme de ménage suffisait pour la démonter à ce point. La pauvre femme était probablement éblouie par une apparition si insolite... Mais de telles apparitions étaient-elles vraiment insolites dans l'escalier de Selden?... Miss Bart ignorait le code moral qui régit les garçonnières, et de nouveau elle rougit en songeant que peut-être l'insistance de ce regard signifiait un éveil confus d'images antérieures. Mais elle écarta cette idée en souriant de ses propres craintes, et descendit rapidement, se demandant si elle trouverait un fiacre avant la Cinquième Avenue.

Elle s'arrêta de nouveau sous le porche XVIIIe siècle, explorant la rue : pas un *hansom*! Mais, à peine sur le trottoir, elle se heurta à un petit homme reluisant, gardénia à la boutonnière, qui la salua et s'écria avec surprise :

— Miss Bart? Eh bien... si je m'attendais!... Voilà une chance!

Et elle perçut entre ses paupières mi-closes une lueur de curiosité amusée.

— Oh! monsieur Rosedale... comment allez-vous?

Et, dans la familiarité soudaine du sourire qui parut sur la face de cet homme, elle vit le reflet de la contrariété que sa figure, à elle, n'avait pu celer.

M. Rosedale était là qui la dévisageait d'un œil approbateur. C'était un homme rondelet, au teint rose, le type du juif blond, avec d'élégants habits faits à Londres qui semblaient accrochés sur lui par un tapissier et de petits yeux obliques qui lui donnaient l'air d'estimer les gens comme s'il s'agissait de bric-à-brac. Il interrogea du regard le porche du *Benedick*.

— Venue en ville pour faire quelques courses, j'imagine? — dit-il, sur un ton qui avait la privauté d'un contact.

Miss Bart recula légèrement, puis se lança dans des explications précipitées :

— Oui... Je suis venue voir ma couturière. Et je cours prendre le train pour aller chez les Trenor.

— Ah!... votre couturière, ah! oui — fit-il d'une voix mielleuse. — Je ne savais pas qu'il y eût des couturières au *Benedick*.

— Au *Benedick*? (Elle prit un air gentiment intrigué.) Est-ce le nom de ce bâtiment-là?

— Oui, c'est son nom : je crois que c'est un vieux mot pour dire « célibataire », n'est-ce pas? Il se trouve que je suis le propriétaire du bâtiment... voilà comment je le sais.

Son sourire se creusa, et il ajouta, de plus en plus à son aise :

— Mais laissez-moi vous conduire à la gare. Les Trenor sont à Bellomont, naturellement? Vous avez tout juste le temps d'attraper le train de cinq heures quarante... La couturière vous a fait attendre, je suppose.

Lily se raidit sous la plaisanterie.

— Oh! merci, — balbutia-t-elle.

Et, à ce moment, elle aperçut un *hansom* qui descendait l'avenue Madison : elle le héla d'un geste désespéré.

— Vous êtes trop aimable, mais je ne voudrais pour rien au monde vous déranger! — dit-elle, tendant la main à M. Rosedale.

Et, sans prendre garde à ses protestations, elle sauta dans le véhicule sauveur et jeta, toute hors d'haleine, un ordre au cocher.

II

Dans le *hansom*, elle se renversa en soupirant.

Pourquoi faut-il qu'une jeune fille expie si chèrement la moindre infraction à la routine? Pourquoi ne peut-on jamais faire une chose naturelle sans avoir à la dissimuler derrière tout un échafaudage d'artifices? Elle avait cédé à l'impulsion du moment en allant chez Lawrence Selden, et il était si rare qu'elle pût s'offrir le luxe d'une impulsion! Cette fois, en tout cas, cela pourrait lui coûter un peu plus que ses moyens ne le lui permettaient. Elle était vexée de voir que, malgré tant d'années d'application, elle avait gaffé deux fois en l'espace de cinq minutes. Cette stupide histoire de couturière était déjà assez malheureuse : — il aurait été si simple de dire à Rosedale

qu'elle venait de prendre le thé chez Selden! Il suffisait d'énoncer le fait pour le rendre inoffensif. Mais, après s'être laissé surprendre en flagrant délit de mensonge, il était doublement maladroit de rembarrer le témoin de sa déroute.

Si elle avait eu la présence d'esprit d'autoriser Rosedale à la conduire à la gare, elle eut sans doute par cette concession acheté son silence. Il tenait de sa race l'art d'apprécier exactement les valeurs, et le fait d'être vu arpentant le quai bondé, à cette heure de l'après-midi, en compagnie de miss Lily Bart lui représentait, pour parler sa langue, de l'argent comptant. Il n'ignorait naturellement pas que des invités de marque étaient attendus à Bellomont, et la possibilité de passer pour un des hôtes de Mrs. Trenor faisait sans aucun doute partie de ses calculs. M. Rosedale, dans son ascension mondaine, n'avait pas encore dépassé le point où il importe de produire des effets de ce genre.

Le pire était que Lily savait tout cela. Elle savait combien il aurait été facile de le désarmer sur place, et combien cela pouvait devenir difficile par la suite. M. Simon Rosedale était un homme qui faisait métier de tout connaître sur chacun; sa manière, à lui, de témoigner qu'il était chez lui dans le monde consistait à étaler une indiscrète familiarité avec les habitudes de ceux qu'il désirait faire passer pour ses intimes. Lily était certaine qu'en moins de vingt-quatre heures l'histoire de sa visite à la couturière du *Benedick* circulerait parmi les relations de M. Rosedale. Malheureusement, elle l'avait toujours ou remis à sa place ou traité en quantité négligeable. A sa première apparition, — lorsque l'imprévoyant cousin de Lily, Jack Stepney, lui avait obtenu (en retour de services trop aisés à deviner) une carte d'invitation pour une de ces immenses « tueries » où les Van Osburgh conviaient toute leur liste, — Rosedale, avec le mélange de sensibilité artistique et de sagacité professionnelle qui caractérise sa race, avait aussitôt gravité autour de miss Bart. Elle comprenait ses motifs, car sa propre conduite était réglée par des calculs aussi subtils. Le dressage et l'expérience lui avaient enseigné à se montrer hospitalière aux nouveaux venus : ceux qui s'annonçaient le plus mal pouvaient devenir utiles, un jour; sinon, il y avait toujours assez d'oubliettes où les engloutir. Mais une répugnance

instinctive, triomphant de longues années de discipline mondaine, l'avait fait pousser M. Rosedale dans son oubliette sans l'avoir mis à l'épreuve. Il n'avait laissé derrière lui que le remous de gaité que cette rapide exécution avait soulevé parmi ses amis, à elle; et bien que, par la suite, il eût reparu en aval, ce n'étaient jamais que des apparitions à la surface, entre des plongeons prolongés.

Jusqu'à présent, Lily n'avait été troublée par aucun scrupule. Dans sa petite coterie, M. Rosedale avait été décrété « impossible », et Jack Stepney vertement tancé pour avoir voulu payer ses dettes en invitations à dîner. Même Mrs. Trenor, que son goût pour la variété avait entraînée à quelques expériences hasardeuses, résista aux efforts de Jack pour lui couler M. Rosedale comme nouveauté : elle déclara qu'il était le même petit juif qu'on leur avait servi une douzaine de fois, à sa connaissance, et que le monde avait toujours rejeté. Tant que Judy Trenor demeurait intraitable, il y avait peu d'espoir pour M. Rosedale de pénétrer au delà de ces limbes extérieurs qu'étaient les « tueries » Van Osburgh. Jack renonça à la lutte et dit en riant : « Vous verrez! » Il resta bravement sur ses positions, et s'afficha dans les restaurants à la mode avec Rosedale, en compagnie de dames aux dehors brillants, mais de situation obscure, que l'on peut toujours se procurer pour ce genre de démonstrations. Mais la tentative, jusqu'à ce jour, était demeurée vaine, et comme, sans aucun doute, c'était Rosedale qui payait les dîners, ce fut son débiteur qui eut les rieurs avec lui.

M. Rosedale n'était donc pas jusqu'à présent un facteur à redouter, — à moins que l'on ne se mît en son pouvoir. Et c'était précisément ce que miss Bart avait fait. Son mensonge maladroit laissait voir à cet homme qu'elle avait quelque chose à cacher. Elle était certaine qu'il avait un compte à régler avec elle : quelque chose dans son sourire, à lui, disait qu'il n'avait pas oublié. Elle écarta cette image avec un petit frisson, mais elle ne put s'en défaire durant tout le trajet, jusqu'à la gare : l'image la harcelait encore sur le quai, avec une insistance digne de M. Rosedale lui-même.

Elle eut juste le temps de prendre sa place avant le départ du train; après s'être installée dans un coin avec ce sens

instinctif de « l'effet » qui ne l'abandonnait jamais, elle regarda tout autour d'elle, souhaitant d'apercevoir quelque autre invité des Trenor. Elle voulait s'évader d'elle-même, et la conversation était le seul moyen d'évasion qu'elle connût.

Elle fut récompensée de sa recherche par la découverte d'un jeune homme très blond à barbe rougeâtre et légère, qui, à l'autre bout du wagon, semblait se dissimuler derrière un journal déplié. L'œil de Lily brilla et un faible sourire détendit les lignes contractées de sa bouche. Elle n'ignorait pas que monsieur Percy Gryce devait aller à Bellomont, mais elle n'avait pas compté sur cette bonne fortune de l'avoir pour elle toute seule dans le train : du coup, toutes les pensées troublantes qui se rattachaient à M. Rosedale disparurent. Peut-être, après tout, la journée se terminerait-elle plus favorablement qu'elle n'avait commencé.

Lily se mit à couper les pages d'un roman, examinant paisiblement sa proie à travers ses cils baissés, tandis qu'elle organisait son plan d'attaque. Quelque chose dans l'attitude du jeune homme, son air volontairement absorbé lui disait qu'il la savait là : jamais personne n'avait été à ce point accaparé par un journal du soir! Elle devina qu'il était trop timide pour venir à elle : c'était à elle d'imaginer quelque moyen d'approche qui ne semblât pas une avance de sa part. Cela l'amusait de songer que quelqu'un d'aussi riche que M. Percy Gryce pût être timide; mais elle possédait des trésors d'indulgence pour des particularités de ce genre, et, d'ailleurs, ses desseins seraient peut-être mieux servis par cette timidité que par trop d'aplomb. Elle avait l'art de donner de l'assurance aux gens embarrassés, mais elle n'était pas aussi sûre de pouvoir embarrasser ceux qui ont de l'assurance.

Elle attendit que le train sortît du tunnel et poursuivît sa course, entre des talus misérables, à travers la banlieue du nord. Puis, quand il ralentit l'allure, près de Yonkers, elle quitta sa place et parcourut lentement le wagon. Comme elle passait à côté de M. Gryce, le train fit une embardée, et le jeune homme eut le sentiment qu'une petite main agrippait le dossier de son fauteuil. Il se leva en sursaut, et laissa voir un visage naïf qui semblait avoir été plongé dans un bain d'incarnat : jusqu'au roux de la barbe qui eut l'air de s'aviver.

Le wagon pencha de nouveau, jetant presque miss Bart dans ses bras. Elle raffermit en riant son équilibre et recula; mais il était enveloppé dans le parfum que dégageait cette robe, et son épaule avait senti le fugitif contact.

— Oh! monsieur Gryce, c'est vous? Je suis désolée... J'étais à la recherche du conducteur pour obtenir du thé.

Elle lui tendit la main, pendant que le train reprenait sa course normale, et, debout dans le passage, ils échangèrent quelques paroles. « Oui... il allait à Bellomont. Il avait entendu dire qu'elle y serait... (A cet aveu, il rougit de nouveau...) — Et il comptait y rester une semaine?... Oh! parfait! »

Mais alors un ou deux voyageurs en retard, montés à la station précédente, firent irruption dans le wagon, et Lily dut regagner sa place.

— La place à côté de moi est libre... venez donc! — dit-elle par-dessus son épaule.

M. Gryce, on ne peut plus embarrassé, parvint à effectuer un changement qui le transporta, lui et ses sacs, à côté de miss Bart.

— Ah! voici le conducteur; peut-être y aura-t-il moyen d'avoir du thé.

Elle fit signe à l'employé, et, en un instant, avec l'aisance qui semblait accompagner l'accomplissement de tous ses vœux, une petite table avait été dressée entre les deux sièges, et elle avait aidé M. Gryce à caser dessous ses bagages encombrants.

Lorsqu'on eut apporté le thé, il contempla, silencieux et fasciné, ses mains qui voltigeaient au-dessus du plateau, si miraculeusement fines et frêles en regard de la porcelaine grossière et du pain de ménage. Il avait peine à concevoir que l'on pût s'acquitter avec cette nonchalante désinvolture de la tâche laborieuse de faire du thé en public, et dans un train qui a ce mouvement de lacet. Il n'aurait jamais osé s'en commander lui-même, crainte d'attirer l'attention de ses compagnons de voyage; mais, s'abritant à l'ombre d'une pareille maîtrise, il dégusta le breuvage, noir comme de l'encre, avec une délicieuse sensation de griserie.

Lily, dont les lèvres gardaient encore l'arome du thé de caravane bu chez Selden, n'avait guère envie de le noyer dans la drogue de wagon-restaurant qui semblait un tel nectar à son

voisin ; mais, jugeant avec raison qu'un des charmes du thé réside dans le fait de le boire ensemble, elle se disposa à porter à son comble la satisfaction de M. Gryce en lui souriant par-dessus sa tasse levée.

— Est-ce bien comme cela?... pas trop fort? — demanda-t-elle avec sollicitude.

Et il répliqua, d'un ton convaincu, qu'il n'avait jamais bu de meilleur thé.

« Ce doit être vrai », — réfléchit-elle.

Et son imagination prit feu à l'idée que M. Gryce, qui aurait pu sonder avec complaisance les abîmes de l'égoïsme le plus raffiné, faisait peut-être son premier voyage en tête à tête avec une jolie femme.

Il lui parut providentiel d'avoir été choisie, elle, comme agent de son initiation. Certaines jeunes filles n'auraient pas su comment le manœuvrer. Elles auraient trop marqué la nouveauté de l'aventure, dans l'espoir qu'il y ressentît le piquant d'une escapade. Mais les méthodes de Lily étaient plus délicates. Elle se rappelait que son cousin Jack Stepney avait un jour défini M. Gryce « le jeune homme qui a promis à sa mère de ne jamais sortir, par la pluie, sans ses galoches » ; et, se conformant à cette indication, elle décida de donner à la scène une allure gentiment familiale, dans l'espoir que son compagnon, au lieu de sentir qu'il faisait quelque chose de téméraire et d'insolite, serait simplement amené à méditer sur l'avantage d'avoir toujours une compagne pour faire le thé en chemin de fer.

Mais, en dépit de ses efforts, la conversation languit après que le plateau eut été enlevé, et Lily fut contrainte de vérifier encore les bornes de M. Gryce. Ce n'était pas, somme toute, l'occasion, mais l'imagination qui lui faisait défaut : il avait, intellectuellement, un palais qui n'apprendrait jamais à faire la distinction entre le nectar et le thé des wagons-restaurants. Il existait toutefois un sujet auquel elle pouvait se fier, un ressort qu'il lui suffirait de presser pour mettre en mouvement son mécanisme rudimentaire. Elle s'était abstenue d'y toucher parce que c'était sa dernière ressource, et elle s'était fiée à d'autres artifices pour exciter d'autres sensations ; mais, comme un air d'ennui bien établi commençait de gagner les traits

ingénus du jeune homme, elle vit que les mesures extrêmes étaient nécessaires.

— Et où en êtes-vous, — dit-elle, se penchant en avant, — avec vos *Americana*?

L'œil de M. Gryce devint tant soit peu moins opaque, — comme si l'on venait de retirer une taie en voie de formation, et Lily connut tout l'orgueil d'un habile opérateur.

— J'ai quelques petites choses nouvelles, — dit-il, tout pénétré de plaisir, mais en baissant la voix comme s'il redoutait que ses compagnons de voyage n'eussent comploté pour le dépouiller.

Elle l'interrogea de nouveau avec sympathie, et peu à peu il fut conduit à parler de ses dernières acquisitions. C'était l'unique sujet qui lui permît de s'oublier, ou, plutôt, de se souvenir de lui-même sans contrainte : il y était chez lui, et pouvait affirmer une supériorité que peu de gens étaient en état de lui disputer. Presque personne parmi ses accointances ne se souciait des *Americana*, presque personne ne s'y connaissait le moins du monde ; et le sentiment de cette ignorance faisait agréablement ressortir le savoir de M. Gryce. La seule difficulté était d'introduire le sujet, puis de le maintenir sur le tapis : la plupart ne manifestaient aucun désir d'être instruits, et M. Gryce avait l'air d'un marchand dont les magasins sont bourrés de denrées invendables.

Mais miss Bart, apparemment, voulait être éclairée sur les *Americana* ; et, qui plus est, elle était déjà assez au courant pour rendre la tâche d'une plus complète éducation aussi aisée qu'elle était agréable. Elle l'interrogeait avec intelligence, et l'écoutait avec soumission ; et lui, guettant l'air de lassitude qui d'ordinaire envahissait le visage de ses auditeurs, devint éloquent sous la réceptivité de ce regard. Les points de repère qu'elle avait eu la présence d'esprit de glaner chez Selden, en prévision même de cette éventualité, servaient si avantageusement ses desseins qu'elle commença à penser que cette visite avait été le plus heureux incident de la journée. Elle avait montré une fois de plus son talent de mettre à profit l'imprévu, et des théories dangereuses sur l'opportunité qu'il peut y avoir à céder à son impulsion germaient sous la surface d'attention souriante qu'elle continuait d'offrir à son compagnon.

Les sensations de M. Gryce, bien que moins définies, étaient également agréables. Il éprouvait la titillation confuse par laquelle les organismes d'espèce inférieure accueillent la satisfaction de leurs besoins; tous ses sens nageaient dans un vague bien-être, à travers quoi la personne de miss Bart transparaissait un peu floue, mais charmante.

L'intérêt de M. Gryce pour les *Americana* n'avait point pris naissance avec lui : il était impossible de se le figurer développant un goût qui lui fût propre. Un oncle lui avait légué une collection déjà célèbre parmi les bibliophiles : l'existence de cette collection était le seul fait qui eût jamais répandu quelque gloire sur le nom de Gryce, et le neveu était aussi fier de cet héritage que si la chose était son œuvre à lui. Il en arriva, petit à petit, à réellement la considérer comme telle et à éprouver un sentiment de satisfaction personnelle toutes les fois qu'il tombait sur quelque référence aux *Americana* de la collection Gryce. Tout désireux qu'il était de ne pas attirer l'attention sur lui-même, il goûtait à voir son nom imprimé un plaisir si exquis et si excessif qu'il semblait compenser son aversion de la publicité.

Pour jouir de cette sensation le plus souvent possible, il souscrivait à toutes les revues de bibliophilie en général, et d'histoire américaine en particulier, et, comme les allusions à sa bibliothèque abondaient dans les pages de ces périodiques, qui constituaient son unique lecture, il en vint à se regarder comme occupant une place éminente aux yeux du public, et à se représenter avec plaisir l'intérêt qui serait éveillé si les gens qu'il rencontrait dans la rue ou en chemin de fer apprenaient soudain qu'il était le possesseur de la collection Gryce.

La plupart des timidités ont de semblables compensations secrètes, et miss Bart était assez perspicace pour savoir que la vanité intime est généralement en proportion de l'humilité extérieure. Avec une personne de mine plus assurée elle n'aurait pas osé s'attarder si longtemps sur un même sujet, ni tant exagérer l'intérêt qu'elle y prenait; mais elle avait deviné sagement que l'égoïsme de M. Gryce était un sol assoiffé, réclamant sans cesse des aliments du dehors. Miss Bart avait le don de suivre le courant profond de ses pensées, tout en ayant l'air de voguer à la surface de la conversation, et, dans

cette circonstance, son excursion mentale fut un coup d'œil jeté sur l'avenir de M. Gryce en tant qu'associé au sien.

Les Gryce étaient d'Albany, et nouveaux venus dans la Métropole; la mère et le fils s'y étaient rendus après la mort du vieux Jefferson Gryce, pour prendre possession de sa maison de l'avenue Madison : une lugubre demeure, faite de pierre brune au dehors et de sombre noyer au dedans, avec la bibliothèque Gryce dans une annexe à l'épreuve du feu, qui ressemblait à un mausolée. Lily, du reste, savait tout ce qu'il y avait à savoir d'eux : l'arrivée du jeune M. Gryce avait fait tressaillir les seins des mères, à New-York, et, lorsqu'une jeune fille n'a plus de mère pour palpiter, à son sujet, force lui est bien d'être elle-même sur le qui-vive. C'est pourquoi non seulement Lily s'était arrangée pour se trouver sur le chemin du jeune homme, mais elle avait fait la connaissance de madame Gryce, une femme monumentale, avec l'organe d'un prédicateur et un esprit tourmenté par les iniquités de ses domestiques : elle venait quelquefois bavarder avec Mrs. Peniston et apprendre de cette dame comment elle parvenait à empêcher la fille de cuisine de faire sortir des provisions d'épicerie en contrebande. Mrs. Gryce avait une sorte de bienveillance impersonnelle : les cas de besoin individuel, elle les regardait d'un œil soupçonneux, mais elle souscrivait aux Œuvres dont les bulletins annuels proclamaient un majestueux excédent. Ses devoirs de maîtresse de maison étaient multiples et divers, — depuis les visites furtives aux chambres des domestiques jusqu'aux descentes inopinées à la cave; — mais elle ne s'était jamais permis beaucoup de distractions. Une fois pourtant elle avait fait imprimer en rouge une édition spéciale du *Sarum Rule*[1] et en avait offert un exemplaire à tous les pasteurs du diocèse; et l'album doré sur tranche dans lequel étaient collées leurs lettres de remerciements constituait le principal ornement de la table de son salon.

Percy avait été élevé selon les principes qu'une si excellente femme devait infailliblement inculquer. Toutes les variétés de la prudence et du soupçon avaient été greffées sur une nature d'elle-même hésitante et circonspecte, avec ce résultat que

1. Rituel particulier à l'Église de Salisbury.

Mrs. Gryce n'aurait même pas eu besoin de lui imposer le serment des galoches, tant il était peu vraisemblable que Percy se risquât dehors par la pluie. Après avoir atteint sa majorité, mis en possession de la fortune que feu M. Gryce avait faite grâce à un système breveté pour exclure l'air frais des hôtels, le jeune homme continua de vivre avec sa mère à Albany; mais, à la mort de Jefferson Gryce, lorsque ces nouveaux biens, qui n'étaient pas médiocres, tombèrent dans les mains de son fils, Mrs. Gryce considéra que ce qu'elle apppelait les « intérêts » du jeune homme exigeait sa présence à New-York. En conséquence, elle s'installa dans la maison de l'avenue Madison, et Percy, chez qui le sentiment du devoir n'était pas moindre que chez sa mère, passa tous ses jours de semaine dans le magnifique bureau de *Broad Street*, où une fournée d'hommes pâles et mal rétribués avaient blanchi dans l'administration de l'empire des Gryce, et où Percy fut initié avec tout le respect convenable aux moindres détails de l'art d'accumuler.

Autant que Lily avait pu le savoir, telle avait été jusqu'à présent l'unique occupation de M. Gryce : elle était excusable de ne pas regarder comme une tâche supérieure à ses forces l'entreprise d'intéresser un jeune homme soumis à un régime si débilitant. En tout cas, elle se sentait si complètement maîtresse de la situation qu'elle s'abandonna à une sécurité où toute crainte de M. Rosedale et des difficultés auxquelles se rattachait cette crainte s'évanouit et disparut de sa conscience.

L'arrêt du train à Garrisons ne l'aurait point divertie de ces pensées, si elle n'avait surpris un soudain regard de détresse dans l'œil de son compagnon. La place de M. Gryce était vis-à-vis de la porte, et Lily devina qu'il avait été troublé par l'approche d'une personne de connaissance : intuition corroborée par les têtes qui se retournaient et par la sensation d'émoi général que sa propre entrée dans un wagon était apte à produire.

Elle reconnut aussitôt les symptômes et ne fut pas surprise de s'entendre héler par la voix perçante d'une jolie femme qui montait dans le train, accompagnée d'une femme de chambre, d'un bull-terrier, et d'un valet de pied chancelant sous le poids des sacs et des nécessaires.

....

— Oh! Lily... vous allez à Bellomont? Alors vous ne pouvez pas me céder votre place, j'imagine? Mais il me faut une place dans ce wagon... Conducteur, il faut que vous m'en trouviez une, tout de suite... Est-ce qu'on ne peut pas déplacer quelqu'un? Je veux être avec mes amis... Oh! bonjour, monsieur Gryce! Je vous en prie, faites-lui comprendre qu'il me faut une place près de Lily et de vous.

Mrs. George Dorset, sans prendre garde aux efforts bénévoles d'un voyageur à valise de tapisserie qui faisait de son mieux pour lui céder la place en descendant du train, se tenait debout au milieu du passage, diffusant autour d'elle ce sentiment d'exaspération générale que crée assez souvent une jolie femme en voyage.

Elle était plus petite et plus mince que Lily Bart, avec une flexibilité agitée, — comme si elle avait pu se contracter et passer à travers une bague, pareille aux draperies sinueuses dont elle aimait à se parer. — Sa petite figure pâle semblait n'être que la monture de deux yeux sombres et agrandis, dont le regard visionnaire contrastait curieusement avec son ton et ses gestes très décidés, — en sorte que, selon la remarque d'un de ses amis, elle avait l'air d'un esprit désincarné qui occuperait beaucoup d'espace.

Ayant finalement découvert que la place à côté de miss Bart était disponible, elle s'en empara en dérangeant encore plusieurs personnes; elle expliqua, ce faisant, qu'elle était arrivée de Mount Kisco, en auto, le matin même, et qu'elle venait de faire le pied de grue pendant une heure à Garrisons, sans même la consolation d'une cigarette, sa brute de mari ayant oublié de lui remplir son étui avant le départ.

— Et, à cette heure-ci, je ne pense pas qu'il vous en reste une seule, n'est-ce pas, Lily? — acheva-t-elle d'une voix plaintive.

Miss Bart intercepta le regard étonné de M. Percy Gryce dont le tabac ne souillait jamais les lèvres.

— Quelle question absurde, Bertha! — s'écria-t-elle, rougissant au souvenir de la provision de cigarettes qu'elle avait faite chez Lawrence Selden.

— Quoi! vous ne fumez pas? Depuis quand avez-vous renoncé?... Quoi! vous n'avez jamais?... Et vous non plus,

monsieur Gryce? Ah! naturellement... que je suis bête!... je comprends.

Et Mrs. Dorset se renversa contre ses coussins de voyage, avec un sourire qui fit regretter à Lily qu'il se fût trouvé un siège vacant auprès du sien.

III

Le bridge, à Bellomont, durait d'habitude jusqu'à une heure avancée de la nuit, et, quand Lily remonta se coucher, elle avait joué trop longtemps pour son bien.

Ne se sentant aucun appétit pour les réflexions qui l'attendaient dans la solitude de sa chambre, elle s'attarda sur le vaste palier, plongeant les yeux dans le hall, où les derniers joueurs formaient un groupe autour du plateau chargé de longs verres et de carafes au col d'argent que le maître d'hôtel venait de poser sur une table basse, auprès du feu.

Le hall était à arcades, avec une galerie que supportaient des colonnes de marbre jaune pâle. Aux angles des murs, de hauts massifs de plantes en fleur se détachaient sur un fond de feuillage sombre. Sur le tapis cramoisi, un limier et deux ou trois épagneuls sommeillaient voluptueusement devant le foyer; la lumière qui tombait de la grande lanterne centrale lustrait les chevelures des femmes, et, au moindre mouvement, faisait jaillir des étincelles de leurs bijoux.

Il y avait des moments où des scènes de ce genre ravissaient Lily, où elles satisfaisaient son sens de la beauté, son aspiration vers une vie extérieurement parfaite; il y en avait d'autres où elles donnaient une arête trop vive à la maigreur des occasions qui s'offraient à elle. A ce moment-là, le sentiment du contraste prédominait, et elle tourna impatiemment la tête à la vue de Mrs. George Dorset qui, scintillante et serpentine en ses paillettes, entraînait Percy Gryce dans son sillage vers un recoin intime, sous la galerie.

Ce n'était pas que miss Bart redoutât de perdre l'ascendant qu'elle venait d'acquérir sur M. Gryce. Mrs. Dorset pouvait bien le troubler ou l'éblouir, mais elle n'avait ni l'habileté ni la patience nécessaires à le capturer. Elle était trop occupée

d'elle-même pour pénétrer les arcanes de sa timidité, et, d'ailleurs, pourquoi voudrait-elle s'en donner la peine? Tout au plus, cela pourrait-il l'amuser, pour un soir, de se jouer de sa simplicité; — après quoi, il lui serait à charge, et, sachant cela, elle avait bien trop d'expérience pour l'encourager. Mais la seule idée de cette femme qui pouvait à volonté adopter un homme, puis le rejeter, sans avoir à le considérer comme un facteur possible dans ses plans, remplissait Lily Bart d'envie. Percy Gryce l'avait rasée toute l'après-midi, — rien que d'y songer semblait réveiller un écho de sa voix monotone, — et pourtant elle ne pouvait l'ignorer le lendemain, il lui fallait poursuivre son succès, se soumettre à plus d'ennui encore, être prête à de nouvelles complaisances, à de nouvelles souplesses, et tout cela dans l'unique espoir que finalement il se déciderait peut-être à lui faire l'honneur de la raser à vie.

C'était un destin haïssable, — mais comment s'y soustraire? Quel choix avait-elle? Il lui fallait être ou elle-même ou une Gerty Farish. Lorsqu'elle entra dans sa chambre, aux lumières délicatement tamisées, son peignoir de dentelles étendu sur le couvre-pied de soie, ses petites mules brodées devant le feu, un vase d'œillets embaumant l'atmosphère, et les derniers romans et magazines, non coupés, déposés sur la table auprès de la lampe, elle eut la vision de l'étroit appartement de miss Farish, avec son confort à bon marché et son hideux papier sur les murs. Non! elle n'était pas faite pour un décor piètre et mesquin, pour les sordides compromis de la pauvreté. Tout son être se dilatait dans une atmosphère de luxe : c'était le milieu dont elle avait besoin, le seul climat où elle pût respirer. Mais le luxe des autres ne lui suffisait pas. Il y a quelques années, elle s'en était contentée : elle avait accepté sa part journalière de plaisir, sans s'inquiéter des pourvoyeurs. Maintenant elle commençait à s'irriter contre les obligations qui lui étaient imposées en retour, à se sentir simplement pensionnée par l'opulence qui avait semblé autrefois lui appartenir. Il y avait même des moments où elle avait conscience de devoir payer son écot.

Longtemps elle avait refusé de jouer au bridge. Elle savait qu'elle n'en avait pas les moyens, et elle redoutait d'acquérir un goût si dispendieux. Elle avait vu la démonstration du

danger dans l'aventure de maints camarades; — du jeune Ned Silverton, par exemple, le charmant jeune homme blond, qui maintenant se pâmait abjectement d'admiration à l'ombre de Fisher, une divorcée voyante, avec des yeux et des robes aussi remarquables que les traits saillants de son cas particulier. Lily se souvenait encore du temps où le jeune Silverton s'était fourvoyé dans leur coterie avec l'air d'un Arcadien égaré qui a publié de gentils sonnets dans le journal de son collège. Depuis lors il avait cultivé son goût pour Mrs. Fisher et pour le bridge, et le bridge au moins l'avait entraîné à des dépenses qui avaient été soldées plus d'une fois par deux sœurs, vieilles filles harassées, qui gardaient précieusement les sonnets et se privaient de sucre dans leur thé pour maintenir leur chéri à flot. La situation de Ned était familière à Lily. Elle avait vu ses jolis yeux — ils renfermaient à eux seuls plus de poésie que les sonnets — passer de la surprise à l'amusement, puis de l'amusement à l'anxiété, tandis qu'il subissait le prestige du hasard, ce terrible dieu; et elle s'effrayait de découvrir en elle-même des symptômes identiques. L'année précédente, en effet, elle s'était aperçue que ses hôtesses attendaient d'elle qu'elle prît place à la table de jeu. C'était un des impôts qu'il lui fallait payer pour leur hospitalité prolongée, et pour les toilettes et les bijoux qui venaient parfois enrichir son insuffisante garde-robe. Et, depuis qu'elle jouait régulièrement, la passion lui en était venue. Une ou deux fois, ces derniers temps, elle avait gagné une forte somme, et, au lieu de la mettre en réserve pour parer aux pertes futures, elle l'avait dépensée en robes et en joyaux, et le désir de réparer cette imprudence, joint à la griserie croissante du jeu, la conduisit à risquer des mises plus élevées à chaque nouvelle tentative. Elle cherchait à se disculper en alléguant que, dans le clan des Trenor, il fallait, si l'on jouait, jouer cher, ou passer pour pédant ou pingre; mais elle se savait dominée par la passion du jeu, et elle savait aussi que, dans son milieu actuel, il y avait peu d'espoir d'y résister.

Ce soir, la chance lui avait été impitoyablement contraire, et la petite bourse d'or qui pendait parmi ses breloques était presque vide quand elle regagna sa chambre. Elle ouvrit l'armoire, et, sortant sa boîte à bijoux, elle chercha, sous le

plateau, le rouleau de billets où elle avait pris de quoi garnir son porte-monnaie avant de descendre dîner. Il ne restait plus que vingt dollars : cette découverte la saisit tellement qu'un instant elle s'imagina avoir été volée. Puis elle prit du papier et un crayon, et, s'asseyant devant la table à écrire, elle tenta de faire le compte de ses dépenses de la journée. Elle avait la tête bourdonnante de fatigue, et elle dut vérifier les chiffres plus d'une fois, avant de reconnaître qu'elle avait perdu trois cents dollars au jeu. Elle sortit son carnet de chèques pour voir si le solde dépassait ses prévisions; mais elle constata que c'était dans l'autre sens qu'elle s'était trompée. Elle retourna alors à ses calculs; mais elle avait beau compter et recompter, elle ne pouvait ressusciter les trois cents dollars qui avaient disparu. C'était la somme qu'elle avait mise de côté pour apaiser sa couturière, — à moins que décidément elle ne donnât cet os à ronger à son bijoutier. En tout cas, elle en avait si bien l'emploi que son insuffisance même l'avait poussée à jouer cher, dans l'espoir de la doubler. Mais, naturellement, elle avait perdu, — elle qui en était à un sou près; cependant Bertha Dorset, que son mari couvrait d'or, avait dû empocher au moins cinq cents dollars, et Judy Trenor, à qui ses moyens auraient permis d'en perdre chaque soir mille, s'était levée les mains si encombrées de billets, à la fin, qu'elle n'avait pu les tendre à ses hôtes en leur souhaitant le bonsoir.

Un monde où de pareilles choses étaient possibles semblait à Lily Bart un misérable séjour; mais quoi! elle n'était jamais arrivée à comprendre les lois d'un univers si disposé à la laisser en dehors de ses calculs.

Elle commença à se déshabiller sans sonner sa femme de chambre : elle l'avait envoyée au lit. Elle était asservie depuis assez longtemps au bon plaisir des autres pour traiter avec certains égards ceux qui dépendaient du sien, et, dans ses heures d'amertume, elle se redisait parfois qu'elle et sa femme de chambre se trouvaient dans une position identique, sauf que les gages de celle-ci étaient payés plus régulièrement.

Elle était assise devant le miroir, à se brosser les cheveux; elle avait le visage creusé, pâle; elle aperçut avec effroi deux petites lignes, près de la bouche, minuscules fissures dans la courbe lisse de la joue.

— Oh! il faut que je cesse de me tourmenter! — s'écria-t-elle. — A moins que ce ne soit la lumière électrique...

Elle bondit et alluma les candélabres sur la table de toilette.

Elle éteignit tout le reste du luminaire et s'examina à la clarté des bougies. L'ovale blanc de son visage émergea, indécis, de l'arrière-plan ténébreux, terni par la lueur incertaine comme par une buée; mais les deux lignes près de la bouche demeuraient toujours.

Lily se releva et se déshabilla rapidement.

« C'est seulement parce que je suis fatiguée et que j'ai de si odieuses préoccupations », — se redit-elle; et cela lui semblait une injustice de plus que d'aussi chétifs soucis pussent laisser leur trace sur sa beauté, sa seule arme contre eux.

Mais les odieuses préoccupations étaient là et ne la quittaient point. Elle revint avec lassitude à l'idée de Percy Gryce, comme un chemineau ramasse un fardeau pesant et poursuit sa route après une courte halte. Elle était presque sûre de l'avoir mené à bon port : encore quelques jours de travail, et elle toucherait sa récompense. Mais la récompense même semblait insipide, à cet instant : Lily ne goûtait aucun plaisir à la pensée de son triomphe. Ce serait un repos après tant de tracas, rien de plus, et comme cela lui eût semblé peu de chose — quelques années auparavant! Ses ambitions avaient décru peu à peu dans la desséchante atmosphère de l'insuccès... Mais pourquoi l'insuccès? Devait-elle s'en accuser elle-même, ou la fatalité?

Elle se rappelait que sa mère, après leur ruine, avait coutume de lui dire, avec une sorte de farouche esprit de vengeance : « Vous rattraperez tout cela... vous rattraperez tout cela, avec votre figure... » Ce souvenir traîna à sa suite tout un cortège d'images, et, étendue dans l'obscurité, elle se mit à reconstruire le passé d'où son présent était issu.

Une maison où personne ne dînait jamais, à moins qu'il n'y eût « du monde »; la sonnette de la porte d'entrée qui carillonnait sans interruption; la table du hall jonchée d'invitations et de factures; une série de femmes de chambre françaises et anglaises, de bonnes et de valets de pied, qui donnaient congé dans un chaos de garde-robes et d'armoires rapidement saccagées; des querelles à l'office, à la cuisine, et dans le salon;

des fugues précipitées en Europe, des retours avec des malles bondées et des journées d'interminable déballage; des discussions, deux fois l'an, pour savoir où l'on passerait l'été; de gris intermèdes d'économie avec de brillantes réactions de dépense, — tel était le décor des premiers souvenirs de Lily Bart.

Régnant sur cette perpétuelle tempête domestique, se dressait la figure vigoureuse et bien déterminée d'une mère encore assez jeune pour user furieusement ses robes de bal, tandis que le profil brumeux d'un père plutôt neutre occupait un espace intermédiaire entre le maître d'hôtel et l'homme qui venait remonter les pendules. Même aux yeux de l'enfance, Mrs. Hudson Bart avait l'air jeune; mais Lily ne pouvait se rappeler une époque où son père ne fût point chauve et légèrement voûté, avec des cheveux poivre et sel et une démarche lasse. Elle apprit avec saisissement, par la suite, qu'il n'avait que deux ans de plus que sa mère.

Lily voyait rarement son père en plein jour. Toute la journée, il était en ville, et, l'hiver, la nuit était déjà tombée depuis longtemps lorsqu'elle entendait son pas traînant à la porte de la salle d'étude. Il l'embrassait en silence et posait une ou deux questions à la bonne ou à la gouvernante; puis la femme de chambre de Mrs. Bart venait lui rappeler qu'il dînait dehors, et il s'éloignait en hâte, avec un signe de tête à Lily. L'été, quand il venait passer un dimanche auprès d'elles, à Newport ou à Southampton, il était encore plus effacé et plus taciturne que l'hiver. Le repos semblait le fatiguer davantage, et il restait assis, des heures, à contempler la mer, d'un coin tranquille de la véranda, tandis que le fracas de l'existence de sa femme se poursuivait à quelques pas de lui sans qu'il s'en aperçût. Mais, généralement, Mrs. Bart et Lily allaient en Europe l'été, et, avant que le paquebot fût à mi-chemin, M. Bart avait sombré à l'horizon. De temps en temps, sa fille entendait Mrs. Bart fulminer contre lui pour avoir négligé de lui envoyer des subsides; mais, d'habitude, on ne parlait pas de lui et l'on n'y pensait guère, jusqu'à l'apparition de sa taille voûtée sur le quai de New-York, où il faisait tampon entre l'énormité des bagages de Mrs. Bart et les sévérités de la douane américaine.

La vie continua de cette manière, décousue et agitée, jus-

qu'aux dix-neuf ans de Lily; — une ligne brisée, suivant laquelle l'embarcation familiale glissait sur un rapide courant de plaisirs, tiraillée en dessous par le flux d'un perpétuel besoin : le besoin de plus d'argent. Lily ne se souvenait pas qu'il y eût jamais eu assez d'argent, et, pour quelque raison mal définie, son père semblait toujours responsable de cette insuffisance. Ce n'était certainement pas la faute de Mrs. Bart, qui avait parmi ses amis la renommée d'une « organisatrice merveilleuse ». Mrs. Bart était célèbre à cause des effets illimités qu'elle tirait de moyens limités; et, pour Mrs. Bart ainsi que pour ses connaissances, il y avait une sorte d'héroïsme à vivre comme si l'on était beaucoup plus riche qu'on ne l'était réellement.

Naturellement, Lily était fière des aptitudes de sa mère à cet égard; elle avait été élevée dans cette foi qu'à n'importe quel prix il fallait avoir une bonne cuisine et être ce que Mrs. Bart appelait « décemment vêtue ». Le pire reproche de Mrs. Bart à son mari consistait à lui demander s'il attendait d'elle qu'elle « vécût comme les cochons », et la réponse négative de M. Bart était toujours considérée comme autorisant un télégramme à Paris pour commander une ou deux toilettes supplémentaires, et un coup de téléphone au bijoutier pour lui dire, après réflexion, qu'il pouvait envoyer le bracelet de turquoises que Mrs. Bart avait examiné le matin.

Lily connaissait des gens qui « vivaient comme les cochons » : leur apparence et tout ce qui les entourait justifiait la répugnance de sa mère pour ce mode d'existence. C'étaient, la plupart, des cousins qui habitaient des maisons sombres, avec des gravures inspirées du *Voyage de la Vie* sur les murs du salon, et des souillons de bonnes qui répondaient : « Je vais voir », à des visiteurs se présentant à une heure où tous les gens comme il faut sont théoriquement, sinon réellement, sortis. Le plus dégoûtant, c'était que beaucoup de ces cousins étaient riches : aussi Lily s'imprégna-t-elle de l'idée que, si les gens « vivaient comme les cochons », c'était par choix et parce qu'ils n'avaient pas une ligne de conduite convenable. Cette idée lui donna un sentiment de supériorité raisonnée, et elle n'avait pas besoin des commentaires de Mrs. Bart pour cultiver l'instinct qui la portait naturellement vers le luxe.

....

Lily avait dix-neuf ans quand les circonstances la contraignirent à reviser son système de l'univers.

L'année précédente, elle avait fait un début éblouissant, mais accompagné par une lourde nuée de notes. La lumière du début demeurait encore à l'horizon, mais le nuage avait épaissi; et, tout d'un coup, il éclata. La soudaineté ajouta à l'horreur de la catastrophe; et il y avait encore des heures où Lily revivait douloureusement chaque détail de la journée fatale. Sa mère et elle étaient assises, à déjeuner, devant le chaud-froid et le saumon à la gelée du dîner de la veille : — c'était une des rares économies de Mrs. Bart que de consommer dans le privé les restes de sa coûteuse hospitalité. — Lily ressentait l'agréable langueur de la jeunesse qui a dansé jusqu'à l'aube; mais sa mère, en dépit de quelques fins sillons marqués autour de sa bouche et, au-dessous des ondulations dorées, sur ses tempes, était aussi alerte, résolue, et haute en couleur que si elle s'était levée après un sommeil paisible.

Au milieu de la table, entre les marrons glacés qui fondaient et les cerises confites, une pyramide de ces roses de serre qu'on appelle « beautés américaines » élevait leurs tiges vigoureuses; elles portaient la tête aussi haut que Mrs. Bart, mais leur teinte rose avait tourné au pourpre répandu, et leur réapparition au déjeuner offensait chez Lily son sens des convenances.

— Vraiment il me semble, maman, — dit-elle sur un ton de reproche, — que nous pourrions avoir quelques fleurs fraîches pour le déjeuner... Quelques jonquilles, par exemple, ou quelques muguets...

Mrs. Bart la regarda, ébahie. La délicatesse de son goût ne se montrait exigeante qu'en public, et peu lui importait de quoi la table du déjeuner avait l'air, quand il n'y avait personne que la famille pour s'en apercevoir. Mais elle sourit de la naïveté de sa fille.

— Les muguets, dans cette saison, — dit-elle avec calme, — coûtent deux dollars la douzaine.

Lily ne fut nullement déconcertée : elle n'avait qu'une très vague notion de la valeur de l'argent.

— Six douzaines suffiraient à remplir cette corbeille, — affirma-t-elle.

— Six douzaines de quoi? — demanda la voix de son père, sur le seuil de la porte.

Les deux femmes levèrent les yeux, étonnées : bien que ce fût un samedi, l'apparition de M. Bart au déjeuner était un fait insolite. Mais ni sa femme ni sa fille n'y prenant assez d'intérêt pour en demander l'explication, M. Bart se laissa tomber sur une chaise et contempla distraitement le morceau de saumon à la gelée que le maître d'hôtel avait placé devant lui.

— Je disais simplement — commença Lily — que je déteste voir des fleurs fanées au déjeuner; et maman dit qu'une botte de muguet ne coûterait pas plus de douze dollars. Puis-je commander au fleuriste d'en envoyer tous les jours?

Elle se penchait vers son père avec assurance : il lui refusait rarement quelque chose, et Mrs. Bart l'avait instruite à intercéder auprès de lui quand ses propres instances échouaient.

M. Bart restait assis sans bouger, toujours en arrêt devant le saumon, la mâchoire inférieure tombante; il avait l'air encore plus pâle que d'habitude, et ses cheveux clairsemés pendaient en désordre sur son front. Tout à coup il regarda sa fille et se mit à rire, — d'un rire si étrange que Lily se sentit rougir : elle n'aimait pas qu'on se moquât d'elle, et son père semblait voir quelque chose de ridicule dans sa requête. Peut-être trouvait-il bête qu'elle l'ennuyât pour une pareille bagatelle.

— Douze dollars... douze dollars par jour pour des fleurs? Oh! certainement, ma chère... commandez-en pour douze cents!...

Et il continua de rire.

Mrs. Bart lui jeta un coup d'œil rapide.

— Inutile d'attendre, Polewortb : je sonnerai, — dit-elle au maître d'hôtel.

Le maître d'hôtel se retira, d'un air de désapprobation silencieuse, laissant les restes du chaud-froid sur le buffet.

— Qu'est-ce qu'il y a, Hudson? Êtes-vous malade? — demanda Mrs. Bart d'une voix sévère.

Elle ne tolérait pas les scènes quand ce n'était point elle qui les faisait, et il lui était odieux que son mari se donnât en spectacle devant les domestiques.

— Êtes-vous malade? — répéta-t-elle.

— Malade?... Non, je suis ruiné, — dit-il.

Lily poussa un cri d'effroi, et Mrs. Bart se leva, droite sur ses pieds.

— Ruiné? — s'écria-t-elle.

Mais, se maîtrisant aussitôt, elle tourna vers Lily un visage calme :

— Fermez la porte de l'office.

Lily obéit, et, quand elle revint, son père était assis, les deux coudes sur la table, — le saumon toujours au milieu, — la tête cachée dans ses mains.

Mrs. Bart était debout derrière lui, le visage si pâle que ses cheveux devenaient d'un jaune factice. Elle regarda Lily s'approcher : le regard était terrible, mais la voix affectait une lugubre gaieté.

— Votre père n'est pas bien... il ne sait pas ce qu'il dit. Ce n'est rien... mais vous ferez mieux de remonter... Et ne bavardez pas avec les domestiques! — ajouta-t-elle.

Lily obéit ; elle obéissait toujours quand sa mère parlait sur ce ton-là. Mais les paroles de Mrs. Bart ne lui avaient pas donné le change : elle comprit tout de suite qu'ils étaient ruinés. Durant les sombres heures qui suivirent, cette terrible certitude rejeta tout dans l'ombre, jusqu'à la mort lente et laborieuse de son père. Aux yeux de sa femme, il n'existait plus : il s'était éteint à la seconde où il avait cessé de remplir sa fonction, et, assise à son chevet, elle avait l'attitude provisoire d'un voyageur qui attend le départ d'un train en retard. Les sentiments de Lily étaient plus tendres : elle le plaignait d'une façon craintive et inefficace. Mais le fait que la plupart du temps il n'avait pas sa connaissance, et que son attention, quand elle se glissait dans sa chambre, s'écartait d'elle au bout d'un moment, le lui rendait encore plus étranger qu'à l'époque de la *nursery*, où il ne rentrait jamais avant la nuit. Il lui semblait qu'elle l'avait toujours vu à travers une vapeur, — une vapeur de sommeil dans son enfance, puis d'éloignement et d'indifférence, — et maintenant le brouillard s'était épaissi au point que sa personne devenait à peu près indiscernable. Si elle avait pu lui rendre quelques petits services, ou échanger avec lui quelques-unes de ces paroles touchantes que la lecture de nombreux romans lui avait appris à rattacher à

des circonstances de ce genre, l'instinct filial aurait peut-être été remué en elle; mais sa pitié, ne trouvant pas le moyen de se traduire en action, demeurait en quelque sorte spectatrice, éclipsée d'ailleurs par le ressentiment farouche et infatigable de sa mère. Chaque regard, chaque geste de Mrs. Bart semblait dire : « Vous le plaignez aujourd'hui... mais vous jugerez autrement quand vous comprendrez où il nous a réduites... »

La mort de son père fut un soulagement pour Lily.

Puis commença un long hiver. Il restait un peu d'argent; mais, aux yeux de Mrs. Bart, c'était moins que rien, — une pure dérision auprès de ce à quoi elle avait droit. « A quoi bon vivre, s'il faut vivre comme les cochons?... » Elle tomba dans une sorte d'apathie furieuse, un état de colère inerte contre la destinée. Ses facultés d' « organisatrice » la désertaient, ou elle n'en tirait plus assez d'orgueil pour les exercer. C'était très bien de se montrer bonne ménagère quand, ce faisant, on pouvait avoir sa voiture; mais quand les plus louables efforts n'arrivaient pas à dissimuler la nécessité d'aller à pied, cela n'en valait plus la peine.

Lily et sa mère errèrent de droite et de gauche, tantôt faisant de longues visites à des parents dont Mrs. Bart critiquait la tenue de maison, et qui déploraient qu'elle laissât Lily prendre son petit déjeuner dans son lit quand la jeune fille n'avait pas d'avenir assuré; tantôt végétant dans des pensions européennes à bon marché, où Mrs. Bart se tenait hautainement à distance de ses compagnons d'infortune. Elle évitait avec un soin tout particulier ses amis d'autrefois et le théâtre de ses anciens succès. Être pauvre, cela lui semblait un aveu de fiasco équivalent au déshonneur; elle surprenait une note d'allégresse dans les avances les plus amicales.

Il n'y avait qu'une pensée qui la consolât : c'était de contempler la beauté de Lily. Elle l'étudiait avec une espèce de passion, comme si c'était là quelque arme qu'elle avait lentement façonnée pour sa vengeance. Dans son bilan, cette beauté représentait l'actif suprême; c'était le noyau autour duquel leur vie devait se reconstruire. Elle la surveillait jalousement, comme si c'était sa propriété personnelle et que Lily n'en fût que la gardienne; et elle s'efforçait d'instiller à celle-ci le sentiment de la responsabilité qu'une telle charge impliquait.

Elle suivait en imagination la carrière d'autres beautés, signalant à sa fille ce qu'un pareil don permettait d'accomplir, et insistant sur le tragique exemple de celles qui, en dépit de ce don, n'avaient pu réussir à obtenir ce qu'elles voulaient : aux yeux de Mrs. Bart la sottise seule expliquait le lamentable dénouement de certaines aventures. Elle était de ceux qui imputent toujours au sort, et non à eux-mêmes, leurs propres malheurs; mais elle déblatérait avec tant d'acrimonie contre les mariages d'amour que Lily aurait pu s'imaginer qu'elle faisait allusion à son expérience personnelle, si Mrs. Bart ne l'avait fréquemment assurée que, pour elle-même, elle avait été mariée par persuasion... Qui l'avait persuadée? elle ne s'expliquait jamais là-dessus.

Lily était impressionnée, naturellement, par la grandeur des occasions qui s'offraient à elle. La médiocrité de sa vie actuelle donnait un relief enchanteur à l'existence à laquelle elle se sentait appelée. Les conseils de Mrs. Bart auraient pu être dangereux pour une intelligence moins avertie; mais Lily comprenait que la beauté n'est que la matière brute de l'œuvre de conquête, et que pour la convertir en succès d'autres artifices sont requis. Elle savait que trahir le moindre sentiment de supériorité n'était qu'une manifestation plus subtile de la sottise que dénonçait sa mère, et elle eut tôt fait d'apprendre qu'une femme belle a plus besoin de tact que celle pourvue d'un physique moyen.

Ses ambitions n'étaient pas aussi grossières que celles de Mrs. Bart. Un des griefs de cette dame contre son mari était que — dans les premiers temps, lorsqu'il n'était pas encore trop fatigué — il avait gaspillé des soirées à ce qu'elle appelait vaguement la « lecture des poètes », et parmi les objets vendus aux enchères après sa mort figuraient trois ou quatre douzaines de volumes sans valeur qui avaient lutté pour la vie au milieu des bottines et des fioles de pharmacie, sur les rayons de son cabinet de toilette. Il y avait en Lily une veine de sentiment, peut-être dérivée de cette source, qui donnait un peu d'idéal à ses desseins les plus prosaïques. Elle avait plaisir à se représenter sa beauté comme un pouvoir au service du bien, un moyen d'atteindre à une position où son influence se ferait sentir par une vague irradiation de raffinement et de bon goût. Elle

aimait les tableaux, les fleurs, les romans sentimentaux, et elle ne pouvait s'empêcher de croire que des inclinations de cet ordre ennoblissaient son désir d'acquérir des avantages mondains. Elle n'aurait pas eu vraiment envie d'épouser un homme qui ne serait que riche : elle était secrètement honteuse de la cupidité de sa mère. Les préférences de Lily eussent été pour un noble anglais, avec des ambitions politiques et de vastes domaines ; ou, en seconde ligne, pour un prince italien, avec un château dans les Apennins et une charge héréditaire au Vatican : — les causes perdues avaient à ses yeux un charme romanesque, et elle se plaisait à s'imaginer se tenant à l'écart de la foule vulgaire qui se presse au Quirinal, et sacrifiant son agrément aux exigences d'une tradition séculaire...

Comme il y avait longtemps de tout cela, et comme tout cela semblait loin ! Ces ambitions-là n'étaient guère plus futiles ni plus puériles que les précédentes, — celles qui visaient une poupée française, articulée, avec de vrais cheveux... N'y avait-il que dix ans qu'elle avait hésité, en imagination, entre le *earl* anglais et le prince italien? Impitoyablement son esprit parcourut le morne intervalle...

Après deux ans de pérégrinations stériles, Mrs. Bart était morte, — morte de dégoût profond. Elle avait haï la médiocrité, et son destin l'y condamnait. Ses rêves d'un brillant mariage pour Lily s'étaient dissipés au bout de la première année.

« Comment voulez-vous qu'on vous épouse, si l'on ne vous voit pas?... et comment peut-on vous voir dans ces trous où nous sommes embourbés? » Tel était le refrain de ses lamentations ; et sa dernière recommandation à sa fille fut de s'évader, si possible, de la médiocrité.

« Ne vous laissez pas envahir par elle : elle vous noierait. Frayez-vous un chemin quelconque : vous êtes jeune et vous le pouvez », insista-t-elle.

Elle était morte pendant un de leurs courts séjours à New-York, et, là, Lily devint aussitôt le centre d'un conseil de famille composé des cousins riches qu'on lui avait appris à mépriser parce qu'ils « vivaient comme les cochons ». Peut-être avaient-ils eu vent des sentiments où on l'avait élevée, car personne d'entre eux ne manifesta un bien vif désir de sa compagnie ; en

fait, la question menaçait de demeurer sans solution lorsque Mrs. Peniston déclara avec un soupir :

— Je vais essayer de la prendre pour un an.

Tout le monde fut surpris, mais chacun dissimula sa surprise, de peur que Mrs. Peniston ne revînt sur sa décision.

Mrs. Peniston était la sœur de M. Bart; elle était veuve, et, bien qu'elle ne fût point le membre le plus riche de la famille, loin de là, tous les autres néanmoins démontraient à qui voulait les entendre qu'elle était clairement désignée par la Providence pour assumer la charge de Lily. En premier lieu, elle vivait seule, et ce serait charmant pour elle d'avoir une jeune compagne. Puis elle voyagait quelquefois, et la familiarité de Lily avec les habitudes étrangères — considérées d'ailleurs comme regrettable par les plus conservateurs d'entre ses parents — lui permettrait tout au moins de tenir le rôle d'une sorte de courrier. Mais, en réalité, aucun de ces arguments n'avait touché Mrs. Peniston. Elle avait pris la jeune fille, tout simplement, parce que personne autre ne voulait d'elle, et parce qu'elle avait l'espèce de mauvaise honte qui rend difficile l'étalage de l'égoïsme en public, bien qu'elle ne gêne en rien sa satisfaction dans le privé. Il eût été impossible à Mrs. Peniston d'être héroïque dans une île déserte; mais, avec les regards de son petit monde braqués sur elle, elle éprouvait un certain plaisir à se comporter ainsi.

Elle fut récompensée, comme c'était justice, de son désintéressement, et trouva dans sa nièce une agréable compagne. Elle s'était attendue à ce que Lily fut entêtée, difficile, et « étrangère », — car Mrs. Peniston elle-même, bien qu'elle voyageât quelquefois, partageait la terreur que toute sa famille avait de « l'étranger »; mais la jeune fille fit preuve d'une souplesse qui, à un esprit plus pénétrant que celui de sa tante, aurait pu sembler moins rassurante que l'égoïsme avoué de la jeunesse. Les malheurs avaient assoupli Lily au lieu de la raidir, et la substance qui plie est plus difficile à briser que celle qui résiste.

Mrs. Peniston toutefois n'eut pas à souffrir des facultés d'adaptation de sa nièce. Lily n'avait nullement l'intention d'abuser du bon naturel de sa tante. Elle était sincèrement reconnaissante du refuge que celle-ci lui offrait : l'intérieur opulent de Mrs. Peniston n'était pas médiocre, au moins à en

juger superficiellement. Mais la médiocrité est une qualité qui revêt les déguisements les plus divers; et Lily découvrit bientôt qu'elle existait à l'état latent dans la coûteuse routine de la vie de sa tante, comme dans le régime d'expédients d'une pension européenne.

Mrs. Peniston était un de ces personnages épisodiques qui servent en quelque sorte à rembourrer l'étoffe de la vie. Il était impossible de se la figurer comme ayant jamais été elle-même un foyer d'activité. Le fait le plus saillant qui la concernait était que sa grand'mère eût été une Van Alstyne. Cette alliance avec la race bien nourrie et industrieuse de l'ancienne New-York se révélait dans la propreté glaciale du salon de Mrs. Peniston et dans l'excellence de sa cuisine. Elle appartenait à cette classe de vieux New-Yorkais qui ont toujours vécu largement, dépensé beaucoup pour leur toilette, et n'ont guère fait autre chose; à ces obligations héréditaires Mrs. Peniston se conformait fidèlement. Elle avait toujours tenu dans la vie l'emploi de spectatrice, et son esprit ressemblait à un de ces petits miroirs que ses ancêtres hollandais avaient coutume de fixer à leurs fenêtres, afin que des profondeurs d'une impénétrable retraite ils pussent voir se qui se passait dans la rue.

Mrs. Peniston avait une propriété dans la province de New-Jersey; mais elle n'y avait jamais habité depuis la mort de son mari, — événement déjà lointain qui semblait subsister dans sa mémoire surtout comme point de repère pour les souvenirs personnels qui formaient le fond de sa conversation. Elle était de ces femmes qui se rappellent les dates avec intensité, et elle pouvait sans un moment d'hésitation vous dire si les rideaux du salon avaient été changés avant ou après la dernière maladie de M. Peniston.

Mrs. Peniston trouvait la campagne triste et les arbres humides, et elle nourrissait une peur vague de rencontrer un taureau. Pour se garder contre ces contingences, elle fréquentait les villes d'eaux les plus visitées; elle s'y installait d'une manière toute impersonnelle, dans une maison louée, et contemplait la vie à travers les stores nattés de sa véranda. Aux soins d'une semblable tutrice, Lily comprit bien vite qu'elle n'aurait que les avantages matériels d'une bonne

cuisine et d'une élégante garde-robe; et, bien qu'elle fût loin de les déprécier, elle les eût changés avec joie pour ce que Mrs. Bart l'avait instruite à regarder comme des occasions. Elle soupirait à la pensée de tout ce que les indomptables énergies de sa mère eussent accompli, si elles avaient été unies aux ressources de Mrs. Peniston. Lily elle-même était fort énergique, mais elle était entravée par la nécessité de s'adapter aux habitudes de sa tante. Elle voyait qu'il lui fallait à tout prix rester dans les bonnes grâces de Mrs. Peniston jusqu'à ce que elle pût, comme eût dit Mrs. Bart, se tenir toute seule sur ses pieds. L'existence vagabonde du parent pauvre ne charmait nullement Lily, et pour s'adapter à Mrs. Peniston, il lui fallait, dans une certaine mesure, imiter l'attitude passive de cette dame. Elle s'était imaginé tout d'abord qu'il serait facile d'entraîner sa tante dans le tourbillon de ses propres activités, mais il y avait chez Mrs. Peniston une force statique contre laquelle tous les efforts de sa nièce se brisèrent en vain. Tenter de la mettre en contact direct avec la vie, c'était comme si l'on voulait arracher un meuble préalablement vissé au parquet. Non qu'elle attendît de Lily que celle-ci demeurât également immobile : elle avait toute l'indulgence du tuteur américain pour la légèreté de la jeunesse. Elle avait aussi de l'indulgence pour d'autres habitudes de sa nièce : elle trouvait fort naturel que Lily dépensât tout son argent en toilettes, et, de temps en temps, elle suppléait au maigre revenu de la jeune fille par de « jolis cadeaux » destinés au même usage. Lily, qui était profondément pratique, aurait préféré une pension fixe; mais Mrs. Peniston appréciait les périodiques retours de reconnaissance déterminés par des chèques inattendus, et peut-être était-elle assez maligne pour percevoir qu'une semblable manière de donner entretenait chez sa nièce un salutaire sentiment de dépendance.

En dehors de cela, Mrs. Peniston n'avait pas estimé que sa charge comportât d'autres devoirs : elle s'était tenue de côté, simplement, et avait laissé sa nièce entrer en campagne. Lily s'y était mise, en campagne, d'abord avec l'assurance d'un possesseur qu'on ne saurait déloger, puis avec des exigences de plus en plus restreintes, et maintenant elle en était à lutter pour un pouce de terrain sur ce vaste espace qui jadis semblait

s'offrir à sa demande. Comment c'était arrivé, elle ne s'en rendait pas compte encore. Parfois elle pensait que c'était parce que Mrs. Peniston avait été trop passive ; puis elle craignait de ne pas l'avoir été assez elle-même. Avait-elle montré une excessive ardeur de vaincre? avait-elle manqué de patience, de souplesse et de dissimulation? Qu'elle s'accusât ou qu'elle se disculpât de ces erreurs, cela ne changeait en rien le total de sa désastreuse opération. Des filles plus jeunes et plus ordinaires qu'elle s'étaient mariées, par douzaines, et elle avait vingt-neuf ans, et elle était encore miss Bart.

Elle commençait à avoir des accès de colère et de révolte contre la destinée, des moments où elle brûlait d'abandonner la course et de se faire une vie indépendante. Mais quel genre de vie pourrait-ce être? Elle avait à peine assez d'argent pour payer ses couturières et ses dettes de jeu ; et aucun des intérêts passagers qu'elle prenait à telle ou telle chose, et qu'elle dignifiait du nom de goûts, n'était assez prononcé pour lui permettre de vivre satisfaite dans l'obscurité. Ah! non : elle était trop intelligente pour ne pas être sincère envers elle-même. Elle savait qu'elle haïssait la médiocrité comme sa mère l'avait haïe, et jusqu'à son dernier soupir elle ne cesserait de lutter contre elle, remontant encore et toujours au-dessus du flot, jusqu'à ce qu'elle atteignît les brillants sommets qui présentaient une surface si glissante à ses doigts crispés.

IV

Le lendemain matin, sur le plateau de son petit déjeuner, miss Bart trouva un mot de son hôtesse :

Chère Lily,

Si cela ne vous ennuie pas trop de descendre vers dix heures, voulez-vous venir dans mon petit salon m'aider à quelques fastidieuses besognes?

Lily jeta le billet de côté, et s'affaissa sur ses oreillers en soupirant. Oui, c'était ennuyeux de descendre à dix heures, — une heure que les hôtes de Bellomont assimilaient vaguement

au lever du soleil, — et elle ne connaissait que trop bien le caractère des fastidieuses besognes en question. Miss Pragg, la secrétaire, avait été appelée au loin, et il y aurait des lettres, des invitations à écrire, des adresses égarées à rechercher, et autres corvées mondaines. Il était entendu que miss Bart devait faire l'intérim en de semblables conjonctures, et, d'habitude, elle se soumettait à cette nécessité sans murmurer aucunement.

Aujourd'hui, cependant, cela ravivait le sentiment de servitude qu'avait fait naître l'examen de son carnet de chèques, la nuit précédente. Autour d'elle, tout contribuait à lui donner des sensations d'aise et de douceur. Les fenêtres ouvertes laissaient pénétrer la fraîcheur étincelante d'une matinée de septembre, et, à travers les rameaux jaunis, elle découvrait une perspective de haies et de parterres qui menait l'œil par des degrés d'une régularité décroissante aux libres ondulations du parc. Sa femme de chambre avait allumé dans l'âtre un petit feu qui rivalisait de gaieté avec les rayons obliques du soleil sur le tapis vert mousse et venait caresser les flancs bombés d'un vieux bureau en marqueterie. Près du lit, sur une table, le plateau du déjeuner portait son argenterie et ses porcelaines harmonieuses, à côté, une touffe de violettes dans un svelte cornet de cristal, et le journal du matin plié sous les lettres. Il n'y avait rien de nouveau pour Lily dans ces menus gages d'un luxe étudié; mais, bien qu'ils fissent partie intégrante de son atmosphère, elle n'était jamais devenue insensible à leur charme. Elle se trouvait supérieure à la pure ostentation; mais elle sentait en elle une affinité avec toutes les manifestations plus subtiles de la richesse.

La convocation de Mrs. Trenor lui rappela toutefois brusquement sa dépendance : elle se leva et s'habilla dans un état d'irritabilité où, d'ordinaire, elle était trop prudente pour s'abandonner. Elle savait que de telles émotions laissent des traces sur le visage aussi bien que dans le caractère, et elle avait été avertie d'y prendre garde par les petites rides que l'examen de minuit lui avait révélées.

Son irritation fut augmentée par l'accueil de Mrs. Trenor qui lui souhaita le bonjour le plus naturellement du monde. S'arracher du lit à une heure pareille, descendre fraîche et rayonnante, pour subir la monotonie de cette correspondance, cela

méritait bien, semblait-il, que l'on reconnût d'une façon spéciale le sacrifice accompli. Mais le ton de Mrs. Trenor ne prouvait pas le moindre sentiment de la situation.

— Oh! Lily, c'est gentil à vous d'être venue, — soupira-t-elle simplement de derrière le chaos de lettres, factures et autres documents domestiques qui prêtaient un fâcheux air commercial à l'élégance grêle de sa table à écrire. — Il y a une telle quantité d'horreurs, ce matin! — ajouta-t-elle en déblayant un peu le milieu de ce désordre.

Et elle se leva, cédant son siège à miss Bart.

Mrs. Trenor était une grande belle femme que sa taille élevée sauvait tout juste d'un excessif embonpoint. Sa rose et blonde personne avait survécu à quelque quarante ans d'activité futile sans que le temps parût l'avoir trop maltraitée; seulement, sa physionomie était devenue moins mobile. Elle paraissait n'avoir d'existence que comme maîtresse de maison; il était difficile de la définir autrement : ce n'était pas tant qu'elle poussât trop loin l'instinct de l'hospitalité, mais elle ne pouvait supporter la vie que dans une foule. La nature collective de ses goûts l'exemptait des rivalités habituelles à son sexe, et elle ne connaissait pas d'autre émotion personnelle que celle de la haine pour la femme qui s'avisait de donner de plus grands dîners que les siens ou d'avoir à la campagne des séries plus amusantes que les siennes. Comme ses talents de société, soutenus par la fortune de M. Trenor, assuraient presque toujours, dans les concours de ce genre, son triomphe final, le succès avait développé en elle une indulgence dépourvue de scrupules pour tout le reste de son sexe, et, dans le classement utilitaire que miss Bart établissait de ses amis, Mrs. Trenor était rangée comme la femme qui semblait le moins devoir lui jouer un vilain tour.

— C'est tout bonnement inhumain de la part de Pragg d'être partie en ce moment! — déclara Mrs. Trenor, comme son amie s'asseyait au bureau. — Elle dit que sa sœur est sur le point d'avoir un bébé... comme si cela pouvait se comparer avec des invités à demeure!... Je suis sûre que je vais m'embrouiller terriblement, et il y aura d'affreuses histoires... Quand j'étais à Tuxedo, j'ai invité une masse de monde pour la semaine prochaine : j'ai égaré la liste et je ne peux

plus me rappeler qui doit venir... Et cette semaine aussi sera un horrible four... et Gwen Van Osburgh s'en ira raconter à sa mère combien les gens se sont ennuyés... Je n'avais pas l'intention d'inviter les Wetherall... ça, c'est une gaffe de Gus! Ils n'approuvent pas qu'on ait Carry Fisher, vous savez. Comme si l'on pouvait s'empêcher d'avoir Carry Fisher!... Elle a fait une bêtise, c'est vrai, en s'offrant ce second divorce : Carry va toujours trop loin... Mais elle prétend que le seul moyen d'obtenir un sou de Fisher, c'était de divorcer et de le forcer à payer une pension alimentaire. Et la pauvre Carry en est à un dollar près... C'est vraiment absurde de la part d'Alice Wetherall de faire tant de façons à propos de cette rencontre, quand on pense à quel point en est la société aujourd'hui. Quelqu'un disait, l'autre jour, qu'il y a un divorce et un cas d'appendicite dans chacune des familles que l'on connaît... De plus, Carry est la seule personne qui puisse conserver Gus de bonne humeur quand nous avons des raseurs à la maison. Avez-vous remarqué que tous les maris la trouvent à leur goût?... Tous, je veux dire, excepté les siens!... C'est assez malin à elle de s'être fait une spécialité de se dévouer aux gens ennuyeux : le champ est si vaste, et, par le fait, elle est seule à l'explorer. Elle y trouve des compensations, sans doute : je sais qu'elle emprunte de l'argent à Gus... Mais je la payerais volontiers pour le tenir en bonne humeur, de sorte qu'après tout je ne peux pas me plaindre.

Mrs. Trenor s'arrêta pour jouir du spectacle de miss Bart s'efforçant de débrouiller l'écheveau de sa correspondance.

— Mais il ne s'agit pas seulement des Wetherall et de Carry! reprit-elle, sur un nouveau ton d'affliction. La vérité, c'est que lady Cressida Raith m'a horriblement désappointée.

— Désappointée?... ne la connaissiez-vous pas auparavant?

— Dieu, non!... je l'ai vue hier pour la première fois. Lady Skiddaw l'a envoyée avec des lettres de recommandation pour les Van Osburgh, et j'ai appris que Maria Van Osburgh invitait une foule de gens pour la rencontrer cette semaine : aussi me suis-je dit que ce serait piquant de la lui souffler, et Jack Stepney, qui la connaissait des Indes, a arrangé cela pour moi. Maria a été furieuse, et a positivement poussé l'impu-

dence jusqu'à forcer Gwen à s'inviter ici, de façon à ne pas être tout à fait en dehors... Si j'avais su ce qu'était lady Cressida, ils auraient pu l'avoir, je la leur aurais laissée de bon cœur! Mais je croyais que n'importe quelle amie des Skiddaw était sûrement amusante... Vous vous rappelez comme lady Skiddaw était drôle? Il y avait des moments où il fallait tout bonnement faire sortir les jeunes filles... De plus, lady Cressida est la sœur de la duchesse de Beltshire, et j'ai naturellement supposé qu'elles étaient du même type; mais vous ne pouvez jamais savoir, avec ces familles anglaises! Elles sont si vastes qu'il y a place pour tous les genres; et il se trouve que lady Cressida représente le genre moral : elle a épousé un *clergyman* et fait de l'apostolat dans les faubourgs de Londres... Penser que je me suis donné tout ce mal pour une femme de *clergyman*, qui porte des bijoux indiens et s'occupe de botanique!... Elle s'est fait promener hier par Gus dans toutes les serres et l'a rasé à mort en lui demandant le nom des plantes... Cette idée de traiter Gus comme s'il était le jardinier!

Mrs. Trenor lança ce dernier trait dans un crescendo d'indignation.

— Oh! alors peut-être que la présence de lady Cressida réconciliera les Wetherall avec l'idée de rencontrer Carry Fisher, — dit miss Bart pacifiquement.

— Je le voudrais! Mais elle ennuie terriblement les hommes, et si, comme on assure qu'elle en a l'habitude, elle se met à distribuer des brochures pieuses, ce sera une consternation... Le pis, c'est qu'elle aurait été si utile au bon moment! Vous savez que nous sommes obligés de recevoir l'évêque une fois l'an, et elle aurait donné juste la note convenable à cette affaire-là... J'ai toujours eu une telle guigne avec ces visites de l'évêque! — ajouta Mrs. Trenor, dont la détresse présente était alimentée par un torrent de réminiscences. — L'année dernière, quand il était ici, Gus a complètement oublié sa présence : il a ramené avec lui les Ned Winton et les Farley : cinq divorces et des enfants de six lits différents!...

— Quand lady Cressida s'en va-t-elle? — demanda Lily.

Mrs. Trenor leva les yeux avec désespoir :

— Ma chère, si l'on savait, seulement!... J'étais tellement pressée de l'enlever à Maria que j'ai véritablement oublié

d'indiquer une date, et Gus prétend qu'elle a dit à quelqu'un qu'elle avait l'intention de rester ici tout l'hiver.

— Rester ici?... dans cette maison?...

— Ne faites pas la bête : en Amérique!... Mais, si personne d'autre ne l'invite... vous savez, ces gens-là ne vont jamais à l'hôtel.

— Peut-être Gus n'a-t-il dit cela que pour vous effrayer.

— Non. J'ai entendu lady Cressida raconter à Bertha Dorset qu'elle avait six mois à occuper pendant que son mari faisait une cure en Engadine... Il fallait voir Bertha prendre un air absent!... Mais je ne plaisante pas, vous savez : si elle passe tout l'automne ici, elle gâtera tout, et Maria Van Osburgh exultera, simplement!

A cette affligeante vision, la voix de Mrs. Trenor trembla de pitié pour elle-même.

— Oh! Judy... comme si quelqu'un s'était jamais ennuyé à Bellomont! — protesta miss Bart avec tact. — Vous savez parfaitement bien que, si Mrs. Van Osburgh arrivait à réunir tous les gens agréables et vous laissait les autres, vous vous arrangeriez pour faire tout bien marcher, et elle n'y parviendrait pas.

Une telle assurance aurait généralement réconforté Mrs. Trenor. Mais, cette fois, le nuage ne disparut pas de son front.

— Ce n'est pas seulement lady Cressida, — gémit-elle. Tout a été de travers, cette semaine. Je vois bien que Bertha Dorset est furieuse contre moi.

— Furieuse contre vous? Et pourquoi?

— Parce que je lui ai dit que Lawrence Selden viendrait : or, finalement, il n'a pas voulu venir, et elle est assez peu raisonnable pour s'imaginer que c'est ma faute.

Miss Bart posa la plume et regarda distraitement la lettre commencée.

— Je croyais que c'était fini, — dit-elle.

— Oui, de son côté, à lui. Et, naturellement, Bertha n'a pas perdu son temps depuis. Mais je me figure qu'elle est inoccupée, en ce moment... et quelqu'un m'a insinué que je ferais mieux d'inviter Lawrence. Eh bien, je l'ai invité... mais je n'ai pu le forcer à venir. Et maintenant je suppose qu'elle me punira en étant parfaitement désagréable avec tous les autres.

....

— Ou bien elle peut le punir, lui, en étant parfaitement charmante pour quelqu'un d'autre!

Mrs. Trenor hocha mélancoliquement la tête :

— Elle sait que cela lui serait égal. Et, d'ailleurs, qui y a-t-il d'autre? Alice Wetherall ne perd pas de vue son mari. Ned Silverton ne peut détourner ses regards de Carry Fisher, le pauvre garçon! Gus ne peut pas supporter Bertha, Jack la connaît trop bien... Évidemment, il reste Percy Gryce!...

Elle se redressa, souriant à sa pensée. La physionomie de miss Bart ne refléta pas ce sourire.

— Oh! elle et monsieur Gryce ne semblent guère faits l'un pour l'autre.

— Vous voulez dire qu'elle le scandalisera, et que lui l'ennuiera? Eh bien, ce n'est déjà pas un si mauvais début, savez-vous? Mais j'espère bien qu'elle ne se mettra pas en tête d'être aimable avec lui, car je l'ai invité tout exprès pour vous.

Lily se mit à rire :

— Merci du compliment!... Je ne pourrai certainement pas faire figure à côté de Bertha.

— Croyez-vous que je veuille vous dire quelque chose de désobligeant? Ce n'est pas mon intention, je vous assure. Chacun sait que vous êtes mille fois plus belle et plus intelligente que Bertha; mais voilà! vous n'êtes pas méchante. Et, pour toujours obtenir à la longue ce qu'elle veut, parlez-moi d'une femme méchante!

Miss Bart la regarda en affectant un air de reproche :

— Je croyais que vous aimiez tant Bertha!

— Oh! je l'aime... Il vaut toujours mieux aimer les personnes dangereuses... Mais elle l'est, dangereuse, et, si je l'ai jamais vue en veine de faire du mal, c'est dans ce moment-ci... L'air du pauvre George me renseigne à cet égard. Cet homme est un parfait baromètre : il sait toujours quand Bertha est sur le point de...

— De tomber! — suggéra miss Bart.

— Ne dites pas d'inconvenances!... Vous savez qu'il croit toujours en elle. Et, bien entendu, je ne prétends pas qu'il y ait rien de réellement coupable dans le cas de Bertha. Seulement, elle adore rendre les gens malheureux, et particulièrement ce pauvre George.

— Mais c'est qu'il semble taillé pour ce rôle : je ne m'étonne pas qu'elle préfère une compagnie plus gaie.

— Oh! George n'est pas aussi funèbre que vous pourriez le croire. Si Bertha ne le tourmentait pas, il serait tout différent... Ou si elle le laissait tranquille et libre d'arranger sa vie à sa guise... Mais elle n'ose pas lui lâcher la bride sur le cou, à cause de l'argent, de sorte que, quand lui n'est pas jaloux, elle fait semblant de l'être.

Miss Bart continua d'écrire en silence, et son hôtesse se rassit, poursuivant le cours de ses pensées : elle en fronçait le sourcil.

— Savez-vous quoi? s'écria-t-elle après un long silence. Je crois que je vais appeler Lawrence au téléphone et lui dire tout bonnement qu'il faut qu'il vienne.

— Oh! ne faites pas cela! — dit Lily, rougissant brusquement.

Cette rougeur la surprit presque autant que son hôtesse. Mrs. Trenor ne remarquait pas, d'habitude, les changements de physionomie; elle regarda pourtant Lily d'un œil intrigué.

— Mon dieu, Lily, que vous êtes belle!... Mais pourquoi? vous déplaît-il tant que cela?

— Pas du tout, il me plaît. Mais, si vous êtes poussée par l'intention bénévole de me protéger contre Bertha... je ne crois pas avoir besoin de votre protection.

Mrs. Trenor se mit debout, avec une exclamation :

— Lily!,.. Percy?... Voulez-vous dire que c'est positivement fait?

Miss Bart sourit :

— Je veux simplement dire que monsieur Gryce et moi sommes en train de devenir très bons amis.

— Hum!... je vois!... (Mrs. Trenor fixa sur elle un œil ravi.) On dit, vous savez, qu'il a huit cent mille dollars de rentes... et il ne dépense rien, sauf pour quelques sales vieux bouquins. Et sa mère a une maladie de cœur et lui laissera encore bien davantage.,. Oh! Lily, allez doucement, je vous en prie! — l'adjura cette amie parfaite.

Miss Bart continua de sourire, sans avoir l'air contrariée.

— Par exemple, — remarqua-t-elle, — je ne m'empresserai pas d'aller lui dire qu'il a un lot de sales vieux bouquins.

— Non, naturellement!... je sais que vous êtes merveilleuse pour vous mettre au courant des spécialités de chacun... Mais il est horriblement timide et facilement scandalisé, et... et...

— Pourquoi ne pas le dire, Judy? J'ai la réputation de courir après un mari riche?

— Oh! je ne veux pas dire cela... Il ne le croirait pas de vous, pour commencer! — fit Mrs. Trenor avec une malice un peu naïve. — Mais, vous savez, on est assez vif ici quelquefois : il faut que j'avertisse Jack et Gus. S'il vous supposait ce que sa mère appellerait une jeune fille *fast*!... Mais vous me comprenez. Ne mettez pas votre crêpe de Chine rouge à dîner, et ne fumez pas, si vous pouvez vous en empêcher, Lily chérie!

Lily poussa de côté son travail terminé, avec un sourire contraint.

— Vous êtes bonne, Judy : je vais enfermer à clef mes cigarettes, et je mettrai cette robe de l'an dernier que vous m'avez envoyée ce matin... Et si vous vous intéressez vraiment à mon avenir, peut-être serez vous assez gentille pour ne pas me demander de jouer encore au bridge, ce soir.

— Au bridge?... Le bridge lui fait peur aussi?... Oh! Lily, quelle vie affreuse vous mènerez!... Mais, naturellement, je ne vous réclamerai pas : pourquoi ne pas m'avoir dit un mot, hier soir? Il n'y a rien que je ne ferais, mon pauvre chou, pour vous voir heureuse!

Et Mrs. Trenor, avec toute l'ardeur de son sexe, brûlant d'aplanir la voie du véritable amour, enveloppa Lily dans une longue étreinte.

Et, comme Lily se dégageait :

— Vous êtes bien sûre, — ajouta-t-elle avec sollicitude, — que vous n'aimeriez pas que je téléphone à Lawrence Selden?

— Tout à fait sûre, — dit Lily.

Les trois jours suivants démontrèrent, à sa complète satisfaction personnelle, les talents de miss Bart pour conduire ses affaires sans l'aide d'autrui.

Assise, le samedi après-midi, sur la terrasse de Bellomont, elle souriait de la crainte de Mrs. Trenor qu'elle ne pût aller trop vite. Si un tel avertissement avait pu jadis être utile, les

années lui avaient donné une leçon salutaire, et elle se flattait aujourd'hui de savoir régler son allure d'après l'objet de sa poursuite. Dans le cas de M. Gryce, elle avait jugé bon de voleter en avant, s'égarant artificieusement et l'attirant par degrés, sans qu'il s'en aperçût, dans les profondeurs de son intimité. L'atmosphère ambiante était favorable à ce mode de cour. Mrs. Trenor, fidèle à sa parole, n'avait pas fait mine de compter sur Lily à la table de bridge ; elle avait même prévenu les autres joueurs de ne manifester aucune surprise de cette défection insolite. En conséquence, Lily se trouva devenir le centre de cette sollicitude féminine qui enveloppe une jeune fille dans la saison du mariage. Une solitude fut tacitement créée pour elle dans l'existence encombrée de Bellomont, et ses amis n'auraient pu montrer plus d'empressement à s'effacer s'il se fût agi d'un mariage romanesque. Dans le clan de Lily, cette conduite impliquait une sympathique intelligence de ses desseins, et M. Gryce grandit dans son estime, à elle, quand elle vit la considération qu'il inspirait.

La terrasse de Bellomont, par une après-midi de septembre, était un lieu propice aux rêveries sentimentales, et, tandis que miss Bart s'appuyait contre la balustrade, penchée sur le jardin profond, à une petite distance du groupe animé qui entourait la table à thé, elle paraissait perdue dans les dédales d'un indicible bonheur. En réalité, ses pensées trouvaient à s'exprimer de façon très précise dans la paisible récapitulation des joies qui lui étaient réservées. D'où elle se tenait, elle pouvait les voir ayant pris corps en la personne de M. Gryce qui, revêtu d'un léger pardessus et le foulard au cou, était assis quelque peu nerveux au bord de sa chaise, pendant que Carry Fisher, avec toute l'énergie du regard et du geste dont la nature et l'art combinés l'avaient douée, insistait près de lui sur le devoir de prendre part à la réforme municipale.

La réforme municipale, tel était le dernier dada de Mrs. Fisher. Il avait été précédé d'un zèle égal pour le socialisme, qui avait remplacé, à son heure, une énergique apologie de la *Christian Science* [1]. Mrs. Fisher était petite, ardente et dramatique ; ses mains et ses yeux étaient d'admirables instru-

1. La « Science chrétienne », — récente méthode de guérison par la prière, qui a de nombreux adeptes aux États-Unis.

ments au service de toutes les causes qu'il lui arrivait d'adopter. Elle avait, néanmoins, le défaut de tous les enthousiastes : ils ne s'aperçoivent pas de la mollesse avec laquelle leurs auditeurs leur répondent; Lily s'amusait à la voir ignorer la résistance que montrait, dans tous ses détails, la posture de M. Gryce. Lily, elle, savait que l'esprit de M. Gryce était partagé entre la peur de prendre froid, s'il restait trop longtemps dehors à cette heure, et la crainte que, s'il battait en retraite vers la maison, Mrs. Fisher ne le suivît avec un papier à signer. M. Gryce avait une répugnance constitutionnelle pour ce qu'il appelait « se compromettre », et, si tendrement qu'il chérît sa santé, il était évident qu'il jugeait plus sage de se tenir hors de portée de la plume et de l'encrier jusqu'à ce que le hasard le délivrât des rets de Mrs. Fisher. En attendant, il jetait des regards d'agonie dans la direction de miss Bart; mais celle-ci n'y répondait qu'en s'abandonnant de plus en plus à une attitude de gracieuse absorption. Elle savait le prix du contraste pour mettre ses charmes en valeur, et elle se rendait pleinement compte à quel point la volubilité de Mrs. Fisher rehaussait sa propre indolence.

Elle fut tirée de sa rêverie par l'approche de son cousin Jack Stepney qui, aux côtés de Gwen Van Osburgh, traversait le jardin, revenant du tennis.

Le couple en question vivait un roman analogue à celui où Lily figurait, et celle-ci éprouvait un certain désagrément à contempler ce qui lui semblait une caricature de sa propre situation. Miss Van Osburgh était une forte fille dont la physionomie manquait de relief, et l'esprit de vivacité : Jack Stepney avait dit d'elle, une fois, qu'elle était de tout repos comme un rôti de mouton. Ses goûts, à lui, le portaient vers une nourriture moins substantielle et plus relevée; mais la faim donne de la saveur à n'importe quel mets, et il y avait eu des périodes où M. Stepney avait été réduit à une croûte.

Lily examina avec intérêt l'expression de leurs figures : celle de la jeune fille se tournait vers celle de son compagnon comme une assiette vide que l'on avance pour la remplir, tandis que l'homme flânant à ses côtés trahissait déjà l'ennui croissant qui ferait bientôt craquer le mince vernis de son sourire.

« Ah ! que les hommes sont impatients ! — se disait Lily. —

Jack, pour obtenir tout ce qu'il veut, n'a qu'à se tenir tranquille et laisser cette fille l'épouser; au lieu que moi, il me faut calculer, combiner, avancer, puis reculer, comme si j'exécutais une danse compliquée, où un seul faux pas me jetterait de façon irrémédiable à contre-temps. »

Comme ils approchaient, elle fut bizarrement frappée par une sorte d'air de famille entre miss Van Osburgh et Percy Gryce. Il n'y avait aucune ressemblance dans les traits. Gryce avait une espèce de beauté classique, — celle d'un dessin de bon élève d'après la bosse, — et le visage de Gwen n'avait pas plus de modelé qu'une figure peinte sur un ballon d'enfant. Mais l'affinité profonde était indéniable : tous deux avaient les mêmes préjugés, le même idéal, et ce don de supprimer tout point de vue, autre que le sien propre, en l'ignorant. Cette grâce était commune à la plupart dans le clan de Lily : ils avaient une force de négation suffisante pour abolir tout ce qui dépassait la portée de leur perception. Bref, Gryce et miss Van Osburgh étaient faits l'un pour l'autre, d'après toutes les lois de l'attraction physique et morale... « Pourtant ils n'auraient jamais eu l'idée de faire attention l'un à l'autre, — pensait Lily. — Chacun d'eux veut une créature de race différente, de la race de Jack et de la mienne, avec toutes sortes d'intuitions, de sensations, de perceptions dont ils ne soupçonnent même pas l'existence... Et ils arrivent toujours à se procurer ce qu'ils veulent... »

Elle resta debout, causant avec son cousin et miss Van Osburgh, jusqu'à ce qu'un léger nuage sur le front de celle-ci vînt l'avertir que même les aménités du cousinage étaient sujettes à suspicion, et miss Bart, attentive à ne pas se créer d'inimitiés à ce tournant décisif de sa carrière, quitta l'heureux couple qui se dirigeait vers la table à thé.

S'asseyant sur la marche la plus élevée de la terrasse, Lily appuya la tête contre le chèvrefeuille qui festonnait la balustrade. Le parfum des dernières fleurs semblait une émanation de ce décor paisible, du paysage bien stylé qui atteignait le dernier degré de l'élégance rurale. Au premier plan, s'embrasaient les teintes chaudes des jardins. Au delà, c'était la pelouse avec ses pyramides d'érables en or pâli, ses sapins veloutés, ses pâturages en pentes, tachetés de bétail; et, à tra-

vers une longue clairière, la rivière s'élargissait en lac sous la lumière argentée de septembre. Lily n'avait nul désir de se joindre au groupe qui entourait la table à thé : ce groupe représentait l'avenir qu'elle avait choisi; elle en était satisfaite, de cet avenir, mais sans hâte d'anticiper ses joies. La certitude de pouvoir épouser Percy Gryce quand il lui plairait avait délivré son esprit d'un pesant fardeau, et ses embarras d'argent étaient trop récents pour que leur disparition ne lui laissât pas un sentiment de soulagement qu'une intelligence moins perspicace aurait pu prendre pour du bonheur. Elle était au bout de ses tracas vulgaires. Elle pourrait arranger sa vie à sa guise, monter à cet empyrée de sécurité où les créanciers n'ont pas accès. Elle aurait des robes plus chic que Judy Trenor, et beaucoup, beaucoup plus de bijoux que Bertha Dorset. Elle serait libérée à jamais des subterfuges, des expédients, des humiliations imposés aux gens relativement pauvres. Au lieu d'avoir à flatter, c'est elle qui serait flattée; au lieu d'être reconnaissante, c'est elle qui recevrait des remerciements. Il y avait des comptes anciens qu'elle pourrait régler et d'anciens bienfaits qu'elle pourrait reconnaître. Et elle n'avait aucun doute sur l'étendue de son pouvoir. Elle savait que M. Gryce était du petit type circonspect, le plus inaccessible de tous aux impulsions et aux émotions. Son caractère était de ceux chez qui la prudence est un vice, et les bons conseils la plus pernicieuse nourriture. Mais cette espèce n'était pas inconnue à Lily : elle n'ignorait pas qu'une nature aussi parfaitement sur ses gardes est contrainte de trouver un immense débouché pour son égoïsme, et elle décida d'être pour lui ce que ses *Americana* avaient été jusqu'à ce jour, — c'est-à-dire la seule propriété dont il s'enorgueillît suffisamment pour faire des dépenses en son honneur. Elle savait que cette générosité envers soi est un des modes de l'avarice, et elle résolut de s'identifier à tel point avec la vanité de son mari que de satisfaire ses désirs, à elle, deviendrait pour lui la façon la plus exquise de se gâter lui-même. Ce système la forcerait peut-être, d'abord, à recourir à quelques-uns de ces subterfuges, de ces expédients, dont elle entendait, justement, qu'il la délivrât; mais elle était sûre qu'en peu de temps elle serait capable de jouer le jeu à sa manière. Comment se serait-elle défiée de ses facultés? Sa

beauté même n'était pas la simple possession éphémère qu'elle aurait pu demeurer aux mains d'une femme inexpérimentée : son talent de la rehausser, le soin qu'elle en prenait, l'usage qu'elle en faisait, semblaient lui conférer, à cette beauté, un caractère de permanence. Lily sentait qu'elle pouvait compter sur elle pour la conduire jusqu'au but.

Et ce but, après tout, avait son prix, La vie n'était pas aussi dérisoire qu'elle l'avait cru, il y a trois jours. Il y avait finalement place pour elle dans ce monde du plaisir, égoïste et encombré, d'où naguère sa pauvreté paraissait l'exclure. Ces gens qu'elle avait tout à la fois tournés en ridicule et enviés étaient charmés de l'accueillir dans ce cercle enchanté autour duquel tous ses désirs convergeaient. Ils n'étaient pas aussi brutaux, aussi infatués qu'elle l'avait imaginé, ou, plutôt, puisqu'il ne serait plus nécessaire de les flatter et de les distraire, ce côté de leur nature devenait moins apparent. Car la société est un astre en mouvement qu'on est apte à juger selon la place qu'il occupe dans le ciel de chaque individu ; et, maintenant, c'était la face éclairée que Lily avait devant les yeux.

A la lumière rose épandue par cet astre, ses compagnons semblaient tout pleins d'aimables qualités. Elle aimait leur élégance, leur légèreté, leur absence d'emphase : même cette assurance qui parfois ressemblait tant à de la stupidité paraissait maintenant le signe naturel d'une supériorité sociale. Ils étaient les seigneurs du seul monde dont elle eût souci, et ils étaient prêts à lui ouvrir leurs rangs et à la laisser gouverner avec eux. Déjà elle sentait s'insinuer en elle une sorte de soumission à leurs critériums, elle acceptait leurs limites, elle devenait incrédule aux choses auxquelles ils ne croyaient pas, elle éprouvait une pitié dédaigneuse pour ceux qui ne pouvaient pas vivre comme eux.

Les premiers rayons du soleil couchant glissaient obliquement à travers le parc. Entre les branches de la longue avenue, au delà des jardins, elle aperçut l'éclair jeté par les roues d'une voiture, et devina que de nouveaux visiteurs arrivaient. Il y eut un mouvement derrière elle, un bruit de pas et de voix qui s'éparpillaient : évidemment, le cercle autour de la table de thé s'était rompu. Peu après, elle entendit marcher sur la

terrasse : elle supposa que M. Gryce avait enfin trouvé moyen d'échapper au sermon, et elle sourit en songeant combien il était significatif qu'il vint la rejoindre au lieu de se réfugier aussitôt près du feu.

Elle se retourna, prête à l'accueillir comme une telle galanterie le méritait ; mais son salut vacilla et elle rougit d'étonnement, car l'homme qui s'approchait d'elle était Lawrence Selden.

— Vous voyez, — dit-il, — je suis venu, en fin de compte !

Mais elle n'eut pas le temps de lui répondre : Mrs. Dorset, lâchant son hôte au milieu d'un morne entretien, vint se jeter entre eux avec un petit geste de revendication.

EDITH WHARTON

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

(A suivre.)

LA FORTIFICATION CUIRASSÉE

Il y a un peu plus de vingt ans, les explosifs brisants, tels que la mélinite, faisaient leur apparition sur les polygones. Lors des tirs mémorables faits, en 1886, sur le fort de la Malmaison, les effets parurent terrifiants. Pourtant ce n'est pas à cette espèce de révélation qu'il faut rattacher l'origine des plus importantes modifications qu'ont subies les forteresses. Les explosifs brisants, en effet, ne s'adressent guère qu'à la partie passive des ouvrages de défense; ils détruisent plus ou moins, mais il faut que le projectile, atteignant exactement son but, éclate absolument au contact, ce qui n'a pas toujours lieu.

Plusieurs années avant l'usage de la mélinite, on avait en France — et parallèlement à l'étranger — mis en service des projectiles, chargés de poudre ordinaire et de balles, qui, armés de fusées à double effet[1] et éclatant à distance, couvraient le personnel de balles et d'éclats. La justesse du tir ayant augmenté en même temps que la puissance de la bouche à feu, rendit impossible le service des pièces, alors à découvert sur les parapets. Il fallut ou disséminer les pièces hors des ouvrages qui les contenaient, ou bien, si l'on voulait les y maintenir, les protéger complètement ainsi que le personnel. Pour cette dernière solution, on disposait du métal dont l'introduction dans les organes des forteresses était déjà assez ancienne.

1. C'est-à-dire pouvant faire éclater le projectile soit au contact, soit en l'air à une certaine distance du but.

C'était donc un choix à faire : ou la fortification dispersée, ou la fortification cuirassée. L'un et l'autre système ont été employés dans les États européens. La fortification dispersée s'est maintenue en France; la fortification cuirassée, tantôt systématique, tantôt avec certains tempéraments dans l'application, a été adoptée à l'étranger. L'Allemagne a su prendre aux deux systèmes leurs avantages et éviter leurs inconvénients par un emploi bien raisonné des cuirassements et grâce à une idée d'origine française, comme on le fera voir tout à l'heure. Peut-être pourrions-nous, à notre tour, nous en inspirer; nous ne ferions que reprendre notre bien. Ce n'est pas qu'il s'agisse de modifier l'assiette de nos forteresses, qui sont remises au point avec une rigoureuse méthode, mais il est permis de montrer les améliorations qui seraient possibles au cours des années; pas plus que tout autre instrument de guerre, les défenses d'une forteresse n'échappent à la loi de l'évolution. Et puis, malgré tout, sommes-nous sûrs de n'avoir plus jamais de nouvelles défenses à établir?

***

Aujourd'hui, la guerre de siège offre les caractéristiques suivantes, que vient de confirmer avec éclat le siège de Port-Arthur :

— Prépondérance des actions rapprochées sur les actions lointaines; par conséquent, à égalité de valeur des troupes et des défenses fixes, importance plus grande de l'armement d'infanterie, des mitrailleuses et du canon de campagne à tir rapide, au regard de la grosse artillerie (assauts de Port-Arthur).

— Difficultés du tir de l'artillerie de la défense, dues à l'invisibilité des objectifs de l'attaque; d'où importance des méthodes perfectionnées de tir et d'observation; nécessité du contrôle du tir par les ballons (impuissance de l'artillerie russe de gros calibre, peu au courant des progrès modernes, contre les batteries japonaises).

— Résultats insuffisants du tir de destruction, fait par l'assaillant sur les défenses modernes (obligation pour les Japonais de recourir à la mine).

— Grande valeur du flanquement des ouvrages les uns par les autres. (Les forts de Port-Arthur voyaient réciproquement leurs abords, obligeant les Japonais à des travaux de sape plus développés encore que ceux du siège de Sébastopol, il y a cinquante ans!)

— Grande valeur d'un obstacle continu dans les intervalles (le mur chinois de Port-Arthur).

— Nécessité de plus en plus évidente du défilement[1] des pièces d'artillerie de la défense et de leur dispersion à défaut de cuirassement[2] (une partie des pièces russes de gros calibre étaient visibles et furent bientôt démontées).

— Services considérables rendus par les positions extérieures lorsque l'artillerie de la place est en état de les appuyer et lorsque les réserves peuvent y accéder à couvert (redoutes du Temple, colline de 203 mètres, à Port-Arthur).

— Supériorité de l'obstacle-fossé, surtout dans le rocher, sur tous les autres obstacles en défenses accessoires (fils de fer, etc.). La prise relativement aisée des ouvrages de Panlung qui n'avaient pas de fossés flanqués et la défense opiniâtre des grands forts de Port-Arthur, dont l'obstacle-fossé a joué un grand rôle, en sont des preuves manifestes.

— Utilité d'un système de contremines devant les principaux ouvrages. (Les Japonais, impuissants à détruire ces ouvrages avec leur artillerie ont dû recourir à la mine; ils n'ont pas trouvé de contremines devant eux.)

Tous les progrès de l'artillerie moderne tendent à augmenter la rapidité du tir, la mobilité des pièces et leur invulnérabilité soit par le bouclier ou la cuirasse, soit par le défilement derrière les crêtes avec observateurs en avant. La rapidité du tir et la mobilité sont également utiles à l'attaque et à la

1. On appelle *défilement* tout procédé qui permet d'échapper aux vues de l'ennemi. Une batterie placée en contre-bas d'une crête est *défilée* complètement si on ne voit même pas les lueurs de ses coups tirés avec la poudre sans fumée. On conçoit que le défilement aux vues terrestres soit insuffisant pour des vues aériennes (ballon). Aussi dans la guerre de siège, où le ballon est spécialement employé, recherche-t-on le défilement même aux vues aériennes, ce qui est possible à cause de la limite d'élévation d'un ballon captif et de l'éloignement auquel il est tenu pour échapper au tir de l'artillerie adverse.

2. Les fortifications de Port-Arthur ne comportaient malheureusement pas de cuirassements.

défense dans les premières périodes d'un siège, tant que la place n'est pas encore resserrée dans l'étau d'un investissement rigoureux et que son terrain d'action n'est pas encore trop rétréci. Plus tard, c'est à l'assaillant surtout que la vitesse du tir importe, car il veut aller vite et rien ne l'empêche de renouveler ses munitions. La défense, elle, ménage les siennes qui sont en nombre limité. C'est encore l'attaque qui, plus tard, profite le plus de la mobilité, car elle a l'espace pour se mouvoir; la défense n'en a plus assez. Quant à la diminution de la vulnérabilité, l'attaque n'a pour elle que le défilement et le bouclier — insuffisant contre le tir à démonter, — tandis que la défense peut, en outre, utiliser la cuirasse épaisse et complète, sous forme d'engins puissants, en métaux spéciaux : tourelle tournante, tournelle à éclipse, casemate. Ce facteur nouveau, l'engin cuirassé, a fait son apparition il y a cinquante ans; mais c'est depuis une vingtaine d'années surtout que son emploi s'est généralisé. Il est regrettable pour la science militaire que Port-Arthur n'ait pas eu de cuirassements. La sanction de la guerre, bien supérieure à celles des expériences les mieux faites, manque ainsi à leur emploi dans les places. Il faut recourir au seul raisonnement.

Les cuirassements furent d'abord utilisés sur les navires. C'est la France qui construisit les célèbres batteries flottantes cuirassées du bombardement de Kinburn, vers la fin de la guerre de Crimée. Aussitôt après, apparurent à la fois, en Amérique, les monitors de la guerre de Sécession dus à Éricson, et en Angleterre les tourelles de bord inventées par Cowper Cooles. Cet officier, de la marine britannique, imagina pour le tir de bord des plates formes à tournant complet, que surmontait une carapace métallique, protégeant complètement les pièces. Ce furent les premières tourelles cuirassées; elles remplaçaient avantageusement les nombreuses pièces des batteries, qui tiraient par d'étroits sabords et qui exigeaient que le navire manœuvrât pour leur permettre de lâcher leurs bordées. La tourelle, montée sur le pont, avait au contraire un champ de tir illimité et pouvait tirer quelle que fût la position du navire, ou à peu près.

Cooles eut l'idée de faire l'application de son invention aux

pièces des batteries de côte. C'est là l'origine des cuirassements à terre. Le général Brialmont, l'illustre ingénieur militaire belge, puis le célèbre Todleben qui fut l'âme de la défense à Sébastopol, enfin le major prussien Schumann[1], le véritable promoteur de l'évolution actuelle de la fortification allemande, visitèrent successivement les travaux de Cooles. On vit bientôt une tourelle armer le plus important des forts d'Anvers, tandis que des casemates cuirassées étaient installées dans un fort de Mayence. Après la guerre de 1870, la Belgique, l'Allemagne et la France recourent aux cuirassements pour leurs nouveaux ouvrages. En 1872, le fort Saint-Philippe, qui bat l'Escaut en aval d'Anvers, est armé de trois grosses tourelles noyées dans le même massif de béton et formant le premier groupement de ces engins. Puis, tandis qu'en France, lors de la reconstitution de notre frontière selon les projets du général Séré de Rivières, nos principaux forts sont dotés de tourelles de gros calibre dues au génie inventif du commandant Mougin[2], l'on voit construire à Metz, sous l'influence du major Schumann, des batteries entières de tourelles cuirassées[3], à l'extérieur des forts, dans leurs intervalles. Un peu plus tard, l'Italie, l'Autriche, le Danemark, la Suisse, la Roumanie adoptent et emploient les nouveaux engins, tantôt du modèle de l'industrie française, tantôt du modèle de l'industrie allemande. La faveur dont jouirent dès 1883 les cuirassements n'a fait que

1. Schumann, du corps du génie prussien, prit sa retraite peu après la guerre de 1870 et entra aux usines Grüson où il dirigea longtemps le service des cuirassements, avec une compétence indiscutée.

2. Le commandant Mougin, du corps du génie, avait été l'aide de camp du général Séré de Rivières, puis le rapporteur de la commission de Gâvres qui fit les premières expériences sur les cuirassements. On lui doit l'invention de plusieurs tourelles, d'une série de dispositifs ingénieux, partout usités aujourd'hui pour la facilité de la manœuvre et du tir; il est aussi l'inventeur des affûts-trucs dont nous parlons plus loin. Il imagina un fort d'un type entièrement nouveau qui servit de modèle à certaines nations étrangères, et qui faillit être adopté en France. Il prit sa retraite de bonne heure et devint l'éminent collaborateur des usines de Saint-Chamond, consulté par plus d'une puissance militaire pour l'organisation défensive de leur territoire ; il acquit ainsi une renommée universelle.

3. A quatre ou six tourelles (on dit aussi coupoles) contenant un canon chacune. Ces engins sont d'un type particulier. Il n'y a pas d'affût pour le canon, qui est suspendu à la calotte de la coupole; la calotte sert ainsi d'affût. De là le nom de « panzer laffete », affût-cuirassé, que Schumann a donné à ces coupoles.

s'accentuer depuis d'une manière continue et l'on peut dire aujourd'hui qu'il ne se fait plus nulle part, dans le monde entier, un ouvrage de fortification sans que, sous une forme ou sous une autre, le cuirassement y soit employé.

Lorsqu'on franchit le Saint-Gothard par la grande route, on passe, par moments, sous le canon des ouvrages suisses. En descendant sur Airolo, on domine plusieurs de ces ouvrages. Les touristes, qui s'attendent à voir des fortifications comme celles du siècle dernier, sont étonnés de ne plus découvrir ces murailles bien dressées, surmontées de gros parapets en terre gazonnée, où dorment de gros canons à la gueule encapuchonnée de cuir, ces larges fossés, ces silhouettes trapues à vives arêtes qui perpétuent le souvenir des ingénieurs militaires du XVIIIe siècle. Ce qu'ils voient est assez étrange : une surface rocheuse, à peu près aplanie, d'où émergent à peine des calottes métalliques, — dans lesquelles sans doute sont d'invisibles canons —, des parois rendues abruptes par le pic ou la mine et quelque part, en arrière, des entrées voûtées donnant accès à de véritables cavernes de troglodytes. C'est un fort cuirassé.

Sur les hauteurs voisines de Suse à la sortie des gorges du Mont-Cenis; dans les environs de Trente ou de Cracovie; sur les collines voisines de la Moselle, immédiatement au sud de Metz, sur la montagne de Molsheim à l'Est de Strasbourg ou le rocher d'Istein sur le Rhin alsacien; autour de Liège et de Namur; aux approches de Bukarest ou sur le Sereth; dans le nord de la Suède et aux environs de la tranquille Copenhague : toujours, apparaîtraient à l'observateur attentif ces fortifications aux formes inusitées, tantôt taillées dans le roc, tantôt recouvertes d'une carapace de béton et sans canons apparents; par contre, des calottes métalliques, aplaties sur le sol comme de gigantesques insectes, dépassant à peine les lignes sobres et puissantes des ouvrages qui les contiennent; quelquefois même l'arête sévère d'un massif de béton masque tout l'intérieur de l'ouvrage ; seule, une ou deux cloches de métal, observatoires des artilleurs et du commandement, rompent cet étroit horizon rectiligne.

Autour de Metz, sur la rive gauche de la Moselle, de nou-

veaux ouvrages de grande dimension constituent de véritables petites forteresses autonomes, bien différentes de ce qui a été fait jusqu'ici. Sur le terrain de surface considérable, qu'enserrent ces petites forteresses, s'élèvent des batteries de coupoles cuirassées. Ces nouveaux ouvrages dessinent une ligne de défense à grande envergure. En arrière, dans les intervalles des anciens forts, existent depuis douze ans de semblables batteries. Toutes ces tourelles cachent des canons, souvent deux à la fois, généralement de gros calibre. Les pièces sont agencées dans une tour en métal épais (fonte dure, fer laminé ou aciers divers), dont la calotte émerge seule du massif de béton qui protège l'ensemble. Tantôt l'engin est fait seulement pour tourner; alors on voit les embrasures étroites, à travers lesquelles peuvent tirer les pièces, et quelquefois l'extrémité des volées de celles-ci. Tantôt l'engin se soulève pour tirer et s'éclipse aussitôt après, ne laissant voir au repos qu'une surface polie et fuyante, sans aucune ouverture.

Dans certains forts français, il existe des tourelles de ces deux espèces, peu nombreuses et réparties généralement par unités sur nos frontières. Leur réunion accidentelle, par deux en général, dans un même fort ne constitue pas un groupement pour tirer sur un même objectif, contrairement aux organisations étrangères, de sorte que la fortification française, tout en ayant une valeur égale à celle des autres nations, procède jusqu'à présent d'idées un peu différentes.

Mais, si l'on doit songer à défendre ses propres forteresses, c'est aux forteresses étrangères qu'il faut penser quand on parle de l'attaque. Or la fortification étrangère est aujourd'hui presque partout systématiquement cuirassée.

Pour montrer tout de suite l'importance qu'ont prise les cuirassements dans les défenses européennes au cours de ces vingt dernières années, nous dirons que la zone du territoire européen, comprise entre les méridiens de Paris et de Saint-Pétersbourg, contenait en 1903 environ trois mille cinq cents engins cuirassés. Combien d'autres ont été fabriqués depuis? Un engin cuirassé coûte assez cher et sa fabrication demande trop de temps pour qu'il soit jamais construit autrement que sur commande. Autant de tourelles fabriquées, autant de mises en place. Si l'on envisage la fabrication de ces engins avant

1903 et, d'autre part, le mouvement continu des travaux de fortification en Europe depuis 1903, on peut estimer que dans les quatre années suivantes les grandes usines européennes ont dû livrer au moins trois cents de ces engins pour le centre de l'Europe. Ainsi le nombre des engins cuirassés en service dans la zone indiquée atteindrait trois mille huit cents, et sur ce nombre le tiers environ est accumulé dans la mince bande de terrain qui comprend la Hollande, la Belgique, le Palatinat, la Lorraine, l'Alsace, la Suisse et les Alpes franco-italiennes, c'est-à-dire sur nos propres frontières[1].

Donc si nos forteresses françaises sont assez modestement pourvues de cuirassements, nous trouvons, au contraire, de l'autre côté de nos frontières, une fortification réellement cuirassée.

***

Ce sont les petits États, voués à la défensive, comme la Belgique et la Roumanie, qui détiennent le record, quant au nombre des engins cuirassés, mais c'est l'Allemagne qui, à notre avis, a employé le cuirassement dans la fortification avec les idées les plus rationnelles. Il est vrai qu'elle a pu consacrer des sommes considérables à ses nouveaux travaux. A l'origine, on avait considéré le cuirassement presque exclusivement comme un moyen efficace de protection contre le tir toujours en progrès de l'artillerie et contre l'augmentation de sa puissance. Puis, sous l'influence des Brialmont, des Schumann et des Mougin, on envisagea les modifications que le cuirassement imposait à la fortification dans le mode d'emploi de ses défenses et par suite dans son assiette même.

Jusque-là, c'est-à-dire jusque vers 1885, les places étaient construites sur un même modèle qui résultait des enseignements

1. Les renseignements numériques qui précèdent résultent en grande partie de communications qui nous ont été gracieusement faites, sur notre demande, par les principales usines françaises (le Creusot, Saint-Chamond, Montluçon), les grands établissements allemands Krupp-Grüsonwerk, et l'importante usine Skoda (Autriche). Ils résultent également de tous les documents publiés jusqu'à ce jour en France, et surtout à l'étranger, au sujet des fortifications existantes. Ils datent de 1904.

des guerres de l'Empire, de l'emploi de l'artillerie rayée, des bombardements devenus plus faciles de loin, et des effets des divers projectiles dont nous avons parlé. Les grandes places avaient généralement une enceinte déjà ancienne et, à une assez grande distance en avant (de 4 à 7 kilomètres), des forts détachés laissant entre eux des intervalles que la fortification de campagne devait renforcer en temps de guerre. En 1885, c'est dans ces intervalles que l'artillerie de la place, sortie des forts où elle se trouvait désormais trop exposée, venait s'installer.

Dans la pensée du général Brialmont, les forts détachés devaient continuer à contenir tous les éléments de défense tant pour l'action lointaine que pour la lutte rapprochée : il adoptait systématiquement le cuirassement pour toutes les grosses pièces et installait les engins cuirassés dans les forts mêmes; des massifs de béton liés au parapet enclavaient des tourelles tournantes, généralement à deux canons. Mais comme le propre des canons sous tourelle est de tirer dans tous les azimuts et d'être protégés contre les coups venant de toutes les directions, l'emplacement des canons n'était plus du tout lié au tracé du fort comme autrefois; on pouvait donc orienter les faces du fort indépendamment des directions à battre et chercher une forme plus simple; la plus simple était le triangle, et c'est celle qu'a adoptée Brialmont pour les forts moyens, lesquels, ne devant pas recevoir une grosse garnison, n'ont pas besoin d'une grande surface [1]. Cette forme triangulaire a été usitée à Namur, Liège, Bukarest, Molsheim. Les pièces sous tourelles des forts de Brialmont ne sont pas groupées en batteries alignées; cette solution fut adoptée ultérieurement par les Autrichiens qui ont ainsi de véritables batteries cuirassées à l'intérieur de leurs forts.

En Allemagne, le major Schumann proposa la forme circulaire comme enclavant le plus grand espace dans la plus petite enveloppe; mais alors, ne pouvant plus avoir de fossés rectilignes flanqués, il imagina toutes sortes de dispositifs qui ont survécu à ses premiers projets, notamment le profil triangulaire, c'est-à-dire un profil de rempart tel, que, de la crête, on

1. On conçoit qu'on ne puisse avoir de triangles trop vastes, car les longs côtés rectilignes ne se prêteraient pas souvent à l'assiette d'un ouvrage sur un site élevé où les surfaces à peu près planes sont de peu d'étendue.

peut battre jusqu'au pied de la contrescarpe, l'escarpe étant supprimée et l'obstacle-fossé remplacé par des grilles et de puissants réseaux de fil de fer; il n'y avait plus de flanquement latéral, mais il n'y avait plus d'angle mort. Bientôt, sous l'influence directe et opportune des écrits et des critiques, bienveillantes d'ailleurs, du général von Sauer[1], Schumann renonça à la solution des forts cuirassés pour adopter un système mixte où les cuirassements sont groupés en petit nombre dans des ouvrages de petite dimension, très rapprochés les uns des autres, placés sur plusieurs lignes, ouverts à la gorge et qui ne sont, en somme, que de petites batteries, composées, à tort, de pièces de calibres différents. Ce système a été appliqué en grand en Roumanie sur les lignes du Sereth, face à la frontière russe.

Schumann mourut avant d'avoir vu réaliser cette œuvre grandiose, qui pourtant est sujette aux plus justes critiques. En même temps, et c'est là son plus vrai titre à la reconnaissance de ses compatriotes, Schumann indiquait comment on pouvait, lors de la réfection des places, utiliser la nouvelle conquête de l'industrie — le cuirassement — sans bouleverser les organisations existantes. C'est à lui que les Allemands doivent les batteries cuirassées des intervalles, les engins à éclipse pour canons de petit calibre à tir rapide, qui contribuent si puissamment à la lutte rapprochée devant les ouvrages, les coupoles légères, transportables sur roues, qui peuvent venir renforcer les tranchées; il imagina aussi ces abris de combat bétonnés, placés à proximité des tranchées ou des batteries, et disséminés pour offrir un but plus petit aux coups. Lorsque les Allemands complétèrent en partie — vers 1887 — les défenses de Metz sur les bases que nous avions nous-mêmes posées en 1867, ils firent état des diverses propositions de Schumann

1. Le général von Sauer, de l'artillerie bavaroise, qui fut gouverneur d'Ingolstadt, a été un des écrivains militaires les plus réputés d'Allemagne. Ses écrits, notamment en ce qui concerne la guerre de siège et « l'attaque brusquée » des places fortes et des forts isolés, ont eu, en leur temps, un retentissement considérable. Les Japonais ont fait à Port-Arthur un essai malheureux et sanglant de cette méthode. On peut dire aussi que l'extension prise, partout, par les formations d'artillerie lourde de campagne (artillerie de siège mobile marchant à la suite des armées et même des corps d'armée) est due en grande partie à l'influence du général von Sauer.

et leur industrie commença à fabriquer en grand les divers engins dont il était l'inventeur.

En France, le commandant Mougin avait, nous l'avons dit, doté nos principaux ouvrages de frontière des tourelles qui sont encore en service. Il inventait, lui aussi, une tourelle à éclipse pour canons de petit calibre ou pour mitrailleuses, ainsi qu'un affût-truc pour pièces de gros calibre, se mouvant sur la voie ferrée, qui dessert les forts et batteries d'une place, et donnant ainsi à l'artillerie de la place une mobilité qui lui manque. En même temps il proposait au gouvernement un type de fort extrêmement original, qui parut alors, à la plupart des ingénieurs, une véritable utopie. Pourtant c'est ce type (appelé par le commandant Mougin, le *fort de l'avenir*, dès 1887) que les Suisses ont adopté au Saint-Gothard. Si le « fort de l'avenir » du commandant Mougin n'eut pas en France le même succès qu'en Suisse, c'est que nul n'est prophète en son pays [1]; c'est aussi que sa solution s'écartait trop du principe que la France avait adopté sagement, — la première — savoir : des organes de l'action lointaine séparer ceux de l'action rapprochée. Ce principe est imposé par la puissance et la justesse de l'artillerie actuelle : il faut ne pas exposer à la fois au même tir les organes qui luttent de loin (batteries) et ceux dont le rôle est réservé pour la lutte rapprochée (ouvrages d'infanterie).

Ainsi des trois grands promoteurs du mouvement européen en faveur des cuirassements, deux, le général Brialmont et le commandant Mougin, restaient fidèles à la conception des forts détachés, qui contiennent à la fois les organes de l'action lointaine et ceux de la lutte rapprochée; un seul, Schumann, accordait l'emploi des cuirassements avec le principe de la séparation. En somme c'était pour les uns la concentration

1. A l'époque où les expériences de la Malmaison répandaient l'alarme dans le pays, la proposition du commandant Mougin fut prise un instant en sérieuse considération. Le ministre de la Guerre autorisa la Compagnie des Aciéries de la Marine (Saint-Chamond), à laquelle appartenait le commandant Mougin, à étudier sur place aux environs d'une de nos places fortes l'installation d'un fort du type « fort de l'avenir ». Les études furent entièrement faites. Le ministre avait manifesté l'intention, dans sa dépêche, de commander à Saint-Chamond cet ouvrage nouveau à forfait. Survint un changement de ministère et en même temps un changement d'orientation dans les idées. — L'affaire en reste là.

maintenue par le cuirassement; pour l'autre, la dispersion adoptée, mais renforcée par le cuirassement.

Il était réservé à un écrivain militaire français, qui a toujours voulu garder l'anonyme, de trouver une autre solution. Ennemi des cuirassements, mais, en même temps, n'acceptant pas la dispersion totale des moyens d'action lointaine, telle qu'elle était faite au hasard des intervalles, celui qui signait en 1886, dans la *Revue d'Infanterie*, du pseudonyme de « un Pionnier », un remarquable article intitulé « les Forts et la Mélinite », proposait une organisation nouvelle qu'il appelait le grand fort à éléments dispersés. La solution respectait le principe de la séparation, mais une dispersion moindre permettait, sous une même protection par une enceinte continue, de concentrer les moyens dans les limites suffisantes pour que le tir réglé de l'attaque n'atteignît pas à la fois les organisations faites pour l'infanterie, les batteries et les abris. Le grand fort à éléments dispersés qui enserrait un vaste espace n'a jamais été systématiquement réalisé en France[1]. Le Pionnier, qui écrivait il y a vingt ans, ne pouvait faire état de l'invisibilité devenue, depuis, absolument nécessaire pour les batteries; de plus il refusait le secours du cuirassement et du béton, confiant dans la dispersion pour éviter aux divers organes de l'ouvrage les effets des tirs de destruction.

Mais qu'on ajoute le secours de la cuirasse et du béton; que l'on utilise la crête pour défiler l'artillerie de gros calibre et pour placer en avant les observatoires cuirassés; qu'on constitue au centre de l'ensemble un ouvrage d'infanterie solide, formant réduit, avec obstacle-fossé bien flanqué; que l'enceinte générale soit aménagée avec profil triangulaire, abris de combat et emplacements bétonnés aux saillants pour coupoles transportables; et l'on a vraisemblablement le type des nouveaux

1. Au moins sur nos frontières les plus sensibles. Au contraire, dans la montagne, à l'époque où paraissait l'étude du « Pionnier », un ingénieur militaire distingué (le capitaine Chavardès, aujourd'hui contrôleur général de l'exploitation commerciale des chemins de fer) concevait d'une manière analogue l'organisation d'un plateau élevé de nos Alpes maritimes et en menait l'exécution à bonne fin. Le défilement sur ce plateau élevé n'était pas nécessaire parce qu'il domine tous les environs et que l'assaillant n'a pas de positions pour le contrebattre efficacement. Cette organisation fait le plus grand honneur à son auteur.

ouvrages que les Allemands achèvent autour de Metz. Les Allemands les appellent des « feste », nom nouveau qui correspond à une chose nouvelle. La place de Metz s'entoure aujourd'hui à grande distance (10-13 kilomètres) de ces « feste », véritables petites forteresses, qui possèdent une certaine autonomie et qui, au regard de l'ancienne et solide ligne de défense presque continue, située en arrière, figurent comme les satellites d'une planète. — Nous avions raison de dire, on en conviendra, qu'une idée française avait été adoptée à l'étranger et que l'exploiter à notre tour serait, non pas un plagiat, mais une reprise. Nous voudrions la voir reprendre, cette idée, avec des modifications inspirées par les conditions tactiques : 1° de la lutte d'artillerie moderne; 2° de la défense rapprochée avec le fusil actuel et les mitrailleuses; 3° de l'obligation de se soustraire aux rafales du canon à tir rapide de campagne et même d'un canon à tir accéléré de gros calibre, aussi mobile que le canon de campagne.

Il existe dans nos places tel ensemble déjà inscrit sur le terrain que l'on pourrait aménager en « feste », à la condition d'utiliser plus rationnellement le cuirassement; nous voulons parler du groupement des engins cuirassés en batteries. Jusqu'ici, nous en sommes généralement restés en France aux tourelles employées seules dans les forts. On en trouve exceptionnellement deux à la fois dans de grands forts d'arrêt; mais, là, chacune a son rôle spécial. Ces tourelles sont ou du modèle Mougin (1875), simplement tournantes; ou du modèle Bussières[1], à éclipse (un seul exemplaire), ou encore d'un plus récent modèle dû au colonel Galopin[2], inventeur de l'engin le plus important et le plus simple qui ait été fait jusqu'ici, — tourelle à éclipse pour 2 canons de 155 millimètres long, instrument excellent et, on peut le dire, actuellement indestructible par l'artillerie la plus puissante. Mais nous n'avons pas de batteries cuirassées actuellement en service, c'est-à-dire

1. Le colonel Bussières, du génie, qui fut chef de service des cuirassements au département de la Guerre, inventa en 1888 la première grande tourelle cuirassée à éclipse. Son modèle expérimenté au camp de Châlons ne fut pas reproduit. Mais le problème recevait une première solution.

2. Le colonel Galopin commande actuellement un régiment du génie.

des groupes autonomes de plusieurs tourelles, indépendantes des forts, placées sous un commandement unique; pourtant ce groupement est devenu nécessaire; sans entrer dans une discussion par trop spéciale, nous ne mettrons en lumière que les arguments les plus importants :

1° Il faut que les batteries de la défense puissent se dérober aux coups d'une artillerie puissante par le nombre et le calibre et tirant très juste; or l'usage du ballon par l'assaillant peut rendre insuffisant le défilement par les crêtes : d'où nécessité de cuirasser les pièces, au moins celles des batteries les plus importantes.

2° Pareille nécessité d'avoir, sous un même commandement, plusieurs pièces cuirassées de même calibre et de même portée, si l'on veut que le *contrôle du tir* puisse être efficace.

Les grosses pièces en usage aujourd'hui, n'étant pas à tir rapide parce que leur chargement est assez lent, il faudrait pour les batteries cuirassées, comme pour les batteries non cuirassées, au moins quatre pièces si l'on appliquait la méthode de tir, que le règlement indique pour la batterie que doit contrôler le ballon.

Supposons, en effet, une batterie de la défense, défilée aux vues, qui veut tirer sur une batterie de l'attaque également défilée aux vues. La batterie de la défense ne voit pas son objectif; elle en connaît approximativement la place parce que, d'avance, on avait repéré toutes les parties du terrain que pourrait utiliser l'artillerie de l'attaque, et par la direction du sillon des premiers obus ennemis qui arrivent sur le sol voisin de ses propres pièces, elle détermine la direction de la batterie assaillante. Grâce à l'organisation préalable de son tir (repères, cartes dites planchettes de tir relatives à chaque batterie) la défense repère l'emplacement probable de son objectif et trouve sur la planchette les éléments de son tir (éléments angulaires et portée). Va-t-elle aussitôt utiliser ces éléments et tirer à l'aveuglette? Non, elle ne verrait pas tomber les coups et ne saurait sur cet objectif invisible, *régler* son tir, c'est-à-dire grouper convenablement le tir de ses quatre pièces. Elle exécutera ce réglage, le groupement de ces coups, sur un autre objectif, visible celui-là; mais pour ne pas perdre inutilement un seul projectile, elle choisira un point du terrain occupé par les

troupes de l'attaque, un point où elle puisse gêner l'assaillant. Les éléments de ce tir seront naturellement différents de ceux qui conviennent au véritable objectif. Mais lorsqu'elle aura réussi à bien grouper ses coups sur ce *but auxiliaire* qu'elle voit, elle pourra, en modifiant les éléments du tir de la même manière pour toutes ses pièces, *transporter le tir*, c'est-à-dire transporter le faisceau des trajectoires de cette position auxiliaire, dans la position qui convient pour que le faisceau passe par le but réel. Cette opération réglementaire se nomme le *transport du tir*. L'opération faite, les coups théoriquement doivent arriver au but invisible avec le groupement désiré; mais y arriveront-ils réellement? Pour le savoir il faut qu'un observateur, relié à la batterie, puisse, lui, voir le but réel. Souvent ce sera impossible à un observateur terrestre, même éloigné de la batterie, même placé latéralement à la direction du tir : et il faudra de toute nécessité recourir au ballon pour vérifier que le groupement encadre le but, c'est-à-dire pour *contrôler le tir*. Que verra cet observateur en ballon? Les yeux fixés sur l'objectif de la batterie pour le compte de laquelle il opère, il donne un signal pour faire ouvrir le feu. La batterie tire par salves de deux pièces à cinq secondes d'intervalle : elle lance donc sur l'objectif deux coups simultanés, puis deux autres coups simultanés. Les deux premiers coups sont tirés avec une hausse supérieure de 200 mètres, par exemple, à la distance, estimée du but, les deux autres avec une hausse inférieure de 200 mètres à cette distance. Si le tir est bon, l'observateur apercevra l'objectif encadré par les deux nuages de fumée et de poussière, que les quatre projectiles ont produits aux deux doubles points de chute. Il jugera de la proportion entre la distance qui sépare du point de chute long le but, et la distance qui sépare du but le point de chute court. Le commandant de la batterie, averti, sait comment le but est encadré entre ses deux hausses : il en déduit la distance exacte de ce but qu'il ne voyait pas; il peut continuer en toute confiance son tir, sûr d'atteindre cet objectif invisible, tant que les conditions atmosphériques n'auront pas assez changé pour modifier la trajectoire et le point d'éclatement des fusées. Mais l'observation en ballon est difficile et périlleuse[1]; elle doit être faite

1. Dans toutes les armées européennes on se préoccupe de doter certaines

très vite. On conçoit donc que son succès est fondé sur la certitude pour l'observateur de reconnaître rapidement les points de chute. Or l'objectif en cause n'est pas pris à partie par la seule batterie considérée; il s'en faut, et pour permettre le contrôle successif de chaque batterie prise isolément on ne peut pas arrêter le tir sur toute la ligne de la défense : toutes les batteries, qui ont de l'action sur cet objectif (de face, d'écharpe ou d'enfilade), doivent au contraire avoir la liberté d'en profiter. C'est pourquoi il est nécessaire et réglementaire de faire le tir par salve de 2 coups à intervalle court et fixe, car deux coups tirés en même temps avec la même hausse de deux pièces d'une même batterie arrivent à peu près simultanément et à peu près au même point; puis à un court intervalle de temps, deux autres coups semblables leur succèdent. Cet ensemble se reconnaît aisément au milieu des autres points de chute, ce qui n'aurait pas lieu s'il n'y avait que des coups isolés, que fatalement l'on confondrait avec ceux venant d'autres points de la ligne de feu.

D'où le principe qu'une batterie tirant — avec les grosses pièces actuelles à chargement lent — sur but invisible, et contrôlée par le ballon, doit avoir au moins quatre pièces, et cela est aussi vrai pour les pièces sous cuirasse que pour les pièces à l'air libre.

Mais si les pièces de gros calibre sous cuirasse pouvaient être à tir rapide ou seulement très accéléré (4 à 6 coups par minute), il serait évidemment possible de tirer, avec deux pièces seulement, deux salves *successives* sans exiger un trop long stationnement du ballon.

Nous concluons donc que les pièces cuirassées de la défense doivent être groupées par quatre, en juxtaposant et en mettant sous un même commandement deux tourelles à deux pièces ou quatre tourelles à une pièce, si les pièces ne sont pas à tir rapide. Dans le cas contraire, on peut admettre une batterie cuirassée à deux pièces seulement, mais alors, pour ne pas exposer les deux pièces à la fois, il faut deux tourelles à une pièce chacune, ces deux tourelles étant placées dans un même commandement et pouvant tirer sur le même objectif.

pièces d'affûts leur permettant de tirer sous de grands angles avec des trajectoires tendues pour atteindre les ballons.

*
* *

Il nous reste à dire comment nous concevons un ensemble d'organes d'action lointaine (batteries cuirassées) et de lutte rapprochée (tranchées, mitrailleuses, ouvrages d'infanterie, abris), ensemble qui formerait, sur certains points principaux de la ligne de défense d'une forteresse, un groupement rationnel, analogue à la « feste » allemande.

Supposons, pour la facilité des explications, un plateau allongé affectant la forme d'un « haricot » (expression usitée par les topographes) et dont la crête couperait par l'axe ce « haricot ». La pente du plateau qui regarde l'ennemi est vue dans toutes ses parties. La pente qui regarde la place est masquée aux vues de l'ennemi par la crête; l'ennemi ne peut observer ce qui s'y passe, non plus que les points de chute de ses projectiles, autrement qu'avec l'aide du ballon. C'est là pour un plateau une forme un peu théorique; cependant il ne manque pas, autour des places, de terrains se rapprochant de cette forme.

Une *feste* allemande établie sur un pareil plateau doit présenter à peu près l'organisation suivante. Tout autour, sur la ligne de changement de pente, dite crête militaire, qui permet de battre convenablement les abords, règne une tranchée continue, à fort profil, précédée d'un large réseau de fil de fer. Cette tranchée encercle une grande surface — 40 à 60 hectares quelquefois [1] : de distance en distance, aux brisures du tracé, des emplacements bétonnés permettent d'installer des canons à tir rapide sous coupole transportable (type Schumann). En arrière de la tranchée et assez près d'elle, un certain nombre d'abris, enfoncés dans le sol et bétonnés (unterstände), constituent des sortes de corps de garde pour abriter les défenseurs destinés à garnir la tranchée dès la première alerte que donnent les sentinelles. De la sorte, ces défenseurs ne s'exposent pas inutilement au tir à schrappnells dirigé sur la tranchée. Les sentinelles peuvent être abritées contre ce tir et contre les

1. Comme point de comparaison : La surface de la ville de Toul, intra muros, est de 50 hectares.

balles de fusil par des guérites en tôle d'acier, montées sur un petit massif de béton et d'où on peut communiquer soit à la voix, soit par tuyau acoustique, soit par téléphone avec les abris de combat précités. Sur le sommet du plateau, doit exister un ouvrage fermé, bien conditionné, analogue sans doute à nos forts transformés, avec fossé-obstacle flanqué, mitrailleuses ou canons à tir rapide sous cuirasses, caserne à l'épreuve, etc. Cet ouvrage forme le réduit. Voilà pour les organes de la lutte rapprochée.

Les organes de l'action lointaine se composent de batteries cuirassées de deux espèces. Les premières, qui peuvent être au nombre de deux, sont accolées probablement au réduit de part et d'autres et placées en crête ou peu s'en faut. Elles sont sans doute armées de pièces longues de calibre moyen [1] sous coupoles, à tir accéléré sinon à tir rapide : elles doivent avoir pour objet de tirer à grande portée sur les premières installations de l'assiégeant, puis sur ses travaux d'approche ; enfin elles coopèrent à la lutte rapprochée en tirant sur les troupes d'assaut, à vues directes, si leur feu n'a pas été éteint auparavant par l'artillerie adverse. Aussi pour remplir leur rôle jusqu'au bout, il semble que ces pièces devraient être sous coupole à éclipse, puisqu'elles ne seraient pas défilées dans la situation où nous les supposons. Les autres batteries cuirassées sont certainement du modèle déjà courant, à 4 ou 6 coupoles contenant seulement un canon chacune (type Schumann peut-être perfectionné), canon de gros calibre court, c'est-à-dire à tir plongeant. Ces batteries sont défilées en arrière de la crête, et, sans doute, à une distance latérale des autres organes de la *feste*, telle que les coups destinés à ces derniers, dans un tir réglé, ne les atteignent pas. Cette condition est à remplir rigoureusement ; c'est une affaire de calcul simple en prenant pour base l'écart probable en direction (ou en portée si un tir d'écharpe est à craindre) de la pièce la plus puissante tirant des emplacements les plus favorables à l'assiégeant. Des magasins sous roc ou bétonnés, des observatoires cuirassés, des casernes à l'épreuve doivent compléter la *feste*. Chacune d'elles possède probablement une garnison permanente.

1. Les pièces longues tirent à forte charge ; leur trajectoire tendue ne s'accommode pas d'un grand défilement derrière une crête.

Tel qu'il est (approximativement défini), cet ensemble, nous l'avons dit, réalise avec l'aide du cuirassement et du béton, ainsi que pour le défilement pour l'artillerie de l'action lointaine, l'idée du « Pionnier ». L'idée a pu être mise en application à Metz sur des emplacements neufs, dénués de toute organisation antérieure, puisque les Allemands ont reporté la ligne de leurs nouveaux ouvrages très au delà de l'ancienne [1].

Pouvons-nous adopter ce système, nous qui ne donnons pas de nouvelle extension à nos places et qui nous contentons de les renforcer conformément au programme arrêté il y a sept ans par la haute commission des places fortes? Évidemment pas d'un seul coup. Notre organisation actuelle s'est logiquement développée et il est telle de nos dispositions — notamment pour le flanquement des intervalles — que n'égale aucune organisation étrangère [2]. Mais il n'est pas impossible d'arriver progressivement à la solution, et il nous semble que la force de nos lignes de défense n'aurait qu'à y gagner. Il existe d'ailleurs déjà, autour de certaines de nos places, des embryons d'organisations d'ensemble qui, à peu de frais, prendraient la consistance d'une *feste*.

Bien entendu les nouvelles batteries cuirassées, assurées d'une plus grande durée sous le feu de l'ennemi, remplaceraient un certain nombre de batteries actuelles, parmi les plus exposées, et rendraient leur armement disponible.

En outre, qui pourrait affirmer qu'un jour ou l'autre nous ne soyons pas conduits à occuper une position extérieure à l'une de nos places? Les progrès continus de l'artillerie en portée peuvent nous y contraindre. Alors on ferait du neuf..., et peut-être il y aurait mieux à faire que la *feste*.

1. Il ne serait pas étonnant que les Allemands, en construisant de nouveaux ouvrages sur la rive droite de la Moselle, beaucoup moins menacée, n'y missent pas de cuirassements, tandis que leur emploi sur la rive gauche était indiqué. Il ne serait pas étonnant, non plus, que, nonobstant l'autonomie complète et la puissance des feste, ils construisissent quelques points d'appui dans les vastes intervalles existant entre elles.

2. Cette disposition est due au général Laurent, aujourd'hui président du Comité technique du génie, qui la préconisa comme chef de bataillon en 1888.

***

Supposons le même plateau théorique. Nous conservons la tranchée-enveloppe avec son réseau de fils de fer, ses emplacements pour coupoles transportables ou, à défaut, pour mitrailleuses portatives, ses abris de combat, etc. Nous établissons aussi, en arrière de la crête, les batteries de gros calibre court cuirassées pour l'action lointaine. Jusque-là pas de différence. Mais les batteries de canon long de moyen calibre à vue directe, nous les remplacerions par des coupoles à éclipse pour 2 canons de 75 millimètres (tirant le projectile de campagne), placées sur la crête, puisque l'éclipse les protège presque complètement; ces coupoles tirant sur des objectifs visibles n'ont pas besoin d'être réunies en batteries[1]. Nous joindrions chacune d'elles, dans un même massif bétonné, à l'observatoire d'une des batteries cuirassées placées en arrière. Il pourrait y avoir ainsi, sur la crête, deux ou trois de ces massifs bétonnés; l'un d'eux contiendrait l'observatoire spécial du commandant supérieur. Autre changement : le réduit, au lieu d'être placé en crête, serait en arrière et à une distance de la crête telle que de son parapet on ait encore, à contrepente au besoin, un champ de tir de 150 à 200 mètres, encombré de fils de fer, ce qui compenserait le peu de longueur du champ de tir par la difficulté de s'y mouvoir sous le feu des mitrailleuses et des défenseurs; ceux-ci n'auraient pas eu grand'chose à craindre d'un tir à schrappnells impossible à régler pendant la préparation de l'assaut, puisque le réduit ne serait pas observable autrement qu'en ballon et que le ballon ne contrôlerait pas un pareil tir. Ce réduit n'offrirait d'ailleurs pas d'autre particularité au regard de nos forts transformés. En raison de son défilement, on pourrait à la rigueur y faire l'économie des coupoles à mitrailleuses et utiliser des mitrailleuses portatives, qui sortiraient au moment critique. Comme les forts, ce réduit pourrait recevoir des organes spéciaux pour flanquer les intervalles qui séparent cet ensemble, soit des autres ensembles pareils, soit

1. Cela résulte avec évidence de la discussion précédente relative aux batteries cuirassées.

des forts actuels de la ligne de défense; ces organes sont des casemates bétonnées, défilées des coups dangereux par le massif du réduit et armées de 2 canons de 75 sur pivot. Ces casemates peuvent d'ailleurs être construites en dehors du réduit vers les extrémités du plateau.

A la rigueur, on pourrait encore en faire l'économie, grâce à la présence des coupoles de 75 de la crête. Mais pour le flanquement des intervalles qui est un service rendu aux organisations voisines (service si important. Port Arthur...), il vaut mieux un organe spécial que les péripéties de la lutte propre de l'ouvrage ne distraient pas de son rôle spécial. Enfin, pour augmenter la puissance de résistance du réduit et l'action de sa garnison sur son court champ de tir, nous voudrions une petite batterie de 2 mortiers (à poudre ou mécaniques), en arrière et en dehors du réduit, à l'air libre, défilés par l'ouvrage et tirant sur les glacis, par-dessus l'ouvrage et jusque sur la crête, des grenades à mélinite[1]. Dans le vaste espace occupé par tout l'ensemble, chacune des organisations de détail aurait son propre réseau de fil de fer. Les communications intérieures sur le plateau seraient soit souterraines, soit en profondes tranchées couvertes de distance en distance contre les schrappnels et les éclats (sapes japonaises à Port-Arthur avec toitures de distance en distance, comme au XVIIIe siècle). Un système de communications téléphoniques complèterait l'organisation.

***

En résumé, la fortification moderne se cuirasse de plus en plus. Nous avons fait en France jusqu'à présent un usage modeste des cuirassements en raison de la conception générale qui a présidé à l'organisation de nos forteresses, en raison aussi des dépenses que pouvait entraîner l'emploi systématique des tourelles. Mais aujourd'hui les conditions de la guerre de siège ont changé. Il semble qu'il est temps d'entrer dans

1. M. le général Laurent avait proposé en 1888 des mortiers mécaniques placés sur le glacis même au fond de puits aménagés à cet effet; aucune suite n'a encore été donnée à cette idée.

une voie nouvelle si nous voulons rester à hauteur des progrès de l'artillerie et nous mettre en mesure de parer à ses progrès à venir

La nouveauté n'implique pas pour la fortification un changement radical, une sorte de substitution brusque et totale, comme pour l'armement. Lorsque de nouveaux fusils sont donnés à l'infanterie, les anciens disparaissent et vont armer des peuplades qui s'en servent ensuite contre nous, témoins les chassepots des Marocains. Mais, pour ce qui est de la fortification, on ne saurait la déplacer; le travail fait est acquis; il ne s'agit que de le perfectionner, et toute solution proposée pour une organisation neuve peut être envisagée comme le but auquel doivent tendre les perfectionnements des organisations existantes.

L. PIARRON DE MONDESIR
Lieutenant-colonel du Génie, breveté.

L'ALCOOL-MOTEUR

La crise aiguë dont souffre en ce moment la viticulture française vient de remettre à l'ordre du jour la question de l'alcool moteur. C'est à un véritable duel entre l'alcool et l'essence que nous allons assister. Le développement de la locomotion automobile a changé toute la question. Si les réchauds et les lampes n'ont pu constituer un débouché suffisant à l'alcool industriel, le moteur à explosion, malgré sa petite taille, prétend lui en ouvrir un grand. Il y a en France, à l'heure actuelle, 40 000 voitures automobiles, qui brûlent par an environ 2 000 000 d'hectolitres d'essence. Pourquoi ne brûleraient-elles pas 2 000 000 d'hectolitres d'alcool? Pourquoi rester tributaires de l'étranger, si nous pouvons remplacer les essences russes ou américaines par un produit national? M. de Dion disait à la Chambre le 7 juin dernier :

Actuellement, avec les usines existantes et les moyens de production dont elles disposent, on ne peut fabriquer que 1 800 000 hectolitres d'alcool, et nous, rien qu'avec les automobiles, nous pouvons en brûler 2 millions d'hectolitres. Vous voyez donc que déjà nous dépassons de 200 000 hectolitres la production nationale. De plus vous pouvez supposer que, le jour où l'alcool sera répandu par toute la France d'une façon plus pratique, les 500 000 hectolitres employés pour le chauffage et l'éclairage seront insuffisants; il en faudra le double. Ce jour-là, nous dépenserons 3 millions d'hectolitres; il faudra augmenter les usines du Nord pour produire en plus 1 200 000 hectolitres, que le Nord n'est pas capable de fournir à l'heure actuelle. De ce chef, le Nord n'aura plus besoin ni du vinage,

ni du sucrage des vins du Midi comme débouchés, puisque tout l'alcool qu'on pourra produire sera employé par ailleurs. Une diminution dans la fabrication du sucre sera sans inconvénient; au lieu de faire du sucre avec les mélasses, on fera de l'alcool. Il sera possible d'empêcher d'une façon absolue, et sans nuire au Nord, le sucrage des vins.

L'alcool n'est donc plus l'humble inemployé qui allait partout offrir ses services et à qui l'on répondait invariablement : « La place est prise ». Il n'a désormais plus besoin de chercher, on vient à lui. Il a une mission à remplir : sauver la viticulture française du Midi sans ruiner l'industrie sucrière du Nord. L'essence est une vieille reine qui commence à faire payer cher sa royauté et peut-être l'époque est-elle proche où elle disparaîtra. La quantité de pétrole qu'on est obligé de distiller pour subvenir aux besoins d'essence est énorme; d'ici peu l'huile de pétrole, produite en grande quantité par la fabrication de l'essence, deviendra un produit sans valeur. L'essence supportera dès lors, à elle seule, la totalité des frais d'extraction et de distillation des naphtes bruts. Le prix de l'essence montera automatiquement de plus en plus. Il y a déjà des tendances à la hausse de l'essence et les pétroliers nous préviennent que ce mouvement va s'accentuer[1].

C'est au ministère de M. Jean Dupuy que l'on doit les premiers concours et expositions destinés à encourager la construction d'appareils utilisant l'alcool comme force motrice. L'initiative privée réalisa ensuite deux épreuves : Paris-Rouen en 1900 et Paris-Roubaix en 1901. En 1902 M. J. Dupuy, au lendemain du tragique *Paris-Berlin* et malgré les paroles prononcées contre les épreuves de vitesse par Waldeck-Rousseau, organisa encore la course appelée circuit du Nord, à laquelle prirent part des voitures à alcool. Les résultats furent concluants, malgré les intempéries. Nous vîmes ensuite dans *Paris-Vienne* des voitures à alcool réaliser la vitesse de 90 kilomètres à l'heure. En 1902 et en 1903, deux Congrès furent organisés par l'*Automobile-Club* pour étudier les applications de l'alcool industriel. Les résultats des travaux furent tout à l'avantage de l'alcool et l'on se sépara en augurant favorablement de son avenir.

Cependant, malgré tous ces essais probants, on n'a encore jamais vu de voiture particulière brûlant de l'alcool. Depuis 1903, la question a semblé ne plus intéresser personne et il a

1. Discours du marquis de Dion à la Chambre (séance du 7 juin 1907).

fallu des événements graves pour que l'on osât la reprendre à nouveau. Qu'a donc l'alcool contre lui? A-t-il à lutter contre l'apathie incurable dont on souffre si souvent en France? Ou quelque infirmité l'empêche-t-elle à tout jamais de rendre les services qu'on attend de lui? Écoutons la parole spirituelle de M. Baudry de Saunier :

Tout reste à créer pour que l'alcool devienne aussi pratique que l'essence. De la bataille financière, économique et même politique qui se livre autour de l'alcool, je ne puis dire un seul mot, car il faudrait savoir se dépêtrer du jeu des primes, des revendications de la vigne, des doléances de la betterave, du fonctionnement de la caisse d'assurance et de la morgue des bouilleurs de cru. Soyons plus modestes, n'expliquons pas l'inexplicable et considérons, au point de vue pratique seul, le nouvel aliment que nous allons offrir à nos moteurs. Versons-le dans le réservoir. Essayons de mettre en route : pas plus d'explosions que dans un moulin à café! Il faut que le moteur soit chaud pour qu'il s'accommode de l'alcool. Il faut tout d'abord partir à l'essence.

En route! Mais quelle odeur! C'est la benzine de houille qui brûle, la benzine mêlée à l'alcool pour le carburer. L'odeur âcre, l'odeur si désagréable des autobus parisiens escorte indéfiniment notre voyage. Arrêtons-nous. Visitons notre moteur. Les soupapes sont rouges, les sièges et la chambre d'explosion sont rouges. Quelques heures de ce régime encore, et le moteur sera paralysé. Sorel, un des chimistes qui ont le mieux étudié la question, explique que la faute en est au méthylène dont la Régie empeste notre alcool pour que nous ne le buvions pas.

Pourquoi cette défaveur générale? Est-ce la mode qui est coupable? La mode régente tout, sauf les porte-monnaie. Si les chauffeurs avaient trouvé économique et pratique de brûler l'alcool, ils auraient maintenu leurs essais, et depuis longtemps on trouverait chez les épiciers autant de bidons d'alcool que de bidons d'essence.

D'autre part, on lit dans la *Locomotion automobile* : « Nous n'admettons pas que le triomphe de l'alcool s'opère à nos dépens; nous voulons avant tout un combustible économique; nous voulons voir, non monter, mais descendre le prix du pain de nos automobiles. » De cette enquête faite chez deux notabilités du monde automobile, nous pouvons tirer deux conclusions; d'abord l'alcool a causé des méfaits dans les moteurs; deuxièmement il y a des difficultés économiques et politiques,

qui empêchent la généralisation de son emploi. Nous allons donc juger la cause, au triple point de vue technique, économique et législatif.

*
* *

Brûle-t-on dès maintenant de l'alcool dans les moteurs? Nous pouvons répondre : oui. Indépendamment de l'Allemagne qui utilise depuis longtemps l'alcool dans les moteurs fixes, nous avons actuellement à Paris des voitures automobiles qui assurent un service quotidien, régulier, et consomment de l'alcool absolument comme si c'était de l'essence, sans plus d'ennuis. Ce sont les autobus de la *Compagnie générale*. Depuis la création des services automobiles, ils ont couvert la distance de 5 milliers de kilomètres dans Paris. Au dernier concours de véhicules industriels, on vit trois fiacres couvrir 4 000 kilomètres, toujours à l'alcool. L'alcool employé est dénaturé, tel que le livre au commerce la Régie, et carburé à l'aide de 50 p. 100 de benzol. Nous devons donc conclure immédiatement que l'alcool carburé est utilisable dans les moteurs.

Mais qu'est-ce que la carburation de l'alcool, et pourquoi carbure-t-on l'alcool? La première fois que l'on voulut brûler de l'alcool dans un moteur à explosion, le moteur froid ne voulait pas partir aux jours où la température était trop basse; lorsqu'il avait fonctionné pendant quelque temps, on constatait la présence du noir de fumée sur le siège des soupapes d'échappement, qui s'encrassait et même était attaqué. La carburation se faisait mal. Autrement dit : le mélange d'air et de vapeur d'alcool, qui au deuxième temps fait explosion dans le cylindre, brûlait imparfaitement, entraînant des réactions secondaires qui étaient nuisibles à tout point de vue. A quoi était dû ce phénomène?

L'alcool est peu volatil aux températures un peu basses; il a par contre une chaleur de vaporisation énorme[1]. Aussi lorsqu'on faisait tourner le moteur à la main pour le mettre en marche,

1. L'alcool absorbe en se vaporisant 288 calories. La calorie est l'unité de quantité de chaleur comme le gramme est l'unité de poids. On mesure les quantités de chaleur en calories.

l'alcool, en se vaporisant à chaque temps d'aspiration, se refroidissait et finissait par ne plus se vaporiser sensiblement. Le mélange de gaz admis dans le cylindre contenait de l'alcool vaporisé et de l'alcool aspiré sous forme de gouttelettes. L'explosion se faisait ou ne se faisait pas et, dans le premier cas, les gouttelettes, au lieu d'être brûlées complètement, s'oxydaient mal, donnant une mauvaise carburation. Il fallait obvier à cet inconvénient en incorporant à l'alcool un corps qui y fût soluble à toutes les températures et qui fût plus volatil, sans l'être trop, de manière que le mélange eût des vapeurs à peu près homogènes; il fallait aussi que ce corps eût une chaleur de vaporisation plus faible.

Une autre considération intervint. Le pouvoir calorifique de l'alcool est beaucoup plus faible que celui de l'essence, et comme la puissance développée par un moteur dépend du nombre de calories fournies, il sembla nécessaire d'ajouter à l'alcool dénaturé un corps ayant un pouvoir calorifique supérieur.

L'alcool dénaturé est un liquide qui a pour poids spécifique à 15° 0,885. Il marque 90° centésimaux, bien qu'on puisse employer un mélange d'alcool à 95° et de méthylène à 90°. Le corps est parfaitement combustible, sans résidu ; mais comme ses principaux constituants, alcool éthylique, alcool méthylique et acétone, sont oxygénés, la quantité de chaleur disponible dans 1 kilogramme de ce mélange est affaiblie par la présence de l'oxygène soit dans les molécules chimiques de combustible, soit à l'état d'eau. Le calcul montre que 1 kilogramme d'alcool dénaturé a un pouvoir calorifique de 5 521 calories, ceci pour un alcool contenant 100 volumes d'alcool éthylique pur à 90° et 10 volumes d'alcool méthylique pur à 90°. Pour un échantillon de composition courante, M. Sorel a donné une valeur plus grande, — 5 906 calories, — alors que l'alcool éthylique donne 6 195 : un litre d'alcool dénaturé fournit d'ordinaire 4931 calories. Les carbures minéraux, comme les essences légères de pétrole, développent au litre 8 090 calories. L'alcool dénaturé se trouve donc en état d'infériorité et malgré qu'en théorie il exige moins d'air que l'essence pour être brûlé complètement, — d'où une moins grande quantité de calories perdues par entraînement dans les gaz d'échappement, — la balance est encore en faveur de

l'essence[1]. Or, en automobilisme, il faut employer des produits peu encombrants et pas chers : l'alcool emmagasinant deux fois moins de calories à l'état potentiel, on devrait consommer deux fois plus d'alcool que d'essence.

Il fallait, pour cette deuxième raison, mélanger l'alcool dénaturé à un autre corps. D'où l'alcool carburé, c'est-à-dire mélangé à un produit possédant les propriétés suivantes : pouvoir calorifique assez grand, volatilité plus grande, chaleur de vaporisation plus faible, solubilité complète à toutes les températures que l'on rencontre pratiquement. Jusqu'ici, c'est le benzol qui a le mieux réalisé toutes ces conditions. Les études de M. Sorel ont montré qu'il était supérieur à tous les autres produits ou combinaisons de produits. Les Russes ont employé le triple mélange d'alcool ordinaire, d'alcool amylique et de pétrole; mais ce mélange de produits peu volatils ne peut donner une bonne vaporisation. Quant à l'incorporation au benzol de pétroles légers, elle est inutile depuis que le prix du benzol a été abaissé.

On s'en tient donc au benzol, que l'on ajoute à l'alcool dans la proportion de 50 p. 100. On a l'avantage de n'employer que deux corps différents au lieu d'un mélange compliqué et peu homogène, et l'on a un produit absolument national, car le benzol nous est abondamment fourni par la distillation de la houille dans les fours à coke[2]. La puissance obtenue dans les moteurs avec cet alcool carburé est supérieure à celle qu'on obtient avec l'essence, en particulier aux vitesses normales de fonctionnement, aux environs de 1000 tours. Ajoutons même que, le nombre de calories fournies étant, malgré la présence du benzol, inférieur à celui que fournirait l'essence, l'utilisation de ces calories est meilleure puisque la puissance obtenue est plus grande.

D'où vient alors, devant ces avantages marquées, que l'alcool carburé ait tant d'ennemis? La vraie raison, c'est que partout

1. En réalité M. Sorel a montré que l'alcool exigeait pour sa parfaite combustion dans les moteurs de 1,3 à 1,7 la quantité d'air qui est nécessaire théoriquement.

2. On a songé aussi à utiliser le benzène, mais le mélange obtenu est moins homogène parce que la solubilité réciproque de l'alcool à 90° et du benzène n'est pas absolue. L'étude de la question des carburants n'est d'ailleurs pas très avancée encore.

ailleurs qu'à Paris, il vaut plus cher que l'essence ; mais il y a d'autres griefs que ne manquent jamais d'énumérer ses adversaires. Et l'une des charges les plus lourdes, qui pèsent sur sa réputation, est l'attaque des métaux.

L'accusation est grave, c'est une question de vie ou de mort ; l'accusé, je veux dire l'alcool, n'aura la vie sauve que si son innocence absolue est démontrée. Or il y a eu crime. Des moteurs ont été attaqués, des cylindres ont été rouillés, des soupapes se sont encrassées et sont restées collées définitivement sur leur siège. Cherchons à dégager les responsabilités.

La chimie a depuis longtemps prouvé que l'alcool éthylique pur n'avait aucune action sur les métaux employés dans l'industrie automobile, à l'exception du seul aluminium, auquel l'alcool cède de l'oxygène pour former de l'alumine. Il suffirait donc d'éviter l'emploi de l'aluminium dans les carburateurs, pour supprimer toute chance d'oxydation par l'alcool, si les métaux employés n'étaient jamais en contact qu'avec l'alcool éthylique pur. Malheureusement les surfaces métalliques sont en contact : 1° avec l'air ; 2° avec l'eau ; 3° avec les dénaturants de l'alcool de régie ; 4° avec les carburants souvent ajoutés à l'alcool ; 5° avec les produits de la combustion.

Tandis que l'essence est un lubrifiant qui garantit les métaux contre l'action oxydante de l'air et de l'eau, l'alcool est un dissolvant des matières grasses : au lieu de préserver le métal de l'oxydation, il le rend apte à toute combinaison avec les oxydants qui vont se présenter. L'expérience montre cependant que le métal n'a guère à souffrir de l'oxygène de l'air ou de l'eau, parce qu'il est facile de soustraire à un contact prolongé de l'air et de l'eau les surfaces nettoyées par l'alcool : rien n'est plus simple que de lubrifier de temps à autre ces surfaces avec un peu d'huile ou d'essence. Mais l'alcool de régie contient, en plus de l'alcool éthylique et dans la proportion de 10 p. 100, un dénaturant dont la composition est la suivante :

Alcool méthylique hydraté	72,5 p. 100
Acétone	25 —
Impuretés pyrogénées.	2,5 —
Benzine type régie.	0,500 litre

A température ordinaire, l'alcool méthylique et l'acétone

n'ont aucune influence sur les métaux des séries du cuivre (cuivre, plomb) et du fer (fer, nickel, zinc, chrome). Mais les impuretés ont certainement une action due à la présence de l'acide pyroligneux (acide acétique brut, tel qu'il résulte de la distillation du bois). Heureusement cet acide existe en très faible quantité et il est rendu presque inoffensif par suite de sa combinaison avec l'alcool pour former un éther. Comme il est impossible d'affirmer que l'éthérification est complète, les quelques millièmes d'acide pyroligneux non saturés sont toujours à craindre; aussi doit-on demander une diminution de la proportion de dénaturant.

Les carburants, qui sont généralement mélangés à l'alcool, peuvent aussi avoir une action sur le métal lorsqu'ils ne sont pas purs. De tous ces carburants, le benzol, qui, comme nous l'avons vu, a jusqu'ici obtenu le plus de succès, n'attaque pas les métaux, mais il peut contenir du sulfure de carbone et des produits sulfurés. On sait que le sulfure de carbone est un dissolvant puissant, qui contribue encore à préparer les surfaces métalliques à l'oxydation. A chaud il peut même sulfurer le zinc, le cuivre, puis le fer. Par bonheur, l'industrie peut facilement nous donner du benzol ne renfermant que des quantités infimes de sulfure de carbone. Seulement, dans le traitement des huiles légères du goudron de houille (d'où l'on extrait le benzol), l'acide sulfurique, se combinant aux carbures de la série aromatique, peut donner des produits sulfurés et, en particulier, de l'acide benzène-sulfurique. Cet acide attaque les métaux même à froid. Malgré tout, la présence de ces produits sulfurés ne doit pas être considérée comme un obstacle sérieux à l'utilisation de l'alcool; mais il est bon de signaler l'influence que peuvent avoir ces impuretés, afin d'attirer l'attention des distillateurs de goudron.

Restent les produits de la combustion de l'alcool et des diverses substances qui l'accompagnent. Théoriquement l'alcool brûle en donnant de l'acide carbonique et de la vapeur d'eau. Mais cette combinaison ne se fait complètement que si les conditions de la réaction sont remplies, c'est-à-dire, si l'alcool se trouve entièrement mélangé à sept fois son poids d'air et si la température est voisine de 1 500° centigrades. Pratiquement, il n'en est pas ainsi, et, puisque l'alcool de régie contient beau-

coup d'impuretés, il ne faut pas s'étonner des réactions secondaires qui donnent naissance à des produits nombreux, parmi lesquels certains peuvent être un danger pour nos cylindres et nos soupapes : l'acide acétique, l'aldéhyde formique, le trioxyméthylène et, parfois, l'acide sulfureux. Ce dernier provient de la combustion du soufre contenu dans l'acide benzène-sulfonique des benzines du Nord; certains soins dans la distillation du goudron arriveraient à l'élimination presque totale des produits sulfonés. L'aldéhyde formique, dû au dénaturant, ne se forme qu'au-dessous de 450° et encore les proportions n'en sont notables que vers 300°. On observe la présence de trioxyméthylène dans les gaz d'échappement, à la température du rouge vif (6 à 700°) et, dans de faibles proportions, le trioxyméthylène se forme au contact des parois chaudes du tuyau d'échappement. Le produit dangereux est l'acide acétique qui atteint 14 à 15 p. 100 du poids d'alcool, lorsque la combustion incomplète a lieu vers 400°.

En définitive, les produits dangereux pour les métaux ne se forment qu'à une température relativement basse; c'est seulement au moment de la mise en marche qu'ils sont à craindre, c'est-à-dire pendant un temps très court. Ce contact rapide des surfaces métalliques avec des vapeurs très diluées d'acide acétique et de quelques éthers et aldéhydes, est-il véritablement un danger sérieux pour le moteur à alcool?

Jusqu'ici les expériences n'ont pas encore permis de l'affirmer. A la suite de très minutieux travaux de laboratoire, MM. Sorel, G. Chauveau et Boulanger ont même montré que les reproches formulés contre l'alcool carburé ou non n'étaient pas fondés.

On ne peut donc incriminer l'alcool; il sort indemne de la grave accusation portée contre lui. Mais alors pourquoi l'a-t-on accusé? et si l'alcool n'est pas coupable, où est le coupable? Ne cherchons pas longtemps : d'où viennent actuellement presque tous les ennuis des pauvres chauffeurs? d'où vient presque toujours, que ce soit avec l'essence ou avec un carburant quelconque, la hideuse panne, démoralisante, maudite? Cherchez au carburateur. Le carburateur vous oblige à vous arrêter à n'importe quelle heure du jour ou de la nuit, sur n'importe quelle route, dans n'importe quel pays sauvage ou

civilisé; il est d'humeur à refuser de consommer l'alcool ou à le digérer tellement mal que tout l'organisme du moteur détraqué demandera le repos fatal au bord du fossé. C'est le carburateur qui, sournois, a laissé accuser l'alcool, c'est lui le grand coupable, l'éternel coupable. A-t-il mal effectué la vaporisation de l'alcool, celui-ci se dépose en gouttelettes sur la soupape surchauffée, s'y décompose brusquement, donnant des carbures d'autant plus riches en carbone que la température sera plus élevée et le temps de contact plus prolongé : Sorel n'hésitait pas à émettre l'hypothèse d'une formation possible de coke. On conçoit alors les soupapes collées sur leurs sièges, à force d'encrassement, se rongeant, se recouvrant d'une couche de rouille. Il y a de l'acide acétique dans les gaz d'échappement, nous venons de le voir; et cet acide acétique, après l'arrêt et le refroidissement du moteur, peut laisser condenser un liquide acide qui attaquera et fera rouiller le métal. Mais pourquoi ne pas prendre avec l'alcool une précaution élémentaire, que l'on recommande depuis fort longtemps, même lorsqu'on marche à l'essence : celle de graisser le cylindre à l'arrêt et de le faire tourner quelques tours pour empêcher le contact direct du métal et de l'eau condensée?

D'ailleurs cet acide acétique est en quantité très variable suivant la manière dont est construit le moteur et la manière dont il est mené. Les deux concours de moteurs à alcool de 1901 et 1902 l'ont amplement prouvé, surtout celui de 1902. En 1901 on constata de fortes proportions d'acide acétique, avec de l'aldéhyde formique et du trioxyméthylène. En 1902, l'aldéhyde formique était devenu rare; l'acide acétique restait un produit constant, mais la proportion variait dans des limites très grandes. Or l'alcool employé par tous les constructeurs était l'alcool carburé à 50 p. 100 avec du benzol. Les différences dans les résultats ne pouvaient être attribuées qu'à la construction des moteurs, en supposant qu'ils fussent tous également bien conduits, car il s'agissait là de moteurs fixes.

Le concours de 1902 prouve donc, chose importante, que l'alcool dénaturé ne détériore que les moteurs mal construits. Nous devons ajouter que les soupapes collées sur leurs sièges et attaquées furent l'exception. On vit des soupapes d'admission rester propres sur leur surface extérieure, d'autres se salir légè-

rement, mais par une couche impondérable et sèche ; sur d'autres, il y avait un dépôt de noir de fumée, qui semblait sec, mais qui, recueilli et chauffé dans un tube à essai, laissait distiller des carbures liquides ; dans quelques appareils, on trouva des produits goudronneux et même, dans un cas, un centimètre cube au moins de produits liquides. Mais le plus souvent le siège était parfaitement net. Et l'on ne constata l'adhérence de la soupape après refroidissement que dans ce dernier cas. Quant aux soupapes d'échappement, on ne put même pas prouver que la présence constante d'acide acétique dans les gaz brûlés était cause de leur attaque, attendu que pour certains moteurs on constata de l'acide acétique dans ces gaz, sans pouvoir déceler une attaque quelconque de la soupape.

L'acide acétique n'est donc dangereux que par suite du dépôt qu'il peut laisser après refroidissement du moteur et l'on évite facilement cet inconvénient par une précaution élémentaire. Il ne reste plus rien des accusations d'ordre technique formulées contre l'emploi de l'alcool. L'alcool carburé est bon, quoique perfectible : le benzol n'est pas nécessairement le carburant idéal, mais on n'a encore rien trouvé de mieux. On cherche en ce moment à utiliser l'acétone dans des conditions analogues ; nous ne connaissons pas encore les résultats : il semble pourtant que l'acétone coûte trop cher. Il faudra donc ou trouver un moyen de l'obtenir industriellement à bon marché, ou bien arriver avec l'acétone aux mêmes effets qu'avec le benzol, mais avec une quantité beaucoup plus faible. En somme le problème de l'alcool moteur est résolu au point de vue technique. Mais quelle est la valeur théorique du résultat acquis ?

Ce n'est que tout récemment que fut élaborée une théorie du moteur à alcool. Quand on se préoccupa de brûler de l'alcool dans les moteurs pour la première fois, on fit l'expérience enfantine qui consiste à comparer les nombres de calories développées par l'essence et par l'alcool dénaturé : l'alcool développait moitié moins de calories que l'essence ; on décréta qu'à prix égal, l'emploi de l'alcool revenait deux fois plus cher que celui de l'essence.

C'est M. Chauveau qui le premier démêla les vrais éléments du problème et en tira des conclusions utiles. Il fit une

remarque simple : c'est qu'en mathématique, en physique, on ne compare jamais que des grandeurs de même espèce. Le moteur à alcool peut-il être comparé au moteur à pétrole; sont-ce deux moteurs de même nature? La valeur d'un moteur ne dépend pas seulement de la puissance qu'il peut développer ou plutôt cette puissance n'est pas fonction du nombre de calories fournies au moteur; elle est fonction du nombre de calories utilisées dans le moteur. Des expériences récentes ont montré que le moteur à alcool pur est un moteur à grand rendement, alors que le moteur à pétrole est à faible rendement. Ce n'est pas au moteur à pétrole qu'il fallait comparer le moteur à alcool; c'est au moteur à gaz, qui est de la même famille, parce qu'il travaille de manière analogue.

Théoriquement « le rendement thermique d'un moteur à explosion, pour une même pression explosive, augmente avec la diminution de la température dégagée par l'explosion » (Résultats donnés par MM. Salanson et Debuchy et consignés par M. G. Chauveau dans sa *Contribution à l'étude du moteur à alcool*). Le moteur à pétrole ordinaire fonctionne à une température maxima très élevée; on refroidit énergiquement de manière à amener la température des gaz d'échappement à 400° environ. Mais, outre que cette température est encore trop élevée, la quantité de chaleur perdue soit par rayonnement et conductibilité soit par l'intermédiaire du corps, air ou eau, employé au refroidissement, est très grande. Il suffirait dans la pratique que la température des gaz d'échappement fût de 100°. On pourrait regagner ainsi une quantité appréciable de chaleur perdue : on aurait une augmentation de rendement pour le moteur, toutes choses égales d'ailleurs, c'est-à-dire à condition que la différence entre les températures d'explosion et d'échappement fût la même qu'auparavant, les pressions restant sensiblement les mêmes.

Or ceci peut être réalisé avec l'alcool. Sa température d'explosion est plus basse qu'avec l'essence. On pourra donc augmenter la compression des gaz sans craindre de voir se produire le phénomène qui limite cette compression dans les moteurs à essence : l'auto-allumage [1]. Mais l'augmentation de

1. Allumage automatique des gaz sans le concours de l'étincelle d'allu-

compression entraîne une augmentation de rendement. Sans élever sensiblement la température d'explosion, on élève le point de départ initial en pression; le point terminal restant le même, la détente est plus longue; le rendement est meilleur. Donc augmentation de rendement : 1° parce qu'il y a moins de chaleur perdue; 2° parce qu'on peut avoir une compression plus grande.

Il est pour ainsi dire prouvé dès aujourd'hui, grâce aux travaux intéressants de Banki[1] et aux conséquences qu'a su en tirer M. G. Chauveau, que l'alcool a ces deux qualités grâce à l'eau qu'il contient toujours. L'eau a une grande capacité calorifique : elle peut emmagasiner une très grande quantité de chaleur sans que sa température s'élève beaucoup. Dans la compression du mélange carburé, où elle se trouve entraînée avec l'alcool, elle absorbe presque toute la chaleur dégagée par cette compression. Pendant l'explosion, elle emmagasine encore une grosse part de la chaleur développée, empêchant ainsi la température de s'élever démesurément. La température des gaz est donc moins haute qu'avec l'essence. Le rendement est meilleur. L'expérience a vérifié tous ces résultats théoriques. Voici quelques chiffres :

	Rendement.
Gaz pauvre ou gaz d'éclairage.	24 p. 100
Essence ou pétrole purs	20 —
Essence hydratée (moteurs Banki) . . .	28 —
Alcool carburé.	33 —
Alcool dénaturé.	38 —

Bien entendu nous donnons ici un maximum, d'après les meilleurs résultats obtenus. Il n'en reste pas moins que le moteur à alcool pur est un moteur à grand rendement, — et à ce titre déjà il doit nous intéresser.

A cet avantage, ajoutons la douceur de marche, grâce à la présence de l'eau qui rend la détente plus moelleuse. Ajoutons encore que le régime lent auquel le moteur à alcool pur fonc-

mage. Phénomène qui se produit quand les gaz sont trop chauds et soumis à une compression trop grande.

1. Banki, ingénieur et technicien hongrois, auteur des moteurs à essence avec injection d'eau, a émis des idées nouvelles et intéressantes sur la théorie du moteur à explosion.

tionne dans les meilleures conditions est dû à la moins rapide propagation de la combustion des gaz. On gagne la suppression de l'odeur infecte que laissent derrière elles toutes les voitures automobiles sans exception et qui n'est qu'un peu moins désagréable avec l'alcool carburé. On gagne surtout la diminution des dangers d'incendie, qui sont toujours grands avec l'alcool carburé.

Tel est le bilan. La théorie nous annonce dans le moteur à alcool pur — et non plus carburé — un moteur doux, lent, à bon rendement, sans odeur, sans trépidations exagérées. C'est le moteur tant cherché pour le canot automobile. C'est la captation d'une source d'énergie intarissable dans tous les pays du monde et surtout dans les pays qui n'ont ni houille, ni pétrole, ni produits chimiques susceptibles d'être employés à l'enrichissement de l'alcool : partout ou presque partout la terre peut donner l'alcool à bon marché : la période actuelle où l'on va consommer de l'alcool carburé n'est peut-être qu'une période transitoire, un acheminement vers l'âge d'or où on brûlera l'alcool pur. Au point de vue social, c'est l'évocation d'un rêve superbe, la vision du travail en famille régénéré, au ronflement du moteur alimenté par l'alcool bienfaisant; c'est le développement de la petite industrie artisane, si brutalement étranglée par l'envahissement des grosses machines; c'est peut-être un retour vers le travail tranquille, sans fièvre, loin de l'usine à la sirène mugissante.

Mais le rêve est-il réalisable? Jusqu'ici les essais faits par les constructeurs ont été bien timides. Les premières expériences ont été infructueuses, il est vrai; mais jamais personne ne croira que l'industrie automobile française, qui a tant de fois donné des preuves de son initiative et de sa valeur, aurait abandonné ainsi des recherches, si mauvaises qu'en eussent été les conclusions. Quelles sont les grandes difficultés à résoudre dans la construction d'un moteur à alcool pur?

L'avance à l'allumage doit être plus grande qu'avec l'essence, puisque la combustion des gaz se fait plus lentement : c'est une condition facile à réaliser. La compression doit être augmentée : on a plusieurs moyens. On peut ou augmenter la course des pistons en laissant constante la chambre de compression, ou disposer une chambre de compression variable

dont le volume diminuerait quand le piston remonterait; on peut enfin comprimer à l'avance, dans un petit réservoir ou dans un cylindre supplémentaire, du gaz carburé, pour l'envoyer sous pression dans le cylindre au lieu de l'y envoyer à la pression atmosphérique. Les deux derniers procédés permettraient d'avoir des moteurs rapides. Mais le rendement du moteur à alcool étant meilleur aux faibles vitesses de rotation, il nous semble *a priori* que le premier procédé soit préférable; c'est d'ailleurs le plus simple à utiliser. Bien entendu : toutes ces idées sont susceptibles de modifications suivant les résultats qui seront fournis par les expériences et suivant le genre de travail qu'on voudra exiger du moteur.

Mais la grosse difficulté est, ici comme partout, le carburateur, qui est impuissant à vaporiser au départ l'alcool pur volatil. La solution pratique existe dès maintenent, mais elle est hybride. Elle consiste à partir à l'essence. Un simple robinet à deux voies, une canalisation amenant une partie des gaz d'échappement autour du carburateur, et le tour est joué.

La vraie solution serait dans un carburateur spécial; mais il reste à trouver. Au lieu de partir à l'essence, on pourrait chercher à incorporer à l'alcool, mais en faible quantité, un corps volatil, qui se vaporiserait le premier au départ. Mais quelle sera la carburation avec un liquide qui émettra des vapeurs peu homogènes, eu égard à la différence de volatilité des deux corps du mélange? En résumé le moteur à alcool pur est tout entier à naître[1]. Pourquoi les constructeurs ne mettent-ils pas plus d'enthousiasme à cette recherche? C'est que les constructeurs ne sont pas que des techniciens, ce sont aussi des industriels; il faut qu'ils fassent des affaires. Or il est impossible aujourd'hui de lancer un moteur à alcool quelconque. L'alcool coûte trop cher.

***

L'alcool est trop cher et nous pouvons même dire de combien. Il suffit pour cela de comparer les prix de revient d'un même travail obtenu par l'alcool et par l'essence. On trouve

1. Baudry de Saumier, *Sa Majesté l'Alcool.*

que la consommation de l'une et de l'autre doit être à peu près la même dans les moteurs actuels ; pour obtenir la même dépense en francs, il faudrait donc avoir l'alcool au même prix que l'essence. Des essais de laboratoire ont confirmé cette conclusion théorique et de récentes expériences sur route ne permettent plus d'avoir des doutes. Au dernier concours de véhicules industriels, organisé par l'*Automobile Club* et l'État-major général, une voiture marchant à l'alcool carburé fut primée. Si nous comparons sa consommation à celle des voitures à essence de poids totaux les plus voisins, nous remarquons que le volume d'alcool consommé est très sensiblement le même que le volume d'essence :

Numéros des véhicules.	Noms des constructeurs.	Poids total en kilogr.	Nature du carburant.	Consommation en litres pour le transport d'une tonne à 1 km. (tonne-kil. totale).
36	Desmarais et Morane	3 192	essence	0 l. 063
3	Turgan	5 887	essence	0 l. 065
34	Panhard et Levassor	5 726	essence	0 l. 063
42	Ariès	2 680	essence	0 l. 078[1]
21	Brillié	4 995	alcool carburé	0 l. 064

1. La consommation de cette voiture (42) se trouve élevée par suite du faible poids du véhicule et aussi par suite de la vitesse élevée qu'elle a fournie pendant le concours de consommation.

Dès maintenant, l'emploi de l'alcool carburé n'est donc pas plus coûteux que celui de l'essence lorsque ces deux produits sont au même prix. Et dans Paris, où l'alcool carburé coûte toujours beaucoup moins cher que l'essence, l'avantage est à l'alcool, et cela nous donne la raison évidente pour laquelle les autobus marchent à l'alcool carburé.

Nous sommes donc loin du temps où pour obtenir une puissance égale « il fallait dépenser près du double de liquide », lorsqu'on s'avisait de remplir son réservoir d'alcool ; il n'en est pas moins vrai qu'on n'est guère plus avancé aujourd'hui, puisque le litre d'alcool revient plus cher que le litre d'essence. Dans Paris, à cause des droits énormes sur l'essence, l'alcool est au meilleur prix ; mais dès que nous franchissons la grille

de l'octroi, il est fortement handicapé ; nous le payons o fr. 55 et l'essence o fr. 40, et encore ne trouverons-nous pas toujours à nous ravitailler facilement en alcool! Et même si aujourd'hui nous obtenions l'alcool à o fr. 35 ou o fr. 40, nous ne serions pas sûrs de ne pas le payer o fr. 60 demain puisque le cours en est extrêmement variable : en 1901 et 1902 l'hectolitre d'alcool valait 32 à 35 francs ; les espérances les plus larges étaient fondées sur ce nouveau combustible pour l'éclairage, le chauffage et la force motrice : les congrès se sont dispersés, les lampes parfumées se sont éteintes : l'alcool est aujourd'hui à 49 fr. 25 l'hectolitre! Recherchons les causes de cette regrettable cherté. Comment est déterminé le cours de l'alcool? On pourrait répondre par la pluie et le beau temps : si les vignes sont belles et les betteraves nombreuses, le cours baisse. Mais il y a aussi MM. les spéculateurs et, si nous sommes plutôt dans de mauvais jours, c'est à eux qu'il faut nous en prendre.

Il est admis que le prix de revient de l'alcool fabriqué dans le Nord de la France oscille autour de 30 francs l'hectolitre à 90°. Si nous ajoutons l'indispensable bénéfice du producteur, nous obtenons à 35 francs le prix de l'alcool brut, plus ou moins pur, mais encore buvable. La Régie intervient alors : elle ordonne la dénaturation pour tout ce qui n'est pas destiné à des usages alimentaires. Or le dénaturant de la Régie est très coûteux, précisément parce qu'il est *le* dénaturant officiel. Ne croyez pas que ce soit dame Régie qui en profite, bien au contraire : l'État, convaincu des conséquences désastreuses que crée l'obligatoire dénaturation, s'est efforcé de dédommager les dénatureurs d'alcool en leur attribuant 9 francs par hectolitre d'alcool pour frais de dénaturation. Le prix d'un hectolitre d'alcool dénaturé à 90° s'établit donc, comme nous l'avons fait dans cet exemple qui correspond à des circonstances moyennes :

	Alcool brut, un hectolitre.		35
IMPÔTS.	Droit de statistique	0,25	
	Droit de laboratoire. . . .	0,80	
	Taxe de fabrication	1,72	
	Total.	2,77 par hectolitre	
	d'alcool pur 100° et par hectolitre d'alcool 90°.		2,49
	A reporter.		37,49

	Report.		37,49
DÉNATURATION.	10 litres de méthylène. . .	11,00	
	1/2 litre de benzène. . . .	0,20	
	Transport et manutention.	0,70	
	Main-d'œuvre.	0,50	
	Frais généraux	0,50	
		12,90 pour 110 litres	
	d'alcool dénaturé 90°.		12,90
	Prix de revient de 110 litres d'alcool dénaturé 90°.		50,39
	L'État rembourse 9 francs par hectolitre d'alcool pur (100°), soit par hectolitre d'alcool à 90°. .		8,10
	Prix de 110 litres		42,29
	Prix de l'hectolitre d'alcool dénaturé 90°.		38,44

On est frappé de l'importance prise par le coût de la dénaturation. C'est cette somme que nous voudrions réduire : puisqu'il faut un dénaturant, nous comprenons qu'il faut le payer, mais nous trouvons la note un peu forte, car on peut aujourd'hui empoisonner l'alcool à moins de frais. L'État paraît rembourser une partie de ces frais avec les 9 francs d'indemnité par hectolitre, mais ce chiffre de 9 francs est un leurre et en réalité c'est actuellement *5 fr. 10* de prime par *hectolitre d'alcool dénaturé 90°* qui représente la réelle indemnité; la différence est absorbée par les impôts que l'État prélève d'une autre main. Le plus curieux est que cette prime baisse progressivement à mesure que l'alcool industriel est de plus en plus employé, et voici par quel mécanisme. Chaque hectolitre d'alcool 100° (alimentaire ou industriel) est soumis à une taxe dite « taxe de fabrication ». Cette taxe est déterminée chaque année suivant le chiffre total des primes de 9 francs aux hectolitres d'alcool dénaturé; car c'est la taxe de fabrication qui doit servir à les payer. Comme la proportion d'alcool dénaturé va toujours en croissant, le nombre de primes à 9 francs s'augmente sans cesse; il est donc nécessaire d'élever chaque année la taxe de fabrication; elle était de 0 fr. 80 en 1901, de 1 fr. 37 en 1903, 1 fr. 38 en 1904, 1 fr. 72 en 1907 et à partir de janvier 1908 nous la verrons à 2 fr. 07. De sorte que c'est, non plus 9 francs, mais la différence entre 9 francs et la taxe que l'État rembourse sous le titre d'indemnité de dénaturation par hectolitre d'alcool 100°, et si on défalque les autres taxes on obtient en définitive un rem-

boursement réel de 5 fr. 10 en 1907, qui va devenir inférieur à 5 francs en 1908 et pourrait même devenir négatif, si l'alcool dénaturé trouvait un important débouché dans l'industrie. La loi des finances de 1901 qui a institué la taxe de fabrication pour favoriser le succès des alcools dénaturés nous amène aujourd'hui au résultat opposé : elle constitue un obstacle sérieux à la généralisation de l'usage des alcools dans les moteurs.

Notre législation sur la dénaturation est donc à remanier ; il faut ajouter qu'elle ne se recommande pas par sa simplicité : la réglementation de certaines dénaturations, ne comprend pas moins de 48 articles. Mais la plus grave conséquence de notre système formaliste de législation pour le transport et la vente des alcools est la rareté des dépôts et, par suite, les difficultés de ravitaillement que trouverait actuellement un chauffeur. On peut nous répondre que les commerçants n'hésiteront pas à se soumettre à ces obligations ennuyeuses, le jour où le succès de l'alcool promettrait des bénéfices appréciables ; nous n'en doutons pas, mais les tracasseries de l'administration ajoutent toujours quelque chose à l'inertie des petits vendeurs, et l'on est obligé de reconnaître que la limitation de la quantité d'alcool qu'on peut avoir dans son dépôt, la limitation de la quantité qu'on peut vendre au même acheteur sont autant d'entraves que nous voudrions voir élargir ou disparaître. En somme, le caractère de cette législation est la complication et l'excès de mesures destinées à empêcher la fraude. Par contre, l'indulgence envers les fraudeurs est devenue légendaire.

Après l'État, ce sont les compagnies de chemin de fer qui travaillent à gêner l'avancement de l'alcool : « La compagnie du Nord, qui a le tarif le plus réduit après le Midi, transporte les alcools dénaturés à un prix bien supérieur à celui du pétrole. A la compagnie de l'Ouest, pour 300 km., l'alcool dénaturé paye 20 fr. 50, lorsque le pétrole ne paye que 9 fr. 40 ! » Voilà dans quelle situation se trouvent nos alcools français en face des pétroles étrangers.

On va nous répondre que nous proposons la réduction des frais de dénaturation, l'établissement de nouvelles primes et la revision des tarifs de transport, mais que la diminution

obtenue sur le prix de l'alcool n'empêchera ni les fluctuations dans les cours, ni la hausse future provenant du débouché, que nous allons offrir à l'alcool, ni le petit jeu de la spéculation. L'essence augmente, soit parce que nous en consommons beaucoup, soit parce qu'il plaît au syndicat des pétroliers d'en élever le prix : il en sera de même de l'alcool et peut-être dans une mesure plus grande encore si les vendeurs d'alcool sont plus rapaces que leurs collègues, les princes du pétrole! — Cet argument n'est que trop justifié par la hausse immodérée que nous constatons aujourd'hui sur l'alcool. Mais, comme il y a des moyens de violer la loi de l'offre et de la demande pour maintenir le prix d'une denrée au-dessus de sa valeur réelle, il en existe aussi pour empêcher la hausse, « et, s'il le faut, nous trusterons, nous monopoliserons même », ont menacé les vaillants apôtres de l'alcool : « L'État doit assurer la fixité des cours par une entente entre les distillateurs et les producteurs. Il doit agir par des mesures légales ou de persuasion; sans quoi, il sera impossible à une société de créer des dépôts pour la vente, de faire la publicité nécessaire, de vendre enfin de l'alcool, sans qu'elle soit ruinée immédiatement; si l'État ne peut atteindre ce but, il nous faudra accepter le *monopole de la fabrication de l'alcool*, qui, malgré tous ses inconvénients, deviendra une *nécessité nationale* (Le De Dion-Bouton). » N'oublions pas que le champion du monopole de l'alcool par l'État, M. le député Guillemet, est vice-président de la Commission parlementaire pour les applications de l'alcool dénaturé, avec M. le marquis de Dion.

Que va-t-il sortir de cette Commission?

L. SARDET-GUARDAULT

(La fin prochainement.)

LE SECOND MARIAGE DU DUC D'YORK

— 1673 —

Le 13 avril 1671, Colbert de Croissy, ambassadeur de France auprès de Charles II, roi d'Angleterre, mandait à Louis XIV : « La duchesse d'York est morte vendredi dernier sur les trois heures après-midi, très bonne catholique et dans tous les sentiments de piété qu'une nouvelle conversion peut inspirer. »

Il s'agissait d'Anne Hyde, fille du chancelier Clarendon, qui, d'abord unie secrètement au duc, était son épouse avouée depuis 1660, et qui, quoique née protestante, n'avait pas caché ses sympathies croissantes pour la religion romaine et venait de mourir assistée d'un prêtre catholique.

Dans la même lettre, Colbert ajoutait : « Chacun examine déjà ici quelle femme le duc d'York pourra épouser. »

En effet, bien qu'il fût âgé de trente-huit ans et que de son premier mariage, outre un fils qui allait mourir quelques mois plus tard, il lui restât deux filles, Marie et Anne, le désir qu'avait le duc de se remarier n'était un secret pour personne et l'on savait, comme le disait son frère, le roi Charles II, que son caractère « le porterait toujours avec une entière condescendance aux inclinations de celle qu'il prendra pour femme ».

Or l'Angleterre traversait une période critique. Charles II n'avait pas d'enfants légitimes ; le duc d'York était donc l'héritier de la couronne, son penchant pour le papisme était connu. Peut-être même était-il déjà converti. S'il ne l'était pas encore, son mariage avec une catholique l'y déciderait, serait le signal d'une réaction catholique dans le Royaume-Uni et resserrerait l'alliance française : il ferait de Charles II un vassal de Louis XIV. Qu'il épousât au contraire une protestante, c'était donner un gage à l'opinion publique. De toute manière, le second mariage du duc d'York était donc une affaire politique d'importance, où les destinées de l'Angleterre pouvaient se trouver intéressées, et qui méritait toute l'attention des diplomates. Elle se compliquait encore par certaines particularités du caractère du duc.

Charles II, parlant de son frère, lui trouvait « deux grandes faiblesses, l'une touchant la religion et l'autre au sujet du mariage ». Assurément ce monarque intelligent, sceptique et voluptueux ne pouvait qualifier autrement les préoccupations, louables par certains côtés, mais quelque peu singulières du duc d'York dans cette affaire de son second mariage.

Comme son frère, Jacques était violemment porté vers les femmes, et son mariage avec mademoiselle Hyde n'avait aucunement entravé ses galanteries. Un statisticien zélé dénombrerait difficilement ses enfants naturels. Tout désireux qu'il fût de se remarier, il ne renonçait nullement à sa liberté : il demeurait lié avec Arabella Churchill et allait entrer en intimité avec miss Sedley. Mais ses sentiments religieux, s'ils n'étaient pas encore assez forts pour le préserver du péché, le lui rendaient pénible. Une porte de salut lui était ouverte : épouser une femme assez jolie pour qu'il pût sans trop de peine lui demeurer fidèle. A la beauté de sa future épouse, il tenait aussi fermement qu'à ses sentiments catholiques, ce qui désolait fort Charles II et les ministres de France dont la tâche se trouvait ainsi compliquée. En plus il ne lui déplaisait pas qu'elle eût quelque argent et naturellement sa naissance devait être des plus distinguées.

Religion, beauté, fortune, rang et convenances politiques, il y avait là assez d'exigences réunies pour que Charles II, Louis XIV et leurs ministres eussent quelque peine à satisfaire

leur client. Rien d'étonnant qu'il ait fallu deux ans et demi de pourparlers pour arriver à une conclusion, et aussi que ces négociations dont le fond est si grave aient pris parfois l'aspect d'une intrigue de vaudeville où les premiers personnages de l'Europe jouent les rôles les plus comiques[1].

Au lendemain de la mort de la duchesse Anne, Colbert de Croissy décrivait ainsi la situation : « Milord Arlington me dit... que comme il n'y a point à présent de princesse en France, il était à propos de rassurer un peu l'Espagne en demandant une princesse de la maison d'Autriche... D'autres s'intriguent déjà pour lui faire épouser la fille de l'électeur palatin, et il y en a aussi qui demandent si Votre Majesté n'aurait pas quelque princesse à faire proposer. »

Toutes ces candidatures se précisèrent en quelques semaines. L'électeur palatin, duc de Neubourg, fit parler en faveur de sa fille, alors âgée de seize ans, par une « religieuse ou chanoinesse de Dusseldorf ». Les partisans de l'Autriche fixèrent leurs vues sur la belle archiduchesse d'Insprück, et la France désigna madame de Guise.

Mais des postulantes surgissaient de tous côtés. Un certain abbé Patrice suggérait les demoiselles d'Elbeuf, de la maison de Lorraine. Deux Anglaises, les veuves du comte de Falmouth et du duc Northumberland, présentèrent leur candidature. Un moment mademoiselle de Montpensier, la Grande Mademoiselle, put croire qu'il s'agissait d'elle-même. Enfin un intrigant allait jusqu'à proposer la reine de Pologne, promettant l'appui du roi de France et de l'empereur en personne.

Cette dernière proposition parut saugrenue au duc lui-même qui déclara que l'auteur « était un coquin qui mériterait pour sa peine cent coups de bâton ».

Les candidatures anglaises furent rapidement évincées. Madame de Falmouth, qui recevait secrètement de grosses

1. L'histoire du second mariage du duc d'York a déjà été racontée plus d'une fois par les historiens de celui-ci. Les nombreux documents inédits qui nous ont permis de reprendre dans tous leurs détails ces négociations compliquées nous ont été principalement fournis, à Londres par les correspondances diplomatiques conservées au *Public Record Office*, et aux Archives des Affaires étrangères à Paris par la correspondance des fonds d'Angleterre, Modène et Wurtemberg.

sommes de Charles II, ne plaisait pas au duc. Une lettre de Colbert explique en même temps les avantages et l'échec de madame de Northumberland : « La veuve du comte de Northumberland, écrivait-il, ne laisse pas d'avoir ses partisans auprès du duc d'York, car outre la beauté et des biens assez considérables, on fait entendre audit duc que la parenté de cette dame qui est fort grande attacherait à ses intérêts un grand nombre de serviteurs puissants dans le royaume qui lui pourraient être plus utiles dans l'occasion qu'une alliance étrangère; mais cette même raison et la haine implacable de madame de Cleveland [maîtresse de Charles II] contre cette comtesse pour le refus méprisant que celle-ci a fait d'une proposition de mariage de sa fille avec le fils aîné de l'autre empêcheront, comme je crois, cette affaire. »

L'évènement justifia les prévisions de Colbert. Par ailleurs mademoiselle de Neubourg ne fut pas plus heureuse, le duc son père ayant eu la funeste idée d'envoyer le portrait de sa fille qui, « n'étant ni beau, ni agréable » fit la plus mauvaise impression. Il semblait donc que la lutte dût se restreindre entre madame de Guise, l'archiduchesse d'Insprück et mesdemoiselles d'Elbeuf.

Élisabeth d'Orléans, née en 1646, âgée par conséquent de vingt-cinq ans, deuxième fille de Gaston d'Orléans, frère de Louis XIII, cousine à la fois du duc d'York et de Louis XIV, veuve tout récemment du duc de Guise, eut dès le premier jour tout l'appui de la diplomatie française. « Si M. le duc d'York, écrivait Louvois, désire une femme pour avoir des enfants, il ne peut faire un meilleur choix que madame de Guise qui a été grosse trois fois en deux ans et dont la naissance, le bien et l'espérance de sa fécondité doivent, il me semble, compenser le peu de beauté ». Et l'ambassadeur de France eut charge de s'employer à « donner envie » de cette princesse.

Malheureusement la tâche était ardue. Le duc d'York déclarait « qu'il veut se contenter d'une femme et qu'il la veut belle » et feue Madame (Henriette d'Angleterre) lui avait fait un affreux portrait de sa cousine, portrait que chargeait encore mademoiselle de Kéroualle, cette belle fille de France que Madame avait amenée au roi Charles pour qu'elle devînt sa maîtresse, qui l'était devenue, en effet, et, par surcroît, duchesse de Portsmouth.

....

Sa répulsion était si forte que Colbert eut l'ordre de ne pas insister. « Puisque, lui écrivait Louvois, il n'y a pas lieu d'espérer que l'on puisse donner envie à M. le duc d'York de rechercher madame de Guise et qu'au contraire vous êtes persuadé qu'il pense à la princesse d'Insprück, il sera de votre industrie de faire différer ce mariage le plus que vous pourrez et d'empêcher que ledit duc ne soit porté par cette princesse à changer les inclinations françaises qu'il a eues jusqu'à présent. » Colbert suivit ces instructions. Bien qu'un envoyé spécial eût été chargé par le duc d'aller voir la princesse autrichienne et de tâter le terrain, toute l'année 1672 s'écoula sans que ses affaires fussent avancées. Et à la satisfaction de la France l'envoyé fut rappelé au début de l'année suivante. On n'avait pas attendu son départ pour reprendre vigoureusement les pourparlers en faveur de madame de Guise. Après Louvois, Pomponne écrivait à Colbert : « La vertu, l'esprit et la naissance, tout est capable de la faire désirer en Angleterre. Il n'y a que quelque délicatesse sur la beauté qui pût y faire quelque obstacle ; elle ne semble pas devoir être telle toutefois qu'elle puisse arrêter lorsque tant d'autres qualités s'y rencontrent et que l'on pourrait même y ajouter celle d'*expertæ fecunditatis*, principalement dans un royaume où l'on peut autant désirer des enfants qu'en Angleterre ».

Colbert se remettait donc à chercher « les moyens de disposer M. le duc d'York à désirer madame la duchesse de Guise » et déclarait s'y employer de toutes ses forces, fût-ce « par voie de maîtresse et de confesseur ».

Un certain M. Talbot, confident du duc, venait à son aide, vantant la duchesse, représentant « la grandeur de sa naissance, sa fécondité éprouvée et toutes les autres bonnes qualités de cette princesse... Il a même tâché de le désabuser des mauvaises impressions qu'on lui a données de la forme de cette princesse et l'a assuré qu'elle n'avait rien de contrefait et qui dût lui ôter l'espérance d'avoir de beaux enfants ».

Il ne paraît pas que ces assurances réitérées de fécondité aient fait grande impression sur le duc d'York qui se sentait incapable de demeurer, comme il eût désiré, le fidèle mari d'une personne dont le mieux qu'on put dire était « qu'elle n'avait rien de contrefait ». Au grand mécontentement de

l'ambassadeur de France, la duchesse de Portsmouth le fortifiait dans son obstination. Il fit dire à Louis XIV que pour rien au monde il ne se déciderait à épouser sa cousine germaine.

Était-ce donc à l'une des demoiselles d'Elbeuf qu'était réservé l'honneur de devenir duchesse d'York?

Elles étaient deux, Marie-Éléonore et Marie-Françoise, et avaient pour elles la faveur de la toute-puissante duchesse de Porstmouth. Celle-ci connaissait assez l'entêtement du duc pour savoir que jamais il n'accepterait madame de Guise, et, désireuse de montrer son crédit à la cour de France en même temps que de prendre sous sa protection une des plus nobles familles du royaume où elle-même faisait si modeste figure peu d'années auparavant, elle n'épargna rien en faveur des deux jeunes filles. Elle faisait venir leurs portraits, les plaçait dans sa chambre bien en vue, entretenait un commerce de lettres assidu avec la duchesse d'Elbeuf, parlait d'elles sans cesse au duc d'York dans les termes les plus flatteurs.

Il commença par se montrer froid. D'abord « le peu de bien qu'elles ont » convenait peu à ses besoins. Puis il les trouvait trop jeunes, avec quelque raison : en cette année 1673 où le prince accomplissait sa quarantième année, l'aînée avait quinze ans et la plus jeune quatorze. Une objection plus grave était la mauvaise volonté du roi de France : « J'ai des raisons, écrivait-il à son ambassadeur, qui m'empêchent de pouvoir avoir ce mariage agréable. Ainsi je désire que vous vous appliquiez à le détourner adroitement. » Brouillé avec la maison de Lorraine, Louis XIV ne se souciait pas que le frère de son allié y prît femme.

Mais, malgré les efforts de Colbert, le duc d'York semblait devenir plus accessible aux instances de la duchesse de Portsmouth. Par ailleurs, d'autres candidatures surgissaient qui n'étaient pas faites pour plaire davantage à Louis XIV. Un moment le duc d'York songea à mademoiselle de Retz, nièce du cardinal, et un gentilhomme fut envoyé avec mission de la voir : « Elle plairait fort à M. le duc d'York, mandait-on de Londres, si son visage est aussi agréable que les grands biens qu'on croit ici qu'elle aura. » Louis XIV ne pouvait voir d'un bon œil cette alliance avec une proche parente du plus illustre des frondeurs : il s'employa à la faire évincer de même

que mademoiselle de Créquy, fille du maréchal, à qui l'on songea ensuite. Voici que les Espagnols, par l'entremise de Buckingham, offraient la fille du prince de Ligne que le roi catholique se chargeait de doter. Le duc d'York refusa sans hésiter cette dernière, déclarant « qu'il ne voulait pas être trompé deux fois par les Espagnols ».

Cependant, le duc, à qui le Parlement témoignait de plus en plus son hostilité, était résolu à se marier avant la réouverture des Chambres, alors en vacances.

La diplomatie française redoubla donc d'activité. Puisque, sauf madame de Guise, à laquelle Colbert faisait encore timidement allusion de temps en temps, il n'y avait pas de parti qui convînt à Louis XIV parmi les grandes dames françaises, on se remit à chercher à l'étranger. Tout en maintenant au premier rang madame de Guise, Colbert eut ordre de présenter en second lieu mademoiselle de Neubourg. On fit venir d'elle un deuxième portrait. Il était aussi laid que le premier. On eut beau en rendre le peintre responsable : milord Peterborough, envoyé sur le continent par le duc d'York pour visiter les princesses à marier, était moins qu'enthousiaste de la jeune princesse. Alors Charles II entreprit son frère et « tâcha de lui persuader que le plus ou le moins de beauté d'une femme ne contribuait, ni n'était rien au bonheur du mariage et qu'en huit jours de temps on s'accoutume si fort à leur visage qu'il ne plaît ni ne déplaît, de quelque manière qu'il soit fait ». Jacques ne se laissait pas convaincre et tenait mordicus à épouser une jolie femme. Louis XIV et ses ministres cherchèrent d'autres partis. On crut avoir trouvé l'oiseau rare en l'une des princesses de Modène ou en mademoiselle de Wurtemberg.

***

Les princesses de Modène à marier étaient au nombre de deux : l'une, Éléonore d'Este, âgée de trente ans, était la fille du feu duc de Modène, François Ier, et de Marie Farnèse, sa première femme. L'autre, Marie-Béatrix-Éléonore, n'avait pas quinze ans et se trouvait la nièce de la première, étant fille du dernier duc Alphonse IV et de Marie-Laure Mancini, et sœur

du jeune duc François II qui régnait sous la régence de sa mère. En 1672, le vieux cardinal d'Este avait fait à son ami le cardinal d'Estrées, qui résidait à Rome, des ouvertures à leur sujet, dont Colbert de Croissy avait été avisé. Il est nécessaire, écrivit-il aussitôt à son ministre, « que vous m'en fassiez savoir l'âge, la taille et si les traits en sont réguliers et agréables, M. le duc comme bon mari ne se pouvant résoudre à épouser une laide femme... » Conformément à ses désirs, Louis XIV fit prendre des informations : « J'ai donné charge, mandait-il à son ministre quelques mois plus tard, que l'on me fît un compte exact des princesses de Modène, même que l'on m'en envoyât les portraits que j'aurai soin qui vous soient envoyés ensuite. » Mais les renseignements arrivaient lentement, la distance était grande.

La nièce du duc régnant de Wurtemberg, la princesse Marie-Anne de Wurtemberg, était à cette époque élevée dans un couvent à Paris. Elle avait vingt-deux ans et sa mère, Isabelle d'Arenberg, qui avait fort fait parler d'elle par ses galanteries, obsédait Louis XIV et ses ministres pour obtenir l'établissement de sa fille.

Aussi, pour se débarrasser d'elle autant que pour mettre fin aux perplexités du duc d'York, et bien qu'il préférât la princesse de Modène, Louis XIV offrit de constituer une dot de 20 000 écus de rente à la jeune fille. Milord Peterborough écrivit à la duchesse Isabelle une lettre des plus engageantes où il lui disait : « J'ai raison de croire que si ce qu'on m'a fait entendre se trouve véritable que le Roi de France veut entreprendre les intérêts et la recommandation de madame la princesse votre fille, elle sera duchesse d'York. »

Malheureusement la bonne volonté de Louis XIV n'était pas telle qu'il voulût l'employer contre Charles II et la duchesse de Portsmouth. Voici comment le 24 juillet 1673 se présentait la situation au dire de Colbert : « Quant au mariage du duc d'York, écrivait-il à Louis XIV, Votre Majesté aura déjà été informée que le roi son frère lui avait fait perdre la pensée d'épouser mademoiselle de Wurtemberg. Mais mademoiselle de Kéroualle qui a fait donner l'exclusion à celle-ci a agi en même temps avec tant de chaleur pour faire préférer une de mesdemoiselles d'Elbeuf à toute autre que non seule-

ment on n'écoute plus ce qui peut être à l'avantage de madame la duchesse de Guise ou de la princesse de Neubourg, même on s'excuse sur le grand éloignement de la princesse de Modène et sur l'ignorance où l'on est des qualités de sa personne et des avantages qu'elle aurait en dot. » Bien que l'ambassadeur laissât voir à quel point Louis XIV était peu favorable à ses protégées, la favorite était trop avancée pour reculer, et le même jour Colbert ajoutait un post-scriptum à sa lettre. Le duc d'York venait de le faire mander, disait-il, « pour me déclarer la résolution qu'il a prise d'épouser une des filles de M. le duc d'Elbeuf. Le roi d'Angleterre m'a dit ensuite qu'il y avait aussi donné son consentement et qu'il me priait d'en écrire à Votre Majesté ».

Les deux frères protestaient que la future duchesse d'York prendrait plutôt modèle sur M. de Turenne que sur le duc de Lorraine et « qu'en tout cas elle n'aurait jamais ce pouvoir de leur faire changer le dessein qu'ils ont d'entretenir toujours une parfaite union avec Sa Majesté ».

Mais Louis XIV répondit par un veto formel. Charles II et son frère ne pouvaient braver la volonté de leur puissant allié. Quinze jours après avoir penché pour mademoiselle de Wurtemberg, huit jours après s'être décidé en faveur de mademoiselle d'Elbeuf, le duc d'York déclarait qu'il épouserait la plus jeune des princesses de Modène à qui Louis XIV garantissait une dot de 400 000 écus. Milord Peterborough, toujours docile, se mettait en route pour Modène afin de s'assurer que la future duchesse répondait à ce qu'on en attendait et de conclure au nom de son maître le mariage qu'il fallait hâter avant la réunion prochaine du Parlement.

La joie fut grande à la cour de France. Louis XIV s'empressa d'informer la duchesse de Modène de l'honneur dont sa fille était l'objet. Il disait en insistant que l'affection particulière qu'il portait à sa maison l'avait déterminé à le lui procurer. Il multipliait les lettres et les avis afin d'éviter les pertes de temps, envoyait à Modène le marquis de Dangeau, gouverneur de Touraine, pour aplanir toute difficulté, offrait ses galères pour amener la jeune princesse en France.

Avec Londres la correspondance n'était pas moins active. On regardait si bien l'affaire comme conclue que les détails se

discutaient entre les deux cours. Les ministres anglais rappelaient qu'antérieurement le roi de France avait fait espérer une dot de cinq cent mille écus, recommandaient que la princesse voyageât économiquement et avec peu de suite et désiraient que ses frais de route fussent payés par Modène ou par la France.

Soudain, le duc d'York, qui ne cessait de s'informer de la taille et de la beauté de sa future, entendait dire que la princesse de Modène « était fort rousse et laide » et s'en montrait si impressionné que, sur le rapport d'un bénédictin plus indulgent que n'avait été milord Peterborough, il en venait à repenser de préférence à mademoiselle de Neubourg.

De Modène, nouvelles plus fâcheuses encore : la duchesse régente, de qui on n'avait jamais douté, se déclarait infiniment honorée d'une telle ouverture, mais alléguait la délicatesse et la jeunesse de sa fille, mettait en avant sa belle-sœur Éléonore et finissait par un refus catégorique, annonçant que Marie-Béatrice était décidée à se retirer dans un cloître.

Cette nouvelle mit en désarroi Londres et Versailles. On songea d'abord à se contenter de la princesse Éléonore. Charles II et le duc d'York expédièrent même à milord Peterborough toutes les lettres nécessaires pour présenter une demande officielle. Mais le courrier suivant lui porta contre-ordre. On craignait que cette princesse italienne de trente ans ne fût trop âgée pour avoir des enfants et qu'elle ne fût sous l'influence espagnole. Au reste, on apprenait en même temps qu'elle non plus ne voulait pas se marier, mais comptait également entrer en religion.

Un nouvel incident manqua de se produire. Le 20 février 1673, Colbert de Croissy écrivait à Louis XIV : « Il y a près d'un mois qu'on ne voit point la reine [d'Angleterre] et que ceux qui approchent d'elle assurent qu'elle est extraordinairement changée. » Et il ajoutait qu'il avait eu confidence d'Arlington que « M. Frésel, premier médecin du Roi, ayant eu permission de la reine de la toucher et de bien examiner sa maladie, a reconnu que c'était une véritable consomption qui finirait sa vie dans deux ou trois mois ou au plus tard dans l'année ». Le ministre anglais, continuant ses confidences, « ne feignait pas de me dire que le Roi son maître était bien résolu de ne pas laisser passer un mois sans satisfaire à la prière de ses

sujets et qu'il voulait une femme belle, jeune, de grande naissance et capable de lui donner bientôt des enfants... » Charles II, quand il s'agissait de son frère, trouvait volontiers que toutes les femmes se valent; on voit que pour lui-même il était plus difficile. Une femme belle, jeune, de grande naissance, voilà déjà deux ans que dans toute l'Europe on la cherchait pour le duc d'York, sans pouvoir la trouver. Qu'allait-il donc advenir, si au lieu d'une il en fallait deux? Heureusement, le premier médecin du roi était un pessimiste. La reine ne mourut pas de consomption. Elle survécut même à son royal époux, et milord Peterborough, un peu rassuré, put continuer ses tournées d'agent matrimonial à l'intention exclusive du duc d'York.

La tâche n'était pas déjà des plus aisées après les échecs qu'on venait de subir. Fallait-il donc tout recommencer?

Ce fut l'impression générale, et, à l'exception de l'archiduchesse d'Insprück qui, heureusement, était morte, on vit reparaître toutes les postulantes. Il y eut jusqu'à une princesse polonaise, dont l'on parla à Vienne. Le duc d'York qui variait peu ses formules trouva derechef « la proposition si criminelle qu'il dit qu'il fallait payer de coups de bâton celui qui serait si hardi de la faire ». Il demeurait mademoiselle de Créquy, pour qui penchait Charles II ; malheureusement les rapports « sur ce qui regarde la beauté » ne lui furent pas favorables. En revanche, la duchesse de Portsmouth, au grand désespoir de Colbert de Croissy et d'Arlington qui l'accablaient de reproches, revenait à la charge avec la dernière énergie en faveur des demoiselles d'Elbeuf.

Sans cesser de négocier activement à Modène pour essayer de faire revenir la jeune princesse sur sa décision, il fallait que la diplomatie française eût une autre candidate, si, comme il paraissait fort vraisemblable, le duc Jacques dans sa hâte d'être marié, se refusait à attendre plus longtemps. On fit encore à Londres une démarche en faveur de mademoiselle de Neubourg. Refusée une fois de plus, elle garda de ses échecs une rancune dont plus tard Jacques II ressentit l'effet lorsqu'elle fut la femme de l'empereur Léopold.

Infatigable, Colbert fit une tentative désespérée en faveur de l'éternelle madame de Guise. « J'ai encore fait connaître à milord Arlington, écrivit-il, combien le mariage de madame la

duchesse de Guise serait plus avantageux à M. le duc d'York que tous les autres qu'on propose, et je dois rendre cette justice à ce ministre et à milord Chambellan qu'ils n'ont rien omis dans cette occasion-ci pour le faire agréer au duc et que si ce prince n'était pas si préoccupé qu'il est du rapport désavantageux que feue Madame et la duchesse de Portsmouth lui ont fait de cette princesse, elle aurait été préférée, comme elle le mérite, à toute autre. » A l'ambassadeur et aux ministres se joignait Sunderland, débutant dans sa carrière de courtisan, et qui, envoyé en France, faisait (pour la première fois!) « un récit avantageux de la personne de madame de Guise ».

Malgré ce secours inespéré, Louis XIV ne pouvait compter sur le succès de sa candidature préférée. En désespoir de cause, par crainte des demoiselles d'Elbeuf, il fallut, faute de mieux, en revenir à mademoiselle de Wurtemberg. La correspondance inédite de son incomparable mère fournit les pièces les plus pittoresques de toute cette aventure matrimoniale.

Jamais elle n'avait désespéré. Quand les difficultés du mariage de Modène furent connues, elle multiplia les démarches de tout genre, sollicitant en particulier l'intervention, auprès de Louis XIV, de son beau-frère Eberhard, duc régnant de Wurtemberg et de Teck. Celui-ci, assez indifférent aux intérêts de son encombrante belle-sœur et de sa fille, avait laissé deux de ses lettres sans réponse; elle lui en adressa une troisième plus pressante, y joignant une missive de milord Peterborough et aussi une relation circonstanciée « de ce qui s'est passé dans les dispositions d'une alliance entre le duc d'York et la princesse Marie-Anne de Wurtemberg ».

Milord Peterborough, raconte-t-elle, le duc de Monmouth et l'ambassadeur d'Angleterre en France sont allés visiter la jeune fille dans son couvent à plusieurs reprises. Même le premier « continua ses visites si assidument et parlait en termes si particuliers que la princesse envoya un gentilhomme à madame sa mère pour lui en donner avis et savoir comment elle devait se régler ». Immédiatement la duchesse s'adresse à Louis XIV qui la renvoie à Pomponne et des pourparlers s'engagent. Mais, sur ces entrefaites, le vent tourne et milord Peterborough est envoyé à Neubourg. A son retour, la duchesse, résolue à ne se froisser de rien, lui fait grand accueil. L'idée

du mariage de Neubourg étant écartée, elle reçoit de lui la fameuse lettre que nous avons mentionnée et qui fait le fond de ses espérances. Elle s'empresse d'aller trouver Louis XIV à Nancy et de le prier d'intervenir auprès du roi d'Angleterre : « Sa Majesté lui répondit qu'il était engagé de parole pour la princesse de Modène, que les Anglais avaient voulu avoir de l'argent et que la duchesse de Modène avait trouvé moyen de donner une dot de cinq cent mille écus et qu'ainsi, le traité étant fait, il n'y avait pas moyen de la satisfaire en cette occasion. »

A quoi la duchesse répond en rappelant les assurances de bonne volonté qu'elle a reçues à maintes reprises du roi de France. Assurément sa fille « eût été plus utile à son service en Angleterre qu'aucune autre ». Elle se permet d'insinuer « qu'à moins que Sa Majesté fournît les deniers de la dot, elle croyait que la duchesse de Modène ne les trouverait pas ». Le roi l'assura qu'il ne fournissait rien; au surplus, « s'il arrivait quelque accroc, il lui promettait d'être pour elle et de s'employer avec empressement ». Pomponne confirme ces bonnes paroles. La duchesse ne peut faire autrement que de s'en contenter.

Or voici qu'elle vient d'apprendre de Paris « qu'on a redemandé par quatre courriers différents milord Peterborough qui était parti pour Modène et qu'on tient cette affaire rompue; de sorte que voilà l'accroc au cas duquel Sa Majesté a promis l'honneur de sa protection ». C'est pourquoi, conclut la relation, « monseigneur le duc régnant dont la recommandation sera considérée est très humblement supplié d'en écrire au roi ou d'envoyer un gentilhomme, vu que l'importance de l'affaire le mérite bien ».

Le duc de Wurtemberg écrivit. Mais au moment où sa lettre arriva en France, la tendre mère était au comble de ses vœux. A la date du 5 septembre, Louis XIV lui mandait :

« Ma cousine, vous vîtes lorsque vous vous rendîtes auprès de moi à Nancy que quelque affection que j'eusse pour vous et pour l'avantage de ma cousine votre fille, je me trouvais engagé de seconder les intentions du roi d'Angleterre et du duc d'York pour le mariage de ce prince avec la princesse de Modène; aujourd'hui que j'apprends que cette pensée ne peut avoir d'effet, le plaisir que je trouve à vous donner et à ma cousine

votre fille un témoignage de l'affection que j'ai pour vos intérêts me porte à favoriser les mesures que vous m'avez fait voir qui s'étaient déjà prises sur ce sujet en Angleterre. J'écris en ce sens à mon ambassadeur et je lui ordonne d'employer en mon nom les offices les plus capables de faire réussir cette pensée. »

La joie de la duchesse ne connut pas de bornes. « Sire, répondit-elle par retour du courrier, je viens de recevoir la lettre que Votre Majesté m'a fait l'honneur de m'écrire du cinquième de ce mois et en même temps je me serais mise en chemin pour aller me jeter à ses pieds et lui rendre très humbles grâces d'un si généreux effet de sa bonté et de sa grandeur si je n'avais cru pouvoir mieux lui obéir en partant pour Paris afin de travailler de mon côté à l'achèvement d'une affaire que Votre Majesté a daigné agréer... Tout ce que je puis dire à présent est... que nous tiendrons d'elle seule tout le bien et l'honneur que ma fille et moi en recevrons, que nous serons des témoins aussi bien que des exemples à toute la terre de ce que vaut l'honneur de la protection de Sa Majesté et que nous vivrons dans des sentiments continus d'obéissance et de gratitude, non pas seulement par devoir vers un monarque à qui l'on doit tout, mais par une obligation dont nous ne pouvons nous acquitter assez dignement. » Le même courrier apportait à Pomponne des remerciements de la même encre et une troisième lettre à transmettre à la reine.

Hélas! ces belles espérances ne devaient point être couronnées. Colbert de Croissy suivit les ordres de son souverain et mit en avant mademoiselle de Wurtemberg. L'échec fut complet : « A l'égard de mademoiselle de Wurtemberg, écrivit-il le 14 septembre, la conduite de la mère et tout ce que le roi d'Angleterre et madame de Portsmouth en ont dit a fait une si mauvaise impression sur l'esprit du duc qu'il ne veut plus entendre parler de ce mariage, et pour le faire réussir il faudrait promettre que la mère se mît dans un couvent et ne vînt jamais en Angleterre, qui sont des conditions très rudes à proposer. »

Il y avait là de quoi refroidir la bienveillance, d'ailleurs assez froide, de Louis XIV. Quelques jours à peine après ces lettres enthousiastes, madame de Wurtemberg n'arrivait pas à avoir du roi l'audience particulière qu'il lui avait fait espérer. Elle était réduite à solliciter humblement de Pomponne la

faveur de la lui obtenir. Peine inutile, elle allait apprendre l'écroulement de ses châteaux en Espagne. Mais du moins, elle ne voulut pas tout perdre ; au mois de décembre elle écrivit cette lettre qui est comme une demande d'indemnité :

« Sire, j'étais venue pour rendre à Votre Majesté mille actions de grâces des assurances qu'elle m'avait données par ses lettres de son affection et de sa protection pour ma fille, mais aussitôt que je me suis aperçue que le changement de la fortune dont je m'étais flattée par cette raison avait pu donner à Votre Majesté sujet de n'agréer pas de m'écouter, voulant me conformer en toutes choses à ses volontés par une constante résolution que les envieux et les mauvais événements ne peuvent changer, j'ai cru que je ferais une chose plus agréable à Votre Majesté de satisfaire à ce devoir par ces lignes et de la supplier très humblement de me marquer la conduite qu'il lui plaît que je tienne pour l'établissement de ma fille qui est le seul soin qui me reste en cette vie, et que je me trouve obligée plus que jamais de lui demander avec ma soumission ordinaire, puisque toute l'Europe est à présent informée des bons sentiments dont elle a bien voulu l'honorer, et, quel qu'il puisse être, Votre Majesté doit être persuadée que nous nous y soumettrons avec la même résignation que nous avons toujours eue pour ses ordres et que en tous lieux nous serons toujours l'une et l'autre avec un très profond respect, etc. »

Au moment où la duchesse adressait à Louis XIV cette dernière demande, il y avait plusieurs semaines déjà que Pomponne s'était excusé auprès du duc Eberhard et que le revirement inespéré de la jeune princesse de Modène avait mis fin au vaudeville princier qui nous occupe. Mademoiselle de Wurtemberg mourut fille à Paris en 1693.

***

Ce n'était pas sans peine que Marie de Modène s'était résolue. Pendant plusieurs jours, Louis XIV, ses ministres, le cardinal d'Estrées représentent en vain « qu'il ne s'agissait pas en cette occasion d'une alliance purement humaine, mais d'un établissement dans lequel Dieu se pouvait servir de la vertu

et de la piété de cette princesse pour de si grandes choses » et qu'elle serait plus utile à la religion comme duchesse d'York que dans un cloître. La petite princesse semblait inébranlable. La mère en informait Louis XIV, et Dangeau et milord Peterborough faisaient la plus triste figure du monde dans cette cour où ils avaient pensé être accueillis triomphalement. Cependant on agissait auprès du père Galimberti, confesseur de la jeune fille. Favorable d'abord à sa vocation religieuse, il ne fut cependant pas insensible aux arguments de Dangeau. Le cardinal Altieri vint à la rescousse. Ce fut l'intervention personnelle du pape qui décidément fit pencher la balance.

Le 19 septembre, en partie pour plaire à la France, en partie à cause de l'intérêt qu'il y avait pour le catholicisme à ce que l'héritier du trône d'Angleterre épousât une princesse aussi dévote, il adressa à la jeune fille un bref par lequel il tranquillisait sa conscience et lui indiquait son devoir. Marie de Modène n'avait plus qu'à céder. C'est ce qu'elle fit aussitôt.

Le 23 septembre, Louis XIV en était avisé et témoignait sa satisfaction à la duchesse et à Colbert de Croissy. Il était disposé, afin d'en donner des preuves éclatantes, à accorder à la jeune duchesse pendant son voyage en France, des honneurs extraordinaires. Il envoyait à cet effet une lettre circulaire à ses gouverneurs.

La joie du duc d'York, enfin marié, était telle que Colbert renonçait à la décrire. Le « traité de mariage », conclu le 30 septembre, réglait toutes les stipulations et fixait à 400 000 écus le chiffre de la dot dont Louis XIV garantissait les versements. Presque aussitôt, la nouvelle duchesse se mettait en route, non point en grand appareil comme l'espérait Louis XIV, mais incognito, afin de voyager à meilleur compte (volontiers les ministres anglais eussent dispensé sa mère de l'accompagner), et aussi pour ménager l'opinion publique anglaise surexcitée par le mariage papiste. La relation de M. Codèbo, gentilhomme de la chambre et secrétaire de la duchesse, a déjà été publiée : nous ne redirons pas après lui les détails du voyage, des fêtes, du logement à l'Arsenal et de la réception à Versailles.

Une indisposition retarda le départ pour l'Angleterre de la jeune femme, arrivée qui, d'ailleurs, s'annonçait sous de

fâcheux auspices. Le Parlement réuni faisait valoir une foule de raisons pour empêcher la consommation du mariage. Un des ministres, Arlington lui-même, n'était pas loin de conseiller à la princesse de retourner en Italie. La populace de Londres promenait par les rues le mannequin du pape et le brûlait : ne lui avait-on pas fait croire que la nouvelle duchesse était la fille aînée de Clément X en personne?

Charles II prorogea le Parlement et prit les mesures pour calmer l'effervescence publique. La petite princesse s'embarqua le 23 novembre. Voici comment la décrit à son arrivée l'évêque protestant Burnet, son ennemi. « Agée d'environ seize ans, mais personne faite, elle avait de la beauté et des agréments, mais plus d'esprit encore et de finesse. Ses manières étaient si gracieuses, son air si bon et si naïf qu'elle gagnait le cœur de tous ceux qui l'approchaient; et elle prévint si parfaitement tout le monde en sa faveur que ce ne fut qu'à la longue et lorsqu'elle fut reine qu'on se détrompa sur son sujet. » Le duc d'York fut conquis du premier coup par sa nouvelle épouse que Dangeau jugeait seulement, « de fort belle taille, assez bien faite, un peu maigre ». Il n'épargna rien pour lui assurer la libre pratique de sa religion ainsi que le témoigne la lettre qu'il adressa le 8 décembre à Louis XIV :

« Monsieur,

» Comme la duchesse de Modène m'a fait connaître que ce lui serait utile que je rendisse compte à Votre Majesté de la manière que la duchesse jouit ici l'exercice de sa religion, elle me permettra donc de l'informer qu'elle jouit ici l'exercice libre de la religion catholique, apostolique et romaine, et qu'elle en jouira comme fait présentement la reine ici pour elle-même et pour toute sa famille et que le roi mon frère aura le même soin d'elle et de tous ses goûts en ce qui regarde la religion catholique qu'il en a de la reine et de sa suite. »

Quelque consolation qu'elle trouvât dans sa foi, la petite duchesse se sentait singulièrement isolée dans ce pays où d'avance elle était exécrée. Ses lettres témoignent de sa détresse. Pendant de longues semaines le visage du duc d'York lui-

même l'épouvantait, et elle ne pouvait s'empêcher de fondre en larmes à son approche.

L'avenir devait répondre et au delà à ses tristes pressentiments. Quand son aversion pour son époux se fut transformée en attachement passionné, elle souffrit cruellement des infidélités dont il se rendit coupable en dépit de ses louables intentions. Ce ne fut qu'au prix de scènes violentes qu'elle réussit à faire chasser Catherine Sedley.

L'ardeur de ses sentiments catholiques fit d'elle l'instrument des Jésuites. Elle poussa résolument son mari dans la voie qui devait le mener à sa ruine. La révolution de 1688 l'obligea à se réfugier en France. Au moins y fut-elle entourée de respect au milieu des tristesses qui l'accablèrent.

« Sa vie, dit Saint-Simon, depuis qu'elle fut en France, n'a été qu'une suite de malheurs qu'elle a héroïquement portés jusqu'à la fin, dans l'oblation à Dieu, le détachement, la pénitence, la prière, les bonnes œuvres continuelles et toutes les vertus qui couronnent les saints. Parmi la plus grande sensibilité, beaucoup d'esprit et de hauteur naturelle qu'elle sut humilier constamment avec le plus grand air du monde, le plus majestueux, le plus imposant, avec cela doux et modeste. »

Elle vécut jusqu'en 1718, assez longtemps pour voir son fils, après son époux, échouer dans ses tentatives pour reconquérir le trône d'Angleterre.

JEAN LEMOINE
ANDRÉ LICHTENBERGER

LES OPÉRATIONS

AUTOUR DE CASABLANCA

Lorsqu'au printemps dernier, le docteur Mauchamp fut assassiné à Merràkech, notre gouvernement ne put obtenir la punition des coupables ni, par des représailles, enlever aux Marocains toute velléité d'attaquer à l'avenir nos nationaux dans les ports ou les villes de l'intérieur. Il était impossible d'organiser une expédition vers la capitale du Sud : on eût attiré contre nous toutes les tribus de l'Atlas et les grands caïds de cette région qui disposent d'un nombre respectable de guerriers. Aussi fut-on unanime en France à déplorer que l'attentat ne se fût pas produit dans une cité de la côte où la répression eût pu être exécutée sans difficulté ni crainte de complications. L'occupation d'Oujda ne pouvait produire que peu d'impression sur le Makhzen, et absolument aucune sur la population marocaine, notamment sur celle de Merràkech directement responsable.

Cette impunité des assassins et des fonctionnaires, en diminuant notre prestige, ne devait pas tarder à susciter une nouvelle agression contre des Français. Ce fut, le 30 juillet, le massacre des ouvriers du port de Casablanca; quoique de nationalités diverses, ils n'en étaient pas moins tous considérés comme Français dans la ville, où ils travaillaient pour le

compte de la Compagnie marocaine, entreprise exclusivement française. Ce massacre nous obligeait d'exercer directement une répression qui donnât enfin une leçon aux fanatiques et nous permît de restaurer, par une action vigoureuse et rapide, le prestige du nom français, qui avait reçu au Maroc tant d'atteintes depuis quelques années.

Les mesures prises sur-le-champ montrèrent que notre gouvernement était décidé à mettre en œuvre toutes les ressources nécessaires pour aboutir à un résultat complet. Un corps expéditionnaire fut organisé en Algérie et, en attendant qu'il pût être débarqué, le stationnaire de Tanger fut expédié en toute hâte devant Casablanca pour protéger les Européens et montrer notre pavillon. Là, nouvelles complications. Par suite d'un malentendu, un détachement de nos marins chargé de se rendre au consulat fut attaqué : le *Galilée* bombarda la ville. Les habitants, les soldats réguliers marocains, enfin les tribus des environs se livrèrent au pillage et aux massacres que l'on sait et qui durèrent du 5 août, au lever du soleil, jusqu'à l'après-midi du 7 ; c'est alors que deux bataillons d'infanterie prirent terre, nettoyèrent les rues et s'établirent en dehors des murs sur l'emplacement que nos troupes occupent encore.

Cette action à Casablanca eut d'abord les meilleurs résultats pour le rétablissement de notre influence au Maroc. Les habitants des ports commençaient à être blasés sur l'envoi des croiseurs, qui faisaient leur apparition chaque fois que des troubles se produisaient et s'en retournaient sans tirer un coup de canon ; les indigènes ne s'en souciaient plus et s'étaient habitués à considérer ces démonstrations comme inoffensives. Aujourd'hui, la population des villes côtières sait que les vaisseaux de guerre français possèdent des obus et, quand les circonstances les y obligent, s'en servent. On a dit qu'au cours du bombardement quelques innocents avaient payé pour les coupables. N'oublions pas qu'au Maroc, dans les meurtres commis par la foule, l'individu est moins responsable que la collectivité : le mendiant en haillons qui ramasse des pierres ou s'arme d'un couteau n'est pas le véritable criminel ; il cède à un mouvement de frénésie provoqué par les longues excitations de ses compatriotes, tous plus ou moins ses complices. A Casa-

blanca, les principaux instigateurs des massacres appartenaient aux tribus. Il eût été impossible de se les faire livrer sans chercher querelle à ces tribus tout entières. Mais en se précipitant en masse sur Casablanca, dès les premiers coups de canon, en partant des limites extrêmes de leurs pays pour attaquer la ville d'abord et notre camp ensuite, les diverses fractions de la Chaouïa nous déclaraient en quelque sorte la guerre. Elles venaient ainsi au devant de notre justice; au lieu d'avoir affaire à des isolés, presque insaisissables, nous nous trouvions désormais en présence d'un tout bien défini et, par conséquent, plus facile à atteindre. Les événements du 5 août et des jours suivants, en simplifiant notre tâche, devaient donc tourner à notre avantage, à condition que le corps de débarquement continuât ce que les croiseurs avaient commencé et infligeât aux tribus Chaouïa et à elles seules, une punition complète : qu'avons-nous fait et qu'aurait-on pu faire pour atteindre ce résultat?

***

Le terme de Chaouïa s'applique, non à une seule tribu, mais à une confédération de douze tribus, groupées sur un territoire nettement délimité. Ce district affecte la forme d'un rectangle. Le rivage de l'Atlantique, sur cent vingt kilomètres — soixante de chaque côté de Casablanca, — en constitue la base; la profondeur vers l'arrière-pays n'atteint pas tout à fait cent kilomètres. La contrée se divise en trois régions distinctes, constituées par des bandes de terrain parallèles à la côte et d'une largeur sensiblement égale. La première est une zone ondulée, dont les vallonnements séparent une série de crêtes dirigées toutes dans le même sens que le rivage. Puis vient une plaine fertile et presque absolument unie, limitée vers l'intérieur par une falaise abrupte. Ce ressaut défend l'accès d'un plateau désertique et caillouteux, souvent coupé de collines, et qui va se perdre dans les contreforts de l'Atlas, bien au delà de la frontière des Chaouïa.

Ce pays est un des plus prospères du Maroc. Les habitants, mélange d'Arabes et de Berbères, ont toujours été grands agriculteurs et riches éleveurs de bétail. Ils se sont montrés

généralement fidèles au Makhzen et n'opposaient pas trop de résistance lorsqu'il s'agissait de payer les impôts. Pourtant, là comme dans les autres régions réputées soumises, les Sultans ont dû organiser à diverses reprises des expéditions pour faire rendre gorge aux caïds et les obliger à verser les sommes perçues dont ils étaient détenteurs. Les choses se passaient ainsi depuis un temps immémorial, lorsqu'il y a quelques années, le souverain actuel, poussé par les conseils d'un entourage utopiste et mal informé, décida de supprimer les anciennes contributions coraniques l'*achour* (dîme des récoltes) et le *zekkat* (dîme du bétail), perçus par le caïd. Il prétendit les remplacer par une manière d'impôt sur le revenu, le *tertib*, que seraient chargés de recueillir des agents du gouvernement central, envoyés de Fez. Cette mesure mécontenta tout le monde, les caïds, qu'elle privait du moyen de pressurer la population, et les administrés eux-mêmes, qui ne comprirent pas qu'un régime plus honnête les dégrèverait de prélèvements arbitraires : hostiles par principe à tout changement, ils se laissèrent persuader que le *tertib* était l'invention des Chrétiens, qu'il n'avait pas le caractère religieux des dîmes d'autrefois et qu'un bon musulman n'était pas tenu de le payer.

Le Sultan, dont le trésor était vide et l'armée aux prises avec les contingents du Rogui, ne disposait pas des moyens d'action nécessaires pour faire exécuter ses édits. La Chaouïa, imitant l'exemple de la plupart des provinces jusque-là soumises, refusa de verser une contribution quelconque au Sultan comme aux caïds. Le prestige de ceux-ci diminua en même temps que leurs ressources et bientôt les tribus réussirent à se soustraire complètement à leur autorité. On en chassa quelques-uns; d'autres, plus heureux, furent tolérés, mais à condition d'abdiquer toute prétention au pouvoir. La population se gouverna elle-même, par l'intermédiaire de conseils de notables, dits *zoferat*, qui assumèrent toutes les fonctions des caïds. Riches désormais des sommes considérables qu'ils avaient jadis payées comme impôts à ces fonctionnaires, les Chaouïa accrurent rapidement leur puissance militaire par l'achat de chevaux, de munitions et de fusils à tir rapide. Fort mal disposés envers tous les Chrétiens, ils se prirent à considérer les Français comme leurs ennemis particuliers, après le commencement des

travaux du port et l'établissement à Casablanca d'un poste de télégraphie sans fil. Depuis quelques mois leur fanatisme avait été aiguisé par les prédications des disciples du sorcier Ma el Aïnin. Cavaliers brillants et infatigables, tireurs habiles, fiers de leur indépendance reconquise et de leur force nouvelle, ils brûlaient de nous chasser de la ville ou d'acquérir en mourant sous les coups des infidèles les splendeurs du paradis promises par le Prophète.

La répression qu'on allait exercer sur ces tribus devait être assez forte pour assurer définitivement notre supériorité morale à leur égard et les obliger toutes à venir implorer l'*aman*, c'est-à-dire se rendre à merci en fournissant les garanties que nous exigerions d'elles. Ce but n'était pas aisé à atteindre : l'adversaire était belliqueux et s'apprêtait à une vigoureuse résistance. Les Marocains s'avouent difficilement vaincus; pour qu'ils acceptent l'idée de la défaite, il ne suffit pas que l'adversaire remporte des succès tactiques, amenant des résultats partiels. La perte d'une position ou du champ de bataille, la déroute même ne les décourage pas. Il faut que le désastre se manifeste par des résultats tangibles et concrets : pertes d'hommes ou de biens.

Dans un voyage qui m'a conduit, il y a quatre ans, à travers les montagnes qui s'étendent au nord de Taza, j'ai pu juger, par mes propres yeux, de la manière dont les tribus marocaines jugent l'issue d'un combat. C'était au moment des opérations du prétendant contre l'armée chérifienne que commandait le ministre de la guerre Menebbi. J'arrivai un soir dans un village de la tribu kabyle des Mtalsa. Je m'étais à peine installé que des imprécations stridentes me firent sortir de ma cabane. Quelques cavaliers armés en guerre venaient de déposer devant une maison un blessé originaire du village; ils affirmaient avoir mis en fuite l'ennemi; mais on refusait de les croire, on leur demandait de montrer les têtes de ceux qu'ils prétendaient avoir vaincus, et les prises qu'ils avaient faites : pourquoi revenaient-ils les mains vides? Fuyant les insultes des femmes et des enfants et les regards méprisants des vieillards, les cavaliers reprirent le chemin de la plaine où était campée l'armée. Lorsque, quelques jours plus tard, j'atteignais

moi-même la mehalla du prétendant, j'appris que les guerriers Mtlasa n'avaient pas menti : ils s'étaient avancés jusqu'au pied même de l'enceinte de la Kasbah Messoun, refoulant les réguliers du Sultan, dont ils tuèrent un grand nombre ; mais les canons qui tiraient sur eux du haut des murs ne leur avaient pas permis de descendre de cheval pour recueillir les trophées de leur victoire.

Aux prises avec un pareil ennemi, le corps de débarquement n'avait donc le choix qu'entre deux méthodes pour atteindre le but de sa mission : soit attirer en masse toutes les forces ennemies et les engager dans une action générale où, grâce à ses armes perfectionnées et à la supériorité de ses manœuvres, il leur eût infligé un désastre complet ; soit former une colonne mobile, qui serait capable de faire la guerre à la marocaine, de détruire les approvisionnements des Chaouïa, de razzier leurs troupeaux et de s'emparer de leurs convois.

Les opérations françaises ont présenté trois phases distinctes depuis le 7 août, arrivée des troupes, jusqu'au 21 septembre, date à laquelle les hostilités ont été interrompues et où s'est terminée ce qu'on pourrait appeler la première campagne de Casablanca.

Une période initiale, qui s'étend du 7 au 21 août, fut consacrée uniquement à la défense du camp français, que les Marocains attaquaient sans cesse de jour, tandis que, la nuit, leurs tirailleurs isolés tenaient nos avant-postes constamment en éveil. Cette tâche, d'abord assez pénible en raison du petit nombre d'hommes et de l'outillage restreint dont nous disposions, a été facilitée ensuite par l'arrivée d'un matériel complémentaire et de soldats du train et de l'intendance, qui permirent de diminuer les corvées et d'employer un plus grand nombre d'hommes sur la ligne de feu. Peu à peu, les renforts qui parvenaient au corps de débarquement, lui ont permis d'élargir le cercle qui l'investissait et de se donner de l'air en portant plus loin ses coups de sonde en dehors des lignes de tranchées. Les principaux engagements de ce genre eurent lieu les 8, 10, 18 et 21 août. Après ce dernier combat, on se décida enfin à occuper d'une manière constante la crête qui s'étend au

sud de Casablanca, à environ 1 500 mètres du camp : du haut de cette crête, l'ennemi entretenait un feu presque ininterrompu sur les tentes, des balles perdues passant même au-dessus des maisons de la ville. La facilité avec laquelle l'opération s'exécuta permet d'affirmer qu'on eût pu y procéder plus tôt et ne pas laisser pendant quinze jours nos troupes en butte au tir continuel de l'ennemi.

Pendant ces premières affaires, le commandement et la troupe eurent l'occasion de se familiariser avec l'adversaire et avec sa manière de combattre. La tactique des Marocains n'a jamais varié. Plusieurs rassemblements, de quelques centaines d'hommes chacun, prennent position hors de portée de l'artillerie, sur différents points, à grands intervalles les uns des autres. De ces masses, se détachent des groupes de cavaliers et de fantassins d'assez faible effectif, qui se rapprochent, de crête en crête, à la faveur des ondulations du sol, jusqu'à une distance variant de 500 à 1 200 mètres; ils engagent alors l'action, les uns à pied, en lignes de tirailleurs séparés par plusieurs pas, les autres galopant parallèlement au front de nos troupes et lâchant leur coup de fusil, puis se retirant pour recharger et revenir au combat. On pouvait donc constater, dès le début, qu'il serait fort difficile d'obliger l'ennemi à se montrer en formation compacte.

Sur la crête qui borne l'horizon au sud de Casablanca et que j'appellerai, pour la commodité de l'exposition, la crête de surveillance, la constitution d'un détachement fixe de surveillance va mettre fin à un état de choses gênant; elle donnera au commandement la liberté d'action et même d'esprit qui lui permettra d'opérer à plus grande distance et d'éclaircir définitivement la situation pour ses entreprises futures. Ici commence la seconde phase des opérations, celle dite des reconnaissances, qui sera marquée par les engagements du 28 août, des 1er et 3 septembre. J'insisterai plus particulièrement sur cette période et notamment sur le dernier combat, non seulement parce qu'il a été le plus acharné, mais encore parce qu'il marque en quelque sorte le point culminant de la lutte et que son issue déterminera la conduite ultérieure des deux adversaires.

***

Dès le début, le commandement prend ses dispositions pour attirer le gros des forces ennemies et l'engager à nous combattre, de manière à l'écraser. Le nom de reconnaissances, généralement donné à ces opérations, est donc inexact : on avait l'intention, non pas, comme ce terme pourrait le faire croire, de se procurer des renseignements sur la force ou la position de l'adversaire, mais bien de lui offrir la bataille dans des conditions favorables pour nous.

Je ne ferai que mentionner l'affaire du 28 août; nos troupes y furent très vivement engagées; mais la colonne qui y prit part ne comportait qu'un effectif minime et elle ne s'éloigna que fort peu de la crête de surveillance.

Pour les deux autres reconnaissances, on adopta les dispositions suivantes. Un premier carré d'infanterie, auquel était adjoint de l'artillerie, le goum et la moitié de la cavalerie, devait s'avancer dans la direction indiquée par le commandement et servir d'amorce. Les troupes montées avaient pour mission d'accrocher l'ennemi et de l'amener sur les faces du carré. Un second détachement, de composition analogue et marchant dans la même formation, avait pour ordre de suivre l'échelon de tête et de croiser ses feux avec les siens, de manière à empêcher l'ennemi de se servir efficacement des couverts du terrain et à l'obliger de combattre à découvert. L'engagement du 1er septembre mit en relief plusieurs des défectuosités de ce système : néanmoins, pour la sortie plus importante qu'on exécuta le surlendemain, le même dispositif fut adopté.

Le 3 septembre, le premier carré se composait d'un bataillon et d'une batterie de campagne; le goum et l'escadron de spahis étaient placés à la disposition du colonel Blanc qui le commandait. Cet officier avait l'ordre de s'avancer dans la direction du marabout de Sidi-Moumen, jusqu'à huit kilomètres du camp. Le carré de soutien, sous les ordres du colonel Brulard, comportait le même effectif; l'escadron de chasseurs d'Afrique lui était affecté. Par suite d'une erreur initiale, le deuxième échelon, qui suivait à un kilomètre environ

le premier, au lieu de se porter sur la droite, c'est-à-dire du côté menacé, obliqua vers la plage et dut être redressé. Arrivé à la distance indiquée par ses premières instructions, le colonel Blanc, n'ayant pas aperçu l'ennemi, s'arrêta et demanda de nouveaux ordres. Il lui fut enjoint de continuer sa marche sur Sidi-Moumen.

A peine ce mouvement était-il entamé que les Marocains apparurent, dans la direction à la fois du front et du flanc droit. L'artillerie se mit aussitôt en batterie et ouvrit un feu assez peu efficace, en raison des objectifs insuffisants qui se présentaient : les Chaouïa, fidèles à leur tactique, restaient éparpillés et dissimulaient leurs mouvements derrière les replis du sol. Le carré fut obligé de s'immobiliser tant que l'artillerie continua son tir. Puis il se remit en marche, par bonds, jusqu'à la crête de Sidi-Moumen, les pièces reprenant le feu à chaque arrêt. Les progrès ne purent être que très lents et la lourdeur de cette marche montra dès le début aux Marocains qu'ils n'avaient à craindre aucun mouvement offensif; ils en profitèrent pour envoyer des partis importants entre la plage et la colonne, et bientôt le carré se trouva attaqué sur trois de ses faces. L'ennemi continuait de tirailler à l'abri des crêtes, entretenant un feu nourri sur les faces, où nos hommes, quoique placés à un intervalle de trois pas, fournissaient un objectif assez visible, d'autant plus que leur formation rigide privait certaines parties de la ligne de toute possibilité de se couvrir. A l'intérieur. les pièces, les attelages et l'état-major formaient des groupes encore beaucoup plus vulnérables. Le commandant Provost fut tué au milieu du carré et il y a lieu de se féliciter que les pertes n'aient pas été plus importantes.

Cependant le carré du colonel Brulard était, à son tour, attaqué sur son flanc droit et ses derrières, par des contingents nouveaux; il s'était enfin placé en échelon débordant à droite; mais, après avoir rectifié sa position, il se trouvait fort éloigné du carré de tête. L'itinéraire qu'il suivait longeait à courte distance une crête d'où les Marocains pouvaient exécuter un tir plongeant sur nos hommes. Pour faire cesser cette mousqueterie, il fallut détacher de ce côté la compagnie de tirailleurs du capitaine Dérigoin qui constituait la face droite du carré. Cette compagnie s'empara sans difficulté de la hau-

teur; mais en se dégarnissant d'une de ses faces, le carré Brulard se vouait à l'immobilité et pendant toute la durée du combat il resta dans la même position, tandis que l'échelon de tête s'éloignait de plus en plus vers Sidi-Moumen. Il en résulta que les deux détachements livrèrent deux combats séparés et ne purent se prêter aucun appui. L'action durait depuis plus d'une heure; le général Drude, voyant qu'il était inutile de maintenir ses troupes dans une immobilité inutile et qui aurait pu devenir dangereuse, espérant peut-être, grâce à une marche plus rapide vers le camp, intercepter ceux des assaillants qui s'étaient postés sur ses derrières, donna l'ordre au colonel Blanc d'entamer le mouvement de retraite, que le carré Brulard protégerait en se maintenant sur la position qu'il occupait.

Malheureusement cette manœuvre, la seule qu'on eût encore tentée, ne put être exécutée dans de bonnes conditions, en raison de l'organisation défectueuse du détachement de santé qui accompagnait la colonne. On manquait à la fois de matériel et de personnel. Il eût été pourtant tout particulièrement nécessaire de renforcer ce service au maximum, car sa mission était rendue fort difficile par l'obligation où médecins et infirmiers se trouvaient de rester dans les carrés et de se déplacer constamment avec eux. Dans ces conditions il était impossible de constituer, comme le prescrit le règlement, des postes de secours fixes vers lesquels les brancardiers peuvent s'orienter facilement. Dans le premier carré, des blessés furent pansés par le vétérinaire et même par deux correspondants de guerre anglais qui accompagnaient la colonne. Comme les brancards faisaient défaut, un de ces journalistes fit monter sur son cheval un légionnaire atteint à la jambe; pour en transporter un autre, quatre de ses camarades durent quitter la ligne de feu et improviser une civière avec leurs fusils et leurs ceintures.

La lenteur apportée au relèvement des blessés et des morts, qu'on ne pouvait abandonner à l'ennemi, empêcha le colonel Blanc de se mettre en marche immédiatement après en avoir reçu l'ordre. Quand il put commencer son mouvement, la formation en carré fut conservée jusqu'au moment où on s'arrêta pour permettre à l'échelon Brulard d'exécuter sa retraite à son tour. Ce carré opéra plus rapidement malgré la position désavantageuse de la compagnie Dérigoin, qui n'avait pas souffert

jusque-là, mais qui subit en se rabattant sur le carré des pertes sérieuses.

Au lieu de se diriger à vive allure vers le camp avec l'un des détachements au moins, on continua à se retirer lentement, par bonds d'échelon, ce qui donna à l'ennemi tout le temps de se dégager. Heureusement, se croyant hors de portée, les Marocains venus de Taddert se groupèrent pour retourner vers leur campement ; une des batteries de 75 put ouvrir un feu d'efficacité et leur tua beaucoup de monde. Auparavant ceux que notre immobilité avait encouragés à trop s'approcher de nos lignes ou à se mouvoir sans s'abriter suffisamment, avaient également été fort maltraités par le tir de l'infanterie.

L'ennemi avait donc été sérieusement éprouvé au cours de ce combat de Sidi-Moumen. Son audace et son agressivité en furent diminuées ; il se rendit compte qu'il ne lui était pas possible, comme il avait pu l'espérer jusque-là, de jeter les Français à la mer et de courir à un second pillage. Pourtant notre supériorité ne s'était pas affirmée d'une manière suffisante pour obliger les Chaouïa à se soumettre ; l'écrasement de l'adversaire, qu'on recherchait, n'avait pas été obtenu. L'insuffisance de ce résultat était due en partie à l'habile tactique des Arabes, mais plus encore aux nombreuses erreurs commises par nous.

La première a été d'entreprendre ces sorties avec des effectifs trop faibles. Alors que le corps expéditionnaire comptait quatre bataillons, on n'employa que quatre compagnies le 28 août, cinq le 1er septembre et huit le 3. On laissait donc toujours au moins la moitié de l'infanterie pour défendre le camp, qu'une garnison bien inférieure eût suffi à protéger. Lorsque le 3 septembre, en effet, de forts contingents marocains, profitant de l'absence de la colonne de sortie, prirent l'offensive contre la crête de surveillance, on n'envoya que trois compagnies et deux pièces de montagne pour les arrêter. L'issue de ce petit combat ne fut jamais douteuse, grâce à la solide position occupée par les Français qui ne perdirent sur ce point qu'un seul officier et empêchèrent l'ennemi de s'avancer à moins de 1 000 mètres de leur ligne : seuls, une vingtaine de cavaliers chaouïa essayèrent d'engager le combat à courte dis-

tance; une salve ou deux mirent en fuite tous ceux qui ne restèrent pas sur le terrain.

Donc, le 3 septembre, les Marocains engagèrent toutes leurs forces; de notre côté, cinq compagnies et deux sections d'artillerie ne quittèrent pas leurs tentes et il restait encore pour la défense de la ville des détachements du génie et du train, et cinq cents Espagnols. On peut conclure qu'au moins un bataillon de plus eût pu, sans inconvénient, être employé à renforcer les troupes de sortie. Du moment qu'on recherchait un combat aussi sérieux que possible, ne fallait-il pas mettre en ligne tous les hommes dont on pouvait disposer?

Et si l'on passe à la discussion de la tactique employée sur le champ de bataille même, il y a lieu de remarquer d'abord que dans les trois sorties, à aucun moment et sur aucun point, l'offensive n'a été prise par nous : on ne peut citer que deux exceptions : l'attaque d'une compagnie de tirailleurs qui mit baïonnette au canon, le 1er septembre, pour s'emparer d'un enclos en pierres sèches, voisin de la ferme Alvarez, dans lequel on ne trouva qu'un cheval blessé; et le mouvement du capitaine Dérigoin, que j'ai décrit plus haut, et dont la portée ne dépassa pas 2 ou 300 mètres.

Dans une des nouvelles qu'il a consacrées aux exploits de l'armée des Indes, Rudyard Kipling dit : « Un Afghan qui attaque et un Afghan qui est attaqué sont deux hommes très différents. » Cette observation s'applique à tous les peuples, si braves soient-ils, dont les guerriers ne possèdent pas d'organisation militaire et ignorent la discipline du rang. Elle est particulièrement vraie pour les Arabes; on l'a toujours constaté dans les guerres passées, et le corps de débarquement de Casablanca devait bientôt s'en rendre compte en ne trouvant presque aucune résistance lorsqu'il prendrait l'offensive contre les campements de Taddert et de Sidi-Brahim.

On pourrait objecter que d'importantes victoires européennes furent remportées dans l'Afrique du Nord par l'emploi exclusif de la défensive, notamment les batailles des Pyramides et d'Omdourmân. Mais dans toutes ces affaires les procédés de combat des Arabes étaient fort différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Les Mamelucks de Mourad-Bey et les Ghazis du Khalifa se lançaient sur les carrés en foule confuse, que le feu

des troupes européennes suffisait à détruire. A Casablanca, nous l'avons vu, les conditions de la lutte sont toutes différentes.

Nos colonnes, en restant invariablement sur la défensive, sans jamais esquisser le moindre mouvement tactique contre l'ennemi, se privaient elles-mêmes de tout ce qui faisait leur supériorité. D'abord elles permettaient aux Chaouïa de combattre à leur guise et de se poster à la distance et dans les formations qui leur convenaient; elles leur laissaient, ainsi, toute l'initiative et une supériorité morale constante : le Marocain n'étant jamais attaqué et attaquant toujours, s'est attribué la victoire après chaque affaire, même après avoir essuyé des pertes beaucoup plus considérables que les nôtres.

Au point de vue matériel notre tactique nous a également privés des deux principaux avantages que nous possédons sur l'ennemi : le perfectionnement de nos armes et la faculté de manœuvrer, grâce à la cohésion et à l'instruction de nos troupes : en laissant les Chaouïa voltiger autour des carrés, nous ne pouvions mettre à profit le tir rapide et précis de nos fusils et de nos canons

Pour utiliser notre second avantage, la manœuvre, il eût été nécessaire, avant tout, de fixer l'ennemi, car on ne peut manœuvrer un adversaire qui se déplace; la seule manière d'obtenir ce résultat eût été de marcher avec rapidité sur un des camps de l'ennemi : on l'eût obligé alors de s'immobiliser, en partie tout au moins, pour défendre le point menacé. C'était chose facile puisque deux de ces camps, ceux de Taddert et de Titmellil, sont éloignés de 12 et de 15 kilomètres seulement de Casablanca. Au cours de la deuxième période des opérations on n'a jamais choisi ces camps comme buts des sorties; on s'est contenté d'exécuter des marches hésitantes et dont les objectifs ne répondaient à aucune idée tactique.

Pendant la reconnaissance du 1er septembre, la colonne a suivi un itinéraire circulaire, s'offrant aux coups de l'ennemi en défilant devant ses tirailleurs. Le 3 septembre, les ordres donnés au colonel Blanc lui enjoignaient de marcher à 8 kilomètres dans la direction de Sidi-Moumen, puis, lorsque cet officier eut demandé de nouvelles instructions, de se porter sur le marabout, où l'on ne savait pas à ce moment que l'ennemi

se trouvât. Le choix de cet objectif est d'autant moins compréhensible qu'à 3 kilomètres seulement de là, sur la droite de la direction suivie, est situé le camp de Titmellil.

Il est non moins difficile de s'expliquer pourquoi, pendant le combat, on s'est obstiné à maintenir l'infanterie en carré.

Cette formation en carré a fait l'objet de discussions constantes tant à Casablanca qu'en France. On a surtout critiqué l'adoption de ce dispositif, dès le départ et sur le front de bandière même du camp. Ce reproche ne me paraît pas justifié : il ne faut pas oublier que nos troupes n'avaient pas à craindre un feu d'artillerie. Dans ces conditions la formation adoptée était fort convenable pour la marche avant le combat : tout en groupant les unités, elle permettait un déploiement rapide et n'imposait pas aux hommes plus de fatigue que la colonne de route. La répartition des unités était la suivante : les faces perpendiculaires à la direction, c'est-à-dire celles de tête et de queue, étaient constituées par une ou deux compagnies en colonnes de sections par quatre, avec des intervalles triples du front sur un rang, de sorte qu'au premier signal les fantassins pouvaient se former en ligne de tirailleurs à trois pas. Les faces latérales marchaient elles aussi en colonne par quatre, mais sans distance entre les sections, ce qui leur permettait soit de se trouver immédiatement en ligne à droite ou à gauche, soit de former en peu de temps un échelon prolongeant la face de tête dans la direction du front.

Au contraire, on a commis une grosse erreur en observant, comme règle absolue, de ne pas abandonner après l'ouverture du feu ce dispositif en carré. Lourd à se mouvoir et absolument incompatible avec toute manœuvre ou toute offensive, il laisse inutilisée une partie de la ligne, à moins que les quatre faces ne soient attaquées en même temps, ce qui ne s'est jamais produit.

Pourtant il est visible — et les combats du 11 et du 21 allaient le montrer avec évidence — que toutes les dispositions en échelon assurent, aussi bien que le carré, la protection des flancs ; outre l'incomparable avantage de permettre aux troupes des mouvements rapides, elles présentent des changements faciles de direction, la mise en ligne de toutes les unités, en un mot, la manœuvre. Or on est bien obligé de constater que si,

dans les deux combats du 1er et du 3 septembre, un des deux adversaires a ébauché un semblant de manœuvre, ce sont les Marocains lorsqu'ils ont essayé d'envelopper nos carrés et de se porter sur leurs derrières. Il n'est donc pas exagéré de dire que le commandement, en ne choisissant pas d'objectif approprié au but qu'il recherchait et en se refusant ensuite à abandonner, même provisoirement, la formation en carré, a annulé lui-même ses principales chances de succès. Il n'est pas étonnant dans ces conditions que le résultat de ces deux combats ait été négatif.

Les erreurs que nous venons de signaler proviennent uniquement de la circonspection excessive du commandement. Comment expliquer, alors qu'on devait désirer voir les Marocains s'approcher le plus possible en masse, qu'on ait placé l'artillerie en première ligne, avec le carré d'amorce, et qu'on lui ait fait ouvrir le feu aux grandes distances dès qu'on apercevait quelques cavaliers isolés? N'eût-il pas mieux valu réunir des pièces sous la protection d'un soutien et ne leur permettre de tirer que lorsque l'ennemi eût été encouragé à se grouper? On a eu l'impression constante que notre cavalerie, paralysée par son insuffisance numérique, restait collée à l'infanterie, qui elle-même restait collée aux canons. Aucune fraction des colonnes n'a jamais joui d'une indépendance quelconque de mouvement; tout le monde s'est incrusté dans des formations rigides et inutiles.

***

Après le combat du 3 septembre, la deuxième période des opérations était terminée : on ne pouvait en effet conserver l'espoir d'écraser l'ennemi sur le champ de bataille. Dès lors il était permis de croire que le commandement se résoudrait à employer le seul moyen qui lui restât pour mener à bien sa mission, c'est-à-dire former une ou plusieurs colonnes mobiles et parcourir le territoire des Chaouïa. Ce fut le contraire qui se produisit. Après l'affaire de Sidi-Moumen, le corps expéditionnaire est resté dans une inaction complète pendant plus d'une semaine et n'en est sorti que pour exécuter des

offensives à trop courte distance, qui ne pouvaient, par leur nature même, qu'aboutir à des résultats partiels et insuffisants.

Cette troisième période comporte l'attaque des camps ennemis dans un rayon d'une demi-journée de marche de Casablanca; se furent les combats de Taddert (11 septembre) et de Sidi-Brahim-el-Kadmiri (21 septembre). Au cours de ces deux engagements, l'objectif des colonnes était nettement déterminé et, le commandement, ne se laissant plus hypnotiser par ses communications avec Casablanca, on manœuvra pour la première fois; comme l'ennemi se trouva directement menacé, il n'opposa qu'une résistance presque nulle. Néanmoins un nouvel abus de précautions inutiles alourdit encore notre marche et nous empêcha de retirer de ces opérations tout le fruit qu'il était possible d'en recueillir. Malgré la proximité de Taddert, malgré la marche de nuit parfaitement exécutée qui réduisit pratiquement la distance de Sidi-Brahim, malgré un brouillard propice, qui, dans les deux cas, eût pu être mis à profit pour masquer les progrès de nos colonnes, on ne réussit pas à surprendre suffisamment les Marocains pour s'emparer de leurs approvisionnements; on ne trouva que des tentes vides.

Quelque faibles qu'eussent été les résultats de ces deux affaires, elles permirent cependant d'amener à composition toutes les tribus dont le territoire avait été atteint ou simplement menacé, tandis que les autres se retirèrent dans l'arrière-pays. Il en résulta qu'une zone de terrain complètement vide se créa entre les deux partis : ni l'un ni l'autre n'ont entrepris de la franchir pour recommencer la lutte [1].

***

La retraite rapide de l'ennemi, dès qu'on s'était porté franchement sur ses camps, et l'empressement que les tribus côtières montrèrent à se soumettre immédiatement après, condamnent

1. Les Marocains, qui attaquèrent la reconnaissance du lieutenant-colonel Halna du Frétay, le 19 octobre, n'étaient pas des Chaouïa; ils appartenaient aux troupes de Moulaï Rachid.

mieux que tout commentaire l'inaction du corps de débarquement et la décision prise par le commandement de ne pas former de colonne dont le rayon pût dépasser une journée de marche vers l'intérieur. Les mobiles qui ont pu provoquer cette grave détermination sont au nombre de trois : l'appréhension de voir les Chaouïa échapper à nos troupes et d'être obligé de revenir à Casablanca sans avoir pu les atteindre ; l'exagération du nombre et de la valeur de l'ennemi ; la crainte des difficultés matérielles.

De ces trois causes la première a paru exercer le plus d'influence ; on l'a toujours invoquée et à tout propos. Combien de fois ne nous a-t-on pas représenté notre adversaire comme invisible, insaisissable, s'évanouissant dès qu'on tente de s'approcher de lui !

Sans doute les Marocains sont fort mobiles, mais il ne faut pas oublier qu'en s'enfuyant devant nous ils devaient emporter avec eux tout ce qu'ils possédaient. Les femmes, les enfants et les vieillards ne peuvent pas se déplacer aussi vite que les guerriers. Les principales richesses des habitants de cette contrée sont les céréales et le bétail. Or, à cette époque de l'année, il n'y a pas longtemps que la moisson est faite et les silos sont pleins des provisions d'orge, nécessaires jusqu'à la prochaine moisson ; en se retirant indéfiniment vers l'intérieur, les Chaouïa abandonnaient toutes leurs récoltes au vainqueur. Les importants troupeaux de bœufs et de moutons n'auraient guère pu non plus nous échapper, car le bétail marocain n'a pas, que l'on sache, une allure plus vive que celui des autres pays. Faire le vide devant nos colonnes équivalait donc pour les indigènes à une véritable émigration, dont la marche eût été alourdie par des *impedimenta* sans nombre ; on ne peut songer à soutenir qu'une pareille cohue de bêtes et de gens est capable d'atteindre un degré de mobilité supérieur à celui de troupes légères, remarquablement entraînées et dont les besoins sont des plus limités. Ajoutons qu'il se trouve dans la Chaouïa un certain nombre de points fixes, gros villages de 2 000 à 3 000 habitants : les plus importants sont Dar-Ber-Rechid et Settat, situés à environ 40 et 60 kilomètres de Casablanca.

Les Chaouïa, pour être mobiles, ne sont donc pas insaisissables ; même en admettant que les troupes françaises fussent

incapables d'atteindre leurs guerriers, ce qui d'ailleurs reste à démontrer, on reconnaît, je pense, qu'elles marchaient plus vite que leurs convois et pouvaient ainsi, en les affamant, obtenir leur soumission.

Depuis quatre-vingts ans que nous les combattons, les Arabes n'ont guère changé leur manière de vivre; ils ne disposent pas aujourd'hui d'autres procédés de transport que ceux dont ils se servaient au moment où les Français ont débarqué à Sidi-Ferruch. La conquête de l'Algérie nous a montré la faillite du système des garnisons fixes et a mis surabondamment en évidence que le seul moyen de venir à bout des nomades est de leur opposer des colonnes mobiles. C'est par l'introduction de cette nouvelle tactique que Bugeaud nous a assuré une supériorité définitive et a permis à ses successeurs de pacifier complètement la colonie. Plus tard la Tunisie a été occupée presque sans résistance grâce à des procédés analogues, tandis que le colonel de Négrier s'en servait contre les Oulad Sidi Cheikh. Enfin le général Lyautey a appliqué tout récemment le même principe dans le Sud-Oranais.

Lorsque je visitai cette région du Sud-Oranais en 1903, il se passait peu de soirées sans que les Marocains vinssent attaquer les sentinelles; les assassinats étaient fréquents, l'insécurité complète : dans un des villages qui se sont formés le long de la voie ferrée, l'autorité militaire faisait éteindre les lumières immédiatement après le coucher du soleil, la plus modeste bougie pouvant attirer les balles des maraudeurs. Le premier soin du général Lyautey en prenant possession de son commandement fut de créer ce qu'on appela les *groupements mobiles*, composés d'un escadron de spahis, de goumiers, d'une compagnie montée de la légion, d'une compagnie de tirailleurs allégés et d'un détachement du train portant des vivres pour 6 jours. Ces colonnes ont, pendant trois ans, poursuivi sans merci les *rezzou* de pillards qui, bientôt et presque sans combats, ont été réduits à une impuissance complète. Aujourd'hui, non seulement notre territoire est à l'abri de toute insulte, mais les négociants français peuvent, sans s'exposer au moindre danger, aller acheter des moutons et de la laine à cent kilomètres au delà de la frontière. Il est permis de croire qu'en opérant d'une manière analogue, le

corps de débarquement eût obtenu la soumission complète de la Chaouïa, sans courir de plus grands risques : les faibles détachements du Sud-Oranais ont eu affaire à un adversaire autrement rapide et belliqueux que ne l'ont jamais été les Marocains de la côte de l'Atlantique.

Une colonne mobile, marchant de Casablanca sur Dar-Ber-Rechid et Settat, n'eût pas trouvé devant elle un ennemi assez nombreux et assez bien ravitaillé en munitions pour que l'issue de l'opération pût être un instant douteuse. La situation politique se présentait favorablement, car on pouvait être certain que les peuplades de l'intérieur, au-delà des frontières des Chaouïa, n'eussent pas fait cause commune avec eux. Au nord-est, dans les environs de Rabat, habitent les Arab et les Zaër; au sud-est, du côté de l'Atlas, les Tadla; les Rehamna et les Doukkala, au sud-ouest, occupent le pays situé entre Merrâkech et Mazagan. Ces deux derniers groupes portaient alors toute leur attention sur les menées de Moulaye Hafid, qui entretenait des négociations avec tous les caïds du sud. De même les Zaër et les Arab attendaient l'arrivée du Sultan, dont le départ de Fez pour Rabat était imminent. Les uns et les autres se sentaient sous la menace constante d'expéditions envoyées chez eux par les frères rivaux, ils ne se seraient assurément pas souciés de diminuer leurs propres forces en s'engageant dans une guerre contre les Français, de laquelle il n'y avait aucun profit à tirer. Quant aux Tadla, qui ont toujours fait preuve des meilleures dispositions à notre égard, ils n'ont pas cessé de correspondre avec notre consul et ont même offert plusieurs fois de s'entremettre pour faire cesser la résistance des Chaouïa. Nous étions donc assurés sinon de l'appui, du moins de la neutralité de toutes ces tribus; les seuls Chaouïa restaient en notre présence.

Toutes les informations recueillies au sujet du nombre de leurs guerriers concordent : tous les contingents, qui pouvaient être mis sur pied par les douze tribus, ont donné contre nos troupes pendant les deux premières phases des opérations; ils n'ont pu entamer aucune de nos colonnes de sortie, alors que l'effectif en infanterie de la plus importante d'entre elles (3 septembre) n'a pas dépassé huit compagnies et que nous disposions deux jours plus tard de six bataillons; on se rend compte

du peu de danger qu'avait à courir une expédition se portant à trois jours de marche de la côte. D'ailleurs, après l'affaire de Sidi-Mounen, il est plus que probable qu'un certain nombre de fractions chaouïa eussent renoncé à la lutte au cas d'une offensive déterminée ; aux combats du 11 et du 21 septembre, les effectifs de l'ennemi étaient déjà sensiblement réduits.

En ce qui concerne les munitions, l'adversaire en a fait une consommation très importante pendant les premiers jours de la lutte, mais on a observé que, peu à peu, son feu diminuait d'intensité. Les rapports des réfugiés indiquaient que, dans les souks de l'intérieur, les cartouches atteignaient un prix fort élevé qui en attestait la pénurie. Sur les cadavres, on ne trouvait en général que 3 ou 4 coups à tirer (constatations faites les 12 et 16 septembre). Enfin, il était facile, par une surveillance active de la contrebande à Rabat et à Mazagan, de rendre impossible tout réapprovisionnement en cartouches et de diminuer considérablement la capacité de résistance de l'ennemi.

Reste la troisième cause de notre inaction : les difficultés matérielles.

Transport. — Le corps de débarquement ne disposait certainement pas des moyens de transport nécessaires : pour une marche, même courte, vers l'intérieur, on n'aurait rien dû laisser au hasard. Il eût fallu emporter des rations de vivres et de fourrage, des approvisionnements considérables de munitions, prévoir en outre le transport de tous les blessés et malades. Des problèmes du même genre ont été résolus par les troupes algériennes dans des régions infiniment moins abondantes en ressources et d'un terrain plus difficile. Il eût suffi de faire envoyer d'Algérie un complément de conducteurs et d'animaux de bât ou d'arabas attelées.

Eau. — Quoiqu'on se trouvât à l'époque la plus sèche de l'année, beaucoup d'oueds avaient encore de l'eau courante. Dans toute la Chaouïa, les sources abondent et presque à chaque pas on rencontre des puits ; au cas improbable où l'ennemi les eût comblés ou souillés, il était facile d'en creuser de nouveaux ; la légion étrangère est habituée à ce genre de travail et le génie possède des outils avec lesquels il eût pu accomplir

rapidement le forage, d'autant plus que presque partout on découvre l'eau à très petite profondeur.

Pluies. — Les pluies continues ne commencent guère qu'en novembre. Il n'y a eu de fortes averses que le 26 septembre et le 17 octobre. Elles n'auraient retardé les opérations que d'un jour au maximum, car, à cette époque de l'année, le soleil est assez fort pour sécher, après quelques heures, la boue sur les pistes et même dans la campagne. C'est le surlendemain de la seconde journée de pluies qu'a eu lieu la reconnaissance du colonel du Frétay, au cours de laquelle l'artillerie de campagne est parvenue sans difficulté jusqu'à Taddert. On disposait donc pour les opérations actives d'au moins un mois et demi après la conclusion de la deuxième phase des opérations.

Terrain. — Le terrain est partout praticable, même pour l'artillerie qui a pu circuler constamment à travers les champs. Il n'y a guère qu'une montée difficile en avant de Settat; elle est fort raide, mais la différence de niveau ne dépasse pas 100 mètres; un détachement du génie eût pu pratiquer en quelques heures une rampe pour les pièces et les caissons.

Ainsi tous les arguments, qu'on a pu invoquer pour ne pas bouger de Casablanca, ne reposent sur aucun fondement sérieux. Il y a quelques années, une mehalla, commandée par le Sultan Moulaye Hassan, a traversé victorieusement tout le pays chaouïa pour procéder au recouvrement des impôts. Un de nos compatriotes, le docteur Weisgerber, accompagnait cette expédition qui, d'après ses estimations, comptait 15 000 individus dont à peine la moitié de combattants. Si l'on considère l'énorme quantité de bagages de toute espèce qu'une pareille troupe traîne à sa suite, on en conclura que 5 000 soldats d'Algérie peuvent surmonter les mêmes obstacles matériels. Il n'est pas non plus exagéré d'affirmer que nos hommes seraient venus à bout d'un ennemi dont a triomphé un ramassis de loqueteux, sans discipline, mal armés et à peine nourris, que la seule perspective du pillage pouvait déterminer à combattre.

***

Voici quelques impressions sur l'objectif qu'aurait dû choisir

le corps de débarquement pour réduire les Chaouïa et sur la manière dont les opérations auraient pu être conduites.

J'ai déjà dit que le détachement du train n'était pas suffisant et qu'il eût fallu le compléter, de manière à pouvoir transporter, à la suite des troupes, des vivres pour six jours au moins. Il en est de même de la cavalerie qui ne compte que 200 sabres, alors que l'infanterie est forte de 4 800 hommes. Cette disproportion est incompréhensible, surtout en présence d'un adversaire dont on a vanté sur tous les tons l'extrême mobilité : en portant le nombre des escadrons de deux à huit ou dix, on eût suffisamment rétabli l'équilibre. Pendant les quelques jours d'attente, avant l'arrivée de ces renforts indispensables, mais suffisants, on aurait occupé l'ennemi par de petites sorties, entreprises avec peu de monde, de manière à ne pas l'alarmer et à l'engager à laisser ses camps sur l'emplacement où ils se trouvaient.

Le corps de débarquement ayant complété son effectif et prêt à entrer en campagne, le commandement devait d'abord choisir l'objectif dont l'occupation pouvait provoquer chez les Chaouïa le plus de découragement. Le but le plus favorable est le village de Settat, à 60 kilomètres de Casablanca. C'est l'agglomération la plus importante de tout le pays. Située dans une position stratégique importante, elle est le véritable nœud des communications entre les diverses tribus chaouïa et Merrâkech. Sur la route directe qui y conduit, à moitié chemin environ, on rencontre la petite bourgade de Dar-Ber-Rechid où les caravanes ont également l'habitude de faire halte et de s'approvisionner; une colonne volante, suffisamment allégée, peut atteindre le premier de ces points en un jour de marche et le second en deux.

Lorsque l'éventualité d'un mouvement vers l'intérieur a été envisagée, on a proposé de débarquer une partie des forces à Mazagan et de mettre en route deux colonnes simultanément de ce point et de Casablanca. Ce projet, destiné à déconcerter l'ennemi et à diviser ses forces, paraît d'une application difficile; elle aurait eu le désavantage d'indisposer les tribus voisines de Mazagan qui n'appartiennent pas à la confédération des Chaouïa et qu'on aurait risqué de mêler à la lutte. En outre, la marche des colonnes, partant de points aussi éloignés, eût

été difficile à coordonner sans nuire à la rapidité de leur allure.

Casablanca devait donc rester la base unique de la petite expédition contre les Chaouïa. Comme au cours de cette opération on ne pouvait compter maintenir les communications avec la ville, la première mesure à prendre consistait à fractionner le corps de débarquement en trois échelons. Le premier de 4 compagnies, appuyé par quelques mitrailleuses et des pièces de montagne, devait assurer, avec le concours du contingent espagnol et de l'escadre, la sécurité de la ville ; le second, également d'un bataillon, aurait formé la garde du convoi de la colonne ; enfin pour le troisième échelon, destiné à former le corps d'opération proprement dit, capable de marcher rapidement sans rester en contact constant avec les bagages, on eût disposé de 4 bataillons, de 2 régiments de cavalerie et de l'artillerie de campagne.

L'expédition devait commencer par l'enlèvement simultané des deux camps principaux de l'ennemi, ceux de Taddert et de Titmellil, en fractionnant l'échelon mobile en deux détachements d'égale force et en procédant comme on a fait le 11 et le 21 septembre, mais avec moins d'hésitation. Le convoi devait suivre la colonne de Taddert qui eût bivouaqué près de la source de l'Oued Bou Zkoura, tandis que la colonne de Titmellil se serait avancée jusqu'à la Kasba Médiouna pour y passer la nuit. Le lendemain les deux colonnes, séparées de moins de 15 kilomètres, auraient convergé sur Dar-Der-Rechid, puis, le jour suivant, atteint Settat par une marche d'une trentaine de kilomètres. Au cours de ces opérations, les troupes devaient mettre le feu aux provisions de grains dans les silos, détruire les maisons évacuées et les villages vides, tandis que la cavalerie eût donné la chasse à tous les convois qu'elle pouvait atteindre sans trop s'écarter de la direction suivie. Les opérations ultérieures dépendraient des circonstances et seraient réglées d'après les renseignements recueillis jusque-là. Il est plus que probable que, dès son arrivée à Settat, le corps expéditionnaire aurait vu toutes les tribus chaouïa se soumettre; si certaines d'entre elles avaient continué la résistance, il fallait opérer contre elles de la même mamière et rentrer ensuite à Casablanca après une absence totale d'une quinzaine de jours au plus.

Une pareille entreprise était d'exécution facile ; elle ne comportait aucun risque sérieux avec les troupes solides et pleines d'entrain qui constituent la petite armée de Casablanca ; il était d'ailleurs possible, par surcroît de précaution, d'y ajouter quelques unités de plus. L'inaction absolue où on l'a maintenue est d'autant plus regrettable que l'opportunité d'une pareille offensive est aujourd'hui passée. Indépendamment des difficultés matérielles qui ne feront que croître jusqu'au mois de février à mesure que les pluies deviendront de plus en plus fortes, la situation politique, qui a changé, nous interdit aujourd'hui tout mouvement vers l'intérieur.

Pendant le mois de septembre, les deux Sultans, qui se disputent l'empire chérifien, se sont décidés à agir. Ils n'ont pu entrer véritablement en campagne ; mais les troupes des deux partis se sont mises en mouvement pour contraindre les provinces hésitantes à se rallier à leurs causes. Abd-el-Aziz, prenant l'initiative, s'est rendu à Rabat ; Moulaye Hafid a riposté en faisant partir de Merràkech une mehalla d'avant-garde, commandée par son cousin Mohammed ould Moulaye Rachid. Dans cette espèce de course, le premier enjeu est le territoire des Chaouïa ; ceux-ci, imitant l'exemple des tribus voisines, se sont immédiatement préparés à détourner l'orage qui les menaçait. Les fractions voisines de Rabat sont demeurées fidèles au Sultan légitime ; les autres, beaucoup plus nombreuses, et certaines que les Français ne les suivraient pas, ont quitté les environs de Casablanca, pour recevoir la petite armée envoyée par Moulaye Hafid à Settat et préserver leurs biens de la convoitise de ces dangereux protecteurs. Merrâkech et Rabat ont ainsi succédé à Casablanca comme pôles d'attraction dans l'esprit des indigènes.

La France a pris parti peu après dans le conflit dynastique en envoyant à Rabat, dès que Abd-el-Aziz en eût exprimé le désir, le personnel de la légation de Tanger. Dès lors, toute offensive du corps expéditionnaire serait interprétée, non plus comme une opération destinée à punir le massacre des ouvriers du port, mais comme un appui direct prêté au Sultan légitime contre le prétendant du Sud. Elle risquerait d'entraîner contre nous tous les partisans de Moulaye Hafid et d'obliger le corps de débarquement à sortir de sa mission. D'autre part, il est

impossible de retirer nos troupes, d'abord parce que nous n'avons pas obtenu les satisfactions qu'on a exigées des négociateurs chaouïa, ensuite parce que ce rappel serait pour les tribus le signal d'une nouvelle attaque contre la ville. Notre corps expéditionnaire en est donc réduit à un rôle fâcheux et presque ridicule. Pour n'avoir calculé que l'économie de quelques vies humaines sur le champ de bataille, on va exposer nos soldats à de pires dangers que les balles marocaines, aux maladies qu'engendreront un climat humide et une inaction déprimante.

Telle est la situation dont rien ne peut actuellement faire prévoir la fin. D'après les dernières dépêches de Casablanca, il paraît qu'on espère voir les Chaouïa se soumettre, grâce à l'intervention du marabout de Bou-Jaàd, du Tadla, ou à l'offensive que prendrait contre eux la petite armée du chef chérifien Bouchta-ben-Bagdadi. Si l'une de ces éventualités se réalise, — ce qui d'ailleurs est fort douteux, — nous n'en retirerons qu'un mince profit, car le Maroc n'y verra qu'un aveu d'impuissance de notre part.

Si nous avions, au contraire, châtié sur-le-champ, par une offensive à petite envergure, mais rapide et vigoureuse, les Chaouïa responsables du massacre et du pillage, la pacification locale était assurée, notre prestige restauré, en un mot, la question résolue. On pouvait rapatrier aussitôt la plus grande partie du corps expéditionnaire et ne laisser à Casablanca que quatre compagnies et quelques pièces, pour couvrir l'organisation de la police franco-espagnole, conformément aux stipulations d'Algésiras.

RÉGINALD KANN

MON AMOUR[1]

3 novembre.

Je devrais taire ce qui est arrivé, l'oublier moi-même, — me cacher, tout au moins, de peur que mon visage ne trahisse, dans la rue, un tel bonheur...

4 novembre.

Je ne cherche pas à comprendre ce qui est arrivé. Dans mes songeries, j'ai souvent imaginé à l'avance telle et telle scène probable ou possible entre madame de Pons et moi. Un baiser, un baiser d'amants, entre nous, je l'ai imaginé, oui, mais comme la fin et le prix de quelles hésitations, de quels atermoiements, de quelle patience infinie!... Et hier, justement, elle me recommandait cette patience, à l'instant même qui précéda celui où ce baiser fut échangé!... Oh! ne disons pas : « Je ferai », ou : « Je ne ferai pas »! Une porte qui s'ouvre, un pied posé un peu plus avant, le ton d'une robe ou bien le temps qu'il fait peut bouleverser les plans que la raison a le mieux établis. Nous ne savons pas qui nous dirige, et nos plus grandes surprises viennent de nous-mêmes.

1. *Published november fifteenth, nineteen hundred and seven. Privilege of copyright in the United States reserved under the Act approved March third, nineteen hundred and five, by* CALMANN-LÉVY.
Voir la *Revue* des 15 octobre et 1er novembre.

7 novembre.

Je disais facilement mes peines et ma mélancolie; mon bonheur, je ne sais pas l'exprimer. Pour lui, c'est un autre langage qui convient; je n'y suis pas accoutumé. Et je sens une pudeur nouvelle : je n'ose pas dire que je suis heureux!...

Quelqu'un, intérieurement, me souffle :

« C'est que, sincèrement, tu ne l'es pas! »

Je réponds :

« Comment! comment! Ne le serais-je pas? »

Et la voix me chuchote :

« Ta situation est telle, en effet, que tu ne peux pas croire que tu ne sois pas heureux, mais tu n'es pas heureux... »

Maudite voix! — mon mauvais génie qui, lorsqu'il faisait beau, m'a toujours dit : « Pas tout à fait! », qui, lorsque j'allais m'enthousiasmer, m'a averti : « Tu ne vois donc pas?... » et qui, lorsque j'avais accompli quelque chose de bien, m'a grommelé invariablement : « Ce n'est que cela!... »

10 novembre.

Tes cheveux blonds, si lourds que tu n'en sais que faire et où chaque courbe luit comme un anneau d'or, ton front, ta tempe transparente, sous laquelle bat ta pensée, ton nez trop pur, la courbe de tes sourcils qui n'en finit pas et qui abrite si bien, au coin de l'œil, la petite grotte aux douleurs où le cerne bleu prend sa source; tes yeux miraculeux, ta joue, — mon Dieu! quand j'y pense!... — je les supporte encore; mais ta bouche!... La seule image évoquée de ta bouche me suffoque, et me voilà qui pleure d'amour, d'admiration, de stupéfaction.

Ta tête chérie!

Tous les grands amoureux comprendront mon extase, mon délire quand je crie seulement : « Ta tête chérie! »

Je la tiens dans mes mains; je caresse tes oreilles entre mes paumes, mes doigts tout entiers se perdent dans ta chevelure!...

Oh! pardonne!... Au degré où je t'aime, je devrais taire, par respect pour ta personne, mon ivresse. Mais j'essaie par là, de prolonger un peu de temps mon ivresse...

....

11 novembre.

Le croyant qui, étant mort, se voit entr'ouvrir les portes du ciel et qui peut se dire : « Dieu!... l'Éternité!... les voilà, je les touche!... » Quel moment!

12 novembre.

J'ai dû passer la matinée au musée de Versailles, et, après déjeuner, elle est venue me rejoindre dans le parc...

Souviens-toi à jamais de son image! — elle était debout contre le socle de la Diane, à droite avant de descendre au bassin de Latone! — et de ce saut du cœur, en toi, au moment où tu t'es dit : « La voilà! »

Je l'ai entraînée au jardin du grand Trianon, à l'endroit que j'aime. C'était une belle journée; le vent était un peu froid, mais je savais bien que là-bas il y avait un abri, au soleil... C'est tout à fait à l'extrémité du palais, dans une petite allée de lauriers et de tamaris d'où l'on aperçoit les balustres de l'escalier double descendant au grand bassin dont la nappe immobile a l'éclat d'un miroir. Il n'y a jamais personne là. On entendait, sur la gauche, le bruit du vent dans les ormes dorés; quelques feuilles sèches remuaient autour de nous : nous nous sommes tus pour le plaisir de goûter ce grand calme, et nos yeux s'amusaient à regarder la pointe argentée des herbes que l'air caressait, et qui luisaient comme les poils de la loutre au jour. Des vols de moucherons parsemaient l'atmosphère d'une poussière lumineuse. On se sentait loin et retirés, plus loin que dans la campagne romaine ou dans les champs de Pœstum. Autour de nous, des souvenirs voltigeaient en fantômes... Elle m'a indiqué du doigt, un moment, derrière nous, entre les pilastres de marbre rose, les balcons de fer, à demi-déchaussés, derrière lesquels sont closes les hautes persiennes :

— Si quelqu'un allait ouvrir?...

Et cela m'a fait sourire comme une allusion à un fait absolument impossible. J'ai failli lui dire : « Mais tout est mort, nous sommes dans le passé!... » Cependant nous avons entendu un cri d'oiseau, puis, presque en même temps, une petite cloche lointaine a tinté trois heures, et cela a été fini pour les mouvements et pour les bruits; le vent seul, à de longs intervalles,

passait à travers les arbres, et, derrière lui, les feuilles tombaient.

15 novembre.

J'écrirai peut-être, un jour, comme tout le monde, un roman, où je rapporterai, travesties, bien entendu, les paroles d'une femme qui a lutté longtemps contre l'amour et qui s'y abandonne : ce seront des mots dont la magie est telle qu'elle s'en va, en arrière, enchanter les heures écoulées qui furent les plus douloureuses, les recréer, si lumineuses, si étourdissantes de joie, que l'on voudrait en avoir souffert d'autres, et de plus dures, et en souffrir encore. Un seul de ces mots, par le ravissement qu'il procure, montre combien l'abandon rapide et sans scrupule à la volupté est de goût pauvre et rudimentaire; et il faudra bien aussi trouver un autre terme que celui de « volupté », — devenu abject, — pour dire ce tressaillement profond, total, magnifique, éperdu et grave, dont on ne saurait vraiment pas affirmer que c'est de plaisir qu'il est fait.

Mais comme je sens bien que, sans le secours de la fiction, une âme se raconte incomplètement au dehors! Quand aucun œil humain ne devrait jamais voir le papier sur quoi j'écris ces lignes, je n'écrirais pas sur ce papier les quelques mots qui sont plus pour moi que tout ce que j'y ai écrit.

Mon bonheur est si grand que je suis devenu tout à coup pareil aux gens qui sont nés heureux : je me repais du moment présent.

20 novembre.

L'homme ne sait ce qu'est aimer qu'après qu'il a été menacé de ne plus aimer jamais. Une si épouvantable alerte, comme le danger imminent de la mort, projette un éclair seul capable de nous signaler l'étendue et la beauté de ce que nous allions perdre.

Que des jeunes gens puissent aimer? Avec toutes les grâces de l'inconscience, oui, sans doute : ils cueillent un fruit en jouant, en folâtrant; ils le gaspillent, ils le jettent derrière eux, l'ayant mordu à peine. Mais c'est nous, attardés, venus par derrière, qui le savourons jusqu'à l'amertume exquise du noyau.

22 novembre.

Je songe au jour où elle est venue là pour la première fois, où elle a monté l'escalier de ma maison!... Cette porte s'est ouverte et elle est entrée. Il faut que je me remémore cela : c'est une image que je veux revoir quand je mourrai.

Je n'ai pas remarqué, à ce moment, la couleur de sa robe; je pensais seulement : « C'est elle, c'est son visage, son corps chéri... sa longue jambe faisant un pas pour moi!... »

Puis, en moi-même, je la remerciais d'être entrée en souriant, sans avoir l'air d'accomplir un sacrifice, sans aucune comédie.

Elle a pris l'air de la pièce, elle a regardé le dos de mes livres, mes gravures, mes photographies, mes statuettes, et puis elle m'a dit un mot qui m'a inquiété — depuis :

— Chez vous, c'est pareil à vous : cela me plaît, mais presque trop!...

— « Presque trop?... » que voulez-vous dire?

— Je n'en sais, ma foi, rien...

Je tirai l'épingle de son chapeau : la vue de ses cheveux arrêta en moi toute pensée malencontreuse...

26 novembre.

Mes idées, mes goûts, mes travaux, mes livres, comme elle m'en parle depuis qu'elle est à moi!...

Elle m'en parlait dès auparavant, voyons! C'est de cela que nous causions, c'est en cela que nous nous sommes aimés!... Oui, oui! j'en étais fier et satisfait, alors. Mais je vois bien, à présent, que ce n'était pas tant sa conversation que j'aimais: c'était elle.

Quand elle me parle de tout ce par quoi je me suis fait aimer d'elle, je suis jaloux. Je voudrais être un sot, un ignorant, un goujat même, et qu'elle m'aimât! Ah! comme je la croirais bien à moi!

Je lui ai dit cela, en riant. Elle m'a répondu innocemment :

— Mais je ne vous aimerais pas!

Qu'elle m'a fait mal!

. . . .

L'adoration de sa chair peut-être aussi m'avilit-elle un peu? De la région élevée où se maintenait notre amour, c'est moi qui tombe, et c'est elle, la Psyché, qui proteste. Surprises! surprises! l'amour n'est fait que de sujets d'étonnement : le premier jour, avant que je lui ôtasse son épingle, c'est elle qui m'avait paru me trouver trop peu vulgaire... — si c'est ainsi qu'il fallait interpréter son spontané « presque trop! »

29 novembre.

Son corps!...

Son corps? mais, en définitive, serait-ce de tout elle la partie la plus sacrée, et l'essentielle, puisque, arrivé enfin à lui, et stupéfait de son emprise, je sens que je n'en parlerai cependant pas. Et je n'ai eu aucune gêne à dire son intelligence, sa sa sensibilité, son cœur... Son corps, j'ai osé parler de lui, oui, quand je n'étais que catéchumène, mais aujourd'hui le sentiment de sa grandeur me terrasse, et je me crois, moi qui le touche, promu à je ne sais quel sacerdoce.

La chair n'est honteuse que de se savoir éphémère. Mais ce n'est pas l'impérissable qui nous émeut : notre cœur ne se donne qu'à ce que le temps blesse d'heure en heure : que le baiser d'une immortelle m'eût semblé froid!

30 novembre.

Je croyais qu'elle m'avait dès auparavant livré sa pensée, sa sensibilité, son cœur, mais non! je vois que c'est à présent seulement qu'elle me donne tout cela, en même temps qu'elle se donne. Ce n'était presque rien, ce que j'avais ou soupçonné ou reçu d'elle. A mesure que je la caresse et que je l'étreins plus passionnément, c'est son âme, son âme sans réserve qu'elle me livre. J'ai honte... Quelle humiliation est la mienne : ce n'est pas cela que je lui demande!...

1er décembre.

Je me tais. C'est à son corps que je pense!

4 décembre.

Quant à elle, elle est toute transformée. Elle dit elle-même

qu'elle naît à une vie nouvelle, et elle ne cache pas son bonheur. Sa mère en sourit, la bonne et libérale madame Delaunay!

Et je sens que madame Delaunay, elle, pense sans cesse au divorce.

Pourquoi cette opération, que je désire autant et plus que madame Delaunay, me fait-elle peur? C'est qu'elle va nous faire souvenir du mari.

10 décembre.

Elle est là, étendue sur mon divan, les deux bras nus relevés, les mains croisées sous la nuque; elle repose, elle sommeille. Elle est chez moi, à moi, et heureuse!

Sa bouche fait la divine moue. Les alentours de ses yeux, la petite veine bleue, les pénombres, et la région blonde de la tempe qui rejoint les cheveux, — cette vue me fait frémir les jarrets.

Évidemment, c'est pour ces moments-ci que je suis né et que j'ai vécu; tout, jusqu'ici, n'a été qu'accessoire. C'est pour ces moments-ci que mon enfance solitaire m'a appris la saveur des choses, du jour et de l'ombre, du temps, éternel passant, et de la mort perpétuellement suspendue. C'est pour ces moments-ci que la religion de la beauté a pénétré en moi, quand j'ai eu quinze ans, en m'exaltant, en m'affinant sans cesse, et en me préparant à une admiration toujours plus difficile et plus rare. C'est pour ces moments-ci que j'ai orné ma mémoire, que la poésie a embelli ma pensée et que la musique de Beethoven m'a stupéfait... Qu'était-ce, en effet, que tout ceci, rêves d'enfant, exaltations de jeune homme, arts, littérature, si à de tels moments tout ceci ne devait aboutir?... Pour la première fois, je sens que tout ceci et ma vie même avaient donc un sens certain, et c'était de préparer un magnifique amour... Notre amour vaut ce que nous valons nous-mêmes; chacun de nous, en définitive, a l'amour qu'il mérite : ô vous, jeunes gens! ô vous, femmes qui rêvez d'amoureuses extases, embellissez-vous!

Une demi-heure après.

A présent, il me semble que je n'ai, de ma vie, rien vu, rien appris, rien pensé, rien senti, que l'univers est étroite-

ment réduit; que je suis moi-même un être borné : en effet, le flot de ces cheveux, ce bras nu qui paraît, le parfum de ce corps étendu, c'est à cela que j'appartiens tout entier. Au-delà de cela, je ne vois rien, je ne soupçonne rien, je ne désire rien; non, rien, je le jure...

Alors, qu'était-ce donc que cette illusion puérile de tout à l'heure?... Qu'était-ce que cette admiration de moi-même, par quoi je rejoins le premier imbécile venu?...

Mais de quels esprits malins l'homme qui ne se possède plus est-il possédé?...

15 décembre.

Le bonheur a pour moi quelque chose d'effrayant. Je me méfiais de lui avant qu'il m'abordât; il me touche. et je me crois la dupe de quelque farce sinistre, qui va finir tantôt et dont je comprendrai le sens tragique.

Est-ce orgueil de ma part? Croirais-je le bonheur chose vulgaire? Non, pas le bonheur qui me touche! C'est sa qualité qui m'étonne : il est de la trame de mon rêve, et, quand je viens à penser qu'il peut égaler mon rêve, c'est alors que je tremble et me révolte, comme l'esprit positif en face de l'apparence mystérieuse des choses.

J'étais fait pour désirer, regretter, désespérer. Au milieu de la joie qui m'inonde, je me sens ahuri, maladroit, ridicule peut-être. On me dit que j'ai des mots et des gestes d'enfant, je ris pour des niaiseries, et il est vrai que, si je ne me retenais pas, je pleurerais pour un rien. Elle-même ne me reconnaît plus, et je me dis :

« Celui qu'elle a aimé en moi, c'est l'homme douloureux que va-t-elle faire de moi content de la vie?... »

20 décembre.

Elle n'est pas venue aujourd'hui.

21 décembre.

Elle est venue.

Je sens que je n'ai plus que cela à dire : « Elle est venue », ou : « Elle n'est pas venue ». Désormais toute ma vie dépend d'une telle oscillation.

....

23 décembre.

Soyons sincères impitoyablement! Est-il possible de dire ou d'écrire en toute franchise : « mon bonheur »?.... Et n'est-ce pas plutôt que, dans notre avidité de nous croire heureux, nous nous hâtons de dire ou d'écrire le mot, afin que la vertu même du mot nous leurre?... Ce n'est pas le souvenir du bonheur qui nous reste, mais celui du moment où nous avons prononcé ou tracé le mot, pour forcer la chose.

Ah! que les plus malhabiles vis-à-vis du monde sont parfois bons comédiens vis-à-vis d'eux-mêmes!

24 décembre.

Hubert, qui est venu aujourd'hui rue du Bouquet-d'Auteuil, m'a appris la présence de Pons à Paris. — Joli Noël!

25 décembre.

Si, si! plus joli Noël que je ne pensais : madame Delaunay m'a tenu à part, un moment, et m'a dit :

— Vous savez qu'elle n'est plus si opposée au divorce? On peut lui en parler.

Je me suis risqué à lui en parler. Elle m'a répondu :

— Eh bien! pour cela, voyons, qu'est-ce qu'il faut faire?

— Mais d'abord, — ai-je répliqué, — pourquoi conserver votre appartement?

Elle m'a promis de donner congé, mais j'ai vu que cela lui était pénible. Pourquoi? grand Dieu! pourquoi?... Est-ce sa vie d'autrefois, est-ce son mari qu'elle regrette?...

Elle ne sait pas qu'il est ici...

Mais n'oublions pas que je suis aujourd'hui tout à l'optimisme!

5 janvier.

Elle n'est pas venue.

6 janvier.

Caresses, tendresses. Presque trop. Puis des larmes tout à coup... C'est la première fois qu'elle pleure chez moi. Je m'inquiète. Elle dit :

— Ce n'est rien : je suis nerveuse...

Ce n'est pas cela qui me rassure!... Enfin elle se remet, et la voilà qui cause, cause!...

— Oh! lui dis-je, vous êtes trop intelligente!

Elle se fâche, puis s'apaise, rit, se moque d'elle-même et se remet à parler encore, à parler, oui, c'est sûr, trop intelligemment. J'essaie de la suivre, elle ne m'écoute pas. Puis, tout à coup, sur le point de me quitter, piquant l'épingle dans son chapeau, elle me dit, comme la chose la plus ordinaire du monde.

— Vous savez qu'Amédée est ici?

Je répète bêtement, malgré moi :

— Amédée?

Et je m'assieds.

Mais enfin, il fallait bien qu'elle apprît, un jour ou l'autre, qu'il est ici!... Elle l'appelle « Amédée », sans doute; eh bien?...

Je dis :

— Vous l'avez vu?

— Non.

— Vous le verrez?

— Oh!

Et elle me parle de notre prochain rendez-vous. Ordinairement, c'est moi qui fais cela. Et elle me tend sa bouche. Ordinairement, c'est moi qui la cherche. Elle est sur le palier, elle revient, elle descend quatre marches, et les remonte... Je regarde son gant blanc descendre en spirale sur la rampe et diminuer, diminuer comme un objet qui vous a échappé au bord d'un puits profond.

12 janvier.

On avoue assez facilement les tourments qu'une femme vous fait subir, avant qu'on la possède; mais après, ce n'est plus de même...

13 janvier.

Elle n'est pas venue.

14 janvier.

Je lui ai dit :

— Je sais que votre mari vous a écrit qu'il était malheureux

et qu'il désirait vous voir. Par la même lettre, il vous fixait un rendez-vous. Vous y êtes allée. Et votre mari vous a fait pleurer...

Elle m'interrompt :

— Comment savez-vous cela?... Comment est-il possible que...

— Je le sais, vous le voyez bien!... Ce n'est pas par votre mari lui-même, car, si je le rencontrais, je lui tournerais le dos avec dégoût... Je le sais par quelqu'un qui a reçu cette « confidence », et non pas, lui non plus, de votre mari!... Vous voyez donc l'usage que fait votre mari de vos bontés excessives et de vos larmes...

Elle est épouvantée, elle s'écrie :

— Il a été raconter cela!... Mais où?... mais à qui?...

— Qu'importe le lieu? et qu'importe la personne? C'est partout et c'est à tout le monde, puisque vous vous apercevez que déjà cela revient à vous!

Elle est atterrée, elle me demande pardon. Je vois son visage bouleversé. Je crois commettre un sacrilège en lui donnant tout à coup tant à souffrir. Mais, un moment, aussi, je l'ai haïe pour s'être rendue à l'appel de son mari.

Elle répète, au milieu de sanglots :

— Il m'écrivait : « Je suis malheureux!... »

— Il vous a abandonnée d'une façon scandaleuse; il vous a volé votre fortune... Je le sais! ne niez pas! c'est votre pauvre maman qui paye, bien à contre-cœur, le loyer de l'appartement dont vous n'avez pas voulu vous défaire, où vous attendiez le misérable, où vous l'hébergez depuis son retour... je le sais!... Il a mangé votre fortune avec une gueuse; il revient, à bout de ressources, vivre aux crochets de votre mère!...

— Non! non! ne croyez pas cela!... Cela ne sera pas!... C'est un misérable, certes! mais, mon ami! quand il me dit : « Je suis malheureux!... » Ah! vous ne savez pas, vous ne pouvez pas savoir!... Un homme qui vous crie : « Je suis malheureux!... »

— Mais, « malheureux », comment l'est-il? par sa débauche, par sa lâcheté!... Et vous voyez qu'il se moque de vous parce que vous êtes accourue à son appel!

Elle se tait; son œil affolé cherche où étayer l'obscur

appel de ses instincts : elle sait qu'elle a probablement tort de secourir son mari, elle sent qu'elle continuera à le secourir.

J'ai pitié d'elle. Ma colère est tombée. Il ne me reste plus que l'irrémédiable douleur nouvelle qui m'envahit : cette femme est perdue pour moi.

15 janvier.

Moi aussi, je suis malheureux!

Malheureux : enfin, c'est moi que je retrouve! Je me reconnais. Un étranger a habité en moi quelques semaines.

18 janvier.

Elle est venue me jurer qu'elle m'aimait, qu'elle n'aimait que moi, qu'elle n'avait jamais aimé que moi, que par moi seul elle avait été ravie... etc. Elle sanglotait; elle se tordait les mains; elle jurait encore qu'elle m'aimait... Mais ces serments, je ne les lui demandais pas... Je ne lui ai pas dit une seule fois : « Vous ne m'aimez pas. »

5 février.

Je lui ai annoncé que j'allais partir. Aussitôt j'ai vu une femme éperdue. J'aurais pu croire que c'était d'amour. Elle m'a conjuré de ne pas la quitter; elle était suspendue à moi, les deux mains nouées derrière mon cou : — comme si elle m'aimait trop pour supporter mon absence, ou comme si, faute de mon cou où s'accrocher, elle s'en allait tomber dans un trou...

Elle ne pense pas que je vois sa faiblesse. Elle ne comprend pas que je m'efforce de la contempler elle-même avec une sorte de recul; elle m'accuse de froideur : c'est elle qui me reproche de ne plus l'aimer!

Pour la rassurer là-dessus, comme je m'abandonnerais volontiers aux tendresses, si je ne voyais pas en elle, mieux qu'elle-même!

7 février.

Il y avait un moyen de projeter tout à coup dans son obscurité un rayon de lumière implacable; c'était de lui annoncer ce que je venais d'apprendre : — que la procédure du divorce

avançait à grands pas... Je lui ai dit tantôt où l'affaire en était. Elle a fait cette remarque :

— Mais il n'y a donc aucune difficulté ?

En effet, dans son cas, il n'y en a guère. Et je lui ai rappelé qu'elle devait voir l'avoué demain. Elle a dit :

— Demain ?...

Et ses yeux, ses yeux bien-aimés, cherchaient l'occupation de femme qui l'empêchera demain d'aller chez l'avoué.

16 février.

Elle s'exalte. Elle analyse trop ; elle sait trop bien m'énumérer les raisons pour lesquelles elle m'aime. Si elle m'aimait, saurait-elle pourquoi ?

20 février.

La tendresse que je ne veux pas te témoigner parce que je te sais perdue pour moi, je la confie à mon cahier. Tu ne liras jamais ces lignes ; tu ne connaîtras jamais la douleur ni l'amour qu'elles contiennent : c'est une inscription que je grave à l'intérieur d'un tombeau, — du mien, où je me crois couché.

21 février.

Je sens que je meurs quand je pense que je t'aime.

Lorsque j'ai été heureux par toi, je suis tenté de dire que ma vie était centuplée ; mais ce n'est pas cela : elle était vraiment changée. Il y avait un dieu en moi ; j'éprouvais son sublime plaisir, dont j'ai connu la grandeur à ma déception quand j'ai tenté de le traduire en notre pauvre langue... Il est parti, le dieu, en m'emportant le meilleur de ma vie. Je me sens si affaibli ! Aujourd'hui, par exemple, c'est à peine si j'ai de quoi souffrir ; mais la vérité, plus triste, est que je ne souffre même pas. C'est le vide. Tu ne sauras jamais...

23 février.

Pourtant tu ne t'es pas détournée de moi ! Et même tu reviens, en amoureuse, en suppliante. Ce n'est pas toi qui t'es détournée encore, c'est ton instinct secret, tes habitudes de dix années, tes souvenirs, la figure de femme que tu as faite

longtemps devant le monde... Ma chérie, tu me tendais les bras, et tout cela regardait ailleurs! Tes yeux, que tu sais que j'aime tant, tu me les donnais! et ta bouche, tu me l'offrais, il n'y a qu'un instant, — pour m'affoler, pour que nous nous affolions ensemble, n'est-ce pas? pour que tu oublies, un moment, ce poids qui t'entraîne en arrière; pour que moi, un moment, stupide, je ne m'aperçoive pas que tu ne viens pas toute à moi?... Mais quels subterfuges, quels philtres, quelles drogues, je te demande un peu, pour un amour comme le nôtre! Devant la mort, il faut avoir le sang-froid de dire : « C'est la mort. »

27 février.

Oh! que tu as eu tort de me donner aujourd'hui tes lèvres, ma chérie! Ce sont là des choses dont il ne faut pas raviver le souvenir; je vais les perdre : je ne baiserai plus ta bouche, ma chérie, ma chérie!...

Je n'ai pas besoin de faire beaucoup de bruit; je ne tiens pas à ce que l'univers m'entende crier : que mon chagrin soit emmuré, et muet.

1er mars.

Je ne peux pas, je ne peux pas étouffer avec fierté ma douleur!

Je pense à la chair de tes joues, aux environs de tes yeux, aux coins de tes lèvres qui font la moue, à la lumière de tes dents quand tu parles... Et puis, tout à coup, voilà tes yeux eux-mêmes, et tes lèvres!... Oh! oh! que quelqu'un aie pitié de moi!...

5 mars.

Je pense à toi au passé, et je te vois presque tous les jours!... Je règle, sous les yeux du moribond, le détail des obsèques. Et toi, tu ne t'aperçois pas de ce qui meurt. Je t'ai dit tantôt :

— Mais, ma pauvre chérie, tu ne m'aimes plus!...

Et tu as eu l'air très étonnée.

Si j'éclaire le fond de ta conscience, comme tu vas souffrir!

Cependant il faut bien que tu saches à qui tu appartiens...

Ta droiture est trop grande pour que tu ne croies pas m'appartenir, t'étant donnée à moi librement, ayant, sans doute,

jusqu'à un certain point, répudié l'autre... Tu ne le sais pas, mais il y a quelque chose de plus fort que ta droiture, et c'est cela qui te rive à l'autre. J'ai mis beaucoup de temps à m'en apercevoir, moi qui te regarde : tu prendras ton temps et tu t'en apercevras, pauvre femme!... Tantôt, je t'ai embrassée d'une façon nouvelle, — l'as-tu remarqué? — avec de la pitié.

Petit détail; je t'ai demandé :

— Avez-vous songé enfin à aller chez l'avoué?

Tu as rougi!... Tu as rougi devant moi de ne plus vouloir te séparer de ton mari! Voilà ton embarras qui commence. J'abrégerai cela.

10 mars.

Elle ne pense qu'à ceci, que son mari est malheureux.

Pons a eu l'audace de se présenter rue du Bouquet-d'Auteuil, chez sa belle-mère. Madame Delaunay ne l'a pas reçu. J'ai dit à madame Delaunay :

— Vous avez eu tort : votre fille sera émue de l'affront qu'il a subi à votre porte, et elle lui fournira quelque compensation.

Je gage qu'à l'heure qu'il est elle a déjà dit à sa mère :

— Le malheureux venait implorer ton pardon!

Quant à elle, elle n'a jamais eu de rancune contre lui : sa pensée intime a été qu'il avait fui parce qu'elle n'avait pas su le retenir. Quand le scélérat l'abandonnait, c'est elle-même qu'elle jugeait fautive : quelle peut bien être son attitude devant lui, aujourd'hui qu'elle a un amant?

. . . .

Elle n'est pas venue.

15 mars.

Je lui ai dit aujourd'hui la date de mon départ. Elle s'est mise à pleurer, mais doucement, sans éclats, sans surprise, comme à un événement inévitable. J'ai ajouté :

— Mais mon voyage ne sera pas long : je vais à Grasse pour un travail sur Fragonard...

Ses yeux humides m'ont regardé, et ils disaient :

« Nous savons bien qu'il n'y aura pas de retour... »

Puis elle-même m'a demandé :

— C'est à cause de *lui* que vous me quittez?

— ... J'ai un travail, il faut que j'aille là-bas...
Elle a pleuré, et nous n'avons plus rien dit qui vaille.

17 mars.

Que de choses nous aurions à nous dire, en ce moment, si je pouvais redevenir pour elle un ami! Mais je l'aime trop, la présence de l'autre m'enrage... Et qu'est-ce qui m'affirme, après tout, qu'elle ne s'est pas redonnée à lui?... Plutôt que l'accuser de cela, finir!... finir!...

19 mars.

Je ne lui demande même plus pourquoi elle n'est pas venue, hier, avant-hier, ni tel autre jour. Quand elle se traîne ici, c'est dans l'espoir secret de trouver en moi l'ami qu'elle voudrait. Puis, une fois là, elle s'attendrit à penser qu'entre nous c'est une belle saison qui s'achève. Elle a été très profondément heureuse à côté de moi; je crois qu'elle m'a un peu aimé; si elle avait eu le temps d'en prendre l'habitude, j'aurais peut-être effacé l'autre!... Mais je sens qu'en m'éloignant je l'affranchis.

Que ne suis-je parti depuis six semaines! Cette agonie lente est aussi par trop dure; il fallait m'arracher subitement, endosser bravement toute la responsabilité d'une rupture brusque : elle m'eût détesté peut-être, un peu de colère l'eût soulagée, et, d'un coup brutal, l'eût rendue tout entière à son mari...

Cependant, si elle venait à me juger indigne, ne souffrirait-elle pas davantage pour avoir manqué à ses devoirs en faveur d'un homme de peu de prix? n'irait-elle pas s'abaisser devant l'autre indigne pour ne lui avoir préféré qu'un de ses pareils?... Non, tant pis! qu'elle m'estime, au moins! que son souvenir de moi reste beau.

20 mars.

Songe-t-on que, maintenant, elle me parle de lui?... et qu'elle m'a dit de combien « le malheureux » avait maigri en dix mois? et comme il est devenu « doux »!...

Je l'écoute. Le supplice est très raffiné.

Et une ambiguïté atroce le complique . je me demande si

elle me dit cela parce qu'elle ne sait pas qu'elle aime encore son mari, ou parce que déjà elle a oublié qu'elle m'a aimé...

Et la vieille maman, qui soupçonne la cause de mon départ, m'accuse :

— Vous pouviez la sauver : il ne fallait pas l'abandonner au moment où elle a le plus grand besoin d'un appui, d'un défenseur. Vous étiez le seul...

Je ne peux pas lui répondre :

— Je suis le seul qui ne puisse rien, car elle m'a aimé et ne m'aime plus!

J'ai dit adieu à cette petite maison de la rue du Bouquet-d'Auteuil, à la vue sur le jardin où est l'amorce de charmille, à ce corridor où, un jour, madame de Pons et moi, sommes restés muets...

23 mars.

L'amour est une illumination. C'est, entre cette femme et moi, comme une fête d'été qui finit. Quelqu'un a soufflé sur les lanternes, quelques mèches fumeuses répandent une odeur écœurante; où furent l'éclat et l'heureuse rumeur, c'est la nuit, avec des relents d'ivresses humaines et un chaos d'objets saccagés dans l'ombre. Silence, immobilité, air épais...

25 mars.

J'ai vu ta main gantée de blanc s'éloigner en spirale, suivant la rampe de l'escalier. En bas, tu as relevé la tête pour voir si je te regardais encore : j'ai pensé que je ne te remercierais jamais de ce dernier regard, et je suis rentré dans ma chambre.

Une fourche d'écaille blonde et deux épingles étaient demeurées sur la cheminée, à côté du petit sac de chocolat... J'ai regardé longtemps cela, le feu mourant, le cher désordre de toute la pièce, — et la porte qui s'est refermée pour toujours sur toi...

RENÉ BOYLESVE

LA RÉFORME NAVALE[1]

L'incohérence de notre organisation centrale entrave tout le travail de notre machine maritime : si vigoureux que soient les efforts individuels, le rendement devient à peu près nul. Une organisation bien coordonnée permettrait d'atteindre l'effet maximum ou de s'en rapprocher plus ou moins, suivant la valeur de ceux qui la surveilleront. Mais avec l'organisation, il faut le personnel.

A l'encontre du premier sujet qui peut être provisoirement solutionné par décrets du ministre, le second exige l'intervention du Parlement. Par exception, certaines mesures, de détail assurément, mais non secondaires pourtant, ne dépendent que de la volonté ministérielle. Facilités plus grandes pour l'instruction des officiers, tant à terre qu'à bord; passage préalable, dans les écoles de canonnage et des torpilles, des officiers désignés pour suivre l'enseignement de l'École supérieure, qui, ainsi allégé d'études élémentaires, pourrait devenir beaucoup plus profitable; instructions aux escadres prescrivant d'éprouver les qualités militaires des commandants et des officiers généraux en sous-ordre par l'exercice du commandement provisoire, soit d'une division, soit de l'escadre; etc.; voilà trois exemples de progrès immédiatement réalisables. Pour la majorité des cas, il faut de nouvelles lois.

C'est dire que l'examen approfondi de ces réformes relatives au personnel n'a rien d'urgent. Il convient toutefois de s'en

1. Voir la *Revue* du 1er novembre.

préoccuper dès maintenant : l'importance des intérêts privés qui sont en cause garantit la défense acharnée de nos plus criants abus. Les clichés dont on usera servent depuis si longtemps que la raison n'entrevoit pas la possibilité d'en tirer encore quelque chose. Mais l'expérience prouve que la crédulité n'est point une rareté ; les esprits libres subiront un échec de plus, s'ils ne se tiennent pas prêts à réfuter les moindres objections de leurs adversaires. Et, pour s'y préparer, il faut tout d'abord bien peser les termes du problème.

***

Un ministère, qui, en dehors des fonctions d'ordre civil dont il nous plaît de le surcharger, a dans ses attributions la construction des bâtiments de guerre, leur emploi et leur administration, ne saurait évidemment se passer de spécialités. Mais cette constatation demande à être précisée : dans le personnel maritime, combien de catégories distinctes devra-t-on constituer?

On peut en fixer le nombre *a priori* : l'examen isolé et successif des fonctions dévolues à chacun fournit alors la solution. On peut aussi procéder à l'inverse : recourir à une discussion générale, qui déterminera les connaissances variées, que met en œuvre la marine ; s'enquérir ensuite de la répartition la plus propre à sauvegarder tous les besoins, sans outrepasser le savoir exigible d'un officier de valeur moyenne : le nombre, les charges et les cadres des corps à constituer seront ainsi déterminés. De ces deux méthodes, nous avons, en France, adopté la première, grosse d'effets non moins fâcheux qu'inévitables.

La nomenclature des parties constitutives d'un bâtiment, coque, machines, armement; la nécessité de prévoir des services administratifs aussi bien pour l'administration centrale que dans les ports et à bord ; l'impossibilité de naviguer sans cartes, instructions et instruments nautiques ; la certitude que le personnel embarqué se servira de canons, de torpilles et de machines, évoquent l'idée d'autant de spécialités, — ingénieurs, commissaires, hydrographes, canonniers, mécaniciens,

électriciens, etc. Si l'on s'abstient de rechercher la nature et l'amplitude des travaux à confier à ces divers spécialistes, si l'on dédaigne de constater leurs points de contact, le résultat n'est pas douteux : au miracle près, largement escompté d'ailleurs dans toutes nos conceptions maritimes, on créera trop de corps distincts. L'utilisation de chacun sera médiocre ; ils n'en seront ni moins bien ni moins mal payés ; le contingent des parasites entretenus par le contribuable sera ainsi renforcé : n'est-ce pas un simple détail ?

Mais avons-nous assez d'argent pour dépenser sans compter, lorsqu'il s'agit de la marine ?... Puisque l'économie s'impose, nous ne pouvons plus solder deux corps pour une besogne qui n'en exige qu'un et posséder, dans les hauts grades, des officiers qui sont normalement sans emploi. Cette considération financière n'est pas négligeable : bien au-dessus, voici un autre sujet de réflexion.

Tant que la guerre restera un fait menaçant, les officiers auront une fonction nettement déterminée : garantir à la nation la jouissance de tous ses biens. Il faut entendre par là non seulement les fortunes publique et privées, mais aussi et surtout la pleine liberté de vivre à sa guise, suivant son génie. Certains, d'échine assez élastique, peuvent envisager sans horreur la perspective d'être guidés, à coups de trique, dans les voies vertueuses et de tomber au rang des nationalités opprimées. Mais l'immense majorité des Français pense autrement : Français ils sont nés, Français ils veulent vivre. Et de toutes leurs forces, de tout leur cœur, la plupart de ceux qui ont l'insigne honneur de revêtir la livrée de la France travaillent à leur assurer ce bonheur. Voilà le seul but de tous leurs efforts. Rien de moins. Rien de plus : l'état de guerre excepté, ils n'ont aucun moyen d'accroître le patrimoine national. Il est d'autres combats à soutenir, incessants et sur tous les terrains, la lutte pour la vie quotidienne. Les soldats de cette lutte pacifique, ce sont nos savants, nos littérateurs, nos artistes, nos industriels, nos commerçants, leurs auxiliaires, bref tous nos travailleurs civils, si obscure que soit leur tâche. L'effectif de ces combattants est un gage de succès ; leur qualité importe encore plus : et vous voudriez, sans nécessité, développer nos cadres militaires aux dépens de cette armée de la vie !

15 Novembre 1907.

Mais au moment même où, avec raison, l'on demande aux officiers de s'ingénier à rendre douce et facile, volontaire et instinctive, la pratique d'une discipline nécessaire, on n'a pas le droit d'ignorer la difficulté de leur mission. Les éléments les plus disparates leur sont confiés : pauvres et riches, illettrés et lettrés, disciplinés par habitude ou raisonnement et indisciplinés par nature, fanfaronnade ou aberration mentale... Ils doivent fondre le tout en une armée, vivifiée et non affaiblie par l'esprit démocratique. Sans une souplesse d'esprit peu ordinaire, les officiers n'y parviendront jamais : comment réussiraient-ils à faire accepter leur autorité aussi bien par des êtres incultes que par des hommes très instruits? Les plus élémentaires notions de la dignité humaine sont inconnues des premiers; les seconds puisent dans leur supériorité intellectuelle un sentiment de révolte contre un état d'infériorité dont ils ne voient que les côtés ridicules, faute d'avoir étudié l'histoire de l'art militaire, et dont ils ne veulent pas voir le caractère modeste et limité qui consolerait leur amour-propre. S'ils n'imposent pas par leur supériorité intellectuelle et morale, les officiers n'auront pas plus de succès auprès de subordonnés aigris par la souffrance et animés des pires préventions à leur égard qu'auprès d'autres, qui doivent à la fortune ou à des relations de s'adjuger tous les droits et s'indignent non moins de subir la loi commune que d'obéir à des chefs, souvent pauvres diables par leur origine ou leurs ressources.

Encore plus que nous autres marins, nos camarades de l'armée se trouvent aux prises avec ces difficultés; par compensation, notre métier est singulièrement plus complexe. Il est peu de branches de la science qui ne nous touchent et vous n'imaginez pas, je pense, que nous puissions (suivant une très heureuse expression d'Auguste Comte, citée par M. Lockroy) devenir des « techniciens généralisateurs », sans travail, sans intelligence. Si l'on tombe d'accord sur tous ces faits, on aperçoit les deux termes du problème : la somme des connaissances et des qualités nécessaires à nos officiers est grande dès maintenant et deviendra de plus en plus élevée; les forces vives du pays seraient amoindries par une exagération des cadres de guerre, qui réduirait d'autant les cadres de paix. Comment concilier ces deux nécessités?

....

Un projet de réforme, d'importance capitale, est discuté par le conseil supérieur de la marine et a déjà été vulgarisé par la presse : il nous vaudrait l'unité d'origine des officiers et le développement de leur instruction, — progrès énorme en lui-même et encore plus par ses effets ultérieurs; on comprend donc que ce projet ait soulevé quelque enthousiasme parmi les partisans d'une réforme navale. Quoique toujours grande, l'admiration décroît, dès que l'on examine la question dans toute son ampleur. Évidemment, ce projet ne créera pas de nouvelles spécialités : la mesure est comble. Mais elles seront toutes consolidées et les effectifs de plusieurs, renforcés. Cette consolidation et ce renforcement sont-ils de toute nécessité ou même de simple utilité?

L'utilité de maintenir sous la dépendance du ministère de la Marine des administrateurs de l'Inscription maritime n'est pas éclatante. M. Maurice Sarraut et d'autres après lui ont formellement réclamé la création d'un sous-secrétariat de la marine marchande : si leurs arguments portent, — et les réformes déjà accomplies autorisent à le supposer, — il n'y a pas lieu de charger un corps militaire de l'administration de l'inscription maritime. On fait valoir que cette administration intervient dans le recrutement de l'armée de mer, — qui compte, d'ailleurs, plus de non-inscrits que d'inscrits; — cette objection ne serait valable qu'à défaut d'autres moyens de pourvoir à ce recrutement. Or il en existe au moins deux : l'affectation à ce service d'officiers devenus inaptes à l'embarquement; l'utilisation des bureaux de recrutement de la guerre. N'importe laquelle de ces deux solutions serait moins coûteuse et plus avantageuse pour la marine. Au sujet des autres catégories d'administrateurs, une seconde économie paraît également possible et désirable : on peut employer alternativement les mêmes administrateurs à bord, dans les ports et à l'administration centrale, et cette alternance est beaucoup plus facile à justifier que la répartition actuelle en deux corps distincts, après une période d'instruction commune.

Pour les ingénieurs, on ne peut pas dire davantage que les bien-fondés du projet soient évidents. Nous tenons à conserver un corps spécial d'ingénieurs hydrographes. Parfait, — mais

à la condition de chercher avec soin pourquoi aucun autre pays n'a jamais voulu en avoir.

Sans témoigner d'une curiosité excessive, il faudrait aussi s'enquérir de la participation de l'industrie privée dans l'œuvre de nos ingénieurs des constructions navales et d'artillerie. Aussitôt, il apparaîtrait que l'industrie privée concourt pour les neuf dixièmes de l'œuvre commune avec nos arsenaux et autres établissements nationaux. On en conclurait que, pour modérer les prétentions de nos syndicats industriels, il n'est, en réalité, que deux remèdes pleinement efficaces : faire disparaître de nos marchés, si des expériences en prouvent la possibilité, quelques conditions fort onéreuses et souvent non imposées par les autres pays; procéder à des achats à l'étranger, si les usines françaises abusent de leur monopole. Deux arsenaux (chantiers de constructions navales), l'un à Lorient, l'autre à Rochefort, nous suffiraient largement. De même rien ne nous oblige à entretenir six ports militaires : Toulon et Bizerte en Méditerranée, Brest et Cherbourg dans le Nord répondraient à tous nos devoirs. L'effectif de nos ouvriers pourrait être ainsi progressivement réduit d'un bon tiers. La suppression des services de la flotte construite à Lorient et à Rochefort, la réduction des frais d'outillage et la spécialisation des travaux effectués dans nos centres maritimes procureraient d'autres économies. Elles sont toutes nécessaires, car ils ne faut pas se faire d'illusions : avec un budget moyen de 325 millions, nous ne réussirons même pas à réaliser un programme de remplacement, si nos dépenses improductives ne disparaissent pas.

Et, puisque la Marine se borne à effectuer des assemblages, puisqu'elle reçoit, non seulement ses matières premières, mais encore toutes ses matières ouvrées, aux prix que fixent nos fournisseurs, — on déduira que la mission de nos ingénieurs n'est pas essentiellement créatrice, qu'ils profitent des progrès réalisés par l'industrie, tant en France qu'au dehors, en s'efforçant de les adapter pour le mieux aux besoins particuliers de la marine. Ces remarques amèneront à se demander s'il est indispensable de spécialiser, toute leur carrière durant, nos ingénieurs des constructions navales et d'artillerie? On ne pourra pas se dissimuler que cette spécialisation créerait bientôt

une situation inextricable : que faire d'un ingénieur-général d'artillerie de 1re classe, sinon le placer à la tête du service de l'armement, et comment l'employer dans une sous-direction, qui relèverait des constructions navales et dont le directeur serait normalement un ingénieur-général de 2e classe, son inférieur en grade? Peut-être regrettera-t-on alors d'avoir rejeté une solution déjà appliquée et d'avoir voulu en ignorer une autre, fatalement identique, quant au résultat : la distinction absolue entre le canon et l'installation de l'artillerie à bord.

M. Messimy a proposé de constituer un corps d'ingénieurs d'artillerie, qui absorberait le corps actuel des ingénieurs des poudres et salpêtres et serait commun aux départements de la Guerre et de la Marine. L'avantage budgétaire n'est pas niable; rien n'empêche d'en profiter. Il est clair cependant que la Guerre et la Marine utilisent un matériel tout à fait dissemblable. Mais, si les desiderata formulés par les artilleurs de terre et de mer ne peuvent avoir presque rien de commun, la diversité des données ne modifie pas le fond des choses : il s'agit toujours de résoudre un problème d'artillerie. Encore faut-il qu'on s'en tienne aux canons, aux seules pièces de canons, car si les ingénieurs d'artillerie étaient chargés d'en réglementer, en gros et en détail, l'installation à bord, ils devraient, tout simplement, tracer les plans complets des bâtiments, c'est-à-dire se substituer à nos ingénieurs des constructions navales.

Cette ligne de démarcation entre les travaux des deux corps paraît simple. — Erreur, nous répond-on : elle est absurde! — Pourquoi? — Mais, parce qu'elle est absurde!!! — Les points d'exclamation, qui tiennent souvent lieu d'arguments, sont terribles, en vérité. Ouvrons pourtant un annuaire anglais (*Navy List*). On nous haussait les épaules à la seule pensée d'isoler le canon de son support; qu'on les hausse maintenant d'un cran de plus : dans les arsenaux anglais, nous trouvons un ou deux officiers d'artillerie, — pas davantage : ce sont les ingénieurs des constructions navales, les officiers de marine et les mécaniciens qui s'occupent de l'installation de l'artillerie à bord. Ils n'en font pas les plans, il est vrai; mais ils effectuent le montage et les réparations des appareils livrés par l'industrie. Cette procédure, qui limite les attributions de l'artil-

lerie à l'entretien des munitions et au contrôle des armes, peut être repoussée par la question préalable. Il est permis aussi de nous objecter un calcul : surcroît de dépenses dû au monopole d'industriels ; coût d'un personnel spécial. Des deux côtés, le calcul comporte beaucoup d'aléas. Raison de plus pour élaguer les erreurs qui proviendraient de simples illusions. Mais on pourra rechercher quels services effectifs l'artillerie de marine a rendus à la Marine depuis vingt ans et se demander à qui la Marine est redevable des installations remarquables, prévues pour l'artillerie de nos *Danton*, ou qui l'a dotée des tracés relatifs à l'aménagement des 164.7 en service sur nos croiseurs cuirassés. Beaucoup de questions analogues se poseront et la réponse, je crois, finira par ne plus être discutable.

Après les ingénieurs, qui construisent la flotte et la réparent, nous devons nous inquiéter du personnel qui l'utilise.

Il semble qu'à l'heure actuelle une pensée plus ou moins inconsciente pèse sur toute l'organisation de ce personnel navigant. La volonté primordiale de favoriser le petit commerce de nos ports militaires nous a fait perdre de vue les déplacements qui seraient imposés à nos forces navales en temps de guerre. Et nous procédons comme si un bâtiment à la mer pouvait trouver ailleurs qu'en lui-même des ressources pour remplacer ses malades, ses blessés, ses morts. Cette simple constatation accuserait pourtant l'inconvénient de multiplier les spécialités. Elle nous assignerait un idéal tout autre : disposer d'un personnel navigant qui serait apte indifféremment à n'importe quel poste. Comme toutes les limites, celle-ci est inaccessible ; mais il suffit d'entraîner sérieusement notre flotte pour bien comprendre la nécessité de s'en rapprocher. L'enchaînement des erreurs nous a conduits, au contraire, à nous en écarter.

Nous nous sommes laissés séduire par la même conception purement théorique, qui nous vaut de posséder des ingénieurs hydrographes. Nous n'avons pas vu que les officiers embarqués devaient savoir se servir de leurs bâtiments, et non inventer de nouvelles poudres, de nouveaux canons, de nouveaux appareils, de nouvelles machines, de nouvelles coques... Encore bien plus : nous méconnaissions jusqu'à hier l'utilité d'en faire des « techniciens généralisateurs », c'est-à-dire de les

doter d'une instruction assez étendue pour leur permettre de discerner les véritables besoins pratiques de la flotte et de les formuler avec netteté. Aussi ne nous sommes-nous pas avisés de réparer la faute commise par des aînés, qui ne croyaient pas à l'avenir de la marine à vapeur : au lieu de faire des officiers de marine à vapeur, nous avons, en dehors de notre cadre d'officiers de vaisseau, de plus en plus développé une spécialité, dont l'existence devenait de moins en moins justifiable : les mécaniciens.

C'est en France que la question des mécaniciens a été discutée pour la première fois. Les uns voulaient accentuer le dualisme existant; les autres réclamaient la fusion des officiers de marine et des officiers mécaniciens. Quel était le système le plus avantageux pour l'État, au double point de vue technique et budgétaire? Le problème ne se posait pas autrement. On en oublia pourtant bien vite les termes; on préféra discourir sur les mérites relatifs des officiers des deux corps. Les partisans de la double spécialité ne s'aperçurent pas des dangers de cette diversion : s'il y avait réellement rivalité, c'était un argument — et des plus forts — en faveur de la fusion. Leurs adversaires ne comprirent pas davantage que toute concession faite à l'esprit de corps transformait un sujet d'intérêt général en une querelle mesquine. Des projets peu mûris et des propos plus aigres que doux : rien de plus ne sortit et ne pouvait sortir d'une discussion ainsi conduite. La solution était bien française. Mais, comme il advient souvent, les idées émises germèrent à l'étranger : nos velléités révolutionnaires y sont devenues des réalités.

Les premiers — toujours — les Américains s'engouèrent de la fusion. Avec la fougue qui sied à leur belle jeunesse, ils la décrétèrent sur l'heure. Le geste était beau; la plupart des marines du Vieux Monde — arriérées naturellement — se permirent pourtant de ne pas l'admirer, et plusieurs bonnes raisons excusaient leur scepticisme : sinon théoriquement, du moins en fait, les Américains avaient tout prévu, sauf la préparation initiale du personnel, la création d'un corps de constructeurs-mécaniciens, l'organisation d'une école de spécialité pour les officiers provisoirement affectés au service des machines, la

nécessité d'une période transitoire. Ceux donc qui rejettent le principe de la fusion peuvent alléguer l'échec de la tentative américaine; mais ils oublient de le mettre au compte de la procédure suivie, et, pour eux, la cause étant entendue, ils jugent superflu d'insister sur le succès de la réforme anglaise.

Il faut lire *le Nouveau programme d'instruction navale* de M. J. Ewing, directeur de l'instruction navale en Angleterre. L'obligation n'a rien de pénible. Cette étude, dont la traduction a été publiée dans la *Revue maritime* de juillet 1906, se distingue par une grande hauteur de vues, jointe à une clarté remarquable. Elle montre que l'Angleterre, qui donne le nom générique de mécaniciens à ses constructeurs et à ses conducteurs de machines, ne commet pas, en réalité, l'erreur de confondre les deux genres de travaux. On y trouvera surtout un modèle de méthode révolutionnaire. Un fait achèvera de rassurer les plus timides : au moment même où notre ministère de la Marine aura l'audace de proposer une unité d'origine, mitigée[1] et aboutissant au maintien de tous les corps actuels, l'Amirauté commencera à récolter les fruits d'une unité d'origine, complète comme aux États-Unis, et qui a pour corollaire la fusion des officiers de marine et des officiers mécaniciens.

L'exposé du directeur de l'instruction navale en Angleterre n'envisage pas toutes les considérations invoquées par les

1. Très mitigée même : le cinquième des ingénieurs des constructions navales et d'artillerie, le tiers des officiers de marine et les deux tiers des officiers mécaniciens proviendront du rang. Seuls, les ingénieurs hydrographes bénéficieront entièrement de l'unité d'origine. Quiconque connaît les conditions de la vie à bord jugera plus qu'inquiétantes les proportions admises par le projet. Nous avons naturellement oublié que l'emploi concurrent d'officiers blancs et d'officiers bleus nous valut jadis de posséder la plus détestable des marines. Aussi nous ingénions-nous aujourd'hui — où la distinction de naissance n'existe plus — à constituer nos états-majors avec deux catégories d'officiers numériquement équivalentes et isolées l'une de l'autre par l'instruction différente. Si prévenu que l'on soit de la puissance des préjugés, l'intention de renforcer un mode de recrutement indéfendable, en 1907, du point de vue technique, paraît bien curieuse, quand on se souvient d'un incident peu lointain : sous le ministère du général André, un groupe de Saint-Maixentais a sollicité, vainement d'ailleurs, l'autorisation de constituer un syndicat pour défendre, dans la presse et dans le Parlement, les droits des officiers recrutés par le rang. Est-ce assez clair? Et ne voit-on pas que, bien loin de disparaître, cet état d'esprit doit logiquement se développer? Sans que nous paraissions nous en douter, aujourd'hui nous semons la zizanie à bord : dans quelque vingt ans, nous récolterons.

défenseurs du dualisme. Mais il en dit assez pour accuser la force des objections qui peuvent leur être opposées et inspirer le désir d'approfondir les deux thèses. Les réformateurs français n'en demandent pas davantage : quand on voudra, ils affronteront la controverse avec une ample moisson de faits et d'arguments, qui convaincront les plus incrédules. Le résultat serait déjà atteint, si nous n'avions pas coutume de recourir à des commissions, toujours nombreuses et composées de membres que désignent, non leurs connaissances particulières, mais leurs fonctions. Par une malchance ininterrompue, cette procédure, absolument contraire à celle de toutes les autres marines, n'a pas cessé chez nous — à quelques rares exceptions près — de ne mettre en présence que des partisans du *statu quo* ou des réformes minima. Avant l'ouverture des débats, la majorité est ainsi faite : les discussions vont vite, le progrès chemine à pas menus et s'arrête souvent. Cette allure qui nous charme a l'avantage de se prêter aux longues réflexions et a l'inconvénient de nous laisser bien loin derrière nos rivaux. Pendant qu'il en est temps encore, essayons d'élucider la question fondamentale qui se pose au sujet des officiers : quelle doit être, dans une démocratie, la valeur de ces serviteurs de l'État?

***

En paroles, nous voulons tous que la discipline de nos forces militaires repose sur des bases non moins solides que spéciales. Dans les États monarchiques, la théorie du droit divin simplifie le problème à l'extrême : à tous les degrés de la hiérarchie, l'autorité est toujours indiscutée et directement proportionnée au rang de chacun. Dans une démocratie, il n'en va plus de même. La hiérarchie subsiste, parce qu'elle répond à une nécessité, — la coordination des efforts, — mais quiconque y figure est à la fois le supérieur d'un groupe plus ou moins nombreux et le subordonné de la collectivité. Entre le pouvoir qui, dans chaque service d'État, vient d'en haut et le pouvoir qui, dans l'État total, vient d'en bas, la contradiction des principes est formelle. Comment résoudre cette antinomie,

si nettement signalée par M. Seignobos dans son *Histoire de l'Europe contemporaine*?

L'auteur est de ceux qui ne puisent pas dans une supériorité, due à leurs travaux ou à leurs fonctions, un profond dédain pour l'opinion d'un simple citoyen ou d'un modeste serviteur de l'État, que le décret de Messidor prive du droit d'avoir parfois raison. Aussi dirai-je, en toute simplicité : l'intervention des parlementaires dans les moindres affaires gouvernementales aurait des effets désastreux. Et c'est à la pratique même de mon métier que je dois cette conviction, singulièrement fortifiée par le mouvement syndical, que vient de faire naître la confusion des pouvoirs : dans le domaine de l'action, l'impuissance et le chaos sont les produits naturels d'ordres émanant de plusieurs chefs[1].

Mais avec des ministres, chefs uniques des divers services d'État, les droits de la collectivité sont saufs : *a priori*, le Parlement peut tracer à ces ministres une ligne de conduite; *a posteriori*, le Parlement peut les renverser, s'ils s'en écartent. L'antinomie est donc plus apparente que réelle. Bien mieux, il faudrait l'inventer, si un besoin d'ordre — agent des progrès durables, dans une démocratie surtout, — ne nous l'imposait pas. Que deviendrait une société qui ne cesserait pas de satisfaire les plus infimes caprices du plus grand nombre? L'omnipotence permanente de la majorité prendrait bien vite un autre nom : la tyrannie. Et, d'une conception qui exalte la dignité humaine sortirait la plus dégradante de toutes les formes de gouvernement. Mais celui-là même qui détient, comme électeur, une parcelle de l'autorité suprême, est,

1. Ceux qui suivent les incidents de notre vie militaire ont, à chaque instant, constaté le mal dernièrement dénoncé par l'*Officiel* (Rapports des généraux Bailloud et Coupillaud) : les ingérences politiques paralysent le commandement et énervent la discipline. Qu'en conclure sinon que, maintenant et jusqu'au jour encore bien lointain où l'éducation de la démocratie sera faite, les difficultés d'ordre technique ne seront pas, à beaucoup près, les seules que connaîtront les officiers? S'ils n'ont pas un solide savoir et un grand doigté, ils ne guériront pas les adultes qui leur sont confiés des billevesées qu'on leur inculque trop souvent. S'ils manquent de caractère, ils seront hantés par la crainte des « histoires » et ils deviendront des valets galonnés. Une armée ainsi commandée serait nulle devant l'ennemi; nous n'aurions plus qu'une armée de coup d'État, car tous appartiendraient au plus offrant et dernier enchérisseur.

chaque jour sous la dépendance de tel ou tel représentant du pouvoir exécutif.

Maître de l'État, il pourra toujours en changer les lois; serviteur de l'État, il devra toujours les subir. Faire que tous[1] comprennent l'étendue des devoirs imposés par des droits souverains; faire que tous, animés d'une même répugnance pour le régime du bon plaisir, réclament l'application uniforme de la Loi, de toute la Loi, rien que de la Loi; faire que, dans les services publics, tous apportent un souci constant des intérêts de la collectivité et non une âme de laquais, en quête d'un pourboire... : c'est toute l'éducation de la démocratie. Œuvre des plus longues et des plus ardues; œuvre réalisable pourtant, mais qui exige des mâles, également rebelles à l'optimisme béat des jouisseurs et au pessimisme des Jérémies; œuvre admirable aussi pour qui ne peut pas croire que l'ignorance de tous les plaisirs humains par la moitié de l'humanité soit la condition d'une société parfaite; pour qui, non épris des âges préhistoriques, voue une reconnaissance infinie aux millions d'ancêtres dont le labeur incessant a peu à peu accru le bien-être, les jouissances intellectuelles et le domaine moral de l'humanité; pour qui, sûr de sa bonne foi et de sa volonté, regarde bien en face les énormes difficultés accumulées devant nous et, quand même, salue l'aurore des temps nouveaux en toute confiance.

Certains ne manqueront pas de penser que je sors encore de mon sujet. Est-il donc superflu de fixer l'attention des officiers sur la grandeur d'une tâche à laquelle ils doivent participer? Peut-on tenir pour une bagatelle le désir de leur donner un réconfort aux heures de découragement, le devoir de leur montrer que les hommes de cœur ne sont pas sans défense

1. Ceci est de la théorie pure, je ne l'ignore pas : jusqu'à présent, la nature a fabriqué beaucoup plus d'êtres passifs que d'hommes combatifs. Tout porte à croire qu'il en sera toujours de même, et, dans l'intérêt général, on doit s'en réjouir. S'il fallait obtenir l'acquiescement préalable de la majorité, aucune amélioration ne deviendrait réalisable. Mais, aussi bien pour l'éducation de la démocratie que pour la refonte de nos services d'État, il ne s'agit jamais que de convaincre une minorité, une petite minorité. Et, comme il est facile, je crois, de lui prouver que des bienfaits collectifs lui procureront des avantages directs, — les efforts moralisateurs ne sont nullement chimériques.

contre les tentations démoralisatrices? C'est grande pitié, en vérité, d'avoir, encore à notre époque, à affirmer l'utilité de scruter l'horizon. Faute de consentir à rapetisser le problème maritime, je serai honni, sans doute, par les techniciens de race pure. Mais, ne voulant pas ignorer que je vis en France et en 1907, j'ai besoin de savoir si les officiers d'une démocratie ne doivent pas être, à tous égards et de beaucoup, supérieurs à ceux d'une monarchie; à ce prix, mais à ce prix seulement, les forces militaires d'une démocratie peuvent acquérir une valeur incomparable.

Le principe est général, donc applicable aux mécaniciens. Le recrutement, par le rang, d'officiers de cette spécialité devient ainsi inadmissible. L'inutilité du dualisme actuel et la nécessité d'avoir des officiers de marine mécaniciens ne sont pas moins manifestes. Deux questions, qui formulées plus tôt eussent été incompréhensibles, découlent naturellement des pages précédentes. Veut-on qu'un commandant de torpilleur soit à la merci du second maître mécanicien chargé de la chaufferie et de la machine? Et, s'il paraît par trop burlesque d'avoir sur un petit bateau un chef incapable de comprendre les explications de ce modeste gradé (sergent), de contrôler ses actes et de lui donner des ordres sensés, — comment justifierait-on l'impossibilité de confier, sur un grand bâtiment, au même lieutenant de vaisseau, assisté de praticiens encore plus expérimentés, la direction de machines moins délicates?

Il ne faudrait pourtant pas abuser de la candeur publique et traiter la question des mécaniciens avec des idées d'un autre âge. Nos règlements ont tout fait, à coup sûr, pour empêcher les officiers de marine d'apprendre la conduite des machines. Mais l'entrée en scène d'une arme comme la torpille-automobile, la création des torpilleurs et des sous-marins, l'emploi de l'électricité, la complication des appareils de manœuvre de l'artillerie, le compartimentage des nouveaux bâtiments, etc., etc., sont intervenus en sens inverse. Ces détails, peu connus des lieutenants de vaisseaux d'il y a trente ans, ont exercé une influence considérable sur bon nombre de leurs successeurs. Désireux de ne jamais jouer un rôle de mannequin galonné, ceux-ci se sont imposé l'étude d'une spécialité, qui, par la transformation du matériel naval, envahissait

tous les services militaires. Et plus ils étaient jeunes, plus ce complément d'instruction leur paraissait simple. De nos jours, tous les adultes moyennement instruits ont des notions, parfois superficielles, mais souvent étendues, sur le fonctionnement des machines, dont ils connaissent toujours la terminologie : les voyages, les sports, le développement industriel leur ont rendu le service de les familiariser avec un métier que la plupart de leurs aînés jugent encore fort compliqué, sinon mystérieux.

Parallèlement à l'extension du machinisme à bord, une évolution continue simplifiait la tâche de nos mécaniciens. Les garanties de sécurité, les facilités de conduite, les commodités au point de vue des démontages se sont accrues chaque jour, à la suite de modifications très variées : recours à des machines de servitude, substitution de tiroirs cylindriques ou de soupapes aux anciens tiroirs plans, emploi de meilleurs métaux pour toutes les pièces et en particulier dans les articulations, alimentation automatique de certaines chaudières, chauffage mixte au pétrole, tirage forcé... De simplifications en simplifications, on en est arrivé à concevoir et à réaliser deux types de machines : des machines à mouvement alternatif et à graissage forcé, qui fonctionnent presque sans surveillance, comme les moteurs électriques, concurremment utilisés pour les services auxiliaires ; des machines motrices à turbines, c'est-à-dire encore plus faciles à conduire. Il se peut que l'avenir enregistre d'autres progrès dans le même sens [1]. Dès maintenant, le rôle des mécaniciens est tel que personne n'a plus le droit de s'en exagérer les difficultés.

Aucun retour vers le passé n'est d'ailleurs à redouter. L'expérience acquise par les marines étrangères permet de l'affirmer : sur leurs futures unités, elles prévoient l'emploi exclusif des nouveaux appareils moteurs, qui sont déjà en service sur plusieurs de leurs bâtiments. Si, d'aventure, les essais des mêmes turbines donnaient des mécomptes, en France, l'anomalie ne pourrait donc être attribuée qu'à l'insuf-

1. Demain, sans doute, le chargement automatique des fourneaux simplifiera encore la conduite des feux : pour les chaudières comme pour les machines, point ne sera besoin d'une longue pratique, avant d'acquérir le « tour de main » désormais suffisant.

fisance de notre personnel. Tout porte à croire qu'il n'en sera pas ainsi. Adversaires et partisans de la fusion doivent également le souhaiter, car les uns et les autres ont intérêt à ne rien brusquer : passer de l'organisation actuelle à la solution moderne, par voie d'extinction du corps des officiers mécaniciens, est, en effet, le seul moyen de ne léser personne.

Voilà la vraie réforme; elle est si rationnelle que le projet ministériel, tout en la condamnant en principe, l'établit en germe [1]. Les bénéficiaires seront l'État d'une part, les gradés de la machine, d'autre part.

L'État y gagnera d'entretenir un effectif moindre d'officiers. La loi du 29 juillet 1905 nous vaudra d'avoir prochainement un cadre d'officiers mécaniciens composé de : 1 vice-amiral; 2 contre-amiraux; 7 capitaines de vaisseau; 15 capitaines de frégate; 50 capitaines de corvette; 260 lieutenants de vaisseau; 170 enseignes de vaisseau. Le chef du Bureau des machines des États-Unis a prévu que son service pourrait être, à peu près au même moment, assuré avec 2 contre-amiraux, 7 capitaines de vaisseau et 11 capitaines de frégate, exclusivement affectés à la construction des machines, et avec un cadre de mécaniciens embarqués comprenant 22 capitaines de corvette, 33 lieutenants de vaisseau et quelque 300 officiers adjoints. De ces nombres, il convient surtout de retenir les trois derniers, puisque nos mécaniciens sont uniquement des conducteurs de machines : entre les effectifs américains et français, le contraste est saisissant.

Voici d'autres chiffres, non moins éloquents, qui sont extraits du budget allemand 1906-07. Au cours de cet exercice, le service des machines a été assuré avec : 2 capitaines de frégate, 6 capitaines de corvette, 43 lieutenants de vaisseau, 85 enseignes de vaisseau, 131 aspirants. Certains diront, peut-

1. Il est clair que des officiers ayant reçu l'instruction prévue ne sauraient être confinés dans la seule conduite des machines, toute leur carrière durant. Ce gaspillage intellectuel n'entraînerait pas seulement des pertes financières et sociales : des mécaniciens ainsi recrutés seraient très rapidement dégoûtés d'un métier par trop insignifiant. Il est non moins clair qu'un emploi judicieux de la première année de service, comme matelot, provoquerait un remaniement du projet, qui permettrait de donner à tous les officiers le complément de savoir pratique dont on fait état pour légitimer leur bifurcation entre les deux branches maritime et mécanicienne.

être, que ce cadre ne saurait être comparé à celui que nous nous proposons de constituer vers 1910. Mais M. Cuvinot a indirectement réfuté l'objection, lorsqu'il a prouvé, au Sénat, l'impossibilité d'aller au delà d'un programme de remplacement, avec un budget de 325 millions environ. S'il en est ainsi, nos besoins en personnel mécanicien demeureront presque constants et sensiblement identiques à ceux qu'exigeait, en 1906-07, une flotte allemande aussi équivalente que possible à la nôtre. La prétention de maintenir, jusqu'en 1917, l'égalité actuelle des deux marines entraînerait une dépense annuelle de plus de 500 millions. Jamais le Parlement ne votera des crédits si élevés, et, contrairement à la plupart des officiers, je ne le regrette pas : la situation nationale me paraît interdire la pensée de faire des sacrifices anormaux en faveur de notre Marine. Mais j'ai de non moins bonnes raisons de croire qu'il serait fort dangereux pour nous de tomber au-dessous du minimum réalisable avec des crédits s'élevant à 325 millions, en moyenne. La certitude que des dépenses somptuaires nous y contraindraient me fait condamner le dualisme : à tous égards, la fusion s'impose.

Les gradés de la machine pourront désormais atteindre des situations acceptables, même s'ils n'ont pas le bonheur de savoir résoudre des équations du second degré. De ces praticiens expérimentés, auxquels on fait appel dans tous les démontages un peu délicats, il n'est jamais question. Les meilleurs mériteraient, à coup sûr, de remplir les fonctions d'officier-adjoint; mais, ainsi employés, l'inutilité des officiers mécaniciens deviendrait éclatante : on a toujours préféré sacrifier les gradés. Les officiers de marine, en possession de l'instruction nécessaire à notre époque, ont pourtant besoin d'auxiliaires de cette catégorie et de celle-là seulement.

Il semble qu'on ait déjà oublié la nature des services rendus dans la marine à voiles par les maîtres de manœuvre. Dès qu'il s'agissait d'effectuer des travaux de matelotage ou de gréement, la supériorité manuelle de ces gradés sur leurs officiers était incontestable; à tous autres égards, leur infériorité était certaine : les gradés complétaient les officiers; l'autorité du commandement n'en souffrit jamais. Transposée dans la marine moderne, la même conception impose, précisément, la fusion

tant décriée par les orthodoxes. Doit-on en conclure que ceux-ci ne connaissent même pas la Tradition dont ils se réclament? Plusieurs faits analogues autorisent à le supposer. Si notre démocratie — plus respectueuse des principes du XVIIe siècle que les monarchies voisines — cesse enfin d'admettre que le rang hiérarchique décide de la valeur des idées, il deviendra possible et facile de résoudre tous les problèmes maritimes. En particulier nous aurons avant peu des officiers de marine mécaniciens, assistés de quelque trois cents officiers-adjoints spécialistes. Les premiers procéderont comme des médecins, capables d'établir un diagnostic, de formuler une ordonnance, d'en contrôler les résultats, de prescrire un régime et de modifier le traitement au besoin; les seconds seront chargés des menus soins quotidiens, prépareront les remèdes et en assureront l'emploi dans les conditions prévues. Cette répartition logique entraînera des économies; tout ouvrier intelligent et zélé pourra atteindre la solde et la retraite de chef de bataillon : qui donc sera en droit de regretter l'abandon du dualisme? Pas les humbles, à coup sûr. En cela, comme en tout, ils pâtissent des errements actuels.

Fort heureusement pour ce personnel subalterne, la discussion sur l'unité d'origine des officiers conduira à plusieurs questions, qui le touchent de beaucoup plus près. Cette unité admise, il faudra, en effet, déterminer le cycle des études à l'École navale, préciser, à la fois, le minimum de connaissances nécessaires aux officiers de marine et les moyens de les élever ensuite au maximum jugé désirable pour les officiers généraux. L'objet et les programmes des écoles de spécialité seront donc examinés : on devra établir dans quelles conditions, à quel moment et à combien d'officiers ce complément d'instruction devra être donné; et des décisions analogues s'imposeront pour la dernière étape de notre enseignement maritime, l'École supérieure; et l'on devra étudier l'avancement des officiers et la procédure à suivre pour assurer le bon recrutement du haut commandement, et les moyens à employer pour encourager les moins favorisés à ne pas se départir de leur zèle, examiner l'entraînement de nos forces navales, dont le rôle est capital, au double point de vue de la formation et de la sélection des officiers.

. . . .

Cette étude d'ensemble conduira : d'abord à ne plus avoir que deux Écoles de spécialité et à y décerner des brevets de deux catégories; puis, si l'on assure la pleine efficacité de notre École supérieure — dont l'enseignement a déjà rendu des services signalés à notre administration centrale, — à en abroger la réglementation surannée. L'objectif en paraît être de distribuer des prix à de jeunes élèves, à la suite d'un gavage intensif : l'École supérieure est, par définition, une école de commandement, destinée à développer la valeur intellectuelle d'officiers, qui ont préalablement fait preuve d'une valeur professionnelle de premier ordre. De ce rôle même, plusieurs déduiront de nouveaux systèmes d'avancement, qui peut-être seront âprement discutés. Mais de cette discussion même, l'accord, difficile en pareil cas, sortira immédiat sur un autre sujet : tous réclameront la transformation radicale de l'entraînement et de l'utilisation[1] du personnel, tant à bord que dans nos ports.

Partout, nous avons, jusqu'à présent, cultivé le genre assommant. Nous y excellons. Mieux vaudrait pourtant ne plus s'acharner à convaincre les officiers et leurs subordonnés qu'un métier, plein d'attraits, quoique souvent dur, est, de tous, le plus monotone, le plus insipide, le plus triste. A cet égard, le personnel subalterne ne saurait être indifférent au triomphe des idées modernes. D'elles, il peut attendre aussi la création d'un vaste cadre d'officiers-adjoints. Et dès aujourd'hui la question s'impose; on ne saurait vraiment fixer les cadres des officiers, sans avoir vérifié si des gradés d'élite ne peuvent pas leur être substitués dans plusieurs postes, à terre et à bord.

Le public suppose sans doute que la Marine tire, comme les autres marines, tout le parti possible de ses gradés et ne leur demande que le possible. Le public se trompe : nous ne confions aux gradés qu'une partie des fonctions dont ils pourraient s'acquitter fort bien; nous leur en octroyons d'autres, auxquelles ils ne sont nullement préparés. On dit que le service

1. Ceci est fonction de la durée du lieu au service, de la spécialité, du grade : implicitement, tout ce qui a trait au recrutement, à l'instruction et à l'avancement du personnel subalterne se trouve en cause : autant de questions préjudicielles à examiner.

courant fait acquérir aux gradés des connaissances pratiques qui leur seront fort utiles lorsqu'ils auront été promus officiers et notre système est basé sur cette affirmation, dont une semaine de séjour à bord délivrera à jamais tout esprit observateur. Nous affirmons la possibilité de s'adonner à l'étude complète d'une spécialité, quand on exerce des fonctions d'ordre subalterne, qui sont toujours les mêmes en principe! Nous admettons une possibilité encore plus merveilleuse. Tout à l'heure les adversaires de la fusion nous disaient : les élèves de l'École navale, astreints à suivre un enseignement scientifique et littéraire auquel s'ajoutent des études techniques sur la navigation, l'artillerie, les torpilles, la timonerie, l'architecture navale, la construction et le fonctionnement des machines, l'électricité..., ne sauraient, par surcroît, apprendre le métier de conducteurs de machines. Les mêmes personnes disent maintenant : après un séjour de deux ans à l'École des élèves-officiers de Brest et un stage d'embarquement d'égale durée, un gradé des machines[1] sera devenu un bon officier de marine.

Ainsi, en cinq ans, un jeune homme instruit ne peut pas apprendre à conduire des machines, s'il doit, en même temps, acquérir le savoir très varié que l'on exige déjà des officiers de marine; mais en quatre ans, un jeune homme, beaucoup moins instruit, qui est censé connaître l'une des spécialités maritimes, peut apprendre toutes les autres et, en outre, s'assimiler les connaissances générales dont un officier de marine ne saurait se passer.... Comme le faisait remarquer un officier américain, en tous pays, la loi peut imposer le recrutement par le rang; mais il n'est au pouvoir de personne de le rendre raisonnable.

Et savez-vous pourquoi nous allons nous pourvoir d'officiers incomplets, bien qu'il en résulte un danger des plus graves dans une démocratie? Tout simplement pour favoriser une minorité au détriment de la grande majorité de nos marins...

1. Les trois quarts environ des officiers de marine recrutés par le rang proviennent des mécaniciens : l'exemple choisi est donc très justifié. Mais le paradoxe subsiste dans tous les cas : il s'agit toujours d'un gradé, étroitement spécialisé, qui n'a jamais été à même d'étudier les spécialités maritimes autres que la sienne.

A ceux qui possèdent une instruction primaire supérieure, nous voulons permettre l'accession aux plus hauts grades; aux autres, nous offrons royalement le grade de premier maître (adjudant), comme bâton de maréchal. Pas d'officiers-adjoints, transformation des gradés en officiers : les deux idées ont toujours marché de pair. Une formule fausse leur a donné le jour: la force de la réflexion doit amener leur abandon.

Non, il n'est pas avantageux, au point de vue économique, de détourner de l'industrie nombre d'élèves des Écoles des Arts et Métiers que nous attirons dans la marine par l'appât de situations exceptionnelles. Non, il n'est pas moral que l'on puisse dire : dans la vie civile, il faut un grand effort pour atteindre des situations bien rémunérées; mais, dans la marine, il suffit de savoir conduire une machine pour être toujours mieux payé que les officiers de marine et, d'amélioration en en amélioration, bénéficier, comme les plus favorisés d'entre eux, d'une solde d'une vingtaine de mille francs. Non, il n'est pas démocratique de refuser l'assimilation éventuelle d'enseigne, de lieutenant de vaisseau et de capitaine de corvette à des travailleurs, peu versés en littérature et en mathématiques, mais qui connaissent à fond la pratique de leur métier et rendent à la marine les plus précieux services.

Bien au contraire, il faut au plus tôt, renonçant à créer des officiers inutiles, constituer, au profit de nos gradés, un vaste cadre d'officiers-adjoints. Ainsi nous pourrons enfin récompenser notre cadre de maistrance, suivant ses mérites. Par surcroît, trois avantages indirects nous seront assurés : nous améliorerons le fonctionnement de la marine, à terre comme à bord; nous réduirons notre cadre d'enseignes de vaisseau; nous accélérerons l'avancement de tous les officiers. En juilé let 1907 nous avions 80 officiers adjoints, encore dénomm-s adjudants principaux et exclusivement affectés aux services à terre : 24 fourriers, 22 manœuvriers, 3 canonniers, 9 fusiliers, 8 torpilleurs, 3 timoniers, 1 mécanicien et 10 de spécialités diverses. En avril de la même année, l'amirauté anglaise disposait de 1909 warrant-officers, dont 848 canonniers, 418 mécaniciens, 340 manœuvriers, utilisés à terre comme à bord. Envisagés en bloc, ces totaux prouvent que l'Angleterre sait récompenser ses praticiens et que, chez nous, on a d'autres

soucis. La répartition des spécialités n'est pas moins instructive : 21 canonniers-fusiliers-torpilleurs suffisent dans notre marine administrative, qui emploie 24 fourriers; la marine anglaise n'a pas besoin de fourriers, mais il lui faut 848 canonniers.

Indéfendable du point de vue technique[1], le recrutement des officiers de marine par le rang est encore déplorable au point de vue social. Les familles sont aiguillées dans une voie néfaste. Comment ne remarqueraient-elles pas que, dans la marine, les travailleurs manuels ne dépassent pas le grade de premier maître, tandis que les jeunes gens qui délaissent l'outil et acquièrent des bribes d'instruction générale y peuvent devenir vice-amiraux. Naturellement, l'enseignement professionnel est délaissé; et nous semons de la graine de fonctionnaire, car un homme qui n'est plus un ouvrier et qui a un savoir intellectuel des plus modestes ne peut être que fonctionnaire. Si nous trouvons que le fonctionnarisme ne sévit pas assez en France, continuons à l'encourager : sinon agissons en démocrates et cessons de dire : le recrutement par le rang est démocratique. Il est une solution des plus simples.

Pourquoi ne recruterions-nous pas nos élèves de l'École navale, par voie de concours, parmi les enfants de douze à treize ans, comme en Angleterre? La mesure serait sûrement démocratique; non moins sûrement elle nous procurerait des officiers

1. Il s'agit des officiers de marine qui, dès le grade de lieutenant de vaisseau, doivent être capables de diriger à la fois des marins, des canonniers, des mécaniciens, des électriciens, des torpilleurs, des timoniers; il ne s'agit pas des officiers de l'armée qui, du jour de leur incorporation jusqu'au grade de colonel inclus, peuvent être, exclusivement, des fantassins, des cavaliers, des artilleurs ou des sapeurs. Il s'agit d'une armée de mer dans laquelle la collaboration des officiers de marine et des ingénieurs des constructions navales est nécessaire et incessante, si nous voulons bien employer les crédits affectés à la flotte; il ne s'agit pas d'une armée de terre, qui comprend, d'une part, des officiers d'artillerie ou du génie, éventuellement appelés à solutionner des questions de matériel beaucoup plus simples, et, d'autre part, des officiers d'infanterie ou de cavalerie, normalement en droit de ne pas s'immiscer dans la fabrication de leur armement. Il ne s'agit pas d'officiers exceptionnellement détachés à l'étranger et choisis en conséquence; il s'agit d'officiers appelés à exercer le commandement de nos bâtiments de guerre dans tous les pays du monde, d'officiers qui rendraient la France ridicule, s'ils ne possédaient pas un acquis leur permettant de remplir des missions diplomatiques et d'entretenir, partout, des rapports officiels et officieux avec les autorités locales.

excellents dans un délai de huit à dix ans. Mais, en dehors de la longue attente que ce système nous imposerait, on doit, toutefois, lui reconnaître deux graves défauts. Un concours institué à la sortie de l'école primaire supérieure fournirait forcément des indications très incertaines sur l'aptitude intellectuelle des concurrents : en cours d'instruction, on serait amené, pour cause d'insuffisance, à éliminer la moitié environ des élus de la première heure. Il faudrait, d'autre part, organiser de toutes pièces un établissement scolaire, qui serait à la fois un lycée et une école navale : la dépense serait lourde. Pas plus que la nécessité de procéder à de nombreuses éliminations, l'objection financière ne saurait être tenue pour rédhibitoire. Il paraît pourtant naturel de préférer une seconde solution, qui a tous les avantages et aucun des inconvénients de la première. Envoyons gratuitement dans nos lycées les enfants dont le classement dans le concours primaire autorise l'ambition de devenir officiers de marine ; recrutons nos élèves de l'École navale, à la suite d'un second concours, du niveau de la classe mathématiques spéciales, comme le prévoit le projet ministériel.

Alors et alors seulement, nous nous conformerons à la formule révolutionnaire : les fonctions gouvernementales doivent être attribuées par droit de mérite, sans distinction de rang ni de fortune. Ainsi et ainsi seulement, nous concilierons les nécessités militaires et démocratiques.

Voilà qui est net. Mais affirmer n'est pas prouver : je le sais. Seulement il y a temps pour tout ; je tâcherai de le montrer par la suite. Personne ne sera surpris de ne pas trouver ici l'exposé complet des moyens à employer pour réaliser la refonte totale de notre marine. Avant d'entrer dans des détails, il fallait préciser la position de la question : il est impossible d'aboutir, si l'on prétend remédier à nos tares, sans avoir préalablement établi un plan d'ensemble. Victimes d'un scepticisme, qu'autorise la continuité de nos déboires, plusieurs jugent insurmontables la durée et l'étendue des difficultés à vaincre. En bien plus grand nombre, d'autres, dont la documentation est des plus médiocres[1], n'ont que des railleries à l'adresse de qui-

1. Le *Moniteur de la Flotte* du 21 septembre 1907 nous en a apporté un nouvel et éclatant témoignage. Il s'est chargé de nous apprendre que le

conque ose réclamer la refonte totale. Une Marine qui fut toujours convaincue que le progrès consistait à s'occuper, tour à tour, de l'Administration centrale, des mécaniciens, des arsenaux, des ingénieurs, des corps auxiliaires, des défenses mobiles, des officiers de marine, des escadres... cette Marine, c'est la nôtre : l'excellence des résultats nous engage-t-elle à ne pas changer de méthode? Dans d'autres pays, l'exemple n'a pas paru décisif.

A la suite d'une campagne de presse, à laquelle participèrent plusieurs jeunes officiers [1], l'Amirauté ne voulut plus écouter les hommes « expérimentés » qui la dissuadaient d'ébranler un édifice glorieux. Un jour vint où son chef fit crédit aux réformateurs. Avec une confiance et une volonté également admirables, partout il répudia les errements du passé, partout il appliqua les nouvelles conceptions. Trois ans après son arrivée au pouvoir, il remettait à ses successeurs une marine digne d'être comparée aux plus modernes. Le facteur fondamental de cette régénération n'est nullement mystérieux : lord Selborne n'a pas cessé de proclamer l'unité du problème maritime et de s'en inspirer. Encore plus près de nous, une deuxième contre-épreuve doit être relevée. Le même amiral Mirabello, qui naguère effectuait de nombreuses réformes à la française, s'est décidé, cet été, à faire préparer un projet de refonte totale de la marine italienne.

La raison et l'expérience concordent : nous ne rattraperons

projet sur l'unité d'origine avait été fraîchement accueilli dans la marine. La constatation est, toutefois, suivie de plusieurs remarques moins inquiétantes : « ...Aucun propos d'amélioration sérieuse ne pourrait être extrait de l'ensemble des plaintes. L'absence d'unité de vues, le vide de la doctrine, le défaut d'une base sur quoi étayer des aspirations personnelles diffuses et divergentes se fait sentir. » Désormais bien fixés sur la valeur de la marine opposée aux réformes, nous avons le droit de poser une question : n'est-il pas excessif de passer aux profits et pertes les convictions d'officiers, en minorité, à coup sûr, mais qui savent, eux, ce qu'ils veulent en gros et en détail? Pour éviter des méprises au sujet de l'opinion maritime, ne vaudrait-il pas mieux user d'un moyen excellent, dont je ne me départirai jamais : que chacun parle pour lui? Tous feront savoir leurs arguments et le public décidera.

1. L'un d'eux se distingua tout particulièrement par son ardeur à combattre les idées surannées de l'Amirauté. Alors âgé d'une trentaine d'années, il commande aujourd'hui l'armée navale anglaise : c'est lord Charles Beresford. Autre pays, autres mœurs : chez nous, on lui eût cassé les reins, au nom de la discipline. Il est permis de trouver la solution anglaise plus spirituelle, même si l'on n'aspire à aucun commandement.

jamais un retard d'un quart de siècle en moyenne, si nous recourons au système des réformes partielles.

Mais peut-on, en France comme ailleurs, rompre avec le passé et constituer une marine moderne? Non, disent les officiers étrangers, qui n'ignorent aucune de nos tares maritimes. Tous les ans, nos documents parlementaires les ont renseignés — et ne pouvaient pas ne pas les renseigner — sur la composition et la répartition de nos forces navales, la durée des constructions neuves, le nombre des bassins de radoub, les crédits affectés aux approvisionnements, les conditions d'entretien des bâtiments en réserve, l'utilisation du personnel... A elles seules, ces indications suffisent, pour qui sait les interpréter. Même s'ils manquaient de perspicacité, les professionnels du monde entier disposent d'une documentation complémentaire, encore plus facile à commenter : les articles de journaux relatent, forcément, les sorties et exercices de nos escadres et de nos défenses mobiles, les moindres incidents survenus à terre et à bord, les grèves de nos arsenaux, les accidents variés dont nous sommes victimes... Il y a là un ensemble de faits des plus explicites : partout, on connaît la situation actuelle de notre marine ; partout on ne peut hésiter que sur un point : s'agit-il d'une crise passagère ou d'une décadence irrémédiable?

A l'étranger, la seconde éventualité est généralement admise. On pense que les officiers conscients des exigences modernes sont en trop petit nombre dans notre marine pour que leur effort collectif permette de préciser, à tous égards, les moyens de réaliser les réformes nécessaires ; on est persuadé que notre République n'aura pas assez d'énergie et d'esprit de suite pour mener à bien une refonte totale. Sur le second point, j'espère que nos rivaux se trompent ; sur le premier j'ose dire que leur erreur est certaine[1], — et par la suite nous saurons bien le leur prouver.

X. X. X.

1. Dès 1906, le commandant Meille, professeur à l'Ecole supérieure de Marine, arrivait aux mêmes conclusions dans son livre *Marines françaises et Marines étrangères*.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

GUILLAUME II A LONDRES

I

Au lendemain de l'accord anglo-russe, du procès Hardèn-de Moltke et de la conférence hollando-belge, Guillaume II arrive à Londres.

C'est à Londres qu'il a voulu paraître, en empereur, en hôte de la Cité, comme aux beaux jours d'autrefois, et non pas à Sandringham seulement, en hôte et neveu du Roi, comme à son dernier voyage de novembre 1902. Ce dernier voyage n'était en apparence qu'affaire de cœur : neveu d'Édouard VII et colonel du *Royal Dragoons*, ce fils d'une princesse anglaise venait féliciter les vainqueurs de la guerre africaine, souhaiter la fête de son oncle et lui offrir quelques cadeaux *made in Germany*. L'historiographe officiel, E Schroeder, en son *Journal de l'Empereur Guillaume II*[1], raconte ainsi ces journées.

7 novembre. — A bord du *Hohenzollern*, en route vers l'Angleterre.
8 novembre. — L'Empereur salue à Shorncliffe le feld-maréchal Roberts et le général Woods et fait manœuvrer son *Royal Dragoons*.
9 novembre. — A Sandringham. Anniversaire du roi d'Angleterre.

1. E. Schroeder, *Ein Tagebuch Kaiser Wilhelms II*, Breslau, S. Schottlaender, deuxième vol., pp. 46-48. On ne saurait trop recommander la lecture de ce Dangeau allemand ou d'O. Klaussmann, *Kaiserreden*, Leipzig, Weber : seule l'Allemagne garde encore assez d'idolâtrie monarchique pour produire de pareils ouvrages.

14 novembre. — Grande représentation théâtrale à Sandringham : le *Waterloo* d'Irving; le *Docteur Johnson* de Bourchier.

15 novembre. — L'Empereur a profité de sa visite à Sandringham pour rendre un réel service à l'industrie allemande. De ses propres mains, devant le Roi et la Cour réunie, il a fait fonctionner les instruments dont on se sert en Allemagne pour l'éclairage, le chauffage et la cuisine à l'alcool. On avait télégraphié à Berlin d'envoyer ces ustensiles, que la *Spiritus zentrale* fournit aussitôt. L'Empereur traduisit à l'assistance les instructions et prospectus en langue allemande : lampes, ustensiles de cuisine, appareils à friser, fourneaux furent présentés en leur moindre détail; à la plus grande satisfaction du Roi, l'Empereur lui montra le méthodique emploi de fers à repasser chauffés à l'alcool et raconta que, depuis six ans, à Sans-Souci et au Nouveau-Palais, pour l'éclairage il usait de lampes à alcool, dont il n'avait qu'à se louer. Le Roi, dont tout cet exposé avait surexcité l'attention, demanda qu'on le tînt désormais au courant de tous les progrès que viendraient à faire ces applications de l'alcool.

En novembre 1902, ces *Frisierapparate* et cet étalage d'amabilités allemandes ne purent regagner au neveu le cœur de son oncle; Guillaume II mesura — mais trop tard — ce qu'il avait perdu en Angleterre avec la grande Reine, son aïeule bien-aimée; aux funérailles de Victoria, pour la dernière fois, il avait imposé son ingérence dans les affaires anglaises.

Durant douze années, son influence y avait été dominante : elle avait eu des éclipses et des renouveaux; mais depuis sa première visite, en août 1889, surtout depuis le renvoi de Bismarck, en mars 1890, jusqu'aux funérailles de la Reine en janvier 1901, l'Empereur avait, suivant son bon plaisir, lié à ses combinaisons le consentement ou la collaboration de Londres. La reine Victoria n'avait aucune illusion sur les sentiments de ce petit-fils. Mais conservateurs ou libéraux, les ministres rivalisaient d'admirations germanophiles : contre l'alliance franco-russe, contre les projets français sur l'Égypte et les projets russes sur l'Inde, c'était en l'Allemagne qu'ils mettaient leurs espoirs, et, de lord Rosebery ou de lord Salisbury, on ne pouvait dire lequel était le plus chaud poursuivant de l'amitié impériale.

Rien ne les avait détournés de cette poursuite : ni, durant

les six premières années de tendre intimité (1890-1896), l'enquête économique et militaire, auquel *clerks* et officiers allemands et l'Empereur lui-même s'étaient livrés sur le commerce, l'industrie et la flotte britanniques; ni le télégramme au président Krüger, qui, brusquement en janvier 1896, avait fait croire au monde que les Boers auraient pu recourir à « l'aide de nations amies »; ni, durant les trois années qui suivirent (1896-1899), les coquetteries de l'Empereur envers la Double Alliance et ses incitations à la France contre l'Égypte, à la Russie contre Pékin; ni les entreprises coloniales de Berlin et ses empiètements commerciaux et politiques en Chine. Il avait suffi en novembre 1899, d'un retour de l'enfant prodigue et d'une risette « fascinatrice » (le mot est de la *National Review*) pour remettre les ministres anglais sous le charme et joindre au duo Salisbury-Rosebery la puissante voix de M. Chamberlain. Le 29 novembre 1899, en son discours de Leicester, celui que l'Angleterre saluait déjà comme son *Premier* de demain proclamait que l'amitié allemande serait le fondement de sa politique impérialiste : dans le monde futur, l'impérialisme anglais ferait une place équitable à l'impérialisme allemand et à l'impérialisme yankee; l'humanité serait conduite dans les voies de la justice et de la paix par « une nouvelle Triple Alliance de la race teutonique et des deux branches de la race anglo-saxonne ».

Ce programme de Leicester souleva les critiques de quiconque en Angleterre commençait de mesurer la grandeur toujours accrue du commerce allemand et de la flotte allemande. Mais par l'organe du *Standard*, le clan Salisbury y donnait sa pleine adhésion :

> Les nations anglo-saxonnes ont le devoir de défendre la cause du progrès et de la liberté contre leurs ennemis; elles sauront défendre l'ordre et la civilisation aussi bien contre les États décadents, empoisonnés par le militarisme et les intrigues de leurs prêtres[1], que contre l'énergie destructive des nations semi-barbares. Il y a bien des Anglais et des Américains qui aspirent, avec la participation de l'Allemagne, à l'accomplissement de cette grande et belle mission. Une alliance ou plutôt une entente entre les trois puissances serait la plus naturelle du monde et assurerait leur sécurité extérieure[2].

1. La France se débattait dans l'affaire Dreyfus.
2. Traduction des *Questions diplomatiques et coloniales*, 15 décembre 1899.

Jusqu'à la retraite de lord Salisbury (juillet 1902), cette politique devait prévaloir; pourtant les funérailles de la reine Victoria (janvier 1901), qui en marquèrent l'apogée, en commencèrent aussi le déclin. De novembre 1899 à janvier 1901, on ne voulut en voir de part et d'autre que les bénéfices réels ou supposés : Londres crut avoir gagné la liberté de ses mouvements en cette guerre du Transvaal, engagée si légèrement, si douloureusement poursuivie (Guillaume II refusait en décembre 1900 de recevoir le malheureux Krüger), et la sécurité de ses intérêts en Chine où, par la convention du 8 octobre 1900, Berlin semblait promettre son appui, se faire le soldat de l'Angleterre contre tout empiètement des Russes. Guillaume II y gagnait le maréchalat de l'univers : sous les murs de Pékin, les armées des trois continents obéissaient à son général de Waldersee; le Hohenzollern avait réussi où les Césars germaniques, ses prédécesseurs, avaient tous échoué : l'Europe, le monde marchait sous son drapeau.

C'est en maître du monde qu'il figura aux funérailles de sa grand'mère.

Dès la première nouvelle de la maladie, il était accouru pour revendiquer sa place de petit-fils auprès de la mourante, de neveu, mais aussi d'empereur auprès du roi nouveau. Au cortège funéraire, il étala généreusement, un peu naïvement, les mêmes conceptions de son droit et de son devoir impérial que chez ses confédérés d'Allemagne ou ses alliés de Rome et de Vienne : mainteneur des trônes, tuteur des rois enfants et protecteur des rois vieillis, l'empereur a le devoir et le droit d'intervenir entre les peuples et leurs familles régnantes chaque fois qu'éclate ou seulement menace un désaccord. Chez ses amis de Londres, Guillaume II semblait craindre que l'ancien prince de Galles fît quelque tort au nouveau roi : sur ce trône ébranlé, il étendait la main tutélaire de l'Empire et, sur les frasques d'autrefois, l'hermine des vertus germaniques.

Ni la nation anglaise ni le roi Édouard n'apprécièrent ce geste magnanime; dès ce moment, l'un et l'autre étaient prêts à s'entendre, sans l'intervention d'un médiateur ou d'un honnête courtier. Mais trompé par les flatteries de la coterie germanophile et les démonstrations de la foule émue, Guillaume II en quittant l'Angleterre put croire qu'il avait à jamais

gagné tous les cœurs et que désormais, à Londres, il serait comme à Rome ou à Vienne — chez lui :

Nous savions déjà — écrivait le *Standard* — que l'Empereur est un prince doué de talents extraordinaires, d'aptitudes exceptionnelles et d'une virile énergie de caractère. Nous avons pu voir en outre qu'il unit à ces dons une noblesse de cœur et une chaleur de sentiments, tout aussi rares et dont l'attrait est encore plus puissant.

Et la *Gazette de Cologne* tâchait de convertir l'opinion allemande, qui, en pleine guerre du Transvaal, était alors très hostile aux Anglais :

La main qui nous est offerte signifie que les deux nations doivent se montrer unies partout où il est nécessaire de soutenir leurs intérêts communs et de repousser une attaque dirigée contre l'une d'entre elles par des tiers. Cette défense des intérêts communs (car il ne peut s'agir que de cela, et non pas d'une alliance politique) a été soutenue en Extrême-Orient avec une énergie particulière afin d'éviter un partage prématuré de la Chine ; il est désirable que cette procédure soit imitée dans les autres parties du monde. Il est utile que les deux puissants empires entretiennent des relations amicales et qu'ils relèguent à l'arrière-plan, au profit de leurs intérêts communs, les divergences qui existent entre eux sur quelques points. Le séjour que l'Empereur vient de faire en Angleterre n'a pas peu contribué à faire reconnaître dans les sphères britanniques l'exactitude de ces vues : il est à désirer que l'on ait en Allemagne la sagesse de suivre cet exemple[1].

Il est possible qu'en vérité les « sphères britanniques », — les têtes des deux partis, — aient été toutes prêtes à tourner dans l'orbite du soleil allemand. Mais voici qu'au-dessus de ces « sphères », montait un astre que l'on n'attendait pas ou dont on n'avait pas prévu l'influence souveraine : le roi Édouard prenait en main la politique étrangère de son empire et, sans indulgence, peut-être même sans bon vouloir, il allait surveiller les actes et paroles de son impérial neveu et calculer au plus juste le rendement de cette amitié allemande : deux mois suffirent pour le renseigner.

En février 1901, le Roi débarquait à Flessingue et, par

1. Textes cités dans les *Questions diplomatiques et coloniales* du 15 février 1901.

Cologne, venait à Kronberg, pour une dernière visite à sa sœur mourante. Ce voyage lui montra quels sentiments contre l'Angleterre couvaient dans les peuples de Guillaume II : les injures de la presse, comme l'irrévérence de la foule, traduisaient cette anglophobie sans vergogne, maintenant que les revers du Transvaal enlevaient à l'Allemagne tout respect de la force anglaise et que les progrès de la flotte impériale permettaient d'entrevoir le jour où Germania descendrait du Niederwald et, tout le long du Rhin, pousserait jusqu'à l'Océan sa marche triomphante. Cette haine et cette jalousie dataient de loin : dès 1871, l'Allemagne nouvelle méditait contre les Anglais ce qu'elle avait réussi contre nous. Au musée communal de Spire, parmi des trophées de fusils français, figurent les bannières et pancartes des *Vereine*, qui prirent part en 1871 à la réception des troupes victorieuses. Le *Verein* des cordonniers, dès 1871, formulait ses espoirs :

Ist einst gross zur See unsere Macht,
Dann, stolzes England
Gute Nacht!

Quand sur la mer aura grandi notre pouvoir,
Alors, fière Angleterre,
Bonsoir!

Et juste en mars 1901, tandis que, par un nouvel arrangement de zones d'influence. Londres donnait pleine satisfaction aux Allemands sur les lacs africains, M. de Bülow disait un pareil *bonsoir!* aux solennelles promesses d'octobre 1900; sa trop habile interprétation de l'intégrité chinoise lui permettait d'abandonner la Mandchourie aux Russes; du service de Londres, Berlin passait au service de Pétersbourg...

On dit que, dès lors, le parti du Roi fut pris et qu'il voulut terminer au plus tôt la guerre du Transvaal pour se débarrasser des fourches allemandes. Mais les pourparlers avec les chefs boers échouèrent (mars 1901); il fallut reprendre les opérations en Afrique et, malgré les protestations du Parlement anglais, admettre en Chine l'interprétation que les Allemands voulaient bien donner à leur contrat.

Pendant ce temps, comme il se croyait sûr de « son » Angleterre, presque autant que de « son » Autriche ou de

« son » Italie, Guillaume II redoublait d'attentions à l'adresse de la Double Alliance : il attirait des officiers français à des manœuvres de la garde (mai 1901); en échange de la Mandchourie abandonnée, il obtenait que l'ambassadeur russe vint fêter à Metz l'anniversaire de Nicolas II (mai 1901) et que le Tsar lui-même, sur sa route vers la France (septembre 1901), s'arrêtât pour lui communiquer ses projets. Entre l'Angleterre affaiblie et, pensait-il, gagnée, la Russie occupée en Chine, la France déchirée de factions et le reste de l'Europe asservi à ses volontés, il se croyait le maître de l'heure et de demain : « Notre avenir est sur l'eau : plus il y aura d'Allemands sur mer, pour le commerce transocéanique ou pour le service du drapeau, et mieux cela vaudra pour nous... La paix de l'Europe étant assurée pour de longues années, nos villes hanséatiques, je l'espère, vont refleurir et notre Hanse ressuscitée va attaquer et conquérir de nouveaux marchés : chef de l'empire, je me réjouis chaque fois qu'un Hanséatique, Hambourgeois, Brémois ou Lubeckois, s'en va chercher au loin quelque nouveau point d'attaque et planter un premier clou où pendre un outillage » (Toast aux régates de juin 1902).

Ces clous allemands commençaient d'entrer à vif dans la chair anglaise. La coterie germanophile ne voulait pas entendre ces menaces; elle s'en tenait toujours aux espoirs d'autrefois, au toast de Guillaume II à Cowes en juillet 1894 : « Britannia doit continuer de régner sur les flots ». Mais le roi Édouard, mieux que ses ministres, reconnaissait les véritables intentions de l'Empereur et que la ruine de l'Angleterre était au bout. Sa diplomatie particulière lui rapportait les offres, promesses et prophéties qu'à droite, à gauche, officieusement, privément, au hasard des rencontres et des confidences, Guillaume II répandait devant officiers français, financiers américains, « royaux » de tous pays, sur la délivrance, qu'il souhaitait à l'univers, du joug britannique, et sur le devoir qu'aurait bientôt l'Europe de se coaliser contre la fière, mais décrépite Albion... Et comme la résistance du Transvaal s'éternisait, la presse allemande exhalait son haineux mépris de la puissance anglaise, avec une insolence qu'au bout de cinq années le *Times* ne pardonne pas encore et qu'il a toujours attribuée aux excitations de M. de Bülow : à Édimbourg, en

octobre 1901, M. Chamberlain ayant eu le malheur de rappeler que les cruautés allemandes en France, durant la guerre de 1870-71, avaient dépassé les « atrocités » sud-africaines, ce fut outre-Rhin un tapage de journalistes qui dura tout l'hiver et auquel s'associa M. de Bülow, dès la rentrée du Reichstag (8 janvier 1902)...

*
* *

En novembre 1901, le fils aîné du roi Edouard rentrait de sa tournée mondiale dans l'empire britannique; en décembre, créé prince de Galles, il était reçu par la Cité; dans ce banquet solennel, il prenait la parole après le trio germanophile Chamberlain-Rosebery-Salisbury; or, voici qu'avec l'éloge des colonies anglaises, de leur fidélité à la couronne et de leur dévoûment à la mère-patrie, il faisait aussi l'éloge de cette île Maurice, dont « le peuple a conservé les charmantes qualités de la vieille France », et de ce canal de Suez, « monument de science et de courage, accompli par un fils génial de la grande nation amie d'Outre-Manche ». Sous ces paroles du prince, on reconnut l'inspiration du Roi. De la coterie germanophile ou d'Édouard VII, qui en Angleterre l'emporterait?

Guillaume II ne croyait pas encore au pouvoir d'Édouard VII : continuant de flatter la coterie germanophile, envoyant son amiral von Senden Bibran présenter à Londres quelques explications sur le discours de M. de Bülow, — le même amiral était venu en 1896 excuser le télégramme au président Krüger, — invitant le prince de Galles à Berlin et l'accablant de paroles cordiales (janvier 1902), nommant le Roi amiral de la flotte allemande (juin 1902), emmenant le duc de Cambridge et l'ambassadeur anglais inaugurer le monument de l'impératrice Frédéric (août 1902), pilotant M. Brodrick, lord Roberts et tout un état-major aux manœuvres de Francfort-sur-l'Oder (septembre 1902), refusant de recevoir les généraux boers sans la présentation de l'ambassadeur anglais (octobre 1902), il se croyait toujours sûr de « son » Angleterre, malgré les avances de plus en plus pressantes qu'il faisait à Paris et à Pétersbourg. C'était le temps où Berlin disait à notre ambassadeur qu'on

nous laisserait pleine liberté au Maroc, si nous nous engagions à laisser un jour pleine liberté à la descente allemande vers Trieste : de l'opposition que ferait Londres à cette emprise sur l'*estate* anglais de la Méditerranée, l'Empereur semblait n'avoir cure, pourvu qu'il eût la collaboration de notre flotte. Il sentait bien les efforts du roi Édouard contre la *Weltpolitik*; mais peut-être escomptait-il, à Londres même, la complicité de ministres moins prévenus; peut-être, quand soudain on apprit le danger qui menaçait la vie du Roi et la grave opération qui devenait urgente (juin 1902), peut-être le fils de l'empereur Frédéric III entrevit-il qu'un brusque dénouement pouvait lui donner, sur le trône britannique comme sur le trône russe, un « frère et cousin » moins averti et plus maniable.

Pourtant la fin de la guerre sud-africaine (juin 1902) et la démission de lord Salisbury (juillet 1902) troublèrent un peu sa quiétude. La maladie, puis le couronnement d'Édouard VII faisait éclater, par tout le royaume, une anxiété, puis un enthousiasme qui montraient quelle place l'ancien prince de Galles, après dix-huit mois de règne seulement, avait su conquérir dans l'estime et l'affection de ses sujets. Et lord Salisbury quittant les affaires, ce n'était pas M. Chamberlain qui l'avait remplacé, et l'on annonçait que celui-ci, avec la permission du roi, s'en allait faire un tour de quelque durée dans l'Afrique du Sud (27 octobre 1902). C'est alors que, sans chancelier ni ministre, mais avec ses *Frisier-Kochen und Lampen-Apparate*, Guillaume II vint offrir ses hommages à Sandringham (8 novembre 1902).

Il fut reçu poliment, froidement. Au banquet du lord-maire (10 novembre), le nouveau *Premier*, M. Balfour, eut soin de démentir « toutes les fantastiques inventions » auxquelles cette visite de famille pouvait donner lieu : l'Empereur n'était venu que pour son *Royal Dragoons* et pour son oncle, tous deux réchappés, l'un de son appendicite, l'autre de sa guerre sud-africaine. Guillaume II, cependant, eut une longue conversation avec M. Chamberlain; il fit un crochet vers l'Écosse pour rendre visite à lord Rosebery, et une dernière affaire anglo-allemande sortit de ce voyage à Sandringham : les deux flottes partirent contre le Vénézuéla; Berlin voulait recouvrer les avances de la *Diskonto-Gesellschaft*; Londres, au sortir de la

guerre africaine, voulait recouvrer un peu du prestige perdu. Mais cette affaire vénézuélienne (décembre 1902-janvier 1903), en déchainant la brutalité allemande et en excitant la défiance des États-Unis, ne fit qu'accélérer la rupture : les Anglais découvrirent le sourd travail qu'entreprenait Berlin pour les déconsidérer en Amérique; au début de 1902 déjà, la presse officieuse du chancelier affirmait qu'en 1898, Londres avait essayé d'entraver l'œuvre américaine à Cuba; puis étaient venus (février-mars) la visite du prince Henri à New-York, les télégrammes impériaux au président Roosevelt et le cadeau, un peu inattendu, du grand Frédéric en bronze. Et pour achever de bien montrer les ambitions de l'Allemagne à ceux des Anglais qui pouvaient rester incrédules, le ministre de la Marine impériale acceptait la dédicace d'un livre, *Volks und Seewirthschaft*, où le professeur von Halle réclamait l'annexion de la Hollande à l'empire allemand : en face de Londres, Rotterdam germanique! Au mois d'avril 1902, à l'occasion des émeutes de Bruxelles, certaines démarches allemandes auprès des cabinets européens avaient déjà trahi une sollicitude trop vive pour Anvers et les bouches de l'Escaut... Le 1er mai 1903, le roi Édouard arrivait à l'Élysée.

De cette réconciliation franco-anglaise à la réconciliation anglo-russe et aux essais de coalition hollando-belge, quatre années et demie se sont écoulées (mai 1903-novembre 1907) : sans un échec, par une intervention constante, mais discrète, la diplomatie du roi Édouard a ruiné la tyrannie allemande en Europe, réconcilié les voisins que les intrigues de Bismarck et de Guillaume II avaient brouillés, et constitué, de chaque côté de l'Allemagne, le bloc des puissances occidentales, Angleterre-Pays-Bas-France-Espagne-Italie-Portugal, et le bloc des puissances asiatiques Angleterre-France-Russie-Japon. Durant ces quatre années, Guillaume II s'est dépensé en menées secrètes et en discours publics, en promesses et surtout en menaces, chaque succès d'Édouard VII amenant l'un de ces discours-scandale, où le ton haussait de violence.

En décembre 1903, après la réconciliation franco-anglaise, que la mort de lord Salisbury et la retraite de M. Chamberlain (juillet-août 1903) rendaient encore plus assurée, discours de

Hanovre (c'était la première fois que Guillaume II reprenait la parole en public depuis son opération à la gorge) : « Je bois à la santé de la *légion allemande*, au souvenir des exploits incomparables par lesquels, avec Blücher et les Prussiens, elle sauva de l'écrasement l'armée anglaise à Waterloo. » Le *Times* pensa qu' « en ressuscitant le souvenir de l'ancienne fraternité d'armes, si l'intention de l'Empereur était d'effacer le souvenir du langage employé par ses sujets et toléré par son chancelier durant la guerre africaine, on ne pouvait que regretter qu'il eût choisi des paroles aussi désagréables pour les oreilles anglaises».

En avril 1904, après la réconciliation franco-italienne, que le voyage de M. Loubet à Rome rendait définitive, discours de Karlsruhe : « J'ai visité ces beaux rivages [italiens], où demeuraient jadis les Hohenstaufen et où leur souvenir s'est, encore aujourd'hui, fidèlement conservé. Les monuments ont fait revivre devant mes yeux le temps de Frédéric II... La tâche du peuple allemand est lourde : pensons à la grande époque, d'où sortit l'unité, aux combats de Wœrth, de Wissembourg et Sedan... » Pour les oreilles françaises, Sedan est un souvenir douloureux; mais pour les oreilles italiennes, le rappel des Hohenstaufen, de l'oppression médiévale et de quinze siècles de barbarie allemande est aussi désagréable.

En mars 1905, après la réconciliation franco-espagnole, que le voyage du roi Alphonse à Paris allait rendre plus intime, discours de Tanger. Et comme ce coup de tonnerre amenant la chute de M. Delcassé, mais assurant le triomphe de sa politique, le conseil municipal de Paris arrivait à Londres (octobre 1905), discours de Dresde : « Vous avez vu, messieurs, dans quelle position nous sommes vis-à-vis du monde; par conséquent, hourrah pour la poudre sèche et l'épée aiguisée, pour le but reconnu et les forces toujours tendues, pour l'armée allemande et l'état-major général! »

Après de telles paroles, l'Europe attendit avec anxiété les actes : bien que Guillaume II eût, depuis seize ans (discours de Brême, 21 avril 1890), prévenu qu' « il ne faut pas trop tourner et interpréter les paroles d'empereur, *an einem Kaiserwort, soll man nicht drehen und deuten* », personne ne pouvait croire qu'il eût songé seulement à bien jouer le rôle de l'un de ces bruyants, mais pacifiques guerriers du répertoire, qui roulent

des yeux terribles et crient : *Ah! tête, ah! corps, ah! ventre*, tout en restant les meilleurs garçons du monde... Seul, dit-on, le roi Édouard devina l'intention de son neveu et poursuivit sa route, sans rien perdre de sa sérénité.

Car, dans cette passe de quatre années, jamais il ne laissa échapper — en public, tout au moins —, une parole, un geste qui ne témoignât de la plus belle humeur et de la plus royale politesse. En 1903, la maladie, puis le couronnement le retinrent en Angleterre. Mais en 1904, malgré le discours de Hanovre, il mit son uniforme d'amiral allemand pour aller aux régates de Kiel (23-26 juin), où l'Empereur lui décocha un discours ambigu : « La flotte allemande se réjouit de voir son amiral honoraire. Cette flotte, la plus jeune du monde, montre la résurrection de la puissance maritime de l'empire allemand; elle est destinée à en protéger le commerce et le territoire, de même que l'armée allemande depuis trente ans a conservé la paix à l'Empire et à l'Europe. » C'était, en trois phrases, ce que, dès 1871, les cordonniers de Spire disaient en cinq mots : *du, stolzes England, gute Nacht*! Le bon vieux Roi, en souriant, remercia l'Empereur de ces paroles amicales, de cette brillante réception ; il se félicita lui-même d'avoir pu venir, malgré ses grandes occupations : l'intérêt qu'il a toujours eu pour le sport de la voile l'avait emporté sur tout le reste et il n'avait pu renoncer à venir se convaincre du succès avec lequel l'Empereur gagnait au *yachting* un si grand nombre de fidèles dans l'Empire.

En 1905, l'incartade de Tanger rendit impossible la visite de l'oncle à son neveu, et, comme revue navale, Édouard VII dut se contenter des deux flottes anglaise et française réunies à Cowes : il envoya seulement une escadre promener le drapeau anglais dans la Baltique. Mais en 1906, l'acte d'Algésiras lui permettait de revenir en Allemagne, sans inquiéter l'amitié un peu ombrageuse des Français. Il venait d'abord à Paris dire au nouveau Président : Vous savez les sentiments que j'éprouve pour le bonheur et la grandeur de la France; ils resteront toujours gravés dans mon cœur. » Puis il arrivait à Kronberg, dans cette ancienne résidence de l'impératrice Frédéric, où l'atmosphère semblait favorable aux effusions de famille. Entre les embrassades de l'arrivée et celles du départ, il consentait à parler affaires et, dit-on, à envisager pour l'avenir un arran-

gement politique et financier qui permettrait la prolongation du rail allemand vers Bagdad (1906).

Au mois d'août 1907, le Roi, en uniforme prussien et grand cordon de l'Aigle Noir, est revenu à Wilhemshöhe, accompagné de sir Charles Hardinge, sous-secrétaire d'État aux Affaires étrangères, tandis que M. de Bülow accompagnait l'Empereur : une longue conversation d'affaires a occupé plusieurs heures de la journée et, le soir au dîner de gala, les toasts ont paru annoncer une ère nouvelle. L'Empereur guerrier s'est mué dans le plus tendre des neveux; il a retrouvé tous les sentiments qui lui emplissaient le cœur au moment « où un deuil commun nous réunissait devant le cercueil de mes chers parents et devant la bière de la grande Reine, mon aïeule »; mais il a salué aussi dans Sa Majesté le Roi « le représentant de la nation anglaise et vu, dans cette visite, un gage de bonnes relations entre les deux peuples ». Le Roi, toujours affable, a exprimé son plus grand désir que les relations entre les deux empires fussent les meilleures et les plus cordiales, et il a invité l'Empereur et l'Impératrice à venir bientôt lui rendre cette visite en Angleterre : « Je suis fermement convaincu que non seulement ma famille, mais tout le peuple anglais recevra Vos Majestés avec la plus grande joie. » Un mois après, les Anglais envoyaient à Guillaume II la tête de Morenga, de ce chef rebelle, dont les troupes allemandes, depuis trois ans, ne pouvaient venir à bout dans l'Afrique sud-occidentale.

Aujourd'hui, Guillaume II arrive à Londres. Par la voix du *Times*, l'opinion anglaise lui a signifié de laisser en Allemagne son chancelier, que l'Angleterre rend toujours responsable des perfidies et des injures d'autrefois. Mais l'Empereur amène son ministre des Affaires étrangères : on causera donc et trois sujets s'imposeront aux entretiens. J'ai montré ici même comment l'affaire de Bagdad a toujours été et reste la grande préoccupation de Guillaume II et comment elle a dominé, depuis dix-sept ans bientôt, les relations de Berlin et de Londres. D'autre part, la conduite du roi Édouard, depuis trois années, prouve qu'ayant engagé sa parole à la France au sujet du Maroc, cette affaire marocaine est devenue sa chose personnelle. Mais les négociations et entrevues du Roi, pendant l'été de 1907, ont aussi témoigné de l'intérêt qu'il prend aux

réclamations de ses ministres libéraux pour la réforme macédonienne. Bagdad-Maroc-Macédoine; il est possible que d'autres sujets soient effleurés; je crois que cette négociation « triangulaire » occupera le plus de temps et déterminera tout le reste.

Macédoine : on ne voit pas que l'Empereur oppose de graves objections au programme judiciaire — si modeste! — que le Roi a déjà fait approuver de la Russie et de l'Autriche. Maroc : on ne voit pas davantage que l'Empereur se tienne lié à jamais par le discours de Tanger, et, toute l'action franco-espagnole marchant à la stricte exécution de l'acte d'Algésiras, la diplomatie allemande aurait à changer ici, non de principes, mais de procédés... Mais il est évident que sur le Maroc ou la Macédoine, Guillaume II ne voudra rien entendre si, politiquement et financièrement, l'exécution de « son » Bagdad ne lui est pas assurée. Il lui faut « son » Bagdad, non seulement pour donner satisfaction aux désirs de ses financiers et aux besoins de ses constructeurs, mais encore pour regagner dans son empire ce que ces deux années dernières lui font perdre de l'admiration et de la confiance populaires.

Depuis sa dernière visite en Angleterre, ce n'est pas en Europe seulement que sa puissance a diminué : en Allemagne même, quel changement! Durant seize ans (1889-1905), Guillaume II avait été l'idole de ses peuples, qui toléraient tout, admiraient tout de lui. On acceptait ses ordres et ses manies. Non content de reconnaître ses grandes capacités intellectuelles, on lui décernait tous les talents, toutes les vertus, et le génie. On lui pardonnait tous les écarts de parole et de conduite : on ne voulait voir ni sa dureté de cœur envers son père moribond, envers sa mère, envers le vieux Bismarck, envers le vieux Krüger, ni sa dureté de parole et de main envers toute opposition et toute critique. Ses défauts éclatants ne semblaient que la rançon de qualités secrètes; on ne raillait même pas le plus insupportable de tous, cette néronienne vanité de soldat, de littérateur, de marin, de peintre, de prédicateur, de savant, de commerçant, d'industriel, d'artiste universel; on applaudissait ses trucs de théâtre, sa manie de parade et de costumes, ses tirades et ses gestes, et quand il coiffait son casque, toute l'Allemagne acclamait Barberousse ressuscité! Mais dressée par Bismarck, cette Allemagne nouvelle

ne connaît qu'une mesure des hommes et des actes : le succès. Depuis 1903, chaque déconvenue de Guillaume II l'a rabaissé dans la considération de ses peuples et, quand le discours de Tanger n'eut pour lendemain que l'isolement d'Algésiras, quand les applaudissements du monde s'éloignèrent du grand acteur impérial, aussitôt une pluie de pamphlets dénonça à l'Allemagne le « byzantinisme » du régime et les faiblesses du héros. De l'extrême-droite comme de l'extrême-gauche, du centre catholique et du « marais » libéral, les « pessimistes » accoururent pour mettre en doute la valeur de son armée, de sa diplomatie, de son administration, de toute sa politique, et, comme juste à point, les scandales Podbielski et Eulenbourg sont venus fournir de terribles arguments. Autrefois, il y avait une Allemagne personnifiée dans Guillaume II, aujourd'hui, il y a l'Empereur et son peuple, *Unser Kaiser und sein Volk*[1].

Le roi Édouard est trop fin diplomate pour ne pas saisir l'occasion qui s'offre de faire leur légitime part aux besoins de l'Allemagne et de l'Empereur. Revenue des illusions de la *Weltpolitik*, des colonies africaines et des sphères d'influence américaines ou chinoises, l'Allemagne industrielle pour ses usines et l'Allemagne scientifique pour ses ingénieurs et contremaîtres, ont besoin d'un champ d'expansion. Tombé de son maréchalat du monde, l'Empereur a besoin d'une réussite[2] : l'Angleterre ni l'Europe ne gagnerait rien à ne pas reconnaître les nécessités de Guillaume II. Mais on sait — et un voyage récent m'en a donné trop de preuves — avec quels préjugés et quelles folles craintes de l'opinion anglaise il faut compter en cette affaire de Bagdad. La majorité des Anglais se figure encore que « Bagdad allemand » signifie : perte de l'Inde.

II

J'ai montré[3] combien jusqu'à Bagdad la conciliation des ambitions allemandes et des intérêts anglais me paraissait aisée ;

1. Brochure d'un « Pessimiste », qui a eu beaucoup d'éditions en 1906-1907.
2. Cf. *Kaiser Wilhelm und König Edward VII*, von Rudolf Martin, Berlin, 1907.
3. Voir la *Revue* du 1er juillet.

si le « Bagdad allemand » ne voulait aller que jusque-là, l'opposition anglaise finirait par tomber d'elle-même : tout calculateur sans préjugé serait bien forcé de reconnaître que les projets germaniques, loin d'exclure le bénéfice d'autrui, ne feront au contraire que le rendre possible. Mais à Bagdad, on entre dans la basse plaine de l'ancienne Chaldée, dans ce pays maritime, qui dépend de l'Inde, de l'Angleterre, car ce delta chaldéen, ce Irak des Arabes n'est qu'une dépendance du golfe Persique, du « Golfe anglais »[1].

De Bagdad à Korna, — quatre cents kilomètres à vol d'oiseau, sept ou huit cents kilomètres en suivant les courbes des rives, — les Deux Fleuves restent distincts, parfois même très éloignés l'un de l'autre; mais tout le pays intermédiaire n'est qu'une sorte de croûte mal asséchée, toute fendillée de canaux et de crevasses, presque flottante ou inondée, et dont n'émergent que les buttes artificielles des villages et les remblais des chaussées. Après le confluent de Korna, les Deux Fleuves, unis dans le Chattel-Arab, traînent vers le Golfe. durant deux cents kilomètres encore, leur masse d'eaux vaseuses et continuent d'étendre vers le sud ce pays amphibie de Bassorah que, depuis la période historique, ils ont conquis sur les flots. La richesse de ce pays, aux siècles de civilisation et de paix, est liée à la prospérité de l'Inde et de la Chine, dont le commerce et les inventions viennent débarquer au fond du Golfe et remonter le long des Fleuves. Aux siècles de guerre et de décadence, la misère et les razzias lui tombent des montagnes de la Perse ou des déserts de l'Arabie : alors, sous les coups du Kurde ou du Bédouin, cette Chaldée savante et pacifique devient un Irak dévasté, tiraillé entre les deux barbaries arabe et iranienne, tout grouillant de pirates et de brigands, de bandes terrestres et aquatiques.

La géographie officielle estime à 270 000 kilomètres carrés — la moitié de la France — l'étendue de ces deux *vilayets* de Bagdad et de Bassorah. Mais il faut en déduire : au sud, la province d'El Ahsa, *les Sables*, (environ 50 000 kilomètres carrés), qui est partie intégrante de l'Arabie propre et non de l'Irak chaldéen; à l'ouest une lisière d'autres sables

1. Voir la carte à la fin de cette livraison.

presque inhabitables, qui sont la continuation du désert arabique et du désert syrien, — 50 ou 60 000 kilomètres carrés; au nord une dizaine de mille kilomètres, que les steppes calcaires de la Mésopotamie blanche recouvrent et que les troupeaux de nomades semblent avoir rongé jusqu'à la craie; enfin à l'est une longue et assez large bande de rocs, de vallées pierreuses, de déjections torrentielles et de monts abrupts, les revers ou les contreforts du plateau persan, 20 ou 30 000 kilomètres encore. Restent au minimum les 130 000 ou 140 000 kilomètres carrés — le quart de la France — d'une plaine unie, sans une colline naturelle, sans un rocher, sans le moindre galet : les civilisations de l'antiquité et du moyen âge, n'usant pour leurs édifices que de terre délayée, puis séchée ou cuite, s'en allaient chercher les pierres de leurs statues dans les monts iraniens et arabiques, jusqu'au Taurus et jusqu'au Sinaï.

De cette plaine immense, les eaux coulantes ou croupissantes réclameront toujours un ou deux millions d'hectares; mais la Terre Noire, l'humus arable et fécond, recouvre près de 100 000 kilomètres carrés, dix millions d'hectares [1] : il est probable que les Babyloniens, deux et trois mille ans avant notre ère, connurent un champ de cette superficie, où le grain semé rendait 200 pour un; les Arabes, au temps des grands Khalifes et de leurs ministres Barmécides, vers le IXe et Xe siècles de notre ère, le cultivèrent à nouveau; aujourd'hui les Fleuves et leurs inondations et leurs bras vifs ou morts et les canaux obstrués et les digues éboulantes le réduisent des trois quarts peut-être. Un Anglais, sir William Willcocks, qu'une longue pratique de l'Inde et de l'Égypte a renseigné sur les entreprises d'irrigation, estime que sans grands travaux, par le seul nettoyage et entretien des canaux d'autrefois, on reconquerrait 5 600 000 hectares [2]. Au taux du Bengale, ce delta devrait nourrir 10 ou 11 millions d'habitants; au taux de la Basse Égypte 20 ou 25 millions. Ajoutez, sur les revers du plateau iranien et les confins des déserts arabique et syrien, 6 ou 7 millions d'autres hectares que l'irrigation des Fleuves

1. Voir la discussion de H. Wagner, *Die Ueberschätzung der Anbaufläche Babyloniens*, dans les *Nachrichten* de l'académie de Göttingen, 1902, p. 294.

2. W. Willcocks, *The Irrigation of Mesopotomia*, Le Caire, 1905.

ne saurait atteindre, mais que le forage de puits ou la régularisation de torrents rendraient à la charrue et qui nourriraient 5 ou 6 millions d'hommes. En tout, ces douze millions d'hectares devraient au minimum avoir vingt millions d'habitants; c'est la densité moyenne de la plaine du Pô, sous un ciel et sur une terre moins favorables au pullulement de la vie : les statistiques les plus optimistes n'en peuvent trouver maintenant qu'un million et demi[1].

Le climat a ses rigueurs : les vents étouffants du sud et les bises cinglantes du nord jettent sur cette plaine un été et un hiver également durs; pendant l'été, surtout, il est des semaines où l'homme doit se terrer à l'ombre, dans les caves de ses villes ou les sous-sols de ses huttes. Mais les montagnes de l'Iran offriraient des refuges et des *sanatoria*, du jour où quelque voie ferrée mettrait leurs cluses profondes et fraîches à la porte des villes. Un autre désavantage est l'absence de matériaux solides sur cette plaque de boues : notre civilisation a besoin de pierres pour ses constructions et sa voirie. Mais les radeaux du Tigre et les embranchements ferrés vers les monts amèneraient presque sans frais tous les matériaux nécessaires; et les forêts du Taurus compenseraient le déboisement de ces millions d'hectares où le seul palmier dresse ses grêles colonnades.

Rizière, cotonnière, champ de céréales, pour le ravitaillement de l'Inde famélique ou de nos usines affamées de coton, cette Chaldée devrait avoir le même rôle économique que l'Argentine et les États-Unis. Ce n'est aujourd'hui qu'un pâturage et une palmeraie, tachetés de quelques orges, envahis de brousse, de roselières et de maquis : récemment encore le lion, le tigre, la hyène, l'autruche et l'onagre y foisonnaient, sans parler des loups, renards, chacals, hérons et loutres.

Le Bédouin a refait de ce pays de Babylone une terre sauvage, un coin du monde préhistorique, où l'homme vit sous le bon plaisir des bêtes et des plantes. Plus qu'à l'homme, cette plaine appartient à 16 ou 18 millions de dattiers, à 3 millions et demi de moutons; à un demi-million de buffles, bœufs et vaches, à quelque 400 mille chevaux et ânes et quelque 200 mille chameaux, — en tout 3 à 6 millions d'animaux domestiques, sur

1. Il n'existe aucun renseignement digne de foi : on est obligé de s'en tenir aux appréciations de Vital Cuinet, *Turquie d'Asie*, III.

un pâturage qui est le quadruple ou le quintuple de l'étendue que nous laissons en France à notre troupeau de 17 millions de moutons, de 15 millions de bêtes à cornes, de 3 millions et demi de chevaux et ânes, de 9 millions de porcs et chèvres. Même pour le seul régime pastoral, les trois quarts de ce pays demeurent inexploités : l'Arabe nomade, depuis des siècles, y promène sa paresse et ses fantaisies destructrices.

Tout est arabe en cet Irak Arabi : avant l'Islam, des princes arabes avaient déjà soumis et assimilé les riverains de l'Euphrate, l'ancienne Babylonie; l'Islam non seulement annexa à son Arabie les parages du Tigre, l'ancienne Parthie de Ctésiphon, où le Khalifat installa sa capitale de Bagdad, mais encore il transforma en *Arabistan* les parages de la Kerkha et du Kharoun, qui avaient été l'ancienne Susiane et qui sont aujourd'hui une province de la Perse, — un *Arabistan* néanmoins, un pays des Arabes, disent les Persans eux-mêmes. Depuis l'Islam, les transhumances annuelles, les guerres, famines et révolutions religieuses de l'Arabie et, de siècle en siècle, les exodes de tribus ont jeté sur les Fleuves leurs vagues de nomades incessamment renouvelées, Montefiks, Beni-Laams, Chazails, Sobeids, etc. Un tiers dans les villes; un sixième dans les huttes des champs et des jardins : l'autre moitié sous la tente du pâturage ou dans les barques du marais : douze à quinze cent mille Arabes campent çà et là pour quelques journées, pour quelques saisons ou pour la vie entière. Ils subissent ou tolèrent parmi eux une trentaine de mille fonctionnaires et soldats turcs, kurdes et albanais, 12 à 15 000 chrétiens de tous rites et de toutes races, Arméniens, Chaldéens, Syriens, Grecs, catholiques, protestants, orthodoxes, Sabéens, et une soixantaine de mille Juifs.

Les nécessités inéluctables du commerce le plus élémentaire imposent, seules, quelques groupements de la population en des places d'échanges, qui toujours furent fréquentées.

Sur le Chatt-el-Arab, au point jusqu'où remontent la marée et la navigation maritime, Bassorah subsiste, mais combien déchue! Aux premiers siècles de l'hégire, la Bassorah des *Mille et une Nuits* était une sorte de New-York ou de Hambourg, plus importante même que nos ports les plus « mon-

diaux » d'aujourd'hui. L'Extrême-Orient, la Malaisie, l'Inde et l'Afrique orientale n'avaient pas d'autre intermédiaire avec l'Islam et l'Occident. Sur la « mer de Bassorah », les vaisseaux faisaient la navette, apportant les épices, soieries, parfums, orfèvreries et denrées merveilleuses de l'Inde et de la Chine. Jusqu'à la découverte du Cap de Bonne-Espérance, Bassorah garda cette richesse : l'apparition des vaisseaux européens dans les eaux de l'Asie tropicale commença de la ruiner; puis, la conquête turque (1535) et les sièges que, durant deux cents ans, elle eut à soutenir contre les Persans ou les Bédouins, et les rébellions des Janissaires et des pachas, avec les répressions qui s'en suivaient, la dépeuplèrent presque entièrement; enfin, ce qu'elle avait gardé du transit entre la Méditerranée et l'Océan Indien lui fut enlevé par le canal de Suez. Aujourd'hui Bassorah n'est plus qu'une échelle du golfe Persique, l'échelle de Bagdad et de la basse plaine des Fleuves. Il lui reste quarante mille habitants peut-être et ses affaires dépendent presque entièrement des maîtres de l'Inde, des « thallassocrates » du Golfe et de l'océan Indien, des Anglais.

Il y a deux ou trois années encore, l'Inde seule et les Anglais achetaient à Bassorah les dattes, fruits, céréales, riz, opium, laines et cuirs que la batellerie de l'Irak amenait dans ses entrepôts, et les seuls vapeurs anglais, avec les voiliers indigènes, emportaient ces chargements, les laines, les dattes et les orges à Londres, le riz à Bombay, l'opium à Hong-Kong. L'argent indien et l'or anglais étaient les seules monnaies non discutées. Les cotonnades de Manchester et le charbon gallois régnaient sur la place. Le consul anglais — le seul consul européen à Bassorah — donnait en 1897 les chiffres suivants [1] :

MOUVEMENT DU PORT DE BASSORAH

PAVILLONS	NAVIRES A VOILES		NAVIRES A VAPEUR		TOTAL	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
Anglais.	74	7 456	91	101 724	165	109 180
Arabe et turc. . .	178	6 246	1	6 886	179	7 132
Persan.	144	8 500			144	8 500
Zanzibar	19	2 811			19	2 811
Autres	6	1 495	3	2 728	9	4 223

1. Pour cette citation et les suivantes, voir *Diplomatic and consular Reports*, n°s 2 098, 2 835, 2 987, 3 168, 3 382, 3 609, 3 865.

En 1901, on vit apparaître le pavillon russe, avec le *Kornilof*, bateau de la *Compagnie de Navigation* d'Odessa, et un consul de Russie. Trois vapeurs russes vinrent en 1902; mais la part de l'Angleterre ne diminua pas : 141 vapeurs et 170 000 tonnes en 1902, au lieu de 131 vapeurs et 144 000 tonnes en 1901; aux deux lignes anglaises qui unissaient déjà Bassorah et le Royaume-Uni, une troisième vint s'ajouter. En 1904, 4 vapeurs russes, 117 vapeurs anglais; une nouvelle ligne de navires à turbines s'établit entre Bombay et Bassorah (six jours et demi de mer); Bombay reste la place où vont se traiter toutes les affaires. En 1905, malgré la disparition de ces navires à turbines, la part de l'Angleterre est augmentée, au détriment des voiliers indigènes; les Russes ont toujours leurs cinq vapeurs :

MOUVEMENT DU PORT DE BASSORAH

PAVILLONS	NAVIRES A VOILES		NAVIRES A VAPEUR		TOTAL	
	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.	Nombre.	Tonnage.
Anglais.	120	13 681	163	182 180	283	195 861
Indigènes.	447	19 139			447	19 139
Zanzibar	32	3 155			32	3 155
Autres	19	1 756	6	7 260	25	9 016

En 1906, apparition des Allemands. Le consul anglais écrit :

Une agence de la *Hamburg Amerika* s'est ouverte ici durant l'automne, chez Robert Wonckhaus et C[ie] : quatre vapeurs sont arrivés en septembre, octobre, novembre et décembre; un cinquième a été nolisé par une maison grecque et un sixième est venu secourir un confrère échoué sur la barre. Les quatre premiers ont amené 45 600 colis (valeur 2 700 000 francs) et remporté 178 800 colis (valeur 9 200 000 francs), plus 3 550 tonnes de grain (valeur 300 000 francs). Les Allemands ont débarqué à Bassorah 1 300 tonnes de charbon. La ligne, disent les agents, n'est pas subventionnée pour ce service mensuel, avec escales à Anvers, Marseille, Port-Saïd, Suez, Port Soudan, Djibouti, Mascate, Lingah, Bouchir et Bassorah.

En amont de Bassorah, sur le Tigre, le monopole des Anglais autrefois n'était pas moins absolu. Ils avaient obtenu pour les petits vapeurs de leur compagnie Lynch, *Euphrates*

and Tigris Steam Navigation, le service entre Bassorah et Bagdad.

Entre Bassorah et Bagdad, le Tigre est désert, au milieu de déserts. Deux agglomérations de huttes y sont installées : Korna (5 000 habitants) au confluent du Tigre et de l'Euphrate, au point où les Arabes veulent retrouver le paradis terrestre; Amara (10 000 habitants), au point où le bas Tigre est le plus proche des monts iraniens et où des terrains asséchés permettent aux caravanes d'atteindre la rive du fleuve. Car la plaine de la rive gauche, entre le Tigre et la frontière persane, est abandonnée aux divagations des torrents et des rivières, que jadis des barrages réglaient à la sortie des monts. Les Bédouins; de la confédération des Béni Laams, et les Kurdes du Louristan se disputent ces pâturages; de loin en loin ils y cultivent quelques champs.

Sur le fleuve même, les seuls va-et-vient de l'*Euphrates and Tigris Steam Navigation* ont établi une paix intermittente, que troublent souvent les coups de fusil et les embuscades des riverains, mais que maintiennent, malgré tout, la menace ou l'irruption des canonnières britanniques.

Jusqu'en septembre 1906, la compagnie Lynch n'avait droit qu'à deux vapeurs en service. Le bas Tigre, saigné par les canaux d'irrigation ou les fantaisies des nomades, est peu profond, mal balisé, jamais dragué, sujet à de brusques changements de cours et de lit; sa rapide violence ne s'apaise un peu qu'aux approches du confluent; sa vitesse dépasse presque partout trois nœuds à l'heure; seuls, de petits vapeurs peuvent le remonter. Les deux bateaux Lynch ne pouvaient donc jamais suffire au trafic des marchandises, qui engorgeaient les entrepôts des deux terminus, Bagdad et Bassorah. Le gouvernement turc avait, il est vrai, une flottille de cinq ou six vapeurs qui devaient concurrencer la ligne anglaise; mais ces bateaux de la Porte, comme ailleurs ses locomotives, ne marchaient qu'à longs intervalles, lentement et avec de grands risques. Les conseillers allemands d'Abd-ul-Hamid lui suggérèrent de reprendre cette ligne au compte de la Liste Civile; une Compagnie *Hamidieh* fut fondée, qui acheta de nouveaux bateaux et organisa (1904-1905) deux voyages par semaine : au début,

tout alla bien, puis rapidement usés comme leurs prédécesseurs, mal entretenus, plus mal réparés, ces vapeurs se ralentirent ou s'échouèrent. Le consul anglais écrivait au début de 1907 : « Faute de moyens de transport, l'accumulation des marchandises en souffrance a été plus grande encore durant la saison des basses eaux; l'*Euphrates and Tigris Steam Navigation* eut, une fois, 3 000 tonnes sur ses wharfs... En mars 1907, la Porte a accordé à M. Lynch la mise en service d'un troisième vapeur; mais, le développement du commerce s'accélérant, l'accumulation est toujours grande[1] ». L'engorgement durera tant que les Anglais n'auront pas obtenu pleine liberté de navigation. Mais le Turc redoute cette pénétration anglaise et l'accroissement de l'influence anglaise à Bagdad : par le commerce et par la politique, Bagdad est déjà une place anglaise.

C'était le commerce, l'exploitation de l'Inde et de l'Extrême-Orient qui jadis, au temps des Khalifes, avait fait la fortune de Bagdad comme de Bassorah : Bassorah était l'Échelle de ce commerce, Bagdad en était le Bazar : les Khalifes avaient fondé leur capitale au pont du Tigre, où convergeaient les routes terrestres de l'Iran, de la Mésopotamie, de l'Arabie et de la Syrie. A ce carrefour, Bagdad eut 1 500 000 âmes peut-être, et les géographes arabes dénombraient ses 24 000 rues, ses 150 canaux, ses 150 ponts, ses 400 moulins et ses 240 000 maisons : Bagdad n'a plus 150 000 habitants. Bagdad fut le plus riche marché de l'univers; les vaisseaux de Bassorah lui apportaient les chargements de l'Inde, de la Chine, de la Malaisie et de l'Afrique; les caravanes de la Perse, du Khorassan, de la Bactriane, de l'Arménie, de la Géorgie, de la Russie même descendaient par tous les défilés de la ceinture montagneuse : Bagdad n'est plus reliée au reste du monde que par les courriers qui remontent le Tigre ou l'Euphrate vers Constantinople, par quelques files de chameaux qui lui arrivent de Mossoul, de Damas, d'Alep ou de Kirmanchah, par les radeaux qui, de Diarbékir et de Mossoul, descendent le Tigre, et par les petits vapeurs auxquels les Turcs permettent de remonter le fleuve. Le voyageur français, A. G. Olivier, écrivait en 1805 :

1. *Diplomatic and consular Reports*, n° 3865, p. 9.

Après l'Égypte, aucune contrée n'est plus avantageusement située que la Syrie et la Babylonie pour servir d'entrepôt à un grand commerce et pour lier l'Europe avec les Indes orientales, car si l'Égypte communique avec l'océan Indien par la mer Rouge, les deux autres confinent au golfe Persique, dont la position, plus orientale, leur donne quelques avantages... L'Égypte présente, de l'une à l'autre mer, un trajet fort court qu'un grand fleuve et des canaux parcourent en grande partie. La Babylonie est traversée, il est vrai, par deux fleuves, mais il reste encore, de l'endroit où ils cessent d'être navigables, un grand espace à franchir pour se rendre à la Méditerranée, qui ne laisse d'autres ressources que celles des caravanes. Cependant, malgré ce long trajet que les marchandises ont à parcourir pour arriver du golfe Persique à Babylone, au moyen du fleuve, puis de Babylone aux portes de Syrie, par terre, le commerce de l'Inde avec l'Europe a eu presque toujours lieu par cette voie, jusqu'à la découverte de l'Inde par le cap de Bonne-Espérance... Cette découverte, en détournant pour l'Europe la route du commerce de l'Inde, n'empêcha pas que les Musulmans continuassent à retirer par l'Égypte, et surtout par le golfe Persique, toutes les productions de l'Orient dont ils continuèrent à faire usage[1].

De ces deux routes musulmanes vers l'Inde, A. G. Olivier pensait que celle d'Égypte était préférable, « comme la plus courte pour les marchandises et surtout comme la moins chère ». Mais il désirait aussi que l'on rouvrît et améliorât la route de Babylonie et il concluait : « Il est à désirer qu'il s'établisse dans ces deux contrées un gouvernement régulier. » Ces idées d'un contemporain du premier empire ne lui étaient pas particulières. Le général Bonaparte et l'empereur Napoléon avaient mesuré l'importance de ces routes musulmanes pour la pénétration commerciale, et surtout militaire, vers l'Inde anglaise. L'expédition d'Égypte n'avait pas réussi à mettre le golfe Arabique sous la menace perpétuelle d'une Armada française : la diplomatie et les intrigues impériales allaient s'efforcer de mettre le golfe Persique sous le coup d'une descente à travers l'Asie levantine. Les offres du Chah de Perse devaient en 1806 détourner vers l'Orient plus lointain cette route napoléonienne de l'Inde : Gardane et ses officiers devaient en préparer les relais, non sur les Fleuves turcs, mais sur les plateaux iraniens ; ainsi le « projet persan » de l'Empereur remplacerait le « projet

1. A. G. Olivier, *Voyage*, IV, p. 425 et suivantes.

égyptien » du général. Mais dans l'intervalle, de 1800 à 1804, il semble bien que le Premier Consul ait envisagé un « projet syro-arabe » et qu'il ait voulu suivre les avis d'Olivier et de beaucoup d'autres.

M. E. Driault [1] a retrouvé dans nos *Archives* le mémoire d'un aventurier prussien, un certain comte de Kameke, qui en 1805 traçait à l'Empereur tout un programme de révolte arabe et de « mahdisme » autour de Bagdad, d'où l'enthousiasme religieux, gagnant la Perse, l'Afghanistan et le Cachemire, porterait jusque dans l'Inde les victoires du faux Mahdi, agent de la France. A la fin de son *Voyage d'Orient*, Lamartine a publié en 1835 le « *Récit* de Fatallah Sayeghir », le journal d'un jeune Arabe de Lattakié, qui aurait été le serviteur et le compagnon d'un agent de Napoléon, en Syrie, M. de Lascaris. Cet agent aurait reçu comme instructions secrètes, — au dire de Lamartine :

1° Partir de Paris pour Alep; 2° y chercher un Arabe dévoué et se l'attacher comme drogman; 3° se perfectionner dans sa langue; 4° aller à Palmyre; 5° pénétrer parmi les Bédouins; 6° en connaître tous les chefs, gagner leur amitié et les réunir tous dans une même cause; 8° leur faire rompre tout pacte avec les Osmanlis; 9° reconnaître tout le désert, les haltes, les endroits où se trouvent de l'eau et des pâturages jusqu'aux frontières de l'Inde; 10° revenir en Europe sain et sauf.

Durant sept années, M. de Lascaris aurait, point par point, suivi et rempli ses instructions. Il n'aurait échoué que sur le dixième point, car il ne serait rentré à Alep que pour apprendre la chute de son héros : « ce coup imprévu lui fut mortel; il passa en Égypte et mourut au Caire, seul, inconnu, abandonné, laissant ses notes pour unique héritage; on dit que le consul anglais recueillit ces précieux documents, qui pouvaient devenir si nuisibles à son gouvernement, et qu'ils furent détruits ou envoyés à Londres ». Heureusement le jeune drogman, Fatallah Sayeghir, aurait pris quelques notes quotidiennes : c'est le *Récit* que le drogman de Lamartine, M. Mazolier, lui aurait procuré et traduit.

Longtemps, on a voulu voir dans le « *Récit* de Fatallah » une invention de poète. Il me paraît que Lamartine a embelli

1. *La Politique orientale de Napoléon*, p. 178.

la forme et, parfois, brodé sur le fond. Mais les ouvrages publiés en ces dernières années seulement montrent que le poète eut à sa disposition une relation authentique, une description fidèle de cette vie bédouine et de ces déserts arabe et syrien, que personne en Europe ne connaissait alors. Le « *Récit* de Fatallah » n'est pas une fiction : durant les premières années du XIXe siècle, un M. de Lascaris dut entreprendre pour le compte de l'empereur Napoléon ce que, durant les dernières, M. von Oppenheim vient d'accomplir pour le compte de l'empereur Guillaume, *vom Mittelmeer zum persischen Golf*.

Dès la fin du XVIIIe siècle, les Anglais surveillaient ces routes musulmanes de l'Inde : leurs explorateurs et agents commerciaux circulaient dans le golfe Arabique; leur compagnie des Indes installait des comptoirs et des agents dans le golfe Persique et jusqu'à Bagdad, tandis que leurs consuls d'Alep et de Bassorah faisaient bonne garde aux deux bouts de la route terrestre.

Tant que dura la Compagnie des Indes, elle entretint à Bagdad une agence, avec une garde de cipayes; elle n'y envoyait que de « véritables Anglais et des hommes d'une capacité reconnue », auxquels elle assurait, outre un gros traitement, un bénéfice sur les affaires et un budget de dépenses secrètes, Le consul anglais, qui succéda à cet agent, a conservé tous ces avantages, son palais, sa garde, son entourage de clients et d'espions[1] : au cours du XIXe siècle, ce consul de Bagdad, comme son collègue d'Alep, intervint quotidiennement dans les affaires politiques, surtout dans les incessantes querelles entre fonctionnaires turcs et cheikhs bédouins; souvent il eut autant et plus de pouvoir que les *valis* de Sa Hautesse.... Et, si l'on excepte les sucres et quelques soieries, drogues et manufactures de France, on peut dire que les importations de l'Inde et de l'Angleterre eurent une sorte de monopole sur la place de Bagdad; elles approvisionnaient non seulement la plaine des Fleuves, mais aussi, par la route de Kirmanchah, une grande partie de la Perse occidentale. En 1903, le consul anglais écrivait que la concurrence russe com-

1. Cf. Lady A. Blunt, *Bedouin Tribes of Euphrates*, I, p. 188; M. von Oppenheim, II, p. 252-54.

mençait à se faire sentir dans cette Perse et que les cotonnades russes enlevaient à Manchester les marchés de Kirmanchah et de Hamadan. En 1905, cette concurrence russe tombait un peu, mais les Allemands apparaissaient et leur commerce était puissamment aidé par les services, dans le Golfe, du *Lloyd*, puis de la *Hamburg Amerika*. Il est impossible de citer des chiffres : aucune statistique n'est tenue et ne saurait être tenue sur ce marché de l'hinterland. On estimait en 1903 que les importations varient de 22 à 25 millions, la moitié venant de l'Angleterre et de ses colonies, un septième de la France, un dixième de Trieste, un vingtième à peine de l'Allemagne [1]. En 1906, Hambourg fournit lainages, cafés, cuivres, papier, allumettes [2], etc. C'est un beau début : que va devenir le monopole anglais ?

***

Serviteurs du Sultan-Khalife, les Allemands auront contre eux la majorité de la population, qui est musulmane, mais *chiite*. On sait comment, sous les quatre premiers Khalifes, qui étaient des parents ou des amis de Mahomet, l'unité de l'Islam se maintint (632-661). Mais dès le règne d'Ali les discussions théologiques et les guerres civiles mirent aux prises ceux qui voulaient laisser le Khalifat à l'élection populaire et ceux qui voulaient le réserver à la seule famille de Mahomet et de son gendre Ali. A la mort d'Ali, les premiers l'emportèrent et la majorité de l'Islam resta fidèle au Khalifat et à la tradition, *sunna* : d'où leur nom de *sunnites*, Mais une minorité de sectateurs, *chiites*, ne reconnut désormais comme successeurs du Prophète que la descendance d'Ali jusqu'à la neuvième génération, — les Douze Imans.

Ali, ses deux fils, Hassan et Houssein, et les neuf descendants d'Houssein jusqu'à Mahomed el Mahdi, qui disparut miraculeusement, furent tous assassinés ou empoisonnés, martyrisés par les *Sunnites*, qui presque partout l'emportèrent : en Perse et dans l'Inde seulement, l'Islam est *chiite*, et dans l'Irak,

1. *Comité de l'Asie française*, 1903, p. 350.
2. *Diplomatic and consular Reports*, n°s 3 025, 3 235, 4 477, 3 663, 3 873.

malgré la tyrannie du Khalife, les quatre cinquièmes des musulmans continuent de vénérer les Douze Imans. Pour les *Sunnites*, le pèlerinage à La Mecque donne, seul, le titre de *hadji* : pour les *Chiites*, une visite aux tombeaux des Imans a la même valeur, et le bonheur éternel est assuré à ceux qui viennent dormir leur dernier sommeil auprès de ces tombeaux. Aussi, chaque année, de l'Inde, de la Perse et de l'Irak, des vivants et des morts arrivent par milliers à Nedjef, à Kerbela, à Kazmié et à Samara. Par la route de Kirmanchah, dont les Allemands comptent faire leur embranchement de Khanikhine, Bagdad voit descendre, chaque année, cent ou cent cinquante mille pèlerins et cinq ou dix mille cadavres, sans compter ceux qui sont introduits en fraude pour ne pas acquitter les droits exigés par la douane turque :

Chaque cadavre importé de l'étranger. — dit Vital Cuinet[1], — doit acquitter une taxe de 50 piastres. Les cadavres de sujets ottomans ne paient à l'office sanitaire qu'une taxe de 20 piastres. Mais le gouvernement local de Kerbela, de Nedjef et de Kazmié perçoit de son côté un droit d'inhumation [qui varie] suivant la sainteté de l'emplacement choisi : 5 000 piastres pour être enterré dans l'enceinte sacrée de Kerbela ou de Nedjef, 2 000 piastres dans la première classe : 31 piastres 1/2 dans la plaine sainte, hors les villes[2]. Les desservants des mosquées ont le droit de faire payer aux gens riches au moins le double du tarif. Les honneurs funéraires, rendus aux riches Persans, coûtent des sommes énormes : les frais du convoi et de la sépulture du gouverneur de Kirmanchah, en 1889, se sont élevés, dit-on, à 5 000 livres turques (environ 115 000 francs).

Ce transit de cadavres entraîne une manutention dont les conséquences sont de terribles épidémies :

A Kirmanchah, écrit le consul anglais[3], les corps sont examinés par un médecin turc, qui délivre un passe-avant et scelle le cercueil, si le cadavre lui semble pouvoir supporter le voyage. A Khanikhine, nouvelle ouverture des cercueils pour acquitter la taxe de 1/2 livre turque : les cadavres trop avancés sont enterrés sur place. — Les cadavres, reprend V. Cuinet, sont portés deux à deux, chacun dans une *kedjaoua*, sorte de caissse ou de cage dont

1. *Turquie d'Asie*, III, p. 13.
2. La piastre vaut environ 23 centimes.
3. *Miscellaneous Series*, n° 590, p. 12.

une paire fait la charge d'un mulet; l'administration sanitaire fait ouvrir ces caisses parce qu'il est arrivé souvent qu'on l'a fraudée en mettant deux morts dans une caisse. — Les muletiers, continue le consul anglais, reçoivent 30 tomans[1] pour le convoi d'un corps jusqu'à Kerbela; souvent ils en jettent dans la rivière Diala, à Khanikhine, pour s'épargner le transport. — Les corps des personnes riches, conclut V. Cuinet, sont escortés de *mollahs* qui chantent, tout le long du chemin, des cantiques et des prières pour le repos de l'âme... Aux abords des lieux saints, on décharge les corps dans la plaine pour procéder aux grandes ablutions et purifications d'usage; le minutieux lavage de tant de cadavres venus de loin est opéré au milieu de l'encombrement des bagages, des chevaux, des mules, des vieillards, des enfants entassés les uns sur les autres.

Les pèlerins apportent la dîme de leurs communautés et ce tiers de leurs fortunes que les Chiites de tous pays doivent en mourant léguer aux Lieux Saints. Aussi les biens des sanctuaires et des prêtres sont immenses. Tel gardien en chef de la mosquée d'Houssein à Kerbela possédait, dit-on, 11 millions de francs : « on évalue à 30 millions de livres turques, soit à 690 millions de francs, la valeur totale des trésors des sanctuaires de Kerbela et Nedjef, sans compter l'ornementation intérieure et extérieure des mosquées. » Le Khalife de Stamboul, pape sunnite, en use parfois à sa guise avec cette fortune du protestantisme chiite : en 1873, Abd-ul-Aziz dépouilla de leurs ex-votos les sanctuaires, mais leur laissa de grandes propriétés, dont leur clergé avait la libre disposition; Abd-ul-Hamid a remis ces biens à son administration impériale des *vakoufs* — et l'on sait en Turquie ce qu'administration veut dire. Pour éviter à l'avenir pareils détournements, l'Angleterre et la Perse (la plupart des testateurs étant des Hindous ou des Persans) ont exigé que leurs consulats eussent un droit de contrôle sur l'attribution et les revenus de nouveaux legs. L'Angleterre s'est ainsi posée en protectrice du chiisme et c'est à ses consuls que les Persans eux-mêmes (ce fut le cas en 1906[2]) ont recours quand les tracasseries ou les voleries turques dépassent la mesure : on estime à 60.000 francs par mois les sommes que distribuent les consuls anglais aux

1. Environ 270 francs.
2. *Comité de l'Asie française*, 1906, p. 457

pauvres des quatre villes saintes, Kerbela, Nedjef, Kazmié et Samara.

Comme agents de son influence et de ses charités, l'Angleterre a dans ces villes et à Bagdad des princes ou des personnages de l'Inde qu'elle a jugé bon d'expatrier et qui se résignent sans peine, moyennant d'honnêtes revenus, à finir leurs jours en ces « Demeures de la Paix »; le total des traitements payés par les consuls anglais dépasse chaque année 20 000 livres sterling, 500 000 francs[1]. Ces musulmans hindous tiennent ici, pour le service de l'influence anglaise, le rôle qu'Abd-el-Kader et son clan tinrent si longtemps pour le service de l'influence française à Damas. En 1805, le comte de Kameke proposait à Napoléon de duper les espoirs que le chiisme garde en la résurrection de son douzième Iman, Mohammed le Mahdi : un aérostat lumineux, lançant des papiers prophétiques, aurait durant les nuits sacrées du pèlerinage préparé les esprits à cette apparition; un soir, dans le Lieu Saint, le comte eût jailli de la cave où le Madhi s'est jadis enfoncé, et il se fût dressé devant la foule, « resplendissant tout entier d'un feu phosphorique, des étincelles électriques jaillissant de toutes les parties de son corps[2] ». En 1907, si le Madhi revenait, ce serait assurément pour servir les desseins de l'Angleterre et soulever Arabes et Persans chiites contre l'exploitation osmanlie.

Des quatre sanctuaires chiites, Kazmié est aux portes de Bagdad, et Samara, sur le Tigre, en amont, est à l'extrême pointe de l'Irak vers le nord-est : Kazmié n'est qu'un faubourg; Samara n'est qu'un village (2 000 habitants peut-être). Les deux métropoles du chiisme sont Nedjef et Kerbela, sur l'Euphrate, à 100 et 200 kilomètres au sud-est de Bagdad, en pleine Babylonie : dans les projets allemands, le rail doit prendre ce chemin et, de Bagdad à Bassorah, longer l'Euphrate, non le Tigre.

Ce tracé s'imposait aux Allemands par ses avantages écono-

1. Vital Cuinet, *Turquie d'Asie*, III, p. 200.

2. *Mémoire* de Kamcke, dans E. Driault, *la Politique orientale de Napoléon*, p. 179.

miques; les nécessités militaires et religieuses ne l'imposaient pas moins au Sultan-Khalife.

Aux siècles derniers, avant que la vapeur permît à nos bateaux de remonter vers Bagdad le rapide courant du Tigre, c'est les eaux tranquilles et pesantes de l'Euphrate qui, seules, pouvaient amener dans l'hinterland les barques à rame et les petits voiliers : dès la première antiquité, les métropoles chaldéennes, Éridou, Larsam, Ourouk, Nippour et Babylone, étaient assises sur l'Euphrate; ce sont des cavaliers et des gens de guerre qui transportèrent sur le Tigre la capitale de l'Irak, Séleucie, Ctésiphon, Bagdad ou Samara. Mais tandis que le Tigre était puissamment aidé dans son œuvre de colmatage et de remblai par les innombrables torrents et rivières du plateau iranien, l'Euphrate, épuisé déjà par la longue traversée du désert syrien et ne recevant aucun secours des déserts arabiques, ne travaillait que plus lentement à rehausser la moitié de l'ancien golfe que ses boues conquéraient : le pays euphratéen au sud de Bagdad n'émerge qu'à peine; si des digues ne le protègent pas, il suffit d'une crue même légère, et tout est inondé.

On entretint les principales de ces digues, tant que le commerce de Bassorah à Bagdad emprunta cette voie. Mais, depuis cinquante ans, presque toutes se sont éventrées, éboulées, fondues, et les tentatives de navigation à vapeur que Chesney avait inaugurées sur l'Euphrate, en 1840, que les Turcs ont poursuivies jusqu'en 1870, seraient impossibles aujourd'hui. Même dans le bas Euphrate, les navires ne sauraient pénétrer : saigné par les innombrables canaux d'irrigation, écartelé en quatre ou cinq lits, épandu en flaques et mers intérieures, le fleuve n'a plus la profondeur suffisante; à certains endroits, Willcocks n'a trouvé que 75 centimètres d'eau[1]. Ce marais est un guêpier de barques pillardes, et les trafiquants n'osent y pénétrer que sous la sauvegarde des cheiks indigènes. Jusqu'en 1870, les Montefiks y vivaient autonomes, ne devant à la Porte qu'un tribut souvent impayé. Leurs cheikhs ont, depuis, accepté des fonctions et des titres turcs, et décidé

1. W. Willcocks, *The Irrigation of Mesopotamia*, p. 5 et suivantes.

quelques-unes de leurs familles à se fixer et à cultiver; surtout ils ont protégé des villages sabéens et juifs, qui peu à peu ont rétabli quelques cultures en ces champs de bataille et de transhumance.

De la hauteur de Bagdad jusqu'à Samawa. durant 240 kilomètres environ, l'Euphrate est divisé en deux bras, de chaque côté d'un marécage central qui, en maints endroits, est un lac aussi profond que le fleuve. Le bras oriental, le plus voisin du Tigre, est le lit naturel : Hilleh (30 000 habitants), non loin des ruines de Babylone, en est le marché principal. Le bras occidental, qui longe les dernières pentes et les sables du Nedjed. est en vérité un canal artificiel, le fameux canal Hindié qui fut creusé par les Arabes et qui. tantôt obstrué, tantôt rouvert, n'en est pas moins aujourd'hui le fleuve principal. Juste au bord de leur désert, les Arabes, toutes les fois qu'ils parvinrent à conquérir la plaine verte, installèrent ici leurs capitales et villes saintes, la Hira antéislamique. la Koufa de l'Islam : Mechehed-Ali, la *Mosquée d'Ali*, est le centre d'une petite ville sacrée, Nedjef, qui a pris la place de la grande et riche Koufa; Mechehed-Houssein, la *Mosquée d'Houssein*, a fait la fortune de Kerbela qui, avec ses 50 ou 60 000 habitants, est comme la Bagdad de l'Euphrate.

La voie ferrée, si elle eût continué à descendre le Tigre, aurait eu la ruineuse concurrence de la navigation à vapeur et la traversée d'un pays dépeuplé que la proximité des brigands iraniens tiendra longtemps encore dans l'anarchie. En gagnant l'Euphrate au contraire, en reliant Bagdad aux métropoles chiites, Kerbela et Nedjef, puis ces métropoles à Bassorah, elle s'assurait aussitôt une clientèle de pèlerins, descendus de l'Iran, par Kirmanchah et Bagdad, ou montés du Golfe, par Mohamerah et Bassorah; en même temps, elle assurait au Khalife le contrôle permanent sur ces pèlerinages et sanctuaires schismatiques. On a calculé, d'autre part. que les districts agricoles du bas Euphrate peuvent en quelques années tripler d'étendue, et le commerce local a toujours été doublé du commerce arabe qui dévale du Nedjed vers le pays vert, par cette route de La Mecque à Nedjef dont les pèlerins de l'Irak et de la Perse ont fait un des grands chemins du *hadj*. La politique khalifale a un besoin d'autant plus grand de surveiller ce chemin du *hadj*,

que depuis cent cinquante ans bientôt il est au pouvoir des Wahabites, de ces Puritains de l'Arabie centrale, dont les émirs de Haïl sont aujourd'hui les chefs et dont la révolte contre le Khalife et contre l'Islam orthodoxe paraît irréconciliable [1].

Au sortir de Bagdad, donc, tournant le dos au Tigre, les ingénieurs allemands pousseront leurs rails vers l'Euphrate, à travers l'isthme resserré qui sépare à cette latitude les Deux Fleuves; puis la ligne passera l'Euphrate et, tout le long de la rive droite, au bord du marais, à la lisière des sables, descendra par Kerbela et Nedjef vers Bassorah; mais un embranchement resté sur la rive gauche, remontera le fleuve vers Hit.

Ce bourg de Hit est le premier des postes civils et militaires dont les Turcs ont bordé la route des caravanes entre Bagdad et Alep.

A quatre journées de Bagdad, Hit est dans une sorte de cuvette peu profonde, de deux à trois kilomètres de rayon, qui présente l'aspect de la plus absolue désolation. « Le bitume et l'asphalte sourdent de toutes parts, et les longs ruisseaux qu'ils forment, serpentant paresseusement sur le sable, vont se perdre dans les bas-fonds où ils forment d'horribles lacs noirâtres qui répandent une épouvantable odeur. Pas un brin d'herbe ne pousse dans ce triste lieu, et les rayons du soleil, absorbés, emmagasinés par toutes ces substances, élèvent la température de telle façon que c'est tout juste si l'on peut respirer. » Vers ces bitumes et ces naphtes, la navigation par l'Euphrate impossible doit être remplacée par la locomotive : de Bagdad à Alep, tôt ou tard, les Allemands construiront cette voie rapide que demandait Chesney, qu'il comptait établir par les bateaux du fleuve et qui sera la voie la plus directe entre la Méditerranée et le golfe Persique. Pour le moment, on ne parle que d'une amorce entre Bagdad et Hit. Les naphtes et bitumes donneront un excellent combustible pour les chaudières de la ligne ferrée et des Fleuves, et les agronomes pensent que les irrigations faciles et peu coûteuses pourraient faire remonter l'Irak jusque-là.

1. Sur cette question du Nedjed et de la révolte arabe, je reviendrai quelque jour.

Au sud de cet embranchement, la ligne principale filera vers Bassorah, par la rive droite de l'Euphrate : ce détour allongera la ligne de quelque 200 kilomètres. Mais, outre que les revenus de la garantie kilométrique n'en seront que plus grands, les Allemands estiment assez bas la construction de cette voie assise sur le terrain solide de la steppe arabique, hors du marais ; et, pour cette nation d'archéologues et de protestants, le nom seul de Babylonie et de Chaldée est un attrait. Leurs savants sont occupés déjà à fouiller Babylone. Leur empereur discute avec leurs exégètes les rapports de *Babel und Bibel. Super flumina Babylonis*, leurs économistes espèrent établir un *Deutschtum* : « *La Babylonie, la terre la plus riche du passé et le plus beau champ de colonisation présente* » est le titre d'une brochure du D[r] Sprenger, que depuis dix ans bientôt l'Allemagne discute ; malgré les exagérations de l'auteur, il semble qu'en effet un *Deutschtum*, un morceau d'Allemagne, puisse s'implanter ici et prospérer.

Que faut-il à ce pays pour retrouver les jours de Babylone ? la sécurité et une exploitation rationnelle. Installée comme un chemin de ronde entre l'Arabie et les Fleuves, la voie ferrée va enclore les champs cultivables et en écarter les razzias du désert : à l'intérieur, une police mobile viendra facilement à bout des tribus que peu à peu l'on rejettera au Nedjed ou que l'on forcera à la demeure fixe. Une main-d'œuvre chrétienne, juive et musulmane est déjà sur place ou descendra du Kurdistan et de l'Arménie pour réaliser le programme scientifique, que les agronomes et hydrographes allemands auront tracé, pour obéir aux ingénieurs, contremaîtres et surveillants que l'Allemagne fournira. Sous ce climat tropical, sur cette vase fluente, il ne saurait être question de colons allemands. Mais le régime de la propriété se prêtera de lui-même à l'établissement d'une hiérarchie et d'une science allemandes. Aux dépens des tribus, le Sultan et les particuliers se sont, depuis trente ans, taillé des domaines féodaux. Un Phanariote possède 45 000 hectares d'un seul tenant. La Liste Civile a usurpé un million d'hectares peut-être. Les intendants allemands retrouveront ici ces gérances de terres et de paysans que la Russie au siècle dernier leur offrait, et du même coup tout le petit et grand commerce des bourgs et villes, pensent-ils, leur reviendra.

Il est possible que de si beaux calculs soient quelque peu dérangés par la concurrence des indigènes. L'Allemand ici n'aura pas affaire au bon Turc d'Asie-Mineure, qui ne se plaît qu'au travail des champs et dans l'obéissance. Syriens, Chaldéens, Arabes, tout ces Sémites, à l'esprit vif et de compréhension rapide, seront capables d'en remontrer avant peu aux *doctores* des écoles germaniques : leurs pères, dans la Bagdad et la Bassorah des Khalifes, furent les continuateurs de la science grecque, au temps où la Germanie n'était qu'une forêt de barons et de loups. Abandonnés à eux-mêmes, à la tyrannie abêtissante du Turc, à la seule éducation religieuse et littéraire de nos Dominicains et religieux français, il leur faudrait des générations encore avant d'être repris par le courant de notre civilisation : comme au reste du monde, les méthodes et disciplines allemandes leur apporteront un instrument de rapide progrès ; mais, comme le reste du monde, plus vite peut-être, ils découvriront, au delà de ces méthodes et disciplines, tout ce que peuvent y ajouter leur ingéniosité et leur imagination. Et c'est la raison capitale, qui doit faire souhaiter l'arrivée du rail à Bassorah par quiconque voit l'intérêt de notre Europe et, plus encore, de notre France dans le progrès de toute l'humanité et la mise en valeur de tout l'univers.

Grâce à la solidarité de plus en plus étroite, que les communications rapides nouent entre tous les marchés du monde, un pays désert et un peuple sauvage sont des « manques à gagner » qui diminuent les bénéfices de tous et de chacun. Les gens de Manchester ont toujours su faire ce calcul : ils devraient aujourd'hui le remontrer à leurs hommes d'État et l'on ne voit pas quels intérêts spécifiquement anglais pourraient être objectés. La descente de l'Euphrate par le rail allemand jusqu'à Bassorah n'empêchera pas la remontée du Tigre par les bateaux anglais jusqu'à Bagdad ; tout au contraire, elle l'activera et la rendra plus commode ; car pour défendre leur domaine chaldéen contre les furies du Tigre, les agronomes allemands devront régulariser aussi le cours de ce fleuve. Aujourd'hui le Tigre à Bagdad est large de 300 à 350 mètres et sa profondeur varie de 2 à 7 mètres avec un courant de 2 kilomètres à l'heure : au-dessous d'Amara, 600 kilomètres en aval, il n'a plus que 40 mètres de large, et

de 1 m. 25 de profondeur, tant les caprices du Bédouin le saignent à droite et à gauche, sans autre résultat que d'en rendre les bords et tout le voisinage, jusqu'à 20 kilomètres, inhabitables[1].

En compensation du rail allemand sur l'Euphrate, les Anglais n'ont qu'à demander l'extension sur le Tigre du privilège de leur compagnie Lynch, et ni leur influence politique à Bagdad, ni leurs bénéfices commerciaux ne seront diminués. Les fleuves, approfondis et régularisés par la restauration des digues, permettront à l'*Euphrates and Tigris Steam Navigation* l'usage de bateaux plus grands et plus rapides, dont Londres pourra exiger que la Porte cesse de limiter le nombre. Entre Bagdad et Bassorah, tout le long du Tigre, si les Anglais veulent réaliser eux-mêmes les plans régénérateurs de sir W. Willcocks, la reconquête des terres inondées ou désertiques, on ne voit pas que ce travail anglais sur le Tigre soit incompatible avec la même besogne des Allemands sur l'Euphrate. Et tout pareillement, tandis que les Allemands auront les gîtes pétrolifères de la Mésopotamie et de l'Euphrate, on ne voit pas pourquoi les Anglais ne se réserveraient pas les gîtes de la rive gauche du Tigre.

En somme, Tigre anglais, Euphrate allemand : jusqu'à Bassorah, un partage équitable d'influences ferait à chacun sa place; mais la part du premier exploitant, de l'Angleterre, resterait la meilleure. Les intérêts des peuples, les revenus du Sultan, le pouvoir de la Porte, l'intégrité de la Turquie seraient sauvegardés ou développés par cette émulation des Européens qui exclurait la tyrannie de l'un ou de l'autre et, si l'avenir semble réserver de grands bénéfices aux Allemands, c'est l'Inde et l'Angleterre qui percevraient les profits immédiats; durant de longues années, c'est l'Inde et l'Angleterre qui, sans le moindre risque, continueraient à exploiter cette région repeuplée et enrichie. Les lignes ferrées et leurs embranchements ne feront que développer les relations avec le golfe Persique, avec Bassorah, correspondante de Bombay : l'Inde seule et ses multitudes affamées pourront offrir à ces champs reconquis une clientèle toute proche, et l'Inde paiera en manufactures

1. Voir, là-dessus, W. Willcocks, *The Irrigation of Mesopotamia*, p. 9-10.

les envois de cette ferme : le résultat le plus certain est que la famine cesserait de tuer chaque année quelques millions d'Hindous ; ce résultat devrait ne pas déplaire aux Anglais.

Mais, résolu jusqu'à Bassorah, le problème subsisterait encore, si les Allemands tenaient à revendiquer un droit que le firman de 1903 leur concède au delà. Le firman stipule, en effet, que la ligne, descendue de Bagdad par Kerbela, Nedjef et Zobeïr, s'arrêtera à Bassorah, mais qu'un embranchement ira « de Zobeïr à un point du golfe Persique à déterminer d'un commun accord entre le gouvernement et le concessionnaire ». Cet embranchement, dans l'état du pays, ne peut et ne pourra longtemps avoir qu'une utilité stratégique : l'installation de la menace turco-allemande au rivage de ce Golfe que les Anglais considèrent comme le vestibule de l'Inde et sur lequel l'accord anglo-russe vient de proclamer à nouveau leurs traditionnelles prétentions. Dans un demi-siècle peut-être, quand le Transasiatique *Constantinople-Bassorah* aura le trafic de voyageurs et le nombre de grands rapides que peuvent avoir le Transeuropéen *Calais-Brindisi* ou les Transaméricains *New York-San Francisco*, il faudra un wharf de cette Malle des Indes au fond du Golfe, et les Anglais, maîtres de l'Inde, seront les premiers à réclamer ce complément de vitesse. Mais tant que les marchandises presque seules ou les passagers indigènes useront de cette voie, il est bien certain que Bassorah est le terminus utile et suffisant. Bassorah, sur le Chatt-el-Arab, à 60 kilomètres en aval du confluent de Korna, à 100 kilomètres de la mer, est à la même distance de la côte que Hambourg sur l'Elbe, Anvers sur l'Escaut ou Bordeaux sur la Gironde.

Un grand obstacle à la navigation est la barre de l'entrée, qu'obstrue un banc de vase molle : elle n'a que 2 m. 10 d'eau aux basses mers, mais les bâtiments calant 5 mètres peuvent la franchir aux hautes mers de vives eaux. Toutefois, la vase étant sans consistance, il arrive à des vapeurs un peu puissants de traîner dans la vase de 0 m. 30 et même davantage. Les Turcs ont installé près de la barre, à Fao, leur station télégraphique où le câble anglais de la *British Persian Gulf* vient rejoindre leur ligne *Constantinople-Scutari-Siwas-Diarbékir-Bagdad-Bassorah.* La population de Fao est d'environ 400 habi-

tants, presque tous bouviers ou cultivateurs. Le débarcadère est une jetée grossière en pierres; on est en eau profonde à quelques mètres de celle-ci.

Autre obstacle : de Fao à Bassorah, le fleuve est encombré de bancs, qui pourtant ne le ferment jamais, mais qui changent de place et que l'incurie indigène n'a pas repérés ; les bateaux doivent zigzaguer d'une rive à l'autre pour chercher l'eau profonde qui mène jusqu'à Bassorah. A Bassorah, le mouillage est à mi-chenal, par 9 à 11 mètres de fond; les courants de marée sont violents : la vitesse du jusant varie de 3 à 6 nœuds; celle du flot est de 2 à 4 nœuds.

Dans cette vase molle, quelques travaux très faciles et très économiques couperaient la barre et nettoieraient le lit : un entretien continuel, mais peu coûteux, le balisage et l'éclairage des bancs rendraient ensuite la navigation commode; nos plus grands bateaux de guerre et de commerce remonteraient à Bassorah pour le service de la ligne allemande, mais aussi pour le maintien de la surveillance et de l'exploitation anglaises. Ces travaux dans le fleuve ne seraient qu'un jeu, comparés aux travaux similaires des Français dans l'isthme de Suez ou des Hollandais entre Amsterdam et la mer du Nord. La seule difficulté à prévoir est d'ordre diplomatique : le Chatt-el-Arab sert de frontière à la Turquie et à la Perse, depuis le confluent du Kharoun, à 40 kilomètres de Bassorah, à 60 kilomètres de la mer.

En aval de ce confluent, la rive droite est turque; la rive gauche est persane. Tout près de ce confluent, Mohamerah sur le Kharoun est l'entrée de l'ancienne Susiane, de la province persane de l'Arabistan, comme Bassorah est l'entrée de l'ancienne Chaldée, de la province turque de l'Irak Arabi ; de part et d'autre, c'est la même terre d'Arabes nomades, le même désert marécageux. Comme au delà de Bassorah les petits vapeurs remontent jusqu'à Bagdad, la remontée du Kharoun au-delà de Mohamerah est possible jusqu'à Akwas, puis, après un court portage sur une chaîne de rochers qui forment écluse naturelle, jusqu'à Chouster dans le bief supérieur : Chouster par rapport à Akwas serait en quelque sorte ce que Mossoul est à Bagdad. Mais l'échelle des distances est bien différente : entre Bassorah et Mossoul, 900 kilomètres à vol d'oiseau; entre

Mohamerah et Chouster, 250 à peine. Cette route du Kharoun a néanmoins pour l'Arabistan et pour la Perse la même importance que la route du Tigre pour l'Irak et pour la Turquie.

Les Anglais les ont toujours surveillées et exploitées, l'une comme l'autre. Les bateaux de la *British India* et de la *Bombay Persia* apportent à Mohamerah les cotonnades de Manchester et les filés de Bombay, qu'un petit vapeur remonte jusqu'à Akwas et même à Chouster, quand les Bédouins des rives permettent le passage. Deux pistes de caravanes, *Akwas-Ispahan*, *Chouster-Disfoul-Hamadan*, prolongent vers l'hinterland ce commerce fluvial, quand les montagnards, Loures, Kurdes et Baktiaris, ne ferment pas les cols [1]... En 1906, les bateaux de la *Hamburg-Amerika* sont apparus à Mohamerah.

L'ouverture et la régularisation du Chatt-el-Arab sont donc une affaire turco-persane, où toutes les puissances commerçantes sont intéressées. Les diplomates ont eu jadis à régler une affaire toute pareille. Les prétentions des Anglais dans le Golfe sont aujourd'hui ce qu'étaient les prétentions de la Russie dans la mer Noire; les projets de l'Allemagne sur les Fleuves sont aussi ce qu'étaient les projets de l'Autriche sur le Danube : une Commission internationale des bouches du Danube a tout arrangé pour le bénéfice du commerce universel et pour le relèvement des indigènes. Une Commission internationale des bouches du Chatt-el-Arab, siégeant à Mohamerah, ferait pareille besogne; mais qui l'empêcherait en amont d'ouvrir aussi par des travaux appropriés et de surveiller le Kharoun jusqu'à Chouster, le Tigre jusqu'à Bagdad? L'anarchie permanente que la Turquie et la Perse doivent tolérer en ces régions ne cessera qu'avec une police européenne. Entre Mohamerah et Bagdad, les rivières et torrents tombés du plateau iranien ravagent le bas pays turc; la régularisation de ces cours d'eau serait encore une affaire turco-persane, où la médiation européenne sera bientôt nécessaire.

***

Cette Commission du Chatt-el-Arab ne serait que l'application d'une méthode générale qui, d'elle-même, s'imposera

1. Voir là-dessus, *Diplomatic and consular Reports*, n°s 3 360, 3 579 et 3 885.

à l'ignorance ou au mauvais vouloir des diplomates pour la solution pacifique de la question d'Orient. Depuis cent cinquante ans qu'ils s'obstinent tantôt dans le rêve d'un partage, tantôt dans l'entreprise d'une réforme de l'empire turc, ils n'ont abouti qu'au résultat de démembrer peu à peu cet empire dont tous proclamaient l'intangible intégrité.

Les nécessités du commerce mondial entrent en jeu : nous apercevons enfin que ce qui fait la véritable valeur de cet empire turc, ce ne sont pas les richesses du sol ou du sous-sol, c'est d'abord l'importance des routes qui le traversent, en empruntant les vallées de ses fleuves ou les détroits de ses mers, et nous voyons que, seules, des Commissions internationales en travers de ces routes peuvent en faire des chemins de commerce, et non plus des pistes de guerre.

Hier, par le moyen d'une de ces Commissions, la route du Danube était ouverte à tous et protégée contre les risques d'une annexion autrichienne ou russe et contre les dommages de l'ancienne mangerie turque.

Aujourd'hui les diplomates commencent de s'aviser que la route du Vardar aurait besoin d'une pareille Commission siégeant à Salonique et surveillant moins le fleuve, inutile à la navigation, que la vallée macédonienne, future descente des Transeuropéens *Hambourg-Berlin-Pesth-Salonique*. Demain, je crois que pareille solution apparaîtra nécessaire à Mohamerah, pour les Bouches du Chatt-el-Arab, et à Antioche, pour les Bouches de l'Oronte, puisqu'Antioche et Mohamerah gardent les portes de ce Transasiatique qui, tôt ou tard, unira la Méditerranée et le Golfe et dont les Anglais pourront entraver, retarder la construction comme jadis ils entravèrent le percement de Suez, mais qu'ils seront les premiers à réclamer, dès qu'ils auront la sauvegarde de leurs intérêts matériels et politiques....

Et du train dont vont les choses en Turquie, avec les rébellions militaires qui gagnent les fidèles bataillons d'Asie Mineure, j'espère vivre assez longtemps pour voir une Commission des Bouches du Bosphore et une Commission des Bouches des Dardanelles, contrôlant aussi les deux fleuves salés qui, de la mer Noire et de l'Archipel, conduisent à Constantinople. Ce jour-là, tous les peuples civilisés ayant leur intérêt à l'intégrité

de l'Empire ottoman et à la réforme de l'administration turque, la question d'Orient cessera d'être une menace perpétuelle dans les bons rapports des États européens... Et si Guillaume II doit sacrifier, aux exigences de la morale et au progrès de l'humanité, l'étrange intimité qui l'unit à Abd-ul-Hamid, son voyage de Londres aura du moins rétabli, entre l'Allemagne et tous ses voisins, les relations de confiance et, peut-être, de cordialité.

VICTOR BÉRARD

P. S. — Cet article était imprimé, quand survinrent, au dernier moment, les difficultés qui faillirent empêcher le voyage de l'Impératrice à Londres et de l'Empereur à Amsterdam. Ces difficultés aplanies, un communiqué de la chancellerie à la *Suddeutsche Reichscorrespondenz* a exposé les intentions de la diplomatie impériale :

Il faut mettre l'opinion en garde contre les informations d'après lesquelles les trois souverains anglais, allemands et espagnols s'entendraient en vue d'une modification de la politique marocaine... Sans considérer l'acte d'Algésiras comme une loi éternelle, il faut reconnaître qu'il reste la base du règlement... Ceux précisément qui le considèrent comme un « pont de fortune », doivent désirer que ce pont de fortune ne soit pas enlevé avant que, d'autre part, un terrain sûr ait été trouvé...

Et pour commenter ce langage peu clair, le correspondant du *Temps*, à Berlin, télégraphiait le 7 novembre :

Je crois pouvoir ajouter à la note de la *Suddeutsche Reichscorrespondenz* que M. de Schoen ne compte pas prendre à Londres d'initiative en matière marocaine, mais qu'il est préparé à y causer du Maroc, aussi bien que du chemin de fer de Bagdad.

L'Administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LA JEUNESSE

DE

WALDECK-ROUSSEAU

On est au lendemain du Deux-Décembre... Mr Waldeck-Rousseau, avocat célèbre de Nantes, est du parti des vaincus. Il est fils d'un volontaire de 92, qui avait gagné ses épaulettes d'officier républicain en se battant contre les Vendéens et les Chouans, et qui les avait perdues — après des mois de prison à Sainte-Pélagie — en complotant contre le Premier Consul. Il s'est jeté à vingt ans dans la mêlée politique. L'opposition sous Louis-Philippe l'a compté parmi ses membres les plus ardents. A la Révolution de Février, le département de la Loire-Inférieure l'a nommé représentant du peuple. Il a acquis à la Constituante une grande autorité par son éloquence et son savoir, par son travail et sa connaissance des questions sociales, autant que par son admirable courage pendant les journées de Juin : on l'a vu sur les barricades, sans arme, haranguer au péril de sa vie soldats et insurgés, s'efforcer de les rappeler à l'humanité, à la fraternité. Découragé, attristé, il a refusé, malgré les adjurations des Grévy, des Marie, des Dufaure, d'être candidat à l'Assemblée législative de 1849. Il a repris sa place au barreau de Nantes. Ses concitoyens l'ont envoyé alors

siéger à leur hôtel de ville. Mais, considérant le rétablissement de l'Empire comme certain, ayant échappé par hasard aux proscriptions du coup d'État, il a résigné dans une noble protestation ses fonctions de conseiller municipal. Fidèle à la religion du souvenir, il vivra tout le second Empire à la tête de l'opposition nantaise, ne s'occupant en apparence que de ses dossiers et de sa famille...

Il avait deux fils, l'aîné, Louis, né en 1843[1], le plus jeune, René, né le 2 décembre 1846. Une immense maison à l'aspect grave et simple, qui semble comme fermée aux bruits et aux plaisirs du dehors, c'est, rue Dugommier, à Nantes, le domicile de l'ancien représentant du peuple. A l'intérieur, point de vains objets de luxe : l'ameublement discret de bourgeois aux mœurs tranquilles et patriarcales. Foyer paisible, sûr, où le travail, un travail acharné, suspend seul l'intimité de la famille et le sourire des enfants. Dès quatre heures du matin, l'avocat commence l'examen de ses dossiers. Les femmes de service, leur tâche terminée, confectionnent, à côté de leur maîtresse, des travaux de lingerie, des vêtements, pour les pauvres, car l'amour de son prochain est ici la règle domestique. L'amour des bêtes y règne également, aussi profond peut-être, ajoutant à ces joies sévères son animation et sa gaieté : oiseaux, chiens, chats sont les souverains maîtres d'un vaste étage qu'ils emplissent de cris, de ronronnements, de gazouillements. Les deux jeunes garçons font leur société de cette compagnie bruyante et enjouée, sous le regard approbateur de leurs père et mère qui se plaisent à adorer dans ces créatures le Dieu vers qui monte leur vénération de chrétiens croyants et bons.

L'âme de cette maison est la mère. Sans qu'elle y tâche, chacun autour d'elle subit son influence, de par l'unique effet de son intelligence, de son caractère, de sa façon d'être — en contraste avec celle de son mari. Celui-ci montre un esprit inquiet, envisage les choses sous des couleurs sombres, ne cesse de douter du succès de ses efforts, de son talent, — comme il doutera plus tard de celui de son fils, — se défie de tout, sauf de ses semblables qui, abusant de sa confiance, de

1. Le père de M. René Waldeck-Rousseau, aujourd'hui conseiller à la Cour d'appel de Paris.

son désintéressement, le grugeront jusqu'à sa mort[1]. Son cœur trop chaleureux le rend esclave d'une excessive sensibilité; il est disposé, malgré sa foi, malgré ses rêves de perfection humaine, à la souffrance et au pessimisme. Par moments une ardente imagination le transporte, tout radieux, au-dessus des réalités attristantes : le fardeau de ses déceptions est si gros qu'aussitôt il retombe accablé, plus tourmenté, plus malheureux. Mais il a le bonheur d'avoir à ses côtés une consolatrice dont l'affection et la raison lui rendent le calme et l'énergie : sa femme. Elle parle peu; réservée, méditative, elle maîtrise un tempérament nerveux, un cœur pitoyable; elle cache ses impressions sous son visage froid, finement allongé, et cependant, en dépit de sa retenue toujours égale, elle impose à son entourage l'ascendant de certitude spirituelle et morale qu'elle tient d'une éducation et d'une culture remarquablement soignées.

Elle avait eu une enfance pénible. Son père était mort tout jeune, laissant les siens, quoique médecin et fils de magistrat, sans aucune ressource, si bien que la mère en fut réduite à se réfugier chez ses propres frères. L'un de ceux-ci, M. Emond, quand sa nièce fut en âge d'apprendre, l'emmena à Paris où il était censeur du lycée Louis-le-Grand. Helléniste distingué, il se montrait en pédagogie novateur, s'appliquant à éveiller les dispositions innées des élèves, au lieu de les forcer par les peines corporelles, qui étaient alors en honneur dans l'Université : ce fut lui qui supprima l'usage du fouet comme châtiment des collégiens. Il garda sa nièce pendant plusieurs années, lui donna une instruction aussi solide que variée, quotidiennement aidé dans cette tâche délicate par la supérieure des sœurs de l'infirmerie du lycée et par une religieuse, qui était l'une des survivantes d'un ordre de sœurs jansénistes dispersé. On sait de quelle haine venimeuse les jésuites triomphants poursuivaient sous la Restauration les rares religieux des deux sexes qui continuaient d'opposer à leur morale relâchée la doctrine des

1. Après avoir travaillé toute sa vie sans discontinuer, après avoir été le premier avocat de l'Ouest, plaidant toutes les grandes affaires, il mourut presque dans la gêne : il n'était pas rare qu'au lieu de recevoir des honoraires de ses clients il leur vînt en aide. Ce qu'il ne donnait pas à ses clients malheureux, il le distribuait à ses amis politiques.

Arnauld et des Nicole. Mais les derniers jansénistes, quoique isolés et tenus à la prudence, n'en appliquaient pas moins, quand l'occasion s'offrait à eux, l'enseignement si fort des célèbres éducateurs du XVIIe siècle. Ainsi la jeune fille fut élevée selon les préceptes et la méthode rationaliste de Port-Royal des Champs. D'un naturel sérieux, d'une grande intelligence, elle approfondit tous les écrivains dont le rude esprit forma les disciples de Port-Royal. Avec le goût de la clarté et de la beauté, la pratique d'une logique inflexible, une mâle érudition, elle emporta de ce long commerce intellectuel une règle de vie qui avait pour base l'austère principe du devoir appuyé sur le travail et la volonté [1].

M. Waldeck-Rousseau père trouva en elle une compagne exceptionnelle. Elle partageait ses idées, le secondait, au besoin le réconfortait. Durant les tragiques journées de Juin, elle n'eut pas un moment de faiblesse. Clouée à Nantes au chevet de son fils aîné par la surveillance et les soins constants que réclamait son état fiévreux, elle se désolait de ne pouvoir courir à Paris assister son mari. Mais, surmontant les inquiétudes affreuses qui la déchiraient, elle essayait dans ses lettres de le rassurer sur elle et leurs enfants : « Mon ami, tu me connais, si mon cœur souffre, mon courage ne défaillera pas, sois-en sûr. » Puis, quand l'insurrection fut abattue, quand elle le sut hors de danger : « Aie donc le courage, lui écrivait-elle, de me dire *tout* ce que tu as fait pendant ces quatre journées... Il est assez naturel que je désire le savoir; ne crains pas de m'effrayer pour l'avenir; j'ai autant de courage que toi, mon ami, parce que j'ai toujours compris ce mot *le devoir* dans toute son étendue. » Quelques mois après, lorsqu'elle le vit ému à l'idée des difficultés matérielles qui étaient survenues dans son ménage par suite de sa présence à Paris, et comme il parlait de démissionner, de rentrer à Nantes tout de suite, elle insista sur la nécessité de rester à l'Assemblée : « Tu es utile où tu es, restes-y ; je ne comprends même pas la possibilité de prendre

1. Grand admirateur de Rollin, M. Emond, le grand-oncle de Waldeck-Rousseau, était un éducateur et un pédagogue de premier ordre. Entré au Collège Louis-le-Grand en 1808 comme élève, il n'en sortit qu'en 1838 retraité comme censeur. Il a écrit une remarquable « Histoire du Collège de Louis-le-Grand, depuis sa fondation jusqu'en 1830 ». — Il y avait une grande ressemblance physique entre Waldeck-Rousseau et son grand-oncle.

un autre parti, aussi je ne discuterai pas sur ce point. » Mais, fermant leur maison de Nantes, elle alla à la campagne avec ses enfants mener une existence frugale. Enfin, l'heure venue pour lui de choisir définitivement entre la carrière politique et le barreau, le sachant hésitant, tiraillé entre sa passion pour le bien public et ses intérêts d'avocat, elle ne voulut pas, malgré ses préférences pour une vie calme et stable, peser sur sa décision : « Fais ce que tu croiras devoir faire : nul n'a le droit de te dire autre chose. » Seulement, pensant au pays, elle l'engageait à ne pas abandonner la partie tant que tout danger pour la République ne serait pas passé.

D'habitude elle répugnait à donner des conseils, n'éprouvant aucun besoin de dominer, ennemie de toute tyrannie, ayant d'ailleurs un esprit trop indépendant, trop délicat, pour ne pas respecter la liberté d'autrui, même celle de ses proches. Aussi son autorité restait discrète et tendre. Avec cela très modeste, d'une mise sévère, détestant les dissipations et les coquetteries; fuyant le monde malgré la situation et le goût de son mari qui, causeur étincelant et charmeur, s'y fût complu, elle vivait chez elle renfermée, recluse presque, comme en une véritable retraite. Au milieu des rares personnes admises à franchir le seuil de cet intérieur volontairement un peu hautain, la froideur de sa physionomie flegmatique imposait une impression de déférence profonde qu'augmentait la solidité de sa raison, sans nuire à son renom de bonté. Car, si circonspecte qu'elle parût, on la découvrait indulgente, bienveillante, dévouée aux amis de son foyer, et on la savait aussi attachée à son mari que débordant d'amour pour ses enfants. Consoler l'un, veiller au développement des autres, là était son bonheur.

René, son plus jeune fils, lui causa dès le bas âge de gros tourments [1]. Faible, maladif, sa santé chancelante inquiétait continuellement. A cinq ans son état empira : il parut soudain en danger de perdre la vue. Ses yeux avaient été frappés d'une maladie qui faisait des progrès alarmants. L'œil gauche, atteint le premier, semblait perdu; l'œil droit était menacé. Le docteur Guépin soigna l'enfant, mais fut inapte à le guérir : la maladie chaque jour s'aggravait. Il y avait à Paris un médecin

1. Pierre-Marie-René-Ernest Waldeck-Rousseau, né à Nantes le 2 décembre 1846.

oculiste allemand, Sichel, qui venait d'ouvrir une clinique ophtalmologique d'un grand renom. Madame Waldeck-Rousseau lui mena son fils. L'œil droit pouvait encore être traité avec chance de guérison complète. Sichel le sauva. Quant à l'œil gauche, une opération lui parut indispensable : le célèbre chirurgien Nélaton la pratiqua sous sa direction. Malheureusement l'organe se trouvait si gravement affecté qu'il était trop tard pour le guérir tout à fait. L'opération ne donna qu'un demi-résultat : l'œil resta à peu près paralysé ; il percevait à peine la sensation de lumière, rien de plus.

Le traitement du docteur Sichel avait pris plusieurs semaines. Durant cette longue station de douleur, l'amour maternel de madame Waldeck-Rousseau s'accrut avec la souffrance de son fils. Sa tendresse attentive produisit sur le petit malade une impression qui ne devait pas s'effacer de son cœur. Seize ans plus tard, il fit une sorte de pèlerinage à la clinique de l'oculiste : « ... J'ai revu cette maison qui me rappelle tant de souvenirs, écrivait-il à sa mère. La cour est toujours la même et, en entrant, je me suis dit : C'est là ! quoique je ne fusse pas sûr du numéro. A travers les fenêtres, j'ai entrevu la salle où nous avons si souvent fait antichambre, et sans grands frais d'imagination il m'a semblé t'y voir avec moi tout petit et tout ennuyé ; car partout où je retrouve le souvenir d'une souffrance, je vois ton image à côté de la mienne. » Entre ces deux êtres dont le temps allait accuser la ressemblance physique et morale, il s'établit une délicate intimité de cœur et d'esprit, qui s'affina durant les soins spéciaux auxquels l'enfant fut soumis après sa maladie.

Tout effort visuel lui était interdit : défense à peu près absolue d'écrire ou même de lire. Il en fut ainsi pendant plusieurs années [1]. Afin que son instruction ne s'en ressentît pas, sa mère lui faisait des lectures régulières, tandis qu'un professeur était chargé de lui donner un enseignement purement oral. Forcé d'apprendre ses leçons sans livres, de composer ses

1. Même après son entrée à l'externat de Nantes, il fut expressément recommandé de ne le faire lire ou écrire que le plus rarement possible. Non seulement sa mère lui apprenait ses leçons en les lui lisant et les lui faisant répéter ligne par ligne, mais elle écrivait ses devoirs sous sa dictée tandis qu'il les composait les yeux fermés.

devoirs sans plume ni papier devant soi, il s'entraîna à une gymnastique de l'esprit peu usuelle, dont il ne cessa depuis lors d'éprouver les heureux effets. Étendu sur un canapé, les yeux fermés, il se remémorait, réfléchissait, travaillait intérieurement. C'est ainsi qu'il apprit les premiers éléments du latin. Cette tension d'esprit obligatoire, prolongée des années, lui inculqua pour toujours le goût de l'isolement, du recueillement, en même temps qu'elle développait d'une façon exceptionnelle sa mémoire et ses capacités de raisonnement. Son intelligence, naturellement souple et alerte, se délia, s'ouvrit précocement par ces exercices du cerveau, peu communs à l'enfance.

A sept ans, sa vue s'étant raffermie, ses parents l'envoyèrent à l'externat des Enfants nantais [1]. Cette institution avait été fondée récemment sous les auspices de monseigneur Fournier, évêque de Nantes, aidé de l'avocat lui-même, dans le but d'empêcher les Jésuites de créer un collège dans la ville. Elle était tenue par des prêtres, mais l'enseignement que l'on y recevait était large et libéral, et les professeurs s'y appliquaient à faire de bons élèves plutôt que des catéchumènes, ce qui était du reste la règle en beaucoup d'institutions religieuses avant que les Congrégations en eussent fait des écoles de conspiration contre l'esprit du siècle. Waldeck-Rousseau, sur le tard de sa vie, disait : « J'ai le bonheur de pouvoir me rappeler sans regret les leçons que j'ai reçues et qui ne ressemblaient guère au catholicisme militant qu'on enseigne de nos jours. » La lecture des palmarès montre la continuité de ses succès scolaires, depuis son entrée à l'externat jusqu'à sa sortie. Chaque année, il enlevait presque tous les prix de sa classe ; en mathématiques il n'obtenait que des accessits : on s'explique cette anomalie lorsqu'on se souvient de la bizarre conception qui a longtemps prévalu dans l'Université, et qui voulait que les « forts en thème » n'eussent que du dédain pour les matières scientifiques ; ce travers, encouragé jadis par les professeurs de lettres, semble disparaître dans les nouvelles générations.

Waldeck-Rousseau était en rhétorique lorsqu'il quitta brusquement l'externat à la suite d'une injustice dont il avait

1. Octobre 1853.

été victime [1]. Il acheva ses études avec un professeur particulier, et les termina dans l'été de 1864 [2]. Il fut décidé qu'il irait, l'hiver suivant, à Poitiers suivre les cours de l'École de droit.

***

Il était alors dans sa dix-huitième année. Élancé, distingué, le visage froid, d'une délicatesse morale très farouche et d'une rare timidité, il se montrait naturellement enclin au silence, fermé, distant, un peu sauvage même. Il allait, loin des camarades bruyants, la pensée repliée sur elle-même, mélancolique, morose, s'isolant dans le rêve. De ses études, où il s'était fait remarquer par l'acuité de son intelligence et la richesse de son imagination autant que par une application sérieuse et une docilité soucieuse avant tout d'éviter le moindre reproche qui eût froissé son âme douloureusement susceptible, il avait gardé la passion de la littérature.

Il passait la plus grande partie de son temps à écrire, en prose ou en vers : ses essais se succédaient, si nombreux qu'à peine bachelier ils emplissaient un large tiroir de leurs feuillets pressés. A ses yeux il n'était pas de plus belle profession que celle d'écrivain, et, quelques années, il médita de n'en point choisir d'autre. Les poètes l'enthousiasmaient. Lamartine, pour lui le premier de tous, lui inspirait un culte auquel il resta fidèle à jamais : l'œuvre entière du poète, il la connaissait par cœur, et, dans son admiration, il dressait sur un même piédestal le chantre d'Elvire et le prestigieux orateur de la « France parlementaire ». Aussi le souvenir des frémissements de la lyre harmonieuse anime-t-il ses poèmes d'adolescent. Sa sensibilité excessive le jette en de tragiques méditations où éclate la chaleur intérieure de son âme comprimée. Le doute et la souffrance humaine en font la trame intime, et son cœur attristé s'y

1. Son professeur d'histoire l'avait accusé d'avoir copié une composition sur celle d'un camarade; c'était précisément le contraire, ce qui ressortit d'une enquête qu'il réclama et qu'obtint son père. Quand la vérité des faits eut été établie, le jeune Waldeck-Rousseau exigea des excuses de son professeur; celui-ci les ayant refusées, il déclara ne plus vouloir retourner à l'externat, et ses parents l'approuvèrent.

2. C'est à Poitiers, en août 1864, qu'il fut reçu bachelier.

révèle comme déjà désenchanté de la vie. Ce sont des émotions poétiques d'un lyrisme sincère et troublant. L'inspiration en est naturelle, pure, sans effort artificiel. Voici comment il les jugeait lui-même, à vingt ans, dans une lettre à sa mère :

J'ai relu tous les vers que tu m'avais envoyés. Ils sont au point de vue de l'art bien faibles. Mais je suis sorti de cette lecture tout fier, sinon de ce que je suis, du moins de ce que j'ai été. Tout cela est puéril peut-être, mais généreux et naïf comme on doit l'être à seize ans, et il court dans ces alexandrins, souvent trop libres et peu respectueux pour la rime, je ne sais quelle brise de jeunesse fraîche et parfumée qui m'a réjoui, et, pendant deux ou trois heures, je me suis abandonné à cette douce émotion. Aujourd'hui, je serais plus vrai dans les détails, mon jugement serait plus sûr. Mais est-ce une compensation pour tout ce jeune enthousiasme assoupi aujourd'hui, sinon découragé? Adieu, ma bonne mère, je t'envoie mes bouts-rimés. Ce n'est certes pas de la poésie, ce sont des vers de société.

De ce qu'il composa à cette époque, vers ou prose, il reste peu de chose, des ébauches, des brouillons, des romans inachevés, en un mot ce qui échappa à ses mains lorsque, homme fait, il mit au feu ses productions de jeunesse. Ces essais démontrent que, quand la muse cessait de le tourmenter, il s'abandonnait volontiers aux fantaisies de son imagination éprise d'histoires romanesques. Il se plaisait en effet à broder de pittoresques récits, dont les sombres péripéties se déroulaient sur les coteaux de Saintonge ou dans les plaines de la Vendée, et qui rappellent la manière des grands romans d'aventures. Il écrivait avec facilité et simplicité, fixant ses impressions presque de premier jet, en une langue correcte, claire, d'une grâce ingénue, exempte totalement d'afféterie. Cette absence de préciosité est frappante à un âge, — qui dure chez quelques-uns trop longtemps, — où il est accoutumé de s'imaginer que l'on mérite le nom d'écrivain si l'on fait montre d'un style alambiqué ou sibyllin. Pour le préserver de cette erreur, il avait, outre sa forte culture classique et un don inné de précision, de netteté, une prédilection marquée pour le monde des bêtes : essayer de traduire leur langage, selon l'inimitable exemple de La Fontaine, n'est-ce pas poursuivre la perfection dans l'art d'écrire?

Il aimait les bêtes comme on les aime rarement. Elles

étaient, de son propre aveu, ses plus intimes amis. Sa chambre en était peuplée. Auprès de lui, ses chats, Frileuse et Miroun, ses épagneuls, Biscuit et Souvenance, fraternisaient avec le corbeau Prunelle, tandis qu'alentour, en une vaste volière, toute une famille ailée le charmait de ses ramages divers : merles, linots, serins, pinsons, bouvreuils, fauvettes, chardonnerets. « Mon *sanctuaire*, disait-il, est devenu une véritable forêt. » Les voix de cette forêt en chambre, il les écoute chaque jour de longues heures; il les traduit en de jolis dialogues imitatifs, et, tel Grandville, les animaux sous sa plume apparaissent peints par eux-mêmes. Il dit la vie de *Jeannot lapin*, les *Aventures d'un chat*, *Moustachu*, et, dans un petit roman tout frais, tout attendrissant, il raconte l'*Histoire d'un bouvreuil, d'un jeune peintre et des amours de ce dernier*. Il ressent pour les bêtes une affection si dominante qu'il en veut à Descartes, cependant le maître de sa raison, d'avoir écrit que les animaux n'ont point d'âme : cette « tirade du grand philosophe » lui cause une sorte de malaise. Il proteste contre une aussi fausse théorie parce qu'il a été le témoin de mille traits dénotant chez les animaux une intelligence très développée, « et, ajoute-t-il, je suis sûr qu'avec un peu d'éducation on en ferait volontiers des ministres, oui! cela vous étonne, des ministres... »

Cette passion des bêtes s'étendait aux choses de la campagne. Tout jeune, sa mère chaque année l'emmenait pour plusieurs mois à la Motte, petite propriété qu'elle possédait en Gascogne, entre la Saintonge et la Dordogne, sur un plateau d'où l'on apercevait au loin les monts d'Auvergne et les montagnes du Périgord. Le son argentin des clochers noyés dans le feuillage, Saint-Cyer, Saint-Martin, Coutras, le chant des vignerons répandus parmi les ceps, « chant monotone, lointain, comme ce chant plaintif et doux que l'hirondelle de mer laisse tomber des nuages, dans son vol », l'accent plutôt grave de la corne du maître qui, le soir, rappelle à la ferme les pasteurs et leurs troupeaux, nul autre bruit ne trouble le silence de ce calme plateau. L'enfant y respire au milieu des herbes odorantes, tantôt intéressé aux travaux des vendanges, tantôt attiré par les flots lumineux de l'Ile ou par les eaux plus sombres de la Saille. Il est toujours faible, toujours maladif,

incapable de supporter la fatigue. L'air et le soleil de Gasgogne brunissent son front sans fortifier son corps.

Il se sait l'objet d'une sollicitude particulière, et, comprenant qu'au sujet de sa santé ses parents sont inquiets, il demeure réfléchi, taciturne. On le voit observer bêtes et gens sans mot dire, vaguant au plein air, l'œil fixé sur la nature. Parfois un vieux serviteur s'attache à ses pas, brave homme tout chenu, qui s'ingénie à amuser son enfance. Les légendes du pays contées, il lui apprend à faire des arcs avec les frênes des rivières, accroche du poisson à ses hameçons quand il tend des lignes dans la Saille, l'exerce même à monter sur un vieux poney, inoffensif, « dont les ancêtres avaient été contemporains des chefs de la famille »... Il vécut ainsi des étés, des automnes, dont le souvenir plus tard lui était délicieux et lui faisait dire qu'il avait à la Motte mieux senti la vie parce qu'il vivait plus seul.

Ce fut, les années suivantes, en Vendée, à Montaigu, dans une grande campagne appelée la Sénardière, qu'il passa ses vacances de jeune homme. Parallèlement à sa mélancolie, le goût des exercices physiques se développait en lui. La chasse, le cheval, le canotage, la gymnastique, la boxe, tous les sports, même violents, le séduisaient. Il devint un gymnaste si adroit, si agile, qu'au souvenir de ses prouesses il racontait en riant que, nanti d'un maillot, il se fût certainement engagé dans une troupe de cirque. Son père, qui avait pour l'hippisme et les plaisirs cynégétiques une passion désordonnée, lui enseignait l'art de la chasse et l'équitation. Ses tendances aux intimes rêveries se satisfaisaient auprès de sa mère, avec qui il commença d'apprendre la pêche à la ligne, ce plaisir « savant, raffiné et même dramatique », qui devait être le délassement préféré de toute son existence. Ainsi coulaient ses vacances vendéennes, entre les sports et les méditations poétiques; lorsque la fatigue lui avait rompu le corps, il retombait dans ses songes et reprenait sa plume.

La retraite où ses parents oubliaient les occupations de la ville, nul ne la venait troubler. Cependant, il y avait à Montaigu une famille dont le chef s'était jadis rencontré avec son père dans les batailles politiques : la famille Clemenceau. Mais les deux hommes ne se fréquentaient point. Voltairien intraitable

en son athéisme, sec, cassant, tout d'une pièce, le vieux médaillé de Juillet, qui s'enorgueillissait de n'avoir pas fait baptiser ses enfants, ne pardonnait pas à l'ancien représentant du peuple d'aller à la messe. Certes, comme toute la Bretagne, il accordait à l'avocat de Nantes son estime entière, il louangeait son généreux dévouement à la démocratie ; mais qu'un pareil républicain fût un aussi bon catholique, cela dépassait l'esprit jacobin de ce libre penseur. Aussi les Clemenceau et les Waldeck-Rousseau restaient-ils étrangers les uns aux autres, grands chasseurs, grands coureurs des bois mêmement, aspirant à un commun idéal de gouvernement, mais différant d'opinion sur les moyens d'interpréter la liberté et de la pratiquer.

Dans les derniers mois de 1864, René Waldeck-Rousseau quitta la vie champêtre de la Sénardière pour aller à Poitiers mener celle d'étudiant. Le mot ni la chose ne lui souriaient ainsi qu'à tant de jeunes gens qui se réjouissent de cette période d'insouciance, de joies bruyantes, parce qu'un mirage d'émancipation et de fêtes les éblouit. Un tel changement, en le séparant de tout ce qu'il aimait, ses parents, ses petits amis domestiques, ses habitudes, l'affectait. Il s'y résignait néanmoins comme à une nécessité, ayant pour principe d'accepter sans murmurer l'inévitable. Tout au plus avait-il l'espoir, bientôt trompé, d'exploiter ce nouvel isolement au profit de sa passion littéraire. Au milieu du Quartier latin poitevin, il resta le même, sans modifier en rien ses coutumes et mœurs. Seulement sa chambre garnie, place du Pilori, le vit se replier davantage sur ses pensées. Et, peu à peu, comme elles étaient généralement sombres, elles l'entourèrent d'une atmosphère d'épaisse tristesse. Alors commença entre sa mère et lui une correspondance active, d'une parfaite intimité, dans laquelle il analysait sans faiblesse, et non sans se juger sévèrement, les agitations de son esprit et de son cœur. Lui, pour tous les autres d'un mutisme si impénétrable, le voilà qui se livre et se met à nu, tout tremblant d'une sensibilité presque maladive, mais résolu à maîtriser ses nerfs, sans pitié pour lui-même, par sa seule volonté. Il écrit :

Ma bonne mère... Je songe que demain soir, à pareille heure, ton pauvre fils sera à un moment bien critique de son existence. Je vais au bal... c'est tout dire!... Ce sera un premier acte de courage, signal de bien d'autres ... Néanmoins, j'irai, car je suis inflexible. Je

sens que cela est nécessaire pour acquérir de l'aplomb. non seulement dans le monde, mais encore au barreau. Si pour prendre de l'assurance dans la parole, il fallait me couper deux doigts, je crois que je n'hésiterais guère.

Me voilà de nouveau seul et isolé, comme tu le dis... Je me sens bien rarement heureux, et, dans ces moments-là, j'ai beau chercher ce qui me manque, je ne puis le trouver. Je crois franchement que c'est une maladie et par là même cela disparaîtra.

Tout est si bien organisé ici-bas pour le bonheur des hommes que jamais personne n'est content de ce qu'il a, et que l'on en est réduit à envier ce qui fait le désespoir des autres... On n'est ni ne sera jamais satisfait et heureux... Le remède à cela? La résignation, disent les sages, autrement, et en français médiocre mais juste : constater que l'homme est fatalement condamné à s'embêter, et se dire : puisqu'il faut s'ennuyer, ennuyons-nous!...

Ne me dis pas que je rêvasse, voici une pensée qui n'est pas de moi : « L'homme est si malheureux qu'il s'ennuie même sans cause d'ennui, par l'état propre de sa constitution. » C'est mon mal tout craché. Et cette pensée n'est point d'un de ces *utopistes brillants dont la postérité fera bonne justice*, comme Lamartine et consorts, c'est d'un homme à qui on reconnaît généralement *quelques moyens* et quelque expérience, lequel avait nom Pascal.

Il n'y a donc rien à dire; il faut endurer : avec cette brillante perspective que l'ennui ne disparaîtra que pour faire place à la souffrance. Jeune, on s'ennuie; homme, on lutte et on souffre. C'est beau, mais c'est triste. Ce qu'on peut faire de pis, c'est de se plonger dans la philosophie pour y chercher des consolations. En face de la destinée humaine, le philosophe me fait l'effet d'un hanneton mis sur le dos, et qui ne se soulève un petit peu que pour tomber derechef. Seulement l'homme est moins résigné que le hanneton.

Je vais là (au bal) sans émotion, avec mon air ennuyé qui me fait taxer de mélancolie, alors que le dégoût de beaucoup de choses y est pour tout... Jadis, je n'étais mécontent que de mes tableaux et de mes œuvres, aujourd'hui je suis mécontent de moi...

Il (un ami à qui il a lu quelques-uns de ses vers) m'a avoué franchement qu'il ne me croyait pas le cœur si chaud. C'est étrange! Tout le monde me croit froid, quelle étrange méprise! Il faut croire qu'il y a des volcans couverts de glace... Et moi je ne change pas non plus, flottant d'un extrême à l'autre, tantôt comme soulevé de terre par les pensées d'un moment, tantôt retombant lourdement le

front sur la réalité. Mais ces extrêmes ont leur avantage, d'abord le milieu serait trop monotone, tandis que les extrêmes aiguisent l'âme et le cœur.

Un alanguissement de tout son être, des peines sans causes apparentes, un ennui chaque jour grandissant qui aboutit au dégoût de soi-même, ce sont là les joies qui s'exhalent pour le jeune étudiant nantais

De ce calice amer qu'on appelle la vie.

A peine s'est-il frotté au monde qu'il en est saturé. Il ne cherche dans la danse qu'un éreintement physique qui lui procure la quiétude morale. Causer, se mêler à la conversation de ses aînés d'abord lui plaît, mais aussitôt sa méfiance le rend muet, persuadé qu'il est « fat, bête, stupide, insupportable, maladroit et gauche », — pas moins! Il s'enthousiasme avec la même promptitude qu'il se décourage, à la même minute, et, en cette impressionnabilité aussi intensive, se manifeste l'influence héréditaire de son père. Que veut-il? Que ressent-il? Il l'ignore lui-même. Peut-être, emporté par son imagination, a-t-il, en des heures passionnées, rêvé d'une ambitieuse destinée? C'est lorsqu'il est le plus élevé que le cœur supporte le plus difficilement les servitudes terrestres... Mais l'ennui, son éternel ennui le pénètre, et, plus s'effacent les jours, plus se dissipe la fumée de ses griseries de jeunesse. Il n'a pas vingt ans qu'il croit pouvoir annoncer à sa mère qu'en lui le poète est mort :

Lundi soir.

Ma bonne mère,

Ta lettre m'a fait grand plaisir; j'ai vu d'un fort bon œil les conseils moraux succéder aux conseils physiques. Tu crains maintenant les maladies de cœur, et ce sont celles que tu as le moins à redouter : vraiment, je m'effraie moi-même! l'avocat futur m'envahit; tous les jours je perds quelque chose de mon individu d'autrefois; c'est comme une mue dont je suis les progrès (si ce sont des progrès) d'un œil presque désespéré. L'apparence de poète que j'aimais en moi a disparu, et l'autre soir j'ai presque pleuré de ne pouvoir faire quatre vers ni réunir quatre idées! De là vient que j'écris moins, je me décourage, je m'absorbe intellectuellement dans le droit, et ce relâchement dans mes exercices littéraires ne fait qu'aggraver le mal. Jadis, j'avais trop de pensées et pas assez de mots; aujourd'hui, je

n'ai plus ni mots ni pensées. Et ne crois pas que j'exagère, ce n'est pas une impression d'un moment, c'est une observation, une triste expérience de près d'un mois qui me permet de parler ainsi. Je suis devenu hargneux avec moi-même. Ce que j'ai écrit autrefois me pèse, et j'hésite à enterrer définitivement ma plume éreintée pour m'enterrer moi-même dans le droit. J'avais toujours cru que cette première année me serait une année d'inspirations et de littérature; je me disais que, seul, abandonné davantage à ma pensée, je trouverais plus facilement la note dont je n'ai approché que de si loin. Je me faisais de loin une poésie de solitude. Il n'en est rien. Jamais vie plus prosaïque n'a pu offusquer des yeux plus illusionnés. Bref, j'ai brisé au premier pas contre un tome du Digeste les bienheureuses lunettes de mes illusions. L'Extase n'habite pas ma chambre, la Mélancolie pas davantage, la Gaieté non plus. Mais je sens une atmosphère de prosaïsme qui s'épanouit tous les jours autour de moi. De là à une maladie de cœur il y a bien loin, et tel est cependant la colère intérieure qui m'anime contre moi-même que j'en souhaiterais une!...

Ainsi, ma pauvre mère, me voilà bien loin d'abonder dans ton sens. Que veux-tu? C'est un moment de dépit et j'ai saisi le prétexte de t'écrire pour exhaler ainsi ma bile, préférant répandre ainsi mon mécontentement que le garder en moi-même. Je souhaite donc ce que tu appelles une maladie de cœur :

Ce besoin de souffrir que l'on appelle aimer...

Encore un beau vers que je n'ai pas fait!... Je suis jaloux de tout ce qui est beau! Je suis jaloux de tout ce qui a du succès : en un mot, je travaille à devenir un monstre.

J'aimerais mieux une grande douleur que cette atonie qui me désespère; je suis de ces gens qui se feraient faire l'amputation plutôt que de se sentir un bras endolori pendant des années. Quelle autre partie de moi-même cette catastrophe m'enlèverait-elle? Je ne sais, mais je crains fort que si elle tarde à venir elle ne trouve plus rien à emporter.

Et pourtant je me demande quel crime a pu me mériter cette métamorphose, car, Dieu merci! il est pourtant une chose qui n'a pas changé en moi, et je continue à vivre exactement comme par le passé. Sans doute tout cela tournera à mon bien, mais, il faut le dire, la Providence s'y prend quelquefois drôlement pour vous être agréable!...

Je ne sais quel traitement adopter : me renfermer davantage?... c'est impossible, à moins de ne plus aller au bal, ce qui est bien difficile. Me renfermer moins?... cela me serait désagréable et je me le reprocherais presque!... Vraiment je serais tenté de conclure

comme Montaigne et de mettre au bas de toutes ces questions le désespérant mot du philosophe railleur : Que sais-je?...

Adieu, ma bonne mère, j'attends un sermon et je l'écouterai avec bien du plaisir, et, d'ailleurs, les mères font tant de miracles que je ne veux pas t'ôter l'espérance de me consoler et de me guérir.

Lyrique encore là, en cette page d'analyse si sombrement pessimiste, il se méprenait, par excès de véracité, sur ce qu'il considérait comme le triomphe de son « prosaïsme ». Les phénomènes de l'inévitable évolution intellectuelle en le meurtrissant le trompaient. Alors qu'avec effroi il s'imaginait muer en *monstre*, il devenait simplement un homme. C'est sans doute ce que lui dévoilait sa mère avec sa délicatesse et sa ferme raison : la nécessité était plus forte que les rêves, l'inéluctable avenir s'imposait à lui, il serait avocat, magistrat, homme libre, à son choix, mais l'enthousiasme, hélas! devait se plier au joug des réalités. Et le jeune homme, quoiqu'il en souffrît, le pensait bien ainsi : surmontant son dégoût, comprimant son cœur, il se prépara aux combats de la vie, quels qu'ils dussent être, solidement.

***

Son séjour à Poitiers dura deux ans. Reçu dans la meilleure société, admis à fréquenter le monde du Palais et les professeurs de la Faculté, il ne négligea, en dépit de son humeur chagrine, aucune occasion intéressante, ou en apparence futile, d'accroître sa culture générale. Comme avec les lettres il aimait les arts, il prit des leçons de peinture, fixant sur le papier les paysages d'alentour [1]. Mais, esclave de sa volonté, les leçons de droit et de procédure étaient celles qui l'absorbaient le plus. Il suivait les cours de l'École assidûment; il assistait d'une façon régulière aux audiences du Tribunal; il allait entendre les débats de la Cour lorsque y figurait un avocat en renom.

A cette application il avait d'autant plus de mérite que sa santé était toujours délicate, son corps sujet à « un tas de

1. Il envoya une marine, sous un nom d'emprunt, à une Exposition artistique de Niort.

misères » ; s'il travaillait constamment, ce n'était pas sans peine, la souffrance le jetant dans la prostration. Aussi ses études le rendaient-elles mécontent de soi et des autres. Comme il avait pris part à un concours de la Faculté sans être même nommé, il écrit à sa mère : « Si papa t'en parle, et il serait peut-être bon que tu lui en parlasses toi-même, tu lui diras ceci : que son malheureux fils n'est point une machine à ergoter et à écrire patiemment huit pages sur une question stupide et stérile ; dans ces moments-là, il est incapable de faire ce qu'un crétin exécuterait sans peine. » Il n'abordait les examens que les nerfs surexcités, plein de frissons, jamais sûr de lui, soumis aux caprices d'un tempérament de femme sensible, comme il disait lui-même. Malgré ce désavantage physique, il fut reçu bachelier en droit, au mois de juillet 1866, en sa vingtième année.

Sa caractéristique, à cette fleur de l'âge, c'est l'étonnante maturité de son esprit. Il raisonne avec gravité, il juge avec certitude, donnant l'impression du savoir et de l'expérience servis par une intelligence subtilement lucide. Certaines de ses lettres, écrites sans façon au sortir d'une audience, avaient frappé ses parents : il pèse la cause, résume les débats, compare les avocats, prévoit la décision des juges, sur le ton assuré d'un arbitre exercé et impartial. Une telle précocité d'aptitudes presque professionnelles eut pour conséquence d'incliner ses parents à l'envoyer achever son droit à Paris, non sans l'espoir qu'il y pourrait ensuite débuter, s'y fixer et, qui sait? s'y faire connaître avec éclat peut-être. Ce rêve hantait son père à ses moments de confiance exaltée. Alors l'avocat de province entrevoyait pour son fils la haute position qui lui avait manqué à lui-même ou plutôt à laquelle sa modestie s'était dérobée.

Celle qu'il possédait au barreau de Nantes était pourtant enviable, et il eût été téméraire d'oser prétendre s'y élever. Sa situation, en effet, n'avait fait que grandir avec les années. Élu plusieurs fois bâtonnier de l'ordre, proclamé partout le premier avocat de la Bretagne, égalé aux maîtres les plus accomplis, il excitait, avec la sympathie, l'intérêt général, et le désir de l'entendre emplissait les prétoires où il paraissait. Un vieux magistrat, qui l'avait vu affronter les gloires du barreau pari-

sien, affirmait que non seulement il n'avait jamais été inférieur à aucune, mais que, souvent, il l'avait trouvé bien supérieur. Or ses adversaires s'appelaient Jules Favre, Crémieux, Arago, Sénard, Berryer même, et Dufaure, et Ernest Picard, à qui un jour il infligea une défaite dont son fils, alors à Paris, se réjouissait en ces termes : « C'est une *veste* formidable que Picard a remportée. Tant mieux ! tant mieux ! C'est de la vraie décentralisation, cela, et de la meilleure. Je ne suis point malveillant pour Picard, mais il est bon que lui, comme les autres, apprenne qu'on est fort en province, aussi fort qu'à Paris, souvent plus. »

La supériorité de Mᵉ Waldeck-Rousseau s'était établie sur des mérites manifestes : puissance de travail, connaissance parfaite du droit, méthode rigoureuse, exposé des faits lumineux, dialectique incomparable, parole chaleureuse et communicative. Ce fut aux Sables-d'Olonne, où il était venu plaider, que son fils, en convalescence d'une grave maladie[1], l'entendit pour la première fois : « J'ai jugé bien vite de son talent, écrivait-il à sa mère. C'est un véritable puits de science que ce bon père, mais un puits artésien, qui jaillit avec une fougue irrésistible, sans que la fougue enlève rien à la clarté. » Ce talent ne le surprenait point, car la renommée le lui avait appris cent fois, mais il s'expliquait mieux qu'un grand avocat comme Ernoul, remplaçant un jour devant la Cour de Poitiers son père empêché, eût pu lui déclarer après l'audience qu'il n'était qu'un bien faible suppléant, et que, le peu de bon qu'il avait dit, il le devait aux notes de son confrère[2]...

Mᵉ Waldeck-Rousseau ne laissait pas d'espérer que sa réputation faciliterait à son fils les approches du barreau de Paris. Après l'Assemblée constituante de 1848, il avait continué d'entretenir des relations amicales avec plusieurs de ses collègues, avocats comme lui, Grévy, Dufaure, Marie, et il

1. Pendant les vacances de Pâques, en 1866, étant à Vilhouin, il fut atteint d'une fièvre pernicieuse qui dura de longues semaines et le laissa extrêmement affaibli : ses parents et le médecin installé à demeure pour le soigner se demandaient s'il recouvrerait entièrement la santé. Cette crise, au contraire, le transforma ; sa convalescence achevée, il parut plus solide que par le passé, plus gai, bon vivant.

2. Ernoul, ministre de la Justice dans le cabinet de Broglie, du 25 mai 1873.

comptait sur leur sympathie agissante pour soutenir les efforts du jeune homme.

Celui-ci d'abord se tint à l'écart, préférant avant de se produire obtenir le diplôme de licencié. Il ne le conquit qu'après avoir une première fois échoué aux examens [1]. Ce n'était pas qu'il ne les eût préparés avec conscience. Il les travaillait au contraire avec tant d'application, allant jusqu'à prendre des leçons de droit particulières, consultant les recueils de lois et décrets, qu'on l'en plaisantait, ce dont il se consolait en répondant ingénument qu'il n'était pas des gens qui ne doutent de rien. S'il eut donc à subir un échec, cela tint à la timidité énervée qui le paralysait généralement devant les examinateurs, et aussi à ce fait que, parmi ceux-là, il s'en rencontra un qui prit un malin plaisir à le troubler davantage. Le hasard voulut que le même professeur fît partie du jury devant lequel il comparut la seconde fois. Tout, jusqu'à lui, s'était bien passé. Quant vint le tour de M. V..., cet *ours* qui l'avait entrepris six mois auparavant, cela changea. Impoli, agressif, M. V... affectait de n'opposer à l'argumentation du candidat que des dénégations énergiques, finalement qualifiant son opinion d'absurde, si bien que le patient, sans sortir de la question traitée, lui répliqua qu'il y aurait toujours des gens tracassiers pour taquiner les autres, mais que la loi n'avait rien à y voir... Cette pointe du tac au tac, et qui dut bien amuser les auditeurs, lui valut une rouge, mais il ne la regretta pas.

Comme il faisait à Poitiers, il s'était mis, en arrivant à Paris, à fréquenter le Palais. Revêtu d'une robe louée au vestiaire, — moyen pratique et peu coûteux de passer partout, — se moquant de lui-même au sujet de la dignité qu'on lui trouvait sous la toge, il se promenait dans la salle des Pas-Perdus, se familiarisait avec l'atmosphère spéciale du milieu, recherchait les audiences « un peu chaudes » où se plaidait quelque grande affaire : en cet élément enfiévré, il se sentait vivre. Quand un avocat célèbre devait parler, il accourait, prêt à écouter avec tout son sens critique, refusant de se laisser imposer par la

1. Il fut reçu licencié en droit, devant la Faculté de Paris, le 27 janvier 1869. Son échec avait eu lieu au mois d'août 1868. Arrivé à Paris dans l'automne de 1866, pour l'ouverture des cours, il y séjourna, sauf plusieurs voyages en Bretagne, jusqu'en août 1869, soit près de trois ans.

renommée des admirations préconçues. Il étudia de cette façon la plupart des maîtres de l'époque. C'était Allou, avec qui lui-même, dix ans plus tard, allait se mesurer à la barre et à la tribune ; Lachaud, dont il disait qu'aux assises il était réellement très bon ; Cléry, « le plus spirituel et le plus attique des jeunes avocats de cinquante ans » ; Marie, l'ancien ministre de 1848, qui produisit sur lui une forte impression :

Je l'ai entendu dans une grande plaidoirie... Il avait sa voix d'autrefois, paraît-il, et, après l'avoir écouté pendant trois heures, je l'ai mis bien au-dessus des nouvelles célébrités du barreau. De lui à eux, il y a la différence du comédien au cabotin. Il a du talent alors qu'ils ont du *chic* ; mais surtout il possède ce qui est si rare aujourd'hui au Palais, une *grande manière,* comme on dit en peinture, et avec cela de la logique à revendre. Pour la façon d'exposer, de raisonner et de sentir, j'ai été frappé de tous les points qu'il a de communs avec papa. Par moments, je pouvais me faire illusion.

Un autre jour, dans un procès politique, c'est un avocat d'occasion qui excite sa curiosité, Émile de Girardin se défendant lui-même contre des poursuites provoquées par un de ses articles :

Il l'a fait brièvement, avec talent, et surtout avec un immense orgueil... J'étais tout auprès de lui et nous avons causé quelques instants ensemble. Il m'a dit, ainsi qu'à tous ceux qui pouvaient l'entendre, que le Gouvernement a dépassé la mesure de fautes que peut faire un pouvoir. Il le dit perdu, et peut-être le pense-t-il. On ne se figure pas avec quel art il distille le fiel et affiche l'orgueil.

Une notation exacte, et voilà, cloué par deux traits incisifs, le masque insolent du publiciste.

Le Palais, c'était le cadre extérieur où s'exerçaient son observation et sa critique. Mais le travail seul avec soi-même gardait ses préférences. Éloigné de l'oisiveté, il s'employait chez lui à d'incessants travaux spéculatifs. De l'histoire à l'économie politique, de la littérature aux beaux-arts, il consacrait les heures que ne réclamait pas l'étude du droit à armer son esprit et à l'orner. Les livres qu'il demande à son père, *Conférences* de Lacordaire, *Essai sur l'Indifférence* de Lamennais, volumes d'histoire, traités de philosophie, disent le genre de ses préoccupations. Un jour, il s'aperçoit qu'il a cela de

commun avec sa génération qu'il ne sait pas le premier mot des questions constitutionnelles : aussitôt il s'enferme avec Benjamin Constant et les écrivains similaires; il analyse les diverses constitutions de la France depuis 1789, les compare avec le système anglais, et compose un traité très fouillé qu'il intitule *De la responsabilité*, où, repoussant la monarchie constitutionnelle autant que la monarchie absolue, il conclut à l'excellence du gouvernement républicain : « L'Histoire moderne a condamné les rois : la raison condamne la royauté. »

Une autre fois, en des pages généreuses, il étudie la question de *la Paix et la Guerre*, l'examinant aux points de vue humain et politique, dénonçant le scandale des armements de l'Europe en même temps que, séduit par la chimère dont Jules Simon se fait le porteur à la tribune du Corps législatif, il rêve lui aussi de la suppression des armées permanentes.

A peine achève-t-il un ouvrage qu'il en commence un autre. Il écrit n'importe quoi, attaquant tous les sujets, qu'ils soient sérieux ou paraissent légers, mais il n'en quitte aucun sans le connaître à fond et s'être livré à son propos aux plus profondes considérations. En 1867, à la veille de l'Exposition Universelle, le renchérissement subit du loyer des chambres garnies d'étudiants émeut le Quartier latin : ses camarades de l'École de droit tiennent une réunion; il s'y rend, forme le projet d'intervenir dans la discussion, quand le spectacle auquel il assiste le stupéfie : un tumulte où ne se manifeste aucune opinion réfléchie, des braillards qui ignorent tout d'un conflit d'intérêts pour eux cependant capital; et il s'en retourne dégoûté, désillusionné, non sans quelque mépris pour ces étudiants qui sont « des écoliers et non des jeunes gens », car, pour sa part, la plume à la main, il avait examiné la question sous toutes ses faces économiques, représentant les dangers d'une spéculation sans frein, opposant — en se défendant de ressentir « le souffle du socialisme » — les deux droits en présence, celui du propriétaire, celui du locataire, démontrant que le droit de propriété, indiscutable en principe, n'est pas un, que si l'individu a des droits, entre autres celui de disposer de sa chose, la société a les siens comme agrégation d'individus qui ne peuvent exister ensemble qu'au prix des concessions de chacun.

D'un morceau étroitement abstrait, il passe à un exercice exclusivement littéraire, — telle une composition sur la critique dramatique française, où il explique comment, depuis le XVIIe siècle, s'est perverti le jugement public sur les pièces de théâtre, et qu'il termine de la plaisante façon que voici :

Quand un voyageur de distinction est reçu chez les Esquimaux, il s'assied à la hutte commune, et reçoit sa portion de phoque, par exemple, comme tout le monde, mais voici où commence l'urbanité. La fille aînée de la maison saisit adroitement ce morceau, le porte à la bouche, le mâche avec un soin tout spécial, et, quand il est arrivé au degré de mastication désirable, elle le replace avec le même soin sur l'assiette du noble étranger. La critique ne fait pas autre chose.

Toutes ces pages s'amoncellent les unes après les autres : aucune n'est publiée; il demeure, selon sa propre expression, un écrivain platonique, écrivant pour écrire, cherchant surtout, en même temps qu'à s'instruire, à se familiariser avec les mots, convaincu que c'est là le meilleur moyen pour arriver à bien parler.

Sur le choix d'une carrière, il n'a pris aucun parti encore : ce qu'il fera, ce qu'il sera, il ne le sait : mais, jusqu'à ce qu'il se soit décidé, le moment venu, il a pour discipline de satisfaire exactement aux exigences des études vers lesquelles l'ont poussé ses parents. Et comme l'éloquence en constitue l'une des parties primordiales, il s'y entraîne par devoir, sinon par la prescience de l'avenir qui l'attend. Il ne se presse pas de discourir lui-même devant un auditoire, inquiet, prudent, patient, mais partout où, en dehors du Palais de Justice, il y a profit à entendre la parole, il se hâte et écoute.

Comme la plupart des jeunes gens cultivés, quand ils arrivent de leur province, c'est vers le Palais-Bourbon qu'en premier lieu il fut attiré : il en sortit « désespéré, annihilé, abruti ». D'abord, il s'était imaginé la tribune assez vaste pour permettre à l'orateur les larges et grands mouvements, et d'un marbre solide et comme indestructible : or, il la voit basse, faite comme un balcon de maison moderne en acajou marqueté, maniérée, comme frêle, desservie par deux escaliers tout petits, tout fragiles, et il ne peut se figurer un Mirabeau posant son pied puissant sur ces planchettes que la mince

personne de M. Thiers semble devoir faire plier. Puis, le morne ennui de la séance, ouverte au milieu du brouhaha par le président Walewski. Il avait espéré entendre un beau discours : l'homme qui occupe la tribune s'exprime d'une voix inintelligible et monotone, sans laisser distinguer une syllabe ni saisir une idée, parlant pour ses commettants, psalmodiant pendant deux mortelles heures une insipide complainte oratoire. Tous les députés causent; l'étudiant déçu les regarde : voici « Pelletan, un peu inculte, mais très digne; Picard avec son gros ventre et ses petites jambes sautille de banc en banc; Jules Favre, tout en bas, adossé au premier banc, étale sa large poitrine; Berryer entre, reste cinq minutes et s'en va; Jules Simon erre lentement au bas des bancs de la gauche, et Garnier-Pagès secoue avec impatience ses cheveux gris de Mérovingien... » Enfin le parleur a disparu. Celui qui le remplace dévide un véritable macaroni oratoire, filandreux, flasque, qui s'allonge interminablement... Impatient, le jeune homme se lève, file, sort du Palais-Bourbon, en respirant, mais en maudissant sa mauvaise fortune... Il s'était réjoui à l'idée d'un tournoi d'éloquence : il avait bâillé au verbiage informe de députés bouffons.

Quel contraste, quelle joie, la première fois qu'il revient du Théâtre-Français! Les impressions d'art qu'il en emporte lui inspirent cette formule : « Une belle langue bien débitée et bien comprise est la plus jolie musique qui existe. » Il s'offrit souvent le plaisir de s'en charmer, et c'est à ce passe-temps qu'il dut ses meilleures leçons de diction avec ses plus agréables jouissances d'esprit. Les soirs où il revenait du Théâtre-Français, il se couchait content, en se disant qu'il n'avait pas perdu sa journée; parfois, le spectacle le laissait longtemps enthousiasmé — c'est lui qui écrit le mot, et il le justifie en se déclarant toujours heureux quand on peut le remuer profondément, « n'étant point de ceux qui travaillent à passer à l'état de marbre ». Les classiques, et principalement Molière, font ses délices. Mais qu'une comédie nouvelle le touche, et il applaudit des deux mains. Ainsi la représentation de *l'Aventurière* le transporte, et, quand il voit les *Idées de madame Aubray*, il écrit que c'est l'une des plus belles, des plus émouvantes pièces qu'il ait vues :

. . . .

Art, esprit, sentiment, tout y est prodigué avec un luxe digne du nom des Dumas, qui ne font jamais les choses à moitié. Impossible d'imaginer rien de plus beau que ces quatre actes où l'auteur accumule toutes les richesses et toutes les délicatesses de l'esprit et du cœur, pour amener un dénouement difficile à admettre, et soutenir une théorie fausse du reste, mais généreuse.

Sur cette même pièce, Francisque Sarcey fait une conférence à l'Athénée : il y va, non point tant à cause de l'opinion du conférencier (précisément, ce jour-là, il n'était nullement d'accord avec lui), mais parce qu'il est d'une audition profitable et mérite d'être entendu.

Qu'il se délasse ou qu'il médite, cette obsession maintenant le poursuit : apprendre l'art de parler devant ses semblables. Hier, c'est au théâtre qu'il l'épiait; aujourd'hui, il l'étudie à l'église. Et, à Sainte-Clotilde comme à l'Athénée, qu'il s'agisse d'un laïc spirituel et badin ou d'un moine bouillant et impétueux, il apporte le même souci : juger sans parti pris, avec sa seule raison.

Tout le Paris qui parle à l'esprit passe sous ses yeux. Il l'observe avec une ardente curiosité, se passionne aux visites des musées, évoque à l'aspect des monuments le passé, dont il médite le long enseignement. Si l'Hôtel de Ville, quoiqu'il en proclame la beauté architecturale, ne lui dit rien, en revanche, tout auprès, la tour Saint-Jacques le remue par les idées qu'elle personnifie; il s'éprend pour elle de sympathie, en gravit les degrés plus d'une fois, toujours ému à la vue de cet édifice majestueux, « irrégulier, sauvage et capricieux comme le Moyen Age », qui a pour trente siècles de vie, et qui le trouble plus encore comme une pensée que comme un monument. A travers ses promenades parmi les témoins des âges enfouis, les souvenirs se réveillent, les fantômes se dressent, l'histoire s'anime. Ce qui le pénètre en ces vieux quartiers où se jouèrent les destinées de la France, ce n'est pas seulement le charme mélancolique des choses à jamais éteintes; c'est la perception de l'effort indompté des foules en mal de bonheur, la sensation de l'évolution fatale de l'humanité, et le rude langage des pierres usées lui redit la vanité des folles résistances où se consomma la ruine des règnes disparus. Les vestiges de leur grandeur demeurent pour la leçon des peuples, mais là où

la peur rampait sous un sceptre écrasant, les révolutions ont passé le niveau de l'égalité.

Sur les emplacements célèbres où brilla l'ancien régime, là où fut, par exemple, la fameuse place Royale, que voit-il? Des boutiquiers, « quelques enfants qui jouent autour de la statue de Louis XIII, et quelques vieux qui fument silencieusement leur pipe ». S'il entre au faubourg Saint-Germain, cette forteresse des descendants de l'antique noblesse, l'impression est encore plus triste, plus morne : « De temps en temps une porte cochère qui s'ouvre, une voiture qui sort entre deux haies de serviteurs, et tout rentre dans le silence. » Et il réfléchit que cette race-là, en tout ce qui touche à ses traditions et à sa doctrine, est véritablement condamnée, et, singulière vengeance du Ciel! écrit-il, c'est elle qui se tue : « L'histoire de sa décadence est l'histoire d'un suicide et non d'un meurtre. »

Pour imaginer la splendeur de l'ancienne monarchie, il lui faut contempler le Louvre, ou plutôt le palais de Versailles, ce Louvre plus imposant et plus magnifique : les jardins peuplés de marbres mythologiques, les statues des grands hommes de guerre des temps passés entourant la cour comme « l'avant-garde de la royauté », la masse héroïque du Louis XIV équestre, les immenses bâtiments silencieux, ce spectacle grandiose lui donne une véritable idée du XVIIe siècle, soulève tous ses souvenirs historiques ; il se figure « Saint-Simon, ce duc fier et éloquent, causant sous ces grandes allées avec Beauvilliers ou Chevreuse », — mais, soudain, au loin, il aperçoit Trianon, et, à droite, la route de Paris, par où déboucha l'émeute affamée des 9 et 10 octobre... Et il songe qu'à cette heure les mêmes passions populaires recommencent de gronder, qu'une nouvelle Révolution se prépare, car, pour la quatrième fois depuis moins de cent ans, le trône de France craque et chancelle.

On est, en effet, au printemps de 1869. Après une douce torpeur, durant laquelle le parfum de lauriers bruyamment cueillis au dehors et le son plus grisant de l'or répandu par l'emprunt et l'industrie lui firent facilement oublier l'égorgement de la République au 2 décembre, Paris s'est réveillé. L'Empereur, un an auparavant, a esquissé un geste de liberté en supprimant pour la presse l'autorisation préalable, les

avertissements, et en ouvrant les réunions publiques. Des orateurs ont surgi qui, en des harangues menaçantes, ont exposé les doctrines socialistes, remises à jour par l'Internationale. Des pamphlétaires ont paru, qui, par des satires gouailleuses, ont déversé sur les hôtes des Tuileries le rire qui tue. Eugène Ténot enfin, par son froid procès-verbal de *Paris en décembre 1851*, a donné aux républicains le coup de fouet excitateur, et, sur l'héroïque mort de Baudin par lui rappelée, Gambetta a lancé la condamnation de l'Empire. Paris s'agite et frémit. Le mécontentement dans la population est général. Une spéculation effrénée laisse les affaires troublées, aggrave les embarras financiers. Les conséquences de l'expédition du Mexique mortifient l'esprit public; la Prusse avec ses ambitions heureuses l'agace et le préoccupe. Morny est mort. Rouher est méprisé. Napoléon III est fatigué. C'est l'heure critique. Les adversaires du régime, sentant sourdre la colère des masses, se coalisent pour la diriger. L'approche des élections au Corps législatif, fixées au mois de mai, seconde leur manœuvre politique. A la faveur de la propagande des candidats, la rue s'anime, les journaux s'enlèvent, les réunions se multiplient, et, sous le verbe enflammé des révolutionnaires reparus aux carrefours, des rassemblements se forment, des chants d'espoir montent de tous côtés; les troubles de jour en jour deviennent de plus en plus inquiétants : le soir on entend se précipiter le galop des charges de cavalerie...

HENRY LEYRET

(A suivre.)

CHEZ

LES HEUREUX DU MONDE[1]

V

L'observance du dimanche à Bellomont était principalement marquée par la ponctuelle apparition de l'élégant omnibus qui devait transporter la maisonnée à la petite église voisine. Qu'il y montât quelqu'un ou non, c'était là une question d'importance secondaire : la seule présence de l'omnibus témoignait des intentions orthodoxes de la famille; elle éveillait même chez Mrs. Trenor, quand elle l'entendait enfin s'éloigner, le sentiment que par quelque substitution mystérieuse, elle en avait fait usage.

Mrs. Trenor prétendait que ses filles allaient réellement à l'église tous les dimanches; mais, les croyances de leur gouvernante française l'appelant au temple rival, et les fatigues de la semaine retenant leur mère dans sa chambre jusqu'au déjeuner, il y avait rarement quelqu'un là pour vérifier le fait. De temps en temps, dans un spasmodique accès de vertu, — quand on avait fait trop de tapage la veille au soir, — Gus Trenor sanglait sa joviale corpulence dans une étroite redingote et arrachait ses filles au sommeil; mais généralement, comme l'expliqua Lily à M. Gryce, ce devoir paternel était oublié

1. *All rights of translation reserved.*
Voir la *Revue* du 15 novembre.

jusqu'au moment où les cloches carillonnaient à travers le parc et où l'omnibus s'en allait vide.

Lily avait fait entendre à M. Gryce que cette négligence des pratiques religieuses répugnait à ses habitudes d'enfance et que pendant ses visites à Bellomont elle accompagnait régulièrement Muriel et Hilda à l'église. Ceci cadrait avec l'assurance — donnée, elle aussi, confidentiellement — que, n'ayant jamais joué au bridge auparavant, elle y avait été entraînée, le soir de son arrivée, et qu'elle avait perdu une somme effroyable par son ignorance du jeu et de ses règles. Sans doute, M. Gryce se plaisait à Bellomont : il en aimait la vie facile et brillante, et le lustre que lui conférait la compagnie de ces gens riches et en vue. Mais il trouvait que c'était une société bien matérialiste; il y avait des moments où il était épouvanté par la conversation des hommes et par les regards des femmes, et il fut content de découvrir que miss Bart, malgré toute son aisance et sa maîtrise de soi, ne se sentait pas chez elle dans une atmosphère aussi équivoque. Aussi avait-il été particulièrement satisfait d'apprendre qu'elle mènerait comme toujours les petites Trenor à l'église, dimanche matin; et, tandis qu'il arpentait le sable de l'allée devant la porte, son léger pardessus sur le bras, et son livre de prières dans sa main soigneusement gantée, il méditait agréablement sur la force de caractère qui avait conservé Lily fidèle à son éducation première dans un milieu si contraire aux principes religieux.

Longtemps M. Gryce et l'omnibus eurent l'allée à eux tout seuls; mais, loin de regretter cette déplorable indifférence des autres hôtes, M. Gryce en arrivait à nourrir l'espoir que miss Bart ne serait peut-être accompagnée de personne. Cependant les minutes précieuses s'envolaient, les grands alezans piaffaient, et, dans leur impatience, tachaient leurs flancs d'écume; le cocher, sur son siège, le groom, sur le pas de la porte, semblaient se pétrifier lentement; et la jeune fille ne venait toujours pas. Tout à coup il y eut un bruit de voix et un froufrou de jupe, et M. Gryce, remet- tant sa montre dans sa poche, se retourna en tressaillant; mais ce fut seulement pour tendre la main à Mrs. Wetherall et la mettre en voiture.

Les Wetherall allaient toujours à l'église. Ils appartenaient à ce vaste groupe d'automates humains qui traversent la vie

sans négliger d'accomplir un seul des gestes exécutés par les marionnettes environnantes. Les marionnettes de Bellomont n'allaient pas à l'église, c'est vrai; mais d'autres, d'une importance égale, y allaient, — et les relations de M. et Mrs. Wetherall étaient si étendues que Dieu figurait sur leur liste de visites. Aussi apparurent-ils, ponctuels et résignés, avec l'air de gens forcés de se rendre à une ennuyeuse réception. Derrière eux se traînaient Muriel et Hilda, tout en bâillant et en s'épinglant l'une à l'autre voiles et rubans. Elles déclarèrent qu'elles avaient promis à Lily d'aller à l'église avec elle : Lily était toujours si gentille qu'elles y consentaient volontiers pour lui faire plaisir, bien qu'elles ne pussent imaginer comment pareille idée lui était venue en tête; quant à elles, elles auraient de beaucoup préféré jouer au lawn-tennis avec Jack et Gwen... Les petites Trenor furent suivies par lady Cressida Raith, une personne ravagée sous sa robe de soie *liberty* et ses breloques ethnologiques, laquelle, à la vue de l'omnibus, s'étonna que l'on n'allât point à pied à travers le parc; mais Mrs. Wetherall, horrifiée, protesta que l'église était à un mille de distance, et Sa Grâce, après avoir mesuré de l'œil les talons de l'autre, admit la nécessité de la voiture : le pauvre M. Gryce se trouva ainsi embarqué avec quatre femmes dont le salut ne l'intéressait pas le moins du monde.

Cela l'eût peut-être un peu consolé de savoir que miss Bart avait eu réellement l'intention d'aller à l'église. Elle s'était même levée plus tôt que d'habitude à cet effet. Elle avait l'idée qu'en se montrant à M. Gryce dans une robe grise, d'une coupe dévote, ses cils fameux penchés sur un livre de prières, elle achèverait son œuvre de conquête, et rendrait inévitable un certain incident qui se produirait, elle l'avait décidé, durant la promenade qu'ils devaient faire ensemble après le déjeuner. Bref, ses desseins n'avaient jamais été plus précis; mais la pauvre Lily, malgré l'impénétrable vernis de ses dehors, était intérieurement aussi malléable que la cire. Sa faculté de s'adapter, d'entrer dans les sentiments d'autrui, qui parfois la servait en de petites circonstances insignifiantes, l'embarrassait aux moments décisifs de sa vie. Elle était comme une plante marine dans le flux des marées, et aujourd'hui tout le courant de son humeur la portait vers Lawrence Selden. Pourquoi

était-il venu? Était-ce pour la voir, elle, ou pour voir Bertha Dorset? C'était la dernière question qu'elle aurait dû se poser. Elle aurait mieux fait de se borner à penser qu'il avait simplement répondu aux sommations désespérées de son hôtesse, désireuse de l'interposer entre elle-même et le mécontentement de Mrs. Dorset. Mais Lily n'avait pas eu de cesse, la veille, qu'elle eût appris de Mrs. Trenor que Selden était venu spontanément.

— Il n'a même pas télégraphié : c'est par hasard qu'il a trouvé la charrette à la gare... Peut-être que ce n'est pas fini avec Bertha, après tout! — conclut Mrs. Trenor d'un ton rêveur.

Et elle s'en alla arranger les places, à dîner, en conséquence...

« Peut-être pas, — se disait maintenant Lily; — mais ce serait fini bientôt, à moins qu'elle n'eût perdu tous ses talents! Si Selden était venu à l'appel de Mrs. Dorset, c'était sur sa demande, à elle, qu'il resterait... »

De cela, tout au moins, la soirée de la veille l'avait assurée.

Mrs. Trenor, qui, par principe, favorisait toujours le bonheur de ses amies mariées, avait placé Selden et Mrs. Dorset à côté l'un de l'autre à table; mais, conformément aux antiques et vénérables traditions des marieuses, elle avait séparé Lily de M. Gryce, confiant la première à George Dorset, tandis que M. Gryce donnait le bras à Gwen Van Osburgh.

La conversation de George Dorset ne gênait en rien l'essor des pensées de sa voisine. C'était un lamentable dyspeptique, appliqué à dénicher les ingrédients nocifs de chaque plat, et que seul le son de la voix de sa femme pouvait distraire d'un pareil soin. En cette occasion, toutefois, Mrs. Dorset ne prit point part à l'entretien général. Elle causait à voix basse avec Selden et tournait dédaigneusement à son hôte une épaule nue. Gus Trenor, loin de souffrir de cette exclusion, se plongeait dans les excès du menu avec la joyeuse irresponsabilité d'un homme libre. Mais, pour M. Dorset, l'attitude de sa femme était évidemment un objet de souci : dans les moments où il n'était pas occupé à nettoyer son poisson de la sauce, ou à retirer la mie trop fraîche de son petit pain, il tendait son cou mince afin de l'apercevoir entre les lumières.

Il se trouvait que Mrs. Trenor avait placé le mari et la femme aux côtés opposés de la table : Lily pouvait ainsi observer Mrs. Dorset et, en portant le regard un peu plus loin, établir une comparaison rapide entre Lawrence Selden et M. Gryce. Ce fut cette comparaison qui la perdit. Comment expliquer autrement qu'elle se fût tout à coup intéressée à Selden? Il y avait huit ans ou même davantage qu'elle le connaissait : depuis qu'elle était revenue en Amérique, il avait toujours fait partie du décor où elle se mouvait. Elle avait toujours été contente de dîner à côté de lui, l'avait jugé plus agréable que la majorité des hommes, et avait vaguement souhaité qu'il possédât les autres qualités nécessaires à fixer son attention. Mais jusqu'à présent elle avait été trop absorbée par ses affaires personnelles pour voir autre chose en lui qu'un des aimables accessoires de l'existence. Miss Bart lisait à livre ouvert dans son propre cœur : elle comprit que son subit intérêt pour Selden était l'effet du jour nouveau que la présence de cet homme jetait sur son entourage. Non qu'il fût remarquablement brillant ou exceptionnel : dans sa profession, plus d'un le surpassait qui avait ennuyé Lily durant de fastidieux dîners, C'était plutôt qu'il avait su garder au milieu de la vie mondaine un certain détachement, un air qui lui seyait de considérer le spectacle objectivement, d'avoir des points de contact hors de la grande cage dorée où ils étaient tous entassés pour l'ébahissement des badauds. Combien, de la cage, le monde extérieur semblait séduisant à Lily, tandis qu'elle entendait la porte claquer sur elle!... En réalité, elle le savait bien, la porte ne claquait jamais; elle demeurait toujours ouverte; mais la plupart des prisonniers étaient comme des mouches dans une carafe : une fois entrés, ils ne pouvaient plus reconquérir leur liberté. L'originalité de Selden était de n'avoir jamais oublié le chemin de la sortie.

Tel était le secret grâce auquel il remettait au point la vision de Lily. Celle-ci, détournant de lui ses yeux, se mit à scruter son petit monde à travers la rétine de Selden : c'était comme si l'on avait éteint les lampes roses pour laisser entrer le jour poussiéreux. Elle regarda jusqu'au bout de la longue table, étudiant les convives un à un, depuis Gus Trenor avec sa lourde tête de carnivore enfoncée entre ses épaules, tandis

qu'il dévorait un pluvier à la gelée, jusqu'à sa femme assise à l'autre extrémité de la plate-bande d'orchidées, qui faisait penser, avec son éblouissante bonne mine, à la devanture d'un joaillier sous la lumière électrique. Et, entre les deux, quel interminable désert! Comme ces gens étaient mornes et vulgaires! Lily les passa en revue avec une impatience méprisante : Carry Fisher, ses épaules, ses yeux, ses divorces, et tout son air d'incarner un piquant « écho mondain »; le jeune Silverton, qui avait eu l'intention de gagner sa vie à corriger des épreuves et d'écrire un poème épique, et qui maintenant vivait de ses amis et ne faisait plus que la critique des truffes; Alice Wetherall, une liste de visites personnifiée, dont les convictions les plus ardentes avaient trait au style des invitations et à la gravure des menus; Wetherall avec son perpétuel tic nerveux d'assentiment, son air d'être de l'avis des gens avant même de savoir ce qu'ils disent; Jack Stepney, avec son sourire présompteux et ses yeux inquiets, à mi-chemin entre l'huissier et une héritière; Gwen Van Osburgh, avec tout le candide aplomb d'une jeune fille à qui l'on a toujours dit qu'il n'y a personne de plus riche que son père.

Lily sourit à cette classification de ses amis. Comme ils lui avaient paru différents, quelques heures plus tôt! Alors ils avaient symbolisé ce qu'elle était en train d'acquérir; maintenant ils représentaient ce à quoi elle renonçait. Cet après-midi même, ils avaient semblé pleins de brillantes qualités; maintenant elle voyait bien qu'ils n'étaient que bruyamment stupides. Sous l'éclat de leur vie possible, elle voyait la pauvreté de leurs actes réels. Ce n'était pas qu'elle les eût voulus plus désintéressés; mais elle les aurait aimés plus pittoresques. Et elle se rappelait avec honte la manière dont elle avait subi tout à l'heure la tyrannie de leurs critériums. Elle ferma les yeux, un instant, et le néant de l'existence monotone qu'elle avait choisie se déroula devant elle comme une longue route blanche sans le moindre changement de niveau ni tournant : il est vrai qu'elle la parcourrait en voiture au lieu de s'y traîner à pied, mais parfois le piéton a le divertissement d'un raccourci, refusé à ceux qui roulent carrosse.

Elle fut réveillée par un ricanement que M. Dorset semblait expectorer des profondeurs de sa gorge maigre.

— Je vous en prie, regardez-la ! — s'écria-t-il, se tournant vers miss Bart, avec une lugubre allégresse. — Je vous demande pardon, mais, je vous en prie, regardez là-bas ma femme en train de rendre ridicule ce pauvre diable !... On croirait vraiment qu'elle en tient pour lui, et c'est tout le contraire, je vous assure !

A cette adjuration, Lily tourna les yeux vers le spectacle qui procurait à M. Dorset une hilarité si légitime. Il avait raison, et certainement, selon toute apparence, Mrs. Dorset jouait dans la scène le rôle le plus actif : son voisin semblait recevoir ses avances avec un enthousiasme modéré qui ne suffisait pas à le distraire de son dîner. Lily, à cette vue, retrouva sa bonne humeur, et, comme elle connaissait le travestissement tout particulier que prenaient les craintes maritales de M. Dorset, elle demanda gaiement :

— N'êtes-vous pas horriblement jaloux ?

Dorset accueillit cette boutade avec délices :

— Oh ! abominablement... Vous y êtes tout à fait... cela m'empêche de dormir, la nuit. Les médecins prétendent que c'est cela qui a ruiné ma digestion, cette jalousie infernale... Je ne peux pas manger une bouchée de cette cochonnerie, — ajouta-t-il soudain, repoussant son assiette d'un air assombri.

Et Lily, avec son indéfectible souplesse, prêta le rayonnement de son attention à un réquisitoire prolongé contre la cuisine des autres, augmenté d'une tirade supplémentaire sur les propriétés toxiques du beurre fondu.

Il n'arrivait pas souvent à M. Dorset de rencontrer une oreille aussi complaisante ; et, comme il était homme en même temps que dyspeptique, il se pouvait qu'en y versant ses doléances il ne fût pas insensible à la symétrie rose de cette oreille. En tout cas, il accapara Lily si longtemps qu'on servait déjà les petits fours quand elle surprit une phrase prononcée de l'autre côté de la table par miss Corby, premier comique de la troupe, qui plaisantait Jack Stepney sur ses fiançailles prochaines. — La plaisanterie, tel était l'emploi de miss Corby : elle bondissait toujours dans la conversation comme un clown dans un cirque.

— Et, naturellement, vous aurez Sim Rosedale pour témoin !

Lily l'entendit lancer cette phrase comme la suprême fusée de ses pronostics.

Et Stepney, frappé, répondit :

— Parbleu, c'est une idée. Il me ferait un cadeau épatant!

« Sim Rosedale »! Ce nom, plus odieux encore par l'emploi du diminutif, importunait Lily autant qu'une œillade indiscrète. Il signifiait une des nombreuses et haïssables possibilités qui rôdaient sur les confins de son existence. Si elle n'épousait pas Percy Gryce, le jour viendrait peut-être où il lui faudrait être polie avec des gens tels que Rosedale... Si elle ne l'épousait pas?... Mais elle comptait bien l'épouser : — elle était sûre de lui et sûre d'elle-même... Elle recula en frissonnant hors des sentiers riants où ses pensées s'étaient égarées, et une fois encore elle posa le pied au milieu de la longue route blanche...

Quand elle remonta, ce soir-là, elle s'aperçut qu'une nouvelle tournée de notes était arrivée par le dernier courrier : Mrs. Peniston, en personne consciencieuse, les avait toutes renvoyées à Bellomont.

Aussi miss Bart se leva-t-elle, le lendemain, très sérieusement convaincue que c'était son devoir d'aller à l'église. Elle s'arracha bientôt aux jouissances prolongées du petit déjeuner, sonna pour qu'on lui préparât sa robe grise et dépêcha sa femme de chambre chez Mrs. Trenor pour lui emprunter un livre de prières.

Mais un tel parti pris était trop exclusivement raisonnable pour ne pas contenir en soi des germes de rébellion : ses préparatifs n'étaient pas plutôt terminés qu'ils éveillèrent en elle un sourd sentiment de résistance. Une faible étincelle suffisait à enflammer l'imagination de Lily, et la vue de la robe grise et du livre de prières illumina au loin les années futures. Il lui faudrait aller à l'office, tous les dimanches, avec Percy Gryce. Ils auraient un banc, tout près de l'autel, dans l'église la plus chère de New-York, et le nom de Percy figurerait en bonne place dans l'annuaire des charités paroissiales. Au bout de quelques années, quand il aurait engraissé, on ferait de lui un membre du conseil de fabrique. Le pasteur viendrait dîner, une fois chaque hiver, et son mari la prierait de vérifier la liste des invités et de veiller à ce qu'elle ne renfermât pas de divorcées, hormis celles qui auraient donné des gages de repentir en se remariant très richement. Il n'y avait rien de

particulièrement ardu dans cet ensemble d'obligations religieuses; mais cela représentait une fraction de la grande masse d'ennuis qui se dessinait sur sa route. Et qui pouvait consentir à être ennuyé, un matin pareil? Lily avait bien dormi, et le bain lui avait donné un charmant éclat, glorieusement visible au contour net de sa joue. Aucune ride n'était apparente aujourd'hui, ou bien l'angle du miroir était-il plus favorable?

Et la journée conspirait avec son humeur : elle invitait à la liberté et à la paresse. Dans l'air léger flottait comme une poudre d'or; au bas des pelouses fleuries de rosée, les bois rougissaient et fumaient lentement, et les collines, par delà la rivière, baignaient dans un azur fondu. Chaque goutte du sang qui coulait dans les veines de Lily la conviait au bonheur.

Le bruit des roues l'arracha à ses rêveries, et, penchée derrière les volets, elle vit l'omnibus prendre son chargement : il était donc trop tard, mais elle ne s'en alarmait pas. Un coup d'œil jeté sur le visage déconfit de M. Gryce lui fit même penser qu'elle avait sagement fait de s'abstenir : le désappointement qu'il trahissait avec tant de candeur aiguiserait sûrement son appétit pour la promenade de l'après-midi. De cette promenade elle ne comptait pas se dispenser : un regard sur les notes qui encombraient sa table à écrire suffisait à lui en rappeler la nécessité. Mais en attendant elle avait sa matinée à elle, et elle pouvait méditer agréablement sur l'emploi qu'elle ferait de ces quelques heures. Elle était assez au courant des habitudes de Bellomont pour savoir que selon toute vraisemblance elle aurait le champ libre jusqu'au déjeuner. Elle avait vu les Wetherall, les petites Trenor et lady Cressida fourrés en toute sûreté dans l'omnibus, avec Percy Gryce; Judy Trenor devait être occupée à se faire laver les cheveux; Carry Fisher avait dû enlever son hôte pour une promenade en voiture, et Ned Silverton était probablement dans sa chambre, à fumer la cigarette du désespoir juvénile. Quant à Kate Corby, elle jouait sans doute au tennis avec Jack Stepney et miss Van Osburgh. Du côté des dames, il ne restait donc plus que Mrs. Dorset, et Mrs. Dorset ne descendait jamais avant le déjeuner : ses médecins, affirmait-elle, lui avaient interdit de s'exposer à l'air vif du matin.

Aux autres membres de la société Lily ne fit pas l'aumône d'une pensée : où qu'ils fussent, il n'y avait guère de chance qu'ils dérangeassent ses projets. Ceux-ci, pour le moment, consistaient à revêtir une robe d'un style un peu plus campagnard et estival que la toilette choisie d'abord, et à descendre l'escalier, l'ombrelle à la main, avec l'allure dégagée d'une dame en quête d'exercice. Le grand hall était vide; seuls les chiens étaient groupés près du feu : comprenant aussitôt la tenue de sortie de miss Bart, ils se précipitèrent sur elle et lui offrirent avec force démonstrations de l'accompagner. Elle écarta leurs pattes grimpantes et, assurant ces joyeux volontaires qu'elle aurait peut-être l'occasion tout à l'heure de réclamer leur compagnie, elle traversa nonchalamment le salon inoccupé pour gagner la bibliothèque, située à l'extrémité de la maison. La bibliothèque était presque le seul morceau qui subsistât du vieux manoir de Bellomont : c'était une longue pièce spacieuse, révélant les traditions de la mère-patrie, avec l'encadrement classique des portes, les carreaux hollandais de la cheminée et sa grille compliquée aux reluisantes urnes de cuivre. Quelques portraits de famille, des messieurs à joues creuses avec des perruques à nœuds, et des dames avec de larges coiffures et des corps très menus, pendaient parmi les rayons tapissés de livres d'une aimable vétusté : ces livres étaient pour la plupart contemporains des ancêtres en question, et les Trenor qui leur avaient succédé n'avaient pas fait d'additions visibles. En fait, on ne lisait jamais dans la bibliothèque de Bellomont; mais la pièce jouissait d'une certaine popularité comme fumoir ou comme retraite tranquille pour le flirt. Lily s'était dit toutefois qu'aujourd'hui la bibliothèque pourrait bien être fréquentée par le seul invité qui fût quelque peu capable de lui rendre sa destination première. Elle marchait doucement sur le vieux tapis épais tout parsemé de vastes fauteuils, et avant d'arriver au milieu de la pièce elle s'aperçut qu'elle ne s'était pas trompée. Lawrence Selden, en effet, était assis à l'autre bout; mais, bien qu'il eût un livre sur les genoux, son attention était ailleurs : elle était retenue par une dame, vêtue de dentelles, dont la ligne, tandis qu'elle se penchait en arrière dans un fauteuil voisin, se détachait avec une sveltesse exagérée sur le cuir sombre.

A la vue de ce groupe, Lily s'arrêta un instant; elle parut sur le point de se retirer; puis, après réflexion, elle annonça son approche en secouant légèrement sa jupe. A ce bruit, le couple leva la tête, — Mrs. Dorset avec un regard de franc déplaisir et Selden avec le sourire paisible qui lui était habituel. La sérénité de son aspect troubla Lily; mais, pour elle, être troublée, c'était sur-le-champ faire un plus brillant effort afin de recouvrer son sang-froid.

— Mon Dieu, suis-je en retard? — demanda-t-elle en lui donnant la main comme il avançait pour la saluer.

— En retard pour quoi? — fit Mrs. Dorset avec aigreur. — Pas pour le déjeuner, en tout cas... mais peut-être aviez-vous un rendez-vous plus matinal!

— Oui, j'en avais un, — dit Lily avec assurance.

— Vraiment? Je vous gêne peut-être, alors? Mais monsieur Selden est entièrement à votre disposition.

Mrs. Dorset était pâle de colère, et son adversaire éprouvait un certain plaisir à prolonger son supplice.

— Oh! Dieu, non... restez, je vous en prie, — dit-elle avec bonne humeur. — Je n'ai pas la moindre envie de vous chasser!

— Vous êtes trop bonne, ma chère, mais je n'ai pas l'habitude de gêner les rendez-vous de monsieur Selden.

Cette déclaration fut faite avec un petit accent d'autorité qui n'échappa pas à celui qui en était le sujet : il rougit un peu et dissimula son ennui en se baissant pour ramasser le livre qu'il avait laissé tomber. Les yeux de Lily s'agrandirent délicieusement et elle éclata de rire, d'un rire clair.

— Mais je n'ai aucun rendez-vous avec monsieur Selden!... J'avais rendez-vous pour aller à l'église; et j'ai peur que l'omnibus ne soit parti sans moi... Est-il vraiment parti?... savez-vous?

Elle se tourna vers Selden : il répondit qu'il l'avait entendu s'éloigner, il y avait déjà quelque temps.

— Ah! alors il faudra que j'aille à pied : j'ai promis à Hilda et à Muriel de les accompagner à l'église... Vous dites qu'il est trop tard pour y aller à pied? Eh bien! elles me sauront gré d'avoir essayé, tout au moins... et j'aurai l'avantage d'esquiver une partie de l'office. Je ne suis pas si à plaindre, après tout!

Et, avec un amical signe de tête au couple qu'elle avait dérangé, miss Bart glissa par la porte vitrée et s'en alla promener sa grâce froufroutante le long de l'avenue.

Elle avait pris le chemin de l'église, mais elle ne marchait pas très vite : le fait n'échappa point à l'observation de Selden qui, debout sur le seuil de la porte, la suivait d'un œil intrigué à la fois et amusé. La vérité, c'est qu'elle éprouvait un désappointement assez vif. Tous ses plans de la journée avaient été fondés sur cette présomption que c'était pour la voir que Selden était venu à Bellomont. Elle s'était attendue, en descendant, à le trouver qui la guettait; au lieu de cela, elle l'avait surpris dans une situation qui indiquait bien qu'il en avait guetté une autre. Était-ce possible, après tout, qu'il fût venu pour Bertha Dorset? Celle-ci avait admis l'hypothèse au point de faire son apparition à une heure où elle n'était jamais visible pour le commun des mortels, et Lily, présentement, ne voyait guère le moyen de lui donner tort. Il ne lui vint pas à l'esprit que Selden avait pu être poussé par le simple désir de ne pas passer un dimanche en ville : dans les jugements qu'elles portent sur les hommes, les femmes n'apprennent jamais à mettre de côté le motif sentimental. Mais Lily n'était pas facile à déconcerter; rien ne la piquait d'honneur comme la concurrence et elle se dit que la venue de Selden, si elle ne signifiait pas qu'il était encore dans les filets de Mrs. Dorset, prouvait qu'il en était si complètement dégagé qu'il ne redoutait pas sa proximité.

Ces pensées l'absorbèrent tellement qu'au pas où elle marchait maintenant il n'était guère problable qu'elle arrivât à l'église avant le sermon, et, finalement, après avoir quitté le jardin pour les sentiers du petit bois, elle oublia ses desseins jusqu'à se laisser choir sur un siège rustique, à une courbe du chemin. L'endroit était charmant, et Lily n'était pas insensible à son charme, ni au fait que sa propre présence le rehaussait encore; mais elle n'était accoutumée à goûter les joies de la solitude qu'en société, et cette combinaison d'une belle jeune fille et d'un site romanesque lui semblait trop parfaite pour être ainsi gaspillée. Personne toutefois n'apparaissait pour profiter de la circonstance, et, après une demi-heure d'attente stérile, elle se leva et continua d'errer. Peu à peu une fatigue

furtive l'envahissait; l'étincelle s'était éteinte en son âme, et le goût de la vie s'était évanoui sur ses lèvres. Elle savait à peine ce qu'elle avait cherché, pourquoi, faute de l'avoir trouvé, elle avait vu se voiler ainsi la lumière de son ciel : elle avait seulement conscience d'une vague sensation d'insuccès, d'un isolement intérieur plus profond que la solitude environnante.

Sa démarche se ralentit; elle s'arrêta, regardant devant elle avec distraction et fouillant du bout de son ombrelle les fougères qui verdoyaient au bord du sentier. Cependant elle entendit un bruit de pas derrière elle, et elle vit Selden à son côté.

— Comme vous marchez vite! — remarqua-t-il. — J'ai cru que je ne vous rattraperais jamais.

Elle répondit gaiement :

— Vous devez être hors d'haleine! Voilà une heure que je suis assise sous cet arbre.

— Pour m'attendre, j'espère? — répliqua-t-il.

Elle repartit avec un rire incertain :

— C'est-à-dire que j'attendais... pour voir si vous viendriez.

— Je saisis la nuance, mais je ne m'en inquiète pas : car vous ne pouviez faire l'un sans l'autre... Mais n'étiez-vous pas sûre que je viendrais?

— Si j'attendais assez longtemps, oui... mais, voilà! je n'avais qu'un temps limité pour cette expérience.

— Pourquoi limité?... limité par le déjeuner?

— Non; par mon autre rendez-vous.

— Votre rendez-vous pour aller à l'église avec Muriel et Hilda?

— Non, mais pour revenir de l'église avec quelqu'un d'autre.

— Ah! je vois... j'aurais dû savoir que vous êtes toujours richement pourvue d'alternatives... Et cette autre personne reviendra-t-elle par ici?

Lily de nouveau se mit à rire :

— Voilà justement ce que je ne sais pas, et, pour le découvrir, il faut que j'arrive à l'église avant la fin de l'office.

— Parfaitement!... Et moi, il faut que je vous en empêche : auquel cas, l'autre personne, piquée de votre absence, prendra la résolution désespérée de rentrer en omnibus.

Ces mots parurent faire impression sur Lily : les plaisanteries de Selden semblaient le bouillonnement de son humeur intime, à elle.

— Est-ce là ce que vous feriez en pareille circonstance? demanda-t-elle.

Selden la regarda d'un air solennel.

— Je suis ici pour vous prouver — s'écria-t-il — ce que je suis capable de faire en certaine circonstance!

— Marcher à la vitesse d'un mille à l'heure... reconnaissez que l'omnibus irait plus vite!

— Ah mais, lui, vous trouvera-t-il en fin de compte? C'est là seulement qu'on verra s'il a réussi!

Ils se regardèrent avec le même plaisir qu'ils avaient goûté à échanger des absurdités, chez lui, par-dessus la table à thé; mais tout à coup la figure de Lily changea :

— Eh bien, si vous dites vrai, il a réussi!

Selden, suivant son regard, aperçut un groupe de personnes qui s'avançaient là-bas, au tournant du sentier. Lady Cressida avait évidemment insisté pour que l'on rentrât à pied, et le reste des fidèles avait considéré comme un devoir de l'accompagner. Selden examina rapidement les deux hommes qui se trouvaient là : Wetherall, qui marchait respectueusement aux côtés de lady Cressida, avec son regard oblique, attentif et nerveux, et Percy Gryce fermant la marche avec Mrs. Wetherall et les petites Trenor.

— Ah!... Je comprends maintenant pourquoi vous vous intéressiez tant aux *Americana*! — s'écria Selden sur le ton de la plus franche admiration.

Mais la rougeur de miss Bart, à cette boutade, coupa court à tous les développements qu'il aurait voulu lui donner.

Lily Bart n'aimait donc pas qu'on la plaisantât sur ses adorateurs, ou même sur ses moyens de les attirer! C'était là pour Selden un phénomène nouveau : un éclair de surprise illumina devant lui tout un monde de possibilités. Mais elle se redressa bravement pour défendre son trouble, et s'écria, comme celui qui l'avait causé approchait :

— Voilà pourquoi je vous attendais... pour vous remercier de m'avoir donné toutes ces indications!

— Ah! vous ne pouvez guère me rendre justice à ce sujet

en si peu de temps! — dit Selden, au moment où les petites Trenor aperçurent miss Bart.

Et, tandis qu'elle répondait du geste à leurs bruyantes salutations, il ajouta promptement :

— Ne voulez-vous pas y consacrer votre après-midi? Vous savez qu'il faut que je parte demain matin. Nous ferons une promenade, et vous pourrez me remercier tout à loisir.

VI

L'après-midi était merveilleuse. Un calme plus profond pénétrait l'atmosphère et l'éclat de l'automne américain se tempérait d'une brume qui diffusait la clarté sans l'affaiblir.

Dans les creux boisés du parc, il faisait déjà un peu humide; mais sur les hauteurs l'air était plus léger, et, en montant la côte, après avoir franchi la grande route, Lily et son compagnon atteignirent une région où l'été s'attardait. Le chemin serpentait à travers une prairie parsemée d'arbres, puis s'engageait dans une allée empanachée d'asters et de ronces aux ramilles pourprées, d'où, à travers le faible frissonnement des feuilles de frêne, les champs se déroulaient à perte de vue.

Plus haut, l'allée se garnissait d'épaisses touffes de fougère et de ces verdures luisantes qui rampent le long des pentes ombragées; des arbres commençaient à surplomber, et l'ombre devenait plus profonde : c'était l'obscurité d'une hêtraie. Les troncs des arbres étaient distants les uns des autres, reliés seulement par une légère toison de broussailles; le chemin serpentait le long de la lisière du bois, ayant vue de-ci de-là sur un pâturage ensoleillé ou sur un verger émaillé de fruits.

Lily n'avait pas de réelle intimité avec la nature, mais elle avait la passion de l'harmonie et pouvait être vivement sensible à un site qui fût le juste décor de ses propres sensations. Le paysage qui se déployait au-dessous d'elle lui semblait un épanouissement de son humeur présente et elle retrouvait quelque chose d'elle-même dans cette tranquillité, cette ampleur, ces longues perspectives. Sur le penchant voisin, les érables vacil-

laient comme des bûchers de lumière; plus bas se massaient des vergers grisâtres et, de temps à autre, on apercevait la verdure d'une chênaie. Deux ou trois fermes rouges sommeillaient sous les pommiers, et la flèche en bois blanc d'une église de village pointait derrière l'épaule de la colline, tandis que beaucoup plus bas, dans un nuage de poussière, la grande route filait à travers champs.

— Asseyons-nous ici, — proposa Selden, comme ils arrivaient à une crevasse rocheuse, au-dessus de laquelle les hêtres se dressaient à pic parmi des blocs moussus.

Lily se laissa choir sur le rocher, le teint brillant de cette longue grimpade. Elle était assise, muette, la bouche entr'ouverte par l'effort de la montée, les yeux errant paisiblement sur les lignes rompues du paysage. Selden s'étendit à ses pieds sur l'herbe, s'abritant avec son chapeau contre les rayons du soleil et croisant les mains derrière sa tête qui reposait contre le rocher. Il n'avait pas le moindre désir de la faire parler : le silence un peu essoufflé de la jeune fille semblait faire partie du calme général et de l'harmonie des choses. Dans son propre esprit il n'y avait qu'un indolent sentiment de plaisir, émoussant les arêtes vives de la sensation comme le brouillard de septembre estompait le paysage au-dessous d'eux. Mais Lily, malgré son attitude aussi tranquille que celle de Selden, palpitait secrètement au choc des pensées qui l'assaillaient. Il y avait en elle, à ce moment, deux êtres distincts, l'un qui aspirait à long traits la liberté et la joie, l'autre qui haletait dans la sombre petite geôle des inquiétudes. Mais peu à peu les soupirs du prisonnier diminuèrent, ou peut-être son camarade y fit-il moins attention : l'horizon se dilata, l'air devint plus vivifiant, et l'esprit libéré battit des ailes pour s'envoler.

Lily elle-même n'aurait pas su définir cet essor qui semblait la soulever et la balancer au-dessus de ce monde ensoleillé à ses pieds. Était-ce l'amour, se demandait-elle, ou simplement une combinaison accidentelle de pensées et de sensations heureuses? Dans quelle mesure cet essor était-il dû au prestige de cette merveilleuse après-midi, aux parfums des bois périssants, à l'idée de tout l'ennui dont elle s'était évadée? Lily n'avait pas dans son passé d'expérience précise à l'aide de quoi elle pût

éprouver la qualité de ses sentiments. Elle avait été plusieurs fois amoureuse de fortunes ou de carrières, une fois seulement d'un individu. Il y avait des années de cela, lors de son entrée dans le monde, elle s'était prise d'une passion romanesque pour un jeune homme appelé Herbert Melson, qui avait des yeux bleus et les cheveux légèrement ondulés. M. Melson, qui ne possédait pas d'autres titres ayant cours sur le marché, s'était hâté de s'en servir pour capturer miss Van Osburgh, l'aînée : depuis lors, il était devenu gros et asthmatique, et était sujet à raconter des anecdotes sur ses enfants. Si Lily se remémorait cette première émotion, ce n'était pas pour la comparer avec celle qui la possédait maintenant ; le seul point de comparaison, c'était ce sentiment de légèreté, de libération, qu'elle se rappelait avoir éprouvé, dans le tourbillon d'une valse ou dans un tête-à-tête, au fond d'une serre, pendant la courte durée de son roman de jeunesse. Elle n'avait pas retrouvé, depuis, cette élasticité, cette ardeur de liberté ; mais aujourd'hui, c'était quelque chose de plus qu'un aveugle tâtonnement de l'instinct. Le charme particulier de son sentiment pour Selden, c'était qu'elle le comprenait ; elle pouvait mettre le doigt sur chaque anneau de la chaîne qui les unissait l'un à l'autre. Bien que la popularité de Selden ne fût pas bruyante, sentie plutôt qu'exprimée dans le cercle de ses amis, Lily n'avait jamais pris pour une vie obscure la vie de cet homme qui ne se mettait pas en avant. Sa culture bien connue était généralement considérée comme un petit obstacle à la facilité des relations ; mais Lily, qui s'enorgueillissait d'avoir des idées larges et de rendre hommage à la littérature, et qui emportait toujours un Omar Kheyam dans son sac de voyage, était attirée par cette qualité, dont elle devinait qu'on aurait apprécié la distinction dans une société plus ancienne. De plus, il avait ce don : le physique de son personnage. De par sa taille, sa tête dominait la foule, et ses traits sombres et finement modelés, dans ce pays de types amorphes, lui donnaient l'air d'appartenir à une race plus rare, de porter en lui l'empreinte de tout un passé concentré. Les gens expansifs le trouvaient un peu sec, et les très jeunes filles le jugeaient sarcastique ; mais c'était précisément cet air de réserve amicale, aussi éloigné que possible de toute affirmation d'avantages personnels, qui piquait l'intérêt de Lily. Tout en lui concor-

dait avec les exigences un peu dédaigneuses de son goût, à elle, jusqu'à cette ironie légère avec laquelle il passait en revue ce qui semblait à Lily le plus sacré. Mais, plus que pour tout le reste peut-être, elle l'admirait pour ce pouvoir qu'il avait de dégager un sentiment de supériorité aussi indiscutable que l'homme le plus riche qu'elle eût jamais rencontré.

Ce fut l'inconscient prolongement de cette pensée qui lui fit dire, peu d'instants après, en riant :

— J'ai manqué à deux rendez-vous aujourd'hui, en votre honneur. A combien avez-vous manqué pour moi?

— A aucun, — fit Selden avec calme. — Je n'avais qu'un rendez-vous à Bellomont : c'était avec vous.

De haut en bas elle lui jeta un regard, en souriant du bout des lèvres :

— Est-ce vraiment pour me voir que vous êtes venu à Bellomont?

— Naturellement!

Le visage de Lily prit un air plus méditatif.

— Pourquoi? — murmura-t-elle, sur un ton qui enlèvait à la question jusqu'à la moindre nuance de coquetterie.

— Parce que vous êtes un merveilleux spectacle : j'aime toujours à voir ce que vous faites.

— Comment savez-vous ce que je ferais si vous n'étiez pas ici?

Selden sourit :

— Je n'ai pas la prétention d'avoir, par mon arrivée, détourné d'un cheveu le cours de vos actions.

— Ça, c'est absurde : si vous n'étiez pas ici, je ne serais évidemment pas en train de me promener avec vous.

— Non; mais vous promener avec moi, ce n'est qu'une autre manière d'utiliser vos matériaux. Vous êtes une artiste, et il se trouve que je suis le brin de couleur dont vous vous servez aujourd'hui. Une partie de votre habileté consiste à improviser des effets prémédités.

Lily sourit aussi : ces paroles étaient trop fines pour ne pas éveiller son sens de l'« humour ». C'était parfaitement vrai qu'elle avait l'intention de faire jouer à la présence accidentelle de Selden un rôle très défini : tel était du moins le secret prétexte qu'elle avait trouvé pour manquer à sa promesse de sortir avec

M. Gryce. On l'avait parfois accusée d'être trop impatiente; même, Judy Trenor l'avait avertie d'aller lentement. Eh bien, elle ne se presserait pas trop, cette fois; elle laisserait son prétendant savourer plus longtemps l'incertitude. Là où devoir et plaisir étaient d'accord, il n'était pas dans le caractère de Lily de les séparer. Elle s'était excusée pour la promenade, alléguant une migraine : l'horrible migraine qui, le matin, l'avait empêchée de s'aventurer à l'église. Son apparition au déjeuner confirma cette excuse : elle était comme languissante, toute pénétrée d'une souffrante douceur; elle tenait un flacon de sels à la main. Des manifestations de ce genre étaient pour M. Gryce une nouveauté; il se demanda, un peu anxieux, si elle était délicate : il avait des craintes à longue portée pour l'avenir de sa progéniture. Mais la sympathie l'emporta et il conjura Lily de ne pas s'exposer : il associait toujours le grand air à des idées de péril.

Lily avait accueilli sa sympathie avec une reconnaissance langoureuse, insistant — elle serait une si pauvre compagnie! — pour qu'il se joignît au reste de la société qui, après le déjeuner, s'en allait en plusieurs automobiles faire une visite aux Van Osburgh, à Peekshill. M. Gryce fut touché de tant de désintéressement et, pour tuer l'après-midi qui menaçait d'être longue, il suivit son conseil et partit, funèbre, en cache-poussière et lunettes : comme l'auto s'élançait dans l'avenue, Lily sourit de sa ressemblance avec un scarabée déçu.

Selden avait surveillé ses manœuvres avec une indolence amusée. Elle n'avait pas répondu à sa proposition de passer l'après-midi ensemble; mais, à mesure que le plan de Lily se déroulait, il s'assurait de plus en plus qu'il y était compris. La maison était vide lorsqu'enfin il entendit son pas sur l'escalier : il sortit de la salle de billard pour la rejoindre. Elle était en tenue de promenade et les chiens bondissaient autour d'elle.

— J'ai pensé qu'après tout l'air me ferait peut-être du bien! expliqua-t-elle.

Et il convint qu'un remède aussi simple méritait d'être essayé.

L'excursion durerait quatre heures, au moins : Lily et Selden avaient toute l'après-midi devant eux, et cette sensation de loisir et de sécurité acheva d'alléger l'esprit de miss Bart. Avec

tant de temps pour causer, et sans sujet défini, elle pourrait goûter les joies rares du vagabondage mental...

Elle se sentait si franche de toute arrière-pensée qu'elle accueillit sa dernière imputation avec un rien de ressentiment.

— Je ne sais vraiment pas — dit-elle — pourquoi vous m'accusez toujours de préméditation.

— Mais je croyais que vous-même l'aviez avoué : vous m'avez dit, l'autre jour, qu'il vous fallait suivre une certaine ligne de conduite : quand on fait une chose, le mieux est de la faire jusqu'au bout.

— Si vous voulez dire qu'une jeune fille qui n'a personne pour s'occuper d'elle est obligée de s'en occuper elle-même, je suis toute prête à plaider coupable. Mais vous devez me trouver une affreuse créature si vous supposez que je ne cède jamais à une impulsion.

— Ah! mais je ne suppose pas cela : ne vous ai-je pas dit que votre génie consiste à convertir les impulsions en intentions?

— Mon génie? — reprit-elle avec un accent de subite lassitude. — Y a-t-il, en dernière analyse, d'autre preuve du génie que le succès? Et moi, certainement, je n'ai pas réussi.

Selden repoussa son chapeau en arrière et la regarda de côté.

— Le succès... qu'est-ce que le succès? Je voudrais bien connaître votre définition.

— Le succès?... (Elle hésita.) Mais c'est tirer de la vie tout ce qu'on peut en tirer, j'imagine... C'est une qualité relative, après tout... N'est-ce pas aussi votre idée du succès?

— Mon idée?... à Dieu ne plaise!

Il redressa le buste avec une énergie soudaine, appuyant ses coudes sur ses genoux, et, les yeux fixés sur le paysage harmonieux :

— Mon idée du succès, — dit-il, — c'est la liberté personnelle.

— La liberté?... être libre de soucis?

— Libre de tout... de l'argent et de la pauvreté, de l'aisance et de l'inquiétude, de tous les accidents matériels. Maintenir en soi une sorte de république de l'esprit, voilà ce que j'entends par le succès.

Elle se pencha en avant, avec un éclair d'intelligence :

....

— Je sais... je sais... c'est étrange, mais c'est tout juste ce que j'ai senti aujourd'hui.

Les yeux de Selden rencontrèrent avec une douceur cachée ceux de Lily :

— Ce sentiment est-il si rare chez vous ? — dit-il.

Elle rougit un peu sous ce regard :

— Vous me méprisez terriblement, n'est-ce pas ? Mais peut-être est-ce que je n'ai jamais eu le choix. Il n'y avait personne, veux-je dire, pour me parler de la république de l'esprit.

— Il n'y a jamais personne... C'est un pays dont il faut découvrir le chemin soi-même.

— Mais je ne l'aurais jamais découvert si vous ne me l'aviez montré.

— Ah ! il y a des poteaux indicateurs... mais encore faut-il savoir les lire.

— Eh bien, je sais ! je sais maintenant ! — s'écria-t-elle avec ardeur. — Chaque fois que je vous vois, il me semble que j'épelle une des lettres de l'écriteau... et hier, hier soir, à dîner, j'ai brusquement vu un peu plus avant dans votre république.

Selden la regardait toujours, mais d'un œil modifié. Jusque-là il avait goûté, dans sa présence et dans sa conversation, le divertissement esthétique qu'un homme de réflexion est apte à chercher dans des relations capricieuses avec de jolies femmes. Son attitude avait été celle du spectateur qui admire, et il aurait presque regretté de surprendre en elle quelque émotion débilitante qui pût gêner l'accomplissement de ses desseins. Mais, à cette heure, c'était précisément cette faiblesse entrevue qui devenait le plus intéressant de sa personne. Il l'avait saisie, alors, dans un moment de désarroi ; son visage était pâle et altéré, et la diminution même de sa beauté lui prêtait un charme poignant. « Voilà de quoi elle a l'air quand elle est seule ! » Telle avait été la première pensée de Selden ; et la seconde fut de noter en elle le changement produit par sa venue. C'était le point dangereux de leurs rapports qu'il ne pouvait mettre en doute la spontanéité de son goût, à elle, pour lui, Selden. Sous quelque angle qu'il observât leur intimité naissante, il n'arrivait pas à la faire rentrer dans le plan de vie de Lily ; et d'être l'imprévu dans une carrière si soigneu-

sement préparée, il y avait là de quoi stimuler même un homme qui avait renoncé aux expériences sentimentales.

— Eh bien, — dit-il, — ce premier aperçu vous a-t-il donné le désir d'en connaître davantage? Allez-vous devenir des nôtres?

Tout en parlant, il avait tiré de sa poche son étui à cigarettes, et elle tendit la main :

— Oh! donnez-m'en une, je vous prie... voilà plusieurs jours que je n'ai fumé!

— Pourquoi cette abstinence contre nature? Tout le monde fume à Bellomont.

— Oui... mais ce n'est pas considéré comme convenable pour une jeune fille à marier; et, en ce moment, je suis une jeune fille à marier.

— Ah! alors j'ai bien peur que nous ne puissions vous admettre dans notre république.

— Pourquoi? Est-ce un ordre de célibataires?

— Pas le moins du monde, quoique je sois obligé de reconnaître que l'on y compte peu de gens mariés... Mais vous épouserez quelqu'un de très riche, et notre république est aussi difficile d'accès pour les gens riches que le royaume des cieux.

— Ça, c'est injuste, il me semble, parce que, si j'ai bien compris, une des conditions d'admission, c'est de ne pas trop penser à l'argent... et le seul moyen de ne pas penser à l'argent, c'est d'en avoir beaucoup.

— Vous pourriez aussi bien dire que le seul moyen de ne pas penser à l'air, c'est d'en avoir assez à respirer. C'est vrai, en un sens; mais vos poumons pensent à l'air, si vous, vous n'y pensez pas. Il en va de même avec les gens riches : il se peut qu'ils ne pensent pas à l'argent, mais ils ne cessent pas un instant de le respirer; transportez-les dans un autre élément, et voyez comme ils se débattent et comme ils halètent!

Lily regardait distraitement à travers les cercles bleuâtres de sa fumée.

— Il me semble, — dit-elle enfin, — que vous passez une grande partie de votre temps dans l'élément que vous désapprouvez.

Selden reçut cette botte avec sérénité :

— Oui; mais j'ai tâché de demeurer amphibie : tout va bien

tant que nos poumons peuvent fonctionner dans un autre air. L'alchimie véritable consiste à pouvoir reconvertir l'or en quelque chose d'autre; et voilà le secret que la plupart de vos amis ont perdu.

Lily méditait.

— Ne croyez-vous pas, — repartit-elle un instant après, — que les gens qui trouvent à redire à la société sont trop enclins à voir en elle une fin et non un moyen, tout comme les gens qui méprisent l'argent en parlent comme s'il était fait uniquement pour être enfoui dans des sacs et dévoré des yeux? N'est-il pas plus juste de les considérer tous deux comme des occasions dont on se sert avec stupidité ou avec intelligence, selon les capacités que l'on a?

— C'est certainement la saine manière de voir; mais ce qu'il y a d'étrange dans cette question de la société, c'est que les gens qui la considèrent comme une fin en soi sont ceux qui en font partie, et non les critiques du dehors. C'est juste le contraire de ce qui arrive pour la plupart des spectacles : le public peut subir l'illusion, mais les acteurs, eux, savent que la vie réelle est de l'autre côté de la rampe. Les gens qui utilisent la société comme divertissement après le travail en font l'usage qu'il faut; mais quand elle devient la chose en vue de laquelle on travaille, elle dénature toutes les relations de la vie. (Selden se souleva sur son coude.) Dieu sait — continua-t-il — que je ne voudrais pas déprécier l'aspect décoratif de l'existence! Il me semble que le sens de la splendeur se justifie assez par ce qu'il a produit. Le malheur est que tant de nature humaine soit gâchée en route. Si nous sommes tous la matière brute de certains effets ici-bas, on aimerait mieux être la flamme qui trempe l'épée que le coquillage qui teint un manteau de pourpre. Et une société comme la nôtre gaspille tant de bonnes choses pour produire son petit morceau de pourpre! Regardez un garçon comme Ned Silverton : il a vraiment trop de valeur pour servir à refourbir les armes rouillées d'une femme du monde. Voilà un jeune homme qui part à la découverte de l'univers : n'est-ce pas une pitié qu'il finisse par le trouver dans le salon de Mrs. Fisher?

— Ned est un gentil garçon, et j'espère qu'il gardera ses illusions assez longtemps pour qu'elles lui inspirent de jolies

poésies; mais croyez-vous que ce soit seulement dans le monde qu'il ait chance de les perdre?

Selden répondit, en haussant les épaules :

— Pourquoi appelons-nous toutes nos idées généreuses des illusions, et toutes nos idées médiocres des vérités? N'est-ce pas la condamnation suffisante d'une société que de voir que soi-même on accepte une pareille phraséologie? A l'âge de Silverton, je fus bien près d'adopter ce jargon, et je sais combien les noms peuvent altérer la couleur des croyances.

Elle ne l'avait jamais entendu parler avec tant d'énergie dans l'affirmation. Son style habituel était celui de l'éclectique qui glisse légèrement et compare : elle fut émue par ce regard soudain qu'elle avait pu jeter dans le laboratoire où se formaient ses convictions.

— Ah! vous ne valez pas mieux que les autres sectaires! — s'écria-t-elle; — pourquoi appelez-vous votre république une république? C'est une corporation fermée, et vous créez des objections arbitraires afin d'en écarter les gens.

— Ce n'est pas *ma* république : si c'était ma république, je ferais un coup d'État et je vous mettrais sur le trône.

— Tandis que, en réalité, vous estimez que je ne peux pas même en franchir le seuil?... Oh! je comprends ce que vous voulez dire. Vous méprisez mes ambitions : vous les jugez indignes de moi!

Selden sourit, mais sans ironie aucune :

— Eh bien, n'est-ce pas là un hommage? Je les juge, ces ambitions, tout à fait suffisantes pour la plupart des gens qui en vivent.

Elle s'était retournée vers lui et le contemplait avec gravité.

— Mais serait-il donc impossible que, si j'avais les mêmes occasions que ces gens-là, j'en fisse un meilleur usage? L'argent, cela représente une foule de choses... pas seulement des diamants et des automobiles.

— Évidemment : vous pourriez expier le plaisir que ces objets vous auraient donné en fondant un hôpital.

— Mais si vous considérez que ces objets me donneront la sorte de plaisir qui me convient, vous devriez considérer aussi que mes ambitions sont assez bonnes pour moi.

A cet appel, Selden se mit à rire :

— Ah! chère miss Bart, je ne suis pas la divine Providence : je ne peux pas vous garantir que vous jouirez vraiment des choses que vous cherchez à obtenir!

— Alors, ce que vous trouvez de mieux à me dire, c'est qu'après avoir lutté pour les obtenir je ne les aimerai probablement pas? (Elle poussa un soupir profond.) Quel misérable avenir vous prévoyez pour moi!

— Mais... vous-même, est-ce que vous ne l'avez jamais prévu?

Lentement sa joue se colora : ce n'était pas, cette rougeur, un signe d'agitation; elle montait des sources les plus profondes de la sensibilité; c'était comme si l'effort de l'esprit l'avait amenée au jour.

— Oui, bien souvent, — dit-elle, — mais il m'apparaît tellement plus sombre quand c'est vous qui me le montrez!

Il ne répondit pas à cette exclamation, et pendant une minute ils se turent; quelque chose palpitait entre eux dans le vaste silence de l'atmosphère. Puis, brusquement, elle se tourna vers lui avec une sorte de véhémence :

— Pourquoi me traitez-vous ainsi? — s'écria-t-elle. — Pourquoi me rendez-vous haïssable tout ce que j'ai choisi, si vous n'avez rien à me donner à la place?

Ces mots éveillèrent Selden de la rêverie où il était plongé. Il ne savait pas lui-même pourquoi il avait donné ce tour à leur discussion : c'était le dernier emploi qu'il aurait assigné dans son esprit à une après-midi de tête-à-tête avec miss Bart. Mais c'était un de ces moments où aucun des deux interlocuteurs ne semble parler après délibération : en chacun d'eux une voix intérieure implorait l'autre à travers d'insondables profondeurs de sentiment.

— Non, je n'ai rien à vous donner à la place! — dit-il, en se redressant et se tournant de manière à se trouver en face d'elle. — Si j'avais quelque chose, ce serait à vous, vous le savez bien.

Elle accueillit cette abrupte déclaration d'une manière encore plus étrange que celle dont il l'avait faite : elle laissa tomber sa tête dans ses mains et il vit que pendant un instant elle pleurait.

Ce ne fut qu'un instant, toutefois : quand il se pencha près

d'elle et abaissa ses mains d'un geste plus grave que passionné, elle lui montra un visage adouci mais non défiguré par l'émotion, et il se dit, avec une certaine cruauté, que même pleurer était pour elle un art.

Cette réflexion raffermit sa voix, tandis qu'il lui demandait, partagé entre la pitié et l'ironie :

— N'est-il pas naturel que je cherche à ravaler tout ce que je ne puis pas vous offrir?

A ces mots, sa figure s'éclaira, mais elle retira sa main, non par coquetterie, mais comme si elle renonçait à quelque chose à quoi elle n'avait pas droit.

— Mais vous me ravalez, moi, n'est-il pas vrai, — répliqua-t-elle doucement, — en vous montrant si certain que ce sont les seules choses auxquelles je tienne?

Selden frissonna; mais ce n'était que le dernier sursaut de son égoïsme. Presque aussitôt il répondit : très simplement :

— Mais vous y tenez à ces choses, n'est-ce pas? Et tous mes vœux ne peuvent rien changer à cela.

Il avait tellement cessé de se demander jusqu'où ceci pourrait l'entraîner qu'il éprouva un vif désappointement lorsqu'elle tourna vers lui un visage étincelant de moquerie.

— Ah! — s'écria-t-elle, — malgré toutes vos belles phrases, vous êtes en réalité aussi lâche que moi : car vous n'auriez pas dit un mot, si vous n'aviez pas été si sûr de ma réponse.

Le choc que lui donna cette réplique eut pour effet de cristalliser les intentions flottantes de Selden.

— Je ne suis pas du tout si sûr de votre réponse! — dit-il tranquillement. — Et je vous fais l'honneur de croire que vous non plus n'en êtes pas si sûre.

A son tour, elle le regarda avec surprise; et, après un moment :

— Voulez-vous m'épouser? — demanda-t-elle.

Il se mit à rire :

— Non, je ne le veux pas... mais je le voudrais peut-être, si vous le vouliez!

— C'est bien ce que je disais : vous êtes si sûr de moi que vous pouvez vous amuser à faire des expériences.

Elle retira la main qu'il avait reprise et le regarda avec tristesse.

— Je ne fais pas d'expériences, — répliqua-t-il. — Ou, si j'en fais, ce n'est pas sur vous, mais sur moi-même. Je ne sais quels seront leurs résultats; mais si vous épouser en est un, je suis prêt à courir le risque.

Elle sourit faiblement :

— Ce serait certainement un grand risque... je ne vous ai jamais caché combien grand.

— Ah! c'est vous qui êtes lâche! — s'écria-t-il.

Elle s'était levée, et il était debout en face d'elle, les yeux dans ses yeux. La douce solitude du jour déclinant les enveloppait; ils paraissaient soulevés dans un air plus pur. Toutes les exquises influences de l'heure tremblaient dans leurs veines, et les attiraient l'un vers l'autre comme les feuilles détachées étaient attirées vers le sol.

— C'est vous qui êtes lâche! — répéta-t-il, lui prenant les mains.

Elle s'appuya un instant contre lui, comme repliant des ailes fatiguées : il crut sentir que son cœur battait après l'effort d'un vol prolongé plutôt qu'il ne tressaillait devant les espaces ouverts. Puis elle recula, avec un petit sourire d'avertissement :

— Je serai hideuse, dès que je serai mal fagotée; mais je sais garnir mes chapeaux, — déclara-t-elle.

Ils se turent de nouveau, souriant l'un à l'autre comme des enfants aventureux qui ont grimpé jusqu'à une hauteur défendue d'où ils découvrent un monde nouveau. Le monde réel à leurs pieds se voilait d'ombre, et, par-dessus la vallée, la lune claire monta dans le bleu plus opaque.

Tout à coup ils entendirent un bruit lointain, comme le bourdonnement d'un insecte géant, et, sur la grand'route qui serpentait plus blanche dans le crépuscule, un objet noir traversa leur champ de vision.

Lily se réveilla de son absorption; son sourire s'évanouit et elle commença à se diriger vers l'allée.

— Je n'avais pas idée qu'il fût si tard! Il fera déjà nuit avant que nous soyons rentrés, — dit-elle, presque avec impatience.

Selden la regardait avec étonnement : il lui fallut un moment pour retrouver l'image habituelle qu'il avait de

miss Bart; puis il dit, avec un accent de sécheresse qu'il ne put maîtriser :

— Ce n'étaient pas des gens du château : l'automobile allait dans l'autre sens.

— Je sais, je sais... (Elle s'arrêta, et il la vit rougir dans la pénombre.) Mais je leur avais dit que je ne me sentais pas bien, que je ne sortirais pas... Redescendons, je vous prie! — murmura-t-elle.

Selden continuait à la regarder; puis il tira de nouveau son étui à cigarettes et en alluma lentement une. Il lui semblait nécessaire, à cet instant, de proclamer, par quelque geste qui lui fût familier, qu'il se possédait parfaitement : il avait un désir presque enfantin de faire voir à sa compagne que, leur vol terminé, il avait atterri sain et sauf.

Elle attendit, pendant que la flamme vacillait sous sa paume recourbée; puis il lui tendit les cigarettes.

Elle en prit une, d'une main mal assurée, et, la portant à ses lèvres, elle se pencha en avant pour l'allumer à la sienne. Dans l'obscurité, la petite lueur rouge éclaira le bas de son visage, et il vit sa bouche trembler sous un sourire.

— Parliez-vous sérieusement? — demanda-t-elle, avec un bizarre frémissement de gaieté qu'elle avait peut-être ramassé, en hâte, au milieu d'un stock d'intonations, sans avoir le temps de choisir la note juste.

Selden gouvernait mieux sa voix :

— Pourquoi pas? — répliqua-t-il. — Vous voyez, je ne courais aucun risque.

Et, comme elle restait encore debout devant lui, un peu pâle sous la réplique, il ajouta vivement :

— Redescendons!

VII

Mrs. Trenor devait vraiment aimer beaucoup miss Bart, car elle avait, en la grondant, autant de sincère désespoir dans la voix que si elle se lamentait, en bonne maîtresse de maison, sur une « série » manquée.

— Tout ce que je peux dire, Lily, c'est que je ne vous comprends pas!

Elle se renversa au fond de son fauteuil en soupirant, dans son déshabillé matinal de dentelles et de mousseline, tournant l'épaule avec indifférence aux ennuyeux papiers qui encombraient son bureau, tandis qu'elle examinait, avec l'œil du médecin qui a perdu tout espoir, le patient debout devant elle.

— Encore si vous ne m'aviez pas dit que vous preniez l'affaire Gryce au sérieux!... Mais vous me l'avez fait entendre assez clairement dès le début!... Autrement, pourquoi m'auriez-vous demandé de vous dispenser du bridge et d'écarter Carry Fisher et Kate Corby? Je ne suppose pas que ce fût parce qu'il vous amusait : personne d'entre nous n'aurait pu penser que vous le supporteriez un seul instant si vous n'aviez pas l'intention de l'épouser. Et tout le monde a joué son rôle à ravir! Tout le monde avait à cœur de vous aider. Même Bertha ne s'est mêlée de rien, il faut le reconnaître, jusqu'à l'arrivée de Lawrence, que vous lui avez enlevé. Après cela, elle avait le droit de se venger : pourquoi diable vous êtes-vous mise en travers de sa route? Vous connaissez Lawrence Selden depuis des années : pourquoi vous êtes-vous conduite comme si vous veniez de le découvrir? Si vous aviez une dent contre Bertha, le moment était bien mal choisi pour le montrer : vous auriez pu tout aussi bien régler ce compte après votre mariage!... Je vous avais dit que Bertha était dangereuse. En arrivant ici, elle était dans de détestables dispositions, mais la venue inopinée de Lawrence l'avait mise de bonne humeur, et, si vous l'aviez seulement laissée croire que c'était pour elle qu'il était venu, elle n'aurait jamais eu l'idée de vous jouer un pareil tour... Oh! Lily, vous ne réussirez jamais à rien si vous n'êtes pas plus sérieuse!

Miss Bart accepta cette semonce dans un esprit d'absolue impartialité. Pourquoi s'en serait-elle fâchée? C'était la voix de sa propre conscience qu'elle entendait à travers les reproches de Mrs. Trenor. Mais pour sa conscience même il lui fallait inventer un semblant de défense.

— Je n'ai pris qu'un jour de congé : je croyais qu'il avait l'intention de rester ici toute la semaine, et je savais que monsieur Selden partait ce matin.

Mrs. Trenor balaya cet argument d'un geste qui en mettait à nu toute la faiblesse :

— Il avait l'intention de rester : c'est là le pis! Cela montre bien qu'il vous fuit, que Bertha a fait son ouvrage et qu'elle l'a infecté de son venin.

Lily se mit à rire du bout des lèvres :

— Oh! s'il court, je le rattraperai!

Son amie allongea la main comme pour l'arrêter :

— Quoi que vous décidiez, Lily, ne faites pas cela!

Miss Bart accueillit cet avertissement d'un sourire :

— Oh! je ne veux pas dire que je vais prendre le premier train... Il y a des moyens.

Mais elle n'alla pas jusqu'à les spécifier.

Mrs. Trenor rectifia sèchement le temps du verbe :

— Il y *avait* des moyens... il y en avait même une foule! Je ne croyais pas qu'il fût nécessaire de vous les signaler. Mais ne vous y trompez pas : il a une peur terrible. Il s'est sauvé tout droit chez lui, se réfugier auprès de sa mère, qui le protégera!

— Oh! jusqu'à la mort, — accorda Lily, que cette vision égayait.

— Comment pouvez-vous rire!...

Et, sous la réprimande, Lily revint à une plus saine conception des choses. Elle interrogea :

— Qu'est-ce que Bertha lui a réellement raconté?

— Ne me demandez pas : des horreurs!... Il paraît qu'elle avait exhumé tous les vieux potins... Oh! vous savez ce que je veux dire : naturellement, il n'y a rien au fond; mais je suppose qu'elle a remis à l'ordre du jour le prince Varigliano et lord Hubert... Ah! il y avait aussi je ne sais quelle histoire d'après laquelle vous auriez emprunté de l'argent au vieux Ned Van Alstyne : est-ce exact?

— Il est le cousin de mon père, — interrompit miss Bart.

— Bien entendu, elle n'a pas soufflé mot de cela... C'est Ned, paraît-il, qui a raconté la chose à Carry Fisher; et elle, naturellement, l'a racontée à Bertha... Ils sont tous les mêmes, vous savez : ils sont muets pendant des années, et on se croit sauf; puis, à la première occasion, ils retrouvent toute leur mémoire.

....

Lily avait pâli; il y avait de l'âpreté dans sa voix :

— C'était de l'argent que j'avais perdu au bridge chez les Van Osburgh. Je l'ai rendu, naturellement!

— Ah! cela, ils auront préféré ne pas s'en souvenir; d'ailleurs, c'était l'idée de la dette de jeu qui effrayait Percy... Oh! Bertha connaissait bien son homme : elle savait juste ce qu'il fallait lui dire!

Mrs. Trenor continua d'admonester son amie pendant près d'une heure dans ce style. Miss Bart écoutait avec une admirable patience. La nature l'avait doué d'un bon caractère qui avait été discipliné par des années de soumission forcée, puisqu'il lui avait presque toujours fallu atteindre ses fins par la voie détournée d'une aide étrangère; son tempérament la portait à regarder en face les événements désagréables dès que ceux-ci survenaient : aussi n'était-elle pas fâchée d'entendre un exposé impartial du prix que son absurdité allait probablement lui coûter, d'autant plus qu'elle ne parvenait pas encore à détacher sa pensée de Selden. Éclairée par les commentaires énergiques de Mrs. Trenor, l'addition apparaissait certainement formidable, et Lily, à mesure qu'elle écoutait, se sentait peu à peu revenir à la manière de voir de son amie.

Ce qui augmentait encore, pour son interlocutrice, la portée des paroles de Mrs. Trenor, c'étaient des inquiétudes que celle-ci pouvait à peine deviner. A moins d'être stimulée par une vive imagination, l'opulence n'a qu'une notion très vague de l'effort pratique auquel est astreinte la pauvreté. Judy savait que ce devait être « affreux » pour cette pauvre Lily d'être obligée d'y regarder à deux fois avant de mettre de la vraie dentelle à ses jupons, « affreux » de n'avoir ni automobile ni yacht à ses ordres; mais le maniement quotidien des notes impayées, le rongement quotidien que sont les petites tentations de dépense, c'étaient là des épreuves aussi étrangères à son expérience que les problèmes domestiques incombant à la femme de ménage. L'ignorance où se trouvait Mrs. Trenor de la gravité réelle de la situation eut pour effet d'en accroître l'amertume au goût de Lily. Tandis que son amie lui reprochait d'avoir manqué l'occasion d'éclipser ses rivales, elle se débattait encore une fois en imagination contre la marée montante des dettes à

laquelle elle avait été si près d'échapper. Quel vent de folie l'avait chassée de nouveau sur ces mers sombres?

Si quelque chose pouvait encore parachever son humiliation, c'était le sentiment de sa vie passée rouvrant ses ornières pour l'enlizer. Hier sa fantaisie avait battu librement des ailes au-dessus de tout un choix d'occupations; maintenant il lui fallait retomber au niveau de la routine familière où des moments d'éclat ou d'indépendance apparente alternaient avec de longues heures de sujétion.

Elle posa sa main sur celle de son amie pour lui demander pardon :

— Chère Judy! je suis désolée de vous avoir causé un tel ennui, et vous êtes trop bonne pour moi. Mais vous avez bien quelques lettres auxquelles je pourrais répondre : laissez-moi au moins me rendre utile!

Elle s'installa devant le bureau, et Mrs. Trenor accepta qu'elle reprît la tâche du matin, — avec un soupir qui signifiait qu'après tout elle s'était révélée inapte à des emplois plus relevés.

Au déjeuner, il y avait bien des vides. Tous les hommes, sauf Jack Stepney et Dorset, étaient retournés en ville. Selden et Percy Gryce étaient partis par le même train; — il y avait là, pour Lily, une ironie suprême; — et lady Cressida et ses aides de camp, les Wetherall, avaient été expédiés en automobile déjeuner dans une villa éloignée. A de tels moments, où l'intérêt se trouvait diminué, Mrs. Dorset gardait d'habitude la chambre jusqu'à l'après-midi; mais, en cette circonstance, elle fit son apparition vers le milieu du repas, les yeux cernés et languissante, mais avec une pointe de malice sous son indifférence.

Elle leva les sourcils et regarda autour de la table :

— Comme nous sommes peu nombreux! A la bonne heure! J'aime tant le calme!... et vous, Lily?... Je voudrais que les hommes ne fussent jamais là : c'est vraiment bien plus agréable sans eux... Oh! vous, George, vous ne comptez pas : on n'a pas besoin de faire des frais pour son mari... Mais je croyais que monsieur Gryce devait rester jusqu'à la fin de la semaine?... N'était-ce pas son intention, Judy?... C'est un si gentil garçon!... Je me demande ce qui l'a mis en fuite? Il est un

peu timide, et j'ai peur que nous ne l'ayons scandalisé. Il a été élevé à la mode d'autrefois! Figurez-vous, Lily, qu'il m'a dit que vous étiez la première jeune fille qu'il avait vue jouer de l'argent!... Il vit de l'intérêt de son revenu et il lui reste toujours une forte somme à placer!

Mrs. Fisher se pencha en avant avec empressement :

— Il me semble que quelqu'un devrait se charger de l'éducation de ce jeune homme. C'est une honte qu'on ne lui ait jamais enseigné ses devoirs de citoyen. Tout homme riche devrait être obligé d'étudier les lois de son pays.

Mrs. Dorset la regarda tranquillement :

— Je crois qu'il a étudié les lois sur le divorce... Il m'a dit qu'il avait promis à l'évêque de signer je ne sais quelle pétition contre le divorce.

Mrs. Fisher rougit sous sa poudre, et Stepney dit à miss Bart en souriant :

— Je suppose qu'il songe à se marier, et il cherche à radouber le vieux bateau avant de monter à bord.

Cette métaphore parut choquer sa fiancée, et George Dorset poussa un grognement sardonique.

— Si je projetais un voyage avec lui, — dit gaiement miss Corby, — je tâcherais d'emmener un ami à fond de cale!

Un vague sentiment de pique, chez miss Van Osburgh, cherchait une expression appropriée :

— Je ne vois vraiment pas pourquoi vous vous moquez de lui; moi, je le trouve très gentil! — s'écria-t-elle. — Et, en tout cas, la jeune fille qui l'épousera aura toujours de quoi vivre confortablement.

Elle parut embarrassée devant les rires redoublés qui saluèrent ses paroles, mais cela l'eût peut-être consolée de savoir combien profondément elles avaient pénétré dans l'âme d'une de ses auditrices.

« Confortable »! à cette heure, ce mot était pour Lily Bart le plus éloquent de la langue. Elle ne s'arrêtait même pas à sourire de l'héritière qui considérait une fortune colossale comme un simple abri contre le besoin : son esprit était plein de la vision de ce que cet abri aurait pu être pour elle. Les piqûres d'épingle de Mrs. Dorset ne lui étaient pas cuisantes, car sa propre ironie tranchait plus avant : personne ne pouvait

la blesser autant qu'elle faisait elle-même, car personne — pas même Judy Trenor — ne connaissait toute l'énormité de sa folie.

Elle fut tirée de ces stériles réflexions par une requête que lui murmura son hôtesse, après l'avoir prise à part, quand elles se levèrent de table.

— Lily, ma chère, si vous n'avez rien à faire de spécial, puis-je dire à Carry Fisher que vous comptez aller chercher Gus en voiture à la gare? Il doit revenir à quatre heures, et je sais qu'elle a le projet d'aller à sa rencontre. Évidemment, je suis toujours enchantée qu'on l'amuse, mais j'ai appris par hasard qu'elle l'a saigné fortement depuis qu'elle est ici, et elle semble si désireuse d'aller au-devant de lui que j'imagine qu'elle doit avoir reçu ce matin encore un lot de factures. Il me semble — conclut Mrs. Trenor avec conviction — que la majeure partie de sa pension alimentaire lui est versée par les maris des autres femmes!...

Miss Bart, en allant à la gare, eut le loisir de méditer sur les paroles de son amie et sur la façon dont elles s'appliquaient à son propre cas. Pourquoi devait-elle pâtir, elle, d'avoir, une seule fois et pour quelques heures, emprunté de l'argent à un vieux cousin, quand une femme comme Carry Fisher pouvait trouver impunément de quoi vivre, en spéculant sur le bon cœur de ses amis hommes et sur la tolérance de leurs femmes? Là comme ailleurs, c'était l'éternelle distinction entre ce qu'une femme mariée peut et ce qu'une jeune fille ne peut pas faire. Bien entendu, il était scandaleux pour une femme mariée d'emprunter de l'argent, — et Lily savait à merveille, tout ce qu'impliquait cette compromission, — mais malgré tout ce n'était que le « fruit défendu », que le monde décrie, mais qu'il pardonne, et qui, bien que passible parfois de la vengeance individuelle, ne soulève pas la désapprobation collective de la société. Nulle occasion de ce genre ne se présentait pour miss Bart. Elle pouvait, naturellement, emprunter à ses amies, — une centaine de dollars par-ci par-là, au maximum, — mais elles étaient plus disposées à donner une robe ou un bijou et regardaient Lily un peu de travers quand celle-ci insinuait sa préférence pour un chèque. Les femmes ne prêtent pas avec générosité, et, parmi celles qu'elle se trou-

vait fréquenter, les unes étaient dans le même cas qu'elle, et les autres tellement au-dessus de pareils besoins qu'elles ne parvenaient même pas à les comprendre.

Le résultat de ses méditations fut qu'elle prit le parti de rejoindre sa tante à Richfield. Elle ne pouvait rester à Bellomont sans jouer au bridge et être induite en d'autres dépenses; et, si elle poursuivait la série habituelle de ses visites d'automne, elle ne ferait que prolonger les mêmes difficultés. Elle était arrivée au point où une brusque réforme s'imposait, et la seule vie à bon marché était une vie monotone. Elle partirait, le lendemain matin, pour Richfield...

Gus Trenor lui parut surpris et médiocrement soulagé de la voir à la gare. Elle abandonna les rênes du léger véhicule qui l'avait amenée, et, tandis qu'il grimpait lourdement à côté d'elle, la repoussant dans le coin du siège, il s'écria :

— Ho! ho! Ce n'est pas souvent que vous me faites cet honneur. Il faut que vous ayez été rudement à court!...

L'après-midi était chaude : Lily, de si près, se rendit encore mieux compte qu'il était rouge et massif; des gouttes de sueur en chapelet collaient de façon peu plaisante la poussière du train sur la large étendue de joue et de cou qu'il lui montrait. Mais elle reconnut aussi, au regard de ses petits yeux ternes, que le contact de sa fraîcheur, à elle, et de sa sveltesse lui était aussi agréable que la vue d'un breuvage rafraîchissant.

Cette observation contribua à égayer sa réponse :

— Ce n'est pas souvent que le sort me favorise. Il y a trop de belles dames pour me disputer ce privilège.

— Le privilège de me ramener à la maison?... Quoiqu'il en soit je suis ravi que vous ayez gagné la course. Mais je sais parfaitement ce qui s'est passé : ma femme vous a envoyée. N'est-ce pas vrai?

Il avait ces éclairs de finesse imprévus qu'ont parfois les lourdauds, et Lily ne put s'empêcher de rire avec lui de sa perspicacité.

— Vous voyez, Judy estime que je suis la personne la moins dangereuse avec qui vous puissiez être; et elle a bien raison! — répliqua-t-elle.

— Oh! a-t-elle vraiment raison? N'est-ce pas plutôt que

....

vous ne voudriez pas gaspiller votre temps pour une vieille carcasse comme la mienne? Nous autres, hommes mariés, nous devons nous contenter de ce que nous pouvons attraper : tous les prix sont pour les malins qui ont su se garder libres... Voulez-vous me permettre d'allumer un cigare? J'ai eu une journée terrible aujourd'hui.

Il arrêta à l'ombre, dans la rue du village, et lui passa les rênes, tandis qu'il approchait une allumette de son cigare. La petite flamme colora d'un cramoisi plus vif son visage bouffi, et, sur le moment, Lily détourna les yeux avec répugnance. Dire qu'il y avait des femmes qui le trouvaient bel homme!...

Comme elle lui rendait les rênes, elle reprit avec sympathie :

— Vous avez donc eu une masse de choses ennuyeuses?

— Oui, plutôt!... vous pouvez le dire!...

Trenor, que sa femme et les amis de sa femme n'écoutaient guère, se prépara au rare plaisir d'une causerie confidentielle.

— Vous ne vous doutez pas de ce qu'un homme doit trimer pour soutenir le train des choses. (Il agita son fouet dans la direction des champs de Bellomont, qui se déployaient devant eux en opulentes ondulations.) Judy n'a aucune idée de ce qu'elle dépense... Ce n'est pas que nous n'ayons pas de quoi mener ce train-là, — dit-il, s'interrompant, — mais un homme doit ouvrir l'œil et ramasser le plus de tuyaux possible. Mon père et ma mère vivaient comme des coqs de combat sur leur revenu, et ils en mettaient une bonne partie de côté... heureusement pour moi!... mais, à l'allure dont nous allons, je ne sais pas où nous en serions si je n'attrapais pas quelque chose au vol de temps en temps... Les femmes s'imaginent toujours — je veux dire : Judy s'imagine — que je n'ai rien à faire que d'aller en ville, une fois par mois, détacher des coupons; mais la vérité, c'est que c'est un travail du diable pour maintenir la machine en mouvement... Aujourd'hui pourtant je n'ai pas à me plaindre, — continua-t-il après une pause, — car j'ai fait une bonne affaire, un très joli coup, grâce à l'ami de Stepney, Rosedale... A propos, miss Lily, je voudrais que vous tâchiez de persuader à Judy d'être au moins polie avec ce gaillard-là. Il sera bientôt assez riche pour nous acheter tous, et, si elle voulait seulement l'inviter à dîner de temps en temps, il n'y a

presque rien que je ne pourrais obtenir de lui. Ce garçon a la rage de connaître les gens qui ne veulent pas le connaître, et, quand un bonhomme est dans ces dispositions-là, il n'y a rien qu'il ne fasse pour la première femme qui le prend en main.

Lily hésita, un moment. Le début du discours de son compagnon avait fait jaillir en elle un courant d'idées intéressantes, qui se trouvait brutalement interrompu par le seul nom de M. Rosedale. Elle protesta faiblement :

— Mais vous savez bien que Jack a essayé de le mettre en circulation, et qu'il a été impossible.

— Oh! pourquoi?... parce qu'il est gras et luisant, et qu'il a des manières de boutiquier!... Eh bien, tout ce que je peux dire, c'est que les gens qui sont assez adroits pour être polis avec lui maintenant auront fait une rudement bonne spéculation. D'ici à quelques années, il sera reçu dans le monde, que nous le voulions ou non, et alors il ne donnera plus un tuyau d'un demi-million pour un dîner.

Lily abandonna en esprit l'importune personnalité de M. Rosedale pour retourner au courant de pensées que les premiers mots de Trenor avaient mis en mouvement. Ce monde immense et mystérieux de Wall Street, avec ses « tuyaux » et ses « arbitrages », ne pourrait-elle trouver là les moyens de sortir de cette mauvaise passe? Elle avait souvent entendu parler de femmes gagnant ainsi de l'argent par l'intermédiaire de leurs amis : pas plus que la majorité de son sexe, elle n'avait de notions précises sur la nature exacte de ces transactions, et ce vague même semblait en atténuer l'indélicatesse. Sans doute, elle ne pouvait s'imaginer, en aucun cas, s'abaissant jusqu'à tirer un « tuyau » de M. Rosedale; mais n'y avait-il pas à son côté un homme qui possédait cette denrée précieuse, et qui, en tant que mari de son amie la plus chère, était avec elle dans des rapports d'intimité quasi fraternelle?

Tout au fond d'elle-même, Lily savait bien que ce n'était pas en faisant appel à l'instinct fraternel qu'elle avait chance d'émouvoir Gus Trenor; mais cette façon d'expliquer la situation en déguisait en quelque sorte la crudité, et elle tenait toujours à sauvegarder scrupuleusement les apparences à ses propres yeux. Le raffinement de sa personne avait un équiva-

lent moral, et quand elle faisait une tournée d'inspection mentale il y avait certaines portes closes qu'elle n'ouvrait jamais.

Comme ils atteignaient la grille de Bellomont, elle se tourna vers Trenor en souriant :

— L'après-midi est si belle!... ne voulez-vous pas me promener encore un peu?... J'ai été plutôt un peu triste, toute la journée, et c'est si reposant de se sentir loin du monde, avec quelqu'un qui ne vous en voudra pas si l'on n'est pas très en train!

Elle était si mélancolique et si jolie en proférant cette requête, si confiante dans sa sympathie, si sûre de sa compréhension, que Trenor en vint à souhaiter que sa femme pût voir comment une autre femme le traitait, non pas une intrigante rafalée comme Mrs. Fisher, mais une jeune fille recherchée par la plupart des hommes, lesquels auraient donné beaucoup pour un tel regard.

— Un peu triste?... pourquoi diable seriez-vous triste?... Êtes-vous mécontente de votre dernier envoi de Doucet, ou bien Judy vous a-t-elle dévalisée hier soir au bridge?

Lily secoua la tête en soupirant :

— J'ai dû abandonner Doucet, et le bridge aussi : mes moyens ne me le permettent pas... En fait, mes moyens ne me permettent aucune des choses que mes amies peuvent faire, et j'ai peur que Judy ne me trouve souvent bien ennuyeuse depuis que je ne joue plus aux cartes et que je ne suis plus habillée aussi bien que les autres femmes... Et vous aussi, vous allez me trouver ennuyeuse, si je vous parle de mes tracas; mais je n'en ai fait mention que pour vous demander de m'accorder une faveur, la plus grande des faveurs...

Elle chercha son regard une fois encore, et elle sourit intérieurement, à la légère appréhension qu'elle lisait dans ses yeux.

— Mais, bien entendu... s'il s'agit de quelque chose que je peux faire...

Il s'arrêta court, et elle devina que son zèle était un peu refroidi par le souvenir des méthodes de Mrs. Fisher.

— La plus grande des faveurs! — reprit-elle doucement. — Le fait est que Judy est fâchée contre moi, et je voudrais que vous fissiez la paix entre nous.

— Fâchée contre vous?... Bah! quelle histoire!... (Son

soulagement se fit jour dans un éclat de rire.) Voyons, vous savez bien qu'elle vous est toute dévouée.

— Elle est ma meilleure amie, et c'est pourquoi je n'aime pas à la contrarier. Mais je suppose que vous êtes au courant : vous savez ce qu'elle désirait. Elle avait à cœur, pauvre chérie, de me voir épouser... épouser une grosse fortune.

Elle s'arrêta, hésitante, avec un léger embarras, et Trenor, se retournant brusquement, fixa sur elle un regard d'intelligence croissante :

— Une grosse fortune?... O mon Dieu!... vous ne voulez pas dire Gryce?... Non, vraiment, c'est lui?... Oh! n'ayez pas peur, je n'en parlerai pas; vous pouvez avoir confiance, je n'ouvrirai pas la bouche... Mais Gryce, bonté divine, Gryce!... Et Judy a réellement cru que vous pourriez vous résigner à épouser ce sinistre petit serin?... Mais vous n'avez pas pu, hein? Et alors vous lui avez signifié son congé, et voilà pourquoi il a filé, ce matin, par le premier train?

Il se pencha en arrière, se carrant encore plus sur le siège, comme s'il se dilatait dans la conscience joyeuse de sa propre perspicacité.

— Comment diable Judy a-t-elle pu croire que vous feriez une chose pareille?... Moi, je le lui aurais bien dit, que jamais vous ne pourriez vous accommoder d'une pareille poule mouillée!

Lily poussa un soupir plus profond :

— Il me semble parfois — murmura-t-elle — que les hommes comprennent les mobiles d'une femme mieux que les autres femmes.

— Certains hommes, oui, sûrement!... Moi, je l'aurais bien dit à Judy, — répéta-t-il, exultant de la supériorité implicite qu'il s'acquérait sur sa femme.

— Je pensais bien que vous comprendriez : voilà pourquoi je désirais vous parler, — répliqua miss Bart. — Je ne peux pas faire un mariage de ce genre-là; c'est impossible. Mais je ne peux pas davantage continuer à vivre comme le font toutes les femmes autour de moi. Je dépends presque entièrement de ma tante, et, bien qu'elle soit très bonne pour moi, elle ne me sert pas de pension fixe, et dernièrement j'ai perdu de l'argent au jeu, et je n'ose pas le lui dire.... J'ai payé mes dettes

de jeu, naturellement, mais il ne me reste presque rien pour mes autres dépenses, et, si je continue ma vie actuelle, je me trouverai bientôt dans de terribles difficultés.... J'ai un tout petit revenu personnel, mais je crains qu'il ne soit pas bien placé, car il semble rapporter moins chaque année, et je suis tellement ignorante en matière d'argent que je ne sais pas si l'homme d'affaires de ma tante, qui s'en occupe, est de bon conseil.

Elle s'arrêta, un instant, et reprit d'un ton plus détaché :

— Je n'avais pas l'intention de vous ennuyer de tout cela, mais j'ai besoin de votre assistance pour faire comprendre à Judy que je ne peux pas, dans ce moment-ci, continuer à vivre comme il faut vivre au milieu de vous tous. Je m'en vais demain rejoindre ma tante à Richfield, et j'y passerai le reste de l'automne; je renverrai ma femme de chambre et j'apprendrai à raccommoder mes nippes moi-même.

A ce tableau de la beauté en détresse, dont le pathétique était rehaussé par la légèreté de la touche, un murmure de commisération indignée échappa à Trenor. Vingt-quatre heures plus tôt, si sa femme l'avait consulté sur l'avenir de miss Bart, il aurait répondu que, pour une jeune fille sans le sou et avec des goûts extravagants, le mieux était d'épouser le premier homme riche qu'elle pourrait attraper; mais, avec l'objet de la discussion à ses côtés, s'adressant à sa sympathie, lui donnant à sentir qu'il la comprenait mieux que ses amies les plus chères, et confirmant cette assurance par le muet appel de son exquise proximité, il était prêt à jurer qu'un tel mariage était un sacrilège, et que son propre honneur était engagé à faire tout ce qui dépendait de lui pour la protéger contre les conséquences de son désintéressement. Cet instinct était renforcé par la considération que, si elle avait épousé Gryce, elle aurait été entourée de louanges et d'approbations, tandis qu'ayant refusé de se sacrifier aux convenances de son intérêt, elle était seule à supporter tout le coût de la résistance. Que diable, s'il arrivait à tirer d'embarras une sangsue de profession comme Carry Fisher, simple habitude mentale correspondant aux titillations physiques de la cigarette ou du *cocktail*, il pouvait sûrement en faire autant pour une jeune fille qui en appelait à ses meilleurs sentiments et qui lui confiait ses chagrins avec toute la simplicité d'un enfant....

. . . .

Trenor et miss Bart prolongèrent leur promenade bien après le coucher du soleil; et, avant le retour, il avait essayé, avec quelque apparence de succès, de lui démontrer que, si elle voulait seulement se fier à lui, il pourrait lui gagner une jolie somme d'argent sans compromettre son modeste capital. Elle était trop sincèrement ignorante des manipulations de la Bourse pour comprendre ses explications techniques, ou peut-être même pour s'apercevoir qu'il glissait rapidement sur certains points : la brume qui enveloppait la transaction servit de voile à son embarras et, à travers la buée environnante, ses espérances se dilatèrent comme des lampes dans le brouillard. Elle retint seulement que ses modiques revenus se multiplieraient mystérieusement, sans risques pour elle-même, et l'assurance que ce miracle se produirait sous peu, sans fastidieux intervalle d'incertitude et de réaction, triompha de ses derniers scrupules.

De nouveau elle sentit l'allégement de son fardeau, et, en même temps, la mise en liberté d'activités réprimées. Une fois les soucis immédiats conjurés, il était aisé de prendre la résolution de ne jamais se retrouver dans de pareils embarras, et, dès lors que la nécessité de l'économie et du renoncement quittait le premier plan de sa conscience, elle était prête à faire face aux autres exigences que la vie pourrait lui imposer. Celle, par exemple, qui se présenta aussitôt, de laisser Trenor, sur le siège de la voiture, se pencher un peu, se rapprocher encore d'elle et poser une main protectrice sur la sienne, ne lui coûta qu'un frisson momentané de répugnance. Il entrait dans son jeu de lui faire sentir que son appel avait été une impulsion toute spontanée, causée par la sympathie qu'elle avait pour lui; et la sensation retrouvée de son pouvoir sur les hommes, tout en consolant son amour-propre blessé, contribuait aussi à obscurcir le sentiment des droits auxquels l'attitude de Trenor faisait allusion. C'était un homme lourd et grossier, qui, sous son air d'autorité, n'était qu'un simple comparse dans le spectacle luxueux que payait son argent : sûrement, pour une fille adroite, ce serait chose facile que de le tenir par la vanité, et de laisser ainsi toutes les obligations de son côté, à lui.

VIII

Le premier chèque de mille dollars que Lily reçut avec un griffonnage barbouillé de Gus Trenor raffermit sa confiance en elle-même exactement dans la mesure où il effaçait ses dettes.

La transaction s'était justifiée par ses résultats : Lily voyait maintenant combien il eût été absurde de négliger, par des scrupules de pur instinct, ce moyen facile d'apaiser ses créanciers. Lily se sentait réellement vertueuse tandis qu'elle distribuait cette somme en acomptes à ses fournisseurs, et le fait qu'une nouvelle commande accompagnait chaque paiement ne diminuait pas la conscience qu'elle avait de son désintéressement. Combien de femmes, à sa place, auraient commandé sans rien payer!

Toute inquiétude avait disparu devant cette constatation qu'il fallait peu de chose pour maintenir Trenor en bonne humeur. Écouter ses histoires, recevoir ses confidences et rire de ses facéties, voilà pour le moment tout ce qu'on semblait exiger d'elle, et son hôtesse regardait ces attentions d'un œil si satisfait que cela leur enlevait toute espèce d'ambiguïté. Évidemment, Mrs. Trenor considérait que l'intimité croissante de Lily avec son mari n'était qu'une manière indirecte de reconnaître sa bonté, à elle.

— Je suis si contente que Gus et vous soyez devenus si grands amis! — disait-elle sur un ton d'approbation. — C'est trop gentil à vous d'être si aimable avec lui, et de bien vouloir supporter ses ennuyeuses histoires. Je les connais : il m'a fallu les entendre toutes, quand nous étions fiancés; je suis sûre que ce sont les mêmes qu'il raconte encore aujourd'hui... Et me voilà dispensée de toujours inviter Carry Fisher pour le distraire!... C'est un vrai vautour que cette femme, vous savez; et elle n'a pas le moindre sens moral. Elle oblige Gus, sans cesse, à faire des spéculations pour elle, et je suis convaincue qu'elle ne paye jamais quand elle perd.

Miss Bart avait le droit de frissonner en entendant ces choses, sans avoir l'embarras de se les appliquer à elle-même. A coup sûr, sa position était toute différente. Il ne pouvait pas

être question pour elle de ne pas payer en cas de perte, puisque Trenor lui avait affirmé qu'elle était certaine de ne pas perdre. En lui envoyant le chèque, il lui avait expliqué qu'il avait gagné pour elle cinq mille dollars grâce au « tuyau » de Rosedale, et qu'il en avait remis quatre mille dans la même affaire, parce qu'on prévoyait de nouveau une « forte hausse » : elle en conclut donc que c'était maintenant avec son argent, à elle, qu'il spéculait, et que par conséquent elle ne lui devait rien de plus que la reconnaissance qu'on attache à un menu service de ce genre. Elle supposait vaguement que, pour se procurer la somme primitive, il avait emprunté sur ses titres; mais c'était là un point où sa curiosité ne s'attardait pas. Elle se concentrait, pour le moment, sur la date probable de la prochaine « forte hausse... »

La nouvelle de cet événement lui parvint quelques semaines plus tard, à l'occasion du mariage de Jack Stepney avec miss Van Osburgh. On avait demandé à miss Bart, cousine du fiancé, d'être demoiselle d'honneur; mais elle avait décliné cette offre sous le prétexte que, comme elle était beaucoup plus grande que les autres jeunes filles du groupe, sa présence en détruirait la symétrie. La véritable raison, c'était qu'elle avait joué ce rôle trop souvent : elle entendait bien ne plus figurer dans cette sorte de cérémonie que comme personnage principal. Elle n'ignorait pas les plaisanteries faites aux dépens des jeunes personnes trop longtemps exposées aux regards du public, et elle s'était juré d'éviter ces prétentions à la trop grande jeunesse qui pourraient induire les gens à la croire plus âgée qu'elle n'était réellement.

Le mariage Van Osburgh fut célébré dans l'église du village proche de la propriété paternelle, sur l'Hudson. Ce fut le « mariage à la campagne, sans cérémonie », où les invités sont amenés par trains spéciaux et d'où les hordes des non-invités sont écartées par l'intervention de la police. Tandis que ces rites champêtres étaient célébrés dans une église bondée de gens élégants et festonnée d'orchidées, les représentants de la presse se frayaient un chemin, le carnet à la main, à travers le labyrinthe des cadeaux, et l'agent d'un syndicat cinématographique dressait son appareil à la porte du lieu saint. C'était

le genre de scène où Lily s'était souvent imaginée elle-même jouant le premier rôle, et le fait qu'elle n'était une fois de plus qu'une spectatrice sans importance, et non la figure mystiquement voilée qui centralisait l'attention, fortifia sa résolution d'assumer cet emploi avant la fin de l'année. Elle avait beau être délivrée de ses tracas immédiats, elle n'était pas aveugle, elle savait qu'ils pouvaient revenir : ce répit ne faisait que lui donner assez de ressort pour triompher encore de ses doutes, et pour reprendre confiance dans sa beauté, dans son pouvoir, dans l'ensemble des capacités qui l'appelait à une destinée brillante. Comment une personne consciente de pareilles aptitudes à maîtriser la vie et à en jouir, serait-elle condamnée à un perpétuel insuccès? Ses erreurs semblaient facilement réparables, à la lumière de son assurance retrouvée.

La découverte, dans un banc voisin, du profil sérieux de M. Percy Gryce et de sa barbe soignée donnait encore plus d'à-propos à ces réflexions. Il y avait quelque chose de presque nuptial dans son aspect : son large gardénia blanc avait un air de symbole qui parut de bon augure à Lily. Après tout, vu dans une pareille assemblée, il n'était pas trop ridicule : un critique bienveillant aurait pu qualifier sa lourdeur de gravité, et il était à son avantage en cette attitude passive et distraite qui fait ressortir les bizarreries des gens agités. Elle se figurait qu'il était de ceux dont les idées sentimentales sont éveillées par l'imagerie conventionnelle d'un mariage, et elle se vit déjà, dans les serres discrètes de la maison Van Osburgh, jouant avec art sur une sensibilité ainsi préparée pour son toucher. D'ailleurs, quand elle regardait les femmes autour d'elle, et qu'elle se rappelait l'image que son miroir lui avait laissée, il ne semblait pas qu'il y eût besoin d'une habileté bien grande pour réparer sa « gaffe » et ramener M. Gryce à ses pieds.

La vue de la tête brune de Selden dans un banc presque en face d'elle dérangea pour un moment l'équilibre de sa sérénité. Leurs yeux se croisèrent et le sang lui monta aux joues; mais bientôt ce fut un mouvement contraire, et comme une vague de résistance et de retraite. Elle ne désirait pas le revoir : non qu'elle redoutât son influence, mais sa présence avait toujours pour résultat de déprécier ses aspirations, de déplacer l'axe de

son univers. De plus, il était le rappel vivant de la plus grande faute de sa carrière, et le fait qu'il en était la cause n'adoucissait pas les sentiments de Lily à son égard. Elle pouvait encore imaginer un mode idéal d'existence, où pardessus tout le reste qui s'y trouvait accumulé, l'intimité avec Selden serait le dernier mot du luxe; mais, dans le monde tel qu'il était, un semblable privilège coûterait probablement plus qu'il ne valait....

— Lily, ma chère, je ne vous ai jamais vue aussi jolie! On dirait qu'il vient de vous arriver quelque chose de délicieux!

La jeune fille qui formulait ainsi son admiration pour sa brillante amie ne suggérait pas, dans sa propre personne, la possibilité d'aventures aussi heureuses. Miss Gertrude Farish était le véritable type de la médiocrité sans effet. Sans doute il y avait dans le regard ouvert et franc, dans la fraîcheur du sourire, des qualités compensatrices, mais c'étaient des qualités que seul l'observateur sympathique pouvait apercevoir avant de remarquer que ses yeux étaient d'un gris ordinaire et que ses lèvres n'avaient pas de courbes obsédantes. L'opinion de Lily sur elle oscillait entre la pitié pour sa destinée restreinte et l'impatience pour la façon joyeuse dont elle l'acceptait. Aux yeux de miss Bart, comme aux yeux de sa mère, se résigner à la médiocrité était un signe évident de bêtise; et il y avait des moments où, consciente du don qu'elle possédait de paraître et d'être exactement ce que réclamait l'occasion, elle avait presque le sentiment que c'était par choix que d'autres jeunes filles étaient laides et inférieures. Certainement personne n'était obligé de confesser la résignation à son sort au point où la confessaient, par sa couleur destinée à « faire de l'usage », la robe de Gerty Farish, et l'air abattu de son chapeau : il est presque aussi sot de laisser deviner par vos vêtements que vous vous savez laide que de proclamer par eux que vous vous croyez belle.

Sans doute, comme la destinée de Gerty était d'être pauvre et médiocre, elle agissait sagement en s'occupant de philanthropie et de concerts symphoniques; mais il y avait quelque chose d'irritant dans sa présomption que l'existence n'offrait pas de plaisirs plus élevés, et que la vie resserrée dans un petit appartement pouvait être aussi intéressante, aussi passionnante

qu'ici; dans toutes les splendeurs de la maison Van Osburgh. Aujourd'hui toutefois, le gazouillement de ses enthousiasmes n'agaçait pas Lily : Gerty semblait seulement mettre en relief tout ce que Lily avait d'exceptionnel et donner plus d'ampleur à son plan d'existence.

— Allons jeter un coup d'œil sur les cadeaux, avant que tout le monde quitte la salle à manger! — proposa miss Farish, en glissant son bras sous celui de son amie.

C'était un des traits de son caractère que de prendre un intérêt tout sentimental et dépourvu d'envie à tous les détails d'un mariage : elle était de ces personnes qui ont toujours leur mouchoir à la main durant l'office, et qui s'en vont serrant un morceau du gâteau de mariage soigneusement empaqueté.

— On a bien fait les choses, n'est-ce pas? — poursuivit-elle, comme elles entraient dans le salon éloigné où s'étalait le butin nuptial de miss Van Osburgh. — J'ai toujours dit que personne ne fait mieux les choses que ma cousine Grace! Avez-vous jamais goûté rien de plus exquis que cette mousse de langouste avec la sauce au champagne?... J'étais décidée depuis des semaines à ne pas manquer ce mariage, et voyez comme cela s'est arrangé! Quand Lawrence Selden a su que je venais, il a insisté pour venir me prendre lui-même et me conduire en voiture à la gare, et, ce soir, au retour, je dois dîner avec lui chez Sherry. Je suis aussi agitée que si je me mariais moi-même.

Lily sourit : elle savait que Selden avait toujours été plein d'attentions pour sa pauvre cousine, et elle s'était quelquefois demandé pourquoi il gaspillait tant de temps d'une façon si peu rémunératrice; mais aujourd'hui cette idée lui causait un vague plaisir.

— Le voyez-vous souvent? — demanda-t-elle.

— Oui; il a la bonté de venir me faire une petite visite le dimanche. Nous allons quelquefois au théâtre ensemble ; mais, dans ces derniers temps, je ne l'ai guère vu. Il n'a pas l'air bien, il semble nerveux et troublé.... Le cher garçon! Je voudrais tant lui voir épouser quelque gentille jeune fille!... Je le lui ai dit aujourd'hui, mais il m'a répondu qu'il ne tenait pas aux vraiment gentilles et que les autres ne tenaient pas à

lui.... Mais il plaisantait, bien entendu!... Il ne pourrait pas épouser une jeune fille qui ne fût pas tout à fait comme il faut... Oh! ma chère, avez-vous jamais vu d'aussi belles perles?

Elles s'étaient arrêtées devant la table où les bijoux de la mariée étaient exposés, et le cœur de Lily palpita d'envie à la vue de la lumière qui se réfractait à leur surface, la lueur laiteuse de perles parfaitement appariées, feu des rubis rehaussé par le velours sur lequel ils se détachaient, intenses rayons bleus des saphirs dont la clarté était avivée par les diamants qui les sertissaient : toutes ces nuances précieuses gagnaient en éclat et en profondeur par l'art infiniment varié des montures. L'ardeur des pierres réchauffait les veines de Lily comme un vin généreux. Plus complètement qu'aucune autre manifestation de la richesse, elles symbolisaient la vie vers laquelle elle aspirait le plus, la vie d'isolement dédaigneux et raffiné où chaque détail aurait le fini d'un joyau, et dont l'ensemble serait l'harmonieuse monture de sa beauté rare, merveilleux joyau elle-même.

— Oh! Lily, regardez donc cette pendeloque en diamant... elle est grande comme une assiette! Qui peut bien l'avoir donnée? (Miss Farish pencha sa myopie sur la carte posée auprès de la pendeloque.) « Monsieur Simon Rosedale... » Quoi! cet affreux bonhomme? C'est vrai... je me rappelle, c'est un ami de Jack, et je suppose que ma cousine Grace a été forcée de l'inviter aujourd'hui; mais cela doit lui être plutôt désagréable d'avoir à permettre que Gwen accepte un pareil présent de ce monsieur.

Lily sourit : elle avait des doutes sur la répugnance de Mrs. Van Osburgh, mais elle savait que c'était l'habitude de miss Farish d'attribuer ses propres délicatesses de sentiment aux personnes qui devaient en être le moins encombrées.

— Bah! si Gwen ne se soucie pas qu'on le lui voie porter, elle pourra toujours le changer pour autre chose, — remarqua-t-elle.

— Ah! voici quelque chose de bien plus joli! — continua miss Farish. — Regardez, je vous en prie, ce ravissant saphir blanc... Je suis sûre que la personne qui l'a choisi a dû se donner beaucoup de mal. Qui est-ce?... Percy Gryce? Oh! alors, cela ne m'étonne pas! (Elle eut un sourire significatif en replaçant la

carte.) Naturellement, vous avez entendu dire qu'il est tout à fait sous le charme d'Evie Van Osburgh? Ma cousine Grace est enchantée : c'est un vrai roman! Il l'a rencontrée pour la première fois chez les George Dorset, il y a seulement six semaines, et c'est le meilleur mariage que pouvait faire cette chère Evie. Oh! je ne veux pas dire à cause de l'argent, — elle en a bien assez par elle-même, — mais c'est une fille tranquille, casanière, et il paraît qu'il a exactement les mêmes goûts : ils sont tout à fait assortis.

Lily regardait distraitement le saphir blanc sur sa couche de velours. Evie Van Osburgh et Percy Gryce? Les deux noms résonnaient avec un bruit moqueur dans son cerveau. Evie Van Osburgh? La plus jeune, la plus boulotte, la plus sotte des quatre filles, sottes et boulottes, que Mrs. Van Osburgh, avec une incomparable astuce, avait casées une à une dans les plus enviables niches!... Ah! heureuses les jeunes filles qui grandissent sous l'aile d'une mère aimante, — une mère qui sait combiner les occasions sans concéder de faveurs, qui sait profiter de la proximité sans permettre que l'habitude endorme le désir!... La jeune fille la plus maligne peut se tromper quand ses propres intérêts sont en jeu; à un moment, elle avancera trop; à un autre, elle reculera trop : il faut la vigilance et la prévoyance infaillibles d'une mère pour déposer ses filles saines et sauves dans les bras de la richesse et des convenances.

La gaieté passagère de Lily sombra sous le sentiment renouvelé de l'échec. La vie était vraiment trop stupide, trop « gaffeuse »! Pourquoi les millions de Percy Gryce allaient-ils se joindre à une autre grande fortune, pourquoi cette jeune fille maladroite devait-elle être mise en possession de pouvoirs dont elle ne saurait jamais se servir?

Lily fut tirée de ses méditations par une main qui lui touchait familièrement le bras : elle se retourna et vit à son côté Gus Trenor. Elle eut un frisson de dépit : de quel droit la touchait-il?... Heureusement, Gerty Farish s'était dirigée vers la table voisine et ils étaient seuls tous les deux.

Trenor, plus gros que jamais dans son étroite redingote, et coloré plus qu'il n'aurait fallu par les libations nuptiales, fixait les yeux sur elle avec une approbation qu'il ne cherchait guère à déguiser.

— Pardieu, Lily, vous êtes vraiment étourdissante!

Il avait pris peu à peu l'habitude de l'appeler par son petit nom, et elle n'avait jamais pu trouver le joint pour l'en corriger. D'ailleurs, dans son clan, tous, hommes et femmes, s'appelaient par leur petit nom; ce n'était que sur les lèvres de Trenor que cette appellation famillière avait pour elle une signification déplaisante.

— Eh bien! — continua-t-il, toujours jovial et sans percevoir aucunement la contrariété de Lily. — Êtes-vous décidée?... lequel de ces petits bijoux allez-vous vous commander demain chez Tiffany?... J'ai un chèque pour vous dans ma poche qui pourra vous mener assez loin!

Lily lui lança un coup d'œil inquiet : il parlait plus haut que d'habitude, et le salon commençait à se remplir. Mais elle s'assura du regard qu'ils étaient encore hors de portée des oreilles, et l'appréhension fit place au plaisir.

— Un autre dividende? — demanda-t-elle, en souriant et en se rapprochant de lui dans le désir de n'être pas entendue.

— Pas tout à fait : j'ai vendu à la hausse, et je vous ai gagné quatre mille dollars... Pas trop mal pour un début, hein?... Je suppose que vous allez commencer à vous croire un spéculateur assez habile... Et peut-être penserez-vous aussi que le pauvre vieux Gus n'est pas l'espèce d'âne que certaines gens prétendent.

— Je pense que vous êtes le meilleur des amis; mais je ne puis vous remercier maintenant comme il faudrait.

Elle plongea ses yeux dans ceux de Trenor, et son regard suppléa la poignée de main qu'il aurait réclamée s'ils avaient été seuls, — et comme Lily était contente qu'ils ne le fussent pas! — La nouvelle la pénétrait d'une ardeur comparable à celle qui suit la cessation soudaine d'une douleur physique. Le monde n'était pas si stupide ni si « gaffeur », après tout : de temps en temps, la chance visitait même les plus malchanceux. A cette pensée, elle sentit ses esprits renaître : c'était un des traits de son caractère qu'un petit bonheur, si mince qu'il fût, donnait l'essor à toutes ses espérances. Elle réfléchit aussitôt que Percy Gryce n'était pas irrévocablement perdu; elle sourit en songeant combien ce serait amusant de le reprendre à Evie Van Osburgh. Si elle, Lily, voulait s'en donner la peine,

comment une pauvre niaise comme Evie pourrait-elle soutenir la lutte?... Elle regarda autour d'elle, espérant apercevoir Gryce; mais ses yeux ne rencontrèrent que la personne luisante de M. Rosedale, qui se glissait à travers la foule avec un air moitié obséquieux, moitié intrus : on aurait dit qu'au moment où sa présence serait remarquée, elle s'enflerait jusqu'à occuper toute la pièce.

Ne désirant pas être la cause de ce miraculeux développement, Lily reporta vivement les yeux sur Trenor, à qui l'expression de sa gratitude ne semblait pas avoir procuré la complète satisfaction qu'elle avait prétendu lui octroyer.

— Au diable les remerciements!... je n'ai pas besoin de remerciements... mais je voudrais bien avoir le moyen de vous dire deux mots de temps en temps! — grommela-t-il. — Je croyais que vous deviez passer tout l'automne avec nous, et je vous ai à peine entrevue, le mois dernier. Pourquoi ne reviendriez-vous pas à Bellomont ce soir? Nous sommes tout seuls, et Judy est d'une humeur massacrante. Venez donc remonter un peu un vieux camarade. Si vous dites oui, je vous ramènerai en auto et vous pourrez téléphoner à votre femme de chambre d'apporter vos bagages par le prochain train.

Lily secoua la tête avec un charmant air de regret :

— Je le voudrais... mais c'est tout à fait impossible. Ma tante est rentrée en ville, et il faut que je passe ces premiers jours auprès d'elle.

— Ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis que nous sommes copains, je vous vois beaucoup moins que du temps où vous étiez l'amie de Judy! — poursuivit-il, sans avoir conscience de sa perspicacité.

— Où j'étais l'amie de Judy?... Ne suis-je plus son amie?... Vraiment vous dites les choses les plus absurdes!... Si j'étais toujours à Bellomont, vous vous fatigueriez de moi bien plus vite que Judy... Mais venez me voir chez ma tante, la première fois que vous passerez l'après-midi en ville : nous causerons tous les deux bien gentiment, bien tranquillement, et vous me direz comment je dois placer ma petite fortune.

C'était parfaitement vrai que, durant les trois ou quatre dernières semaines, elle était demeurée absente de Bellomont sous le prétexte d'autres visites à la campagne; mais elle com-

mençait à sentir que l'addition dont elle avait cherché à éviter ainsi le paiement avait produit des intérêts dans l'intervalle.

La perspective de la causerie bien gentille et bien tranquille ne paraissait pas à Trenor aussi satisfaisante qu'elle l'avait espéré. Ses sourcils continuèrent à se froncer, tandis qu'il disait :

— Oh! je ne vois pas que je puisse vous promettre un nouveau « tuyau » tous les jours. Mais il y a une chose que vous pourriez faire pour moi : c'est d'être tout au moins polie avec Rosedale. Judy a promis de l'inviter à dîner quand nous serions de retour en ville, mais je ne peux pas la décider à l'avoir à Bellomont, et, si vous me permettiez de vous l'amener maintenant, ça changerait bien des choses. Je ne crois pas que deux femmes lui aient adressé la parole, cette après-midi, et je vous assure que cela rapporte d'être convenable avec ce garçon-là.

Miss Bart eut un mouvement d'impatience, mais retint les paroles qui semblaient devoir l'accompagner. Après tout, c'était un moyen facile et inattendu d'acquitter sa dette; et n'avait-elle pas des raisons personnelles pour désirer se montrer polie avec M. Rosedale?

— Oh! certainement, amenez-le-moi, — dit-elle en souriant; — peut-être obtiendrai-je de lui un « tuyau » pour mon propre compte!

Trenor s'arrêta brusquement et ses yeux se fixèrent sur ceux de Lily avec un regard qui la fit rougir.

— Dites donc, vous savez, n'oubliez pas que c'est le roi des mufles!

Avec un léger rire, elle se tourna vers la porte-fenêtre ouverte auprès d'eux.

La foule avait augmenté dans le salon, et miss Bart éprouva le désir d'un peu d'espace et de fraîcheur. Elle pensa les trouver sur la terrasse, où il n'y avait plus que quelques hommes, attardés avec cigarettes et liqueurs, tandis que des couples épars flânaient à travers la pelouse, vers les plates-bandes diaprées de fleurs automnales.

Au moment où elle sortait, un homme vint vers elle, se détachant du cercle des fumeurs, et elle se trouva face à face avec Selden. Le battement de pouls précipité que son voisinage lui causait toujours s'aggrava d'un léger sentiment de con-

trainte. Ils ne s'étaient pas revus depuis leur promenade du dimanche après-midi, à Bellomont; et cet épisode était encore si vivant en elle qu'elle pouvait à peine admettre qu'il lui fût moins présent. Mais l'abord de Selden n'exprima rien de plus que la satisfaction que toute jolie femme s'attend à voir briller dans les yeux d'un homme; et cette constatation, bien que désagréable pour sa vanité, était rassurante pour ses nerfs. Entre le soulagement d'avoir échappé à Trenor et la vague appréhension de se rencontrer avec Rosedale, c'était un plaisir que de se reposer un moment sur le sentiment de mutuelle et parfaite intelligence que les manières de Lawrence Selden lui donnaient toujours.

— Ça, c'est de la chance! — dit-il en souriant. — Je me demandais s'il y aurait moyen de vous dire un mot avant que le train spécial nous enlève... Je suis venu avec Gerty Farish, et je lui ai promis de ne pas lui laisser manquer le train, mais je suis sûr qu'elle est encore absorbée dans la contemplation des cadeaux : elle y puise des consolations sentimentales. Elle paraît en considérer le nombre et la valeur comme une preuve de l'affection désintéressée des parties contractantes.

Il n'y avait pas le moindre embarras dans sa voix; et, tandis qu'il parlait, s'appuyant au montant de la porte-fenêtre et posant les yeux sur elle avec l'air de goûter sa grâce en toute franchise, elle eut un petit frisson de regret à voir qu'il était retourné, sans effort, au point où ils en étaient avant leur dernier entretien. Sa vanité fut piquée, à la vue de cet immuable sourire. Elle aspirait à être pour lui quelque chose de plus qu'un morceau de beauté vivante, une distraction passagère de son œil et de son cerveau; et cette aspiration se fit jour dans sa réponse :

— Ah! — dit-elle, — j'envie à Gerty ce pouvoir qu'elle a de revêtir de romanesque tous nos vilains et prosaïques arrangements! Je ne suis jamais parvenue à reconquérir ma propre estime depuis le jour où vous m'avez montré la pauvreté et l'insignifiance de mes ambitions.

A peine eut-elle prononcé ces paroles qu'elle en vit clairement toute la maladresse. Il semblait que ce fût son destin de toujours apparaître à son désavantage devant Selden.

— Je croyais, au contraire, — répliqua-t-il légèrement, —

avoir servi à vous prouver que rien n'était plus important pour vous que ces ambitions-là.

C'était comme si le vif courant de son être avait été subitement arrêté par un obstacle qui la refoulait sur elle-même. Elle le regarda avec découragement, — tel un enfant blessé ou effrayé : — son « moi » réel, que Selden avait la faculté de faire surgir des profondeurs, était si peu accoutumé à marcher seul!

Cet appel désespéré toucha en lui, comme toujours, une fibre secrète. Peu lui eût importé de découvrir que sa présence augmentait l'éclat de la jeune fille; mais ce coup d'œil jeté sur un état d'âme crépusculaire où lui seul avait accès semblait l'isoler, une fois de plus, dans un monde à part avec elle.

— Au moins, vous ne pouvez pas penser de moi plus de mal que vous n'en dites! — s'écria-t-elle avec un rire tremblant.

Mais, avant qu'il pût répondre, le flux de mutuelle intelligence fut brusquement interrompu entre eux par la réapparition de Gus Trenor qui s'avançait suivi de M. Rosedale.

— Le diable m'emporte, Lily, je croyais que vous m'aviez planté là : Rosedale et moi, nous vous avons cherchée partout.

Sa voix avait un accent de familiarité conjugale : miss Bart crut discerner dans un clignement d'yeux de Rosedale la constatation de ce fait, et cette idée changea l'antipathie qu'elle avait pour lui en une véritable aversion.

Elle répondit à son salut profond par un léger signe de tête, d'autant plus dédaigneux qu'elle sentait Selden surpris de la voir compter Rosedale parmi ses connaissances. Trenor s'était éloigné, et son compagnon restait debout devant miss Bart, alerte et dans l'attente, ses lèvres entr'ouvertes pour sourire de n'importe ce qu'elle dirait : — son dos même avait conscience du privilège d'être vu avec elle.

C'était le moment où il fallait montrer du tact, glisser sur les points dangereux; mais Selden était toujours appuyé contre la porte-fenêtre, observant la scène avec détachement : sous l'influence de son observation, Lily se sentait impuissante à exercer ses artifices coutumiers. La peur que Selden ne pût soupçonner qu'elle avait une raison pour ménager un homme comme Rosedale arrêtait sur sa bouche les phrases banales de politesse. Rosedale était toujours debout devant elle, dans

une attitude expectative, et elle continuait à fixer les yeux, sans rien dire, juste au niveau de son crâne poli. Le regard paracheva ce que le silence impliquait.

Rosedale rougit lentement, se dandina, caressa la grosse perle noire de sa cravate et tortilla nerveusement sa moustache ; puis, toisant miss Bart, il recula, et avec un regard oblique vers Selden :

— Sur mon âme, — dit-il, — je n'ai jamais vu une toilette plus éblouissante. Est-ce la dernière création de la couturière que vous allez voir au *Benedick*? En ce cas, je m'étonne que toutes les femmes n'y aillent pas aussi!

Ces paroles se projetèrent nettement contre le silence de Lily, et elle vit dans un éclair que c'était sa faute si elles avaient tant d'accent. Dans une conversation ordinaire elles auraient pu passer inaperçues; mais après ce silence prolongé elles prenaient une signification spéciale. Elle sentit, sans regarder, que Selden avait aussitôt saisi la chose, et qu'il ne pouvait pas ne pas établir un rapport entre cette allusion et la visite qu'elle lui avait faite. Cette certitude accrut son irritation contre Rosedale, mais elle comprit aussi que c'était le moment où jamais de se le rendre favorable, quelque odieux que ce pût être de le faire en présence de Selden.

— Comment savez-vous que les autres femmes ne vont pas chez ma couturière? — répondit-elle. — Vous voyez que je ne crains pas de donner son adresse à mes amis!

Son regard et son intonation rangeaient si évidemment Rosedale dans ce cercle privilégié que les petits yeux du personnage se plissèrent de gratitude, et qu'un sourire de connaisseur releva sa moustache.

— Par dieu, vous n'avez rien à craindre! — déclara-t-il. — Vous pourriez leur donner tout le trousseau, et vous gagneriez au petit galop!

— Ah! c'est gentil ce que vous dites là... Et vous seriez encore plus gentil, si vous vouliez bien m'emmener dans un coin tranquille et m'apporter un verre de limonade ou de quelque autre boisson inoffensive avant que nous nous précipitions tous au train...

Cela dit, elle se retourna, le laissant se pavaner à ses côtés à travers les groupes qui se formaient sur la terrasse,

tandis que tous ses nerfs tressaillaient à l'idée de ce que Selden avait dû penser de la scène. Mais, sous la colère qu'elle éprouvait contre la perversité des choses, sous la surface légère de sa conversation avec Rosedale, une troisième préoccupation persistait : elle ne voulait pas s'en aller sans avoir essayé de découvrir la vérité au sujet de Percy Gryce. Des circonstances fortuites, ou peut-être la propre volonté de Percy les avaient tenus à l'écart l'un de l'autre depuis son brusque départ de Bellomont; mais miss Bart était experte à profiter de l'imprévu, et les désagréables incidents de ces dernières minutes — la révélation à Selden de cette partie de son existence, justement, qu'elle désirait le plus qu'il ignorât — augmentaient son désir de trouver un abri, de se libérer d'éventualités aussi humiliantes. Toute situation un peu définie serait préférable à ce perpétuel assaut des multiples hasards, qui la maintenait dans une posture d'inconfortable qui-vive devant toutes les possibilités de la vie...

A l'intérieur de la maison, il y avait une sensation générale de départ dans l'air, comme d'un auditoire qui se prépare à sortir après que les principaux acteurs ont quitté la scène; mais parmi les groupes encore présents Lily ne put découvrir ni Gryce ni la plus jeune miss Van Osburgh. Il lui sembla de mauvais augure que tous deux fussent absents; et elle ravit M. Rosedale en lui proposant de faire un tour jusqu'aux serres, à l'extrémité la plus éloignée de la maison. Il y avait encore juste assez de monde dans la longue enfilade des appartements pour que leur traversée fût remarquée, et Lily avait le sentiment d'être suivie par des regards d'amusement et d'interrogation, qui ricochaient sur son indifférence comme sur le contentement de son acolyte.

Cela lui était bien égal, à ce moment-là, d'être vue en compagnie de Rosedale : toutes ses pensées étaient concentrées sur l'objet de ses recherches. Mais cet objet ne se trouvait nulle part dans les serres, et Lily, oppressée par la soudaine conviction d'un échec, rêvait au moyen de se débarrasser de son compagnon désormais inutile, lorsqu'ils rencontrèrent Mrs. Van Osburgh, rouge et épuisée, mais rayonnant de la conscience du devoir accompli.

Elle les regarda, un instant, avec l'œil bienveillant mais vide

de l'hôtesse épuisée à qui ses hôtes apparaissent simplement comme des points tournoyants dans un caléidoscope de fatigue. Puis son attention se fixa tout à coup, et elle s'empara de miss Bart avec un geste confidentiel :

— Ma chère Lily, je n'ai pas eu le temps de vous dire un mot; et je suppose que vous êtes maintenant tout près de partir. Avez-vous vu Evie? Elle vous a cherchée partout : elle voulait vous confier son petit secret; mais vous l'avez sans doute déjà deviné. Les fiançailles ne seront officielles que la semaine prochaine... mais vous êtes si liée avec M. Gryce que tous deux désiraient que vous fussiez la première avertie de leur bonheur.

EDITH WHARTON

(A suivre.)

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

L'ODEUR DE SAINTETÉ

Mourir en odeur de sainteté, c'est, dans le langage courant, mourir en état de grâce; vivre en odeur de sainteté, c'est être assez pieux pour être regardé comme un saint; depuis plusieurs siècles, ces formules n'ont plus qu'un sens figuré et la plupart des écrivains qui les emploient aujourd'hui ne leur en connaissent pas d'autre. Mais les historiens des mystiques ont toujours protesté contre cet usage de leur langue; l'odeur de sainteté est pour eux un fait réel; quand ils racontent qu'un saint en a été gratifié, ils veulent dire que, durant sa vie ou après sa mort, son corps a exhalé des odeurs agréables, et ils citent des cas nombreux où le prodige a paru manifeste. Ce sont des cas de ce genre que je voudrais exposer.



Christine de Stommeln, dont Renan a écrit la touchante histoire[1], est citée dans tous les ouvrages mystiques parmi les saintes qui ont exhalé, à un certain moment de leur vie, une suave odeur.

Elle sortait à peine d'une terrible scène de possession, au cours de laquelle Satan l'avait salie de bien des manières, lorsque, d'après le récit d'un témoin, Pierre de Dacie, elle fut

1. *Une idylle monacale au* XIIIe *siècle*, Nouvelles études d'histoire religieuse. Nouvelle édition, p. 353.

l'objet du miracle : « Tandis que nous disions matines, écrit-il, Christine se disposa pour reposer dans ce même lit où elle avait subi de la part du démon tant de souillures... Matines achevées, je dis à frère Wipert : Très cher, approche-toi du lit devant lequel nous sommes et regarde comment va Christine. Il s'approcha, se pencha sur le chevet, au delà de la tête, sans la toucher et, saisi d'une vive émotion, il me dit : Bon frère Pierre, ce que je sens me stupéfie car je ne puis l'expliquer par aucun artifice humain ; dans ce même lit, théâtre de tant de souillures, je sens une odeur meilleure que tous les aromes... Peu de temps après, je m'approchai aussi du lit et j'eus lieu de croire les choses que j'avais entendues et que frère Wipert m'avait dites [1]. »

Saint Joseph de Copertino, d'après l'enquête ecclésiastique qui fut faite après sa mort, aurait bénéficié du même don merveilleux. « Son corps et ses vêtements, dit le frère Marie des Anges, exhalaient une odeur que je ne puis comparer à aucune odeur artificielle ou naturelle... partout où il passait il laissait ce même parfum et j'ai eu l'occasion de le sentir tout le temps que j'ai passé près de lui [2]. »

Le père François de Levanto dépose dans le même sens ainsi que Jérôme Angelucci, prêtre à Saint-Étienne d'Assise, et ils mettent dans leurs affirmations une égale énergie. Aucun de ces témoins n'a essayé de nous donner une idée, même vague, de ce qu'il a senti ; ils se bornent à parler d'une odeur surnaturelle sans nous dire à quoi on la reconnaît ; mais les historiens de sainte Lydwine, de saint Cajetan et de saint François de Paule ont été plus précis.

« La chambre de sainte Lydwine, dit Gerlac, sentait si bon que tous ceux qui entraient croyaient qu'on y avait caché diverses espèces d'aromates. Le parfum qui s'en dégageait frappait non seulement l'odorat, mais le goût ; c'était comme si on eût mangé du gingembre, du girofle ou de la cannelle : la saveur ardente et forte mordait la langue et le palais avec douceur [3]. »

1. *Acta Sanctorum*, t. XXV, 22 juin, p. 251, n° 65. Acta a Fr. P. de Dacia collecta.

2. *Idem*, t. XLV, 18 septembre, p. 1003.

3. *Idem*, t. XI, 14 avril, p. 282. Vie de sainte Lydwine par Gerlac traduite du teuton en latin par Brugmann. Cf. *ibid.*, p. 292, 312, 345, 356, 368.

Le même Gerlac raconte que, plus tard, au parfum des épices succéda celui de la rose, de la violette, du lis, des fleurs fraîchement coupées ; à maintes reprises il parle des odeurs suaves qui se dégageaient du corps de la sainte et il appuie son récit de témoignages multiples. D'après leurs biographes, saint Cajetan[1], fondateur des Théatins, et saint François de Paule, fondateur des Minimes[2], auraient senti l'un l'oranger, l'autre le musc.

Sainte Thérèse et Catherine de Ricci n'ont senti bon qu'au moment de leur mort et dans les quelques heures qui ont suivi. « Au moment où sainte Thérèse rendait l'âme, son corps tout entier, dit Ribéra [3], exhalait une odeur très suave dont nul ne pouvait dire l'arome. » Catherine de Sainte-Angèle, Marie de Saint-François, Catherine-Baptiste, qui assistaient aux derniers moments de la Sainte, constatèrent la merveilleuse odeur[4] et sa fidèle Anna de Saint-Barthélemy déclara l'avoir sentie toutes les fois qu'elle changeait la Mère de place et l'habillait, au cours de sa dernière maladie[5].

Chez Catherine de Ricci, l'odeur de sainteté fut intermittente mais caractérisée cependant, si l'on en croit le biographe Guidi et l'auteur de la vie anonyme. Au moment de la mort et jusqu'à l'ensevelissement, le corps commença de répandre un parfum très doux. « Le Seigneur, dit Guidi, permit à quelques-uns de sentir ce parfum, à d'autres il ne le permit pas, et ceux même qui l'avaient senti une fois ne le sentirent pas toujours ; aucune douceur naturelle ne pouvait égaler celle-là[6]. »

Plus précis encore l'auteur de la vie anonyme ajoute : « L'odeur qu'exhalait ce saint corps paraissait tenir de diverses fleurs, mais particulièrement de la violette ; toutes les religieuses la sentirent

1. *Acta Sanctorum*, t. XXX, 7 avril, p. 261, n° 95. L'hagiographe est convaincu que saint Cajetan sentait l'oranger parce qu'il était vierge (certissimum profecto ejus virginitatis indicium), mais nous ne rappelons cette opinion que pour mémoire.

2. *Idem*, t. X, 2 avril, p. 127, n° 22.

3. *Idem*, t. LV, p. 643, n° 110.

4. *Idem*, t. LV, p. 368.

5. *Idem*, t. LV, p. 643.

6. *Vita della Venerabile Madre suor Caterina de' Ricci*, scritta del Padre Fra Filippo Guidi, Firenze, 1617, liv. I, p. 151.

avant que le corps fût étendu sur un brancard et orné de fleurs, suivant l'usage[1]. »

Nous voilà donc en présence de plusieurs cas d'odeur de sainteté très nettement affirmés, et quelques historiens du mysticisme ont même essayé de nous faire comprendre par quelles transformations de la matière vivante l'organisme humain peut exhaler ces odeurs si rares.

« La chenille, écrit Görres, après s'être enfermée pendant quelque temps comme chrysalide dans sa prison, en sort sous la forme d'un papillon brillant et va chercher sur les fleurs le miel qui est devenu désormais son aliment. Dès que l'âme a déployé ses ailes et pris son vol vers le ciel, l'économie tout entière est profondément modifiée. En montant dans une région supérieure, l'esprit emporte le corps avec lui dans une sphère plus élevée... Le corps devient alors et plus agile et plus ferme et plus souple et plus fort, plus accessible aux impressions extérieures et plus calme au dedans. Cette transformation de la vie corporelle s'annonce souvent par la bonne odeur que le corps exhale. La mauvaise odeur est ordinairement le signe de quelque disposition maladive; il est donc naturel en quelque sorte que cette rénovation surnaturelle de la vie tout entière se manifeste par un phénomène opposé[2]. »

Mais on est toujours le rationaliste de quelqu'un et Görres, malgré ses bonnes intentions, a paru l'être beaucoup trop à la plupart des écrivains catholiques qui aiment mieux s'en tenir aux principes établis par Benoît XIV pour l'odeur de sainteté et admettre tout simplement le miracle. « Que le corps humain puisse naturellement ne pas sentir mauvais, écrit le pape Benoît, c'est chose possible; mais qu'il sente bon, cela est en dehors de la nature, ainsi qu'il ressort de l'expérience. Par conséquent, que le corps se corrompe ou qu'il reste intact, qu'il soit en putréfaction ou non, si une odeur se déclare persistante, suave, n'incommodant personne, agréable à tous, et qu'il soit constant qu'il n'existe ou n'a existé aucune cause naturelle capable de la produire, on doit la rapporter à une cause supérieure et tenir le fait pour miraculeux[3]. »

1. *Vita di Santa Caterina de' Ricci*, traduite par Alibert, p. 156.
2. Görres, *La mystique divine, naturelle et diabolique*, t. I, p. 339-340. Traduct. Sainte-Foi. 2e éd.
3. *De Servorum Dei Beatificatione*, IV, p. 489.

J'ai à peine besoin de dire quel sens symbolique et profond les croyants attachent à l'odeur de sainteté. Sentir bon après sa mort ou même de son vivant, c'est violer la loi naturelle de la corruption. De même que le saint s'affranchit des besoins organiques par le jeûne, il s'affranchit, par son parfum, de la mort qui se mêle sans cesse à la vie et finit, chez le commun des hommes, par en triompher. Les senteurs aromatiques qu'il dégage sont comme un avant-goût de l'immortalité. Ce sont aussi les symboles sensibles par lesquels Dieu manifeste sa faveur à ses élus et les désigne à l'admiration des hommes. Exhaler l'odeur des lis et des roses, c'est être le dépositaire de la grâce intime, le vase de parfums qui embaume le temple et frappe les sens par des impressions matérielles pour annoncer la présence de l'Esprit[1].

« Ces odeurs, écrivait, à propos d'Agnès de Langeac, le pieux de Lantages, signifient sans doute que la très ardente et très pure charité de cette incomparable épouse de Jésus-Christ a fait d'elle une hostie toujours sainte et une odeur de suavité devant la majesté divine ; que son merveilleux exemple de ferveur a été la bonne odeur de son divin Époux d'une manière excellente, tant qu'elle a vécu sur terre ; et qu'à présent sa mémoire est comme une composition des diverses senteurs très agréables, ainsi qu'il est écrit de la mémoire du saint roi Josias[2]. »

Mais quand on n'admet que des lois naturelles, on est bien obligé de chercher ailleurs l'explication de l'odeur de sainteté.

Et d'abord les faits sont-ils exacts ? J'ai choisi, à dessein, des historiens comme Pierre de Dacie, Ribéra, Gerlac, Guidi dont on ne puisse mettre en doute la moralité, et nous n'avons, je crois, aucune raison préalable de suspecter la bonne foi des témoins qu'ils invoquent ; cependant quand il s'agit d'odeurs, les témoins les plus sincères sont sujets à se tromper. Rien n'est plus vague que les sensations olfactives ; non seulement nous

1. Cf. *Procès de canonisation de sainte Thérèse. Acta Sanctorum*, t. LV, p. 368, nº 1130. « Odor enim spiritualis ex interna partium animæ contentione virtutumque debita connexione promanat, et internam pulcritudinem magnopere commendat. »

2. *Vie de la vénérable Agnès de Jésus*, IIIe partie, ch. XXI, t. II, p. 253.

pouvons sentir le jasmin ou l'iris là où un autre sentira la violette ou la rose, mais bien souvent nous ne savons même pas si nous sentons et nous hésitons à décider ; en revanche nous subissons avec une extrême facilité l'influence de l'imagination et de la suggestion. Qui nous garantira que le frère Wipert et la sœur de Saint-Barthélemy et bien d'autres n'ont pas été dupes d'une illusion et qu'ils n'ont pas senti l'odeur de sainteté uniquement parce qu'ils s'attendaient à la sentir ?

C'était une croyance très vieille que le corps des saints pouvait être incorruptible et répandre de véritables parfums. David avait dit dans un psaume : « Tu ne permettras pas, ô Seigneur, que ton saint connaisse la corruption [1] ». Les apôtres avaient repris ces paroles en les appliquant à Jésus [2], et saint Paul avait écrit dans son épître aux Corinthiens : « Nous sommes la bonne odeur du Christ devant Dieu pour ceux qui sont sauvés et pour ceux qui périssent ; à ceux-ci une odeur mortelle donnant la mort, à ceux-là une odeur vivifiante donnant la vie [3] ». De ces paroles prises au pied de la lettre, une légende était sortie qu'acceptaient certainement tous ceux qui ont senti l'odeur de sainteté. N'est-il pas permis de supposer qu'ils ont été suggestionnés et qu'une fois de plus les illusions des sens ont prêté leur appui à la croyance dont elles étaient nées ?

Une pareille supposition n'a rien d'absurde et nous devons reconnaître que c'est bien souvent la seule possible. Quand on nous raconte, par exemple, que le corps de sainte Thérèse, enseveli dans un épais tombeau de pierre, n'en répandait pas moins à distance des parfums exquis, surtout sensibles les jours où l'on célébrait la fête des saints qu'elle avait particulièrement honorés, nous ne pouvons guère attribuer ce miracle qu'à l'imagination des personnes pieuses qui l'ont constaté. Quand on nous dit que, quatre cents ans après la mort de sainte Rose de Viterbe, la foule qui fut admise à visiter sa chambre y sentit l'odeur de la rose [4], nous sommes bien obligés de choisir entre une supercherie dont nous n'avons pas la preuve et une

1. *Psaumes*, XVI, 11.
2. *Actes des Apôtres*, II, 31.
3. IIe *Épître aux Corinthiens*, II, 15-16.
4. B. B., 4 septembre, t. XLII, p. 428, n° 69. Morte en 1261.

suggestion collective dont le nom même de Rose nous donne la clef. Et c'est une question de savoir si l'on ne doit pas étendre à la majorité des cas une explication qui paraît justifiée pour quelques-uns.

On pourrait, avec autant de vraisemblance, reprocher aux hagiographes et aux enquêteurs ecclésiastiques d'avoir quelquefois manqué de critique et tenu pour surnaturelles des odeurs dont la nature n'était pas toujours difficile à reconnaître. Lisons par exemple les dépositions qui concernent saint Joseph de Copertino ; nous en recevons la conviction que le saint exhalait de son vivant une odeur très pénétrante, mais nous ne sommes pas certains que cette odeur fût si rare que Marie des Anges le dit. Saint Joseph avait l'habitude de priser ; de là un parfum très spécial qui, légèrement transformé dans l'imagination des hommes, a pu être considéré après sa mort comme un parfum surnaturel. L'hypothèse devait avoir été faite par les contemporains eux-mêmes, car un des témoins s'est cru obligé de la réfuter et il s'est servi d'arguments qui ne sont pas sans réplique. « Cette odeur de sainteté, dit le capucin Jean-Marie, ne peut être attribuée au tabac dont usait le père Joseph, car le tabac ne sent pas toujours de même ; il émet, suivant les proportions mélangées, des odeurs très différentes qui ne peuvent d'ailleurs pas se répandre en tous lieux et adhérer à toutes choses comme l'odeur du père Joseph[1]. » Jean-Marie ajoute, il est vrai, que le saint prisait peu, que son tabac n'était pas odorant ou sentait souvent mauvais, alors que lui-même sentait bon. Mais n'est-ce pas déjà trop qu'on puisse penser au tabac à propos de sainteté, et qui n'aura des doutes, après avoir lu la déposition du capucin, sur le caractère mystérieux de l'odeur qu'il avait sentie ? Et si saint Joseph de Copertino a pu très innocemment donner le change aux religieux qui l'approchaient, pour combien de saints et de saintes qui usèrent de médicaments aromatiques ne peut-on pas faire des suppositions analogues ? Les erreurs de ce genre ont dû se produire même avec des cadavres, car Benoît XIV, dans le chapitre qu'il consacre à l'odeur de sainteté, prend soin de signaler le danger et le remède : « Quand on nous propose un

1. *Acta Sanctorum*, t. XLV, 18 septembre, p. 1004.

pareil miracle nous devons, dit-il, nous renseigner avec soin sur la bonne foi du promoteur, rechercher si le corps n'a pas pu être oint de parfums, d'aromates, d'onguents ; nous informer également du bois sur lequel il a été déposé, des vêtements dont il a été vêtu, des lits sur lesquels il a reposé, des fleurs et des herbes qui ont été dans la chambre ou près de la chambre[1]. »

On ne saurait employer des précautions plus sages pour être bien certain que le parfum n'est pas extérieur au saint. Sans aucun doute tous les enquêteurs ne les employèrent pas ; soit manque de méthode, soit passion, ils passèrent outre aux règles de prudence, et c'est une seconde chance d'erreur à laquelle nous devons faire sa place.

La critique des mystiques eux-mêmes, comme celle des hagiographes et des témoins, n'est pas sans laisser dans l'esprit des doutes sérieux. Renan contait, à propos de l'odeur de sainteté, une anecdote qu'il n'a jamais écrite mais que M. Paul Desjardins, qui l'a recueillie de sa bouche, veut bien me résumer ainsi : « Il s'agissait, m'écrit-il, d'une religieuse druse (ou bien maronite) qui était réputée sainte, au temps du voyage de Renan en Syrie, surtout à cause du parfum d'encens qui émanait d'elle et dont sa cellule était embaumée. Plus tard, après sa mort, le couvent fut démoli et la démolition mit à nu des conduits qui, dissimulés dans le mur, amenaient la vapeur d'encens. D'où grand scandale. Et Renan concluait : « Mon cher ami, nous sommes impitoyables de mettre à nu les canaux qui amènent l'encens ; par moments je me dis qu'il vaudrait mieux n'y pas toucher et laisser les adorateurs s'édifier ».

Vraie ou fausse, l'histoire n'en est pas moins à retenir, car elle a dû quelquefois être la réalité. Si Rose Tunisier, qui vivait vers le milieu du siècle dernier, a fait de nombreuses dupes en s'imprimant sur le corps les stigmates de Jésus-Christ, combien plus facilement d'autres intrigantes ont-elles pu se donner l'odeur suave de la sainteté par l'usage intime d'un parfum rare et pénétrant ! Sans doute on ne peut accuser de supercherie les mystiques qui sont par leur vie entière des modèles de sincérité, mais à côté de la supercherie consciente

1. Benoît XIV, in *op. laud.*, l. IV, p. 489.

et réfléchie il y a celle qui s'ignore elle-même. Chacun sait aujourd'hui que les hystériques sont sujets aux dédoublements de leur personnalité; ils vivent alors deux vies séparées par l'oubli et sont capables de préparer, dans des états seconds, des scènes compliquées dont ils sont à l'état normal les victimes ou les héros avec une parfaite sincérité.

Le docteur Morton Prince, de Boston, vient justement de publier l'histoire comique et lamentable[1] d'une jeune institutrice, Miss Beauchamp, qui, sous le nom de Sally, se joue à elle-même un nombre prodigieux de mauvais tours dont elle ignore l'auteur. Elle s'envoie, dans son état second, une boîte remplie de serpents et d'araignées, la reçoit dans son état normal et, folle de terreur, manque de tomber en convulsions; elle s'emmène à la campagne très loin de Boston sans emporter son porte-monnaie et, revenue à elle, se trouve à plusieurs milles de la ville sans un sou pour prendre le tramway; elle brûle, dans son état second, les lettres qu'elle écrit dans son état normal, se cache ses timbres et son argent, s'adresse des billets d'injures et ne comprend rien aux persécutions dont elle se sent entourée. C'est tout à fait le cas des mystiques obsédées par le diable et, si la protection de Dieu contrebalance les obsessions du démon, elles reçoivent du ciel par les mêmes artifices des témoignages d'affection, comme cette jeune Meb dont j'ai conté ici l'histoire[2].

L'odeur de sainteté a dû avoir dans bien des cas cette origine, et c'est ainsi que je conclurai pour Christine de Stommeln avec la quasi-certitude de ne pas la calomnier. Elle aimait d'un amour chaste Pierre de Dacie, un jeune prêtre qui lui rendait avec simplicité la même affection, et tous deux s'aimaient en Dieu; mais tandis que Pierre, porté vers la philosophie de son temps, se noyait dans la littérature mystique, Christine, hystérique de bonne heure, se perdait dans les extravagances de son imagination, et c'est merveille de voir que ses sentiments restaient normaux dans le dévergondage de sa pensée. Tentée par Satan, elle lui attribuait les méfaits les plus répugnants et les plus ridicules; tantôt c'était un crapaud qu'elle sentait

1. *The Dissociation of a Personnality*, New-York, 1906.
2. *Revue de Paris* du 1er avril 1907.

grimper sous sa robe et lui baiser les seins; tantôt c'étaient ses aliments qui se changeaient dans sa bouche en araignées dégoûtantes; elle crut, à diverses reprises, qu'un serpent pénétrait dans son corps et lui dévorait les entrailles; mais, de toutes les scènes d'obsession et de persécution diaboliques qu'elle eut à supporter, la plus choquante fut celle qui, pour la neuvième fois, ramena Pierre près d'elle. Satan se conduisit d'une façon si malpropre qu'on peut difficilement conter en français le détail de ses exploits; il jeta des excréments humains sur la tête et sur le visage de Christine, en colla sur ses yeux, sur ses lèvres, sur ses dents. Il ne la quitta qu'après une nuit de « vexations impures », chassé par la douce influence de Pierre; et c'est alors qu'en témoignage de la victoire divine un parfum très doux se répandit. N'est-il pas légitime de voir derrière le miracle comme derrière les maléfices la main de Christine? Christine, qui fut par ailleurs honnête et droite, a pu être dans les deux cas aussi sincère que Miss Beauchamp. Et ce qui est vrai d'une mystique peut l'être de beaucoup d'autres qui furent hystériques comme elle. Si l'on excepte les saints qui n'exhalèrent l'odeur de sainteté que pendant leur agonie ou après leur mort, on peut se demander quel est celui qu'on ne soupçonnera pas.

Faut-il donc, quand on a fait la part des supercheries conscientes et inconscientes, des auto-suggestions, de la passion et de l'erreur, tenir l'odeur de sainteté pour insuffisamment établie? C'est une conclusion prudente à laquelle je me rallierais si, depuis longtemps et surtout dans le cours du dernier siècle, plusieurs médecins n'avaient constaté les mêmes émanations parfumées que les hagiographes, et dans des conditions qui semblent exclure le doute. Ils n'obéissaient, dans leurs observations, à aucune idée préconçue, et les odeurs qu'ils ont observées sont si analogues à celles des saints qu'elles permettent à la fois d'y croire et de les expliquer.

***

Sans remonter loin dans le passé, on trouve un cas très curieux de transpiration parfumée, rapporté par le Dr Graves

en 1832. Le héros est un Anglais alcoolique, sujet à des crises de *delirium tremens*. Vers le second jour de la crise, le pouls était rapide, la sueur abondante, et le corps tout entier exhalait une odeur exactement semblable à celle du musc : « Cette odeur, dit Graves, était si forte pendant quarante-huit heures qu'elle pouvait être sentie malgré une ventilation énergique dans toutes les pièces où le malade s'était tenu ; elle disparaissait avec les autres symptômes de la crise [1]. »

La même année, le docteur Speranza communiquait à l'Académie des sciences de Turin le cas d'un jeune homme de trente ans qui exhalait, par la peau de l'avant-bras, un parfum analogue à celui du benjoin, de l'ambre jaune, ou du baume du Pérou [2]. Très surpris de cette émanation, le patient n'en pouvait comprendre l'origine car il n'avait ni absorbé ni manié aucune substance odorante pendant les jours précédents. Speranza eut beau multiplier les lavages; il ne put jamais faire disparaître « le gracieux phénomène », et par les frictions il n'arriva qu'à le rendre plus marqué. En tout temps et à chaque instant du jour l'odeur agréable se manifestait, mais elle était surtout sensible le matin, au moment du réveil. On n'avait pas besoin, pour la sentir, d'approcher les narines; il suffisait de se tenir dans le voisinage du sujet odorant. La chambre où habitait le jeune homme était tout embaumée. Les émanations persistèrent avec des degrés variables d'intensité pendant environ deux mois, disparurent dès les premières manifestations d'une fièvre assez forte et ne reparurent pas après la guérison.

Quarante ans plus tard, en 1873 [3], le docteur Frigerio rapportait dans la *Revue clinique de Bologne* l'observation de deux idiots qui, dans leurs crises d'excitation, étaient sujets à des transpirations si fortement parfumées de musc que l'air en restait imprégné après leur passage.

Mais c'est au professeur Hammond, de l'Université de New-York, que nous devons les observations les plus précises.

1. *The Dublin Journal of Medical Science*, 1832, p. 401. Odor of musk exhaled from the skin.

2. *Annali universali di Medicina*, anno 1832, p. 225 sqq. Caso singulare di un individuo spirante suave odore dell' avambraccio sinistro.

3. *Rivista Clinica di Bologna*, anno 1873, p. 309.

Une de ses malades, très hystérique, répandait pendant ses crises une odeur semblable à celle de la violette, qui se dégageait de la partie latérale gauche de la poitrine; la transpiration était très augmentée sur toute la région; l'odeur était perceptible à plusieurs mètres de distance, mais disparaissait entièrement dans l'intervalle des crises. Les applications locales de médicaments n'amenèrent qu'une suppression temporaire de l'odeur; pour la supprimer tout à fait le docteur Hammond dut administrer le salicylate de soude par voie interne et par ce même moyen il ramena la sueur à des proportions normales.

Une autre malade sentait l'ananas pendant des crises de chorée. Une autre exhalait la même odeur par la peau du cou, de la tête et de la poitrine toutes les fois qu'elle se mettait en colère. Un homme sentait la violette pendant les crises d'hypocondrie auxquelles il était sujet. Le docteur Hammond ayant apporté dans un flacon à la Société neurologique américaine un extrait alcoolique de la transpiration de sa première malade, tous les assistants purent constater qu'il s'en exhalait une odeur de violette très distincte [1].

La violette, l'ananas, le musc, le benjoin, l'ambre jaune, n'est-ce pas, à quelques différences près, les mêmes odeurs aromatiques que tout à l'heure? Nous voilà obligés ou d'admettre que Speranza, Hammond et Graves ont été trompés par leurs malades, même quand ces malades étaient idiots, ou de croire à la possibilité du fait chez les saints, puisque nous y croyons chez les profanes.

Aussi bien, quand on revient à Gerlac après avoir lu les médecins, on reste persuadé que cet honnête sacristain, parent de Lydwine et témoin oculaire de sa vie, a eu maintes occasions de vérifier le fait dont il parle, et l'on s'aperçoit qu'il donne sur les conditions du prodige les mêmes détails cliniques que Graves, Hammond ou Frigerio. « La sainte embaumait surtout, dit-il, quand elle transpirait », et elle transpirait après les crises nerveuses qu'il appelle ses ravissements [2]. Dans ces ravissements, Lydwine croyait s'échapper de sa prison charnelle; elle laissait dans son lit son corps immobile et mort pour

1. The odor of the human body, as developped by certains affections of the nervous system. *Trans. Americ. Neurol. Assoc.*, N. Y., 1877.
2. In. *op. laud.*, p. 352.

suivre son ange au paradis, en enfer ou dans les lieux les plus éloignés de la terre; souvent elle visita le Golgotha, la Galilée, tous les pays que la vie et la mort du Christ sanctifiaient à ses yeux. C'étaient de véritables extases et, si on laisse de côté toutes les interprétations qu'un écrivain mystique ne pouvait manquer d'en donner, on se trouve en présence, comme pour les malades de Graves, d'Hammond et de Frigerio, d'accidents nerveux suivis de transpirations odorantes.

Nous avons rencontré jusqu'ici des parfums très variés : la cannelle, la girofle, l'oranger, l'ananas, la rose, la violette, le lis, le benjoin, l'ambre jaune; la constitution naturelle de presque tous nous est connue et la chimie les fabrique journellement pour le commerce. Nous pouvons donc, sans trop de difficultés, substituer des termes chimiques aux expressions courantes par lesquelles nous les avons désignés; nous dirons par exemple que l'oranger, la cannelle, la violette, le musc, doivent leur parfum à des aldéhydes et à des acétones, liquides aromatiques dérivés des alcools, l'essence artificielle d'ananas à l'éther butyrique, et nous n'aurons plus qu'à nous demander si le corps humain peut produire des composés odorants de ce genre et dans quelles conditions. Or nous savons qu'il en produit un certain nombre dans cette destruction des matières organiques qui est la condition constante de la vie; ce sont en particulier les acétones et les acides gras volatils, butyrique, formique, acétique, caproïque, etc., etc. Si les combustions sont normales, tous ces corps sont brûlés, oxydés jusqu'au bout et donnent comme résidus de l'eau, de l'acide carbonique et de l'urée; mais qu'un ralentissement se produise dans la nutrition intime des tissus, nous voyons ces corps s'éliminer dans l'haleine, dans la sueur et par la peau.

Il faut reconnaître que les acides gras, quand ils s'éliminent à l'état libre, donnent une odeur nauséabonde, mais si l'un d'eux est produit en excès et s'élimine en abondance en se combinant avec des dérivés de l'alcool, il peut dégager une odeur qui n'est pas nécessairement désagréable; c'est ainsi que le docteur Hammond, après avoir recueilli la sueur de son premier sujet, a cru reconnaître que l'odeur de la violette était due à l'éther butyrique et qu'elle se transformait en odeur d'ananas par une légère addition de bicarbonate de soude.

Si nous avions des analyses aussi précises pour toutes les sueurs parfumées, nous pourrions dire quels parfums reviennent aux différents acides du corps et à ses autres produits odorants; nous pourrions expliquer l'odeur si particulière du musc et du benjoin. Tout ce que nous pouvons supposer avec vraisemblance, c'est que la plupart de ces parfums proviennent d'une nutrition ralentie ou troublée et qu'il eût suffi presque toujours de modifier cette nutrition pour les supprimer. C'est ce que la fièvre a fait naturellement pour le sujet de Speranza, et j'ai constaté souvent que les déprimés de Sainte-Anne, qui sentaient mauvais à leur ordinaire, perdaient leur odeur lorsqu'ils étaient par hasard atteints de la grippe. Nous sommes en présence d'un fait de chimie biologique dont l'espèce peut échapper dans bien des cas, mais dont le genre est connu. Si nous le constatons avec une netteté particulière après les crises nerveuses, c'est que la sueur dépend du système nerveux comme les autres sécrétions; les glandes sudoripares obéissent à des nerfs centrifuges qui viennent les exciter comme les fibres des muscles obéissent aux nerfs moteurs. Le *delirium tremens*, le délire maniaque, la colère, l'extase cataleptique, qui se traduisent dans l'ordre musculaire par l'agitation, la paralysie, la contracture, se traduisent dans l'ordre sécrétoire par des sueurs abondantes; comme les troubles moteurs, ces sueurs peuvent se localiser, suivant la distribution des nerfs, à la partie gauche de la poitrine, à l'avant-bras, à la tête, ou à toute autre région.

Troubles nutritifs et troubles nerveux paraissent suffire pour nous rendre compte du phénomène qui a tant frappé les hagiographes, et comme la nutrition profonde dépend en définitive du système nerveux qui modère ou accélère les échanges, c'est sans doute chez des névropathes que l'odeur de sainteté s'est presque toujours rencontrée. Lorsqu'elle tient, comme l'odeur étudiée par Hammond, à la présence de l'éther butyrique, elle a pour formule $C^6H^{12}O^2$.

Nous ne connaissons guère, en clinique, qu'une espèce de cadavres qui sentent bon; ce sont les cadavres des diabétiques qui ont été atteints d'acétonémie avant de mourir, et dont le sang contient de grandes quantités d'acétone[1]. D'où vient cette

1. On a signalé l'odeur d'acétone chez des malades atteints de fièvres

acétone? Beaucoup de médecins la font dériver de la combustion incomplète des sucres qui sont en excès dans le sang des diabétiques; mais cette explication est contestable et l'on ne sait même pas avec certitude si l'acétone est, par sa toxicité, la cause principale de la mort. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'elle communique à l'haleine et à l'urine des malades une odeur caractéristique bien connue de tous les cliniciens; les uns comparent cette odeur à celle de la pomme de reinette, les autres à celle de la pomme aigrelette, d'autres parlent de l'odeur du chloroforme mêlée à celle de la pomme; tous s'accordent à reconnaître que c'est une odeur agréable.

Elle est parfois discrète et ne revient qu'à intervalles, environ trois ou quatre heures après les repas; d'autres fois, au contraire, constante et plus marquée, elle s'attache aux vêtements des diabétiques et se répand dans la chambre. D'après le docteur de Gennes, qui a fait de l'acétonémie une étude spéciale, certains malades sentent si fort qu'on est obligé d'ouvrir les fenêtres[1]. Dès lors, quand un historien nous raconte qu'un saint est mort en odeur de sainteté, nous sommes bien obligés, sans préjudice des réserves générales que nous avons déjà faites, de penser à l'acétonémie si le récit présente quelques garanties de véracité; et c'est ainsi qu'il convient de faire pour sainte Thérèse.

Ribéra n'a pas essayé de caractériser l'odeur exhalée par sainte Thérèse; il s'est borné à la qualifier de très suave, mais il nous donne au moins quelques renseignements utiles sur les conditions dans lesquelles cette odeur est apparue. Elle se manifesta pendant la dernière maladie de la sainte et fut d'abord intermittente et discrète; puis elle devint si forte qu'elle portait à la tête des assistants; on dut, pour en modérer la violence, ouvrir les fenêtres et donner de l'air[2]. Pendant la nuit de la mort et le jour qui suivit, l'odeur mystérieuse se répandit dans toute la maison; elle s'était attachée aux vêtements de la sainte, aux couvertures de son lit et à tous les objets dont elle

graves et de carcinome, mais alors l'odeur est trop faible pour avoir donné naissance à des légendes.

1. P. de Gennes, *Étude clinique et expérimentale de l'acétonémie*. Paris, 1884, p. 15.

2. *Acta Sanctorum*, t. LV, 15 octobre, p. 643.

s'était servie; on la retrouvait dans l'eau et les bassins dont on avait usé pour laver le cadavre. La sœur qui l'avait touché pour l'ensevelir ayant voulu se laver les mains, sentit s'en dégager un parfum suave et elle le jugea céleste parce qu'elle n'avait pas encore senti le pareil sur la terre. Quelques jours plus tard, une religieuse ayant perçu le même parfum dans la cuisine et en ayant cherché la cause, découvrit dans un coffre une salière où la sainte avait mis les doigts.

En faisant une légère place à l'exagération inévitable des détails, nous retrouvons ici, dans l'ensemble, la description que font tous les médecins de l'odeur acétonémique, de son intermittence, de sa violence et de sa ténacité. Mais l'acétonémie ne se produit guère qu'au moment du coma diabétique ou dans les quelques jours qui le précèdent, et nous avons tout intérêt pour préciser notre diagnostic à voir si la sainte est arrivée jusqu'au coma et comment elle est morte.

Elle avait soixante-sept ans et demi et, depuis quelque temps déjà, elle sentait ses forces décroître, lorsqu'à la suite de fatigues excessives elle tomba malade. C'était en septembre 1582; la fondation du couvent de Burgos était achevée, et Thérèse regagnait sa ville chérie d'Avila, lorsqu'à Médina del Campo elle rencontra le père Antoine de Jésus qui venait la chercher pour la conduire à Albe où la duchesse Maria Henriquez réclamait sa présence. Elle obéit et se mit en route, portée sur un brancard, non sans grandes fatigues et souffrances. Dans un bourg voisin de Pennaranda, elle ressentit de telles douleurs qu'elle s'évanouit, et pour se réconforter dans sa défaillance elle ne trouva que des figues. Le jour suivant elle dut se nourrir de légumes cuits avec de l'oignon, et c'est dans un état de profond épuisement que, le 20 septembre, à six heures du soir, elle arriva à Albe.

Comme la sœur Jeanne du Saint-Esprit et les autres religieuses du couvent la suppliaient de prendre aussitôt du repos, elle y consentit en disant : « Combien je me sens fatiguée, mon Dieu! Je ne me rappelle pas avoir eu depuis vingt ans un si grand besoin de mon lit[1]. » Elle traîna quelques jours encore, mais le jour de la fête de saint Michel Archange, après avoir

1. *Acta Sanctorum*, t. LV, 15 octobre, p. 642, sqq.

assisté à la messe et communié, elle se mit au lit et ne se releva plus; elle eut alors de telles pertes de sang qu'elle passa un moment pour morte. La veille de la Saint-François, à cinq heures du soir, elle demanda l'extrême-onction; elle était si faible qu'elle ne pouvait se mouvoir dans son lit ni se retourner sans le secours de quelqu'un; mais dès qu'elle vit le Saint-Sacrement franchir le seuil de sa chambre, elle sortit de sa prostration[1] et se mit sur son séant sans le secours de personne; on eût dit qu'elle voulait s'élancer de son lit; il fallut la retenir : « Son visage, dit Ribéra, s'enflamma et devint très beau; il imprimait un saint respect et, subitement rajeuni, il ne gardait aucune trace de vieillesse[2]. »

Débordante de joie, elle parlait à son Dieu et, les mains jointes, elle lui disait : « Il est temps que nous nous voyions! » Elle eut encore la force de s'humilier, de demander pardon aux religieuses qui l'entouraient, de se confesser et de dire le *miserere*. Après sa confession elle récita des prières et sans cesse elle avait ce verset aux lèvres : « Seigneur, vous ne dédaignerez pas un cœur humilié ». Elle le répéta jusqu'à ce qu'elle manquât de parole.

Toute la nuit qui suivit, elle souffrit de très violentes douleurs et chaque fois qu'elle avait un répit elle récitait des psaumes. Le lendemain, à sept heures du matin, elle se coucha sur le côté, dans l'attitude que les peintres ont coutume de donner à sainte Madeleine; elle serrait dans sa main un crucifix. Le visage se congestionnait par instants, mais tous les membres restaient immobiles. « Une sœur, dit Ribéra, qui était à côté d'elle et qui la regardait avec beaucoup d'attention, crut voir, à certains indices, que Jésus lui parlait et lui montrait de grandes choses, car Thérèse paraissait étonnée et ravie de ce qu'elle voyait. » Vers le soir, le père Antoine de Jésus qui assistait la mourante exigea que sa garde, Anna de Saint-Barthélemy, allât prendre quelque nourriture. « Tandis que j'étais au réfectoire, raconta plus tard Anna, la Mère inquiète regardait de côté et d'autre. Le père Antoine lui ayant demandé si elle désirait que je revienne, elle fit signe que oui et je fus

1. Etsi ante adeo prostrata esset valetudine; in *op. laud.*, p. 642.
2. *Ibid.*, p. 642.

rappelée. Dès qu'elle s'aperçut que j'étais là, elle sourit doucement, me saisit avec tendresse dans ses mains et posa sa tête sur mes bras; je la soutins ainsi jusqu'à ce qu'elle expirât[1]. »

Telle fut la mort de sainte Thérèse et le terme de coma paraît singulièrement impropre pour caractériser l'état d'une âme qui semble si consciente d'elle-même jusqu'au bout. Sans doute tout le monde s'attendait autour de la noble femme à une fin qui couronnât dignement sa vie; ni le père Antoine, ni Anna de Saint-Barthélemy, ni aucune des religieuses ne pensaient que la Mère pût s'anéantir dans une sorte de nuit morale avant de les quitter. Tous prévoyaient une fin lumineuse et lorsqu'ils ont cru discerner dans les derniers moments des visions de gloire et des élans de tendresse, peut-être ont-ils interprété trop favorablement quelques restes de vie; mais nous ne pouvons oublier que le matin de sa mort sainte Thérèse a récité des psaumes et que la veille elle a prié, communié, prononcé de graves paroles.

D'autre part sa maladie n'est pas sans présenter des analogies nombreuses avec les accidents qui se manifestent chez les diabétiques à l'approche du coma. L'âge, la fatigue du voyage, les progrès rapides du mal, les douleurs probablement névritiques, la prostration dont elle sort pour y retomber ensuite, l'odeur agréable qu'elle dégage, voilà autant de symptômes qui ne permettent de conclure qu'à l'acétonémie diabétique. On est donc amené à admettre par l'examen impartial des faits que sainte Thérèse a été très vraisemblablement diabétique et qu'elle a présenté, dès les premiers jours de sa maladie, des signes d'acétonémie précurseurs du coma final. Elle y serait sans doute arrivée comme la plupart des acétonémiques sans l'hémorragie qui, dès le début, diminua sa résistance et très probablement hâta sa fin.

Avec sainte Catherine de Ricci on ne peut parler d'acétonémie, car l'odeur exhalée est celle de la violette et la maladie dont la sainte meurt, bien que très mal définie par les historiens, l'est assez cependant pour qu'on ne puisse parler d'accidents diabétiques. Le parfum est même si léger, si intermittent qu'on pourrait être tenté de croire à une illusion des témoins

1. *Acta Sanctorum*, t. LV, 15 octobre, p. 338.

ou à une légende, si l'on ne rencontrait dans la biographie de Guidi des indications thérapeutiques et médicales après lesquelles on ne peut douter du fait, ni hésiter sur l'explication. Nul n'ignore aujourd'hui les effets curieux produits sur certaines sécrétions du corps par l'usage interne de la térébenthine. Les urines répandent une odeur très particulière, reconnaissable entre toutes, et qu'on a comparée justement à celle de la violette. Autour de Catherine de Ricci on ne paraît pas avoir soupçonné ces effets de la térébenthine, mais les médecins de son temps connaissaient bien le médicament et l'employaient fréquemment contre les névralgies, pour diminuer la sensibilité du système nerveux et atténuer les souffrances[1]. Or, le 27 janvier 1590, la sainte tomba dans des crises de douleurs si violentes que ses médecins lui ordonnèrent leur spécifique habituel.

Elle avait soixante-huit ans et, depuis plus de quarante ans, elle dirigeait avec intelligence et dévouement le monastère de Prato, à côté de Florence; elle avait conseillé des cardinaux et des rois, répandu autour d'elle la doctrine de Savonarole, formé de nombreux disciples et fait l'admiration de l'Italie entière par son esprit d'humilité et de charité; mais depuis plusieurs mois elle était affaiblie par les mortifications qu'elle s'imposait, par les fièvres, par l'âge même et elle manquait de résistance contre toute espèce de mal. Au cours d'une maladie précédente elle avait déjà pris de la térébenthine, et comme elle avait failli étouffer, elle tenait pour dangereux ce remède inoffensif... « Je sais, dit-elle, que lorsque Jésus veut nous mortifier il sait en trouver le moyen[2] »... et elle se disposa à obéir au médecin avec la conviction qu'elle allait vers la mort. Elle voulut d'abord s'accuser publiquement de ses péchés, elle demanda pardon à ses filles, les consola par de douces paroles, leur promit de les protéger près de Dieu. Puis elle se confia à la Trinité, à la Vierge, aux Anges. Elle pria les saints du Paradis de venir à son secours et de la conduire au port éternel. Enfin, le 31 janvier, au matin, elle se fit apporter le terrible remède après l'avoir fait diviser en cinq pilules. Les yeux fixés

1. Cf. Donat a Mutiis, *de Terebentinae facultatibus*. Lugduni, 1534, in-8°.
2. Guidi, in *op. laud.*, liv. I, p. 151.

sur le crucifix, elle disait : « Mon Jésus, je prends ces cinq pilules en l'honneur de vos cinq plaies et, comme on me les donne pour la guérison de mon corps, que les mérites de vos cinq plaies servent aussi pour la guérison de mon âme ».

Elle continua à s'affaiblir peu à peu sans perdre conscience ; elle communia, reçut les confidences de ses filles, donna jusqu'au bout ses instructions et ses conseils pour la conduite du monastère, pria une dernière fois et s'éteignit dans la nuit du 1er au 2 février, quarante heures environ après avoir absorbé la térébenthine. C'est alors qu'elle sentit la violette, et l'on peut facilement se représenter l'émotion provoquée dans le couvent par ces émanations odorantes. « Ses filles, dit un de ses plus récents biographes, ne se rassasiaient pas de respirer les parfums si doux qui ressemblaient tant à l'odeur de ses vertus et au charme de sa bonté. C'était comme un composé de l'arome de diverses fleurs, parmi lesquelles dominait celui de la violette ; mais fleurs et violette d'une autre terre et d'autres cieux que les nôtres [1]. »

On pourrait être surpris que le parfum n'ait pas apparu plus tôt, si l'on ne savait que depuis le 27 janvier la voie naturelle lui était fermée. « Ce même jour, elle avait perdu le bienfait de l'urine, » nous dit Guidi, sans se douter de l'importance que ce renseignement peut avoir pour l'odeur de sainteté. Voilà donc une malade qui « perd le bienfait de l'urine » le vendredi et qui absorbe le mercredi matin cinq pilules de térébenthine. Qu'est-ce qui a bien pu se passer? Si le rein, atteint de néphrite, n'avait pu remplir sa fonction ordinaire, Catherine de Ricci eût succombé à des accidents urémiques dans le délire, les convulsions, ou le coma, et dans ce cas c'est une question de savoir si elle eût exhalé le parfum de violette qui ne prend probablement naissance que pendant la sécrétion rénale. Or nous savons qu'elle s'est éteinte sans aucun accident convulsif ou délirant et sans coma. Ce qui est plus vraisemblable c'est qu'elle souffrait d'une simple rétention vésicale, de nature spasmodique, survenue pendant sa crise de douleurs, et que cette rétention ayant cessé pendant l'agonie, grâce au relâchement habituel

1. *Vie de sainte Catherine de' Ricci*, par le R. P. Hyacinthe. Bayonne, Paris, 1873, II, p. 297-98.

du sphincter, le parfum de violette se dégagea soudain du liquide qui se répandait dans le lit.

Quelle que soit d'ailleurs l'hypothèse à laquelle on s'arrête, un fait bien établi c'est que Catherine de Ricci exhala un parfum de violette après avoir pris de la térébenthine et souffert d'anurie, et ce fait par lui-même est assez significatif pour que nous n'ayons pas besoin d'y joindre de longs commentaires. Dans ce cas, si l'on admet avec quelques chimistes que la térébenthine parfume l'urine parce qu'elle forme de l'acide pinique, l'odeur aurait pour formule $C^{40}H^{30}O^{4}$, et si l'on préfère croire avec d'autres chimistes que le parfum est dû à la présence de l'acide métacétonique, c'est à la formule $C^{3}H^{6}O^{2}$ qu'on devra se tenir.

*
* *

Telles sont les conclusions auxquelles on arrive pour sainte Lydwine, sainte Thérèse et sainte Catherine de Ricci, quand on rapproche leurs odeurs de celles que la clinique a parfois l'occasion d'étudier; et sans aucun doute ces conclusions sont bien prosaïques, comparées à celles des hagiographes que nous avons rappelées. Nous parlons de la nutrition ralentie, de la combustion incomplète des sucres et des matières albuminoïdes, de la transpiration, du coma; ils parlent de la victoire de la vie éternelle sur la corruption et la mort, de la grâce qui déborde du saint et se répand autour de lui; mais c'est le sort inévitable de toutes les explications scientifiques de paraître ternes et laides à côté des poétiques imaginations de l'Hagiographie.

Du moins nous accordons aux mystiques, après beaucoup de réserves prudentes, qu'ils ont très vraisemblablement rapporté quelques cas authentiques « d'odeurs très suaves ». Le temps n'est pas encore très loin où le rationalisme en usait plus librement avec eux, et se contentait d'expliquer par la supercherie ou l'illusion tout ce qui dans la vie des saints paraissait merveilleux. Nous nous départons aujourd'hui de cette méthode par trop facile; quand nous étudions chez les mystiques des phénomènes comme les parfums sacrés, nous

pouvons rendre justice à la bonne foi des hagiographes. Mais ce n'est pas assez de leur reconnaître une sorte d'exactitude matérielle; on doit ajouter, pour être juste avec eux, qu'ils ont raisonné souvent aussi bien qu'ils pouvaient le faire. Hammond lui-même, s'il avait vécu au XVIe siècle, au lieu de parler d'éther butyrique et de bicarbonate de soude, aurait très vraisemblablement admis les interprétations d'un Ribéra. Ce père voyait sainte Thérèse faire l'admiration de son siècle par sa bonté, sa piété intelligente, ses réformes et ses fondations; avec tous les contemporains il la croyait inspirée de Dieu et, lorsqu'il apprenait qu'à sa mort elle avait exhalé des parfums étranges, il ne pouvait les interpréter que comme une grâce du ciel. Il n'aurait pu obtenir d'aucun physiologiste une explication vraisemblable; en revanche il savait les prophéties de David, les paroles de saint Paul, les odeurs suaves de sainte Lydwine, de saint Cajetan, de saint François de Paule. Il acceptait avec toute sa raison l'explication miraculeuse.

Dr GEORGES DUMAS

LETTRES FAMILIÈRES[1]

— 1774-1783 —

I

A Voltaire.

Paris, samedi neuf heures et demie du soir,
26 février [1774].

Je ne sais, monsieur, si je serai le premier à vous informer de l'arrêt que le Parlement vient de rendre, mais il est sûr au moins qu'il aura fallu être bien vigilant pour me devancer, car il [n'] y a pas tout à fait un quart d'heure que ce jugement est prononcé, et voici la substance telle qu'un homme aposté par

1. Né à Saint-Mihiel en 1735, camarade de Boufflers à l'académie des cadets gentilshommes du roi de Pologne, duc de Lorraine et de Bar, Jean-Baptiste Nicolas de l'Isle est en 1756 promu sous-lieutenant au régiment de Champagne et va guerroyer en Allemagne. A la paix de 1763, les loisirs des garnisons (Valenciennes et Metz) l'invitent à se répandre comme poète, dans le *Journal de Bouillon*, le *Mercure de France*, l'*Almanach des Muses*, etc., exploit qui lui vaut l'amitié des Seignelay, des Coigny, des Bercheny, et finalement des Choiseul. Un voyage qu'il fait en Angleterre avec le marquis du Châtelet (1769) le met en rapports avec Horace Walpole, puis avec madame du Deffand, dont il est bientôt l'ami et le correspondant. Un cousin du chevalier de l'Isle, feu M. Henry de l'Isle, capitaine de cuirassiers, a publié en 1865 quatorze lettres de de l'Isle à la marquise. Les réponses inédites sont à Stone (Staffordshire), chez un amateur d'autographes, Mr D. R. Parker-Jervis.
A la chute de Choiseul, de l'Isle devient l'un des familiers de Chanteloup, où il passe chaque année la moitié de son « semestre » d'hiver, son semestre d'été l'obligeant de résider à Mouzon, où il est, depuis 1769, capitaine de dragons dans la Légion royale. Chargé en 1772 d'accompagner madame de Brionne, maîtresse de Choiseul, aux eaux de Rolle en Suisse, il va visiter

moi pour m'en rendre compte vient de me l'apporter : « M. de Beaumarchais et madame Goëzman blâmés. M. de Goëzman et Marin, hors de cour. Les sieurs Le Jay, Bertrand et Darnaud admonestés, les mémoires supprimés. Défense aux avocats d'en jamais signer de semblables. » Pour cet article, il sera de facile exécution, car je ne pense pas qu'on leur en présente d'aussi plaisants que ceux-là.

Je vous avoue que je n'entends rien du tout à l'arrêt. M. Goëzman innocenté quand sa femme est flétrie; Beaumarchais puni seulement de blâme quand ses terribles accusations contre M. Goëzman sont déclarées calomnies par la justification de ce magistrat... Je ne puis arranger tout cela dans ma tête et je vais voir ce que nos habiles gens en diront à souper, car il ne faut pas s'attendre que de toute la soirée on parle d'autre chose. Vous savez ce qu'un fiacre répondit au premier Président qui lui dit que la Cour le blâmait; de l'humeur dont est Beaumarchais, je ne serais pas surpris qu'il eût répondu de même.

Je vous ai mandé ces jours derniers l'histoire de MM. de Nassau et d'Esterhazy; le Parlement les a obligés à s'embrasser et a tiré d'eux parole d'honneur de ne plus se battre. M. de Nassau est parti le jour même pour aller passer l'hiver dans ses terres. Pour madame de Montglas [1], que trois gardes

Voltaire à Ferney; une correspondance active s'établit entre eux. Voltaire tenait dans une estime sincère ce correspondant spirituel, dévoué, bien placé pour être informé. Malheureusement, si nous avons trente-deux lettres de Voltaire à de l'Isle, il ne nous en reste que deux du militaire; l'une a été publiée (incomplètement) par M. Tourneux (*Revue d'histoire littéraire*, 1897); je donne l'autre.

En 1774, de l'Isle se fait attacher à la maison de la comtesse d'Artois. Il se lie avec les Vaudreuil, les Polignac, et bientôt se trouve à même d'approcher la reine tous les jours dans l'intimité. Les lettres publiées ici sont de cette époque : nous les devons à la libéralité de M. le comte de Riocour, arrière-petit-fils de leur destinataire. — FERNAND CAUSSY.

1. Voici comment madame du Deffand raconte cette histoire (*à Walpole, 27 février 1774*) : « On m'a raconté qu'une petite madame de Montglas, qu'on avait fait enlever pour l'enfermer dans un couvent à Montpellier, et qui était conduite par trois hommes de la maréchaussée, s'était sauvée; je ne sais si l'on court après : le prince de Nassau et un M. d'Esterhazy s'étaient battus pour elle; son mari est secrétaire des commandements de M. le comte d'Eu; ci-devant, il était président à la Chambre des comptes de Montpellier; M. le comte d'Eu devint amoureux d'elle l'année où il tint les États à Montpellier. »

conduisaient à Montpellier pour y être enfermée dans un couvent, voici ce qu'elle a fait. A la poste avant Montargis, où on l'a fait coucher, elle a pris le moment que ses gardes étaient endormis comme ceux que vous savez. Vêtue d'un petit corset et d'un simple cotillon, munie de ses diamants et de quelque argent, elle a pris un cheval dans l'écurie, l'a elle-même sellé, et s'en est allée au grand galop. On croit pourtant que tout cela ne s'est pas fait sans qu'elle ait gagné un valet d'écurie; mais il est certain que les gardes, à l'heure du départ, ont été fort consternés de ne la point trouver, et que, comme elle avait sur eux six heures d'avance, ils n'ont point pu la rejoindre. Nous espérons qu'elle se sera sauvée à Genève. Elle est jeune, très jolie, extrêmement aimable, et mauvaise tête par excellence. Je vous la recommande.

J'ai soupé hier avec une Genevoise qui ne m'a pas dit de vos nouvelles. C'était une truite de 25 livres [1] dont les gourmands se sont crevés, plutôt par air que par plaisir, car, pour vous parler franc, je ne trouve pas qu'il y ait tant à se récrier sur l'excellence de vos truites et de vos ombres-chevaliers. Mais, en revanche, je ne connais rien de bon comme vos perches dont on ne dit mot. Les lacs et les villes sont comme cela remplis de gens de mérite dont on ne dit mot, faute de prôneurs.

Dites-moi encore que les Tourangeaux sont doux : ils viennent de faire une sédition de tous les diables : attroupés au nombre de 8 000, ils ont pillé tous les bateaux chargés de blé qui s'en allaient par la Loire d'Orléans à Nantes; toute la maréchaussée du pays a été repoussée avec perte de 8 ou 10 cavaliers, et on vient d'y faire marcher en hâte les régiments de la Rochefoucauld et de Berry.

Il n'est pas vrai que M. de La Chalotais ait eu la permission de rester à Vern; il en part aujourd'hui pour être transporté au château de Loches. Il n'a pas vu chez lui madame de La Fruglaye, sa fille, à qui les gardes ont interdit l'entrée de la maison, et deux cavaliers de garde, relevés chaque trois heures,

1. On envoyait les poissons du lac dans la glace, par la poste, et ils n'arrivaient que si le temps restait au froid pendant huit jours. Aussi étaient-ils fort recherchés. Notre résident à Genève, M. Kennin, faisait chaque année l'étrenne d'une truite au ministre des Affaires étrangères, qui la faisait manger aux ambassadeurs.

ont toujours couché dans sa chambre. Il a soixante-quatorze ans, la gravelle, et il pisse le sang. On dit qu'il pourra bien mourir en chemin.

Je ne vois pas que les malades de M. Tissot lui fassent beaucoup d'honneur; il me semble que M. de Noyon et le comte de Chabot sont en pire état qu'ils n'étaient. C'est qu'il faut être raisonnable, et n'exiger de miracles de qui que ce soit, car, bien certainement, on n'en fait plus.

Adieu, monsieur; il ne se passe pas un jour sans que je parle de vous, et je n'ai que faire de vous dire en quels termes. Mon admiration vous le dirait assez quand ma reconnaissance ne vous en assurerait pas. L'une et l'autre seront toujours égales à la tendresse et au respect que j'aurai toute ma vie pour votre bonhomie, vos talents et vos vertus. Présentez, je vous en supplie, à madame Denis tous mes hommages respectueux. On m'a dit que M. Necker pourrait lui faire parvenir un petit présent. Savez-vous qu'à mon retour j'ai trouvé madame du Deffand liée d'une grande amitié avec monsieur et madame Necker, que je ne connais pas, mais qu'on dit tous deux honnêtes et gens d'esprit.

On m'apprend dans le moment que les Mémoires de M. de Beaumarchais ont été brûlés par les mains du bourreau.

II

A Monsieur le comte de Riocour[1].

Versailles, 23 janvier 1781.

Les dernières nouvelles que vous m'aviez données de madame de Cœurderoy[2] ne me laissaient pas trop l'espoir qu'elle pût se tirer de son malheureux état, et pourtant, j'ai senti sa perte comme si je ne l'avais pas prévue. C'était une femme non seulement aimable, mais essentielle, et d'un commerce aussi sûr que rempli d'agréments. Elle me manquera bien dans ma petite maison de Nancy; elle manquera plus

1. Antoine François, baron Dubois, comte de Riocour (1724-1796), premier président de la chambre des comptes de Lorraine et de Bar.

2. Née Baudoin-de Pléneuf, dame de Sorneville et de Guémadeuc; c'est sa fille qui épousera le fils du comte de Riocour, dont il va être question.

encore à ses enfants et à son mari. Dites-lui, je vous en prie, si vous en trouvez le moment, que je partage avec bien de la sincérité sa juste affliction.

Je vous attends, cher cousin, pour raisonner avec vous de vos affaires et des miennes. Je saurai de M. de Stainville si M. de Vulmont[1] est en effet nommé premier président quelque part : dans ce cas-là, vous vous trouveriez tout naturellement à portée de solliciter la place vacante[2], et s'il vous fallait la protection de la Reine, vous l'auriez.

J'ai répondu dans une autre lettre que vous devez avoir reçue à toutes les questions que vous me faisiez par votre avant-dernière, et je ne puis aujourd'hui que confirmer mes réponses. Les détails qu'on a de l'expédition de Jersey sont tristes : nos troupes ont été conduites prisonnières en Angleterre, et M. de Rulcourt[3] qui les commandait est mort de plusieurs blessures. Nous ne savons d'ailleurs rien à dire, ni du dedans, ni du dehors. Ne vous effrayez point de ma résidence à Versailles; j'irai pour vous à Paris tant que vous voudrez. Je n'ai point d'argent à faire venir de Lorraine, au contraire, je voudrais faire envoyer à mon frère deux mille cent livres que j'ai touchées sur la pension qu'il a de M. le comte d'Artois; si vous aimiez mieux les trouver ici et les lui donner là-bas, cela nous arrangerait tous. Adieu, cher cousin, mettez-vous bien au fait de la maison[4] et du prix, afin que je voie avec vous ce que je peux faire, car ce projet-là me tient plus que jamais. Quand on est sage, c'est au milieu de la grande faveur qu'on se retire, et je ne puis guère espérer, ni ne me soucie même de m'y voir jamais plus que m'y voilà, car il me semble qu'elle est fort augmentée depuis mon retour. Mes tendres respects à la famille. Je vous embrasse de tout mon cœur.

P.-S. — Voilà trois fois de suite que je vous écris en oubliant toujours de vous demander si vous savez où se font à Nancy

1. Conseiller au Parlement de Nancy. Il ne fut pas nommé président.

2. M. de Riocour désirait y faire nommer son fils. Celui-ci fut installé conseiller expectant le 15 avril 1781.

3. Voir là-dessus les *Miettes de l'Histoire*, d'A. Vacquerie, Paris, 1863, in-8°.

4. Que de l'Isle voulait acheter à Nancy.

de petites pendules à poser sur la cheminée qui coûtent cinquante écus. M. le baron de Besenval, qui en a vu une chez le comte de Bercheny[1], me tourmente pour avoir la pareille : vous me feriez grand plaisir de me l'apporter; mais M. de Bercheny, M. de Besenval ni moi ne savons le nom de l'ouvrier.

On établit un comité composé de vingt-quatre maréchaux de camp, et quatre lieutenants-généraux, un maréchal de France président. Ils fixeront à jamais les ordonnances militaires.

Soyez sûr que M. de Zugmentel[2] n'épousera point mademoiselle de Vioménil[3]. Je sais à présent des paroles sur cet air-là.

III

Au même.

Paris, 26 novembre 1781.

Je ne vous dirai pas, cher cousin, que le Roi a nommé un premier ministre, car je crois qu'au contraire M. de Maurepas ne sera pas remplacé; mais je vous apprendrai que tous nos jeunes héros sont arrivés d'Amérique, à l'exception de M. de Lafayette qui ne viendra que dans trois semaines, et qu'afin que tout ait l'air du prodige dans ce qu'ils viennent d'opérer, leur passage n'a été que de dix-neuf jours. Les mères, les femmes, les sœurs et les amis sont dans une joie qui fait plaisir à voir; on s'embrasse dans tous les coins à Versailles, d'où j'arrive pour y retourner tout à l'heure, et j'ai trouvé qu'à Paris on ne s'embrassait pas moins; il n'en est point de même à Londres, comme vous pouvez croire, surtout au moment de la rentrée du Parlement, où les discours du Roi et de ses ministres sont bien embarrassants à faire. Toute votre académie[4] aurait peine à les tirer de là.

1. Ladislas-Ignace, maréchal de France depuis 1750.

2. Ce M. de Zugmentel (ou Zeutmandel) est sans doute le fils d'un M. de Zugmentel dont Voltaire parle dans une lettre à madame de Lutzelbourg du 7 mai 1759 et qui est mentionné comme brigadier d'infanterie dans l'Almanach royal à partir de cette année 1759.

3. Adélaïde-Joséphine du Houx de Vioménil, fille d'Antoine-Charles du Houx de Vioménil, lieutenant général, et de Marguerite Bourdon; elle épousa le marquis de Montmort, colonel en second du régiment de Saintonge.

4. L'académie de Nancy, que de l'Isle moquait volontiers.

J'ai vu et embrassé hier à Versailles M. de Cœurderoy avec qui j'ai longtemps parlé d'affaires publiques et particulières; il m'a dit qu'obligé par la mort de M. son père[1] de retourner en Bourgogne à la fin de cette semaine et d'y faire un assez long séjour, il ne comptait pas que notre mariage[2] pût se célébrer avant les derniers jours de janvier ou les premiers de février, et j'en suis bien aise, parce que plus la cérémonie sera retardée, plus je serai sûr de la liberté de m'y trouver. J'ai reçu dans son temps votre lettre jointe à celle de M. de La Porte, dont vous me parlez dans votre dernière; tout a été fait comme M. de La Porte l'écrit et j'espère que, grâce à ses bons soins et aux vôtres, j'aurai la place pour mon petit parent.

On meurt beaucoup ici. La gangrène se fourre partout, même dans les plus jeunes corps; nous espérons que la gelée viendra bientôt refroidir et purifier l'air; vous jouirez avant nous de l'antidote, car il me semble qu'en fait de frimas vous avez toujours les primeurs.

M. le baron de Vioménil, de qui nous disons toute sorte de bien, reviendra dans peu[3]; je n'ai pas entendu dire que M. son frère dût l'accompagner, vous en savez peut-être là-dessus plus que moi.

Adieu, cher cousin; si la mort du principal ministre entraîne la disgrâce de quelques-uns de ces messieurs, surtout celle de M. le garde des Sceaux qui vous toucherait plus qu'une autre, vous en serez promptement averti. Mille respects, hommages et tendresses à la famille, je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

IV

Au même.

Versailles, 28 décembre 1781.

Ne craignez rien, cher cousin, pour le passe-droit dont mon jeune cousin était menacé. J'ai parlé en personne naturelle à

1. François de Cœurderoy (1700-1781), président au Parlement de Dijon.

2. Le mariage de mademoiselle de Cœurderoy avec le jeune Riocour.

3. D'Amérique. Voir sur les frères de Vioménil, les *Mémoires* de Lauzun, Édition Lacour (Poulet-Malassis, 1859).

notre charmante Reine qui m'a dit qu'elle ne connaissait pas M. de Hausen[1], qu'elle protégeait M. Richard, mais qu'elle me protégeait bien davantage, et qu'elle ne souffrirait pas qu'un de mes parents eût à se plaindre d'elle. En conséquence, Sa Majesté m'a ordonné de lui remettre une note de l'affaire pour qu'elle s'en souvienne dans l'occasion; et si vous croyez que la chose presse, écrivez-moi tout de suite en m'expliquant bien ce qu'il faut dire à M. le garde des Sceaux, parce que je supplierai la Reine de m'envoyer à lui au nom de Sa Majesté, et je vous réponds qu'alors je n'oublierai rien de ce qu'il sera nécessaire d'exposer. Vous voulez sans doute que votre fils soit en pied et que M. de Hausen reste surnuméraire jusqu'à la prochaine vacance; c'est ce que j'ai compris, et ce que je compte écrire dans la note que j'aurai l'honneur de remettre demain à la Reine. Vous pouvez, si le cas l'exige, adresser un mémoire à M. le garde des Sceaux, en lui disant que très certainement l'intention de la Reine n'est pas que M. de Hausen passe avant votre fils et que Sa Majesté n'accordera là-dessus nulle protection qui puisse lui être nuisible; je ne vous le conseillerais pas si je n'étais sûr de mon fait.

J'agirai en conscience pour les ajustements de ma cousine. Je n'accorderai de préférence entre mademoiselle Beaulard et mademoiselle Bertin qu'à celle qui donnera les meilleures, les plus jolies choses au moindre prix et ce sera dans deux jours au plus tard que je ferai mon travail[2]. Ma cousine peut être assurée que sa commission ne serait pas faite plus soigneusement sous ses yeux.

Nous sommes dans de grandes alarmes sur l'état de madame la comtesse d'Artois; elle est pourtant un peu mieux aujourd'hui, huitième jour de sa maladie, mais nous craignons le neuvième.

Madame de Polignac est accouchée hier[3], en ma présence et

1. Dominique-Ignace-Charles de Hausen de Veideshein, né en 1758, depuis conseiller au parlement de Metz. Le jeune de Riocour était né en 1761 : il est bon de le savoir, pour se représenter quel « passe-droit » le menaçait.

2. Les acquisitions chez la modiste. C'est Rose Bertin, « ministre des modes », qui lança l'expression : « Voici les modèles arrêtés dans mon dernier travail avec la Reine. »

3. On sait jusqu'où allait le dévouement de madame de Polignac pour la reine; S. M. présentait-elle les indices de la grossesse, vite madame de Poli-

tenue par moi, d'un garçon qui se porte bien. Adieu, cher cousin, j'embrasse tendrement vous et toute la famille.

V

Au même.

Versailles, 8 janvier 1782.

Dans un séjour de vingt-quatre heures que je viens de faire à Paris, j'ai été voir les ajustements qui s'apprêtent pour notre jeune mariée chez madame Beaulard [1], à qui j'en ai confié le soin de préférence à mademoiselle Bertin, parce qu'avec l'ouvrage immense que les fêtes de la Cour donnent à mademoiselle Bertin, nous n'aurions pas été sûrs, m'a-t-elle dit, d'avoir ces parures pour le temps où elles seraient nécessaires. Je suis d'ailleurs si content et du bon goût et de la bonne volonté de madame Beaulard, elle m'a promis d'apporter tant de vigilance à ce que la route ne pût apporter aucune atteinte à ces fragiles ornements que je ne puis regretter d'en être revenu aux premières dispositions de ma cousine. Il m'a paru, de plus, que mademoiselle Bertin, à cause de la multitude d'ouvrières qu'elle est dans ce moment-ci obligée de payer à grands frais, n'ayant pu nous donner au même prix les mêmes choses que nous aurons de madame Beaulard, et je ne voulais pas dépasser du moins de beaucoup les vingt-cinq louis que portent mes instructions.

Je me suis conduit avec une égale exactitude à l'égard des étuis et de la boîte; ils sont du goût le plus nouveau, de l'ouvrier le plus estimé; toute ma société les a trouvés parfaitement jolis, ainsi je les produis avec confiance. Je les ai remis, au lieu de M. de La Frété [2], que je ne connais pas, à M. de La

gnac faisait en sorte de les présenter à son tour. Elle assistait la Reine dans ses couches, et puis elle se couchait, accouchait, et son « amie » venait lui tenir compagnie jusqu'aux relevailles.

1. Madame Beaulard, épouse de Beaulard, coiffeur célébré par les Goncourt, n'était pas aussi en vogue que mademoiselle Bertin, quoiqu'elle fût une bien plus grande artiste. Il faut voir dans les *Anecdotes échappées à l'observateur anglais* (28 janvier 1775) les inventions mirifiques des époux Beaulard. Mais en 1781, ils n'opéraient plus que pour la province. La Reine ayant perdu ses cheveux à la suite de ses couches, les chignons plats étaient redevenus en faveur : c'est ce qu'on appelait la *coiffure à l'enfant.*

2. Receveur général de Lorraine et Barrois.

Reynière [1], que je connais beaucoup, et qui m'a promis de vous les faire parvenir promptement et sûrement. J'avais la permission d'y dépenser quarante louis, ils en coûtent trente-neuf. Je payerai aussi madame Beaulard, qui ne fera rien partir que tout ne m'ait encore passé sous les yeux, et j'espère que ma cousine sera contente de moi, j'ai du moins bien envie qu'elle le soit. Ne m'envoyez point d'argent, parce que de deux choses l'une, ou j'irai à la noce, comme j'y compte, et dans ce cas-là ce sera cela de moins que j'aurai à porter, ou, si je n'y vais pas, vous enverrez la somme totale à mon frère, avec qui je dois avoir un compte à régler pour sa pension de M. le comte d'Artois.

Je ne vous ai pas écrit depuis quelques jours, parce que je les ai passés entièrement auprès de M. le comte d'Artois, et que le très peu de temps que j'avais de libre a été employé très désagréablement à des réponses de bonne année; je n'en suis même pas tout à fait quitte, c'est pourquoi je tourne court en vous embrassant tendrement, la famille aussi. Madame la comtesse d'Artois va le mieux du monde; toutes les fêtes vont reprendre. L'entrée [2] sera le 19 ou le 21 au plus tard. D'ailleurs aucune nouvelle.

La Reine a eu la bonté de me dire que vous pouviez être sûr de ne jamais voir préférer M. de Hausen à votre fils. Vous ne risquez rien, si le cas le requiert, d'écrire à M. le garde des Sceaux que très certainement la Reine entend et veut que votre fils passe le premier.

VI

Au même.

Versailles, 11 janvier 1782.

Pour écarter toute espèce de louche et mettre notre affaire en plus grande sûreté, j'ai supplié la Reine de permettre que je lui laisse notre petit mémoire que j'ai reçu avant-hier, et Sa

1. Fermier général, administrateur de la poste aux lettres.

2. L'entrée du Roi et de la Reine à Paris, le 21 janvier 1781. Les émigrés ne manquèrent pas de faire une estampe, où l'on mit d'un côté cette entrée, et de l'autre celle du 21 janvier 1793.

Majesté, par une bonté charmante de sa part, quoique assurée d'avoir donné là-dessus des ordres clairs et positifs, s'est fait rendre un compte encore plus détaillé, duquel il résulte que M. de Hausen étant jugé trop jeune pour occuper la place ne l'aura pas, du moins de longtemps; que M. de Vatimont [1], ne la voulant céder qu'à lui seul, ne la quittera point, mais que quelle que chose qui puisse arriver, personne ne passera avant votre fils. La Reine m'a dit en propres termes : « Écrivez à M. de Riocour que je ne serai pas neutre, comme il le demande; car, s'il faut ma protection, ce sera à son fils que je l'accorderai ». Voilà, cher cousin, sur quoi vous pouvez compter de la manière la plus positive.

La petite caisse de bijoux était partie quand j'ai reçu la lettre où vous me disiez d'y joindre un pot de rouge; tant mieux, car je n'aurais pas su s'il le faut rouge de blonde ou de brune, et vous m'en instruirez. Comment un premier président peut-il oublier une distinction de cette importance-là? J'irai à Paris dans deux ou trois jours uniquement pour inspecter les ajustements du trousseau et veiller à l'arrangement de leur départ : j'espère qu'aucun contre-temps n'empêchera le mien. Adieu, cousins, père et fils, cousines, mère et fille, je vous aime et vous embrasse tous.

VII

Au même.

Versailles, 21 janvier 1782.

Tous les trésors de madame Beaulard partiront demain dans un ordre admirable; plombés de manière à narguer une armée de commis; vus, inspectés, approuvés par madame de Coigny [2], l'oracle du bon goût, comme elle en est le chef-d'œuvre; rouge de brune, chapeau de Bébelle [3], tout s'y trouvera; le mémoire

1. Jacques Michelet de Vatimont (1711-1790), conseiller au Parlement de Metz depuis 1760.

2. La marquise de Coigny, bru du duc, connue par sa correspondance avec le prince de Ligne. Il ne faut pas la confondre avec Aimée de Coigny, duchesse de Fleury (la *Jeune Captive* de Chénier), cousine germaine de son mari.

3. Seconde fille du comte de Riocour, née en 1766.

me sera remis cette semaine, je l'acquitterai sur-le-champ. Mesdames, si vous n'êtes pas contentes de moi, vous vous montrerez, je l'avoue, d'humeur très difficile.

Une tempête horrible, une pluie à verse, la confusion de tous les éléments annonçaient un temps désastreux pour l'entrée de la reine; mais le bonheur, qui l'accompagne toujours et qu'elle mérite si bien, a dissipé comme par enchantement les vents et les nuages, et la plus riante matinée du mois de mai est, tout au plus, comparable à celle que le ciel nous a donnée aujourd'hui. J'ai fait une petite course à Paris pour jouir du triomphe de notre charmante Reine, dont l'entrée s'est faite avec tout l'éclat, toute la pompe et tout le bon ordre possibles; je suis revenu bien vite auprès de mon accouchée, que le départ de la cour laisse dans la solitude, et, chemin faisant, j'ai rencontré M. de La Fayette et le vicomte de Noailles arrivant d'Amérique.

J'ai reçu hier votre lettre, je n'ai pas le temps de faire celle-ci plus longue. Adieu, cousin; adieu, cousine; adieu, cousinette; adieu, cousinet; je vous aime et vous embrasse de tout mon cœur.

VIII

A mademoiselle de Riocour.

Versailles, 30 mai 1782.

M. de La Reynière a été si exact, ma chère Bébelle, à m'envoyer la jolie veste que vous lui aviez adressée pour moi, qu'elle m'est parvenue plus de vingt-quatre heures avant votre lettre, de façon que j'ai cru que la jolie veste me tombait du ciel, et de ce qu'elle vient de vous n'est pas une raison pour que je rabatte beaucoup de mon compte. Je veux la garder avec le nœud d'épée qui l'accompagne jusqu'à ce que je puisse m'en parer aux yeux de mes deux jeunes cousines, afin que voyant combien je suis fier d'être l'objet de leurs soins, elles ne regrettent pas trop de ne les avoir point donnés à quelque cousin plus jeune et plus aimable que moi.

Nous sommes, ma chère Bébelle, par la présence des princes

russes[1] et par les nouvelles qui nous viennent chaque jour de notre escadre[2], dans un mélange de divertissements et de tristesse, de fêtes et de deuil dont la bizarrerie vous étonnera moins quand vous aurez reconnu que le cours de notre vie n'est guère autre chose. Recevez pour votre chère belle-sœur et pour vous, ma Bébelle, mes sincères remerciements et mon fidèle et respectueux hommage.

IX

A Monsieur le comte de Riocour.

Paris, 12 juin 1782.

C'est votre mémoire[3] à grand papier que j'ai choisi pour le remettre à la Reine, à qui j'ai eu l'honneur de le présenter avant-hier chez madame de Polignac. Sa Majesté a bien voulu le lire elle-même, quoique je me fusse offert, comme de raison, à lui en épargner la peine. Sa lecture finie et faite avec une extrême attention, la Reine m'a demandé si je ne pensais pas qu'un objet de cette nature exigerait de sa part, lorsqu'elle en parlerait à M. le garde des sceaux, de grandes discussions. Je lui ai répondu que le mémoire renfermant en peu de mots les justes motifs qui fondent la réclamation de notre province, il suffirait que Sa Majesté le fît lire à M. le garde des sceaux, en lui ajoutant que le maintien des privilèges de la Lorraine ayant été juré par le feu empereur son père, elle s'intéresserait toujours vivement à ce qu'il ne leur fût point porté d'atteinte, et que, puisque celle qu'on paraissait préméditer avait été plusieurs fois détournée, elle avait lieu de croire qu'elle le serait plus efficacement encore dans le moment où sa démarche lui faisait connaître tout l'intérêt qu'elle y prenait. La Reine a eu la bonté de me promettre *positivement* sa protection pour votre compagnie, et madame de Polignac s'est chargée avec tout l'empres-

1. Le grand-duc Paul Petrovitch et sa seconde femme Sophie-Dorothée-Augusta de Wurtemberg, qui voyageaient sous le nom de comte et comtesse du Nord.

2. Le 12 avril, l'amiral de Grasse avait été battu et fait prisonnier aux Antilles, dans les parages de la Dominique, par l'amiral Rodney.

3. Voir la lettre suivante.

sement possible de suivre l'affaire en mon absence, car je pars dans deux ou trois jours pour mes voyages d'été, qui se borneront cette année aux eaux de Spa, d'Aix-la-Chapelle, et peut-être à une petite course en Hollande où le port de Texel est intéressant à voir.

Nos princes russes partent lundi pour Brest, d'où ils reviendront le long de nos côtes à Dunkerque, et de là par Ostende dans les Pays-Bas. Nous les avons tant et tant divertis qu'ils n'en peuvent plus. Je serais aussi las qu'eux si je vous avais fait le détail de toutes les fêtes, et je crois que vous le seriez bien aussi de l'avoir lu. Je ne saurais pourtant m'empêcher de vous dire que le bal paré de Versailles a été comme le Paradis, ce que l'œil de l'homme n'a point vu et ce que son esprit ne peut comprendre. Il n'a jamais paru sur la terre un spectacle plus imposant et plus magnifique. Aucun roi du monde n'en a donné qui lui ressemble, ni qui puisse même en avoir approché.

Le clergé va s'assembler extraordinairement pour offrir au Roi quatre gros vaisseaux qui seront acceptés. On n'a toujours point de nouvelles des six qui ont disparu après le combat du 12, mais on est sûr, jusqu'ici, qu'ils ne sont pas au pouvoir de l'ennemi. Je crois que le baron de Viioménil ne tardera guère à partir, et peut-être arriverait-il là-bas après la signature de la paix, car on y travaille sérieusement.

M. de Fleury, moins inquiet des fonds que fatigué de la besogne, a demandé au Roi la permission de se retirer. Sa Majesté l'a prié de lui continuer ses services et le ministre s'est rendu aux instances du Roi.

M. le comte d'Artois partira pour Madrid dans les premiers jours du mois prochain. Vous ai-je dit que le prince a voulu m'emmener et que la chose n'a pas pu s'arranger? J'aurais été bien aise d'assister à cette grande expédition [1], supposé qu'elle se fasse. Adieu, cher cousin; dites pour moi bien des tendresses à mes trois cousines, car les voilà trois [2]. J'embrasse tendrement les cousins père et fils. Écrivez-moi toujours sous la même adresse, comme si de rien n'était.

1. Le siège de Gibraltar.

2. Depuis le mariage de M. de Riocour avec mademoiselle de Cœurderoy.

X

Au même.

Trianon, 26 août 1782.

De retour depuis avant-hier soir, cher cousin, mon premier soin a été de savoir où en était l'affaire que vous m'aviez recommandée au moment de mon départ; et j'ai appris avec grand déplaisir que la Reine ayant fait connaître à M. le garde des sceaux l'intérêt véritable qu'elle y prenait, ce ministre avait répondu à Sa Majesté que l'arrangement pris là-dessus embrassant toutes les cours des monnaies, il était impossible d'en distraire celle de notre province. La Reine a bien voulu, suivant ce qu'elle-même m'a fait l'honneur de me dire, insister sur les privilèges particuliers de la Lorraine; M. le garde des sceaux a répondu que d'autres provinces fondées à faire la même réclamation seraient obligées de souscrire au plan qui venait d'être arrêté pour le bien, l'utilité, la simplification du tout, et que le Roi ne pourrait sans danger ni dommage en excepter une partie de son royaume. J'imagine que cette réponse vous est déjà connue, et je vous la communique seulement pour que vous ne doutiez pas de mon zèle et de ma vigilance sur les objets qui peuvent vous intéresser. Je vous assure d'ailleurs que madame de Polignac eût joui d'un plaisir bien vrai, s'il lui eût été possible de vous servir dans cette circonstance; qu'elle était tout embarrassée de m'apprendre la malheureuse issue de sa négociation, et qu'elle m'a avoué qu'il n'avait jamais été en son pouvoir de m'en instruire par les lettres qu'elle m'a écrites durant mon absence...

Je n'aurais pas cru, et M. de Polignac n'espérait pas non plus que le domaine de Fenétrange pût être porté à 80 000 livres de rente; on ne comptait lui compléter ce revenu qu'au moyen d'une forêt ajoutée à Fenétrange : s'il n'en a pas moins la forêt, le bienfait sera considérable, et je suis sûr qu'il ne le sera jamais assez pour sa noblesse et sa bienfaisance.

Quoiqu'on parle ici toujours de paix et que M. de Fitzherbert[1] y suive ses négociations, le Roi vient de donner ordre de com-

1. Ministre plénipotentiaire d'Angleterre.

pléter l'infanterie, ce qui fait une augmentation subite de plus de 400 hommes par régiment. Peut-être aussi n'est-ce que pour en imposer à l'Angleterre; ainsi soit-il : car si nous allions nous immiscer dans les querelles qui paraissent s'élever entre la Russie et la Porte, Dieu sait quand et comment finiront ces débats.

Il me semble que M. de Grasse, depuis son arrivée, a dissipé en grande partie les impressions désavantageuses que sa conduite avait fait prendre; et qu'actuellement on croit son escadre [1] plus coupable que lui; pourtant, il n'a pas osé paraître hier à la procession de l'Ordre de Saint-Louis, donnant pour raison ou prétexte qu'il n'avait point d'habit uniforme. M. de Bouillé a hier pris congé, pour partir jeudi; le régiment d'Auvergne s'embarque avec lui; sa mission actuelle est de défendre les Antilles où l'Angleterre va porter ses forces retirées du continent.

La Reine part le 2 pour Louvois [2], où le séjour de Sa Majesté durera jusqu'au 5, et le 7 elle ira s'établir à la Muette pour l'inoculation de madame sa fille. J'espère que mademoiselle la vôtre est en bonne santé, de même que son frère et leur maman et vous, cher cousin, que j'aime et que j'embrasse tendrement.

XI

Au même.

Versailles, 21 novembre 1782.

Je suis revenu, cher cousin, de tous mes tristes voyages occasionnés par la mort [3] et la ruine [4] de mes amis au moment que je m'étais prescrit, celui de l'arrivée de M. le comte d'Artois, et je serais bien fâché de n'avoir pas été présent à la scène touchante que cet événement nous a procurée hier au soir. Le Roi, qui se montre en toute occasion le meilleur des hommes, s'est montré le plus tendre des frères. Il a tenu M. le comte d'Artois serré dans ses bras pendant plusieurs minutes

1. En effet, une partie de l'escadre avait fui. M. de Grasse publia là-dessus un *mémoire* justificatif.

2. Chez Mesdames.

3. La mort de la comtesse Arthur Dillon.

4. La sérénissime faillite du prince et de la princesse de Rohan Guémenée.

en versant des larmes de joie, et le prince n'a passé des bras du Roi et de la Reine dans ceux de sa famille entière que pour se jeter au cou des amis qui l'environnaient; car il permet, il ordonne même que ses serviteurs, au nombre desquels j'ai le bonheur d'être, se disent ses amis, et peut-être est-il le seul homme de son rang qui s'en soit acquis de véritables. Le Roi l'a reçu ce matin chevalier de Saint-Louis : je vous assure qu'aucun officier n'a été plus joyeux ni plus fier de cette décoration que notre charmant prince; au reste il est revenu dans la meilleure santé du monde, aimant d'autant plus la France qu'il a reconnu combien il est désagréable de vivre ailleurs.

J'ai trouvé à mon retour une promotion dont bien des gens me paraissent mécontents, mais j'ai trouvé aussi les négociations de paix fort réchauffées, et si les Anglais ne nous trompent point, il peut arriver sans miracle que la guerre finisse avec l'année. On a fait repartir hier pour Londres M. Rayneval, premier commis des Affaires étrangères, avec des propositions auxquelles on se flatte que le roi d'Angleterre accédera. Dieu le veuille! car, s'il en était autrement, je ne sais pas où l'on trouverait l'argent nécessaire. M. de Fleury va faire un nouvel emprunt à des conditions très séduisantes, mais la somme qu'il rendra ne saurait suffire, je crois, aux frais d'une nouvelle campagne. Heureusement, l'Angleterre n'est pas plus au large que nous.

Actuellement, cher cousin, que me voilà pour tout l'hiver à demeure ici, je reprendrai mon ancienne exactitude à votre égard. Quant à mes sentiments, je n'ai rien à reprendre, puisqu'ils ne m'ont jamais quitté. Recevez-en pour vous, pour ma cousine, pour Bébelle et son frère et sa petite femme le tendre et fidèle hommage.

XII

Au même.

Versailles, 10 janvier 1783.

Quand j'ai reçu votre lettre, cher cousin, je possédais depuis deux jours l'anis et la pommade apportés chez moi par M. Richard lui-même qui, venant de les recevoir, n'avait pas

voulu perdre une minute à m'en faire jouir; je vous en remercie tendrement; vous êtes pour moi d'une attention bien aimable de vous souvenir de mon goût pour l'anis. Je voudrais fort savoir ce que vous aimez, afin de vous montrer que je suis aussi capable de quelques attentions. J'aurai, par exemple, celle de vous écrire la nouvelle de la paix à l'instant même où nous la recevrons : on l'attend ici avec une confiance qui m'a si bien gagné qu'en vérité je la regarde comme faite, et je suis persuadé que les mouvements du Nord vont encore en accélérer la conclusion. Je viens de passer trois jours à la Chevrette [1], où s'est faite la noce d'une fille de madame la duchesse de l'Infantado. M. d'Aranda [2] et M. Fitzherbert y sont venus ensemble dans la même voiture et s'en sont retournés comme ils étaient venus. Tant de concorde annonce, à ce qu'il me semble, que mes idées de paix ne sont pas sans fondement.

Vous savez que le Roi a mandé une députation de quinze membres du parlement de Besançon; ils ont eu défense de traverser Paris, sont arrivés ici en droiture; le Roi les a fort mal traités, et sur-le-champ ils ont été obligés de repartir, toujours sans pouvoir traverser Paris.

Mon cousin Remoncourt [3], actuellement habitant de Nancy, m'a fait l'amitié de m'écrire : dites-lui qu'il aura l'un de ces jours ma réponse et que je l'embrasse de tout mon cœur.

M. le prince de Salm, frère de madame la duchesse de l'Infantado et de madame de Stahremberg [4], celui que vous avez vu à Nancy dans sa jeunesse, vient d'obtenir en propriété le régiment d'Anhalt dont le prince de ce nom s'est démis et qui va s'appeler le régiment de Salm. Je ne sais aucune autre nouvelle à vous dire. — Adieu, cher cousin, mille tendresses et respects à mes cousines; je vous aime et vous embrasse de toute mon âme.

CHEVALIER DE L'ISLE

1. Près d'Enghien. On sait que madame d'Épinay y résida.

2. Ambassadeur d'Espagne à Versailles.

3. Marc-Louis baron Dubois, comte de Remoncourt (1728-1800), frère du président de Riocour.

4. Femme de l'ambassadeur impérial en France.

LE

PLUS PETIT CONSCRIT DE FRANCE

Le père Macheux adressait-il la parole au plus jeune de ses deux garçons de ferme? Il ne lui disait point : « Fais ceci, Hyacinthe... » ou : « Fais cela, Hyacinthe... » Il lui disait : « Fais ceci, Haut-comme-trois-pommes... » ou : « Fais cela, Haut-comme-trois-pommes... »

Hyacinthe Letoche méritait, en vérité, son sobriquet. Lorsqu'il avait atteint sa treizième année, sa mère l'avait mesuré. Il avait, à cette époque, exactement 1 mètre 24. Depuis lors, il n'avait pas sensiblement grandi.

En 1905, il eut vingt et un ans. Il fut invité à se présenter, le 5 mars, devant le conseil de révision.

Facétieux, le premier major qui l'examina, s'écria :

— Vous ignorez donc, mon brave ami, qu'il y a beau jour que nous n'enrôlons plus d'enfants de troupe!

Non moins spirituel, le second major se tourna vers le sergent de recrutement; flegmatiquement il déclara :

— Sergent, allez réquisitionner une loupe, je vous prie... Je crois qu'il y a quelqu'un devant moi. Mais je n'en suis pas bien sûr.

Ensemble, ensuite, les deux majors interrogèrent Hyacinthe :

— Quelle profession exercez-vous, mon petit ami?

— V'là, j'suis comme ça garçon d'ferme.

— Garçon de ferme!... A quoi vous utilise-t-on, à la

ferme?... A transporter des œufs... un à un... lorsque les poules viennent de pondre?... Vous ne devez pas pouvoir vous adonner aux gros travaux.

— Que si, que si! On m'garde point par charité, allez! J'suis capable d'travailler.

— C'est la première, la deuxième, ou la troisième fois que vous comparaissez devant un conseil de révision?

— La première, m'sieu.

Ensemble, les deux majors conclurent :

— Il semble assez solide, au demeurant, ce petit bonhomme... C'est peu probable, évidemment... mais, qui sait?... il va peut-être encore grandir.... Ne le réformons pas dès à présent : contentons-nous de l'ajourner.

Le lendemain, 6 mars, Hyacinthe et son collègue Jean-Baptiste étaient occupés à lier des bottes de paille. Le père Macheux, très ému, vint les rejoindre, dans la grange. Il tenait à la main un numéro du *Petit Quotidien*.

— Hé là! Hyacinthe! Jean-Baptiste! approchez! V'nez voir! Y a l'portrait d'Hyacinthe d'ssus le *P'tit Quotidien*.

En tête de la quatrième colonne de la seconde page du *Petit Quotidien* se trouvait, en effet, un articulet intitulé :

LE PLUS PETIT CONSCRIT DE FRANCE

Un cliché, au bas duquel on pouvait lire : *Instantané pris par notre correspondant particulier* (*à la sortie du conseil de révision*), reproduisait les traits d'Hyacinthe. Au-dessous, figuraient quelques lignes explicatives :

Hyacinthe Letoche s'est présenté, hier, devant le conseil de Dijon. Il se trouve être, cette année, le plus petit conscrit de France.

Il mesure 1 m. 28.

Il pèse 37 kilos.

Inutile de dire qu'il a été, pour le moment, jugé inapte au service.

Le surlendemain, 7 mars, Hyacinthe et son collègue Jean-Baptiste s'employaient à donner à manger aux bêtes. Le père Macheux, très ému, vint les rejoindre à l'étable :

— V'là eune lettre pour toi, Hyacinthe... Décidément, tout

l'monde s'occupe de toi, à c'te heure, mon gars! Je m'demande, par exèmple, qué que ça peut ben être... Y a écrit, d'ssus l'enveloppe : « Grand Cirque de Dijon. »

Hyacinthe décacheta le pli.

D'une voix mal assurée, il lut :

Monsieur,

Nous venons de voir votre portrait dans le Petit Quotidien. *Nous aurions souhaité vous offrir, dès à présent, un engagement au Grand Cirque. Des traités antérieurement signés ne nous le permettent pas cette année, ne nous le permettront point l'année prochaine encore.*

Nous tenons, néanmoins, à vous informer que si, dans deux ans, lorsque vous vous présenterez pour la dernière fois devant le conseil de révision, vous n'avez pas grandi, nous serions heureux de vous adjoindre pour trois ans à notre troupe.

Nous vous payerions trois cents francs par mois. Vous paraîtriez dans un numéro intitulé « le Plus Petit Conscrit de France », en uniforme de fantassin, monté sur le Plus Grand Éléphant de l'Univers.

Recevez, monsieur, etc.

* * *

Depuis trois ans que Jean-Baptiste travaillait, en compagnie d'Hyacinthe, chez le père Macheux, il ne se privait point de le railler fréquemment sur sa taille exiguë.

Cinq fois par jour, peut-être, il lui disait :

— Attention! tu vois donc pas que t'approches d'la porte cochère. Baisse-toi, Hyacinthe : tu vas t'cogner l'front!

Dix fois par jour, peut-être, il lui disait :

— Avance-toi pas vers l'fumier! C'est tout plein d'mouches. Tu serais capable de t'faire écraser, Hyacinthe, s'il y en avait une qui t'sautait d'ssus.

Le 7 mars, sitôt après l'audition de la lettre adressée à « Haut-comme-trois-pommes » par le « Grand Cirque de Dijon », la conduite de Jean-Baptiste à l'égard de son collègue se modifia complètement. Durant toute la journée il s'abstint de le plaisanter. Durant toute la journée, par contre, il ne cessa de murmurer entre ses dents :

— Si c'est pas dégoûtant!.. Dire que, dans vingt-quatre mois, c'te puce va p't-être gagner dix francs par jour, à s'promener à dos d'éléphant!... alors que moi, que j'suis un gaillard solide, j'continuerai à turbiner douze heures par jour, pour gagner tout juste trente francs au bout du mois!

Le dépit de Jean-Baptiste ne tarda pas à se muer en un sentiment moins anodin. Deux jours après, le 9 mars, il détestait Hyacinthe. Le 11, il le haïssait. Le 13, il l'exécrait franchement. Le 15, il songea :

« Y a pas, y a pas, faut point qu'ça s'fasse!... Pour lors, comme ça, j'continuerais, toute ma vie, à trimer, parce que j'ai la déveine d'êtr'bâti comme tout chacun, alors que c'veinard, parce qu'il est raté, il s'la coulerait douce!... Vilain nabot, va! »

Il ne caressa plus, qu'un désir : voir « Haut-comme-trois-pommes » grandir, voir son engagement au « Grand Cirque de Dijon » devenir irréalisable. Hyacinthe n'avait poussé que de quatre centimètres en neuf ans! Rien ne permettait de prévoir qu'il dût se développer tout à coup.

Les paysans tiennent assez volontiers les vieillards pour des puits de science. Jean-Baptiste commença à rechercher la société des octogénaires. Régulièrement, après dix minutes d'entretien, il demandait :

— Dites donc, l'pé, y a-t-il point un moyen pour grandir?

Régulièrement, le vieillard le considérait des pieds à la tête :

— Pourquoi qu'tu veux grandir? T'es assez bel homme, mon gars.

Régulièrement, le vieillard finissait par éclater de rire :

— Et pis, après tout, ça te regarde... si tu veux encore grandir, ben, mange de la soupe, mon fieu, mange de la soupe!

Jean-Baptiste se rendait compte que son interlocuteur plaisantait. Il ne croyait guère à l'efficacité d'un pareil remède. Par acquit de conscience, néanmoins, pendant les trente jours du mois d'avril, chaque fois qu'il s'attabla avec Hyacinthe, dans la cour de la ferme, il versa à peine une demi-cuillerée de soupe au fond de sa propre écuelle; il s'arrangea de manière à faire absorber à Hyacinthe presque tout le contenu de la soupière.

. . . .

Hyacinthe avait déjà avalé au moins deux cents litres de soupe : il n'avait pas grandi d'un pouce. Un matin, en pénétrant à l'écurie, Hyacinthe et Jean-Baptiste constatèrent que la jument boitait. Le père Macheux envoya querir le rebouteux.

La consultation terminée, Jean-Baptiste entraîna le rebouteux à l'écart :

— J'voudrais qu'vous me disiez quéque chose...

— Parle, mon garçon, j't'écoute.

— V'là. Vous connaîtriez point un moyen pour faire grandir?... Si qu'vous pouviez m'l'enseigner, j'vous donnerais ben c'te pièce blanche.

— Un moyen pour grandir?... oui... je vois ben... tu voudrais un moyen pour grandir... Ben, n'y en a qu'un... un seul... chaque fois qu'i' tombe de l'eau, faut s'promener tête nue sous l'averse.

Le lendemain, un orage éclata. Le père Macheux cria :

— Nom de d'là, Hyacinthe! Jean-Baptiste! vous allez-t-y laisser tout l'fourrage s'pourrir dehors!

Hyacinthe chercha partout sa casquette : il ne la trouva point.

— Qué qu't'attends, espèce d'empoté? — gourmanda Jean-Baptiste. — En v'là-t-i', eune affaire?... T'as besoin d'un parapluie, p't-êtr' ben?... Allons, viens!

Pendant tout le mois de mai, la casquette d'Hyacinthe mit une inlassable persévérance à disparaître. Chaque fois que le ciel était couvert, Hyacinthe se voyait contraint de sortir, lui, découvert.

Hyacinthe avait déjà gagné trois rhumes. Il s'était toujours abstenu de gagner un seul centimètre en hauteur. Une après-midi, tandis qu'on labourait le champ, le soc de la charrue se brisa. Le père Macheux se vit contraint d'envoyer Jean-Baptiste en acheter un neuf, au chef-lieu de canton.

Jean-Baptiste errait à travers les rues de la petite ville. Sur une porte il aperçut une plaque : « DOCTEUR-MÉDECIN. » Il passa, plusieurs fois, devant la maison, sans oser franchir le seuil. Finalement, il se décida :

— V'là, docteur... J'ai un p'tit frère que j'aimions ben. Il arrive point à grandir. Qué qu'il faut faire, pour le faire grandir?

— Ce qu'il faut faire, mon brave? Mais rien du tout, absolument rien!

— J'disions ça, parce que, le pé, la mé, et moi, on se demandait, des fois, comme ça, si qu'y aurait point un moyen.

— Non, mon ami, non. Jusqu'à présent, la science n'a découvert aucun traitement rationnel pour obtenir un pareil résultat. Certains thérapeutes étrangers prétendent que la gymnastique suédoise, les tractions opérées sur le corps d'un être très jeune, pourraient être efficaces... A la vérité, je n'accorde aucun crédit à ces divers systèmes.

— Des tractions! Qué que c'est que ça?

— Je préfère ne point me lancer dans des explications techniques : vous me comprendriez mal...Et puis, il est indispensable de posséder des appareils spéciaux... Enfin, tenez, mon brave, supposez, par exemple, qu'on essaye d'allonger une matière tendre, en la tendant méthodiquement... D'ailleurs, c'est fort délicat, et difficilement réalisable.

Deux heures après, Jean-Baptiste, de retour à la ferme, aperçut Hyacinthe qui se disposait à monter au grenier. « Haut-comme-trois-pommes » posait déjà un pied sur le cinquième barreau de l'échelle.

— Arrête-toi, Hyacinthe! — cria Jean-Baptiste.

— Et pourquoi donc?

Jean-Baptiste expliqua :

— V'là, j'avions envie d'faire un pari avé toi. Tu vois ben le huitième échelon d'l'échelle, celui qu'est à la hauteur de tes mains? Eh bé, je parie deux ronds qu't'aurais beau t'cramponner à c't échelon, si que j'te tirais par les pieds, tu serais ben obligé d'le lâcher.

Cinq minutes durant, Jean-Baptiste pesa de tout son poids sur les pieds d'Hyacinthe : Hyacinthe ne lâcha pas prise.

Jean-Baptiste ne manqua point, pendant tout le mois de juin, de faire appel à l'amour-propre de son collègue. Aucun visiteur ne put venir à la ferme, sans qu'il lui déclarât :

— Il est pas grand, Hyacinthe, mais il est ben plus solide qu'il en a l'air!

Fier de l'hommage rendu à ses qualités athlétiques, Hyacinthe s'empressait d'ajouter:

— Vous l'croyez point?... C'est pourtant vrai... quand j'm'accroche à l'échelle par les mains, Jean-Baptiste, tout râblé qu'il est, peut m'tirer par les pieds tant qu'il veut, il arrive point à m'en détacher... Tenez, v'nez plutôt voir...

Fin juin, à force de s'être adonné à cet exercice, plusieurs fois par jour, Hyacinthe avait contracté des ampoules. Il n'avait pas grandi d'un pouce.

« Tonnerre de bon Dieu! — songea Jean-Baptiste. — En quoiqu'il est donc fabriqué, c'tanimal là? S'il était en fer, y a longtemps que j'l'aurais allongé tout d'même!... En lui tapant sur la tête, peut-être ben que j'pourrais l'tasser. Mais tant qu'à l'faire grandir en l'tirant par les pattes, j'crois, pardine, que j'f'rais aussi ben d'y renoncer! »

***

En juillet, Jean-Baptiste avait fait mille tentatives nouvelles. Elles n'avaient donné aucun résultat. « Haut-comme-trois-pommes » persistait à demeurer haut comme trois pommes.

Au début d'août, un matin, Hyacinthe, ne parut point à la ferme. Jean-Baptiste s'en fut aux nouvelles. Il apprit que son collègue était assez gravement malade : une forte fièvre le tenait au lit.

Trois semaines après, lorsque Hyacinthe revint prendre son travail, il paraissait fort triste.

« Qué que t'as donc? — lui demanda Jean-Baptiste.

— Ren, j'ai ren.

Tout à coup, après l'avoir attentivement considéré, Jean-Baptiste s'écria :

— Cré bon Dieu d'cré bon Dieu! Voyons, j'rêve point! T'aurais-t-i' grandi, mon gars?... On dirait qu' t'as grandi!...

— Oui-da, j'ai grandi.

— C'est ben vrai? tu plaisantes point?

— Oui-da, c'est vrai. J'ai, à présent, 130 centimètres.

— Ah! mon pauv'gars, crois-moi, j'en suis ben chagrin pour toi!...

Hyacinthe avait grandi! Il mesurait 130 centimètres!... Jean-Baptiste n'osa néanmoins se réjouir :

« Crédié, — songea-t-il, — 1 mètre 30, c'est pas encore la hauteur d'eune montagne! C'propre à rien, il est capable encore, tout d'même, d'êtr' de nouveau l'plus petit c'tte année et l'année d'après!... »

Les craintes de Jean-Baptiste ne tardèrent guère à se dissiper. De 130 centimètres, en effet, Hyacinthe passa, en octobre, à 136. De 136, il passa, en décembre, à 143. Les croissances tardives sont parfois les plus énergiques. La nature prenait sa revanche. Avec une rapidité vertigineuse, Hyacinthe rattrapait le temps perdu. Il grandissait, il grandissait.... Il est évident que si l'on avait eu la patience de le regarder, fixement, pendant vingt-quatre heures, on l'aurait nettement *vu* grandir.

En janvier 1906, Hyacinthe annonça tristement à Jean-Baptiste que sa taille s'était accrue derechef de quelques centimètres. En février, Hyacinthe, en se lamentant, entretint Jean-Baptiste de ses espoirs désormais anéantis. — En janvier, en février, Jean-Baptiste lui répondit :

— Ben, quoi! y a pas de quoi t'tourner les sangs, mon gars : t'as-t-i' point un bon métier? Je l'suis ben, moi, garçon d'ferme. Je m'désole-t-i'?... On gagne sa p'tite vie. Et pis on n'est point trop malheureux.

En mars, lorsque Hyacinthe passa, pour la seconde fois, sous la toise, devant les membres du conseil de révision, il ne fut pas déclaré « bon pour le service ». Ce ne fut pas, néanmoins, parce qu'il lui manquait quinze, dix, voire cinq centimètres, pour atteindre la taille réglementaire; il ne lui manquait plus qu'un centimètre, un tout petit centimètre : il mesurait 1 mètre 54.

Hyacinthe cessa-t-il de grandir, en avril, en mai, en juin? Non. Jean-Baptiste, cependant, cessa de s'intéresser à la croissance de son collègue.

C'est sans y attacher d'importance qu'il constata, trois mois après, qu'Hyacinthe atteignait une banale hauteur de 1 mètre 62. C'est sans y attacher d'importance qu'il constata, trois mois après, qu'Hyacinthe, commençait à être plus grand que lui, qui mesurait 1 mètre 69. C'est sans y attacher d'im-

portance qu'il constata, trois mois après, qu'Hyacinthe pouvait regarder, du haut de sa grandeur, le père Macheux qui lui, cependant, était d'une taille peu commune, puisqu'il mesurait 1 mètre 78.

Que lui importait que la distance, entre le sommet du crâne d'Hyacinthe et la plante de ses pieds augmentât chaque jour? Son collègue ne pouvait plus, en aucun cas, n'est-ce pas? appartenir au « Grand Cirque de Dijon », à de magnifiques appointements!

*
* *

Pour la troisième et dernière fois, Hyacinthe a comparu avant-hier, 5 mars 1907, devant le conseil de révision.

Facétieux, le major s'est tourné vers le sergent de recrutement :

— Sergent, — lui a-t-il ordonné, — allez réquisitionner une jumelle marine, je vous prie!... Je me rends bien compte qu'il y a un citoyen tout nu devant moi. Je constate qu'il possède des mollets et des cuisses d'une maigreur excessive. Je serais désireux, cependant, de considérer un peu ses traits. Sa tête, est, hélas! si haut perchée, que j'ai beau avoir une bonne vue, je n'y parviens pas.

Hyacinthe Letoche avait été ajourné, la première fois qu'il avait comparu devant le conseil de révision, parce qu'il avait droit au sobriquet de « Haut-comme-trois-pommes ». Il fut réformé, la troisième fois, parce qu'il aurait eu droit au sobriquet de « Haut-comme-trois-mille-pommes ».

Aidé de Jean-Baptiste, Hyacinthe était occupé, hier matin, à charger du fumier. Le père Macheux s'est précipité dans la cour de la ferme. Il tenait à la main un numéro du *Petit Quotidien*.

— Hé là! Hyacinthe! Jean-Baptiste! — criait-il, — venez voir! Y a d'nouveau l'portrait d'Hyacinthe d'ssus le *P'tit Quotidien*!

— Mon portrait? — s'étonna Hyacinthe.

— Son portrait? — s'étonna Jean-Baptiste.

Hyacinthe s'empara du numéro du *Petit Quotidien*. Jean-

Baptiste, deux ans auparavant, pour pouvoir jeter les yeux, en même temps que son collègue, sur l'articulet intitulé « le Plus Petit Conscrit de France », avait été obligé de se courber en deux. Pour parvenir à déchiffrer hier, par-dessus l'épaule de son collègue, un articulet intitulé « le Plus Grand Conscrit de France », il fut contraint de se hisser sur un escabeau.

En tête de sa deuxième page, le *Petit Quotidien* reproduisait les traits d'Hyacinthe Letoche. Au-dessous du portrait, figuraient quelques lignes explicatives :

Hyacinthe Letoche s'est présenté, hier, devant le conseil de révision de Dijon. Il se trouve être, cette année, le plus grand conscrit de France. Il mesure 1 m. 99. Il pèse 81 kilos!

Jean-Baptiste et Hyacinthe s'employaient, ce matin, à panser la jument. Le père Macheux, très ému, est venu les rejoindre à l'écurie :

— V'là encor' eune lettre pour toi, Hyacinthe. Ça recommence, pardine, comme y a deux années, mon gars, qu'on s'occupe de toi ! Y a écrit, d'ssus l'enveloppe : « Grand Cirque de Dijon. »

Hyacinthe a décacheté le pli. D'une voix chevrotante, il a lu :

Monsieur,

Nous venons de voir votre nouveau portrait dans le Petit Quotidien. *Bravo!*

Cette lettre pour vous offrir un engagement de dix ans dans notre troupe. Nous vous payerons cinq cents francs par mois. Vous paraîtrez dans un numéro intitulé : « Le Plus Grand Conscrit de France », en uniforme de cuirassier, à côté du plus Petit Chien de l'Univers.

Si, comme nous l'espérons, nos offres vous agréent, prenez le premier train, et arrivez!...

MAX ET ALEX FISCHER

L'ALCOOL-MOTEUR[1]

Nous avons vu les difficultés d'ordre technique et d'ordre économique qu'il nous faut résoudre pour établir une lutte égale entre l'alcool national et l'essence étrangère.

De la critique que nous avons faite, nous avons conclu, avec les chimistes officiels, que l'alcool ne mérite aucun des reproches qu'on lui a adressés. Il n'est mauvais que quand on le maltraite : on le maltraite, en le livrant à un carburateur défectueux ; alors l'alcool méthylique, qui entre pour 10 p. 100 dans l'alcool dénaturé, se révolte : « L'alcool méthylique, dit M. Sorel, présente, au point de vue des moteurs, le grave inconvénient de se transformer aisément en aldéhyde formique, ou en son isomère le trionyméthylène, dès que les conditions de la combustion parfaite ne sont pas réalisées. Il en résulte le dégagement de gaz très gênants. » En l'état actuel des choses, le carburateur est la partie la plus imparfaite du moteur, qu'il soit d'ailleurs à essence ou à alcool. Nous avons dans nombre de cas une mauvaise carburation. Il faut donc réduire la proportion d'alcool méthylique : ce n'est pas une nécessité, c'est une question de prudence [2]. Nous diminuerons ainsi la quantité des impuretés

1. Voir la *Revue* du 15 novembre.

2. Il était nécessaire d'absoudre ici l'alcool méthylique. M. Sorel lui-même ne l'accuse pas. Nous répondrons par un seul fait. Nous tenons de l'industriel qui a ravitaillé Rigolly en alcool carburé au circuit des Ardennes que ce conducteur avait marché *à l'alcool méthylique carburé*, et non à l'alcool carburé ordinaire, sur les 600 kilomètres du circuit et sans aucun inconvé-

qui accompagnent toujours le méthylène de la Régie et qui peuvent causer l'attaque des métaux, quoique faiblement. Que fait-on quand on a un ami bon garçon, mais qui fréquente de malhonnêtes gens? On le prie d'espacer ses visites, de manière à éviter le plus possible le danger causé par la présence de ses compagnons. Ainsi faut-il faire pour le méthylène : nous ne pouvons l'obtenir seul, pur de tout contact avec l'acide pyroligneux; tâchons d'en brûler une proportion plus faible pour diminuer le danger de ses impuretés.

Nous voyons donc que la grande quantité de dénaturant actuellement ajoutée à nos alcools d'industrie est un poison non seulement pour l'homme, mais peut-être aussi pour le moteur. Ce mauvais élément a de plus le tort de coûter très cher. Au double point de vue technique et économique la dénaturation actuelle est défectueuse.

Personne ne met en doute la nécessité de la dénaturation et la sévérité avec laquelle il convient de l'appliquer. Jusqu'ici l'administration a prétendu que 10 p. 100 de dénaturant étaient à peine suffisants pour empêcher la fraude. Il s'agit de savoir si réellement ces 10 p. 100 sont la dure rançon de notre sécurité et de l'obéissance aux lois. En l'état actuel de la chimie, nous affirmons qu'il n'est point besoin d'une aussi grande quantité de méthylène pour dénaturer l'alcool. Que demande-t-on en effet au dénaturant? Tout d'abord de défigurer, de donner un goût détestable, de s'opposer à la séparation qui permettrait de régénérer l'alcool buvable, puis d'être reconnaissable à base infiniment faible, de manière à ce que le chimiste puisse le déceler dans des liquides très étendus. Cette dernière condition est indispensable, puisqu'elle permet à la Régie de dire au fraudeur qui introduit quelques litres d'alcool dénaturé dans son vin ou dans son eau-de-vie : Vous vous êtes servi de ce produit prohibé pour un usage alimentaire; mais la correctionnelle vous attend! M. Trilliat a trouvé le moyen de déceler les moindres traces de méthylène et la réaction qu'il préconise permettrait de poursuivre tous les fraudeurs, même si nous ne dénaturions qu'avec 1/2 litre de méthylène par hec-

nient pour les soupapes. Le même Rigolly battit le record de vitesse du kilomètre lancé (187 km. à l'heure) sur une Gobron alimentée par l'alcool carburé.

tolitre d'alcool ! Il existe d'ailleurs d'autres dénaturants et M. Trilliat nous propose un système où une seule réaction suffirait pour caractériser l'alcool ainsi dénaturé avec une absolue sécurité et à un très faible prix.

En Allemagne, la dénaturation se fait avec 2 p. 100 d'alcool méthylique auquel on ajoute 1/2 litre de pyridine. Cela ne coûte que 2 fr. 50 par hectolitre, quand nous dépensons 11 francs pour le même résultat. La dénaturation coûte 3 francs en Autriche-Hongrie..

On peut nous objecter que le prix de la dénaturation est presque remboursé chez nous par l'indemnité allouée par l'État (9 francs par hectolitre d'alcool pur 100°), et si la dénaturation coûte très cher, qu'est-ce que cela peut faire puisque c'est l'État qui paye ? C'est le « si je veux être battue » de Martine. Ces 9 francs ne vont point à l'alcool industriel et c'est bien là le point délicat où s'entre-croisent les arguments pour et contre notre système de dénaturation. Nous savons ce qu'il faut penser de ce chiffre de 9 francs, qui n'est en réalité qu'une prime variable, aujourd'hui égale à 5 fr. 10 par hectolitre d'alcool dénaturé 90° et qui meurt à mesure que l'alcool reprend un peu de vie. Au fond, il n'est pas certain que la Régie soutienne longtemps encore que 10 p. 100 de méthylène soient indispensables au repos de sa conscience. Nos chimistes officiels, auxquels nous rendons volontiers hommage, n'ont pas besoin d'une arme démesurément longue pour atteindre le fraudeur et ils sont assez sûrs d'eux-mêmes pour « avancer d'un pas » le jour où leur épée sera plus courte.

L'analyse chimique décèlerait parfaitement la fraude, même si le méthylène était réduit à un seul litre au lieu de dix. Mais il n'est point question de science en cette affaire.

Qui profite de la prime destinée à couvrir les frais de dénaturation ? Les fabricants de dénaturant, et ils ne tarissent pas d'éloge sur les bienfaits de leur méthylène-gendarme, « bon et fidèle serviteur », dont on est content et dont il paraît sage de ne point se débarrasser. Comme l'alcool méthylique que contient en masse notre dénaturant se vend 110 à 115 francs l'hectolitre, c'est-à-dire trois fois plus cher que l'alcool ordinaire, bien qu'il ait plutôt moins de valeur calorifique ; comme ce fameux méthylène ne se vendrait guère s'il n'était pas le

dénaturant officiel, fabriqué et vendu par un petit nombre d'industriels syndiqués : on comprend l'éloquence des dénatureurs à défendre leur produit. Soyons justes en remarquant un langage analogue chez les bons chimistes qui chargent à fond contre l'actuel dénaturant : ils cherchent à le détrôner pour y substituer leur dénaturant; quel chimiste n'a pas « son » dénaturant?

Mais nous ne voulons pas dire que si la Régie a maintenu les 10 litres de dénaturant, cela ne tient qu'à l'influence et à la puissance des producteurs de méthylène. Et il faut reconnaître que ces derniers sont de bonne foi lorsqu'ils font appel à l'intérêt que l'État doit à leur industrie : la distillation du bois fait vivre 50 000 bûcherons, 3 000 ouvriers d'usine; si le méthylène n'était plus employé comme dénaturant, cette industrie ne pourrait plus vivre. Puis, l'État aussi est orfèvre : c'est lui qui vend la plus grande partie du bois. Nous ne devons donc pas espérer un changement de dénaturant, mais nous ne le demandons pas, car nous prétendons concilier, autant que faire se peut, les intérêts contradictoires qui sont liés au problème de la dénaturation.

Si la dose de méthylène était réduite à 2 litres, proportion cinq fois moins forte que la proportion actuelle, et si en même temps l'industrie consommait cinq fois plus d'alcool, les distillateurs de bois n'auraient rien perdu au change. Seulement, c'est le premier pas qui coûte, et la question ainsi posée dans les congrès de l'alcool dénaturé menace d'en rester au même point que celle du désarmement aux congrès de la paix. N'empoisonnez pas, disent les moteurs, et nous marcherons à l'alcool; buvez toujours, disent les dénatureurs, et nous réduirons peu à peu la dose de poison.

Il semble tout de même que les moteurs ont un peu raison. Nous nous trouvons en présence d'une industrie : la carbonisation du bois, qui vit avec les 9 francs payés par l'État et le consommateur pour la dénaturation de 100 litres d'alcool au moyen de 10 litres de méthylène. Sur ces 10 litres, 8 au moins sont inutiles et peut-être même nuisibles; donc on dépense d'abord *deux francs* environ pour une besogne utile, puis *sept autres francs* pour introduire un produit nuisible et seulement dans le but de faire vivre les gens qui le fabriquent. Ceci es

évidemment de la mauvaise administration. Quant à l'argument qui nous montre l'État vendeur de bois, il ne pourrait introduire ici que la note gaie, car il nous présente l'État achetant bien cher sous forme de méthylène son propre bois qu'il vend à très bon marché. En réduisant les choses, on voit clairement que, dans toute cette affaire, il y a l'État qui paye des primes, les producteurs de dénaturant qui en vivent et les moteurs qui en souffrent.

On veut aujourd'hui changer la destination des primes, et les solutions proposées aboutissent toutes à la mesure suivante : couper les vivres aux dénatureurs auxquels on ne donnera plus que 2 à 3 francs et le reste de la prime servira à diminuer le prix de l'alcool dénaturé. Les moteurs pourront alors tourner à l'alcool avec le ronflement régulier, bien caractéristique de leur satisfaction. Les partisans de cette réduction pensent que les intérêts de quelques usines de carbonisation ne peuvent être mis en balance avec le développement considérable que pourrait prendre l'emploi de l'alcool; ils songent que les 5 à 600 000 vignerons du Midi réduits à la misère l'emportent sur les 50 000 bûcherons qui déboisent nos taillis au grand désespoir du *Touring-Club* et des géographes. D'ailleurs le bois nous manque pour d'autres usages; il nous en faut pour le papier et nous ne devons pas craindre le chômage pour nos bûcherons, malgré les efforts du syndicat contre le déboisement! Restent les 3 000 ouvriers des usines de méthylène, les sacrifiés de demain.

Mais nous songerons à limiter leur détresse qu'il convient d'abord de ne pas exagérer. Alors même qu'une partie d'entre eux serait licenciée, ces ouvriers ne sont pas des spécialistes et ils pourraient aussitôt être utilisés dans toutes les usines de produits chimiques. Puis, si nous demandons la réduction du dénaturant, c'est précisément pour généraliser l'emploi de l'alcool dénaturé; nous sommes certains du succès si nous réussissons à obtenir l'alcool à un prix abordable, puisqu'il est aujourd'hui démontré qu'aucune considération technique ne s'oppose plus à l'usage des alcools carburés. Si le Parlement a l'énergie de prendre toutes les mesures qui donneront la certitude de maintenir le prix de l'alcool dénaturé au prix de 35 francs l'hectolitre, nous sauvegarderons les intérêts de la

carbonisation du bois par des dispositions passagères, dont les effets s'éteindront à mesure que la crise de cette industrie disparaîtra. Rien n'empêche, par exemple, que les 2 litres soient au début payés par l'État le même prix que les 10 litres actuels.

J'entends déjà les protestations que ne peut manquer de soulever une telle proposition et M. le ministre des Finances va demander où prendre l'argent. Mais le droit supplémentaire dont il serait nécessaire de grever *momentanément* les alcools de bouche, pour laisser le pain aux ouvriers distillateurs de bois, ne dépasserait pas *trois francs* pour un hectolitre d'alcool 100°, qui paye déjà 250 francs d'impôts à l'État (les droits d'octroi variant avec chaque ville sont en plus). C'est dire que le prix du petit verre ne changera pas ; le prix du litre de liqueur n'en sera même pas modifié; le fabricant de chartreuse ou d'absinthe rattrapera cette taxe infime sur ses étiquettes. Et nous n'avons pas à craindre ici l'extinction de la taxe par suite de l'augmentation de production des alcools dénaturés, puisque, au fur et à mesure de cette augmentation, le méthylène reprendra son cours normal, et au moment où la consommation d'alcool industriel sera cinq fois ce qu'elle est aujourd'hui, tout sera de nouveau comme avant : nous pourrons supprimer la taxe que nous proposons d'établir.

Ainsi pourrait être résolue sans à-coup, sans misère et sans ruine, cette réduction des dix litres de méthylène à deux litres, qui aurait comme principale conséquence un abaissement du prix de l'alcool dénaturé d'au moins 5 francs par hectolitre.

***

Mais cette amélioration dans la législation de l'alcool ne serait d'aucun effet réel si elle n'était accompagnée d'autres réformes. Nous connaissons l'inconvénient qu'apporte la taxe de fabrication, destinée à fournir la prime d'indemnité pour la dénaturation. Ce système doit être modifié puisque la prime. diminuant à mesure que la proportion d'alcool dénaturé s'accroît, contribue à enrayer le mouvement en faveur de l'alcool dénaturé. Une ingénieuse proposition, due à M. Gobron, séna-

teur, consiste à doubler cette prime; il suffirait, pour trouver les fonds nécessaires de doubler la taxe de fabrication. Ainsi l'alcool dénaturé, qui profite aujourd'hui de la différence entre la prime de 9 francs et la taxe de 1 fr. 72, profiterait de la différence entre le double de la prime et le double de la taxe, c'est-à-dire finalement du double de la différence actuelle. Et sans changer le principe du système établi, sans rien demander aux finances de l'État, nous diminuerions encore le prix de l'alcool de 6 francs environ par hectolitre 90°.

L'objection qu'on peut faire est celle que nous avons déjà formulée contre le principe de la taxe de fabrication, puisque le principe n'est pas changé. Seulement, quelle que soit la valeur de ce reproche, il convient de remarquer le point où il doit fatalement s'arrêter, quel que soit l'avenir de l'alcool industriel. En dépit des impôts formidables, établis sur l'alcool de bouche, en dépit des campagnes vigoureusement entreprises par les ligues antialcooliques, on boira toujours des petits verres et nous ne sommes pas près de voir disparaître de nos bonnes tables les fines liqueurs; sur les 2 800 000 hectolitres d'alcool fabriqués en France, 400 000 seulement, soit moins du sixième, sont dénaturés et tout le reste va aux usages alimentaires.

Même si nous arrivions à dénaturer la moitié de notre production totale, le système proposé par M. Gobron fournirait un dégrèvement encore égal à 9 francs, tandis que le dégrèvement actuel est de 7 francs, — soit une diminution de 2 francs par hectolitre 100°. Évidemment l'avantage est faible et nous ne devons pas en espérer une amélioration durable des conditions de vente de l'alcool; on peut considérer cependant cette mesure comme une modification opportune, qui déterminerait un mouvement décisif en faveur de l'alcool dénaturé. C'est le coup de pied, capable de vaincre l'inertie de la pierre immobile et qui la précipite des hauteurs de la montagne.

Mais la pierre tombe s'il y a de la pente et, s'il n'y a pas d'obstacles pour l'arrêter : cela n'est point encore le cas de notre alcool. Nous avons signalé les tarifs trop élevés des Compagnies de chemins de fer : c'est l'obstacle à raser. Quant aux formalités trop nombreuses exigées pour l'établissement des dépôts et la vente de l'alcool, nous n'espérons pas qu'elles résis-

teront à la bonne volonté de la commission parlementaire. Reste une barrière autrement solide, élevée par les spéculateurs qui nous font aujourd'hui payer l'alcool dénaturé 49 fr. 25, quand nous l'avions à 31 francs en 1902 et quand nous devrions le payer aujourd'hui moins de 40 francs.

En supposant, disait le marquis de Dion à la Chambre, que le désir de tous soit d'employer l'alcool industriel et d'en propager l'usage, il faut envisager quels sont les moyens que l'on possède pour propager cet usage : il faut avoir partout des dépôts; il faut qu'on soit sûr du lendemain; il faut que ce produit soit donné au public à un prix déterminé et qu'il ne soit pas majoré tous les jours; il faut que ceux qui sont obligés d'en mettre d'énormes stocks en dépôt ne risquent pas, à un moment donné, de se trouver dans l'impossibilité matérielle de fournir à un certain prix, dans l'avenir, les quantités qu'on pourra leur demander. Par conséquent, il est indispensable qu'il y ait entente, qu'on étudie les moyens d'assurer à l'alcool un prix stable.

Là est la question; or nous avons un exemple de l'autre côté du Rhin où cette épineuse question est résolue.

En Allemagne, il existe, aussi bien que chez nous, de mauvaises années pour l'agriculture et en particulier pour les pommes de terre et les topinambours; cependant le prix de l'alcool ne hausse presque pas après une mauvaise récolte; les applications industrielles de l'alcool s'accroissent de jour en jour, et le cours ne semble pas s'en ressentir : l'alcool est à prix fixe ou presque fixe. Pourquoi? C'est à la force de la loi obéie et à la puissance de l'association qu'il faut demander les raisons de cette bienfaisante stabilité.

Commerçants et professeurs se sont unis pour la défense des intérêts de l'alcool. La fondation de l'Institut pour l'étude des fermentations en 1898 assurait le recrutement d'un personnel directeur pour les distilleries et les industries agricoles; des étudiants nombreux vinrent et viennent y travailler, théoriquement et pratiquement, tout ce qui concerne la production et l'utilisation des liquides fermentés. Dès l'année suivante les quatre mille distillateurs allemands étaient associés sous l'initiative du professeur Wittelshœfer. Leur vaste syndicat, la « Centrale fur Spiritus Verwerthung », est administré par un comité directeur qui assure l'unification du prix des alcools

dénaturés dans toutes les régions de l'Allemagne. Aussi vous pouvez trouver dans les moindres villages des dépôts d'alcool où vous le payez au détail 0 fr. 32 le litre. Grâce à cette admirable organisation, le cours de l'alcool est maintenu fixe, à un prix suffisamment rémunérateur pour les producteurs et toutefois assez bas pour concurrencer les pétroles et les essences. La Centrale assure la prospérité de la production en étudiant elle-même avec activité les débouchés nouveaux, en subventionnant les inventeurs, les commerçants qui vendent des objets marchant à l'alcool (lampes, réchauds, etc.), les ingénieurs qui perfectionnent les moteurs. Elle possède un laboratoire de recherches et une station d'essais de moteurs à alcool.

« Les Allemands se sont inspirés du proverbe : L'union fait la force, dit M. Sidersky. Ils ont fait en commun des efforts énormes qu'aucun distillateur isolé, si riche et si puissant qu'il soit, n'aurait été en mesure de réaliser. »

La législation allemande des alcools a beaucoup contribué à provoquer cette union. Elle a pour trait saillant la limitation de la production, ce qui est une assurance radicale contre la mévente. D'après la loi de 1887, la production de chaque usine est limitée à une quantité correspondant à une portion de la consommation; c'est ce qu'on appelle le « contingent », et tout ce qui est produit en plus du contingent est soumis à une taxe supplémentaire de 20 marks l'hectolitre. Ce système devait forcément amener les producteurs à se solidariser pour accroître les emplois industriels de l'alcool, afin d'obtenir une augmentation du contingent et, par suite, de rendre possible le développement de chaque usine.

L'État favorise également l'usage de l'alcool dénaturé par un système de primes et par des mesures qui facilitent la circulation : chaque hectolitre d'alcool dénaturé donne droit à la prime de 6 marks (7 fr. 50). Le gouvernement renonce en certain cas à l'impôt de 16 marks auquel tout alcool est soumis au moment de la fabrication; cette somme est retournée au fabricant lors de l'exportation. La vente de l'alcool dénaturé ne donne pas lieu à patente : il suffit d'informer l'administration de l'intention que l'on a d'établir un dépôt. Les tarifs de transport par voie ferrée sont très réduits. Enfin il y a lieu de retenir la différence énorme de prix amenée par le coût de la dénatu-

ration qui n'est que 2 fr. 40 en Allemagne contre 10 francs au moins chez nous.

Ce parallèle rapide entre l'Allemagne et la France doit suffire à dissiper l'étonnement qu'on pourrait avoir en lisant les statistiques de consommation des alcools industriels dans les deux pays. Les Allemands utilisent trois fois plus d'alcool dénaturé que nous pour l'éclairage, le chauffage, la force motrice et les industries chimiques. Tandis que quatre cent mille hectolitres nous suffisent presque, il leur en faut plus de douze cent mille.

En somme les Allemands ne souffrent pas des spéculations sur l'alcool grâce à un trust, à une coalition des producteurs et des rectificateurs. Comme cette association est merveilleusement organisée et dirigée avec une maîtrise remarquable, les fruits en sont bons. Mais la loi du contingent qui limite la production est le véritable « frein économique indispensable pour enrayer la course folle de l'industrie[1] ». Or la proposition d'une loi aussi dure ne sera guère populaire en France. Quant à l'association des producteurs, il n'y faut pas songer chez nous à cause de la diversité des intérêts : en Allemagne la pomme de terre fournit presque tout l'alcool[2]; chez nous il y a lutte incessante entre la betterave, le vin, la mélasse et les fruits. Cependant, sans aller jusqu'à l'association, jusqu'au syndicat entre tous les distillateurs, une entente ne serait peut être pas impossible et nous aurions à en attendre le plus grand bien si son action nous faisait seulement livrer l'alcool dénaturé à des prix abordables. Avouons que les propositions faites jusqu'ic dans ce sens sont vagues : aucune ne contient un projet pratique. Et c'est par la législation que nous sommes obligés de chercher la solution.

Certains projets sont fondés sur l'établissement de primes; nous savons par l'expérience des sucres combien le régime des primes est peu stable et inefficace contre la spéculation. Un principe plus nouveau et plus satisfaisant est celui de la dénaturation obligatoire, dû à M. L. Martin, ancien député. Partant de ce fait que les médecins réclament pour la consommation

1. M. Sidersky, délégué par le gouvernement français pour l'étude sur place de la question de l'alcool dénaturé en Allemagne.

2. 3 millions d'hectolitres d'alcool de pommes de terre, 600 000 provenant de grains, 100 000 des mélasses et au plus 50 000 des fruits.

de bouche une qualité supérieure et un prix plus élevé, tandis que l'industrie demande l'alcool à un prix faible et stable, M. Martin propose une disposition qui rende obligatoire la dénaturation de 25 p. 100 de la quantité d'alcool sortant des appareils de rectification. Dans la distillation, les premiers produits qui viennent couler dans l'éprouvette sont appelés produits de tête; ceux qui viennent ensuite sont les extra-fins, et les derniers sont les produits de queue. Les alcools de tête et les alcools de queue, envoyés dans un bac spécial, sont des alcools impurs qui repassent à la distillation, mais qui ne donnent jamais un produit d'aussi bon goût que les alcools fins qui sont le cœur de la rectification. Ces derniers forment 75 p. 100 de l'alcool rectifié, et les autres 25 p. 100. La proposition de M. L. Martin consiste à rendre obligatoire la dénaturation de ces 25 p. 100; ce n'est qu'un minimum, dont il faut espérer l'augmentation; mais déjà un tel projet aurait pour effet de limiter la production de l'alcool alimentaire pour encombrer le marché de l'alcool dénaturé. Le producteur n'y perdrait pas, puisqu'il serait indemnisé, d'un côté, de la perte qu'il subirait de l'autre.

En 1900, au moment où M. Martin présenta sa proposition, les 600 000 hectolitres d'alcool dénaturé auxquels son projet donnait naissance dépassaient de beaucoup la consommation, alors moindre que 200 000 hectolitres; aussi le projet avait-il à vaincre une force considérable d'inertie au départ. Aujourd'hui les conditions sont plus favorables, puisque l'industrie consomme plus de 400 000 hectolitres et l'application aux automobiles nous ouvre les espérances les plus larges. Il y a précisément même lieu de se demander quelle serait la situation d'avenir établie par le projet Martin, si nous avions besoin de presque tous les alcools d'industrie pour nos moteurs : le 25 p. 100 devenant par exemple du 90 p. 100, les 10 p. 100 d'alcool de bouche devraient compenser le faible prix des 90 p. 100 d'alcool dénaturé. Cette hypothèse réduit singulièrement les effets attendus et l'on ne peut nous reprocher de regarder par le mauvais bout de la lorgnette, puisque nous cherchons précisément des dispositions législatives pour arriver à réaliser notre hypothèse. Mais si les prévisions de M. Martin doivent être ramenées au taux raisonnable, il n'en est pas

moins vrai qu'elles nous font entrevoir l'alcool dénaturé au prix abordable. Nous ne demandons point l'alcool à 20 francs l'hectolitre : si nous pouvions l'avoir toujours aux environs de 35 francs, nos vœux seraient comblés. Et le jour où tout l'alcool d'industrie devrait être soumis à la dénaturation serait un jour béni pour les viticulteurs qui fêteraient la disparition de leur concurrent invincible.

Nous envisageons donc ce projet comme un acheminement vers cette rectification et cette dénaturation obligatoires des alcools d'industrie, qui sont souhaitées par la viticulture et l'anti-alcoolisme. Seulement ce résultat ne peut être obtenu que progressivement et l'application de cette progression demande beaucoup de tact, sans quoi les intérêts agricoles du Nord pourraient être lésés. Un pareil système, au lieu de limiter la production générale des alcools comme en Allemagne, limiterait seulement la fabrication des alcools de bouche rectifiés : il tendrait donc à produire sur ces alcools une hausse dont le profit serait partagé entre les eaux-de-vie naturelles et l'alcool dénaturé. Aussi nous préférons de beaucoup ce projet à la loi du « contingent ». Les reproches qu'on lui fait portent sur sa réalisation pratique : il exige en effet une surveillance de jour et de nuit de toutes les distilleries; puis il oblige la rectification de tous les alcools d'industrie, or les distillateurs agricoles n'ont avantage ni à rectifier ni à porter leurs alcools à la rectification chez leurs voisins qui sont leurs concurrents; ils préfèrent envoyer directement chez le dénatureur les flegmes à haut degré qu'ils obtiennent. Enfin qui nous donnerait l'assurance de tuer la spéculation, puisque la seule arme aux mains de l'État serait de fixer la proportion d'alcool obligatoirement soumis à la dénaturation? Aux coups que l'administration pourrait porter ainsi chaque année, de riches spéculateurs pourraient encore répondre en accaparant d'énormes quantités d'alcool dénaturé : que la ruine d'un spéculateur vienne subitement à se produire, comme dans la récente affaire des sucres, il y a bien des chances pour que les distillateurs agricoles soient victimes de cet effondrement soudain qui avilira les prix de l'alcool dénaturé. Il y a donc beaucoup à craindre de la lutte qui serait engagée entre l'État et les spéculateurs; nous la souhaiterions dans des conditions plus

désavantageuses pour ces derniers; on pourrait chercher ces conditions en modifiant le projet convenablement amendé... Et nous avons la menace suprême : le monopole de l'État.

En quoi consisterait ce monopole? Nous ne saurions en cet article exposer une question aussi importante et aussi complexe; nous nous contenterons de rappeler brièvement les formes sous lesquelles on a pu l'envisager. Le premier projet, dû à M. Alglave, faisait acheter à l'État par voie d'adjudication toute la production en alcools; l'État revendait après rectification et nul autre que lui ne pouvait acheter ou vendre. M. V. Turquan est l'auteur d'un système différent qui obligerait le distillateur à rectifier son alcool ou à le porter dans un dépôt voisin où se fait la rectification. Le récépissé, délivré au moment du dépôt, donnerait droit à la quantité d'alcool pur qu'il mentionne. Il existe aussi un projet de M. Loubet, dont le premier article comporte la suppression pure et simple du privilège des bouilleurs de cru. Nous ne pouvons nous arrêter à l'examen des monopoles établis en Suisse et en Russie, où les conditions de fabrication et de vente de l'alcool sont tellement différentes des nôtres que l'adaptation chez nous en est impossible. Mais la forme la plus récente, sous laquelle le monopole est susceptible d'être présenté avec chances de succès en France, est le projet de M. Guillemet, député.

Ce projet fait tout d'abord la distinction qui importe au lendemain de la crise viticole [1] : d'une part les alcools d'industrie, d'autre part les alcools de vins et fruits. Seuls les alcools d'industrie sont soumis à la rectification; les eaux-de-vie naturelles ne sont soumises qu'à la surveillance administrative. L'État achèterait à tous les producteurs et proportionnellement à leur production les quantités de flegmes nécessaires à la fabrication de l'alcool demandé par la consommation. La rectification des alcools acquis par l'État et destinés à l'alimentation sera confiée par adjudication à des usines de l'industrie et exécutée sous la surveillance des agents du monopole. Chaque litre d'alcool d'industrie, 100 degrés, sera vendu rectifié 5 francs par l'État. Les eaux-de-vie naturelles non rectifiées qui ne sont pas soumises à ces dispositions ne pourront être distillées ou

1. Ce projet est antérieur à la crise viticole, il a été publié en 1906.

fabriquées que dans les appareils poinçonnés par l'administration, et chaque litre d'alcool 100 degrés sortant de l'usine ou de la cave du propriétaire sera soumis à un droit de 4 francs. Quant à l'alcool dénaturé, il sera exclusivement vendu par l'État *au prix de revient et sans aucune taxe*, s'il est destiné à l'éclairage ou à la production de force motrice.

Les avantages généraux du projet sont évidents : diminution de l'alcoolisme et rapport énorme pour l'État. Au point de vue de l'utilisation de l'alcool dans les moteurs, ce projet nous donne le moyen d'obtenir l'alcool à un prix minimum et relativement stable, et ce sont bien les deux objectifs que nous recherchons.

On sait combien les projets de monopole sont vivement combattus : celui-ci n'a pas échappé aux violentes critiques; nous allons examiner les principales.

Tout d'abord, il y a les inconvénients reprochés à tout monopole : accroissement du nombre des fonctionnaires, prix de revient exagéré du produit fabriqué, tendance des législateurs à boucler le budget en élevant le prix de vente. M. Guillemet montre que le personnel actuel des contributions indirectes est assez nombreux pour l'application du monopole : il suffirait de lui adjoindre quelques chimistes pour constater la rectification et quelques scribes pour tenir les livres du monopole. Quant au prix de revient, il ne pourrait pas se trouver en disproportion avec le travail fourni, ainsi que cela se produit dans nos arsenaux par exemple, puisque l'État ne fabriquerait pas, mais répartirait seulement la rectification dans les usines existantes par des adjudications. En outre le projet fixe pour la vente de l'alcool rectifié un prix de 5 francs par litre à 100 degrés et une taxe de 4 francs pour l'alcool naturel non rectifié, ce qui met le prix de ce dernier de 4 fr. 50 à 5 francs. Certes les législateurs n'ont qu'à voter d'autres chiffres, des chiffres plus élevés, et l'alcool de bouche sera vendu plus cher; mais nous remarquons avec plaisir dans le projet Guillemet que l'alcool dénaturé devra toujours rester au prix minimum, fixé par les conditions d'achat des flegmes. Quels dangers peut présenter le prix énorme de l'alcool alimentaire? Aucun pour nous, consommateurs d'alcool dénaturé ; mais nous n'ignorons pas les dangers que signalent les détracteurs du monopole ;

« Grever l'alcool d'un droit de 400 francs par hectolitre, c'est donner 400 francs de prime au fraudeur, disent-ils, c'est donc encourager la fraude qui l'est déjà suffisamment. (Les droits actuels atteignent 250 francs.) Pourrez-vous facilement empêcher la circulation d'alcools rectifiés plus ou moins habilement par l'industriel et d'une manière clandestine? Atteindrez-vous le propriétaire, le bouilleur de cru, qui fera mieux encore qu'aujourd'hui passer son alcool au travers des mailles de notre système à taxe élevée? »

Évidemment la fraude ne diminuera point; aussi la sévérité de la régie et des tribunaux et l'efficacité du dénaturant ne devront pas faiblir un instant. Mais il faut reconnaître que la fraude ne sera guère possible que sur les eaux-de-vie naturelles qui représentent une minorité; l'intérêt que les bouilleurs de cru auront à frauder se trouvera doublé; mais leurs tentatives seront rendues plus difficiles par la rigueur des dispositions nouvelles. L'application de ce projet ne nous semble donc pas impossible, et l'avidité des spéculateurs nous amène à l'envisager sans aucun regret pour le pénible état de choses que nous déplorons sous leur actuelle tyrannie.

Nous pensons que les difficultés rencontrées jusqu'ici par le monopole tiennent surtout à des causes électorales que le regretté Dr Rochard exprimait en ces termes : « Les distillateurs et négociants en spiritueux ont des appuis solides dans les sphères gouvernementales; les marchands de vin tiennent les débitants dans leurs mains, parce qu'ils les commanditent ou qu'ils leur font des avances, et les débitants ont une influence considérable sur les électeurs. Tout ce monde est à la dévotion de l'alcool : les uns parce qu'ils en vivent, les autres parce qu'ils en meurent... » Le grand reproche que tous ces sujets fidèles de « Sa Majesté l'Alcool » adressent au monopole par l'État, c'est le petit verre trop cher. C'est bien l'une des conséquences salutaires du projet; mais si le principe du monopole est mauvais pour une denrée utile, il est bon pour un poison, et c'est en quoi nous ne devons pas trop nous plaindre du monopole du tabac, qui est approuvé par M. Leroy-Beaulieu lui-même; ceux qui le critiquent voudront bien nous indiquer comment ils peuvent tirer autrement les 300 millions que le monopole du tabac nous rapporte. Aussi,

bien qu'on ait crié au « socialisme d'État », pour effrayer le bourgeois et l'entraîner contre le monopole, le projet du monopole de la rectification de l'alcool d'industrie a rallié de nombreux partisans dans les groupes politiques les plus divers et même les plus opposés.

***

Somme toute, nous avons repris l'axiome : Plus on utilisera d'alcool dénaturé, plus la viticulture et l'agriculture seront florissantes, et nous avons employé nos efforts à rechercher les causes qui ont jusqu'ici limité l'application de ce principe à des pratiques insuffisantes. Puisque les espoirs fermement exprimés en 1901 et 1902 aux divers congrès pour les applications de l'alcool aux moteurs furent déçus, il nous fallait d'abord discerner les véritables raisons de cet échec. Nous avons reconnu que les différents reproches techniques faits à l'alcool carburé ne pouvaient plus guère être pris au sérieux depuis les perfectionnements introduits dans la fabrication des carburateurs ; même les violentes attaques dirigées contre le dénaturant au sujet de son influence nuisible sur le rendement et de son action sur les métaux ne doivent pas être retenues. Nous attendons le jour prochain où les moteurs pourront marcher à l'alcool dénaturé sans carburant.

Il faut chercher l'insuccès de l'alcool-moteur dans les causes d'ordre économique : la cherté de l'alcool et l'instabilité de son prix. Le cours de l'alcool dénaturé, haussant prodigieusement à mesure que l'avenir de ce produit semblait devoir s'étendre, a fini par limiter le développement de ses applications industrielles. Et les espérances de ceux qui avaient pensé résoudre par l'alcool dénaturé les crises successives de la betterave et de la vigne ont ainsi sombré sous les coups de la spéculation. Au prix inabordable de 50 francs l'hectolitre l'alcool ne peut lutter avec le pétrole et l'essence, même avec la hausse actuelle de l'essence ; depuis 1903 l'alcool dénaturé n'est jamais entré dans nos moteurs que les jours de concours agricoles ou dans des circonstances spéciales telles que dans le service automobile de la Compagnie générale des omnibus (à cause des droits

considérables dont l'essence est grevée à Paris). Si nous avons vu la crise viticole amener de sanglants conflits, la faute est pour beaucoup aux spéculateurs et à la hausse invraisemblable des alcools dénaturés. Nous assistons en effet à un étrange spectacle : il y a surproduction d'alcool, et par suite mévente des vins et des alcools naturels, et cependant nous payons l'alcool plus cher que jamais. L'explication évidente nous est fournie par la différence considérable des prix de revient des différents alcools en ce qui concerne les alcools alimentaires et par la spéculation pour ce qui regarde les alcools dénaturés. C'est donc MM. les spéculateurs qui ont détruit le beau rêve éloquemment exprimé jadis : sauver la vigne et la betterave par l'alcool-moteur!

Si nous ne voulons pas renoncer encore, une fois et même devant la révolte des gueux, à réconcilier les deux sœurs ennemies qui représentent les deux plus grandes richesses de notre agriculture, il faut nous appliquer d'abord à déraciner la pire de toutes les fraudes: la spéculation, sans quoi nos efforts sont fatalement voués à l'insuccès, et cela malgré la vision attirante du champ encore agrandi, infiniment vaste qui s'est déroulé devant nos yeux avec les progrès de l'industrie automobile. L'échec serait d'autant plus pénible que le rêve nous semble promettre davantage.

Or, nous avons exposé des moyens simples de diminuer le prix de l'alcool en proposant de réduire la proportion de dénaturant, de modifier le jeu des primes, de remanier les formalités exigées par la Régie pour l'établissement des dépôts et la vente, de reviser les tarifs de transport par chemin de fer, mais nous ne nous sommes pas prononcés quant à l'application d'une législation nouvelle destinée à tuer la spéculation. L'exemple de l'Allemagne, qui a créé l'entente que nous cherchons par le système rigide du « contingent » et de l' « Association centrale », n'est pas applicable chez nous; les monopoles établis en Suisse et en Russie ne peuvent s'adapter à nos institutions et au caractère de notre production : aussi devons-nous chercher la solution du côté des projets.

Il nous a semblé que trois systèmes devaient retenir l'attention : 1° le jeu de la prime et de la ristourne actuellement en application réduite sous forme de la taxe de fabrication et de

l'indemnité de dénaturation; 2° l'obligation de dénaturer une portion déterminée des alcools d'industrie; 3° le monopole d'État sous sa forme la moins collectiviste. Ces systèmes sont ainsi rangés dans l'ordre d'efficacité croissante contre la spéculation, mais ils semblent avoir soulevé aussi des objections de violence croissante. Nous nous gardons bien de dire « valeur croissante », parce qu'il semble que le mot seul de monopole ait trop contribué à soulever des craintes exagérées. Les adversaires de ce projet les ont excitées en agitant l'épouvantail du socialisme d'État, or il s'agit précisément d'un projet de monopole qui ne justifie pas ces attaques et dont le principe peut rallier les voix de tous les groupes politiques.

Certes, nous n'envisageons pas l'application intégrale d'une de ces trois propositions de loi, mais il y a dans ces projets la base d'une législation nouvelle qui pourra plus ou moins différer de chacun d'eux par la forme; au fond la diminution du prix de l'alcool dénaturé et la stabilité relative de ce prix ne s'obtiendront jamais que par le concours de deux sortes de réformes. Les premières seront fondées sur un dégrèvement des alcools dénaturés compensé par une élévation de prix des alcools de bouche; les deuxièmes, sur une association générale des producteurs ou sur l'intervention de l'État; comme l'association est reconnue impossible chez nous, c'est au législateur qu'il faut s'adresser. La première catégorie de réformes ne rencontre pas d'obstacles sérieux, parce que la seule victime est le buveur d'alcool et qu'il est bon que ce dernier soit maltraité; les médecins, les hygiénistes, les amis du bien social se rallient tous à cette mesure salutaire. Mais l'accord n'est plus le même pour les limites qu'il convient d'assigner à l'ingérence de l'État, parce qu'on arrive bientôt à la nécessité d'appliquer un système politique sur lequel il est difficile de s'entendre, et toutes les propositions sont violemment attaquées, les unes comme impuissantes contre la spéculation, les autres comme trop conformes aux doctrines collectivistes. Tel est le point délicat de la discussion, tel est aussi le terrain sur lequel la Commission parlementaire pour l'étude des usages industriels de l'alcool dénaturé, devra se placer pour accomplir son œuvre.

L. SARDET-GIRARDAULT

ARYENS ET INDO-EUROPÉENS

Il va y avoir cent ans que l'identité fondamentale des principales langues européennes avec celles de l'Iran et de l'Inde a été signalée au public pour la première fois : le livre de Schlegel sur *La langue et la sagesse des Hindous*, où le rapprochement est nettement indiqué et démontré par quelques faits décisifs, est de 1808; il a précédé de huit ans le premier mémoire du vrai fondateur de la grammaire comparée, Franz Bopp. Depuis lors, la grammaire comparée des langues « indo-européennes » s'est constituée en une science qui a pris tous les jours plus de précision et de rigueur; les rapports entre les divers idiomes de la famille ont été reconnus dans le plus minutieux détail; des règles strictes de correspondance ont été posées; les principes de la linguistique générale en ont été renouvelés. Mais plus la science ainsi créée devenait exacte et plus le public en tirait — sans aucune faute des linguistes, à ce qu'il semble — de termes baroques et d'idées fausses.

***

Le terme de *aryen* est devenu si courant et d'usage si commun qu'on pourrait le croire fondé sur une vieille tradition ou sur une doctrine scientifique.

Or, en Europe, il est récent, et personne ne l'y connaissait avant la découverte de la grammaire comparée. Chez aucun

des anciens peuples d'Europe, Grecs, Romains, Celtes, ou Germains, il n'y a trace de ce nom.

En Asie, il a une valeur précise. Les tribus, pour lesquelles ont été composés dans le Nord-Ouest de l'Inde les textes védiques, se qualifiaient de *Ârya*. En Perse, Darius dit, dans ses inscriptions, qu'il est d'une famille aryenne ; le texte sacré du zoroastrisme, l'Avesta, oppose les provinces aryennes, qui sont celles des fidèles, aux provinces des étrangers ; le terme a subsisté jusqu'à maintenant : le nom propre de la Perse, *Ērân*, prononcé ensuite *Irân*, n'est que le pluriel persan du mot ancien *Arya*. Les Hindous des Védas, les Perses de l'Avesta et la famille de Darius se qualifient donc également d'Aryens ; c'est dire que les populations qui ont imposé leur langue à la Perse et à l'Inde ont été à un certain moment un même peuple, qu'elles ont formé une unité. Et en effet, sous leurs formes les plus anciennes, — le sanskrit védique d'une part, la langue de l'Avesta et le vieux perse des inscriptions de Darius de l'autre, — les langues de ces deux groupes de population sont encore très pareilles, aussi pareilles au moins que le normand ou le picard peut l'être au français parisien : antérieurement à l'époque historique, il n'y a eu là, à quelques détails près, qu'une langue, comme il n'y avait qu'un peuple et qu'un nom de peuple. Mais, seule, cette langue indo-iranienne a droit au nom de « langue aryenne », et c'est en effet en ce sens précis que les linguistes allemands emploient le mot de « langues aryennes ».

La grammaire comparée démontre que le grec, le latin, les dialectes celtiques, germaniques, baltiques, slaves, l'albanais, l'arménien et l'indo-iranien continuent aux siècles historiques une langue dont il ne subsiste aucun monument, mais qui a été parlée antérieurement, tout comme le français, le roumain, l'italien, l'espagnol, le portugais continuent le latin. Donc, de même que le français et l'italien sont des formes que le latin a prises indépendamment au cours des siècles, de même le latin et le sanskrit sont deux transformations indépendantes de cet idiome inconnu ; tout comme, par exemple, l'italien *nuovo* et le français *neuf* sont les aspects nouveaux pris par le latin *novum*, ainsi le latin *novum* lui-même et le sanskrit *navam* sont les aspects pris par un mot non transmis, qui se retrouve

aussi dans le grec ancien *néon* et le slave *nov*. Mais ce n'est pas la forme indo-iranienne que représentent les autres langues; jamais aucun linguiste n'a cru que les langues de l'Europe sortent du sanskrit; à cet égard, Bopp ne pensait pas autrement que ses successeurs ; le latin *novum*, le grec *néon*, le slave *nov* ne reposent pas sur le sanskrit *navam*; ces quatre mots représentent, continuent indépendamment une forme de cet idiome inconnu. Les rapports entre le sanskrit et le latin sont de même nature que ceux entre le français et le portugais.

Dès lors on voit quelle impropriété on commet en qualifiant le grec, le latin, le germanique, etc., de « langues aryennes » : l'inexactitude est la même que si l'on disait que le français est une langue portugaise.

Un mot impropre n'a pas grande importance à la vérité, même s'il comporte une petite usurpation de titre. Mais ici l'erreur sur le nom s'accompagne d'idées fausses, et c'est ce qui en fait le danger. De l'existence de « langues aryennes » on conclut en effet à l'existence de « peuples aryens ». Cette fois, l'expression n'est pas inexacte; elle est dénuée de sens.

Toutes les langues connues de l'Europe, — sauf l'étrusque (mort depuis longtemps), le basque, le hongrois, le finnois, le lappon et le turc (qui est d'importation récente), — et, en Asie, l'arménien, l'iranien et le sanskrit (avec les langues modernes de même famille) sont les transformations d'une seule et même langue; tel est le fait établi par la linguistique. Évitant le terme impropre de *aryen*, les spécialistes nomment ces langues *indo-européennes*. Cette dénomination est assez gauche; prise à la lettre, elle implique deux erreurs : une importance spéciale qu'auraient dans le groupe les langues de l'Inde et une unité des langues européennes par contraste avec le sanskrit. Les Allemands disent *indo-germanique*, ce qui ne vaut pas mieux, car le groupe germanique n'a une importance si grande à aucun point de vue. Le nom est arbitraire et importe peu. Une seule chose est à retenir : l'existence d'une langue qui n'est pas directement connue parce qu'elle n'a pas été écrite, et dont les langues connues par des textes écrits ou encore actuellement parlées sont des continuations diverses. De ce fait linguistique on ne saurait tirer de conclusions que

linguistiques. On peut, si l'on veut, convenir d'appeler *Indo-Européens* les hommes qui parlaient cette langue « indo-européenne » dont l'existence est supposée par les langues conservées; c'est un moyen commode de simplifier le langage. Mais la seule chose connue est la langue. Des hommes qui la parlaient on ignore tout.

On ignore où ils ont vécu. Du jour où on a eu la preuve qu'un groupe de langues, apparenté aux principales langues de l'Europe, se rencontrait dans l'Inde et l'Iran, on devait situer en Asie le centre d'origine de tous ces idiomes : c'est en Asie que l'on était accoutumé par la Bible à chercher l'origine des races humaines; de plus il se trouvait que le sanskrit, la plus importante de ces langues indo-européennes d'Asie, était connu sous une forme relativement archaïque, et surtout qui paraissait alors très archaïque, qui, à vrai dire, passait pour presque identique au type primitif : Bopp et ses contemporains avaient l'illusion que les formes grammaticales du sanskrit étaient assez proches de l'état originel pour qu'on pût les analyser et en retrouver les éléments composants. Pendant toute la première moitié du XIXe siècle, l'origine asiatique des langues indo-européennes a été un dogme universellement admis, et dont il semblait inutile d'administrer la preuve.

Vers 1850 un Anglais, Latham, a émis des doutes auxquels s'associaient bientôt deux savants considérables, tous deux sanskritistes et linguistes à la fois, l'Américain Whitney et l'Allemand Benfey. Était-il raisonnable d'admettre, sans preuves très fortes, qu'une famille de langues presque tout entière européenne, et dont une seule branche est proprement asiatique, a son origine en Asie? Ni l'anthropologie ni l'archéologie préhistorique, qui se constituaient alors, n'apportaient à cette hypothèse le moindre appui. Quant à la langue, on n'y aperçoit que très peu de traces d'influences asiatiques; sans doute on a soupçonné que les langues indo-européennes ont fait à Babylone quelques emprunts : un des noms de la « hache », sanskrit *paraçus*, grec *pélekus* est trop pareil au babylonien *pilakku* pour n'en pas être emprunté; mais les exemples de ce genre sont rares (il n'y en a pas un second aussi net), et une civilisation comme celle de Babylone a agi bien au delà de son voisinage immédiat. Dans aucune des régions de l'Asie dont on

connaît ou dont on entrevoit l'histoire, il n'y a place pour les « Indo-Européens » ; on a été ainsi amené à les localiser sur le plateau de Pamir; mais pareille hypothèse n'était admisible qu'en un temps où l'on connaissait mal le pays et où l'on ne savait pas combien il est peu propre à être l'habitat d'un peuple important.

Il a donc fallu s'habituer peu à peu à situer en Europe l'origine des langues indo-européennes. On s'y est décidé d'autant plus facilement que les illusions sur l'archaïsme des anciens textes indo-iraniens étaient tombées; on sait maintenant que, comme toutes les autres langues de la famille, le groupe indo-iranien a subi de graves altérations et qu'il est très éloigné du type primitif. Il reste à savoir en quelle partie de l'Europe doit être située la patrie de l'indo-européen. Les régions méridionales et occidentales semblent exclues; par ailleurs, on a fait à peu près toutes les hypothèses imaginables : M. O. Schrader a proposé les steppes de la Russie méridionale; M. E. de Michelis, la région comprise entre le Dniéper et le cours moyen du Danube; M. Hirt et M. Hoops (d'accord au fond avec les archéologues M. Much et M. Kossinna), les plaines du Nord-Est de l'Allemagne et de la Lithuanie. Il ne semble pas qu'aucun savant ait encore apporté l'argument décisif qui mettrait fin à la discussion.

Et il n'y a rien de surprenant à cela : le seul procédé de preuve dont on dispose consiste, étant donné un mot qui existe dans un certain nombre de langues de la famille et qu'il y ait lieu de faire descendre de la langue indo-européenne commune, à examiner en quelle région se rencontre l'objet désigné par ce mot. Mais le nombre des mots indo-européens ainsi établis est assez petit, et la plupart ont des significations vagues et générales : il n'y a rien à tirer des racines verbales signifiant « aller » ou « venir », « boire » ou « manger », « vivre » ou « mourir », rien des noms de nombre, des noms de parenté, des noms de parties du corps, de la plupart des noms d'animaux; or, c'est de ces éléments généraux, non localisables, que se compose presque tout le lexique connu de l'indo-européen. Quant aux termes de sens précis, qui comporteraient une localisation définie, on n'en possède presque pas, et ceux que l'on a ne se rencontrent en général que dans peu de langues; de plus le sens varie souvent d'une langue à l'autre.

Ainsi, le « hêtre » est un arbre qui ne prospère que dans certaines régions ; il fait défaut dans la plus grande partie des provinces baltiques et en Russie ; s'il existe un nom indo-européen du hêtre, les « Indo-Européens » ont donc vécu à l'Ouest de la Russie ; or le latin et le germanique ont en effet un nom commun du hêtre : latin *fagus*, allemand *buche* ; mais le même mot, qui se retrouve en grec dans le dorien *fâgos*, l'ionien-attique *fêgos*, y désigne une sorte de « chêne » ; quant aux autres langues de la famille, ou bien le mot ne s'y rencontre pas, ou bien il affecte des formes très divergentes qui rendent le rapprochement incertain, et d'autant plus incertain que ces formes sont isolées et propres seulement à certains dialectes des langues en question, et surtout le sens n'est nulle part celui de « hêtre » ; tout ce que l'on sait, c'est donc qu'il a existé dans un certain nombre de parlers indo-européens — et non pas nécessairement pour cela dans tout l'indo-européen commun — un mot qui, dans deux des langues parlées à date historique sur les domaines où croît le hêtre, désigne cet arbre. Il n'y a pas là de quoi localiser les « Indo-Européens » ; or ce fait est assurément l'un des plus probants et des plus clairs qu'on ait invoqués ; on aurait peine à en découvrir un second aussi net.

Il est d'ailleurs prématuré de vouloir trancher la question avant qu'on ne soit au clair sur les relations possibles du groupe des langues indo-européennes avec certains groupes de langues voisins ; la grammaire comparée des langues sémitiques se formule en ce moment d'une manière précise, et l'égyptien, d'une part, parmi les langues de l'Afrique, le géorgien, de l'autre, parmi les langues du Caucase, semblent devoir être rapprochés du groupe sémitique ; la grammaire comparée du groupe finno-ougrien (finnois, hongrois, etc.) se constitue en même temps ; il commence à devenir possible d'examiner si, comme on l'a souvent soupçonné, il n'y aurait pas une parenté entre l'indo-européen et l'un ou l'autre de ces deux grands groupes, ou peut-être tous les deux ; au cas où l'on parviendrait à établir cette parenté, il est clair que le problème de la localisation de l'indo-européen prendrait en une certaine mesure un aspect nouveau.

On ignore quand ont vécu les « Indo-Européens ». La difficulté de trouver un indice quelconque est la même que pour la localisation.

Seuls, des textes historiques permettraient de poser une chronologie; or, les peuples de langue indo-européenne ont très longtemps ignoré l'écriture; les langues de la famille, dont on a des textes à la date la plus ancienne, sont le sanskrit, l'iranien et le grec; mais aucun de ces textes, dans la forme où il est conservé, ne remonte au delà du VIIe siècle avant J.-C.; sauf les inscriptions de Darius et de ses successeurs de la dynastie achéménide, ce sont du reste des poèmes religieux comme le *Rigvéda* ou les *Gâthâs* de l'Avesta, ou des épopées comme l'*Iliade* et l'*Odyssée*, nullement des textes historiques. La période d'expansion des langues indo-européennes, sans être sans doute aussi ancienne qu'on l'imagine parfois, est sûrement antérieure de plusieurs siècles à ces plus anciens textes.

Reste le procédé archéologique : on peut se demander s'il existe des termes indo-européens qui répondraient à l'un des états de civilisation révélés par l'archéologie préhistorique; *a priori*, la recherche ne promet guère de succès; car, là où ils subsistent, les mots peuvent changer de sens en même temps que les choses se transforment : les plumes de fer ont remplacé les plumes d'oie, sans que le nom des plumes ait varié; et le plus souvent noms et choses changent à la fois. Ainsi, l'on possède un nom de métal indo-européen : le latin *aes*, le gothique *ais* et le vieux haut allemand *êr* désignent le « bronze »; le sens du mot sanskrit correspondant, *ayas*, n'est pas clair, bronze, cuivre ou fer; le mot iranien *ayah* de l'Avesta désigne sûrement le fer; le sens de fer est à peu près évidemment postérieur, et le mot, se trouvant de l'extrême Est à l'extrême Ouest du domaine, doit passer pour indo-européen; on sait donc que l'indo-européen possédait un mot signifiant « cuivre » ou « bronze », sans pouvoir déterminer lequel des deux; mais il serait prématuré de conclure de là que les « Indo-Européens » étaient parvenus à l'âge du bronze; car on a dû connaître le métal un temps notable avant de savoir le travailler, et la présence du mot garantit seulement que le métal était connu, mais n'enseigne rien sur l'importance de l'usage qu'on en faisait. L'indication, qui est de toutes la plus précise, est donc

encore extrêmement vague. Il y avait sans doute aussi des mots pour l'or et l'argent.

On peut par suite admettre avec quelque vraisemblance que les « Indo-Européens » étaient encore réunis vers la fin de l'âge de pierre et le commencement de l'âge de bronze; mais l'usage du bronze a commencé à des dates bien différentes suivant les lieux; on sait quand il a commencé en Égypte, et c'est en pleine période historique; il a sans doute commencé plus tard en Europe, et surtout dans l'Europe centrale et septentrionale. Il n'est donc pas évident que la dispersion des tribus, qui ont étendu au loin l'idiome indo-européen, soit de beaucoup antérieure à 1500 av. J.-C. environ, à quelques siècles près, bien entendu.

On ignore qui étaient les « Indo-Européens ». Il a existé une langue qui était en gros la même sur tout le domaine; on entrevoit qu'il y avait des différences très sensibles entre les prononciations et les formes grammaticales suivant les diverses parties du domaine indo-européen dès la période de communauté. Mais, même si l'unité linguistique indo-européenne était parfaite — ce qui n'est pas le cas — il n'en résulterait pas qu'il y eût unité de « race indo-européenne ». Il y a aujourd'hui des langues française, italienne, allemande, anglaise, russe, etc.; mais l'observation la plus élémentaire montre qu'il n'y a pas de races française, italienne, allemande, anglaise, russe, etc.; l'unité de langue n'entraîne pas l'unité de type ethnique; on n'a aucune raison de croire qu'il en fût autrement en indo-européen; le fait que l'indo-européen n'a pas été écrit et, par suite, n'est pas conservé dans sa forme ancienne, ne l'investit évidemment pas de qualités mystiques, et notamment de la propriété d'avoir été parlé par des hommes tous semblables les uns aux autres, ou tous issus d'ancêtres semblables entre eux; or ce sont là les deux définitions possibles de la race.

Si néanmoins l'on admet l'hypothèse, — gratuite et peu vraisemblable — d'une « race indo-européenne » unique, on ne possède pas le moyen de déterminer quelle était cette race. Sans doute le type blond passait pour aristocratique chez quelques-uns des plus anciens peuples de langue indo-euro-

péenne; mais la couleur blonde ne suffit pas à définir une race, et les raisons de cette préférence accordée au type blond sont inconnues. De tous les peuples de langue indo-européenne, ceux chez qui le type blond est le plus répandu, les peuples de langue germanique, sont parmi ceux qui ont le plus profondément transformé dès une date ancienne la prononciation indo-européenne et qui, par suite, sont suspects d'avoir été mélangés dans la plus large mesure avec des populations parlant d'autres langues. M. Michel Bréal vient de montrer ici même (dans la *Revue* du 1er octobre dernier) comment le changement essentiel de prononciation des consonnes, qui caractérise les parlers germaniques, suppose un mélange avec des populations qui parlaient une langue, difficile à déterminer, mais autre que l'indo-européen.

Du reste personne ne peut croire qu'expansion de langue soit synonyme d'expansion de race. Il n'y a guère de peuple dont l'histoire soit connue durant une suite de siècles qui n'ait changé de langue, au moins une fois, et ce sans qu'il ait subi une forte immigration.

Les Égyptiens ont très longtemps conservé leur langue; ils ne sont pas devenus des Arabes le jour où ils l'ont échangée pour la langue de leurs conquérants. Les Juifs ont, bien avant l'ère chrétienne, renoncé à l'hébreu pour l'araméen; puis ils ont pris la langue des peuples chez lesquels ils résidaient; ils parlaient grec par exemple dans les villes égyptiennes hellénisées où ils vivaient; et aujourd'hui les Juifs, qui ont en Pologne un parler allemand et en Turquie un parler castillan, ne sont pas pour cela des Allemands ou des Castillans. Les Étrusques n'ont pas été exterminés par les Romains; le dialecte toscan actuel, qui est une transformation du latin, est donc parlé en Toscane par des gens qui sont avant tout des descendants d'Étrusques.

Sur le sol français, le gaulois était sûrement une langue importée; le latin l'y a remplacé ensuite, sans que beaucoup de colons romains soient venus s'établir en Gaule.

Comment les langues indo-européennes se sont propagées en Europe et dans une partie de l'Asie : on ne peut faire là-dessus que des suppositions; mais un fait est certain, qu'il soit la conséquence de mélanges de races autrefois différentes, ou

du climat ou de conditions économiques et sociales : les populations qui, dès l'époque historique et encore aujourd'hui, parlent les langues de la famille indo-européenne ne présentent aucune unité ethnique; rien ne permet de distinguer ces populations de celles qui parlent finno-ougrien ou turc. Il y a des langues indo-européennes; il n'y a pas de race indo-européenne. Et, de même qu'il est ridicule de parler de peuples latins ou anglo-saxons — car il n'y a, cela est trop évident, que des hommes très divers et d'origines très diverses, parlant des idiomes néo-latins ou parlant anglais — de même et plus encore il est puéril de parler de peuples indo-européens.

L'expression *indo-européen* a un certain sens quand il s'agit de langues; elle n'en a aucun s'il s'agit d'hommes. Et encore ce sens linguistique, qui est le seul, n'a-t-il de valeur qu'au point de vue de l'histoire : dire qu'un dialecte français comme le picard et un dialecte iranien comme le kurde sont indo-européens, c'est dire que tous deux continuent directement une certaine langue inconnue, qui était parlée, il y a quelque trente ou quarante siècles, — et rien de plus; il n'en résulte pas que, actuellement, le picard et le kurde se ressemblent d'une manière notable; en fait, si l'on ne possédait que ces deux dialectes, on aurait grand peine à établir qu'ils continuent également un ancêtre commun.

La classification généalogique des langues n'exprime que des faits historiques. Ce trait curieux d'histoire linguistique attire vivement l'attention, parce que, à part les faits archéologiques, on ne sait rien autre de la préhistoire des peuples qui parlent les langues modernes de l'Europe; mais la portée qu'on lui attribue souvent ne tient pas à son importance propre; elle provient seulement de ce que nous ignorons à peu près tout le reste.

*
* *

Une langue indo-européenne n'est pas une langue qui a tel ou tel caractère, comme un mammifère carnassier ou rongeur a telle ou telle dentition; c'est une langue qui a un certain passé, mais qui peut n'en avoir rien conservé.

....

La grammaire comparée donne le moyen de déterminer quel a été le développement de chacune des langues indo-européennes depuis la période d'unité jusqu'à la fin : jusqu'au jour présent, s'il s'agit d'une langue qui a subsisté, comme le latin dans les langues romanes; jusqu'à la date des derniers documents, s'il s'agit d'une langue qui a cessé d'être parlée, comme le gaulois ou le vieux prussien. Dans ces développements, il y a deux choses à distinguer : la conservation des faits indo-européens, d'une part; les créations propres à chaque langue, de l'autre.

Ce qui a d'abord frappé les linguistes, ce qu'ils ont étudié en premier lieu et ce qui devait en effet être étudié avant toute autre chose, c'étaient les concordances entre les langues, c'est-à-dire les faits qui en établissent la parenté. Naïvement convaincus que la langue indo-européenne commune, représentée par les idiomes conservés, était une langue primitive, le type parfait dont les formes postérieures sont des reproductions déformées, mutilées, altérées, ils se sont appliqués à poser cette langue commune dans toute sa rigueur théorique, comme une sorte de parler idéal, sans anomalie, et où tout s'expliquerait directement. Puis ils s'efforçaient de retrouver dans les idiomes connus à date historique, et surtout dans leurs formes archaïques, le plus de restes de cet idéal qu'il était possible.

L'illusion a duré longtemps; l'étude des faits l'a enfin dissipée.

L'indo-européen n'est pas une langue primitive, il n'est sans doute même pas très ancien : au moment où il était parlé, c'est-à-dire au temps où les tribus qui l'ont transporté sur l'Europe et une partie de l'Asie se sont successivement séparées du tronc commun, il est probable que l'égyptien et le babylonien s'écrivaient depuis bien des siècles. L'indo-européen n'était pas une langue parfaite et idéale : il avait ses anomalies et ses bizarreries, et en grand nombre. Tout ne s'y explique pas directement : presque toutes ses formes résistent au contraire à l'analyse étymologique, et, aussi longtemps qu'on ne sera pas parvenu à appliquer à l'indo-européen la méthode comparative et historique en le rapprochant de quelque autre groupe de langues, le finno-ougrien (groupe du finnois, du lappon, du

hongrois, etc.), par exemple, avec lequel il présente quelques ressemblances, rien ne sera plus inexplicable que les formes grammaticales indo-européennes. L'indo-européen doit être à certaines autres langues ce que le latin est au sanskrit, ce que le français est au portugais; il est une transformation d'une langue antérieure, qui est peut-être aujourd'hui encore représentée par quelque autre langue connue; la preuve reste à faire; le jour où elle sera faite, on remontera d'un degré plus haut dans le passé, sans pour cela se rapprocher sensiblement ni d'une langue primitive, ni surtout d'une langue parfaite.

On sait maintenant que l'objet essentiel de la grammaire comparée est de marquer les innovations successives qu'a réalisées chacune des langues de la famille. Chaque génération qui vient apporte avec elle quelque changement à la langue; ces innovations qui, à certains moments, sont nombreuses, sont transmises aux générations suivantes; elles s'accumulent, et en peu de siècles, sans avoir été déplacée, presque sans actions extérieures, une langue peut avoir changé au point que la forme ancienne devient inintelligible : si fixé que soit le français écrit, la langue du XVII[e] siècle n'est pas sûrement intelligible en tous ses détails à un Français d'aujourd'hui qui ne l'a pas étudiée; la langue du XVI[e] siècle est pour nous pleine d'obscurités; la langue du XIII[e] siècle et surtout du XI[e] doit être apprise presque comme une langue étrangère, avec une grammaire et un lexique; quant au latin, on imaginerait à peine que le français en est la continuation directe et n'est que le latin même progressivement transformé, surtout si l'on fait abstraction de la masse immense des mots latins que le français a empruntés à la langue écrite, et si l'on pouvait constituer un texte où ne figureraient que des mots français populaires à l'exclusion de tous les emprunts savants.

Une même langue change donc profondément au cours de peu de siècles, au cours de quelques dizaines d'années parfois. Entre l'indo-européen commun et l'une quelconque des langues connues à date historique, même le plus anciennement, il y a un abîme. Entre ces anciennes langues et les langues modernes, il y en a un autre, plus profond encore. Le français, par exemple, a fini ainsi par ne pas ressembler sensi-

blement plus à l'indo-européen commun qu'à telle ou telle langue d'Afrique ou d'Océanie.

Soit l'expression française : *j'ai donné*. Toutes les parties qui la composent sont d'origine indo-européenne, et l'expression ne comprend aucun élément dont on n'ait déterminé précisément l'explication historique.

Je continue le latin *ego*, forme indo-européenne qui se retrouve exactement dans le grec *egṓ*, et dont les autres langues de la famille ont des variantes plus ou moins proches.

Ai continue le latin *habeo*, création proprement latine, dont tous les éléments sont indo-européens : la racine *hab-*, qui se retrouve dans l'irlandais *gabim* « je prends » ; l'élément de formation *-ē-* qui caractérise dans la plupart des langues les verbes qui indiquent l'état et notamment le verbe signifiant « avoir » ; enfin *-ō* final qui est une caractéristique indo-européenne de première personne du singulier.

Donné continue le latin *donatum*, création aussi latine ; l'adjectif verbal en *-to-* est indo-européen, de même que le mot *donum* (identique au sanskrit *dânam*) dont le verbe est dérivé ; et le type verbal en *-ā-* repose également sur un modèle ancien. Le verbe latin *donare*, dont *donatum* est l'une des formes, avait un parfait *donavi* qui a subsisté dans le français littéraire (*je*) *donnai*; *donavi* était de création purement latine, car les verbes tirés de noms n'avaient pas de parfait en indo-européen ; il a persisté longtemps en français et se maintient encore dans la langue écrite, mais, comme tous les passés définis, il a disparu de l'usage courant à Paris et dans tout le centre ; pour dire *je donnai*, il n'y a plus que les personnes qui subissent une forte influence soit de la langue écrite, et qui parlent comme des livres, soit de dialectes très différents du français, comme les dialectes méridionaux, et qui ont un « accent ». La seule forme usuelle aujourd'hui pour exprimer le parfait en français parlé est du type : *j'ai donné*.

On vient de voir que *habeo* et *donatum*, sur lesquels reposent *ai* et *donné*, sont des formations nouvelles du latin. Le français *j'ai donné* est encore plus nouveau et d'une formation plus révolutionnaire. En latin *ego* signifiait « moi » et ne s'employait que pour insister sur la personne : *ego donavi* signifiait « moi, j'ai donné » ou « c'est moi qui ai donné » ; le français *je* au

contraire ne peut jamais s'employer seul; ce n'est rien qu'une marque de la première personne du singulier; un simple accessoire grammatical; ni pour la forme, ni pour l'emploi, le français *je* ne ressemble plus au latin *ego*, ni à l'indo-européen *egō* (qu'on peut restituer ainsi). En latin *habeo* signifiait « je possède, j'ai », tandis que *ai* dans *j'ai donné*, n'a aucune valeur propre; ce n'est qu'une marque du passé.

Enfin le latin *donatum* signifiait « donné », et cette valeur s'est maintenue; mais elle n'est plus sensible dans *j'ai donné* où le participe est entré dans un ensemble et n'a pas de sens par lui-même. Pour convaincre un « Indo-Européen » que *j'ai donné* est fait avec des éléments de sa langue, il faudrait, on le voit, commencer par lui donner une éducation linguistique prolongée.

Et ce n'est pas tout. On peut dire en français : *je ne le leur ai jamais donné*, c'est-à-dire que, entre les trois parties de *j'ai donné* peuvent être insérés d'autres mots; on peut aussi renverser l'ordre de *ai* et de *je* et dire : *ai-je donné*? et : *ne le leur ai-je jamais donné*? Chacun des trois éléments de *j'ai donné* ne reçoit pas pour cela une signification propre; unis ou séparés, dans un ordre ou dans un autre, les trois éléments qui constituent le passé *j'ai donné* ne sont à eux trois qu'une seule et même forme grammaticale, et ne signifient pas autre chose que la forme une du latin, *donavi*. Le français a fait là une véritable révolution : les formes grammaticales indo-européennes et encore les formes latines étaient unes et impénétrables à tout autre élément; les formes françaises, au contraire, sont complexes et admettent toutes sortes d'insertions ou, pour employer le terme grammatical, d'infixations. Comme on l'a remarqué depuis longtemps, le français ressemble à cet égard à certaines langues des Indiens d'Amérique bien plus qu'à de l'indo-européen.

Ce n'est pas un détail seulement qui est atteint; c'est tout l'ensemble du système grammatical de la langue. En indo-européen et dans une certaine mesure, en latin, chaque mot portait dans sa forme même une marque propre qui en indiquait le rôle dans la phrase; en français ce rôle est indiqué soit par de petits mots accessoires, plus ou moins déplaçables, et qui ne font pas partie intégrante de la forme,

soit par la position du mot par rapport aux autres mots de la phrase. Le latin dirait : *Petrus Paulo librum dedit*, ou *librum Petrus Paulo dedit* ou *Paulo librum Petrus dedit*, etc. : tous les ordres sont possibles; le français ne peut plus dire que : *Pierre a donné un livre à Paul* : ce que le latin exprimait par la finale *-us* de *Petrus* l'est par la position initiale de *Pierre*; ce que le latin exprimait par la finale *-um* de *librum* l'est par la position de *un livre* après *a donné*; enfin le petit mot accessoire *à* rend ce que le latin indiquait par la finale *-o* de *Paulo*. La structure grammaticale du français diffère du tout au tout de celle de l'indo-européen.

Il subsiste, il est vrai, dans une langue moderne telle que le français, quelques débris de l'indo-européen encore à peu près reconnaissables; mais ils sont défigurés par la prononciation, l'emploi en est tout autre que l'emploi indo-européen; et ce sont des anomalies, et même des anomalies uniques, tandis que les formes indo-européennes dont ils sont les restes étaient d'un type normal.

Ainsi (*il*) *est*, (*ils*) *sont* représente un type indo-européen *esti*, *sonti* dont l'importance dans la langue était capitale; de ce type très répandu, il n'a subsisté en français moderne que ce seul verbe; et, surtout si l'on s'en tient à la prononciation, ou si, comme le fait l'italien pour les formes correspondantes *è* et *sono*, l'orthographe note correctement la prononciation, on ne saurait entrevoir dans *est* et *sont* deux formes d'une même racine; *est* et *sont* ne diffèrent pas moins que les formes anglaises *is* et *are* qui appartiennent à deux racines distinctes. Là même où les formes indo-européennes semblent le mieux conservées, on voit qu'il suffit de les examiner d'un peu près pour en faire apparaître le caractère de nouveauté et pour en tirer la preuve que de l'indo-européen au français il y a très loin.

Ç'a été un grand progrès dans l'étude des langues que d'en examiner le passé, et de rendre compte de chaque forme par son histoire. Mais ce qui ressort de cet examen, ce n'est pas que le passé se conserve; c'est au contraire que les langues se transforment sans cesse, non seulement dans le détail, mais aussi et surtout dans le principe même de leur structure. La

puissance créatrice n'a pas existé seulement dans les premiers temps où s'est créé le langage; elle se rencontre à toutes les époques, et elle n'a encore rien perdu de sa force. Le passé fournit les matériaux avec lesquels opère chaque génération, mais en passant d'une génération à l'autre, ces matériaux sont retravaillés sans cesse. Le français, l'anglais, le russe, le persan ont été tirés d'un même ensemble de matériaux, qui est l'indo-européen; mais le plan indo-européen n'y a pas subsisté; il a déjà été repris bien des fois; des matériaux nouveaux se sont ajoutés aux anciens, et en grand nombre; le linguiste suit tous les changements de plan qui ont eu lieu depuis l'indo-européen jusqu'à l'état actuel, et il en conclut que la construction d'aujourd'hui n'a presque plus rien de commun avec celle d'autrefois.

***

On voit maintenant quelle valeur on peut attribuer à ce nom d'*Aryen* que tant de personnes répètent sans y attacher de notion précise. Le terme d'Aryen ne s'applique légitimement qu'aux anciennes tribus qui ont imposé leur parler à la Perse et à l'Inde. La plupart des langues de l'Europe et quelques langues d'Asie continuent une même langue dont les ressemblances de ces langues entre elles permettent seules de se faire quelque idée; mais il n'en résulte pas que les peuples qui parlent aujourd'hui ces idiomes aient aucune communauté de race. Et d'ailleurs ces langues diffèrent du tout au tout d'avec la langue d'où elles sont issues : appliquée à un idiome connu par des textes anciens ou actuellement parlé, l'expression de langue indo-européenne — ou, si l'on tient au nom, de langue aryenne — n'implique pas une structure définie, ni même la persistance de tel ou tel détail de structure. Ce n'est que pour l'histoire du langage que le mot « indo-européen » a un sens.

A. MEILLET

LE THÉÂTRE

DE

M. HENRY BERNSTEIN

Dramaturge-né, M. Henry Bernstein fut tout de suite un dramaturge heureux. Ses premières pièces, *le Marché* (1900), *le Détour* (1902), *Joujou* (1902 aussi), réussirent, — et des critiques saluèrent même, en leur jeune auteur, un futur maître.

Il ne devait pas tromper leurs espérances, ni surtout se laisser trahir par la fortune, qui lui redoubla ses faveurs à mesure que son talent, je ne dirai point s'affinait, mais se fortifiait, s'élargissait et, plus encore, s'armait d'audace, se faisait âpre et violent.

Laissons de côté *Frère Jacques*, qu'il n'écrivit pas seul, mais en collaboration avec M. Pierre Veber; ce fut, en 1904, le succès retentissant du *Bercail*, et, en 1905, l'étourdissant succès de *la Rafale*, puis, en 1906, *la Griffe* et *le Voleur* : — *la Griffe*, où il faut admirer, je crois, le plus sérieux effort psychologique — ou psycho-physiologique — et satirique de M. Henry Bernstein; *le Voleur* (en réalité, *la Voleuse*), qui dut évidemment l'excès d'honneur d'un véritable triomphe aux plus qu'étonnantes hardiesses d'un spectacle de passion frénétique offert, la nuit, dans sa chambre à coucher, par une espèce de petite Pasiphaé parisienne de l'amour conjugal; oui, qui leur dut beaucoup trop, — mais enfin les curiosités éveil-

lées et satisfaites par cette longue scène, par cet acte [1], — acte nouveau, ou à peu près, dans son habile intrépidité de conception et d'exécution, — assurèrent à l'œuvre une merveilleuse carrière... Et, ces jours-ci, ç'a été, avec *Samson*, un grand succès encore, — et tout à fait légitime, de certains points de vue.

Je comprends, certes, qu'il y ait des gens pour refuser de se placer à ces points de vue, ou pour ne s'y placer qu'avec peine. Tout le monde ne saurait sans malaise accepter les tableaux de mœurs ultra-modernes ou les études de pathologie morale que M. Henry Bernstein nous présente avec une sorte d'ardeur sauvage, — et comme pour le plaisir, quelquefois, de vaincre un public aussi adroitement qu'insolemment bravé. Les délicats, c'est bien certain, sont moins nombreux que jadis, même que naguère : les préjugés et pudeurs avec lesquels un Augier, un Dumas fils, avaient à compter, à ruser, ou qu'ils partageaient eux-mêmes, se sont évanouis, ou réfugiés dans quelques âmes — dirai-je paradoxales? Avec ces âmes-là, il y a encore, pourtant, des hommes et des femmes épris d'un art de vérité, mais fine, nuancée, ou plus relevée que celle dont M. Henry Bernstein a le goût, la passion plutôt, et qu'il a su, jusqu'ici, imposer à la foule : et ces hommes et ces femmes, dans leurs fauteuils d'orchestre ou de balcon, ou dans leurs loges, se taisent, mais ce n'est pas qu'ils admettent ce que la majorité applaudit. Dans leur for intérieur, ils protestent! Et à la joie de l'auteur victorieux j'imagine qu'il manque de les avoir conquis.

Quant à ce qu'éprouve, au vrai, la foule subjuguée, entraînée, c'est assez comparable — a joliment écrit M. Adolphe Brisson — au « sentiment particulier » qu'un « séducteur non haï, mais trop brutal », inspire à la femme « qui cède à sa violence » : oui, l'une et l'autre, c'est un « effroi » mêlé d' « admiration » qu'elles ressentent [2]. Et, à ce propos, on n'aurait pas tort, je pense, d'évoquer certains succès de Dumas fils : car ce maître d'hier, s'il fut souvent, comme je le disais, obligé de ruser avec un public encore timide, lui fit cependant

1. Cette longue scène, en effet, c'est tout le deuxième acte.

2. *Le Temps*, 11 novembre 1907.

éprouver, plus d'une fois, mâle triomphant, des sensations de viol, pareilles, somme toute, à celles que le public moins farouche de maintenant doit à l'art plus brutal de M. Henry Bernstein. C'était, d'ailleurs, un de ses orgueils d'être ce mâle, ce dompteur. Et, aussi bien, l'espèce d'idéal dramatique auquel se rattachent des pièces comme *le Voleur* et *la Rafale*, n'est-ce pas l'auteur de *la Visite de noces* et de *la Princesse Georges* qui en a donné, avec ces modèles, la formule? Il l'avait même donnée avant *la Visite :* car c'est en 1868, dans la préface d'*Un Père prodigue*, qu'énumérant les qualités les plus nécessaires, selon lui, pour être ou devenir vraiment, excellemment, un homme de théâtre, il célébrait d'abord « la logique », puis, cette « concision », cette « rapidité qui ne permettent pas à celui qui écoute d'être distrait, de réfléchir, de respirer, de discuter en lui-même » avec le dramaturge... Et, s'il avait pu voir *la Rafale*, *le Voleur*, sortes de drames express, tant l'action y est directe et véhémente, il aurait donc été obligé de reconnaître en M. Henry Bernstein un héritier de son tempérament, pour ainsi dire, — héritier bien personnel, — et un adepte — également original — de la poétique illustrée par lui dans les œuvres que j'ai dites... et dans plusieurs autres (*la Femme de Claude*, *la Princesse de Bagdad*, *Francillon* même, — sans oublier cette pièce dont il ne fut pas le seul ni le premier auteur : *le Supplice d'une Femme*).

Mais j'ai hâte d'en faire l'observation : les drames express de M. Henry Bernstein, — qui sont trois, y compris *Samson* (*la Griffe* est différente par l'ampleur et la durée de l'action), ces drames express n'ont aucune ressemblance de forme, ni de fond, avec *Joujou* et *le Détour*; et, par la forme, ils ne ressemblent pas davantage au *Marché*, qu'ils rappellent, je le veux bien, à d'autres égards. Du moins, *Samson* le rappelle, ou en rappelle ceci, qu'il y a dans *le Marché*, — « comédie en trois actes », dit la brochure, mais comédie sérieuse, amère et, çà et là, poignante, — un personnage, le plus curieux de la pièce, l'ancien maquignon Forou, dont l'amour pour l'héroïne, la jeune, élégante et jolie Germaine Certier, offre une évidente parenté avec celui de Jacques Brachard — « Samson » — pour Anne-Marie Brachard, sa femme, fille du marquis d'Andeline. A de certains moments, cette parenté, même, est telle qu'on

dirait que l'auteur s'est inspiré de cette ancienne création d'un type de parvenu en composant l'étrange et puissante figure de l'ex-portefaix de Marseille, devenu le richissime agioteur Brachard-pacha; il s'en est souvenu, tout au moins; et la preuve la plus saisissante, la voici :

Au quatrième et dernier acte de *Samson*, Brachard, volontairement ruiné, expose à celle qu'il adore et qui l'a, jusqu'à ce jour, haï et méprisé, comment la vision d'une femme de luxe, alors qu'il n'était qu'un misérable gamin, lui mit au cœur le désir furieux d'arriver, homme fait, à épouser, grâce aux millions âprement conquis, une jeune fille du plus haut monde, une patricienne comme celle, précisément, qu'il a pu acheter, mais non point conquérir; — et il est éloquent dans ce récit, où toute son effrayante douleur saigne parmi les éclats d'un orgueil indomptable; éloquent jusqu'à troubler enfin cette Anne-Marie... Eh bien, dans la dernière scène du *Marché*, Forou, demeuré peuple en son langage, expliquait à Germaine :

— Voyez-vous, je vous ai aimée, moi, bien avant de vous connaître!... Quand j'étais tout jeune et que je vivais chez mon père, qui était aubergiste dans un petit pays perdu, une fois, il est descendu à la maison deux ou trois voyageuses de Paris... Probable qu'si j'les revoyais maintenant, elles ne me paraîtraient pas bien belles, ni bien séduisantes, mais dans ce temps-là je pensais qu'il ne pouvait rien y avoir de plus merveilleux, même dans les livres de gravures!... Et peu à peu, quand je me suis mis à rêver des femmes, c'est à cette vision de mon enfance qu'allait mon désir, comme à quelque chose de si joli, qu'y a pas mèche de le rencontrer!... Alors, figurez-vous ce que j'ai ressenti, quand je me suis trouvé en face de vous pour la première fois et qu'il m'a semblé que c'était mon rêve de trente années qui se levait tout à coup, là, devant moi, en chair et en os!... Vous devez comprendre que quand y a trente ans qu'on court après une femme et qu'on la trouve enfin, on n'a pas envie de la lâcher!...

Le rapprochement n'est-il pas décisif?

Forou est devenu Brachard... De même, après tout, que *le Marché* est devenu *Samson* : car, après tout, *Samson*, ce n'est que la suite extraordinaire, la formidable conséquence d'un marché ignoblement légal; et *le Marché*, c'est la préparation, et comme les premières arrhes, au dénouement, d'une affaire,

en somme, aussi triste : l'achat d'une femme mariée qui adore son mari et que cet amour contraint ou détermine à se vendre. En se livrant à Forou, Germaine Certier sauvera Gaston de la faillite; Gaston pour qui elle proclame, ne peut se tenir de proclamer sa passion, à l'heure, dans la minute où l'abandon de sa main aux baisers de l'ancien marchand de chevaux la promet déjà toute à ce répugnant sauveur.

A sept années d'intervalle, il se trouve donc que la première pièce de M. Henry Bernstein et sa plus récente nous apparaissent bien — malgré d'innombrables différences — comme n'étant point sans de remarquables affinités morales ou psychologiques ; mais, je le répète, *le Détour* et *Joujou* n'offrent, de leur côté, avec les drames qui leur succédèrent, aucune analogie; et, ainsi, ce théâtre d'un de nos plus jeunes auteurs est déjà quelque chose d'assez divers; et le mieux sera d'étudier l'évolution ou les métamorphoses du brillant, fougueux et vigoureux artiste, en examinant séparément, et chacune à sa date, les huit pièces que, jusqu'à présent, il a données seul.



J'ai déjà, il est vrai, dit l'essentiel sur *le Marché*. Ou, plutôt, je l'aurais dit, si le personnage de Germaine ne méritait point l'attention presque autant que celui de Forou. Or, non seulement il la mérite, mais encore, à propos de cette femme, une remarque est à faire, et c'est, hélas! que le titre de l'œuvre pourrait être au pluriel : car, avant d'accepter l'aide — et l'amour — de l'ex-maquignon, cette épouse-amante singulière, je ne veux pas dire unique, s'est dévouée deux fois de la même façon; et ce n'est pas, il me semble, parce qu'elle a été, ces deux fois-là, cruellement déçue, parce que, si j'osais m'exprimer ainsi, deux horribles « lapins » lui ont été « posés », — le premier par un financier cosmopolite, que nous ne voyons pas, le second par un gentilhomme, le comte du Prancey, également financier, que nous voyons, lui! — non, j'imagine, ce n'est pas pour cela que le marché final devrait se considérer comme sans précédent. Deux mésaventures comme celles-là

ne sauraient faire d'une aventure comme la troisième une première défaillance. Et Germaine est donc bien une curieuse héroïne ou maniaque de l'adultère-sacrifice, une curieuse victime de ce qu'elle appelle le « grand amour », en parlant de sa passion pour Certier, — qui, du reste, insouciant, bohème, libertin, ne justifie guère, à nos yeux, cette idolâtrie.

Elle a souffert, elle souffre; elle s'est même sentie « torturée », le jour où il lui a fallu tromper Gaston pour la première fois; mais l'habitude, sans doute, la réflexion, la connaissance du monde, l'ont munie peu à peu, dans sa douleur, d'une philosophie assez réconfortante. Du Prancey, à qui elle reproche de l'avoir dupée, osant lui demander :

— Mais, enfin, madame, quel pacte supposiez-vous donc?...

elle répond :

— Ce n'était pas un pacte, c'était un marché!... Je vous permets le mot!... Il se conclut tous les jours de ces marchés tacites, de ces marchés douloureux!... Je suis assez affranchie pour ne pas rougir du nôtre!...

On n'est pas étonné, en lisant cette pièce, qu'elle ait été jouée au Théâtre-Antoine. C'est presque une pièce « Théâtre-Libre ». Mais Germaine, pervertie par l'excès même de son amour, fait penser à d'autres amoureuses du théâtre de M. Henry Bernstein, l'Hélène de *la Rafale*, la Marie-Louise du *Voleur*. Elle est leur sœur aînée; sœur moins vivante, moins émouvante que ses cadettes, qui, toutes les deux, sont des possédées; mais c'est beaucoup, déjà, qu'elle ait avec elles cette ressemblance.

Beaucoup selon moi, bien entendu : car je sais d'excellents esprits (notamment, l'ingénieux critique dramatique du *Censeur*, M. Émile Maulde) qui regrettent, au contraire, que M. Henry Bernstein se soit, disent-ils, répété avec une violence croissante, en dessinant l'un après l'autre ces trois types.

M. Émile Maulde a même écrit : « Nous retrouverons Germaine Certier dans toutes les pièces de M. Bernstein, sauf dans *le Détour*, qui est, certes, la moins personnelle de ses œuvres [1]... » Il y a là une évidente exagération. On ne retrouve

1. *Le Censeur*, 24 août 1907.

Germaine, en vérité, ni dans *Joujou*, ni dans *le Bercail*; et on la retrouve encore moins, je crois, dans *la Griffe*, dont l'héroïne, Antoinette, est une espèce de femme fatale, une de ces destructrices ou dévoratrices-nées, chères au Dumas apocalyptique de certaines préfaces et de *la Femme de Claude*, — je dis : « chères », parce qu'en leur jetant l'anathème, du haut de sa Pathmos, il semblait avoir à se défendre contre leur fascination diabolique, ou, plutôt, parce qu'à force de contempler la « Bête », pour la mieux décrire et maudire, il était devenu le prisonnier du fantôme effrayant et magnifique, prisonnier à la fois plein d'horreur et, malgré lui, souvent à demi charmé. — Enfin, Germaine, nous ne l'avons pas retrouvée dans *Samson*...

Et, d'autre part, si la Marie-Louise du *Voleur* et l'Hélène de *la Rafale* peuvent être, en effet, regardées comme des « réincarnations » de Germaine, plus passionnées encore, voilà tout, douées d'une vie nerveuse intense jusqu'à une sorte de folie, est-ce tellement fâcheux? N'y a-t-il pas de ces femmes-là dans toutes les classes sociales?

Je comprends très bien, je l'ai dit, qu'au théâtre et dans le livre, — ailleurs aussi! — on préfère des créatures mieux équilibrées, et d'âme plus fine ou plus haute : une amoureuse n'est pas forcément une détraquée; une amoureuse n'est pas forcément une femme qui, dans telles ou telles circonstances, volera comme dans *le Voleur*, ou se prostituera, comme dans *le Marché* ou *la Rafale*. Mais l'art est libre; et, nombre d'amoureuses pouvant, en effet, se laisser entraîner loin à cause de l'homme qui leur est tout, qui leur est Dieu, devant qui ou pour l'amour de qui toute convention sociale, toute prescription morale s'abolit, s'il le faut, — je ne vois pas qu'un dramaturge soit si fort à reprendre d'oser nous donner quelques exemples de ce genre de délire ou d'hystérie. Nous n'avons à le juger que sur la valeur esthétique de son œuvre.

Il n'est pas nécessaire de s'attarder au *Détour*.

Cette comédie, qui fut représentée au Gymnase, a le tort capital de rappeler une des plus importantes, des plus jolies, des plus touchantes nouvelles de Maupassant : *Yvette*. Non pas que l'intrigue soit un « démarquage », adroit ou maladroit, de cette nouvelle célèbre ; mais, dans les deux ouvrages, « l'idée »

est la même : une fille de courtisane, écœurée de ce qu'elle entend, voit et devine, aspirant de toute son âme à fuir ce monde où elle a grandi, et finissant par s'abandonner au flot voluptueux d'un amour qui fera d'elle aussi — probablement — une courtisane. C'est à un mariage bourgeois que Jacqueline demande ce qu'Yvette a cherché dans la mort, — sans l'y trouver : car la mort n'a pas voulu d'elle. — Le mariage bourgeois et provincial de Jacqueline (son « détour ») la rejette désemparée, navrée, au Paris de sa mère ; et demain, ce soir, elle sera la maîtresse d'un gentil camarade de jadis, Cyril, qui l'aime, — comme Yvette, sûrement, est devenue celle du charmant jeune duc de Servigny, le lendemain du jour où elle tenta de s'asphyxier...

Il y a, dans *le Détour*, des scènes excellentes, remarquables : la peinture du milieu austère où Jacqueline, mariée, s'efforce de respirer, de vivre, est d'une justesse, d'une vigueur parfois saisissante ; et cette peinture, — ne l'oublions pas ! — c'est à peu près les deux tiers de la pièce, — qui, là, ne devait rien à Maupassant, était neuve. Et l'on s'explique ainsi : 1° que, malgré *Yvette*, M. Henry Bernstein l'ait écrite ; 2° qu'elle ait eu le plus franc succès.

Mais, tout cela dit, ma première observation subsiste ; et j'ajoute que, s'il n'eût pas fait *le Détour* (hypothèse permise), la personnalité de M. Bernstein dramaturge et psychologue m'apparaîtrait cependant comme je la vois.

Non, il ne manquerait rien à l'image que j'ai là, en moi, de cette physionomie particulière, si nettement, si puissamment caractérisée aujourd'hui, mais qui ne s'accusa bien qu'après *le Détour* — et après *Joujou*.

Du moins, avant *le Bercail*, œuvre pleinement significative, celle-là, du tempérament de son auteur, *le Marché* est la seule où se trouve l'annonce — mieux, la claire empreinte de ce tempérament. Entre ces deux pièces, M. Henry Bernstein paraît se livrer à des expériences [1], et il a bien raison, si l'on a toujours raison d'avoir du talent, mais il s'écarte de sa voie naturelle.

Il cède, même, en écrivant *Joujou*, à une influence,

1. Le mot est de M. Émile Maulde.

l'influence de M. Maurice Donnay : car « Joujou », si bonne, si tendre, et si triste, — et si gaie ! — ou si gaie, puis si triste ! — l'adorable « Joujou », avec son joli cœur, c'est une parente, et assez proche, des exquises amoureuses amoureusement créées par le poète d'*Amants*. Et comme elle lutte, avant de succomber ! qu'elle est honnête !...

Intéressante aussi, sans rien qui fasse d'elle un personnage rare, la douce et douloureuse épouse à l'amour, à la jalousie de laquelle Joujou se sacrifie pendant quatre ans.

***

Mais *le Bercail* enfin, oui, c'était du vrai Bernstein. Et la critique eut bien la sensation, et l'exprima, qu'un auteur dramatique *nouveau* s'était imposé au public.

« D'autres tournent autour des situations et des caractères, et s'embarrassent ou se noient dans les détails, — écrivit M. Adolphe Brisson. — M. Bernstein va droit au fait. Il dit nettement les choses et leur imprime le relief propre à la scène[1]. » Et M. Guy Launay : « M. Henry Bernstein a, plus qu'aucun de ses contemporains, — de vingt-cinq à trente-cinq ans, — une manière vigoureuse et pénétrante d'exposer les situations et de ramasser l'intérêt dramatique d'une idée. » — *Plus qu'aucun de ses contemporains !...*

On avait acclamé le premier acte, plein, rapide, et tout vibrant des plus vives émotions. On avait pleuré au dernier. Le second n'avait réussi qu'à moitié ; mais, outre la force dramatique dont témoignaient les meilleures parties de l'œuvre, on admira, généralement, l'ardente et malheureuse héroïne, Éveline Landry, victime successivement du mariage et de l'amour, surtout du rêve : Éveline Landry, pensée hautaine, âme agitée, cœur fier, — trop « artiste » pour vivre heureuse ou seulement résignée aux côtés d'un Landry, bourgeois intelligent, soit ! mais d'une ignorance et d'un positivisme exaspérants ; trop loyale pour se partager et mentir, trop brave pour reculer devant les périls d'un amour qui s'offre, et qui se jure

1. Voir *Le Théâtre et les Mœurs* (p. 69 et suivantes).

éternel (amour d'écrivain, bien fait pour la séduire), et courant, frémissante, au malheur que lui prédit l'époux délaissé; Éveline, une fois son rêve brisé, sentant s'éveiller en elle la mère qu'elle n'a pas su être, qui aurait pu la retenir au foyer et, peu à peu, l'y attacher; et s'introduisant, un soir, chez Landry, pour emporter au moins, dans sa vie nouvelle de comédienne, la vision du cher petit être qu'elle aura, une minute, serré contre son cœur... Mais, on le sait, « le bercail » la gardera...

Une Bovary intellectuellement et moralement supérieure à celle de Flaubert, voilà cette Éveline, en définitive. Et c'est pourquoi elle est originale et, tout ensemble, d'une vérité large; pourquoi, dans le théâtre de M. Henry Berstein, elle est, peut-être, la femme qui m'intéresse le plus.

Il est certain, cependant, qu'une frénétique comme l'Hélène de *la Rafale* n'est pas un type vulgaire et sans beauté. — Elle a tort d'aimer un joueur, Robert de Chacéroy, joueur qui deviendra un escroc, car il perdra, une nuit, toute une fortune, des centaines de mille francs, dont il n'est que le dépositaire? Sans doute! Et vous la méprisez de ce qu'elle l'aime encore plus, peut-être, lorsqu'elle sait la faute qu'il a commise? de ce qu'elle ne pense, du moins, qu'à le tirer d'affaire, et va, pour cela, jusqu'à se vendre, comme Germaine Certier? C'est votre droit, et je n'essaierai pas de plaider pour elle, au point de vue moral. Mais la morale et l'art sont deux choses; et l'art, ici, n'a pas à se plaindre. Dans le monde où elle vit, mariée comme elle l'est, Hélène de Bréchebel pouvait-elle rencontrer quelqu'un qui eût plus l'air d'être « quelqu'un », et qui fût plus « quelqu'un », en effet, que Robert de Chacéroy, espèce de surhomme à sa manière? Écoutons-le, dans une des scènes où il se confesse :

— Très jeune et très pauvre, grâce aux prodigalités de mon papa, je me suis choisi la carrière de riche. C'est une carrière encombrée... J'y ai réussi, pourtant!... Mes revenus, le jeu me les fournissait, et jusqu'à la fin j'ai mené, au jour le jour, une existence somptueuse... Mais quelle lutte!... quelle lutte sans trêve!...

C'est pour ce lutteur, épris d'elle, qu'elle s'est passionnée jusqu'à devenir, d'âme et de corps, son esclave. Elle le lui dit :

— Je m'enivrais au récit de ces luttes soutenues pour le secret amour de moi, et ton trouble aussi m'affolait... J'étais affolée quand ma voix faisait trembler ta voix, quand ton bras tremblait sous ma main, quand je te sentais à mes côtés, ému, oppressé, et que je songeais à tes enjeux formidables, à ta réputation de joueur glacial et terrible...

Ce héros d'un incessant combat pour la vie, pour l'amour, l'a peu à peu « conquise, matée, pétrie »; elle est maintenant son « bien », sa « chose docile »; et, lorsqu'elle le voit « misérable et déchu », elle ne le juge pas. Est-ce qu'elle peut le juger? Libre à lui, qui a des préjugés encore, de se traiter de « voleur » : il est pour elle un grand soldat vaincu à relever, à sauver, n'importe comment. La correctionnelle ou les assises pour lui? Ou l'exil? la mort, peut-être? Allons donc! Elle trouvera dans les vingt-quatre heures l'argent dont il a besoin et que personne, à coup sûr, ne lui prêterait, à lui. N'est-elle pas riche? N'a-t-elle pas d'admirables bijoux, des perles incomparables? Et, au besoin, n'a-t-elle pas son père, le richissime banquier Lebourg?

— Regarde-moi! Tu es résolu, toi, pour les choses de la vie; je suis aussi résolue pour les choses de l'amour, parce que mon amour, c'est ma vie...

Et s'il refuse son assistance, s'il préfère partir, la quitter, elle criera devant tout le monde, tout à l'heure, « le secret si bien gardé » de leur liaison. Devant ses parents, devant ses amis et les invités, elle se perdra, pour qu'il lui reste! car il n'osera pas la « renier »...

Mais quoi! ses perles royales, il faudrait deux ou trois jours au bijoutier pour en avoir le prix. Et son père, qu'elle supplie, sans lui avouer d'abord ses raisons; son père, qui n'est pas homme à se laisser aisément attendrir ni duper, ni « taper », se cabre, la pousse, de question en question, jusqu'à l'aveu total de la vérité, et alors, comme il l'insulte, elle le menace : « Si mon amant est arrêté, je me tue! » Mais, finalement, il la « jette par terre et sort... » Et c'est là que le destin, l'ignoble destin, l'attendait, la désespérée! Il la condamne à l'héroïsme abject de s'immoler elle-même dans son amour, de le souiller, car elle n'a plus que cette ressource : subir les conditions

auxquelles un « mufle » de sa famille a mis son concours, et elle va les subir...

Trop tard! Chacéroy se loge une balle dans la tête, au moment où elle accourt avec l'argent... Mais ce n'est pas ce dénouement qui nous intéresse. Il produisit un effet énorme sur le public; et M. Henry Bernstein put donc s'applaudir, sous les acclamations, d'avoir ainsi terminé son drame, — qu'il lui eût, d'ailleurs, été bien difficile de terminer autrement. — N'importe! La beauté de l'œuvre était dans le développement de ce caractère de femme et dans la merveilleuse sûreté des scènes capitales... Et, encore une fois, je comprends toutes les objections que peut soulever le choix d'un tel sujet et d'une telle héroïne. Si l'esthétique violente et à tendances physiologiques, ou pathologiques, de M. Henry Bernstein, est, dans cette pièce, absolument admissible, on peut — on doit — lui en préférer d'autres, je le reconnais. Mais c'est là tout ce qu'il me paraît juste d'accorder à certains juges.

On pourrait leur accorder plus à propos du *Voleur*; et, en quelques lignes, au début de cet article, j'ai suffisamment dit pourquoi.

Il est vrai qu'ensuite j'ai reconnu à l'auteur dramatique le droit de nous exposer des « cas » d'hystérie amoureuse comme celui de Marie-Louise; mais tout dépend de « la manière ». Cette complaisance, ces « précisions » du *Voleur*, c'est trop.

Si M. Henry Bernstein, en écrivant *la Griffe*, eût déjà [1] voulu nous étonner, peut-être nous émouvoir, par des « précisions » de ce genre, il aurait eu beau jeu. Il l'aurait eu avec l'héroïne, surtout avec le mari de cette Antoinette, — son mari et sa lâche victime, — Achille Cortelon. Celui-ci, en effet, quel lamentable ou terrible « cas » d'érotomanie, dans son avilissement graduel! Et, d'ailleurs, cet homme jadis si fort de sa droiture, cet ancien *leader* socialiste ardemment convaincu, quelle pitié il nous fait, moralement et physiquement, à partir de l'heure où nous le voyons trafiquer de son journal contre son parti, jusqu'au jour où, devenu sénateur gouvernemental

1. On se rappelle que *la Griffe* fut jouée avant *le Voleur*.

et concussionnaire, puis ministre, il n'a même plus le courage d'essayer de se défendre à la tribune : — sans doute, on a eu la preuve de sa concussion, et sa défense n'eût pas été facile; — oui, quelle pitié avant qu'il arrive à nous effrayer, — car tout à coup, sa lâcheté le rendant fou, il se met à crier, dans un salon de son ministère : « On massacre le peuple!... aux barricades!... aux barricades!... » et à chanter une chanson révolutionnaire... Bien inspiré, M. Henry Bernstein ne s'est pas appliqué à nous peindre directement, crûment, la basse sensualité de ce *vir uxorius*; en véritable psychologue, c'est aux ravages causés dans la conscience et l'intelligence d'Achille Cortelon par cette lasciveté maladive, qu'il a demandé l'intérêt, le progrès de son drame.

Au dernier acte seulement (la pièce en a quatre), Achille Cortelon est pris devant nous d'un accès de son mal. Il vient de lire à son beau-père et à sa femme le commencement du discours qu'il a préparé contre ses accusateurs; et le voilà qui saisit les poignets de sa « Toto » et qu'il veut l'entraîner, lui, ce vieillard, ce « spectre » — car c'est « un spectre » maintenant. Antoinette se dégage, le repousse, et le renvoie dans son cabinet de travail. Alors, suppliant :

— Bien, mon Toto! Ne me gronde pas! Laisse-moi t'embrasser!

Elle lui tend les lèvres, pour un « bref baiser », et il s'en va, presque heureux :

— Ma femme chérie!.. Je te désire! Je t'aime!

« Je t'aime! »... Et cependant il la connaît! S'il a pu d'abord, — voilà combien d'années déjà? — se croire aimé, il sait, depuis longtemps, qu'elle l'a toujours trompé. A la fin du troisième acte, il l'avouait, et sans mâcher les termes :

— Ma femme est une g... pour qui je me suis mangé le cœur!

Et, poursuivant :

— Personne ne se doute de cette comédie que je joue!... Ce rôle de mari imbécile et aveugle, je me le suis choisi!... Seulement, vous voyez, ça blanchit les cheveux... Et puis ça vous casse en deux...

Aux ravages moraux dont j'ai parlé, M. Henry Bernstein a

eu soin, en effet, d'ajouter les ravages physiques, dont il était impossible qu'ils ne fussent pas accompagnés. Et il a complété ainsi une belle étude à la Balzac, sans la déparer par des illustrations inutilement brutales : nous devinons ce qui n'est pas dit ni montré...

Antoinette a une jolie allure de gredine souple, intelligente. Ne lui ai-je pas fait tort, même, en la comparant aux femmes fatales dont la puissance de séduction hantait l'auteur de *l'Étrangère* et de *la Femme de Claude*? Tort, en un sens : car Antoinette, ce n'est pas un fantôme romantique plus ou moins splendide; c'est, vraiment, un être de chair et de sang, c'est vraiment une femme. Dépensière, vicieuse, elle a été le mauvais génie de Cortelon, mais non pas en créature de luxe et de plaisir uniquement, — non, en associée, aussi : — elle l'a servi, « poussé au pouvoir », de toute sa déplorable habileté; et elle ne l'abandonne que lorsqu'elle le voit perdu. Alors, dame! elle lui jette au visage tout ce qu'elle pense de lui, et « file ».

Tout de même, d'un bout à l'autre de l'œuvre, quelle atmosphère attristante!

Et ce n'est pas *Samson* qui nous aiderait à purifier l'air autour de nous! *Samson*, d'une vigueur de conception, d'une maîtrise d'exécution, par où le nouveau drame, certes, égale ses aînés; mais quelle famille nous est présentée, quel monde, quels époux! Les types masculins et féminins qui s'agitent là n'ont pas été choisis par M. Henry Bernstein pour nous faire aimer l'humanité, c'est évident. Et le malheur, c'est que, pris à part, chacun nous paraît vrai. Leur réunion par la volonté du sombre psychologue, voilà, surtout, ce qui peut choquer les « âmes sensibles », blesser les cœurs tendres.

Le marquis et la marquise d'Andeline ont vendu leur fille, pour redorer leur blason; cette fille prend un amant, avec l'idée qu'elle en est libre, son mariage n'étant pas un mariage, n'ayant d'abord été, pour elle, qu'une prostitution, dont, un jour, elle a réussi à s'affranchir; et cet amant est le pire des « mufles » : pour lui plaire, à cette Anne-Marie, demeurée patricienne sous le nom de Brachard, et si nerveusement fine d'esprit, d'âme même, qu'imagine-t-il, un soir où elle lui a reproché

de n'être pas « chic » ? De l'emmener souper en cabinet particulier avec des filles! — Tant mieux, d'ailleurs : c'est une leçon qu'elle n'oubliera pas, car elle s'enfuit, écœurée, bouleversée, de cette petite fête, qui a tourné à l'orgie, à la bataille. — Et l'ancien portefaix, l'archi-millionnaire Brachard? Que de vilenies et de crimes il a dû commettre pour édifier cette fortune!

Mais, au moins, lui, c'est une intelligence, une force, et il aime!... Et la manière dont il se venge du bretteur fêtard qui fut l'amant de sa femme, — en écrasant ce Jérôme Le Govain sous les ruines de cette fortune colossale du haut de laquelle il avait pu atteindre, enlever comme une proie, la petite héritière d'un nom aristocratique, — cette manière, ce n'est pas la grandeur qui lui manque, assurément.

Aussi finira-t-il, nous ne pouvons en douter, par vaincre entièrement l'orgueil d'Anne-Marie, qui l'aimera, un jour, en amoureuse : elle l'est de naissance, pour ainsi dire, et il recevra d'elle un cœur vierge, — car elle n'a pas aimé Le Govain, — un cœur vierge, et d'une richesse profonde... On n'a pas eu le sentiment de cette dernière vérité, à la représentation; mais il suffit d'y réfléchir : cette Anne-Marie, elle est de la famille des grandes passionnées, de celles qui, admirant le courage, s'enthousiasmant pour l'héroïsme, veulent, comme Hélène de Bréchebel, « un homme », — un homme qui soit un peu un surhomme, — dans l'amant ou l'époux. Or, ce surhomme, il est là, devant elle, à ses pieds; elle lui est l'univers, et le lui sera toujours, et elle le sait!

Pourtant, jusqu'à la scène finale, c'est un triste ménage que celui des Brachard... Et M. Henry Bernstein a pu s'abandonner, jusqu'à cette très émouvante conclusion, au plaisir, qui doit lui être intense, d'exercer largement sa cruauté d'observateur, avec sa force extraordinaire, et un peu barbare, de jeune dramaturge toujours triomphant.

LÉOPOLD LACOUR.

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ANARCHIE MAROCAINE

Le *Livre Jaune* de novembre 1907 sur les *Affaires du Maroc 1906-1907* est le troisième de la série. Il fait suite aux *Affaires du Maroc 1901-1905* et aux *Protocoles et Comptes rendus de la Conférence d'Algésiras*. Le premier avait paru à la veille de la Conférence ; le second, au lendemain ; le troisième nous arrive après les opérations de Casablanca. Tous trois pourraient être intitulés *Anarchie et Police marocaines*. En ces trois volumes, si d'autres affaires sont débattues, cette anarchie et cette police les dominent toutes : de juin 1905 à novembre 1907, des premières négociations de M. Rouvier avec Berlin jusqu'aux déclarations de M. Pichon à la Chambre (13 et 14 novembre derniers), c'est la suppression de cette anarchie et l'organisation de cette police qui, par-dessus tout, nous inquiètent ou nous intéressent, parce qu'elles mettent en cause, non seulement notre pénétration au Maroc, mais la prospérité, la sécurité de notre Algérie et même de notre Afrique. Avant, pendant et après Algésiras, une pensée semble avoir déterminé notre politique. M. Delcassé écrivait à nos ambassadeurs, le 12 avril 1904, et répétait au Sénat, le 7 décembre suivant :

> Le Maroc placé sous notre influence, c'est notre Empire du nord de l'Afrique fortifié : le Maroc soumis à une influence étrangère, c'est pour le même empire la menace permanente...
>
> Figurez-vous pour une minute une puissance étrangère installée dans les conseils du Makhzen : quel est l'avenir réservé à l'Algérie? au lieu de sa prospérité, n'est-ce pas de sa sécurité qu'il va falloir

désormais avoir souci? et le temps, les soins, l'argent que réclame l'exploration méthodique de l'Algérie, n'est-ce pas à assurer son existence, à la mettre à l'abri d'une agression qu'il faudra avant tout et surtout les dépenser?

C'est la même pensée que M. Rouvier reprend dans son discours à la Chambre du 16 décembre 1905 :

La France ne peut pas ne pas avoir une politique marocaine. La forme et la direction, que va prendre l'évolution de l'empire chérifien, influeront d'une manière décisive sur les destinées de notre Afrique du nord. Depuis soixante ans, le voisinage du Maroc a été pour l'Algérie une cause permanente de troubles et d'agitations. La sécurité de nos communications et de nos postes-frontières; celle de nos sujets algériens, menacée par des excitations de toute nature; la présence constante sur nos confins des rebelles et fugitifs de chaque insurrection; l'agression continue, non de maraudeurs isolés ni même de bandes, mais de hordes de plusieurs milliers d'hommes : tout nous impose la nécessité de réclamer que l'État limitrophe remplisse ses obligations envers nous.

C'est la pensée que M. Pichon formule mieux encore, dans son discours à la Chambre du 13 novembre 1907 :

Nous avons dit à Algésiras que nous n'admettrions jamais que, sous un prétexte quelconque, police ou autre, on instituât aux portes de l'Algérie une organisation internationale ou non, susceptible de troubler la sécurité de nos possessions. Nous ne pouvons oublier en effet que nous avons avec le Maroc une frontière commune de 1 200 kilomètres; que les Marocains sont unis avec les indigènes de nos possessions par le lien puissant du Coran; que le contre-coup de leurs hostilités se ferait immédiatement sentir dans nos territoires; qu'il suffirait dans un Maroc, internationalisé ou non, d'une puissance jalouse ou ennemie de notre influence pour qu'il devînt entre ses mains l'instrument d'une politique qui pourrait être funeste à nos intérêts les plus certains.

L'apparition de Guillaume II à Tanger avait, en mars 1905, brusquement interrompu les efforts de M. Delcassé; mais, après quelques semaines d'hésitations, dès le mois de juin 1905, MM. Rouvier et Revoil reprenaient pied à pied la défense de cette politique contre les menaces ou les cajoleries de Berlin. L'honneur de l'Allemagne, froissé par M. Delcassé, exigeait, paraît-il, que nous soumissions notre politique marocaine à

l'examen d'une Conférence internationale. Mais nous écartions la moitié de cette prétention, et de notre politique marocaine nous faisions deux parts : politique d'Afrique et politique de Paris, ou, si l'on veut, politique algéro-marocaine et politique franco-marocaine. Nous refusions, même au prix d'une rupture avec Berlin, de soumettre aux décisions des puissances notre politique algéro-marocaine et, le 8 juillet 1905, nous l'emportions : les notes, échangées ce jour-là entre MM. Rouvier et de Radolin, reconnaissaient « la situation faite à la France au Maroc par la contiguité, sur une vaste étendue, de l'Algérie et de l'empire chérifien et par les relations particulières qui en résultent pour les deux pays limitrophes » ; Berlin s'engageait à « ne poursuivre à la future Conférence aucun but qui fût contraire aux droits de la France résultant de ses traités ou arrangements ».

Ce qu'étaient, parmi ces « traités ou arrangements », les accords franco-marocains du 20 juillet 1901 et du 20 avril 1902, je l'ai exposé déjà aux lecteurs de la *Revue*[1]. « Pour arriver à établir solidement la paix, la sécurité et un mouvement commercial, destiné à rendre plus riches et plus peuplées les régions limitrophes algériennes et marocaines.., et pour affermir entre les deux gouvernements l'entente et le double et mutuel appui qu'ils se prêtent dans les conditions spéciales qui correspondent à leur situation respective », ces accords prévoyaient l'établissement de postes militaires et douaniers, de marchés et de surveillances, — d'une police et d'un commerce, qui, pour le bénéfice politique et pécuniaire du Maroc, mettaient nos forces, économiques et autres, au service du Chérif, mais, réciproquement, pour la prospérité et la sécurité de notre Algérie, mettaient le Chérif dans l'obligation d'une entente perpétuelle et d'une collaboration complète avec nous ; bref, ces accords installaient entre Alger et Fez la politique de « double et mutuel appui ».

En juillet 1905, si nous laissions « tomber nos objections premières contre la Conférence », c'est que cette politique algéro-marocaine était réservée, placée hors des débats : l'Allemagne, après l'Espagne, l'Italie et l'Angleterre, nous

1. Voir le numéro du 1er janvier 1906, et mon livre sur *l'Affaire marocaine*.

reconnaissait le droit de ne consulter, pour la police-frontière, que nos convenances et les arrangements entre le Chérif et nous. De juillet à septembre 1905, les négociations, touchant la police dans le reste de l'empire, allaient se poursuivre et s'aigrir entre Paris et Berlin; mais la police-frontière n'était plus discutée et la note du 28 septembre 1905, « concertée entre les commissaires des gouvernements français et allemand », stipulait nos droits de la façon la plus explicite et la plus formelle :

Quant à la région frontière, par une réserve spéciale insérée au projet de programme de la Conférence, il est entendu que les questions de police continuent à y être réglées directement et exclusivement entre la France et le Sultan et restent en dehors du programme de la Conférence. Dans la même région, l'application du règlement sur la contrebande des armes restera l'affaire exclusive de la France et du Maroc.

Jamais aucune autre puissance, ni avant, ni pendant, ni depuis Algésiras, ne nous a contesté ce droit. Si donc un Maroc policé et pacifié nous apparaissait comme une nécessité nationale, nous pouvions et nous pouvons toujours sur la frontière algéro-marocaine amorcer, quand et comme il nous plaira, la difficile suppression de l'anarchie en exigeant du Chérif l'exécution des accords de 1901 et 1902.

Mais pour le reste du Maroc, c'était la Conférence qui devait statuer : Paris et Berlin s'en remettaient à elle sur l' « utilité des réformes de police et des réformes financières, dont l'introduction serait réglée pour une courte durée par voie d'accord international ». Nous acceptions donc un débat et un jugement internationaux; mais d'avance nous refusions de proposer ou même d'accepter une police internationale. Nous invoquions les puissances comme arbitres de la querelle que nous avait cherchée Guillaume II, comme témoins et garantes de nos promesses et intentions, et même comme régulatrices de notre pacification du Maroc, mais non comme collaboratrices ou co-partageantes de notre œuvre marocaine. Nous admettions qu'un accord international et un mandat des puissances nous fussent nécessaires pour supprimer l'anarchie dans le reste de l'empire chérifien; mais nous ne renoncions pas à l'ambition d'obtenir pour nous seuls ce mandat et d'organiser

dans tous les ports une police que nous exercerions, — nous seuls, — sous telles conditions que la Conférence jugerait indispensables à l'intégrité du Maroc, à l'indépendance du Chérif, à la liberté et aux intérêts du commerce.

De juillet à septembre 1905, nous restions inébranlables sur ce point : par tous les moyens, la diplomatie allemande essayait de nous arracher l'acquiescement à une police internationale, qu'avec nous ou contre nous exerceraient les autres puissances et l'Allemagne elle-même. Mais, avant comme après la note de juillet, avant comme après l'accord de septembre, nous avions réservé notre droit tout entier. M. Rouvier écrivait le 9 juillet à notre ambassadeur à Berlin, M. Bihourd :

A plusieurs reprises, et notamment les 1er et 8 de ce mois, j'ai dit au Prince de Radolin, sans qu'il m'ait laissé pressentir la moindre difficulté, que nous comptions que son gouvernement ne ferait pas d'objection à nos vues sur le mandat international que nous demanderons à la Conférence de nous confier en ce qui concerne les réformes militaires ou, plus exactement, de police.

M. Bihourd répondait le même jour :

Dans son entretien d'hier, le Chancelier a de nouveau accentué le contraste entre la résistance qu'il croit devoir, avant la Conférence, opposer à nos demandes et la facilité avec laquelle il acceptera nos légitimes prétentions, si l'on se fie à ses paroles et si la Conférence se réunit.

En septembre, pourtant, M. Rosen, le négociateur allemand à Paris, affirmait que verbalement, sinon par écrit, M. Rouvier s'était engagé à ne pas solliciter de la Conférence ce mandat général; aussitôt M. Rouvier le faisait appeler et lui reprochait cette affirmation contraire à la vérité, qu'en face le négociateur allemand n'osait pas soutenir [1]. Pour plus de sûreté, M. Rouvier, prenant la précaution de faire tenir au gouvernement de Berlin un officiel démenti, écrivait le 25 septembre 1905 à M. Bihourd :

1. Voir là-dessus A. Tardieu, *la Conférence d'Algésiras*, p. 45. La réputation de ce livre est trop bien établie pour qu'il soit besoin d'en recommander la lecture à quiconque veut suivre et comprendre les événements du Maroc depuis quatre ans. Dans les discours à la Chambre l'autre jour, il serait amusant de découper les emprunts faits à ce livre sans le citer.

Je crois utile de vous rendre compte d'un entretien que j'ai eu aujourd'hui avec le docteur Rosen. Après lui avoir demandé s'il avait la réponse de son gouvernement au sujet de la rédaction proposée pour le projet de programme de la Conférence, je lui ai dit :

« En dehors de la formule qui sera signée par les deux Gouvernements, j'entends n'avoir d'engagement sur aucun point. Je ne puis que renouveler mon affirmation que j'ai, au même degré que le Gouvernement impérial, le désir d'éviter tout désaccord flagrant entre nous à la Conférence et de concourir à y faire prévaloir les solutions qui ménagent le mieux les intérêts et les amours-propres de manière qu'il n'y ait *ni vainqueur ni vaincu*, suivant l'expression même du Prince de Radolin. La garantie pour l'Allemagne réside dans ce fait que, les décisions de la Conférence devant êtres prises à l'unanimité, il suffirait de son opposition pour que le mandat général ne nous soit pas confié. J'ai chargé le Représentant de la République à Berlin de porter ces explications à la connaissance du Prince de Bulow. »

Et comme cinq mois de négociations avaient enlevé à M. Rouvier la trop naïve confiance qu'au début il avait dans les paroles allemandes, il prenait le lendemain, 26 septembre, une précaution encore mieux établie :

J'ai profité d'une nouvelle visite du docteur Rosen pour lui remettre par écrit le texte des déclarations que je lui ai faites hier à ce sujet, afin d'éviter toute équivoque et de ne laisser subsister aucun doute sur mon intention de ne prendre par avance aucun engagement à l'égard de l'œuvre de la Conférence. Le docteur Rosen m'a donné l'assurance qu'il enverrait le texte que je lui ai remis et qu'il avait transmis à Berlin mes déclarations dans leur esprit.

Heureuses précautions, dont les débats d'Algésiras vont tout de suite montrer l'utilité[1]! Après neuf mois de réclamations allemandes (avril-décembre 1905), voici qu'enfin cette Conférence, qu'exige Berlin, est ouverte : à peine le débat sur la police commencé, M. de Radowitz à Algésiras (26 janvier 1906) et M. de Schoen[2] à Pétersbourg (11 février), pour nous déconsidérer devant l'Europe et dans l'esprit du Tsar, allèguent de nouveau cette promesse verbale de M. Rouvier à M. Rosen, qu'en septembre M. Rouvier a démentie et dont il a consigné le démenti en un texte remis à M. Rosen lui-même.

1. Voir là-dessus A. Tardieu, *op. laud.*, p. 140 et 197.

2. Ambassadeur d'Allemagne auprès du Tsar.

C'est que l'Allemagne n'était à la Conférence que pour nous refuser et, si possible, nous faire refuser le mandat que nous sollicitions et pour nous imposer, au lieu d'une police française, une police soit chérifienne soit internationale, sous le couvert de laquelle l'anarchie marocaine, pieusement entretenue, maintiendrait au bord de notre Algérie une source constante d'intrigues et de rébellions.

M. de Radowitz déclarait dès l'abord qu'en aucun cas les puissances ne pourraient nous accorder le mandat général. Puis, mesurant la force des alliances ou des amitiés dont nous étions entourés, on entreprenait de débaucher quelqu'un de nos partenaires, en promenant de l'un à l'autre l'offre de ce même mandat : « Vous avez recueilli de vos accords avec la France le bénéfice qui vous revenait : la Conférence nous offre une occasion unique de reprendre votre liberté ; profitez-en et arrangeons-nous. » Cette phrase de M. de Tattenbach à M. Nicolson fut aussi murmurée à l'oreille des diplomates de Madrid et des ministres de Rome. La droiture de tous nos amis rendit inutile ce vilain jeu.

Mais l'aide, que Berlin n'avait pu trouver chez les étrangers, faillit lui venir de chez nous. M. de Radowitz n'eut qu'à faire sienne une idée que M. de Lanessan, dans *le Siècle*, avait cru découvrir : « Charger le Sultan d'organiser la police de son empire, mais lui en fixer et lui en assurer les moyens et instituer un contrôle international de cette organisation et de son emploi ». De Paris, un journaliste pouvait arranger ainsi les choses. Mais Algésiras était trop proche de Tanger : les membres de la conférence, *de visu*, constataient l'impuissance du Corps diplomatique à contrôler la moindre institution chérifienne dans la ville la plus européenne de l'empire. Par la bouche de M. de Bacheracht, la Russie se fit l'interprète de tous, en invoquant l'exemple d'une fondation internationale au Maroc, le Conseil Sanitaire de Tanger :

Cette assemblée, — je puis bien le constater, en faisant partie depuis huit ans, — malgré l'utilité et la persévérance de ses conseils, ne parvient qu'à grand'peine à obtenir les mesures nécessaires pour préserver le pays des invasions épidémiques...

L'Europe réunie en conseil ne réussit même pas à obtenir le balayage du marché, dont l'état de saleté repoussante est le signe quo-

....

tidien de l'impuissance du Conseil sanitaire, impuissance émanant de son vice originel : la collectivité. Et l'on voudrait confier à un tel régime, fondé sur les mêmes principes, l'exécution de réformes bien autrement importantes et difficiles!... Il se peut que le Makhzen ait des préférences pour une solution semblable, mais c'est uniquement parce qu'une longue expérience lui a appris à connaître les hésitations et la faiblesse des efforts collectifs des puissances. Doit-on renouveler une telle expérience, alors qu'il s'agit de la vie même des étrangers?

Après nos amis de Londres, de Madrid et de Rome, notre allié de Pétersbourg nous apportait donc sa plus ferme assistance. Mais l'intransigeance de Berlin subsistant, nous devions renoncer à l'espoir d'un mandat unique et général : de nous-mêmes, nous offrions le moyen terme d'une police franco-espagnole, ou plutôt la combinaison d'une police chérifienne, d'un commandement franco-espagnol et d'un contrôle international; recrutée parmi les sujets du Chérif, commandée par des officiers et sous-officiers français et espagnols, contrôlée par un diplomate de Tanger, il semblait qu'une telle police fût viable et maniable, apte aux services que l'on attendait d'elle, tout en ne menaçant ni les intérêts spéciaux de la France, de l'Espagne ou du Maroc, ni les intérêts généraux des autres puissances.

Cet habile essai de conciliation nous valut l'appui des États-Unis : M. White et M. Roosevelt, dès l'abord, s'étaient montrés nos amis; ils furent désormais nos partenaires les plus dévoués et, grâce à leur pression, Berlin, sentant peser sur elle la « réprobation de l'Europe » (le mot est du comte Lamsdorf), devait céder en fin de compte, mais après combien de menteries, de coups de boutoir, de rodomontades, d'offres et de suggestions! Police franco-hispano-italo-allemande, police internationale par secteurs, police d'États neutres ou secondaires, police franco-espagnole sous le contrôle d'étrangers, police suisse ou hollandaise avec secteurs espagnol, français et allemand, police franco-espagnole avec secteur suisse : à chaque nouveau « point de vue », Berlin jurait « sur l'honneur » que c'était fini des concessions et que la France céderait ou que la Conférence serait rompue. Il fallut que l'Autriche elle-même, sans se détacher de sa grande amie, fît

mine de négocier avec nous : après trois mois de querelles (janvier-avril 1906) nous obtenions enfin cette police chérifo-franco-espagnole.

Le 7 avril 1906 l'*Acte général* de la Conférence était signé. Le chapitre premier était la « Déclaration relative à l'organisation de la police » :

Article 2. — La police sera placée sous l'autorité souveraine de S. M. le Sultan. Elle sera recrutée par le Makhzen parmi les musulmans marocains, commandée par des caïds marocains et répartie dans les huit ports ouverts au commerce.

Article 3. — Pour venir en aide au Sultan dans l'organisation de cette police, des officiers et sous-officiers instructeurs espagnols, des officiers et sous-officiers instructeurs français seront mis à sa disposition par leurs gouvernements respectifs...

Article 5. — L'effectif total des troupes de police ne devra pas dépasser 2 500 hommes, ni être inférieur à 2 000. Le nombre des officiers espagnols et français sera de 16 à 20; celui des sous-officiers espagnols et français de 30 à 40.

Article 7. — Le fonctionnement de la police sera l'objet d'une inspection générale qui sera confiée par S. M. Chérifienne à un officier supérieur de l'armée suisse.

Article 12. — Le cadre des instructeurs (officiers et sous-officiers) sera espagnol à Tétouan, mixte à Tanger, espagnol à Larache, français à Rabat, mixte à Casablanca et français dans les trois autres ports (Mazagan, Safi et Mogador).

Cette police, sinon française, du moins franco-espagnole, pour laquelle nos hommes d'État et nos diplomates avaient, toute une année, si habilement, si vaillamment combattu et dont nous obtenions enfin le mandat, en dépit des intrigues allemandes, grâce aux efforts combinés de tous nos amis et alliés, Angleterre, Espagne, Italie et Russie, — et de M. Roosevelt : qu'en avons-nous fait? On lit dans *le Temps* du 19 novembre 1907 :

Les ministres de France et d'Espagne ont conjointement entamé des pourparlers avec le Makhzen pour l'organisation immédiate de la police prévue par l'Acte d'Algésiras. En raison des circonstances dans le sud du Maroc, le projet actuellement en discussion limiterait pour le moment la constitution de cette police à Tanger, Tétouan, Larache et Rabat.

L'Acte d'Algésiras est du 7 avril 1906; on nous prédit le

19 novembre 1907 la constitution *immédiate* de la police que cet Acte prévoit : qu'avons-nous donc fait durant ces vingt mois? Est-ce la faute du Maroc, la faute des événements, la faute de l'Allemagne ou de quelque autre puissance, la faute du syndicat franco-espagnol ou simplement notre propre faute si, jusqu'à ce jour, nous n'avons rien tiré de cette concession? Est-ce au contraire le résultat d'une habile et profonde politique? L'abstention parfois est la moins mauvaise des conduites : peut-être avons-nous craint de mettre le doigt dans un engrenage dangereux; peut-être avons-nous constaté que nos alarmes étaient chimériques et que nous n'avions rien à craindre de l'anarchie marocaine. Cherchons une explication dans le *Livre Jaune*.

***

Dès les premières pages, on s'aperçoit que le Maroc ne saurait être accusé : peuples et gouvernement, brigands et gendarmes, prêtres et soldats, tous là-bas sans interruption ont travaillé de leur mieux à rendre chaque jour plus évidente l'utilité, la nécessité de cette police.

L'anarchie est l'état normal de l'empire chérifien : même de nom, le Sultan ne commande qu'à une partie de ses peuples, à son « Pays d'Administration », *Blad-el-Makhzen*; le reste est toujours « Pays de Révolte », *Blad-es-Siba*[1]. Mais, suivant les temps, la proportion de ces deux éléments varie : un Sultan habile et courageux peut restreindre aux seules vallées montagneuses le Pays de Révolte et annexer plaines et collines au Pays d'Administration. Tel n'est point le cas d'Abd-el-Aziz : son empire tout entier n'est aujourd'hui que *Blad-es-Siba*, sauf la capitale de Fez et les villes maritimes, que nous tenons ou surveillons pour lui, et même dans ces villes, la révolte

1. Les lecteurs qui voudraient avoir des détails plus circonstanciés les trouveront soit dans mon livre *L'Affaire marocaine*, soit dans le livre d'Eugène Aubin, *Le Maroc d'aujourd'hui*. M. le ministre des Affaires étrangères disait à la Chambre que ce nom d'Eugène Aubin est le pseudonyme de l'un de nos diplomates, M. de Sainte-Aulaire, premier secrétaire à Tanger : Eugène Aubin est M. Léon-Eugène-Aubin Coullard-Descos, ancien secrétaire au Caire, d'où il rapporta son ouvrage *Les Anglais aux Indes et en Égypte*, puis secrétaire à Tanger, ministre à Port-au-Prince, à Téhéran et à Belgrade.

est toujours menaçante, parfois maîtresse : il n'est plus un coin du Maroc où le commerce, la vie des Européens soient en sécurité. Le terrain pour une police semble donc bien préparé. Et cet état de choses ne date pas d'aujourd'hui. Il existait avant Algésiras ; il n'a guère empiré : tout au plus, les divers facteurs d'anarchie se sont-ils réunis et comme personnifiés en deux ou trois types plus représentatifs.

L'un de ces facteurs fut toujours la différence de race, de langue, de tempérament et de vie entre les Berbères des monts et les Arabes ou Arabisés de la plaine : il y eut des périodes où Pays de Révolte et Pays de Makhzen avaient pour frontières indécises les limites fluctuantes des deux races. Un précédent *Livre Jaune*[1] nous a déjà montré comment ce facteur berbère, personnifié dans le *Rogui*, était, durant l'été de 1902, descendu des monts de Taza et avait menacé jusque dans Fez l'autorité et l'existence d'Abd-el-Aziz. Grâce à notre appui, militaire et financier, grâce aux facilités de transport et d'armement que lui donna notre Algérie, aux avances de cartouches et de projectiles qu'il tira de nos arsenaux, aux officiers et artilleurs qu'il nous emprunta, grâce surtout à notre lieutenant algérien Ben Sedira, le « héros canonnier » qui, seul, dans ces cohues marocaines, savait pointer une pièce et viser un but, bref, grâce à nous, le Makhzen, même avant Algésiras, était débarassé sinon de la rébellion, du moins de la menace instante du *Rogui*.

La rébellion ouverte subsiste toujours dans le pays de Taza, coupant les relations de Fez avec la vallée de la Moulouia et notre frontière algérienne. Le *Rogui* Bou Hamara, vaincu, non soumis, continue d'errer dans l'extrémité orientale du Rif, entre Taza et Melilla. Sa présence dans ce pays, jointe à celle de notre vieil ennemi Bou Amama, nous cause, à nous Français, tous les désagréments et risqua même un instant, en pleine crise d'Algésiras, de nous brouiller avec nos amis de Madrid. Car le *Rogui*, pour se ravitailler, usait de la lagune de Mar Chica[2], où des contrebandiers de toutes nations, mais particulièrement français, lui apportaient des armes et des

1. Voir la *Revue* des 1er et 15 janvier 1906.

2. Il est regrettable que le *Livre Jaune* ne donne aucun renseignement sur cette affaire.

munitions. Le Makhzen nous demandait d'interdire cette contrebande et, derrière le Makhzen, l'Allemagne nous accusait de la favoriser : notre croiseur *Lalande* dut s'interposer entre nos nationaux, qu'il fit rembarquer ou déguerpir, et le petit bateau de guerre *Turki* — le dernier reste de la flotte chérifienne — que pilotait un Allemand et qui voulait ouvrir le feu... Sans l'habileté de nos diplomates, il se peut que nos amis de Madrid eussent mal pris cette intervention française dans les eaux de Melilla (février 1906).

N'étant plus ravitaillé, il sembla que le *Rogui* fût tombé dans une complète impuissance, à moins que des négociations secrètes eussent acheté sa neutralité et permis au Makhzen de tourner cette anarchie berbère contre nous. Car ce fut contre nous, contre nos sujets algériens et même contre nos nationaux que s'exercèrent désormais les fantaisies des tribus et des fonctionnaires. Dans cette ville d'Oudjda que, seuls, nos secours en hommes et en munitions avaient sauvée du *Rogui*, les tracasseries se mirent à pleuvoir sur nos gens : expulsions, dénis de justice, lapidations, bris de voitures, pillages de magasins. On empêchait par la force les indigènes de fréquenter nos marchés. Le pacha de Saïdia, pour exercer une vengeance personnelle, pénétrait sur le territoire français à Port-Say, avec ses gens en armes; il venait reprendre à un déserteur marocain, disait-il, un mulet et un fusil dérobés.

M. Jonnart pensait avec raison que « ce procédé est absolument intolérable : alors que, malgré l'anarchie qui règne au Maroc, nous nous abstenons d'exercer le droit de suite à l'ouest de la frontière, il est inadmissible qu'un fonctionnaire marocain se livre à des incursions et vienne faire acte d'autorité sur notre territoire » (septembre-octobre 1906). M. Léon Bourgeois, ministre des Affaires étrangères, était du même avis [1] : il exigeait la révocation du pacha de Saïdia, le paiement

1. Certaines corrections de ce *Livre Jaune* sont trop visibles. Dans la dépêche n° 58, M. L. Bourgeois écrit à M. de Sainte-Aulaire : « Je vous ai déjà fait connaître la violation de territoire dont s'est rendu coupable le Pacha de Saïdia ». Une coupure en dernière heure a dû faire tomber cette première communication que le *Livre Jaune* ne contient plus, mais qui, dans les premières épreuves, devait être placée entre le n° 51 et le n° 52 : dans la hâte du rapiéçage, on a fait adresser ce n° 52 — une dépêche du 26 septembre 1906 — à « M. Stephen Pichon, ministre des Affaires étrangères » : M. Pichon n'arrive aux Affaires que le 23 octobre.

de redevances arriérées, l'ordre et les pouvoirs à l'*amel* d'Oudjda pour l'application intégrale des accords de 1901 et 1902 : sinon, « nous serions amenés à nous faire justice nous-mêmes ». Mais M. L. Bourgeois quitte alors les affaires (23 octobre) et comme le Makhzen déclare ignorer la conduite de ses *amel* et pacha, comme il croit que nos nationaux ont été lapidés accidentellement par « des enfants qui jouaient à se lancer des pierres[1] » et comme les voitures françaises ne sauraient être à Oudjda que mal reçues, — « car pour cette affaire de la voiture, vous n'ignorez pas (écrit Ben Sliman à M. de Sainte-Aulaire) que c'est une innovation et qu'il n'est pas d'usage d'employer des voitures, ni à Oudjda ni dans d'autres villes semblables du Maroc », — M. Pichon écrit à M. Jonnart le 15 novembre 1906 :

Il y a lieu de réserver pour le moment toute action du côté de Saïdia. La situation de Tanger réclame en effet notre attention particulière et il est possible que nous nous trouvions amenés prochainement à faire dans cette ville, de concert avec l'Espagne, une démonstration de nos forces qui rendrait toute autre manifestation superflue.

A Tanger, en effet, était apparu un autre personnage de l'anarchie marocaine : après le héros du Pays de Révolte, voici le brigand du Pays d'Administration, le Roi des Montagnes Raissouli.

En tout temps, le « Pays de Makhzen » est une fournaise de guerres civiles et privées à cause du système mi-féodal, mi-prétorien, dont le Chérif dispose pour exploiter et régir ce domaine. Le Pays de Makhzen est partagé en un grand nombre de circonscriptions, — de *caïdats*, — qui varient très souvent d'étendue et que groupent, coupent, réunissent, disloquent les caprices du Maître ou les calculs, les craintes et les « mangeries » du Makhzen : à la tête de chacune, un *caïd*, sorte de préfet militaire, de baron temporaire ou viager, est chargé d'exercer la police, de lever les impôts et le contingent et d'espionner ses voisins. Sous la main d'un Sultan vigoureux, les *caïds* ne sont que des agents plus ou moins disciplinés,

1. *Livre Jaune*, nos 76 et 97.

dont les têtes répondent de leur honnêteté relative envers les contribuables, de leurs versements et de leur obéissance au Makhzen. Vienne à faiblir l'autorité ou le prestige du Sultan : le *caïd* est chassé par ses administrés, ou bien il fait cause commune avec eux contre le Makhzen et contre ses voisins restés fidèles. Sous la molle et distraite main d'Abd-el-Aziz, nombre de ces barons se sont investis eux-mêmes de leur pouvoir : d'abord coupeurs de route, brigands, puis chefs de bande, ils sont devenus chefs de village, puis de district, parfois même d'une grande région, dont ils versent quelques revenus à Fez, mais où ils règnent par le « droit du poing » avec autant d'impunité que les « chevaliers pillards » du Saint Empire.

Dans le voisinage de Tanger, le brigand Raissouli était ainsi devenu *caïd* du Fahs : un précédent *Livre Jaune* nous a raconté comment, en mai 1904, il avait obtenu ce *caïdat*, avec 350 000 *pesetas*, comme rançon de deux Européens, MM. Perdicaris et Varley, qu'il avait enlevés de leur maison de campagne, à trois quarts d'heure de la ville. De 1904 à 1906, il avait élargi ses opérations dans la banlieue immédiate de Tanger, dans les faubourgs européens, sur les remparts, enfin jusqu'aux portes de la Kasbah, où pourtant le Makhzen avait un pacha et une garnison. Avant Algésiras, Raissouli exploitait déjà ce domaine. Après Algésiras, il semble que la complicité des autorités lui ait été mieux acquise : sans doute par un calcul assez politique, le Makhzen pensa que l'Europe craindrait d'intervenir trop vivement dans une ville où beaucoup d'Européens étaient sous la menace du « fanatisme populaire ». Raissouli semble donc avoir eu toute permission d'agir, à condition que ce fût surtout contre nos nationaux. Notre ministre à Tanger écrit les 28 et 29 mai et le 1er juin 1906 :

Un de nos compatriotes, M. Charbonnier, employé de la Compagnie Algérienne, a été assassiné au cours d'une promenade à cheval qu'il faisait sur la plage de Tanger, à proximité de la maison Harris. Établi depuis peu à Tanger, il y avait gagné les sympathies de tous ceux qui le connaissaient. Son caractère doux et bienveillant exclut absolument l'idée qu'il y ait eu de sa part provocation ou imprudence... Il résulte des constatations médicales que la mort a été causée par une balle de fort calibre qui l'a atteint par derrière et a traversé sa tête de part en part. Tout indique qu'il a été frappé alors

qu'il se disposait à fuir une agression doublement inattendue sur un point aussi fréquenté et en plein jour.

Les autorités locales ne m'ont adressé spontanément ni un mot d'excuse ou de regret, ni un renseignement quelconque sur les premières constatations auxquelles nos agents n'ont pu participer, faute d'avoir obtenu en temps utile l'escorte nécessaire.

... Il dépendrait du Makhzen, s'il le voulait, de supprimer la cause la plus immédiate d'insécurité, en supprimant l'autorité de Raissouli. Loin de rien tenter contre lui, le Gouvernement marocain assiste sans déplaisir aux progrès de son influence et de l'anarchie qui s'ensuit. Il se flatte, peut-être, d'y trouver contre la pénétration européenne une sauvegarde plus précieuse que n'est jusqu'ici dangereuse pour lui la réclamation de l'Europe contre un pareil scandale. L'audace de ce brigand a grandi à la suite de l'attitude équivoque des troupes chérifiennes qui, campées sur son territoire, n'ont jamais opéré le moindre mouvement contre lui et lui ont souvent prêté un appui moral. Il me paraît urgent de renvoyer ici nos bâtiments de guerre.

M. L. Bourgeois fait partir deux croiseurs avec le contre-amiral Campion et avertit les puissances :

Nous considérons le meurtre d'un de nos compatriotes, M. Charbonnier, comme un résultat de l'anarchie à laquelle le Gouvernement marocain a livré la région de Tanger... Nous exigeons du Makhzen la punition des coupables, des excuses solennelles, une indemnité et l'attribution d'un emplacement pour un monument commémoratif.

Les croiseurs arrivent à Tanger. Au bout d'un mois (4 juillet 1906), le Makhzen fait des excuses, promet d'arrêter les coupables et accorde « sur la plage un terrain de 16 mètres de long sur 10 mètres de large pour élever un monument à la mémoire de la victime »; les croiseurs saluent la terre et repartent; Raissouli reprend ses exploits :

Tanger, le 16 août 1906.

Ce matin est arrivé à Tanger le nouveau pacha Bel Ghazi. Son entrée a été marquée par des incidents. Au mois d'avril dernier, les gens de Raissouli ont tué deux membres de la tribu des Andjeras, les frères Ould-Chott, et le vieux chef de cette tribu a été assassiné, dit-on, sur les ordres de Raissouli. Les Andjeras ont trouvé dans la solennité d'aujourd'hui l'occasion qu'ils attendaient d'exercer des représailles. Une vingtaine d'entre eux étant parvenus à pénétrer en

armes dans la ville à la suite du nouveau Gouverneur, ont tué à coups de fusil un des meurtriers des frères Chott. Les gens de Raissouli, dont le poste est installé sur le grand Sokko, au milieu de la nouvelle ville et à quelques pas des bureaux de la Légation de France, ont alors pris les armes et ont engagé avec leurs adversaires une fusillade assez nourrie. Les Andjeras se sont enfuis dans la direction de la plage où ils ont été poursuivis par les partisans de Raissouli et les troupes chérifiennes, dont le pacha avait pris lui-même le commandement. Un engagement a eu lieu sur la plage, au cours duquel il y a eu six morts et deux blessés. Le pacha a fait couper la tête séance tenante à un prisonnier, accusé du meurtre du Caïd. Un autre a été exécuté par les partisans de Raissouli. Ces événements, les plus graves qui aient été jusqu'ici signalés à Tanger, se sont déroulés au milieu des quartiers fréquentés par les Européens, sans aucun souci des passants pris dans la bagarre. Ils dénotent une anarchie grandissante à Tanger où paraissent désormais transportées les mœurs sauvages des tribus de l'intérieur.

Mais comme un stationnaire reste en permanence devant Tanger, Raissouli, même en disposant de la ville, ne trouve pas ce qu'il y cherche : un port où recevoir, loin de toute surveillance, les contrebandiers du dehors qui lui achèteraient le produit de ses rapines et le fourniraient d'armes et de munitions. Un port libre est toujours le rêve de ces caïds émancipés. Raissouli se tourne vers Arzila, à quelques étapes du détroit, sur la côte atlantique (22 octobre 1906) :

On a vu arriver aujourd'hui à Tanger une vingtaine de soldats du détachement d'Arzila qui sont rentrés désarmés et ont raconté les faits suivants : un notable d'Arzila, nommé Berryan, dépouillé de ses biens, sur l'ordre du Makhzen, par le Caïd actuel dont il avait tué le prédécesseur, a pénétré hier matin dans la ville à la tête d'une bande de montagnards. Ils ont tué huit hommes de garde, dont le chef du détachement, et ont réussi à désarmer tous les soldats qui se sont enfuis ainsi qu'une partie de la population israélite. Le Pacha s'étant enfermé chez lui sans tenter la moindre résistance, Berryan s'est rendu maître de la ville et y rançonne la population.

Ce Berryan est un homme de Raissouli : c'est chez Raissouli, qu'après la saisie de ses biens, Berryan avait trouvé refuge, et notre légation constate que « cette nouvelle manifestation de l'anarchie constitue un progrès sur celles qui l'ont précédée : c'est la première fois, dans ces dernières années, qu'une bande

de montagnards réussit à s'emparer d'une ville fermée après en avoir chassé la garnison » (22 octobre 1906).

Aussi le Makhzen s'empresse d'intervenir : il charge Raissouli de reprendre Arzila, tout au moins de délivrer les Européens qui y sont retenus.

Tanger, le 24 octobre 1906.

Raissouli n'a encore fait aucune réponse aux demandes réitérées qui lui ont été adressées pour en obtenir que l'ordre soit donné à Berryan de laisser partir les Européens et les protégés étrangers enfermés dans Arzila. Ce dernier ne serait, au dire du représentant du Sultan, que l'instrument de Raissouli, désireux d'étendre son autorité sur un port, afin de se ravitailler plus facilement en armes et en munitions. On lui prête aussi l'arrière-pensée de peser par là sur le Makhzen pour se faire attribuer le commandement de toute la région comprise entre Larache et Tanger, de façon à surveiller les deux routes de Fez. Enfin, les plus pessimistes voient dans l'occupation d'Arzila une diversion destinée à dégarnir Tanger d'une partie de ses troupes pour faciliter une agression contre cette dernière ville.

Le Makhzen et l'Europe attendent le bon plaisir de Raissouli :

La situation d'Arzila est loin de s'améliorer. Le Pacha de cette ville, après avoir été dépouillé par Berryan de ses biens et même de ses vêtements, est arrivé hier à Tanger, à moitié nu. Il raconte que les magasins israélites sont livrés au pillage. Trois Européens, dont un missionnaire anglais et deux Espagnols, se trouvent détenus à Arzila.

Le Corps diplomatique de Tanger presse le représentant du Makhzen, le vieux Si Torrès, de délivrer ces Européens. A une première sommation du Doyen, le sage vieillard répond qu'on ne saurait mieux faire que de recourir aux bons offices de Raissouli. A une seconde sommation, il répète avec justesse :

Les événements d'Arzila nous troublent l'esprit et nous hésitons à prendre une décision. Par l'envoi d'une force armée, soit par mer, soit par terre, nous craignons de provoquer les violences extrêmes des rebelles contre la communauté israélite, les protégés et les étrangers. Nous ne pouvons d'autre part amoindrir la garnison de Tanger sans exposer à de non moindres périls la nombreuse colonie européenne qui demeure hors l'enceinte de la ville. Nous avions pensé à envoyer un bateau à Arzila; mais Raissouli s'est refusé à donner des ordres en conséquence à ses partisans; il n'a consenti qu'à faire relâcher le Gouverneur, arrivé hier soir à Tanger. Nous

continuons la correspondance que nous entretenons avec lui à l'effet d'obtenir la liberté des habitants.

Si le Corps diplomatique avait pour couvrir Tanger la police franco-espagnole que l'Acte d'Algésiras lui avait promise, on pourrait obliger Si Torrès à délivrer Arzila. Plus directement menacés dans leurs nationaux, les Espagnols parlent d'envoyer un croiseur. Raissouli, qui a déjà un stationnaire français devant « sa » ville de Tanger, ne tient pas à avoir un bateau espagnol devant sa nouvelle acquisition d'Arzila :

Tanger, le 27 octobre 1906.

Raissouli a notifié à Si Mohammed Torrès qu'il a repris possession d'Arzila au nom du Makhzen sans coup férir. Il engage le représentant du Sultan à envoyer un bateau pour recueillir les étrangers et les protégés.

Nos croiseurs reparaissent avec le contre-amiral Campion devant Tanger, et deux bateaux espagnols sont annoncés : on veut à Paris et à Madrid « que les colonies européennes ne restent point à la merci et sous la garantie unique de Raissouli ». Mais le Makhzen et Raissouli commencent à se familiariser avec ces arrivées de bateaux qui sifflent, saluent et s'en retournent. Les autorités de Tanger « font preuve d'une scandaleuse incurie en ce qui concerne la protection des étrangers » :

Le Pacha, qui affecte de se croire seul menacé par Raissouli, ne se préoccupe que de sa propre sécurité : il a dégarni les quartiers européens pour rassembler dans la Kasbah, où il habite, et dans sa propre maison, jusque sur les terrasses, l'élite de la garnison. Les vieux soldats ont été remplacés en ville par des recrues qui, en cas d'alerte, prendraient la fuite ou se joindraient aux agresseurs. Je rappelle que le Gouverneur actuel passe pour le plus énergique des fonctionnaires marocains et que sa récente nomination a été représentée par le Makhzen comme la plus sérieuse garantie de sa sollicitude envers les Européens.

A Arzila, Raissouli exerce un pouvoir incontesté, terrorise et rançonne la population musulmane, mais use de ménagements envers les israélites. Pour le moment, ses projets d'expansion semblent viser moins Tanger qu'El Ksar : plusieurs douars du voisinage ont fait déjà leur soumission au nouveau Pacha d'Arzila.

Raissouli, néanmoins, n'abandonne pas l'espoir d'annexer

Tanger à son *caïdat*. Il tâche même de gagner à cette idée le Corps diplomatique, dont certains membres pensent qu'on pourrait « l'attirer du côté de l'ordre », et il prouve, par les actes de son *khalifa* (lieutenant), que, lui seul, tient la ville aussi bien que la banlieue :

Tanger, le 2 novembre 1906.

Le *khalifa* de Raissouli poursuit la série de ses empiétements. Un indigène habitant *intra muros* et par conséquent justiciable du Pacha, ayant été accusé d'un vol d'ailleurs commis dans l'intérieur de la ville, le *khalifa* de Raissouli a ordonné au Pacha de le lui livrer. Celui-ci ayant d'abord fait mine de résister, les gens de Raissouli ont pris une attitude si menaçante que Si Mohammed Torrès a prescrit au Pacha de leur donner satisfaction. L'indigène, aussitôt appréhendé, vient de recevoir la bastonnade sur la place du marché, à quelques mètres des légations. Il a été ensuite, sur l'ordre du *khalifa* de Raissouli, jeté en prison par le Pacha.

Notre chargé d'affaires continue de noter la progression : « Jusqu'ici aucun incident n'avait encore montré aussi clairement que, même dans l'enceinte de la ville, le pacha ne peut exercer son autorité qu'avec l'agrément de Raissouli ». Et, la progression se poursuivant, les gens de Raissouli s'installent dans la ville, s'attaquent aux Européens :

Tanger, le 5 novembre 1906.

Le *khalifa* de Raissouli s'est plaint au représentant du Sultan des velléités de résistance qu'avaient manifestées les soldats de garde à la porte de la ville, le jour où il y a pénétré avec ses gens en armes pour mettre la main sur l'indigène. Il a exigé et obtenu que ce bataillon, originaire de Fez, ne contribuerait plus à ce service : désormais on le réserve au bataillon de Tanger, recruté dans les tribus avoisinantes et dont les familles sont soumises à Raissouli.

Avant-hier, le *khalifa* de Raissouli, entouré d'une escorte armée, s'est présenté chez certains Européens habitant la plage pour leur extorquer une somme de cinq cents douros. Pour forcer au paiement la Compagnie espagnole chargée de l'éclairage électrique de la ville, les gens de Raissouli ont apposé les scellés sur un puits qui lui fournit l'eau nécessaire. La ville a été privée de lumière pendant plusieurs heures : d'où l'une de ces paniques auxquelles la nervosité croissante de la population européenne l'expose chaque jour davantage. Le délégué chérifien, saisi par le ministre d'Espagne, a signalé le danger qu'il y aurait à briser, sans l'autorisation de Raissouli, les

scellés mis en son nom et il n'a pu qu'offrir ses bons offices auprès du personnage.

Le Corps diplomatique « interroge avec instance » notre chargé d'affaires « sur les résolutions du gouvernement de la République », et notre chargé d'affaires, M. de Sainte-Aulaire, écrit de longs rapports, très circonstanciés, très modérés, mais très nets, pour expliquer à son département dans quelles alarmes et quels périls vivent les colonies européennes, les légations et toute la population de Tanger. Telle de ces dépêches (n° 93) fournira aux historiens de l'avenir un admirable chapitre du *Manuel d'Institutions marocaines* : « Comment on recrute et fait instruire la garnison des places qu'on veut livrer aux brigands ».

Le Makhzen a pourtant son plan de campagne contre Raissouli, et, dans l'intimité de la Grande-Duchesse, il n'aurait pas mieux copié la stratégie de Fritz ou du général Boum : un corps à droite, un corps à gauche, un corps au milieu et, par trois chemins différents, toute l'armée marchant vers le point de concentration qui n'est pas fixé, mais où l'on battra Raissouli, — à moins que, par un seul chemin, on aille vers ce point inconnu et que là, avec les camarades, on cogne :

Mohammed Ben Sliman, frère du ministre des Affaires étrangères, arrivait le 26 août dernier, à titre de délégué du ministre de la Guerre, et faisait les déclarations suivantes :

« Je suis venu ici pour mettre sur un pied solide la garnison de la ville. L'objectif du Makhzen est de se débarrasser de Raissouli. La volonté du Sultan est d'abattre ce brigand. Dès que les deux bataillons de la ville seront constitués, nous installerons des postes permanents sur une ligne comprise entre la villa Perdicaris à la montagne, et la villa Harris, sur la plage. Ces postes, au nombre de cinq ou six au moins, comprendront chacun cinquante hommes et un détachement de cavalerie destiné à établir la liaison entre eux et à patrouiller dans un certain rayon en avant de leur ligne. L'intention du Makhzen est d'étendre graduellement cette organisation jusqu'à la montagne Rouge et à la Gharbya. Une fois ces résultats obtenus, le Makhzen résoudra la question Raissouli par le procédé suivant : signifier à ce bandit que, pour des raisons d'ordre administratif, le district du Marchan, actuellement placé sous sa juridiction, est rattaché au gouvernement de Tanger; puis, par des démembrements successifs de son pouvoir, refouler cet intrus de plus en

plus loin de la ville. Si Raissouli s'incline, la tâche du Makhzen est accomplie; s'il résiste, les mesures nécessaires pour protéger les Européens contre toute surprise ayant été préalablement réalisées, les forces chérifiennes marcheront contre lui et leur triomphe serait assuré. »

D'août à novembre 1906, on a vu comment Raissouli ne s'était pas prêté à l'exécution de ce plan, dont le succès dépendait tout entier de sa complaisance :

Le projet formé par le Makhzen de constituer des détachements de cavalerie n'a eu aucune suite, Raissouli ayant réquisitionné tous les chevaux disponibles pour son propre service. De même, le recrutement des postes ne peut être assuré que par des éléments de qualité inférieure, Raissouli ou les Andjeras n'étant pas d'humeur à tolérer l'enrôlement des leurs.

Pour « cogner », comme dit Fritz, il est évident que le Makhzen attend « les camarades », que l'Acte d'Algésiras lui a imposés, mais dont il ne souhaite nullement la venue. Aussi les Européens et même la Compagnie d'électricité doivent transiger avec Ben Mansour, le *khalifa* de Raissouli :

De même Ben Mansour a exigé de la Compagnie Marocaine cent douros pour l'occupation d'un terrain contigu à l'hôpital français et ayant autrefois appartenu à la Légation. Ben Mansour a reconnu que la propriété de la Compagnie était incontestable, mais il a déclaré avoir besoin d'argent. La Compagnie a transigé pour cinquante douros.

Après les vols, les attentats sur les personnes :

Tanger, le 16 novembre 1906.

Depuis neuf mois, Raissouli détient dans une prison de Zinat un Algérien dont la captivité est entourée de conditions qui la rendent particulièrement rigoureuse.

Récemment le *khalifa* de Raissouli a fait bâtonner sur le grand Sokko, et cela au point de mettre sa vie en danger, un Algérien qui s'est vainement réclamé de la protection française. Un coup de pieu asséné sur la tête de la victime, alors qu'elle était étendue à terre, a mis fin à ses protestations en lui brisant plusieurs dents. Les gens de Raissouli sont maîtres de toute la partie de la ville qui n'est pas enclose de murailles et où se trouvent les légations et les Européens. Jamais, dans ce pays, la condition de l'Européen n'a été aussi rabaissée : il est ouvertement méprisé et insulté. Un Italien a failli

être assommé à coups de pierre sur le plateau du Marchan et a eu la jambe cassée.

Notre ministre à Tanger estime, le 19 novembre 1906, « que nous devons être en mesure de rassurer tout le monde avant que d'autres se substituent à nous dans notre tâche », et son collègue d'Espagne a la même opinion. Leurs deux gouvernements finissent par s'émouvoir; le 28 novembre, notre Conseil des ministres décide de mettre le vice-amiral Touchard à la tête des forces navales qui vont aller remplacer nos croiseurs; trois cuirassés, le *Suffren*, le *Saint-Louis* et le *Charlemagne*, « auront à bord environ 600 marins qui pourront être débarqués si la situation de Tanger devenait tout à fait grave et que le débarquement *s'imposât absolument*; les renseignements [actuels] ne font pas considérer le débarquement comme nécessaire et le gouvernement tient à ce qu'il n'ait lieu que s'il devient *absolument inévitable.* » Après les croiseurs, voici donc les cuirassés, et, comme s'ils avaient lu cette dépêche, Raissouli et le Makhzen redoublent d'efforts pour rendre « absolument inévitable » ce débarquement, dont nos ministres n'apprécient pas encore l'utilité :

Tanger, le 28 novembre.

Les hostilités ont repris naissance entre un parti des Andjeras et les gens de Raissouli. Une razzia a été opérée la semaine dernière par ordre du *khalifa* Ben Mansour sur des douars Andjeras; les troupeaux razziés ont été vendus sur le marché de Tanger. Hier matin à sept heures, un engagement assez vif s'est produit derrière la maison Harris entre les deux partis. Le poste du Makhzen a pris part à l'action du côté des gens de Raissouli et a reçu des renforts envoyés de Tanger. La fusillade a duré trois heures. Les Andjeras seraient disposés à se soumettre à Raissouli afin d'être autorisés par lui à fréquenter le marché de Tanger, d'où il les a exclus.

Pourtant, le nouveau ministère espagnol ayant pris les mêmes décisions que le nôtre, l'approche des cuirassés alarme le Sultan et ses vizirs. Ils ont d'abord souri : « De toutes nos déclarations et communications, ils ont surtout retenu que les compagnies de débarquement n'interviendraient qu'avec l'assentiment du Corps diplomatique; or, disent les vizirs, le consentement du Corps diplomatique empêche la surprise des décisions

hâtives. » Mais le Corps diplomatique, y compris le ministre d'Allemagne, semble disposé à tout permettre.

Alors, Fez prend une résolution héroïque : Guebbas, le ministre de la Guerre, « assisté par les chefs les plus sérieux dont dispose le Makhzen, va conduire à Tanger une colonne de 2 000 hommes, destinée à remettre la ville sous l'ombre de la sécurité ».

Semblable à toutes les *mahallas* (colonnes) du Makhzen, cette cohue de fantassins, de cavaliers, de femmes et de bêtes de somme dégringole de Fez en semant la route de ses déserteurs. Raissouli emploie les quinze jours que dure ce voyage à renforcer son autorité; il menace des dangers les plus graves les Européens et les gens du Makhzen, si la *mahalla* continue d'avancer avec des intentions hostiles. Les instructions du Sultan n'ordonnent à Guebbas que de pacifier la ville de Tanger; or « c'est la région extérieure, soumise au *caïd* du Fahs (Raissouli), qui est troublée, et non la ville murée, laquelle reste sous l'autorité nominale du pacha ». Le Corps diplomatique craint avec raison que Guebbas n'invoque ces instructions pour s'enfermer dans la ville et abandonner à Raissouli son caïdat. L'Europe exige et obtient la destitution formelle de Raissouli (23-27 décembre). Mais Raissouli refuse de se soumettre, et il faut une semaine de négociations avant de détacher du *caïd* rebelle les tribus environnantes; enfin tout est prêt pour l'attaque :

Tanger, le 4 janvier 1907.

Les Andjera et les Beni-Meçaouer ont fait leur soumission et ont assuré de leur concours contre Raissouli. Peu après, le Ministre de la Guerre a fait partir la majeure partie de sa colonne dans la direction de Zinat. Il a dû camper cet après-midi à une petite distance de Zinat; une attaque combinée contre Raissouli sera effectuée demain ou après-demain au plus tard. La tactique consisterait à couper à Raissouli toute retraite vers les Beni-Arous, où il compte se réfugier. A moins d'une trahison de la part des tribus montagnardes, il est à présumer que la question Raissouli sera résolue bientôt.

Doux espoirs!

Tanger, le 5 janvier 1907.

Composée de 1 500 réguliers et de 6 à 700 Fahsia environ, la mahalla a attaqué dès ce matin le douar de Zinat et a bombardé, au

moyen de trois canons, la maison de Raissouli, où ce dernier se serait, dit-on, enfermé avec une cinquantaine de ses partisans. A cinq heures du soir, les nombreux coups de canon dirigés contre la demeure de l'ex-caïd n'avaient fait qu'une légère brèche. Les gourbis de Zinat ont été brûlés et quelques indigènes seraient prisonniers. D'après un témoin, le tir du canon a été mauvais. Raissouli se défendrait avec courage. En somme, journée des plus médiocres qui démontre aux tribus le peu de valeur des troupes marocaines.

Les *caïds* conseillent à Guebbas d'appeler notre lieutenant algérien Ben Sedira, le « héros canonnier » dont l'adresse a remporté toutes les victoires chérifiennes contre le Rogui. Guebbas refuse d'abord de mêler à ses gens un suppôt de l'Europe, puis se ravise :

Tanger, le 6 janvier 1907.

Guebbas, qui avait refusé hier soir le lieutenant algérien Ben Sedira, l'a demandé à Zinat pour diriger l'artillerie. Satisfaction lui a été donnée aussitôt. L'action a repris ce matin. Ben Sedira, du premier coup de canon, a atteint la maison de Raissouli sur laquelle cent cinquante coups avaient été tirés la veille sans résultat. Les troupes ont donné l'assaut, mais on savait que la maison ne contenait plus ses défenseurs : ils étaient partis pendant la nuit avec leurs armes et leurs animaux. Leur fuite avait été facilitée par la retraite de la colonne qui, dans la soirée, avait rejoint son camp à six kilomètres de là, en débloquant Zinat. Actuellement, entouré de 80 à 100 partisans, Raissouli campe sur la montagne au-dessus de sa maison. Le commandant de la mahalla s'est borné aujourd'hui à lui envoyer quelques coups de canon. Guebbas a décidé d'expédier demain à la colonne un canon de campagne du Creusot et à demander qu'on adjoigne au lieutenant Sedira le maréchal des logis algérien Ghomri pour manœuvrer cette pièce.

Dire que les professeurs de grec négligeront ce *Livre Jaune* dans leurs commentaires de l'*Iliade!*... En deux semaines, tel Achille sorti de sa tente, le canon de Ben Sedira rétablit les affaires du Makhzen et ruine la puissance de Raissouli qui s'enfuit chez les Ouled-Rass, puis erre dans la montagne, de tribu en tribu, sans que les *caïds* puissent ou veuillent l'arrêter.

Continuant ses exploits, le canon de Ben Sedira reprend Arzila « sans coup férir ». Mais notre gouvernement (23 janvier 1907) se hâte de rappeler la division de son escadre, dont la vue inspirait pourtant de salutaires réflexions aux gens de la

ville et du voisinage, et, les pillards de la *mahalla* exaspérant les tribus, elles retournent au parti de Raissouli : encore un mois de razzias pour les forcer à demander l'*aman* (pardon) et à recevoir les *caïds* nommés par le Sultan (19 février). Presque aussitôt, Raissouli reparaît dans un autre canton : « il a des sommes importantes qui lui servent à acheter des concours »; la *mahalla*, qui le serre de trop près, est trahie, battue (9 mars), et dans sa montagne, d'où il voit à ses pieds Tanger, le détroit et les croiseurs de l'Europe, Raissouli jouit quelques mois d'un repos bien gagné (mars-juin). Il attend son jour; il sait que le Makhzen, tôt ou tard, entamera les négociations :

Tanger, le 3 juin 1907.

Le Ministre d'Angleterre m'apprend que le caïd Mac Lean, envoyé auprès de Raissouli pour négocier sa soumission, l'a trouvé tout à fait intraitable. Il exige la restitution de tous ses biens et sa réintégration dans les fonctions de gouverneur de la région de Tanger, y compris Arzila. Invité à envoyer son frère à Fez, en témoignage de ses bonnes dispositions, il a déclaré n'y consentir que si on lui livrait un otage européen.

Le caïd Mac Lean est un ancien sous-officier anglais, que vingt-cinq ou trente années de patients services dans la domesticité chérifienne ont fait *caïd* au Maroc et *sir* en Angleterre. Dans ce négociateur, Raissouli trouve son « otage européen » :

Tanger, le 3 juillet 1907.

Le caïd Mac Lean vient de tomber entre les mains de Raissouli, sur le territoire des Khmès, à trois jours de marche de Tanger, dans une région montagneuse et inaccessible aux troupes du Sultan. Désirant assurer le succès de ses pourparlers et malgré les recommandations formelles de la légation d'Angleterre et des autorités marocaines, il s'était aventuré dans cette région où Raissouli et ses partisans exercent encore l'autorité. D'après la correspondance, dont Sir G. Lowther m'a donné connaissance, son rôle d'otage ne le met pas pour le moment à l'abri de tout danger. Il prévoit que Raissouli ne le relâchera pas avant d'être rétabli dans ses anciennes fonctions.

Durant tout l'été et tout l'automne de 1907, jusqu'à aujourd'hui, Raissouli a gardé son otage : il ne le rendra, dit-il, que si l'on reconstruit sa maison de Zinat, si on lui restitue

son *caïdat* du Fahs et de la banlieue de Tanger et si on lui verse 500 000 pesetas... Mais, dans les soucis du Makhzen et des diplomates, cette affaire Raissouli passe au second plan : d'autres *caïds* se livrent à des opérations bien plus graves. Car le sort de Tanger durant ces années 1906-1907 n'a pas été une exception : Mazagan, Mogador, Casablanca, toutes les autres villes maritimes, que fréquentent les Européens, ont subi pareils assauts des *caïds* de leurs banlieues :

Tanger, le 7 septembre 1906.

Le caïd Anflous, qui est un des chefs les plus importants de la région, est entré à Mogador, il y a environ quinze jours, à la tête de 300 hommes armés, pour y camper. Ce caïd ayant déjà fait de précédents séjours à Mogador, les autorités locales ne sont pas opposées à son entrée. Mais six jours après, Anflous, qui avait déjà précédemment manifesté son hostilité contre l'élément juif, mit ses menaces à exécution en excitant la population musulmane à attaquer à coups de pierres les maisons juives.

Tanger, le 27 septembre 1906.

M. Denaut-Lassalas, agent de la Compagnie Marocaine, a été attaqué par les gens du caïd des Tekna, à neuf heures de Marrakech. Il a essuyé un feu très violent et a été blessé à la cuisse. Le caïd, accouru sur les lieux, déclara que ses gens s'étaient trompés : le guet-apens avait été organisé contre un négociant allemand

Tanger, le 11 février 1907.

Le caïd Anflous, établi aux portes mêmes de Mogador, pille les troupeaux des protégés européens et impose aux caravanes des taxes arbitraires sans que le pacha, peut-être son complice, puisse obtenir la restitution des animaux volés ou le remboursement des taxes illégalement prélevées. La garnison de Mogador est incapable d'agir contre les bandes aguerries d'Anflous. Peu ou point payée, elle paraît disposée à se joindre aux pillards. La situation est vraiment intolérable pour les Européens. Aussi attend-on avec impatience l'organisation de la nouvelle police, dans l'espoir qu'elle réussira à ramener la sécurité autour des villes.

A Rabat, à Mehedia, les *caïds* interdisent à nos protégés l'accès des boutiques, menacent nos agents et vice-consuls de leur armes.

Non seulement le Makhzen agit directement sur la population pour provoquer l'anarchie, — écrit un savant, envoyé au Maroc par notre

ministère de l'Instruction publique, M. Gentil, — mais il entretient ou crée l'hostilité entre caïds. Il envoie contre un caïd dûment installé un prétendant aux mêmes fonctions. Le premier, qui a payé sa charge, résiste, d'où une guerre d'escarmouches qui dure autant que le désire le Makhzen. Ou bien ce dernier crée un antagonisme entre deux caïds ou deux fonctionnaires voisins. C'est le cas de certains caïds de l'Atlas et aussi celui des hauts fonctionnaires de Marrakech : je veux parler de la rivalité qui existe entre le vice-roi Moulay Hafid et le pacha El Hadj Abd es Selam...

Résultats de cette politique, tout entière tournée contre nous : à Fez et à Marrakech, nos nationaux sont attaqués. A Fez, M. de Gironcourt est « metouef » :

Fez, le 11 mars mars 1907.

Le supplice auquel a été soumis notre compatriote porte le nom de « touafat », qui se traduit littérairement par « promenade circulaire », mais qui doit se traduire par « lynchage ». Quand un indigène s'est rendu coupable de certains délits ou crimes, il est « metouef », promené à travers la ville et soumis aux insultes et aux coups des passants. A Rabat, l'an dernier, un individu a été « metouef » pour s'être enivré en temps de Ramadan; il a succombé le troisième jour de cette promenade. Je ne crois pas qu'il existe dans les annales marocaines, depuis au moins un siècle, exemple d'Européen ayant subi une semblable épreuve. On ne peut comprendre que M. de Gironcourt ait pu être soumis, sur un parcours de trois kilomètres, au milieu des rues les plus fréquentées de Fez, à un traitement de caractère cruel et ignominieux, sans que personne n'ait tenté de s'interposer. Il a eu le crâne fracturé, étant maintenu par deux hommes pendant qu'on le « touefait ».

A Marrakech, huit jours plus tard, le docteur Mauchamp est assassiné. Le *Livre Jaune* nous donne le récit détaillé de cette mort, dans une longue lettre de M. Gentil, qui se trouvait à Marrakech avec sa femme :

J'étais encore auprès d'Émile Mauchamp un peu avant dix heures : il se rendit à son dispensaire qu'il devait ouvrir le lendemain au public. Il s'y trouvait depuis quelques minutes lorsqu'il fut appelé par un protégé anglais et le chef de quartier, qui lui dirent : « El Hadj abd es Selam te demande d'enlever ce qui est sur ta terrasse; il y a des Arabes qui en sont mécontents ». Mauchamp, sans défiance, répondit : « C'est un simple roseau; nous allons l'enlever ». Accompagné de son interprète, il sortit pour se rendre chez lui. Une foule

d'hommes, de femmes et d'enfants suivait; arrivé près de sa maison, il se trouva en face d'un grand nombre d'hommes armés de fusils, de sabres, de *koumia* (grand poignard) et de matraques. Ces gens avaient à leur tête le moqaddem du quartier, fou de colère, écumant de rage : « Voyons, soyez sages », dit le Docteur. A ce moment, l'interprète bousculé, pris de frayeur, se précipita dans une maison dont la porte était ouverte. Un instant après, Mauchamp, dans l'impossibilité de s'expliquer, fut menacé; puis, voyant qu'il était sans armes, un indigène le frappa d'un premier coup de *koumia*. Le Docteur se précipita dans une impasse qui fait face à sa maison; poursuivi par la foule hurlante, il se trouva bientôt acculé contre un mur. Il fut terrassé et tous ces forcenés s'acharnèrent sur son corps à coups de couteau, de matraques et de pierres. Il fut ensuite déshabillé — par des femmes, disent certains — et l'on se proposait de brûler son corps. Ce n'est qu'après deux bonnes heures que des soldats du Gouverneur le transportèrent au dispensaire.

Accompagné de quelques Français, M. Gentil va ensevelir le cadavre, puis, avec un Anglais et un Allemand, visiter la maison pillée.

Nous fûmes conduits à une petite pièce sans autre ouverture qu'une porte basse et là, nous vîmes, étendu sur de l'herbe fraîche, le corps de notre pauvre ami que des soldats avaient vêtu d'une chemise et d'une *jellaba* (manteau) blanche; la tête, entourée d'une *rezza* (turban), était affreusement broyée et le corps, couvert de blessures. Nous avons dû abandonner là ses restes jusqu'au lendemain, sans avoir même la satisfaction de le veiller...

Dans la maison pillée, j'eus l'idée d'aller voir sur la terrasse ce qui restait du roseau : il était intact; il avait été seulement abattu par les pillards. M. Lennox dut convenir qu'il n'avait jamais porté de drapeau ni de chiffon blanc, et M. Utting déclara la chose évidente...

Ayant visité à plusieurs reprises différentes régions du Maroc, M. Gentil a pu faire quelques constatations :

J'ai été très surpris en revenant au Maroc, au mois de février dernier, de constater un état d'esprit qui contrastait singulièrement avec ce que j'avais observé lors de ma mission antérieure. J'avais été frappé, à cette époque, pourtant assez peu éloignée (1904-1905), du caractère paisible, hospitalier et le plus souvent reconnaissant des populations *chleuh* du Sud-Marocain, même dans les tribus complètement fermées à la civilisation, puisqu'elles n'avaient, avant mon

voyage, jamais été pénétrées par un Européen... Il y a quelques semaines, je me trouvai en face de musulmans le plus souvent hostiles, qui parlaient avec mépris des roumis...

Après le nord, c'est le sud du Maroc, jusque-là absolument paisible, qui s'est laissé gagner par la révolte. Et, comme le disait le vice roi Moulay Hafid, le jour de l'assassinat du docteur Mauchamp : « Je ne reconnais plus Marrakech qui est devenu *siba* »...

Cet état d'esprit est visiblement créé par le Makhzen. C'est un fait pour tous ceux qui connaissent le Maroc que, dans ce pays d'anarchie, le gouvernement chérifien commande ou réprime l'émeute au gré de sa volonté. Si le Makhzen n'a pas d'autorité à cause de l'extrême faiblesse de ses forces, par contre il a la plus grande influence de par la suprématie religieuse du [Chérif], « Commandeur des croyants »...

La responsabilité du Makhzen dans ces attentats contre nos nationaux est partout reconnue : au bout d'un an bientôt (mai 1906-mars 1907), il laisse le meurtre de M. Charbonnier toujours impuni; impunie, l'aggression contre M. Lassallas ; au bout de deux semaines, il déclare ignorer le *touafat* de M. de Gironcourt. Notre gouvernement décide l'occupation d'Oudjda et, le 29 mars, cette promenade militaire s'exécute sans un coup de feu : « La population témoigne toute sa satisfaction de nous voir arriver pour maintenir l'ordre, la sécurité et la liberté des transactions. » Nous allons surveiller — enfin — un coin de terre marocaine, où nous pourrons implanter et acclimater cette police-frontière, dont nos accords de 1901 et 1902 nous font un devoir et dont toutes les puissances nous reconnaissent le droit. C'est bien ainsi que l'entend notre ministre des Affaires étrangères. Il réclame du Makhzen, dès le 28 mars, « l'établissement d'une police dans la région frontière de l'Algérie, conformément aux accords de 1901 et 1902... » Il prévient Madrid, le 30 mars, que, en occupant Oudjda, nous comptons « mettre en vigueur le régime défini par nos accords de frontière et tout d'abord organiser une police dans cette région ».

L'urgente nécessité de cette police-frontière, quand M. Pichon serait tenté de l'oublier, il n'est pas de jour où ses collègues de l'Intérieur et des Colonies n'aient à la lui rappeler : contre l'Algérie et contre notre Mauritanie, le Makhzen a tourné un troisième facteur de l'anarchie marocaine, les prêcheurs de guerre sainte.

***

Malgré les ressemblances apparentes, l'Islam marocain est très différent des autres Islams, surtout de l'Islam ottoman : l'influence religieuse du Sultan-Chérif, qui règne à Fez, n'a presque rien de commun avec le pouvoir clérical du Sultan-Khalife, qui règne à Stamboul.

Dans son empire, le Sultan-Khalife est vicaire d'Allah en tant que successeur du Prophète : sous le Cheikh-ul-Islam, sorte de cardinal-vicaire, une hiérarchie de docteurs et de prêtres forme un clergé d'État, qui donne l'enseignement officiel du dogme, maintient la tradition officielle des rites et groupe tous les fidèles en des sortes de paroisses et de diocèses. Sectes, confréries et congrégations germent à l'intérieur ou à l'alentour de cette Église d'État, et les chapelles privées s'élèvent auprès des mosquées publiques; mais les docteurs de l'Église et les desservants des mosquées restent d'ordinaire les directeurs de la religion.

Au Maroc, c'est une qualité personnelle, — le sang du Prophète qui, dit-on, coule dans ses veines, — et une vertu personnelle, — la *baraka*, la bénédiction héréditairement transmise dans sa famille, — qui fait le Sultan-Chérif. Mais le Sultan n'est pas seul à posséder cette vertu et cette qualité : par milliers, d'autres prétendent à la même noblesse quasi-divine; tout village marocain a ses grands ou petits chérifs [1], et chaque ville en compte des centaines. C'est aussi par milliers qu'à travers siècles, la faveur du ciel a choisi et choisit encore de saints personnages pour leur mettre dans la bouche cette *baraka* dont le souffle féconde ou stérilise les champs, les femelles et les femmes, ressuscite les morts, guérit les malades et les possédés et, se transmettant ensuite de génération en génération, assure puissance et bénéfices aux descendants d'un *cheikh*, aux continuateurs de sa secte, aux gardiens de son tombeau : chaque année, des miracles établissent le renom d'un nouveau *cheikh*; il n'est pas de village qui n'ait sa famille élue de Dieu, pas d'horizon sans la blanche coupole d'un Saint-Sépulcre ou, comme disent les voyageurs, sans la *koubba* d'un *marabout*.

1. Le véritable pluriel de ce mot arabe serait *chorfa*.

A ces luttes d'influence entre grandes et petites, présentes et défuntes Saintetés, s'ajoute la lutte du Coran arabe et du dogme monothéiste contre les indéracinables superstitions des tribus berbères et les quotidiennes importations de la magie nègre. Sous le nom d'Islam, la moitié du Maroc continue de pratiquer les cinq ou six religions que les Berbères inventèrent pour leur usage ou qu'ils reçurent de l'étranger, totétisme, paganisme phénicien, grec, latin, christianisme romain, byzantin, espagnol, et, bien plus que dans le Dieu de la Mecque, tous mettent leur confiance dans les fétiches et sorciers du Soudan. Cette anarchie religieuse, le Makhzen n'a qu'un moyen — mais très simple — de l'unifier : prêcher ou laisser prêcher la guerre sainte. Alors, cheikhs, sorciers, chérifs, saints, fétiches et Dieu, tout revient au service du Sultan contre l'Infidèle, et le Maroc aujourd'hui ne connaît plus qu'un Infidèle : le Français, maître de l'Algérie et du Sahara. Des quatre cent cinq pages et des cinq cent trente-six documents de ce *Livre Jaune*, une bonne moitié concerne nos possessions africaines.

Entre le Maroc et notre Algérie, les hautes chaînes de l'Atlas et les déserts de la Moulouia ne laissent que deux passages : au nord, la porte de Taza, la « Bouche du Maghreb » vers l'Orient[1]; au sud, la poterne du Tafilalet, la sortie du Maroc vers le Sahara.

La porte de Taza est obstruée par la révolte du *Rogui*. Mais de ce côté de l'Atlas, dans le pays de Figuig ou la vallée de la Moulouia, campe toujours notre vieil ennemi, le marabout Mohammed-ben-el-Arbi, qui sous le nom de Bou Amama fit révolter en 1882 notre pays oranais : en novembre 1899, il a sollicité et obtenu notre pardon, mais il reste en terre chérifienne et dans l'intimité de tous ceux qui nous cherchent querelle. Avec les gens du Tafilalet, ses fidèles Chaamba ont été nos adversaires les plus résolus sur la route du Touat (1900); ils nous y ont livré des combats en règle (Taghit, 1903). Avec le *Rogui*, ils ont razzié nos tribus du nord, et failli occuper sur notre territoire le carrefour de Ras-el-Aïn où le Makhzen lui-même nous engageait aussitôt à relever la kasbah de Berguent (juillet 1904). Tout l'été de 1904, notre petite garnison de

1. Voir la *Revue* du 15 février 1903.

Berguent a dû patrouiller contre les maraudeurs et il a fallu occuper de même, au-devant d'Aïn-Sefra, dans le désert des Chotts, la kasbah ruinée de Fortassa Gharbia, et renforcer sur notre territoire les postes de Magoura, El Aricha et Aïn ben Khelil : de la Méditerranée au Touat, sur un front de mille kilomètres à vol d'oiseau, — la distance de Calais à Sarragosse — quelques postes et quelques milliers d'hommes montent la garde, l'arme au pied, tâchant d'arrêter les *rezzous* (bandes de pillards). Malgré l'extrême mobilité de ces troupes et l'agilité du général Lyautey, les mailles de ce filet sont trop larges. En février 1905, les Chaamba enlèvent près de Hassi Ouchen, en plein Sahara français, à trois cents kilomètres derrière nos lignes, une caravane de Géryville. Bou Amama se hâte de les désavouer, dès qu'une vive mobilisation de tous nos postes enserre et anéantit la bande. Mais après le discours de Guillaume II à Tanger, Bou Amama reprend courage : il a lié partie avec le *Rogui*; peut-être négocie-t-il avec lui pour le compte du Makhzen :

Alger, le 30 janvier 1906.

Le Commandant Pein télégraphie de Berguent, le 29 : « Surpris *harka* 70 Chaamba de Bou-Amama, ramenant de Taoudeni 1 000 chameaux volés aux Beraber. Pertes ennemies : 12 tués laissés sur le terrain, 2 prisonniers, tous les bagages, toutes les montures (mehara), 12 fusils. » Le général Lyautey ajoute : « Je signale l'importance de ce fait d'armes exécuté contre les Chaamba de Bou-Amama, c'est-à-dire ceux-mêmes qui avaient fait l'an dernier le rezzou de Hassi Ouchen et qui sont fauteurs continuels de troubles. »

Ce coup d'énergie suffit à nous ramener les tribus hésitantes ou hostiles (mars 1906). Un autre coup d'énergie, dont le *Livre Jaune* ne dit rien, met Bou Amama dans notre dépendance : nous exigeons à Fez la remise de Sidi Taieb, un fils de Bou Amama, que le Makhzen avait fait enlever et qui, las de sa prison marocaine, a revendiqué sa qualité d'Algérien; Sidi Taieb, interné et bien traité en Algérie, nous assure désormais la neutralité de son père (juin 1906)... Tous les efforts du Makhzen vont se tourner vers le Tafilalet.

Sur le revers saharien de l'Atlas, le Tafilalet, dans les sables, est un groupe d'oasis riches et peuplées : une centaine de vil-

lages ; une centaine de mille habitants. Des rivières souterraines entretiennent la verdure de ses palmeraies et de ses jardins. Des familles chérifiennes, venues jadis de La Mecque, lui valent un renom de sainteté. L'une de ces familles, montée depuis deux siècles et demi au trône de Fez (les Sultans de la dynastie actuelle sont des chérifs « filalis »), en a fait un centre d'affaires politiques, un lieu de retraite ou de refuge pour nombre de princes et de hauts personnages, dont la présence semble inutile ou dangereuse dans les capitales de l'empire. Enfin le Tafilalet avait jadis un commerce « mondial » : au rivage de la mer de sables, c'était l'emporium du Maroc vers tout l'Islam africain. Les sillages des caravanes y confluaient de toutes parts. Venus du nord, à travers l'Atlas, les marchands du Maghreb y rencontraient les Algériens, Tunisiens et Tripolitains, qu'amenait de l'est la route de Figuig, et les gens du Tchad, du Darfour, du Kordofan et même de l'Arabie, qu'amenait du sud-est la route du Touat et du Guir, tandis que, du sud, par la route de Taoudeni et d'El-Eglab, montaient les gens du Niger et de Tombouctou, du sud-ouest, à travers l'Adrar, les Maures et nègres du Sénégal, et que, droit vers l'ouest, les oasis de l'oued Draa menaient aux rivages de l'Atlantique.

La pénétration française dans le Sud-Oranais, au Sénégal et sur le Niger a fermé les routes « mondiales » du Tafilalet. Nos rails oranais, poussant vers Figuig, puis jusqu'à Colomb-Béchar, et notre piste militaire de la Saoura lui ont enlevé surtout ses relations les plus profitables, tant avec les marchés soudanais qu'avec les lieux saints et confréries proches ou lointaines de l'Islam turc, égyptien et arabe. Aussi, depuis notre occupation du Touat (1900), les saintes gens du Tafilalet n'ont pas cessé d'exciter contre nous la ferveur de leurs guerriers. Nous espérions que nos accords de 1901 et 1902 avec le Chérif pacifieraient la région désertique, sans maître, qui s'étend entre notre Saoura et le Tafilalet et d'où *ajichs*, *razzias*, *harkas*, bandes de voleurs, de nomades et de soldats tombaient sur nos convois ou sur les troupeaux de nos sujets algériens. En fait, après quatre années de rencontres et de petites batailles, la prudente énergie du général Lyautey avait établi la sécurité dans ces confins indivis. La première dépêche du *Livre Jaune* signale ce beau résultat :

. . . .

Alger, le 13 janvier 1906.

M. le général Lyautey me fait connaître que les Béni-Guil ont ensemencé cette année de nombreux terrains. L'un de leurs caïds a même fait labourer une certaine étendue de terres à proximité de notre poste de Fortassa, avec l'une des trois charrues françaises dont dispose le détachement campé en cet endroit... Les Hamyan ont organisé une caravane de 250 hommes et de 600 chameaux qui doit se rendre au Tafilelt pour y commercer.

Depuis le discours de Tanger, nos officiers sentent néanmoins quelque changement dans la crainte que les tribus avaient de notre justice : elles attendent maintenant un sauveur d'Allemagne; l'*amel* de Figuig annonce « l'heure prochaine où les Allemands viendront remplacer les Français »; l'oncle du Sultan, gouverneur du Tafilalet, Moulay Rechid, promet des armes que les Allemands débarqueront à Agadir[1]. Aussitôt que la Conférence d'Algésiras a montré au Makhzen l'inanité de cet espoir, juste en même temps que dans l'empire chérifien les attentats contre nos nationaux commencent par le meurtre de M. Charbonnier, les gens du Tafilalet se mettent à persécuter les nomades qui se sont soumis ou ralliés à notre cause :

Colomb le 17 mai 1906.

L'attitude hostile des populations du Tafilelt vis-à-vis de ces nomades a commencé à se manifester en 1901, dès le jour où ces derniers ont fait leur soumission aux autorités françaises. On peut dire, d'une manière générale, que tout Doui Menia, par le fait qu'il se plaçait sous notre commandement, se fermait les portes du Tafilelt. Néanmoins un courant commercial de plus en plus intense s'établit entre l'est et l'ouest, et un certain nombre de nos sujets, se mélangeant à des caravanes de Doui Menia, purent se rendre au Tafilelt sans incident. Au début même de cette année, de petites caravanes de soumis tentèrent le trafic entre nos centres et le Tafilelt. C'est alors que se répandit, considérablement exagéré par les agents du Makhzen, le bruit de nos difficultés avec l'Allemagne. Les Chorfa, qui forment l'entourage et le conseil de Moulay Rechid, oncle du Sultan et gouverneur du Tafilelt, décidèrent que tout sujet indigène français, qui serait vu au Tafilelt, serait arrêté et spolié et que tous les chameaux appartenant à des soumis seraient confisqués...

Ceux des Doui Menia soumis, qui possèdent des palmiers au

1. Voir *Questions diplomatiques et coloniales*, 1906, I, p. 503.

Tafilelt, n'ont pu, depuis le jour de leur soumission, ni les cultiver ni faire la récolte de leurs dattes, qui sont chaque année confisquées.

Les Doui Menia, ruinés, penchent à nous trahir; les Oulad-Djerir, dissidents, usurpent la zone entre Guir et Saoura, que les accords de 1901-1902 nous ont reconnue. En juillet 1906, une reconnaissance armée doit aller jusqu'au Guir pour rétablir notre autorité. Mais les malheureux Doui Menia et Oulad-Djerir, pris entre nos exigences et les interdictions du Tafilalet, ne savent à qui se donner :

Amenés, par la position géographique de leurs territoires, à jouer entre le Guir et le Tafilelt le rôle de courtiers et à réaliser de ce chef d'énormes bénéfices, leur intérêt évident est de se soumettre à la domination française, sous la réserve cependant de n'être en rien inquiétés dans leurs propriétés au Tafilelt.

Les Chorfa du Tafilelt ont compris que ces tribus du Guir étaient admirablement placées pour détourner [vers notre chemin de fer oranais] le commerce qui venait autrefois de Fez et Marrakech et dont ils étaient seuls à tirer des bénéfices. Pour supprimer d'un seul coup ce nouveau courant commercial, ils ont, avec l'assentiment, au moins tacite, de Moulay Rechid, édicté les mesures suivantes : un délai d'un mois est donné aux Doui Menia pour rejoindre le Tafilelt; passé ce délai, ceux qui resteront dans le Guir seront considérés comme ennemis et razziés; un délai d'un mois est accordé aux négociants filaliens, israélites ou musulmans, pour amener au Tafilelt les marchandises qu'ils possèdent à [notre station de Colomb-] Béchar : passé ce délai, aucune marchandise venant de Colomb ou de Beni Ounif ne sera admise au Tafilelt et toute caravane venant du Guir sera razziée; le délai a expiré le 18 juillet.

Il n'est pas douteux que ces décisions doivent à bref délai ramener l'état de guerre, de trouble et d'insécurité économique dans une région où, depuis deux ans, tous nos efforts ont tendu à établir l'ordre, la paix et le développement des relations commerciales.

Nous demandons au Makhzen d'intervenir (août 1906) : il envoie prêcher la guerre sainte.

Alger, le 20 septembre 1906.

Les *djemaas*[1] du Tafilelt ont proclamé la guerre sainte; elles ont désigné pour trois mois, comme chef de l'expédition, le nommé Saïd El Bokhari, du ksar de Ghorfa; les réunions des djemaas ont été présidées par un fils de Moulay Rechid, récemment arrivé de Fez d'où

1. Conseils de notables.

l'on considère qu'il a apporté le mot d'ordre. Les Beraber du Tafilelt ont fait appel aux Beraber de la montagne, aux Oulad Djerir dissidents, aux Doui Menia eux-mêmes.

Une première tentative extrêmement sérieuse vient de se produire dans la première quinzaine d'août. Un rezzou de 250 à 300 méharistes a quitté le Tafilelt, traversé la Saoura et pénétré dans l'Erg. Cette imprévoyante expédition n'a été sauvée d'une destruction complète que par sa précipitation à regagner le Tafilelt, le rezzou entier a été à la veille de périr de soif.

Alger, le 12 octobre 1906.

Moulay Abbou, neveu et *khalifa* de Moulay Rechid, a achevé de parcourir toutes les tribus du Tafilelt : il a obtenu d'elles la cessation de toutes les querelles intérieures et l'accord pour la guerre sainte qui doit commencer à la fin du Ramadan, c'est-à-dire à la mi-novembre. Les achats de chevaux nombreux continuent au Tafilelt et chacun est mis en demeure d'en acheter. Bou Denib sur le Guir, qui a été choisi comme point de concentration et centre d'approvisionnement, commence à constituer une sérieuse place d'armes.

Pour éloigner la guerre sainte de notre territoire, nous devons songer à défendre la. ligue du Guir : au début de novembre, les rôdeurs du Tafilalet viennent voler nos chameaux militaires jusqu'au bord de nos rails; il faut renforcer tous nos postes du Sud-Oranais et de la Saoura, leur préparer des fortins, réduits, réseaux de fils de fer, plateformes de canons, mobiliser plusieurs milliers d'hommes (24 novembre). L'arrivée de l'amiral Touchard à Tanger et les énergiques réclamations de notre ministre amènent une accalmie : un *caïd*, envoyé de Fez avec une lettre chérifienne, vient désagréger la coalition des Chorfas (15 décembre); mais le boycottage commercial se poursuit : « Nos marchés de Beni-Ounif et de Colomb, dont la prospérité s'était affirmée, sont maintenant dans le désarroi le plus complet », écrit d'Alger M. Jonnart et, de Tanger, M. Regnault confirme (30 janvier 1907) :

Ni les Chorfa ni les indigènes amis ou ennemis de la France ne se sont mépris sur la portée de la lettre chérifienne : ils savent que ceux qui nous attaquent sont encouragés et effectivement soutenus par le Sultan... Leurs succès ont été célébrés comme des victoires par le Makhzen : des réjouissances ont été ordonnées, le 20 octobre, par les autorités chérifiennes de Ghorfa (Tafilelt) pour glorifier le meurtre, par un djich de Berabers, de quatre sahariens de la compagnie du

Touat, en même temps qu'on annonçait la mise aux enchères des armes, munitions et effets dont nos soldats ont été dépouillés. Aussi devons-nous nous demander s'il ne conviendrait pas de modifier sur la frontière notre attitude d'excessive longanimité. Tout en demeurant invariablement fidèles à l'esprit de nos engagements internationaux, le moment approche où nous devrons prouver au Sultan que nous n'entendons pas laisser prescrire les accords de 1901 et de 1902.

Une reconnaissance nombreuse est enfin envoyée sur le haut Guir pour dégager la route directe du Tafilalet : sans un coup de fusil, elle circule dans la région contestée (décembre-janvier) et revient « ayant fixé définitivement et déterminé avec précision la route de l'Ouest », mais nous ayant aussi prouvé ce qu'une ferme police pourrait épargner de batailles et de vies humaines. Sur ces entrefaites (mars 1907), notre occupation d'Oudjda, montre aux Chorfas qu'une avancée en terres chérifiennes n'est point pour nous effrayer ; ils cessent de nous harceler ; mais leur rancune se tourne contre le sultan de Fez, qui tolère pareille conduite du *Roumi*; ils sont les premiers à reconnaître et à soutenir l'usurpation de Moulay Hafid [1].

***

En cette usurpation du vice-roi de Marrakech, nous trouvons réunis tous les facteurs d'anarchie que nous venons de passer en revue ; car c'est une révolte du *Blab-et-Siba* méridional, une rébellion de *caïds* contre le Makhzen et une guerre sainte de *chérifs* contre la pénétration européenne. Mais, — nouvel élément, — à ces agitateurs proprement marocains vient s'adjoindre le marabout-sorcier du Soudan, le *cheikh* Ma-el-Aïnin, un ennemi que depuis trois ans déjà nous rencontrions dans notre pacification de la Mauritanie.

Jusqu'à ces dernières années, la rive droite de notre bas Sénégal était infestée de Maures contre lesquels nous organisions enfin en 1903 un système de postes militaires. Partant du fleuve et remontant vers le nord, ces postes occupaient peu à peu le Tagant et atteignaient l'Adrar. Un administrateur, familiarisé

1. *Livre Jaune*, p. 351.

avec toutes les confréries du monde islamique, M. Coppolani, organisait l'avancée pacifique et régulière dans cet hinterland inconnu, jusqu'à la colonie espagnole Rio de Ouro qui en fait la façade sur l'Atlantique et jusqu'à la rencontre future, à travers le Sahara, avec nos postes sud-oranais. Nous ne trouvions sur notre route qu'une poussière de tribus, agglomérée parfois en sectes ou congrégations autour d'un marabout. Pillées et réduites en esclavage par des coupeurs de route, ces tribus ne demandaient qu'à subir notre police, en échange du libre trafic que nous leur assurions avec le fleuve et avec la mer. Les marabouts, qui souvent étaient les plus grands commerçants, avaient leur bénéfice à servir notre cause. En 1904, M. Coppolani était nommé commissaire du gouvernement dans cette Mauritanie occidentale que l'on considérait comme pacifiée. Le 15 mai 1905, — deux mois après le discours de Tanger, — il était assassiné dans le poste de Tidjikja. On crut à l'attentat d'un Maure fanatique. Mais le successeur de M. Coppolani, le colonel Montané-Capdebosc, découvre les véritables instigateurs de ce meurtre. Il écrit le 14 novembre 1905 :

Ce n'est pas un fait isolé, dû à l'exaltation religieuse d'un seul individu. Le meurtrier, le chérif Sidi Ould Mouley Zeine, est un des plus fervents parmi les affiliés de la secte des Goudhfiya. Cette confrérie a été créée récemment par un disciple du grand Mohammed el Fadel, père du cheikh Ma-el-Aïnin et du cheikh Saad Bou ; son fondateur se nomme Cheikh Sid Mohammed ben el Goudhfi et réside à Oudjeft ; ses adeptes se font remarquer par des préceptes et des pratiques d'une exaltation inouïe. Aux yeux des Maures dissidents, M. Coppolani incarnait l'invasion de l'élément chrétien dans le domaine de l'Islam. Le cheikh Ma-el-Aïnin, adversaire résolu de notre pénétration dans l'Adrar, usant de son influence sur les Goudhfiya, entreprit une prédication des plus violentes dont le dénouement fut l'assassinat de Tidjikja.

Le colonel Montané envoyait en même temps une lettre, interceptée par lui. Cette lettre du fils de Ma-el-Aïnin aux différentes tribus de notre territoire prouvait bien que, plus haut que Ma-el-Aïnin, la responsabilité de ce meurtre remontait au Makhzen et, plus haut encore, jusqu'à l'impérial orateur de Tanger :

Tous les marabouts et guerriers, depuis Hodh jusqu'à la mer, sont d'accord pour faire la guerre sainte aux chrétiens, et les délégués qui étaient venus voir cheikh Ma-el-Aïnin sont partis avec un neveu du Sultan [de Fez], nommé Moulay Idriss. Ils ont avec eux de bons fusils. Dans quelque temps, le cheikh Ma-el-Aïnin ou un de ses fils se rendra auprès du Sultan pour obtenir de lui les armes et les vivres nécessaires aux troupes.

Le Sultan a comme amis, depuis l'année dernière, les Allemands, qui sont très puissants. Avant cette nation, il avait les Anglais qui étaient les amis de son père. L'habitude au Maroc est que l'empereur charge toujours une nation puissante de ses affaires, afin qu'elle le soutienne contre les autres. Ce n'est pas parce qu'il a besoin d'aide pour faire la guerre sainte, mais c'est une simple habitude, et la nation qu'il prend comme amie le tient au courant de ce que les ennemis peuvent faire ou dire. Les Allemands ont rendu de grands services au Sultan. Ils ont augmenté les revenus de son pays en créant des droits qu'il doit percevoir sur les marchandises dans les escales. Ils lui ont également dit que, s'il était prouvé qu'il était maître du pays contesté, ils se chargeaient eux-mêmes de l'affaire au cas où les Français ne voudraient pas abandonner ce pays. Toutes les puissances ont approuvé cela dans des discours prononcés par leurs représentants... Or, les tribus ont déclaré qu'elles étaient des sujets marocains et qu'elles avaient trouvé dans des livres qu'autrefois Moulay Ismaïl était descendu jusqu'à Saint-Louis, limite de ses États dans le Sud. Je vous engage donc à vous rendre vous-même auprès du *khalifa*, quand il sera dans l'Adrar, ou à lui envoyer quelqu'un à votre place.

Durant tout l'été de 1906, Ma-el-Aïnin fait la navette entre le Makhzen et la Mauritanie :

Tanger, le 17 mars 1906.

Un caïd du Sous, nommé El Hassen, venant de Fez, où il aurait passé quatre mois, a fait les confidences suivantes : « Avant peu on entendra parler d'un grand soulèvement, provoqué par le marabout Ma-el-Aïnin contre l'action française au Soudan. Le Sultan, pour encourager ce mouvement, a fait récemment à Ma-el-Aïnin un envoi d'armes et de munitions. Il aurait même envoyé à Mogador des Oumana chargés de porter à ce marabout un subside en argent. » Le caïd qui a tenu ces propos s'est embarqué hier soir pour Mogador. Il s'est vanté d'être porteur d'une lettre du Sultan pour Ma-el-Aïnin.

En août 1906, Ma-el-Aïnin vient à Fez : il est reçu « avec de grands honneurs par le Sultan, qui lui a fourni notoire-

ment des armes et des subsides ». Dans son voyage de retour, il ameute la populace de Casablanca contre un forgeron français, M. Lécuyer :

Les gens de Ma-el-Aïnin, au nombre d'une quarantaine, ont envahi à main armée et pillé l'atelier. M. Lécuyer a dû se réfugier au Consulat pendant que ses agresseurs parcouraient la ville, proférant des menaces de mort contre lui : ils ont blessé à coups de pierre un Espagnol et un Italien, mis en joue un Anglais qui a dû, lui aussi, se réfugier à son Consulat; ils ont, en outre, tiré des coups de feu, dans l'atelier de M. Lécuyer, sur des ouvriers espagnols qui ont été atteints.

En ce même été de 1906, un oncle du Sultan, Moulay Idriss, arrive dans l'Adrar. Il vient du cap Juby, où il était *caïd*. Il prétend organiser jusqu'au Sénégal une sorte de « Pays de Makhzen » et il promet que des caisses de fusils à tir rapide et de munitions seront prochainement débarquées au cap Juby où les caravanes pourront aller les prendre [1]. A la fin d'octobre, Moulay Idriss envahit le Tagant et prend contact avec nos postes. Il remporte un avantage qui met un de nos postes en grave danger :

Le capitaine Tissot, commandant le poste de Tidjikja, faisait connaître à Saint-Louis le 26 octobre, qu'il avait reçu de Moulay Idriss une lettre lui enjoignant de quitter le Tagant. Le capitaine Tissot estima qu'il était avantageux de rejeter le chérif hors du Tagant avant qu'il eût reçu les renforts qu'il attendait de l'Adrar, et il envoya contre lui deux sections de 30 tirailleurs. Puis apprenant que les bandes du chérif étaient nombreuses et bien armées et que Moulay Idriss annonçait l'intention d'attaquer, le capitaine Tissot prescrivit au détachement de rejoindre Tidjikja. C'est au cours de ce mouvement que le détachement rencontra le chérif, à Niémélane. Il fut assailli par 900 guerriers, en grand nombre montés, et dont 200 étaient armés de fusils à tir rapide. Le combat dura de huit heures à onze heures du matin. Le détachement dut battre en retraite sur Tidjikja, constamment harcelé par l'ennemi : 4 Européens ont été tués et leurs corps ont malheureusement dû être laissés à l'ennemi, les animaux ayant été tués ou enlevés; 15 indigènes ont disparu; les autres, parmi lesquels 33 blessés, sont rentrés au poste. Le capitaine Tissot reste donc dans le poste avec une garnison affaiblie ne comprenant que 65 hommes valides et n'ayant plus, comme cadres,

1. *Livre Jaune*, p. 66.

qu'un sergent et un fourrier. Autour du poste, le nombre des Maures augmente, le succès du chérif et l'espoir du pillage ralliant autour de lui beaucoup d'habitants.

Il ne faudrait pas beaucoup de pareils malheurs pour ruiner dans tout le Sahara et même dans toute notre Afrique, de l'Atlantique au Tchad et du golfe de Guinée aux chotts algériens, notre œuvre de pacification. Sur quoi repose notre « Empire » africain? sur quelques douzaines de postes, noyés dans la sauvagerie nègre ou le fanatisme musulman... Cet avertissement, du moins, nous force aux précautions : c'est alors que nous envoyons nos croiseurs à Tanger (fin novembre 1906) et que nous montrons aux gens du Tafilalet que nous ne les attendrons pas chez nous; nous envoyons aussi une colonne secourir Tidjika, à cinq cents kilomètres du Sénégal, notre base d'opérations, et patrouiller dans les deux ou trois cent mille kilomètres carrés (une moitié de la France) de cette Mauritanie. Il était temps : l'agitation musulmane descendait jusqu'en Guinée; le cap Juby devenait l'arsenal de tout cet Islam de l'Afrique occidentale et le Makhzen revendiquait ouvertement son rôle, en disant que « ces régions n'avaient jamais fait partie du Sénégal, mais que, dans les temps très anciens, elles avaient été conquises par des Sultans du Maroc et que la prière est encore dite au nom du souverain du Maghreb dans toutes les mosquées [1] ».

Le 10 février 1907.

Notre agent à Larache me fait savoir que les *Oumana* [2] de cette ville ont expédié, le 11, à Mogador, pour être remises à Ma-el-Aïnin, 125 caisses de fusils et 145 caisses de cartouches. Cette expédition est faite par le vapeur allemand *Faro*, de la compagnie Oldenbourg.

Tanger, le 22 avril 1907.

D'après une information de notre Consul à Mogador, une importante cargaison d'armes et de munitions de guerre, arrivée par le bateau allemand *Mogador*, vient d'être embarquée par les *Oumana* de ce port sur le vapeur espagnol *Rosario*, à destination du poste marocain du cap Juby, d'où elle sera sans doute remise à Ma-el-Aïnin.

1. *Livre Jaune*, p. 171.

2. Agents financiers du Makhzen.

Paris et Madrid se décident enfin à envoyer deux croiseurs au cap Juby (30 avril) et, voyant que notre occupation d'Oudjda n'a pas amené de protestation allemande, le Makhzen promet de rappeler Moulay Idriss et d'abandonner Ma-el-Aïn. Mais avant que les bateaux aient atteint le cap Juby, c'est contre le Sultan de Fez, suppôt du chrétien, que tourne la guerre sainte, dont Marrakech devient la place d'armes.

Cela commence par une révolte de tribus; Marrakech devient *Blad-es-siba* :

Tanger, le 6 mai 1907.

Une lettre collective a été adressée à Moulay Hafid, vice-roi de Marrakech, par certaines tribus, pour lui notifier qu'elles ne reconnaissent plus la souveraineté d'Abd-el-Aziz; qu'elles s'opposent par la force à l'enquête relative à l'assassinat du docteur Mauchamp et qu'elles exigent l'expulsion de tous les Français résidant à Marrakech.

On dit que l'importante tribu des Rahamna, qui est voisine de Marrakech, s'est déclarée en rébellion. Cette tribu s'est mise en révolte, en 1896, en faveur de Moulay Mohammed contre Abd el Aziz et n'a été réduite que par l'énergie de Ba Hammed. Depuis le départ du Sultan de Marrakech, en 1901, elle a toujours refusé de payer l'impôt et elle s'est reconstituée en chevaux et en armes.

Le 8 mai 1907.

Les Rahamna ont signifié à Moulay Hafid qu'ils allaient s'emparer de la ville; ils ont demandé que les gardes placés dans les rues soient enlevés, que les prisonniers soient relâchés et que les Français soient expulsés. Ils accorderaient à ces derniers un délai de quinze jours pour faire leurs préparatifs et se rendre à la côte. Les Européens de Marrakech font partir les femmes et les enfants. Toute démonstration de force faite en ce moment au cap Juby pourrait porter préjudice à leur sécurité.

Cela continue par une défection de *caïds* :

Le 4 juillet 1907.

Le vice-roi est en fait le prisonnier des Rahamna qui alternativement le menacent et se disposent à le proclamer Sultan. Les grands caïds du Sud gardent une attitude expectante afin de se ranger, le moment venu, du côté du plus fort; il est peu vraisemblable qu'ils risquent leurs biens et leur influence pour venir au secours du Sultan légitime, sauf où ce dernier se rendrait dans le Sud.

Survient la brouille entre le Sultan de Fez, qui doit céder

à nos menaces, et le cheikh Ma-el-Aïn, qui vient chercher ses armes au cap Juby :

Tanger, le 18 juillet 1907.

Notre Consul à Mogador vient de me faire connaître que Ma-el-Aïnin aurait récemment envoyé au cap Juby une caravane de 500 chameaux pour prendre livraison des armes arrivées à son adresse. Cette caravane a été attaquée par les gens du cheikh Dahman, aidés des tribus Ait Youssili A'li, Zerguiyne et Aït Lahssen, et secondés par le caïd de Tarfaya, qui obéissait en cela à un ordre exprès du Sultan. Tous les chameaux furent capturés, six hommes furent tués et un grand nombre furent blessés. Les gens de Ma-el-Aïnin se seraient retirés en désordre.

Quelques semaines plus tard, massacre des Français à Casablanca :

Tanger, le 31 juillet 1907.

Le gérant de notre Consulat à Casablanca m'écrit que neuf Européens, dont trois Français, les autres sans doute Espagnols et Italiens, ont été assassinés hier par les indigènes dans des circonstances particulièrement tragiques. Les victimes sont toutes des ouvriers du port. L'émotion est d'autant plus vive qu'il s'agit d'une explosion de xénophobie aussi déconcertante par sa soudaineté que par sa gravité. Hier seulement j'ai reçu de notre Agent à Casablanca un rapport signalant dans la région quelques symptômes d'agitation qui n'excédaient pas les manifestations courantes de l'anarchie marocaine.

Paris et Madrid se mettent d'accord pour l'envoi d'une force militaire qui doit « occuper la ville et la banlieue immédiate, y rétablir l'ordre et la sécurité et assurer la sécurité des ressortissants étrangers... » Et notre ministre des Affaires étrangères ajoute : « Ce résultat ne pourra être pleinement atteint que par l'organisation de la police, suivant les droits que nous confère l'Acte d'Algésiras... » Il a fallu que, durant quinze mois, le *Rogui*, Raissouli, Bou Amama, les *Chorfas* du Tafilalelt, Ma-el-Aïnin, les marabouts du Sahara, le Makhzen, le Sultan lui-même, tous les chefs d'emploi du guignol marocain aient rossé sur notre dos le commissaire de l'Europe pour que nous nous souvenions enfin de nos « droits » d'Algésiras ! Encore ne sommes-nous qu'à moitié persuadés : nous comptons que la seule apparition de nos forces sur le rempart de Casablanca et l'occupation

de notre consulat va tout arranger. Les tribus et les prêcheurs de guerre sainte ne l'entendent pas ainsi :

Tanger le 6 août 1907.

Il avait été décidé, le 4 août, d'accord avec les autorités marocaines, qu'à raison de l'état de trouble de Casablanca, une compagnie de débarquement occuperait le lendemain de grand matin le Consulat. Le 5 août, à cinq heures et demie du matin, au moment où nos troupes se présentaient à la porte de la marine qui devait être ouverte, elles furent reçues à coups de fusils. Nous eûmes six blessés, dont un officier. Le *Galilée* et le *Du Chayla* bombardèrent immédiatement la ville, épargnant les maisons européennes. Le Consulat fut occupé par nos troupes. Le tir de nos canons, à la demande expresse de Moulay el Amin, fut alors dirigé contre les tribus de la campagne qui attaquaient la ville.

Les obus français prouvent cruellement aux peuples du Sud que les temps, prédits par les prophètes, sont venus, où l'Islam serait trahi par le destin, livré par ses chefs. Mais le Sultan de Fez étant tombé sous la main de l'Europe, c'est à Marrakech que se transporte S. M. l'Anarchie :

Marrakech, le 13 août 1907.

Le *khalifa* (vice-roi) Moulay Hafid avait réuni à Dar-el-Makhzen le Caïd El Glaoui, son intime ami, les notables de la ville, les gens de Fez, les Chorfa, les membres de sa famille, les savants, les fqihs, etc., et l'on commença à prêcher.

Moulay Boubeker, cousin du Sultan, prit la parole et dit : « Vous avez entendu que le Sultan nous a vendu aux chrétiens ; vous savez les ravages qu'ils ont faits à Casablanca et ce qu'ils font à nos frères Chaouya. » La mère de Moulay Hafid étant Chaouya, celui-ci se mit à pleurer et tous les autres l'imitèrent. Moulay Boubeker continua : « Pour cela, nous devons aider et délivrer nos frères des mains de leurs ennemis qui, aujourd'hui à Casablanca, seront demain à Marrakech et feront de même. Il faut se presser de remplir les devoirs de la guerre sainte (*djihad*). Pour cela, il nous faut une tête, un chef, un roi ». Alors un Chérif, des notables de la ville, nommé Ould Moulay Ali Bou Messaoud, répondit : « Pour avoir un roi, c'est aux savants à le choisir. » Ceux-ci répondirent qu'il est permis de le faire. Alors Moulay Ould Er-Rachid répondit : « Le seul qui convient pour la dignité de roi, qui est déjà *khalifa*, fils et petit-fils de Sultans de la dynastie impériale, homme savant, capable, intelligent, etc., c'est Moulay Hafid (que Dieu lui donne

la victoire). » Alors s'avança celui qui a joué le plus grand rôle dans cette affaire, le Caïd El Madani el Glaoui; il se prosterna et dit : « Que Dieu prolonge la vie de Moulay Hafid, notre Sultan! » Tous les assistants répétèrent ce cri en chœur. Et tous les savants, fqihs, notaires et autres durent signer. On s'attendait à un moment de terreur au cas où Moulay Moustapha se serait refusé à signer, car on dit qu'il murmurait qu'une femme n'épouse jamais deux maris à la fois; on l'aurait tué sur le champ. Moulay Moustapha dit qu'il signerait le dernier; mais, devant l'attitude hostile des assistants, il signa de suite, le premier.

Le fqih Sebahi qui, par sa haute situation doit être le premier à signer la *Beia* (acte de proclamation), se trouverait à son azib à Mesfioua. Il s'y est rendu, dit-on, en cachette pour ne pas assister à un pareil acte; mais on le fera venir et signer quand même.

Vendredi soir, Moulay Hafid a fait ouvrir tous les magasins d'armes, de tentes, les trésors, etc.; enfin tout ce qui appartient au Sultan est maintenant à lui. Les canons tonnent le matin et le soir; les crieurs publics circulaient vendredi dans les rues de la Medina et autour du Mellah et criaient : « Que Dieu accorde sa clémence à Moulay Hassan et donne la victoire à Moulay Hafid ».

Et Ma-el-Aïnin arrive de son Sahara, avec sa garde de « sorciers bleus ». Il échoue devant Mogador :

Tanger, le 19 août 1907.

Les renseignements que je reçois de Mogador, à la date du 15 août, représentent la situation comme plus calme. Ma-el-Aïnin aurait tenté sans succès d'entraîner les caïds Anflous et Guellouli dans une guerre contre les chrétiens. Ses guerriers, au nombre de 900, seraient fatigués et ne seraient pas disposés à le suivre.

Il est plus heureux à Safi, où l'on apprend en même temps l'usurpation de Moulay Hafid :

Tanger, le 21 août 1907.

Notre consul de Safi m'annonce que l'armée de Ma-el-Ainin dans la région a causé une vive émotion dans la ville. Les colonies européennes demandent à être protégés [par] un navire de guerre demeurant en permanence devant la ville. Le Caïd de Abda manifestait le 16 août son désir de maintenir l'ordre. Mais la nouvelle de la proclamation de Moulay Hafid a surexcité de nouveau les esprits.

Ma-el-Aïnin arrive à Marrakech où, comme de juste, la cour du nouveau Sultan est déjà une pétaudière de pachas, de *caïds*, de *chérifs* et de *cheikhs*.

Tanger, le 24 août 1907.

Les dernières nouvelles du Sud ne me permettent pas encore de préciser l'exacte portée du mouvement dont Moulay Hafid est le centre. D'après des renseignements recueillis par notre consul à Mogador, c'est comme champion de l'Islam que ce personnage aurait été proclamé sultan. Ses principaux partisans sont les caïds Glaoui et Guellouli; le caïd Mtouggui et Si Aïssa devaient se réunir pour faire échouer l'entreprise de Moulay Hafid. La tranquillité était parfaite à Marrakech : le pacha Abd es Salam el Ouarzazi aurait été révoqué et remplacé par son fils.

Comme naguère le Sultan de Fez, celui de Marrakech n'a qu'un moyen de dominer cette anarchie, et c'est de la jeter sur les infidèles :

Tanger, le 28 août 1907.

D'après le gouverneur de Mazagan, la lettre envoyée par Moulay Hafid aux autorités de Mazagan est conçue à peu près dans les termes suivants : « Après l'occupation d'Oudjda, Moulay Abd el Aziz n'a rien fait pour s'entendre avec la France et n'a même pas quitté Fez. Il n'a pas agi autrement lorsque, en dernier lieu, Casablanca a été envahie par les mêmes Français. Toutes les tribus du Haouz m'ont prié d'être leur Sultan et j'ai accepté, car le moment de la guerre sainte est venu. »

Mais dès qu'il s'agit d'entrer en campagne, chacun ne songe qu'à prendre ses précautions. « Toutes les tribus du Haouz » marchandent leur secours. Prudemment, le Sultan reste dans sa capitale et n'a confiance que dans les intrigues pour gagner les *caïds* hésitants :

Tanger, le 10 septembre 1907.

Notre consul à Mogador m'écrit que Moulay Hafid annonce son départ pour Rabat dans une quinzaine de jours après son pèlerinage au marabout de Tamesloht. La situation du nouveau Sultan serait assez précaire à Marrakech, où l'autorité du premier ministre ne semble pas reconnue par les autres vizirs. On dit qu'il y a grande pénurie d'argent dans le nouveau Makhzen et que, si Moulay Abd el Aziz prenait les devants, des défections se produiraient parmi les partisans de Moulay Hafid. Par contre, après bien des hésitations, le caïd des Abda s'est déclaré en faveur de ce dernier. Il aurait été nommé ministre des Affaires étrangères, malgré la haine qui existe entre lui et le Glaoui, devenu ministre de la Guerre.

Le vieux cheikh Ma-el-Ainin s'efforce, semble-t-il, de main-

tenir la concorde et de rallier tous les croyants sous la bannière du Prophète :

20 septembre 1907.

Le pacha de Mogador, Bargach, a écrit à Moulay Hafid de considérer combien sa situation était difficile : il a toute sa famille et ses biens à Rabat; si donc il ne reste pas fidèle à Abd el Aziz, sa famille sera emprisonnée et ses biens confisqués. Bargach est un ami et un disciple du vieux marabout Ma-el-Aïnin (et c'est, d'ailleurs, grâce à cette amitié que Ma-el-Aïnin n'a pas tenté d'inquiéter Mogador lorsqu'il remontait dans le Nord avec les Adrar et les Smara). Il a prié Ma-el-Aïnin de défendre sa cause près de Moulay Hafid. La protection du vieux cheikh a empêché jusqu'à présent la destitution de Bargach. Le premier ministre de Moulay Hafid a répondu à Bargach : « J'ai reçu ta lettre; ce que tu as fait est très mal, car tu dois le premier donner le bon exemple. Mais, pour ton bonheur, Ma-el-Aïnin a parlé en ta faveur, pour te faire pardonner. Le Sultan n'a plus rien contre toi; il tient compte de tes bons services et de ceux de tes ancêtres. Il accepte de te laisser à ton poste avec une augmentation de traitement. »

Mais contre le saint homme du Soudan, les *cheikhs* indigènes sèment la défiance et la révolte. Tous les caïds du Haouz, sauf Anflous et Guellouli, ont reconnu Moulay Hafid : « Anflous subit l'influence du cheikh des Tidjania, qui lui a déclaré que l'acte de Moulay Hafid était une hérésie et qu'Anflous n'avait pas à tenir compte des avis du prétendant. »

Alors le vieux *cheikh*, qui de loin avait eu tant de confiance dans la puissance chérifienne et dans la guerre sainte, perd tout espoir : prêchant à la mosquée, il va, dit-on, jusqu'à rappeler au peuple la vieille prophétie, suivant laquelle un jour viendra où les chrétiens seront les « maîtres de l'heure »; ainsi en a décidé Allah; les véritables fidèles n'ont plus à lutter contre leur destinée. Pendant que le Sultan de Fez descend à Rabat pour implorer notre secours, le Sultan de Marrakech s'excuse des hostilités que, malgré lui, son cousin Moulay Rechid — l'homme du Tafilalet — a ouvertes contre nos lignes de Casablanca, et entre ces deux Sultans, réduits à la mendicité, *caïds*, *cheikhs* et *chérifs* se mettent à l'encan.

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

LETTRES DE ROME[1]

— 1857-1860 —

I

Avignon, le 24 décembre 1857.

Cher papa et chère maman,

Comment allez-vous?... Les trois jours que j'ai passés loin de vous m'ont semblé bien longs, et quand je pense que ce n'est que la 365e partie du temps que je dois rester séparé de vous, cela m'effraie beaucoup. Je n'ai pourtant qu'à me féliciter de mes camarades. Heim est, comme je l'avais jugé, un charmant garçon; Sellier et Didier sont d'excellents camarades, et il n'y a pas jusqu'à Colin qui ne soit à peu près convenable[2]. Nous avons déjà visité, depuis lundi soir, Lyon, Vienne, Valence, Orange, et nous sommes actuellement à Avignon. Nous avons fait des promenades splendides. Montagnes, fleuves, rien ne nous arrête. Heim n'a pas pitié de mes jambes, et j'espère, grâce à lui, maigrir considérablement. Nous sommes ici en plein printemps, nous avons du soleil et du ciel bleu comme à Paris en juillet. C'est un beau voyage, et, si je n'avais le chagrin de ne point vous sentir à mes côtés, je serais complète-

2. Tous pensionnaires de la Villa Médicis. — Georges Bizet venait d'obtenir, avant d'avoir accompli sa dix-neuvième année, le « premier grand prix de composition musicale ».

ment joyeux. Hector[1] avait raison de me vanter son pays. C'est pittoresque, imposant, et un artiste doit en profiter, qu'il soit peintre ou musicien, sculpteur ou architecte. Vous voyez que je n'ai pas eu la patience d'attendre pour vous écrire que je fusse arrivé à Marseille. Je compte que maman m'écrira à Toulon, *poste restante*, où je serai mercredi prochain. J'indique Toulon de préférence à Marseille, parce que dans cette dernière ville le service de la poste est, m'a-t-on dit, très irrégulier. Mais surtout ne manquez pas de m'écrire, car je tiens à avoir des nouvelles de la santé de maman, qui m'inquiète. Surtout ne vous inquiétez pas : je suis le plus heureux de tous les jeunes gens que je connais, et ce serait folie que de me plaindre.

Je vous quitte, car nous allons nous embarquer... en voiture, pour aller visiter la fontaine de Vaucluse, une des plus belles choses de ce magnifique pays.

Adieu, je vous embrasse avec toute la tendresse d'un fils aimant et reconnaissant et vous supplie de ne pas vous désoler.

Votre heureux et affectionné fils,

GEORGES BIZET

II

Toulon, ce 29 décembre 1857.

Chers parents,

Nous descendons de diligence, harassés par dix heures de voyage, et je ne veux cependant pas me coucher sans vous écrire, car je tiens beaucoup à ce que cette lettre vous parvienne le premier janvier. Je n'ai pu, vu l'heure avancée de la soirée, aller chercher à la poste la lettre que je compte y trouver, mais je la prendrai demain matin et j'ajouterai, s'il y a lieu, quelques lignes à la présente.

Nous avons fait un voyage délicieux, nous jouissons d'un temps merveilleux. Quel beau pays! Ces ruines antiques et moyen âge, ces montagnes, ces vallées, ces sites imposants, et, par-dessus tout, la mer, qui est pour moi une chose toute nou-

1. Hector Gruyer, jeune chanteur, alors élève de M. Bizet père.

velle. J'ai plus vu, plus pensé en huit jours, que je ne l'avais fait jusqu'alors. Le spectacle de la nature est une chose tellement inconnue pour moi qu'il m'est impossible d'analyser les impressions que je ressens.

Il est vrai que le chagrin d'être séparé de vous me fait tout voir d'une manière plus sérieuse. Nous faisons des promenades insensées, et je vous jure que, lorsqu'il s'agit d'admirer un beau point de vue ou des ruines intéressantes, ce n'est pas une lieue de plus ou de moins qui nous arrête. Heim est enragé, et je puis dire que c'est moi qui le seconde le mieux.

J'ai déjà maigri et mis hors d'état deux paires de chaussures, mais il faut dire que les montagnes sont ici en pierre, et non en terre glaise comme notre bourgeoise butte Montmartre.

Nous avons fait, ce soir, une petite promenade en canot dans la rade de Toulon, qui m'a vivement impressionné. Je ne me doutais nullement de l'effet grandiose et original de la mer. Nous visiterons demain deux grands vaisseaux de ligne de 70 et de 90 canons.

Nos passeports font un effet merveilleux, et les concierges des musées et autres monuments sont pour nous d'une prévenance extrême.

Chose étonnante, j'ai perdu mon appétit féroce. La nourriture des hôtels est supportable pourtant, mais j'ai l'esprit très occupé, ce qui rend mon ventre plus raisonnable. Somme toute, je suis persuadé qu'un voyage comme celui-ci, fait à mon âge et dans de si belles conditions, est une bonne fortune qu'on serait bien fou de laisser échapper.

J'avais bien jugé Heim : c'est une bonne et solide nature, et nous n'avons pas été longs à être camarades, avant peu nous serons amis. Colin est gentil. Sellier, le peintre, est un bon et candide garçon, très artiste et plein de sentiment. C'est un enfant pour la volonté et le plus obligeant des hommes. Vous voyez que j'ai de la chance. Depuis huit jours, nous n'avons pas eu un seul désagrément, quelque petit qu'il soit; tout marche pour le mieux.

Mais parlons de vous qui n'avez pas, comme moi, les distractions d'un splendide voyage pour vous consoler de notre séparation. Je te vois d'ici, chère maman, bien triste, quoique résignée; je sais que la pensée de me savoir heureux est un grand

soulagement pour toi, mais enfin trois ans, c'est très long. Aussi quelle joie au retour! Quant à mon cher papa, il a trop de volonté pour n'en point prendre son parti; sinon gaiement, du moins avec résolution. Du reste, je vous écrirai si souvent et je vous en dirai tant dans mes lettres que nous finirons par nous croire réunis. On est plus rapproché à cinq cents lieues, quand on est uni par le cœur, qu'à dix pas lorsqu'on est indifférent.

Et maintenant, recevez, mes bien chers et aimés parents, mes vœux les plus sincères et les plus tendres : une bonne santé physique et morale, et des leçons, car il faut bien penser aux choses matérielles, voilà le plus important et le plus pressé. Quant à moi, ne me souhaitez rien : je suis si heureux que je crains toujours de voir finir ma chance et je n'ose plus rien demander. Du reste, et je puis le dire sans orgueil, je suis content de moi, je suis plus *homme* que vous ne le croyiez, j'ai beaucoup d'ordre, et ma malle est un vrai modèle. Heim et moi, nous agaçons beaucoup nos camarades par la longueur de notre toilette. Aussi sommes-nous les plus propres.

Mille choses à Hector auquel je pense bien souvent, à Fournel, à Bétinet, à mon bon Gounod et à la famille Zimmerman[1]; si tu vas les voir, chère maman, dis-leur toutes mes amitiés et tous mes souhaits pour le grand succès du *Médecin malgré lui*[2]. N'oubliez ni Gustave, ni personne. Quand je serai à Rome j'écrirai une douzaine de lettres, à Halévy, Gounod, Houdart, Marmontel, etc. En attendant, mille baisers de votre fils,

GEORGES BIZET

Je vous écrirai de Gênes ou de Florence.

Chère maman, je reçois à l'instant ta lettre. Je suis très heureux de te savoir en meilleure santé. Merci pour toutes les bonnes choses que tu me dis. Je dépense le moins d'argent possible et j'espère que les cent francs de supplément que j'ai reçus de vous à Paris seront inutiles. Adieu... A bientôt!

1. La famille de madame Gounod.

2. Représenté peu après (15 janvier 1858), avec la musique de Gounod, au Théâtre-Lyrique.

III

Savone (États Sardes. — Italie), le 4 janvier 1858.

Chère maman,

Nous sommes maintenant en Italie. Nous avons quitté Nice avant-hier en voiturin, et nous ferons demain notre entrée à Gênes. Mes leçons d'italien me servent beaucoup maintenant; je n'ai pas oublié, au contraire. Si tu vois M. Vimercati, dis-lui cela. Je suis le seul de la bande qui puisse baragouiner un peu, ça me pose très bien. Nous cueillons des roses et des oranges tout le long de la route, c'est étonnant. Malheureusement, le temps se met ce soir à la neige, ça m'effraye horriblement. Je me porte très bien, sauf un affreux rhume, celui que j'avais déjà à Paris du reste : il est tenace en diable; je prends tous les soirs une tasse de lait chaud, avec de la muscade. Tu vois que je me souviens de ton remède. J'ai été bien désabusé, en entrant en Italie, d'y trouver une architecture horrible, des églises peintes comme des monuments de carton. Heim [1] et nous tous sommes épatés. Il est vrai qu'en Toscane et à Rome nous serons bien dédommagés. La route de la Corniche (de Nice à Gênes), qui longe la mer pendant soixante lieues, est splendide. Nous avons là des points de vue merveilleux. La mer commence à se fâcher, ce soir, et les vagues sont à peu près de ma taille.

Il me tarde bien d'avoir mon cher Hector avec moi. Ce sera un souvenir de vous et de Paris, dont nous pourrons parler à notre aise tous les deux. Du reste il rencontrera en nos camarades de charmants garçons. Il y a aujourd'hui quinze jours que nous avons quitté Paris et nous n'avons pas encore échangé un mot aigre et de mauvaise humeur. Je pense que Gounod n'aura pas été surpris de ne pas avoir de mes nouvelles au jour de l'an : en voyage, c'est une affaire d'état d'écrire quelques mots. Je rattraperai à Rome le temps perdu, et je lui écrirai une longue lettre, ainsi qu'à madame Zimmerman. De même pour Hector et mes bons camarades. Je m'arrangerai de manière à écrire une petite lettre à Marmontel pour sa fête, le 17 : cela lui fera un immense plaisir et c'est une attention que je

1. Eugène Heim, architecte.

lui dois bien[1]. Voyageant à petites journées, je visite une quantité de villes et de villages piémontais. Plus on examine ce pays, et plus on admire le roi de Sardaigne : c'est un gaillard. Malheureusement, le parti des prêtres est formidable. Le maître de l'hôtel où nous sommes descendus ce soir nous racontait, il y a une heure, des choses incroyables de ces maudits jésuites. Dans toutes les petites villes, les femmes sont bigotes et d'une vertu farouche, excepté pour leurs confesseurs. Du reste, les hommes sont aussi cagots que leurs femmes et dans ce diable de pays on ne pense qu'à mendier. Mais les Piémontais mendient de plusieurs manières, le jour humblement, et la nuit avec une escopette. Nous avons pris le parti de ne jamais rien donner, et nous ne voyageons jamais que le jour.

Cette lettre sera probablement un peu longue à arriver à Paris, car il n'y a ici ni chemins de fer, ni bateaux à vapeur. La diligence de Marseille prend le courrier en passant, et les lettres sont ensuite envoyées à Paris. Réponds-moi à *Florence, Toscane, Italie, poste restante*. J'y serai dans huit jours. Ne t'inquiète pas si tu ne reçois pas de lettre avant la réception de la tienne, et tâche surtout de ne pas trop te désoler. Je suis très heureux, et n'ai rien à désirer sinon de bonnes nouvelles de toi et de papa. Comment va-t-il? Où en est sa douleur?... Comment va l'affaire Offenbach?... Parle-moi de tout le monde, même des indifférents, car j'ai l'intention d'écrire à beaucoup de monde afin d'être oublié le moins qu'il se pourra. Je pense à vous continuellement, surtout la nuit, car à peine ai-je fermé l'œil que je rêve de Paris. Donne-moi beaucoup de détails, console-toi, et croyez-moi tous deux, votre fils bien tendre et bien affectionné,

GEORGES BIZET

IV

Florence, mercredi 13 janvier 1858.

Chère maman,

Je suis arrivé hier à Florence et ma première course a été à la poste, ainsi que tu dois le penser, mais je n'ai rien trouvé

1. Marmontel avait été, au Conservatoire, son professeur de piano.

et c'est seulement ce matin que j'ai reçu ta lettre. Et d'abord, pour te tranquilliser, deux choses : nous n'avons eu qu'un seul jour de mauvais temps et mon rhume a disparu avec lui.

Ce que tu me dis de ce pauvre Albert me désole d'autant plus que je ne crois pas que le baryton soit son fait. Il me semble qu'il y avait plus d'avenir pour lui dans les seconds ténors, mais il ne peut pas les souffrir : il vaut mieux lui laisser choisir ce qu'il croit lui convenir. Dis-lui bien des choses ainsi qu'à Hector, qui ne doit pas perdre courage. S'il avait entendu ce soir *I Lombardi* au théâtre de Florence, cela lui donnerait une grande confiance en lui. C'est très mauvais, et je suis sûr d'un immense succès pour Hector. Je compte toujours sur lui; qu'il compte sur moi.

Et maintenant, parlons un peu de mon voyage. Nous avons fait une traversée de huit heures, de Gênes à Livourne. Le temps était splendide et aucun de nous n'a eu le mal de mer. Quels voleurs que ces Toscans! tout leur est bon pour voler : impôts sur les passe-ports, sur les malles, c'est une forêt de Bondy. On est obligé d'employer les gros mots, presque les coups, pour se débarrasser des *facchini*, commissionnaires du pays, dont le système est de s'emparer d'un de vos bagages et ensuite de vous réclamer de l'argent pour avoir porté vos affaires. On vole aussi par la monnaie, qui est ici stupide. Heureusement que nous avons déjà l'expérience du voyage; heureusement surtout que nous sommes cinq, ce qui en impose énormément aux Toscans. Mais je t'assure qu'un homme flanqué d'une femme et d'un enfant n'en sortirait pas si facilement que nous.

De Livourne le chemin de fer nous a conduits à Pise, à Pistoia, et enfin à Florence. Il faut vraiment se déranger pour voir tout cela : c'est superbe. La cathédrale de Florence, les musées qui renferment des centaines de chefs-d'œuvre, les palais, les jardins, c'est féerique. En outre, la vie est ici bon marché. Nous avons le logement pour 26 sols par jour, le dîner à 36 sols et le déjeuner à 24 sols, et tout cela très convenable. Tu vois que ce n'est pas cher : c'est environ quatre fois moins qu'en France. Nous irons demain matin faire une petite excursion à Sienne, qui renferme cent trois églises, puis nous reviendrons passer cinq ou six jours à Florence, et mardi prochain

nous prendrons le voiturin qui nous conduira à Rome en six jours. Adresse donc ta prochaine lettre à Rome; voici l'adresse :

Monsieur Georges Bizet,
Pensionnaire de l'Académie de France,
à la Villa Médicis,
(États de l'Église) Rome.
(Italie.)

A Rome, nous nous écrirons d'une manière plus régulière, ce qui calmera l'inquiétude de part et d'autre. Il me tarde, du reste, d'être arrivé pour écrire à Gounod, Hector, madame Zimmerman, M. Halévy, etc., etc., à toutes les personnes qui me témoignent de l'intérêt.

Tu reçois toujours le *Ménestrel*? Si tu y vois quelque chose qui puisse m'intéresser, dis-le-moi, car j'ai soif de nouvelles de théâtre. Je te quitte, chère maman, car il est minuit, et nous avons marché toute la journée. J'ai un sommeil d'enfer.

Je t'écrirai une fois, d'ici à mon arrivée à Rome, puis je répondrai à ta lettre que j'y trouverai.

Si tu avais quelque chose de pressant à me dire, écris sans perdre de temps, c'est-à-dire courrier par courrier, à *Pérouse, États de l'Église*, — *poste restante*.

Adieu, chère maman, embrasse mille fois mon cher père comme je t'embrasse, c'est-à-dire de tout cœur.

Ton fils,

GEORGES BIZET.

V

Florence, mardi 19 janvier 1858.

Chère maman,

Nous partons demain matin, à 6 heures, pour Rome. Le voyage en voiturin ne laissant pas beaucoup de temps aux correspondances, je t'envoie ce soir de mes nouvelles. Tout va toujours pour le mieux. Le temps est de plus en plus beau, mon rhume se perd dans la nuit des temps. Les camarades sont toujours les mêmes, Colin seul est mélancolique. Il a eu une suite de malheurs comiques qui ont fait son désespoir et notre bon-

heur : un chapeau brûlé, un paletot déchiré, des chaussettes perdues, etc., etc. Aussi lui tarde-t-il beaucoup d'arriver à Rome, où il espère trouver quelqu'un qui compatisse à ses peines et lui raccommode son paletot.

Mais parlons de choses sérieuses. Comment allez-vous tous deux? Il y a eu à Paris, à ce qu'il paraît, un attentat à la vie de l'empereur [1]. Si je ne vous savais pas si sédentaires, je serais très inquiet, mais je pense bien qu'il ne s'est trouvé personne de mes amis dans cette bagarre. Donne-moi quelques détails, car nous vivons comme des crétins. Du reste, nous aurons des journaux à Rome. Ce que tu m'as dit dans ta dernière lettre au sujet de l'argent m'a ennuyé. J'espère que les leçons iront assez bien pour vous remonter un peu et boucher le gros trou que j'ai fait en partant de Paris.

Florence est une ville splendide! Quel art que celui de Raphaël et André del Sarto! Ce dernier n'est nullement connu à Paris, c'est un immense artiste. Les musées renferment les plus belles choses de Léonard de Vinci, du Titien, etc., etc. C'est un paradis! Il y a ici beaucoup de vie et de mouvement, mais, chose triste à dire, pas un homme de talent, ni musicien, ni poète, ni peintre, absolument rien. Il est curieux de voir un pays si glorieux tomber dans un abrutissement pareil. Je suis du reste persuadé que la décadence de l'art suit la décadence politique. Nous sommes retournés au théâtre : c'est infect! On jouerait mieux à Lazari. Si j'étais mon ami Hector, j'aurais vite fait ma fortune. Je le crois destiné à des succès immenses en Italie.

Et Gounod? Et le *Médecin malgré lui*? Qu'il serait gentil de m'écrire! J'attends le résultat de la première représentation avec une grande impatience, quoique je ne doute nullement du succès. Nous serons à Rome le 27 et je t'écrirai tout de suite ainsi qu'aux amis. Je te quitte : il est onze heures du soir et nous nous levons demain à cinq heures du matin. Les camarades m'envoient au diable : je les fais attendre pour porter à la poste les lettres que nous envoyons à Rome au directeur et aux camarades. Nous avons pris des timbres-poste d'avance, tu vois que nous sommes prévoyants. A propos, c'est moi qui

1. L'attentat d'Orsini (14 janvier 1858).

ai été caissier tout le temps du voyage : on est enchanté de ma tenue de livres. Adieu, mille baisers pour chacun de vous.

Ton fils,

GEORGES BIZET

VI

Rome, ce 27 janvier 1858.

Chère maman,

Selon nos prévisions, nous sommes tous heureusement arrivés à Rome le 27. J'ai trouvé ta lettre, une de ce pauvre et heureux Gounod, une de Mollard, une d'Hector, une de madame Crespy, m'annonçant la réception de sa petite Marguerite au Conservatoire. Je réponds à toutes, en commençant par vous, bien entendu. Et d'abord, pour te tranquilliser, ma malle était à Rome avant moi. Tout est arrivé à bon port, mes effets ne sont pas même chiffonnés. Il n'en a pas été de même de mes camarades : l'un, Sellier, avait mis de la couleur en bouteille dans sa malle, et tout a été brisé. Heureusement pour lui, son linge seul est atteint. Heim a eu ses habits pleins de faux plis. C'est encore à toi que je dois cette chance-là. Seulement, on m'a réclamé soixante-quinze francs, et je t'envoie ma lettre de voiture et mon reçu pour que tu puisses réclamer. La personne qui m'a remis mon reçu m'a dit d'adresser la réclamation à l'emballeur qui s'est chargé de tout : il indiquera toujours ce qu'il y a à faire. Au reste, c'est un détail.

J'ai été bien heureux en apprenant l'immense succès obtenu par le *Médecin malgré lui*. J'ai lu, au salon de l'Académie, des articles pompeux dans le *Moniteur* et les *Débats*. Pourquoi faut-il qu'un malheur, hélas! trop prévu, vienne attrister un si beau moment[1]! Enfin, il est dit que Gounod n'aura jamais un moment de satisfaction. La lettre qu'il m'a écrite est, comme tu le penses, profondément triste.

Et maintenant parlons un peu de l'arrivée à l'Académie. Nous avons été merveilleusement accueillis par nos camarades, qui ont cru devoir nous faire des charges charmantes : des lits en

1. Gounod avait perdu sa mère.

portefeuille, des tables de nuit cassées et appuyées sur un morceau de bois, ce qui procurait un tintamarre épouvantable chaque fois qu'on y touchait, etc., etc. C'est une vieille habitude, aussi est-on loin de s'en formaliser. Soumy, graveur, s'était couvert l'œil d'un bandeau et nous a fait croire qu'il avait reçu un coup de couteau. On nous a fait un tableau lugubre de la ville de Rome, passé 7 heures du soir; enfin, c'est à n'en plus finir. Mais le lendemain, quand tout cela a été calmé, j'ai trouvé une douzaine de jeunes gens fort distingués, cinq ou six insignifiants, et trois assez canailles. J'ai la chance d'être placé à table entre les plus charmants garçons de l'Académie. M. Schnetz, notre directeur, est un excellent homme; il est très gentil pour moi. Ma chambre est occupée par mon prédécesseur Comte : je ne l'aurai que dans un mois. En attendant, je suis dans une délicieuse chambre turque construite sur les dessins d'Horace Vernet. J'ai une vue splendide sur Rome; en un mot, je suis complètement bien. La nourriture est simple et excellente. Le linge est soigné et bien blanchi. Les domestiques seuls sont négligents : aussi saurai-je brosser mes effets avant peu. Nous allons demain à l'ambassade de France : c'est la première réception de M. de Gramont, nommé depuis peu de temps. Ce sera superbe. Je n'ai encore rien vu à Rome, je ne fais que de m'installer; ensuite je me promènerai un peu tous les jours. Je dis : « un peu », car je compte m'occuper tout de suite de mon envoi pour le concours Rodrigues. A propos, Tournois, le sculpteur, nous avait rejoints à Florence : nous avons donc fait une entrée triomphale.

Je n'ai pu écrire à Marmontel, non par paresse, mais j'étais tellement fatigué! Je répare mon oubli ce soir même. Je ne dis rien pour Hector : je lui écris. Bien des choses à toutes les personnes qui te parlent de moi. J'ai lu tous les détails sur l'affaire de la rue Lepelletier. Dis-moi toujours bien exactement le bulletin de votre santé à tous deux. Les leçons vont-elles un peu? Je suis presque jaloux du rhume de Lefèvre, car je sais comment tu soignes ceux qui t'entourent. Si, par hasard, tu vois M. Houdart, dis-lui mille choses; du reste je lui écrirai, car j'espère toujours m'occuper du *symphonista*.

Quant aux timbres-poste, ne t'en inquiète pas : nous avons,

par les officiers français, la faculté d'affranchir nos lettres pour la France au prix de vingt centimes. Il est fâcheux qu'on ne puisse obtenir la même remise à Paris. Je suis laconique, car je vois mon papier finir. C'est singulier comme on dit peu de choses en quatre pages. Outre les lettres que j'écris ce soir, j'en enverrai d'ici peu à tous mes camarades, les Lyonnet, Fournel, Jourdan, etc. Je mettrai demain à la poste quelques mots pour M. Halévy. J'irai demain voir M. Chevreux, pour qui j'ai une lettre de madame Zimmerman (je lui écris une lettre dans celle de Gounod). Je porterai ensuite mes autres recommandations. Adieu; à bientôt une réponse, j'espère! Je vous écrirai toujours le mercredi ou le vendredi, parce que c'est le jeudi et le samedi seulement qu'il y a départ par la poste française. Adieu encore, mille baisers bien tendres. Soignez-vous tous deux, et croyez à l'affection inaltérable de votre fils,

GEORGES BIZET

VII

Rome, *lunedi* 8 *febbraio* 1858.

Chère maman,

Et d'abord convenons d'une chose : attendons toujours réciproquement nos lettres afin d'en éviter le croisement, ce qui est la chose la plus désagréable du monde; c'est comme si on ne s'écrivait pas. Je ne répondrai pas à toutes tes questions, la plupart étant mises à néant par la lettre que tu as dû recevoir cette semaine. Je n'userai pas du moyen que Mollard nous procure : j'ai acheté, en arrivant, cinquante timbres à vingt centimes, j'aurai donc plus tôt fait de les utiliser. Mais toi, qui ne jouis pas du même avantage, je t'engage fort à ne pas m'écrire autrement. Un franc, c'est un peu cher, mais vingt centimes?... Je ne parle pas de la malle, puisque ma dernière lettre t'en a annoncé l'heureuse arrivée.

Mes camarades sont charmants. Comte, le musicien, est un excellent garçon. M. Schnetz m'a pris en affection; j'ai joué hier soir chez lui, j'ai eu un grand succès. C'est la première fois, depuis que M. Schnetz est directeur, qu'on écoute et applaudit un musicien à l'Académie. Il est juste de dire qu'il

n'y a pas de pianistes en Italie, et que, pour peu que l'on sache faire sa gamme d'ut des deux mains, on passe pour un grand artiste. J'ai des invitations par-dessus la tête, mais j'en accepte peu, car je ne suis pas ici pour m'amuser. Colin s'est également fait entendre sur son hautbois; il a fort bien joué; seulement, il s'est conduit bêtement avec les camarades, de sorte que ce pauvre garçon est blagué d'une façon désastreuse. Bonnet (architecte) disait hier tout haut à plusieurs personnes : « Ce diable de Colin me fait des peurs atroces. Chaque fois qu'il joue de son *poireau*, il devient rouge comme un coq, j'ai toujours peur que ses yeux ne tombent. » Ce feu roulant de quolibets vient de ce que cet animal de Colin n'a pas su prendre convenablement les plaisanteries qu'on fait aux nouveaux et qui consistent à faire payer des cafés pour un oui ou un non. Il a déclaré que « ça ne pourrait pas marcher comme ça », et il a formellement refusé de payer. Nous avons tous ri comme des folles, et on lui a ajouté un café avec eau-de-vie et cigares, pour avoir désobéi à la majorité. Du reste cette société de jeunes gens lui formera le caractère; il en a grand besoin. Tu penses que j'ai fait bonne figure : je me suis laissé marquer au tableau huit cafés. Or il arrive une chose : c'est que, voyant mon indifférence, on n'y trouve plus aucun plaisir. Alors on se venge sur ce malheureux Colin.

La vie ici est très heureuse, la nourriture excellente. Un jardin splendide, dont on ne peut profiter en ce moment-ci, car il pleut à torrents. Le soir, on se retrouve à table, et l'après-dînée se passe généralement au salon des élèves. On y cause, on s'y chauffe, on y fait une petite partie de trente-et-un. Enfin on ne peut avoir plus de bien-être que nous n'en avons. L'Académie possède une excellente bibliothèque littéraire dont je profite. Je prends des leçons d'italien. Mon professeur, qui me coûte deux écus par mois (10 fr. 70 c.), est émerveillé de la méthode Vimercati. Il est très content de moi. J'ai choisi un sujet pour mon envoi au concours Rodrigues. Je fais un *Te Deum*. L. Cohen m'est égal, Galibert aussi, je n'ai donc que Barthe à craindre. Je crois, du reste, que ni les uns ni les autres ne concourent. Si j'ai ce prix de 1 500 francs, je prierai papa de me placer ça et je lui demanderai une toute petite portion pour voir la Suisse en allant en Allemagne. Mais

. . . .

ne bâtissons pas de châteaux en Espagne, c'est-à-dire en Suisse!

Je ne répondrai à toutes tes bonnes recommandations que par un mot : on m'appelle *coquet*, et on s'étonne de ma *propreté extraordinaire*. Je suis bien heureux d'apprendre que tu te fatigues moins. Continue à te soigner, je t'en prie. Je suis content de savoir que papa continue à travailler; je lui adresserai ma prochaine lettre pour l'obliger à me répondre directement. Dis-lui qu'il ne m'épluche pas trop, car j'écris à grande vitesse et n'ai pas le courage de me relire. Aussi dois-je laisser pas mal de bêtises. J'ai écrit à Halévy. Là, je me suis soigné, et je n'ai pas fait de fautes de français, chose rare au XIX[e] siècle.

Le four de Bazin [1] que j'ai appris par l'article de Fiorentino, m'a fait le plus grand plaisir. Bazin redevient lui : il s'était trompé en écrivant *Maître Pathelin*. Le succès de Chéri me fait grand plaisir, je le lui écris. X... a fait jouer une ouverture : c'est surtout dans ces moments-là qu'on ne regrette pas Paris.

Maintenant parlons d'Hector (tu me recommandes de ne rien dire à Colin!!! Tu sauras, chère maman, que je ne parle jamais à Colin, sinon pour lui dire des sottises). Ceci établi, je continue. Certes je regretterai beaucoup de ne pas voir Hector, mais si quelque chose peut m'en consoler, c'est de lui voir un succès : je crois l'affaire superbe [2]. Gounod est peut-être le seul compositeur qui puisse donner des conseils utiles à un chanteur; c'est aussi le seul homme capable de comprendre les hésitations et les découragements d'un jeune artiste. C'est en tous points ce qui pouvait arriver de plus heureux à Hector. Ah! si je pouvais lui repasser un peu de mon aplomb, comme ça ferait l'affaire! Encourage-le bien pour moi. Qu'il tâche donc enfin de surmonter tous ces petits obstacles qui le font douter de lui. Si mes vœux sont exaucés, il réussira. C'est pour moi un vrai chagrin de penser qu'au moment où j'aurais pu lui être utile, je vais lui faire défaut. Malgré tout, qu'il ait courage. J'ai excellent espoir pour le Théâtre-Lyrique. La musique de Gounod doit lui aller. Ainsi donc de l'aplomb, du carac-

1. La représentation des *Désespérés*, opéra-comique en un acte (26 janvier 1858).

2. Hector Gruyer était sur le point d'être engagé au Théâtre-Lyrique, où il espérait créer le rôle de Faust.

tère, en un mot, et il est très sûr de son succès. Je ne sais si tu lui as dit que tu m'écrivais à son sujet; en tout cas, il reste bien entendu que Gounod n'en sait rien. Parle-moi longuement de tout cela dans ta prochaine lettre. Il me tarde de savoir où en est cette affaire-là. J'avais oublié de te parler de la famille Chevreux, où madame Zimmerman m'a envoyé. Ce sont d'excellentes gens. J'y ai dîné, l'autre jour. Je suis reçu dans cette maison d'une façon toute amicale. J'ai écrit à madame Zimmerman tout ce que j'en pense.

Et maintenant, adieu, chère maman. Cesse donc de t'inquiéter pour moi. Dieu merci, je n'ai pas à me plaindre. Embrasse papa bien tendrement et crois-moi le plus affectionné des fils,

GEORGES BIZET

M. Schnetz doit me présenter à un cardinal très bien en cour. Je lui parlerai du *symphonista*.

Colin ne me charge de rien pour vous, je fais sa commission. En revanche, mon cher camarade Heim se rappelle à votre souvenir.

VIII

Vendredi, 26 février 1858.

Chère maman,

Tu trouveras peut-être que j'ai été longtemps sans t'écrire, mais j'attendais ta réponse et je commençais même à être inquiet. J'ai reçu ta lettre, il y a une demi-heure, et je m'empresse d'y répondre. L'engagement d'Hector au Théâtre-Lyrique m'a fait un immense plaisir : me voilà consolé, à peu près du moins, de rester trois ans sans le voir. Il s'inquiète beaucoup pour sa voix : il a tort, et je suis sûr qu'il a fait une affaire superbe. Du reste, je lui réponds directement.

Merci, chère maman, de tes recommandations, mais encore pour cette fois elles sont superflues. On voit que tu ne te doutes pas de la vie de l'Académie. S'occuper de politique, mon Dieu! Mais on ne sait seulement pas ce qui se fait et on ne tient pas à le savoir. On vit tout à fait en artiste, c'est-à-dire que toutes les préoccupations étrangères à l'art et au bien-être de chaque individu sont complètement bannies de notre existence. Tu ne

t'es pas trompée, je me suis beaucoup amusé au carnaval. J'ai été en voiture avec quelques camarades, et là nous avons jeté des bouquets et des *confetti* à pleines mains. Rien n'est plus charmant que le carnaval à Rome. Toutes les fenêtres sont garnies de femmes charmantes, presque toutes habillées à la romaine. C'est une pluie de fleurs et de *confetti* (dragées de plâtre) qui vous fleurit ou vous blanchit. Mais quand on a une blouse grise sur le dos, on échange des bouquets avec les dames et du plâtre avec les hommes sans crainte de se salir. M. Schnetz a donné un bal masqué. Je me suis fait faire, par la femme d'un de nos domestiques, un ravissant costume de bébé. J'ai eu un succès fou, qui revient tout entier à la faiseuse. Je conserve tous mes bibelots pour te les montrer à mon retour et pour me déguiser, au besoin.

Je vais assez dans le monde, où je suis très fêté. Monseigneur de la Tour d'Auvergne, grand seigneur de la calotte, m'a fait un accueil très gracieux. M. et madame de Sampayo sont aussi charmants. Benouville[1], peintre français, ancien prix de Rome (qui s'y est plu au point de s'y fixer), est un charmant garçon, et j'y vais quelquefois passer la soirée. Enfin, je suis très heureux.

Comte, mon prédécesseur, a quitté Rome vendredi : j'ai donc pris ma chambre définitive, j'en suis très content. Schnetz me traite en enfant gâté, ainsi que tous mes camarades. Quant à mes affaires, je te prie de croire, chère maman, que l'ordre le plus parfait et le plus raisonné ne cesse d'y régner. J'ai dans ma chambre deux grands placards, six portemanteaux, dix-huit tiroirs, etc. Tu vois que ce n'est pas la place qui me manque. Ainsi tu peux être rassurée sur ce point. Ma santé est toujours aussi faible qu'à Paris, mon appétit s'est pourtant développé. Du reste, on peut être malade ici : on a drogues, médecin et garde-malades pour rien. Dis mille choses à toute la famille Delsarte. Marmontel m'a répondu d'une manière bien affectueuse. Mes finances ne tiennent pas beaucoup de place, mais je suis monté de tout et j'ai 20 francs! Note bien que je toucherai 75 francs le premier du mois prochain, ce qui est bientôt. J'ai toujours mal aux pieds, grâce à mes souliers qui sont soixante-dix-huit fois trop étroits. Je me suis fait

1. Léon Benouville.

faire d'autres chaussures et j'espère rapporter mes brodequins tout neufs à Paris, où je tâcherai de m'en défaire le plus avantageusement possible. Si tu vois le cordonnier, fais-lui mes compliments et donne-lui ma bénédiction : venant de Rome, cela lui fera plaisir.

Mon cher papa est donc à peu près débarrassé de sa douleur? Cela me fait un fier plaisir, qu'il doit joliment partager. J'ai distribué des prospectus du père Houdart à quelques abbés ; ils sont comme des abrutis et ne comprennent rien. Ils admirent beaucoup le système, tout en le déclarant impossible en Italie, où l'industrie est complètement morte. Un fait t'en donnera une idée : on fait venir le dictionnaire italien de Paris!!! Colin s'arrange un peu : le contact de sa famille lui était très nuisible. J'ai rencontré ici Moreau, ami de Lacheurié, et le comte de je ne me rappelle plus quoi, ami de Cherouvrier : tu vois que j'ai des souvenirs du concours de l'Institut. Moreau, peintre, a une voix de ténor charmante et nous faisons un peu de musique. Je donne quelques conseils à mademoiselle Lejo, fille de notre secrétaire, et à une petite Italienne dont le père est violoncelliste. J'ai profité de la reconnaissance de ce bonhomme, et je vais faire de la musique instrumentale, un jour par semaine, au salon des élèves. Juge si mes camarades me bénissent.

J'ai choisi un poème italien : *Parisina*, opéra oublié de Donizetti. Il y a des situations et je tâcherai de faire un bon envoi, mais c'est seulement pour 1859. Je commence mon *Te Deum*, c'est difficile en chien. Enfin, Dieu aidant, j'en viendrai peut-être à bout. Gardoni va partir, c'est un très bon garçon.

J'ai déjà un peu vu Rome. Il y a beaucoup à admirer, mais il y a bien des désenchantements. Le mauvais goût empoisonne l'Italie. C'est un pays complètement perdu pour l'art. Rossini, Mozart, Weber, Paer, Cimarosa, sont ici inconnus, méprisés ou oubliés. C'est triste! Il n'y a pas de théâtre pendant le carême; en revanche, il y aura de belles solennités religieuses à la semaine sainte. Mais je m'arrête, quoique j'aie bien des choses à dire encore. Écris-moi régulièrement le 1er et le 15 de chaque mois; quant à moi, outre les réponses, je t'écrirai lorsque j'aurai quelque chose à te dire, et ce sera presque tou-

1. Gustave Moreau.

jours, ne fût-ce que pour t'embrasser et te dire, ainsi qu'à mon cher père, que je suis votre fils aimant pour la vie,

GEORGES BIZET

IX

Rome, 11 mars 1858.

Chère maman,

Tu me recommandes de ne pas te cacher les chagrins qui pourraient m'arriver. Mais à qui les dirais-je, si ce n'était à toi? Je n'ai pas de semblables confidences à te faire, heureusement, pour cette fois.

Il fait un temps à ne pas mettre Colin dehors! C'est ce qui est cause de mon silence sur Rome. Il est impossible de voir la ville éternelle sans le soleil : sans lui, tout paraît triste; les chefs-d'œuvre de l'art même semblent lui emprunter tout leur éclat. Aussi ai-je profité avec plaisir de quelques rayons pour visiter le Foro Romano, le Forum de Nerva, le Forum de Trajan, la villa Ludovisi, la basilique de Saint-Pierre, etc., et enfin le Vatican. Le Vatican est le plus beau et le plus immense musée du monde. Il renferme, outre les chefs-d'œuvre de Raphaël, du Dominiquin, outre les nombreux musées d'antiques, il renferme sa chapelle Sixtine : c'est là que sont les admirables fresques de Michel-Ange, le Jugement dernier, les Prophètes et les Sibylles, et le plafond formé de médaillons représentant la Création, le Déluge et les principaux événements de la Genèse. qui forment, sans compter une centaine de figures soutenant les médaillons, l'immense travail achevé en trois ans par le plus grand génie artistique de l'Italie et du monde entier. L'impression que j'ai ressentie a été profonde. J'avais vu à Florence des choses splendides, mais que je pouvais prévoir, tandis que Michel-Ange!... Certes Raphaël est plein de grâce, c'est l'idéal de la beauté et de la pureté, ainsi qu'Andrea del Sarto; mais, pour moi, l'auteur de la décoration de la chapelle Sixtine, des tombeaux des Médicis à Florence, de la coupole de Saint-Pierre, l'homme qui par ces trois œuvres s'est montré le plus grand peintre avec Raphaël, le plus grand sculpteur et le plus grand architecte de l'Italie, celui-là, dis-je, doit passer avant tous les autres. C'est le roi de l'art en général.

Tu as raison de me recommander de n'être pas paresseux, mais je vais presque tous les soirs dans le monde. J'ai fait connaissance, chez M. de Sampayo, de M. le comte de Kisseleff, ambassadeur de Russie. C'est un charmant homme. J'ai déjà dîné deux fois chez lui et j'y redîne demain.

Je pioche mon *Te Deum* comme un nègre. C'est difficile en diable et il me tarde d'avoir fini pour commencer un opéra italien en trois actes, dont le poème me plaît beaucoup. J'écris à Ludovic Halévy et à Jules Cohen pour les prier de demander à Halévy de nouveaux détails sur le prix Rodrigues, qui existe et pour lequel je fais mon *Te Deum*.

Je n'irai à Naples que l'été prochain, car, si j'ai le prix Rodrigues, je pourrai pousser jusqu'en Sicile: cet été, j'irai passer quinze jours à Tivoli, autant à Ostie, etc., etc. Ce sera délicieux. Et, pour finir, grande nouvelle! Nos appointements seront augmentés à partir du 1er janvier prochain. Ai-je de la chance! voici une réforme dont on parle depuis vingt ans, et c'est juste au moment où je puis en profiter qu'on se décide à l'adopter. On fera bien, car, pour ces malheureux peintres et sculpteurs, ce n'est pas tenable... Voici la situation. Notre pension est de 200 francs par mois (en Italie). Nous arrivons à ceci :

Nourriture	75
Vin	25
Retenue	25
Piano	15
Blanchissage	5
Bois (le bois est hors de prix ici), chandelles, timbres-poste	10
Gants, au domestique, etc.	5
Perte sur la monnaie	5
	165

Restent 35 francs, sur lesquels il faut retrancher encore 5 francs que chacun paie à la masse pour les déjeuners communs, les cigares, les rétributions aux gardiens de monuments, etc., et nous arrivons juste. Pour un musicien bien monté de tout comme je le suis, *c'est très bien, et je ne me plains nullement*; mais pour les peintres, qui sont obligés de payer des modèles 1 franc 50 l'heure, c'est effrayant : pour leur envoi de dernière année, ils dépensent 500 francs de modèles et de maté-

riaux. Aussi sont-ils obligés de travailler pour Paris en dehors de leurs envois. Le musicien a une indemnité de 50 francs pour son envoi, qui ne lui coûte rien, et les peintres n'ont guère plus. Aussi l'augmentation est-elle attendue avec impatience. Elle doit être de 40 francs par mois. Nous aurons, nous autres musiciens, de quoi vivre en grands seigneurs. Je ne me trouverai à court d'argent que pour aller à Naples; mais voici quelle est mon intention. Si je n'ai pas le prix Rodrigues je me ferai avancer 200 francs sur ma retenue. Si, au contraire, j'ai le prix, je garderai entièrement ma retenue de deux ans : 600 francs qui, joints aux 600 francs d'indemnité que je recevrai au moment d'aller en Allemagne, me feront 1 200 francs en plus de ma pension. Je pourrai donc rapporter à Paris un billet de mille francs : de quoi me monter de linge et d'habits en attendant *mes succès à l'Opéra-Comique et à l'Opéra*. Tu vois que la situation est assez bonne et que, pour le moment, on aurait mauvaise grâce de se plaindre. Soignez-vous tous deux et croyez-moi votre fils aimant pour la vie,

GEORGES BIZET

X

Rome, 27 mars 1858.

Chère maman,

Je suis dans le cas de placer avantageusement le fameux proverbe : « Les jours se suivent et ne se ressemblent pas ». J'ai attrapé un mal de gorge qui se porte mieux que moi. Heureusement, je suis ici l'enfant gâté, et les nombreuses visites que je reçois me font prendre mon lit en patience. M. Venti, médecin italien, m'a saigné et m'a mis douze sangsues à la gorge, ce qui ne m'a pas même fatigué; mais M. Meyer, docteur français, m'a donné un gargarisme excellent, et aujourd'hui je vais mieux. J'espère que tu ne vas pas t'inquiéter, il n'y a vraiment pas de quoi. Moreau, l'ami de Lacheurié, la famille Chevreux, M. Ampère, de l'Académie française, viennent me voir souvent. Quant à M. Schnetz, il est toujours dans ma chambre. Je suis sûr que tu vas croire que j'ai fait des imprudences; il n'en est rien : j'aurai seulement manqué de précautions. Mais, à partir d'aujourd'hui, je veux être comme un vieillard sous ce rapport.

A propos de mon piano, dont j'ai daigné me souvenir, nous avons eu une très brillante soirée chez M. Schnetz. L'ambassadeur de France et les gros bonnets du gouvernement français y assistaient. J'y ai joué comme toujours ces horreurs de Z..., etc. Ça fait toujours un très grand effet.

Diaz[1] est arrivé hier matin. Ce pauvre garçon comptait sur moi pour quelques promenades, et il me trouve dans mon lit. Heureusement, il est ici pour un mois : nous avons le temps de nous rattraper.

Tournois (notre sculpteur) a une fièvre de cheval; heureusement qu'il est comme moi assez solide. Quant à Colin, il a une douleur dans le dos qui le fait crier comme un âne. Il a toujours envie de retourner à Paris, et je suis obligé, moi, malade, de le consoler. Il va sans dire qu'on est ici parfaitement soigné (sauf les erreurs des médecins) et que médecins et pharmaciens sont payés par le gouvernement. Et puis je suis le *petit dernier de M. Schnetz!!!*

A propos des belles solennités religieuses, tu sauras que ce ne sont plus que d'indignes farces, *musicalement parlant*. Il n'y a absolument que trois *Miserere* à entendre : on les entendra.

Parle-moi d'Hector et de la messe de Gounod qui est, par parenthèse, d'autre musique que celle qu'on entend ici. Le *Sanctus* doit aller merveilleusement à la voix d'Hector. Bravo! le *Médecin* sera accueilli par moi doublement bien (vu ma maladie) : ce sera pour toute l'Académie un vrai bonheur que de connaître cette délicieuse partition.

Et la *Magicienne*[2]?... Est-ce un succès? Parle-m'en. Ne t'inquiète pas de mes finances : c'est suffisant.

Je vais te voler une page[3]. Je suis un peu fatigué. Je t'écrirai bientôt, car je suis sûr que tu vas t'inquiéter, malgré mes recommandations. Ce serait un grand tort, et j'avais presque envie de ne pas t'en parler, mais je compte sur papa pour te faire raisonnable. Je t'embrasse comme tu sais, de tout mon cœur, ainsi que mon cher père.

A vous deux pour la vie,

GEORGES BIZET

1. Eugène Diaz.
2. Opéra en cinq actes d'Halévy (17 mars 1858).
3. Il s'arrête au bas de la troisième page.

XI

Rome, 30 mars 1858.

J'espère que je ne suis pas négligent, mais, plus je réfléchis, plus je crains que ma lettre ne vous ait fort inquiétés. Une indisposition vue au travers de quatre cents lieues devient une maladie grave. Je vais beaucoup mieux, quoique ayant encore un peu de peine à avaler. J'ai été parfaitement soigné : ici, dès qu'on est atteint de la moindre indisposition, on vous donne une garde-malade, et elles sont généralement excellentes à Rome. Je ne suis pas fâché d'avoir payé mon tribut au climat. J'ai énormément maigri en huit jours et je me vois maintenant une foule d'os que je ne me connaissais pas. Ma chambre semblait une procession, car j'ai reçu énormément de visites. Tous mes camarades venaient me voir tous les jours, excepté deux que je ne gobe pas. Colin a été très gentil : il m'aidait à me lever, me présentait mes tisanes, c'était très touchant! Ce n'est vraiment pas un mauvais garçon, et sa famille le gâte horriblement. Il m'a lu une lettre de sa mère, où elle lui parlait du *Médecin malgré lui* : elle en disait grand mal, ainsi que de Littolf, de tout, et de tout le monde. Elle terminait en demandant à son fils comment je me conduis avec lui à Rome : elle est bonne, celle-là!... L'angine que j'ai eue à Paris n'était que de la Saint-Jean à côté de celle-ci. Tout le monde me conseille de me faire couper les amygdales : cela demande réflexion. Moreau, Heim, ont été bien gentils en cette occasion.

J'ai reçu hier une lettre de Jules Cohen : il me parle de la *Magicienne* comme d'un grand succès, il m'annonce la première de *Quentin Durward*[1]; parle-m'en. Cohen est assez découragé, il paraît que Roqueplan le fait horriblement poser. Je lui avais donné plusieurs commissions qu'il a complaisamment exécutées; entre autres choses, je lui disais de s'informer près d'Halévy du concours Rodrigues. Halévy a répondu qu'il ne connaissait pas les détails de la chose, et c'est de Pingard que me sont venus les renseignements. Ils sont très embrouillés; enfin, peu importe, le prix existe, je veux l'avoir, je l'aurai.

J'ai été très en train de composer, ces jours-ci, et j'ai fait

1. Opéra-comique, en trois actes, de M. Gevaert (25 mars 1858).

dans mon lit un fragment de mon *Te Deum* qui ne sentira pas trop la fièvre, je l'espère du moins.

J'écris aujourd'hui à M. Halévy pour le féliciter de son succès. On me dit que le *Médecin* ne fait plus d'argent : je le crains, car je le vois annoncé le dimanche, avec des pièces de remplissage. C'est décourageant, crétinisant et révoltant : si on ne peut avoir de succès avec de la musique comme cela, c'est à tout envoyer aux cinq cent mille diables. Donne-moi le plus de détails que tu pourras sur la *Magicienne* et sur *Quentin Durward*.

Je vous écrirai maintenant au jour ordinaire. puisque vous ne conserverez aucune préoccupation relative à ma santé, du moins je l'espère. M. Schnetz est toujours paternel pour moi, A propos, nous allons avoir, je crois, la visite d'Edmond About, qui doit faire un rapport sur les œuvres d'art en Italie. Ce sera très amusant. J'aurai des promenades fort intéressantes à faire avec lui.

Adieu, je vous embrasse tous deux et suis votre fils aimant,

GEORGES BIZET

XII

[Rome, avril 1858.]

Chère maman,

Je commence par t'annoncer mon complet rétablissement. J'ai maigri d'une façon effrayante. Mes pantalons me sont quinze cents fois trop larges. Je suis encore grassouillet, mais dans le genre Fournel. Cette petite maladie m'a fait grand bien : je me sens plus robuste, plus fort, et l'esprit plus frais et plus dégagé. Cette monotonie de bonheur et de santé devenait fastidieuse, et ces quinze jours de lit m'ont fait grand bien.

Tu m'annonces le succès de *Quentin Durward* : j'en suis ravi et j'écrirai à Gevaert pour le féliciter.

Tu parais t'inquiéter continuellement de ma situation financière : que te dire pour te rassurer? Je l'ignore. et j'y renonce.

Tu me parles aussi beaucoup des cérémonies religieuses. Voici en quoi elles consistent : mettre un habit, le matin, aller passer quatre heures à la porte de la chapelle Sixtine. le tout pour entendre une musique assommante. Voilà la

chose. L'inspiration est ici dans les chefs-d'œuvre des maîtres, et plus encore dans ceux du bon Dieu, dans les campagnes, dans les souvenirs, mais point dans ces cérémonies ridicules où on voit un mannequin magnifiquement habillé servir de spectacle à une multitude curieusement bête. Une seule chose est grande et produit une belle impression, c'est la bénédiction sur la place Saint-Pierre. Ainsi, te voilà édifiée sur la semaine sainte à Rome.

About est arrivé. Il m'a sauté au cou comme un ancien ami; il est charmant pour moi. J'étais convalescent au moment de son arrivée et il est venu passer trois heures avec moi chaque jour. Il est ici en mission artistique. Il viendra, je crois, loger à l'Académie; ce sera un charmant compagnon.

Adieu, je vous embrasse de toute ma tendresse.

GEORGES BIZET

Diaz est venu me voir, il s'est trouvé mal chez moi. Je le crois malade de la poitrine.

Je demande à M. Halévy de faire remettre chez vous un exemplaire de la *Magicienne*. Pourriez-vous me l'envoyer par la voie Mollard?

Je suis content de mon *Te Deum*. About me disait hier : « Si vous ne prenez pas une des plus belles places du monde musical, vous démentirez évidemment toutes les chances et toutes les prévisions, car, excepté Gevaert et Gounod, il n'y a plus rien. »

XIII

Rome, 17 avril 1858.

Chère maman,

... Malgré tes conseils, je conserve beaucoup d'espoir pour ma carrière. J'aurai probablement beaucoup moins de talent et des convictions moins arrêtées que Gounod : par le temps qui court, c'est une chance de succès.

... Je n'ai pas entendu Littolf, mais je déclare qu'il ne peut avoir plus de talent que Rubinstein, du moins comme pianiste. J'ai lu des articles ébouriffants sur Tamberlick.

... Je t'ai annoncé l'arrivée d'About. Il est charmant pour

....

moi, et nous sommes tout à fait liés ensemble. Plusieurs pensionnaires lui gardent rancune de ses articles sur l'Académie, mais ce sont les premiers à lui faire des avances. Il va venir demeurer et manger avec nous. Nous avons déjà fait quelques promenades avec lui; c'est un charmant compagnon. Il me fait un opéra-comique en un acte. C'est charmant, mais un peu trop comique pour l'Opéra-Comique. Au reste, je n'y attache d'autre importance qu'à un travail amusant, quoique About veuille faire jouer cette petite charge chez Roqueplan.

Mon *Te Deum* est enfin terminé, je n'ai plus qu'à l'orchestrer. Je ne sais qu'en penser. Tantôt je le trouve bon, tantôt je le trouve détestable. Ce qu'il y a de certain, c'est que je ne suis pas taillé pour faire de la musique religieuse. Aussi me priverai-je de faire une messe. J'enverrai un opéra italien en trois actes, j'aime mieux cela.

Adieu, je vous embrasse tous deux et de tout cœur.

GEORGES BIZET

XIV

Rome, 1er mai 1858.

Mon cher père,

... Je suis toujours heureux comme plusieurs coqs en pâte. Nous allons bientôt commencer nos excursions dans ce splendide pays; rien n'est beau comme Rome, décidément. Maintenant je suis habitué à voir du linge sécher à toutes les fenêtres, je suis accoutumé à ne plus faire attention aux mendiants qui obstruent la voie publique, etc.

A propos de mendiants, une bonne histoire. Un monsieur, assez mal mis, m'aborde en me demandant l'aumône. Je lui donne un sou; lui le prend, le regarde d'un air méprisant, puis le jette par terre, et, tirant de sa poche un élégant porte-cigares, m'offre un cigare en me faisant remarquer qu'il vaut un sou et demi. J'ai été abruti, comme tu le penses : il y a de quoi.

Plus je vois Rome, et plus je suis émerveillé. On s'habitue à cette vie tranquille et toute de travail. La campagne, sans être triste, a un cachet de grandeur immense. Et puis les souvenirs! La *via Appia*, qui va à Albano, à six lieues de Rome, et qui est bordée des deux côtés par des tombeaux antiques!

Cela a un certain caractère, je t'en réponds. Je vais passer un été délicieux à visiter tous les environs. Je crois que peu de musiciens auront vu et étudié ce qu'il y a à voir, comme je le fais. Quant à mon *Te Deum*, je suis en train de l'orchestrer. Je ne sais s'il est bien : il m'enchante dans certains moments et m'assomme dans d'autres. Enfin, l'académie jugera. — Je vais faire un acte avec About : c'est un fort joli opéra-bouffe, et cela m'amusera beaucoup. C'est lui qui me l'a proposé : tu vois que nous ne sommes pas mal ensemble...

Je vous embrasse tous deux de tout mon cœur et suis votre fils aimant,

GEORGES BIZET

XV

Rome, 16 mai 1858.

Chère mère,

J'ai reçu hier, par l'entremise de M. Chevreux, la partition du *Médecin malgré lui* et des lettres de Gounod et de madame Zimmerman. J'y réponds par ce courrier, et j'annonce à madame Zimmerman l'heureux accouchement de madame Guillemin [1]. Malgré l'issue inespérée d'un événement de cette importance pour une personne dangereusement atteinte, je conserve peu d'espoir. Ne le dis pas à madame Zimmerman, d'autant plus que je désire me tromper.

Je mets la dernière main à l'orchestre de mon *Te Deum*. La copie sera prête dans huit jours. Je l'emballerai avec les travaux de mes camarades. Le résultat du concours Rodrigues ne sera connu qu'à la distribution des prix, au mois d'octobre. Ainsi j'ai le temps d'attendre. Je ne suis pas trop mécontent, mais je déclare renoncer à la musique religieuse, — pour le moment, bien entendu. — L'année prochaine, je me propose, pour mon premier envoi, de faire un opéra italien en trois actes, et non une messe. D'ailleurs je ne suis gêné à cet égard, par aucun article du règlement.

Je viens de voir la partition de Gounod. C'est décidément la plus jolie chose qu'on ait faite dans le genre comique depuis Grétry, y compris Grisar.

1. Fille de M. Chevreux.

Je m'attache à Rome de plus en plus. Plus je la connais, plus je l'aime. Tout est beau ici. Chaque rue, même la plus sale, a son type, son caractère particulier ou quelque chose de l'antique ville des Césars. Chose étonnante, les objets qui me froissaient le plus à mon entrée à Rome font maintenant partie de mon existence : les madones ridicules au-dessus de chaque réverbère, le linge à sécher étendu à toutes les fenêtres, le fumier au milieu des places, les mendiants, etc. Tout cela me plaît et m'amuse, et je crierais au meurtre si on enlevait un seul tas de boue. Il y a plusieurs manières d'étudier Rome : 1° au point de vue artistique; 2° au point de vue pittoresque et poétique; 3° au point de vue religieux et politique; 4° au point de vue des mœurs et du caractère de ses habitants. Ce côté si intéressant nous est difficile à connaître, vu l'exclusion complète des Français de la société italienne. About a trouvé toutes les portes fermées, et le peu de Français qui le reçoivent le font parce qu'ils ne peuvent faire autrement. Sa réputation de médisant lui a fait beaucoup de tort, et il lui sera difficile de faire un livre vrai et sérieux sur l'Italie : il s'en tirera à force d'esprit. Ainsi donc About, en particulier, et les Français en général, sont peu aimés ici. M. Schnetz seul est reçu dans la société italienne; mais lui est Italien de cœur. Il a passé vingt ans en Italie, et il a épousé les intérêts et les goûts italiens jusqu'au point de ne jamais se laver les mains.

Mais, si les Italiens ferment leurs maisons, ils ne peuvent fermer leurs musées, leur campagne, leurs églises, leur ciel; et l'homme qui sent le beau et le vrai, artiste ou non, trouve ici de quoi admirer et penser. Je voudrais pouvoir te montrer, un instant, la vue splendide que j'ai de ma chambre. Je voudrais aussi te faire visiter le paradis que nous habitons et que l'on nomme Villa Médicis. C'est délicieux. Les levers et les couchers de soleil sont splendides. Mon rêve est, plus tard, de venir composer ici. On travaille mieux à Rome qu'à Paris. Plus je vais, et plus je plains les imbéciles qui n'ont pas su comprendre le bonheur du pensionnaire de l'Académie. Du reste j'ai remarqué que ces derniers n'ont jamais fait grand'chose. Halévy, Thomas, Gounod, Berlioz, Massé, ont les larmes aux yeux en parlant de Rome. Leborne, Galibert, L. Cohen, Elwart, etc., attribuent leur nullité au temps qu'ils ont perdu, disent-ils, à

l'Académie. Je suis plus que jamais certain de mon avenir, non que je croie n'avoir plus rien à faire, mais parce que je sens que je peux et parce que je veux.

Les envois sont, comme je te l'ai dit, très faibles, cette année. Les peintres sont toujours divisés en deux camps : les coloristes et les dessinateurs. Malheureusement, les coloristes ne savent pas plus la couleur que les dessinateurs, et les dessinateurs ignorent le dessin comme les coloristes. Enfin, il sortira peut-être quelque chose de tout cela. Les sculpteurs sont meilleurs. Lepère, prix de 1852 et qui a fini sa pension il y a six mois, est un garçon d'esprit et de talent que j'aime beaucoup. Il a fait une figure remarquable. Malheureusement, il va quitter Rome dès que sa statue sera emballée. Chapu, qui n'a fait qu'une copie cette année, est un garçon fort intelligent. Quant aux architectes, leurs dessins sont toujours lavés dans la perfection. Les graveurs sont excellents... mais qu'est-ce qu'un graveur?...

Adieu, je vous embrasse tous deux de toute mon affection.

GEORGES BIZET

XVI

Rome, 27 mai 1858.

Chère maman,

Je t'écris à la hâte ces quelques lignes, car il est dix heures du soir et nous partons, Heim et moi, demain matin, à quatre heures, pour la campagne. Nous allons faire une tournée ravissante, Albano, Tivoli, Genzano, Frascati, Norma : ce sera charmant. Le temps est délicieux : il ne fait pas encore chaud, et il ne pleut plus; tout enfin semble nous assurer un délicieux voyage. Je resterai peut-être plus de quinze jours en route, et, par conséquent, je serai privé de ta prochaine lettre : je ne pourrai donc pas y répondre. Mais cela ne m'empêchera pas de t'écrire d'où je serai, et tu recevras exactement une longue lettre, car j'en aurai long à dire sur la campagne de Rome.

Mon *Te Deum* est complètement copié. M. Lejo, notre secrétaire, m'a fait observer que j'aurais beaucoup plus d'avantage à l'envoyer à Paris par l'ambassade, car les envois n'arriveront à leur destination que dans trois mois. J'adresserai donc cela à M. Mollard, par la voie Sampayo, et je joindrai au *Te Deum* une note pour ce qu'il y aura à faire.

....

... Tu vois que j'exécute quelquefois mes projets et que mes promenades ne sont pas imaginaires. Je ne t'ai rien envoyé par Diaz pour deux raisons. La première est que je ne crois pas qu'une branche de n'importe quoi soit une marque d'affection ; ensuite, je n'ai pu dire adieu à Émile. Je mettrai dans le rouleau de mon *Te Deum* un *rien* de Rome qui vaudra mieux que ce que tu me dis.

Tu me demandes où j'en suis avec Heim et Colin ; inutile de rien répondre pour le premier ; le second est très gentil, il fait une *très bonne* messe.

Adieu à tous deux, je vous embrasse de tout mon cœur et suis votre fils aimant,

GEORGES BIZET

XVII

Rome, 13 juin 1858.

Chère maman,

Je rentre ce matin à Rome et j'y trouve une lettre de toi, six pages de Gounod, une lettre d'Alphonse et quelques mots de Mollard. Je n'ai pas besoin de te dire le plaisir que m'a fait cette correspondance. J'ai fait un voyage superbe. Quel splendide pays ! Nous avons bien et beaucoup vu. On connaît plus la langue et le caractère italiens en quinze jours de voyage dans la montagne qu'en six mois de séjour à Rome. Du reste nous avons eu de la chance. Nous avons vu les choses les plus amusantes et les plus intéressantes du monde. Tantôt une noce et un enterrement, tantôt une procession pleine de caractère. Nous avons trouvé partout des gens francs et bienveillants. Le paysan italien ne déteste pas le Français, et puis ces gens-là sont sensibles à la moindre attention. Pour un cigare ou deux on se fait un partisan. Les femmes sont souvent jolies, quelquefois laides, et toujours sales. Nous avons visité plusieurs couvents et nous avons toujours été bien accueillis. Nous avons été reçus, entre autres fois, par un homme charmant, d'un esprit cultivé et d'une figure admirable. Rien de beau comme sa tête sérieuse et bienveillante à la fois. Il portait son costume de moine avec une aisance et une élégance incroyables. La moitié des villes que nous avons visitées sont très malsaines, la *malaria* règne sur toutes les habitations des

marais pontins et on voit des traces de fièvre sur tous les visages. — Nous n'avons pas eu trop chaud. En Italie, partout où le soleil ne donne pas, on respire. Aussi, dès que le soleil est couché, il fait très froid, trop peut-être. J'ai trouvé en arrivant mes deux pantalons et mes deux blouses. Tout cela va parfaitement, merci. J'aurais bien des choses à te dire encore relativement à mon voyage, mais je garde cela pour ma prochaine lettre, car le domestique attend, et je n'ai plus que dix minutes. Je n'ai pas voulu t'écrire de la montagne, ma lettre se serait égarée ou aurait éprouvé un retard qui t'aurait inquiétée.

A propos, quelle est donc la charge de mauvais goût dont tu veux parler? *On t'a trompée*. La seule charge qu'on m'ait faite est la charge de *l'arrivée*. Cette charge existe depuis la fondation de l'école, et il serait ridicule de s'en formaliser. Depuis ce temps, jamais personne n'a cherché à m'être sérieusement désagréable, et j'ai beaucoup plus blagué les autres que ne l'ai été par eux. Nous sommes peu nombreux à l'Académie, les deux tiers des pensionnaires sont en voyage. Je n'en suis pas fâché, car ceux qui restent sont tous mes amis. Dans ma prochaine lettre je te raconterai ma tournée. J'ai joué de plusieurs orgues dans des églises et dans des couvents. C'est affreux! Bétinet aurait été indigné d'entendre le son de ces barbares instruments.

Les quelques lignes de papa m'ont fait grand plaisir, quoique je n'ai pas supposé un seul instant qu'il y eut indifférence de sa part. Je l'embrasse, ainsi que toi, de tout mon cœur.

Votre fils dévoué,

GEORGES BIZET

(A suivre.)

LE TEMPS D'AIMER[1]

I

Quand je me suis réveillée, ce matin, avant de me rappeler que j'étais une jeune femme, — toute jeune, oui, et jolie, et libre, et pas mécontente de sa vie, je me suis figuré que j'étais un vieux monsieur pas satisfait, grognon, enrhumé, tant je faisais : « Hum! hum! brrr! brrr!... » Et puis je me suis mise à rire, parce que mes cheveux me chatouillaient et que j'ai recouvré enfin le sentiment de ma personnalité : Laurence, — ou plutôt Laurette, — vingt-trois ans; de la beauté, disent les hommes; de la grâce, concèdent les femmes; un peu de talent, dit le public, — qui d'ailleurs n'y connaît rien; — de l'indépendance, de la sagesse, des illusions, sans doute... mon âge l'exige... et du désenchantement... déjà?... mon cœur le veut.

Hum!... Décidément, je me suis un peu enrhumée. C'est ma faute : j'ai fait hier, premier novembre, par un brouillard épais et froid, une promenade en bateau-mouche sur la Seine. Seule? Oh! que non pas! Avec mon ami Raoul Saviange. Il l'a voulu. C'est un fantaisiste. Nous sommes allés très loin et nous sommes restés sur le pont, à bavarder de mille et une choses. Nous nous entendons très bien tous les deux et nous sommes très camarades. De temps en temps, il passe sa main sous mon bras et il m'appelle : « mon vieux »...

L'amitié... comme c'est délicieux, l'amitié! Seulement, je m'aperçois, ce matin, que nous ne sommes pas des amis raison-

nables. Que voulez-vous ! il est jeune aussi, Raoul, et, malgré ses vingt-cinq ans c'est lui le plus « gosse » de nous deux. Et je lui obéis, et je cède à ses caprices, car il est un enfant gâté... Mais pourvu qu'il n'ait pas pris froid, lui !... Moi, j'en serai quitte pour me faire mettre dans le dos par Nanette un bon cataplasme visqueux, bouillant, piquant... Et, justement, on frappe à ma porte. C'est elle. Je vous présente Nanette, ma sœur de lait.

Car j'ai une sœur de lait, comme dans les comédies classiques. Elle est tout plein gentille, avec sa figure ronde et rose et sa coiffe bretonne, qu'elle a le bon goût de préférer aux chapeaux de la mercière ou des grands magasins, et sa jupe de drap noir ourlée de velours, froncée en bourrelet autour de sa taille mince.

— Bonjour, Nanon...

Et je tousse.

Elle allait poser le plateau sur lequel fume mon chocolat, mais elle l'élève avec indignation au-dessus de sa tête :

— Bon saint Joseph ! vous êtes enrhumée, madame Laurette.

— Oui, Nanon, un peu.

Je me fais toute petite, très humble : elle me bouscule, ma Nanon, depuis notre enfance et nos gamineries joyeuses ; elle me gronde maintenant, elle me soigne à sa manière, elle dit que « je ferais perdre patience aux saints du paradis », que « ce n'est pas Dieu possible de ne pas s'enrhumer avec des chemises et des bas en toile d'araignée, des jupons en soie de rien, qui ne se tient même pas, et tout ça ajouré d'entre-deux, d'entre-trois, d'entre-quatre, à faire pitié aux gens raisonnables et à faire rougir la douce mère du doux Jésus... »

Mais, quand elle m'a bien grondée, elle se radoucit, elle me gâte, elle me pardonne.

Elle va même jusqu'à me pardonner de modeler des statuettes qu'elle trouve sans pudeur, mais se signe au seuil de la chambre qui me sert d'atelier.

— Ça vous rapporterait donc pas autant d'argent, de sculpter des bons Dieux ? — dit-elle naïvement.

Et puis elle se rassure en pensant qu'après tout je suis paisible et sage, et qu'il ne me prend jamais fantaisie de me promener dans le costume succinct de mes petites nymphes... qu'elle nomme mes « païenneries ».

Pauvre chère Nanon! que de cierges elle aura brûlés pour ma conversion et le rachat de mon incrédulité!

— Tous mes sous du franc, madame Laurette, ils y passent! Et il n'y a rien à objecter : elle est trop têtue...

Elle a ouvert ma fenêtre et mes volets. Un brouillard laiteux pénètre comme une légère fumée, une vapeur floconneuse et froide au goût hivernal.

Vite Nanon referme et, accroupie devant l'âtre, y allume une splendide flambée.

De mon lit douillet où je me dorlote, avant de voir les flammes s'allonger, rosir, rougir, j'entends un ronflement vague, un crépitement vif et joyeux; et je ne distingue que la vaste croupe de Nanon dans les plis étalés de sa large jupe. Puis elle se relève, met mon déjeuner près de moi, avec mon miroir. Puis elle s'en va, importante, grognon, faire un cataplasme.

Nanon, comme tu m'es chère! Non seulement parce que tu es dévouée, bonne, honnête, et que tu m'aimes tant, mais aussi parce que, avec toi seule, je puis parler de mon enfance, de ma jeunesse. J'ai bien encore un vieil ami, Pascal Flammeur, et une vieille amie, madame La Charmotte, qui me parlent de ma mère... Mais ils ne connaissent pas comme toi, Nanon, tous les sentiers, toutes les fleurs de l'ancienne demeure, hélas! vendue, ils ne savent pas... tant de choses que tu sais, toi... depuis le mobilier fantômatique et disloqué du grenier où les souris dansaient des ballets, jusqu'au nombre de pommes qui mûrissaient sur le gros pommier du verger... et tous les rêves, tous les espoirs des jeunes années, qui glissaient, elfes insaisissables, avec les rayons de lune, sur les grands prés...

Allons, je vais m'attrister. Non! C'est bien suffisant d'être oppressée. Nanon m'a donné mon miroir : que je m'y regarde... Bonjour, moi! Tiens! vous n'êtes pas trop laide pour une dame enrhumée. Bonjour! Mes cheveux me cachent de leurs boucles si sombres. Qu'est-ce qu'on devine sous cette soie souple et brune? Deux grands yeux et un bout de nez, et un menton de chat. De quelle couleur sont mes yeux aujourd'hui? Ils sont gris comme la brume matinale et des paillettes vertes et dorées y brillent. C'est drôle d'avoir des yeux qui changent, des yeux qui comprennent mon âme mieux que moi.

Sur mon couvre-pied s'étend mon bras, que Raoul admire, et une main bien petite... Oh! je me sens toute petite aujourd'hui, toute pauvre gosse. Je suis triste. Pourquoi?

Je ne sais pas pourquoi. Ma vie n'est-elle pas à peu près ce que j'ai voulu qu'elle soit? Pourquoi cette mélancolie qui m'étreint parfois si fortement? Ma vieille amie madame La Charmotte me dirait, en secouant sa jolie tête, spirituelle sous ses cheveux d'argent : « Ce n'est rien. C'est un peu de jeunesse. »

Ah! ce n'est pas très gai tous les jours, d'être jeune. Quand on est enfant, on rêve à cette période future qui semble devoir être un éblouissement de joie. Vingt ans! Avoir vingt ans!... Et comme on se trompe! et il n'y a personne d'assez charitable pour vous dire, quand on a quinze ans : « Ma pauvre chérie, vous allez entrer dans la période la plus difficile, la plus compliquée de votre vie; celle où vous lui demanderez trop et où elle vous donnera trop peu. Votre beauté, votre charme, votre esprit, votre grâce » (si tant est qu'on ait tout ça) « sont autant d'armes contre vous. On va vous aimer, malheureuse! et on va vous faire souffrir... Vous croyez qu'on est jeune et belle pour soi et pour son plaisir particulier? Pauvre sotte! on l'est pour les autres. Ce sont les autres qui s'égaieront, s'éblouiront de votre fraîcheur de chair et d'âme. Prenez garde, petite fleur : vous devenez un fruit tentant! C'est une raison péremptoire pour être mangée... »

Nanon revient avec quelque chose de mou, plié sur une serviette et sur quoi elle appuie d'un air important le plat de sa main gauche... Allons, résignons-nous. Nanon, voilà mon dos. Mais, en récompense, donne-moi mon buvard et mon « stylo », que j'envoie un « bleu » à mon ami pour qu'il vienne me tenir un peu compagnie s'il ne s'est pas, lui, enrhumé...

II

Quatre heures... Il fait presque sombre. Je n'ai pas le courage d'allumer ma lampe. Je griffonne au crayon sur mes genoux, au coin de mon feu, qui rougeoie... En somme, Raoul, c'est pour vous que je m'amuse à mettre de l'ordre dans mes pensées et dans mes souvenirs. C'est pour vous : plus tard,

....

je vous donnerai avec humilité, à vous qui écrivez de si jolies pages et qui avez tant de talent, ce cahier. Vous y trouverez l'histoire de ce qu'était ma vie avant que je vous connusse, l'histoire de mon cœur depuis que je vous connais. Car, même profondément unis par l'amitié la plus vraie et la plus intime, il y a des choses qu'on ne peut pas ou qu'on ne sait pas se dire, se confier. J'écrirai ces choses-là; et puis vous les lirez; et peut-être réclamerai-je alors de vous pareil don, en échange, afin que rien de l'un ne soit ignoré par l'autre, afin que nous mettions en commun le trésor de notre double passé, que nous soyons l'un pour l'autre un livre lu, relu, et dont chaque mot est gravé en nous-mêmes.

D'ailleurs n'est-ce pas aujourd'hui le jour des Morts, l'heure des fantômes, l'heure où le passé reprend possession des vivants et s'installe en maître dans la mémoire fidèle. Le passé! déjà! Sentir derrière soi, dès le premier pas au delà de la porte ouverte, tant de désirs morts et de tendresse finie, tant de néant!...

Mon enfance m'apparaît, par moments, comme un petit poème.

Chère maison! Je ne peux songer sans révolte que vos murs familiers, vos murs sacrés, résonnent à l'écho de voix étrangères. Sans doute a-t-on planté d'autres fleurs, abattu mes plus chers arbres et mis en fuite tout un vol faible et blanc de mes plus jeunes rêves, encore blottis dans l'embrasure des fenêtres ou sous l'abri des bosquets les plus mystérieux.

Chère maison! Vous avez connu ma première vie et mon éveil aux choses du monde intérieur, comme vous avez vu mes yeux s'ouvrir à la lumière dans cette même chambre où maman, plus tard, a fermé les siens pour toujours.

Je ne me rappelle mon père que d'une manière vague et sans agrément. Il était dur, rude, autoritaire : j'en avais très peur, et, lorsqu'il s'adoucissait jusqu'à s'apercevoir de mon existence, il me lançait de loin une balle ainsi que l'on fait aux chiens ou aux chats. Il mourut quand je n'avais guère que sept ans. On m'apprit cette nouvelle avec ménagements, comme si j'en devais avoir du chagrin. Mais cela me fut parfaitement égal, et l'idée que je n'entendrais plus sa grosse voix qui me faisait trembler de crainte me fut au contraire plutôt rassu-

rante. On me dit : « Il est au ciel », ce qui ne contribua pas peu à me faire prendre en mésestime les délices redoutables du paradis... Mais la terre me paraissait à moi pour si longtemps que je décidai de m'en contenter... Ce n'est pas la mort de mon père qui met une marque triste dans mon enfance. Mon plus grand chagrin, vers cet âge, fut celui-ci que je n'oublierai jamais. Je courais sur la pelouse, dont les herbes hautes me venaient jusqu'à la taille; c'était août, c'était midi. Il s'élevait de ces herbes tièdes, odorantes, des nuées de ces minuscules papillons bleus aux ailes si délicatement pointillées, — ces papillons d'été qui semblent des parcelles de jour et de chaleur. — Je les trouvais d'une beauté incomparable, et cela me ravissait, à chaque pas, de voir frémir leurs vols azurés. Je croyais marcher dans l'air... Entre mes petits doigts prompts et agilement refermés je saisis un de ces êtres fragiles, et, ouvrant ma menotte, je vis que le papillon était écrasé... Mon cœur se gonfla d'une peine affreuse. Je versai des larmes intarissables. Ni ma mère, ni Nanon, ni ma nourrice ne purent me consoler...

Ma mère était la créature la plus douce, la plus charmante, la plus mélancolique et la plus tendre. Elle semblait ne vivre que pour moi. Jamais, jamais, je n'oublierai l'inexprimable grâce avec laquelle elle inclinait sur ma tête ronde son visage si grave et si pur. Jamais je n'oublierai l'intonation si suave, si protectrice et si profonde de sa chère voix quand elle me disait : « Ma petite fille... » Oh! chère maman! comme vous m'avez bercée, caressée, câlinée!... Elle ne jouait pas avec moi, mais en sa présence les jeux les plus charmants se présentaient d'eux-mêmes à ma pensée, s'organisaient miraculeusement. Elle ne racontait pas d'histoires, elle ne m'en lisait même pas, mais, blottie sur ses genoux, appuyant sur son sein embaumé, entre ses bras lisses, mon petit front plein de rêves, que d'aventures merveilleuses et magiques, d'étonnantes péripéties n'imaginai-je point!... Elle était toujours entourée d'écharpes légères ou drapée dans quelque châle aux broderies compliquées. Comme j'étais sage, si, assise à ses pieds pendant qu'elle brodait ou songeait, j'avais seulement la permission de me faire un voile avec le bout flottant de l'écharpe, ou de tresser patiemment, pour les dénouer ensuite et les

retresser, les franges longues des châles pliés en pointes avec tant de noble grâce sur ses épaules un peu tombantes!

Je ne peux encore manier une frange de soie sans que ces douces heures de mon enfance ressuscitent soudain et que, pour une minute trop brève, j'aie l'illusion d'être aux pieds de ma mère et de manier, tant cette mère si belle et si parfumée m'émerveillait, les fils magiques de quelque destinée, la chevelure de naines bizarres, un écheveau tordu par les fées...

Nous passions à Paris l'hiver et le printemps. J'y allai à des cours où j'appris la musique, le dessin et le « français ». Je ne fus pas mauvaise élève. Mes préférences les plus marquées furent pour la mythologie et pour la poésie, et surtout pour ce que l'on ne m'apprenait pas. J'appris seule à modeler dans la terre des fruits, des visages, des animaux, des groupes, des poupées. Ma mère s'en amusait et ne contraria point ce goût, auquel je pus me livrer en toute liberté.

Maman recevait peu et menait une vie fort simple. Elle voyait souvent madame La Charmotte, cette chère amie, qui est encore aujourd'hui une de mes plus grandes affections, et dont le caractère enjoué, optimiste, égayait un peu la languissante mélancolie de ma mère. Il venait aussi l'ami de madame La Charmotte, ce poète célèbre et toujours de si mauvaise humeur, pour lequel j'ai depuis mon enfance une craintive mais filiale admiration : Pascal Flammeur. Puis le frère de mon père, mon oncle François, marié, et qui vivait à la campagne et ne passait que de loin en loin à Paris, seul. Madame de Chivre, une compagne de l'enfance de ma mère, nous confiait quelquefois sa fille Agnès, qui finit par être mon amie. Plus tard, il vint aussi M. Saint-Hélier, ce sculpteur déjà fort connu, et pour les œuvres duquel j'eus le tort de me passionner, — comme je le dirai plus loin, — et quelques jeunes artistes, poètes, sculpteurs ou peintres, présentés peu à peu par madame La Charmotte et son illustre ami et qui, bientôt conquis par le charme incomparable de ma mère, ne parurent pas faire fi de ma personne lorsque je devins, un beau jour, une jeune fille. Je ne les nomme pas ici : sauf Charles Mérelle, dont les débuts dans la poésie étaient fort protégés par Pascal Flammeur, ils ne firent que passer ; les circonstances nous entraînèrent en divers chemins et nous ne nous rencontrons que rarement ou presque plus.

....

N'est-ce pas une tristesse que de s'éloigner involontairement, sans savoir pourquoi, d'êtres qui nous furent presque chers et, en tout cas, furent mêlés presque familièrement à notre existence pendant quelques années ou quelques mois? Il y a réellement dans les amitiés et dans les sympathies des courants comme il y en a dans les fleuves, qui attirent, repoussent, joignent et séparent les affections, les intelligences, les destinées, sans que nul en soit responsable. Ne vous arrive-t-il pas, Raoul, de ne plus voir jamais des amis de votre première jeunesse et même de ne plus songer à eux que par hasard? N'en est-il pas ainsi pour chacun de nous sans que nul puisse nous accuser, ni d'inconstance, ni d'ingratitude? Et, au contraire, parmi ces passants que nous trouvons sur notre route, il en est un choisi par le sort et qui doit laisser dans notre vie une trace, sinon presque ineffaçable, du moins profondément empreinte.

Charles Mérelle, pour moi, fut celui-là. Il séduisait par je ne sais quelle grâce spontanée. Nous jouâmes ensemble presque comme des enfants, car j'avais quinze ans et lui vingt-deux. Nous nous réunissions souvent. Agnès, mon amie, toujours près de nous, était la confidente de mes sentiments, qu'elle fut la première à deviner aussi vifs et aussi sincères qu'ils l'étaient en vérité. Ni ma mère, ni madame La Charmotte, ni Pascal Flammeur ne voyaient avec déplaisir cette intimité grandir et se fortifier. Ces deux années, de quinze à dix-sept ans, furent peut-être les plus innocemment heureuses de celles que j'ai vécues. Aucune déception ne m'avait encore meurtrie, aucun espoir ne semblait devoir m'être interdit.

D'ailleurs, pour presque toutes les femmes, cet âge n'est-il pas un instant charmant, une sorte de halte entre l'enfance finie et la jeunesse qui va commencer? Je me représente cette adolescence trop brève comme un bel ange qui s'essaie à déployer ses ailes dans la lumière et qui, encore assis au seuil de la maison familiale, entre-croise sur ses pieds nus les courroies de ses sandales neuves, afin d'être prêt à marcher, à courir, aussi bien qu'à voler au-devant de tous les bonheurs qui semblent l'attendre dans l'avenir si proche. L'avenir! dont le visage alors n'a que les traits de l'amour et dont les

mains, pour nous les offrir, sont pleines des fruits les plus savoureux et des plus odorantes fleurs!

C'est un âge où l'esprit ravi va de découverte en découverte. Tout ce que déjà connaissent nos aînés nous est nouveau, nous étonne, nous effare délicieusement. La grande forêt dont la vieille humanité a compté chaque arbre et chaque feuille s'étend devant nous comme si nul ne l'avait encore explorée. A chaque pas, nous nous arrêtons pour surprendre un chant d'oiseau, un frisson de branche, cueillir ce que nous croyons être une plante sauvage et inconnue. Avant de nous sentir seule et presque perdue dans cette autre forêt plus mystérieuse et plus sombre que hante un enfant armé, comme celle-ci nous paraît déjà merveilleuse, inextricable! Nous comprenons le sortilège des vers, l'enivrement de la musique, la beauté des tableaux et des statues. Tout ce qui échappe un peu au domaine du pur instinct, tout ce qu'une éducation de quelques années nous permet d'éprouver plus absolument, nous est livré. Nous tendons nos mains avides vers le monde et voulons tout saisir avec la même impatience volontaire qu'ont les bambins lorsqu'ils veulent retenir les rayons du jour dans leurs doigts ouverts.

Heure charmante! heure trop brève, où les lointains si bleus sont remplis d'espérances innombrables et confuses, pareilles aux légères vapeurs des matins roses! Heure presque sans passé! Car il semble que les souvenirs enfantins ne prennent de la précision, de la force et de l'importance que lorsque l'on est déjà plus avant dans la vie. Heure où les ans futurs paraissent nous appartenir autant qu'un bouquet dont nous grouperons les fleurs et les parfums d'après nos goûts et nos préférences!

Qui n'a pas connu le charme sans égal de cette adolescence qui dure si peu et qui contient une éternité de rêves, de mélancolies et de joies? Je l'ai goûté mieux qu'une autre peut-être, ce charme ineffable : ma nature me disposait à une secrète tristesse souvent cachée sous des gaietés, des espiègleries et des malices, et j'avais peur de voir fuir cet instant si doux. J'aurais voulu le fixer dans mon cœur, comme un papillon printanier qui palpite, cruellement transpercé. Ce fut ainsi, en effet, que ce souvenir fut emprisonné dans moi-même, — tel que des ailes éblouissantes désormais immobiles, jadis torturées!...

L'été de ma seizième année me paraît encore le plus beau, le plus tiède, le plus lumineux des étés. Il me semble à présent que les nuits d'août n'ont plus jamais autant d'étoiles. Je revois ma chère maman assise sur un perron qu'abritait un berceau de glycine. Elle portait une écharpe jaune et molle. Au crépuscule, j'avais vu s'ouvrir des belles-de-nuit, pendant qu'à l'horizon montait la lune, couleur de miel et d'ambre ainsi que leurs clochettes délicates. J'avais songé que l'écharpe de ma mère avait aussi la teinte de l'astre naissant et de ces fleurs que le soir fait éclore. D'ailleurs, tout, dans ma mère, n'était-il pas d'une noble et tendre tristesse, d'une grâce qui touchait le cœur, comme un perpétuel adieu? N'était-elle pas la sœur du secret, du mélancolique crépuscule? A trente-huit ans, elle aurait paru à peine plus âgée que moi, sans une grande mèche blanche qui mettait un fleuron d'argent sur ses cheveux châtains. Ses grands yeux reflétaient, tour à tour, je ne sais quelle naïveté résignée, ou quelle langueur brûlante. Elle ne pouvait faire un mouvement qui ne fût exquis, un geste qui ne fût parfait, s'immobiliser dans une attitude d'abandon, d'attention ou de rêverie sans que l'on eût le regret de ne pouvoir immortaliser l'harmonie de tout son être, dans un dessin, dans un tableau, par une statue. J'entends vanter souvent des femmes dont j'aime à reconnaître les mérites de corps et de visage; mais jamais, dans aucune d'elles, je n'ai retrouvé cet inexprimable attrait, ce don presque divin de répandre autour de soi de la beauté en accomplissant les actes les plus simples, les plus quotidiens : s'accouder à une fenêtre, activer le feu, arranger des fleurs, ouvrir un livre, s'étendre et songer.

Les longs silences auxquels ma mère était assez sujette, Pascal Flammeur les admirait à l'égal des strophes les mieux rythmées. Je ne sais si, quand elle se taisait, les pensées de son âme si douce ne nous frôlaient pas, vols d'oiseaux fidèles. Déjà, tout enfant, j'avais compris la vertu de ces silences magiques. Le vieux poète Flammeur en ressentait aussi l'étrange puissance. « Quand ta mère se taisait, — me dit-il encore souvent, — et que j'étais là, près d'elle, admirant son attitude lasse, respirant son parfum flottant, le pressentiment de poèmes futurs montait en moi, avec des images, des idées;

puis des vers épars nouaient peu à peu sous mon front une sorte de couronne intérieure. Jamais elle ne rompait trop tôt cet enchantement singulier : c'était toujours à temps qu'elle ouvrait la bouche et prononçait la parole qu'on attendait, celle qui finissait comme une fleur plus belle et plus épanouie cette guirlande qui dans mon âme s'était pourtant composée à son insu... »

Cet été-là, nous étions dans cette propriété où il y a tant de ruisseaux, de douves et de pièces d'eau rondes et carrées qu'elle s'appelait « le Miroir »... Aussi bien cette demeure était située dans le bouquet touffu de ses bois et de ses vergers comme une oasis de fraîcheur et d'ombrages au milieu d'un vaste pays de salines, sans arbres, dont tout le terrain est découpé en miroirs carrés ou longs et dont l'eau plate s'évapore lentement, pendant que le sel brille et s'agglomère. Dans les mornes étendues séparées par des chemins étroits où passent les « paludiers » et les « paludières », pieds nus sur les courtes herbes rosâtres, s'élèvent en pyramides étincelantes des mulons de sel pur et blanc... Combien j'aimais ce paysage à la fois miroitant et triste et qui refléta tous mes premiers songes ! Combien j'aimais la maison un peu délabrée, et dont chaque hiver augmentait la décrépitude que chaque printemps dissimulait de nouveau sous ses fleurs !... O vieille maison ! ô vieux Miroir ! tu es dans mes souvenirs tel qu'un château de la mémoire dans les contes de fées : ton nom n'est-il pas le symbole de ce qui reflète, avec exactitude et fidélité, ce qui passe et ce qui varie ?...

Nous y étions réunis, ma mère, madame La Charmotte, Pascal Flammeur, Agnès, que nous avait confiée madame de Chivre, et moi.

Maman était donc assise sur ce perron, à l'ombre du berceau verdoyant de glycine défleurie. A quoi maman songeait-elle ? J'étais à ses pieds. Dans le jardin noir, Agnès chantait. Par les portes et les fenêtres ouvertes venait jusqu'à nous la lueur jaune des lampes nombreuses. Je pouvais voir, en me retournant, madame La Charmotte lire son journal dans le salon près d'une table ronde, et Pascal se promener de long en large avec de grands gestes et se récitant des vers. Je levais les yeux vers ma mère. Elle appuyait son coude sur ses genoux, son menton dans sa main... et elle pleurait.

Ce fut pour moi une révélation bizarre : ma mère avait donc des chagrins, des peines cachées? Elle qui m'apparaissait toujours un être d'une essence particulière que rien ne peut atteindre, n'ose effleurer!... Pourquoi ma mère pleurait-elle?... Timidement je me pressai contre elle. Elle entoura mon cou de son bras gauche et elle me dit tout bas, tout bas, d'une voix entrecoupée :

— Comme vous êtes déjà grande ma petite fille!...

Et ce fut tout. Je ne lui demandai pas pourquoi elle pleurait. Il me semblait comprendre. Elle pensait au jour où quelqu'un m'arracherait d'auprès d'elle, m'emmènerait au nom de l'amour, et mon cœur fut comme inondé par ces larmes. Mais je ne devais comprendre réellement que plus tard, le sens exact de ce que je croyais une plainte et qui n'était qu'un cri d'effroi pour moi. Elle avait peur de la vie pour sa petite enfant; elle avait pitié du jeune être si faible qui battait des ailes au bord du nid, ébloui par l'azur, à la fois craintif et hardi, mais ignorant qu'il y a des chasseurs et des bêtes de proie.

Chère et douce, oh! si douce maman! plus tard, comme j'ai compris!

Je voulus la rassurer, lui faire croire que j'avais encore bien des années à rester près d'elle, et je lui dis en riant :

— Non, non! je ne suis pas grande! je suis toute petite, ma jolie maman!

Alors elle baisa mes cheveux flottants et elle rentra dans le salon.

Dans le jardin, Agnès, ombre svelte, chantait toujours à demi-voix. Je l'appelai. Elle vint s'asseoir près de moi. Nous nous tenions par la taille et nous appuyions l'une contre l'autre nos joues, la mienne pâle, et la sienne rose. Elle était un peu plus âgée que moi et portait relevés en chignon ses cheveux frisés, d'un blond délicieux, qui auréolaient le visage le plus angélique et le plus innocent qui fut jamais. Je l'aimais comme on aime à cet âge-là, avec une vivacité excessive et exclusive : je la préférais à tous, sauf à ma mère, sauf peut-être à quelqu'un dont le nom errait trop souvent déjà sur mes lèvres, dont l'image juvénile hantait déjà trop mon cœur.

— Agnès, à quoi penses-tu?

— Et toi, Laurette?

. . . .

— Je regarde les étoiles... n'as-tu jamais peur des étoiles Agnès?

— Mais non!

— Moi, elles me font très peur, ah! tellement peur!... Renverse la tête; vois tous ces astres si lointains, si palpitants, si lumineux! On nous dit que ce sont des mondes : dans l'un d'eux il y a peut-être des amies assises, ainsi que nous, sur un perron aux pierres disjointes; il y a peut-être des gens qui s'aiment...

— Laurette, allez-vous être éprise, par hasard, de l'habitant d'une planète étrange?

— Oh non!

— N'est-ce pas?... C'est bien inutile, Laurette... Il y a sur la terre des gens charmants. Il faut vous en contenter, mademoiselle.

— Agnès, je veux bien.

— Je parie que vous pensez encore à ce galopin de Charles avec qui nous avons fait tant de musique, cet hiver! Je parie qu'il est amoureux de nous deux ensemble...

— Je ne veux pas que tu dises cela.

— Fi! la jalouse!... Qu'est ce que ça peut bien vous faire? Moi, je ne suis pas amoureuse de lui, comme vous. Je ne pense jamais à liu.

— Pourtant, c'est toi qui viens de le nommer, Agnès!

— Parce ce que je lisais son nom dans tes yeux, mademoiselle la mystérieuse... Moi, je ne m'occupe pas des petits jeunes gens. Je me marierai bientôt, sans doute, avec ce bon gros qui plaît tant à maman parce qu'il gagne beaucoup d'argent à fabriquer des assiettes et des soupières. Moi, je ne suis pas romanesque.

— Bien plus que moi, au contraire!

— Allons donc! A quoi penses-tu, toi? Je ne sais, mais pas souvent à des choses importantes. L'argent, tu ne t'en préoccupes guère... Moi, oui, parce que papa et maman se plaignent toujours de n'en pas avoir.

— Mais vous vivez comme si vous en aviez.

— Nous en aurons! Nous en aurons, quand je serai mariée à mon faïencier... Voilà nos destins, petite folle. J'épouserai un fabricant de soucoupes... et vous, un casseur d'assiettes.

....

J'entends encore son rire... son rire si frais, si pur!...

— Allons, regardons les étoiles, Laurette; oublions les choses terrestres... Il y a des étoiles filantes ce mois-ci. Si l'on a le temps de former un vœu quand on en voit une, il est exaucé.

— Oh! la rapide étoile!... j'ai fait un vœu...

— Moi aussi... C'est peut-être le même!

— Mauvaise! Pourquoi me taquiner? Tu n'as pu souhaiter la même chose!

— Non, non! rassure-toi! je n'ai pas fait de vœu... j'aurais craint d'être exaucée.

— Tu plaisantes toujours.

— Et pourtant, de nous deux, il n'y a que moi qui suis sérieuse.

— Sérieuse? non! Pratique, seulement. Avec cette figure d'ange cela va bien mal.

— Ma figure d'ange s'accommodera fort bien des belles toilettes, des bijoux et des voitures!... Sois tranquille, Laurette, je ne me coifferai pas de tasses et de plats.

— Oh! j'en suis bien sûre...

Nous nous taisions après ces conversations presque enfantines de petites filles qui ne savent pas très bien que, sous leurs plaisanteries et leurs jeux, se cache leur destin véritable, et qu'elles le touchent parfois, sans savoir que c'est lui. Agnès, vite lassée de contempler le ciel, s'en allait de nouveau dans les allées sombres, respirer le parfum des fleurs obscures. Moi, je regardais longtemps l'immense scintillement de la nuit, — jusqu'à ce que je fusse dominée par une épouvante sacrée... Comme j'avais peur de cette éternité mystérieuse, comme je tremblais d'être si peu et de devoir mourir si vite! Comme l'implacabilité de la mort m'apparaissait terrible dans sa certitude, dont l'heure pourtant n'est pas fixée!... Et, dans ce mélange de vertige, de tendresse, de bonheur et de douceur, qui remplissait ma trop jeune âme, je ne savais distinguer que la terreur du trépas, quand, au fond, ce que je redoutais, sans doute, comme tout être au début de la vie, c'était de ne pas vivre avec assez d'intensité.

Oui, cet été fut délicieux... Je vous revois, petite Agnès, vous que j'ai tant aimée et qui ne m'aimez plus, avec vos cheveux couleur de soleil et votre sveltesse exquise et votre sourire

sinueux, où je ne savais pas encore trouver de perfidie... Une nuit, une belle nuit de lune, cette fois, vous vous êtes habillée en page, avec ce charmant costume, un peu hardi, que vous aviez porté en hiver à votre premier bal travesti, et vous m'avez donné une sérénade...

J'entendais dans mon sommeil les sons grêles et pinçants d'une guitare. D'abord, m'éveillant à demi, je vis les rayons de la lune qui filtraient par les fentes de mon volet; et je crus que c'était un étrange instrument aux cordes lumineuses dont jouait, sans doute, un céleste et nocturne musicien. Puis je reconnus vite, en m'éveillant tout à fait, la si jolie voix d'Agnès, à la fois aiguë et douce, et je sautai de mon lit. J'ouvris la fenêtre et je vis un petit page blond qui, les cheveux trop longs épars sous sa toque à aigrette, jouait de la guitare en piétinant la plate-bande comme un jeune fou et en chantant la sérénade de Don Juan.

Le costume collant et de satin crème seyait à ravir à ce corps élégant et mince. Agnès avait l'air d'un lutin qui danse sous la lune et elle s'enivrait d'elle-même et de l'heure et de sa chanson, au point de s'imaginer que tout cela était vrai, qu'elle était un page blond amoureux d'une dame endormie... et, quand elle eut fini sa mélodie, elle jeta sa guitare dans le massif, et, avec une agilité extrême, elle grimpa jusqu'à ma fenêtre en s'aidant du treillis d'un espalier et des grosses branches d'un pêcher qui serpentaient sur le mur.

— Penchez-vous, dame de mes pensées! — dit-elle galamment.

Cramponnée des deux mains à une branche, elle n'arrivait pas à hausser son visage tout à fait jusqu'à l'appui de ma croisée. Je me penchai; ce fut dans l'ombre odorante de nos cheveux mêlés, que je rencontrai, au hasard, la joue rieuse de mon amie.

— Et je ne dirai plus — fit-elle en sautant prestement à terre — que je ne suis pas romanesque!

Elle ramassa la guitare et s'enfuit dans le jardin d'argent bleu. Elle balançait d'une main sa toque minuscule et me faisait de grands saluts de cérémonie; ses longs cheveux alors traînaient presque jusqu'au sol, et de sa guitare elle se frappait légèrement le cœur. Et la nuit sentait le jasmin et la clématite.

Alors toutes les fenêtres s'ouvrirent à la fois. Madame La

....

Charmotte apparut dans les plis d'une robe à ramages, un bonnet à ruchettes noué sous le menton.

— Qu'y a-t-il? — demanda-t-elle à l'ami Pascal, qui agitait à une autre croisée les pointes cornues du foulard qui le coiffait.

— Pourquoi joue-t-on de la guitare? — dit, à son tour, ma mère en s'accoudant avec une curiosité paresseuse.

Ses boucles, retenues à demi par un ruban bleu, couvraient ses épaules, et d'une large manche garnie de dentelles sortit son bras si beau et encore plus blanc sous la lune, pour ouvrir tout à fait le volet.

— Ah çà, Laurette! — fit Pascal — qui donc te donne des sérénades?

— J'ai cru que c'était pour moi! — plaisanta madame La Charmotte.

J'allais parler quand, à la fenêtre du coin, se pencha le plus enfantin, le plus effronté des petits pages blonds.

— Mesdames, messieurs, — dit-il avec un salut, — j'implore votre pardon : c'était moi qui faisais tout ce tapage.

— Et en l'honneur de qui, fripon que vous êtes? — dit madame La Charmotte, qui ne put s'empêcher de rire.

— Et, parbleu! — grogna le vieux Pascal en refermant bruyamment ses vitres, — en l'honneur du bel été, de la jeunesse et de la lune!...

Agnès, Agnès si blonde, après tant d'années et tant de tristesse, je pense à vous encore, je le vois bien, sans nulle rancune et avec une indulgente douceur.

III

Nanette n'aimait pas Agnès. Elle disait : « Ça n'a pas de cœur; ça n'a qu'un grelot... C'est une folle avêne!... »

Une folle avoine! Comme c'était exact, cette comparaison qui dépeignait d'un mot la blondeur frêle, l'agitation légère et perpétuelle, à toutes les brises, de ma petite amie!...

Justement voilà Nanon, la judicieuse, qui entre. Elle m'apporte du thé brûlant, des rôties chaudes sur lesquelles le beurre fond suavement. Elle ranime le feu, tire les rideaux,

allume la lampe, et me tend un télégramme de Raoul. Il ne viendra me voir que demain, après dîner.

— Nanon, tu t'en vas déjà?

— Oui, car je sens le poireau, à cette heure, et vous n'aimez point ça... Êtes-vous moins toussante?... Eh bien, vous allez vous reposer au moins tout un jour, sans travail ni bavarderies... Et je mets près de vous vos roses : un bouquet, ça tient compagnie. Avec un bouquet, comme vous dites, on ne s'ennuie point.

Et Nanon s'en va, et ferme soigneusement toutes les portes, pour que n'arrive point jusqu'à mon intolérant petit nez l'odeur de son pot-au-feu.

Comme tu me gâtes, ô bonne Nanon!...

Me voilà seule jusqu'à demain. Mais pourquoi Raoul ne vient-il pas dîner avec moi? Comme mon amitié est exigeante! Cela ne me regarde point. Il est déjà bien gentil de me consacrer demain sa soirée, quand tant de jeunes dames déshonnêtes et séduisantes ne demandent, sans nul doute, qu'à la partager...

Revenez donc, ombres cruelles ou chères!

Revenez et entourez-moi. Rendez-moi le parfum si puissant des roses de ma seizième année, parfum dont celui des roses incarnates qui s'ouvrent près de moi, roses de novembre dont l'arome est cependant si délicieux, ne me semble que la réminiscence affaiblie...

Ce fut par un jour froid d'automne que nous quittâmes le Miroir, maman et moi, par un jour de novembre aigre et brumeux. J'avais eu dix-sept ans à la fin d'octobre, quand les premières feuilles d'or avaient paré de joyaux les frondaisons vertes.

Une certaine mélancolie m'étreignait, cet automne-là : j'étais triste que ce lumineux été fût éteint. Pressentais-je les tristesses futures? Je ne sais. Pourtant j'aurais dû me réjouir de revenir à Paris, où Agnès m'avait précédée, où j'allais retrouver Charles Mérelle de qui j'avais été séparée pendant ces quelques mois. Mais l'extrême jeunesse est pleine de contradictoires bizarreries. La séparation semble éternelle et pourtant ne fait pas trop souffrir le jeune cœur le plus aimant. Savais-je très exactement pourquoi j'aimais Charles Mérelle? Me rappelais-je avec

précision ses traits, ses paroles, ses manières d'être? Je ne le crois pas. J'étais comme sous l'influence d'un breuvage par lequel le rêve est aussi vrai, si ce n'est plus vrai, que le réel. J'étais à l'âge où l'on doit aimer : aussi la rencontre d'un jeune homme perfide me parut-elle être celle de l'amour lui-même. Et cela suffit pour que la douleur transperce, le repos fuie, et que presque toute une jeunesse dépende de ce hasard insensé.

Quand j'étais loin de Charles Mérelle, je songeais à lui avec cette force d'imagination des sensibilités neuves. Il remplissait ma vie : qu'il fût là, cela ajoutait-il quelque chose de très essentiel à mon innocent bonheur? J'en doute en souriant, aujourd'hui où la seule présence de l'amitié m'est si impérieusement nécessaire.

Ce matin de départ, je fis mes adieux aux jardins, aux bois, aux salines. Je ne rencontrai pas mes écureils roux et familiers qui, dans mes promenades d'été, me précédaient d'arbre en arbre en remuant pompeusement leur queue comme les pages nains d'une reine enfantine. Nul œillet sauvage n'embaumait plus les allées sableuses qui annoncent le voisinage de la mer. Nulle libellule pourprée n'agitait plus aux derniers rayons ses transparentes ailes aux points de rubis, que l'on ne voit frémir que sous les pins maritimes ou sur les herbes salées. Les derniers papillons étaient morts et il n'y avait plus de scarabées au fond des dahlias ruchés.

Les dahlias!... Les uns étaient blancs, ourlés de mauve, et ressemblaient à de gros dindons faisant la roue; d'autres étaient rouges et jaunes, bien ronds, comme un madras sur un chignon serré; ceux-là d'un grenat noirâtre, ceux-ci d'une pâleur lunaire et comme maquillés d'un blanc bleu; puis il y en avait de plats aux pétales pointus, que l'on appelle étoiles du diable, et de simples, couleur du faible soleil d'automne qui les vit éclore. Tous, je les admirai : ils étaient lourds, mouillés, et s'inclinaient sur mon passage, peut-être pour me dire adieu. La récente pluie avait jonché le sol de feuilles et de fleurs; deux des plus grands dahlias, couleur de neige, gisaient sur la pelouse humide. Je ramassai leurs pompons et ils me parurent les bouffettes des souliers de Pierrot ou de Colombine. Ils faisaient naître dans mon esprit l'idée d'une fête finie, d'une mascarade lumineuse qui se termine, triste, dans l'aube d'un

matin froid. Les feuilles s'étalaient, par endroits, comme des éventails d'or ou d'écarlate qu'un départ distrait oublie. Sous la glycine, ce monceau de monnaie jaune semblait tombé d'une bourse prodigue. Dans le parc et dans les bois il y avait des arbres d'essences très diverses, et, à l'automne, ils devenaient de merveilleux bouquets, variés à l'infini. Les uns étaient entièrement citron, et d'autres orangés; certains étaient roses comme des fleurs, avec des aigrettes de corail à leur faîte. D'autres encore montraient toute la gamme des roux et des ors et des cuivres jusqu'au ton fauve du cuir; et il y avait des rameaux de pourpre violacée et des branches teintes d'éclatants cramoisis et, là-bas, bordant les prairies, des rangs de peupliers semblaient des quenouilles garnies de fil d'ocre et prêtes à être filées par les doigts trop diligents de l'automne. Et plus loin encore, dans la vigne, certaines feuilles vineuses et grumeleuses imitaient le masque de quelque vieux Silène, rougi par l'ivresse.

Les renoncules défleuries, aplaties comme des lanternes de papier multicolores, laissaient voir leur long cœur cireux pareil à une bougie éteinte. Oui! la fête de l'été était bien finie : on avait soufflé les lampions. Je m'amusai, un instant, à faire jaillir de leur coque épineuse les derniers marrons luisants. Un moment, je réunis dans mes mains un bouquet de feuilles de vigne vierge, pareilles au brûlant plumage de quelque phénix en feu.

J'allais : mes pieds laissaient leurs empreintes dans la terre humide dont j'aimais l'odeur. Au plus vieux rosier, il y avait encore deux roses, deux roses de nacre. Elles étaient plus pâles que toutes celles dont il s'était couvert de juin à octobre. Mais leur parfum était plus pénétrant peut-être, et il me parut triste. Je ne voulus pas les abandonner, quand je partais, à ce rosier noueux, bien plus âgé que moi. Je les cueillis et j'entourai de mes bras le vieil arbuste un peu dépouillé. Puérilement, je mordis ses derniers feuillages. Adieu, bel été, jeunes roses!

Auprès d'un carré d'eau, se reflétant vaguement dans son miroir obscur et verdi de plantes aquatiques, il y avait une statue blanche, une statue que j'aimais. Elle représentait l'Amour. C'était un adolescent nu; sur son dos s'ouvraient deux petites ailes, et ses bras levés tenaient un arc de pierre

dont aucune flèche n'était partie jamais. Les oiseaux même n'avaient pas peur de ce chasseur immobile, et ils sautillaient sur le piédestal mouillé parmi les feuilles amoncelées.

Comme, dans ce matin solitaire, je pressentis profondément la tristesse de tout ce qui est doux et tendre!... Je me revois montant sur le piédestal, pendant que les oiseaux s'envolaient, et, entre les doigts glacés du jeune Amour, glissant la tige d'une de mes roses encore tiède de mes doigts vivants.

J'entourai de mes bras frêles cette tête insensible, et sur la bouche de cette statue, que les années, les pluies et les vents avaient un peu tachée de brun, je posai mes lèvres fraîches, qui souriaient de ce baiser avec malice et mélancolie.

Et la pierre froide fut voluptueuse à ma bouche...

Qu'êtes-vous devenu, frileux Amour du vieux jardin? Et qui se doute, en regardant votre pierre usée, que mon premier baiser, c'est vous qui l'avez reçu?

Il était pieux, il était tendre, ce naïf baiser, il était plein d'imploration, de timidité, de promesses... Amour, vous ne me l'avez pas rendu!...

L'autre rose, avec la plus incarnate des feuilles que j'avais ramassées ou cueillies, orna la ceinture de ma mère.

Elle aussi quitta tristement cette maison; elle ne devait la revoir que pour y mourir.

Elle passa son hiver au coin du feu, dans un état de maladie perpétuelle et d'abattement. Sous ses apparences de jeunesse, elle était épuisée misérablement, et son cœur ne savait plus battre, ce pauvre cœur qui n'avait que trop battu!

Je la soignai de toute ma tendresse. Je la grondai doucement, pour obtenir qu'elle bût les potions, avalât les œufs et le lait. Mais elle ne voulait pas être raisonnable. Elle disait toujours, avec cette grâce qui ne fut qu'à elle seule!... « Je m'en vais... laissez-moi partir... »

Elle mourait comme une corolle s'effeuille, avec beauté, répandant, jusqu'à son heure suprême, tout le parfum de son âme. Elle me disait quelquefois pour se rassurer de son plus grand tourment : « Laurette, promets-moi d'être heureuse... »

Elle voulut revoir le Miroir. Ce fut au printemps, qu'on l'y transporta, car il fallait se hâter. Elle put encore errer, à mon bras, dans un jardin nouveau et dans le verger rose et blanc.

....

Moi, je n'étais jamais venue au Miroir avant l'été : je ne reconnaissais pas la maison familière. La glycine, dont les fleurs mauves sont à l'automne mélangées aux feuillages, était une treille enchantée, aux grappes si lourdes, si nombreuses, qu'elles rassasiaient la vue, ainsi que les fruits désaltèrent la soif.

Les bourgeons lilas et les feuilles menues avaient l'air de se peindre peu à peu en miniature sur un ciel d'un azur fin. Il y avait des arbustes que je n'avais vus que verdoyants et qui étaient couverts d'une neige inconnue. Les haies n'étaient qu'une longue guirlande. Le verger était radieux ; les branches noires des cerisiers, à travers lesquelles brillaient toujours ce ciel frais, ce ciel limpide, se ouataient de floraisons blanches, qui les transformaient en fuseaux de soie. Des pêchers, des pommiers, tombaient sur mes cheveux des pétales rosés, et le vent dispersait parfois, là-haut, en bourrasques brèves, des nuages roses et blancs, qui semblaient aussi des fleurs.

Le soleil était ardent, l'air était aigre. Dans les cheminées flambaient les provisions de pommes de pin ramassées à l'automne, et, devant ces derniers bûchers, ma mère attendait avec résignation, avec langueur, avec une douce patience, que son tour vint de n'être plus aussi que cendre. J'étais courageuse certes, mais brisée par le désespoir et l'effroi de cette mort que je savais proche, et qui devait m'arracher mon bien le plus cher. Nanon et moi, nous lancions à la dérobée des regards d'épouvante quand la nuit tombait : car chaque nuit nous semblait devoir être celle qui pour ma mère n'aurait point d'aurore. Et ma nourrice, la mère de Nanon, grommelait qu'elle se doutait de ce malheur depuis plus d'un an, — depuis que maman, avait imprudemment jeté n'importe où les débris d'un miroir brisé... On sait bien qu'il faut les aller lancer dans la mer, par une nuit de lune, si l'on veut conjurer le mauvais destin.

Pascal et madame La Charmotte étaient venus. Mais ma mère les réclamait peu... Elle désirait être seule avec moi. Elle disait :

— Je le sais, c'est égoïste... Mais, dans si peu de temps, je ne te verrai plus !

De loin en loin, Agnès m'écrivait d'Italie, où elle faisait son voyage de noces avec le fameux faïencier, qu'elle avait épousé

récemment. Mais son mariage m'avait laissée presque indifférente, comme je l'étais à peu près à tout, même aux assiduités affectueuses de Charles Mérelle, depuis que j'avais compris, que j'avais su, que ma mère devait mourir.

En vain, Pascal et madame La Charmotte, charitablement, essayaient, ainsi que le docteur, ému par ma jeunesse, de me leurrer d'espérances vaines, d'encouragements dérisoires. Je *savais*, comme ma mère le savait elle-même, qu'elle entrait peu à peu dans sa nuit.

Quand elle reposait, si pâle et si belle, dans son grand lit, j'étais assise à son chevet et je tenais sa main dans les miennes. Nanon était accroupie près du foyer, muette et fidèle, et par la vaste baie de la fenêtre je voyais, toute petite, mais très distincte dans les feuillages printaniers, la statue de l'Amour auprès du miroir d'eau.

L'Amour! il devait venir avec la Mort...

Ce fut un matin, à l'aube.

Il faisait à peine jour, et les fleurs de la toile de Jouy dont cette chambre était tendue semblaient grimacer dans la pénombre, inquiétantes et ensorcelées.

Je ne m'étais pas couchée, bien que la malade se sentît mieux : elle ne voulait que moi près d'elle et sa faiblesse m'avait effrayée. Nanon dormait au coin de l'âtre, et, dans la chambre voisine, ma nourrice et madame La Charmotte, tout habillées, sommeillaient.

Ma mère m'appela. Elle me dit :

— Donne-moi mon miroir...

— Mais il fait à peine clair, maman chérie!... Voulez-vous que je rallume la lampe?

Elle répéta :

— Non... Donne-moi mon miroir.

Je le lui tendis.

— Oh! quelle chose singulière, — dit-elle (et elle le laissa retomber sur le drap); — quelle chose étrange!... Depuis quand donc ai-je les cheveux blancs?... Les tiens sont bruns toujours, et si bouclés, si beaux!...

Et ses mains hésitantes saisirent ma tête. Pour que mes cheveux ne me frôlent pas perpétuellement le visage, ce qui me gênait lorsque je soignais ma mère, la faisais boire, la

remontais sur ses oreillers, je les avais relevés en nœud serré, et cette coiffure me faisait une ronde tête de garçon. Je crus qu'elle s'en étonnait. Cependant elle continua :

— Laurette a les mêmes cheveux, tout à fait... Mais vous n'êtes donc pas parti, François?... tu es revenu? tu es là? près de moi?...

— C'est moi! moi! Laurette, maman bien-aimée!

Mais elle n'entendit, ne comprit que ce mot : « bien-aimée ». Elle sourit faiblement; elle dit :

— Ne partez plus... ne pars plus, mon amour!... Mais... m'as-tu jamais quittée?...

Elle fit un effort pour se redresser, me contempla et murmura :

— Comme tu es jeune!... toujours jeune!... Et moi, mes cheveux sont blancs!... Tu es jeune, mon amour, et comme Laurette te ressemble!...

Surprise de ce doux délire, je me penchai sur ces yeux qui allaient s'éteindre et qui ne me reconnaissaient pas : ils voyaient *un autre* à ma place, à travers moi.

Elle agita ses mains avec inquiétude :

— Pourquoi ne me parlez-vous pas?... es-tu reparti, François?

Éperdue, n'osant comprendre, je la regardai; et je vis sur ce charmant et si pâle visage une telle expression de détresse que des larmes coulèrent sur mes joues.

— Je suis là, — dis-je à voix basse, — je ne te quitterai plus.

— O François! malgré tout, m'aimes-tu plus que tout au monde?

Brisée, je répondis :

— Plus que tout au monde!

Et je me mis à pleurer affreusement. Mon pauvre petit cœur était bouleversé, déchiré d'une jalousie obscure : quoi! elle qui n'avait vécu que pour moi, elle allait mourir sans savoir que j'étais là, près d'elle, moi, Laurette, son enfant!

Elle me dit :

— Je n'ai aimé que toi, François, et Laurette... Ah! comme elle te ressemble, mon amour!

Je la couvrais de baisers. Je voulais qu'elle se tût ou qu'elle comprît que c'était *moi*. Mais son âme était tout entière en proie au sentiment secret qui avait dominé toute sa vie,

causé toute sa souffrance et sa mort prématurée. Elle était tout entière livrée à cet amour qu'elle avait caché au fond d'elle-même comme une source obscure et dont j'avais goûté la fraîcheur inépuisable.

— Maman, — lui dis-je, — ô maman!...

Mais, tenant ma tête collée à sa poitrine elle pressait de ses mains mon front brûlant et disait :

— Mon bien-aimé, nous ne nous quitterons plus!...

Et, par une étrange grâce, ce qui avait sans doute été sa torture fut son suprême enchantement.

— Nous voilà réunis, François, réunis... et de quoi nous sommes-nous jugés coupables? L'immense, le pur amour ne porte-t-il pas en lui-même une innocence infinie?... Quels étaient ces mots, ces vains mots : « devoir », « vertu », « sacrifice », avec lesquels les hommes nous dissimulent le mensonge de tout ce qui n'est pas l'amour?... Pourquoi t'avais-je dit de partir et t'avais-je laissé m'obéir? Il ne fallait pas me croire... Mais qu'importe? te voilà, ma chère âme, nous ne nous quitterons plus!

Des larmes amères inondaient mon visage : — « O maman! le voilà donc le secret de vos songes, de vos mélancolies, de la triste tendresse avec laquelle vous me pressiez contre votre cœur!... J'étais sûre d'y régner seule, de le remplir... et je ne savais pas qu'il était plein d'un autre et que c'est en souvenir de cet autre que vous m'aimiez, et que cet autre encore me volerait votre dernière pensée, votre dernier regard! »

Et elle se mourait, et répétait d'une voix de plus en plus entrecoupée :

— Mais dis-le! dis-le-moi, que nous ne nous quitterons plus!...

Je retins mes sanglots, et, près de son oreille, je dis encore :

— Je ne te quitterai plus.

Elle soupira :

— Mon amour!...

Et je répétai comme un écho :

— Mon amour!...

Alors, elle ouvrit ses yeux si beaux, si tendres, ses yeux qui, jusqu'alors, à mon insu, avaient sans doute versé tant de larmes, et elle parla pour la dernière fois :

— Embrasse-moi! — dit-elle.

. . . .

Je me jetai sur son sein, je l'étreignis, je la soulevai à demi dans mes jeunes bras, et sur son cher front, sur son visage, je posai mes lèvres filiales qui furent sans doute à sa tendresse expirante le plus pieux, le plus doux mensonge.

Je la laissai tomber, plutôt que je ne la reposai, sur l'oreiller.

Elle était devenue belle et jeune, d'une autre jeunesse, d'une autre beauté que celles que j'admirais en elle. Ses traits avaient la sérénité confiante des très jeunes êtres qui n'ont pas encore souffert, et sa bouche souriait.

A genoux, je pleurais sans bruit. O maman, chère maman! vous qui m'avez toujours consolée! Votre sein maternel, mon refuge sacré, il m'est désormais insensible!

Alors, relevant la tête, je la regardai, si proche et si lointaine, hélas! Elle s'imprégnait d'une paix éternelle dans laquelle elle me parut resplendir.

« Maman! maman! je n'ai pas, à moi seule, rempli votre pauvre âme. Il y a donc quelque chose au monde qui tient au cœur des mères par autant de fibres que leur enfant; quelque chose de plus mystérieux et de plus profond que tout. J'étais, moi, la chair de votre chair, votre petite fille! Mais un autre était l'âme de votre âme! Et votre agonie inconsciente qui fut le reflet de vos tendresses, cette agonie, c'est moi qui l'ai soufferte, avec toutes les forces de ma vie. Oh! maman! moi qui me croyais votre unique bonheur, je n'étais que le prolongement d'un autre bonheur tellement inoubliable que vous l'avez, en expirant, revécu!... »

Je me relevai. Il ne m'était pas venu à l'esprit d'appeler personne; ma mère avait murmuré plutôt que parlé : Nanon dormait assise, la tête penchée. Je vis aussi, près du lit de maman, qu'un bouquet de cerisier était blanc dans le jour qui devenait rose... Comme toutes les petites choses, dans les moments les plus déchirants, nous frappent, nous occupent, s'impriment en nous et sont étroitement confondues à ce qui devrait être un souvenir unique, solitaire et nu!

Je pris un rameau fleuri, et je le mis entre les belles mains de ma mère : elle avait l'air d'une pâle sainte endormie en filant une quenouille de fleurs.

Longuement je la regardai. A mon imprécise jalousie se mêlait un respect nouveau; un respect auguste montait en

moi pour ma mère, submergeait mon cœur, mon esprit, et tous mes sens étonnés... Non parce qu'elle était morte, mais parce qu'elle avait aimé; non parce qu'elle était la mère la plus tendre, la plus chérie, la plus douce à mes yeux d'enfant, mais parce qu'elle était tout à coup plus proche de moi, plus vivante dans sa mort qu'elle ne l'avait été pendant qu'elle respirait... Ma mère!... elle me semblait quelquefois loin de moi, alors, en même temps que très proche : il me paraissait impossible qu'elle eût pu ressentir ce que déjà je ressentais, ce que déjà je pressentais. En entrant dans la mort, elle devenait ma mère amoureuse, ma mère douloureuse, non plus seulement ma mère, mais aussi ma sœur.

J'ouvris la fenêtre. Il faisait beau; l'aurore était rose, les oiseaux chantaient. L'air était frais, odorant, mouillé de rosée. Là-bas, la statue blanche élevait son arc désarmé...

— Nanon, — dis-je, en réveillant la dormeuse, — va... va leur dire à tous qu'ils peuvent maintenant venir...

Je n'avais jamais vu mourir personne. Je me penchai sur ma mère. Je la vis inerte et glacée. Je saisis sa main rigide, et, comprenant alors seulement *tout à fait* qu'elle était morte, sans une larme, je m'évanouis.

IV

Raoul, si vous vivez loin de vos parents, eux en province, vous à Paris, au moins avez-vous cette joie de les savoir vivants, ce plaisir si doux, en dépit des différences mêmes de vos sentiments et de vos caractères, de les revoir quelquefois. Vous ignorez encore cette inexprimable détresse qui s'empare de nous lorsque nous est arraché pour jamais un être qui nous avait toujours chéri, protégé, qui nous était aussi nécessaire que la lumière et que l'air, et que nous croyions confusément devoir durer presque autant que la nature. Un être qui pour nous, représentait une partie essentielle du monde, — cet être disparaît; il se couche, il se tait, ne nous regarde plus, ne nous entend point et ne lève plus sur nous la bénédiction protectrice et si tendre de ses mains... Nous nous sentons volés de notre bien le plus précieux, rien ne nous le rendra; nous nous sen-

....

tons trahis jusqu'au plus humain de nous-mêmes. Cette chair et ce cœur, n'étaient-ils pas à moi? Quel droit affreux, inconcevable et stupide, me l'arrache, m'en dépossède et les réduit en poussière?

A peine avais-je deviné toutes les tendresses, toutes les pensées de cette jeune femme qui fut ma mère chérie, à peine avais-je allumé le flambeau qui devait illuminer pour moi peut-être cette âme divinement obscure : un vent froid éteint la flamme vacillante, et tout retombe dans les éternelles ténèbres. Non seulement ce que nous aimions nous est ravi, mais encore avec lui tout ce trésor secret, tout cet inconnu qu'il portait en lui-même et que nous n'avons trop souvent qu'insuffisamment compris... Oh! que de vies meurent avec une seule vie! que de souffles s'arrêtent dans ce seul souffle, que d'images, de souvenirs, de regrets dans cette seule mémoire, et que d'esprits s'anéantissent avec une seule intelligence!... Oui, que d'esprits! toutes les parcelles de ceux qui contribuèrent à la former, à la composer, à l'enrichir; toutes les sensations partagées avec d'autres, tous les sentiments par d'autres inspirés!... Ah! que de morts dans la mort d'un être, et d'un être jeune et charmant!

Je n'essayai pas de déployer un inutile courage et je ne surmontai point la terreur que m'inspirait l'immobilité funèbre de celle qui n'avait été qu'harmonie, grâce et douceur. Elle qui fut si souple et si flexible, lui voir cette rigidité!... Il m'était impossible de rester près d'elle. Madame La Charmotte et ma nourrice m'épargnèrent l'horreur des derniers apprêts; Pascal Flammeur s'occupa de la cérémonie, qui devait être simple. Je ne fis qu'une seule chose : j'envoyai sans tarder à mon oncle François un télégramme où je le priais très instamment de venir assister aux obsèques de ma mère. Madame La Charmotte et Pascal Flammeur m'avaient pourtant dit que le désir de ma mère était certainement que personne ne vînt à son enterrement, sauf les seuls amis qui se trouveraient près d'elle à l'instant de sa mort. Mais il me sembla qu'en agissant ainsi j'obéissais à un impérieux devoir, et, quand je fus sûre de voir mon oncle François au jour fixé, je m'abandonnai tout entière à l'infinie stupéfaction de ma douleur.

Aucun sentiment religieux ne pouvait adoucir l'âpreté de ma

peine. Je n'étais pas pieuse : ma mère m'avait laissé une liberté complète de cœur et d'esprit; la piété de ma nourrice et de Nanon avait plutôt des aspects de superstition populaire que de christianisme. Et j'avais été élevée tout près de Pascal Flammeur, incroyant avec amertume, de madame La Charmotte, spirituellement incrédule. Mais j'avais une religion à moi : l'adoration de la nature, de ses arbres, de ses fleurs, de ses astres; une admiration émue, éblouie et grave devant la perpétuité sereine de ses métamorphoses, une reconnaissance profonde pour ses beautés, ses parfums, ses lumières et ses épanouissements, des extases devant un papillon ou une rose, que l'on pourrait nommer prières... J'allai donc chercher un refuge sous les ombrages naissants des premières feuilles, sous la floraison des vergers riants. A chaque fleur nouvelle, à chaque rameau qui reverdissait, à chaque nuage errant je confiai l'âme de ma mère. Avec des sanglots, je m'étendais, le visage dans l'herbe, au milieu des prés, parmi les primevères et les violettes, les pâquerettes et les boutons d'or, et je priais la terre sacrée, la terre noire, d'être légère à une forme si légère, d'être douce à ce qui fut si tendre, d'être maternelle à qui le fut si délicieusement.

Et, avec une exaltation enfantine et désespérée, j'errai jusqu'au soir dans tous les sentiers, dans toutes les allées, je foulai toutes les prairies, j'écartai les branches des sous-bois pleins d'oiseaux pépiants, j'entourai de mes bras les troncs des grands arbres qu'elle m'avait paru préférer, et ainsi, tout le jour, sans cris et presque sans pleurs, je recommandai ma mère à cette nature au sein de laquelle elle allait rentrer.

Ma nourrice vint me supplier de revenir à la maison :

— Voilà — dit-elle — une heure que je te cherche... Sois raisonnable : rien ne nous rend les morts.

Elle disait tranquillement ces mots de résignation : les âmes très simples acceptent ce qui est accompli avec une sorte d'incroyable indifférence. Pourtant des larmes roulaient dans les rides de son visage. Elle était vieille : elle avait été la nourrice de ma mère, vingt-deux ans avant de me nourrir avec son dernier enfant, Nanon. Le même lait, nous l'avions sucé, ma mère et moi, et il nous avait faites un peu fraternelles. Je ne pouvais m'empêcher de regarder sous le corsage de futaine

pendre les mamelles robustes qui nous avaient allaitées. Et cette bouche, qui les suça comme le fit plus tard ma bouche, s'emplirait de la poussière des tombes.

— Je voudrais te demander — dit la bonne vieille (car, à cinquante-neuf ans ou soixante ans, les campagnardes sont des bonnes vieilles) — pourquoi tu as envoyé un télégramme à ton oncle François afin qu'il vienne? L'avertir, c'était ben assez. (Et elle me regardait d'un œil inquiet.) Le voyait-on chez nous? Venait-il plus souvent que le trente-six du mois?... Et ta mère a toujours dit qu'elle ne voulait personne que nous autres à son enterrement.

— Avant de mourir, maman a un peu parlé de mon oncle François, et j'ai pensé...

— Parlé?... qu'est-ce qu'elle t'a dit, la pauvre chère âme?... Elle délirait... elle ne savait plus... et pourquoi ne m'appelas-tu pas?

— Je ne croyais pas qu'elle allait partir si vite, nourrice : sans quoi je t'aurais appelée... je t'aurais dit d'aller chercher le prêtre... Elle n'aurait pas pu avoir peur de sa présence : elle ne se serait pas aperçue qu'il était là.

La vieille femme trottinait à mes côtés; elle tira son mouchoir à carreaux de sa poche, et elle se moucha bruyamment.

— Je ne voulais point te reprocher de n'avoir pas appelé monsieur le curé, — dit-elle en hésitant, — car la chère fille ira tout droit au paradis des douces âmes; mais je voulais, quoi que ta mère ait dit, sans savoir... quoi que puisse te conter ton oncle François... je voulais te dire ceci : qu'on ne doit point juger ses parents et que les plus fiers saints ont quelquefois péché... tu m'entends... (et sa voix tremblait, à la bonne vieille...) il y a de pauvres péchés que tout excuse, que tout pardonne, et que la vie menée ensuite sanctifie, même s'ils n'ont pas été absous par le curé...

Oh! chère nounou, comme tu m'émouvais!... Je baisai tes vieilles joues mouillées aux rides profondes et noires, et je te dis :

— Nourrice, nourrice, tais-toi!...

Mais le touchant et maladroit discours de ma nounou me remit en mémoire les paroles de ma mère : je ne pouvais plus que croire à la vérité de ce que j'aurais pu considérer comme

les agitations d'un vague délire, et j'attendais avec une espèce d'angoisse l'arrivée de mon oncle François.

Je le voyais bien à peu près une fois chaque hiver, mon oncle François. Il était aimable, mais sans élan; il disait : « Elle a grandi, elle a bonne mine... » et il me donnait une poupée, un livre, un album... Je n'avais jamais su de lui autre chose que ceci : il avait d'abord vécu avec mon père et ma mère; puis il s'était marié avec une amie de maman et vivait, depuis, dans une propriété de sa femme, toute l'année.

Mon père avait dû mourir peu après ce mariage... Je lui en voulais presque, à ce père, — dur et méchant, au dire constant de ma nourrice, — de n'être pas mort plus tôt... J'avais eu une éducation fort libre : madame La Charmotte racontait beaucoup d'histoires; Pascal Flammeur approfondissait devant moi, avec une grande simplicité, n'importe quel sujet; j'avais beaucoup lu, et les œuvres les plus diverses.

Mes souvenirs de romans aidaient mon imagination naïve à reconstituer peu à peu la simple et triste aventure : — un mari tyrannique; une jeune femme belle et tendre; un frère beaucoup plus jeune que ce mari et plus séduisant, sans doute. Il distrait la jeune femme; il la console; il la protège... Hélas! pourquoi s'était-il hâté de se marier, de fuir ma mère?... Je mesurai leur chagrin, leur peine, le remords de leur sombre amour inquiet, torturé... et, ensuite, le lent désespoir de l'inutile liberté enfin venue, mais trop tard, ironiquement... Et ce perpétuel regret de ce qui avait été, de ce qui aurait pu être et ne serait jamais, avait dû contribuer à miner sourdement la santé frêle de ma mère... Et, sans moi, elle serait morte plus vite encore : c'était moi son soutien, sa raison de vivre, son réconfort. Et elle avait supporté avec un courage sans apparat, une résignation sans rancune, l'éloignement de celui qu'elle aimait.

Elle n'avait pu oublier jamais, ni jamais se consoler, et elle avait chéri son chagrin et sa détresse; elle avait souffert avec la grâce qu'elle mettait à toutes choses; elle s'était courbée sous le destin, avec langueur; elle était morte, enfin, avec tendresse!...

Ainsi j'arrangeai dans ma tête ce roman; et, peut-être je ne me trompai guère. Mais j'étais résolue à n'en parler jamais

à personne. Je ne voulais pas plus revenir avec ma nourrice sur ce sujet que je ne voulais interroger madame La Charmotte, — qui avait été, j'en suis sûre, la confidente chérie de maman...

Certes il ne me venait pas à l'idée de me jeter dans les bras de mon oncle François avec un cri romanesque. Mais, puisque son nom était le dernier nom que ma mère eût prononcé, puisqu'elle avait aimé mon oncle François et que, je voulais le croire, il l'avait aimée, n'était-il pas juste, n'était-il pas équitable qu'il fût là, qu'il pût la revoir encore une fois?

Mais il ne la revit pas... Quand il vint, il y avait déjà tout un jour qu'elle dormait dans une boîte de satin blanc, comme un jouet précieux et brisé.

Il arriva tout simplement, un soir, pour dîner.

C'était le lendemain que devait avoir lieu l'enterrement.

Mon oncle arriva ; Pascal était allé le chercher à la gare ; il nous trouva dans le salon, madame La Charmotte et moi.

Il vint à moi tout droit ; il me serra dans ses bras et me dit :

— Ma pauvre Laurette, crois que je partage toute ta peine...

Cette phrase me glaça. Je m'attendais à quelque chose de plus tendre, de plus spontané... Est-ce qu'il n'aurait pas pu m'appeler : « mon enfant »?...

— Mon oncle, — lui dis-je en me raidissant, — il est très tard : je vais vous conduire à votre chambre.

Je l'accompagnai jusqu'à cette chambre préparée pour lui. Je tenais un flambeau à trois bougies avec lequel je l'éclairais dans les longs corridors obscurs. Et je le regardais très avidement. Lui cependant disait des paroles quelconques et sans suite, me demandait :

— Comment est-ce survenu?... Hélas! ce fut bien rapide!... Tu dois être bien lasse... Ce voyage est éreintant et les wagons ne sont pas chauffés : moi, je suis mort de froid et de fatigue...

Je le trouvai bien indifférent. Je pensais : « Elle, elle est morte de chagrin... » Mais je dis tout haut :

— Je vous suis d'autant plus reconnaissante d'être venu.

Nous étions entrés dans la chambre, où on lui avait porté déjà une lampe, de l'eau et ses valises. Je tenais toujours le flambeau et je regardais mon oncle. Il ouvrait un sac, cherchait un mouchoir, se mouchait...

Oui, il me ressemblait : les mêmes yeux, les mêmes cheveux, et le renflement arqué de la bouche... Mais tout le visage alourdi, le contour des traits empâté... Ah! comme il me ressemblait! Et pourtant il n'avait rien à me dire ; et moi, qui le sentais gêné, étais triste, étonnée qu'il me fût tellement étranger, et de lui être, moi, presque hostile.

— C'était tout naturel à moi de venir, puisque tu m'en priais, Laurette... tout naturel... Ta tante m'a chargé pour toi de toute sa meilleure sympathie.

Je dis seulement :

— Elle est très bonne ; je l'en remercie.

Et je le laissai...

Nous fûmes réunis autour de la table du dîner. Du dîner!... C'est une douleur de plus dans la douleur que de rentrer malgré soi, malgré elle, dans les habitudes nécessaires et quotidiennes. Mon oncle ne sembla en éprouver aucun émoi ; il mangea fort bien.

Il se retira assez tôt. Mais il demanda à madame La Charmotte la permission de la suivre, un moment, dans sa chambre, et ils parlèrent longtemps... Que se dirent-ils ? je ne sais! Ah! versa-t-il, au moins, des pleurs brûlants, des pleurs amers, des pleurs tels que les méritait cette douce, cette adorable créature, de laquelle il fut le destin ?...

Je ne dormis pas. Dès l'aube, j'étais revêtue d'une robe noire que m'avait taillée l'adroite Nanon. Je ne reconnus point mon reflet dans un miroir : ce n'était pas là l'enfantine Laurette, c'était une femme pensive et grave aux yeux profonds.

De tout le reste, j'ai un souvenir confus, où se mêlent des lueurs de cierges, des senteurs d'encens et des voix grêles qui psalmodient. Et puis... et puis on la laisse seule... elle! toujours entourée, quand elle vivait, par l'amitié, la tendresse, l'admiration, l'amour!... On la laisse seule dans un petit cimetière sablonneux qu'éventent et qu'ombragent de très grands pins. Par-ci, par-là, y poussent des bruyères roses et des œillets mauves, au parfum suave, qu'elle aimait à respirer.

Et nous rentrons... Nous rentrons, silencieux, oppressés, serrés dans le vieux break qui nous cahote. Mon oncle avait

déclaré qu'il reprendrait le train après déjeuner, voulant s'arrêter deux ou trois jours à Paris avant de retourner chez lui.

Je ne sais si je le regardais avec trop de force, et ma nourrice avec trop d'insistance, mais il avait l'air gêné... oh oui! très gêné, beaucoup plus que désespéré... Pourtant j'avais vu sa pâleur, là-bas, tout à l'heure, et la crispation de ses mains au bord de son chapeau qu'elles tenaient... Oh! je ne voulais pas le voir partir sans lui avoir dit que les dernières pensées de ma mère avaient été pour lui.

Je l'entraînai dans le verger, et, sous un cerisier tout blanc, je m'assis, tout en noir, près de lui.

— Mon oncle, — lui dis-je, — la dernière fois que maman s'est promenée, elle s'est reposée ici, au même endroit que vous.

— Laurette, — me dit-il, — je sais à quel point tu aimais ta mère. Il te faudra du temps pour t'habituer au vide que sa disparition creuse. Ma maison est la tienne, souviens-t'en.

Cette phrase, enfin émue, me toucha.

— Je vous remercie de tout mon cœur. Mais je connais bien peu ma tante, et vous ne vous froisserez pas si je vais passer quelques mois d'abord avec madame La Charmotte.

Il inclina le front, sans répondre. Il me parut soudain qu'il avait l'air satisfait de cette combinaison.

— Je veux vous remercier d'être venu si loin pour si peu de jours, — repris-je. — Peut-être vous serez-vous étonné de l'insistance que j'ai mise à vous demander de venir...

— Mais Laurette, tu es étrange! — C'était tout naturel... notre parenté...

— Oh! ma mère ne voulait personne à ses obsèques... mais je voulais que *vous*, vous fussiez là près d'elle, un des derniers : car le dernier nom qu'elle ait prononcé fut votre nom. Et... j'en suis jalouse... ses dernières pensées... furent pour vous.

Son visage exprima une stupeur si douloureuse, mais jointe à un si visible effroi, que, si je fus un moment tentée de me jeter dans ses bras, de lui murmurer : « Je ne vous dirai plus rien... je ne vous demande rien... mais pressez-moi sur ce cœur qu'elle aima, pleurez avec moi, pleurez sans contrainte celle qui vous a tant aimé jusque dans la mort », — je compris aussitôt qu'il valait mieux me taire... Et, tristement, je me tus.

— Ta mère, Laurette, — dit-il après un silence, — était une

âme exquise, mais bien romanesque... Je crains qu'elle ne t'ait transmis un peu de sa si vive imagination...

Et il bredouilla d'autres mots que je n'entendis point.

Je ne les entendis point, employant toutes mes forces à m'empêcher de crier ces paroles qui m'étouffaient :

« Romanesque, oh! oui... C'est l'être, n'est-ce pas, que de n'avoir jamais pu oublier un ingrat!... »

Mais je sus refouler ce cri et garder une attitude à peu près calme.

— L'heure s'avance, Laurette, et je ne veux pas manquer mon train.

Évidemment, si mon oncle François se plut jadis dans les complications, il n'en est pas de même aujourd'hui.

— Par ici nous rentrerons vite.

Nous nous levons, nous marchons côte à côte.

— Grâce à madame La Charmotte, je serai au courant de tes affaires, qui, je le prévois, ma chère Laurette, doivent être un peu embrouillées : ta mère était assez dépensière...

— Vous voulez dire, — et je l'interrompis d'un air froid, — généreuse et charitable.

— Oui, certes... mais, si l'on a des enfants, il serait non moins charitable de s'occuper de leur avenir.

— Soyez sûr, mon oncle, que je me soucie peu de la fortune : je jugerai bien fait ce que ma mère aura fait. Elle ne m'a jamais rien refusé. Elle m'a gâtée, elle m'a chérie, et si, à vos yeux, elle ne s'est pas assez inquiétée de mon avenir, j'estime qu'elle m'a rendu le présent assez charmant pour qu'on la tienne quitte du reste.

— Même si elle t'a ruinée?... Oh! je l'espère, tu n'en es pas là! Mais enfin on peut tout prévoir, d'après ce que j'ai su de vos affaires... J'ai donné quelquefois de sages conseils que l'on n'écouta point...

— Ruinée?... (Et mélancoliquement je regardai les arbres, le verger, le jardin...) Ruinée?... une seule chose m'attristera : vendre cet endroit... Pour le reste... qu'importe!... Je me marierai... ou je travaillerai.

— Ah! la jeunesse! quelle confiance elle a en elle-même! — soupira-t-il.

Il m'avait dépassée pour ouvrir la barrière du verger. Il

était encore jeune, pourtant! et il avait certainement été beau : pourquoi ne le semblait-il presque plus? Cela tenait-il à la gaucherie où le condamnait sa situation devant moi, à la maladresse avec laquelle il me moralisait au lieu de se livrer sans détour à un attendrissement qui aurait pu être imprudent, mais au moins noble et sincère?...

Je lui en voulais, et, en le regardant marcher, s'arrêter, se baisser, soulever le loquet de bois, je pensais : « Vous voilà! et c'est bien vous!... Vous, l'amour de ma mère!... Vous, son destin!... Vous, sa tendresse, sa passion, son regret, son tourment, sa torture, vous, sa vie et sa mort! »

Mon oncle leva la tête et me dit :

— Veux-tu passer, Laurette?

Et il vit, sans doute, sur mon visage quelque chose de l'amertume et de l'ironie qui étaient en moi, car il parut étonné, se tut, et nous rentrâmes en silence.

Dans l'allée de marronniers, plus feuillue que les autres allées, sur le sol, le soleil faisait des ombres et des dessins clairs.

V

Maintenant que je peux songer à tout cela d'une manière plus calme et plus juste, j'estime que je fus alors un peu sévère pour l'oncle François. C'était un homme, voilà tout; ni meilleur, ni pire que la plupart. Probablement avait-il de la douleur, mais était-il un peu lâche, un peu égoïste, et n'osait-il s'y livrer tout à fait. Il était marié, il avait un fils, une fille : il n'avait pas besoin des baisers de son autre enfant, de cette petite Laurette dont l'âme exaltée l'effraya, lui qui était devenu un bon père de famille, tranquille, rangé. Le svelte jeune homme passionné de jadis avait pris du ventre. Pourtant comme vous avez manqué, mon oncle François, d'être serré, ce jour-là, dans les bras les plus filiaux, les plus compatissants, les plus tendres! Mais j'avais fait tout à coup de ce père mystérieux, de cet oncle, que je connaissais très peu, un héros de tragédie. Le monsieur correct qui m'apportait des pralines s'était brusquement transformé, dans mon âme encore assez neuve pour être accessible aux sentiments les plus inat-

tendus, en un personnage inconsolable et tyrannisé par la fatalité. Et, naturellement, j'avais été sévère de toute ma désillusion en voyant simplement près de moi un parent évidemment très affecté par la perte d'une personne qui lui fut chère, mais qui ne voulait ni manquer son train, ni se créer d'inutiles et nouveaux devoirs, ni trop se rappeler le passé. Il s'était mis en règle en venant à l'enterrement, en m'offrant l'hospitalité chez lui pour aussi longtemps que je voudrais en profiter. Qu'on ne lui en demande pas davantage. Il avait agi selon sa conscience et selon l'inflexible loi qui veut que l'on change et que l'on oublie.

Pourtant, petite fille au cœur lourd de larmes, je ne voulais de lui qu'une parole et qu'une étreinte. Je souhaitais simplement qu'il me dise en m'étreignant, en me donnant un vrai baiser paternel : « O mon enfant! ma pauvre enfant, ma petite! tout ce qu'il y avait de beau et de bon au monde disparaît avec ta mère!... » Je n'exigeais ni des aveux, ni des transports, ni rien qui l'engageât envers moi; je n'attendais qu'un cri d'amour et de peine, vers celle qui ne pouvait même plus en tressaillir.

Mais il y a entre les êtres d'éternels malentendus. Et celui-là ne se dissipa guère entre mon oncle et moi. — Il insista peu pour m'avoir près de lui à la campagne, et je n'y suis encore jamais allée. Je le vois de moins en moins, car il quitte fort rarement sa propriété. S'il me réclamait, j'irais près de lui, je le crois; mais il ne me réclame pas. Nous nous écrivons; nous sommes très polis, nous sommes au courant des faits importants de nos vies, et comme il y a peu de ces faits importants, du moins officiellement, nous continuons à n'avoir presque rien à nous dire.

Et je dois avouer que, enfant très aimante, très exclusive, j'étais jalouse de lui; jalouse qu'il eût été peut-être aimé plus que moi. Que voulez-vous? toute petite, je m'étais habituée à croire que je régnais souverainement sur le cœur maternel...

Madame La Charmotte m'emmena à Paris, chez elle. — Elle fit résilier le bail de l'appartement que nous habitions, ma mère et moi. — Nanon seule m'accompagna; ma nourrice décida qu'elle resterait avec sa fille aînée qui, fermière dans le pays,

avait beaucoup de marmaille, et, par conséquent, de l'occupation à donner à l'aïeule.

Madame La Charmotte m'installa dans son petit salon, qu'elle transforma en chambre à coucher. Et elle tâcha, sinon de me distraire, du moins de me réhabituer à vivre.

Agnès, toujours vive, enjouée, malicieuse, l'aida dans cette tâche; et Pascal me fit faire bien des promenades, entendre bien des concerts. Mais celui qui contribua le plus à me faire juger que la vie était peut-être douce, même après le chagrin, fut Charles Mérelle.

Je le voyais souvent. Pascal l'aimait beaucoup et nous réunissait à l'heure du thé dans son cabinet de travail encombré de livres. Madame La Charmotte, très persuadée qu'il ferait un gentil mari pour moi, l'invitait à dîner et nous laissait ensemble de longues heures au piano. Agnès nous entraînait dans des courses aux environs de Paris, au Bois. Et je me laissais aller au charme tout-puissant qui m'attirait vers ce jeune homme. D'ailleurs il y a pour la jeunesse quelque chose d'aphrodisiaque au fond des coupes les plus noires. Et, dans mes voiles sombres, je souriais malgré moi à ce que je croyais être mon bonheur futur...

Agnès m'emmena passer l'été dans une grande propriété que son mari possédait à Saint-Cloud. Je n'avais pas le droit d'aller au Miroir : on était en pourparlers pour le vendre. J'étais, en effet, à peu près ruinée. Ma mère, qui s'entendait fort peu aux affaires d'argent, avait confié les siennes, sans s'en occuper davantage, à des gens qui furent déshonnêtes ou malhabiles. Il devait me rester, espérait-on, une toute, toute petite somme, — une de ces sommes minimes auxquelles on ne doit pas donner le nom de dot par le temps qui court : car il faut au moins laisser au monsieur qui vous épouse le chic d'épouser une fille sans sou ni maille.

Le mari d'Agnès, M. Hurdet, était un bien brave homme. Plus très frais, un peu dépouillé de cheveux et d'agréments physiques, il était plein de bonté, adorait le joujou joli dont il avait fait sa femme, et versait dans ses petites mains de poupée tout l'or dont elles étaient avides. Agnès se moquait de son gros mari amoureux, excellent et bêta, à son nez et à sa barbe. Il trouvait cela drôle et même gentil.

....

Être houspillé, cela lui plaisait encore plus que d'être oublié. Il me témoigna de la sympathie et un intérêt discret que je lui rendis spontanément.

De Saint-Cloud, je pouvais aller souvent chez Pascal et chez madame La Charmotte, qui n'avaient pas voulu quitter Paris. Quelquefois ils venaient dîner à Saint-Cloud, — pas souvent : Pascal épouvantait par ses imprécations subites et sa bizarrerie géniale le pacifique M. Hurdet. Sans doute, les songes de l'honnête faïencier étaient-ils troublés plus que de raison après les visites du poète, qui devait lui paraître, à lui, encore plus insolite qu'à n'importe qui. Il devait voir Pascal, dans les brumes d'un affreux cauchemar, casser toutes les pièces de faïence et de porcelaine qui remplissaient les entrepôts et les magasins de Nancy. Quant à madame La Charmotte, elle éprouvait pour le caractère d'Agnès plus de curiosité que d'affection, et l'indulgence qu'elle lui témoignait était plutôt une marque de plus de sa tendresse pour moi.

Charles Mérelle habitait à Saint-Cloud, chez les Hurdet, en même temps que moi, et, le maître de céans étant assez souvent forcé d'aller à Nancy, nous étions libres comme des oiseaux. Charles était d'une animation joyeuse. Je lui savais gré de se donner tant de mal pour m'égayer, alors qu'il suffisait qu'il fût là, près de moi, dans ce beau parc, pour me faire trouver à toute chose un plus vif agrément. Parfois nous nous poursuivions tous les trois dans les allées en riant comme des enfants; et puis je m'arrêtais essoufflée, étonnée de savoir rire encore malgré ma persistante douleur. Agnès n'invitait jamais personne à Saint-Cloud, dans cette belle habitation qu'elle appelait irrévérencieusement « la Soupière », et dont les ombrages vénérables me furent si hospitaliers. Elle disait que sa mère était très bien en Suisse avec son père et ses sœurs; que ses cousins et cousines la « rasaient », et qu'elle ne voulait pas remplir sa maison d'amis qui, en raison de mon deuil et de ma santé un peu ébranlée, ne pouvaient m'être qu'importuns. — « Charles nous suffit bien! n'est-ce pas, Charles? » disait-elle avec son visage le plus angélique, ses yeux les plus purs.

Je lui étais reconnaissante de cette délicatesse, et je l'en aimais davantage.

Je repense au joli trio que nous devions faire sur ces vertes pelouses. Je revois Agnès si rose et blonde dans ses robes de toile claire ou de fin linon, je me revois si jeune, si pâle, dans les transparentes gazes noires qu'exigeait l'été; je revois Charles Mérelle mince, élancé, la grâce précise de ses mouvements. Il portait, sans veste, une molle chemise que serrait la haute ceinture, et sur laquelle flottaient les bouts de la longue cravate. Il était familier, mais bien élevé, séduisant, gentil; il disait des bêtises avec câlinerie... et, quand il se roulait dans l'herbe, en ayant soin de préserver l'ordre de sa coiffure et la régularité de sa raie, il disait avec des paresses comiques : « Il faudrait tout de même travailler!... »

Et, ni l'une ni l'autre, nous ne pouvions nous passer de lui. Il avait l'air de s'amuser de tout son cœur. Il était si galant et si aimable pour nous deux que je n'aurais pas su pour qui il avait une préférence profonde, s'il ne me l'avait dit tous les jours, à quelque détour d'allée, pendant de brèves minutes de solitude, en courant, en jouant. Quelquefois il murmurait vite, vite, en me ramassant une balle, en me mettant un manteau, en me donnant une fleur : « Laurette je vous aime, je vous aime... » Par surprise, il ôtait le peigne qui relevait mes cheveux en premier et maladroit chignon, et, répandant mes boucles sur mon dos, à pleines mains, il les respirait, il les baisait, et il s'enfuyait en riant, en feignant de craindre ma colère... Et je l'adorais.

Et, ainsi, chaque jour me ramenait insensiblement à la lumière et à la vie. Un jeune Orphée arrachait aux ténèbres la pâle petite Eurydice que j'étais alors. Il n'y avait plus qu'un pas à faire pour quitter à jamais le sombre royaume, un seul pas, sans retourner la tête, et la petite Eurydice était conquise par l'amour... Le destin ne le voulut pas...

Dès octobre, madame La Charmotte me réclama. Elle me demanda si Charles ne « flirtait » pas avec Agnès. Mais je lui déclarai que non, énergiquement.

Je ne compris pas bien alors ce soupçon de madame La Charmotte. Je crus qu'elle s'inquiétait de ce que Charles ne m'eût pas encore demandée en mariage. Mais moi, je savais bien que m'épouser était le plus cher vœu de Charles, et que, s'il

ne me disait pas encore : « Laurette soyez ma femme... », c'est qu'il respectait ma trop récente tristesse.

Il était revenu à Paris presque en même temps que moi, et madame La Charmotte voulut bien que nous reprissions notre habitude de jouer du piano à quatre mains. Par un jour gris, nous jouions tous deux un petit air de Mozart très simple et délicieux. Le salon était presque obscur, mais, comme le piano était près de la fenêtre, nous n'avions pas encore allumé les bougies. Il y avait du feu, un bon feu de braise qui faisait à la cheminée un grand cœur rose. Le crépuscule d'automne embrumait la soie bleue un peu passée des murailles, les tableaux, les tapis d'Orient enluminés comme des pages de missels; il semblait tisser une toile d'araignée autour des pendeloques cristallines des appliques et du lustre, un peu gros pour ce salon assez petit. On entendait distinctement, entre nos accords, la vieille petite pendule : « tic tac, tic tac... » et, quand un lourd véhicule passait dans la rue, le lustre tintait.

— Vous n'y voyez plus, — dis-je alors, — vous ne faites que des bêtises et des fausses notes.

— C'est vrai!

— Il faut allumer.

Et je voulus quitter ma chaise surélevée par quelques in-quarto de Chateaubriand... Je me le rappelle encore, ce détail-là!... Mais je me sentis saisie par la taille et renversée en arrière. Les deux mains de Charles tenaient mes mains, et son visage penché au-dessus du mien se rapprochait de plus en plus. Il couvrit de baisers mes cheveux et mon front, et il me dit :

— Laurette chérie, j'ai vraiment trop envie de vous épouser : il faut que vous disiez oui!

Je souris, et il baisa ce sourire.

— Oui? — interrogea-t-il sur ma bouche.

— Oui, oui! mais vous m'étouffez, — balbutiai-je. — Et voilà madame La Charmotte qui remue dans sa chambre : elle va ouvrir la porte...

— Elle a raison... (Et il traîna une grande gamme sur le clavier...) Quand les enfants ne font plus de bruit, c'est qu'ils ne sont pas sages... A demain, Laurette, voulez-vous?... Voir d'autres yeux que les vôtres ne me dit rien du tout, à présent...

. . . .

A demain, cinq heures : nous parlerons de choses sérieuses... Au revoir! Je suis si heureux qu'il faut que je sois seul, ce soir... heureux! heureux, Laurette!... heureux pour longtemps!... Ah!... que je t'aime, mon doux amour!

Il partit. Ma première ombre, dans ce bonheur que j'attendais, dont j'étais sûre, et qui pourtant m'étonnait, fut d'entendre ce mot : « longtemps ». Moi... j'aurais dit : « toujours... »

— Te voilà bien pensive — et madame La Charmotte entra... Et tiens! Charles est parti... et sans me dire adieu?

— Il ne voulait pas vous voir, ma Charmotte!... il vous a entendue marcher à côté, quand il aurait voulu continuer à être seul avec moi... (Et je ne pus m'empêcher de sourire...) Il était en train de me demander en mariage.

Madame La Charmotte eut l'air grave et intéressé. Elle m'assit sur ses genoux comme une petite fille; elle me dit :

— Seras-tu contente de l'épouser?

Moi, je ne répondais rien. Je pensais au Miroir, à la vaste chambre tendue en toile de Jouy, à ma mère mourante... Je fondis en pleurs. J'étais étreinte par une tendre détresse, en proie à un grand désarroi.

— Tu peux pleurer, va! — dit madame La Charmotte (et elle m'embrassa doucement). — Je te comprends. Pleure. On n'est quelquefois jamais plus triste que lorsqu'on songe à être heureux...

Ah! l'odeur de terre et d'hiver et de mort, l'odeur des chrysanthèmes d'or et de rouille qui fleurissaient, ce jour-là, dans ce vase couleur de fumée, sur la table!... Il me semble encore, toujours, la respirer, quand j'évoque ce souvenir, cet enfantin souvenir d'amour.

GÉRARD D'HOUVILLE

(A suivre.)

LA MATIÈRE

ET LES

EXPÉRIENCES DE RAMSAY

Le mot de transmutation évoque dans notre esprit les spéculations des alchimistes, la pierre philosophale, la quintessence de Raymond Lulle, l'Alcaest de Paracelse et toutes ces mystérieuses recettes, sur lesquelles la raison triomphante des temps modernes croit pouvoir porter un jugement sans appel; c'est pour cette raison que la recherche de la transmutation paraît à beaucoup d'esprits, ennemis des rêveries inconsistantes, aussi vaine que celle du mouvement perpétuel ou de la quadrature du cercle. Il faut pourtant distinguer : si le mathématicien a le droit de dire « jamais », le physicien et le chimiste doivent se contenter de formules moins absolues et moins ambitieuses, sous peine de recevoir de l'expérience de cruels démentis. Il y a peu d'années, la question de l'unité de la matière et de la transformation des éléments les uns dans les autres était de celles qu'on ne devait plus poser. Pourtant elle se pose d'elle-même, depuis quelque temps, avec une telle insistance, qu'il faut bien enfin la regarder en face et se rendre compte qu'une révolution se prépare dans nos doctrines chimiques, au moment où elles paraissaient le plus solidement établies.

Fontenelle avait coutume de dire : « Quand une théorie

paraît probable, soyez sûr qu'elle est fausse! » Ceci n'est point une simple boutade de théoricien désabusé; nous accédons à la vérité sur le monde extérieur par échelons successifs; à chaque marche gravie, l'aspect de l'univers s'élargit et se modifie. Aujourd'hui le grand chimiste anglais sir William Ramsay nous entraîne sur une nouvelle plate-forme; nous devons essayer de comprendre comment le panorama nouveau développe et continue celui auquel nous étions accoutumés.

***

Avant de penser à transmuter les corps, il faut d'abord constituer pour chacun d'eux une fiche individuelle qui permette de le reconnaître à des caractères indiscutables; c'est là ce qui a manqué aux alchimistes pour faire œuvre utile. Pour eux, tout ce qui était lourd, brillant et jaune, était de l'or; ainsi s'expliquent toutes leurs confusions. Le grand effort de la chimie moderne a permis d'établir un signalement précis de chaque corps; ce travail, qui a exigé tant de labeurs, est analogue à celui par lequel les naturalistes sont arrivés à distinguer et à classer les espèces. Dans la foule des caractères, il a fallu trier ceux qui étaient fondamentaux et ceux qui n'étaient qu'accessoires; on a reconnu que la couleur, l'éclat, la densité, la forme, qui avaient tant d'importance aux yeux des Anciens, sont loin d'être caractéristiques : si l'on s'en rapportait à eux, combien y aurait-il d'espèces de carbone, de soufre, de sélénium ou de phosphore? C'est dans la réaction chimique qu'il a fallu trouver le critérium indiscutable, la marque d'authenticité de chaque espèce chimique : nous appelons *carbone* tout corps qui se combine à l'oxygène en donnant exclusivement du gaz carbonique. Ainsi, nous marchons sur un terrain solide. A défaut de celui-là, un caractère d'importance fondamentale est fourni par l'analyse spectrale. Tout élément, rendu lumineux par la décharge électrique, se caractérise par l'émission de raies brillantes dont la place dans le spectre permet de le reconnaître et de le différencier; et ce qui fait l'importance toute spéciale de ce caractère, c'est son exquise sensibilité : dans ses récentes recherches, Ramsay opérait avec de minuscules tubes de Geiss-

ler, contenant 4 millimètres cubes de gaz; il pouvait déceler des traces d'éléments dont le poids total ne surpassait certainement pas un dix-millième de milligramme.

L'étude systématique des réactions permet de classer les espèces chimiques en deux groupes : les corps, qui peuvent être soit obtenus par les réactions synthétiques, soit séparés en plusieurs autres par les réactions analytiques, sont dits corps composés; d'autres, qui ont résisté jusqu'ici à tous nos efforts pour les briser, sont réputés, jusqu'à nouvel ordre, corps simples ou éléments. Cette conclusion, justifiée par des milliers d'expériences, n'est pourtant que provisoire, et il convient d'avoir toujours présentes à l'esprit les sages paroles de Lavoisier :

Si nous attachons au nom d'éléments ou de principes l'idée du dernier terme auquel parvienne l'analyse, toutes les substances que nous n'avons pu encore décomposer par aucun moyen sont pour nous des éléments; non pas que nous puissions assurer que ces corps, que nous regardons comme simples, ne soient pas eux-mêmes composés de deux ou même d'un plus grand nombre de principes; mais puisque ces principes ne se séparent jamais, ou plutôt, puisque nous n'avons aucun moyen de les séparer, ils agissent à notre égard à la manière des corps simples et nous ne devons les supposer composés qu'au moment où l'expérience et l'observation nous en auront fourni la preuve.

Nous sommes amenés ainsi à considérer les corps composés comme formés par l'association d'un certain nombre de corps simples et les contenant. Nous sortons ici du domaine des faits pour admettre une hypothèse qui a été contestée par des chimistes notoires, et entre autres par Ostwald : que l'oxyde de fer puisse toujours être soit décomposé en oxygène et en fer, soit obtenu par la combinaison de ces éléments, c'est un fait indiscutable; mais que ce même oxyde de fer contienne effectivement de l'oxygène et du fer, cela n'est plus assuré : un mouvement circulaire peut être ou décomposé en deux mouvements oscillatoires suivant deux diamètres de la circonférence, ou produit par la superposition de ces deux mouvements, et pourtant il ne contient réellement ni l'un ni l'autre.

En fait, tous les chimistes admettent implicitement cette hypothèse que les millions de corps, actuellement reconnus,

sont faits de l'association de 72 éléments qui, différents, sont irréductibles les uns aux autres : tel est l'aspect sous lequel nous apparaît le monde de la matière. Que les chimistes, profondément attachés à cette doctrine, ne soient nullement disposés à l'abandonner pour des spéculations aventureuses, leur attitude n'est que trop justifiée ; d'ailleurs, si, à la lumière des découvertes nouvelles, l'indestructibilité des éléments ne nous apparaît plus comme une vérité indiscutable, du moins, elle garde son caractère de vérité pratique. Mais à aucun moment les chimistes, j'entends ceux qui prennent la peine de penser, n'ont considéré comme un dogme intangible l'existence de 72 corps simples. Ce nombre est loin d'être fixé à tout jamais ; il n'est presque point d'année où l'on ne trouve ou croie trouver un élément nouveau : tout le monde se souvient encore de la découverte retentissante, faite il y a peu d'années par lord Rayleigh et Ramsay, d'une série de gaz élémentaires, *hélium*, *néon*, *argon*, *crypton* et *xénon*, soit 5 corps simples, contenus dans l'air que nous respirons et que nous croyions si bien connaître.

Le nombre des corps classés comme simples augmente constamment. Il y a là quelque chose d'étrange et notre sens intime proteste contre l'existence d'un si grand nombre d'éléments irréductibles ; nous sentons confusément que cette complication doit nous cacher une vérité plus simple. Pourtant nous ne croyons plus, comme les hommes du XVIIIe siècle, que les lois vraies sont nécessairement simples. Nous avons trop de preuves de la complexité de la nature ; seulement nous croyons savoir que cette complexité est faite, non par juxtaposition, mais par combinaison d'éléments peu nombreux : c'est ainsi que la chimie organique tout entière s'échafaude sur quatre corps simples et que les mouvements si compliqués des astres obéissent à la loi unique de la gravitation universelle. C'est pour cela, sans doute, que l'hypothèse d'une matière unique, primordiale, couve au fond de tant d'esprits ; à la moindre occasion, elle jaillit comme une flamme mal éteinte. Voici deux exemples topiques.

En 1815, le chimiste anglais Prout avait émis l'idée que les poids atomiques de tous les corps devaient être des multiples de celui de l'hydrogène. Cette proposition, que n'appuyait

aucune preuve expérimentale, était tombée dans l'oubli. Jean-Baptiste Dumas, le grand chimiste dont l'esprit était si largement ouvert à la philosophie scientifique, la reprit trente ans plus tard et lui donna l'appui de nombreuses expériences; il crut pouvoir affirmer que, l'atome d'hydrogène étant pris pour unité, ceux du carbone, de l'azote, de l'oxygène, du soufre, devaient peser exactement 12, 14, 16 et 32. Un tel résultat pouvait-il s'expliquer autrement qu'en considérant les éléments comme des états de condensation successifs d'une même matière primordiale, qui était peut-être l'hydrogène lui-même? Mais, une fois encore, la réalité a brisé les ailes du rêve : l'analyse chimique, en développant ses ressources, a permis une détermination plus précise des poids atomiques; il a fallu remplacer les nombres indiqués par Dumas par des nombres plus compliqués, 11,97 — 14,01 — 15,88 — 31,98, si bien que la simplicité entrevue s'évanouit et qu'il devient impossible de tirer, des déterminations de cet ordre, aucun argument pour ou contre l'unité de la matière.

Cette même préoccupation se retrouve dans des considérations d'un autre ordre. Les espèces chimiques, telles qu'on les a définies, sont loin d'être fixes; il semble qu'elles puissent, comme les espèces vivantes, exécuter des oscillations d'amplitude variable autour d'un type moyen. Pour chacune d'elles, les constantes physiques — comme la couleur, la densité, la solubilité dans les dissolvants, les coefficients de dilatation et d'élasticité, la chaleur spécifique — sont variables; parfois même les propriétés chimiques sont modifiées. Ainsi, l'ozone diffère nettement de l'oxygène; le carbone, le soufre, le sélénium, le phosphore peuvent exister sous des formes et avec des propriétés bien différentes. On peut, il est vrai, envisager ces variétés comme provenant d'états différents d'agrégation moléculaire : la molécule d'ozone, par exemple, serait constituée par trois atomes, alors que la molécule d'oxygène n'en contiendrait que deux; ainsi l'on sauvegarde provisoirement, et par une hypothèse vraisemblable, l'individualité des éléments. Mais il y a d'autres cas où ce mode de raisonnement paraît inacceptable. Considérons, les oxydes dont les métaux forment ce qu'on est convenu d'appeler les *terres rares*. Ces corps étaient rares, en effet, et mal connus, jusqu'au moment où les besoins

de l'industrie moderne, en invitant à les rechercher, ont montré leur abondance relative et, en tout cas, leur extrême dissémination dans l'écorce terrestre. On a tiré de ces corps un nombre considérable, et encore aujourd'hui mal déterminé, de métaux *thorium*, *cérium*, *lanthane*, *didyme*, *yttrium*.

En 1842, Mosander établit que ce dernier métal était en réalité constitué par trois corps distincts, *yttrium* proprement dit, *terbium* et *erbium*; depuis, le travail acharné de nombreux chimistes a encore extrait des mêmes corps de nouveaux éléments *scandium*, *ytterbium*, *holmium*, *gadolinium*, auxquels il faut peut-être ajouter le *thulium*, le *néo-erbium*, le *néo-holmium*, le *dysprosium*[1]. Tous ces corps, de propriétés si voisines que leur séparation est à peine possible, viennent allonger la liste, déjà si chargée, des corps simples. A les voir si voisins les uns les autres et associés dans les mêmes minéraux, on croira difficilement qu'ils ne proviennent pas d'une origine commune; et c'est ce qui a amené le physicien Crookes à sa célèbre théorie des « méta-éléments ».

D'après Crookes, les divers corps simples résulteraient de la condensation progressive d'une même matière primitive; mais, à un moment donné, le refroidissement de cette matière primordiale ayant été trop rapide, il se serait produit une série d'éléments dont le développement aurait été arrêté. La nature aurait accouché avant terme, peuplant l'espace de monstres mal venus, voisins des formes normales et pourtant reconnaissables; ainsi l'*holmium*, l'*erbium*, le *gadolinium* et le *dysprosium* ne seraient que des « méta-éléments » de l'*yttrium*, et chacun des corps simples que nous connaissons pourrait, si nous étions assez habiles à effectuer les séparations chimiques, nous fournir toute une lignée de satellites.

Même en laissant ce côté ces éléments rares, sur l'identité desquels plane peut-être encore quelque doute, comment ne pas être frappé de l'analogie profonde de certains corps? Il y a longtemps que Dumas, traduisant ces analogies, avait groupé dans une même famille naturelle le fluor, le chlore, le brome et l'iode, ou encore le soufre, le sélénium et le tellure. Des associations aussi naturelles unissent les gaz inertes de l'air dont

1. Tout récemment encore, M. Urbain a réussi à dédoubler l'*ytterbium* en deux éléments, le *néo-ytterbium* et le *lutécium*.

nous donnions tout à l'heure l'énumération, les métaux alcalins, les métaux du groupe du fer. Il n'y a pas un chimiste qui ne sente la valeur de ces analogies, aucun qui ne pense qu'entre les corps d'une même famille existent des liens et une dépendance nécessaire.

Le chimiste russe Mendeleef a eu l'heureuse fortune de présenter cette dépendance sous une forme saisissante, qui s'est imposée depuis longtemps à l'attention des chimistes et qui va recevoir des découvertes de Ramsay un regain d'intérêt. Imaginez qu'on range les corps simples par ordre de poids atomiques croissants, comme on l'a fait dans le tableau ci-joint :

HYDROGÈNE 1	HÉLIUM 4	LITHIUM 7	GLUCINIUM 9,3	BORE 11	CARBONE 12	AZOTE 14	OXYGÈNE 16				
FLUOR 19	NÉON 20	SODIUM 23	MAGNÉSIUM 24	ALUMINIUM 27,5	SILICIUM 28	PHOSPHORE 31	SOUFRE 32				
CHLORE 35,5	ARGON 40	POTASSIUM 39,1	CALCIUM 40	SCANDIUM 44	TITANE 48	VANADIUM 51,3	CHROME 52,4	MANGANÈSE 55,2	FER 55,9	COBALT 58,6	NICKEL 58,7
		CUIVRE 63,5	ZINC 65	GALLIUM 68	GERMANIUM 71	ARSENIC 75	SÉLÉNIUM 78				
BROME 80	KRYPTON 82	RUBIDIUM 85,4	STRONTIUM 87,3	YTTRIUM 89,6	ZIRCONIUM 90	NIOBIUM 94	MOLYBDÈNE 95,8		RUBIDIUM 103,5	RHODIUM 104,1	PALLADIUM 105,2
		ARGENT 107,9	CADMIUM 112	INDIUM 113	ÉTAIN 118	ANTIMOINE 120	TELLURE 126,3				
IODE 126,6	XÉNON 128	CŒSIUM 132,6	BARYUM 137	CÉRIUM 137	LANTHANE 139	DIDYME 147					
				ERBIUM 170,6	YTTERBIUM 173	TANTALE 182			OSMIUM 190	INDIUM 192	PLATINE 194
		OR 197	MERCURE 200	THALLIUM 204	PLOMB 206,9	BISMUTH 210					
ÉMANATION 215			RADIUM 225		THORIUM 233,9		URANIUM 240				

On constate que les propriétés des éléments successifs présentent une certaine périodicité et le tableau est divisé en lignes

et colonnes de façon à mettre cette périodicité en évidence; on s'est arrangé de telle sorte que les corps d'une même colonne verticale présentent entre eux d'étroites analogies, si bien que ces colonnes reproduisent, à peu près, les familles naturelles déjà observées par les chimistes. Il est vrai qu'on a usé d'un artifice, en laissant des places vides dans les cases, mais on peut supposer que ces lacunes correspondent à des éléments encore inconnus; de fait, les corps découverts depuis la publication du tableau de Mendeleef sont venus tout naturellement remplir les cases vides; tel est le cas pour le *germanium*, isolé par Winckler, et pour le *gallium*, obtenu par Lecoq de Boisbaudran; de même, pour les gaz inertes de l'atmosphère. Des critiques nombreuses et justifiées peuvent être adressées à l'œuvre de Mendeleef; mais il n'est presque point de chimiste qui ne la considère comme le canevas sur lequel viennent se grouper les propriétés les plus générales de la matière; elle donne une forme précise, trop précise peut-être et trop simple, à la dépendance incontestable qui relie tous les éléments.

***

Ainsi la chimie moderne, tout en admettant la notion de corps simples, constatait entre ces corps des solidarités qui rendaient vraisemblable la possibilité d'une transmutation; mais les moyens dont elle disposait étaient insuffisants pour réaliser cette transmutation [1].

La découverte des corps radio-actifs est venue fournir le levier nécessaire. Ces corps, *uranium*, *thorium*, *radium*, *actinium*, sont une source merveilleuse et, en apparence, intarissable d'énergie. Le *radium*, en particulier, le mieux connu de tous, émet incessamment de la lumière, de la chaleur et trois espèces de radiations qu'on a désignées par les lettres α, β et γ. Les rayons α sont constitués par des masses matérielles, de dimensions comparables à celles d'une molécule d'hydrogène, électrisées positivement et animées d'une médiocre vitesse. Les

1. En 1900, Fittica, professeur à l'Université de Marbourg, crut avoir réussi à transformer le phosphore en arsenic. Mais en définitive, sa tentative échoua, comme toutes celles de ses devanciers.

rayons β forment la trajectoire de projectiles deux mille fois plus légers que les précédents, chargés d'électricité négative et lancés avec une vitesse formidable, comprise entre cent mille et trois cent mille kilomètres à la seconde ; ces derniers projectiles, sont appelés corpuscules ou électrons. Enfin les radiations γ, analogues aux rayons X, sont sans doute constituées, comme eux, par des perturbations de l'éther qui ne transportent ni masses matérielles, ni charges électriques.

Mais ce n'est pas tout ce qui se dégage des corps radio-actifs : dans le voisinage d'un échantillon de *radium*, un corps quelconque, fer, caoutchouc, bois, devient actif à son tour, c'est-à-dire émet toutes les radiations que nous venons d'énumérer ; seulement, sa radio-activité, au lieu d'être permanente, décroît peu à peu jusqu'à devenir insensible au bout de quelques minutes ou de quelques jours, suivant les cas. Tel est le phénomène auquel M. et madame Curie, qui l'ont découvert, ont donné le nom de *radio-activité induite*. Cette forme nouvelle d'énergie, produite par le *radium*, n'est plus rayonnée, comme les précédentes ; elle paraît se diffuser à la manière d'un gaz, qui, émané du *radium*, se répandrait progressivement dans l'espace environnant en imprégnant les corps qu'il rencontre et en leur communiquant l'activité qu'il tient lui-même du *radium*.

Cette explication de la radio-activité induite avait été proposée par Rutherford. Elle a cessé d'être une hypothèse, le jour où Ramsay et Soddy purent recueillir l' « émanation » du *radium*, l'isoler et en faire l'étude. L'émanation est un véritable gaz, qui obéit à la loi de Mariotte et se liquéfie lorsqu'on le refroidit au contact de l'air liquide. Elle se caractérise par un spectre lumineux qui rappelle celui des gaz de la série de l'argon. D'autre part, son inactivité chimique paraît absolue, puisqu'on peut la chauffer, sans l'altérer, au contact des oxydants et des réducteurs les plus énergiques. C'est pourquoi Ramsay la considère comme un gaz simple, de poids atomique voisin de 215 et qui, dans la classification périodique, prendrait place au-dessous du *xénon*.

Voici donc un fait dont on ne trouve l'analogue nulle part en chimie : le *radium*, corps très bien défini comme élément par son spectre et par l'ensemble de ses propriétés chimiques, se

décompose spontanément en un autre corps qui apparaît à son tour comme simple, et si la vitesse de transformation restait celle qui a été mesurée dans les expériences, chaque gramme de *radium* donnant dans une année un milligramme d'émanation, la transmutation serait intégralement accomplie en quelques milliers d'années.

Mais nous ne sommes pas au bout des complications. Ramsay conserve quelques millimètres cubes de sa précieuse émanation sur le mercure, dans une minuscule éprouvette de verre, où elle forme une colonne lumineuse. Quelques jours après, il constate que le gaz diminue de volume; la diminution continue régulièrement, si bien qu'au bout de trois semaines, il ne reste plus dans l'éprouvette qu'un point lumineux; au bout d'un mois, toute trace d'émanation a disparu; cependant, en abaissant ensuite le mercure, de façon à faire le vide dans l'appareil et en chauffant légèrement l'éprouvette, il se produit un gaz qui représente quatre fois environ le volume initial de l'émanation : ce gaz est de l'*hélium*.

Un résultat aussi inattendu n'acquiert droit de cité dans la science qu'après de sérieuses vérifications; outre celles de Ramsay lui-même, la question a été reprise, en France et en Allemagne, par sept observateurs, entre autres par Curie : on a pu constater que, non seulement le *radium*, mais encore le *thorium* et l'*actinium* se transforment finalement en *hélium*, par l'intermédiaire de l'émanation. D'ailleurs le fait s'accorde avec ce que nous savons déjà de l'origine de l'*hélium* sur la terre : ce gaz a toujours été trouvé dans les minéraux radioactifs, et sa présence a encore été constatée dans les gaz dégagés par les sources minérales d'origine profonde[1], qui ont dû prendre contact, à l'intérieur du globe, avec de semblables minéraux.

Le fait actuellement indiscutable est donc celui-ci : le *radium* et ses congénères sont des éléments en voie constante de désintégration; spontanément, sous les yeux de l'observateur, ils se transforment en émanation, et celle-ci donne à son tour de l'hélium. Cette évolution est fatale : nous sommes incapables de l'accélérer ou de la ralentir, plus incapables encore de l'effec-

1. La source de Bourbon-Lancy dégage annuellement dix mille litres d'hélium.

tuer en sens inverse pour revenir de l'*hélium* à l'émanation ou au *radium*. Comme le fait remarquer Ramsay lui-même, « quoique les analogies tirées de la chimie ordinaire ne suffisent pas pour représenter complètement ces phénomènes nouveaux, elles peuvent néanmoins nous servir à préciser nos idées : il est possible d'enlever le chlore du chlorure d'ammonium AzH^4Cl; dans ce cas, on devrait obtenir le groupement AzH^4; mais ce groupement est peu stable, même en présence du mercure; il ne tarde pas à se décomposer en ammoniaque AzH^3 et en hydrogène. Pour reconstituer le composé AzH^4Cl, il est nécessaire de suivre un chemin beaucoup plus long; il faut d'abord combiner le chlore avec l'hydrogène, puis faire réagir l'acide chlorhydrique sur l'ammoniaque; nous pouvons pourtant opérer ces transformations. Mais jusqu'ici nous sommes incapables d'opérer des changements semblables avec le *radium* et ses produits de décomposition ».

Nous ne connaissons pas d'agents capables de modifier l'évolution du *radium*; il est probable cependant que de tels agents existent. Les substances radio-actives étant enfermées dans le sein de la terre depuis des milliers de siècles, si leur transmutation s'y était effectuée d'après le taux constaté par Ramsay, il y a longtemps qu'elles auraient disparu intégralement. Il doit donc exister une action retardatrice, ou même un processus de rétrogradation encore inconnus de nous.

***

L'*hélium* n'est pas le seul produit de la désintégration des corps radio-actifs; en même temps, est libérée une quantité d'énergie extraordinaire et dont rien, dans les réactions chimiques que nous connaissons, ne peut nous donner une idée. Il résulte des mesures de M. et madame Curie et de Rutherford qu'un centimètre cube d'émanation dégage, en devenant *hélium*, une énergie 3 600 000 fois plus grande que celle qui est fournie par l'explosion d'un égal volume de gaz tonnant, mélange d'hydrogène et d'oxygène. Mais ce dégagement est progressif, puisqu'il dure environ un mois; de plus il appa-

raît, non seulement sous forme de chaleur, mais encore comme lumière et rayons α, β et γ.

Ce résultat est d'une haute importance : il met à notre disposition une énergie plus puissante que toutes les autres et dont la forme est nouvelle. Il est donc légitime d'espérer que la puissance libérée par la désintégration du *radium* pourra imposer à la matière des modifications profondes et que ce corps, assez énergique pour se décomposer lui-même, sera capable de transformer tous les éléments mis en sa présence. Telle a été la pensée directrice de sir William Ramsay et la raison d'être d'expériences patiemment poursuivies depuis trois années, avec une habileté aussi rare que nécessaire en ces recherches, où l'on opère sur un poids minime de substance; pendant des mois, il faut manipuler, sans les perdre, quelques millimètres cubes de gaz; l'opérateur doit donc pousser à ses extrêmes limites l'habileté expérimentale. Que cette grande difficulté du sujet ne nous détermine pas, cependant, au scepticisme; ceux qui ont vu Ramsay dans son laboratoire savent que nul n'était mieux préparé à une tâche aussi ardue. Ils savent avec quelle conscience, quelle défiance de lui-même, il avance dans la voie qu'il s'est tracée :

Lors de ma dernière visite à Ramsay, il y a déjà plus d'un an, — écrit le chimiste allemand Ostwald, — il me montra dans le laboratoire particulier qu'il s'est fait construire dans sa maison de Regents Park, quelques cristaux blancs sur un petit verre de montre. Cette substance avait été obtenue en faisant agir l'émanation du radium sur une solution de sulfate de cuivre. Après avoir éliminé le cuivre par l'hydrogène sulfuré, le résidu laissé par l'évaporation de la liqueur claire montre nettement au spectroscope la raie du lithium, ainsi que j'ai pu m'en assurer grâce à l'obligeance de Ramsay. Ce fait étant absolument extraordinaire, Ramsay me pria de ne pas le livrer à la publicité avant qu'il ne fût parfaitement confirmé. Mais aujourd'hui cette réserve n'est plus nécessaire; il y a déjà quelques jours que j'ai reçu les épreuves de la publication de Ramsay au monde savant. Les résultats antérieurs ne sont pas seulement confirmés : ceux que cet habile expérimentateur a pu obtenir depuis justifient pleinement ses espérances primitives.

Nous pouvons donc, à l'exemple d'Ostwald, faire confiance à l'homme qui a déjà donné à la science tant d'admirables

découvertes. Nous le pouvons d'autant mieux qu'il règne dans les résultats nouveaux un ordre que notre imagination n'aurait jamais pu prévoir, mais qui satisfait notre raison.

Nous savons déjà que l'émanation, isolée et pure, se transforme spontanément en *hélium*. Enfermons maintenant, dans une petite ampoule en verre, cette même émanation avec un peu d'eau ; pendant un mois, période de la transformation, on verra l'eau se décomposer progressivement en ses constituants, oxygène et hydrogène ; mais contrairement au cas précédent, il ne se forme que peu d'*hélium* ; on trouve surtout du *néon*, gaz appartenant à la même série que l'*hélium*, mais dont l'atome est cinq fois plus lourd. D'autre part, emprisonnons l'émanation avec une dissolution de sulfate ou d'azotate de cuivre ; il ne se forme plus ni *hélium*, ni *néon*, mais exclusivement de l'argon, gaz encore plus lourd que les précédents, et appartenant à la même famille. En même temps, on trouve dans la liqueur, outre le sel de cuivre inaltéré, une quantité notable de sels de *sodium* et des traces très nettes de *lithium*[1] ; l'expérience a été répétée quatre fois, toujours avec les mêmes résultats, et Ramsay l'a contrôlée avec une solution d'azotate de cuivre traitée de la même façon sous tous les rapports : la seule différence était qu'elle n'avait pas été mise en contact avec l'émanation ; dans ces conditions nouvelles, on n'a obtenu aucune trace de *lithium*, et on a constaté la présence d'une quantité de *sodium* moitié moindre que dans le cas précédent.

La présence du *sodium* est un phénomène normal : le verre, employé pour faire les ampoules, est à base de soude ; il abandonne toujours des traces de sa substance au liquide avec lequel on le maintient en contact. En revanche, rien, sinon une transmutation, ne peut expliquer la présence du *lithium*. D'autres expériences, répétées par trois fois à six mois d'intervalle, manifestent un autre phénomène du même ordre : une solution d'azotate de *thorium*, abandonnée à elle-même en vase clos, dégage continuellement du gaz carbonique. Le carbone apparaîtrait donc ici comme élément nouveau ; toutefois Ramsay attend, pour affirmer, le résultat de déterminations actuellement en cours.

1. Le poids de lithium formé a pu être évalué, d'après l'intensité des raies spectrales observées, à un vingt-millième de milligramme environ.

On peut croire que toutes ces expériences seront soigneusement contrôlées. Acceptons, sous ce bénéfice, les faits nouveaux. La classification périodique de Mendeleef va nous permettre, suivant les vues de Ramsay, d'y mettre un ordre au moins provisoire. Quand l'émanation, que nous considérons comme un gaz de la famille de l'*hélium*, est abandonnée seule à elle-même, son atome, lourd et chargé d'énergie, éclate comme une bombe et se pulvérise; de là naît l'*hélium*, qui est le premier terme de la série. Si au contraire cette émanation est mise en présence d'autres corps, une partie de son énergie de désintégration leur sera appliquée : en présence de l'eau, l'émanation se divise en parcelles plus grosses que précédemment, et on obtient le second terme de la même série, qui est le *néon*. Si enfin on met l'émanation en présence d'un sel de cuivre, celui-ci est ramené aux formes moins pesantes de son propre groupe, c'est-à-dire au *lithium*, peut-être aussi au *sodium*, tandis que l'émanation, recevant pour sa part un effort moindre encore que dans le cas précédent, ne peut être dégradée qu'à l'état d'*argon*. Ce serait par un processus analogue que le carbone résulterait de la désintégration du *thorium*, élément appartenant à la même famille, mais de masse atomique vingt fois plus grande.

On peut dire, après cela, que les rayons α, β et γ, cette puissante artillerie des corps radio-actifs, agissent sur ce que nous appelons les corps simples à la manière de l'obus sur la plaque de blindage; l'énergie se dépense à la fois sur le projectile et sur l'obstacle, si bien que, plus grand est le dommage sur la plaque, moindre est la dégradation de l'obus.

Un tel raisonnement ne peut être considéré, de l'aveu même de Ramsay, que comme une première et très grossière approximation; mais c'est la seule idée générale dont on puisse actuellement envelopper les faits nouveaux. Ce qui est acquis, en tout cas, c'est que l'idée que nous nous faisions des corps simples va être profondément modifiée. Nous sommes certains que la transmutation n'est pas un mythe, depuis que nous avons vu l'*hélium* naître sous nos yeux, et nous avons de très fortes raisons de croire que d'autres éléments, tout aussi bien définis, *néon*, *argon* et *lithium*, peuvent également se créer par désagrégation atomique. Mais nous ne savons encore agir sur

les éléments que dans un seul sens, en passant des atomes les plus lourds aux plus légers : il a toujours été plus facile de démolir que de reconstruire et, d'après les énergies formidables qu'il a fallu mettre en jeu pour la démolition, on peut juger de ce qu'il faudra pour agir en sens inverse, par exemple pour faire de l'or avec du cuivre.

C'est une constatation bien remarquable que les éléments les plus lourds soient en même temps les plus instables, puisque les seuls qui se désintègrent spontanément forment la dernière ligne de la table de Mendeleef et que les autres se décomposent toujours en donnant des corps plus légers qu'eux-mêmes. Déjà, la chimie classique nous avait habitués à cette notion que les composés les plus complexes, qui sont aussi ceux dont la molécule est la plus lourde, sont en même temps les plus instables; ceux qui figurent dans les êtres vivants et dont la complication est extrême, paraissent même incapables d'exister à l'état d'équilibre ; ils sont si intimement associés à la vie qu'ils évoluent sans cesse avec elle. Ainsi paraît se créer une chimie des éléments, sur le modèle de la chimie classique des composés. L'atome n'est plus le dernier terme ; les chimistes, après les physiciens, sont amenés à le dissocier et ils se demandent à leur tour quel jeu joue la Nature, en nous donnant tant de raisons de croire à la discontinuité de la matière, puis tant de raisons d'en douter.

L. HOULLEVIGUE

LA JEUNESSE

DE

WALDECK-ROUSSEAU[1]

II

Le jeune Waldeck-Rousseau traverse cette agitation de 1869 sans émoi. Les manifestations de la rue le trouvent hostile. Comment accorderait-il quelque importance aux assemblées populaires? Ceux qui s'y font applaudir sont des naïfs « d'une gaieté désopilante », ou bien trente à quarante hommes insensés que le gouvernement est enchanté d'encourager à la folie, pour les mettre ensuite « comme un épouvantail dans l'arbre de la liberté ». Les rassemblements se forment toujours de la même manière : des curieux inoffensifs vont en foule voir s'il y aura quelque chose; il n'y a rien autre chose que la foule qu'ils augmentent et qu'on traite « comme si elle était russe ou insurgée ». Waldeck-Rousseau est sceptique à l'endroit des mouvements publics. Il a vu, par hasard, les badauds et le peuple se bousculer à l'enterrement cérémonial de Troplong, et cet empressement lui fait écrire : « Je ne doute pas, à voir la façon dont on s'écrasait sous ma fenêtre, que si le jour des élections deux ou trois dignitaires de l'Empire se laissaient enterrer par dévouement, il n'obtînt le plus grand succès sur toute la ligne ». Il juge donc inutile de se mêler

1. Voir la *Revue* du 1er décembre.

à ces tumultes passagers. Nonchalant, tous les soirs, après son dîner, il fait un tour aux Champs-Élysées, et, à huit heures, il est en train de « faire grincer sa plume ».

Une fois, cependant, la curiosité l'emporta sur l'indifférence. On annonçait une réunion d'Émile Ollivier au Châtelet : « étant donné Ollivier et son talent hors ligne, ce sera curieux ». S'étant procuré une carte d'électeur, il s'y rend avec un ami. Ce fut une soirée fort orageuse, qu'il narre à sa mère :

A six heures, L... et moi, nous faisions queue devant le Châtelet. Au bout d'une demi-heure, la queue faisait le tour du théâtre. Au bout d'une heure, on était obligé de la diriger sur les quais. Pas, ou presque pas de police pour diriger tout cela et empêcher les empiétements. Sept heures, puis huit heures arrivent. On entre-bâille la porte ; dix personnes passent ; on la referme. A ce moment une irruption de la foule envahit la place ; il n'y a plus ni queue ni ordre, mais dix mille spectateurs qui se pressent et se bousculent. L... et moi grâce à notre taille nous pouvons respirer, et, grâce à nos poignets, nous maintenir. Mais les portes demeurent toujours fermées. On crie, on tempête ; la police commence à paraître. On demande : « Les portes ! les portes ! » Rien. Voici ce qui était arrivé : la salle était pleine avant qu'il fût entré personne ! Beaucoup de gens, 4 000 environ, avaient été convoqués par lettres particulières ; ils en avaient profité pour entrer par la porte des artistes. Cette nouvelle se répand et on l'accueille par des cris de fureur. « Enfoncez les portes ! » crie un individu. La foule proteste, mais fait un effort gigantesque pour arriver jusqu'aux grilles. A ce moment L... et moi, nous nous disons qu'il n'y a plus aucune chance d'entrer et qu'il faut éviter avant tout d'être acculé entre ces grilles et la foule. Je m'ouvre un chemin, il me suit, et après avoir enfoncé un certain nombre d'estomacs et broyé une quantité incalculable de pieds, nous nous tirons à grand'peine de cette fourmilière humaine où tout le monde suffoque, tempête, se démène et n'aboutit à rien.

Une fois délivré, il veut voir si cette effervescence va se terminer en échauffourée :

Il était neuf heures ; la place du Châtelet, le pont Saint-Michel, les quais étaient littéralement pleins de monde. A ce moment, il y avait bien quinze ou vingt mille personnes. Les cris s'accentuent ; on s'exalte ; alors la police fait son apparition. Une nuée d'agents de ville débouche par le pont et fait une charge qui débarrasse les abords du théâtre. On se masse sur le théâtre, et tout d'un coup, voilà trois ou quatre cents voix qui entonnent la *Marseillaise*. C'est une

fière musique, il faut en convenir. De tous côtés on bat des mains. Nouvelle charge des agents de ville. Trois fois, ils font évacuer la place : trois fois, la foule y reprend place. Tout le quartier est debout. Maintenant, on chante la *Marseillaise* sans discontinuer...

Mais, lui, posément, va se coucher, et, le lendemain, il rapporte à ses parents qu'il a été fort surpris de voir que tout cela « le laissait froid ».

Cette froideur en présence des événements se manifeste, — sa correspondance en témoigne — à toute occasion. Serait-ce l'intime désir de rassurer sa mère sur ses propres dispositions? Non. Il suit sa nature réfractaire à tout ce qui sort de la logique et de la raison. Pour demeurer insensible aux passions qui l'environnent, il n'a besoin d'aucun effort de volonté. Qu'il se produise dans Paris des scènes de plus en plus tristes, que l'on sabre d'inoffensifs promeneurs, qu'on les larde de coups d'épée, certes, il blâmera sévèrement les auteurs responsables de ces méfaits; mais les victimes, il est trop inflexible pour les plaindre : « Je suis d'une tranquillité et d'un flegme qui me désespèrent, avoue-t-il à sa mère; je me demande si je suis de marbre pour être si peu ému des malheurs du *pauvre peuple.* »

Serait-ce donc que l'avenir de la France, que la forme de son gouvernement ne le touche point? Il a respiré dans sa famille la haine de l'Empire, et il est républicain. Seulement la République dont il rêve est si parfaite qu'il rougit de n'entendre acclamer que la caricature, et il en cache l'image, dédaigneusement. Cependant, si son visage, aux cris, aux gémissements de la foule piétinée, reste impassible, il porte en soi une flamme intérieure et la fièvre civique couve en son cœur. Que le mouvement se généralise et dépasse la portée des violences d'une poignée de révolutionnaires, que l'opposition se fasse sérieuse et que montent en scène des hommes d'État, alors l'espoir lui vient et, allègrement, il s'échauffe : « Tu ne peux te figurer, écrit-il, l'agitation qui règne ici dans tous les esprits; les discours de Thiers ont profondément secoué toutes les intelligences assoupies, et on dirait que Paris s'est réveillé en sursaut. Tout le monde lit, parle, dispute, moi-même!... Je me surprends parfois à haranguer comme un tribun! »

. . . .

Il s'attarde peu en ces enfantillages dont il sourit tout le premier; sa raison exige de discuter, d'argumenter, et, s'il lit et relit les discours de Thiers, c'est afin d'en tirer la substance : « Je les ai travaillés en prenant des notes et en raisonnant avec lui. Ses discours sont un enseignement complet, clair, lumineux, éloquent de politique et de diplomatie. Il a sur Favre cette supériorité que Favre critique des faits et crible de ses invectives éloquentes la politique de l'Empire, faisant ainsi un discours de faits et une censure des événements, tandis que Thiers pose savamment les principes de la politique rationnelle et juste, pour soumettre ensuite les faits à leur contrôle. » Ce jugement, si exact, précise les tendances de son esprit et donne, en partie, la véritable explication de son attitude envers les foules.

Dès cette époque, la politique à ses yeux n'est point un phénomène de parade ou de sentiment, comme alors paraît le croire l'ensemble du parti républicain, moins instruit des principes qu'amoureux de phraséologie. Waldeck-Rousseau la considère à l'égal d'une science, et lorsque la satisfaction lui est offerte, chose rare, de rencontrer un homme qui la comprend ainsi, il s'incline, à quelque opinion que cet homme appartienne. Il admire Thiers, quoique monarchiste. Il va plus loin : en cette lutte électorale où la plupart des républicains accusent Émile Ollivier de trahison et le renient, il ne se gêne pas pour souhaiter son succès, parce qu'Ollivier lui semble être le seul membre de l'opposition qui ait daigné, précisément, étudier la politique comme une science et faire pour elle comme on fait pour la physique ou la philosophie : l'analyser.

Comment, partant de cette idée directrice, conçoit-il le gouvernement républicain? En ses divers écrits, lettres, articles, critique historique, — car, plus avance l'heure du verdict national, plus la fièvre le gagne, plus il fait grincer sa plume, — il l'expose avec une franchise impitoyable. N'écoutant que sa conscience scrupuleuse, plaçant les déductions de sa raison au-dessus de toute considération secondaire, il prend position, très nettement, au nom de la République même, contre le nouveau parti républicain et ses idoles.

Étant donné que la République est le gouvernement du peuple par le peuple, cela signifie-t-il que le gouvernement

républicain soit par essence affranchi de toute méthode et de toute règle? Ce serait le régime du bon plaisir aggravé, — sans le frein de l'intérêt personnel du souverain, — par le caprice individuel de tous les citoyens. L'excellence de la République, le caractère de sa prééminence sur les autres formes du pouvoir, c'est d'être la négation de toutes les volitions arbitraires, le règne de la loi si puissamment établie que nul ne puisse avoir la faculté ni la possibilité de se placer au-dessus. Le gouvernement républicain, donc, doit en premier lieu s'appuyer sur des institutions solides. Il doit ensuite faire comprendre aux citoyens qu'ils ont le devoir, dans l'intérêt commun, de le servir avec désintéressement, non de chercher à l'abaisser puisqu'ils s'abaisseraient eux-mêmes, et celui de ne poursuivre la réalisation des améliorations sociales qu'avec le consentement général, obtenu par l'évidence de la justice et l'expérience des faits, librement démontrées.

La République porte-t-elle en soi le bonheur parfait? Fou qui le croit, criminel qui le dit. Jamais aucun gouvernement, l'humanité durât-elle des millions et des millions de siècles, ne sera assez sorcier pour matérialiser la diabolique chimère. Le bonheur ne peut pas plus se trouver dans les peuples qu'il n'existe dans une ville, une bourgade, une famille, dans l'individu même. Tout ce qu'un gouvernement peut tenter, en dehors de la perfectibilité de la nature humaine qui lui échappe, c'est d'aider aux progrès de la science, de les mettre à portée du plus grand nombre, et si la République semble plus qu'aucun autre capable de remplir ce rôle, c'est que, émanant du suffrage universel, elle a pour raison d'être d'instruire et d'émanciper la généralité des citoyens dans l'intérêt de tous. Mais d'espérer que, de par la seule vertu magique de son nom de République, elle atteindra du jour au lendemain ce but, sans efforts, sans études, sans le concours des philosophes et des savants et la sauvegarde des lois, qu'en se réveillant libre, le pays n'aura plus qu'à se croiser les bras et à attendre la manne nourricière : c'est pauvreté d'esprit que le penser, et c'est triste besogne que le prêcher aux foules ignorantes. Or ce genre de prophéties fut un peu, il faut bien le dire, le fond des discours de certains orateurs républicains à la fin de l'Empire, et le peuple, toujours naïf, les en croyait.

Hors la connaissance de sa force brutale, les révolutions passées, pas plus que les rudes déceptions qui les avaient accompagnées, n'avaient rien appris au peuple. Avec colère, Waldeck-Rousseau constatait que, derrière des mots ronflants et d'ailleurs non dépourvus d'une poésie héroïque, le peuple continuait de garder pour guides ses passions et ceux qui les savaient exploiter : des principes nécessaires d'une constitution républicaine, des modalités de la liberté, il ne se souciait point, et quant à ses devoirs, à ses propres responsabilités, aux capacités que l'exercice de la souveraineté exigeait d'abord de lui-même, il eût sifflé qui se fût permis d'y risquer une allusion. Alors que, seul sous sa lampe de travail, ayant conclu par la réflexion à l'irrémédiable caducité des monarchies, le jeune démocrate bâtissait sa République sur les données de l'expérience et de la saine raison et qu'il l'édifiait imposante comme l'image de la Loi et de la Science, des bateleurs, se prétendant, se croyant républicains, arrachaient les applaudissements de la foule en excitant ses appétits plutôt que d'éveiller son âme. La République, ils la déformaient, ils la défiguraient tellement, ils la rendaient si repoussante qu'au lieu d'ennoblir les cœurs et de délivrer la pensée, peut-être eût-elle incité les hommes libres eux-mêmes à lui préférer jusqu'aux hontes de la tyrannie.

Ignorant, inconscient, le peuple se faisait de la République cette idée fausse qu'elle est « le remède à tout qui guérit subitement toutes les souffrances et donne satisfaction à toutes les ambitions, alors qu'il n'est pas de gouvernement auquel les ambitions personnelles soient plus funestes ». Le besoin de bien-être semblait le diriger plutôt qu'un idéal de justice : « Les passions sont restées, les doctrines ont disparu. On veut plus et on raisonne moins ; il y a plus d'appétits dans les tendances que de convictions, ce qui est une aggravation du péril, car la passion demande à la violence ce que le raisonnement demande à la justice et au progrès. » Les ouvriers ne comprenaient pas que « la République n'est point le repos sans le travail et le salaire sans labeur, qu'elle est le gouvernement qui veut le plus d'efforts et de dévouement, le moins d'oisiveté ou de paresse ». Leur promettre la liberté, ce n'était pas assez : « Il leur faut un gouvernement responsable de leur bien-être,

et qui organise la prospérité comme s'il dépendait de lui d'organiser la moralité et l'amour du travail qui en sont la base. » Avec un esprit public aussi perverti, comment entreprendre de fonder des institutions durables? Comment ne pas convenir que si le peuple a le désir de la liberté, il n'en a pas l'intelligence, qu'il ne se doute point que « la forme républicaine est le régime des peuples faits, non celui des peuples enfants qu'il faut contenir et défendre »?... Et Waldeck-Rousseau écrit :

Ceux qui croient servir ce grand maître des temps modernes, le seul dont l'esclavage honore au lieu d'avilir, en lui montrant ses fautes, mieux qu'en lui désignant des victimes, ceux-là lui diront : Grandis! Instruis-toi! Le jour où le gouvernement du peuple sera le règne de la raison et de la justice, il sera irrévocablement fondé. Jusque-là, liberté et réforme sociale seront une révélation qu'il devra accepter sans les comprendre. Le gouvernement de tous exige la capacité et la virilité de tous.

***

Ces redoutables vérités, quoiqu'un certain nombre de républicains en reconnussent à part soi la justesse, n'étaient pas proclamées. Pour beaucoup de candidats, il s'agissait moins de représenter des principes que de personnifier des passions. Aussi, loin d'adopter un programme unique, de se grouper sous un même drapeau, celui de la Liberté, les républicains s'entre-déchiraient. Cependant l'Empire était encore puissant, : le plébiscite devait un an plus tard faire éclater à quel point il avait la confiance du pays malgré ses fautes, — et quel était parmi ses adversaires celui qui eût alors prévu, que, prochainement, l'invasion étoufferait l'aigle impérial sous le bonnet phrygien?...

Les jalousies et la calomnie néanmoins recommençaient leur œuvre, visant les défenseurs les plus qualifiés de la démocratie, les figures les plus nobles de son histoire, les hommes de 1848. Radicaux, socialistes, révolutionnaires menaient l'attaque contre eux avec acharnement, et les plus enragés dans cette guerre fratricide étaient les « déclassés du travail de

l'esprit, qui ont tous les vices de la foule sans en avoir ni la naïveté féconde ni les fortes vertus ». La haine autant que l'esprit de secte inspirait leurs diatribes empoisonnées. Aux plus méchants, aux plus féroces, allaient les acclamations populaires... Spectacle écœurant, devant lequel Waldeck-Rousseau note que, si l'ingratitude est le dernier mot des jugements humains, il est surtout le dernier mot de la démocratie :

Athènes exile successivement tous ses grands hommes ; notre première République les a guillottinés jusqu'au dernier... C'est une loi fatale et devant laquelle il faut s'incliner. Il faut pardonner à ceux qui l'appliquent, mais, pour notre part, nous ne saurions étendre la même indulgence à ceux qui en revendiquent les bénéfices.

Il y avait à peine un an que le règne du pouvoir absolu était fermé, et déjà la France était lasse de ceux qui avaient accompli cette œuvre. Mirabeau et son parti disparaissent, et viennent les Girondins qui s'écrient : C'est nous qui sommes les fondateurs de la liberté! La République est proclamée, un nouveau pas est fait, et celui-là par eux : ils tombent, et Danton à son tour subitement élevé, dit : C'est moi, moi et les miens qui avons tout fait! Et puis, après Danton, c'est Robespierre, jusqu'au jour où lui-même est précipité au moment où il allait clore l'ère sanglante de la République, au moment où les prisons se rouvraient, au moment où l'ordre allait s'établir. Alors ce sont les thermidoriens qui disent à la France : C'est nous, les sauveurs et les hommes cléments! C'est nous qui avons renversé l'échafaud!... Ainsi les uns sèment et les autres recueillent.

Et, avec dédain, il ajoute : « Aujourd'hui l'ingratitude ni l'injustice n'ont plus les dimensions surhumaines de cette époque, elles ne sont plus mortelles : les haines sont grotesques, parce que tout est rapetissé, abaissé et avili ; mais c'est toujours la même histoire. »

Dans la cohue des postulants du suffrage universel, à côté des vétérans honnis qui ont fait leurs preuves, des quelques jeunes hommes convaincus qui observent la politique sous le même angle que lui, qui voit-il ? Des aventuriers, des exaltés, des journalistes qui tiennent leur fortune politique de leur esprit boulevardier, des naïfs, persuadés que l'art de gouverner et de légiférer est à la portée du premier venu, qu'il suffit d'être un incorruptible pour devenir un financier, un irréconciliable pour faire un homme d'État, ou simplement un honnête

homme pour être un ministre, comme s'il ne fallait pas aussi être un homme intelligent! Dominant la mêlée, ô comble de l'incohérence et de l'ironie, indiscuté, encensé, imposant de loin ses volontés et ses créatures comme un maître absolu, quel est le parangon des républicains, la nouvelle idole du peuple? C'est le chantre de Napoléon Ier, le pensionné de la Restauration, le pair de la Monarchie de juillet, le porte-paroles de la bourgeoisie conservatrice de 1848, l'affidé du Comité réactionnaire de la rue de Poitiers : Victor Hugo. C'est le dieu de cette foule fétichiste, aussi confite en adoration que cruellement ingrate, et qui oublie tout du passé :

C'est une triste histoire. Il y eut un jour où la seconde République fut déloyalement égorgée dans une révolte de prétoriens. Il y avait alors parmi ceux que la France avait élus des hommes qui avaient préparé l'avènement de ce second règne de la justice et de la raison par de longues années d'une lutte énergique; il y en avait qui l'avaient secondé par des prodiges d'héroïsme et d'inspiration; il y avait aussi des républicains du lendemain. Mais entre tous il y avait un calculateur profond et un poète. Ce jour-là le poète prit son fusil, et, après un mot sublime, il se fit tuer sur les ruines du gouvernement qu'il avait aimé et servi. Il s'appelait Baudin.

L'homme positif comprit que tout n'était pas fini. Il fit une proclamation ni meilleure ni pire que ses discours ordinaires, et s'en fut en exil, et sa plus tragique aventure fut une entrevue avec le bourgmestre de Bruxelles qui se refusa malgré ses supplications à lui faire un procès. Il s'appelait Victor Hugo.

Or, tandis qu'il avait fallu un hasard pour rappeler à la France l'admirable sacrifice de Baudin, la popularité de Victor Hugo s'était répandue par d'habiles manœuvres et les masses s'agenouillaient devant le pontife. Ce besoin d'abdiquer toujours entre les mains de quelqu'un pour lui confier les « sceaux de l'avenir de l'humanité » était jugé par Waldeck-Rousseau comme un triste symptôme, un signe des plus alarmants de l'état de l'esprit public. Non! s'écriait-il, un peuple qui flatte un homme et qui le sert sans discuter n'est pas un peuple libre. Encore si cet ascendant se justifiait dans les cœurs comme autrefois celui dont jouit Robespierre! Lui, du moins, « il avait identifié sa personne avec la République par un travail incessant, par un culte sans bornes qu'il lui rendait à son tour.

Entre elle et le peuple il était le trait d'union : il en était l'interprète, de ce droit qu'il avait d'avoir plus fait pour elle et de l'avoir servie plus aveuglément que personne ».

Et le peuple, en plus de ses dévotions au dieu de Jersey, trouvait encore des génuflexions pour les demi-dieux. C'était la cohorte des proscrits accourus pour se prévaloir de « leurs souffrances romanesques et de leurs blessures en vermillon ». Beaucoup en vérité n'avaient souffert qu'en apparence : les vraies victimes, pour la plupart, avaient rempli les bagnes de Cayenne et de Lambessa, les prisons, les cimetières. Quand, donc, évoquant la funèbre théorie des vaincus qui avaient silencieusement sombré dans la misère et dans la tombe, pensant aux républicains qui, refusant la sécurité du sol étranger, étaient demeurés en France, minant et sapant l'Empire au péril d'une police d'inquisition, Waldeck-Rousseau voyait ces proscrits bien portants se draper dans le manteau de l'exil, et lancer pour mot de passe le saint nom de Hugo, il se révoltait, offensé d'une comédie aussi grossière, à laquelle le peuple applaudissait bouche bée. Son indignation lui fit écrire à leur adresse des invectives virulentes, mais sans qu'il oubliât de discerner entre eux :

Loin de moi la pensée de manquer de respect aux exilés! Il y en a — et devant ceux-là tous les fronts se découvrent, — que le vote du 10 Décembre a frappés au cœur et qui ne guériront jamais de cette terrible maladie qu'inocule l'inconscience des peuples qui s'abandonnent. Il en est d'autres que le Coup d'État n'a frappés que dans leurs opinions, et d'autres qu'il n'a atteints que dans leurs intérêts : eh bien! pour ceux-là, quand la France courait ce grand danger d'être asservie à jamais, quand parler était devenu périlleux, quand écrire sous la dictée de sa conscience était un délit, quand être un homme libre était une cause de suspicion, il y avait une attitude plus digne que la protestation sans danger de l'exil : c'était d'être là où on se battait, là où on tombait. Aujourd'hui que le combat si longtemps désavantageux va se terminer par une victoire, il arrive de toutes parts des champions dévorés d'ardeur qui reprochent, eux, les intrépides, à ceux qui seuls ont soutenu la lutte, d'avoir manqué d'énergie et d'avoir été trop modérés. Le peuple, qui seul a le droit d'être toujours défiant parce qu'il souffre, lui, toujours et qu'il est toujours malheureux, a prêté à leurs récriminations une oreille complaisante. Il eût dû leur demander à voir leurs blessures, et comprendre que le pain le plus amer n'est pas toujours celui de l'exil...

. . . .

Par une contradiction qui n'était singulière qu'en apparence, les partis avancés, si durs aux représentants de 1848 restés sur la brèche à Paris même, ouvraient les bras à ces « retours d'exil » qui s'étaient contentés de représenter au loin comme une sorte de République honorifique. Les « avancés » revendiquaient la tradition révolutionnaire pour ceux-là seulement dont une chiquenaude les débarrasserait la victoire obtenue. Ils prévenaient le reproche d'ingratitude en rendant un hommage public aux « martyrs » : par là ils acquéraient le droit de pousser ferme leurs polémiques contre les démocrates dont la sagesse et l'énergie gênaient leurs ambitions. Contre ceux-ci, ils ne gardèrent aucune retenue et ils s'emportèrent aux satires les plus vives. Ce fut, en province comme à Paris, la souillure des élections historiques de 1869. Sous le titre : *les Hommes de 1848*, un jeune écrivain, cependant un républicain convaincu, celui-là, Vermorel, ramassa les griefs dont on faisait un crime aux vétérans. D'une plume frénétique, donnant à son réquisitoire les allures d'un procès-verbal de faits prouvés, il dressa un acte d'accusation d'où la deuxième République sortait condamnée dans ses dirigeants les plus renommés[1].

Le haineux pamphlet tomba entre les mains de Waldeck-Rousseau. Il sortit de la lecture si irrité de tant d'injustice qu'il décida de répondre, et il écrivit l'une des plus belles défenses que l'on ait présentées de la Révolution de 1848. Laissant l'histoire des faits et des personnes, se limitant à celle des choses, il exposait la situation générale de la France à la chute de Louis-Philippe, les difficultés inouïes que la Monarchie de juillet laissait à ses remplaçants, l'abîme ouvert devant eux, car « c'est toujours au même point et à la même heure que la Liberté passe dans le ciel des peuples; c'est toujours dans un ciel assombri et chargé d'orages ». Il analysait l'œuvre réparatrice du Gouvernement provisoire, la tâche formidable de la Commission exécutive, tous deux occupés à gouverner loyalement et honnêtement, respectueux de la justice, alors qu'on n'arrêtait point de leur tendre des pièges et que toutes les pas-

1. Vermorel publia, presque en même temps, un autre ouvrage dans le même esprit : *les Hommes de 1851*. Il n'eut pas le même succès que le premier.

sions se déchaînaient. Il montrait le peuple, crédule, trompé par les agitateurs de profession, « hideusement mystifié » en mai et en juin : là avait été commise, il est vrai, une grande faute, mais sur qui en pesait la responsabilité? Si la chute de la République s'en était suivie, l'histoire aurait à rechercher quelle avait été dans cet événement la part, « non du socialisme, qui est une des sciences les plus importantes de l'économie des peuples », mais des socialistes.

Ils avaient persuadé au peuple que le travail se réorganiserait sur les ruines de la société, au lieu de lui enseigner cette vérité élémentaire que « toutes les forces sont solidaires, que le capital et le travail sont indissolublement liés dans la même destinée, que chacun d'eux ne vit qu'avec l'autre et par l'autre ». Le socialisme qu'ils prêchaient, lourd de promesses irréalisables, énervait le peuple et le grisait, mais il éloignait de la République les gens sensés en les effrayant :

On découvrait alors que c'était un retour au despotisme le plus absolu, non pas seulement en politique mais en économie privée : on se demandait pourquoi les efforts du siècle dernier, pourquoi tant de combats livrés au gouvernement personnel.

Les gens courageux, intelligents, actifs, ne pouvaient se résigner à ce niveau désespérant promené sur toutes les capacités, pour ne laisser que l'inaction découragée dans une égalité honteuse.

Le socialisme partait de l'invraisemblable, et aboutissait à une absurdité, — l'identité des conditions : il supprimait la responsabilité et l'émulation avec la concurrence; il arrivait à faire d'un peuple de citoyens une agrégation d'hilotes, où la moitié de la nation vivait des aumônes forcées de l'autre moitié, jusqu'au jour où, ne produisant plus rien et ayant épuisé toutes les ressources du passé, elle se trouverait face à face avec la détresse et avec la faim. Il renouvelait la lutte des géants et des dieux et déclarait à la souffrance la guerre de l'humanité : entassant les sophismes sur les utopies, il montait à l'assaut d'un monde imaginaire.

L'épouvante semée dans les esprits, la crise était inévitable. Mais la sanglante mêlée, provoquée par les factions, devait-elle faire oublier les pages héroïques des premiers mois de la République? Jetant un coup d'œil sur l'ensemble des événements de cette période, Waldeck-Rousseau déclarait qu'il était impossible de se défendre d'un sentiment d'admiration et de respect,

et que 48 fut moins une révolution qu'une épopée. Il résumait sa pensée en ces derniers mots :

Oui, il y eut véritablement des hommes de 48! et la grandeur de leur rôle fut dans un respect inébranlable du droit, dans le dévouement sans bornes à une idée, dans l'honnêteté d'une politique qui n'hésita jamais en présence de la justice ou de l'iniquité des moyens.

Oui, il y eut un peuple de 48. Et la grandeur de son caractère est dans cette abnégation qui ne se démentit que lorsqu'il fut épuisé et sans forces pour la résistance.

Quant à ceux qui méditèrent la ruine des uns par le malheur des autres et, par de funestes calculs, amenèrent ce conflit qui devait être la mort de la République, ce sont les conspirateurs de tous les temps.

L'œuvre de réparation achevée, il lui donna ce titre significatif : *Ce qui tue les Républiques*. Mais en serait-il de cet écrit comme de tant d'autres, dont aucun n'avait connu le jour de la publicité? Il consulta là-dessus ses parents en le leur communiquant. Fidèles à leur système, ils le laissèrent prononcer lui-même. Il reprit son manuscrit et l'enferma.

***

Le grand jour des élections approchait. Le peuple allait rendre témoignage de ses tendances, de ses capacités, de sa virilité ou de sa faiblesse. Il allait montrer s'il comprenait ce que c'est qu'une élection républicaine, c'est-à-dire marquer si, vraiment, il avait « non seulement l'horreur de la servitude, mais l'intelligence de la liberté ». Entre tant de candidats il fallait enfin choisir. Ses suffrages iraient-ils aux hommes dont la valeur, le dévouement et les convictions étaient certifiés par leur passé, ou bien aux ambitieux et aux éclopés de la bataille des partis? Car ceux-là étaient légion, et, à les dénombrer, Waldeck-Rousseau se demandait ironiquement si la députation allait devenir la panacée universelle, la récompense nécessaire de toutes les blessures graves ou légères, reçues dans la mêlée des luttes politiques. Il y avait avec eux les tribuns ardents à poursuivre le succès par la violence et l'exagération, et qui, presque tous, s'affirmaient socialistes.

En principe, Waldeck-Rousseau était d'avis, et son opinion était formelle, que le peuple avait le devoir de nommer certains partisans du socialisme, car il ne comprenait pas une Assemblée où la question sociale n'aurait pas de représentants :

A côté des réformes chimériques ou funestes où trop de gens la placent, il y en a d'indispensables et de fructueuses qu'il faudra réaliser.

Mais il y avait tant de candidats qui se disaient socialistes uniquement parce que cette épithète revenait à la mode et semblait promettre une plus rapide popularité!

Ceux-là n'ont pas compris que pour se dire socialiste avec quelque raison et quelque droit, il ne suffit pas de verser des larmes faciles sur la déplorable situation des classes ouvrières, qu'il faut avoir jeté la sonde dans cet océan où personne encore n'a trouvé le fond, et que lorsqu'on n'apporte pas un système nettement formulé, mais des aspirations vagues, ni des connaissances approfondies, mais des souhaits que tout le monde fait depuis un siècle, on est cent fois moins socialiste qu'un homme qui, au lieu d'un vœu de quelques lignes, apporte en témoignage de longues années d'une existence remplie par d'utiles travaux.

De système solidement assis, de doctrine scientifiquement démontrée, il n'en était pas question. Les candidats socialistes ne se distinguaient de leurs concurrents que par une rhétorique plus sombre et plus antisociale. En somme, la violence de langage était partout, et il était à craindre que les républicains modérés, pris entre les exagérés des diverses religions, ne fussent écrasés : à la vérité, plusieurs d'entre eux, et des plus grands, se trouvaient menacés, Waldeck-Rousseau s'en rendait compte, non sans tristesse; mais, pensant à l'avenir, il s'y résignait presque, par raison politique :

Il y a, en effet, dans une certaine presse et dans une fraction de la démocratie, écrivait-il, une intempérance de radicalisme que je suis bien aise de voir se produire aujourd'hui. C'est le venin de l'opposition; il faut qu'il sorte et mieux vaut que ce soit sur la face de l'Empire que sur celle du gouvernement qui suivra. Si j'avais l'oreille de la providence, voici ce que je lui demanderais : encore cinq années d'Empire avec quelques concessions qui permettraient à toutes les revendications, à toutes les exagérations de se produire.

. . . .

On apprendrait à les connaître, on les condamnerait et le gouvernement nouveau n'aurait pas à subir, comme en 48, le choc de toutes les violences et de toutes les absurdités.

Enfin l'aube du 24 mai se leva. Le peuple, selon la pompeuse locution de Napoléon III, se rendit dans ses comices pour exprimer son verdict. La veille, Waldeck-Rousseau avait fait son examen de conscience, résumé ses idées et ses impressions, rédigé une sorte de profession de foi sous forme de lettre à sa mère :

Ma bonne Mère,

Je t'écris en travers; c'est un peu l'image de ma disposition d'esprit. Au lieu de l'agitation pacifique, de l'enthousiasme plus ou moins intelligent qui anime tout le monde aujourd'hui, je m'aperçois que je reste froid, et véritablement je me demande si j'éprouve autre chose que de la curiosité en présence de ce formidable point d'interrogation posé depuis deux mois et auquel demain va répondre. Je ne suis pas né peuple, comme dirait le vieil Hugo. Les transports de la foule, les désirs, les vœux, les efforts de ce que j'ai l'orgueil d'appeler le vulgaire, me sont totalement étrangers. Rien de tout cela ne me touche, parce que, pour moi, rien de tout cela n'est véritablement intelligent et qu'il n'en peut rien sortir d'efficace. J'ai le malheur de croire qu'en politique comme en toute autre chose, il n'y a d'issue qu'avec l'intelligence et par la vérité absolue. Les faits, les événements, lorsqu'ils ne sont pas produits par une volonté consciente et intelligente, sont pour moi comme non avenus. — Pendant deux siècles et pendant toute une éternité, on ferait des élections comme celles-ci : on ne changerait rien aux destinées politiques de la France. Parmi les millions de citoyens qui vont voter, y en a-t-il cent qui sachent clairement, pour y être arrivé par le raisonnement, le but qu'il faut poursuivre et quel est le résultat qu'il faut atteindre; j'en doute. Demandez à ceux-ci pourquoi ils votent pour Bancel; ils répondront : parce qu'Ollivier a trahi : — à ceux-là, pourquoi ils votent pour Rochefort; ils répondront : pour protester contre le Deux Décembre. Combien vous diront : « Je vote pour tel candidat parce qu'il comprend et peut poursuivre mieux que tout autre le seul résultat qu'il faille rechercher : le triomphe de la vérité et de la justice politique »? Mais qui donc, combien d'entre eux savent ce qu'est cette vérité, et ce qu'est cette justice, comment elle se formule, quel est le gouvernement qui est le plus propre et le seul propre à la faire triompher? Je ne voudrais pas répondre qu'il y en ait cinquante. Si vous

demandez aux uns : qu'est-ce que la République? ils vous diront : « C'est l'anarchie », les autres : « C'est le gouvernement du peuple », les autres : « C'est la vengeance », et le plus grand nombre : « C'est moi; c'est une place pour moi, un ministère ou un bureau de tabac. »

Je crois sincèrement qu'il ne suffit pas de renverser ce qui est mauvais pour arriver au bien; il faut comprendre ce qui est bien; il faut savoir comment on empêchera le retour du mal. En d'autres termes, je crois que le salut n'est point dans la destruction d'un pouvoir quelque corrompu qu'il soit, mais dans l'amélioration, dans l'instruction de ceux qui sont les gouvernés. C'est tellement vrai que, si, l'Empereur détrôné, la République était proclamée demain, elle ne durerait pas six mois, parce que personne ne lui apporterait la centième partie de l'intelligence et de la vertu publique qu'elle exige, et que tous lui apporteraient des exigences impossibles à satisfaire, et des ambitions qu'elle ne saurait assouvir.

Ceux qui sont descendus au fond de cette question de l'avenir, la forme rationnelle de gouvernement, appartiennent à cette classe qu'on appelle les rêveurs, parce que l'idée qui est déjà toute grande dans leur cerveau n'est pas même en germe dans l'esprit de la foule. Ils sont naturellement enclins à désespérer momentanément de l'humanité, et c'est bien loin dans l'avenir qu'ils fixent la réalisation de leur rêve. Ils éprouvent je ne sais quelle répugnance à redescendre de cet avenir radieux jusqu'aux tristesses du présent, et cette matière grossière, faite de passions, d'ignorance et d'erreur, répugne à leurs doigts habitués à pétrir l'idéal. Je crois cependant qu'on n'aura fait un pas décisif vers la liberté que le jour où ces vérités politiques, du domaine privé de ces quelques hommes, seront passées dans le domaine public, le jour où il n'y aura plus une foule aveugle se laissant aller au courant, mais des hommes sachant nager, et sachant surtout où ils veulent aller.

Depuis un mois, j'ai beaucoup travaillé cette question de gouvernement, et je suis arrivé à cette conclusion que chercher la stabilité et la prospérité politiques en dehors d'une république, c'est chercher la santé et l'équilibre dans un corps où le cœur par exemple serait tout et où l'estomac manquerait. C'est le seul gouvernement qui ait tous ses organes; c'est le seul qui ne puisse pas connaître ces maladies terribles qui sont les révolutions et qu'on prend stupidement pour des remèdes. La République est dans l'avenir, j'en ai la conviction, comme tous ceux qui ont réfléchi et étudié; mais à quel point et à quelle date? nul ne le sait. Mais cette échéance se rapprochera d'autant plus qu'on hâtera la virilité politique, c'est-à-dire l'intelligence de notre pauvre pays.

Il y aurait une œuvre si belle à entreprendre! Je l'appellerais : la

vulgarisation de l'idée républicaine. Faire comprendre ce qu'elle est, comment elle se manifeste, comment elle est la seule vraie et la seule pratique, la débarrasser du chaos d'inepties et d'erreurs que l'on a entassées autour d'elle et sur elle, voilà l'œuvre de ce siècle. Cinquante jeunes gens, sans parti-pris, sans passé qui les enchaîne ou les rende suspects, pourraient l'accomplir. Le bien comme le mal est contagieux. Quelques journaux, des réunions publiques, un enseignement à la portée de tous, voilà tout ce qu'il faudrait. Très probablement cela ne se trouvera pas.

Pour moi, je sens que je serais parmi ces cinquante, l'un des plus dévoués et des plus confiants, comme j'en serais probablement le plus obscur. Mais où recruter ces nouveaux missionnaires ?... Chose inouïe, il n'y a pas actuellement un seul journal républicain. Celui-ci fait la réclame à l'exilé, comme celui des fils Hugo, celui-là la réclame aux d'Orléans, un autre la guerre aux prêtres; tous battent la caisse en l'honneur d'un fétiche; pas un ne fait la guerre à l'erreur; pas un n'a pour drapeau ces deux grandes choses : la vérité et la logique.

Je fais cette triste réflexion que si la fin du monde arrivait, elle nous trouverait à peu près aussi bêtes et aussi ignorants qu'au premier jour de la création. Nous n'avons inventé que des difficultés et créé que des problèmes, et pas réalisé un seul progrès définitif, ni découvert une solution. Tout est en germe. Quand cela poussera-t il?

Voilà, au lieu d'une lettre, une dissertation qui t'aura fort ennuyée; elle est venue tout naturellement au bout de ma plume parce que je sentais le besoin de me justifier moi-même vis-à-vis un scrupule de citoyen, né de mon indifférence pour le combat actuel : tu sais que j'ai un sixième sens qui se manifeste par je ne sais quel dégoût pour ce qui est grossier, comme les pommes entamées et le couteau d'autrui. Eh bien, il se révèle d'une façon insurmontable quand il se trouve en présence de *la foule*.

Je comprends Mirabeau à la tribune. Sur une borne et au milieu de gens qui sentent mauvais, adieu l'inspiration! je n'ai plus qu'une idée, aller respirer librement plus loin.

La lettre écrite, Waldeck-Rousseau ne l'envoya pas. Il la mit de côté, en fit une autre où il exprimait sur la situation une opinion identique, mais dans laquelle il supprima ce qui le concernait, ses sentiments et ses rêves... Craignait-il d'effrayer sa mère en laissant éclater la passion qu'en dépit de l'indifférence dont il se flattait, il apportait aux choses politiques?... Ou bien, à l'heure où la vie lui prescrivait de ne pas retarder davantage le choix d'une carrière, lui parut-il vain de

forger des ambitions trop au-dessus de l'existence terre à terre dont le souci l'allait absorber chaque jour?... Peut-être, simplement, à la réflexion, ne se sentait-il pas le droit de se dévouer au bien public en se souvenant qu'à cause de lui-même, deux mois auparavant, son père s'était sacrifié.

***

L'ancien représentant du peuple, en effet, avait été vivement sollicité de se présenter aux élections. Il était avec Guépin, son adversaire de 48 devenu son ami, l'un des deux principaux chefs de l'Opposition dans l'Ouest, et celui de qui l'influence personnelle pouvait offrir dans une bataille électorale le plus de chances de succès. Son républicanisme n'était plus contesté par les avancés; son déisme franchement avoué rassurait les catholiques, et les libéraux de tous les partis lui savaient gré de défendre avec une égale ardeur, contre la magistrature de l'Empire, aussi bien le *Phare de la Loire*, journal républicain, que l'*Espérance du peuple*, journal légitimiste. Cela lui assurait dans la Loire-Inférieure une situation prépondérante. Aussi est-ce lui que la coalition des républicains et des anciens partis voulut porter à Nantes contre le candidat officiel : « Waldeck-Rousseau ayant fait le rapport sur la Présidence, disait Jules Simon, il faut qu'il en fasse un autre cette année. » A Nantes comme à Paris, on le pressait d'accepter; mais, lui, au bord de la vieillesse, n'ayant pas eu l'énergie de soustraire à sa générosité une part d'économies, tourmenté au sujet de son fils à qui il désirait d'épargner longtemps encore les soucis matériels, il hésitait dans une incertitude douloureuse. Son fils devina les angoisses de ce drame intime. Il supplia sa mère de convaincre son père d'avoir dans ces circonstances à le laisser de côté : « *Il faut*, entends-tu, qu'il m'oublie dans cette délibération intérieure, qui est bien grave... Il faut avant tout que papa songe à lui, ne fût-ce qu'une fois, en passant, et qu'il choisisse ce qui convient le mieux à sa conscience comme à sa santé et à son goût. » Le vieil avocat, imposant silence à la

tentation, choisit d'observer le devoir envers les siens. Il refusa la candidature [1].

Le résultat des élections, complétées au second tour de scrutin du 7 juin, qui amena des troubles sérieux dans plusieurs villes, à Nantes surtout, fut loin d'enthousiasmer Waldeck-Rousseau. A le bien examiner, il jugea que son père avait eu raison de ne pas rentrer au Corps législatif, et, lui-même, d'apprécier la situation avec pessimisme. Sans doute trois millions de suffrages avaient condamné le régime autoritaire de M. Rouher, et Waldeck-Rousseau, retournant le mot célèbre de M. Thiers, pouvait dire : l'Empire est défait. Mais le peuple, par la faveur dont il honorait certains de ses élus, laissait voir que ces dix-huit années de règne lui avaient moins inspiré l'horreur du despotisme que « la soif d'une revanche à son profit ». Ce qu'il voulait, c'était moins le renversement que le déplacement du pouvoir absolu. L'intelligence de la liberté, le sens politique n'avaient pas fait un pas. Le peuple n'était pas plus capable qu'autrefois d'une politique de raison. Il restait le jouet de la politique de sentiment, aussi prompt à s'abandonner à ses impressions, indécis, sans opinion arrêtée, toujours ce juge vacillant que l'on aveugle et que l'on corrompt avec un soupçon, toujours enclin à l'ingratitude, « ce suicide des peuples ». Waldeck-Rousseau ne put s'empêcher d'exhaler la douleur qu'il éprouvait devant d'aussi tristes constatations. Il le fit dans une lettre à son frère avec une âpreté remarquable chez lui :

La question qui se posait était celle-ci : qu'est-ce que la démocratie? Et l'événement a répondu : c'est l'exagération sans principes, l'emportement sans connaissances acquises et l'ambition sans conscience. C'est Rochefort, un pamphlétaire à qui son dévouement et son sacrifice ont rapporté cent mille francs. C'est Raspail, un imbécile quand il était jeune, un mourant énergumène aujourd'hui. C'est

1. Le candidat officiel, M. Gaudin, gendre de Billault, ne fut élu qu'à grand'peine, à la suite d'une pression formidable, par 12 001 voix contre 11 679 obtenues par Guépin, dont le socialisme effraya un grand nombre d'électeurs. Prévost-Paradol avait également posé sa candidature dans la circonscription, un peu à la légère; il ne recueillit même pas 2 000 voix, alors qu'il se disait à peu près sûr du succès. Waldeck-Rousseau avait peu de sympathie pour Prévost-Paradol : « J'ai sur le cœur, écrivait-il à sa mère, la lettre dans laquelle il laissait entendre qu'une République lui paraissait un *pis-aller* acceptable. »

tout ce qui a été exilé. Jadis, il fallait avoir donné des gages de capacité, de talents et de conscience. Aujourd'hui il suffit de s'être fait proscrit, et d'avoir été déposer sur le rocher de Jersey le baiser que donne le Fellah à la poussière quand passe le grand vizir.

Il y a un homme qui a fait argent de tout, qui a spéculé sur ses sentiments et sur ceux des autres, pour qui les misères du peuple sont un fonds qui rapporte trois cent mille francs par an, pour qui l'exil, cette noble chose que tous respectaient hier et qu'ils déshonorent aujourd'hui, est une pose et une exploitation, et cet homme-là est devenu le grand maître et comme le vieux de cette montagne qui serait la jeune démocratie. Il suffirait qu'il eût contresigné la profession de *foi* d'un Rochefort, qui n'a pas même de *conviction*, pour qu'il soit accepté et fêté!

Il y a un homme qui se nomme Jules Favre, et cinquante pages enfiellées vont prévaloir contre seize années d'une vie de luttes dont on ne peut méconnaître ni le désintéressement ni la portée, et parce que ce nain que la réclame et le prestige du lointain ont fait géant a reçu la bénédiction hypocrite d'un nouveau grand-prêtre, c'est au *Figaro* qu'il faudra chercher des hommes qui personnifient dignement l'idée républicaine et les espérances de l'avenir!

... Je le déclare la main sur la conscience, si jamais j'ai le moyen de le faire utilement, j'aurai un plaisir incomparable à prendre ces deux ou trois crapauds dont on fait des fétiches et à leur fourrer le nez dans leur venin et dans leurs sottises. Tu vois que je suis en colère, mais n'y a-t-il pas de quoi?

Jules Favre éliminé, peu importe[1]! Marie méconnu, c'est dans l'ordre des choses. Garnier-Pagès, l'apôtre jusqu'à l'abnégation de la seconde République, abandonné et trahi, tout cela serait triste. Mais ce qui m'irrite, c'est que ce triomphe de l'absurde et cette victoire de la nullité nous rejette à cinquante ans en arrière et que ces malheureux *me perdent ma République*!

Dans la même lettre, il annonce à son frère l'envoi d'un journal contenant une partie d'un discours de Marie « étouffé par l'intolérance des Marseillais » : « Il n'y en a qu'un fragment, mais c'est Marie tout entier, et Vergniaud l'aurait signé. Lui du moins se sera retiré de la lutte après avoir hardiment flétri et accusé en face ses calomniateurs avec une vigueur de forme et une bravoure dont il a seul donné l'exemple. L'homme le plus courageux et la plus mâle figure de 48 disparaît de la

1. Jules Favre ne fut élu qu'au second tour, comme Thiers, Émile Ollivier, etc. La lettre de Waldeck-Rousseau était écrite après le scrutin du 24 mai.

scène après ce dernier éclat. La parole maintenant est aux Collot-d'Herbois et aux Tallien de la seconde République. »

Désormais, il parut se détourner de la politique. En style familier, il écrivait à ses parents qu'il en avait par-dessus les oreilles et qu'il était las d'entendre vingt fois par jour redire les mêmes lieux communs. Car la question maintenant était de savoir quelles sanctions pratiques l'Empereur donnerait aux élections. Chacun parlait d'améliorations, de libertés futures, et Napoléon III lui-même y faisait allusion dans une lettre publique. Mais Waldeck-Rousseau n'attachait aucune importance à cet écrit du souverain, qui le laissait froid comme un discours de Rouher : « Badinguet sera toujours Badinguet, et l'Empire sera toujours l'Empire. » Il n'attendait rien que de la République. Quant aux libéraux qui vantaient les bienfaits d'une monarchie constitutionnelle, ils lui faisaient hausser les épaules : « Si on veut une dynastie, autant celle-ci qu'une autre, et, monarchie pour monarchie, autant Ollivier comme ministre que Thiers. » Il estimait, en effet, que remplacer une famille impériale par une famille royale, c'était tourner dans le même cercle vicieux et chercher le provisoire au lieu de la stabilité. Au reste, des préoccupations personnelles requéraient son attention, et le point d'interrogation qu'il avait posé sur les destinées de son parti, c'était maintenant sur sa tête qu'il le trouvait suspendu.

***

Après l'obtention de sa licence en droit, dans les premiers jours de janvier 1869, placé à cette partie de la vie qu'on appelle « l'impasse de l'avenir », il s'était montré très incertain sur la décision à prendre, ne sachant s'il devait se réjouir ou s'affliger d'avoir fini son droit, ne se sentant de vocation pour quoi que ce fût. En fils respectueux, il consulta ses parents. Il les savait trop réservés, trop bons aussi, pour lui adresser des conseils, surtout s'il en devait être contrarié ; mais il ressentait, insistait-il, « si peu de vocation pour tout en particulier, et tant pour tout en général », qu'il leur demandait en grâce d'exprimer un souhait au moins. Sa mère lui répondit qu'ils auraient été

heureux de n'avoir à donner que leur bénédiction à ses résolutions; cependant, selon son désir, elle lui apportait leurs conseils, à la condition qu'il conserverait toute sa liberté d'action et le droit qui n'appartenait qu'à lui de faire un choix en dehors de leurs pensées actuelles :

... Nous ne voyons pas de profession qui aille mieux à tes dispositions que celle d'avocat; tu en possèdes toutes les qualités essentielles; tu le sens comme nous; mais une défiance naturelle, une timidité excessive, une sorte de pudeur de l'intelligence qui se sent mieux qu'elle ne s'explique, te semblent des obstacles presque invincibles; l'expérience seule te prouvera que ces craintes sont exagérées; la question est de te placer dans les meilleures conditions pour faire cette expérience, et pour cela la pensée de ton père est que tu commences ton stage à Paris, que tu y suives les conférences, que tu y débutes, en un mot que tu te connaisses avant de te faire connaître. Puis, pendant ce temps-là, nous verrons avec toi d'abord, avec nos amis ensuite quelle est la ville qui t'offrira le plus de chances de succès... [Ton père] t'engage à faire part de tes projets à Monsieur Dufaure et à lui demander en son nom la marche que tu dois suivre;... ton père a ajouté qu'il était au mieux avec Grévy qui pourrait t'être très utile...

Il suivit le conseil de son père, et, le 24 avril, il prêta serment d'avocat devant la Cour de Paris, présenté par Grévy, bâtonnier, sur le rapport de Marie. En outre, il se fit inscrire à une Conférence du Palais, composée de futurs agrégés et de jeunes docteurs. Il y débuta le 25 mai, précisément le lendemain des élections générales, et voici en quels termes il narrait la chose à son frère :

... J'ai parlé hier pour la première fois.. Je n'ai point été bon, comme je l'aurais voulu, mais, contrairement à mon attente, j'ai plaidé d'un ton convenable, ce que je n'espérais pas, et avec une assez grande clarté. Le président, qui est secrétaire de Dufaure, m'a félicité, et, ce qui m'a été plus précieux, L..., un de mes amis, et qui m'a prouvé qu'il était incapable d'une complaisance, m'a dit que j'avais fait un excellent début, et qui n'avait pas l'air d'un début. Ce qui me fait le plus de plaisir, c'est moins la façon que le fait même d'avoir débuté.

Enfin, après de pénibles hésitations, il s'était également décidé à rendre visite aux amis de son père. Il vit Sénart, l'an-

cien président de l'Assemblée constituante; Jules Grévy, très paternel; Marie, qui lui fit un accueil d'une bonté parfaite; Lanjuinais, très séduisant : « C'était le premier *homme illustre* qui sortait avec moi des banalités et daignait me parler de choses sérieuses, et j'en ai été tout à fait flatté[1]. » Le souvenir de son père lui ouvrait toutes les portes, et il en éprouvait quelque fierté. Jules Simon et Dufaure furent les deux hommes chez qui il eut le plus de plaisir à se présenter et à retourner.

Cordial, Dufaure, qu'il avait déjà vu à Nantes, le traita en jeune ami, mettant sa bibliothèque à sa disposition, l'invitant à ses soirées du samedi, faisant sa conquête par sa bienveillance toute bourrue : « Il y a dans cet homme, confia-t-il à sa mère, une bonté franche et naturelle qui vous séduit du premier coup; jusqu'à sa physionomie, je trouve tout sympathique en lui. On ne parviendra jamais à me faire avouer que cette physionomie soit laide. Elle n'a pas la régularité des figures de cire qui s'étalent au premier plan des vitrines de coiffeur. Mais, pour ceux qui ne considèrent pas un nez régulier, une bouche en cœur et des favoris bien peignés comme le *nec plus ultra* de la figure humaine, il a ce qu'on peut appeler une tête d'un beau caractère. » Il allait souvent chez lui, causer, danser, reçu dans l'intimité, et même, pendant quelques mois, il fut au nombre des secrétaires de Dufaure.

Amène, le sourire fin, Jules Simon l'avait subjugué par le charme dont sa spirituelle physionomie était empreinte. Un jour, il reçut une lettre, « aimable comme tout ce qui vient de lui », par laquelle Jules Simon l'invitait à l'aller voir le lendemain soir. C'était un jour de réception. Le maître de la maison lui fit beaucoup de grâces et le retint au thé familial qui, sur les onze heures, suivait le départ des visiteurs. Il se mit à fréquenter les « jeudis » de la place de la Madeleine. Il y fit la connaissance d'un jeune député de l'opposition, M. Magnin, d'artistes, de publicistes, coudoyant tout ce qu'il y avait d'illustrations dans la science et dans la politique : « Triste chose, soupirait-il, que d'errer si obscur dans un monde d'astres du zénith; encore si j'étais une nébuleuse en voie de formation! » Moins de douze ans après, il soutenait

1. Lanjuinais avait été élu député de la Loire-Inférieure en 1863, au refus de Waldeck-Rousseau qui déclina la candidature.

comme ministre, au Sénat, des projets de loi mémorables contre le même Jules Simon...

En dehors de ces brillantes relations, il fréquentait chez quelques amis choisis, avec lesquels il se livrait de préférence à des excursions et parties de campagne. Il aimait assez, sa boîte de peintre à la main, à se promener dans les environs de Paris, ravi de cette nature si jolie quoique « un peu fardée ». Ses goûts champêtres ne l'abandonnaient pas. A Saint-Cloud, ailleurs, là où l'attirait la gaieté du paysage, il se délassait avec joie, pêchant à la ligne ou barbouillant ses pinceaux, faisant de la gymnastique ou nageant dans la Seine : il passa plusieurs jours, par un beau soleil, sur les bords de l'Yère, à Crosnes, chez son ami Paul Ribot, dans la maison même où naquit Boileau, « comme l'attestent une inscription, un quatrain et un bas-relief » ; mais il ne paraît pas que ce souvenir du classique des classiques l'ait autrement ému.

Son ami Paul Ribot était directeur du *Français*, journal fondé deux ou trois ans avant par M. Buffet et le duc de Broglie, et qui était l'organe des catholiques libéraux. Waldeck-Rousseau aurait eu toute facilité à y entrer. Même, une fois, Ribot le pria de lui lire un article qu'il savait avoir écrit. C'était une lettre satirique d' « Un conservateur à M. Haussmann ». Mais cela était beaucoup trop long pour un journal, et Ribot lui conseilla de le porter au *Correspondant*. Il se garda de suivre le conseil. Ni la revue ni le journal ne représentaient ses idées, loin de là, — ce qui l'amenait à dire que le peu d'avances qu'on lui faisait lui venaient d'un parti qui n'était pas le sien[1]. Il est vrai qu'auprès de celui-ci, par timidité toujours, il ne tentait aucune démarche.

Les mois passaient sans que ses relations de la ville ou du Palais parussent devoir favoriser les espérances de sa famille. Août arrivait et il se trouvait toujours le stagiaire le moins occupé de France et de Navarre. Entrer chez un avocat célèbre comme secrétaire? Les exemples qu'il avait sous les yeux le décourageaient : le secrétaire de Grévy[2], premier secrétaire

1. D'un commun accord, en 1872, Waldeck-Rousseau et Paul Ribot rompirent toutes relations en constatant que leurs opinions politiques différaient de plus en plus.

2. M. Develle, qui fût, depuis, plusieurs fois ministre.

de la Conférence des Avocats, déclarait qu'il n'était pas venu à l'idée de son « patron », depuis un an qu'il était chez lui, de lui donner une seule affaire. Compter sur l'appui des maîtres, amis de son père? D'abord, toute sollicitation lui répugnait; ensuite il était d'avis qu'il faut, sans être trop exigeant, se contenter de savoir que l'on a des sympathies sans espérer des protections : « Il faut compter beaucoup sur soi, et puis encore sur soi. »

Son ennui, son humeur noire lui revenait en des crises plus fréquentes; il s'enfonçait alors dans la solitude : « Dans ces moments-là, le chemin où je m'engage m'apparaît comme un cul-de-sac. Est-ce la réalité? est-ce l'hallucination? Je ne sais. Mais toujours est-il que, si je me demande ce que je fais ici, il m'est parfaitement impossible de me répondre. Bienheureux les fils d'épiciers! » Un autre jour, il écrit qu'il a *sérieusement* envie de postuler une place de juge de paix à Blain. L'incertain lui pèse. Enfin il prend un parti : il informe son père que, sans qu'il y ait dans ce désir ni un atome de légèreté, ni une ombre de paresse, il aspire à retourner près du foyer domestique...

Le sort en est jeté, il quitte Paris; il sera avocat en province. Outre son père, le barreau de Nantes comptait son frère parmi ses membres. Il jugea inconvenant de s'y faire inscrire à leur côté : au printemps de l'année 1870, il s'installait à Saint-Nazaire et s'apprêtait à plaider [1].

HENRY LEYRET

1. Il fut, sur sa demande, rayé de la liste des stagiaires du barreau de Paris, le 4 février 1870. Le bulletin, signé Jules Grévy, bâtonnier, constate qu'il a rempli les conditions de stagiaire pendant six mois.

CHEZ

LES HEUREUX DU MONDE[1]

IX

Dans la jeunesse de Mrs. Peniston, la mode était de rentrer en ville au mois d'octobre : aussi, le 10 octobre, les stores de sa résidence, bâtie sur la Cinquième Avenue, se relevèrent, et les yeux du Gladiateur Mourant, qui se dressait en bronze dans la fenêtre du salon, recommencèrent d'inspecter la chaussée déserte.

La première quinzaine après le retour représentait pour Mrs. Peniston l'équivalent domestique d'une retraite religieuse. Elle passait en revue le linge et les couvertures dans l'esprit scrupuleux du pécheur qui explore les replis les plus intimes de sa conscience ; elle recherchait les mites comme l'âme affligée recherche ses infirmités cachées. Les planches les plus inaccessibles de chaque placard étaient contraintes de livrer leur secret, la cave et la fosse au charbon étaient scrutées jusqu'en leurs dernières profondeurs, et, suprême épisode des rites lustraux, la maison tout entière était emmaillottée de toiles d'un blanc pénitentiel et inondée d'eau de savon expiatoire.

Ce fut durant cette phase des opérations que miss Bart revint, l'après-midi du mariage Van Osburgh. Le retour n'avait

Voir la *Revue* des 15 novembre et 1er décembre.

pas été fait pour calmer ses nerfs : bien que les fiançailles d'Evie Van Osburgh ne fussent pas encore officielles, c'était un de ces secrets auxquels sont déjà initiés les innombrables amis intimes de la famille ; et tout le train des invités bourdonnait d'allusions et de pronostics. Lily avait le vif sentiment du rôle qu'elle jouait dans ce drame à demi-mots : elle connaissait à merveille la qualité d'amusement que la situation comportait. Ses amis ne goûtaient le plaisir que sous des formes assez crues : ils devaient exulter devant des complications de cet ordre ; ils aimaient à surprendre le destin en flagrant délit de mauvaise farce. Lily savait assez bien se conduire dans les passes difficiles. Elle avait, à la perfection, l'air qu'il fallait, moitié victoire, moitié défaite : chaque insinuation venait se briser contre la belle indifférence de ses manières. Mais l'effort nécessaire à cette attitude lui devenait douloureux ; la réaction fut rapide, et elle retomba à un plus profond dégoût d'elle-même.

Comme toujours chez elle, cette répulsion trouva son débouché dans une antipathie plus violente pour son entourage : elle se révolta contre la laideur satisfaite du noyer noir de Mrs. Peniston, le vernis glissant des carreaux de l'antichambre et les odeurs mélangées de savon et d'encaustique qu'elle huma en entrant.

L'escalier n'avait pas encore de tapis, et, comme elle gagnait sa chambre, elle fut arrêtée sur le palier par la marée montante du savonnage. Rassemblant ses jupes, elle se jeta de côté avec un geste d'impatience ; et, ce faisant, elle eut la sensation bizarre de s'être déjà trouvée dans la même situation, mais dans un milieu différent. Il lui semblait redescendre l'escalier de Selden ; et, comme elle s'apprêtait à faire des observations à la personne qui dispensait ce déluge savonneux, elle rencontra, levé sur elle, un regard qui une fois déjà l'avait dévisagée dans des circonstances analogues. C'était la femme de ménage du *Benedick*, laquelle, appuyée sur ses coudes rougis, l'examinait avec la même intrépide curiosité, la même visible répugnance à lui livrer passage. Mais, cette fois, miss Bart était sur son propre terrain :

— Ne voyez-vous pas que je veux passer ? Otez votre seau, je vous prie ! — dit-elle vertement.

La femme, d'abord, ne parut pas entendre ; puis, sans un mot d'excuse, elle repoussa son seau en arrière et tira une toile humide à travers le palier, sans détourner ses yeux de Lily pendant que celle-ci passait. Il n'était pas tolérable que Mrs. Peniston eût de pareilles créatures dans la maison ; et Lily regagna sa chambre, résolue à exiger que cette femme fût renvoyée le soir même.

Mais Mrs. Peniston, en ce moment, n'était pas accessible aux remontrances : de grand matin, elle s'était enfermée avec sa femme de chambre, passant la revue de ses fourrures, — c'était le point culminant de ce drame de rénovation ménagère. — Et, le soir encore, Lily se trouva seule, car sa tante, qui rarement dînait dehors, avait accepté l'invitation d'une cousine Van Alstyne, de passage en ville. La maison, dans cet état de propreté presque inquiétante et d'ordre parfait, était aussi lugubre qu'un tombeau, et lorsque Lily, après un bref repas entre des buffets ensevelis, s'égara dans le salon parmi les meubles brillants à peine débarrassés de leurs housses, elle se sentit comme enterrée vive entre les limites étouffantes de l'existence de Mrs. Peniston.

Lily s'arrangeait ordinairement pour éviter d'être à la maison lors de ce renouvellement domestique. Cette fois pourtant diverses raisons s'étaient combinées pour la ramener en ville ; et, avant tout, le fait qu'elle avait moins d'invitations que d'habitude pour l'automne. Elle avait été si longtemps accoutumée à passer d'une villa dans une autre, jusqu'à ce que la fin des vacances fît rentrer ses amies, que ces intervalles de temps inoccupés lui donnèrent un sentiment aigu de popularité déclinante. Comme elle l'avait dit à Selden, on était fatigué d'elle. On était prêt à l'applaudir dans un autre rôle ; mais en tant que miss Bart, on la connaissait par cœur. Elle aussi se connaissait par cœur : elle en avait assez, de la vieille histoire. Il y avait des moments où elle aspirait aveuglément à n'importe quoi de différent, à quelque chose d'étrange, de lointain, d'inessayé ; mais son imagination n'allait jamais au delà de sa vie habituelle dans un décor nouveau. Elle ne pouvait se voir ailleurs que dans un salon, exhalant de l'élégance comme une fleur exhale son parfum.

Cependant octobre avançait, et il ne lui restait que cette

alternative : ou bien retourner chez les Trenor ou bien rejoindre sa tante en ville. Même le déplorable ennui de New-York en cette saison, même l'intérieur de Mrs. Peniston, et ses désagréments savonneux, semblaient préférables à ce qui pourrait l'attendre à Bellomont : avec un air de dévouement héroïque elle annonça son intention de demeurer auprès de sa tante jusqu'à la fin des vacances.

Des sacrifices de cette nature sont parfois accueillis avec des sentiments aussi mêlés que ceux qui les déterminent : Mrs. Peniston dit à sa camériste de confiance que, si quelque membre de la famille devait se trouver auprès d'elle durant cette crise (et depuis quarante ans elle s'était crue assez compétente pour présider seule à la remise de ses rideaux), elle eût certainement préféré miss Grace à miss Lily. Grace Stepney était une cousine obscure, de manières souples et sans vie personnelle, qui accourait tenir compagnie à Mrs. Peniston quand Lily dînait en ville trop continuellement, qui jouait au bezigue, réparait les fautes dans les ouvrages à l'aiguille, lisait les décès dans le *Times*, et admirait sincèrement le satin pourpre des rideaux du salon, le Gladiateur Mourant dans la fenêtre, et la gigantesque vue du Niagara, seule débauche artistique de la carrière tempérée de M. Peniston.

Dans les circonstances ordinaires, Mrs. Peniston était aussi ennuyée par son excellente cousine que la personne qui reçoit de tels services l'est généralement par celle qui les rend. Elle préférait de beaucoup la brillante Lily, sur laquelle on ne pouvait compter, qui ne savait pas distinguer l'un de l'autre les bouts d'une aiguille à crochet et qui avait souvent blessé son amour-propre en lui suggérant l'idée de « refaire » son salon. Mais quand il s'agissait de faire la chasse à des serviettes qui manquaient ou d'aider à décider si l'escalier de service avait besoin d'un tapis neuf, l'opinion de Grace avait plus de valeur que celle de Lily, — sans compter que celle-ci ne pouvait supporter l'odeur de la cire et du savon noir, et se comportait comme si elle s'imaginait qu'une maison doit se tenir propre toute seule, sans aucune assistance étrangère!

Assise dans le salon, sous la lumière morne du lustre, — Mrs. Peniston n'allumait jamais les lampes à moins qu'il n'y eût « du monde », — Lily semblait assister à la retraite de sa

propre personne, le long de perspectives aux couleurs neutres et ternes, jusqu'à un âge mûr qui ressemblerait à celui de Grace Stepney. Lorsqu'elle aurait cessé d'amuser Judy Trenor et ses amis, elle en serait réduite à amuser Mrs. Peniston : dans quelque direction qu'elle regardât, elle n'entrevoyait qu'un avenir d'esclavage au service des caprices d'autrui, et jamais la possibilité d' « affirmer » son ardente personnalité.

Un coup de sonnette à la porte d'entrée résonna énergiquement à travers la maison vide, et lui fit soudain concevoir toute l'étendue de son ennui. C'était comme si les mois fâcheux qu'elle venait de passer avaient pour couronnement cette solitaire et interminable soirée : — si seulement ce coup de sonnette signifiait un appel du monde extérieur, était un gage qu'on se souvenait encore d'elle et qu'on la désirait!...

Au bout de quelques instants, une femme de chambre vint annoncer qu'il y avait quelqu'un là, qui demandait à voir miss Bart; et, sur les instances de Lily qui réclamait des indications plus précises, elle ajouta :

— C'est Mrs. Haffen, miss; elle ne veut pas dire ce qui l'amène.

Lily, à qui ce nom ne rappelait rien, ouvrit la porte et se trouva en face d'une femme en chapeau rafalé, qui se tenait solidement plantée sous la lanterne du vestibule. L'éclat du gaz se reflétait sur sa figure marquée de petite vérole et sur sa calvitie rougeâtre, visible à travers les maigres filets de ses cheveux paille. Lily regarda la femme de ménage avec surprise.

— Vous désirez me voir? — demanda Lily.

— Je voudrais vous dire un mot, miss.

Le ton n'était ni agressif ni conciliant; il ne révélait rien du message de celle qui parlait. Néanmoins, un instinct de précaution avertit Lily de se retirer plus loin de la servante qui se tenait aux écoutes.

Elle fit signe à Mrs. Haffen de la suivre dans le salon, et elle referma la porte après qu'elles furent entrées.

— Qu'est-ce que vous désirez? — s'informa-t-elle.

La femme de ménage, selon la coutume de ses semblables, avait les bras croisés sous son châle. Elle l'entr'ouvrit et montra un petit paquet enveloppé dans un journal sale.

— J'ai là quelque chose que vous aimeriez peut-être à voir, miss Bart.

Elle accentua le nom d'une façon déplaisante, comme si la connaissance qu'elle en avait justifiait en partie sa présence en ce lieu. Aux oreilles de Lily l'intonation sonna comme un défi.

— Vous avez trouvé quelque chose qui m'appartient? — dit-elle en étendant la main.

Mrs. Haffen recula :

— Oh! un instant, je vous prie... c'est à moi aussi bien qu'à n'importe qui, je suppose...

Lily la regarda d'un air perplexe. Elle était sûre, maintenant, que l'attitude de la visiteuse était une menace; mais, toute experte qu'elle fût en certaines matières, il n'y avait rien dans son expérience pour la préparer à saisir le sens exact de la scène actuelle. Elle sentit toutefois qu'il était urgent d'y mettre fin le plus vite possible.

— Je ne comprends pas... Si ce paquet n'est pas à moi, pourquoi m'avez-vous fait demander?

La femme ne fut pas déconcertée par cette question : elle était évidemment prête à y répondre, mais, comme tous les gens de sa condition, elle avait besoin de faire un long retour en arrière avant de commencer. Ce fut seulement après un temps d'arrêt qu'elle répondit :

— Mon mari était portier au *Benedick* jusqu'au premier de ce mois; depuis, il ne peut pas trouver d'ouvrage.

Lily garda le silence, et la femme continua :

— Il n'y a rien à nous reprocher, ni à l'un ni à l'autre : le gérant avait quelqu'un d'autre pour la place, et on nous a mis dehors, avec armes et bagages, rien que pour satisfaire sa fantaisie. J'ai fait une longue maladie, l'hiver dernier, et j'ai subi une opération qui a dévoré toutes nos économies; et c'est bien dur pour moi et les enfants que Haffen reste si longtemps sans travail.

Alors cette femme n'était venue, après tout, que pour demander à miss Bart de trouver une place à son mari; ou, plus probablement, pour solliciter l'intervention de la jeune fille auprès de Mrs. Peniston?... Lily avait tout l'air d'une personne qui obtenait toujours ce qu'elle désirait : aussi était-elle

habituée à ce qu'on fît appel à son entremise, et, revenue de sa vague appréhension, elle se réfugia dans la formule conventionnelle :

— Je regrette que vous ayez eu des tracas, — dit-elle.

— Oh! ça, nous en avons, miss, et nous ne sommes encore qu'au commencement... Si seulement nous pouvions avoir une autre situation... mais le gérant ne veut rien savoir... Il n'y a pourtant rien à nous reprocher, mais...

A ce moment, Lily perdit patience :

— Si vous avez quelque chose à me dire... — interrompit-elle.

L'irritation de la femme, à ce coup, sembla éperonner la lenteur de ses idées :

— Oui, miss; j'y arrive! — dit-elle.

Elle s'arrêta de nouveau, les yeux sur Lily, et puis elle continua, d'un ton de récit diffus :

— Quand nous étions au *Benedick*, j'étais chargée des appartements de quelques-uns de ces messieurs; je les nettoyais à fond tous les samedis... Quelques-uns de ces messieurs recevaient des masses de lettres : je n'ai jamais rien vu de pareil! Leurs paniers à papiers débordaient toujours, et les papiers se répandaient sur le parquet. Peut-être est-ce à force d'en recevoir qu'ils deviennent si négligents... Quelques-uns étaient pis que les autres. Monsieur Selden, monsieur Lawrence Selden, lui, était un des plus soigneux : il brûlait ses lettres, l'hiver, et les déchirait en petits morceaux, l'été. Mais quelquefois il en avait tant qu'il se contentait d'en faire, lui aussi, une liasse, qu'il déchirait par le milieu... comme ceci.

Tout en parlant, elle avait déficelé le paquet qu'elle tenait à la main : elle en sortit une lettre qu'elle posa sur la table, entre miss Bart et elle. Comme elle l'avait dit, la lettre était déchirée en deux; mais, d'un geste rapide, elle réunit les morceaux et aplanit la page.

Un flot d'indignation envahit Lily. Elle se sentait devant quelque chose de vil, qu'elle n'avait que vaguement deviné jusqu'à ce jour, — devant ce genre de vilenies dont les gens se parlent à l'oreille, mais dont elle n'avait jamais songé qu'elles pussent l'atteindre dans sa propre existence. Elle recula, avec un mouvement de dégoût, mais son recul fut arrêté par une

découverte soudaine : à la lumière du lustre de Mrs. Peniston, elle venait de reconnaître l'écriture de la lettre. C'était une écriture large et disjointe, avec une recherche de virilité qui n'en déguisait que peu l'incohérente faiblesse, et les mots griffonnés d'une encre épaisse, sur un papier de nuance pâle, frappèrent l'oreille de Lily comme si elle les avait entendu prononcer.

Tout d'abord elle ne saisit pas toute la gravité de la situation. Elle comprit seulement qu'elle avait sous les yeux une lettre écrite par Bertha Dorset, et adressée, apparemment, à Lawrence Selden. Il n'y avait pas de date, mais la noirceur de l'encre prouvait que la lettre était relativement récente. Le paquet que Mrs. Haffen tenait à la main renfermait, sans doute, d'autres lettres du même genre : — une douzaine, conjectura Lily d'après l'épaisseur. — La lettre qui s'étalait là était courte, mais ces quelques mots, qui lui avaient sauté à l'esprit avant qu'elle eût conscience de les lire, racontaient une longue histoire, — une histoire dont, ces quatre dernières années, les amies de la correspondante avaient souri et haussé les épaules, n'y voyant qu'une des innombrables « situations piquantes » de la comédie mondaine. Maintenant l'autre côté de l'histoire se présentait à Lily, l'envers volcanique de la surface où la conjecture et l'insinuation glissent avec tant de légèreté jusqu'à ce que la première fissure change le murmure en cri public.

Lily savait qu'il n'est rien dont la société ne se venge plus durement que d'avoir couvert de sa protection des gens qui n'ont pas su en profiter : c'est pour avoir trahi sa complicité que le corps social punit le coupable qui se laisse prendre. Et, dans le cas présent, il n'y avait aucun doute sur l'issue. Le code du monde où vivait Lily décrétait que le mari d'une femme doit être le seul juge de sa conduite : professionnellement, elle est au-dessus de tout soupçon tant qu'elle a l'abri de son approbation, ou même de son indifférence. Mais, avec un homme du caractère de George Dorset, il ne fallait pas songer au pardon : celui qui possédait les lettres de sa femme pouvait, d'une chiquenaude, renverser tout l'édifice de son existence, à elle. Et dans quelles mains le secret de Bertha Dorset était-il tombé!... Un moment, l'ironie de cette coïncidence nuança le dégoût de Lily d'un confus sentiment de triomphe. Mais la répulsion

l'emporta : toutes les résistances instinctives du goût, de l'éducation, des aveugles scrupules héréditaires, se levèrent contre l'autre sentiment. La sensation dominante, chez Lily, était celle d'une contamination personnelle.

Elle s'écarta, comme pour mettre le plus de distance possible entre elle et sa visiteuse.

— Je ne sais ce que sont ces lettres, — dit-elle, — et je ne comprends pas pourquoi vous me les apportez.

Mrs. Haffen la regarda fixement :

— Je vais vous dire pourquoi, miss. Je les ai apportées pour vous les vendre, parce que je n'ai pas d'autre moyen de me procurer de l'argent, et que si nous ne payons pas notre loyer demain soir, nous serons mis à la porte. Je n'ai jamais rien fait de pareil jusqu'ici, et, si vous vouliez bien parler à monsieur Selden, ou à monsieur Rosedale, pour obtenir qu'on reprenne Haffen au *Benedick*... Je vous ai vue causer avec monsieur Rosedale, devant la porte, le jour où vous sortiez de chez monsieur Selden...

Le sang afflua au front de Lily. Elle comprenait maintenant : Mrs. Haffen croyait que c'était elle qui avait écrit les lettres. Dans le premier bond de sa colère, elle fut sur le point de sonner et de la faire mettre à la porte ; mais un vague instinct la retint. Le nom de Selden avait déterminé en elle un nouveau courant de pensées. Peu lui importaient les lettres de Bertha Dorset : — elles pouvaient bien aller où le hasard les emporterait ! — mais Selden était inextricablement impliqué dans leur destin. En mettant les choses au pis, les hommes ne souffrent pas beaucoup de scandales de ce genre ; et, dans l'espèce, l'éclair de divination qui avait révélé à Lily le sens de ces lettres l'avait avertie également que c'étaient des appels — réitérés, même, et donc, apparemment, demeurés sans réponse — à la reprise d'une liaison que le temps avait évidemment relâchée. Néanmoins, le fait que la correspondance avait pu tomber dans des mains étrangères convaincrait Selden de négligence, et c'est en cette matière surtout que le monde n'en pardonne aucune ; d'ailleurs, il y avait des risques encore plus graves, dont il fallait tenir compte, avec un homme d'un équilibre aussi instable que George Dorset.

Elle pesait toutes ces choses, mais sans en avoir conscience ;

elle sentait seulement que le vœu de Selden serait de sauver les lettres, et que, par conséquent, elle devait s'en assurer la possession. Son esprit n'allait pas au delà. Une idée, il est vrai, traversa rapidement son cerveau : elle se vit rendant ces lettres à Bertha Dorset, avec le bénéfice des occasions que fournissait une semblable restitution ; mais cette pensée illuminait des abîmes devant lesquels elle recula toute honteuse.

Cependant Mrs. Haffen, prompte à percevoir les hésitations de Lily, avait déjà défait le paquet et rangé son contenu sur la table. Toutes les lettres avaient été rapiécées avec des bandes de papier pelure. Quelques-unes étaient en petits morceaux, les autres seulement déchirées par le milieu. Bien qu'il n'y en eût pas beaucoup, ainsi étalées elles couvraient presque toute la table. Le regard de Lily s'arrêta sur un mot, de ci, de là ; puis elle dit à voix basse :

— Combien en demandez-vous?

Mrs. Haffen rougit de satisfaction : il était clair que la jeune fille s'était fort effrayée, et Mrs. Haffen était femme à spéculer sur ses craintes. Anticipant une victoire plus aisée qu'elle ne l'avait prévue, elle énonça un chiffre exorbitant.

Mais miss Bart se montra une proie moins facile qu'on ne l'aurait cru d'après son imprudente ouverture. Elle refusa de payer le prix demandé, et, après un moment d'hésitation, elle offrit la moitié.

Mrs. Haffen se raidit aussitôt. Sa main se dirigea vers les lettres étalées, et, les repliant lentement, elle fit mine de les renvelopper.

— Ces lettres-là, je suppose, ont plus de valeur pour vous que pour moi, miss ; mais le pauvre a besoin de vivre, tout comme le riche, — observa-t-elle sentencieusement.

Lily tremblait de peur, mais cette insinuation fortifia sa résistance.

— Vous faites erreur, — dit-elle avec indifférence. — Je vous ai offert tout ce que je suis prête à donner pour ces lettres ; mais il y a peut-être d'autres moyens de les avoir.

Mrs. Haffen leva sur elle un regard soupçonneux : elle avait trop d'expérience pour ignorer que le trafic où elle s'était engagée comportait des périls aussi grands que ses profits, et elle eut la vision du mécanisme compliqué qu'un mot de cette

imposante jeune personne pourrait mettre en mouvement pour la vengeance.

Elle appliqua le coin de son châle à ses yeux, et murmura au travers que cela ne portait pas bonheur de traiter les pauvres trop durement; que, pour elle, elle n'avait encore jamais été mêlée à une affaire de cette nature, et que, sur son honneur de chrétienne, Haffen et elle n'avaient eu qu'une pensée, celle d'empêcher les lettres d'aller plus loin.

Lily était toujours debout, immobile, conservant entre elle et la femme de ménage la plus grande distance compatible avec la nécessité de parler à voix basse. L'idée de ce marchandage lui était intolérable, mais elle savait que, si elle paraissait faiblir, Mrs. Haffen augmenterait aussitôt le prix originel...

Elle ne put jamais se rappeler par la suite combien de temps ce duel dura, ou quel fut le coup décisif qui, après un laps de temps enregistré en minutes par la pendule, en heures par le battement précipité de son pouls, la mit finalement en possession des lettres : elle savait seulement que la porte s'était enfin close, et qu'elle s'était retrouvée seule, debout, le paquet en mains.

Elle n'avait pas la moindre intention de lire ces lettres; rien que de déplier le sale journal de Mrs. Haffen lui eût semblé dégradant. Mais qu'allait-elle faire du contenu? Le destinataire avait voulu les détruire, ces lettres, et c'était son devoir, à elle, de se conformer à son désir. Elle n'avait pas le droit de les garder : en les gardant, elle diminuerait le mérite qu'elle avait pu avoir à s'en emparer. Mais comment les détruire assez effectivement pour éviter le danger de les laisser retomber en de pareilles mains? Le foyer glacial du salon de Mrs. Peniston brillait d'un éclat prohibitif : le feu, comme les lampes, n'était jamais allumé que s'il y avait du monde.

Miss Bart se préparait à remonter les lettres dans sa chambre, quand elle entendit la porte s'ouvrir, et sa tante entra dans le salon. Mrs. Peniston était une petite femme dodue, dont la peau incolore était sillonnée de rides vulgaires. Ses cheveux gris étaient coiffés avec précision; ses vêtements avaient l'air trop neufs et pourtant quelque peu démodés. Elle avait toujours des toilettes noires, très ajustées, ornées à grands frais de paillettes : elle était de ces femmes qui portent du jais à leur premier

déjeuner. Lily ne l'avait jamais vue autrement que cuirassée de noir étincelant, avec des petites bottines très serrées et, par toute sa personne, un air d'être emballée et prête à partir; pourtant elle ne partait jamais.

Mrs. Peniston promena autour du salon un regard minutieusement scrutateur.

— J'ai aperçu, de la voiture, une raie de lumière sous un des stores : c'est vraiment inouï que je ne puisse obtenir de cette femme qu'elle ne les baisse pas de travers!

Après avoir corrigé cette irrégularité, elle s'assit sur un des brillants fauteuils pourpres : — Mrs. Peniston s'asseyait toujours *sur* un fauteuil, jamais *dedans*. — Elle considéra miss Bart.

— Vous avez l'air fatiguée, ma chère : je suppose que c'est la surexcitation du mariage. Cornelia Van Alstyne en avait plein la bouche; Molly y était aussi, et Gerty Farish est entrée en courant pour nous en parler... J'ai trouvé bizarre qu'ils aient servi le melon avant le consommé : un déjeuner de mariage devrait toujours commencer par le consommé. Les toilettes des demoiselles d'honneur n'ont pas plu à Molly. Elle tenait directement de Julia Melson qu'elles avaient coûté trois cents dollars chacune, chez Céleste, mais elle dit qu'elles ne les représentaient pas. Je suis bien aise que vous ayez refusé d'être demoiselle d'honneur : cette nuance saumon ne vous aurait pas convenu.

Mrs. Peniston adorait discuter les plus menus détails des fêtes auxquelles elle n'avait pas pris part. Rien n'aurait pu la décider à soutenir l'effort et la fatigue d'assister au mariage Van Osburg, mais elle s'intéressait tant à cet événement qu'après en avoir entendu deux versions elle se préparait à en tirer de sa nièce une troisième. Or Lily avait été d'une négligence déplorable et n'avait guère noté les particularités de la cérémonie. Elle avait oublié de remarquer la couleur de la robe de Mrs. Van Osburgh; elle ne pouvait même pas dire si le « vieux Sèvres » des Van Osburgh avait figuré à la table de la mariée : bref, Mrs. Peniston fut obligée de reconnaître que Lily écoutait mieux qu'elle ne racontait.

— Vraiment, Lily, je ne vois pas pourquoi vous avez pris la peine d'aller à ce mariage, si vous ne vous souvenez ni de ce qui s'y est passé ni des gens que vous y avez vus. Quand j'étais

jeune fille, je gardais toujours le menu de chaque dîner auquel j'avais assisté, et j'inscrivais au revers le nom des convives; et je n'ai jeté mes faveurs de cotillon qu'après la mort de votre oncle, parce que cela me paraissait peu convenable d'avoir tant d'objets de couleur dans la maison. Je me souviens que j'en avais une armoire pleine; et je pourrais vous dire encore aujourd'hui à quel bal je les avais reçues. Molly Van Alstyne me rappelle ce que j'étais à cet âge : c'est merveilleux comme elle observe. Elle a su décrire très exactement à sa mère la coupe de la robe de la mariée; et, d'après le pli dans le dos, nous avons tout de suite deviné qu'elle devait venir de chez Paquin.

Mrs. Peniston se leva brusquement, elle se dirigea vers la pendule dorée au mercure et surmontée d'une Minerve casquée, qui trônait sur la cheminée entre deux vases de malachite, et passa son mouchoir de dentelles entre le casque et la visière.

— J'en étais sûre : la femme de chambre n'époussette jamais là! — s'écria-t-elle.

Elle montrait triomphalement une toute petite tache sur son mouchoir.

Puis elle se rassit et continua :

— Molly a trouvé Mrs. Dorset la mieux habillée, au mariage. Je ne doute pas que sa toilette n'ait coûté plus cher que toute autre, mais je n'en aime pas énormément l'idée : une combinaison de zibeline et de point de Milan... Il paraît qu'elle va chez un nouveau couturier, à Paris, qui ne veut pas accepter de commande avant que sa cliente ait passé une journée avec lui dans sa villa de Neuilly... Il prétend qu'il a besoin d'étudier la vie d'intérieur de son sujet : un procédé bien étrange, il me semble! Mais c'est Mrs. Dorset elle-même qui l'a raconté à Molly : elle lui a dit que la villa était remplie des bibelots les plus exquis et qu'elle avait regretté vraiment de s'en aller... Molly disait qu'elle ne l'avait jamais vu mieux : elle était très en train, et se vantait d'avoir arrangé un mariage entre Evie Van Osburgh et Percy Gryce. Elle semble réellement avoir une très bonne influence sur les jeunes gens. J'ai entendu dire qu'elle s'intéressait maintenant à ce nigaud de petit Silverton qui a eu la tête tournée par Carry Fisher, et qui est devenu

si terriblement joueur. Eh bien, comme je vous le disais, Evie est réellement fiancée : Mrs. Dorset l'a eue à demeure, à la campagne, avec Percy Gryce, elle a tout manigancé, et Grace Van Osburgh est au septième ciel... Elle désespérait presque de marier Evie...

Mrs. Peniston s'arrêta de nouveau. Cette fois, ce ne furent pas ses meubles qu'elle interrogea du regard, mais sa nièce.

— Cornelia Van Alstyne était si étonnée! Elle avait entendu dire que vous alliez épouser le jeune Gryce... Elle avait vu les Wetherall juste après le séjour qu'ils avaient fait avec vous à Bellomont, et Alice Wetherall était convaincue que vous étiez tous deux fiancés. Elle a raconté que, lorsque M. Gryce partit inopinément, un matin, ils s'imaginaient tous qu'il était allé en ville chercher la bague.

Lily se leva et se dirigea vers la porte.

— Vous avez raison, je suis fatiguée : je crois que je vais me coucher, — dit-elle.

Et Mrs. Peniston, troublée soudain par la découverte que le chevalet où reposait le portrait au crayon de feu M. Peniston n'était pas exactement parallèle au canapé d'en face, présenta un front distrait à son baiser.

Une fois dans sa chambre, Lily tourna le bec de gaz et regarda le foyer. Il était aussi poli et brillant que celui d'en bas, mais ici pourtant elle pouvait brûler quelques papiers : elle risquait moins d'encourir les reproches de sa tante. Toutefois elle commença par n'en rien faire : elle se laissa choir dans un fauteuil et jeta autour d'elle un coup d'œil découragé. Sa chambre était grande et confortablement meublée : elle faisait l'admiration et l'envie de la pauvre Grace Stepney, qui vivait dans une pension; mais, comparée aux nuances claires et aux garnitures luxueuses des chambres d'amis où Lily passait tant de semaines de son existence, elle semblait aussi lugubre qu'une prison. La monumentale armoire et le lit en noyer noir avaient émigré de la chambre à coucher de M. Peniston, et le papier velouté, d'un rouge faux, et d'un dessin cher aux appartements de 1860, portait de larges gravures sur acier d'un caractère anecdotique. Lily avait tenté de mitiger ce décor sans charme par quelques « notes », un peu plus frivoles, par une table à toilette drapée de dentelles et un petit bureau peint, sur-

monté de photographies; mais la vanité de cette tentative l'accablait chaque fois qu'elle faisait de l'œil le tour de sa chambre. Quel contraste avec la subtile élégance de l'intérieur qu'elle imaginait pour elle-même!... Un appartement qui surpasserait le luxe compliqué de ses amies, qui le surpasserait de toute la sensibilité artistique par quoi elle se sentait leur supérieure; un appartement où chaque nuance, chaque ligne conspireraient à rehausser sa beauté, prêteraient du raffinement à son loisir!... Une fois de plus, l'obsédante sensation de la laideur physique était aggravée par sa dépression mentale, si bien que chaque pièce du déplaisant mobilier semblait enfoncer en elle ses angles les plus agressifs.

Les paroles de sa tante ne lui avaient rien appris de nouveau; mais elles avaient ravivé la vision de Bertha Dorset, souriante, adulée, victorieuse, la couvrant de ridicule par des insinuations intelligibles à tous les membres de leur petit groupe. L'idée du ridicule la blessait plus profondément que toute autre sensation : Lily connaissait bien les détours de ce jargon tout en allusions qui peut écorcher ses victimes sans répandre le sang. Sa joue brûlait encore à ces souvenirs : elle se leva et ressaisit les lettres. Elle ne songeait plus à les détruire : cette intention avait disparu sous la prompte corrosion produite par les paroles de Mrs. Peniston.

Elle s'approcha du bureau, et, allumant un flambeau, elle attacha et cacheta le paquet; puis elle ouvrit l'armoire, en tira un buvard, et y déposa les lettres. Ce faisant, elle reconnut, dans un éclair d'ironie, qu'elle devait à Gus Trenor les moyens de les racheter.

X

L'automne se traînait avec monotonie. Miss Bart avait reçu un ou deux billets de Judy Trenor, lui reprochant de ne pas revenir à Bellomont : elle répondit évasivement, en alléguant la nécessité de demeurer auprès de sa tante. Mais la vérité était qu'elle se lassait rapidement de son existence solitaire chez Mrs. Peniston, et seul l'amusement de dépenser l'argent nouvellement acquis allégeait un peu l'ennui de ses journées.

....

Toute sa vie, Lily avait vu l'argent s'en aller aussi vite qu'il était venu, et, quelles que fussent ses théories sur la prudence qu'il y avait à mettre de côté une partie de ses gains, elle n'avait malheureusement rien dans son expérience qui pût la prémunir contre les risques d'une méthode contraire. C'était pour elle une satisfaction très vive de sentir que, pendant quelques mois tout au moins, elle ne dépendrait plus de la libéralité de ses amis, qu'elle pourrait se montrer sans avoir à se demander si quelque œil pénétrant ne reconnaîtrait pas dans sa toilette, à quelque indice, la splendeur refourbie de Judy Trenor. Le fait que l'argent l'affranchissait momentanément de toutes ces menues obligations obscurcissait en elle le sens de l'obligation plus grande que cet argent même représentait, et, n'ayant jamais su jusqu'alors ce que c'était que d'avoir à sa disposition une somme aussi forte, elle s'abandonnait avec délices au plaisir de la dépenser.

Ce fut dans une de ces occasions que, sortant d'un magasin où elle avait délibéré, une heure durant, au sujet d'un nécessaire de l'élégance la plus compliquée, elle rencontra miss Farish qui y entrait avec l'intention plus modeste de faire réparer sa montre. Lily se sentait extraordinairement vertueuse. Elle avait décidé de différer l'achat du nécessaire jusqu'à ce qu'elle eût reçu la note de son nouveau manteau d'Opéra, et cette résolution lui donnait la sensation d'être beaucoup plus riche qu'à son entrée dans le magasin. Quand Lily était satisfaite d'elle-même, elle avait pour les autres un œil sympathique : elle fut frappée de l'air d'abattement de son amie.

Miss Farish quittait, à l'instant, le comité d'une œuvre charitable à laquelle elle s'intéressait fort et qui périclitait. Le but de l'association était de créer des logements confortables, avec une salle de lecture et d'autres modestes distractions, où les jeunes femmes employées dans les bureaux de la ville basse pussent trouver un *home* après le travail, ou quand elles avaient besoin de repos; et le rapport financier de la première année témoignait d'un reliquat déplorablement petit : miss Farish, convaincue de l'urgent besoin qu'on avait de cette œuvre, était d'autant plus découragée de voir le peu d'intérêt qu'elle suscitait. Lily n'avait guère cultivé en elle-même les sentiments altruistes, et le récit des efforts philanthropiques de son amie

l'avait bien souvent ennuyée, mais aujourd'hui son imagination, toujours prompte à tout dramatiser, s'empara de ce contraste entre sa propre situation et plusieurs des « cas » mentionnés par Gerty. Il s'agissait de jeunes filles, comme elle-même, d'aucunes peut-être jolies, d'autres qui n'étaient pas sans montrer quelque trace de ses sensibilités les plus délicates. Elle se vit menant une existence pareille à la leur, — une existence où le succès semblait aussi lamentable que l'échec, — et cette vision la fit frémir de compassion. Elle avait encore en poche l'argent du nécessaire; et, tirant sa petite bourse d'or, elle glissa une large part de la somme dans les mains de miss Farish.

La satisfaction qu'elle éprouva de cet acte eût contenté le moraliste le plus sévère. Lily prit de l'intérêt à ce nouvel aspect de sa personne, à l'être pourvu d'instincts charitables : elle n'avait jamais songé auparavant à faire le bien avec la fortune qu'elle avait si souvent rêvé de posséder; mais maintenant son horizon s'élargissait par cette vision d'une immense philanthropie. En outre, par quelque secrète opération logique, elle sentait que ce bref élan de générosité justifiait toutes les extravagances passées, excusait d'avance toutes celles auxquelles elle pourrait se livrer dans l'avenir. L'étonnement et la reconnaissance de miss Farish la confirmèrent dans cette opinion, et Lily, en la quittant, éprouvait une estime de soi qu'elle prit naturellement pour un fruit de l'altruisme.

Vers cette époque elle eut une autre joie : une invitation à passer la semaine du *Thanksgiving day* dans un camp, aux Adirondacks. L'invitation était de celles que, l'année d'avant, elle eût acceptées de moins bonne grâce, car l'expédition, quoique organisée par Mrs. Fisher, était manifestement payée par une dame d'origine obscure et d'indomptables ambitions mondaines, que Lily jusqu'à présent avait évité de connaître. Mais maintenant elle était disposée à s'accorder là-dessus avec Mrs. Fisher : peu importe qui paye, si l'on fait bien les choses. Et bien faire les choses — sous une direction compétente — c'était le fort de Mrs. Wellington Bry. Cette dame — dont l'époux était connu sous le nom de « Welly » Bry à la Bourse et dans les milieux sportifs — avait déjà sacrifié un mari et diverses considérations de moindre importance à son désir de

« grimper »; et, ayant prise désormais sur Carry Fisher, elle était assez rusée pour percevoir que la sagesse était de s'en remettre entièrement à son pilotage. Tout alla donc pour le mieux : quand ce n'était pas son argent qu'elle dépensait, la prodigalité de Mrs. Fisher ne connaissait pas de bornes, et, comme elle le fit observer à son élève, une bonne cuisine est le meilleur moyen de se pousser dans le monde. Si les invités n'étaient pas aussi *select* que la cuisine, les Welly Bry eurent du moins la satisfaction de figurer, pour la première fois, aux « mondanités », en compagnie d'un ou deux noms de marque; et le principal, naturellement, était celui de miss Bart.

La jeune fille fut traitée par ses hôtes avec toute la déférence que cela valait, et, dans la disposition d'esprit où elle était, tous les hommages sont acceptables, d'où qu'ils viennent. L'admiration de Mrs. Bry était un miroir où le contentement de soi, naguère habituel à Lily, retrouvait la pureté de ses lignes. Il n'est pas d'insecte pour suspendre son nid à des fils aussi frêles que ceux qui soutiennent le poids de l'humaine vanité : le sentiment de son importance dans une société insignifiante suffit pour rendre à miss Bart la conscience, toujours agréable, de son pouvoir. Si ces gens lui faisaient la cour, cela prouvait qu'elle occupait encore une place privilégiée dans le monde auquel ils aspiraient; et elle ne méprisait pas la jouissance de les éblouir par sa finesse, et d'augmenter encore la stupéfaction où les plongeait la découverte de ses multiples supériorités.

Peut-être cependant son plaisir était-il dû plus qu'elle ne le pensait à l'excitation physique du voyage, aux provocations d'un froid sec et d'un exercice violent, au frémissement par lequel tout son corps répondait aux émanations hivernales des bois. Elle rentra en ville éclatante et rajeunie, avec plus de couleur aux joues, plus d'élasticité dans les muscles. L'avenir lui paraissait gros d'une vague promesse, et toutes ses appréhensions furent balayées au loin par le vif courant de son humeur.

Peu de jours après son retour, elle eut la surprise fâcheuse de recevoir la visite de M. Rosedale. Il vint tard, à cette heure où la table à thé demeure encore près du feu, dans une attente amicale; et ses manières étaient bien d'un homme qui s'adapterait volontiers à l'intimité de la circonstance.

Lily, avec le vague sentiment de quelque rapport entre la personne de M. Rosedale et ses heureuses spéculations, à elle, essaya de l'accueillir comme il l'espérait; mais il y avait dans la qualité de sa gaieté, à lui, quelque chose qui glaçait la sienne, et elle avait conscience de marquer chaque étape de leur connaissance par une nouvelle « gaffe ».

Bientôt M. Rosedale, comme chez lui, s'installa dans la bergère la plus proche, et dégusta son thé d'un air critique, tout en faisant observer à Lily qu'elle devrait se fournir chez son homme pour avoir du thé vraiment bon. Il ne parut nullement s'apercevoir de la répugnance qui la maintenait raide et figée derrière la théière. C'était peut-être justement cet air d'isolement dédaigneux qui faisait appel en lui à la passion du collectionneur pour le rare et l'inaccessible. En tout cas, il n'eut pas l'air de s'en offenser le moins du monde : il semblait tout prêt à suppléer par son aisance à toute celle que ne montrait pas miss Bart.

Sa visite avait pour objet de lui demander si elle ne voudrait pas venir à l'Opéra dans sa loge, le soir de la réouverture, et, la voyant hésiter, il lui dit d'une voix persuasive :

— Mrs. Fisher sera des nôtres, et je me suis assuré un de vos plus grands admirateurs, qui ne me pardonnera jamais si vous refusez!

Le silence de Lily lui laissait son allusion pour compte; il ajouta, avec un sourire confidentiel :

— Gus Trenor a promis de venir en ville tout exprès... J'imagine qu'il viendrait encore de plus loin pour le plaisir de vous voir.

Miss Bart éprouva un secret ennui : c'était déjà assez désagréable d'entendre son nom accouplé à celui de Trenor; sur les lèvres de Rosedale, l'allusion était particulièrement déplaisante.

— Les Trenor sont mes meilleurs amis : je crois que nous ferions, eux et moi, beaucoup de chemin pour nous rencontrer! — dit-elle.

Et elle s'absorba dans le soin de refaire du thé.

Le sourire de son visiteur devint plus familier encore :

— Mon dieu, je ne pensais pas à Mrs. Trenor, tout à l'heure... On dit, vous savez, que Gus lui-même ne pense pas toujours à elle.

Puis, sourdement averti que c'était une fausse note, il ajouta, avec un effort bien intentionné pour faire diversion :

— A propos, et Wall Street?... Avez-vous été en veine, dernièrement?... J'ai appris que Gus avait amené pour nous une jolie somme, le mois dernier.

Lily posa la boîte à thé d'un geste brusque. Elle sentit ses mains trembler, elle les croisa sur son genou pour les affermir; mais ses lèvres tremblaient aussi, et, un instant, elle eut peur que leur tremblement ne se communiquât à sa voix. Cependant, lorsqu'elle parla, ce fut d'un ton parfaitement dégagé :

— Ah! oui : j'avais un peu d'argent à placer, et monsieur Trenor, qui veut bien m'aider en ces matières, m'a conseillé d'acheter des valeurs au lieu de le mettre en hypothèques, comme le voulait l'homme d'affaires de ma tante; et il s'est trouvé que j'ai fait un bon « coup.., » C'est ainsi que vous dites, n'est-ce pas?... Vous en faites souvent vous-même, je crois...

Elle lui rendait maintenant son sourire, relâchant la tension de son attitude, et l'admettant, par d'imperceptibles gradations du regard et des manières, un pas plus avant dans son intimité. L'instinct de la défense lui donnait toujours la force de dissimuler : ce n'était pas la première fois qu'elle se servait de sa beauté pour distraire son interlocuteur d'un argument gênant.

Quand M. Rosedale se retira, il emportait avec lui, non seulement une réponse favorable à son invitation, mais encore le sentiment qu'il s'était conduit de façon à faire avancer ses affaires. Il avait toujours considéré qu'il avait la main légère et qu'il savait comment il faut traiter les femmes, et la rapidité avec laquelle miss Bart « avait pris l'alignement » — comme il aurait dit — fortifiait la confiance qu'il avait dans son art de manœuvrer le sexe capricieux. La manière dont elle avait pallié la transaction avec Trenor lui semblait tout à la fois un hommage rendu à sa finesse et une confirmation de ses soupçons. La jeune fille était évidemment nerveuse, et M. Rosedale, s'il ne voyait pas d'autre moyen de resserrer ses relations avec elle, était homme à tirer avantage de cette nervosité.

Il laissa Lily en proie à un accès de dégoût et d'épouvante.

Il semblait incroyable que Gus Trenor eût parlé d'elle à Rosedale : avec tous ses défauts, Trenor était sauvegardé par ses traditions; il devait y manquer d'autant moins qu'elles étaient plus purement instinctives. Mais Lily se rappelait avec angoisse qu'il y avait des moments après boire où, Judy le lui avait confié, Gus « disait des bêtises » : nul doute que, dans un de ces moments-là, le mot fatal ne lui eût échappé. Quant à Rosedale, elle s'inquiétait assez peu, une fois le premier choc subi, des conclusions qu'il avait pu tirer. Bien qu'ordinairement assez adroite quand ses propres intérêts étaient en jeu, elle commettait l'erreur, assez fréquente chez les personnes chez qui les habitudes mondaines sont innées, de supposer que l'incapacité de les acquérir promptement implique une pesanteur générale. Parce qu'une mouche se cogne absurdement contre la vitre d'une croisée, le naturaliste de salon est enclin à oublier que, dans des conditions moins factices, elle est capable de mesurer les distances et d'en tirer des conclusions avec toute la justesse nécessaire à son bien-être. Et le fait que les façons de M. Rosedale, dans un salon, méconnaissaient les lois de la perspective, induisit Lily à le classer avec Trenor et autres lourdauds de sa connaissance et à présumer qu'un peu de flatterie, et une invitation acceptée, par ci, par là, suffiraient à le rendre inoffensif. En tout cas, il était évident qu'il fallait se montrer dans sa loge, à l'Opéra, le soir de la réouverture; et, après tout, puisque Judy Trenor avait promis de le glaner, cet hiver, autant récolter l'avantage d'être la première dans le champ.

Pendant les deux jours qui suivirent la visite de Rosedale, Lily fut harcelée par l'idée des droits mal définis que Trenor avait sur elle, et elle aurait bien voulu percevoir plus clairement la nature exacte de la transaction qui semblait l'avoir mise en son pouvoir; mais son esprit se refusait à toute application un peu insolite, et elle se sentait toujours embarrassée misérablement devant les chiffres. D'ailleurs elle n'avait pas revu Trenor depuis le jour du mariage Van Osburgh, et, son absence se prolongeant, la trace laissée par les paroles de Rosedale s'effaça bientôt sous d'autres impressions.

A l'Opéra, le soir de la réouverture, ses appréhensions s'étaient si complètement évanouies que le visage rubicond de

Trenor, au fond de la loge de Rosedale, derrière elle, lui donna une agréable sensation de sécurité. Lily n'était pas encore tout à fait réconciliée à la nécessité de paraître en invitée de Rosedale, dans une circonstance aussi marquante, et ce lui fut un soulagement que de se trouver épaulée par un des membres de sa coterie, — car les relations mondaines de Mrs. Fisher étaient trop mêlées pour que sa présence pût suffire à justifier celle de miss Bart.

Pour Lily, toujours excitée par l'idée de montrer sa beauté en public, et certaine, ce soir-là, d'une toilette qui la rehaussait encore singulièrement, le regard de Trenor, si insistant qu'il fût, se perdait dans le courant général de ceux que l'admiration de la salle faisait converger vers elle. Ah! qu'il était bon d'être jeune, rayonnante, éblouissante, avec la conscience de sa sveltesse, de sa force et de son élasticité, avec le sentiment des lignes harmonieuses et des couleurs seyantes, avec cette ivresse d'être soulevée dans un monde à part, en vertu de cette grâce incomparable qui est l'équivalent physique du génie!

Tous les moyens semblaient se justifier quand il s'agissait d'atteindre un semblable but, ou, plutôt, par un jeu de lumière favorable avec lequel l'habitude avait familiarisé miss Bart, la cause même se réduisait à une pointe d'aiguille dans la splendeur générale de l'effet. Mais les brillantes jeunes personnes, légèrement aveuglées par leur propre éclat, sont sujettes à oublier que le modeste satellite noyé dans leur lumière continue d'accomplir sa révolution et produit de la chaleur à la vitesse qui lui est propre. Si le plaisir tout poétique dont Lily jouissait en ce moment-là n'était pas troublé de cette basse pensée que sa robe et son manteau avaient été indirectement payés par Gus Trenor, celui-ci n'avait pas assez de poésie dans le caractère pour perdre de vue ces faits très prosaïques. Il savait seulement que jamais Lily n'avait eu l'air aussi « chic », qu'il n'y avait pas une femme dans la salle pour mettre mieux en valeur une belle toilette, et que, jusqu'à présent, lui, à qui elle devait cette occasion de déploiement, n'avait recueilli d'autre récompense que celle de la contempler en compagnie de quelques centaines de spectateurs.

Aussi fut-ce pour Lily une déplaisante surprise quand, tout au fond de la loge, où ils se trouvèrent seuls dans un entr'acte,

Trenor lui décocha, sans préambule et sur un ton d'autorité maussade :

— Dites donc, Lily, comment doit-on faire pour avoir l'honneur de vous voir?... Je viens en ville trois ou quatre fois par semaine, et vous savez bien qu'un mot adressé au club me trouvera toujours; mais vous semblez avoir oublié jusqu'à mon existence maintenant, sauf quand vous voulez m'extorquer un tuyau...

Que l'observation fût d'un parfait mauvais goût, cela ne facilitait en rien la réponse, car Lily sentait vivement que ce n'était pas le moment de raidir sa fine taille et de hausser avec étonnement les sourcils, moyens par lesquels, d'habitude, elle coupait court aux premiers signes de familiarité.

— Je suis très flattée que vous désiriez me voir, — répondit-elle, essayant de plaisanter au lieu de se fâcher, — mais, à moins que vous n'ayez oublié mon adresse, il vous était facile de me trouver chez ma tante, n'importe quel jour, dans l'après-midi... A dire vrai, j'attendais un peu votre visite.

Si elle avait espéré l'adoucir par cette dernière concession, elle s'aperçut bien vite de son erreur : il se contenta de répliquer, avec ce froncement de sourcils qui dans ses moments de colère le faisait paraître plus brute que jamais :

— Que diable voulez-vous que j'aille faire chez votre tante? Perdre une après-midi à écouter un tas de bonshommes qui vous parlent!... Vous savez bien que ce n'est pas mon genre de m'asseoir en rond et de caqueter : j'aime toujours mieux filer quand le cercle se forme... Mais pourquoi n'irions-nous pas quelque part ensemble faire une petite partie, une bonne petite expédition comme cette promenade en voiture, à Bellomont, le jour où vous êtes venue me chercher à la gare?

Elle eut le désagrément de le voir se pencher sur elle pour lui faire cette proposition, et elle crut flairer un arome significatif qui expliquait le rouge sombre de son visage et la moiteur luisante de son front.

L'idée que toute réponse un peu vive pourrait provoquer une fâcheuse explosion tempéra son dégoût de prudence, et elle répondit en riant :

— Je ne vois pas très bien comment on peut faire une partie de campagne en ville, mais je ne suis pas toujours

entourée par une foule d'admirateurs, et, si vous m'avertissez du jour où vous viendrez, je m'arrangerai de façon que nous puissions causer bien gentiment, bien tranquillement.

— Au diable la causerie!... Vous dites toujours la même chose, — répliqua Trenor dont les explétifs manquaient de variété. — C'est comme cela que vous m'avez balancé, le jour du mariage Van Osburgh... Mais cela veut dire en bon anglais que, maintenant que vous avez tiré de moi tout ce que vous désiriez, vous en aimeriez mieux un autre.

Il avait élevé la voix avec rudesse en prononçant les derniers mots, et Lily rougit de contrariété; mais elle demeura maîtresse de la situation et posa sur le bras de Trenor une main persuasive :

— Ne dites pas de bêtises, Gus; je ne peux pas vous permettre de me parler ce langage ridicule. Si vous tenez réellement à me voir, pourquoi n'irions-nous pas nous promener au Parc, un de ces jours? Je suis de votre avis, ce serait amusant de faire en ville comme à la campagne : si vous voulez, nous nous retrouverons là, nous irons régaler les écureuils, et vous me conduirez sur le lac dans la gondole à vapeur.

Elle souriait en lui parlant, et la caresse de ses yeux. qui amortissait le badinage de sa voix, le rendit soudainement malléable à sa volonté.

— Bon, alors : ça va... Voulez-vous demain?... Demain à trois heures, au bout du Mail?... J'y serai à trois heures tapant : vous n'allez pas me lâcher, Lily?...

Mais, au grand soulagement de miss Bart, pour la dispenser de répéter sa promesse, la porte de la loge s'ouvrit et George Dorset entra.

Trenor céda le terrain avec mauvaise humeur et Lily tourna son sourire le plus brillant vers le nouveau venu. Elle n'avait pas causé avec Dorset depuis leur séjour à Bellomont, mais quelque chose dans son regard et dans son attitude lui disait qu'il se rappelait sur quel pied d'amicale familiarité ils y avaient vécu. Dorset n'était pas un homme qui savait exprimer son admiration avec aisance; sa longue figure blême et ses yeux méfiants semblaient toujours barricadés contre l'expansion de tout émoi. Mais, quand sa propre influence était en jeu, les intuitions de Lily envoyaient devant elle comme des

antennes, plus fines qu'un fil de soie, et, tandis qu'elle lui faisait place sur l'étroit canapé, elle était sûre qu'il éprouvait un muet plaisir à se trouver auprès d'elle. Peu de femmes se donnaient la peine de se rendre agréables à Dorset, et Lily avait été bonne pour lui à Bellomont, et maintenant elle lui souriait divinement, avec un renouveau de bonté.

— Eh bien, nous voilà encore embarqués pour six mois de charivari! — commença-t-il, d'un accent plaintif. — Pas l'ombre de différence entre cette année et l'année dernière, sauf que les femmes ont de nouvelles robes et que les chanteurs n'ont pas de nouvelles voix... Ma femme est musicienne, comme vous savez : elle m'impose une série de cette espèce, chaque hiver... Les soirs de musique italienne, passe encore : elle arrive tard, et on a le temps de digérer. Mais quand ils donnent du Wagner, il faut bousculer le dîner, et c'est moi qui en pâtis. Et les damnés courants d'air!... on a l'asphyxie devant soi et la pleurésie derrière... Voilà Trenor qui s'en va sans tirer le rideau!... Il est vrai qu'avec une peau comme la sienne les courants d'air ne sont pas dangereux... Avez-vous jamais regardé Trenor manger? Si vous l'aviez fait, vous vous demanderiez comment il est encore en vie : je suppose qu'au dedans comme au dehors il est tout cuir... Mais je suis venu vous dire que ma femme vous prie de venir chez nous, à la campagne, dimanche prochain. Pour l'amour du ciel, dites oui! Il y a une foule d'ennuyeux qui doivent venir... du genre intellectuel... Oui, c'est sa nouvelle toquade, vous savez, et je ne suis pas sûr que ce ne soit pas encore pis que la musique... Il y en a, avec des cheveux longs : ils entament une discussion au potage et ne font pas attention quand on leur passe les plats. Le résultat, c'est que le dîner refroidit et que ma dyspepsie s'aggrave... Ce serin de Silverton les amène à la maison : il fait des vers, vous savez, et Bertha et lui deviennent tout ce qu'il y a de plus intimes... Elle écrirait mieux que personne d'entre eux, si elle voulait, et je ne la blâme pas de vouloir attirer des hommes de talent; je ne demande qu'une chose, c'est de ne pas les voir quand ils mangent!...

Cette étrange communication fit tressaillir de joie Lily. En temps ordinaire, il n'y aurait rien eu d'étonnant à une invitation de Bertha Dorset; mais, depuis l'épisode de Bellomont,

une hostilité inavouée avait séparé les deux femmes. Maintenant Lily, avec une secrète surprise, sentit que sa soif de vengeance était apaisée. « Si vous voulez pardonner à votre ennemi, — dit le proverbe malais, — commencez par lui faire du mal » ; et Lily était en train d'éprouver la vérité de cet apophthegme. Si elle avait détruit les lettres de Mrs. Dorset, elle eût peut-être continué de la haïr ; mais le fait même de les avoir entre les mains avait rassasié son ressentiment.

Elle accepta l'invitation avec un sourire, bénissant ce lien qui se renouait, comme une chance d'échapper aux importunités de Trenor.

XI

Cependant les vacances avaient passé, la saison mondaine commençait. Chaque soir, la Cinquième Avenue se transformait en un torrent de voitures gagnant les quartiers à la mode, voisins du Parc, où les fenêtres illuminées et les marquises tendues devant les portes annonçaient la routine coutumière de l'hospitalité. Des affluents traversaient le courant principal, déposant leur charge aux théâtres, aux restaurants ou à l'Opéra ; et Mrs. Peniston, du haut de sa fenêtre, échauguette retirée, pouvait dire à merveille le moment où le volume chronique du son était augmenté par un flot soudain roulant vers un bal Van Osburgh, où la multiplication des roues signifiait simplement que l'Opéra venait de finir ou bien qu'il y avait un grand souper chez Sherry.

Mrs. Peniston suivait le mouvement ascendant de la saison avec autant d'ardeur que ceux qui prenaient la part la plus active à ses divertissements ; et, comme spectatrice, elle avait des occasions de comparer et de généraliser nécessairement refusées aux principaux acteurs. Personne n'aurait pu enregistrer plus fidèlement les fluctuations mondaines, mettre un doigt plus infaillible sur les traits dominants de chaque saison : sa monotonie ou son extravagance, son manque de bals ou son excès de divorces. Elle se rappelait tout spécialement les vicissitudes des « parvenus » qui, à chaque retour de marée, apparaissaient à la surface et ne tardaient pas à couler

sous la vague ou bien abordaient triomphalement par delà tous les écueils envieux; et elle appliquait volontiers une remarquable intuition rétrospective au destin final de ces gens-là, si bien que, leur sort une fois rempli, elle pouvait presque toujours dire à Grace Stepney — la confidente de ses prophéties — qu'elle avait prévu exactement tout ce qui devait arriver.

La saison actuelle, Mrs. Peniston l'aurait défini celle où chacun « se sentait pauvre », excepté les Welly Bry et M. Simon Rosedale. L'automne avait été mauvais dans Wall Street: il y avait eu forte baisse, conformément à cette loi bizarre d'après laquelle des actions de chemin de fer et des ballots de coton paraissent plus sensibles à telle ou telle attribution du pouvoir exécutif que nombre de citoyens estimables, exercés à tous les avantages du *self-government*. Même des fortunes considérées comme indépendantes du cours de la Bourse en trahirent une secrète dépendance, ou souffrirent d'une affection analogue, par sympathie; les gens élégants boudèrent dans leurs maisons de campagne, ou vinrent en ville incognito; les grandes réceptions tombèrent en défaveur, et les petits dîners sans cérémonie, entre intimes, devinrent à la mode.

Mais la société, qui s'était amusée pour un temps, à jouer les Cendrillon, se lassa bientôt de ce rôle trop domestique, et fit bon accueil à la fée marraine sous la forme de tout magicien assez puissant pour changer de nouveau la citrouille en carrosse doré. Le simple fait de s'enrichir à une époque où les fonds de la plupart sont bas est suffisant pour attirer une attention jalouse; et, selon les bruits de Wall Street, Welly Bry et Rosedale avaient découvert le secret d'accomplir ce miracle.

On disait, en particulier, que Rosedale avait doublé sa fortune, et l'on racontait qu'il allait acheter la maison à peine finie d'une des victimes du krach, qui, en l'espace de douze mois, avait gagné douze millions, construit un hôtel dans la Cinquième Avenue, formé une galerie de vieux maîtres, reçu tout New-York, — et qu'on avait fait sortir clandestinement du pays entre une infirmière bien stylée et un médecin, tandis que ses créanciers montaient la garde devant les vieux maîtres, et que ses hôtes s'expliquaient l'un à l'autre qu'ils n'avaient dîné chez lui que pour voir les tableaux... M. Rosedale prétendait à une carrière moins météorique. Il savait qu'il lui faudrait

aller lentement, et ses instincts héréditaires l'aidaient à supporter les rebuffades et à s'accommoder des retardements. Mais il ne fut pas long à s'apercevoir que la monotonie générale de la saison lui offrait une exceptionnelle occasion de briller, et il se mit, patient et industrieux, à façonner le cadre de sa gloire naissante. Mrs. Fisher, dans cette période, lui fut d'un immense service. Elle avait lancé tant de nouveaux venus sur la scène mondaine qu'elle était comme un de ces accessoires, empruntés au magasin du théâtre, qui annoncent exactement au spectateur expérimenté ce qui va se passer sur la scène. Mais M. Rosedale sentait peu à peu le besoin d'un entourage plus individuel. Il était sensible à des nuances et à des distinctions que miss Bart ne l'eût jamais soupçonné de percevoir, parce qu'il n'y avait pas dans ses manières de variations correspondantes; et il lui apparaissait de plus en plus clairement que miss Bart elle-même possédait juste les qualités complémentaires nécessaires pour arrondir sa personnalité mondaine.

Des détails de cet ordre n'entraient pas dans le champ de vision propre à Mrs. Peniston. Comme beaucoup d'esprits à coup d'œil panoramique, elle passait par-dessus les minuties du premier plan, et elle savait vraisemblablement où Carry Fisher avait déniché un chef pour les Welly Bry, bien avant d'être au courant de ce qui pouvait arriver à sa propre nièce. Elle ne manquait toutefois pas d'informateurs tout prêts à combler ses lacunes. L'esprit de Grace Stepney était, moralement parlant, une sorte de papier attrape-mouches, où le vol bourdonnant des potins venait aboutir par une fatale attraction, et où ils se fixaient dans la glu d'une inexorable mémoire. Lily aurait été bien étonnée d'apprendre combien de faits quelconques la concernant s'étaient logés dans le cerveau de miss Stepney. Elle n'ignorait nullement qu'elle intéressait les gens médiocres, mais elle n'imaginait qu'une seule forme de médiocrité, pour qui l'admiration de ce qui brille serait la naturelle expression de sa condition inférieure. Elle savait que Gerty Farish l'admirait aveuglément, et, par conséquent, elle supposait qu'elle inspirait les mêmes sentiments à Grace Stepney, rangée par elle dans la même catégorie que Gerty Farish, sans la jeunesse et l'enthousiasme pour sauver le reste.

En réalité, elles différaient l'une de l'autre autant qu'elles

différaient de l'objet de leur commune contemplation. Le cœur de miss Farish était une fontaine de tendres illusions ; celui de miss Stepney, un registre précis de faits considérés dans leur relation avec elle-même. Elle avait des sensibilités que Lily aurait jugées comiques chez une personne au nez couvert de taches de rousseur et aux paupières rougies, qui vivait dans une pension et admirait le salon de Mrs. Peniston ; mais l'étroitesse du régime auquel était astreinte la pauvre Grace en fortifiait la vie secrète, comme un sol pauvre en affamant certaines plantes leur assure une plus intense floraison. A dire vrai, elle n'avait pas de penchant abstrait à la malignité : son antipathie pour Lily ne provenait pas de ce que celle-ci était brillante et si fort en vue ; mais elle était persuadée que Lily avait de l'antipathie pour elle. Il est moins mortifiant de se croire impopulaire qu'insignifiant, et notre vanité préfère voir dans l'indifférence une forme latente d'inimitié. Quelques chétives marques de politesse, comme celles que Lily accordait à M. Rosedale, lui auraient gagné à jamais l'amitié de miss Stepney ; mais comment aurait-elle pu conjecturer qu'il valût la peine de cultiver une semblable amitié? Comment d'ailleurs une jeune femme qui n'a jamais été ignorée pourrait-elle mesurer l'angoisse causée par cette injure? Et, en dernier lieu, comment Lily, habituée à choisir entre d'innombrables invitations, aurait-elle pu deviner qu'elle avait mortellement offensé miss Stepney en la faisant exclure d'un des rares dîners que donnât Mrs. Peniston?

Mrs. Peniston n'aimait guère à donner des dîners, mais elle avait un sens très élevé des obligations de famille, et, au retour des Jack Stepney, après leur voyage de noces, elle sentit qu'il était de son devoir d'allumer les lampes du salon et de retirer sa plus belle argenterie des caves où la gardait la Société de Dépôts. Les rares réceptions de Mrs. Peniston étaient précédées par des journées de déchirantes hésitations à propos du moindre détail, depuis les places des invités jusqu'au dessin de la nappe ; et, durant une de ces discussions préliminaires, elle avait imprudemment confié à sa cousine Grace que, comme le dîner était un dîner de famille, elle pourrait bien en faire partie. Pendant toute une semaine, cet espoir avait éclairé l'existence incolore de miss Stepney ; puis on lui donna à entendre qu'il

serait plus commode de l'avoir un autre jour. Miss Stepney savait exactement ce qui s'était passé. Lily, pour qui les réunions de famille étaient des événements d'un ennui sans mélange, avait persuadé à sa tante qu'un dîner de « gens chics » serait bien plus au goût du jeune couple, et Mrs. Peniston, qui, dans les matières mondaines, se reposait aveuglément sur l'expérience de sa nièce, s'était laissée entraîner à prononcer l'exil de Grace. Après tout, Grace pouvait venir n'importe quel autre jour : qu'est-ce que cela lui ferait d'être ainsi remise?

C'était justement parce que miss Stepney pouvait venir n'importe quel autre jour — et parce qu'elle savait ses relations au courant de ses soirées inoccupées — que cet incident se dessina comme gigantesque sur son horizon. Elle n'ignorait pas que c'était à Lily qu'elle le devait, et son morne ressentiment se mua en active animosité.

Mrs. Peniston, qu'elle était venue voir, un jour ou deux après ce dîner, posa son crochet et détourna brusquement le regard oblique dont elle surveillait la Cinquième Avenue ;

— Gus Trenor?... Lily et Gus Trenor? — dit-elle, subitement pâle au point que son interlocutrice en fut presque alarmée.

— Oh! cousine Julia... naturellement, je ne veux pas dire...

— Je ne sais pas ce que vous *voulez* dire, — fit Mrs. Peniston avec un tremblement de peur dans sa petite voix irritée. — De mon temps, on n'entendait jamais des histoires pareilles... Ma propre nièce!... Je ne suis pas sûre de vous comprendre... Est-ce qu'on dit qu'il est amoureux d'elle?

L'horreur de Mrs. Peniston était sincère. Bien qu'elle se ventât d'être incomparablement versée dans la chronique secrète de la société, elle avait l'innocence de l'écolière qui considère le mal comme relégué dans les manuels d'histoire et n'a jamais l'idée que les scandales qu'elle lit aux heures d'étude puissent se répéter dans la rue voisine. Mrs. Peniston avait mis sur son imagination une housse comme sur les meubles de son salon. Elle savait, forcément, que la société « avait bien changé » : beaucoup de femmes que sa mère aurait jugées « excentriques » étaient maintenant en situation de se montrer difficiles pour leur liste de visites. Elle avait discuté avec son pasteur les périls du divorce, et il y avait des moments

où elle était reconnaissante que Lily ne fût pas encore mariée. Mais l'idée qu'un scandale pût s'attacher au nom d'une jeune fille, et, surtout, qu'on pût l'associer légèrement à celui d'un homme marié, cette idée était si nouvelle pour elle qu'elle était aussi consternée que si on l'avait accusée de ne pas enlever ses tapis l'été, ou de violer quelque autre des lois cardinales qui régissent la tenue d'une maison,

Miss Stepney, une fois calmée de sa première peur, commença de sentir la supériorité que confère une grande largeur d'esprit. C'était vraiment pitoyable d'ignorer le monde au point où l'ignorait Mrs. Peniston !

Elle sourit de la question émise par celle-ci :

— Les gens disent toujours des choses désagréables... et certainement on les voit beaucoup ensemble... Une amie à moi les a rencontrés au Parc, l'autre après-midi... très tard... après que les réverbères étaient allumés... C'est dommage que Lily s'affiche ainsi.

— « S'affiche ! » — soupira Mrs. Peniston.

Elle se pencha en avant, baissant la voix pour atténuer l'horreur de la situation :

— Qu'est-ce qu'on dit?... qu'il a l'intention d'obtenir le divorce et de l'épouser?

Grace éclata de rire :

— Dieu non ! Il ne ferait pas cela... C'est... c'est un flirt... rien de plus.

— « Un flirt »?... Entre ma nièce et un homme marié?... Vous avez la prétention de me faire croire que Lily, avec son physique et tous ses avantages, ne saurait trouver un meilleur emploi de son temps que de le perdre avec un gros homme stupide, presque assez âgé pour être son père?

Cet argument sonnait si convaincant qu'il rassura Mrs. Peniston : elle ramassa son ouvrage, en attendant que Grace Stepney ralliât ses forces en déroute.

Mais miss Stepney avait une réponse toute prête :

— Voilà le pis : on dit qu'elle ne perd pas son temps !... Tout le monde sait, comme vous dites, que Lily est trop belle... et trop charmante... pour se consacrer à un homme comme Gus Trenor, à moins...

— « A moins »? — fit Mrs. Peniston, comme un écho.

Son interlocutrice respira nerveusement. C'était une jouissance que de choquer Mrs. Peniston, mais non de la choquer jusqu'à la mettre en colère. Miss Stepney n'était pas assez familière avec le drame classique pour avoir pu se rappeler d'avance comment on reçoit d'habitude les porteurs de mauvaises nouvelles, mais elle eut alors une rapide vision de dîners compromis et de garde-robe réduite, conséquences possibles de son désintéressement. A l'honneur de son sexe, toutefois, sa haine de Lily prévalut sur des considérations plus personnelles. Mrs. Peniston avait mal choisi son moment pour vanter les charmes de sa nièce.

— A moins que, — dit Grace, se penchant, elle aussi, en avant et parlant à voix basse, mais accentuant chaque mot, — à moins qu'il n'y ait des avantages matériels à recueillir en se rendant agréable à Gus Trenor.

Elle sentit que l'heure était décisive, et se souvint tout à coup que Mrs. Peniston lui aurait donné son brocart noir, à frange de jais taillé, à la fin de la saison.

Mrs. Peniston posa de nouveau son ouvrage. Un autre aspect de la même idée s'était présenté à son esprit ; elle sentait qu'il était au-dessous de sa dignité de se laisser torturer les nerfs par une parente sans ressource qui portait ses défroques.

— Si vous prenez plaisir à m'ennuyer par des insinuations mystérieuses, — dit-elle froidement, — vous auriez pu tout au moins mieux choisir votre jour, attendre que je fusse remise de la fatigue du grand dîner que j'ai donné.

A cette mention du dîner, les derniers scrupules de Mrs. Stepney disparurent.

— Je ne vois pas pourquoi vous m'accusez de prendre plaisir à vous parler de Lily. J'étais bien sûre que vous ne m'en sauriez aucun gré, — répliqua-t-elle avec un flamboiement de colère. — Mais j'ai encore un certain sentiment de famille, et, comme vous êtes la seule personne qui ayez quelque autorité sur Lily, je croyais que vous deviez être avertie de ce qu'on dit sur elle.

— Mais — fit Mrs. Peniston — ce dont je me plains, c'est que vous ne m'avez pas encore rapporté ce qu'on dit effectivement.

— Je ne pouvais pas supposer qu'il me faudrait mettre les points sur les i. On dit que Gus Trenor paye ses factures !

— « Paye ses factures... » ses factures !... (Mrs. Peniston

se mit à rire.) Je n'imagine pas où vous avez pu ramasser de pareilles inepties... Lily a sa fortune personnelle... et je pourvois largement à ses besoins...

— Oh! tout le monde sait cela! — interrompit sèchement miss Stepney. — Mais Lily a une quantité de robes fort élégantes...

— J'aime à ce qu'elle soit bien habillée : ce n'est que convenable!

— Assurément; mais il y a aussi les dettes de jeu.

Miss Stepney, au début, ne comptait pas introduire ce grief; mais, là, Mrs. Peniston n'avait qu'à s'en prendre à sa propre incrédulité. Elle était comme les incrédules obstinés dont il est question dans l'Écriture, qu'il faut anéantir pour les convaincre.

— Des « dettes de jeu »?... Lily?... (La voix de Mrs. Peniston tremblait de colère et d'effarement : elle se demandait si Grace Stepney était devenue folle...) Qu'entendez-vous par ses « dettes de jeu »?

— Tout simplement que, si on joue de l'argent au bridge dans la coterie de Lily, on s'expose à perdre de grosses sommes... et je ne suppose pas que Lily gagne toujours.

— Qui vous a dit que ma nièce jouait de l'argent?

— Mon Dieu, cousine Julia, ne me regardez pas comme si j'essayais de vous monter contre Lily!... tout le monde sait qu'elle est enragée de bridge. Mrs. Gryce m'a dit elle-même que c'est de la voir jouer qui a effrayé Percy Gryce : il paraît qu'au début il était tout à fait sous son charme. Mais, bien entendu, dans le clan de Lily il est tout à fait reçu que les jeunes filles jouent de l'argent. Par le fait, on est porté à l'excuser à cause de cela...

— L'excuser de quoi?

— D'être gênée... et d'accepter les bons offices d'hommes... comme Gus Trenor... et George Dorset...

Mrs. Peniston poussa un nouveau cri :

— « George Dorset »?... Y a-t-il encore quelqu'un d'autre?... Je désire savoir le pis, s'il vous plaît!

— N'interprétez pas mes paroles de cette façon, cousine Julia!... Dans ces derniers temps, Lily a été beaucoup avec les Dorset, et lui semble l'admirer... mais ça, c'est tout naturel...

Et je suis bien sûre qu'il n'y a pas un mot de vrai dans toutes les vilaines histoires que l'on racoute; maïs il est certain qu'elle a dépensé beaucoup d'argent, cet hiver. L'autre jour, Evie Van Osburgh était chez Céleste, à commander son trousseau... Oui, le mariage a lieu le mois prochain... et elle m'a dit que Céleste lui a montré des choses ravissantes qu'elle envoyait justement à Lily... Et on raconte que Judy Trenor s'est disputée avec elle à cause de Gus; mais je suis aux regrets de vous avoir parlé, sûrement, quoique je ne l'aie fait que par bonté pure.

La sincère incrédulité de Mrs. Peniston lui permit de congédier miss Stepney avec un dédain qui était de mauvais augure pour son « envoi en possession » du brocart noir; mais les esprits impénétrables à la raison ont généralement quelque fissure par où s'infiltre le soupçon, et les insinuations de Grace ne s'enfuirent pas aussi rapidement que Mrs. Peniston l'aurait cru. Mrs. Peniston n'aimait pas les scènes, et, dans son ferme propos de les éviter, elle s'était toujours tenue à l'écart des détails que pouvait présenter l'existence de Lily. Dans sa jeunesse, on ne supposait pas que les jeunes filles eussent besoin d'une étroite surveillance : on les présumait, généralement, absorbées par les très légitimes occupations de la cour et du mariage, et l'intervention de leurs tuteurs naturels en de pareilles affaires aurait paru aussi peu justifiable que celle d'un spectateur se mêlant tout d'un coup à un jeu. Il y avait, bien entendu, des jeunes filles *fast*, même en ces temps reculés; mais, si elles étaient *fast*, on ne voyait dans ce fait, pour mettre les choses au pis, qu'un excès d'allégresse physique, où il n'y avait rien de plus à reprendre qu'un manque de tenue. Aujourd'hui ce mot de *fast* semblait synonyme d' « immoral », et la seule idée d'immoralité était aussi désagréable à Mrs. Peniston qu'une odeur de cuisine dans le salon : c'était une des conceptions que son esprit ne voulait pas admettre...

Elle n'avait nulle intention de répéter tout de suite à Lily ce qu'on lui avait dit, ni même d'en vérifier l'exactitude par un discret interrogatoire. L'essayer seulement, c'était peut-être provoquer une scène; et une scène, avec les nerfs ébranlés de Mrs. Peniston, avec les effets de son grand dîner à peine digéré, avec son esprit encore tremblant d'impressions nouvelles, c'était un risque enfin qu'elle jugeait de son devoir de s'épargner. Mais il

restait au fond de sa pensée un solide dépôt de ressentiment contre sa nièce, d'autant plus dense que nulle explication ni discussion ne devait le clarifier. C'était horrible à une jeune fille de permettre qu'on parlât d'elle; si peu fondées que fussent les accusations, elle était à blâmer d'y avoir donné lieu. Mrs. Peniston avait la sensation qu'il y avait une maladie contagieuse dans sa maison, et qu'elle était condamnée à demeurer assise, toute frissonnante, au milieu de ses meubles contaminés.

XII

Miss Bart, à vrai dire, s'était engagée dans une voie tortueuse, et aucun de ceux qui la critiquaient n'en était plus affecté qu'elle-même; mais elle se sentait fatalement entraînée d'un mauvais tournant à un autre, et elle n'apercevait jamais le droit chemin que lorsqu'il était trop tard pour le suivre.

Lily, qui se considérait comme au-dessus des préjugés étroits, n'avait pas imaginé que le fait de laisser Gus Trenor lui gagner un peu d'argent pût jamais déranger l'équilibre de sa sérénité. Et le fait en lui-même semblait encore assez inoffensif; mais c'était une source féconde de complications pernicieuses. Quand elle eut épuisé le plaisir de dépenser l'argent, ces complications devinrent plus pressantes, et Lily, dont l'esprit se montrait capable d'une logique sévère dès qu'il s'agissait de faire remonter à autrui les causes de sa malchance, Lily se justifiait elle-même en se disant que tous ses ennuis étaient dus à l'inimitié de Bertha Dorset. A cette inimitié pourtant avait succédé, du moins en apparence, une reprise d'amitié entre les deux femmes. La visite de Lily chez les Dorset leur avait fait découvrir à toutes deux qu'elles pouvaient se rendre des services réciproques; et l'instinct civilisé goûte un plaisir plus subtil à profiter d'un adversaire qu'à le confondre. Mrs. Dorset, en effet, s'était lancée dans un nouvel essai sentimental, dont Ned Silverton, ci-devant propriété de Mrs. Fisher, était la jeune victime; et, en de pareils moments, — Judy Trenor en avait fait une fois la remarque, — elle éprouvait un besoin tout particulier de distraire l'attention de

son mari. Dorset était aussi difficile à amuser qu'un sauvage; mais, il avait beau être absorbé en lui-même, il ne pouvait résister aux artifices de Lily, ou plutôt ces artifices étaient particulièrement propres à calmer un égoïsme inquiet. L'école qu'elle avait faite avec Percy Gryce l'aidait à mieux servir les caprices de George Dorset, et si, dans ce cas, le désir de plaire la stimulait de façon moins urgente, les difficultés de sa position lui enseignaient à tirer parti des occasions même secondaires.

Il était peu probable que l'intimité avec les Dorset diminuât ses embarras matériels. Mrs. Dorset n'avait aucun des mouvements de prodigalité de Judy Trenor, et l'admiration de Dorset, apparemment, ne devait pas s'exprimer par des « tuyaux » financiers, même si Lily avait tenu à renouveler ses expériences dans cette direction. Ce qu'elle demandait, pour le moment, à l'amitié des Dorset, c'était simplement sa sanction mondaine. Elle savait que l'on commençait à parler d'elle; mais ce fait ne l'alarmait pas comme il avait alarmé Mrs. Peniston. Dans son clan, pareil « potin » n'était pas des plus rares; une belle jeune fille qui flirtait avec un homme marié, on estimait simplement qu'elle jouait sa dernière carte. C'était Trenor lui-même qui l'effrayait. Leur promenade au Parc n'avait pas été un succès. Trenor s'était marié jeune, et, depuis son mariage, ses rapports avec les femmes n'avaient rien de ces bavardages sentimentaux qui se replient l'un sur l'autre comme les sentiers d'un labyrinthe : il fut d'abord déconcerté, puis irrité, de se voir toujours ramené au même point de départ, et Lily sentit que peu à peu elle n'était plus maîtresse de la situation. Trenor, en vérité, devenait d'une humeur ingouvernable. Malgré ses intelligences avec Rosedale, il avait été assez durement « touché » par la baisse; les frais de son train de maison l'accablaient, et il semblait ne rencontrer de tous côtés qu'une sombre opposition à tous ses vœux, au lieu de la bonne chance qui lui avait souri facilement jusque-là.

Mrs. Trenor était encore à Bellomont; sa maison de ville était ouverte : elle y descendait, de temps à autre, pour reprendre contact avec le monde; mais aux piètres divertissements de cette morne saison elle préférait l'excitation renouvelée qu'elle trouvait à recevoir ses invités du samedi au lundi. Depuis les vacances, elle n'avait plus insisté pour que Lily

revînt à Bellomont, et, la première fois qu'elles se rencontrèrent en ville, Lily crut percevoir un peu de froideur dans sa manière d'être. Était-ce pur mécontentement d'amie négligée, ou bien d'inquiétantes rumeurs étaient-elles parvenues jusqu'à elle? Cette dernière hypothèse paraissait peu probable; pourtant Lily ne se sentait pas tout à fait à l'aise. Si ses sympathies errantes avaient pris racine quelque part, c'était dans cette amitié de Judy Trenor. Elle croyait en la sincérité de l'affection que son amie avait pour elle, bien que cette affection se manifestât parfois d'une façon quelque peu intéressée : courir le risque de se l'aliéner lui répugnait tout particulièrement. D'autre part, elle distinguait nettement les contre-coups d'une telle rupture. Gus Trenor était le mari de Judy : Lily, à de certaines heures, n'avait pas de plus forte raison pour le prendre en grippe et pour lui en vouloir de se sentir son obligée.

Afin d'éclaircir ses doutes, miss Bart, peu après le nouvel an, « s'invita », du samedi au lundi, à Bellomont. Elle avait appris d'avance que la présence de nombreux hôtes la protégerait contre une trop grande assiduité du mari, et la réponse télégraphique de la femme : « Certainement, venez! » semblait l'assurer de la bienvenue coutumière.

Judy l'accueillit amicalement. Les soucis d'une nombreuse réception l'emportaient toujours chez elle sur les sentiments personnels, et Lily ne vit aucun changement dans l'attitude de son hôtesse. Néanmoins elle découvrit bientôt que sa visite à Bellomont n'était pas une aventure très heureuse. La société était composée de gens que Mrs. Trenor appelait des « somnifères » : elle donnait ce nom générique à toutes les personnes qui ne jouaient pas au bridge, — et, comme c'était son habitude de grouper tous ces gêneurs dans une même catégorie, elle les invitait d'ordinaire ensemble, sans tenir compte de leurs autres caractéristiques. Le résultat était une impossible combinaison de gens n'ayant pas d'autre trait commun que leur abstention du bridge, et les antagonismes qui foisonnaient dans ce groupe, dépourvu du seul goût peut-être susceptible de l'unifier, se trouvèrent aggravés, cette fois, par le mauvais temps, comme par l'ennui mal dissimulé du maître et de la maîtresse de maison.

En de pareilles conjonctures, Judy avait d'habitude recours

à Lily pour fondre les éléments discordants; et miss Bart, présumant que ce service était attendu d'elle, s'y jeta aussitôt avec son zèle ordinaire. Mais dès l'abord elle sentit une subtile résistance qui s'opposait à ses efforts. Si les manières de Mrs. Trenor à son égard n'avaient pas changé, il y avait certainement quelque froideur dans celles des autres dames. Une allusion caustique, en passant, à « vos amis les Wellington Bry », ou « au petit juif qui a acheté la maison Greiner... quelqu'un nous a dit que vous le connaissiez, miss Bart! » — montra bien à Lily qu'elle était en défaveur auprès de cette partie de la société qui, tout en contribuant le moins à son amusement, s'est arrogé le droit de décider quelle forme cet amusement doit prendre. Ce n'était qu'une indication, et légère : l'année d'avant, Lily en aurait souri, se fiant au charme de sa personne pour dissiper tous les préjugés qu'on pouvait avoir contre elle. Mais elle était devenue plus sensible à la critique et moins sûre de son talent à la désarmer. Elle savait, au surplus, que si, ces dames, à Bellomont, se permettaient de critiquer ses amis ouvertement, c'était la preuve qu'elles ne craignaient pas de la critiquer, elle, derrière son dos. La crainte nerveuse que quelque chose dans les façons de Trenor ne parût justifier leur désapprobation lui fit multiplier les prétextes pour l'éviter, et, en quittant Bellomont, elle avait conscience d'avoir manqué tous les buts qu'elle s'était proposés en y allant.

Elle rentra en ville pour retrouver des préoccupations qui, momentanément, eurent l'heureux effet de bannir les pensées importunes. Les Welly Bry, après bien des débats et d'anxieuses délibérations avec leurs nouveaux amis, s'étaient arrêtés à la solution hardie de donner une grande réception. Attaquer la société collectivement, quand les moyens d'approche se réduisent à quelques personnes de connaissance, équivaut à s'avancer en pays inconnu avec un nombre insuffisant d'éclaireurs; mais une tactique aussi téméraire a mené parfois à de brillantes victoires et les Bry étaient déterminés à tenter la fortune. Mrs. Fisher, à qui ils avaient confié la conduite de l'affaire, avait décrété que des tableaux vivants et de la musique coûteuse étaient les deux appâts les plus susceptibles d'attirer la proie désirée, et, après des négociations prolongées,

grâce à son remarquable esprit d'intrigue, elle avait décidé une douzaine de femmes élégantes à s'exhiber dans une série de tableaux dont, par un autre miracle de persuasion, l'éminent peintre de portraits Paul Morpeth avait accepté d'être le metteur en scène.

Lily, en pareil cas, était dans son élément. Sous la direction de Morpeth, son sens plastique très vif, à qui jusqu'à présent on n'avait donné en pâture que des problèmes de toilette et d'ameublement, trouva à s'exprimer dans l'arrangement des draperies, l'étude des postures, le jeu des lumières et des ombres. Son instinct dramatique s'éveilla au choix des sujets, et les fastueuses reproductions de costumes historiques remuèrent une imagination que seules les impressions visuelles pouvaient atteindre. Mais, par-dessus tout, c'était la griserie de déployer sa beauté sous un aspect nouveau, de montrer que son charme n'était pas une puissance figée, qu'il pouvait modeler toutes les émotions humaines en formes nouvelles de grâce.

Mrs. Fisher avait bien pris ses mesures, et la société, surprise dans un moment d'ennui, succomba à la tentation que lui offrait l'hospitalité de Mrs. Bry. Les quelques protestataires disparurent dans la foule qui abjura et accourut : l'assistance était presque aussi brillante que le spectacle.

Lawrence Selden était parmi ceux qui avaient cédé aux attractions annoncées. S'il ne se conformait pas souvent à cet axiome mondain qu'un homme peut aller où bon lui semble, c'était pour avoir appris depuis longtemps qu'il ne trouvait guère de plaisir que dans un petit groupe d'esprits semblables au sien. Mais il goûtait les beaux spectacles, et il n'était pas insensible au rôle que l'argent peut jouer dans leur apprêt : tout ce qu'il demandait aux gens très riches, c'était qu'ils fussent à la hauteur de leur métier d'*impresario*, et qu'ils ne dépensassent pas leur argent d'une manière ennuyeuse. Pour cela, les Bry ne pouvaient certes pas en être accusés. Leur maison, cadre défectueux, sans doute, pour la vie domestique, était presque aussi bien comprise pour le déploiement d'une grande fête que ces monuments de plaisance improvisés par les architectes italiens pour bien faire valoir l'hospitalité des princes. L'air d'improvisation était partout

manifeste : si récente, et comme instantanée, semblait toute la décoration qu'il fallait toucher les colonnes de marbre pour reconnaître qu'elles n'étaient pas en carton, s'asseoir dans un des fauteuils de damas et d'or pour être sûr qu'ils n'étaient pas peints sur la muraille.

Selden, qui avait mis un de ces fauteuils à l'épreuve, dans un coin de la salle de bal, se surprit à examiner avec un véritable contentement tout ce qu'il avait devant lui. Le public, obéissant à l'instinct qui exige de beaux costumes dans un beau décor, avait songé au cadre fourni par Mrs. Bry encore plus qu'à soi-même. La foule assise, remplissant l'énorme salle sans qu'il y eût trop de cohue, présentait une surface de riches tissus et d'épaules gemmées en harmonie avec les murs festonnés et dorés, avec le splendide coloris du plafond vénitien. A l'extrémité de la salle une scène avait été dressée, derrière une arche où pendait un rideau de vieux damas; mais, dans le temps qui précéda le premier écartement du rideau, on s'inquiétait assez peu de ce qu'il pouvait cacher : chacune des femmes qui avaient accepté l'invitation de Mrs. Bry s'efforçait de découvrir combien de ses amies avaient fait de même.

Gerty Farish, assise à côté de Selden, était perdue dans cette jouissance aveugle et sans jugement qui irritait si fort l'esprit plus raffiné de miss Bart. Il se peut que le voisinage de Selden eût quelque chose à faire avec la qualité du plaisir qu'éprouvait sa cousine; mais miss Farish était trop peu accoutumée à expliquer la joie que lui causaient des scènes de ce genre par la part personnelle qu'elle y pouvait prendre : elle n'avait conscience que d'une profonde satisfaction.

— N'est-ce pas que c'est gentil à Lily de m'avoir procuré une invitation?... Bien entendu, Carry Fisher n'aurait jamais eu l'idée de me mettre sur la liste, et j'aurais tant regretté de ne pas voir tout cela... et, en particulier, Lily elle-même!... Quelqu'un m'a dit que le plafond était de Véronèse.., vous, vous devez savoir, naturellement, Lawrence... Je suppose que c'est très beau, mais ses femmes sont terriblement grasses... Des déesses? Eh bien, tout ce que je peux dire, c'est que, si elles avaient été de simples mortelles et avaient dû porter des corsets, cela aurait mieux valu pour elles! Je trouve nos femmes bien plus jolies... Cette pièce est très seyante : tout le monde

y paraît à son avantage!... Avez-vous jamais vu des bijoux pareils? Regardez, je vous prie, les perles de Mrs. Georges Dorset : je suppose que la plus petite d'entre elles payerait le loyer de notre Cercle de Jeunes filles pour une année... Mais je n'ai pas le droit de me plaindre, pour ce qui est du cercle : tout le monde a été si bon!... Vous ai-je raconté que Lily nous a donné trois cents dollars? N'est-ce pas vraiment magnifique de sa part?... Et puis elle a récolté une masse d'argent chez ses amis : Mrs. Bry nous a donné cinq cents dollars, et monsieur Rosedale mille... Je voudrais bien que Lily fût moins aimable avec monsieur Rosedale, mais elle prétend que cela ne sert à rien d'être malhonnête avec lui, parce qu'il ne voit pas la différence... Elle ne peut pas supporter de faire de la peine aux gens : oh! cela m'exaspère quand on soutient qu'elle est froide et infatuée d'elle-même! Ce n'est pas l'avis des jeunes filles, au cercle... Savez-vous qu'elle y est venue deux fois avec moi?... elle, Lily!... Et il fallait voir leurs yeux! L'une d'entre elles a dit que cela valait une journée à la campagne, rien que de la regarder... Elle était là, riant et bavardant avec ces jeunes filles... pas du tout comme si elle faisait une visite de charité, vous savez, mais comme si elle y prenait autant de plaisir que les autres. Aussi, depuis, on ne cesse de me demander quand elle reviendra; et elle m'a promis... Oh!

Les confidences de miss Farish furent brusquement interrompues par le rideau qui s'ouvrait sur le premier tableau : — un groupe de nymphes dansant sur une pelouse émaillée de fleurs, dans les poses rythmiques du *Printemps* de Botticelli. L'effet des tableaux vivants dépend non seulement de l'heureuse disposition des lumières et de l'illusion produite par les couches de gaze interposées, mais aussi de la correspondance établie entre la vision mentale et l'objet : pour les esprits peu meublés, ils demeurent, malgré tous les rehaussements de l'art, comme des figures de cire supérieures; mais pour l'imagination qui sait leur répondre, ils permettent de magiques coups d'œil sur le monde intermédiaire entre le réel et l'idéal. L'esprit de Selden était de cet ordre : il pouvait s'abandonner à des influences hallucinantes aussi complètement qu'un enfant au prestige d'un conte de fées. Il ne manquait aux tableaux de Mrs. Bry aucune des qualités qui contribuent à des illusions

de ce genre, et, sous la direction de Morpeth, ils se succédaient avec la marche rythmée de quelque frise splendide, où les courbes fugitives de la chair animée et les feux errants des yeux juvéniles avaient été soumis à l'harmonie plastique sans perdre le charme de la vie.

Les sujets étaient empruntés à des tableaux anciens, et les acteurs avaient été habilement pourvus de rôles convenant à leurs types. Personne, par exemple, n'aurait pu faire un Goya plus typique que Carry Fisher, avec sa figure courte et sa peau brune, l'éclat exagéré de ses yeux, la provocation de son sourire franchement peint. Une brillante miss Smedden, de Brooklyn, reproduisait à la perfection les courbes somptueuses de « la fille du Titien » soulevant un plat d'or, chargé de raisins, au-dessus de l'or harmonieux d'une chevelure ondulante et d'un riche brocart. Une jeune Mrs. Van Alstyne, du type hollandais plus frêle, avec un front haut veiné de bleu, avec des yeux et des sourcils pâles, faisait en satin noir, contre une arcade drapée, un Van Dyck caractéristique. Puis venaient des nymphes de Kauffmann enguirlandant l'autel de l'Amour; un souper de Véronèse, tout en tissus éclatants, en chevelures emmêlées de perles, en architecture de marbre; enfin un groupe de Watteau, des comédiens jouant du luth, flânant auprès d'une fontaine, dans une clairière ensoleillée.

Chaque tableau, avant de s'évanouir, éveillait chez Selden le don de fantaisie, l'entraînant si loin en des perspectives imaginaires que même les commentaires continuels de Gerty Farish : « Oh! comme Lulu Melson est jolie!... » ou bien : « Ce doit être Kate Corby, là-bas, à droite, en pourpre... », ne parvenaient pas à rompre l'illusion. La personnalité des acteurs avait été si habilement soumise aux scènes où ils figuraient que même les spectateurs les moins imaginatifs durent éprouver, par contraste, un frisson de surprise quand le rideau tout à coup se rouvrit sur un tableau qui était simplement et sans déguisement le portrait de miss Bart.

Cette fois, il était impossible de s'y tromper, c'était bien la personnalité qui prédominait : le « oh! » unanime du public était un hommage, non à l'œuvre de Reynolds, *Mrs Lloyd*, mais à la beauté en chair et en os de Lily Bart. Elle avait montré son intelligence artistique en choisissant un type si

semblable au sien qu'elle pouvait incarner la personne représentée sans cesser d'être elle-même. C'était comme si, au lieu d'en sortir, elle était entrée dans le panneau de Reynolds, bannissant le fantôme de la beauté morte par tout l'éclat de sa grâce vivante. L'idée de se produire dans un décor splendide — elle avait songé, un instant, à représenter la Cléopâtre de Tiepolo — avait cédé à l'instinct plus juste de se confier à sa seule beauté, et elle avait choisi tout exprès un tableau où aucun accessoire de toilette ou autre ne détournât l'attention de sa personne. Ses draperies pâles, et le fond de feuillage contre lequel elle se tenait debout, ne servaient qu'à mettre en relief les longues courbes de dryade qui remontaient de son pied balancé jusqu'à son bras levé. Le noble élan de son attitude, la suggestion d'une grâce qui prenait son essor, révélaient ce caractère poétique de sa beauté que Selden sentait toujours en sa présence, mais dont il perdait la notion dès qu'il n'était plus auprès d'elle. L'expression en était si vive qu'il lui sembla qu'il avait devant lui pour la première fois la vraie Lily Bart, dépouillée des trivialités de son petit monde, et saisissant pour un instant une note de cette éternelle harmonie dont sa beauté était une part.

— C'est bigrement hardi de se montrer dans ce costume; mais, parbleu, la ligne n'a pas encore bronché, et je suppose qu'elle voulait nous le faire savoir!

Ces mots, prononcés par le connaisseur expérimenté qu'était M. Ned Van Alstyne, — sa moustache blanche et parfumée avait effleuré l'épaule de Selden chaque fois que l'écartement du rideau offrait une occasion exceptionnelle pour l'étude d'un contour féminin, — ces mots produisirent sur leur auditeur un effet inattendu. Ce n'était pas la première fois que Selden entendait célébrer avec cette légèreté la beauté de Lily, et jusqu'ici le ton de pareille glose avait imperceptiblement nuancé l'idée qu'il se faisait d'elle. Mais, cette fois, il n'eut qu'un transport d'indignation et de mépris : voilà le monde dans lequel elle vivait, et par lequel son destin la condamnait à être appréciée!... Est-ce à Caliban que l'on s'adresse pour avoir un jugement sur Miranda?

Dans le long moment qui s'écoula avant la chute du rideau, il eut le temps de sentir tout le tragique de cette existence.

C'était comme si la beauté de cette jeune fille, ainsi détachée de tout ce qui la ravalait et la vulgarisait, avait tendu vers lui des mains suppliantes, de cet autre monde où lui et elle s'étaient rencontrés naguère, un instant, et où il éprouvait un impérieux besoin de se retrouver avec elle.

Il fut ramené à la réalité par la pression d'une main extatique :

— Lawrence, n'est-ce pas qu'elle était trop belle ?... Ne la préférez-vous pas dans cette robe toute simple ?... Elle ressemble ainsi à la vraie Lily... la Lily que je connais.

Il vit les yeux débordants de Gerty :

— La Lily que *nous* connaissons ! — corrigea-t-il.

Et sa cousine, toute rayonnante de l'accord attesté par ces paroles, s'écria joyeusement :

— Je lui dirai cela !... Elle prétend toujours que vous ne l'aimez pas...

Quand la représentation fut terminée, le premier mouvement de Selden fut de chercher miss Bart. Durant l'intermède musical qui succéda aux tableaux, les acteurs s'étaient assis çà et là dans l'auditoire, diversifiant son apparence conventionnelle par le pittoresque varié de leurs costumes. Lily cependant n'était pas parmi eux, et son absence ne fit que prolonger l'effet produit sur Selden : le charme eût été rompu, s'il l'eût aperçue trop vite dans le milieu d'où cet épisode l'avait si heureusement détachée. Ils ne s'étaient pas rencontrés depuis le jour du mariage Van Osburgh, et c'était avec intention que lui tout au moins l'avait évitée. Ce soir, pourtant, il savait que, tôt ou tard, il se trouverait à ses côtés ; et, s'il laissait autour de lui la foule s'écouler et se disperser à son gré, sans faire d'effort immédiat pour la rejoindre, ses retardements n'étaient pas dus à un reste de résistance, mais au désir de s'abandonner plus longtemps au sentiment d'avoir entièrement capitulé.

Lily n'avait pas eu un instant de doute sur la signification du murmure qui avait salué son apparition. Aucun autre tableau n'avait été accueilli par ce témoignage précis d'approbation : c'était évidemment elle-même qui l'avait provoqué, et non l'effigie qu'elle incarnait. Elle avait eu peur, au dernier moment, de risquer trop en se passant des avantages d'un décor plus

magnifique, et la plénitude de son triomphe lui donna une sensation enivrante de pouvoir reconquis. Comme elle ne se souciait point d'atténuer l'impression qu'elle avait produite, elle se tint à l'écart du public jusqu'à la dislocation qui précéda le souper, et elle eut ainsi une deuxième occasion de se montrer à son avantage, tandis que la foule se répandait lentement dans le salon vide où elle se tenait debout.

Elle se trouva bientôt le centre d'un groupe, qui s'accrut et se renouvela à mesure que la circulation devint générale, et les commentaires individuels sur son succès prolongèrent délicieusement les bravos collectifs. A de tels moments, elle perdait un peu de son dédain naturel, et attachait moins d'importance à la qualité qu'à la quantité d'admiration. Les différences de personnes se fondaient dans une chaude atmosphère de louanges où sa beauté s'épanouissait comme une fleur au soleil; et, si Selden s'était approché une ou deux minutes plus tôt, il aurait pu la voir accordant à Ned Van Alstyne et à George Dorset le regard qu'il avait rêvé de capturer pour lui-même.

Le hasard fit toutefois que la survenue précipitée de Mrs. Fisher, auprès de laquelle Van Alstyne remplissait les fonctions d'aide de camp, vint dissoudre le groupe avant que Selden eût atteint le seuil de la pièce. Quelques hommes s'éloignèrent, à la recherche de leur compagne de souper, et les autres, à l'approche de Selden, lui cédèrent la place, conformément à la tacite franc-maçonnerie des salles de bal. Lily était donc seule quand il l'aborda; et, trouvant dans ses yeux le regard attendu, il eut la satisfaction de s'imaginer que c'était lui qui l'avait allumé. Le regard, à vrai dire, gagna en profondeur tandis qu'il se posait sur lui : car, même dans ce moment où elle était ivre d'elle-même, Lily sentit son cœur battre plus vite, comme il lui arrivait toujours quand Selden était près d'elle. Elle lut aussi dans ses yeux, à lui, la délicieuse confirmation de son triomphe, et, un instant, il lui sembla qu'elle ne se souciait d'être belle que pour lui seul.

Selden lui offrit le bras sans rien dire. Elle le prit en silence, et ils s'éloignèrent, non pas vers la salle du souper, mais en remontant le courant qui s'y dirigeait. Les figures autour d'elle flottaient comme font les images mouvantes dans le sommeil : elle savait à peine où Selden la conduisait, jusqu'au moment

où ils passèrent par une porte vitrée, au bout d'une longue enfilade de pièces, et se trouvèrent tout à coup dans la paix embaumée d'un jardin. Le gravier criait sous leurs pieds, et autour d'eux régnait la transparente obscurité d'une nuit d'été. Des lumières appendues formaient des cavernes d'émeraude dans les profondeurs du feuillage et blanchissaient le jet d'une fontaine qui tombait parmi des nénuphars. Ce lieu magique était désert : il n'y avait d'autre bruit que le fracas de l'eau sur les feuilles épaisses des nénuphars et une onde lointaine de musique qui semblait souffler par-dessus un lac endormi.

Selden et Lily demeuraient immobiles, acceptant l'irréalité de la scène comme unie à leur propre sensation de rêve. Ils n'eussent pas été surpris qu'une brise d'été vînt leur caresser le visage, ou de voir les lumières apparues à travers les branches se doubler à la voûte d'un ciel étoilé. L'étrange solitude autour d'eux n'était pas plus étrange que la douceur de s'y trouver ensemble.

Enfin Lily retira sa main, et fit un pas en arrière : la sveltesse de sa robe blanche se profila contre le noir des massifs. Selden la suivit, et, toujours sans parler, ils s'assirent sur un banc, près de la fontaine.

Tout à coup elle leva les yeux, avec la gravité suppliante d'un enfant :

— Vous ne me parlez jamais.... Vous pensez à moi avec dureté! — murmura-t-elle.

— Je pense à vous, en tout cas, Dieu le sait! — dit-il.

— Alors pourquoi ne nous voyons-nous jamais? Pourquoi ne pouvons-nous être amis?... Vous m'aviez promis, une fois, de m'aider, — continua-t-elle sur le même ton, comme si les mots lui échappaient malgré elle.

— Je ne peux vous aider qu'en vous aimant, — dit Selden à voix basse.

Elle ne répondit pas, mais son visage se tourna vers lui avec le mouvement léger d'une fleur. Il approcha le sien, lentement, et leurs lèvres se touchèrent.

Elle recula et se leva. Selden se leva aussi et ils se tinrent en face l'un de l'autre. Tout à coup elle lui prit la main et l'appuya, un instant, contre sa joue.

....

— Ah! aimez-moi, aimez-moi... mais ne me le dites pas! — soupira-t-elle, les yeux dans ceux de Lawrence.

Et, avant qu'il pût répliquer, elle se retourna, glissa sous l'arceau des branches et disparut dans la lumière de la pièce voisine.

Selden demeura où elle l'avait laissé : il connaissait trop bien la fugacité des minutes exquises pour tenter de la suivre; mais bientôt il rentra dans la maison et, à travers les appartements déserts, il s'achemina vers la porte. Quelques dames aux pelisses fastueuses étaient déjà réunies dans le hall de marbre, et, au vestiaire, il trouva Ned Van Alstyne et Gus Trenor.

Le premier, à l'approche de Selden, s'interrompit dans le choix minutieux d'un cigare, qu'il prenait dans une des boîtes d'argent hospitalièrement disposées près de la porte.

— Tiens, Selden, vous partez aussi? Vous êtes un épicurien comme moi, je vois : vous n'avez pas envie de voir gobelotter ces déesses... Seigneur! quelle exposition de jolies femmes!... mais pas une qui aille à la cheville de ma petite cousine... Parlez-moi encore de bijoux : comme si une femme avait besoin de bijoux, quand elle peut se produire elle-même!... Le malheur est que tous ces falbalas masquent leurs lignes, quand elles en ont... Je ne savais pas jusqu'à ce soir à quel point Lily est bien faite.

— Ce n'est pas sa faute si tout le monde ne le sait pas maintenant! — grommela Trenor, rouge de l'effort qu'il faisait pour entrer dans son paletot fourré! — C'est d'un goût déplorable, voilà mon avis... Non, pas de cigare pour moi! Vous ne savez jamais ce que vous fumez, chez ces gens-là : c'est probablement le chef qui achète les cigares... Rester pour le souper? Non pas! Quand les gens invitent tellement de monde que vous ne pouvez arriver jusqu'aux personnes à qui vous voudriez parler, autant souper dans le métropolitain à l'heure de la bousculade... Ma femme a eu fichtrement raison de ne pas venir : elle dit que la vie est trop courte pour la gaspiller à former des parvenus.

EDITH WHARTON

Traduit de l'anglais par CHARLES DU BOS

(A suivre.)

L'AUGMENTATION

DE NOTRE ARTILLERIE

L'Allemagne a tout près de soixante-deux millions d'habitants; la France en compte trente-neuf. Si on fait état des formations de seconde ligne, l'ensemble des forces militaires de nos voisins est aux nôtres dans la proportion de trois à deux. Le rapport ne nous est pas avantageux, et il a peu de chances de se modifier en notre faveur; c'est donc à nous de chercher à compenser, de toute notre industrie, cette infériorité numérique à laquelle nous sommes condamnés.

Pour cela, nous n'avons qu'une ressource; au nombre, opposer l'excellence des moyens matériels; à l'excédent des naissances, répondre par la supériorité de l'armement; et comme tous les fusils d'Europe se valent, comme le canon à tir rapide allemand est une copie du nôtre, nous n'avons qu'un moyen de remédier à notre pénurie d'hommes, c'est de doter notre armée d'une proportion d'artillerie plus forte que celle dont disposent nos adversaires. En 1813, lorsque Napoléon dut remplacer par des « Marie-Louise » de dix-huit ans les vieux routiers restés dans les neiges de Smolensk, il tripla d'un seul coup le nombre de ses bouches à feu. Or si l'on compare le nombre des pièces que mobilise un corps d'armée de l'un et de l'autre côté du Rhin, on constate que l'un d'eux possède un tiers de canons à tir rapide de plus que son rival.

....

Seulement, ce sont les Allemands qui ont plus de canons que nous. Ainsi, c'est le peuple le plus nombreux qui, par surcroît, s'est assuré un outillage plus puissant.

Le corps d'armée allemand comprend :

21 batteries de canons 1896 N/A à tir rapide à 6 pièces	126 canons.
3 batteries d'obusiers légers à 6 pièces.	18 obusiers.
Total	144 pièces.

Il faut ajouter à ces formations l'artillerie à pied avec attelages qui, chez nos voisins, est affectée normalement aux corps d'armée. Pour chacun d'eux, c'est un appoint de 4 batteries d'obusiers lourds à 4 pièces, soit 16 pièces d'artillerie lourde. Le total des pièces du corps allemand est donc de 160. Dans nos corps d'armée, nous trouvons 23 batteries de campagne à 4 pièces, c'est-à-dire 92 canons de 75, et comme, chez nous, l'artillerie lourde est une formation d'armée, si on veut, pour plus de rigueur, la faire figurer dans la dotation des corps d'armée, il en résulte pour ceux-ci un bénéfice de trois pièces seulement, soit, en fin de compte, de notre côté, un total de 95 bouches à feu.

Veut-on maintenant comparer les approvisionnements en munitions des deux puissances, on trouve également une disproportion notable à notre détriment. Chez nos voisins en effet, une colonne légère de munitions de 21 caissons est affectée à chaque groupe de batteries. Leurs ressources en projectiles peuvent se dénombrer ainsi :

21 batteries à tir rapide à 780 coups	16 380 coups.
7 colonnes légères de munitions à 1848 coups . . .	12 936 —
3 batteries d'obusiers légers à 518 coups.	1 554 —
1 colonne légère de munitions pour obusiers . . .	1 218 —
4 batteries d'obusiers lourds à 288 coups	1 152 —
1 colonne légère de munitions pour obusiers lourds.	864 —
Total	34 104 coups.

Le corps d'armée français dispose seulement, en comptant les échelons et les sections de munitions, de 1 240 coups par batterie, soit, au total, 28 704 coups. La différence en faveur

de nos voisins est donc de 5 400 coups immédiatement disponibles, soit de 15 p. 100 de notre approvisionnement de première ligne.

Pour achever de mettre en parallèle la force relative des deux artilleries, il reste à examiner si les deux canons à tir rapide sont comparables. C'est à la *Revue militaire des Armées étrangères* publiée par l'État-major de l'Armée, que nous demanderons de nous renseigner sur le nouveau matériel allemand; un article du général de Rohne, dont la compétence est indiscutée, nous donnera tous les détails désirables.

Le recul du tube-canon est limité par un frein hydraulique avec récupérateur à ressorts. La rupture d'un ressort se produit rarement et n'a pas d'inconvénient sérieux : on a pu exécuter des séries de tirs avec des ressorts intentionnellement brisés. Le système de pointage ne comporte pas l'indépendance de la ligne de mire; mais un dispositif de visée très ingénieux en tient lieu. Les boucliers sont plus élevés que les nôtres et se réunissent sans aucune solution de continuité au-dessus du canon. La protection du personnel est donc plus complète que dans notre matériel. Avec un tir réglé, les deux projectiles français et allemands ont sensiblement la même efficacité; la vitesse de tir est la même dans les deux canons; la stabilité des deux affûts est identique. Ces éléments d'appréciation suffisent, semble-t-il, pour conclure que les deux canons sont absolument équivalents. Et maintenant nous pouvons affirmer : le corps d'armée français a 95 pièces; le corps allemand en compte 160 de même valeur.

Avec des forces aussi disproportionnées, est-il possible à notre corps d'armée de soutenir la lutte? qui hasarderait semblable paradoxe? Le *Règlement de manœuvre* allemand nous donne les procédés que comptent employer nos adversaires pour réduire au silence notre artillerie. Ils engageront dès le début de l'action la totalité de leurs batteries; avec deux d'entre elles, ils peuvent tenir en échec trois des nôtres, puisque de chaque côté le même nombre de pièces seront en action. Puis avec les 9 batteries disponibles, qui ne seront pas contrebattues par nous, ils formeront un certain nombre de masses avec lesquelles ils écraseront successivement les différentes parties de notre ligne de feu. Au bout d'un temps relativement court,

tous ceux de nos groupes qui n'auront pu dissimuler entièrement à l'ennemi leurs emplacements, seront hors de combat. Notre artillerie, diminuée matériellement et moralement, ne pourra plus prêter à son infanterie qu'un appui intermittent. Les batteries allemandes, au contraire, n'ayant jamais été en butte au feu convergent d'unités supérieures en nombre, n'auront essuyé que des pertes insignifiantes.

On sent quelle influence décisive ne peut manquer d'avoir sur la suite du combat une pareille rupture d'équilibre entre les deux partis. Pour étudier un duel d'artillerie fatal à l'un des adversaires, il suffit de recourir aux enseignements de la campagne de Mandchourie. Tous les officiers français, témoins oculaires, M. le général Sylvestre, les commandants Meunier et Cheminon et le capitaine Bertin s'accordent à synthétiser en ces termes leur expérience de la dernière guerre : Une troupe d'infanterie, fût-elle aussi énergique et aussi courageuse que celle des Japonais, est dans l'impossibilité absolue de progresser dans la dernière zone de combat si elle n'est soutenue par le feu d'une artillerie supérieure à celle de l'adversaire. Dans les nombreuses attaques qu'ont exécutées les Japonais contre les positions russes, toutes les actions décisives qui ont pu être poussées à fond, ont été appuyées par une artillerie plus nombreuse ou favorisée par des circonstances exceptionnelles de terrain. Dans tous les cas d'insuccès, on trouvera, au premier rang des conditions défavorables, une infériorité notable des batteries nipponnes. Voici deux exemples empruntés à la relation du commandant Meunier : *la Guerre Russo-Japonaise.*

A la bataille du Yalou (1er mai 1904) les Japonais de Kuroki déployèrent 72 pièces de campagne et 12 pièces de gros calibre contre les 24 pièces du général Sassoulitch. Après un feu d'artillerie qui dura jusqu'au soir, le général Kuroki donna l'ordre de l'assaut. A 9 heures, les Japonais étaient maîtres de la première ligne russe ; le combat avait duré moins de deux heures et leur avait coûté environ 600 hommes. C'est à l'excellence de la préparation par l'artillerie et à la coopération intime des deux armes pendant la marche en avant qu'il faut attribuer les faibles pertes subies par les Japonais malgré la densité de leur formation d'attaque.

Inversement sans le secours du canon, le fantassin le plus

héroïque reste en route : « A Liao-Yang, le 1er septembre, le régiment russe n° 37 fut attaqué dans ses positions par les Japonais. Ceux-ci arrivèrent si près des tranchées russes qu'on releva, après l'action, 30 cadavres japonais à 15 mètres, et 580 entre 100 et 150 mètres; cependant l'assaut échoua, parce que les défenseurs, non soumis au feu de l'artillerie conservèrent leur sang-froid. Aussi, les pertes du régiment russe ne furent-elles que de 6 officiers et 300 hommes, dont 54 tués. »

Quand on lit ces lignes et qu'on se reporte par la pensée aux deux chiffres qui caractérisent notre faiblesse : « 95 pièces contre 160 », on a l'impression qu'en l'état actuel de notre armement nos soldats seraient condamnés à de bien redoutables aventures et qu'ils pourraient payer cher notre timidité à nous pourvoir du nombre de canons nécessaires. Et de suite, une question se pose : comment peut-il se faire que nous nous trouvions dans un état aussi flagrant d'infériorité?

Nous avons un état-major qui veille à la défense nationale, une direction et un comité d'artillerie dont l'entretien de nos canons est la raison d'être, un Conseil supérieur de la Guerre, à qui la sagesse aurait dû venir avec le nombre des années. Comment tant de « compétences » ont-elles pu se tromper à ce point?

L'explication est à la fois d'ordre matériel et psychologique : il y a cinq ans, les Allemands ne possédaient encore que des pièces à tir accéléré, alors que notre 75 à tir rapide était incontestablement un roi au milieu de ses contemporains arriérés; aussi tenait-on, pour article de foi, dans l'armée française, l'équivalence absolue des 144 canons Krupp modèle 1896 et de nos 92 canons de 75. Mais voici que nos voisins commencèrent à construire un matériel à tir rapide qui ne différait du 75 par aucune de ses propriétés essentielles. Pour peu que leur type valût à peu près le nôtre, il était évident que l'équilibre entre les armements des deux puissances serait rompu, dès que ce type entrerait en service de l'autre côté du Rhin. Dès ce moment, le renforcement de notre artillerie apparaissait donc comme une nécessité pressante à tous ceux qui consentent à regarder les réalités en face. Malheureusement, il fallait compter avec notre incurable optimisme latin, avec la coalition des intérêts opposés à la réforme, enfin, avec l'amour

passionné du *statu quo*, pour qui tous les arguments furent bons : « Les Allemands mettraient du temps à construire ce canon ; il leur faudrait encore des années pour apprendre à s'en servir. » Puis, on répandit les bruits les plus erronés sur le modèle de l'usine Krupp : l'affût était loin d'être immobile pendant le tir; il y avait du dépointage après chaque coup; le frein était défectueux ; les ressorts du récupérateur se brisaient fréquemment.

Lorsque les renseignements de polygone vinrent détruire ces légendes, lorsqu'il fut constant que le 1896 N/A tirait bien et subissait l'épreuve d'une période d'écoles à feu sans passer par l'atelier de réparation, nos obstinés, à bout de souffle, eurent recours à des dérivatifs. Le général Langlois préconisa, au lieu de nouvelles batteries de 75, l'adjonction aux unités existantes de quelques sections de ces canons de petit calibre que les Anglais, amateurs d'onomatopées, ont baptisés *poms-poms* et qui ont pour objet de démolir le matériel et notamment de briser les boucliers du nouvel affût allemand.

Le *pom-pom* n'est ni un canon, ni une mitrailleuse, mais il trouve moyen de réunir les inconvénients de ces deux armes, sans profiter d'aucun de leurs avantages. Pour faire du *tir à démolir*, il faut un réglage précis : or, le *pom-pom* est impuissant à régler son tir puisque la faiblesse de son calibre rend ses points d'éclatement inobservables, en sorte que le 75 arrive mieux et plus vite que lui au but désiré. Enfin, l'introduction d'un projectile nouveau dans les coffres de nos sections de munitions équivaudrait à une catastrophe. Le service du ravitaillement deviendrait si compliqué que cette dualité de calibres suffirait à faire écarter définitivement le cauchemar de ces détestables petites machines.

Mais l'objection la plus spécieuse qui ait été opposée au renforcement de notre artillerie a trait précisément à notre approvisionnement en projectiles de 75. Une batterie à tir rapide, tirant sans discontinuer, épuiserait toutes ses munitions en deux heures. Dans ce cas, à quoi bon s'encombrer d'un plus grand nombre de canons, puisque ceux que nous avons suffisent à tirer en si peu de temps tous les obus de nos caissons? Il y a un an environ, un de nos officiers généraux écrivait : « Le canon à tir rapide est un gros mangeur de pro-

jectiles. Que penserait-on d'un commandant de place assiégée qui, ayant à peine de quoi nourrir ses défenseurs, en enrôlerait d'autres sans faire entrer dans la place les rations correspondantes? » Le simple bon sens répondrait : Il faut faire entrer dans la place les défenseurs et les rations. Que penserait-on d'un gouverneur qui, pouvant renforcer de plusieurs bataillons la garnison de son camp retranché, ne prendrait pas à l'avance les mesures nécessaires à leur subsistance?

En se laissant hypnotiser par le nombre de nos projectiles, on perd de vue les principes d'emploi de l'artillerie. S'il suffisait pour gagner la bataille de tirer dans une journée un grand nombre de coups de canon, sans s'inquiéter du moment où ils partent ni du point où on les envoie, ce serait assez de quelques batteries de 75 avec un grand nombre de sections de munitions, pour arroser le terrain du combat. Mais le but de l'artillerie n'est pas de tirer en bloc le plus de projectiles possible. L'artillerie ne tire pas sans discontinuer, ni sans savoir pourquoi. Elle s'emploie avec une extrême violence et de toute la puissance de son matériel, chaque fois qu'un événement ou une crise motivent son intervention, par exemple, lors de la préparation d'une attaque, à l'instant précis où débouche un retour offensif de l'adversaire. Mais, dans ces moments-là, *il faut* un grand nombre de batteries tirant à la fois, parce qu'*il faut* qu'une grande quantité d'obus frappent en même temps un grand nombre d'objectifs différents.

Dans les instructions que le général Percin adressa en septembre dernier aux régiments du 13e Corps, il pose en principe absolu que toute batterie qui est occupée à tirer sur un objectif déterminé et qui, subitement, est prise à partie par le tir réglé d'une batterie ennemie, est immédiatement perdue si elle n'est pas secourue de suite par une batterie amie en surveillance : elle n'a plus qu'à cesser le feu et à abriter son personnel, sous peine de destruction immédiate. Et le général conclut en disant : l'avantage sera donc à celui des deux partis qui aura sous la main, à chaque instant du combat, le plus de batteries disponibles.

Il n'est pas possible d'exprimer plus clairement qu'une artillerie supérieure en nombre est un des facteurs principaux de la victoire. Et cependant, pendant que ces stériles contro-

verses suivaient leur cours, le temps s'écoulait, et, régiment par régiment, les artilleurs allemands recevaient leur matériel nouveau. C'est alors qu'en novembre 1906, un député, qui, à la vérité, a poursuivi comme officier le cycle complet des hautes études militaires, réclama enfin l'augmentation de notre artillerie. Dans son rapport sur le budget de la guerre de 1907, M. Messimy écrivait : « Je préconiserais volontiers le remplacement immédiat de deux cents de nos escadrons de cavalerie par trois cents batteries d'artillerie, certain de procurer ainsi à la défense du pays un notable accroissement de force. »

La publication du rapport souleva d'ardentes polémiques. Jusque-là, seul, le journal *l'Action* n'avait cessé, depuis l'alerte de 1905, de signaler le petit nombre de nos bouches à feu de campagne. Le général de Négrier dans *le Matin*, le général Pédoya dans *le Journal* se déclarèrent partisans convaincus d'une augmentation immédiate, dût cette réforme coûter quelques escadrons à notre cavalerie. Au contraire, le général Langlois, dans *le Matin* et *le Temps*, opina pour le *statu quo*. Malgré tout, l'effet était produit; la formule : « 96 canons contre 160 » avait suscité dans le pays et dans l'armée une juste émotion, et l'opinion, qui n'a que faire des subtilités, ne parvenait pas à comprendre pourquoi nous abandonnions bénévolement des atouts aussi formidables aux mains de nos adversaires.

***

Mais de quelle manière devons-nous obtenir ce renforcement? Il y a deux procédés. L'un est simple et économique : il consiste à ajouter, sans autre forme de procès, deux pièces à chacune de nos batteries qui, en l'état actuel, sont constituées à quatre pièces. L'autre exige un complément de cadres, de chevaux, et une certaine modification de notre organisation : il maintient le principe de la batterie à quatre pièces, mais crée deux cent cinquante batteries nouvelles.

La première solution ne demande pas grands frais d'imagination ; mais c'est la ruine de notre artillerie : que l'on s'adresse à un capitaine, qui chaque année a ses quatre pièces à manier sur le champ de tir, ou à un colonel, qui, lui, n'ayant rien à

gagner à une augmentation des cadres de l'armée, sera certainement impartial, la réponse est unanime : en donnant six pièces à la batterie à tir rapide, on la tue; on lui ôte sa merveilleuse souplesse, sa maniabilité qui, entre les mains d'un chef expérimenté, en fait une arme incomparable. Empêtré de trois sections, le malheureux capitaine devra renoncer à surveiller le tir de la section la plus éloignée de lui; ou cette section le gênera dans son réglage par des coups anormaux, ou il devra de prime abord se priver de ses services.

La batterie de six pièces ne serait pas seulement un trompe-l'œil; ce serait une faute grave qui diminuerait la valeur combative actuelle de notre corps d'armée. Nous préférerions certainement le *statu quo*.

— Mais les Allemands ont la batterie à six pièces; pourquoi s'en accommodent-ils alors qu'elle ne saurait nous convenir?

Tout d'abord il faut observer que les deux matériels sont analogues, mais ne sont pas semblables. L'appareil de pointage de notre 75 est terriblement compliqué, celui du canon allemand, modèle 1906 N/A, plus simple, rend moins pénibles la surveillance du capitaine et l'exécution de ses commandements. D'ailleurs, les écrivains militaires d'outre-Rhin ne cachent pas leur préférence pour la batterie à quatre pièces: les articles du général de Rohne, parus l'année dernière, étaient tellement affirmatifs qu'il semblait probable que les Allemands renonceraient, eux aussi, à leur lourde batterie de six canons. Mais s'ils croient pouvoir tirer un bon parti de leurs six pièces modèle 1896 N/A, c'est leur affaire; ce qui est indubitable, c'est que notre canon de 75 ne se prête pas à la constitution d'une batterie à trois sections. Il n'y a donc qu'un moyen d'accroître effectivement la force de notre corps d'armée en artillerie : c'est de lui donner un plus grand nombre de batteries. Ce principe a été admis, depuis un an environ, par notre état-major.

Malheureusement, nous avons en France une regrettable tendance à ne faire les choses qu'à moitié. Nous voulons bien avoir des batteries en plus, mais nous ne serions pas fâchés d'arriver à ce résultat sans toucher à aucune unité existante, escadron ou compagnie. « Faire du neuf avec rien » : les officiers qui furent chargés d'élaborer ces économiques projets

n'avaient pas la tâche facile. On ne leur accordait pas de crédits, pas de cadres, du moins en temps de paix, pas d'hommes ni de chevaux. Aussi leur projet n'était pas viable. Il consistait à prendre, le jour de la mobilisation, deux batteries du temps de paix, à emprunter à chacune une section de deux pièces, et, avec les deux sections ainsi prélevées, à fabriquer *in extremis* une batterie nouvelle. Les batteries-mères, ainsi mutilées, se complétaient avec un personnel tiré de la réserve. Pour qui connaît l'élasticité extrême de nos méthodes de tir, la multiplicité des modes de pointage initial et la peine que doit prendre un capitaine pour obtenir, dans l'unité qu'il commande depuis un an, une entente complète entre ses lieutenants, ses sous-officiers et ses pointeurs, il est clair que la solution proposée n'avait que des inconvénients. La troisième batterie formée de pièces et de morceaux, au moment de la mobilisation, n'aurait aucune valeur militaire, et les batteries mutilées perdraient du coup les trois cinquièmes de leur rendement : au lieu de deux bonnes batteries, on nous en donnait trois mauvaises.

Une batterie instruite, assouplie, prête à tirer, ne s'improvise pas en quinze jours, ni même en un mois. Toute troupe d'artillerie doit se présenter au feu avec une instruction et une homogénéité qui lui permettent de faire de la bonne besogne. Si ces conditions lui font défaut, non seulement elle est impuissante, mais elle peut être dangereuse. Qu'on imagine une colonne d'infanterie attaquant un point d'appui : les premiers éléments sont arrivés, grâce à des efforts inouïs, à cinq cents mètres de l'ennemi; la dépense de forces nerveuses a été grande, pour progresser longtemps en voyant les camarades tomber à droite et à gauche sous les balles et les obus. Sur ces braves gens à bout de forces, quel effet ferait une salve d'artillerie venant de l'arrière et leur éclatant dans le dos? L'issue de la journée pourrait dépendre d'une minute aussi tragique. Or, que faut-il pour cela? Bien peu de chose. Un sous-officier qui n'a pas compris les ordres de son capitaine, un tireur qui s'est trompé de distance et dont l'erreur n'a pas été corrigée à temps par un gradé ignorant ou insuffisamment exercé. Rien n'est plus efficace et plus redoutable qu'une batterie à tir rapide bien instruite, bien encadrée, bien commandée.

. . . .

Mais si nous voulons que notre infanterie reçoive de nos canons l'appui qui lui est nécessaire, n'envoyons point sur le champ de bataille des batteries de pacotille qui seront un danger pour nos propres troupes et une proie facile pour l'ennemi.

L'heure des demi-mesures est passée; il nous faut, dans un délai aussi bref que possible, deux cent quarante batteries de plus, constituées dès le temps de paix, en cadres, chevaux et hommes, soit douze par corps d'armée. Si ce chiffre est admis, notre artillerie ne sera plus inférieure que de quatre pièces par corps d'armée à l'artillerie allemande, et cette différence sera amplement compensée par la supériorité d'encadrement de nos unités et leur plus grande souplesse.

L'artillerie de corps, sera dédoublée en deux régiments de trois groupes. Les exigences de la tactique nous conduiront de même à créer, comme en Allemagne, deux régiments divisionnaires de neuf batteries chacun, dont les colonels rempliront auprès du général de division le rôle de commandant de l'artillerie, rôle qui, pour l'artillerie de corps, est rempli par le général de brigade, tandis que les lieutenants-colonels des mêmes régiments conserveront les fonctions de commandant de la troupe sur le terrain. Aucune autre disposition ne saurait préparer les formations du temps de paix à leur mode d'emploi sur le champ de bataille.

Pour trouver à ces régiments nouveaux des cadres, des hommes et des chevaux, il suffit de vouloir, mais fermement, en se cuirassant contre la coalition exaspérée de tous les intérêts personnels, contre les réclamations des communes, contre l'explosion des rivalités d'armes et les susceptibilités de tout ordre. Dans son rapport sur le budget de 1908, M. Messimy affirme que le problème peut être résolu entièrement, sans qu'il en coûte un centime à l'administration de la guerre.

Pour les officiers, le plus gros de l'effort est dans le premier pas. Depuis 1875, notre loi des cadres n'a pas été remaniée; il est hors de doute qu'en trente-cinq ans les conditions de la guerre ont changé. Il serait donc aussi dangereux que déraisonnable de vouloir laisser intacte notre charte militaire. Le Conseil des ministres a approuvé un projet de loi modifiant notablement les cadres. La question est donc posée vir-

tuellement devant le Parlement. Il reste à trouver les 24 000 hommes de troupe qui nous manquent et à examiner s'ils peuvent être prélevés, sans inconvénients pour la défense nationale, sur les contingents d'autres armes ou services.

M. Messimy nous donne à cet égard de très précieuses indications. Il admet tout d'abord qu'on peut demander à la cavalerie une partie de ses hommes et de ses chevaux; son projet a ceci d'intéressant qu'au lieu de diminuer la puissance combative de cette arme, il paraît plutôt de nature à l'augmenter. Jugeant que le chiffre énorme de dix régiments est hors de proportion avec les besoins de notre politique africaine, il réduit de moitié la cavalerie d'Algérie, ce qui fournit un gain de vingt-cinq escadrons. Il diminue également de moitié les cinquièmes escadrons des régiments métropolitains; cette modification n'a aucune influence sur nos effectifs de guerre, puisque les cinquièmes escadrons restent au dépôt. Mais elle procure une économie de quarante-cinq escadrons. Enfin, il propose de porter un des régiments de la brigade de corps à six escadrons, dont trois seront affectés à chacune des divisions du corps d'armée, et, avec les régiments restants, il préconise l'organisation de divisions de cavalerie nouvelles, qui augmenteraient la force totale de l'arme d'autant de puissantes unités de combat. Les deux premières mesures donnent une économie de 7 000 hommes et de 7 000 chevaux.

Quant au train des équipages, il est certain que l'adoption des camions automobiles, dont nous possédons déjà le chiffre de 700, est de nature à amener une refonte complète de cette arme. Le train est d'une utilité presque nulle en temps de paix : en temps de guerre, c'est avec des réservistes de cavalerie qu'il mobilise les innombrables convois de nos services administratifs, de santé, postaux, etc. « L'idée est donc absolument logique, dit le rapporteur, qui laisserait à la cavalerie comme à toutes les autres armes le soin de mobiliser ses réservistes, de les grouper en unités, et par suite, de servir de centre de mobilisation à tous les équipages qu'attelle un corps d'armée; les attributions du train passeraient aux dépôts des régiments de cavalerie de corps d'armée. »

En combinant ces deux principes, M. Messimy envisage la réduction du train attelé à une section de cavaliers-conducteurs

qui serait rattachée à un régiment de cavalerie. Le train automobile comprendrait une compagnie de 300 hommes, comportant une section d'ouvriers et une section de mécaniciens-conducteurs. En temps de paix, elle serait réduite à un effectif restreint. L'économie réalisée sur les escadrons du train serait d'environ 5 000 hommes et de 3 500 chevaux.

Il est une autre source d'effectifs que nous ne devons pas négliger; c'est notre armée d'Afrique. A la différence de l'Angleterre, qui, aux Indes, n'entretient guère que des troupes indigènes, nous possédons en Algérie et en Tunisie des régiments analogues à nos corps français : les zouaves, les chasseurs d'Afrique et les bataillons d'infanterie légère. Chaque année, six mille soldats métropolitains sont incorporés dans ces formations; en comptant les deux classes, ce contingent s'élève à 13 000. Sans aucun doute, le régime de la loi de deux ans ne permet plus de consacrer des ressources aussi considérables à la défense de notre colonie méditerranéenne.

Un prélèvement de 8 000 à 9 000 hommes pourrait être prévu, au bénéfice de nos unités nouvelles de France. Ces 8 000 hommes seraient remplacés, en partie par des régiments d'infanterie coloniale qui n'ont rien à faire dans nos ports de guerre métropolitains, en partie par des effectifs indigènes. L'attitude de nos tirailleurs algériens en présence des *mehallas* marocaines doit en effet donner toute confiance en la solidité de nos troupes musulmanes, même en cas de conflit avec leurs frères en religion.

Enfin il semble qu'il serait temps de supprimer courageusement de nos tableaux d'effectifs toutes les formations qui n'ont pas d'utilisation sur le champ de bataille. Elles sont encore fort nombreuses. Chaque brigade d'artillerie entretient à grands frais une musique dite « de l'École », qui ne sert absolument à rien. Inutile de dire qu'elle ne suit pas les batteries en campagne : en temps de paix, elle n'a d'autre objet que de jouer, d'ailleurs brillamment, des morceaux de *Werther* et des *Huguenots* dans les squares de nos villes de garnison. Jadis, on pouvait encore motiver tant bien que mal leur maintien, en alléguant que les jours d'inspection générale, alors que les régiments d'artillerie défilaient à pied, plumet en tête et mousquetons à l'épaule, devant le général-

inspecteur, la musique de l'École rythmait fièrement l'allure de nos canonniers. Mais, fort heureusement, les inspections générales sont supprimées, et les artilleurs ne défilent plus qu'à cheval, avec leur matériel. Les musiques d'artillerie n'ont donc plus prétexte d'exister : les brigades de cette arme étant toujours stationnées dans des garnisons d'infanterie, la suppression des musiques de l'École ne priverait même pas les promeneurs dominicaux de leur concert. Si nous osions dire le fond de notre pensée, nous avouerions que la suppression des musiques d'infanterie nous semblerait également très désirable. Dans beaucoup de villes, d'excellentes harmonies municipales, revêtues d'un uniforme guerrier, se font entendre les jours de fête sur les promenades, à la joie générale. Cette institution pourrait être étendue, en principe, à toutes les sous-préfectures. Il ne semblerait pas inopportun d'attirer l'attention du sous-secrétaire d'État aux Beaux-Arts sur ce point qui intéresse très directement son ministère. Mais ce n'est pas pour jouer au public de divers instruments que nos jeunes soldats sont appelés sous les drapeaux. En Allemagne, où l'on n'estime pas avoir d'hommes à gaspiller, les musiciens des régiments sont des *civils*, qui sont gagés chaque année par le conseil d'administration du corps. L'armée n'est pas assez fortunée en France pour déployer un pareil luxe; il est donc urgent que nous laissions aux municipalités le soin de pourvoir aux concerts publics.

Nous avons 148 régiments d'infanterie subdivisionnaire et 20 brigades d'artillerie. Chacune de ces unités est dotée d'une musique, dont chacune, en comptant les élèves musiciens, distrait en chiffres ronds 60 soldats de tout service militaire. Faisons cesser cet abus et nous économiserons 10 000 hommes, — la moitié de l'effectif qui manque à nos nouvelles batteries.

En partant du même principe, il serait avantageux de remettre franchement entre les mains de la Préfecture de police le service des incendies de la ville de Paris. Ce n'est pas pour sauvegarder la propriété des Parisiens, c'est pour préparer la défense nationale que nos jeunes soldats sont distraits pendant deux ans de leurs occupations et enlevés à leurs familles. La France seule, parmi toutes les nations de l'Europe, pense être assez riche en hommes pour distraire chaque

année 900 appelés de ses régiments d'infanterie et les destiner à un emploi qui, à la vérité, exige des qualités exceptionnelles d'abnégation et de dévouement, mais n'offre aucun rapport avec la préparation à la guerre. Des employés civils français ne montreraient pas moins de qualités professionnelles que le *Salvage Corps* de Londres. Il serait très facile de recruter ces employés parmi les gardiens de la paix par exemple, après avoir donné à un certain nombre d'entre eux la préparation nécessaire : ceux qui ne seraient pas admis au service des incendies conserveraient de cette préparation des notions fort utiles en cas de sinistre, en attendant l'arrivée des pompes et du personnel spécial.

*
* *

Ce rapide aperçu suffit pour montrer qu'on trouvera facilement les vingt-quatre mille artilleurs sans lesquels nous ne pouvons aborder la lutte avec le corps d'armée allemand : deux mille pompiers de Paris ; deux mille musiciens d'artillerie, cinq mille hommes du train des équipages et neuf mille hommes du contingent métropolitain d'Algérie, on n'aurait besoin de demander à notre cavalerie que six mille hommes et autant de chevaux ; les partisans les plus déterminés de cette arme, les poètes qui s'attardent encore au rêve des épiques chevauchées, ne sauraient blâmer une pareille mesure, qui ne diminuerait pas d'un seul escadron de guerre l'effectif de notre cavalerie de France. Si on se décidait à supprimer les musiques d'infanterie, la cavalerie n'aurait plus à fournir un seul de ses hommes.

Il y a bien d'autre manières de résoudre le problème ; le seul point important est que le principe d'une réforme aussi urgente soit définitivement admis et que des interventions ne viennent pas en diminuer la portée. Le temps presse. Il serait extrêmement dangereux d'attendre pour organiser nos nouvelles batteries d'artillerie que le nouveau projet de loi des cadres ait été discuté et voté par le Parlement. Cette loi des cadres est importante. Elle ne saurait être examinée à la légère et tout porte à croire qu'elle ne verra pas le jour avant de longs mois. Au contraire, la formation immédiate des nouvelles unités

d'artillerie est une question de sécurité nationale. Nous ne pouvons nous mesurer avec les Allemands dans notre état actuel; or, les Allemands ne nous attendront pas; les travaux entrepris aux gares de Sarrebourg et de Rieding, l'élargissement du pont de la Sarre, l'établissement de la ligne stratégique de Metz à Anzeling et bien d'autres signes certains montrent que nos voisins n'ont pas modifié leurs dispositions à notre égard : la doctrine de la poudre sèche et du glaive aiguisé est toujours en honneur à Berlin.

Il semblerait donc nécessaire que l'augmentation du nombre de ces batteries fit l'objet d'un projet de loi spécial, que la Chambre, vu l'urgence, discuterait séparément. On a beaucoup parlé pendant ces derniers temps d'imperfections plus ou moins graves relevées par un membre du Parlement dans les ouvrages de nos forts de l'Est. Que pèse la valeur d'une escarpe ou l'entretien d'une caponnière à côté de la certitude angoissante que, faute d'artillerie, notre infanterie serait demain clouée au sol et, comme celle des Russes à Liao-Yang, fauchée en quelques secondes par les shrapnells ennemis?

CAPITAINE * * *

AU TEMPS DES FEUILLES

A Jean Renouard.

I

SOUS LES ARBRES

Comme nous sommes loin de la ville, où l'on traîne
Des jours confus et dispersés !
Que la lumière est douce et que l'ombre est sereine
Sous les arbres au vent bercés !

La tranquille maison qui nous unit en elle
Nous fait à tous, dès le matin,
Une âme ingénument rieuse et fraternelle,
Grave, un peu, quand le jour s'éteint.

On rêve, on cause, à la fois seuls et tous ensemble ;
On lit sous les branches parfois,
Et les reflets légers du feuillage qui tremble
Viennent jouer entre nos doigts.

Les espoirs de chacun, tour à tour, sont les nôtres ;
Et, si l'un songe avec ennui,
Vite il est consolé par la gaieté des autres
Qui se resserre autour de lui.

Nous regardons l'enfant grandir, les roses naître,
Les couleurs changer lentement;
Et notre âme s'enchante à goûter le bien-être
De notre calme isolement.

Nous ne savons plus rien de tout ce qui tourmente
Les hommes aux cœurs ennemis;
Nous vivons des jours purs, sans qu'une ombre y démente
Le bonheur qu'on s'était promis.

Autour de nous, en nous, tout nous est une joie,
Une caresse de clarté;
Nous sommes frissonnants comme l'herbe qui ploie
A tous les souffles de l'été...

Ah! que vivre est plus doux sous les feuilles légères!
Le cœur bat plus vite, et soudain
On se croit éternel, parmi ces passagères
Que sont les roses d'un jardin!

II

SOLEIL COUCHANT

L'odeur d'un rosier blanc qui s'étire aux treillages
Embaume doucement, ce soir, notre maison,
D'où nous apercevons, par-dessus les feuillages,
La brume de Paris qui traîne à l'horizon.

Car la ville est là-bas, tout près, à quelques lieues;
Et, tandis qu'à nos pieds tout s'apaise et s'endort,
Le soleil qui descend sur les collines bleues
D'un suprême rayon fait luire un dôme d'or.

Mais qu'importe la ville à notre quiétude?
Là-bas, visible à peine en son éloignement,
Elle est juste assez près de notre solitude
Pour amuser nos yeux d'un étincellement.

Et le ressouvenir des minutes fiévreuses
Nous fait mieux savourer ce lent déclin de jour
Sous un ciel libre au loin, parmi des fleurs heureuses,
Devant un paysage au lumineux contour.

III

LE JARDIN

Le jardin est petit, de forme familière,
Tout petit, mais il paraît grand,
Avec son pré de trèfle et ses tapis de lierre
Et ses buissons de rosier franc.

Il grimpe alertement de terrasse en terrasse,
Le long des pentes du coteau,
Escaladant les murs pour y mettre la grâce
D'un vert et frissonnant manteau.

Il n'a pas d'ifs taillés, de jets d'eau ni de marbres,
Rien que des feuilles et des fleurs;
Mais, plus qu'ailleurs, le vent s'y parfume et ses arbres
Sont aimés des merles siffleurs.

C'est un petit jardin, mi-verger, mi-parterre,
Bordé de buis et d'œillet blanc.
Au milieu, la maison qu'ombrage avec mystère
Un vieux bouleau toujours tremblant;

Des deux côtés, cachant la palissade grise,
Un capricieux entrelacs
D'arbustes où la fleur du chèvrefeuille frise
Dans les fusains et les lilas.

Cinq ou six châtaigniers touffus mêlent leurs branches
Dont les rameaux enchevêtrés
Font comme un coin de bois où durent les pervenches
Et les mille-pertuis dorés.

15 Décembre 1907.

Et là-haut, tout en haut, pointant sa cîme droite
Qui se balance sans plier,
Bruissant de feuillage argenté qui miroite,
S'effile un svelte peuplier.

IV

DEVANT L'AURORE

Le rossignol s'est tu... Bientôt viendra l'aurore;
Mais l'horizon brumeux ne bleuit pas encore,
Et, les yeux sur le ciel à peine pâlissant,
Je guette le premier frisson du jour naissant.
Un vent froid tout à coup se lève et me pénètre;
Pourtant je reste là, dans l'ombre, à la fenêtre,
Immobile, frileux de n'avoir pas dormi,
Pour voir s'illuminer le paysage ami.
Un merle réveillé siffle... L'heure est prochaine :
J'aperçois plus distinct le sommet noir d'un chêne,
Et, là-bas, précédant le grand sursaut vermeil,
Une vague lueur annonce le soleil...

C'est l'heure où, dévêtue aux caresses des brises,
La jeune aube rougit de ses pudeurs surprises :
Inquiète, elle hésite au bord du ciel changeant
Et son doigt rose éteint les étoiles d'argent.
La pénombre s'emplit de sa grâce ingénue...
Mais les coursiers divins sentent l'heure venue,
Ivres d'air et d'espace et la flamme aux naseaux,
Et Phœbus, qui, la nuit, fait chanter les roseaux,
D'un bras tranquille et fort qui presse et qui dirige,
Hâte aux crêtes des monts le céleste quadrige...

Le soleil, d'un seul coup, jaillit, éblouissant :
Partout, c'est comme un flot de clarté qui descend...
O mystère éternel du jour qui recommence!
Je regarde éperdu bondir le char immense,
Et voilà, malgré moi, que je me ressouviens
Des dieux morts qu'ont rêvés les poètes païens!

V

DANS LA ROSÉE

Ce matin, sitôt réveillé,
Je suis allé sur la colline
Respirer le parfum mouillé
Des fleurs que la rosée incline.

Je suis parti seul... Tout dormait...
J'ai laissé la maison bien close...
Les grands arbres, à leur sommet,
Berçaient le premier rayon rose.

Partout, au long des églantiers,
Fuyait le rire aigu des merles;
Et sur la mousse des sentiers
Mes pas faisaient rouler des perles.

J'allais dans un enchantement,
Fou de désirs, gai de tendresse,
Le cœur léger comme un amant
Qui soudain pense à sa maîtresse...

Il est tard, je rentre des bois;
La matinée est déjà morte,
Et le soleil, entre mes doigts,
Fane les fleurs que je t'apporte.

VI

RENTRÉE

J'ai vécu ce long jour dans la foule bourrue,
Et je rapporte en moi la fièvre de la rue.
Je reviens, le front lourd et tous les sens meurtris,
Étourdi, fatigué, bourdonnant, de Paris,

Et le souvenir vague en ma tête tournoie
D'un jour d'effort stérile et de labeur sans joie.
A quoi bon? qu'ai-je fait, là-bas, d'essentiel,
Pour me priver ainsi d'air pur, de libre ciel?
J'ai dit des mots lointains, serré des mains distraites,
Surpris dans des regards des trahisons secrètes,
Vu rougir un ami qui ne me connaît plus
Que pour salir le temps où nos cœurs s'étaient plus.
Je cherche; je reprends les heures, une à une;
Je tâche à m'en vouloir de leur garder rancune :
Les autres ont raison de vivre ainsi pour eux...
Et j'accuse mon cœur d'être trop douloureux.
Mais qu'on sent plus profonde en soi la solitude,
Au soir d'un jour vécu parmi la multitude!
N'importe, je m'évade enfin!... Dans un instant,
Je serai l'hôte heureux du jardin qui m'attend,
Et, tandis que le train souffle à gravir la côte,
Je reconnais de loin, sur la colline haute,
Où déjà le feuillage a l'air d'être endormi,
Le toit rouge et pointu qui se montre à demi.
Nous traversons des prés : par les vitres ouvertes
Il pénètre et circule une odeur d'herbes vertes,
Et, rien qu'à regarder le couchant rose et bleu,
Le poids du jour en moi s'allège peu à peu.

VII

LE PETIT TRAIN

Au long du talus verdissant,
Le vieux petit train, hors d'haleine,
Va, vient, toujours monte ou descend,
Entre la colline et la plaine.

Sitôt qu'il arrive, il repart
En soufflant très haut sa fumée,
Toujours un peu plus en retard...
Il n'a pas d'heure accoutumée.

Il va, comme les promeneurs :
Il flâne, il paresse avec joie,
Pour mieux vous faire les honneurs
D'un verger qui borde la voie.

Les jardins laissent retomber
Sur lui leurs roses entr'ouvertes
Qu'on s'égratigne à dérober
Aux branches flexibles et vertes.

Tranquille, aux pointes des buissons
Où son nid printanier s'accroche,
L'oiseau redouble ses chansons
Au lieu de fuir quand il approche.

Rien ne daigne plus s'effrayer,
Le feuillage à peine frissonne :
Car c'est un passant familier
Qui ne dérange plus personne...

Grinçant, soufflant, s'époumonnant,
Sous le tunnel en fleur des branches,
Le train siffle au dernier tournant...
Je reconnais deux robes blanches.

VIII

ARRIVÉE

Le train s'arrête... Enfin ! me voici revenu !
Tu te penches vers moi ; ta main déjà me touche
Du geste qui l'agite au bout de ton bras nu,
Et ton baiser, de loin, me sourit sur ta bouche.

Douce étreinte où je sens ma fièvre s'apaiser !
Un dernier rayon rose autour de toi se joue,
Et, longuement, je goûte, en ce premier baiser,
La fraîcheur du jardin demeurée à ta joue.

IX

LA MONTÉE

Nous montons, pas à pas, la venelle grimpante;
J'aperçois le portail et le jardin en pente
Qui fait à la maison comme un socle de fleurs...
Les tilleuls, qu'ont jaunis les premières chaleurs,
Relèvent dans le soir leurs têtes fatiguées;
Derrière les buissons des voix d'enfants sont gaies :
On devine, l'on sent, dans cette fin de jour,
Que toutes les maisons s'éclairent d'un retour.

X

APRÈS L'ORAGE

Il a plu, cette nuit... L'herbe et les fleurs mouillées
Exhalent un plus doux parfum;
Mais le jardin jonché de roses effeuillées
A quelque chose de défunt.

C'est en vain qu'aujourd'hui le ciel entre les branches
Est frissonnant et radieux;
Le jeune été prendra d'éclatantes revanches...
Pourtant mon cœur est plein d'adieux.

Je sais que le soleil, pétale pour pétale,
Rendra tout à l'heure aux massifs
Ce qu'a brisé le vent, comme une main brutale...
Pourtant mes regards sont pensifs.

Je ne me souviens pas, sans qu'un regret m'émeuve,
Des fleurs où mes yeux se sont plus :
Sur la branche où déjà s'ouvre une rose neuve
Je vois celles qui ne sont plus.

Et, par ce matin clair, brusquement je m'étonne,
Devant le jardin nouveau-né,
De me sentir le cœur qu'on a, les soirs d'automne,
Dans un vieux parc abandonné!

XI

AU SOLEIL

Pour secouer le lourd sommeil d'après-midi
Qui peu à peu nous gagne au jardin engourdi
Où, sous les châtaigniers, l'ombre même est pesante,
Nous partons, nous allons sur la route luisante
Où tombe et rejaillit comme une averse d'or.
Un chien qui rêve au seuil d'une maison qui dort
Entr'ouvre ses longs yeux verts pailletés de cuivre
Dont le regard n'a pas la force de nous suivre.
La route droite, au loin, poudroie entre les champs :
Nous allons devant nous, éblouis, trébuchants,
Sans rien voir, sans penser, pris de brusques vertiges,
Dans la chaleur sans air qui sèche et tord les tiges.
Nous allons raidissant nos corps, ne parlant pas,
Soutenus par le bruit cadencé de nos pas...
Il ferait bon, sans doute, au pied de ces vieux saules,
Jeter bas le soleil qui pèse à nos épaules
Et dormir jusqu'au soir dans l'herbe... Nous allons
Sur la route poudreuse où frappent nos talons,
Dédaignant au passage un clair appel de source;
Et bientôt, caressés au vent de notre course,
Les yeux faits aux rayons de l'intense clarté,
Nous nous sentons plus forts que l'implacable été.
Nous allons : le soleil en vain darde ses flèches;
Leur pointe d'or s'émousse à toucher nos mains fraîches.
Nous allons, le cœur plein d'orgueil inattendu,
Alertes, soulevés de bien-être éperdu,
Rythmant nos pas joyeux de chansons fredonnées,
Seuls debout au milieu des choses inclinées!

XII

LA LAMPE AU JARDIN

Nous dînons au jardin... La lampe autour de nous
Fait un cercle tremblant de lumière dorée :
Je regarde, au-dessus de la nappe éclairée,
Un papillon de nuit s'étourdir de vols fous.

L'air nous est embaumé par d'invisibles roses
Dont le vent nous apporte un pétale, parfois...
Sur le fond ténébreux les visages sont roses
Et l'on sent du bonheur dans la gaieté des voix.

Entre toutes, c'est l'heure exquise où rien ne pèse :
Notre cœur rajeuni bat comme un cœur d'enfant.
L'ombre est plus fraîche au soir de ce jour étouffant,
Où le sommeil prochain doucement nous apaise.

Sur la route sonore, au loin, s'en vont des pas...
Il est tard, il fait sombre ; et, soudain, il nous semble
Comprendre mieux, tandis qu'ils se hâtent là-bas,
Le charme d'être là, paisibles, tous ensemble.

XIII

CLAIR DE LUNE

L'ombre est, ce soir, d'un bleu si clair, si transparent !
Viens, regarde : à nos pieds le jardin murmurant
Qui nous met doucement sa fraîcheur au visage
Semble au loin s'agrandir de tout le paysage.
Cachant son disque d'or derrière la maison
Qui se découpe en noir aux pentes du gazon,

....

La pleine lune monte, invisible veilleuse...
Quelle histoire d'amour naïve et merveilleuse,
Quel désir assez pur pour s'ignorer encor
Serait digne, ce soir, de ce pâle décor
Où les choses du jour ont l'air d'être éternelles?
Quelles âmes vaudraient de refléter en elles,
Comme dans l'eau profonde et calme d'un étang,
Les bleus rayons du clair de lune qui s'étend?
Pas un souffle : rien qui frissonne ou qui s'effeuille;
L'immobile parfum des roses se recueille
Et les rameaux obscurs sont lourds d'oiseaux posés...
Tout dort, même, en nos cœurs, le désir des baisers.

XIV

CROQUIS D'ÉTÉ

Quatre heures de l'après-midi...
Le soleil lentement décline;
Déjà sur la plaine a grandi
L'ombre fraîche de la colline.

Le vent se lève; et, peu à peu,
Se rouvrent les fleurs desséchées;
Un ruisseau jette un éclair bleu
Au milieu des herbes penchées.

Les peupliers dans le lointain
Semblent hausser leurs silhouettes...
Le ciel s'emplit, comme au matin,
Du chant léger des alouettes.

XV

RENAISSANCE

Sous le grand châtaignier je suis venu m'asseoir.
Les autres vont courir les bois jusqu'à ce soir,

Je suis seul au jardin désert où l'été vibre...
J'avais un tel besoin d'être seul, d'être libre,
De garder tout mon cœur en moi silencieux,
Et d'avoir ce décor paisible sous les yeux!
Car j'y sens plus qu'ailleurs ma force revenue :
Tout m'en est familier; chaque fleur m'est connue;
J'aime cette odeur saine où domine l'œillet.
Je goûte pleinement ce beau jour de juillet,
Un de ces jours dorés où la chaleur enivre.
Au hasard, un instant, j'avais ouvert un livre...
A quoi bon?... J'ai le cœur gonflé par trop d'émois :
Je laisse se fermer le livre entre mes doigts,
Et, tout à coup distrait des pages commencées,
Je regarde à mes pieds les ombres balancées
En mordant un brin d'herbe en fleur que j'ai cueilli...
Il est loin, le rêveur précocement vieilli,
Le chercheur de désirs, tourmenté d'impossible,
Sitôt sûr d'être aimé brusquement insensible,
Qui, chaque jour plus las, se penchant sur son cœur,
Sans cesse y regardait se faner du bonheur...
Pour m'emplir tout entier de frémissante joie,
Il suffit maintenant d'un rosier qui rougeoie,
D'un peu d'azur qui luit dans les rameaux tremblants...
Au ciel passe et repasse un vol de pigeons blancs;
Et, tandis que le vent me caresse la joue,
Je crois voir ma pensée, autour de moi, qui joue
Dans l'herbe et le soleil comme un bel enfant nu,
Un bel enfant qu'éclaire un visage ingénu,
Qui va, vient, court, s'arrête et regarde et s'étonne,
Et qui rit à l'été sans penser à l'automne.

ANDRÉ RIVOIRE

QUESTIONS EXTÉRIEURES

ALGÉRIE ET MAROC

Sur la carte[1], il semblerait au premier regard que l'Empire du Maroc et notre France algéro-tunisienne soient unis, de façon presque indissoluble, par toutes les conditions naturelles de gîte, de sol, d'altitude et de climat et que, seuls, les hasards de la politique aient pu limiter ces deux moitiés de la « Berbérie », — disent aujourd'hui nos géographes, — du « Maghreb », du *Couchant*, — disaient les Arabes venus du Levant le plus lointain.

Entre les flots de la Méditerrannée et les sables du Sahara, depuis les côtes de l'Atlantique jusqu'au golfe de Tripolitaine, cette Berbérie entière n'est qu'une île, tout au plus une presqu'île, une Afrique Mineure aussi mal rattachée au Continent noir que l'Asie Mineure au Continent asiatique. Deux mille kilomètres de long et cinq cents kilomètres de large : cette île est une et simple ; c'est un long rectangle, qui présente partout la même constitution géologique, la même disposition orographique et, comme trait essentiel, la même division du territoire en trois bandes parallèles, allongées d'ouest en est et juxtaposées du nord au sud. L'ensemble est une vaste zone de plateaux désertiques, que ceinturent de hautes chaînes et dont les deux revers portent au sud, le long du Sahara, un chapelet d'oasis, au nord, le long de la Méditerranée, un ruban de populations sédentaires et de cultures. Les Grecs, qui nous

1. Voir à la fin de cet article une reproduction de l'Atlas Vidal-Lablache.

ont fourni le mot *oasis*, nous fourniraient le nom de *paralie* (bordure de la mer) pour cette région côtière, et celui de *mésogée* (intérieur de pays) pour le bastion interne.

Au long de la plage saharienne, les Oasis s'échelonnent du cap Juby à l'île Djerba : elles dressent leurs huttes de boue et leurs palmeraies à chaque embouchure, dans la mer de sables, des rivières intermittentes, que roulent les pentes méridionales de la Mésogée pendant les pluies de l'hiver ou après les orages de l'été. Au long de la plage méditerranéenne, de Tanger à Tunis, la Paralie déploie son admirable décor de caps abrupts et de rades marécageuses, de monts dénudés et de plainettes humides, de fleuves boueux, d'oueds souvent taris et de « petites mers » ou de lagunes, que surplombent, en arrière, le revers septentrional de la Mésogée, la verdure de ses forêts et la blancheur étincelante de ses pics. Sur deux mille kilomètres de long, ce chapelet des Oasis et ce ruban de la Paralie se déroulent, continûment symétriques et uniformes. Seule, la Mésogée a des divisions et des ruptures.

Au centre de la Berbérie, cette immense Mésogée n'est qu'une haute plaine fermée, nue, monotone, infertile, presque inhabitable, bosselée de collines, tachetée seulement de tentes et de *douars*, marquetée de miroirs et de nacres par les eaux saumâtres ou les boues scintillantes des *chotts* et des *sebkas*. Mais à l'est, buriné par le ruissellement, c'est devenu un tohu-tohu de massifs et de ravins, à travers lesquels, cascadant et se contournant, les rivières descendent vers l'autre étage de *sebkas* et de *chotts* qui borde le golfe de Tripolitaine. Et à l'ouest, aux abords de l'Atlantique, la double et triple enceinte de l'Atlas surgit pour dessiner un cirque de vallées fluviales, qui, du haut de ces monts, se penchent et s'épandent à travers une région de collines, puis de plaines maritimes, jusqu'aux falaises ou jusqu'aux dunes de l'Océan.

Oasis et Paralie toutes semblables, si les différences naturelles de la seule Mésogée devaient se traduire dans les limites politiques, on comprendrait que cette Afrique Mineure fût divisée en trois États et que l'Algérie, occupant le centre, fût vers l'est appuyée sur une Tunisie, qui ne saurait avoir de bornage très net ni d'indépendance très franche, et à l'ouest flanquée d'un Maroc dont les cimes de l'Atlas marqueraient, au

contraire, les bornes inamovibles et la pleine autonomie : comme les Alpes et les Pyrénées sont les frontières franco-italiennes et franco-espagnoles, il semble que l'Atlas devrait être la frontière algéro-marocaine.

Or si notre histoire moderne a toujours connu une Algérie et un Maroc moins voisins qu'ennemis ou dont la voisinance entraînait plus d'hostilités que de services réciproques; si les Arabes auparavant connurent un *Maghreb-el-Oust* (Couchant du Milieu) et un *Maghreb-el-Aksa* (Extrême-Couchant) aussi nettement séparés par des guerres sans relâche; avant les Arabes, si les Romains, même après avoir imposé l'unité de leur paix souveraine à toute cette façade de la Libye, y conservèrent leurs deux Mauritanies Tingitane et Césarienne; si, même avant les Romains, les indigènes eurent ici leurs deux royaumes de Bocchus et de Jugurtha; jamais, néanmoins, l'Atlas ne servit de frontière : au-devant de cet obstacle formidable, les peuples cherchèrent toujours la limite de leurs États ou de leurs provinces dans le fossé de la Moulouia, et les géographes latins, grecs, arabes, berbères, de Salluste à Ibn Khaldoun et de Strabon à Léon l'Africain, parurent toujours admettre que cette délimitation était la plus naturelle, la seule possible en vérité, — comme si, au-devant des Alpes ou des Pyrénées, on voulait borner la France au Rhône ou à la Garonne...

Les vieux géographes avaient raison. Le pays, sinon le cours, de la Moulouia est une limite naturelle. Cette vallée spacieuse, qui, de la Méditerranée, remonte à travers Paralie et Mésogée jusqu'aux approches des Oasis, est continuée vers les Oasis et le Sahara par de nombreux vallons dont les oueds, coulant en sens inverse et se réunissant pour former l'oued Guir, roulent quelquefois leurs eaux dans la direction du sud, du Sénégal ou de quelque Tchad disparu. Les deux couloirs affrontés de l'oued Guir et de la Moulouia coupent ainsi la masse de l'Afrique Mineure d'une trouée presque continue; par là, une sorte de détroit unit la mer intérieure de sables aux flots de la mer extérieure; par là, s'étendent jusqu'à la Méditerranée la torpeur et la désolation du Sahara. Déserts du haut Guir; désert de Dahra; désert de Tafrata; désert des Angad; désert de Garet : sur cinq cents kilomètres de long, sur cent,

cent cinquante, parfois deux cents kilomètres de large, ce détroit de terres maudites interpose, entre les cultures algériennes et les cultures marocaines, ses houles de sables, de vie nomade, de sauterelles, de maigres troupeaux, de tribus errantes, de guerres et de pillages, de *djichs* (vol de brigands), de *rezzous* (bande de pillards) et de *harkas* (expéditions systématiques).

Jadis, sous la police et le travail des Romains, il se peut, — mais l'histoire ne nous en dit rien et les archéologues n'ont pas encore pénétré en ces lieux pour rechercher les traces, — il se peut qu'irriguées et plantées, ces terres se soient couvertes, en partie, de céréales, d'olivettes et de vignes : tout le long de son cours, la Moulouia se prêterait facilement à des irrigations; durant l'hiver, elle donnerait sur chaque rive des milliers d'hectares pour la semence; durant les mois les plus secs, elle fournirait encore de l'eau constante à une double ligne de jardins et de palmeraies. Mais depuis douze siècles bientôt que le cyclone de l'Islam s'abattit avec les Arabes sur ces plantations romaines, le Bédouin s'est installé dans tout le couloir et, rejetant les Berbères indigènes aux monts de la Paralie, aux vallées de l'Atlas ou aux lointaines Oasis, il a promené sa tente et ses ravages, de la Méditerranée au Sahara, jusqu'au Sénégal et au Niger.

Depuis douze siècles, sur ce territoire dévasté, « arabisé », des tribus arabes se sont fidèlement transmis leurs mœurs bédouines, leur langue et l'orgueil de leur race : pour cacher les mésalliances, que durant ces douze siècles elles ont contractées avec le monde nègre ou berbère, elles vantent bien haut les apports de sang pur que, régulièrement, presque à chaque génération, leur ont valu des émigrés du Levant le plus proche ou le plus éloigné, de la Tripolitaine, de l'Égypte, du Nedjed, du Yémen et des Villes Saintes ou même de l'Irak et de Bagdad. Il est certain que les catastrophes de l'Islam et les rencontres du Pèlerinage ont sans cesse rejeté ou ramené chez ces métis du Couchant des personnages, des familles et même des tribus purement arabes, dont plusieurs réclamaient et prouvaient — a beau mentir, qui vient de loin — une noblesse quasi divine, une parenté directe de « Chérifs » avec les petits-fils du Prophète.

Par milliers aujourd'hui, ce pays de la Moulouia, comme le reste du Maghreb, possède de ces héritiers du sang de Mahomet, de ces Chérifs. Mais ici, comme au Nedjed, le Grand Désert conserve mieux la pureté du sang *asil* (noble), avec les traditions de la vie bédouine, et c'est au bord du Sahara, dans les oasis de l'oued Draa et du Tafilalet, que la descendance chérifienne a le mieux gardé son influence et sa *baraka* (bénédiction) productrice des miracles.

A ces Chérifs du Grand Désert, l'Islam marocain a, depuis quatre siècles, demandé un sauveur chaque fois que l'Infidèle ou quelque autre danger menaça le Maghreb. Le respect populaire a fait d'abord la fortune, puis la souveraineté des Chérifs « saadiens » et « filalis ». De l'oued Draa, sortirent les Chérifs saadiens, quand Espagnols et Portugais assiégeaient les côtes atlantique et méditerranéenne (1515) : durant plus d'un siècle, sur le trône de Fez et de Marrakech, ces Saadiens furent les soldats de la guerre sainte. Du Tafilalet, sortirent ensuite les conquérants et réformateurs religieux que nécessitaient les empiétements du Turc, maître d'Alger : par la Moulouia, les Chérifs filalis descendirent et vinrent s'installer au trône de Fez (1647).

Sur le Maroc, règne toujours le Sultan-Chérif de cette famille des Filalis, et la Moulouia reste toujours la grande route politique et religieuse entre les capitales de l'empire et le berceau de la dynastie. Aux marchands et à leurs bêtes de somme, les cols de l'Atlas offrent des sentiers plus directs : tout le commerce des Oasis et du Sahara empruntait jadis ces durs chemins; aujourd'hui, même après que nos rails oranais ont détourné une partie des convois vers l'Algérie, les ports marocains de l'Atlantique ont encore le monopole du trafic avec le reste du monde; les plages méditerranéennes ne reçoivent que les contrebandiers et, sauf pour cette contrebande d'armes et de munitions, la Moulouia ne sert presque de rien aux échanges avec l'arrière-pays. Mais l'Atlas, peuplé de Berbères mécréants, est *Bled-es-Siba*, « Pays de Révolte » : les courriers et soldats du Makhzen n'ont presque jamais le libre usage de ces défilés trop favorables aux embuscades. Les déserts de la Moulouia, malgré l'anarchie des nomades, offrent des pistes moins dangereuses, avec les étapes de *ksour* arabes ou ara-

bisés, dont le fanatisme religieux garantit presque toujours la fidélité au moins nominale : ce couloir reste la route des Chérifs.

Et les gués de la basse Moulouia ont toujours servi à la Route du Sultan, *Trik-es-Sultan* ainsi es Arabes nomment la large piste, presque carrossable, qui, par Taza et Oudjda, unissait la capitale du *Maghreb-el-Aksa*, Fez, à la capitale du *Maghreb-el-Oust*, Tlemcen. C'est le chemin de guerre qui, durant les siècles, amena tour à tour les invasions du Levant et les ripostes du Couchant. Oudjda en tient les défilés orientaux vers la suite de vallées et de plaines qui, de Tlemcen à Alger, s'étirant entre les revers de la Mésogée et les petites chaînes de la côte, fait la richesse de la Paralie oranaise et algérienne. A l'ouest, Taza tient la Bouche du Maghreb, *Foum-el-Maghrib*, au sommet des deux vallées de l'oued Msoun et de l'oued Innaouen, dont l'un descend à l'oued Sebou et à l'Atlantique, l'autre à la Moulouia et à la Méditerranée : j'ai plusieurs fois déjà exposé aux lecteurs de la *Revue* quel rôle capital eut toujours cette Bouche du Maghreb entre les chaînes et contreforts du Rif et de l'Atlas; durant toute l'histoire marocaine, les maîtres de la Bouche finirent par disposer du reste de l'Empire.

De Taza à Oudjda, sur les deux rives de la Moulouia, la Route du Sultan traverse une assez large étendue de terres plates et découvertes, qui vont des hauts revers de la Mésogée, — monts de Tlemcen et de Debdou, — jusqu'aux rivages sablonneux.

Mais dans ces plaines et sur ces rivages, surgissent des îlots montagneux, au profil géométrique, aux pentes abruptes, châteaux forts naturels qui dominent au loin le plat pays et forcent la Moulouia aux triples et quadruples méandres de son cours inférieur. Grâce à leurs formes allongées et à leur direction générale d'ouest en est, l'écran de ces massifs juxtaposés sépare la Route du Sultan de la Méditerranée ou de la « Petite Mer », *Mar Chica*, qui s'abrite sous la longue presqu'île de Melilla. Loin des peuples de la mer, la Route du Sultan est restée durant des siècles le chemin des seuls terriens : c'est à peine si quelques barques fréquentaient les plages de la Mar Chica ou les embouchures des rivières, Moulouia, oued Kiss, oued Kert; jusqu'à ces derniers temps, ni les débarcadères espagnols de Melilla et des Zaffarines, ni les petits embarcadères français

de Port-Say et de Nemours n'avaient de véritable clientèle à l'intérieur.

***

Revers de la Mésogée, plaines et bastions de la Paralie, tout ce pays de la basse Moulouia devrait nourrir une dense population d'agriculteurs sédentaires : partout les terres arables s'offriraient à la charrue; partout les eaux superficielles et souterraines fourniraient des sources, des puits, des ruisseaux et des rivières; la Moulouia, sur chaque bord, recevrait nombre de grands et petits affluents, si la plupart des oueds ne se perdaient dans les crevasses ou les mares (*redirs*) des plaines assoiffées. Il est probable que, sous la loi romaine, tout était cultivé et planté, sauf les pointes et flancs rocheux des monts et la bande de sables, de galets, de fourrés et de détritus, qui sur chaque rive accompagne la Moulouia et que recouvrent les crues de l'hiver. Entre les cultures de la Mauritanie Césarienne, qui venaient jusqu'à la bande de la rive droite, et les cultures de la Mauritanie Tingitane, qui venaient jusqu'à la bande de la rive gauche, le large lit désertique était la frontière incontestable : *Mulucha amnis, nunc gentium, olim regnorum quoque terminus*[1]. De chaque côté, dans les deux Mauritanies, habitaient les mêmes « Libyens blonds » des géographes grecs, — nos Kabyles ou Berbères : tout le pays maritime, plaines et montagnes, était berbère sans doute, sauf quelques colonies de sang romain, espagnol ou gaulois et, sur le rivage, quelques bourgs métissés de Berbères et de navigateurs grecs, latins et puniques.

Survint le cyclone des Arabes (683) qui déboucha des passes d'Oudjda, submergea cette Paralie, fit plaines nettes, brûlant villages et fermes, razziant femmes, enfants et troupeaux et rejetant les survivants berbères au revers de la Mésogée ou dans les îlots montagneux de la côte; puis l'Arabe, continuant droit vers Taza et l'Extrême Couchant, mais bifurquant aussi vers le Petit Désert de la haute Moulouia et le Grand Désert des Oasis,

1. Pomponius Mela, I, 5.

s'en alla faire pareille besogne jusqu'à l'Océan et jusqu'au Sahara. Derrière ce tourbillon, des remous sanglants, durant plus d'un siècle, en marquèrent le sillage; plaines vides et monts dépeuplés, la région fut aménagée pour la vie que nous y voyons maintenant encore : vie nomade de tribus arabes ou arabisées dans le bas pays, vie sédentaire de tribus berbères sur les sommets de montagne ou au rebord du plateau.

A droite de la Moulouia, les Beni Snassen, à gauche, les Guelaia et Kebdana restent comme les deux piles encore droites du pont berbère que jadis la nation zénète avait jeté par-dessus le fleuve.

Tout contre notre Algérie, entre la plaine des Angad et la plaine de Triffa, qu'ils dominent au nord et au sud, entre l'oued Kiss et la Moulouia, qui leur servent de fossés à l'est et à l'ouest, les Beni Snassen tiennent un long bastion de montagnes escarpées, — soixante kilomètres de long, dix à douze kilomètres de large, avec des sommets qui dépassent quatorze cents mètres :

Les Beni Snassen (ou Znassen, Znasen, Znaten) appartiennent à la grande famille berbère des Zenata. D'après la tradition, la conquête musulmane les trouva installés dans la plaine d'Er'ris, près de Mascara. Refoulés vers l'ouest par l'invasion arabe, ils abandonnèrent leur pays et vinrent se réfugier dans le massif qu'ils occupent encore et d'où ils chassèrent, après de longues luttes, les Beni Selloul, premiers occupants. De cette forteresse naturelle, que leur courage et leur nombre rendirent inexpugnable, ils purent assister, presque sans coup férir, aux grandes migrations de tribus qui bouleversèrent le Maghreb dans les premiers temps de la conquête arabe, et, plus tard, ils surent constamment opposer une résistance presque invincible à ceux qui cherchaient à les asservir...

Ils sont industrieux, aiment le travail, s'adonnent volontiers au jardinage, savent fondre et préparer les métaux, fabriquer des armes et de la poudre; mais leurs procédés sont très primitifs parce que, bloqués de toutes parts par des nomades rebelles au progrès et avec lesquels ils étaient constamment en guerre, les Beni Snassen n'ont jamais eu que des communications très difficiles avec les grandes cités musulmanes où les arts, les sciences et l'industrie florissaient... Ils ont conservé l'usage de la langue berbère, mais presque tous comprennent et parlent l'arabe [1].

1. La Martinière et Lacroix, *Documents pour servir à l'Étude du Nord-*

Les explorateurs les plus récents ajoutent que les Beni Snassen ne produisent comme céréales que du blé dur, que leur pays est fertile, que l'on y trouve de belles cultures et de l'eau en quantité suffisante, mais qu'ils ont à supporter de longues sécheresses, pendant lesquelles nombre d'entre eux se livrent à la vie nomade ou viennent chercher du travail en Algérie. Leurs villages sont nombreux. Leur montagne est un massif minier : plomb, cuivre et fer s'y rencontrent; le minerai de Ras-Foural, analysé, a donné 65 o/o de fer. Ils se partagent en quatre grandes fractions : Beni Khaled, Beni Mengouch, Beni Attigue, Beni Ourimech. Ils pourraient mettre en ligne 18 500 fantassins et 2 000 cavaliers, disent les explorateurs, 7 400 fantassins et 820 cavaliers, disent les documents officiels. Ils ont quelque 150 000 moutons, 40 000 chèvres et 20 000 bœufs. Leurs villages de Taghergirt (150 maisons), d'Ouled-Ali (70 maisons), d'Ahl-Khallet (80 maisons) et d'Aghbal (150 maisons) sont entourés de vergers, de belles forêts et de silos :

La montagne des Beni Mengouch, dont le plus haut sommet, le Ras-Foural, dépasse 1 400 mètres, est très boisée; ici on rencontre de grands arbres, des oliviers et surtout des orangers et amandiers en quantité considérable, des figuiers et quelques vignes dont le cep atteint jusqu'à o m. 20 de diamètre...

Le grain rentre en majeure partie dans les silos de Roumen. Ces silos sont les plus importants des Beni Snassen, et peut-être les plus considérables qui existent. A six kilomètres de notre frontière, ils occupent une superficie de plus de 15 hectares. C'est là que les tribus des Snassen et les tribus voisines viennent enfouir orge, blé et beurre... Malgré cela, d'assez nombreux Snassen conservent leur grain avec eux, en l'enterrant dans leurs maisons [2].

Sur l'autre rive de la Moulouia, tout près de l'embouchure, les Guelaia et Kebdana ont pareils établissements et pareille vie dans les deux bastions montagneux, qui, dominant les plaines

Ouest africain, I, p. 196 et suivantes. C'est à ce précieux ouvrage que sont empruntées aussi les citations dont je ne donne pas le nom des auteurs en cet article.

1. Cf. Lieutenant de Montdésir, *Bulletin de la Société de Géographie d'Alger*, 1905, p. 256. On ne rend pas assez justice en France aux admirables travaux de cette *Société de Géographie* d'Alger.

de Garet et les côtes de la Méditerranée ou de la Mar Chica, s'allongent entre les fossés de l'oued Kert et de la Moulouia. Ces monts et ces tribus sont trop éloignés de notre frontière pour que nous en ayons pu dresser un inventaire même grossier, et les Espagnols, malgré le voisinage de Melilla, ne semblent pas être mieux renseignés que nous.

La tribu des Kebdana est d'origine berbère. Elle a conservé la langue berbère et berbérise même les noms arabes. Elle occupe toute la région comprise entre la mer au nord, la plaine de Bou Areg à l'ouest et le cours de la Moulouia. La plus grande partie de la contrée est couverte par un massif montagneux assez difficile, qui vers le nord-est, entre la mer et la Moulouia, s'abaisse pour former une plaine basse où se trouve Bordj el Bachir sur le rivage, en face des îles Zaffarines.

Les Kebdana sont divisés en six fractions, possèdent une vingtaine de villages, mais n'ont une population totale que de dix à onze mille habitants. Les Guelaia au contraire sont une très grande tribu ou plutôt une confédération de tribus, qui occupent les plateaux et la presqu'île des Trois Fourches :

Le pays est d'une fertilité très grande, mais la population, très considérable, trouve à peine de quoi suffire à ses besoins... Chaque année, un grand nombre d'entre eux viennent en Algérie chercher du travail, principalement à l'époque de la moisson... Le territoire est bien arrosé; on y trouve beaucoup de vergers d'un grand rapport; en certains endroits, on plante la vigne comme en Espagne; les productions des vergers sont les mêmes que chez nos Kabyles, mais d'une qualité supérieure, avec des légumes de toute espèce : melons, pastèques, etc.; par endroits, on cultive en grand le chanvre et le tabac. On trouve des mines assez considérables, mines de plomb et d'antimoine exploitées, de fer non exploitées... Les Guelaia sont considérés par les Marocains instruits comme de beaucoup supérieurs aux autres Berbères du Rif. Les hommes y sont plus forts, mieux faits; ils comprennent mieux l'aisance, se vêtissent mieux, se nourrissent mieux.

Les cinq tribus de cette nation guelaia comprendraient, ensemble, 40 000 âmes, disent les uns, 25 000, disent les autres. Il paraît plus vraisemblable que, Kebdana et Guelaia réunis, ce bloc de Berbères pourrait mettre en ligne une quinzaine de mille guerriers, et, derrière eux, jusqu'à Tanger, entre la Médi-

terranée et la Route du Sultan Taza-Fez, c'est le *Rif* et les *Djebalas*, la « Côte » et les « Monts » berbères : trois cents kilomètres de long, quatre-vingts ou cent de large, — la superficie de notre Bretagne avec une population inconnue, mais au moins aussi dense : trois, quatre, cinq cent mille hommes peut-être, guerriers de seize à soixante ans.

A cette double Berbérie de la basse Moulouia, Beni Snassen et Kebdana-Guelaia, il faut ajouter les autres débris de la nation zénète, que les Arabes ont rejetés de l'autre côté de la Route du Sultan, sur le revers et les premiers plateaux de la Mésogée : Beni Bou Zeggou, Oulad Amar, Oulad Bakhti, etc., en tout, sept ou huit mille guerriers. Les Bou Zeggou tiennent la tête d'une sorte de confédération et dominent la région entre Oudjda et Debdou :

> La tribu a l'avantage d'avoir beaucoup d'eau ; l'oued Bou Radim et ses affluents ont de l'eau presque toute l'année ; aussi de nombreuses *seguias* irriguent les terrains avoisinants ; la tribu de ce fait est très riche ; les troupeaux de moutons et de bœufs sont considérables [1].

Quel est le nombre des Arabes, dont les flots nomades circulent autour de ces îlots berbères et viennent, à chaque récolte, déferler au pied de ces forteresses montagneuses ?

Les plaines de la Moulouia et de ses affluents sont vastes : une quinzaine de mille kilomètres carrés pour le moins, la superficie de deux ou trois de nos départements français. Mais on sait combien la vie nomade réclame d'hectares pour nourrir quelques tentes et comment, appauvrissant chaque jour davantage, gâtant plus à fond un territoire, elle arrive à limiter, puis à faire continûment décroître le nombre de bouches humaines et animales qu'une région peut nourrir. Et l'on sait quelles inexplicables révolutions et combinaisons de cette vie bédouine groupent ou disloquent les clans, les tribus, les fédérations, comment le désert appartient quelque temps à une nation ou à une secte, qui semble devoir renouveler les exploits du Prophète et de ses Compagnons, mais dont la puissance et la renommée soudain s'évanouissent.

1. De Montdésir, *op. laud.*, p. 269.

Autrefois, sur la basse Moulouia, régnaient les Angad qui tenaient toute la Route du Sultan :

Les Angad sont de race arabe; ils font remonter leur origine à la tribu de Makil. Tous parlent arabe. Ils représentent l'élément envahisseur qui a pu s'altérer dans la suite des siècles, mais devant lequel primitivement le peuple conquis s'était retiré au fond de ses montagnes. Plus tard ces populations berbères, à l'étroit, refluèrent [vers les bords] de la plaine : ce mouvement ne put s'opérer sans répercussion sur les Angad; après une longue suite de luttes, une partie de cette confédération fut contrainte de revenir à l'est et de s'installer dans la plaine algérienne d'El Ghor, où ils sont encore.

Les Angad marocains sont séparés en deux par la montagne des Beni Snassen : au sud, ils paissent la plaine d'Oudjda, au nord, celle de Trifa. Ils ont eu leurs jours de grandeur et, nominalement, ils commandaient à tous les Arabes de la Paralie et de la Mésogée jusqu'aux approches des Oasis. Aujourd'hui, on ne leur attribue guère que deux à trois mille guerriers. Sur leur territoire, la ville d'Oudjda avait avant les troubles une dizaine de mille habitants, dont 2 500 juifs.

Sur la Route du Sultan, plus à l'ouest, les Hallaf tiennent les gués de la Moulouia; mais ils tiennent aussi la Route du Chérif sur le fleuve moyen, et jadis leur confédération englobait les Haouara, limitrophes du Dahra et du Petit Désert. Tous se réclament d'une filiation arabe et les Haouara cherchent leurs ancêtres au Yémen, bien que tous, probablement, ne soient que Berbères arabisés. Dans leur pays, Debdou est un marché pour la Mésogée : 2 000 habitants, dont 1 500 juifs.

Entre les Angad et les Hallaf, les Mehaia ont peu à peu occupé toute la rive droite de la basse Moulouia : leur terrain de parcours est immense et, s'ils ont quelques sillons dans la Paralie, ils poussent leurs troupeaux jusqu'au fond de la Mésogée, où leur influence a remplacé celle des Angad; ils ont leurs silos dans les monts-frontière, à Ras-el-Aïn : 3 000 guerriers peut-être.

A ces grandes tribus, s'agrègent, en combinaisons toujours instables, vingt autres petits groupes : autour de Ras-el-Aïn aussi, les Beni Mathar, qui se disent originaires du Sahara, des oasis de la Saoura, vivent en intimité avec les Mehaia; les Sedjaa, qui n'ont d'importance que par leur grand

marché de El Aioun Sidi Mellouk, à mi-chemin entre Oudjda et la Moulouia, oscillent des Angad aux Mehaia; les Oulad Mansour, sur le rivage, entre le Kiss et la Moulouia, ont le marché de El Heïmer et la kasbah de Saïdia, dont le Makhzen a tâché de faire un port; enfin, au delà de la Moulouia, sur le chemin de Taza, un chaos de petites tribus, mi-arabes, mi-berbères arabisées, Ouled Bou Ama, Ouled Messaou, courent jusqu'au pied de l'Atlas et des montagnes rifaines, où les Berbères sont rois.

Tous ces Arabes fréquentent, de près ou de loin, la Route du Chérif et les immensités vides de la Mésogée, le Dahra « au sol uni, dur sans être pierreux, aride, sans autre végétation que l'alfa qui le couvre en entier, sans autre eau que celle des rares puits creusés à de grands intervalles, souvent à plus d'une journée de marche l'un de l'autre; encore ces puits sont-ils fréquemment à sec ou comblés et, si l'on y trouve de l'eau, elle est presque toujours saumâtre[1] ». Sur ce plateau désolé, les orages font rouler parfois de violentes rivières qu'une heure suffit à épuiser, mais qui, laissant des flaques, des étangs ou des lacs temporaires, *redirs*, *sebkas*, *chotts*, donnent à ces coins de désert une passagère fertilité. Au sud du Dahra, les dépressions, désertiques aussi, de grands Chotts desséchés, Chott Gharbi, Chott Tigri, puis les bourrelets montagneux de l'oued Guir ouvrent d'incommensurables espaces à d'autres Arabes, aux Bédouins de grande tente, qui, divisés en une poussière de douars, ne vivent que de leurs troupeaux, sans la moindre culture. Les Beni Guil sont la principale confédération de ce Petit Désert; douze ou quinze autres groupes et sous-groupes réunissent parfois une dizaine, parfois plusieurs centaines de tentes.

Et pour finir l'inventaire de cette population arabe, il faudrait énumérer encore une classe de familles ou, si l'on peut employer ce mot, de congrégations laïques, qui circulent au milieu de tous ces diables et trouvent partout respectueux accueil à cause de leur origine chérifienne ou maraboutique : Beni Oukil, Beni Bou Hamdou, Oulad Berrichi, Beni Hamdel, tous descendants d'un chérif ou d'un saint (marabout),

1. De Foucauld, *Reconnaissance au Maroc*, p. 389.

gens paisibles n'intervenant dans les querelles du voisin que pour arrêter les guerres ou terminer les échanges de vendettas.

***

Entre ces Berbères et ces Arabes, entre ces pillards de la plaine et ces rebelles de la montagne, on imagine ce qu'ont été les rapports durant les douze siècles qui nous séparent de l'invasion islamique : ce fut l'alternance de l'enclume et du marteau. Les Arabes d'abord, deux siècles durant, exercèrent la tyrannie absolue (VIIIe et XIe siècles de notre ère). Puis les Berbères, sous la conduite des Zénètes, essayèrent de mettre à profit les rivalités des divers Khalifes et de rétablir leur indépendance : Oudjda, fondée en 994, fut, un siècle durant, la capitale d'une sorte d'État-tampon entre le *Maghreb-el-Oust* de Tlemcen et le *Maghreb-el-Aksa* de Fez (994-1084). Mais cette position intermédiaire attira sur la principauté zénète les coups des deux Maghrebs; suivant les chances de la guerre, quatre ou cinq siècles durant, elle tomba sous les ravages de l'un ou de l'autre : le plus souvent les gens de Fez l'emportaient et venaient assiéger Tlemcen, après quelque grande victoire dans la plaine d'Oudjda (1084-1512).

Les conquêtes des Turcs dans la Régence d'Alger et leur installation à Tlemcen, après quarante ans de lutte contre les Espagnols d'Oran (1511-1552), coïncidèrent avec l'unification du Maroc sous le sceptre des Chérifs saadiens (1515) : de Turc à Maure, de Khalife à Chérif, une hargneuse rivalité eut pour conséquences d'abord la défaite du Maroc et les apparitions des Turcs jusque sous les murs de Fez (1552-1558), puis un siècle de paix armée (1558-1647), où les Chérifs saadiens abandonnèrent la Route du Sultan et tournèrent leurs conquêtes vers les Oasis, le Sahara et le Soudan... En 1647, les Chérif filalis descendaient la Moulouia : durant cent cinquante ans (1647-1795), ils vont revendiquer, pour le *Maghreb-el-Aksa* qu'ils ont acquis, non plus seulement la limite traditionnelle de la Moulouia, mais les passes et premières vallées du *Maghreb-el-Oust* (1648-1701). Après un demi-siècle de succès partagés, une défaite de Moulay Ismael ramène la frontière à la Moulouia,

puis les guerres civiles du Maroc donnent aux Turcs un siècle de répit (1701-1795). Mais, à la fin du XVIII[e] siècle, une victoire de Moulay Sliman remet Oudjda sous la loi chérifienne, et le Turc n'avait pas repris cette ville quand nous vînmes le remplacer en Algérie.

Il sembla d'abord que notre conquête ferait revivre une principauté zénète : Abd-el-Kader, durant dix années (1837-1847), souleva contre nous toutes les tribus entre Oran et Taza, surtout les tribus berbères, et les Beni Snassen, qui étaient le principal de sa force, entraînèrent même les troupes du Makhzen sur ce champ de l'Isly (1844) où, deux fois déjà, les maîtres du Maroc et de l'Algérie s'étaient mesurés (1250 et 1272). Le Makhzen, battu, s'en tira sans perte du territoire, grâce à notre respect des défiances anglaises : le traité de paix signé à Tanger (10 septembre 1844) décida que « la frontière reste fixée et convenue, conformément à l'état de choses reconnu par le gouvernement marocain à l'époque de la domination des Turcs », et le traité de délimitation signé à Lalla Marnia (18 mars 1845) abandonnait au Maroc Oudjda, comme si les Turcs ne l'eussent jamais possédée et comme si la Moulouia n'avait pas été la limite turco-marocaine jusqu'en 1795.

Ce traité de Lalla Marnia traçait une frontière très nette, soigneusement bornée et repérée depuis la mer jusqu'au plateau, de l'embouchure de l'oued Kiss au Teniet-es-Sassi (col de Sassi). Dans cette Paralie de terres labourables et de populations sédentaires, on pouvait en effet établir un bornage. Mais, sur le rebord du plateau, le Teniet-es-Sassi ouvrait les immensités vides de la Mésogée, le désert ; or, dit l'article IV du traité :

Dans le désert il n'y a pas de limite territoriale à établir entre les deux pays, puisque la terre ne se laboure pas et qu'elle sert seulement de pacage aux Arabes des deux Empires, qui y viennent camper pour y trouver les pâturages et les eaux nécessaires.

Au sud du Teniet-es-Sassi, dans la mer d'alfa ou de pierres, jusqu'aux Oasis, on fit seulement le catalogue des tribus et de leurs campements, et l'on attribua les uns au Maroc, les autres à l'Algérie, jusqu'à Figuig, première oasis reconnue marocaine, et jusqu'à Aïn-Sefra, dernier campement algérien. Au sud de Figuig, dans la mer de sables, « comme il n'y a pas d'eau, disait l'article VI, que ce pays est inhabitable et que

c'est le Désert proprement dit, la délimitation serait superflue ».

Reconnu souverain de toute la Moulouia, le Makhzen renonça de suite à tenir les tribus de la Mésogée autrement que par le prestige religieux du Chérif. Dans la Paralie, il tâcha d'installer ses fonctionnaires : comme la rive gauche du fleuve n'était que la continuation du Rif et de la constante rébellion rifaine, ce fut Oudjda que l'on choisit pour la résidence d'un *amel* — sorte de préfet militaire — et les plaines de la rive droite furent soumises au tribut. Mais, les montagnards échappant à toute autorité, on eut bientôt ici, comme dans le reste du Maghreb, un *Bled-el-Makhzen*, un Pays d'Administration qui comprenait le plat pays, et un *Bled-es-Siba*, un Pays de Révolte sur toutes les hauteurs. Et montagnards contre gens du bas, nomades contre sédentaires, Arabes contre Berbères, Makhzen contre administrés, *çofs* (parti politique dans une tribu) contre *çofs*, *caïds* installés par le Sultan contre *caïds* choisis par les tribus, rébellions, répressions, guerres privées, brigandage, vendettas, sans compter les habituels méfaits des nomades au cours de leur transhumances, et leurs disputes de sources et de pâturages : le Makhzen, par sa faiblesse, entretint au bord de notre Algérie une fournaise, dont les étincelles menaçaient constamment notre propriété musulmane, dont la fumée et parfois les flammes rendaient notre situation intenable; de 1845 à 1907, il n'y a pas eu d'année sans que des expéditions ou des exodes de tribus, des fuites ou des expulsions de bandes n'aient coûté à notre Oranie quelques vies humaines, des pertes de récoltes et d'impôts.

De 1845 à 1870, nous sûmes réduire ces risques et ces frais au minimum, en prenant en main la police-frontière, aussi bien sur territoire marocain que chez nous, et en exerçant le droit de suite contre tout perturbateur de notre paix algérienne, aussi bien dans le désert au sud du Teniet-es-Sassi, par-dessus la frontière idéale, que dans le territoire *makhzen* au nord de ce col, par-dessus la frontière spécifiée et bornée : nos colonnes opérèrent dans le pays d'Oudjda, en 1849 et 1850 contre les Angad, en 1852 contre les Beni Snassen, en 1859 contre les Mehaia, les Angad et les Beni Snassen qu'un *mahdi* avait coalisés et jetés sur notre territoire après le départ de nos troupes pour la guerre d'Italie. Une véritable expédition

fut alors organisée : le général de Martimprey, « commandant en chef des troupes de terre et de mer », vint à bout de toute résistance, par une assez brutale habileté qui nous assura pour longtemps le respect et même le dévouement des Beni Snassen; de 1859 à 1870, nous les eûmes pour alliés constants et collaborateurs, et durant nos revers de 1870-71, ils firent échouer toutes les entreprises que l'*amel* d'Oudjda et les fanatiques Oulad Sidi Cheikh préparaient contre nous.

Mais, après 1870, renonçant à l'exercice du droit de suite, nos gouverneurs de l'Algérie adoptèrent pendant près de trente ans (1870-1898) une politique de « revendications financières », qui fut tout aussi impuissante à prévenir ou à restreindre qu'à réparer les méfaits marocains : nous « laissions faire » et nous nous contentions de présenter, parfois d'exiger une note de dommages presque toujours impayée. Il fut heureux pour notre Algérie que, durant cette période, le Maroc fût gouverné par un sultan énergique et sans fanatisme, Moulay Hassan (1873-1894), qui voulut bien assumer dans le pays d'Oudjda les responsabilités, dont nous ne voulions plus, et, cependant, ne pas débarrasser son empire des éléments de désordre en les jetant sur notre Oranie ou en prêchant la guerre sainte. L'expédition de Moulay Hassan en 1874 chez les Guelaia, sa campagne de 1875 et sa victoire sur le caïd d'Oudjda rebelle valurent à l'*amalat* vingt années de paix intermittente, tout au moins de vie normale, sans autres incidents que les meurtres quotidiens, les batailles et révoltes annuelles, les refus d'impôt et transgressions de frontière, et les cueillettes de têtes coupées que comporte chaque année de vie normale au Maghreb : après chaque querelle un peu violente, le Sultan intervenait entre les tribus ou entre ses fonctionnaires et, pour quelques mois, une paix solennelle était conclue.

La tranquillité, que conserva notre Oranie durant la révolte algérienne de 1871, nous faisait illusion sur la solidité de notre établissement. Une grave alerte cependant aurait dû nous guérir de ce nonchalant optimisme : en 1881, Bou Amama soulevait les tribus du Sud-Oranais, tenait près d'un an la brousse, puis se retirait en territoire marocain. Dans notre Mésogée oranaise, dont nous semblions ignorer l'existence,

cette révolte nous obligea à créer une ligne de postes militaires, puis de rails, que l'on poussa avec une rapidité admirable (115 kilomètres furent construits en 239 jours) jusqu'aux Oasis et aux portes du Grand Désert, à Aïn Sefra; mais durant près de vingt ans, ensuite, on sembla toujours ignorer l'existence de cette ligne et son rôle possible dans la pacification définitive de cette marche : ce n'est qu'en 1900 que la locomotive franchit les Portes d'Aïn Sefra et s'avança à Djenien Bou Rezg, dans la direction de Figuig et de Bou Amama.

Durant ces dix-huit années (1882-1900), nos aventures coloniales avaient dispersé nos forces et notre attention aux quatre coins du monde; nous étions satisfaits d'avoir couvert le flanc oriental de notre Algérie par notre protectorat tunisien; nous ne voulions rien entendre du Maghreb, attachés, disions-nous, à un *statu quo,* dont nos différends avec l'Angleterre nous faisaient une nécessité. A partir de 1898, néanmoins, quand nous eûmes un peu apaisé notre faim de colonies jaunes et noires, et quand Fachoda eut renversé notre « grand projet » sur l'Afrique orientale, surtout quand un nouveau gouverneur de l'Algérie, M. Laferrière, soumit et fit accepter des vues nouvelles, on commença d'étudier quel parti l'on pourrait tirer de cet hinterland oranais, qui jusque-là ne nous avait causé que dépenses et fatigues.

Deux politiques s'offrirent qui, toutes deux, avaient d'illustres partisans, mais dont l'une était plus particulièrement chère aux Algériens, tandis que l'autre, s'imposant aux hommes d'État de la métropole, trouvait un inébranlable défenseur dans M. Delcassé.

Les Algériens, proches voisins de l'anarchie marocaine, ne mesuraient que l'impuissance du Makhzen, la turbulente énergie des tribus et les bénéfices immédiats que, soit pour la police de la frontière, soit pour la pénétration pacifique ou militaire à l'intérieur du Maghreb, l'on obtiendrait d'une entente avec les tribus soumises ou insoumises au Sultan : c'était la « politique-tribus », suivant le mot aussitôt forgé. Mais, plus proches de l'Europe et mieux avertis des difficultés internationales, nos diplomates voyaient les concurrents que toute révolte des tribus et tout démembrement de l'empire chérifien pourraient nous donner sur les confins de notre France

africaine : l'intégrité du Maghreb, la puissance du Sultan, le maintien et le renforcement du Makhzen leur semblaient les conditions fondamentales de nos entreprises aussi bien sur la Moulouia que sur l'Atlantique.

C'est cette « politique-makhzen » que firent triompher MM. Delcassé et Revoil dans les accords franco-marocains de 1901 et 1902. J'ai exposé aux lecteurs de la *Revue* quelle ingénieuse combinaison de police et de commerce conciliait les besoins de notre Oranie et les intérêts du Makhzen : des marchés et des postes de police et de douane, échelonnés de la mer aux Oasis, devaient « assurer la sécurité, le repos, la tranquillité et la liberté de circulation, développer le commerce, améliorer les rapports et les conditions du voisinage ». Pour obtenir ce résultat, les deux gouvernements se promettaient une assistance réciproque ; le gouvernement français « en raison de son voisinage » promettait surtout au Chérif « son appui en cas de besoin » pour « consolider par tous les moyens possibles l'autorité makhzenienne sur les tribus » (Protocole du 21 juillet 1901 — Accords des 27 avril et 7 mai 1902).

* * *

On commença d'appliquer cette politique « de double et mutuel appui » : une garnison makhzénienne allait être installée à Figuig par nos soins; de proche en proche, cette force, instruite et commandée par nos officiers, devait assumer la police dans le sud de la Mésogée, tandis que notre mission militaire, installée à Oudjda, entreprendrait la même tâche dans la Paralie et le rebord des Hauts Plateaux (juillet-septembre 1902). Mais, durant l'automne de 1902, tout fut changé par la subite apparition d'un nouveau *Rogui*[1] : Bou Hamara, l'*Homme à l'Anesse*, surgissait dans les monts de Taza, pour

1. Cf. E. Aubin, *le Maroc d'aujourd'hui*, p. 117 : Tout homme qui, sans prétentions dynastiques sérieuses aspire à renverser le Sultan est désormais affublé du titre de *Rogui*, [à cause] d'un individu de la fraction des Reuga (tribu des Seffran, dans le Gharb), Djehli-er-Rogui, qui vers 1865 souleva quelques partisans, tua le caïd de sa tribu et marcha sur Fez; le sultan Sidi Mohammed n'eut pas grand'peine à se débarrasser de ce compétiteur.

mettre à profit le mécontentement de l'islam marocain contre le Sultan ami des Infidèles.

Élevé, presque enfant, sur le trône en 1894, par une intrigue de harem et de ministère, au détriment de ses frères aînés, Abd-el-Aziz avait d'abord régné sous la tutelle du vieux vizir Ba Ahmed, et durant six années (1894-1900) l'habile vieillard avait poursuivi la politique de Moulay Hassan : au dedans, contenir la rébellion permanente, en opposant les uns aux autres les divers facteurs d'anarchie; au dehors écarter toute influence européenne, en opposant successivement chacune des grandes puissances à la plus voisine et la plus dangereuse, la France. Mais en 1900, Ba Ahmed étant mort, le jeune homme avait abandonné le pouvoir aux mains inexpertes d'un favori, El Mehdi el Menebhi, un tout jeune homme, lui aussi, un simple cavalier, que la faveur souveraine plaça tout à coup au ministère de la Guerre et qui, n'ayant aucun appui dans les tribus soumises, ignorant même tout du Makhzen, ne chercha qu'à flatter et amuser le jeune Maître, tandis qu'ignorant tout de l'Europe, il s'en remettait aux lumières d'un ancien sous-officier anglais, le *caïd* Harry Mac Lean.

Les amusements du Sultan devinrent le scandale de ses peuples[1]. Ses palais de Marrakech et de Fez se transformaient en boutiques européennes, où venaient s'entasser les jouets, mécaniques, bibelots et inventions des *Roumis* : pianos, appareils de photographie, billards, feux d'artifice, fusils, bijoux, carrosses, chemins de fer Decauville, phonographes, cinématographes, tennis, automobiles, bicyclettes. Dans la « Cour des Amusements », on disait que Sa Majesté chérifienne passait chaque jour de longues heures d'intimité avec des Infidèles, qui le photographiaient, le déguisaient en Européen, lui faisaient enfourcher bicycles et pétrolettes, recevoir touristes et reporters, coudoyaient même son harem et voyaient ses négresses à visage nu.

Outrage encore plus impie à la foi et tradition du Prophète : le Sultan, pour faire de l'argent, entreprenait de réformer ses finances, de substituer aux dîmes coraniques, *achour* (dîme

1. L'un des familiers d'Abd-el-Aziz nous a donné le récit le plus curieux de cette vie quotidienne : G. Veyre, *Dans l'Intimité du Sultan*, Paris, Librairie Universelle, 1906.

des récoltes) et *zekkat* (dîme des troupeaux), un impôt sur le revenu, *tertib*, qui serait établi et perçu à l'européenne, non plus par les *caïds* et *cheikhs* locaux, mais par des agents du pouvoir central. Le peuple en conclut que, pour subvenir à ses amusettes, Abd-el-Aziz vendait l'empire aux financiers d'Europe et, comme le Makhzen envoyait une ambassade à Londres, une autre à Paris, une troisième à Alger, comme, de ces ambassades, sortaient les accords franco-marocains de 1901 et de 1902, le peuple soupçonna que le contrat était signé et que les maîtres de Gibraltar allaient prendre possession de tout le pays. On ne vit qu'une chance de salut : le remplacement de ce Sultan *roumi* par un chérif vraiment pieux, et tous les regards se tournèrent vers le frère aîné d'Abd-el-Aziz, Moulay Mohammed, que la disgrâce paternelle et les intrigues de la favorite Lalla Requia avaient écarté du trône et qui vivait interné à Méquinez.

L'agitation d'abord calmée autour de Méquinez et du vrai Mohammed reparut à Fez, puis dans le pays de Taza, autour d'un faux Mohammed. A Fez, le Sultan faisait arracher de la sainte mosquée de Moulay Idriss, asile jusqu'alors inviolé, un fou, qui avait assassiné un Anglais, le Dr Cooper, et qui fut bâtonné, puis fusillé sur l'heure, en présence de quelques Européens. Toute la ville cria au sacrilège. La mort de la Sultane-mère, Lalla Requia, dont l'influence avait contre-balancé la faveur du Menebhi et préservé Abd-el-Aziz de quelques imprudences trop « européennes », faisait disparaître le dernier intermédiaire entre les désirs et préjugés de la foule, du Makhzen lui-même, et le jeune homme désormais livré à la seule compagnie de ses amuseurs.

Taza, dans les gorges de l'Innaouen qui séparent les chaînes du Rif et de l'Atlas, dans ce défilé où la Route du Sultan devient la Bouche du Maghreb, est en perpétuelle effervescence. Dans ces monts, vit un pêle-mêle de tribus arabes, berbères et arabisées, qui toujours oscillent entre la soumission et la révolte, entre le Makhzen et le *Siba* : Hayaina, Beni Ouaraïn, Tsoul, Branès, et, la principale, Riata. C'est chez les Riata que parut un faux Mohammed à la fin d'octobre 1902 : de son vrai nom, il s'appelait Djilali ; la renommée populaire allait le rendre fameux sous le sobriquet de *Bou Hamara*, « l'Homme à l'Anesse » :

D'après les renseignements fournis par des indigènes que j'ai envoyés à Taza, — écrit notre consul de Fez, — Bou Hamara, de son vrai nom Djilali ben Dris Elyousfi Ezzerhouni, est originaire des Ouled Yousef. Il servit quelque temps dans l'armée aux *tolba mohendisin*, dont le capitaine Thomas, de notre mission militaire, était alors chargé. Entrant ensuite comme secrétaire au service de Moulay Omar, *khalifa* du Sultan à Fez, il y connut le Menebhi, alors simple cavalier, et fut comme lui emprisonné lors de la mort de Moulay Hassan. Mis en liberté il y a environ trois ans, il voyagea en Algérie, puis rentra au Maroc, se faisant passer pour chérif et exerçant dans les tribus qu'il parcourait la prestidigitation.

L'ascendant que son habileté lui donnait sur les indigènes, la chance du Menebhi et l'impopularité du Makhzen lui suggérèrent l'idée de mettre à profit sa ressemblance avec le frère du sultan Moulay Mohammed. Le sceau qu'il appose sur les lettres porte le nom de Moulay Mohammed; cependant, comme il est avéré que maintenant ce prince est à Meknez, Bou Hamara déclare qu'il est « celui qui fait la guerre sainte au nom de Dieu », ce qui est la formule du Mahdi. Parfois il laisse entendre qu'une fois à Fez, on désignera le chérif qui mérite le pouvoir.

Proclamé sultan chez les Riata, ce nouveau *Rogui* battit le détachement que l'on envoya de Fez pour le capturer, s'empara de Taza où la prière fut dite en son nom, battit et rebattit une colonne qui sous les ordres d'un frère du Sultan, Moulay el Kebir, venait reprendre la ville, puis, de victoire en victoire, il descendit vers Fez le long de l'oued Innaouen (novembre-décembre). Tous les oulémas, chérifs et notables de Fez réclamèrent du Sultan qu'une vigoureuse offensive les délivrât des razzias qui menaçaient leurs biens. Une armée sous les ordres du ministre de la Guerre, El Menebhi, fut mise en campagne vers la mi-décembre et complètement battue (24 décembre).

La panique fut telle que la plupart des Européens abandonnèrent la capitale et redescendirent à la côte. Si Bou Hamara eût poursuivit droit sur Fez, il est probable qu'il y fût entré. Mais les fêtes du Ramadan approchaient et la guerre au Maroc est, d'abord, une opération de commerce : piller, mettre en sûreté le butin, conclure des alliances pour un nouveau pillage, vendre aux voisins sa protection ou sa neutralité, négocier avec les adversaires sa soumission ou sa rentrée en campagne, — en tout cela, le combat n'est que l'accessoire, un moyen

seulement de se procurer quelques têtes coupées qui sont le signe de la victoire et qui donnent crédit dans les tribus aux troupes victorieuses.

Fez, le 28 décembre.

Les partisans de Bou Hamara se sont beaucoup accrus; il a maintenant pour lui les Riata, Tsoul, Branès, Meknessa, et de nombreux cavaliers des tribus du Cherg et de l'Angad; les Hayaïna vont certainement se joindre à eux. Je ne crois pas pourtant que nous ayons très prochainement le prétendant à Fez. Il possède maintenant des munitions et des tentes; mais il a encore à négocier l'adhésion de diverses tribus, notamment du Rif qui paraît disposé à l'aider.

Le 4 janvier 1903.

Les nouvelles sont plus favorables à la cause du Sultan. Les tribus victorieuses, ayant eu, avant tout, le désir de mettre leur butin en sûreté, ont repris avec Bou Hamara le chemin de Taza. Le Sultan, pour détruire l'opinion très répandue que le prétendant était Moulay Mohammed, son frère, a fait venir ce chérif à Fez et l'a désigné pour être son *khalife* (lieutenant) dans cette ville, quand lui-même la quitterait. Cet acte hardi a produit une excellente impression sur la population et les troupes. Les tribus les plus voisines de Fez s'étant prononcées contre Bou Hamara, considéré comme un imposteur, un siège de Fez n'est plus à craindre.

Le 11 janvier 1903.

Bou Hamara fait concentrer des approvisionnements de blé, d'orge et de bestiaux au Khmis-El-Gour, marché situé à quatre heures de Fez environ. Dans très peu de jours, l'armée du prétendant menacera donc Fez. Sans doute, elle n'en fera pas le siège, mais, selon la tactique indigène, elle pressera par des razzias les tribus des environs de donner leur adhésion au futur Sultan, afin d'isoler la ville dans un pays hostile. Déjà, tous les comestibles ont renchéri dans des proportions si considérables que la misère de la classe pauvre devient inquiétante. Les musulmans eux-mêmes craignent que des émeutes et des pillages n'aient lieu en ville au premier prétexte. Les troupes dont dispose le Sultan sont numériquement suffisantes; mais on ne peut plus faire fond sur elles.

Fez, le 12 janvier 1903.

Après avoir fait quelques mouvements dans la plaine des Hayaïna pour appuyer ses négociations avec les tribus, Bou Hamara a de nouveau établi son campement près de Bou Aban, emplacement de l'ancienne mahalla de Moulay el Kebir, et vient de sceller son alliance

avec les Riata en épousant la fille d'un des notables de la tribu. Nous allons donc avoir quelques jours de tranquillité.

Bou Hamara est d'un abord facile; on vante son administration. Il traite ses adversaires avec courtoisie. Il a fait renvoyer au chérif El Mrani ses négresses qui avaient été capturées lors de la prise du camp chérifien. Il aurait déclaré qu'il ne comprenait pas pourquoi les chrétiens partaient : il n'était pas partisan de leur ingérence dans les affaires du Makhzen, mais son premier soin serait de veiller à leur sécurité. Il est certain pourtant que l'espoir du pillage contribue beaucoup à animer l'enthousiasme des Berbères qui le suivent.

Moulay Arafa, oncle du Sultan, et Sidi Mohammed el Mrani sont partis pour Tanger, afin de se rendre de là, l'un dans le Rif par Melilla, l'autre à Oudjda. Ils doivent agir sur les tribus pour les déterminer à attaquer Bou Hamara par derrière.

En résumé, on se tient des deux côtés sur la défensive; les troupes démoralisées du Sultan ne résisteraient pas à une attaque; mais le défaut de cohésion et surtout d'organisation, la difficulté des ravitaillements empêchent le prétendant de marcher de l'avant. Les tribus montagnardes qui le suivent, habiles surtout aux surprises, préfèrent attendre l'ennemi sur leur territoire et craignent les combats en plaine. Ce n'est qu'en négociant et en fomentant des trahisons que le Makhzen pourra localiser la révolte et en venir à bout.

Au bout d'un mois, chacun des adversaires croyant avoir acheté des traîtres chez l'ennemi, la campagne reprend. Bou Hamara campe, le 28 janvier 1903, à deux heures de Fez; mais le 29, il est trahi par les Beni Ouarain, et le Menebhi remporte une complète victoire : 40 têtes coupées dont 17 appartenaient aux Ouled-el-Hady, fidèles sujets du Makhzen. Bou Hamara s'enfuit chez les Riata, qui l'expulsent. Le Menebhi reprend Taza et poursuit vers l'est, toujours victorieux, mais perdant à chaque rencontre la fidélité de quelque tribu et des centaines de déserteurs : au bout de deux mois, il doit rentrer à Fez, sous prétexte de fêter l'*Aïd-el-Kebir*, en vérité pour recruter une *mahalla* ou recueillir les fuyards de la sienne. Et vainqueur du côté de Fez, le Makhzen est battu du côté d'Oudjda. La diversion de Moulay Arafa et Moulay el Mrani sur les derrières du *Rogui* tourne très mal : le *Rogui* est descendu sur la Moulouia; la moitié des tribus s'est déclarée en sa faveur; chaque tribu étant divisée en *çofs* (parti politique), dans chacune l'un des *çofs* tient pour le *Rogui*, puisque l'autre *çof* tient pour le Makhzen. Les envoyés et les fonctionnaires du

Sultan sont expulsés. Moulay Arafa et l'*amel* d'Oudjda doivent se réfugier en Algérie, et Moulay el Mrani à Melilla. Le *Rogui* est maître de toute la Route du Sultan : il s'installe à Selouane, sur la rive gauche de la Moulouia ; cette *kasbah* assez forte, dans ce bon pays des Guelaia, va rester sa principale résidence ; il y aura sa cour durant les périodes de succès ; il s'y réfugiera aux heures critiques ; le voisinage de la Mar Chica lui permettra de s'y ravitailler.

Et les tribus de la Montagne et de la Côte, les *Djebala* et le *Riff*, et même tout le nord-est de l'empire entre Tanger et la frontière semblent gagnés à sa cause : aux portes mêmes de Tétouan, les Beni Messaouer et les Andjera le proclament Sultan. Le Makhzen se souvient alors qu'il a des accords avec la France pour la politique de « double et mutuel appui » ; une mission spéciale, envoyée par mer sur territoire algérien, vient étudier et préparer la reconquête du *Riff* et la défense d'Oudjda. Nous accueillons la mission. Nous aidons le Makhzen par tous les moyens. Le *Rogui*, passant la Moulouia, est arrivé sur notre frontière, à Aghbal, chez les Beni Snassen : les fonctionnaires chérifiens abandonnant leurs *kasbahs* et se réfugiant chez nous, la mission du Sultan, installée à Marnia, nous demande d'occuper nous-mêmes Oudjda pour empêcher le *Rogui* d'y entrer (18 juin). C'est nous qui transportons et même fournissons soldats, armes et munitions pour l'armée chérifienne ; mais nous refusons d'occuper Oudjda sans une demande écrite du Makhzen.

Le *Rogui* jette sur Oudjda les montagnards des alentours : il leur ordonne de piller les jardins et récoltes (26 juin 1903). Lui-même vient camper sous les murs et s'empare des sources qui alimentent la ville. Le Makhzen n'ose pas néanmoins nous demander par écrit l'intervention effective de nos troupes : « l'appel à une intervention armée de l'étranger serait aux yeux des tribus soumises un aveu d'impuissance qui ne serait pas sans danger ». Mais, de Fez, on remet le Menebhi en campagne : un lieutenant algérien, Ben Sedira, commande l'artillerie, tandis qu'un autre de nos officiers, le capitaine Larras, est mis à la disposition de la mission marocaine et tâche d'organiser la délivrance d'Oudjda avec les troupes chérifiennes que l'on amène de Tanger et que l'on débarque sur territoire algérien, à Nemours.

Grâce à Ben Sedira, l'armée du Menebhi, vaincue d'abord, échappe à un désastre complet :

Tanger, le 30 juin 1903.

La colonne qui se dirige vers Taza, sous le commandement du ministre de la guerre, El Menebhi, a livré, le 11 et le 20 de ce mois, deux combats aux tribus de la montagne. Le 11, c'est à l'opportune intervention de Ben Sedira et à quelques obus bien envoyés par lui que les troupes du Sultan n'ont pas pas subi un désastre et ont gardé le champ de bataille, alors qu'elles avaient été déjà tournées et battues à l'aile droite.

Le canon de Ben Sedira rouvre enfin la route de Taza. Mais lacolonne chérifienne se laisse battre sous les murs de la ville (31 juillet). Alors Abd-el-Aziz se décide à marcher en personne : durant trois mois, il essaie par des razzias ou des négociations de ramener les tribus rebelles. Trois combats défavorables et une multitude de rencontres indécises lui ferment la route de Taza, où la *mahallah* défaite est assiégée par le *khalifa* (lieutenant) du *Rogui*. A la fin de l'automne, il faut battre en retraite sur Fez et ordonner aux défenseurs de Taza de se réfugier à Oudjda :

Tanger, le 29 octobre 1903.

Une lettre du Sultan a été lue dans les mosquées de Fez annonçant qu'à cause de la mauvaise saison, le Makhzen avait décidé de revenir en ville avec toute la *mahalla* campée à Outa-bou-habane. La *mahalla* de Taza devait évacuer cette ville et prendre la direction d'Oudjda; en cas de besoin, l'expédition serait reprise au printemps contre les rebelles. La colonne du Sultan s'est déjà mise en marche et, à l'heure actuelle, elle est sans doute rentrée à Fez. C'est donc l'échec complet de l'expédition chérifienne et l'abandon du pays entre Fez et la Moulouia. Désormais débarrassé de toutes les préoccupations du côté de l'ouest, Bou Hamara, s'il le juge à propos, va reprendre son action du côté de l'est.

Tanger, 31 octobre 1903.

Le Sultan est rentré à Fez mercredi matin. Pendant sa retraite, l'arrière-garde de la colonne a été constamment assaillie par les rebelles, et la rébellion paraît s'être aussitôt réinstallée dans toute la vallée de l'oued Inaouen.

Dans cette débâcle, un seul nom reste glorieux : Ben Sedira, le « héros canonnier ». Le lieutenant Mougin, commandant de nos instructeurs à Oudjda, écrit le 30 novembre 1903 :

Tanger, le 30 novembre 1903.

Dès mon arrivée à Aïoun Sidi Mellouk, je suis allé voir les chefs de la colonne. Accompagné par le sous-lieutenant Ben Sedira, qui vient de faire avec la mahalla de Taza une longue et dure campagne de sept mois, je me suis rendu chez Si Ahmed el Djai, qui, en présence de Si Rekina, n'a pas tari d'éloges au sujet du sous-lieutenant Ben Sedira et des exploits de son canon.

Si Ahmed el Harrab et Si el Hamidou Cherradi, qu'on nous dit très hostiles aux Européens, reconnaissent cependant qu'on les a beaucoup aidés et que la présence d'un officier français à Taza les a sauvés. Tous les *caïds* font l'éloge du sous-lieutenant Ben Sedira, dont l'influence sur la mahalla tout entière est indéniable. Son canon portait l'effroi partout, et les Riata, après avoir mis la tête de cet officier à prix (800 douros), ont proposé de se rallier à la cause du Sultan, si on le leur livrait. « C'est notre sauveur, et, plus jamais nous ne voulons nous séparer de lui », disaient les *caïds*.

Pendant cette campagne malheureuse du Sultan, c'est grâce à nous qu'Oudjda avait été sauvée une première fois du pillage :

Tanger, le 24 juillet 1903.

Le capitaine Larras m'a télégraphié hier : « *Turki* arrivé aujourd'hui avec deux cent quatre-vingts soldats d'artillerie, trois mitrailleuses, mais sans canons. Guebbas voudrait deux canons pour pouvoir se mettre en route; il y a urgence; pourrait-on céder, contre remboursement, à Guebbas deux canons de quatre-vingts de montagne, avec deux cents coups environ, et tout le matériel correspondant, caisses, bâts, harnachements, mulets pour servir les pièces, dont je prendrai le commandement? Guebbas demande indigènes algériens pour encadrer artillerie marocaine. Deux bons gradés, cinq ou six hommes de choix, pris parmi les musulmans instruits des batteries d'Algérie, suffiraient. »

Paris, le 4 août 1903.

Le ministre de la Guerre me fait savoir qu'il a, dès le 27 juillet, autorisé par télégraphe les autorités militaires de l'Algérie à mettre à la disposition de Guebbas, contre remboursement, le matériel d'artillerie, avec le personnel nécessaire, indiqué dans votre télégramme du 24 juillet.

Tanger, le 11 août 1903.

Le capitaine Larras me télégraphie que Rekina, avec les troupes du Makhzen, a occupé Oudjda ce matin. Guebbas, le capitaine Larras et la section frontière sont à Marnia, où se concentrent les approvi-

sionnements des Marocains et où doivent arriver demain les deux canons fournis par nous.

Mais les défaites de la *mahalla* chérifienne de Taza avaient causé une seconde alerte vers la mi-septembre : le *Rogui* approchait en personne, tandis que son *khalifa* opérait autour de Taza; la mission marocaine nous demande à nouveau d'occuper la ville; à nouveau, nous répondons (21 septembre) que « fidèles à notre ligne de conduite, nous ne pourrions examiner utilement une pareille demande que si elle nous était adressée formellement par le ministre des Affaires étrangères du Sultan ». Malgré le nouveau silence du Makhzen, nous continuons de donner aux troupes marocaines l'appui de nos arsenaux, de nos officiers et même de nos postes-frontière. C'est grâce à nous qu'Oudjda, une fois encore sauvée du *Rogui*, peut offrir un refuge aux débris de la *mahalla* et que les forces combinées du *Rogui* et de son *khalifa* essuient une défaite dans la plaine de l'Isly : 60 têtes coupées ornent les créneaux d'Oudjda.

L'hiver 1903-1904 est employé par le Makhzen à préparer une revanche. Mais il ne reste plus rien dans le trésor, et les tribus les plus fidèles refusent les anciennes dîmes aussi bien que le *tertib*. Sur tous les points de l'Empire, les restes des *mahallas* se dissolvent, par suite des désertions qu'entraîne le non-paiement de la solde : pour retenir quelques troupes auprès de lui, le Sultan émet des quantités de monnaie d'argent, dont le cours tombe presque à rien. Il réclame les contributions des tribus les plus prospères ou les moins indociles du littoral. Ces exigences ne font qu'augmenter le nombre des rebelles : c'est alors que paraît Raissouli dans la banlieue même de Tanger. Abd-el-Aziz serait perdu, si, une fois encore, nous ne le tirions de péril, en lui ménageant un emprunt de 60 millions sur la place de Paris.

En février 1904, un fameux général du Makhzen, le Bagdadi, arrive à Oran : le *Rogui*, après une apparition dans les parages de Taza, franchit la Moulouia et installe son camp principal de ce côté du fleuve, au marché de Aïoun Sidi Mellouk, à deux étapes d'Oudjda. Une recrue d'importance arrive au parti *roguiste* dans la personne de Si Taieb, fils de

. . . .

Bou Amama (mars). Notre canonnade de Figuig (juin 1903) a chassé le vieil agitateur de son repaire. Après avoir erré quelque temps sur notre frontière sud-oranaise, il a envoyé son fils dans le nord. Bientôt, il descend lui-même la Mouloura, cherchant au long de la Mésogée quelque entrée sur un point faible de notre territoire : partout, il se heurte à nos éclaireurs.

Au sud du Teniet-es-Sassi, en effet, constatant l'impuissance du Makhzen à établir les postes communs, que prévoyait l'accord de 1902, nous nous étions chargés de la police : au-devant de notre chemin de fer, en plein territoire de tribus marocaines, nous occupions deux ou trois carrefours : la *kasbah* de Berguent, près du point d'eau de Ras-el-Aïn, où toutes les tribus nomades d'en bas et d'en haut ont leurs silos ou leurs lieux de culte ; et la *kasbah* de Forthassa Gharbia, juste au rebord de la grande cuvette du Chott Tigri. Dans ces kasbahs, nous avions installé des détachements mobiles qui rayonnent au loin et, toujours tournant sur ce plateau sans limite, préviennent toute surprise et écartent les maraudeurs avant que, ramassés en *harkas*, les *djichs* ou *rezzous* puissent offrir la moindre résistance.

Cette police active et toute pacifique nous vaut dans la Mésogée oranaise une tranquillité que nous n'avons jamais connue. Mais elle rejette sur la Moulouia les fauteurs de guerre qui viennent se grouper autour de Bou Amama, et le saint homme, à la tête d'une petite armée, campe à l'extrême rebord du plateau, près de la célèbre *zaouia* de Guefait, d'où il domine la plaine et peut étudier les chances du *Rogui* et du Makhzen : le Chérif paraissant désormais notre ami, c'est avec Bou Hamara que Bou Amama entame des pourparlers d'alliance ; son fils, Si Taieb, plus pressé de combattre, se jette sur la *mahalla* chérifienne, campée à Aïoun Sidi Mellouk : il est complètement battu (15 mai).

Grâce à notre argent, la mission du Makhzen se réinstalle à Oudjda et peut reprendre la campagne : tout l'été, ce n'est qu'une suite de petites batailles pour la possession des gués de la Moulouia. Maître d'Oudjda, le Makhzen voudrait rouvrir jusqu'à Taza et Fez la Route du Sultan. Maître de la rive gauche et des gués, le *Rogui* essaie d'installer une garnison perma-

nente au marché d'Aïoun Sidi Mellouk. Tout l'été, autour de ce point, on se bat et s'assassine et l'on se joue de bons tours à la marocaine : au mois d'août, Bou Hamara voudrait gagner la tribu des Beni Bou Zeggou en épousant la fille du *caid*; les 88 cavaliers d'élite qu'il envoie querir la fiancée sont massacrés en trahison par le *caid* qui se réfugie à Oudjda; Bou Hamara vient venger cet affront : il subit une grave défaite et, surtout, perd ses chevaux, ses armes et son convoi. Réfugié à Selouane, il continue pourtant de rendre le pays d'Oudjda intenable aux tribus restées fidèles : nombre d'entre elles sautent, malgré nous, la frontière et viennent chercher dans notre territoire sécurité et pâturage pour leurs troupeaux (septembre-octobre 1904),

L'année 1904 se passe dans cette incertitude. Il semble que le Makhzen, un peu effrayé par les accords franco-anglais et franco-espagnol (avril-octobre), ne veuille pas s'engager à fond dans une guerre dont l'insuccès pourrait le mettre sous notre bon plaisir : tant qu'il pensait avoir contre notre influence un recours possible à Londres ou à Madrid, il voulait bien user du « double et mutuel appui », à condition que lui seul en profitât; maintenant qu'il a tiré de nous munitions, armement et emprunt, il cherche à nous échapper et il n'est pas douteux que, dès ce moment, il reçoive de Berlin certains conseils qui lui feront congédier notre mission militaire de Fez en décembre 1904. Quant au Chérif, depuis qu'il est pourvu d'argent, il ne songe plus qu'à éviter la vie fatigante de la *mahalla*, à reprendre la vie si divertissante de la « Cour des Amusements » : la disgrâce du Menebhi est comme le témoignage de sa rupture avec les gens de guerre.

Aussi l'on négocie avec le *Rogui*, et Bou Amama paraît servir d'intermédiaire. Sincère ou mal intentionné, Bou Amama ne fait qu'aviver la querelle. A la fin de 1904, le *Rogui* redescend de sa montagne et se rapproche d'Oudjda. C'est par notre territoire qu'un nouveau contingent makhzénien vient renforcer la garnison :

Tanger, le 4 janvier 1905.

Le lieutenant Mougin télégraphie ce que suit, sous la date du 3 : « La trop grande confiance du Makhzen en Bou Amama a eu pour résultat la défaite la plus complète qu'aient éprouvée les troupes

chérifiennes dans la région. Ce matin, la mahalla au complet s'est portée sur le camp de Bou Hamara; elle était aux prises avec les rebelles lorsque les contingents de Bou Amama l'ont prise à revers. L'échec du Makhzen est complet; les troupes ont dû battre en retraite sur Oudjda après avoir essuyé des pertes considérables. J'avais offert le concours personnel de la section frontière à Abdessaboq et à El Hadjoui qui m'ont répondu que nous n'étions ici que « des invités ».

La leçon n'est pas perdue. A cette alerte, tout le monde revient à nous :

Oudjda, 29 janvier 1905.

Aujourd'hui Bou Hamara et Bou Amama se sont portés à l'attaque d'Oudjda. La mahalla est sortie, l'ennemi a été repoussé; seule la pluie a mis fin à la poursuite. Tout le personnel de la section-frontière, sur la demande des autorités chérifiennes, est sorti avec un canon et est resté pendant toute l'action à côté d'Ahmed Ben Karroum, chef de la mahalla.

Durant la première moitié de 1905, malgré les intrigues allemandes, malgré le refus que rencontre à Fez la mission Saint-René Taillandier, malgré même le discours de Tanger, nous demeurons les collaborateurs du Makhzen : le 10 avril, Oudjda, menacée par la coalition du Rogui et de Bou Amama, est encore sauvée par le capitaine Mougin et par le canon de Ben Sedira.

C'est le moment que choisit le Makhzen, désormais livré à l'influence du comte de Tattenbach[1], pour déclarer à notre ministre que « l'instruction donnée aux troupes d'Oudjda n'a jamais produit aucun résultat » (20 mai 1906). Nous répondons à cette insolence en refusant le débarquement et le transit sur notre territoire des secours en armes et en hommes que le Makhzen continue d'envoyer à Oudjda : M. Jonnart écrit que ces armes vont, non pas aux soldats du Chérif, mais « à des tribus turbulentes et versatiles, telles que les Beni Snassen », qui ne demandent qu'à s'en servir contre nous, et c'est contre nous maintenant que le Makhzen tourne les pillages de ses soldats et le fanatisme des tribus :

Alger, le 11 mai 1905.

La rapide tournée que je viens d'effectuer jusqu'à Marnia m'a fait voir plus clairement les inconvénients qui résultent pour nous de

1. Arrivé à Fez et reçu en audience solennelle le 13 mai.

l'insécurité régnant dans l'empire voisin. L'année agricole sera plus mauvaise encore au Maroc qu'en Algérie et le brigandage ne peut manquer de s'accroître autour d'Oudjda en même temps que l'agitation insurrectionnelle, qui s'y prolonge grâce à l'inertie du Makhzen. Il paraît certain que les troupes chérifiennes pourraient facilement, même sans notre aide, réduire le Rogui et les quelques hommes qui l'entourent d'ordinaire, si les chefs de la mahalla se montraient plus énergiques et plus honnêtes et n'avaient pas intérêt à retarder la fin de la guerre civile qui sera le moment de la reddition de leurs comptes. Les soldats du Sultan, privés de leur solde, qui paraît cependant être très régulièrement fournie par le Gouvernement marocain, vivent d'expédients, coupent des oliviers pour faire du charbon, ruinent et affament tout le pays environnant. Tous ces désordres retentissent sur nos confins où, pour éviter les incursions des bandits, nous sommes forcés d'exercer une surveillance incessante. Ne pouvant employer exclusivement les troupes régulières au service de patrouille qui s'exécute de jour et de nuit, nous sommes obligés de demander à nos tribus des sacrifices inusités. Tandis que normalement nos goums ne sont levés que pour quelques semaines, en vue d'un service exceptionnel, les goumiers de Marnia sont maintenus sous les armes, enlevés à leurs travaux et à leurs familles depuis près de trois ans, sans autre rétribution qu'une ration de vivres pour eux et pour leurs chevaux.

Alger, le 24 mai 1905.

On m'annonce que le délégué chérifien à Oudjda se proposerait de provoquer une protestation officielle du Gouvernement marocain contre l'appui que prêterait l'administration algérienne aux insurgés marocains en leur permettant l'accès du territoire français. Je ne vous signale cette intention que comme une indication de l'état d'esprit des fonctionnaires du Makhzen auxquels les événements récents de Tanger et de Fez ont inspiré une audace, je puis dire même une insolence véritable.

C'est l'Allemagne qui se charge de cette calomnie :

Paris, le 21 juin 1905.

L'ambassadeur d'Allemagne dit, que, d'après des renseignements fournis par un officier allemand qui revient de la frontière algérienne, on tient pour certain que le prétendant reçoit d'Algérie des armes, des canons Maxim et des munitions.

Il faut que le gouvernement de l'Algérie prenne la peine de discuter ces mensonges d'espion et montrer qu'en vérité, ce

sont les troupes du Makhzen qui ravitaillent les bandes du *Rogui*, et que ce sont nos officiers, qui, sans le Makhzen, malgré le Makhzen, combattent le *Rogui* :

Alger, le 26 juin 1905.

C'est au Makhzen que l'on pourrait à bon droit reprocher de pactiser avec le Rogui. J'ai souvent signalé l'intérêt qu'avaient les agents marocains à prolonger une situation troublée dont ils tiraient bénéfice. C'est presque malgré le Makhzen que nos officiers ont à deux reprises, le 9 avril et le 30 mai, sauvé Oudjda. C'est sans l'ordre des chefs marocains que le lieutenant Mougin repoussa les assaillants par le feu de son artillerie dans la première de ces rencontres. Faut-il rappeler, d'autre part, les négociations incessantes avec Bou Amama, qui ont abouti dernièrement à détacher de lui son fils à qui une réception triomphale a été faite à Oudjda, le 11 mai? Si le rapprochement du Makhzen avec le Marabout avait été effectué, c'eût été à nos dépens, car le vieil agitateur n'aurait pu se maintenir, après avoir abandonné le Prétendant, qu'en se portant vers le sud où il aurait été mieux en situation pour nous inquiéter.

La saisie, par les Espagnols, aux îles Zaffarines, d'une barque remplie de fusils à destination du *Rogui* vient presque aussitôt prouver l'exactitude de ces renseignements. Nous donnons une meilleure preuve encore de nos dispositions :

Alger, le 4 juillet 1905.

Le 1er juillet, vers deux heures de l'après-midi, les troupes du Prétendant, divisées en trois colonnes, ont marché sur Oudjda et ont repoussé jusque dans leur camp les contingents sortis au-devant d'eux. L'intervention de l'artillerie commandée par la mission française a fait lâcher pied aux Roguistes, après plus d'une heure de combat. Vers 6 heures, le Makhzen a pris l'offensive et a repoussé l'ennemi au delà de Semmara. La nuit a mis fin au combat.

Cette victoire des officiers français ne change rien à l'insécurité où les troubles du pays marocain mettent notre frontière oranaise, aux fatigues de nos postes et de nos goumiers. Aussi quand l'arrestation illégale à Fez d'un sujet algérien, Si Bouzian el Miliani, nous donne enfin le droit de témoigner au Makhzen notre ressentiment, nous parlons d'occuper Oudjda. Aussitôt, intervient l'Allemagne, protectrice du brigandage marocain, — M. de Radolin a déclaré qu'elle était derrière le Maroc avec toutes ses forces :

Paris, le 31 août 1905.

J'ai reçu aujourd'hui l'Ambassadeur d'Allemagne qui m'a dit, de la part du Prince de Bülow, que son Gouvernement n'entendait en aucune façon s'immiscer dans notre différend avec le Maroc au sujet de Si Bouzian, mais que, les journaux ayant annoncé que nous avions l'intention de recourir éventuellement à la force et à l'occupation de certains points, notamment d'Oudjda, il appelait notre attention sur les complications pouvant résulter d'un tel acte.

*
* *

Le Makhzen désormais refuse nos conseils et notre appui : les prédicateurs de guerre sainte lui promettent les secours effectifs de l'Allemagne ; ils essaie de bâcler une paix avec Bou Hamara pour jeter sur notre frontière tout ce monde affamé. Des négociations et des trahisons perpétuelles s'échangent entre Oudjda, forteresse du Makhzen, et Selouane, résidence du *Rogui*. Les grandes batailles ont cessé; mais, dans chaque tribu, c'est un duel quotidien entre le *çof* roguiste et le *çof* makhzénien. Il n'y a plus d'Arabes ni de Berbères, de sédentaires ni de nomades; tout est pêle-mêle, et les relations de tribu à tribu, de *çof* à *çof*, varient du soir au matin. Bou Amama, installé à Aïoun Sidi Mellouk, à mi-chemin d'Oudjda et de Selouane, est le centre des complots qui, jusqu'à Figuig et jusqu'au Tafilalet, tout le long de notre Oranie, vont réveiller les rancunes et les convoitises. La fin de 1905 et le début de 1906 sont occupés par ces manœuvres.

Il faut convenir que, de notre côté, nombre de gens se félicitaient de cet échec de la « politique-makhzen ». Sauf les fonctionnaires, toute notre Oranie était *roguiste*, vantant les profits politiques et financiers que nous aurions dû chercher dans une collaboration, non pas avec le Makhzen, mais avec les tribus révoltées. C'est l'entente que M. Trouin, député d'Oran, réclamait dès juillet 1903. Le gouvernement de l'Algérie n'avait jamais voulu se prêter à cet abandon de la « politique-makhzen » ; mais les débuts de M. Jonnart et son bombardement de Figuig (juin 1903) avaient surexcité certains espoirs, et peut-être la préfecture d'Oran ne voulait-elle pas toujours

empêcher le va-et-vient des faiseurs d'affaires entre nos ports et la résidence du *Rogui*.

De Nemours, de Beni-Saf et même d'Oran, c'était vers Selouane un afflux de touristes, où la curiosité avait sa part (chacun voulait voir face à face l'étrange figure de ce Prétendant, qui se disait l'ami des Français), mais où les espérances de fournitures et de concessions, les achats de mines et de terrains tenaient une place bien plus grande. Toute l'Oranie spéculait déjà sur ces mines de fer, de cuivre et de plomb, d'or peut-être, que le *Rogui* distribuait d'une main libérale. Le petit port de Mohammedia, près de Melilla, était le rendez-vous de ces pèlerins, et les Français n'étaient pas seuls à s'y rendre. Le *Rogui* accueillait quiconque avait une affaire à lui proposer, et bien pourvu d'argent, de provisions et d'armes, il ne songeait qu'à profiter de son incroyable aventure.

Il en arrivait à se demander lui-même si, vraiment, il n'était pas le légitime Sultan, Moulay Mohammed, dont au début il avait pris le nom, mais dont il avait ensuite rejeté le personnage pour se dire seulement l'instrument de Dieu. Il avait eu deux ans d'active énergie, de fatigues et d'endurance. Il s'habituait maintenant au bien-être et aux flatteries de son entourage, laissant les besognes à son *khalifa*, affectant des airs de souverain et de prophète, obligeant le vieux Bou Amama lui-même à des formules et des gestes protocolaires, et voulant être pour tous *Sidna*, « Notre Maître ». Aussi la bonne entente n'avait pu durer entre ces deux puissances : après un an de collaboration, Bou Amama s'était retiré de la Paralie vers la Mésogée; il campait sur la haute Moulouia ou dans le pays de Guefait (octobre 1905), tandis que son fils Si Taieb avait la naïveté de se fier au Makhzen et de venir à Oudjda : l'amel le déportait aussitôt à Saïdia, puis à Tanger et à Fez (mai-octobre 1905).

Malgré cette inaction du *Rogui*, le Makhzen ne voulait pas rétablir l'ordre, et notre Algérie continuait à supporter les conséquences :

Mustapha, le 6 octobre 1905.

La division d'Oran a reçu du cercle de Marnia le télégramme suivant : « Ai été obligé en raison panique extrême laisser entrer déjà deux cent vingt tentes marocaines avec tous leurs biens. Demain, cent vingt autres entreront avec qaïd El Hadj Miloud lui-même et

. . . .

qaïd Moulay Smaïl de la famille du Sultan. Ces deux qaïds accrédités par Amel se sont présentés à moi et ont insisté vivement pour occupation par nous de leurs territoires dans le but de leur protection et de celle d'Oudjda. »

Durant l'hiver de 1905-1906, les Chaamba de Bou Amama tentent de pénétrer sur notre territoire ; le poste mobile de Berguent leur inflige une dure leçon, et dans la Mésogée nous obtenons une paix relative, grâce à l'activité de notre surveillance. Mais les fonctionnaires du Makhzen jettent sur nos Oasis les gens du Tafilalet et, dans la Paralie, ils annoncent le prochain débarquement de forces allemandes. La réunion de la Conférence et les incidents de Mar Chica prouvent aux tribus que véritablement l'Allemagne est « derrière le Maroc, avec toutes ses forces ». Notre croiseur *Lalande* doit aller à Mar Chica pour détruire la factorerie qu'avaient installée des Français, contrebandiers d'armes au service du *Rogui* (15 janvier-14 février).

Il semble pourtant que, dans cette Paralie, les gens de religion et prédicateurs de panislamisme aient obtenu pendant toute la durée de la Conférence une sorte de trêve d'Allah, que rendait plus facile l'usure des deux partis. C'est vers le Tafilalet et la Mauritanie, plus loin de nos coups, que se porte tout l'effort musulman et j'ai montré déjà la responsabilité qui revenait à l'Allemagne dans le meurtre de M. Coppolani.

La Conférence terminée (avril 1906), le Makhzen commence à douter de l'amitié allemande : il craint une intervention de nos troupes ; il se décide à reprendre l'offensive contre Bou Hamara. Alors on recommence la série de marches et de fuites, qui tantôt amènent les troupes makhzéniennes sur la Moulouia et tantôt les ramènent aux murs d'Oudjda : en avril-mai 1906, succès makhzéniens; en juin, revanche des *Roguistes*; en juillet, grande victoire du Makhzen sur le lieutenant de Bou Hamara, passage de la Moulouia, menaces sur Selouane; en août, descente du *Rogui* en personne, défaite du Makhzen et avancée des *Roguistes* sur la rive droite de la Moulouia; en septembre, le *Rogui* épuisé doit repasser le fleuve, n'ayant plus le secours de Bou Amama, dont le fils Si Taieb, interné à Fez, a réclamé sa nationalité algérienne et préféré notre surveillance aux prisons du Chérif (mai 1906). Désormais, Bou Amama restera tran-

quille, neutre, dans le voisinage et sous l'œil du marabout de Guefait, notre allié. Les tribus commencent de nous revenir :

Alger, le 7 mars 1906.

Un *miad* (députation) des Oulad Bakhti s'est présenté à Berguent pour demander à reprendre des relations avec nous. Cette tribu avait cessé de fréquenter notre marché depuis l'affaire du 9 août 1904, où les Oulad Bakhti avaient fait cause commune avec les contingents du Rogui qui étaient venus assiéger dans sa zaouïa notre allié, le marabout de Guefait. Les délégués se sont déclarés prêts à souscrire à toutes nos conditions, alléguant que la crainte de mécontenter le Rogui et l'ignorance dans laquelle ils se trouvaient de nos intentions à leur égard les avaient empêchés de se présenter plus tôt.

Mais les fonctionnaires du Makhzen redoublent de mauvais procédés contre nos sujets : ils ferment Oudjda à nos entreprises, obstruent la route de nos marchés et même ont la prétention d'intervenir sur notre territoire (avril-septembre 1906). Il apparaît à tous que la frontière ne peut être défendue que si nous appliquons dans la Paralie la méthode qui nous a si bien servis en Mésogée : deux ou trois postes mobiles, installés en territoire marocain pour l'exécution des accords de 1901 et 1902, rétabliraient tout à la fois notre sécurité et l'autorité du Makhzen, et c'est à cette politique de prévoyance et de véritable humanité qu'incline notre gouvernement. M. Léon Bourgeois écrit le 10 octobre à notre représentant à Tanger :

Je vous ai déjà fait connaître la violation de territoire dont s'est rendu coupable le Pacha de Saïdia. L'Amel d'Oudjda a déclaré qu'il ignorait l'incident et qu'il allait se renseigner. Le Conseil des Ministres a examiné aujourd'hui la question. Il a été d'avis qu'il y avait lieu d'adresser une réclamation au Makhzen et de demander les satisfactions suivantes : Révocation du Pacha de Saïdia; Payement des 26 000 francs auxquels se montent les réclamations présentées par le cercle de Marnia; Envoi par le Makhzen à l'Amel d'Oudjda d'une lettre lui donnant tous pouvoirs pour l'application intégrale du régime des protocoles; Restitution des saisies opérées par le Pacha de Saïdia.

Dans un délai de huit jours à dater de la remise de votre lettre à Ben Sliman, le Makhzen devra faire connaître à notre Agent à Fez qu'il nous accorde les satisfactions demandées. Si ces satisfactions ne nous étaient pas données, nous serions amenés à nous faire justice nous-mêmes.

....

Mais M. Léon Bourgeois quitte les affaires et sa politique est aussitôt répudiée par son successeur (23 octobre).

Paris désormais a la prétention de surveiller et régler tous ces incidents de frontière, qui demandent la présence d'un bon commissaire de police, appuyé de quelques gendarmes; et Paris ne veut aucune affaire, ce qui est le meilleur moyen auprès du Makhzen d'en avoir d'incessantes et d'insolubles. M. Pichon écrit à M. Jonnart :

Paris, le 27 octobre 1906.

D'une façon générale, le Conseil des Ministres, qui en a délibéré aujourd'hui, estime qu'aucune action offensive ne doit être dirigée sur le territoire marocain, mais que toutes les mesures doivent être immédiatement prises pour assurer la sécurité de notre frontière et infliger un châtiment exemplaire aux bandes qui voudraient nous attaquer.

Le résultat ne se fait pas attendre. Tout l'hiver de 1906-1907, une série d'accidents ridicules ou dangereux nous aliène nos meilleurs amis en terres chérifiennes, jusqu'à ces Beni Snassen, dont vingt fois nous avons éprouvé le dévoûment et qui, limitrophes de notre territoire, commencent à nous mépriser, puis à nous insulter. Au bout de quatre mois, cette politique du « pas d'affaires » aboutit à une expédition : prétextant le meurtre du docteur Mauchamp à Marrakech, nous occupons la ville d'Oudjda. On dit que c'est un retour à la « politique-makhzen », et voici les instructions que reçoit le commandant de la colonne :

Il y aura lieu d'éviter des mesures qui pourraient donner à croire que nous nous proposons d'éliminer le Makhzen des régions où nous intervenons.

En conséquence, vous devrez, à moins d'en constater la nécessité, vous abstenir de vous substituer aux autorités indigènes. Mais vous les prendrez sous votre autorité et vous exercerez sur elles une surveillance et un contrôle très attentifs. Vous leur donnerez ainsi l'impression que vous n'admettriez de leur part aucune manœuvre qui risquerait d'entraver votre action. De même vous vous servirez de l'autorité des Caïds pour prévenir les difficultés qui pourraient venir des tribus voisines d'Oudjda et pour prévenir ou calmer l'effervescence dont notre occupation pourrait être le prétexte. Vous utiliserez également à cet effet les attributions que possède l'Amel d'Oudjda comme représentant du Makhzen dans cette partie de

l'Empire. D'une façon générale, vous vous attacherez à préparer cette collaboration des autorités makhzéniennes et des éléments français qui est le principe même du régime des accords de frontière franco-marocains et qui doit rester le résultat durable de notre intervention.

Nous recueillons aussitôt le bénéfice de cette honnêteté :

Alger, 29 mars 1907.

Oudjda occupé ce matin sans incident et sans un coup de fusil. Population n'a eu aucune velléité résistance. Amel s'est porté au-devant du colonel Félineau en disant qu'il se résignait à l'inévitable et que le différend qui existait entre les deux Gouvernements ne l'empêcherait pas d'avoir de bonnes relations avec autorités françaises. Population témoigne toute sa satisfaction de nous voir arriver pour maintenir ordre, sécurité et liberté des transactions.

Les tribus sont aussi calmes et satisfaites que la ville ; le général Lyautey télégraphie le 31 mars :

Ai reçu aujourd'hui visite des Caïds de toutes les tribus marocaines de rive droite de la Moulouya (Angad-Zékara-Sedjas, Bénibou-Zeggou, etc.), sauf Beni Snassen qui, plus éloignés, ont déjà fait démarches Marnia et viendront ultérieurement. Tous venus spontanément nous assurer de leur concours et dévouement : on peut en inférer qu'il n'y a de ce côté aucun fanatisme antichrétien, mais acceptation pacifique de notre occupation. Ils nous ont pressentis au sujet de notre intervention éventuelle dans leurs querelles avec Rogui et Bou Amama. J'ai cru devoir leur répondre que nous n'avons pas à les connaître et que, tant que nous serons là, nous réserverions le même accueil à tous gens pacifiques et de bonne volonté sans distinction. L'un d'eux, parlant au nom des autres, a demandé confidentiellement au capitaine Mougin de les débarrasser de l'Amel et de nous substituer à lui, notre régime offrant d'autres garanties d'ordre et de sécurité que le régime chérifien. Le capitaine Mougin a répondu, conformément à vos instructions, qu'il ne saurait être question de supprimer l'autorité des fonctionnaires du Makhzen et que administration continuait, mais sous notre direction et notre contrôle.

Mais tout de suite Paris revient à son « pas d'affaires » et, comme les militaires semblent trop actifs, on supprime à Oudjda le régime qui nous a si bien réussi dans le Sahara, puis dans les Oasis, enfin dans la Mésogée : au lieu d'une police

mobile, à grand rayonnement, et d'un rétablissement de l'ordre sous la responsabilité du général Lyautey, qui depuis six ans a fait ses preuves, on installe à Oudjda un bataillon qui montera la garde à la porte d'un « commissaire du gouvernement ». Ce commissaire lui-même écrit dès le 17 avril :

La venue des troupes françaises a été accueillie avec sympathie par les commerçants, et en général, par tous ceux qui espéraient tirer un profit immédiat de l'accroissement des affaires résultant, tant de la fourniture des denrées nécessaires à la colonne d'occupation, que d'une plus grande fréquentation du marché par les indigènes qui savent, par expérience, que, partout où sont nos troupes, règnent le calme et la sécurité.

Dans les tribus, le premier sentiment a été celui de la crainte : d'où visite immédiate et déférente aux autorités militaires françaises d'un certain nombre de caïds et de chefs plus ou moins influents. Bientôt, en constatant que nous nous limitions volontairement à l'occupation de la ville, l'impression s'est modifiée, grandement influencée, d'ailleurs, par les agissements des fonctionnaires et partisans du Makhzen, qui ont fait tous leurs efforts pour contre-balancer l'effet produit par notre vigoureuse intervention.

En même temps, le Makhzen entrait en pourparlers très actifs avec les Beni Snassen, dans le but évident de nous susciter des embarras de ce côté et de nous immobiliser au cas où nous aurions eu le dessein d'aller plus avant et d'inquiéter la mahalla. Celle-ci devenait ainsi libre d'agir contre le Rogui auprès de qui, d'ailleurs, on représentait notre intervention comme dirigée contre lui, d'accord avec le Sultan. Les caïds et notables les mieux disposés pour nous se sont confinés dans la plus prudente réserve, par la crainte de représailles prochaines du Makhzen, après notre départ annoncé comme imminent, et par l'attitude de leurs administrés, dont le fanatisme et la haine du chrétien n'a pas besoin d'encouragements aussi nets. Les chefs qui s'étaient rendus à Oudda ont été l'objet des plus vifs reproches, voire même des insultes et menaces de leurs contribuables.

Par une antithèse curieuse, Bou Amama et le Rogui, seuls dans la région, préconisent le maintien de la paix et de la tranquillité.

Le lundi 8 avril, 200 cavaliers et 100 fantassins des Zoua, Sedjaa et Beni bou Zeggou, convoqués par Bou Amama, se rendirent à sa zaouïa. Le marabout leur recommanda la paix, leur interdisant tout coup de main dont il leur ferait supporter les conséquences; il les invita à fréquenter nos marchés et à nous laisser venir sur les leurs. Il donna également lecture d'une lettre du Prétendant dans laquelle ce dernier lui disait : « Je vous approuve de faire la paix

avec les Français, et d'établir des relations entre eux et nous. » On peut tenir pour certain que Bou Amama, malade et très âgé, est fatigué de la lutte et n'aspire plus qu'au repos et au calme.

Nous permettons à Si Taieb, que nous avons interné à Laghouat, mais traité avec tous les égards, de rendre visite à son père, et le vieux Bou Amama, sans faire la paix ouverte avec nous, renonce à toute agitation. Le Makhzen, délivré de cet ennemi, n'a plus de souci pour Oudjda que nous lui défendrons. Il pousse sa mahalla contre le *Rogui* : la Moulouia est franchie ; grâce à nos officiers et sous-officiers instructeurs, la rive gauche est occupée ; toutes les plaines de Tafrata et de Garet sont reconquises : Selouane même est assiégée et le *Rogui*, aux abois, pense à fuir vers le Rif (juillet 1907). Mais le Makhzen n'ose pas maintenir ses troupes dans ces lointains parages et, n'ayant plus besoin sur ses derrières de notre garnison d'Oudjda, il essaie de nous faire déguerpir en excitant contre nous l'hostilité des tribus, surtout de nos voisins et anciens amis, les Beni Snassen :

Alger, 27 août 1907.

Depuis plusieurs mois déjà, les éléments hostiles à notre cause, encouragés par notre inaction dans l'amalat, s'efforcent d'attirer ceux qui s'étaient d'abord rapprochés de nous, et il est à craindre que ce mouvement n'aboutisse, à la faveur de l'effervescence générale qui se propage dans l'Empire chérifien, à une concentration hostile des populations de cette région, qui nous obligerait à une intervention beaucoup plus étendue.

C'est chez les Beni Snassen que, de l'avis général, se trouve le foyer de l'opposition contre nous, principalement parmi les fractions dont le territoire est plus éloigné de notre frontière, et qui, poussés sourdement par l'amel d'Oudjda, menacent les autres fractions qui seraient plutôt disposées en notre faveur.

Tous les témoins, militaires et civils, sont persuadés qu'il faut prévenir cette attaque, pour ne pas avoir à la réprimer et à faire un carnage inutile. Tous indiquent la méthode et les moyens : il suffirait de répéter à Cherraa ou autour d'Oudjda ce que nous avons fait à Berguent, à Forthassa Gharbia, autour de Figuig, dans la Saoura : une police mobile, sans une goutte de sang versé, par sa seule omniprésence, découragera les haines et conciliera les intérêts. M. Jonnart insiste nettement, courageusement, au risque de déplaire :

Nos autorités militaires et le Commissaire du Gouvernement à Oudjda sont d'accord pour déclarer qu'il suffirait d'installer temporairement une petite troupe à Cherraà, important marché, au nord du massif montagneux des Beni Snassen, qui se trouveront ainsi prises entre ce nouveau poste et Oudjda. Le point de Cherraà, où ne se trouve aucune population stable, pourrait être occupé sans difficulté par un détachement de faible importance, une compagnie de tirailleurs du Kiss avec la section de montagne, quelques cavaliers et un officier des affaires indigènes. Les communications seraient assurées de la façon la plus facile et la plus sûre avec le Kiss, en terrain plat et découvert, à moins de 35 kilomètres.

D'une façon générale, il serait tout à fait nécessaire de reconnaître à notre colonne d'occupation une plus grande liberté d'action dans l'amalat.

Les rapports des autorités militaires et du Commissaire du Gouvernement à Oudjda s'accordent à reconnaître les inconvénients des limites trop étroites dans lesquelles les instructions du Gouvernement ont renfermé l'action de nos troupes; l'interdiction de rayonner au delà de 10 kilomètres autour d'Oudjda peut les mettre dans une situation critique le jour où nos adversaires, enhardis par cette prudence excessive, arriveront à rallier contre nous tous les hésitants. Il sera nécessaire alors de faire une manifestation plus imposante : actuellement, il suffirait à nos troupes de se montrer simplement de temps à autre dans le voisinage des populations remuantes pour les tenir en respect; l'expérience de ces dernières années dans le Sud-Oranais est absolument concluante à cet égard.

Je me permets d'attirer la plus sérieuse attention du Gouvernement sur les considérations qui précèdent et sur la gravité des conséquences qui peuvent résulter de la prolongation d'une attitude purement expectante dans cette région.

Ces prévisions et sages demandes de M. Jonnart devraient trouver crédit auprès du gouvernement : la seule excuse de M. Pichon, qui d'ordinaire tient la plume, et de M. Clemenceau, qui depuis un an est le véritable ministre de nos relations extérieures, est, hélas! le souvenir de cette canonnade de Figuig, dont au bout de quatre ans M. Jonnart porte encore la renommée. M. Clemenceau répond lui-même :

Paris, le 9 septembre 1907.

Les propositions que vous avez adressées au Ministre de la Guerre, en vue de l'établissement d'un poste provisoire à Cherraà, ont été examinées par le Gouvernement avec une particulière atten-

tion. Le Conseil des Ministres, après en avoir délibéré, n'a point jugé que, dans l'état actuel des affaires marocaines, il fût opportun d'y donner suite. La situation de l'Empire chérifien nous impose l'ajournement de toute mesure qui pourrait donner à croire au Sultan, aux populations et aux Puissances étrangères, que nous cherchons à profiter des troubles intérieurs, des compétitions dynastiques et de la faiblesse du Makhzen pour avancer nos établissements dans la région frontière.

Quand on occupe Oudjda, il est un peu ironique de prétendre qu'un poste de police à Cherraa « avancerait nos établissements dans la région frontière » : dans cette région-frontière, les Puissances nous ont reconnu le droit d'organiser la police à notre gré... Les Beni Snassen tombent sous l'influence de nos ennemis, en particulier d'un marabout fanatique, El Habri, qui, après avoir été l'homme du *Rogui*, est devenu l'agent du Makhzen. Nous acquérons le preuve que l'amel d'Oudjda lance ces tribus contre notre frontière. Au début d'octobre, les Beni Snassen chassent leurs *caïds*, qui ne veulent pas nous attaquer, et se jettent sur les Angad, qui vivent en bons rapports avec nous ; notre garnison d'Oudjda doit sortir de la ville et défendre nos alliés : rencontre, canonnade, guerre déclarée... Et voilà comment, grâce aux intrigues du Makhzen et à « la prudence » de notre gouvernement, nous bombardons, razzions et massacrons aujourd'hui ces malheureux Beni Snassen qui furent les premiers à nous aider contre Abd-el-Kader (1847), qui, trompés par un marabout, mais durement châtiés par l'expédition Martimprey (1859), revinrent aussitôt à notre alliance, dont les chefs, El Mimoun et El Bachir, furent durant dix années (1863-1874) nos hôtes ou nos collaborateurs, si bien qu'en 1870-1871 ils empêchèrent les Ouled Sidi Cheikh de propager sur cette frontière la révolte qui courait dans toute l'Algérie ; il y a cinq ans à peine, leur caïd Bou el Nouar était en relations intimes avec nous...

Et ce qui augmente l'odieux de cette exécution, c'est que, l'ayant rendue nécessaire par notre imprévoyance, nous semblons presque l'avoir ensuite désirée et froidement amorcée. M. Pichon disait à la Chambre le 13 novembre :

Nous prenons enfin des mesures pour organiser sérieusement la police sur la frontière de l'Algérie... Les questions, qui se rapportent

à cette police, ont été d'ailleurs, comme toutes celles qui touchent à la frontière, l'objet des entretiens de M. Regnault et du général Lyautey avec le Sultan à Rabat... D'une façon générale, Abd-el-Aziz a reconnu la nécessité de nous laisser organiser la police-frontière, de ne plus contester les postes que nous avons créés et de changer les caïds hostiles...

Le 23 novembre, dix jours après ce discours où le ministre des Affaires étrangères déclarait « s'être concerté et avoir pris avec M. le général Picquart, les dispositions » nécessaires, — nous entrons en campagne : nous venons exiger des Beni Snassen une indemnité de 5000 francs. Nous leur avions imposé cette indemnité pour nous couvrir des dommages que nous avait causé leur dernière incursion sur notre territoire. Mais nous savions bien que le véritable coupable, l'instigateur de cette incursion, c'était le *khalifa* (lieutenant) de l'amel d'Oudjda, Si Bou [illegible]kia, que nous avions sous la main et que nous ne faisons arrêter que le 6 décembre pour l'interner à Mers-el-Kébir...

Espérons du moins que cette belle opération de guerre ne tournera pas en opération de finance. Les mines de fer de Ras-Foural, qui appartiennent au marabout El Habri, sont depuis longtemps appréciées et convoitées; au lendemain des entrevues de Rabat, où M. Regnault et le général Lyautey exposaient à Abd-el-Aziz nos vœux et besoins dans la région frontière et où Abd-el-Aziz recourait à notre bourse, les financiers, qui prêtaient de l'argent au Makhzen, parlèrent d'une rectification de bornage entre le Kiss et le Teniet-es-Sassi : le Ras-Foural changerait de maître avec ses minerais à teneur de 65 p. 100... Et M. de Bülow, témoin attentif, de conclure devant le Reichstag : « Si la police, prévue par l'Acte d'Algésiras avait été installée... »

VICTOR BÉRARD

L'administrateur-Gérant : H. CASSARD.

ALGÉRIE ET MAROC

Échelle de 1/3 800 000

0 25 50 100 150 Kilomètres

MER MÉD

ESPAGNE

Cadiz

Malaga

Almeria

Carthagène

Gibraltar (A)

Dét. de Gibraltar

Tanger

Ceuta (E)

Melilla (E)

Oran

Alger

Tlemcen

Sidi-bel-Abbès

Mostaganem

Fes

Méquinez

MAROC

DÉPARTEMENT D'ORAN

RÉGION DES HAUTS PLATEAUX

RÉGION DES HAUTS

DÉPARTEM

Chott el Chergui

Chott el Gharbi

Chott Tigri

Hamian

Beni Matar

El Meheia

DAHRA (Hauts plateaux marocains)

El Hammida

Beni Guil

Oulad Sidi Cheikh

Oulad Djerir

HAUT SAHARA (Hamada) (Région de plateaux)

Plaine de Habilat

Doui Menia

Laghouat

vers Marseille par Port-Vendres, 60 h.

Câble vers Marseille

vers Marseille, 42 h.

vers Dunkerque

par Bordeaux et le Havre

vers Cette, 40 h.



TABLE DU SIXIÈME VOLUME

Novembre-Décembre

LIVRAISON DU 1er NOVEMBRE

LIVRAISON DU 15 NOVEMBRE

LIVRAISON DU 1er DÉCEMBRE

LIVRAISON DU 15 DÉCEMBRE

